BnF Gallica

Géographie complète et universelle, ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau... ; précédée de [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Malte-Brun, Conrad (1775-1826). Auteur du texte. Géographie complète et universelle, ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau... ; précédée de l'histoire de la géographie chez les peuples anciens et modernes.... Tome 5 / Malte-Brun. 1851-1854.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d’une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l’exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00175971 2

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

M. le Manteau

G II
340
3 Lc. 5

3270

GÉOGRAPHIE

COMPLÈTE ET UNIVERSELLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES
10, rue du Faubourg-Montmartre

MALTE-BRUN

GÉOGRAPHIE

COMPLÈTE ET UNIVERSELLE

OU

DESCRIPTION DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE
SUR UN PLAN NOUVEAU

précédée d'une Histoire générale de la géographie chez les peuples anciens et modernes
et d'une Théorie générale de la géographie, mathématique, physique et politique

NOUVELLE ÉDITION

CONTINUÉE JUSQU'A NOS JOURS D'APRÈS LES DOCUMENTS SCIENTIFIQUES LES PLUS RÉCENTS
LES DERNIERS VOYAGES ET LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES

MISE A LA PORTÉE DES GENS DU MONDE

PAR V. A. MALTE-BRUN (FILS)
Professeur d'histoire et de géographie au collége Stanislas
Secrétaire-adjoint et membre de la Commission centrale de la Société de Géographie

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
IMPR.

TOME CINQUIÈME

27168

PARIS
EUGÈNE ET VICTOR PENAUD FRÈRES, ÉDITEURS
10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE

PRÉCIS

DE

LA GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

AMÉRIQUE.

LIVRE CENT UNIÈME.

Description de l'Amérique. — Considérations générales. — Orographie et géologie de l'Amérique. — Origine des Américains.

Deux fois déjà l'histoire des découvertes géographiques nous a conduit sur les rivages du Nouveau-Monde; nous y avons suivi les navigateurs de la Scandinavie [1], et, après avoir vu disparaître ou s'obscurcir les notions qu'ils avaient recueillies, nous avons de nouveau accompagné l'immortel Colomb dans ce continent qui aurait dû porter son nom [2]. Notre marche descriptive nous y ramène. Nous allons parcourir les diverses régions de cette partie du monde; mais, conformément à notre méthode, nous jetterons d'abord un coup d'œil sur sa physionomie générale, ainsi que sur la race d'hommes qui l'habite.

L'esprit de système a exagéré tantôt les similitudes et tantôt les différences qu'on a cru observer entre l'Amérique et l'ancien continent. Les

[1] Voyez notre vol. I, p. 288-291.

[2] *Ibid.*, p. 374 et suiv.

formes extérieures du Nouveau-Monde nous frappent, il est vrai, au premier coup d'œil, par le contraste apparent qu'elles présentent avec l'ancien. L'immense île que forment l'Asie, l'Afrique et l'Europe, offre un ovale dont le grand axe est très-incliné vers l'équateur ; le contour en est assez également interrompu de deux côtés par des golfes ou des méditerranées; les fleuves découlent de toutes parts dans une proportion à peu près égale. L'Amérique présente, au contraire, une figure allongée, découpée, indéfinissable, mais dont le côté le mieux marqué présente une courbe à plusieurs courbures, dirigée presque dans le sens des deux pôles ; deux grandes péninsules sont liées ensemble par un long isthme qui, soit par sa forme, soit par la nature des roches primitives qui le composent, ne ressemble en rien à l'isthme entre l'Afrique et l'Asie; les grands golfes, les méditerranées d'Amérique ont leur ouverture du côté oriental ; le côté opposé offre un rivage uni, et ne présente qu'aux deux extrémités quelques *dentelures;* enfin, les grands fleuves coulent presque exclusivement vers l'océan Atlantique.

Ces différences réelles disparaissent cependant, ou perdent du moins leur importance, lorsqu'en contemplant l'ensemble du globe, on s'aperçoit que l'Amérique n'est que la continuation de la ceinture de terres élevées qui, sous les noms du plateau de Cafrerie, d'Arabie, de Perse, de Mongolie, forment le dos de l'ancien continent, et qui, à peine interrompues au détroit de Bering, forment également les monts Rocheux ou Colombiens, le plateau du Mexique et la grande chaîne des Andes. Cette ceinture de montagnes et de plateaux, semblable à un anneau écroulé et retombé sur sa planète, présente, généralement parlant, une pente plus rapide et plus courte du côté du bassin du grand Océan que du côté des océans Atlantique et Glacial. Voilà le grand fait commun à l'un et l'autre continent, et dans lequel les différences secondaires s'absorbent.

Les montagnes du Nouveau-Monde peuvent se diviser en cinq systèmes, dont deux appartiennent à l'Amérique septentrionale et trois à l'Amérique méridionale.

1° Le *système Orégo-Mexicain,* commençant à l'extrémité la plus septentrionale de l'Amérique, et se terminant vers le golfe de Darien, se divise en deux groupes : le *groupe occidental,* comprenant la *Cordillère du Nouveau-Cornouailles* et celle de la *Californie;* le *groupe oriental,* comprenant les monts *Orégon* ou *montagnes Rocheuses,* les monts *Ozarks,* la *Cordillère du Nouveau-Mexique,* celle de *Durango,* celle d'*Oaxaca* et de *Mexico,* celles de *Guatemala,* de *Veragua* et de *Costa-Rica.*

2° Le *système Alleghanyen* est formé de plusieurs chaînes réunies comme un seul groupe.

3° Le *système Ando-Péruvien* pourrait être considéré comme formé de quatre groupes qui seraient, à proprement parler, les quatre grandes divisions adoptées par M. de Humboldt : 1° les *Cordillères de la Nouvelle-Grenade;* 2° les *Andes du Pérou;* 3° les *Andes du Chili et du Potosi;* 4° les *Andes Patagoniques.* Les nœuds ou points de jonction de chacune de ces divisions déterminent la limite naturelle de chaque groupe.

4° Le *système Parimien* se compose de plusieurs chaînes dont la plus importante est la *Sierra-Parime.*

5° Le *système Brésilien* s'étend sur le côté oriental de l'Amérique, depuis le 4e degré de latitude méridionale jusqu'à l'embouchure du Rio-de-la-Plata [1]

Esquissons la constitution géognostique de ces montagnes. Les nombreuses observations du major Long ont fait connaître celle de l'Amérique septentrionale. Le mont *Saint-Elie*, dont la cime volcanique, élevée de 5,113 mètres, est couverte de neige, forme un des points les plus septentrionaux de la longue chaîne granitique qui borde les côtes occidentales de l'océan Pacifique jusqu'à la pointe de la Californie, et qui, par une chaîne transversale, se rattache aux montagnes Rocheuses. Les *montagnes Rocheuses* appartiennent aux différentes roches de cristallisation, c'est-à-dire aux terrains primordiaux. Le calcaire s'y montre rarement ; le granit et les rochers qui l'accompagnent paraissent y dominer. Depuis le cours de la rivière de la Paix, sous le 56e parallèle, jusqu'à celui du Missouri, on a peu examiné la constitution physique de ces montagnes ; il est cependant probable que, dans cette région, on retrouve les mêmes roches que dans celles qui lui succèdent au sud. A partir des montagnes Noires s'étend, vers l'orient et le midi, un immense désert dont le diamètre moyen est de plus de 200 lieues ; toute sa surface est couverte d'un sable granitique. Sur le revers opposé des montagnes Rocheuses, on traverse un désert presque aussi considérable, jusqu'au pied des montagnes de la Nouvelle-Californie. Près de l'embouchure de la *rivière Plate,* qui porte ses eaux au Missouri, on remarque des roches calcaires en couches horizontales, qui vont se rattacher à la chaîne des monts Ozarks. Au sud de la rivière de l'Arkansas, le désert n'offre plus que des sables fins, qui forment de petites buttes ondulées, comme si ce terrain avait été occupé jadis par les eaux d'un lac

[1] Voyez l'article *Montagnes* dans l'Encyclopédie moderne, et l'article *Système des montagnes*, dans l'Encyclopédie méthodique, par M. *Huot.*

immense. Les collines de grès micacé et de poudingues qui s'élèvent au bas des montagnes Rocheuses, sont séparées des masses granitiques par une zone de roches micacées dont les couches sont fort inclinées. Les grès de ces collines renferment des animaux marins et des plantes. Plus on s'approche des montagnes Rocheuses, plus ces grès deviennent ferrugineux; ils sont couverts de dépôts argileux et schisteux dans lesquels on trouve souvent de la houille. Près des sources de la rivière Canadienne, on reconnaît un grand nombre de roches d'origine ignée, qui forment des buttes et des collines; les grès argileux qui les environnent contiennent des lits de gypse et de sel gemme. Le plateau qui unit l'extrémité méridionale des montagnes Rocheuses avec les monts Ozarks est composé aussi de roches primordiales.

On retrouve, dans ces dernières montagnes, des grès micacés et des roches quartzeuses alternant avec des calcaires de transition, c'est-à-dire appartenant aux *terrains de sédiment infra-inférieurs,* sillonnés par des filons plombifères. Un calcaire moins ancien succède à ces roches, dont la série repose sur le granit que l'on aperçoit çà et là dans quelques endroits.

La triple chaîne de l'*Alleghany,* qui s'étend du sud-ouest au nord-est, depuis le 34e parallèle jusqu'à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, offre, à partir de son extrémité méridionale, une longue suite de montagnes de grès, qui se termine à une région de schistes ardoisiers et de marnes bleues, à laquelle succèdent, jusque vers le fleuve Saint-Laurent, diverses roches granitiques. Entre le 41e et le 42e parallèle, on remarque, sur plusieurs points de la chaîne, des masses basaltiques et d'autres produits ignés. Les dépôts que supportent celles-ci sont en couches inclinées d'environ 45 degrés. Les roches appartenant aux *terrains de sédiment inférieurs,* tels que les gypses, les calcaires et les grès houillers, forment une zone qui s'étend jusqu'aux environs du lac Michigan. Les pentes qui se dirigent des monts Alleghanys vers l'océan Atlantique et le golfe du Mexique, ainsi que les terrains que traverse le Mississipi depuis sa réunion avec le Missouri, sont couverts de dépôts d'alluvion et de transport.

La continuation méridionale des montagnes Rocheuses traverse le Mexique, où des rochers porphyriques, trachytiques et basaltiques la constituent en grande partie et forment les majestueux colosses volcaniques des Andes.

Les montagnes du Mexique renferment des filons de métaux précieux dont la richesse est telle que, jusqu'à présent, on peut les considérer comme

inépuisables. C'est surtout entre le 21e et le 24e parallèle que ces métaux sont le plus abondants.

Les quatre groupes du système *Andö-Péruvien* présentent des caractères qui le distinguent du précédent. Suivant M. de Humboldt, il se montre partout déchiré par des crevasses; s'il y existe des plaines élevées de 2,700 à 3,000 mètres, comme dans l'ancien royaume de Quito et plus au nord dans la province de Pasto, elles ne sont pas comparables en étendue à celles de la Nouvelle-Espagne : ce sont plutôt des vallées longitudinales, limitées par deux branches de la grande Cordillère des Andes. Au Mexique, au contraire, c'est le dos même des montagnes qui forme le plateau. Au Pérou, les cimes les plus élevées constituent la crête des Andes : au Mexique, ces mêmes cimes, moins élevées, sont dispersées sur le plateau.

La Cordillère se divise en trois chaînes parallèles, depuis le 7e degré au nord de l'équateur jusque vers le 2e. Au sud des précédentes, les Andes ne forment qu'un seul dos jusqu'au 6e parallèle; là elles se séparent en deux chaînes, dont les sommets les plus élevés, rangés sur deux files, composent une double crête. Leurs cimes colossales sont au nombre des plus hautes du globe. Vers le 11e degré, les Andes se divisent en trois chaînes irrégulières qui vont se terminer sur la rive droite de l'Amazone. Les *Andes du Chili* et du *Potosi* occupent une largeur moyenne d'environ 45 lieues. Elles renferment un grand nombre de volcans, dont une quinzaine se font remarquer par des éruptions continuelles, tandis que d'autres, plus nombreux encore, lancent par intervalles d'épais nuages de fumée. Les *Andes Patagoniques* sont encore peu connues; elles sont beaucoup moins élevées que les précédentes; leurs plus hautes cimes ne dépassent guère 3 à 4,000 mètres; leur extrémité méridionale, jusque vers le cap *Pilar*, n'en atteint que 400, et s'abaisse de plus en plus jusqu'au détroit de Magellan. On y connaît aussi plusieurs volcans.

Le granit se montre à découvert à la base des Andes, sur les côtes du grand Océan. Tantôt il supporte le gneiss, et tantôt alterne avec lui. Il est, ainsi que les roches qui l'accompagnent, en couches inclinées vers le nord-ouest, ce qui indique la direction imprimée à la force volcanique qui souleva les montagnes qu'elles forment. Ces granits renferment souvent des couches de calcaire et de schiste; ils sont ordinairement surmontés de roches d'origine ignée, telles que des basaltes, des porphyres et des phonolithes, dont les profils, bizarrement taillés, ressemblent de loin à des édifices en ruine. Au pied de ces montagnes reposent diverses masses de grès et des dépôts de débris agglomérés sur lesquels s'appuient des calcaires anciens,

des gypses et d'autres roches. Enfin on trouve çà et là des dépôts d'alluvion renfermant des ossements d'animaux gigantesques qui n'existent plus.

Ces montagnes sont traversées par des filons de divers métaux, principalement de fer et d'argent. Les mêmes montagnes fournissent aussi des émeraudes, des topazes et d'autres pierres précieuses.

Le *système Parimien,* compris entre le cours de l'Orénoque et celui de l'Amazone, est bien peu important après celui que nous venons de parcourir. Au lieu de composer une chaîne continue, il offre une suite de montagnes granitiques, séparées les unes des autres par des plaines et des savanes, dont l'uniformité est interrompue çà et là par des masses de granit qui imitent de loin des piliers et des ruines.

Les montagnes du Brésil occupent une superficie trois ou quatre fois plus grande que le système précédent; mais elles sont inférieures en élévation : les plus hautes ne dépassent pas 1,800 mètres. Elles se composent de trois grandes chaînes parallèles, qui changent plusieurs fois de nom et qui projettent vers le nord et à l'ouest divers rameaux importants.

Le granit constitue la plus grande partie de toutes ces montagnes; elles présentent cependant aussi plusieurs formations calcaires. Les terrains d'alluvion qui couvrent les vallées formées par les nombreuses branches du *système Brésilien* renferment une si grande quantité d'or qu'on en retire par le lavage près de 8,000 kilogrammes. La *Serra-da-Tapollama,* celle *do-Mar,* et leurs prolongements, qui bordent la côte orientale, ainsi que les montagnes plus éloignées vers l'ouest, renferment des filons argentifères, mais ils ne sont nulle part d'une grande richesse. Il en est de même du fer et du cuivre; ces métaux paraissent être peu abondants au sein des montagnes brésiliennes. Le plomb est exploité dans plusieurs localités; l'étain et le mercure y sont assez rares. Quant aux diamants et aux autres pierres précieuses, telles que la topaze et l'améthyste, on les trouve principalement dans les terrains d'alluvion composés de cailloux roulés, aux pieds des montagnes de la Serra-do-Mar, de la Serra-d'Espinhaço et de celles qui sont à l'ouest du Rio-Grande.

Le niveau de l'Amérique présente véritablement une différence remarquable avec l'ancien continent. Cette différence ne consiste pas dans l'élévation plus grande des montagnes; car si les Cordillères de la Bolivie et du Pérou atteignent, par quelques-uns de leurs sommets, au niveau de 7,000 mètres, il est aujourd'hui certain que les montagnes du Tibet s'élèvent à un niveau supérieur. Mais les plateaux qui servent de support aux montagnes sont séparés en Amérique des plaines basses par une pente

extrêmement courte et rapide. Ainsi la *région des Cordillères* et celle du *plateau du Mexique*, régions aériennes, tempérées et salubres, touchent presque immédiatement aux plaines qu'arrosent le *Mississipi*, l'*Amazone* et le *Parana*. Ces plaines mêmes, quelle que soit leur nature, qu'elles soient couvertes d'herbes élevées et ondoyantes comme les *savanes* du Missouri; qu'elles offrent, comme les *Llanos* de Caraccas, une surface tantôt calcinée par le soleil, tantôt rafraîchie par les pluies tropiques et revêtue de graminées superbes, ou qu'enfin, semblables aux *Pampas* et aux *Campos Parexis,* elles présentent à la fureur des vents leurs collines de sable mouvant, mêlées d'étangs saumâtres et couvertes de plantes salines, toutes elles conservent, à des distances immenses, un niveau très-bas et rarement interrompu par des coteaux; car le système des montagnes *Apalaches*, ou *Alleghany,* dans l'Amérique septentrionale, et celui des *Cordillères du Brésil,* dans l'Amérique méridionale, ne sont liés au système des grandes Cordillères que par des plateaux un peu plus élevés, ou par de simples escarpements et hauteurs de terrain.

De cette vaste étendue des plaines américaines, résulte l'immense longueur du cours des fleuves qui arrosent cette partie du monde. Le tableau suivant peut donner une idée des grandes divisions physiques de l'Amérique.

TABLEAU des divisions physiques de l'Amérique.

NOM DU VERSANT.	LIGNE de CEINTURE.	FLEUVES ou COURS D'EAU qui lui appartiennent.[1]	HAUTEUR en mètre de la SOURCE au-dessus du niveau de l'Océan.	LONGUEUR en kilomètr.[2]
I° VERSANT DE L'OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE, et de la MER D'HUDSON.	Ce versant, qui s'étend du détroit d'Hudson au détroit de Béring, se divise en deux parties, le versant de l'océan Arctique et le versant de la mer d'Hudson; le premier est incliné du sud vers le nord, le second du sud-ouest vers le nord-est. Il s'appuie sur une chaîne de montagnes peu élevées qui séparent la région des grands lacs du bassin du Mississipi.	Youcon ou Rivière du Contrôleur. . .	»	1780 ?
		MACKENSIE.	»	2670
		Coppermine.	»	450
		Thleoni-cho-dezeth ou rivière de Back. .	»	1200 ?
		NELSON ou Saskatchawan.	»	1700
		Churchill ou Missinipi.	»	1100
		Albany.	»	1100
II° VERSANT DU GRAND-OCÉAN.	Ce versant, très-long et très-étroit, n'est formé que de la lisière maritime occidentale des deux Amériques, depuis le détroit de Béring jusqu'au cap Froward. Il est formé par le revers occidental des Montagnes-Rocheuses, et des Cordillères des Andes; il est incliné de l'est vers l'ouest, et ne détermine des bassins de quelque étendue que dans l'Amérique du nord.	Kousquoquim ou Kouskovim.	»	1200
		Frazer.	?	»
		COLUMBIA ou ORÉGON.	1800	1650
		{ Otchenankane.	»	»
		{ Lewis.	»	»
		Sacramento.	2000	250
		RIO COLORADO OCCIDENTAL.	»	1200
		{ Gila.	»	»
		{ Yaquesila.	»	»
		San-Juan.	»	»
		Guayaquil.	»	90
		Maule.	»	300
		BIOBIO.	»	350

[1] Les fleuves qui forment les principaux bassins sont en majuscules; leurs affluents devant les accolades, les affluents de ceux-ci en *italique*; les rivières sur le même alignement que les fleuves.

[2] Nous observerons que toutes ces évaluations ne sont qu'approximatives. — On convertirait ces kilomètres en lieues géographiques en divisant chacun de ces nombres par 4,45.

NOM DU VERSANT.	LIGNE de CEINTURE.	FLEUVES ou COURS D'EAU qui lui appartiennent.	HAUTEUR en mètre de la SOURCE au-dessus du niveau de l'Océan.	LONGUEUR en kilomètr.
III° VERSANT DE L'OCÉAN ATLANTIQUE, et du GOLFE DU MEXIQUE.	Cet immense versant s'étend sur la plus grande partie des deux Amériques, il est déterminé par la pente orientale des Montagnes-Rocheuses et des Cordillères, les grands fleuves qui le sillonnent forment des bassins importants. Nous allons donner la ligne de ceinture des quatre principaux : 1° *Bassin du Saint-Laurent.*— Il est formé par le versant occidental des Alléghany, par le versant septentrional des plateaux qui le séparent du Mississipi, par le versant méridional des collines qui le séparent de la mer d'Hudson. Cette ligne de ceinture est généralement peu marquée, l'inclinaison générale du bassin est de l'ouest à l'est, il est unique sur le globe par le grand nombre de lacs qu'il renferme. Sa superficie peut être évaluée à 500,000 kilomèt. carrés ; 2° *Bassin du Mississipi.* — Il est formé par le revers oriental des Montagnes-Rocheuses (Sierra-Verde) à l'est ; au nord, par un dos de pays entre les eaux de la mer d'Hudson et le Missouri, puis entre les eaux du fleuve Saint-Laurent et le Mississipi; à l'est, par le revers occidental du plateau Alléghanien. Il est incliné du nord-nord-ouest au sud-sud-est. C'est un pays généralement plat, couvert de savanes et de forêts; sa superficie peut être évaluée à 1,800,000 kilomètres carrés ; 3° *Bassin de l'Amazône.* — Il est formé par le versant septentrional de la chaîne transversale de la Cordillère Géral et des Sierras Vertentes, Santa Martha et Tabatinga, depuis le nœud de Porco jusqu'au cap Saint-Roque ; par le versant oriental des Andes du Pérou, depuis le nœud de Porco jusqu'au plateau de Pasto ; enfin, par le versant méridional des Sierra Parima et Tumucumaque. Sa direction générale est de l'ouest à l'est, il présente des aspects très-divers, plateaux montagneux, plaines hautes et stériles, landes, forêts et marécages ; sa superficie peut être évaluée à 4,329,000 kilomètres carrés ; 4° *Bassin du Rio de la Plata.* — Il est formé par le versant septentrional des collines et des pampas qui séparent le Rio-Négro de la Plata ; par le versant oriental des Andes du Chili, depuis le mont Coquimbo jusqu'au nœud de Porco ; enfin, par le versant méridional de la chaîne transversale de la Cordillère Géral et de la Sierra Vertentes. Il est incliné du nord-ouest au sud-est. Pays plat, souvent marécageux, offrant à la fois des plaines stériles et des pâturages excellents ; sa superficie pent être évaluée à 2,947,000 kilom. carrés.	SAINT-LAURENT.	400	1000
		L'Ottawa.	»	900
		Seguenai.	»	»
		Connecticut.	»	650
		Hudson.	»	450
		Delaware.	»	480
		Susquehanna.	»	770
		Potomac.	»	590
		Savannah.	»	»
		Appalachicola.	»	»
		Mobile.	»	»
		MISSISSIPI.	500	5120 [1]
		Missouri.	»	2000
		Arkhansas.	»	2470
		Rivière Rouge.	»	1780
		Wisconsin.		
		Ohio.	»	1518
		Alléghany.		
		Tenessée.		
		Illinois.	»	450
		Brassos de Dios.		
		Colorado de Texas.		
		Rio del Norte ou Bravo.	»	2800
		Conchos.	»	»
		Salado.	»	»
		Tampico.	»	»
		San-Juan de Nicaragua.	»	180
		Chagres.	»	130
		MAGDALENA.	»	1320
		Bogota.		
		Sogamozo.		
		Cauca.		
		ORÉNOQUE.	»	2200
		Caroni.		
		Cassiquiare.		
		Guaviare.		
		Apure.		
		Essequebo.	»	750
		Surinam.		
		Oyapok.	»	280
		AMAZONES, MARANON ou ORELLANA formé par la réunion de l'Ucayale et du Tunguragua, il a.	»	3000
		Depuis les sources du Tunguragua, il a.	2928	6000
		Depuis les sources de l'Ucayale, il a.	3560	7500
		Apurimac.	2560	900
		Tunguragua.	»	»
		Madeira.	»	2800
		Beni.	3717	1200
		Guapore.		
		Tapayos.	»	1280
		Xingu.	»	1440
		Napo.	»	1000
		Yupura.		1600
		Rio-Négro.	»	1446
		Branco.		
		Cassiquiare.		
		Tocantin ou Para.	»	2225
		Araguay.	»	1500
		SAN-FRANCISCO.	»	1890
		RIO DE LA PLATA.	»	300
		Paraguay.	»	3300
		Parana.	»	1600
		Pilcomayo.	4888	1780
		Uruguay.	»	1600
		Rio-Negro du sud.	»	800
		Rio-Santa-Cruz.	»	»
		Rio-Gallego.	»	»

[1] Si l'on prend le Missouri, pour continuation du Mississipi, la longueur totale du cours du fleuve est alors de 7,000 kilomètres.

La continuité du même niveau fait aussi que les bassins respectifs des

fleuves ne sont nulle part moins distincts; ils ne sont séparés que par de faibles crêtes; souvent même ils ne le sont pas du tout: aussi plusieurs fleuves confondent-ils, dans la partie supérieure de leurs cours, des eaux destinées à des embouchures différentes. Ainsi l'Orénoque et le Rio-Négro, affluent de l'Amazone, communiquent par le *Cassiquiare;* on croit qu'un bras semblable unit le *Beni* et le *Madeira*. Il paraît que dans la saison pluvieuse on passe en bateau des affluents du Paraguay dans ceux de l'Amazone, qui circulent dans la plaine élevée appelée *Campos-Parexis.* La même circonstance produit dans l'Amérique septentrionale un nombre infini de lacs. Ceux de l'*Esclave,* d'*Assiniboine,* de *Ouinipeg,* sont environnés d'une centaine d'autres encore très-considérables, et de plusieurs milliers de petits, bordés généralement de petites crêtes de rochers, comme le sont ceux de la Finlande. Le terrain devient moins aquatique en avançant au sud; cependant le lac *Supérieur,* le *Michigan,* l'*Huron,* l'*Erié* et l'*Ontario,* forment, dans le Canada, comme une mer d'eau douce, dont le surplus se précipite par le fleuve Saint-Laurent dans les flots atlantiques. L'Amérique méridionale, sous un climat plus ardent, voit ses lacs naître et disparaître avec la saison des pluies; le *Xarayes* et l'*Ybera* sont de ces lacs plus ou moins périodiques, parmi lesquels le douteux *Parima* pourra un jour prendre sa place.

De cette division générale de l'Amérique en plateaux montagneux très-élevés et en plaines très-basses, il résulte un contraste entre deux climats très-différents et pourtant très-rapprochés l'un de l'autre. Le Pérou, la vallée de Quito, la ville de Mexico, quoique situés entre les tropiques, doivent à leur élévation une température printanière; ils voient même les *Paramos,* ou les dos de leurs montagnes, se couvrir des neiges qui séjournent, même perpétuellement, sur quelques sommets, tandis qu'à peu de lieues de là une chaleur souvent malsaine étouffe l'habitant des ports de Vera-Cruz ou de Guayaquil. Ces deux climats donnent naissance à deux systèmes différents de végétation; la flore des zones torrides sert de bordure à des champs et des bosquets européens. Un semblable voisinage ne peut manquer d'occasionner fréquemment des changements subits par le déplacement de ces deux masses d'air, si diversement constituées; inconvénient général en Amérique. Mais partout ce continent éprouve un moindre degré de chaleur. L'élévation seule explique ce fait pour la région montagneuse; mais pourquoi, se demande-t-on, s'étend-il aux contrées basses? Voici ce que répond un habile observateur: « Le peu de largeur du continent, sa pro-« longation vers les pôles glacés; l'Océan, dont la surface non interrompue

« est balayée par les vents alizés; des courants d'eau très-froide qui se « portent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Pérou; de nombreuses « chaînes de montagnes remplies de sources, et dont les sommets couverts « de neige s'élèvent bien au-dessus de la région des nuages; l'abondance « de fleuves immenses qui, après des détours multipliés, vont toujours « chercher les côtes les plus lointaines; des déserts non-sablonneux, et « par conséquent moins susceptibles de s'imprégner de chaleur; des forêts « impénétrables qui couvrent les plaines de l'équateur remplies de rivières, « et qui, dans les parties du pays les plus éloignées de l'Océan et des mon- « tagnes, donnent naissance à des masses énormes d'eau qu'elles ont aspi- « rées, ou qui se forment par l'acte de la végétation : toutes ces causes « produisent, dans les parties basses de l'Amérique, un climat qui con- « traste singulièrement, par sa fraîcheur et son humidité, avec celui de « l'Afrique. C'est à elles seules qu'il faut attribuer cette végétation si « forte, si abondante, si riche en sucs, et ce feuillage si épais qui forment « les caractères particuliers du nouveau continent[1]. »

En considérant ces explications comme suffisantes pour l'Amérique méridionale et le Mexique, nous ajouterons, par rapport à l'Amérique septentrionale, qu'elle n'a presque pas d'étendue dans la zone torride, et qu'au contraire, comme nous le verrons au livre suivant, elle se prolonge probablement très-loin dans la zone glaciale; que peut-être même elle atteint et enveloppe le pôle. Ainsi la colonne d'air glacial inhérente à ce continent ne se trouve pas contre-balancée par une colonne d'air équatorial. De là résulte une extension du climat polaire jusqu'aux confins des tropiques; l'hiver et l'été luttent corps à corps, les saisons changent avec une rapidité étonnante. Une heureuse exception favorise la Nouvelle-Albion et la Nouvelle Californie, qui, étant à l'abri des vents glacés, jouissent de la température analogue à leur latitude.

Les productions de l'Amérique offrent quelques particularités. La moins contestable est cette extrême abondance de l'or et de l'argent, même à la surface de la terre, mais principalement dans les veines des roches schisteuses qui composent les Cordillères du Chili, du Pérou et du Mexique. L'or abonde plus dans la première région, l'argent dans la dernière. Au nord des montagnes du Nouveau-Mexique, les plaines, les marais et les petites chaînes de rochers offrent très-souvent de vastes dépôts de cuivre. Avant de se demander pourquoi le nouveau continent se distingue par une si grande richesse métallique, il faudrait sans doute demander si l'inté-

[1] *A. de Humboldt:* Tableau de la nature, t. 1, p. 23, traduction de M. *Eyriès*.

rieur de l'Afrique ne renferme pas de semblables régions métallifères; si même celui de l'Asie n'en renfermait pas jadis qui aujourd'hui sont épuisées. En supposant l'Amérique décidément supérieure sous ce rapport, on doit avouer que le gisement de ses minerais, la situation de ses mines, et d'autres circonstances de géographie physique, n'ont pas encore été décrites avec assez de soin pour indiquer une cause à cette supériorité.

En Amérique, comme dans toutes les régions du monde, les races animales paraissent être proportionnées, par leur nombre et leur taille, à l'étendue de la terre qui les a vues naître. Le bœuf musqué et le bison dans l'Amérique septentrionale, l'autruche magellanique dans l'Amérique méridionale, égalent par la taille les espèces analogues de l'ancien continent; l'élan, ou le cerf de la Nouvelle-Californie, atteint même une taille gigantesque; tous les autres quadrupèdes, tels que le lama, le guanaco, le juguar, l'anti, le cèdent en grandeur et en force à leurs semblables dans l'Asie et l'Afrique. Ce fait n'est rien moins qu'exclusivement particulier au nouveau continent. Les animaux connus de la Nouvelle-Hollande sont à leur tour plus petits que ceux de l'Amérique.

La vie végétale, qui dépend de l'humidité, montre au contraire une extrême force dans la plus grande partie du nouveau continent. Les pins qui ombragent la Columbia, et dont la tige s'élève perpendiculairement à une hauteur de 100 mètres, méritent d'être considérés comme les géants du règne végétal. On peut citer après eux les platanes et les tulipiers de l'Ohio, qui ont 12 à 15 mètres de circonférence. Les terres basses de l'une et l'autre Amérique se couvrent de forêts immenses; cependant la nudité d'une partie de la région du Missouri, des plateaux du Nouveau-Mexique, des Llanos de Caraccas, des Campos-Parexis et des Pampas, c'est-à-dire d'un quart de ce continent, doit nous engager à éviter encore, sous le rapport de la végétation, toutes les phrases exagérées qui se propagent dans les descriptions.

Un fait plus positif, c'est la différence absolue d'un grand nombre d'animaux et de végétaux américains d'avec ceux de l'Ancien-Monde. A l'exception des ours, des renards et des rennes qui ne redoutent pas la zone glaciale; à l'exception des phoques et des cétacés, habitants de tous les rivages; à l'exception du tapir découvert récemment dans l'Inde, tous les animaux des deux Amériques paraissent former des espèces particulières, ou du moins des races distinctes. Le bison et le bœuf musqué, appelé *ovibos* par M. de Blainville, animaux qui paissent depuis les lacs du Canada jusqu'aux mers de Californie; le couguar et le jaguar, qui font retentir leurs

rugissements depuis l'embouchure du Rio del Norte jusqu'au delà de l'Amazone ; le pécari et le patira, semblables aux sangliers ; le cabiai, l'agouti, le paca et d'autres espèces rapprochées du lapin ; les fourmiliers, les tamanduas, les tamanoirs, tous ces dévorateurs d'insectes ; le paresseux et faible aï, l'utile lama avec la vigogne, le léger sapajou, les éclatantes perruches et le joli colibri, tous diffèrent essentiellement de ceux même parmi les animaux de l'ancien continent desquels ils se rapprochent le plus. Tous ces animaux particuliers à l'Amérique forment, comme ceux de la Nouvelle-Hollande, un ensemble à part et évidemment originaire de la terre qu'ils habitent. Voudrait-on nous persuader que le couguar et le jaguar sont arrivés à la nage de l'Afrique? Prétendrait-on que le touyou ou jabiru, porté sur ses ailes impuissantes, ait traversé l'océan Atlantique? Certes, personne ne soutiendra que les animaux du Pérou et du Mexique aient pu passer d'Asie en Amérique, puisque aucun d'eux ne saurait vivre dans la zone glaciale qu'ils auraient nécessairement dû traverser. Il est également impossible de supposer que tous les animaux existants sur le globe soient venus de l'Amérique, de sorte que ceux qui voudraient placer le *paradis terrestre* aux bords de l'Amazone ou de la Plata ne seraient pas plus avancés dans cette discussion que ceux qui le placent aux bords de l'Euphrate. Il ne reste que la ressource banale d'un « immense bouleversement, d'une « vaste terre engloutie dans les flots, » et qui jadis aurait uni l'Amérique aux parties tempérées de l'Ancien-Monde. Mais ces sortes de conjectures, dénuées de tout appui historique, ne méritent pas d'être discutées. Nous ne pouvons donc qu'admettre la naissance des races animales d'Amérique sur le sol même qu'encore aujourd'hui elles habitent [1].

Cette origine une fois admise, nous devons faire remarquer une circonstance commune aux deux continents. Les espèces qui dans l'Amérique représentent le lion et le tigre habitent la zone torride ; elles semblent puiser dans les feux d'un climat ardent la férocité qui les anime. Dans la même région, les formes de l'anti ou tapir rappellent de loin celles de l'éléphant ; le prolongement des cartilages paraît aussi appartenir à la zone torride. Les oiseaux aux ailes imparfaites, au plumage éparpillé, l'autruche d'Afrique et le casoar de la Nouvelle-Hollande, réclament pour parent le touyou de l'Amérique méridionale. Les grands insectes, les énormes reptiles et les oiseaux à plumage éclatant et bigarré, peuplent les régions chaudes de l'un et de l'autre continent. Le climat des régions tempérées semble encore

[1] *Mylius* : de Origine animalium et migratione gentium, p. 56. Genevæ, 1667. *Buffon*, etc., etc.

avoir produit les mêmes effets sur les races animales. Les deux variétés du genre des bœufs qui habitent les plateaux de Californie et les savanes du Missouri n'ont ni les mœurs ni les traits du farouche buffle de Cafrerie. Le mouton sauvage et le lama, cet animal intermédiaire entre le mouton et le chameau, aiment, comme leurs prototypes dans l'ancien continent, les pâturages des déserts. Tout est analogue dans les deux mondes, mais rien n'y est identique.

Après avoir admis une création animale particulière pour l'Amérique comme pour la Nouvelle-Hollande, devons-nous reconnaître dans les Américains une race humaine distincte d'origine? Nous ne sommes pas obligé de discuter cette question, étrangère à l'histoire positive : l'histoire ne remonte pas à cette époque primitive; mais nous devons reconnaître comme un fait que la race américaine, quelle que soit son origine, forme aujourd'hui, par ses caractères physiques comme par ses idiomes, une classe essentiellement différente des autres portions du genre humain. Une longue suite d'observations physiologiques a démontré cette vérité. Les naturels de cette partie du globe sont en général grands, d'une charpente forte, bien proportionnés et sans vices de conformation. Ils ont le teint bronzé ou d'un rouge cuivré, comme ferrugineux et très-semblable à la cannelle ou au tannin; la chevelure noire, longue, grossière, luisante et peu fournie; la barbe rare et semée par bouquets, le front court, les yeux allongés et ayant le coin dirigé par en haut vers les tempes, les sourcils éminents, les pommettes avancées, le nez un peu camus, mais prononcé, les lèvres étendues, les dents serrées et aiguës; dans la bouche, une expression de douceur qui contraste avec un regard sombre et sévère ou même dur; la tête carrée, la face large sans être plate, mais s'amincissant vers le menton; les traits, vus de profil, saillants et profondément sculptés; la poitrine haute, les cuisses grosses, les jambes arquées, le pied grand, tout le corps trapu. L'anatomie nous fait encore reconnaître dans leur crâne des arcs sourciliers plus marqués, des orbites plus profondes, des pommettes plus arrondies et mieux dessinées, des tempes plus unies, les branches de la mâchoire inférieure moins écartées, l'os occipital moins bombé, et une ligne faciale plus inclinée que chez la race mongole, avec laquelle on a voulu quelquefois les confondre. La forme du front et du vertex dépend le plus souvent d'efforts artificiels; mais indépendamment de l'usage de défigurer la tête des enfants, il n'y a pas de race sur le globe dans laquelle l'os frontal soit plus déprimé en arrière. Le crâne est ordinairement léger.

Tels sont les caractères généraux et distinctifs de toutes les nations amé-

ricaines, à l'exception peut-être de celles qui occupent les régions polaires aux deux extrémités. Les Esquimaux hyperboréens, ainsi que les Puelches méridionaux, sont au-dessous de la taille moyenne, et présentent dans leurs traits et dans leur conformation la plus grande ressemblance avec les Samoyèdes ; les Abipons, et plus encore les Patagons au sud, ont une stature presque gigantesque. Cette constitution forte et musculeuse, jointe à une forme élancée, se retrouve en quelque sorte chez les habitants du Chili, ainsi que chez les Caraïbes qui habitent les plaines du delta de l'Orénoque jusqu'aux sources du Rio-Blanco, et chez les Arkansas, que l'on compte parmi les sauvages les plus beaux de ce continent.

Les raisonnements sur les causes de la variété des couleurs de la peau humaine échouent ici contre l'observation, puisque la même teinte cuivrée ou bronzée est commune, avec de très-petites nuances, à la généralité des nations d'Amérique, sans que le climat, le sol ou la manière de vivre paraissent y exercer la moindre influence. Citera-t-on les Zambos, appelés jadis Caraïbes, à l'île Saint-Vincent? Ils exhalaient en effet cette odeur forte et désagréable qui semble appartenir aux nègres ; leur peau noirâtre présentait au toucher la même mollesse soyeuse qu'on observe notamment sur les nations cafres ; mais ils descendaient d'un mélange des naturels avec la race africaine : les véritables Caraïbes sont rouges. Le coloris des indigènes du Brésil et de la Californie est foncé, quoiqu'ils vivent, les uns dans la zone tempérée et les autres près du tropique. Les indigènes de la Nouvelle-Espagne, dit M. de Humboldt, ont le teint plus basané que les Indiens de Quito et de la Nouvelle-Grenade, qui habitent un climat entièrement analogue : nous voyons même que les peuplades éparses au nord du Rio-Gila sont plus brunes que celles qui avoisinent l'ancien royaume de Guatemala. Les peuples de Rio-Negro sont plus basanés que ceux du Bas-Orénoque, et cependant les bords du premier de ces deux fleuves jouissent d'un climat plus frais. Dans les forêts de la Guiane, surtout vers les sources de l'Orénoque, vivent plusieurs tribus blanchâtres qui ne se sont jamais mêlées avec les Européens, et se trouvent entourées d'autres peuplades d'un brun noirâtre. Les Indiens qui, dans la zone torride, habitent les plateaux les plus élevés de la Cordillère des Andes, ceux qui, sous les 45° de latitude australe, vivent de la pêche entre les îles de l'archipel des Chonos, ont le teint aussi cuivré que ceux qui, sous un ciel brûlant, cultivent des bananes dans les vallées les plus étroites et les plus profondes des régions équinoxiales. Il faut ajouter à cela que les Indiens montagnards sont vêtus et l'ont été longtemps avant la conquête, tandis que les indigènes qui errent

dans les plaines sont tout nus, et par conséquent toujours exposés aux rayons perpendiculaires du soleil. Partout on s'aperçoit que la couleur de l'Américain dépend très-peu de la position locale dans laquelle nous le voyons actuellement; et jamais, dans un même individu, les parties du corps couvertes ne sont moins brunes que celles qui se trouvent en contact avec un air chaud et humide. Les enfants ne sont jamais blancs en naissant; et les caciques indiens qui jouissent d'une certaine aisance, qui se tiennent vêtus dans l'intérieur de leurs maisons, ont toutes les parties de leur corps, à l'exception de l'intérieur de leurs mains et de la plante des pieds, d'une même teinte rouge-brunâtre ou cuivrée.

Cette couleur foncée se soutient jusqu'à la côte la plus proche de l'Asie. Seulement, sous les 54° 10' de latitude boréale, au milieu d'Indiens à teint cuivré et à petits yeux très-allongés, on a cru distinguer une tribu qui a de grands yeux, des traits européens et la peau moins brune que les paysans de nos campagnes. Michikinakou, chef des Miamis, a parlé à Volney d'Indiens du Canada qui ne brunissent que par le soleil et par les graisses et les sucs d'herbes avec lesquels ils se frottent la peau. Selon le major Pike, les intrépides Ménomènes se distinguent par la beauté de leurs traits, par des yeux grands et expressifs, et par un teint plus clair que celui des autres bandes de Chipeouays. Leur physionomie respire à la fois la douceur et une noble indépendance. Ils sont tous bien faits et d'une taille moyenne. Les Li-Panis ou Panis-Loups, qui errent, au nombre d'environ 800 guerriers, depuis les bords du Rio-Grande jusque dans l'intérieur de la province du Texas, au Nouveau-Mexique, ont les cheveux blonds et sont généralement de beaux hommes. D'après Adolphe Decker, qui, en 1624, accompagna l'amiral hollandais l'Ermite autour du cap Horn, il y aurait également, dans la Terre-de-Feu, des habitants qui naissent blancs, mais qui se peignent le corps en rouge et de diverses autres couleurs. Ces faibles anomalies, bien avérées, ne tendraient qu'à mieux prouver que, malgré la variété des climats qu'habitent les différentes races d'hommes, la nature ne dévie pas du type auquel elle s'est assujettie depuis des milliers d'années.

La *barbe*, qu'on avait voulu refuser aux Américains, leur est assurée aujourd'hui. Les Indiens qui habitent la zone torride de l'Amérique méridionale en ont généralement un peu, et elle augmente lorsqu'ils se rasent; cependant beaucoup d'individus naissent dénués de barbe et de poils. Galeno nous apprend que, parmi les Patagons, il y a plusieurs vieillards qui ont de la barbe, quoique courte et peu touffue. Presque tous les Indiens, dans les environs de Mexico, portent de petites moustaches que des voya-

geurs modernes ont aussi retrouvées chez les habitants de la côte nord-ouest de l'Amérique. En rassemblant et comparant tous les faits, il semblerait, en définitive, que les Indiens sont plus barbus à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur. D'ailleurs, ce manque apparent de barbe est un caractère qui n'appartient pas exclusivement à la race américaine. Plusieurs hordes de l'Asie orientale, les Aléoutes, et surtout quelques peuplades des nègres africains, en ont si peu qu'on serait tenté d'en nier entièrement l'existence. Les nègres du Congo et les Caraïbes, deux races d'hommes éminemment robustes, souvent de structure colossale, prouvent que c'est un rêve physiologique que de regarder un menton imberbe comme un signe certain de la dégénération et de la faiblesse physique de l'espèce humaine.

Ces caractères physiologiques rapprochent sans doute la race américaine de celle des Mongols, qui peuple le nord et l'est de l'Asie, ainsi que de celle des Malais ou des hommes les moins basanés de la Polynésie et des autres archipels de l'Océanie. Mais ce rapprochement, qui ne s'étend qu'à la couleur, n'embrasse pas les parties les plus essentielles, le crâne, les cheveux, le profil du visage. Si, dans le système de l'unité de l'espèce humaine, on veut considérer la race américaine comme une branche de la race mongole, il faudra supposer que, pendant une suite de siècles sans nombre, elle a été séparée de son tronc et soumise à la lente action d'un climat particulier.

Les langues sont, après les caractères physiologiques, la marque la plus certaine de l'origine commune des peuples.

C'est dans les idiomes de l'Amérique qu'on a cru trouver les seules preuves positives d'une émigration des nations asiatiques, à laquelle le Nouveau-Monde devrait sa population. M. Smith Barton a le premier donné à cette hypothèse une sorte de consistance, en rapprochant un grand nombre de mots pris dans divers idiomes américains et asiatiques [1]. Ces analogies, ainsi que celles qu'ont recueillies l'abbé Hervas [2] et M. Vater [3], sont sans doute trop nombreuses pour pouvoir être considérées comme un jeu du hasard; mais, ainsi que M. Vater le remarque, elles ne prouvent que des communications isolées et des émigrations partielles. L'enchaînement géographique leur manque presque entièrement; et, sans cet enchaînement, comment en ferait-on la base d'une conclusion?

[1] *Smith Barton* : New Views, etc.
[2] *Hervas :* Dictionnaire polyglotte, p. 38, etc.
[3] *Vater :* De la population de l'Amérique, p. 155.

Nous avons repris les recherches des trois savants nommés, et, sans avoir à notre disposition des matériaux bien étendus, nous avons amené des résultats qui nous ont fait croire un moment que nous allions démontrer comme une vérité historique l'origine tout asiatique des langues américaines.

Nous avons d'abord retrouvé l'enchaînement géographique incontestable de plusieurs mots principaux qui se sont propagés depuis le Caucase et l'Oural jusque dans les Cordillères du Mexique et du Pérou. Ce ne sont point des syllabes que nous rapprochons par des artifices étymologiques, ce sont des mots entiers, défigurés seulement par des terminaisons ou des inflexions de son, et dont nos lecteurs pourront pour ainsi dire suivre le voyage. Les objets les plus frappants dans les cieux et sur la terre, les relations les plus douces de la nature humaine, les premiers besoins de la vie, tels sont les chaînons qui lient plusieurs langues d'Amérique aux langues de l'Asie. Il se présente même quelques rapports, pour ainsi dire plus métaphysiques, dans les pronoms et les nombres; mais ici la chaîne est plus souvent interrompue. Ce n'est pas encore tout. L'enchaînement géographique s'est souvent offert à nos recherches sous l'aspect d'une ligne de communication double et triple; quelquefois ces lignes se confondent dans les points intermédiaires, vers le détroit de Béring et dans les îles Aléoutiennes; mais elles se distinguent par les chaînons extrêmes. Le nombre des analogies certaines est plus du double que celui qu'on avait observé. Enfin, ce n'est pas une seule dénomination du soleil, de la lune, de la terre, des deux sexes, des parties du corps humain, qui a passé d'un continent à l'autre, ce sont deux, trois, quatre dénominations différentes, provenant de langues asiatiques reconnues pour appartenir à diverses souches.

Tant de rapprochements inattendus, et que n'avaient pas aperçus nos devanciers, avaient pu nous engager à soutenir avec une sorte d'assurance l'origine purement asiatique des principales langues américaines. Mais, plus attaché à l'intérêt de la vérité, nous n'essaierons pas de fonder sur nos observations une assertion imposante et hasardée; nous dirons franchement que les analogies entre les idiomes des deux continents, quoique élevées par nos recherches à un nouveau degré de certitude et d'importance, ne nous autorisent qu'à tirer les conclusions suivantes :

1° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les nations finnoises, ostiaques, permiennes et caucasiennes, ont émigré vers l'Amérique, en suivant les bords de la mer Glaciale, et en passant le détroit de Béring. Cette émigration s'est étendue jusqu'au Chili et jusqu'au Groenland;

2° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Chinois, les Japonais, les Aïnos et les Kouriliens, ont passé en Amérique en longeant les rivages du Grand-Océan. Cette émigration s'est étendue pour le moins jusqu'au Mexique;

3° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Toungouses, les Mandchoux, les Mongols et les Tatars, se sont répandues, en suivant les hauteurs de deux continents, jusqu'au Mexique et aux Apalaches;

4° Aucune de ces trois émigrations n'a été assez nombreuse pour effacer le caractère originaire des nations indigènes d'Amérique. Les langues de ce continent ont reçu leur développement, leur formation grammaticale et leur syntaxe, indépendamment de toute influence étrangère;

5° Les émigrations ont été faites à une époque à laquelle les nations asiatiques ne savaient compter que jusqu'à deux ou tout au plus jusqu'à trois, et où elles n'avaient pas formé complétement les pronoms dans leurs langues. Il est probable que les émigrés d'Asie n'amenèrent avec eux que des chiens et peut-être des cochons; ils savaient construire des canaux et des cabanes; mais ils ne donnaient aucun nom particulier aux divinités qu'ils ont pu adorer, ni aux constellations, ni aux mois de l'année;

6° Quelques mots malais, javanais et polynésiens ont pu être transportés dans l'Amérique méridionale avec une colonie des Madécasses, plus facilement que par la route du Grand-Océan, où les vents et les courants ne favorisent pas la navigation dans une direction orientale;

7° Un certain nombre de mots africains paraissent avoir été transportés par la même voie que les mots malais et polynésiens; mais les uns et les autres n'ont pas encore été reconnus en assez grande quantité pour pouvoir servir de base à aucune hypothèse;

8° Les mots de langues européennes qui paraissent avoir passé en Amérique proviennent des langues finnoise et lettone; ils se rattachent au nouveau continent par les langues permienne, ostiaque et ioukaghire. Rien dans les langues persane, germanique, celtique; rien dans les langues sémitiques ou de l'Asie occidentale, ni dans celles de l'Afrique septentrionale, n'indique des émigrations anciennes vers l'Amérique.

Voilà le résultat de nos recherches et de celles de nos devanciers. Quelques idiomes asiatiques ont pénétré en Amérique; mais la masse des langues parlées dans ce continent présente, comme la race des hommes qui les parlent, un caractère distinct et original. Nous allons en considérer les rapports généraux

Parmi le nombre prodigieux d'idiomes très différents qu'on rencontre dans les deux Amériques, il y en a quelques-uns qui s'étendent sur de vastes pays. Dans l'Amérique méridionale, la Patagonie et le Chili ont, en quelque sorte, une seule langue: les dialectes de l'idiome des *Guaranis* sont répandus depuis le Brésil jusqu'au Rio-Negro, et même, par la langue *omagua,* jusque dans le pays de Quito. Il y a de l'analogie entre les langues des *Lule* et des *Vilela,* et plus encore entre celles d'*Aymar* et de *Sapibocona,* qui ont notamment presque les mêmes mots de nombres. La langue *quichua,* la principale du Pérou, partage également avec celles-là plusieurs mots de nombres, sans parler des analogies particulières qu'elle présente avec d'autres langues du voisinage. L'idiome de *Maypure* est étroitement lié avec ceux de *Guaypunavi* et de *Caveri;* il tient aussi beaucoup de l'*Avanais,* et il a donné naissance au maypure propre, ou parène, ou chirupa, et à plusieurs autres qu'on parle autour du Rio-Negro, du Haut-Orénoque et du Maranon. Les *Caraïbes,* après avoir exterminé, dans le seizième siècle, les *Cabres,* étendirent leur langue avec leur empire depuis l'équateur jusqu'aux îles Vierges. Au moyen de la langue *galibi,* un missionnaire assure qu'il pouvait communiquer avec tous les naturels de cette côte, les Cumangoles seuls exceptés [1]. Gily considère la langue caraïbe comme la langue-mère de vingt autres, et particulièrement de celle de *Tamanaca,* dans laquelle il pouvait se faire comprendre presque partout sur le Bas-Orénoque [2]. La langue *Saliva* est la mère des idiomes ature, piaroa et quaqua, et le *taparita* descend de l'*otomaca.*

Dans l'Amérique septentrionale, la langue des *Aztèques* s'étend depuis le lac de Nicaragua jusqu'au 37°, sur une longueur de 400 lieues. Elle est moins sonore, mais aussi riche que celle des Incas. Le son *tl,* qui, dans l'aztèque, n'est joint qu'aux noms, se retrouve dans l'idiome de Noutka, même comme finale des verbes. L'idiome de Cora a les principales formes du verbe pareilles aux conjugaisons aztèques, et les mots offrent quelques rapports. Après la langue mexicaine ou aztèque, celle des *Otomites* est la langue la plus générale du Mexique; mais, à côté de ces deux principales, il y en a, depuis l'isthme de Darien jusqu'au 23° de latitude, une vingtaine d'autres, dont quatorze ont déjà des grammaires et des dictionnaires assez complets. La plupart de ces langues, loin d'être des dialectes d'une seule, sont au moins aussi différentes les unes des autres que l'est le grec de

[1] *Pelleprat,* dans le Dictionnaire galibi gréf., p. vij.
[2] Dictionnaire polyglotte d'*Hervas.*

l'allemand, ou le français du polonais. Ce n'est qu'entre l'idiome huastèque et celui de Yucatan qu'on découvre quelques liaisons.

Le Nouveau-Mexique, la Californie et la côte nord-ouest forment encore une région peu connue, et c'est là précisément que la tradition mexicaine place l'origine de beaucoup de nations. Les langues de cette région seraient très-intéressantes à connaître; mais à peine en a-t-on une idée obscure. Il y a une grande conformité de langage entre les *Osages*, les *Kansès*, les *Ottos* ou *Ottous*, les *Mssouris* et les *Mahas*. La prononciation gutturale des fiers *Sioux* est commune aux *Panis*. La langue des Appaches et des Panis s'étend depuis la Louisiane jusqu'à la mer de Californie. Les *Eslenes* et les *Rumsen* ou *Runsienes*, dans la Californie, parlent aussi un idiome très-répandu, mais différent des précédents.

Les *Tancards*, sur les bords de la rivière Rouge, ont un certain gloussement, et la langue si pauvre, qu'ils parlent moitié par signes.

Dans les provinces méridionales des Etats-Unis, jusqu'au Mississipi, il y a des rapports immédiats entre les idiomes des *Chaktahs* et des *Chikkasahs*, qui ont en outre quelque air de parenté avec celui des *Cheerakes*. Les *Kreeks* ou *Muskohges* et les *Katahbas* en ont emprunté des mots. Plus au au nord, la puissante tribu des Six-Nations parle une seule langue, qui forme entre autres les dialectes des *Senekas*, des *Mohawks*, des *Onondagos*, des *Cayugas*, des *Tuscaroras*, des *Cochnewagoes*, des *Wyandots* et des *Oneidas*. Les nombreux *Nadowessies* ont leur idiome à part. Des dialectes de la langue *chippawaye* sont communs aux *Penobscots*, aux *Mahicanis* ou *Mohicans*, aux *Minsis*, aux *Narragansets*, aux *Natiks*, aux *Algonquins* et aux *Knistenaux*. Les *Miamis*, avec lesquels Charlevoix classe les *Illinois*, en tiennent aussi des mots et des formes. Enfin, sur les confins des Knistenaux, dans le nord le plus reculé, sont les *Esquimaux*, dont l'idiome s'étend depuis le Groenland jusqu'à Ounalachka; le langage des îles Aléoutiennes paraît même offrir des ressemblances intimes avec les dialectes esquimaux, comme ceux-ci en offrent avec le samoyède et l'ostiac. Au milieu de cette zone de nations polaires, semblables par le langage comme par le teint et les formes, nous voyons les habitants des côtes américaines du détroit de Béring constituer avec les Tchouktchis, en Asie, une famille isolée, distinguée par un idiome particulier, par une taille plus avantageuse, et probablement originaire du nouveau continent.

Ce grand nombre d'idiomes prouve que la plupart des tribus américaines ont longtemps vécu dans l'isolement sauvage où elles croupissent encore. La famille ou la tribu qui erre dans les forêts à la poursuite des animaux,

et toujours armée contre d'autres familles, d'autres tribus qu'elle redoute, se crée nécessairement des mots d'ordre, des paroles de ralliement, enfin un argot de guerre qui sert à la garantir de surprises et de trahisons. Ainsi, les *Ménomènes,* tribu de la Haute-Louisiane, parlent un langage singulier qu'aucun blanc n'a jamais pu apprendre; mais tous comprennent l'algonquin, et s'en servent dans les négociations [1].

Mais quelques langues américaines présentent d'un autre côté une composition si artificielle, si ingénieuse, que la pensée en rapporte nécessairement l'invention à quelque nation anciennement civilisée; je ne dis pas civilisée à la manière des modernes, mais comme l'étaient les Grecs d'Homère, ayant des idées morales développées, des sentiments exaltés, une imagination vive et ornée, enfin assez de loisir et de tranquillité pour se livrer à des méditations, pour se créer des abstractions.

C'est principalement sur la formation du *verbe* que les inventeurs des langues américaines ont exercé leur génie. Presque dans tous les idiomes, la conjugaison de cette partie du discours tend à marquer, par des inflexions particulières, chaque rapport entre le sujet et l'action, ou entre le sujet et les êtres qui l'environnent; en général, les circonstances où il se trouve placé. C'est ainsi que toutes les personnes des verbes sont susceptibles de prendre des formes particulières, à l'effet de rendre les accusatifs pronominaux qui peuvent s'y rattacher comme idée accessoire, non-seulement dans les langues de Quichua et de Chili, qui diffèrent totalement l'une de l'autre, mais encore dans le mexicain, le coraen, le totonacaen, le natiquam, le chippiwaye-delawarien et le groenlandais.

Ce merveilleux accord dans un mode particulier de former les conjugaisons d'un bout de l'Amérique à l'autre favorise singulièrement la supposition d'un peuple primitif, souche commune des nations américaines indigènes. Mais lorsqu'on sait que des formes à peu près semblables existent dans la langue du Congo et dans la langue basque, qui, d'ailleurs, n'ont aucun rapport ni entre elles, ni avec les idiomes américains, on est forcé de chercher l'origine de toutes ces analogies dans la nature générale de l'esprit humain.

D'autres finesses grammaticales achèvent l'étonnement que nous inspirent les langues américaines.

Dans les diverses formes des idiomes du Groenland, du Brésil et des *Beloï,* la conjugaison est autre lorsqu'on parle négativement; le signe de négation est intercalé dans le moscan et l'arawaque aussi bien que dans la

[1] Voyez le Voyage de M. *Pike*, traduction française.

langue turque. Dans toutes les langues américaines, les pronoms possessifs sont formés de sons annexés aux substantifs, soit au commencement, soit à la fin, et qui diffèrent des pronoms personnels. Les idiomes guarani, brésilien, chiquitos, quichua, tagalien et mandchou, ont un pronom pluriel de première personne, *nous*, excluant le tiers auquel on adresse la parole, et un autre qui comprend ce tiers dans le discours. L'idiome tamanacan ou tamanaque se distingue des autres branches de la langue par une richesse extraordinaire en formes indicatives du temps. Dans le même idiome et dans ceux des Guaicures et des Huaztèques, ainsi que dans le hongrois, les verbes neutres ont des inflexions particulières. Dans les idiomes arawaque et abipon, de même que dans les langues basque et phénicienne, toutes les personnes des verbes, à l'exception de la troisième, sont marquées par des préfixes pronominaux. L'idiome betoï se distingue par des terminaisons de genre, exprimées par *os*, qui manquent à toutes les autres langues d'Amérique[1].

Si l'histoire des langues américaines ne nous conduit qu'à des conjectures vagues, les traditions, les monuments, les mœurs, les usages, nous fourniront-ils des lumières plus positives?

Lorsque les Européens firent la conquête du Nouveau-Monde, la civilisation était concentrée dans quelques parties de la grande chaîne de plateaux et de montagnes. L'Anahuac renfermait le despotique État de Mexico ou Tenochtitlan, avec ses temples arrosés de sang humain, et Tlascala, peuplé de républicains non moins superstitieux. Les *Zaques*, espèce de pontifes-rois, gouvernaient du sein de la cité de Condinamarca les montagnes de la Terre-Ferme, tandis que les fils du Soleil régnaient sur les vallées élevées de Quito et de Cuzco. Entre ces limites, le voyageur rencontre encore aujourd'hui de nombreuses ruines de palais, de temples, de bains et d'hôtelleries publiques. Parmi ces monuments, les *téocalli* des Mexicains rappellent seuls une origine asiatique : ce sont des pyramides, environnées de pyramides plus petites, comme le sont les temples pyramidaux appelés *Cho-Madon* et *Cho-Dagon* dans l'empire birman, et *Pkah-Ton* dans le royaume de Siam.

D'autres monuments ne nous parlent qu'un langage absolument inintelligible. Les figures, probablement hiéroglyphiques, d'animaux et d'instruments, gravées sur les rochers de siénite, voisins du Cassiquiare, les camps ou forts carrés découverts sur les bords de l'Ohio, ne nous fournissent

[1] Voyez dans le Mithridates de 1817, le beau travail de M. *Vater*, sur les langues américaines et *H. Ternaux*, Bibliothèque américaine.

aucun indice. L'Europe savante n'a jamais eu de nouvelles de l'inscription en caractères tatars qu'on disait avoir été trouvée dans le Canada et envoyée au comte de Maurepas.

On cite encore des monuments d'une nature très-douteuse. Les peintures des Toultèques ou Toltèques, anciens conquérants du Mexique, indiquaient d'une manière claire, nous dit-on, le passage d'un grand bras de mer; assertion qui, après la disparition des preuves, doit inspirer peu de confiance. Les peintures mexicaines existantes ont un caractère si obscur et si vague qu'il serait bien téméraire de les considérer comme des monuments historiques.

Les mœurs et les usages dépendent trop des qualités générales de l'esprit humain et des circonstances communes à plusieurs peuples, pour pouvoir servir de base à une hypothèse historique. Les peuples chasseurs, les peuples pêcheurs ont nécessairement la même manière de vivre. Que les Toungouses mangent la viande crue et seulement desséchée par la fumée; qu'ils mettent de la vanité à pointiller sur les joues de leurs enfants des lignes et des figures en bleu ou en noir; qu'ils reconnaissent la trace de leur gibier au moindre brin d'herbe courbé; ce sont là des traits communs à tous les hommes nés et élevés dans les mêmes circonstances. Il est sans doute un peu plus remarquable de voir les femmes toungouses et américaines s'accorder dans l'usage de coucher leurs enfants tout nus dans un tas de bois pourri et réduit en poudre; cependant les mêmes besoins et les mêmes localités expliqueraient encore cette ressemblance. Il est aussi digne de remarque que les anciens Scythes aient eu, comme les Américains, l'usage de *scalper* ou d'enlever à leurs ennemis la peau de la tête avec les cheveux, quoique sans doute la férocité ait partout inspiré à l'homme des excès semblables. Un certain nombre d'analogies plus importantes rattache le système religieux et astronomique des Mexicains et des Péruviens à ceux de l'Asie. Dans le calendrier des Aztèques, comme dans celui des Kalmouks et des Tatars, les mois sont désignés sous les noms d'animaux. Les quatre grandes fêtes des Péruviens coïncident avec celles des Chinois; les Incas, à l'instar des empereurs de la Chine, labouraient de leur propre main une certaine étendue de terrain. Les hiéroglyphes et les cordelettes en usage chez les anciens Chinois rappellent d'une manière frappante l'écriture figurée des Mexicains et les *quipos* du Pérou. Enfin, tout le système politique des *Incas* péruviens et des *Zaques* de Condinamarca était fondé sur la réunion du pouvoir civil et ecclésiastique dans la personne d'un dieu incarné.

Sans attacher à ces analogies une importance décisive, on peut dire que l'Amérique, dans ses mœurs comme dans ses langues, montre l'empreinte d'anciennes communications avec l'Asie. Mais ces communications ont dû être antérieures au développement des croyances et des mythologies actuellement régnantes parmi les peuples asiatiques. Sans cela, les noms de quelques divinités auraient été transportés d'un continent dans l'autre.

Un savant américain a prouvé que toutes les nations éparses depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, bien qu'inconnues les unes aux autres, et parlant un idiome différent, n'avaient jadis qu'une seule et même religion. Elles adoraient un Être suprême, créateur de toutes choses, qui aime à se communiquer à certaines âmes choisies; elles ne se permettaient pas de le représenter sous aucune forme. Elles reconnaissaient aussi des génies tutélaires dont elles faisaient des images. Elles croyaient à l'immortalité de l'âme et à des peines et des récompenses dans une autre vie[1].

Aucune tradition américaine ne remonte à l'époque infiniment reculée de ces communications. Les peuples de l'Amérique méridionale n'ont presque pas de souvenirs historiques. Les traditions des nations septentrionales se bornent à assigner la région où jaillissent les sources du Missouri, du Colorado et du Rio-del-Norte, comme la patrie d'un très-grand nombre de tribus.

En général, depuis le septième jusqu'au treizième siècle, la population paraît avoir continuellement reflué vers le sud et vers l'est. C'est des régions situées au nord du Rio-Gila que sortirent ces nations guerrières qui, les unes après les autres, inondèrent le pays d'Anahuac. Les tableaux hiéroglyphiques des Atzèques nous ont transmis la mémoire des époques principales qu'offre la grande migration des peuples américains. Cette migration a quelque analogie avec celle qui, au cinquième siècle, plongea l'Europe dans un état de barbarie dont nous ressentons encore les suites funestes dans plusieurs de nos institutions sociales. Les peuples qui traversèrent le Mexique laissèrent, au contraire, des traces de culture et de civilisation. Les Toultèques y parurent pour la première fois l'an 648, les Chichimèques en 1170, les Nahualtèques l'an 1178, les Acolhues et les Aztèques en 1196. Les Toultèques introduisirent la culture du maïs et du coton; ils construisirent des villes, des chemins, et surtout ces grandes pyramides que l'on admire encore aujourd'hui, et dont les faces sont très-exactement orientées. Ils connaissaient l'usage des peintures hiéroglyphiques; ils

[1] *Jarvis*: Discourse on the religion of the Indian tribes of North America, etc. New-York, 1820.

savaient fondre des métaux et tailler les pierres les plus dures; ils avaient une année solaire plus parfaite que celle des Grecs et des Romains. La force de leur gouvernement indiquait qu'ils descendaient d'un peuple qui, lui-même, avait déjà éprouvé de grandes vicissitudes dans son état social. Mais quelle est la source de cette culture? quel est le pays d'où sortirent les Toultèques et les Mexicains?

Les traditions et les hiéroglyphes historiques donnent à la première demeure de ces peuples voyageurs les noms de *Huehuetlapallan*, *Tollan* et *Aztlan*. Rien n'annonce aujourd'hui une ancienne civilisation de l'espèce humaine au nord de Rio-Gila, ou dans les régions septentrionales parcourues par Hearne, Fiedler et Mackenzie; mais sur la côte nord-ouest, entre Noutka et la rivière de Cook, dans la baie Norfolk et dans le canal de Cox, les indigènes montrent un goût décidé pour les peintures hiéroglyphiques; quand on se rappelle les monuments qu'un peuple inconnu a laissés dans la Sibérie méridionale, quand on rapproche les époques de l'apparition des Toultèques, et celle des grandes révolutions de l'Asie, lors des premiers mouvements des Hioungnoux, ou Turcs, on est tenté de voir dans les premiers conquérants du Mexique une nation civilisée qui avait fui des rives de l'Irtyche ou du lac Baïkal, pour se soustraire au joug des hordes barbares du plateau central de l'Asie.

Le grand déplacement des tribus américaines du nord est constaté par d'autres traditions. Tous les indigènes des États-Unis du midi prétendent y être arrivés de l'ouest, en passant le Mississippi. Suivant l'opinion des Muskohges, le grand peuple dont ils sont sortis demeure encore dans l'ouest : leur arrivée ne paraît dater que du seizième siècle. Les Senecas en étaient autrefois des voisins. Les Delawares ont trouvé sur le Missouri des naturels qui parlaient leur langue. D'après M. Adair, les Chaktahs sont venus avec les Chikkasahs, postérieurement aux Muskohges.

Les *Chipiouans* ou Chepewyans, ont seuls des traditions qui paraissent indiquer leur sortie de l'Asie. Ils habitaient, disent-ils, un pays très-reculé vers l'ouest, d'où une nation méchante les chassa; ils traversèrent un long lac, rempli d'îles et de glaçons; l'hiver régnait partout sur leur passage; ils débarquèrent près de la rivière du Cuivre. Ces circonstances ne sauraient s'appliquer qu'à une émigration d'une peuplade de Sibérie, qui aurait passé le détroit de Béring ou quelque autre détroit inconnu, et encore plus septentrional. Cependant, la langue des Chipiouans n'offre pas un caractère plus asiatique que les autres idiomes américains. Leur nom ne se retrouve pas plus parmi l'immense nomenclature des tribus asiatiques

anciennes et modernes que celui des Hurons, qu'on a si mal à propos voulu comparer avec les *Huires* de Marco-Polo et les *Huiur* de Carpin, qui ne sont que les Ouigours.

En dernière analyse, les traditions, les monuments et les usages comme les idiomes rendent très-probables plusieurs invasions de nations asiatiques dans le nouveau continent; mais toutes les circonstances concourent aussi à reculer l'époque de ces événements jusque dans les ténèbres des siècles antérieurs à l'histoire. L'arrivée d'une colonie de Malais, mêlés de Madécasses et d'Africains, est un événement vraisemblable, mais enveloppé d'une obscurité encore plus épaisse. La masse des Américains est indigène.

Après avoir exposé l'ensemble de nos recherches et de nos conjectures sur l'origine des Américains, ce serait fatiguer inutilement nos lecteurs que d'analyser longuement toutes les opinions qu'on a proposées à ce sujet. Il suffit de savoir que tout a été imaginé. La ressource banale de la dispersion des Israélites a été employée par un grand nombre d'écrivains, parmi lesquels un seul mérite d'être remarqué, c'est l'Anglais *Adair,* qui, avec beaucoup d'érudition, a démontré les ressemblances de mœurs qui existent entre les anciens Hébreux et les peuples de la Floride et des Carolines. Ces ressemblances ne prouvent qu'en général une communication avec l'Asie, et quelques-unes, telles que l'usage de l'exclamation *hallela yah,* paraissent illusoires. Les Égyptiens ont été donnés pour ancêtres aux Mexicains par le savant *Huet*, par Athanase *Kircher* et par l'érudit américain Siguenza, dont les vastes recherches n'ont pas été imprimées. Les systèmes astronomiques et chronologiques diffèrent totalement; le style dans l'architecture et la sculpture peut se ressembler chez beaucoup de peuples, et les pyramides d'Anahuac se rapprochent plus de celles de l'Indo-Chine que de celles d'Égypte. Les Cananéens ont été mis en avant par *Gomara*, d'après de faibles analogies de mœurs remarquées dans la Terre-Ferme. Beaucoup d'écrivains ont soutenu la réalité des expéditions carthaginoises en Amérique, et on ne saurait en nier absolument la possibilité. On connaît trop peu la langue de ce peuple fameux, né d'un mélange d'Asiatiques et d'Africains, pour avoir droit de décider qu'il n'existe aucune trace d'une invasion carthaginoise. Nous pouvons, avec plus de certitude, exclure les Celtes, malgré les artifices étymologiques employés pour retrouver des racines celtiques dans l'Algonquin. Les anciens Espagnols ont aussi de bien faibles droits; leur navigation était bien bornée. Les Skandinaves ont conservé les preuves historiques de leurs navigations au Groenland et à Terre-Neuve: mais elles ne remontent qu'au dixième siècle, et elles prouvent seulement que l'Amé-

rique était déjà peuplée en totalité, argument très-fort pour la haute antiquité des nations américaines. Le célèbre *Hugo Grotius* a très-maladroitement combiné ce fait historique avec quelques étymologies hasardées, pour attribuer la population de l'Amérique septentrionale aux Norwégiens, qui, hors l'Islande et le Groenland, n'y ont laissé que de faibles traces.

L'origine purement asiatique a trouvé de nombreux défenseurs. Le savant philologue *Brerewood* est peut-être le premier qui l'ait proposée. Les historiens espagnols ne l'ont admise qu'en partie.

De Guignes et William Jones conduisent sans beaucoup de peine, l'un ses Huns et Tibetains, l'autre ses Hindous, dans le Nouveau-Monde. *Forniel,* dont nous n'avons pu consulter l'écrit, a le premier insisté sur les Japonais, qui, en effet, peuvent réclamer un grand nombre de mots américains. *Forster* a attaché beaucoup d'importance à la dispersion d'une flotte chinoise, événement trop récent pour pouvoir avoir produit une grande influence sur la population américaine.

Depuis plus d'un demi-siècle, le passage des Asiatiques par le détroit de Béring a été élevé au rang d'une probabilité historique par les recherches de *Fischer,* de *Smith-Barton,* de *Vater* et d'*Alexandre de Humboldt.* Mai ces savants n'ont jamais soutenu que tous les Américains fussent les descendants des colonies asiatiques.

Une opinion mixte, qui réunit les prétentions des Européens, des Asiatiques, des Africains et même des Océaniens, a obtenu quelques suffrages de poids. *Acosta* et *Clavigero* en paraissent les partisans. Ce dernier insiste avec raison sur la haute antiquité des nations américaines. L'infatigable philologue *Hervas* admet aussi l'hypothèse d'une origine mixte. Elle a été savamment développée par *George de Horn.* Cet écrivain ingénieux exclut de la population de l'Amérique les nègres, dont on n'a trouvé aucune tribu indigène dans le Nouveau-Monde, les Celtes, les Germains et les Skandinaves, parce qu'on n'a vu parmi les Américains ni des cheveux blonds, ni des yeux bleus; les Grecs et les Romains, et leurs sujets, à cause de leur timidité comme navigateurs; les Hindous, parce que les mythologies américaines n'offrent aucune trace du dogme de la transmigration des âmes. Il cherche ensuite l'origine primitive des Américains chez les Huns et les Tatars-Kathayens; leur migration lui paraît très-ancienne. Quelques Carthaginois et Phéniciens auraient été jetés sur le rivage occidental du nouveau continent. Plus tard, les Chinois s'y seraient transportés; Facfour, roi de la Chine méridionale, s'y serait enfui pour éviter le joug de Koublaï-

[1] *Georg. Hornii:* De Originibus Americanis, libri IV. Hag. Com. 1699.

Khan ; il aurait été suivi de plusieurs centaines de milliers de ses sujets. Manco-Capac serait aussi un prince chinois. Ce système, hasardé lorsqu'il parut, s'accorde avec plusieurs faits postérieurement observés et que nous avons recueillis ; quelque écrivain hardi et peu scrupuleux n'aurait qu'à s'emparer de ces faits, les combiner avec les hypothèses de *Horn*, et nous donner ainsi l'histoire certaine et véridique des Américains.

Rien n'empêche même qu'un jour l'Amérique, enorgueillie de sa civilisation, ne se dise à son tour le berceau du genre humain. Déjà deux savants des États-Unis ont soutenu que les tribus du nord de l'Asie pouvaient aussi bien être les descendants des Américains que ceux-ci des premières [1].

Dans l'état actuel des connaissances, le sage s'arrêtera aux probabilités que nous avons indiquées, sans tenter vainement de les combiner en forme de système.

TABLEAU de l'élévation absolue des principales montagnes de l'Amérique.

		Mètres.
Système ORÉGO-MEXICAIN.	Le Chichaldinskoi, volcan de l'île Ounimak (Aléoutes)	2729
	Le mont Saint-Élie (Amérique russe)	5113
	Le mont Fairweater ou Beau-Temps, volcan de l'Amérique Russe	4549
	Montagnes-Neigeuses, ou Cordillère de la côte	2400
	Montagnes-Rocheuses, ou Sierra-Verde (Cordillère)	5000
	Le pic Delong (États-Unis)	4658
	Les monts Ozarks	600
	Le Popocatepelt, volcan du Mexique	5400
	L'Orizaba, *Id.* *Id.*	5295
	L'Ampilas occidental (Amérique centrale)	4011
	L'Agua, volcan de l'Amérique centrale	3845
	L'Irasou, *Id.* *Id.* *Id.*	3499
Id. ALLÉGHANIEN.	Le mont de Washington, dans les Montagnes-Blanches	2027
	Le mont Otter, dans les Montagnes-Bleues	1320
	Le mont Greenbrier, en Virginie	1150
	Monts Katatin	2046

1 *Bernard Romans* : Natural History of Florida ; New-York, 1776. *Jefferson* : Notes on Virgina, p. 162.

Système ANDO-PÉRUVIEN.	L'Alto de Creus (Cordillère occidentale)	2811
	L'Alto de Robla *Id.* *Id.*	2807
	Le pic de Tolima, Nouvelle-Grenade (Cordillère centrale)	5584
	Le Nevado de Mérida, Venézuela (Cordillère orientale)	4580
	Le Cayembé (équateur)	5954
	Le Cotopaxi, volcan, *Id.*	5753
	Le Chimborazo, *Id.*	6530
	Le Pichincha, *Id.*	4855
	L'Antisana, volcan, *Id.*	5838
	Le Pichu-Pichu (Pérou)	5670
	Le Gualatieri, volcan *Id.*	6705
	Le Nevado de Sorata (Bolivie)	7695
	Le Nevado d'Illimani *Id.*	7274
	Le Descabezado, volcan (Chili)	6400
	L'Aconcagua, *Id.* *Id.*	7461
	L'Osorno, *Id.* *Id.*	2160
	Le Corcorado	3800
	Le Cuptona	2923
Id. PARIMIEN.	Hauteur moyenne de la chaîne	974
	Le mont Mavaraca	2533
	Le pic Roreima (Sierra-Pacorayma)	3419
Id. BRÉSILIEN.	Le pic culminant de la Sierra-Mantequeira	2567
	Le mont Itacolumi (Sierra-Espinhaço)	1871
	Points culminants de la Sierra-Vertentes	900
Id. INSULAIRE.	Le Phare des Navigateurs (Grœnland)	4729
	La Corne de Cerf, *Id.*	2600
	Le Œrafe-joe-Kull (Islande)	1957
	L'Hécla, volcan, *Id.*	1560
	Le pic Tarquin (Cuba)	2340
	Le pic Coldridge (Jamaïque)	2495
	Le pic Antonio-Sepo (Saint-Domingue)	2729
	La Solfatare, volcan (Guadeloupe)	1557
	La montagne Pelée (Martinique)	1349

TABLEAU de l'élévation des principaux plateaux de l'Amérique.

		Mètre
	Hauteur moyenne de tout le plateau	1950
Plateau des ALLÉGHANYS	*Id.* *Id.*	450
Id. du HAUT-MISSOURI	*Id.* *Id.*	950
Id. du MEXIQUE	*Id.* *Id.*	1800
Id. de l'AMÉRIQUE CENTRALE	*Id.* *Id.*	250
Id. du BRÉSIL	*Id.* *Id.*	425
Id. de la COLOMBIE	*Id.* *Id.*	2256
Id. de la BOLIVIE	Bassin du lac Titicaca	3915

LIVRE CENT DEUXIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Terres Arctiques.

Les extrémités de l'Amérique, vers le nord, vont nous occuper, mais ces régions, qu'on pourrait appeler les *Terres Arctiques,* restent encore en grande partie inconnues, malgré les généreuses tentatives de tant d'intrépides voyageurs qui ont affronté les glaces polaires. De plus, la description de ces contrées, qui ne consistent qu'en une confuse réunion d'îles, de côtes isolées et de terres fréquemment coupées de passes profondes, de détroits dont on ignore l'issue, ne peut offrir qu'une grande monotonie. Comment intéresser le lecteur en décrivant ces régions affreuses où le soleil, de ses rayons obliques, éclaire inutilement des champs éternellement stériles, des plaines tapissées d'une triste mousse, des vallées où jamais l'écho ne répéta le gazouillement d'un oiseau, lieux où la nature voit mourir son influence vivifiante et se terminer son vaste empire?

Nous avons dit, dans notre premier volume[1], comment, en persistant à chercher le fameux passage au nord-ouest, on avait successivement découvert les côtes septentrionales du continent américain du détroit de Béring à la mer de Baffin. Ce grand problème du passage au nord-ouest est, après trois siècles d'efforts, réduit à des proportions purement scientifiques par les découvertes successives de Ross, de Parry, de Franklin, de Dease, de Simpson, de Back et de Raë. Il se réduit à cette question : Peut-on naviguer de l'Atlantique dans le Grand-Océan, et réciproquement, en contournant les rivages polaires de l'Amérique? Mais il est démontré que, quand bien même ce passage serait découvert, il ne pourrait être d'aucune utilité pour le commerce, à cause de la latitude élevée où il se trouverait. Pour que ce passage fût praticable, il faudrait d'abord reconnaître laquelle des nombreuses ouvertures, que le continent américain présente au nord-est de la mer d'Hudson à celle de Baffin, est la plus accessible, et offre le

[1] Voyez tome Ier, Histoire de la Géographie, livre XXIII, page 378 et suivantes. — Les Espagnols affirment avoir découvert le passage du nord-ouest. — Voyages de *Davis*, d'*Hudson*, de *Baffin*, p. 382. — Livre XXIV, Voyages de *Ross* et *Parry*, p. 400. — Premier voyage du capitaine *Franklin*, p. 404. — Livre XXV, Voyages de *John* et *James Ross*, p. 414. — Deuxième Voyage de *Franklin*. — Expédition à sa recherche, p. 424. — Voyage du docteur *Raë*, au nord de la mer d'Hudson, p. 424.

débouché vers l'est le plus libre. De plus, il faudrait savoir s'il est vrai, comme plusieurs navigateurs, l'avaient énoncé dans ces derniers temps, que les pôles ne soient pas couverts de glaces, et qu'en s'élevant à une certaine hauteur on ne trouve plus que des mers libres.

Cependant, en réfléchissant sur la nature de l'océan Glacial, il est difficile de croire que les navigateurs puissent jamais en explorer l'étendue. Il est certain que les détroits qu'on peut y découvrir encore ne serviront pas à la navigation ordinaire, puisque même la grande mer Glaciale, qui se prolonge en suivant les côtes de Sibérie, n'offre pas une route habituellement praticable.

Partout les voyageurs ont rencontré des glaces fixes qui les arrêtaient, ou des glaces mobiles qui, menaçant de les enfermer, faisaient reculer leur courage. Le capitaine Wood, qui croyait fermement à la possibilité d'un passage au nord, se vit arrêté au 76e degré par un continent de glace qui réunissait la Nouvelle-Zemble (*Novaïa-Zemlia*), le Spitzberg et le Groenland. Le capitaine Souter, au contraire, en 1780, continua sa route jusqu'à 82° 6′ dans un canal ouvert et tranquille ; mais les glaces fixes qui en formaient les deux bords, commençant à se détacher, il craignit de se voir fermer le chemin du retour, et abandonna son entreprise[1]. Si le courageux Baffin a pu faire le tour de la baie qui porte son nom, si Ross et Parry, et les navigateurs qui sont allés à la recherche de Franklin et de ses compagnons, ont pu renouveler cette course, on a vu plus souvent cette mer fermée par une masse de glaces fixes, qui avaient 100 lieues de long, et qui contenaient des montagnes de plus de 125 mètres d'élévation. Peut-être l'île James, marquée dans plusieurs cartes, était-elle une semblable masse de glace. Le capitaine Wafer avoue franchement qu'il a pris des glaces fixes, hautes de 150 mètres, pour des îles véritables. Assez souvent les glaces flottantes sont chargées de grosses pierres et d'arbres déracinés qui produisent l'illusion d'une terre semée de végétaux. Il est fort incertain si les Hollandais ont découvert à l'est du Spitzberg une côte de terre ou seulement de glace ; dans un de leurs voyages au nord de la Nouvelle-Zemble, ils trouvèrent un banc de glace bleuâtre, couvert de terre, et sur lequel les oiseaux faisaient leurs nids. On a vu deux îles de glace se fixer depuis un demi-siècle dans la baie de Disco ; les baleiniers hollandais les ont visitées et leur ont imposé des noms. La même chose est arrivée aux environs de l'Islande.

Les glaces mobiles ne présentent pas moins de dangers. Le choc de ces

[1] *Bacstrom :* Voyage au Spitzberg. — *Philosophical Magazine*, 1801.

masses produit un craquement épouvantable, qui annonce au navigateur avec quelle facilité son vaisseau serait brisé s'il se trouvait entre deux de ces îles flottantes. Souvent les bois que roule cette mer s'enflamment par le frottement violent que le mouvement des glaces leur fait éprouver; la flamme et la fumée s'élèvent du sein de l'hiver éternel [1]. Ces bois flottants se trouvent très-souvent brûlés aux deux extrémités.

Dans l'hiver, l'intensité du froid fait continuellement fendre les montagnes de glaces; on n'entend à chaque moment que les explosions de ces masses, qui s'ouvrent en crevasses énormes. Au printemps, le mouvement des glaces consiste plus souvent encore dans un simple renversement des masses qui perdent leur équilibre, parce qu'une partie s'est dissoute plus tôt que l'autre. Les brouillards qui enveloppent les glaces fondantes sont si épais que d'une extrémité d'une frégate on n'en aperçoit pas l'autre. Dans toutes les saisons, la glace cassée et accumulée dans les passages ou les golfes, arrête également et le piéton qu'elle engloutirait et le vaisseau dont elle paralyse le mouvement.

Oserait-on concevoir l'idée d'une exploration en traîneau sur cette mer congelée ou sur les terres glacées qui en occupent l'emplacement supposé? Sans doute quelques précautions pourraient permettre à l'homme de respirer sous le pôle même; mais quels moyens de transport l'y conduiraient? Les terres probablement rocailleuses et élevées comme le Groenland, le Spitzberg, la Nouvelle-Sibérie, n'admettent pas une course en traîneau. Les glaces marines ne présentent pas non plus des plaines continuelles; renversées et accumulées de mille manières, elles offrent souvent l'aspect de châteaux de cristal en ruines, de pyramides et d'obélisques brisés, d'arcades et de voûtes suspendues en l'air; souvent aussi des crevasses larges et profondes exigeraient pour être franchies des moyens dont le voyageur ne pourrait être muni.

En attendant le résultat de nouvelles explorations vers les régions polaires, il faut nous hâter de réunir, en forme descriptive, les observations déjà recueillies.

Nous appellerons *Terres Arctiques* toutes les terres découvertes au nord des côtes arctiques de l'Amérique, c'est-à-dire des côtes du continent américain qui sont baignées par l'océan Glacial arctique.

Nous y joindrons deux vastes péninsules qui, au nord-est, semblent se détacher du continent américain entre les 84^e et 105^e méridiens pour

[1] Ce fait qui semble peu probable, est rapporté par *Olafsen* : Voyage en Islande, t. I, pages 276-278.

pénétrer fort avant, vers le nord, dans l'océan Arctique. Nous serons ainsi naturellement conduits à diviser les terres arctiques, pour mettre un certain ordre dans notre description, en deux parties; l'une continentale et l'autre insulaire.

Les deux presqu'îles forment la *partie continentale;* elles vont d'abord nous occuper; ce sont la presqu'île Melville et la terre de Boothia-Félix.

La *presqu'île Melville* s'étend entre le canal de Fox, qui la sépare de la terre de Baffin à l'est; le détroit de Fury et de l'Hécla au nord, qui la sépare de l'île de Cockburn; et la baie Committée (Commission) à l'ouest, dépendance du golfe de Boothia. Elle a été découverte par le capitaine Parry en 1821. C'est un pays âpre et montagneux, coupé par des chaînes de lacs, et où, par conséquent, il est fort difficile de pénétrer. Le capitaine Lyon essaya de le traverser, mais il dut renoncer à son entreprise. Cette péninsule présente vers le sud-est deux baies profondes : la première est l'*entrée Lyon;* la seconde a été nommée *Repulse-Bay, baie du Refus;* c'est à l'entrée de la première que se trouve la petite *île Winter* (*d'hiver*), dans un ancrage de laquelle les vaisseaux *Hécla et Fury* passèrent l'hiver de 1821 à 1822. Cette contrée est habitée par des Esquimaux qui se creusent dans la terre et la glace des huttes qui sont leurs demeures habituelles; ils paraissent, au dire du capitaine Parry, inoffensifs, remarquablement honnêtes, et, ce qui se trouve plus rarement chez les sauvages, très-affectueux dans leurs rapports domestiques. Les femmes ne sont pas chez eux écrasées par le travail et les fatigues serviles qui composent leur lot dans les sociétés sans civilisation; leur tâche est limitée à la façon des habits, à la cuisine, et à quelques autres soins domestiques. Les Esquimaux s'entendent merveilleusement à pourvoir à leurs besoins peu nombreux; ils sont vêtus d'une étoffe chaude et commode, et les coutures de leurs bottes en peau de phoque sont parfaitement travaillées. La presqu'île Melville est soudée au continent par une langue de terre, entrecoupée de lacs nombreux, qui prend du nom du voyageur qui la visitait en 1847 le nom d'*isthme de Raë.* C'est sur cet isthme, et non loin de la baie Repulse, que se trouve le *fort de Hope,* pauvre construction qui atteste seule dans ces parages glacés le passage de l'homme civilisé. Au sud de la baie Repulse se trouvent l'entrée de la *rivière* de *Wager* et l'*entrée de Chesterfield,* golfes septentrionaux de la baie d'Hudson, et qui dépendent du territoire de la Compagnie anglaise.

La *presqu'île de Boothia-Félix* est située à l'ouest de la précédente; elle n'en est séparée que par le golfe auquel elle donne son nom, et elle est baignée à l'ouest par la *mer du Roi-Guillaume.* C'est la partie du continent

américain la plus septentrionale; son extrémité boréale, qui s'avance au delà du 73e parallèle-nord, était connue sous le nom de *Nord-Sommerset* avant la mémorable expédition du capitaine John Ross auquel nous devons la découverte de cette presqu'île; il lui donna le nom d'un négociant de Londres qui avait généreusement contribué aux frais de son expédition. La côte orientale de Boothia-Félix présente une baie profonde : c'est la *baie de Tom;* elle renferme le *havre Félix* (*Félix Harbour*), le *port du Shérif* et le *port de la Victoire,* remarquables par le séjour forcé qu'y fit pendant quatre ans, de 1829 à 1833, le capitaine Ross. Le Nord-Sommerset est lui-même une presqu'île soudée à la terre de Boothia-Félix par un isthme étroit compris entre la *baie de Brentford* et le *cap Bird,* la côte septentrionale de cette presqu'île forme, avec le Devon Septentrional, une partie du *détroit de Barrow,* et elle se termine par les *caps Rennel* et *Clarence;* c'est dans le voisinage de ce dernier que se trouvent le *port* et l'*île Léopold*. Les terres vues, en 1850 et 1851, par MM. Osborne, Ommaney, Mecham et Browne, à l'ouest du Nord-Sommerset, font aussi partie de la presqu'île de Boothia; mais cette côte occidentale, que baigne la mer du Roi-Guillaume, n'est pas encore entièrement reconnue. Nous dirons cependant que c'est sur un de ses points, par 70° 5′ de latitude boréale et 99° 12″ de longitude occidentale du méridien de Paris, que le capitaine James Ross, qui accompagnait son oncle lors de son grand voyage, constata l'insensibilité complète de la boussole et le maximum d'inclinaison de l'aiguille aimantée, indices caractéristiques du pôle magnétique.

La presqu'île de Boothia-Félix est, ainsi que celle de Melville, habitée par quelques tribus d'Esquimaux nomades, qui passent les neuf mois de la rude saison d'hiver là où les a conduits leurs expéditions de pêche ou de chasse, en se creusant, dans la neige et dans la glace, des demeures souterraines.

Nous avons conservé à la grande terre de Boothia-Félix le nom de presqu'île, que semblent lui assurer l'exploration de John Ross et celle plus récente (1846) du docteur Raë; mais nous observerons que M. Daussy a fait remarquer qu'avant de se prononcer entièrement, il faudrait constater la terminaison, avant son arrivée au golfe de Boothia, d'un canal profond trouvé en 1839, dans la mer du Roi-Guillaume, par MM. Dease et Simpson, au nord-est de la presqu'île Adélaïde et à l'embouchure de la rivière de Back du Grand-Poisson.

L'*île Wollaston,* vue par Richardson, en 1826, et formant avec le continent américain le *détroit du Dauphin et de l'Union;* l'*île Victoria* qui semble n'en être que la continuation, vue par MM. Dease et Simpson

lors de leur grande exploration de 1839, île qui forme avec la *pointe de Turn-Again* ou du retour de Franklin (1821), le *détroit de Dease,* sont au sud-ouest de la terre de Boothia, entre le 105° et le 119° de longitude occidentale, et vers le 69e parallèle nord. Il est probable qu'elles vont rejoindre au nord la terre de Banks ou quelque partie des rivages du détroit de Barrow.

Passons maintenant à la *partie insulaire* de Terres Arctiques. Nous la diviserons en trois groupes. Le premier au sud des détroits de Barrow et Lancastre; le second au nord de ces mêmes détroits et à l'est du canal de Wellington; le troisième à l'ouest de ce canal et au nord de la Terre de Boothia-Felix.

Le premier groupe d'îles s'étend entre la péninsule Melville et la mer de Baffin; les terres qui le composent ferment la mer d'Hudson vers le nord. Nous rencontrerons d'abord la grande *île de Southampton,* habitée par des Esquimaux, que le capitaine Lyon regarde comme beaucoup moins abrutis que toutes les autres tribus de cette race. Elle forme à l'ouest, avec la côte septentrionale du territoire de la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson, le *détroit de sir T. Rowes Welcome,* à l'entrée duquel sont situées les *îles Marble* et *Toms.* Sa pointe la plus septentrionale commande l'entrée de la baie Repulse, et forme, avec la petite *île de Vansittart,* le détroit de Frozen, et vient ensuite creuser, à l'est, la *baie du duc d'York.*

La *Terre de Baffin,* ou *Nouveau Galloway,* et la *Terre de Cumberland* sont au nord du détroit d'Hudson, et le séparent de la mer de Baffin; la première s'étend vers le nord jusqu'au détroit de Barrow et Lancastre. Ces terres sont imparfaitement connues, et l'on ignore même si quelques baies qui les pénètrent ne sont pas des bras de mer qui les découpent en un grand nombre d'îles. Leurs points les plus importants sont ceux qui ont été jusqu'à présent reconnus sur la côte orientale baignée par le détroit de Davis et la mer de Baffin; nous citerons les *îles Mansfield, Salisbury, Nottingham,* à la sortie du détroit d'Hudson, dans la mer de ce nom; l'*île Résolution,* qui commande l'entrée de ce détroit; l'*île Warwick,* qui forme avec la côte de Cumberland les *détroits* de *Forbisher* au sud et de *Cumberland* au nord; le *cap Walsingham,* à la partie la plus resserrée du détroit de Davis; la *baie de Ponds* et le *cap Liverpool,* à l'entrée du détroit de Lancastre. Toute cette côte est triste, dénudée, âpre et rocailleuse; elle offre quelques hauteurs isolées (monts *Byam-Martin, Possession,* etc., etc.), composées de rochers grisâtres; sur les bords de la *Clyde,* le capitaine Parry trouva une tribu d'Esquimaux qui y était établie.

Si nous pénétrons dans le *détroit de Barrow et Lancastre,* nous rencon-

trerons à l'entrée les petites *îles Wollaston*, et sur la côte du Nouveau-Galloway, *l'entrée de l'Amirauté* et le *cap York*. La côte forme alors, avec le Sommerset du nord, le *détroit du Prince-Régent*, sur lequel elle dessine le port Bowen, dans lequel le capitaine Parry hiverna en 1824, lors de son second voyage. Elle reste alors indéterminée, pour reparaître sous le nom d'*Ile Cockburn*, et former avec la péninsule Melville le détroit de Fury et de l'Hécla.

Les terres qui constituent le groupe au nord du détroit de Barrow et Lancastre, et à l'est du canal ou détroit de Wellington, paraissent inhabitées: elles portent le nom de *Devon Septentrional*, et sont séparées du Groenland par les détroits de Smith et de Jones, reconnus autrefois par Baffin, et visités depuis par Parry. C'est entre ces deux détroits, par le 76° 33′ de latitude et le 80e de longitude occidentale, que se trouve le *cap Clarence*, remarquable par son élévation. Les côtes du Devon Septentrional sont découpées par des bras de mer dont on a seulement reconnu l'entrée sans y pénétrer, aussi ignore-t-on si ils forment des golfes ou entourent un archipel. Les points les plus remarquables de ces tristes contrées sont la *baie Crocker*, la *baie Maxwell*, sur le détroit de Barrow et Lancastre; le *cap Riley*, au point où il communique avec le *détroit ou canal de Wellington*. C'est près de ce cap que, lors de son dernier voyage, l'infortuné capitaine Franklin dut passer l'hiver de 1845 à 1846, ainsi que s'en assurèrent le capitaine anglais Penny et le capitaine américain Haven, commandants deux des expéditions envoyées en 1850 à la recherche des navires *l'Erebus* et *la Terror*.

Le canal Wellington a été, depuis 1848, le but des reconnaissances des capitaines Ross, Austin, Penny, Haven, dans leurs recherches, malheureusement infructueuses jusqu'ici, des traces de l'expédition de Franklin. Ces recherches n'auront pour nous que le stérile avantage d'avoir augmenté le domaine de la géographie de la connaissance des côtes orientales du Devon Septentrional. Ces côtes présentent deux golfes importants : ce sont la *baie Baring* et la *baie du Prince-Alfred;* au nord elles portent le nom de *Terre-Albert*, et le point extrême auquel on soit parvenu a reçu le nom de *cap Franklin*, il est à environ 77° 6′ de latitude boréale et 102° 40′ de longitude occidentale.

Les capitaines Penny et Austin reconnurent que le canal Wellington était beaucoup plus étendu qu'on ne l'avait d'abord supposé; il va en effet en s'élargissant et pénètre vers le nord-ouest. Ils y découvrirent les îles *Milne*, *Stewart*, *Bailli-Hamilton*, *Baring*, *Deans-Dundas* et *Parker*, formant le *chenal du Nord*, le *chenal du Sud*, et le *canal de la Reine*.

Le dernier groupe des terres Arctiques dont nous devons nous occuper est celui qui fut découvert par le capitaine Parry, lors de son premier voyage en 1819, aussi quelques géographes le désignent-ils sous le nom d'*Iles Parry;* il est à l'ouest du canal Wellington et au nord de la terre de Boothia-Felix. Il comprend les terres de *Cornwallis*, de *Bathurst* et de *Beaufort*, qui forment la côte occidentale du canal de Wellington et de celui de la Reine. L'entrée du premier est déterminée par le *cap Hotham;* les seuls points que nous citerons sur cette côte sont la *pointe Décision,* la *baie du Désappointement,* et le cap *Lady Franklin,* qui en est la partie la plus septentrionale. La côte méridionale et occidentale de ces terres est baignée par la *mer Polaire*, elle ne présente de point important que la *baie Assistance,* en face le cap Rennel du Nord-Sommerset, et c'est dans ce port que les capitaines Penny et Austin établirent, en 1851, le centre de leur exploration. Les autres îles que nous citerons sont les îles *Griffith, Lowther, Byam-Martin*. Cette dernière forme, avec la grande île de *Melville,* le détroit de *Byam.* L'île Melville est la plus importante, elle fut découverte par le capitaine Parry lors de son premier voyage en 1819; il y passa l'hiver dans le port de *Winter Harbour* (le Havre d'hiver); il lui fallut soutenir le moral de son équipage pendant une nuit qui dura trois mois, et une température de 30 à 60 degrés au-dessous de zéro. Dans la même expédition, le capitaine Parry découvrit l'*île Sabine*, au nord-ouest de l'île Melville. Ce hardi navigateur désigna, sous le nom de *Géorgie Septentrionale,* tout cet archipel polaire dans lequel on pourrait peut-être comprendre la *Terre de Banks,* découverte en 1820 au sud-ouest de l'île Melville et dont on ne connaît encore qu'une partie. La végétation de toutes ces terres polaires est chétive; elle ne se compose que de quelques espèces de mousses; le capitaine Parry y trouva plusieurs animaux, tels que le bœuf musqué, l'ours blanc, le cerf américain, le renard, le renne et une grande espèce de loups; les côtes sont fréquentées par divers oiseaux et par plusieurs espèces de phoques; il y remarqua même des traces d'habitants. Mais observons que les animaux et les hommes qui fréquentent ces tristes contrées n'y apparaissent qu'avec la saison d'été et que l'hiver les en éloigne jusqu'au retour du soleil au-dessus de l'horizon.

Nous terminerons ici l'aride description des Terres Arctiques, qui ne sont intéressantes que sous le rapport de la physique terrestre. Bien que les Anglais semblent considérer sur leurs cartes les Terres Arctiques comme des dépendances de leurs possessions sur la partie voisine du continent: rien n'autorise une semblable prétention, que l'importance de ces parages

n'invite pas d'ailleurs à leur disputer. Reconnaissons cependant que ces découvertes sont dues en grande partie au courage intrépide de leurs marins.

LIVRE CENT TROISIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Groenland [1]. — Islande et Spitzberg.

Nous avons déjà fait remarquer dans l'*Histoire de la Géographie* que l'existence de l'antique colonie *Islando-Norvégienne* du *Vieux-Groenland,* vis-à-vis de l'Islande, sur la côte orientale du Groenland, n'était fondée que sur une hypothèse de Torfæus, antiquaire islandais. Cette côte a probablement toujours été ensevelie dans les mêmes glaces qui encore en défendent l'accès. Le Vieux-Groenland répondait, sans doute, à la partie du sud-ouest actuellement connue, qui est occupée par les Danois et par une peuplade d'Esquimaux.

Le Groenland, dont on ne peut déterminer exactement les limites, paraît, d'après les nouvelles explorations des intrépides navigateurs Parry, Ross et Graah dans la mer Polaire, être entièrement séparé du continent par cette mer, par celle de Baffin, par le détroit de Lancastre et par celui de Davis. L'Atlantique le baigne au sud-ouest et au sud-est, et l'océan Glacial arctique à l'est. Au nord et au nord-ouest ses bornes sont tout-à-fait inconnues; on évalue cependant sa longueur du nord au sud, à partir du 78e parallèle, à environ 600 lieues, et sa largeur à cette même latitude, à 300 lieues de l'est à l'ouest. La population paraît être de 21,000 individus, dont 7 à 8,000 chrétiens.

Le Groenland n'est véritablement qu'un amas de rochers entremêlés d'immenses blocs de glace, l'image réunie du chaos et de l'hiver. Une chaîne continue parcourt la partie connue du Groelnand, que les Islandais, dans leurs descriptions, appellent *Himin-Rad* ou *Monts du Ciel.* Les trois pointes, qu'on nomme la *Corne-du-Cerf*, s'aperçoivent en mer à la distance de 25 lieues. Les roches sont ordinairement composées de

[1] On écrit en danois et en islandais *Grœnland*, de *grœn*, vert, et *land*, terre. C'est à regret que nous conservons l'orthographe *groenland*, source d'une fausse étymologie. *Groïn*, dans l'ancien skandinave, répond à *crescens, germinans*, et non pas à *concreta*. Ainsi *Groïnland*, si le mot existait, signifierait *terra germinans*, et non pas *terra concreta*.

granit, de quelques pierres argileuses et de pierres ollaires par bancs verticaux. Dans les fentes perpendiculaires on trouve du quartz, du talc et des grenats. On a apporté au *Muséum groenlandais*, à Copenhague, des échantillons d'un très-riche minerai de cuivre, de micaschiste, de marbre grossier et de serpentine, ainsi que de l'amiante, des cristaux de roche et de la tourmaline noire. Enfin le Groenland nous a fourni le minéral nommé *fluate d'alumine* ou *cryolithe*. On a aussi découvert une vaste mine de charbon de terre dans l'île Disco. Trois sources chaudes ne sont pas les seuls indices volcaniques observés jusqu'à présent : entre le 67e et le 77e parallèle, au milieu d'énormes amas de neige, un volcan a lancé des flammes en 1783. Pendant les courts instants de l'été, l'air, très-pur sur la terre ferme, est dans les îles obscurci par les brouillards. Les clartés vagabondes de l'aurore boréale adoucissent un peu la sombre horreur des nuits polaires. Ce qu'on appelle *fumée de glace*, est une vapeur qui sort des crevasses de la glace marine ou qui s'élève de la surface des lacs, et qui, formant dans l'air un réseau transparent et solide, est poussée par le vent, rase le sol et tue l'Esquimau qu'elle atteint. La rareté des pluies, le peu d'abondance de neiges et l'intensité inouïe du froid qu'apporte le vent d'est-nord-est, nous font soupçonner que les parties les plus orientales du Groenland forment un grand archipel encombré de glaces éternelles que les vents et les courants y amoncellent depuis des siècles. Il y a quelques terres labourables, et probablement l'orge pourrait venir dans la partie méridionale. Les montagnes sont couvertes de mousse du côté du nord ; les parties exposées au midi produisent de très-bonnes herbes, des groseilles et d'autres baies en abondance, et quelques petits saules et bouleaux. Non loin de Julianeshaab, un bois de bouleaux couvre une vallée ; mais les arbres les plus hauts ont 6 mètres. On cultive les choux et les navets près des colonies danoises.

Le règne animal offre ici de gros lièvres dont la chair est excellente, et qui donnent une bonne fourrure ; des rennes de la variété américaine, des ours blancs, des renards, de grands chiens qui hurlent au lieu d'aboyer, et dont le Groenlandais attèle ses traîneaux. Une immense quantité d'oiseaux aquatiques demeurent près des rivières, qui abondent en saumons. Les cabillauds, les turbots, les petits harengs fourmillent dans la mer. On a fourni des filets aux indigènes, qui commencent à en sentir l'utilité. Dans le Groenland septentrional, les Danois et les naturels vont conjointement à la pêche aux baleines ; mais cette occupation tumultueuse et peu lucrative pour les indigènes, répand dans ce canton le vice et la misère. Les

naturels du sud s'en tiennent à la chasse du chien marin. La chair de cet animal est leur nourriture principale; la peau leur fournit des vêtements, et en même temps ils en construisent leurs bateaux; les nerfs deviennent du fil, les vessies des bouteilles, la graisse remplace tantôt le beurre et tantôt le suif, le sang fournit du bouillon. Le Groenlandais ne comprend pas comment on peut vivre sans chien marin; c'est pour lui ce que l'arbre à pain est pour le Taïtien et le blé pour l'Européen.

Les naturels ont la taille courte, les cheveux longs et noirs, les yeux petits, le visage aplati et la peau d'un jaune brun. On reconnaît en eux une branche des Esquimaux. Cette parenté est surtout prouvée par leur idiome, d'ailleurs remarquable par la richesse de ses formes grammaticales. Les particules et les inflexions y sont aussi nombreuses, aussi variées que dans le grec; mais la règle qui prescrit d'intercaler toutes les parties du discours dans le verbe, fait naître des mots d'une longueur démesurée. Les consonnes *R*, *K* et *T* dominent dans cette langue, et produisent, par leur accumulation, des sons très-rudes. Les femmes groenlandaises, comme celles des Caraïbes, ont des mots et des inflexions dont il n'est permis qu'à elles de se servir. Les Groenlandais s'appellent quelquefois *Innouk* ou *frère;* mais leur véritable nom de nation paraît être *Kalalit,* et ils désignent ordinairement leur pays sous le nom de *Kalalit Nounet.*

Le caractère actuel des Groenlandais est un mélange indéfinissable de qualités bonnes et mauvaises; l'attachement aux usages nationaux lutte contre l'influence d'une civilisation étrangère. Les Groenlandais accusent avec amertume les Danois et les autres navigateurs européens de leur avoir apporté le fléau de la petite-vérole et celui des liqueurs spiritueuses. Mais quelle est l'origine de cette espèce de lèpre qui n'attaque pas les mains, qui passe pour contagieuse et qui couvre tout le corps d'écailles que le malade se plaît à racler?

Le poste le plus avancé vers le pôle est *Upernavick* (72° 30′ latitude); puis viennent *Umanak,* où l'on fait une pêche importante de chiens marins; *Godhavn,* sur l'île de Disco; *Jacobshavn,* fondé en 1741; *Holsteinborg,* qui date de 1759, et qui ne renferme que 150 Esquimaux; *Sukkertoppen,* où il y a un bon port où l'on fait une pêche abondante; *Godthaab,* la principale et la plus ancienne de ces colonies, à 64° 10′, avec un excellent port; *Friderikshaab* et *Julianeshaab,* le plus important des établissements danois.

La description d'un de ces établissements donnera une idée de tous les autres. Holsteinborg se compose de la maison du gouverneur et de celle du pasteur, auxquelles sont annexés de fort jolis jardins potagers; près de là

s'élève l'église, surmontée d'un petit clocher; le reste consiste en deux magasins, une boulangerie et une quarantaine de huttes d'Esquimaux. La maison du gouverneur et celle du ministre sont bâties en bois, et renferment une cuisine, une salle à manger, une chambre à coucher et un salon; l'église est simple, mais propre, et peut contenir 200 personnes. L'établissement exporte chaque année 3,000 peaux de rennes et une grande quantité d'huile de baleines et de veaux marins. On a fondé depuis peu, dans cette colonie reculée, une bibliothèque publique qui, en 1834, se composait d'une centaine de volumes; ce qui est déjà beaucoup pour une contrée comme le Groenland. Le district de Julianeshaab renferme environ 2,000 habitants. On y élève des bêtes à laine et des bêtes à cornes; mais on y trouve quelques restes d'anciennes maisons qui appartiennent à l'époque du moyen âge.

Les frères moraves ont plusieurs loges, dont l'une, nommée *Lichtenau*, est tout près du cap Farewell. La population, qui en 1789 avait été trouvée de 5,122 âmes, s'élevait en 1802 à 5,621 individus; mais ce recensement, fait après une épidémie, était d'ailleurs incomplet. La vaccine, récemment introduite, garantira cette peuplade des ravages de la petite-vérole.

Un autre établissement d'herrnhuttes, ou de frères moraves, est *Lichtenfels;* enfin le troisième est *Nye-Herrnhut,* ou *Nouveau-Herrnhutte.* L'archipel de Disco comprend aussi plusieurs petits établissements danois; au sud, la colonie d'*Egedesminde* comprend plusieurs îles, dont les plus considérables sont celles des Renards. Cette colonie exporte tous les ans 60 tonneaux de lard et 700 fourrures, ainsi qu'une grande quantité d'édredon.

A *Ekolumiut,* sous le 63ᵉ degré 30′ de latitude, M. Graah remarqua une végétation plus active qu'à *Julianeshaab,* où elle passe pour déployer le plus de richesse. *Amitoursuk,* à quelques lieues d'Ekolumiut, possède un port sûr et commode.

Le gouvernement danois se manifeste peu dans l'administration de ces colonies; toute sa sollicitude se borne à y entretenir des missionnaires, qui exercent une utile influence et une sage autorité sur les habitants. Les colonies du Groenland sont divisées en deux inspectorats: celui du sud, dont le chef-lieu est la bourgade de Julianeshaab, et celui du nord, qui paraît avoir pour chef-lieu Egedesminde, dont le nom rappelle Egède, son fondateur.

Les Groenlandais n'ont conservé aucune trace positive d'une communication avec la colonie scandinave dont ils ont envahi et détruit les établissements. Ils font, il est vrai, du soleil une déesse ou femme déifiée, et de la

lune un homme; ce qui est conforme à la croyance des Goths, différente de celle des autres Scandinaves; mais comme on retrouve un dieu *Lunus* ou *Mên* chez les nations classiques mêmes, cette analogie prouve ou trop ou rien. On reconnaît chez les Groenlandais une foule de traits non équivoques qui démontrent leurs liaisons avec les Esquimaux, même les plus éloignés. Les instruments de pêche des habitants de l'Amérique russe, entre autres, sont exactement composés comme ceux des Groenlandais

La Compagnie du Groenland, établie à Copenhague, estime sa recette habituelle à 140,000 rixdalers (5 à 600,000 francs), et les exportations du pays même, sans le produit de la pêche des baleines, ont monté de 50 à 100,000 rixdalers. Les dépenses de la Compagnie vont à 400,000 francs.

Les principaux objets d'importation sont de la farine, du sel, du drap, du vin, de l'eau-de-vie et divers métaux, contre lesquels on rapporte en retour de l'huile et des côtes de baleines, de peaux de phoque, d'ours, de renard et de lièvre, des cornes de narval et de l'édredon.

Lorsqu'au dixième siècle, l'islandais Eric Rauda eut fait connaître au gouvernement norvégien la découverte qu'il venait de faire d'un pays que l'on se représentait, malgré sa latitude, tout couvert de verdure, plusieurs familles consentirent à l'y suivre et à y fonder une colonie. Bientôt après, Olaüs, roi de Norvége, chargea plusieurs missionnaires de répandre le christianisme dans cette nouvelle contrée; en 1386, Marguerite de Valdemar, qui réunit sous son sceptre le Danemark, la Norvége et la Suède, déclara le Groenland domaine de l'Etat. En 1418, une flotte ennemie, qui appartenait probablement au prince Zichmni de Frislande, vint attaquer la colonie affaiblie par les ravages d'une maladie contagieuse, et détruisit tout par le fer et le feu. Les dissensions troublaient alors la mère-patrie; le Groenland fut oublié. Pendant le dix-septième et le dix-huitième siècles, le gouvernement danois fit rechercher, mais en vain, les restes des anciens établissements. Enfin, en 1722, Jean Egède, prêtre norvégien, entreprit d'aller instruire dans le christianisme les Esquimaux du Groenland; il y débarqua avec toute sa famille, y resta quinze ans, et y fonda une colonie dont la prospérité naissante attira l'attention du gouvernement, qui rétablit les relations commerciales avec le Groenland. Depuis, les frères moraves répandirent avec zèle l'instruction religieuse parmi les Groenlandais.

Les côtes seules, dans un espace de 300 lieues, sont habitées; ni les Danois, ni les Groenlandais n'ont dépassé la chaîne de montagnes qui défend l'accès de l'intérieur. Au nord de l'établissement d'Upernavick, la côte occidentale du Groenland prend le nom de *Haut-Pays Arctique* (*Artic-*

Higland); elle est fréquentée par des Groenlandais nomades à l'époque de la belle saison, relativement à ces tristes contrées. Le point le plus septentrional de cette côte est le *cap Alexander*, situé vers le 77e 40' de latitude à l'entrée du *détroit de Smith*. Entre ce cap et Upernavick on rencontre successivement le *détroit de Whale*, le *cap Parry*, l'*entrée de Wolstenholme*, le *cap York*[1] et la profonde *baie de Melville*. Cette dernière renferme les îles *Sabine*, de *Bushnan* et de *Browne* quelquefois fréquentées par les baleiniers; au fond de la baie de Melville on en trouve une plus petite qui a reçu le nom de Baie du Prince-Régent.

La côte orientale a été explorée dans le courant de 1828 à 1830, par le capitaine danois Graah, pour y retrouver les traces de la colonie qui, partie de l'Islande, s'établit au Vieux-Groenland pendant le quatorzième siècle. Il dépassa le 69e parallèle, mais il ne retrouva pas de traces d'anciens établissements; cependant les indigènes, au nombre d'environ 600 qu'il rencontra sur cette côte, lui parurent avoir plus d'analogie avec les Européens qu'avec les Esquimaux : loin d'en avoir le corps trapu et la petite stature, ils sont nerveux, d'une taille élancée et au-dessus de la moyenne; leur teint est aussi clair que chez les Européens : ce qui semblerait annoncer une race résultant du mélange des Esquimaux avec ces derniers.

C'est sans doute au milieu des banquises qui défendent l'approche de ces parages qu'est venu se perdre en 1833, le brick *la Lilloise*, commandé par Jules de Blosseville, que les sciences géographiques regrettent encore.

Une courte traversée nous conduira de la côte orientale du Groenland, vers une grande île qui, bien que connue sept siècles avant Colomb, n'en est pas moins une dépendance naturelle du nouveau continent. Cette île, c'est l'*Islande*, cette terre de prodiges où les feux de l'abîme percent à travers un sol glacé, où des sources bouillantes lancent leurs jets d'eau parmi les neiges éternelles, où le génie puissant de la liberté, et le génie non moins puissant de la poésie, ont fait briller les forces de l'esprit humain aux derniers confins de l'empire de la vie.

La situation géographique de l'Islande n'a été longtemps connue que

[1] Si l'on devait en croire la déposition du groënlandais *Adam Beck*, interprète du capitaine *John Ross*, les navires l'*Erebus* et la *Terror*, commandés par les capitaines *sir John Franklin* et *Crozier*, auraient fait naufrage, sur la côte, à quelque distance au nord du cap York; les hommes de l'équipage, après avoir gagné la terrre dans le plus grand dénûment, y auraient péri dans l'hiver de 1846 à 1847, de froid, de faim, ou par les attaques d'une tribu ennemie. — Lettre du capitaine *John Ross* dans le Shipping and Mercantile Gazette du 4 octobre 1851.

par des observations d'auteurs obscurs, faites au milieu du dix-septième siècle, peut-être même simplement copiées par Torfæus sur quelque imitation de la *carta di navegar* des frères Zeni, dressée dans le quatorzième siècle. On y avait assujetti les résultats, d'ailleurs exacts, de l'arpentage des ingénieurs militaires, terminé en 1734. Tels étaient les éléments discordants de la carte de l'Islande, publiée par les héritiers Homann, et devenue, avec de légères corrections, la source de toutes les autres. Mais, en 1778, Borda, Pingré et Verdun de la Crenne, après avoir d'abord en vain cherché l'Islande, qui, pour ainsi dire, flottait dans l'Océan à l'instar de Délos, en déterminèrent astronomiquement plusieurs points principaux, dont quelques-uns étaient placés jusqu'à 3 et 4 degrés trop à l'ouest. La surface de l'île, qui, d'après les anciennes cartes, avait été évaluée à 8,000 lieues carrées, a été réduite, en conséquence de ces mesures, à 5,000. Elle a 120 lieues de longueur sur 50 de largeur.

L'Islande, dont le véritable nom est *Iceland,* c'est-à-dire le pays des glaces, n'est proprement qu'une chaîne de rochers immenses, dont le sommet est toujours couvert de neige, quoique le feu couve dans leurs flancs. Le trapp et le basalte paraissent prédominer dans la composition de ces montagnes. Le basalte y forme d'immenses amas de piliers semblables à ceux de la chaussée des Géants en Irlande. Le mont d'Akrefell présente des bancs d'amygdaloïde, de tufa volcanique et de *grunstein* ou *dolérite,* dont la face inférieure a évidemment subi l'action d'un feu très-fort, mais sous une grande pression, probablement au fond de l'Océan primitif. On distingue plusieurs formations de lave ; l'une a coulé et coule souvent encore en forme de torrents enflammés, sortis des cratères ; l'autre, d'une structure spongieuse et comme caverneuse, semble avoir, pour ainsi dire, bouilli à la place même. Cette dernière lave forme les stalactites les plus singulières. L'île renferme 30 volcans, dont 9 étaient en activité dans le siècle dernier, sans compter ceux qui ont pu s'éteindre avant que l'île fût habitée. Le plus fameux entre ces volcans est le mont *Hékla,* situé dans la partie méridionale de l'île, à environ cinq quarts de lieue de la mer.

Pour monter à l'Hékla, on traverse plusieurs vallons autrefois habités, mais qui, dépeuplés par les ravages du volcan, sont encombrés de laves, de cendres et de pierres ponces. Ses flancs sont hérissés de montagnes moins hautes, terminées chacune par un cratère. Lorsque l'Hékla est en éruption, tous les cratères rejettent des matières en fusion. Le sommet du cône principal est entouré d'une sorte de rempart ; les parties abritées contre la pluie sont couvertes d'une grande quantité de sel. Enfin on arrive à la région des

neiges, au milieu de laquelle se trouve le principal cratère de l'Hékla, qui, en 1827, était encombré par des sables, des cendres et des rochers de laves qui, en tombant, avaient bouché l'orifice.

En se rendant des deux geysers, dont nous parlerons bientôt, au mont Hékla, on traverse des espèces de dunes de sable ponceux, d'immenses champs de lave et de cendres volcaniques. A sa base, on remarque un dépôt de ponces blanchâtres renfermant des bouleaux passés à l'état de lignites. Avant d'arriver au sommet, on passe entre des montagnes de scories et de phonolithes. Sa cime est moins garnie de neige que celle du Snéefells-Iœkull; mais cependant, en 1836, son cratère en était entièrement rempli. On remarque sur ses flancs un beau cratère parasite; enfin on trouve depuis sa base jusqu'à son sommet de l'obsidienne à tous les états.

Toutes ces montagnes, dont la hauteur atteint 600 ou 800 mètres, sont couvertes de neiges et de glaces éternelles [1]. Les plus grandes rivières n'ont pas plus d'une trentaine de lieues de longueur, mais elles sont larges et profondes. Parmi les nombreux lacs, le plus important est le *My-Watn* ou *Lac aux Mouches :* il a plus de 8 lieues de circonférence; le fond de son bassin est couvert d'une lave noire, d'où sortent en plusieurs endroits des sources chaudes qui répandent sur sa surface une épaisse vapeur.

Les volcans de *Skapta-Syssel* se sont fait connaître, en 1783, d'une manière terrible. Le fleuve *Skapt-Aa* fut entièrement comblé de pierres ponces et de laves. Un canton fertile fut changé en un désert couvert de scories. Les exhalaisons sulfureuses et les nuages de cendres se répandirent presque sur toute l'île : une épidémie en fut la suite. Mais aucun phénomène ne prouve mieux combien est immense cette masse de matières volcaniques, que l'apparition d'une nouvelle île qui, peu de temps avant l'éruption de 1783, eut lieu au sud-ouest de *Reykianess* (cap de fumée), sous 63° 20′ lat. et de 5° 40′ long. ouest. Cette île, que l'on appela *Stromsov,* jeta des flammes et des pierres ponces. Lorsqu'en 1785 on en fit la recherche, elle avait entièrement disparu. Elle forme aujourd'hui un récif très-dangereux pour les navigateurs. Il est probable que cette île n'était

[1] Voici la hauteur des principales montagnes :

	Mètres.
L'Hékla..	1,557
L'Œrœfe-Iœkull..	2,028
Le Tindfiall.	1,745
Le Knapefell-Iœkull.	1,949
Le Snéefells-Iœkull.	1,486
L'Œster-Iœkull.	1,559
Le Glaama-Iœkull.	1,625

qu'une croûte de laves et de pierres ponces, élevée à la surface de la mer par une éruption sous-marine.

En 1821, le 20 décembre, l'*Eya-Fialls-Iœkull,* après être resté plus d'un siècle en repos, lança à la distance de deux lieues des pierres du poids de 25 à 40 kilogrammes; en 1822, le *Snée-Fialls-Iœkull* eut une éruption; l'année suivante, ce fut le tour du *Mydal-Iœkull,* du *Krabla,* du *Wester-Iœkull* et du *Kattlagia-Iœkull.* Du 22 au 26 juin, ce dernier eut trois éruptions accompagnées de tremblements de terre si violents, que près de 10,000 personnes périrent. Les cendres que lança le cratère furent portées à la distance de plus de 30 milles en mer.

Les sources chaudes sont une autre curiosité de cette île, mais elles n'ont pas toutes le même degré de chaleur. Celles dont les eaux tièdes sortent aussi paisiblement que des sources ordinaires s'appellent *laugar,* c'est-à-dire bains. Les autres, qui lancent à grand bruit des eaux bouillantes, sont nommées *chaudières,* en islandais *hverer.* La plus remarquable de ces sources est celle nommée *Geyser,* qui se trouve près de *Skalholt,* au milieu d'une plaine où il y a environ quarante autres sources moins considérables; son ouverture est du diamètre de 6 mètres, et le bassin dans lequel elle se répand en a 16 et 23 de profondeur. L'archevêque de Troil a vu la masse d'eau s'élever à 25 mètres, le docteur Lind à 30. La colonne d'eau, environnée d'une épaisse fumée, retombe sur elle-même ou se termine par une large girandole.

Une autre source s'est ouverte pour rivale au Geyser, c'est le *Strockur.* Il est situé à environ cinquante pas du grand Geyser, et paraît avoir avec celui-ci la plus grande connexion. Il occupe une sorte de puits au niveau du sol, de 25 mètres de profondeur, dans lequel l'eau ne s'élève qu'à environ 2 mètres de la surface du sol; et comme elle y oscille souvent avant de jaillir, ce phénomène, ainsi que la forme de son puits, lui ont justement valu le nom de *Strockur,* ou de baratte, parce qu'il imite cette machine à battre le beurre[1].

Deux autres sources s'élancent et retombent alternativement. Le *Badstafa* est de ce nombre; il lance ses eaux à 15 mètres pendant dix minutes, discontinue pendant le même espace de temps, et recommence ainsi périodiquement; ses eaux sont à la température de 82 degrés du thermomètre centigrade. Toute cette infernale vallée est remplie de sources et environnée

[1] Voyage en Islande et au Groenland, exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette *la Recherche*, commandée par M. *Trehouart*, lieutenant de vaisseau, dans le but de découvrir les traces de la *la Lilloise*. — Minéralogie et géologie par M. *Eugène Robert*.

de laves et de pierres ponces. Ces eaux bouillantes, et principalement celles du Geyser, déposent sur leurs bords une croûte de tuf siliceux. Les Islandais tirent quelque parti de ces sources chaudes, qui jadis ont servi à baptiser leurs ancêtres païens. Ils y font cuire leurs légumes, viandes, œufs et autre nourriture; mais il faut avoir soin de couvrir le pot suspendu dans ces eaux fumantes, afin que l'odeur volcanique ne gâte pas les mets. Les habitants y lavent aussi leur linge, et ils y font courber plusieurs instruments de bois. Les sources moins chaudes servent à se baigner. Les vaches qui boivent de leurs eaux donnent une quantité de lait extraordinaire.

Suivant un des voyageurs français qui ont visité l'Islande en 1836, le Geyser ne jaillit pas régulièrement; il est soumis à l'influence de la pluie, du vent, des saisons. « Nous avions, dit il, établi notre tente entre les « sources mêmes, afin de voir l'éruption de plus près, et nous l'attendions « avec impatience dès le moment de notre arrivée. Le jour, nous crai- « gnions de nous écarter; la nuit, nous veillions chacun à notre tour afin « de donner le signal à nos compagnons de voyage. Plusieurs fois nous « fûmes éveillés par les cris de celui qui montait la garde. Le Geyser com- « mençait à s'agiter; on entendait un bruit souterrain semblable à celui « du canon, et le sol tremblait comme s'il eût été frappé par des coups de « bélier. Nous courions en toute hâte au bord de la colline; mais le Geyser, « comme pour se jouer de nous, montait jusqu'au-dessus de sa coupe de « silice, et débordait lentement, comme un vase d'eau qu'on épanche. « Enfin, après deux jours d'attente, nous fîmes jaillir le Strockur en y fai- « sant rouler une quantité de pierres et en tirant des coups de fusil. L'eau « mugit tout à coup, comme si elle eût ressenti dans ses cavités profondes « l'injure que nous lui faisions; puis elle s'élança par bonds impétueux, « rejetant au dehors tout ce que nous avions amassé dans son bassin, et « couvrant tout le vallon d'une nappe d'écume et d'un nuage de fumée. Ses « flots montaient à plus de 80 pieds au-dessus du puits; ils étaient chargés « de pierres et de limon. Une vapeur épaisse les dérobait à nos regards; « mais, en s'élevant plus haut, ils se diapraient aux rayons du soleil, et « retombaient par longues fusées comme une poussière d'or et d'argent. « L'éruption dura environ vingt minutes, et, deux heures après, le Geyser « frappa la terre à coups redoublés, et jaillit à grands flots comme l'eau « du torrent, comme l'écume de la mer quand le vent la fouette, quand la « lumière l'impreigne de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel [1]. »

[1] M. *X. Marmier*, attaché à l'expédition française en Islande, auteur de l'Histoire de l'Islande, qui fait partie de ce voyage.

D'après les observations faites par les savants attachés à l'expédition de l'Islande et du Groenland, la surface des eaux du bassin du Geyser est à la température de 100° du thermomètre centigrade; à 10 mètres de profondeur, elles indiquent 104°, et à 20 mètres 124°. Les eaux du Strockur, à 13 mètres de profondeur, sont à la température de 110° à 111°.

Les eaux du Geyser et du Strockur sont inodores et n'ont aucune saveur désagréable; mais elles contiennent une si grande quantité de silice, qu'elles déposent autour de l'orifice cratériforme de ces deux sources, que quelques savants ont considérées comme des volcans d'eau, une masse de concrétions siliceuses, mamelonnées ou dispersées en choux-fleurs, ou imitant grossièrement d'autres objets naturels.

Les deux Geysers sont bornés au nord, à l'est et au sud, par la petite rivière d'*Haukadalur* et par une plaine marécageuse; à l'ouest par une colline, appuyée elle-même contre une montagne fortement redressée, portant des traces anciennes de l'action des eaux thermales. Cette colline, entièrement composée de diverses concrétions siliceuses, est criblée de trous par où s'échappent des vapeurs brûlantes.

Outre ces magnifiques jets d'eau, l'Islande a encore des sources minérales, que les habitants appellent sources de *bière*. Cette dénomination semble démontrer qu'ils n'en ont pas toujours négligé l'usage comme aujourd'hui.

Une des productions les plus singulières de l'Islande, est cette masse noirâtre, pesante, propre à brûler, nommée en islandais *surturbrand*[1]; c'est un bois fossile, légèrement carbonisé, et qui brûle avec flamme. Une autre espèce de bois minéralisé est plus pesante que le charbon de terre, et brûle sans flamme; elle contient de la calcédoine dans ses fissures transversales.

Les montagnes centrales de l'île n'offrent point de granit; elles renferment du fer et du cuivre, que le manque de bois empêche d'exploiter; du marbre, de la chaux, du plâtre, de la terre à porcelaine, plusieurs sortes de bols, des agates, du jaspe et autres pierres.

On trouve du soufre, tant pur qu'impur. Les mines de Krisevig et de Husavig sont les plus considérables. On a établi une raffinerie de soufre dans le dernier endroit. Les collines de soufre présentent un phénomène plus effrayant peut-être et plus instructif que le Geyser; on voit à leurs pieds l'argile dans une ébullition continuelle; on entend les eaux bouillonner et siffler dans l'intérieur de la montagne: une vapeur chaude

[1] *Surtur*: Le dieu noir, le Pluton du Nord. *Brand*, tison.

couvre ce terrain, d'où souvent il s'élance des colonnes d'eau boueuse. Le soufre qui forme la croûte de ces couches d'argile est ordinairement très-chaud, et s'y présente dans les cristallisations les plus magnifiques.

L'île ne produit pas d'autre sel que celui que l'on trouve au milieu de quelques laves ; mais la mer qui l'avoisine a les eaux aussi salées que celles de la mer Méditerranée. Le sel qu'on en tire donne au poisson une teinte bleuâtre.

Le ciel de l'Islande étale aussi des prodiges. A travers un air rempli de petites particules glacées, le soleil et la lune paraissent doubles ou prennent des formes extraordinaires ; l'aurore boréale se joue en mille reflets de couleurs diverses ; partout l'illusion du mirage crée des rivages et des mers imaginaires. Le climat ordinaire serait assez tempéré pour permettre la culture des blés, qui autrefois était suffisante aux besoins d'une population beaucoup plus considérable. Le gouvernement se donne beaucoup de peine pour la faire revivre. Mais lorsque les glaces flottantes viennent à s'arrêter entre les promontoires septentrionaux de cette île, tout espoir de culture cesse pour une ou deux années ; un froid effroyable se répand sur toute l'île ; les vents apportent des colonnes entières de partiules glacées ; toute la végétation s'éteint ; la faim et le désespoir semblent s'asseoir sur ces montagnes qu'échauffent en vain tous les feux des abîmes souterrains.

Dans un siècle on a compté 43 mauvaises années, parmi lesquelles 14 années de famine. Les années 1784 et 1785, dans lesquelles la rigueur des hivers succéda à des éruptions volcaniques, virent périr 9,000 hommes ou un cinquième de la population, 28,000 chevaux, 11,491 bêtes à cornes, et 190,488 bêtes à laine[1].

Dans les disettes de fourrages, on donne, dit-on, aux vaches de la chair du poisson appelé dans le pays *stembitr,* du genre *blennus* de Linné, pilée avec des os de morue ; cette nourriture leur procure beaucoup de lait, mais il a un goût désagréable. Dans l'hiver on tient les moutons enfermés dans des cavernes ; ils y souffrent tellement de la faim qu'ils se mangent la laine sur le dos : ce qui produit dans leur estomac ces pelotes de poils connues sous le nom d'ægagropiles. Mais les Islandais connaissent le moyen de les délivrer de ces masses de poils.

L'*elymus arenarius,* en islandais *melur,* est une espèce de blé sauvage qui donne une bonne farine. Le *lichen* d'Islande et plusieurs autres sortes de lichens servent à la nourriture, ainsi qu'un grand nombre de racines

[1] *Stephansen* (bailli d'Islande) : Description de l'Islande au dix-huitième siècle. Copenhague, 1807. *Olavius* : Voyage économique en Islande (en danois). *Olafsen* : Voyage en Islande.

antiscorbutiques, et même plusieurs sortes d'herbes marines, entre autres l'*alga saccarifera* et le *fucus foliaceus*. L'Islande produit, comme la Norvége, une immense quantité de baies sauvages d'un goût excellent. Le jardinage est à présent répandu dans tout le pays. Les choux-fleurs ne réussissent pas. La culture des pommes de terre prend des accroissements trop lents pour le bonheur de l'île.

Il y eut autrefois de grandes forêts qui abritaient les vallées méridionales. Une mauvaise économie les a dévastées. On ne trouve à présent que quelques bois de bouleaux et beaucoup de broussailles. Mais le bois, que la terre refuse aux Islandais, leur est amené par la mer. C'est un des phénomènes les plus étonnants dans la nature que cette immense quantité de gros troncs de pins, sapins et autres arbres qui viennent se jeter sur les côtes septentrionales de l'Islande, surtout sur le cap du Nord et sur celui nommé Langaness. Ce bois arrive sur ces deux points dans une telle abondance que les habitants en négligent la plus grande partie. Les morceaux qui sont poussés le long de ces deux promontoires vers les autres côtes fournissent à la construction des bateaux.

Les chevaux sont de la même espèce que ceux de la Norvége, et on les emploie de même à porter des fardeaux comme les ânes. Les bœufs et les vaches sont pour la plupart sans cornes. Les moutons, au contraire, en ont deux et quelquefois trois ; ils sont très-grands, et leur laine est plus longue que celle des moutons danois ordinaires. L'Islande compte jusqu'à 500,000 bêtes à laine, et près de 40,000 bêtes à cornes; en 1835, elle renfermait 50,000 à 60,000 chevaux. Les pâturages, mieux soignés, seraient la vraie richesse de l'île; mais on les abandonne aux soins de la nature.

Le gouvernement a fait transporter en Islande des rennes qui s'y multiplient. Il est remarquable que cet animal n'y était point indigène, quoique la mousse des rennes y vienne en abondance. Les renards d'Islande fournissent de belles pelisses : on en vend quelquefois une peau grisâtre, à Copenhague, 40 à 50 fr. C'est le seul quadrupède sauvage de l'Islande. Les ours blancs, qui arrivent sur les îles flottantes de glaces, font quelquefois des ravages avant d'être tués. Parmi les oiseaux d'Islande, l'édredon (*anas mollissima*) est renommé par son duvet délicat. Les faucons de l'Islande étaient autrefois plus recherchés qu'aujourd'hui. Les blancs, qui sont rares, valent 90 à 100 fr. la pièce.

La mer et les rivières offrent aux Islandais des avantages qu'ils négligent trop. Les saumons, truites, brochets et autres excellents poissons dont fourmillent les rivières, vivent et meurent pour la plupart en repos. Les

anguilles sont en abondance, mais les habitants n'osent pas en manger; ils y voient l'engeance du grand serpent marin, qui, selon la mythologie odinique, enlace la terre entière, et qu'on prétend avoir vu lever la tête près des côtes d'Islande. Les harengs environnent les côtes, mais les Islandais ne connaissent que depuis peu l'usage des filets. Les petites baleines, les veaux et chiens marins, et les cabillauds sont les sortes dont on pêche le plus.

L'Islande était autrefois divisée en quatre parties, nommées d'après les quatre points cardinaux. Celles du sud, de l'est et de l'ouest formaient le diocèse de *Skalholt*. Le diocèse de *Holum* comprenait la partie du nord. Aujourd'hui cette île fait partie, avec les Fëroë, de la division politique des îles du Danemark. Elle forme un *Stift* ou province administrative de ce royaume, dont les divisions, appelées *Amt*, sont: le Sondre-Amt, le Vester-Amt et le Nordre-Amt. Chacune de ces divisions est administrée par un fonctionnaire appelé Amtman; celui du Sondre-Amt, appelé *Stiftamtman*, est gouverneur général de l'île. Chaque Amt est divisé en *Syssel* ou bailliages, dont les baillis, *Sysselman*, sont à la fois administrateurs et juges de paix; le nombre des Syssels est de 23; la superficie de l'île est, avons-nous dit, de 5,000 lieues carrées; sa population peut être évaluée à 56,000 âmes.

L'Islande forme le diocèse d'un évêché luthérien. L'évêque est chargé de l'administration des affaires ecclésiastiques. Le principal dignitaire de l'église, après lui, est le *stiftsprovst* de Reykiavik. Le pasteur de chaque chef-lieu de canton a le titre de *provst*: il surveille les prêtres de son district et leur transmet les ordres de l'évêché. Il y a à Reykiavik un tribunal composé d'un président, de deux assesseurs et d'un greffier. Il dépend de la cour suprême de Copenhague. Les revenus de l'Islande suffisent à peine pour acquitter les dépenses administratives.

La ville de *Reykiavik* comptait, il y a peu de temps, une centaine de maisons, et 8 à 900 âmes; c'est la capitale actuelle, c'est le siége d'un évêché et la résidence des gouverneurs et des principales autorités de l'île. Son nom, qui signifie *Golfe de fumée*, vient de ce qu'elle est voisine d'une source d'eaux thermales. Elle est construite sur une large chaussée naturelle, d'origine volcanique, bornée au sud-ouest par le petit lac de *Tjorn*, et fait face, vers le nord-ouest, à une superbe rade. Des remparts volcaniques la protégent à peine à droite et à gauche contre l'action des vents qui l'assiégent violemment de tous côtés. Elle possède un lycée, une bibliothèque publique de 5,130 volumes, une école d'enseignement mutuel, une association pour la diffusion des connaissances utiles, une société des sciences et une de littérature islandaise, qui sont des sections de la Société royale

des antiquaires et de celle de littérature établies à Copenhague; enfin elle publie deux journaux.

Rien n'est plus triste et plus désolé que les environs de cette capitale : pas un arbre, pas un buisson; c'est une affreuse nudité.

Bessestadr ou *Bessestad* possède un bon gymnase, avec une bibliothèque de 1,500 volumes : c'est l'Oxford et le Gottingue de l'Islande. Son gymnase est la seule haute école de l'île. Il est destiné principalement aux jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique. A *Holum* ou *Holar,* dans le nord de l'île, on a réuni près de 900 volumes; cette petite ville, jadis siége d'un évêché, possédait déjà une imprimerie en 1530. A *Lambhuus*, qui n'est qu'une petite bourgade à peu de distance de Reykiavik, on a construit un observatoire. *Skalholt* ou *Reinkinrik,* autrefois chef-lieu de l'île, et siége d'un évêché, fait un commerce assez actif; la société y est d'une politesse remarquable.

Les écoles ont d'autant moins d'importance en Islande que l'éducation se donne généralement dans toutes les familles. Les plus pauvres paysans, dit M. Barrow, au milieu de toutes les privations de tout ce que nous regardons comme choses de première nécessité et indispensables à notre bien-être, sont plus éclairés que les paysans des autres pays et en apparence plus heureux. Le clergé peut refuser de marier une femme qui ne sait ni lire ni écrire; c'est ce qui fait que les paysans islandais sont généralement instruits. L'enfant apprend tout de sa mère, lecture, religion, morale.

L'île *Videy,* située au nord-est de Reykiavik, semble, par sa constitution géologique, avoir tenu jadis à la côte ferme ou à la pointe de *Laugarness,* dont elle n'est séparée que par un canal très-étroit. Cette petite île, l'une des plus fertiles de l'Islande, et dont le climat est remarquablement doux, à cause de sa situation au pied de la chaîne d'Esia, qui l'abrite des vents du nord, est composée de basalte et d'autres roches volcaniques.

Cette île n'est pas moins célèbre par son imprimerie, établie dans l'une des trois ou quatre maisons en pierre que possède l'Islande, que par ses eiders.

Le commerce de l'Islande, autrefois livré au monopole, est aujourd'hui libre. On exporte chaque année du poisson, de l'huile de poisson, des viandes, du suif, du beurre, des cuirs, de l'édredon, du soufre, environ 500,000 kilogrammes de laine brute ou filée, de la grosse étoffe de laine, des toiles de chanvre et de lin, 200,000 paires de bas tricotés et 300,000 paires de mitaines. L'importation consiste en blé, grains, eau de-vie, tabac, marchandises coloniales, étoffes fines, quincaillerie. La valeur des exportations est estimée à environ 1 million de francs.

Passons maintenant à l'intéressante peuplade qui habite cette terre singulière. Les Islandais sont en général d'une taille moyenne, bien conformés; mais une nourriture peu abondante leur donne peu de vigueur. Les mariages ne sont pas féconds. Probes, bienveillants, peu industrieux, mais fidèles et obligeants, ces insulaires exercent généreusement l'hospitalité, autant que leurs moyens le permettent. Leurs principales occupations consistent dans la pêche et le soin de leurs troupeaux. Sur les côtes, les hommes v nt à la pêche en été et en hiver. Les femmes apprêtent le poisson, s'occupent à coudre et à filer. Les hommes préparent lès cuirs et exercent les arts mécaniques; quelques-uns travaillent l'or et l'argent; ils manufacturent, comme les paysans du Jutland et de plusieurs autres provinces, une sorte d'étoffe grossière connue sous le nom de *wadmal*. On fabrique annuellement 146,000 paires de bas de laine et 163,000 paires de gants. Ces insulaires sont si attachés à leur pays natal qu'ils se trouvent malheureux partout ailleurs. Naturellement graves et religieux, ils ne traversent jamais une rivière ou tout autre passage dangereux sans se découvrir la tête et implorer la protection divine. Lorsqu'ils se rassemblent, leur passetemps favori consiste à lire leurs relations ou mémoires historiques : le maître de la maison commence, et les autres le remplacent tour à tour [1]. D'autres fois on fait lecture de poésies nouvellement composées *(Rimu-Lestor)*. Quelquefois un homme donne la main à une femme, et ils chantent tour à tour des couplets qui forment une espèce de dialogue *(Vikevaka)*. Le reste de la compagnie fait de temps en temps *chorus*. Le jeu d'échecs est fort en vogue parmi eux, et, comme les anciens Scandinaves, ils tiennent à gloire d'y être habiles. Le vêtement des Islandais n'est ni élégant ni très-orné; mais il est décent, propre et convenable au climat. Les femmes portent à leurs doigts des bagues d'or, d'argent et de cuivre. Les plus pauvres sont vêtues de l'étoffe grossière dont nous avons fait mention, mais toujours noire. Celles qui ont plus d'aisance s'habillent d'étoffes plus amples, et portent des ornements d'argent doré.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est l'analogie frappante de leur coiffure en pointe avec celle de nos Cauchoises, ce qui indique une commune origine entre les Islandais et les Normands. Les Islandais descendent d'une colonie norvégienne qui, sous la conduite du Jarl ou comte Ingolf, forcé d'abandonner sa patrie pour cause de meurtre, arriva en Islande vers l'année 860. Ces Scandinaves emportèrent avec eux leurs monuments historiques, leur tradition, leur théogonie, leur poétique, et tout ce qui carac-

[1] Ces réunions se nomment *Sagu-Lestor*.

térisait les mœurs de la mère-patrie. Relégués vers le pôle, ils conservaient leurs antiques croyances; les skaldes, poëtes guerriers, chantaient encore sur le rhythme runique les victoires d'Odin, lorsque la Gothie et le Jutland avaient oublié les traditions de leurs ancêtres pour embrasser les croyances du christianisme. Aussi est-ce aux Islandais que l'on doit ce que l'on sait sur les runes, caractères employés par les Goths et les Francs, et sur leur système de versification. Qu'on ne s'étonne d'ailleurs pas que l'Islande ait produit plusieurs auteurs célèbres, tels que *Jonas Arngrim, Torfæus, Sœmund, Sigfusson* et *Snorro-Sturleson,* dont les écrits ont jeté un grand jour sur l'histoire des peuples du Nord et sur la religion des Scandinaves. L'un deux, Sigfusson, est l'auteur de plusieurs poésies skaldes. Sœmund avait déjà recueilli les sagas ou traditions des anciens princes norvégiens, lorsque Snorro-Sturleson, au commencement du treizième siècle, rédigea le système mythologique des Scandinaves, qui fut nommé *Snorro-Edda* ou nouvelle Edda, pour la distinguer de celle de Sœmund. Les Islandais, tant que dura leur indépendance, conservèrent dans leur gouvernement la forme républicaine : leur île était divisée en quatre provinces gouvernées par cinq magistrats choisis parmi les principaux habitants. En 981, le christianisme y fut introduit; en 1261, une révolution la soumit aux rois de Norvége; mais depuis 1397, le traité de Calmar la réunit au Danemark. Depuis cette époque la langue islandaise a commencé à dégénérer. Aujourd'hui c'est un idiome mêlé de mots anglais, français, hollandais et latins : il n'est même pas rare que des hommes grossiers saluent en employant des phrases atines, telles que *vale, domine; salus et honor*.

Il serait difficile de citer un clergé plus pauvre que le clergé des Islandais. Le pasteur n'a pas le moyen de se faire servir et de faire labourer son champ. On le voit en jaquette de grosse étoffe de laine, en caleçon de matelot et en bottes de cuir, arracher sa tourbe, faucher et faner son herbe, et se livrer aux travaux agricoles. Il est forgeron par nécessité, il excelle dans l'art du maréchal, art fort considéré dans un pays où les pointes de rochers de lave et le sol rocailleux déchireraient les pieds des chevaux s'ils étaient mal ferrés. L'église est le grand refuge des paysans; ils y viennent de toutes parts. Si quelques-uns de leurs chevaux ont besoin d'un fer, vite le pasteur prend le tablier, allume sa petite forge et se met à l'ouvrage. De ces rudes travaux, le prêtre islandais se délasse par des études littéraires, et souvent par d'excellents travaux d'imagination.

Les Islandais sont en général mal logés. Dans quelques endroits, leurs maisons sont construites de bois que la mer y jette, et quelquefois les murs

sont faits de lave et de mousse. Ils couvrent le faîte de gazons posés sur des solives et quelquefois sur des côtes de baleine, qui sont plus durables et moins chères que le bois. Il y a beaucoup de cabanes construites entièrement de gazon et éclairées par des lucarnes. Leur principale nourriture consiste en poisson sec et en laitage ; on ne prodigue pas la viande, et autrefois le pain était rare. Aujourd'hui 18,000 tonnes de seigle sont consommées dans l'île. Les riches connaissent le vin, le café et toutes les épiceries de notre cuisine. Une imitation plus utile des mœurs danoises a fondé ici, ainsi qu'on l'a vu précédemment, plusieurs sociétés littéraires, dont quelques-unes ont publié des mémoires. Les paroisses ont commencé à former de petites bibliothèques publiques, d'où les pères de famille empruntent des livres de morale ou d'histoire. Nul Islandais n'ignore l'art d'écrire et de calculer; la plupart d'entre eux connaissent l'histoire biblique et celle de la Scandinavie. On trouve parmi les ministres beaucoup d'hommes versés dans toutes les beautés de la littérature grecque et romaine; mais l'utile étude des sciences physiques n'est pas répandue. Telle est cette colonie des Scandinaves, placée entre les glaces du pôle et les flammes de l'abîme.

Au nord-est de l'Islande s'étendent des côtes mal connues qui appartiennent, soit au Groenland, soit à un archipel glacé. Elles n'ont été vues qu'accidentellement par des navigateurs qui, à la poursuite des baleines, s'étaient avancés dans ces mers dangereuses. Des secousses éprouvées en pleine mer, et des amas de pierres ponces flottantes ont paru indiquer l'existence de volcans vers le 75ᵉ degré. Retrouverait-on ici les sources chaudes qui, selon les frères Zeni, servaient à chauffer le monastère de Saint-Thomas?

A 50 lieues du Groenland et à 100 de l'Islande, l'île de *Jean-Mayen* offre des côtes plates et sablonneuses, mais souvent bordées par d'énormes amas de glaces qui s'élèvent à 400 mètres. Son sol, entièrement volcanique, est couvert de montagnes dont la plus importante est le *Béerenberg*, élevé de 2,280 mètres et couvert de neiges éternelles. L'*Esk*, volcan de 500 mètres d'élévation, vomit fréquemment de la lave : en 1800, il lançait de la fumée; à la fin de 1818, il eut une éruption. Cette île fut découverte par le navigateur hollandais dont elle porte le nom. Elle n'est fréquentée que par les navires baleiniers ; l'âpreté de son climat n'y laisse croître que de chétives plantes. On ne trouve sur ses rivages qu'un petit nombre d'oiseaux de mer: on y a remarqué des traces d'ours et de renards.

Un groupe de trois ou quatre grandes îles, et d'un nombre considérable de petites, termine, dans l'état actuel de nos connaissances, cette chaîne

de terres glaciales dépendantes du Groenland, et par conséquent de l'Amérique septentrionale.

Ces îles furent découvertes en 1553 par l'anglais Hugh Willoughby; en en 1595, elles furent visitées par les navigateurs hollandais Guillaume Barentz et Jean Cornelius, qui crurent les avoir découvertes, et qui, à cause des rochers pointus dont elles sont hérissées, donnèrent à l'une d'elles le nom de Spitzberg.

La grande île du *Spitzberg* proprement dite est séparée, par des canaux étroits, de l'*île du Sud-Est* et de celle du *Nord-Est*. La presqu'île orientale de la grande île a reçu le nom de *Nouvelle-Frislande*. Vers la pointe nord-ouest sont les restes de l'établissement des baleiniers hollandais, nommé *Sméerenberg*, c'est-à-dire château de Graisse. La quatrième île est celle du *Prince Charles*. Les montagnes du Spitzberg, couronnées de neiges perpétuelles et flanquées de glaciers, jettent de loin un éclat semblable à celui de la pleine lune. Elles se composent probablement de granit rouge dont les blocs, étant à nu en grande partie, resplendissent comme des masses de feu au milieu des cristaux et des saphirs que forme la glace. Leur énorme élévation les fait apercevoir à une grande distance; et comme elles s'élancent immédiatement du sein de la mer, les baies, les vaisseaux, les baleines, tout paraît dans leur voisinage d'une extrême petitesse. Le silence solennel qui règne dans cette terre déserte accroît la mystérieuse horreur qu'éprouve le navigateur en y abordant. Cependant la mort de la nature n'est même ici que périodique. Un jour de cinq mois tient lieu d'été; le lever et le coucher du soleil marquent les bornes de la saison vivante; mais ce n'est que vers le milieu de cette saison, ou, si l'on aime mieux, vers le midi de ce jour, que la chaleur, longtemps accumulée, pénètre un peu en avant dans la terre glacée; le goudron des vaisseaux fond aux rayons du soleil, et cependant on ne voit éclore qu'un petit nombre de plantes; ce sont des cochléaires, des renoncules, des joubarbes; Martens put même couronner son chapeau de fleurs de pavot cueillies sur ces tristes rivages. Les golfes et baies se remplissent de fucus et d'algues d'une dimension gigantesque; une espèce a 65 mètres de long. C'est dans ces forêts marines que les phoques et les cétacés aiment à rouler leurs corps énormes, ces vastes masses de graisse que les pêcheurs européens poursuivent jusqu'au milieu des glaces éternelles; c'est là que ces animaux vont chercher les mollusques et les petits poissons, leur nourriture habituelle; c'est là que ces êtres, en apparence si lourds, si peu sensibles, se livrent à leurs penchants sociaux, à leurs jeux, à leurs amours. Réunis snr un champ de glace, les chiens marins sèchent

leur poil brunâtre; le *morse* ou *hvalross*, en grimpant aux rochers, montre ses énormes défenses dont l'ivoire éclatant est caché sous une couche de limon de mer; la baleine lance des jets d'eau par ses vastes évents, et ressemble à un banc flottant sur lequel divers crustacés et mollusques fixent leur demeure; mais elle est souvent blessée à mort par le narval ou *narhval*, à qui la perte habituelle d'une de ses défenses horizontales a fait donner le nom d'*unicorne de mer*. La baleine est encore souvent la victime d'une espèce de dauphin nommé l'*épée de mer*, qui lui arrache des morceaux de chair, et qui cherche surtout à dévorer sa langue. Au milieu de tous ces colosses vivants de la mer Glaciale s'avance un quadrupède redoutable, vorace et sanguinaire: c'est l'ours polaire. Tantôt porté sur un îlot de glace, et tantôt nageant au sein des flots, il poursuit tout ce qui respire, dévore tout ce qu'il rencontre, et s'assied, en rugissant de joie, sur un trophée d'ossements et de cadavres. Un autre quadrupède, le timide et aimable renne, broute la mousse qui couvre tous les rochers. Des troupes de renards et d'innombrables essaims d'oiseaux de mer viennent encore, pendant quelques moments, peupler ces îles solitaires; mais dès que finit le jour polaire, ces animaux se retirent à travers des terres inconnues soit en Amérique, soit en Asie.

Les animaux marins du Spitzberg présentent à la cupidité européenne un appât qui fait oublier les dangers de ces mers inhospitalières. La pêche de la baleine, mentionnée dès le neuvième siècle, a souvent occupé jusqu'à 400 gros bâtiments de toutes les nations. Les Hollandais, dans l'espace de quarante-six ans, prirent 32,900 baleines, dont les fanons et l'huile formèrent une valeur de 380,000,000 de francs. Ces animaux paraissent fréquenter aujourd'hui les parages du Spitzberg en nombre moins considérable; on n'en voit plus d'aussi grande taille que dans le commencement de cette pêche. Le morse est plus nombreux et plus facile à attaquer; sa peau, employée à suspendre les carrosses, et ses dents, plus compactes que celles de l'éléphant, sont des objets qui attirent souvent au Spitzberg des colonies temporaires russes. Les anciens Bretons en faisaient déjà, avant la domination romaine, des pommes d'épée. L'ancienne colonie scandinave du Groenland payait en « *dentes de roareo* » qui paraissent avoir été des défenses de morse, le tribut qui, sous le nom de *denier de Saint-Pierre*, affluait des extrémités de la terre pour défrayer la magnificence des basiliques romaines et les pompes de la cour pontificale. La corne du narval a longtemps été l'objet d'un respect superstitieux; on en tirait de prétendus remèdes universels; on la suspendait dans les muséums à des

chaînes d'or. Les margraves de Bayreuth en faisaient conserver plusieurs dans leur trésor de famille ; ils en avaient reçu une en payement de plus de 60,000 rixdalers. Les princes des deux branches de cette maison se partagèrent une de ces cornes avec autant de formalités qu'ils en auraient mis à partager un bailliage. Aujourd'hui, les médecins ont abandonné cette panacée, et le « *véritable unicorne* » a perdu sa valeur imaginaire. Une autre substance, originaire de ces régions, a également été le sujet de quelques fables; c'est la matière cérébrale du cachalot, nommée très-improprement *sperma ceti*, et plus convenablement *blanc de baleine* ; on en fait des bougies d'une blancheur éclatante. Tous ces gros animaux sont cependant moins utiles à l'homme que le hareng, dont la mer Glaciale semble être la patrie ou l'asile. Là, dans des eaux inaccessibles, il brave l'homme et la baleine ; mais des causes inconnues l'en font sortir pour venir environner de ses innombrables essaims les côtes septentrionales de l'Europe et de l'Amérique.

Une dernière curiosité doit encore nous arrêter dans cette région polaire; c'est l'extrême abondance de bois flottant que la mer amène sur les côtes du Labrador, du Groenland, et plus encore sur celles de l'Islande, du Spitzberg et des terres arctiques entre ces deux îles. On assure que les amas de bois flottant rejetés sur l'île Jean-Mayen égalent souvent cette île en étendue. Il est des années où les Islandais en recueillent assez pour leur chauffage. Les baies du Spitzberg en sont remplies; il s'accumule sur les parties de la côte de Sibérie exposées à l'est. Il se compose de troncs de mélèzes, de pins, de cèdres sibériens, de sapins, de bois de Fernambouc et de Campêche. Ces troncs paraissent avoir été entraînés par les grands fleuves d'Asie et d'Amérique; les uns sont apportés du golfe du Mexique par le fameux courant de Bahama ; les autres sont poussés par le courant qui, au nord de la Sibérie, porte habituellement de l'est à l'ouest. Quelques-uns de ces gros arbres, que le frottement a dépouillés de leur écorce, sont même assez bien conservés pour former d'excellent bois de construction.

TABLEAU des divisions administratives du Groenland et de l'Islande.

POSSESSIONS DU DANEMARK.

GROENLAND.

Superficie en lieues : 111,000. — Population absolue : 21,000 habitants.

GROENLAND OCCIDENTAL OU GROENLAND COLONISÉ.

Population : 16,000 habitants.

Inspectorat du Nord.

Chefs-Lieux.	Districts.
Goóhavn :	Upernavik, Oumanak, Ritenbenk, Jacobshavn, Christianshaab, Egedesminde.

Inspectorat du Sud.

Godthaab :	Julianehaab, Fredérickshaab, Fiskenœsset, Godthaab, Sokkertoppen, Holsteinsborg.

GROENLAND ORIENTAL OU INDÉPENDANT.

Population : 5,000 habitants.

La population totale du Groenland comprend 6,000 indigènes chrétiens, 1,000 frères moraves et 14,000 indigènes idolâtres.

ISLANDE.

Superficie en lieues : 5,000. — Population absolue : 56,100 habitants.

SONDERAMTEL OU DISTRICT DU SUD.

Superficie : 2,000 lieues géo. carrées. — Population : 20,300 habitants.
Reykiawik : Bessestad, Skalholt.

VESTERAMTEL OU DISTRICT DE L'OUEST.

Superficie : 1,000 lieues géo. carrées. — Population : 14,500 habitants.
Stappen : Heraundalur.

NORDER OG OSTERAMTEL OU DISTRICT DU NORD ET DE L'EST.

Superficie : 2,000 lieues géo. carrées. — Population : 21,300 habitants.
Madruval : Holum, Eskefiord, Skagastrand.

LIVRE CENT QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Amérique Anglaise du nord. — Première section. Gouvernements généraux du Canada et de la Nouvelle-Ecosse.

Nous allons entrer dans une région où la nature, moins marâtre, quoique toujours sévère et dure, permet à l'agriculture de réunir les hommes en sociétés plus nombreuses. Mais le caractère du désert ne disparaît pas tout entier, et la civilisation naissante semble encore une plante étrangère. En remontant le fleuve Saint-Laurent, nous voyons se développer les majestueuses forêts du *Canada* autour des plus vastes amas d'eau douce qu'il y ait au monde. Le fleuve Saint-Laurent n'est qu'un long *détroit*, par lequel s'écoulent les eaux des grands lacs du Canada.

La plus reculée de ces *mers d'eau douce,* comme les premiers voyageurs

les appelèrent, se nomme le lac *Supérieur;* il a 4 à 500 lieues de circonférence; sa longueur de l'est à l'ouest est de 170 lieues, et sa plus grande largeur de 55. Ses eaux limpides, alimentées par quarante rivières, se balancent dans un bassin de rochers, et forment des lames presque égales à celles de l'océan Atlantique. Le lac *Huron,* qui a 86 lieues de longueur sur 500 de largeur, et 300 de circonférence, reçoit les eaux du précédent par une suite de descentes rapides connues sous le nom des *Sauts de Sainte-Marie.* On ne donne que 120 lieues de longueur, 25 de largeur, et 260 lieues de pourtour au lac *Michigan,* dont les fertiles bords appartiennent en entier aux États-Unis. Ses eaux se joignent de niveau, et par un large détroit à celles du lac Huron. Un autre détroit, ou plutôt la rapide rivière de *Saint-Clair,* sert d'écoulement au lac Huron, et forme, en s'élargissant, le petit *lac de Saint-Clair.* Un canal plus tranquille, nommé proprement dit le *Détroit,* unit ce bassin au lac *Érié,* qui a 83 lieues de longueur sur 20 à 30 de largeur, mais qui, étant peu profond et bordé de terres d'une élévation inégale, éprouve des coups de vent redoutables aux navigateurs.

Ce lac se décharge par la rivière de *Niagara* et par ses célèbres cataractes tant de fois décrites. En cet endroit le Niagara est divisé en deux bras par la petite île des Chèvres, à l'extrémité de laquelle se trouve la cataracte. Le bras gauche, large de 600 mètres, se précipite perpendiculairement d'une hauteur de 53 mètres, et forme la chute dite du *Fer à cheval.* L'autre bras forme la *Chute américaine,* qui est large de 200 mètres et haute de 54 mètres. On a remarqué que les eaux, entraînant sans cesse dans leur chute des rochers du fond du lit du fleuve, ont fait remonter la cataracte à 50 mètres au-dessus de l'endroit où elle était il y a 50 ans.

Cette grande cataracte est continuellement enveloppée d'un nuage qu'on aperçoit de très-loin; les flots écumeux semblent couler dans les cieux. De temps à autre, le nuage, en s'ouvrant, laisse entrevoir les rochers et les forêts. L'aspect le plus étonnant se présente dans l'hiver, lorsque les eaux, malgré leur effroyable mouvement, ressentent l'influence des gelées; alors d'énormes colonnes de glace s'élèvent du fond du précipice, tandis que d'autres morceaux de glace pendent d'en haut comme autant de tuyaux d'orgue.

C'est par ce pompeux vestibule que les eaux du Niagara descendent vers le tranquille lac *Ontario,* qui est pourtant sujet à une espèce de flux et reflux. Ce lac est long de 65 lieues et large de 25. Il se dégorge, par le charmant lac de *Mille-Iles,* dans le fleuve *Saint-Laurent* proprement dit. Ce fleuve prend, surtout près de Montréal, un caractère extrêment pitto-

resque. C'est un tableau charmant et impossible à décrire, que celui d'un village qui se développe aux regards à mesure qu'on double une pointe de terre boisée; les maisons paraissent suspendues sur le fleuve, et les clochers étincelants réfléchissent, à travers les arbres, les rayons du soleil. Ce spectacle se répète de lieue en lieue, et quelquefois plus souvent. Mais au-dessous de Québec, le lit du fleuve s'élargit si considérablement, les rivages s'enfuient dans un lointain si immense, que l'œil y reconnaît plutôt un golfe qu'une rivière.

Le Saint-Laurent, malgré son immense volume d'eau, ses eaux profondes et sa vaste embouchure, n'occupe que le troisième ou le quatrième rang parmi les fleuves américains : sorti de l'extrémité du lac Ontario, il se jette, après un cours de 200 lieues, dans un golfe qui porte son nom. La masse d'eau qu'il verse dans l'Océan est évaluée à 57,335,700 mètres cubes par heure. On peut juger par là de sa rapidité. Sa largeur varie considérablement : à sa naissance elle est de 3 lieues; mais depuis Québec jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire sur une longueur d'environ 100 lieues, il n'en a pas moins de 15 à 20.

Le seul fleuve considérable du Canada, après le Saint-Laurent, c'est l'*Ottawa*, dont le cours est évalué à plus de 200 lieues, et la masse d'eau qui s'écoule à 250,000 tonneaux par heure. Il porte au grand fleuve le tribut de ses eaux limpides et verdâtres. Elles forment, parmi d'autres cascades pittoresques, celle de la *Chaudière*, qui a 40 mètres de hauteur et 90 de largeur. La rivière de *Saguenay*, qui vient aussi du nord, est l'écoulement du lac Saint-Jean. Une rivière remarquable vient en droite ligne du sud : c'est celle de *Sorel*, débouché du lac Champlain, lac qui forme une communication militaire et commerciale très-importante entre le Canada et les États-Unis. Parmi les petites rivières, celle de *Montmorency* est célèbre par sa cataracte pittoresque; elle passe deux fois entre des portails de rochers taillés à pic et couverts d'arbres : resserrée dans un lit de 30 mètres de large, elle se précipite à la fin perpendiculairement de la hauteur de 80 mètres, et semble se transformer tout entière en flocons d'argent ou de neige; de petits nuages s'élèvent à chaque instant, reflètent mille couleurs, et disparaissent en se heurtant contre les rochers nus et grisâtres qui servent de cadres à cette scène moins imposante, mais plus variée que celle de Niagara.

Le Canada, sans renfermer de véritables chaînes de montagnes, s'élève par degrés; les ramifications des monts Alléghanys y acquièrent la hauteur moyenne de 300 à 600 mètres, et s'étendent dans le Haut-Canada. Les cata-

ractes marquent le changement du niveau des eaux; mais le partage même des eaux entre la mer d'Hudson et le fleuve Saint-Laurent n'offre qu'une suite de collines et de rochers isolés. Ces petites montagnes sont appelées *Land's-Heights*. Le sol est partout considérablement élevé au-dessus des lacs.

Le froid et le chaud y sont extrêmes, puisque le thermomètre, en juillet et en août, monte à 28 degrés du thermomètre centigrade, et qu'en hiver le mercure y gèle. La neige commence avec le mois de novembre, et en janvier il est souvent difficile à un Européen de se tenir quelques moments en plein air sans en éprouver des suites fâcheuses. Des intervalles d'un temps plus doux n'y servent qu'à rendre le sentiment du froid plus vif et ses effets plus dangereux. Souvent à Québec, au commencement de l'hiver, la neige roule en grandes masses dans l'air, et couvre les rues jusqu'au niveau des lucarnes des maisons basses. Enfin en décembre les vents neigeux cessent, un froid uniforme et un air serein leur succèdent. Tout à coup les glaces arrivent dans le fleuve, et s'accumulent de manière à remplir tout le bassin ; mais la plupart du temps ces glaces ne sont que flottantes, et les habitants de la rive méridionale, animés par l'espoir du gain, les franchissent, en laissant tantôt glisser et tantôt flotter leurs canots. Les glaces disparaissent de même avec une rapidité extrême vers la fin d'avril, ou au plus tard au commencement de mai. Elles se rompent avec un bruit semblable à celui du canon, et sont entraînées à la mer avec une violence épouvantable. Le printemps se confond avec l'été ; les chaleurs subites font éclore la végétation à vue d'œil. De tous les mois de l'année, le mois de septembre est le plus agréable.

Il est à remarquer que la glace n'est pas aussi compacte au Canada qu'en Europe; plus elle est mince et plus elle est solide. Lorsqu'elle est épaisse, elle est remplie de bulles d'air et d'une couleur grisâtre. On la brise aussi aisément qu'en Europe, bien qu'elle soit quatre fois plus épaisse.

Les extrêmes du froid et de la chaleur se font sentir avec plus d'intensité dans les cantons cultivés que dans ceux qui ne le sont pas. Le mercure gèle fréquemment à Montréal, et les étés sont si chauds pendant quelques jours qu'il est surprenant que les animaux aient la force de vivre. Les pluies ne sont pas très-abondantes, et elles tombent plus particulièrement au printemps. Les brouillards, dans l'intérieur des terres, ne sont pas si fréquents que dans la Grande-Bretagne, mais ils le sont beaucoup plus sur les côtes. Le tonnerre et les éclairs y sont très-communs ; les roulements du premier y sont beaucoup plus forts qu'en Europe, et l'éclat des derniers y est plus vif et plus brillant.

Au Canada, les moustiques sont extrêmement multipliés pendant les chaleurs de l'été, surtout dans les parties non cultivées et dans celles où l'on a détruit le bois. Ces insectes sont excessivement incommodes, et l'on n'a découvert encore aucun moyen de préserver de leurs piqûres les parties du corps qui sont exposées à l'air. Les Indiens et les Canadiens en souffrent autant que les Européens; mais leur peau n'enfle pas autant.

Le Canada est en général montagneux et couvert de bois. La culture s'éloigne peu des bords de la grande rivière. Les produits sont : le tabac pour la consommation des colons, les légumes et les grains, qui forment un article d'exportation. La culture du froment a fait des progrès rapides. Les terres deviennent meilleures à mesure qu'on remonte le Saint-Laurent. Les environs de Montréal surpassent autant en fertilité ceux de Québec que les terres du Haut-Canada surpassent celles de Montréal. Presque partout, aux environs de Québec, un terrain peu profond recouvre un immense lit de pierre calcaire grisâtre, qui, mise en contact avec l'air, se délite en petites lames ou se réduit en poussière. Les prairies du Canada, supérieures à celles des contrées américaines plus méridionales, présentent un gazon fin et épais. Mais les Canadiens sont mauvais cultivateurs ; ils ne labourent ni assez profondement ni assez souvent : les champs sont remplis de mauvaises herbes. Leur froment a la tige longue seulement de 3 à 25 décimètres l'épi n'atteint que les deux tiers de celui du froment d'Angleterre. Il est semé au commencement du mois de mai, et mûrit vers la fin d'août. Les Canadiens français, bien différents des anglo-américains, ne se donnent jamais la peine de créer un jardin ni un verger.

Parmi les fruits du Canada, les meilleurs sont, comme en Norvége, les baies, spécialement les fraises et les framboises. On cultive des pommes et des poires aux environs de Montréal. Des vignes, tant sauvages que plantées, donnent de petits raisins d'un goût agréable, quoique aigrelet. On cultive beaucoup de melons; il paraît même que ce végétal est indigène. Une plantation de houblon a parfaitement réussi. Le pays produit deux espèces de cerises sauvages dont on ne tire pas grand parti. Le noyer d'Angleterre ne s'accommode pas des successions subites du froid et du chaud qui caractérisent le printemps du Canada.

Dans la végétation indigène des pays situés au nord du fleuve Saint-Laurent, on remarque un mélange singulier des flores de la Laponie et des États-Unis. La grande chaleur de l'été fait que les plantes annuelles et celles que la neige est capable de couvrir pendant l'hiver y sont pour la plupart les mêmes que dans les pays plus méridionaux, tandis que les arbres

et les arbrisseaux ayant à braver, sans abri, toute la rigueur du climat, appartiennent aux espèces qui caractérisent les régions arctiques. Le ginseng et le lis de Canada, semblable à celui de Kamtchatka, indiquent une liaison entre la flore de l'Amérique et celle de l'Asie. La *zizania aquatica,* graminée propre à ce climat, et qui tient de la nature du riz, croît abondamment dans la vase des rivières : elle fournit un aliment aux Indiens errants, comme aux oiseaux de marécage. Quoique le pays soit couvert de nombreuses forêts, les arbres n'y acquièrent jamais cette grosseur et cette surabondance de vie qui les distinguent dans les États-Unis. La famille des sapins et des arbres verts y est peut-être plus multipliée : on y distingue le sapin à feuille argentée, le pin de Weymouth, le pin canadien, la sapinette d'Amérique et le cèdre blanc du Canada, qu'il ne faut pas confondre avec celui des États-Unis. Après ceux-là, qui occupent le premier rang, nous nommerons encore l'érable à sucre et l'érable rouge, le bouleau, le tilleul et l'ormeau d'Amérique, le bois de fer et le gaînier du Canada. Les nombreuses espèces de chênes nous sont en général inconnues; celles de l'Europe ne s'y montrent que sous la forme d'arbrisseaux rabougris : aussi le bois de construction du Canada se tire-t-il des provinces occidentales de la Nouvelle Angleterre, ancienne région des États de l'Union. On rencontre encore dans les îles du Saint-Laurent le sassafras, le laurier et le mûrier rouge; mais ils sont dans le même état de langueur. Le frêne commun, l'if et le frêne des montagnes se rencontrent également dans les contrées septentrionales de l'ancien et du nouveau continent; mais les forêts du Canada possèdent un ornement caractéristique dans les festons légers de la vigne sauvage et dans les fleurs odorantes de l'asclépiade de Syrie. Les forêts du Canada fournissent principalement des douves et planches de sapin, ainsi qu'un certain nombre de petits mâts. Les potasses et les cendres perlées sont encore un produit des forêts. Les Canadiens font beaucoup de sucre d'érable, et le vendent à moitié prix de celui des colonies. L'extraction du sucre de l'arbre a lieu au moment où la sève monte et où il règne encore un froid vif. Le sucre d'érable, à Québec, est brun et très-dur; il fond lentement, et contient plus d'acide que le sucre de canne; mais les habitants du Haut-Canada le raffinent et le rendent très-beau.

Les bords du fleuve Saint-Laurent, et l'on peut même dire tout le Canada, appartiennent, sous le rapport de la végétation, à une région de transition entre la zone froide et la zone tempérée de l'Amérique. Où trouver en Europe ou en Asie, entre le 43e et le 45e degré de latitude, des végétaux à comparer, pour la largeur de leurs feuilles et la beauté de leurs fleurs, à

certains magnoliers? A quels arbres de nos forêts pourrait-on comparer le *liriodendron tulipifera*, le *pavia lutea*, le *cornus florida* et le *rhododendron maximum?* Enfin, parmi les végétaux appartenant à des genres européens, quelle diversité, quelle élégance dans les espèces de chênes, de pins, et en général d'arbres verts qui décorent les forêts de cette partie de l'Amérique septentrionale [1]!

Les animaux qui habitent les vastes forêts ou qui errent dans les parties incultes de cette contrée sont le cerf, l'élan d'Amérique, le daim, l'ours, le renard, la martre, le chat sauvage, le furet, la belette, l'écureuil gris, le lièvre et le lapin. Les parties méridionales recèlent un grand nombre de bisons, de daims de la petite race, de chevreuils, de chèvres et de loups. Les marais, les lacs et les étangs abondent en loutres et en castors très-estimés. Peu de fleuves peuvent se comparer au Saint-Laurent par la variété, l'abondance et l'excellence du poisson. Le caïman et le serpent à sonnettes, habitants incommodes des régions plus méridionales, se sont répandus jusqu'ici. Parmi les oiseaux indigènes, les premiers voyageurs distinguèrent déjà le lourd coq d'Inde, qu'on a si souvent considéré mal à propos comme originaire de la côte de Malabar, et qui porte même en allemand le nom de poule de Calicut. Le colibri s'égare, pendant l'été, dans cette région boréale, et vient voltiger comme une fleur ailée parmi les fleurs des jardins de Québec.

Des mines de fer ont été découvertes dans plusieurs parties du Canada, telles que les bords de l'Ontario, de l'Erié, du lac Saint-Jean et la baie de Saint-Paul, à l'entrée du fleuve Saint-Laurent; on y a trouvé aussi des filons de zinc, de manganèse, de mercure et de titane. On prétend même qu'il y existe des mines de plomb argentifère, et quelques indices font croire qu'on pourrait trouver du cuivre aux environs du lac Supérieur, puisque jadis les indigènes en ont exploité dans cette région. En 1737, les Français établirent une fonderie de canons à Saint-Maurice, dans le Bas-Canada; aujourd'hui la compagnie anglaise des forges y emploie 300 ouvriers; on y établit des machines à vapeur. En un mot, le Bas-Canada est la partie qui renferme presque toutes les usines du pays : on y compte 18 fonderies et 121 fabriques où l'on travaille le fer.

Dès l'époque de la fondation de la colonie française, le *Bas-Canada* fut divisé en *seigneuries* ou francs fiefs, qui furent concédés par la couronne de France aux colons. Ces seigneuries sont au nombre de 210. Mais le pays est, depuis 1829, divisé en 5 districts qui se subdivisent en 40 comtés,

[1] Tableau statistique des deux Canadas, par M. *Isidore Lebrun*. Paris, 1833.

dont 15 sont au nord du fleuve Saint-Laurent et 25 au sud. La partie située au sud de l'embouchure du fleuve porte le nom de *Gaspé* ou *Gaspésie*.

Le *Haut-Canada*, dont la frontière, commençant au lac Français, longe ensuite la rivière d'Ottawa, a été divisé en 4 districts et 25 comtés; mais ces subdivisions varient selon l'accroissement de la population.

La superficie des deux Canadas est de plus de 53,000 lieues carrées; mais, en n'y comprenant que les terres, elle est de 39,400 lieues. Le Bas-Canada a environ 300 lieues de longueur sur 140 dans sa plus grande largeur; sa superficie en terre est de 27,000 lieues. Le Haut-Canada a environ 350 lieues de longueur et 130 dans sa plus grande largeur; sa superficie terrestre est de 12,400 lieues carrées.

Un superbe bassin, où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté; une belle et large rivière; des rivages partout bordés de rochers très-escarpés, parsemés ici de forêts, là surmontés de maisons; les deux promontoires de la pointe Levis et du cap Diamant; la jolie île d'Orléans et la majestueuse cascade de la rivière de Montmorency, tout concourt à donner à la ville de *Québec*, capitale du Bas-Canada, un aspect imposant et vraiment magnifique. La haute ville est bâtie sur le cap Diamant, élevé de 115 mètres, tandis que la ville basse s'étend le long de l'eau au pied de la montagne, dont souvent, dans le froid et le dégel, il se détache des quartiers de roche qui écrasent les maisons et les passants. La beauté des édifices publics ne répond pas à l'idée qu'en fait naître de loin l'éclat du ferblanc dont ils sont couverts, ainsi que la plupart des maisons. Les fortifications, considérablement augmentées dans ces dernières années, en font, conjointement avec sa situation naturelle, une place de guerre très-importante; mais il faut 10,000 hommes pour garnir tous les postes. Cependant, les détachements de troupes stationnées à Montréal et à Trois-Rivières peuvent, en descendant le fleuve, joindre la garnison en peu d'heures, et une flotte peut, sans obstacles, ravitailler la place, tant que les glaces n'ont pas interrompu la navigation. Les habitants, au nombre de 40,000, se dédommagent des froids longs et rigoureux de l'hiver par des parties de traîneaux, par des assemblées de danse et les plaisirs du théâtre. Des courses de chevaux, récemment introduites, contribuent à l'amélioration de la race.

Québec possède un collége, un séminaire, plusieurs écoles élémentaires, une bibliothèque publique assez riche et plusieurs sociétés savantes. Cette ville est la résidence du gouverneur général de l'Amérique anglaise, d'un évêque catholique très-peu payé, et d'un évêque anglican qui jouit, en revanche, d'un traitement de 75,000 fr. Enfin, elle est le siége d'une cour

de justice. Les deux tiers de la population sont catholiques et descendent des Français qui bâtirent Québec, et y fondèrent, en 1608, une importante colonie. Les Anglais s'en emparèrent en 1629 après une bataille dans laquelle périrent les deux généraux Wolf et marquis de Montcalm.

En descendant par le fleuve Saint Laurent, nous voyons à droite une contrée très-semblable aux parties les plus montueuses du Canada, bien boisée, bien arrosée, mais assiégée de brumes maritimes, qui seules en dénaturent la températture ; c'est le *Gaspé* ou la *Gaspésie,* patrie ancienne d'une tribu indienne, remarquable par ses mœurs policées et par le culte qu'elle rendait au soleil. Les Gaspésiens distinguaient les aires de vent, connaissaient quelques étoiles et traçaient des cartes assez justes de leur pays. Une partie de cette tribu adorait la croix avant l'arrivée des missionnaires, et conservait une tradition curieuse sur un homme vénérable, qui, en leur apportant ce signe sacré, les avait délivrés du fléau d'une épidémie [1]. On serait tenté de chercher ici le *Vinland* des Islandais, et cet apôtre des Gaspésiens pourrait bien être l'évêque de Groenland, qui, en 1121 visita le Vinland [2]. Le nom de Gaspé a été restreint aujourd'hui au pays entre le fleuve Saint-Laurent et la baie des Chaleurs, située entre le Nouveau-Brunswick et le Bas-Canada.

La Gaspésie est un des districts du Bas-Canada ; elle paraît renfermer 14,000 habitants. On voit au nord de la baie des Chaleurs, et à l'extrémité de la péninsule que forme le district de *Gaspé,* la petite ville de ce nom, importante par son port, située au fond d'une baie vaste et bien abritée. *New-Carlisle* est le chef-lieu de ce district : il se compose d'une centaine de maisons avec une église, une prison et une maison de justice ; son port est favorable au commerce et à la pêche. Les autres villes sont ***Perce, Sainte-Anne*** et ***Granville.***

Montréal, la seconde ville du Bas-Canada, se présente avec éclat sur la côte orientale d'une île considérable formée par le fleuve, à sa jonction avec l'Ottawa. Des hauteurs boisées, de nombreux vergers, de jolies maisons de campagne, et tout cela renfermé dans une île baignée d'une superbe rivière où peuvent remonter les gros vaisseaux : tels sont les charmes de cette ville, qui renferme environ 2,500 maisons et environ 40,000 âmes. Montréal a beaucoup perdu depuis la fusion des deux compagnies de Fourrures du Nord-Ouest et de la Baie-d'Hudson ; elle peut néanmoins être regardée comme la première place de l'Amérique pour le commerce des pelleteries.

[1] Nouvelle Relation de la Gaspésie, par M. *P. Leclercq*. Paris, 1692, chap. x et suiv.
[2] Voyez notre volume I, p. 291

Montréal possède plusieurs édifices dignes d'être cités : telle est la nouvelle *cathédrale catholique,* l'un des plus vastes temples du Nouveau-Monde ; on assure qu'il peut contenir plus de 10,000 personnes ; tel est encore l'hôpital général, l'un des mieux tenus de l'Amérique anglaise. La place du Marché est ornée d'un monument érigé à la gloire de Nelson : c'est une colonne d'ordre dorique haute de 10 mètres, surmontée d'une statue colossale de ce marin célèbre. Ses principaux établissements sont le collége français, que l'on peut placer au rang des universités ; le séminaire catholique, l'institut classique académique et l'université anglaise. Plusieurs sociétés savantes s'y sont établies : la principale est la *Société d'histoire naturelle,* qui publie des mémoires et possède une bibliothèque et des collections ; le cabinet littéraire possède une des plus riches bibliothèques de l'Amérique anglaise. Montréal publie une douzaine de journaux anglais et français.

Cette ville est aujourd'hui une place de commerce plus importante que Québec. Sa position en fait l'entrepôt des produits du Haut-Canada, des parties des Etats-Unis qui en sont limitrophes et des contrées sauvages qu'arrose l'Ottawa. Québec voit plus de navires jeter l'ancre dans son port ; mais Montréal leur fournit leurs cargaisons. Québec ne conserve sa prépondérance que parce qu'il possède un port où cent vaisseaux de ligne seraient en sûreté, et parce que ses fortifications en font le Gibraltar de l'Amérique anglaise.

Le rapide appelé *Sainte-Marie,* qui se trouvait encore, il y a peu d'années, à un quart de lieue au-dessous de la ville, est maintenant à son extrémité septentrionale, tant elle a pris d'accroissement. Ce rapide est un obstacle qui nuisait à la fréquentation du port de Montréal ; mais on l'évite aujourd'hui, au moyen d'un canal latéral au fleuve. Cette ville, fondée en 1640, prit le nom d'une colline de son voisinage ; cédée en toute propriété aux Sulpiciens de Paris en 1644 ; elle fut prise par les Anglais en 1760 ; les Américains la leur enlevèrent en 1775, mais ils la restituèrent peu de temps après.

La petite ville des *Trois-Rivières,* entre Québec et Montréal, est située sur le banc septentrional du fleuve, à l'embouchure de la rivière de Saint-Maurice. Sa population est d'environ 3,000 âmes. Elle est bien bâtie ; les naturels y portent leurs pelleteries.

Nous pouvons citer dans le Bas-Canada plusieurs villages ou bourgs intéressants par leur industrie : ce sont *Beaufort,* où l'on remarque une belle scierie mécanique ; *Pont-Levi*, rendez-vous des curieux qui vont

visiter la belle cascade de *la Chaudière*; *Orléans*, dans une île de ce nom au milieu du fleuve Saint-Laurent, à 2 lieues au-dessous de Québec : cette île, longue de 9 lieues et large de 2, est remarquable par sa fertilité; le centre est occupé par des bois épais; dans la partie occidentale s'élèvent plusieurs jolies maisons de campagne; dans cette partie se trouvent des chantiers où l'on a construit, dans ces dernières années, des vaisseaux de guerre d'une énorme dimension : on en cite qui ont plus de 100 mètres de long. Le village de *Lorette*, où l'on admire une belle église, est peuplé d'Iroquois qui ont été convertis à la religion catholique par des missionnaires français. *La Chine* est un gros village d'où partent des bateaux à vapeur destinés pour le Haut-Canada. *La Prairie de la Madeleine* est un des entrepôts du commerce entre le Bas-Canada et les États-Unis. Le bourg de *Tadousac*, situé sur un rocher presque inaccessible près du confluent du Saguenay et du fleuve Saint-Laurent, fait un grand commerce avec les Indiens; sa population, de plus de 2,000 âmes, le place au rang des villes. *Fort-Chambly* est important par ses fortifications.

A 13 lieues au nord-est de Montréal, la petite ville de *Sorel* ou *William-Henry* est agréablement située au confluent du Richelieu ou Sorel et du fleuve Saint-Laurent, sur l'emplacement du fort Sorel, construit par les Français en 1665 pour réprimer les incursions des indigènes. Elle se compose de 8 rues, de 160 maisons et de 1,500 à 1,800 habitants. La rivière Sorel est aujourd'hui canalisée et, par sa jonction avec le lac Champlain et la rivière d'Hudson, elle met en communication Québec et Montréal avec New-York.

En sortant du fleuve Saint-Laurent pour entrer dans le lac Ontario, on traverse le golfe appelé improprement *lac de Mille-Iles*. Sur une de ses anses et à l'embouchure de la rivière *Rideau*, canalisée pour joindre l'Ontario à l'Ottawa, s'élève la ville de *Kingston*, munie d'un bon port qui sert d'entrepôt principal du commerce entre le Haut et le Bas-Canada.

Elle pourrait passer pour jolie, si ses rues, qui sont droites et garnies de maisons en pierres, étaient pavées. Sur la côte en face de la ville est une baie qui peut mettre à l'abri de tout vent une flotte nombreuse : c'est aussi là qu'hiverne ordinairement la flotte royale du lac. Sur le bord de la baie, on aperçoit l'arsenal de la marine anglaise dans cette partie du monde, et de beaux chantiers où l'on construit des vaisseaux de guerre du premier rang. La population commerçante de Kingston se compose de plus de 12,000 habitants. C'est la ville la plus forte, la plus florissante et la plus commerçante du Haut-Canada. A l'ouest de cette ville, *York* ou *Toronto*,

ancienne capitale du Haut-Canada, est de fait aujourd'hui la capitale de tout le Canada; le gouverneur général et le parlement partageant alternativement leur résidence entre cette ville et Québec. Elle domine le lac, possède un superbe port abrité par une longue presqu'île appelée Gibraltar, et renferme 15,000 âmes. La baie de *Burlington*, à l'extrémité occidentale de l'Ontario, est bordée de paysages romantiques.

Arrivons à *Newark*, aujourd'hui *Niagara*, petite ville bien bâtie, avec 12 ou 1500 habitants, défendue par le fort *George*, et possédant un port à l'embouchure et sur la gauche du *Niagara*.

Le fort *Erié* commande le fleuve Niagara à sa sortie du lac de ce nom; *Maitland* et *Dalhousie* sont deux petites villes situées aux deux embouchures du *canal Welland*, qui évite l'obstacle de la chute du Niagara en établissant une communication navigable entre les lacs Erié et Ontario; la ville de *London* est située dans l'intérieur des terres; *Malden* ou *Amherstburg* est une place frontière du côté de la rivière du Détroit. *Saint-Clair* sur la Thamès est défendue par le *fort Chatam*. *Penetanguishine*, sur le lac Huron et au fond de la baie George, est la principale station militaire navale du Canada.

Nous ferons remarquer ici que l'extrémité méridionale du Canada forme une presqu'île séparée du reste de la province par les rivières Severn et Trent, qui sont même liées par une chaîne de petits lacs. Le reste de cette péninsule, ou, si l'on veut, de cette île, que l'on appelle le *Haut-Canada*, est baigné par les lacs Huron, Erié et Ontario, les fleuves Saint-Clair, Détroit et Niagara. Tout le sol n'est qu'une plaine de terreau végétal reposant sur des couches de calcaire et de plâtre. Il n'y a point d'eau stagnante, mais les rivières sont bourbeuses. Le froment, le trèfle, les poires, les pêches réussissent parfaitement. Le climat, sur les bords du lac Erié, est presque aussi doux qu'à Philadelphie. Cette portion heureuse et fertile, différente du reste du Canada, aurait dû être revendiquée en faveur des États-Unis, lors du traité de 1783; elle forme encore l'objet de leur ambition; mais les Anglais en ont apprécié l'importance politique et militaire.

Les établissements de *Brockville*, *Sainte-Catherine*, *Hamilton*, *Kobourg*, *Queenston*, et plusieurs autres qui naguère étaient considérés comme de simples villages, peuvent prendre rang parmi les villes.

La population du Canada s'accroît rapidement; celle du Bas-Canada était évaluée, en 1842, à 678,590 individus, sans y comprendre les sauvages; celle du Haut-Canada était de 486,055 âmes. La milice y est de 8,000 hommes, et les tribus indiennes, dont le nombre d'individus ne

dépasse pas 5,000, mettent sur pied 600 guerriers. L'accroissement de population est moins rapide dans le Haut-Canada que dans le Bas-Canada, et en effet cela doit être ainsi, lorsque l'on considère que chaque année des milliers d'Européens traversent l'Océan pour se diriger vers Québec. Dans le Haut-Canada, les $\frac{17}{20}$ de la population sont d'origine anglaise; $\frac{1}{20}$ se compose de Français, et $\frac{2}{20}$ d'Anglo-Américains. Dans le Bas-Canada, les $\frac{8}{9}$ sont Français d'origine. On conçoit que la composition de la population des deux contrées doit avoir une grande influence sur leur état moral et politique.

Toute la population française est resserrée principalement sur la rive septentrionale du grand fleuve, depuis Montréal jusqu'à Québec; l'aspect de cette série de fermes et de champs labourés, pendant un espace de plus de 142 lieues, satisfait plutôt l'œil que la pensée. Les cultivateurs canadiens, animés d'un esprit diamétralement opposé à celui des Anglo-Américains, ne quittent pas les endroits qui les ont vus naître. Au lieu d'émigrer pour former de nouveaux établissements, pour défricher les terres voisines dont ils connaissent la fertilité supérieure, les membres d'une famille partagent entre eux les biens-fonds tant qu'il en reste un seul hectare.

Les premiers colons français paraissent être venus de la Normandie. Contents de peu, attachés à leur religion, à leurs usages; soumis au gouvernement, qui respecte leur liberté, ils possèdent, à côté de beaucoup d'indolence, un fonds naturel de talents et de courage qui n'aurait besoin que d'être cultivé par l'instruction : ils se livrent avec ardeur aux travaux les plus rudes; ils entreprennent, pour un gain modique, les voyages les plus fatigants. Ils fabriquent eux-mêmes les étoffes de laine et de lin dont ils s'habillent à la campagne; ils tissent ou tricotent eux-mêmes leurs bonnets et leurs bas, tressent leurs chapeaux de paille, et tannent les peaux destinées à leur fournir des *mocassins* ou grosses bottes; enfin leur savon, leurs chandelles et leur sucre, ainsi que leurs charrues et leurs canots, sont les produits de leurs propres mains.

Le visage des Français du Canada est long et mince; leur teint brunâtre et hâlé devient quelquefois, sans doute par l'effet du mélange avec la race indigène, aussi foncé que celui des Indiens : leurs yeux, petits et noirs, ont beaucoup de vivacité; le nez avancé tend à la forme aquiline; les lèvres sont épaisses, les joues maigres et les pommettes saillantes. Ils ont conservé dans leurs manières des traces honorables de leur première origine.

Le Canada renferme de nombreux établissements d'instruction publique; on compte dans le Bas-Canada plus de 1,500 écoles primaires, fréquentées

par 50,000 écoliers. La plupart de ces écoles sont subventionnées par le gouvernement colonial et soumises à la visite d'inspecteurs nommés par les Comtés. Les écoles secondaires, au nombre de 40, sont presque toutes tenues par le clergé catholique. Les colléges sont de hautes écoles classiques, dont les principaux, comme ceux de Montréal et de Québec, ont en outre des chaires de théologie, de médecine et de chirurgie. Le séminaire de Saint-Sulpice, à Montréal, est à la fois l'école de théologie catholique et l'école classique la plus importante du Canada. Québec possède une école de sciences appliquées pour les artistes. Elle a, ainsi que Montréal, une bibliothèque publique. En 1831, on imprimait dans la colonie 19 journaux, tant en français qu'en anglais. Les écoles du Haut-Canada sont moins nombreuses; les établissements d'instruction publique les plus importants sont le Collége Royal et l'école classique secondaire dite du Haut-Canada, tous deux à Tronto. Le nombre des journaux publiés dans le Haut-Canada, en 1833, était de 30, tous en anglais.

Les Canadiens suivent avec une scrupuleuse exactitude les modes dont ils reçoivent les modèles de Paris. Les femmes du Canada sont remarquables par leurs grâces et leur brillante santé. Par l'éclat de leur teint, la régularité de leur traits et la beauté de leur taille, elles ressemblent aux Cauchoises; leurs grands yeux noirs tranchent agréablement avec l'incarnat de leurs joues fraîches et vermeilles. Bonnes épouses, mères tendres, ménagères soigneuses, elles font la félicité de leurs familles. Un voyageur moderne, M. Howison, a vu à la ville du Détroit de jeunes et belles filles attristées, indignées même de ce que le curé défendait impérieusement les bals : plus de danse, adieu la joie et les plaisirs. Ce sont bien là nos Françaises enjouées. Mais le courrier arrive; il apporte un paquet cacheté; toutes ces jeunes filles se réunissent, avides d'oublier dans la lecture le chagrin que leur cause le zèle pieux du curé. Et que vont-elles lire avec tant d'empressement? Des journaux qui arrivent de France!

Les arts d'agrément ne sont point négligés dans l'éducation des jeunes personnes de bonne famille; le dessin forme une partie importante de l'instruction qu'elles reçoivent; la musique compte des élèves jusque dans les fermes et les villages. Les salons de Québec et de Montréal retentissent souvent des airs mélodieux des grands compositeurs applaudis à Paris. Enfin, dans la classe inférieure, d'anciennes chansons normandes sont répétées en chœur par une jeunesse joyeuse.

La sobriété n'est pas la vertu des Canadiens; l'habitude de l'ivresse y droduit des accidents tragiques. Il serait utile que les sociétés de tempé-

rance, qui se répandent depuis plusieurs années dans les Etats de l'Union, pussent s'établir au Canada; mais jusqu'ici elles y ont eu peu de succès.

Les habitants du Haut-Canada conservent les mœurs de l'Angleterre ou de l'Irlande, leurs contrées originaires.

Le gouvernement anglais cherche à effacer ces différences, qu'il regarde comme portant préjudice à sa domination dans ce pays; aussi, pour y parvenir, a-t-il fait modifier, en 1840, par un bill du parlement, l'administration politique du Canada. Les distinctions de Haut et Bas-Canada n'existent plus; le pays forme un *seul gouvernement* général divisé en *oriental* et *occidental*. La capitale est *Toronto* ou *Yorck;* il est administré par un gouverneur général, assisté d'un conseil législatif et d'une seule chambre de députés.

Les conseillers législatifs, qui forment la chambre haute du pays, sont nommés par le gouverneur, avec l'approbation du roi d'Angleterre. Leurs fonctions sont à vie, à moins qu'ils ne s'absentent de leur province pendant quatre ans, ou qu'ils ne prêtent serment à quelque puissance étrangère. Ils peuvent faire partie du conseil exécutif.

Les membres de la chambre sont élus pour quatre ans, sauf le cas de dissolution. Ils sont nommés par la majorité des francs-tenanciers de chaque comté, et, dans les villes, par les propriétaires et les rentiers.

Le gouverneur doit convoquer la chambre au moins une fois en douze mois; il peut même la réunir plus souvent si le besoin public l'exige.

Les lois qui régissent les deux Canadas sont : les actes du parlement anglais relatifs aux colonies, les coutumes de Paris antérieures à l'an 1666, les édits des rois de France, le droit romain, le code criminel d'Angleterre tel qu'il était en 1774, et tel qu'il a été expliqué dans les actes subséquents. Il est à remarquer que, dans le Bas-Canada, qui a conservé les anciennes lois françaises, les terres qui ont le titre de seigneurie sont encore soumises au régime féodal, et que, dans le Haut-Canada, où les lois anglaises sont seules en vigueur, les propriétés coloniales appelées *townships,* et qui consistent en terres qui ont été distribuées à des militaires de tous grades, sont au contraire régies par les lois communes. Les deux gouverneurs, les juges et les autres officiers civils sont payés par les deux provinces, et le superflu des revenus est employé à répandre l'instruction primaire, à construire des chemins et des canaux, et à d'autres améliorations publiques.

Le seul profit que la Grande-Bretagne tire du Canada provient de son commerce avec cette colonie, qui occupe environ 7,000 matelots. Les

dépenses d'administration sont évaluées à 2,280,000 francs : l'Angleterre en paie la moitié. On estime les frais de garnison et d'entretien des forts à 2,400,000 francs. Les présents que l'on fait aux sauvages, avec le salaire des employés, officiers et commis qui résident chez eux, peuvent monter à pareille somme. Les revenus sont évalués à 2,350,000 francs.

Cette province si coûteuse offre à la politique anglaise un double caractère d'utilité et d'importance. Le Canada est, en temps de paix, le débouché de plusieurs produits des manufactures anglaises qui entrent aux Etats-Unis, soit légalement, soit en fraude. Les produits du sol même du Canada, et ceux que le commerce anglais tire par cette voie de l'intérieur de l'Amérique septentrionale, fournissent les objets d'un échange et d'une navigation considérables, et qui s'accroissent tous les ans.

Les exportations, en 1831, ont été de 1,220,000 livres sterl. (27 millions 600,000 francs), sans y comprendre 60,000 quintaux de morue sèche, 13,000 de morue verte, 45,000 gallons (202,500 litres) d'huile de poisson; et les importations se sont élevées à la valeur de 1,700,000 livres sterling (39,100,000 francs). Le nombre des vaisseaux entrés était de 1,339, d'une capacité de 331,100 tonneaux. Le nombre des matelots employés dans ce commerce s'élevait à plus de 7,000. Le nombre des navires sortis était de 1,047, chargés de 200,700 tonneaux.

Les deux Canadas ont fait dans l'industrie des progrès récents et assez rapides depuis quelques années : on y compte de nombreuses usines, fabriques et manufactures.

Le gouvernement anglais n'a rien négligé de ce qui pouvait assurer ou accroître la prospérité du Canada. De nombreux canaux y assurent de faciles communications : la navigation du Saguenay a été améliorée à son embouchure par une passe creusée dans le rocher qui barrait son cours; l'on a surmonté les obstacles que présentaient aussi à la navigation les rapides de la rivière du Richelieu ou Chambly, et l'on a mis il y a quelque temps la ville de ce nom en communication avec le lac Champlain ; on n'a plus à redouter, dans la navigation du fleuve Saint-Laurent, la passe dite des *Cascades,* grâce au petit canal que l'on y a construit; le *canal de la Chine* sert à éviter le saut de Sainte-Marie et d'autres rapides, ainsi que le débarquement des personnes et des marchandises; le Rideau, affluent de l'Ottawa, a été mis par un canal en communication avec le lac Ontario; le *canal Carillon* ou *Grenville* part de l'Ottawa et tourne le long saut; le *canal Welland,* qui suit une direction latérale au Niagara, a pour objet de tourner le fameux saut de cette rivière, seul obstacle à la longue navigation intérieure de Mon-

tréal, à l'extrémité méridionale du lac Michigan, en traversant les lacs Ontario, Erié, Saint-Clair et Huron.

Considéré comme position militaire, le Canada forme le principal anneau de cette chaîne de possessions britanniques du nord, qui tient en échec les Etats-Unis par le nord. Tant que l'Angleterre conservera ces positions, elle sera toujours l'ennemi le plus dangereux ou l'allié le plus utile, le plus nécessaire pour la grande république américaine, seule rivale maritime que la moderne reine de l'Océan ait à redouter.

Nous ne nous étendrons pas sur les mœurs des tribus sauvages qui habitent dans les limites du Canada. Les *Hurons,* qui s'étendent au nord et à l'est du lac qui porte leur nom, ont aussi une ville assez considérable sur le fleuve ou le canal appelé *Détroit.* Ce peuple, appelé Huron par les Français, se donne le nom d'*Yendat;* il a joui autrefois d'une certaine célébrité; mais il a été ruiné par ses guerres avec les Iroquois : aujourd'hui il ne se compose plus que de quelques familles qui ont embrassé le christianisme.

Quelques restes des tribus appelées les *Six Nations,* et principalement des *Mohawks,* ont quelques villages sur la rivière d'Oure. Les *Missisagues;* tribu alliée des Algonquins, habitent encore dans la péninsule du Canada, aux sources de la rivière de Crédit et sur les bords des lacs Huron et Supérieur : on porte leur nombre à 16,000. La branche principale des *Iroquois* occupe les bords de l'Ottawa, c'est un faible reste de cette nation redoutable et généreuse.

Non loin de Montréal est le misérable village de *Cachenonaga,* habité par les *Agniers* ou *Alguiers,* nom que les Français ont donné aux *Cochenawagoes* ou *Cochnuagas,* tribu d'Iroquois qui a adopté la religion chrétienne. Cette peuplade a une dévotion particulière à la sainte Vierge. Les Indiennes, par principe de religion et d'humanité, élèvent les enfants bâtards abandonnés par leurs pères européens.

Les *Tummiskamings* ou *Timmiscameins,* qui parlent la langue algonquine ou knistenane, demeurent au nord des sources de l'Ottawa. Ils passent pour être les plus nombreux des indigènes du Haut-Canada. Les *Algonquins* s'étendent vers la rivière Saint-Maurice. On trouve aux environs de Québec quelques hameaux de Hurons convertis au christianisme, et qui parlent français. Les *Pikouagamis,* aux environs du lac Saint-Jean ; les *Mistissinnys,* sur le lac du même nom, et les *Papinachois,* au nord de la rivière Saguenay, mènent aujourd'hui une vie paisible, et commencent à se livrer à quelques essais de culture. Ces tribus paraissent de la même origine que les Algonquins et les Knistenaux.

Que de souvenirs, que de regrets le pays que nous venons de décrire ne nous rappelle-il pas? Ce sont les Français qui les premiers firent retentir les bords de ces larges fleuves et les échos de ces belles prairies de leurs chants nationaux; ce sont eux qui y introduisirent les premiers germes de la civilisation.

Un empire a été perdu par la légèreté, la présomption et l'ignorance géographique de ce qu'on appelle en France des hommes d'État et des ministres. La côte du Canada, découverte en 1497 par Sébastien Cabot, navigateur au service de Henri VII, roi d'Angleterre, fut de nouveau reconnue, en 1523, par Verazzani, italien, au service de François Ier, qui en prit possession au nom de la France, et lui donna le nom de *Nouvelle-France.* En 1534, Jacques Cartier explora le golfe Saint-Laurent et remonta le fleuve jusqu'à l'île de Mont-Royal ou Montréal; en 1540, le même navigateur fonda au Port de Sainte-Croix le premier établissement français dans la contrée, érigée en colonie, tandis que La Roche, sieur de Roberval, fondait le fort de Charlebourg. En 1603, on fit de nouvelles tentatives de colonisation par ordre de Henri IV, et Samuel Champlain, qui avait déjà fait un voyage dans ce pays, jetait, le 3 juillet 1608, les fondements de la ville de Québec. En 1617, une Compagnie fut créée pour accroître la colonie, mais elle fut bientôt attaquée par les Anglais, qui renouvelèrent plusieurs fois leurs tentatives pour s'en emparer, jusqu'en 1759 qu'elles eurent un plein succès.

Le traité de Paris de 1763 reconnut cette spoliation contre le droit des nations; celui de 1783, conclu avec moins de précipitation, aurait pu rendre à la France le Canada. Napoléon eut le bonheur de reprendre la Louisiane et le tort de la revendre. Aujourd'hui même, espérons que tous les moyens de rétablir la domination française dans le nord de l'Amérique ne sont pas enlevés à une politique nationale, éclairée et persévérante.

L'Acadie, définitivement soumise à l'Angleterre depuis 1713, fut divisée, en 1784, après la paix avec les États-Unis déclarés indépendants, en deux gouvernements, dont l'un, formé de la péninsule orientale, conserva le nom de Nouvelle-Écosse, que tout le pays portait anciennement chez les Anglais; la partie occidentale de la province, destinée surtout à recevoir les militaires allemands au service de la Grande-Bretagne qui voudraient se fixer en Amérique, eut le nom de Nouveau-Brunswick.

Le *Nouveau-Brunswick* s'étend, d'un côte, sur le golfe Saint-Laurent à partir de la *baie des Chaleurs;* de l'autre, sur la *baie de Fundy;* il avoisine les États-Unis à l'ouest, et se termine au sud à l'isthme qui conduit dans la

Nouvelle-Écosse. Ce pays, dont la prospérité, la culture et la population s'accroissent dans une progression rapide, est traversé par l'extrémité de la chaîne des Apalaches. La rivière de Saint-John (Saint-Jean) est navigable pour des vaisseaux de 50 tonneaux dans l'espace d'environ 50 milles, et pour des bateaux dans celui d'environ 170 milles. Son cours est d'une centaine de lieues. Le flux remonte à peu près à 70 milles. On y trouve du saumon, des loups de mer et des esturgeons. Elle forme plusieurs lacs, dont le plus considérable est le lac George. Les bords, engraissés par des débordements annuels, sont fertiles et unis, et dans beaucoup d'endroits couverts de grands arbres. Cette rivière offre des moyens commodes pour se rendre à Québec. Les exportations, qui consistent en bois de charpente, poissons, pelleteries et cuirs, occupent non moins de 700 bâtiments d'une capacité de 100,000 tonneaux. Le caribou, l'orignal, le lynx, l'ours et les autres animaux sauvages du Canada et des États-Unis, se montrent encore dans ce pays, mais ne se répandent guère dans la Nouvelle-Écosse.

Le climat de ce pays est plus froid que ne l'indique sa latitude entre le 45e et le 48e parallèle : l'hiver y dure six mois, pendant lesquels le thermomètre centigrade descend à 25 degrés au-dessous de zéro ; le printemps y est inconnu ; un été brûlant y succède à l'hiver ; l'automne y est la seule saison tempérée.

La tribu indigène des *Maréchites* est réduite à 140 guerriers. Les Européens y dépassent le nombre de 118,000. *Frédéricktown* ou *Frédéricton,* autrefois *Sainte-Anne,* située sur la droite et à l'embouchure de la rivière de Saint-Jean, a été longtemps la capitale du Nouveau-Brunswick, la résidence du gouverneur et des principales autorités. Elle est régulièrement bâtie et peuplée de 12,000 âmes. Cette ville possède un collége, plusieurs églises et une société d'agriculture : on y publie une gazette. *Saint-John* ou *Saint-Jean,* à 20 lieues au sud-est, est la plus considérable cité, aujourd'hui capitale de la province : on estime sa population à 15,000 âmes. Ses maisons, la plupart en bois, sont bien construites ; son port est un des meilleurs de la côte : la franchise dont il jouit en fait un point commercial important. Il reçoit et il en sort annuellement près de 3,000 navires. Saint-Jean possède une banque et publie plusieurs journaux. Les autres villes qui viennent ensuite sont *Saint-Andrews,* peuplée de 2 à 3,000 âmes, très-importante par sa douane sur les frontières des États-Unis, et *New-castle*, sur le Miramichi.

Le Nouveau-Brunswick, enlevé à la France en 1763, a été érigé en colonie par les Anglais en 1785 ; il est divisé en 11 comtés et comprend

64 paroisses. La colonie est gouvernée par un lieutenant gouverneur, dépendant du gouverneur général de la Nouvelle-Écosse; sa législature est l'assemblée coloniale, composée de 28 membres électifs, mais le conseil du gouvernement prend aussi part aux travaux législatifs. La colonie possède une milice de plus de 2,000 hommes; les revenus coloniaux s'élèvent à environ 800,000 francs. Les importations à 14 millions et les exportations à 11 millions de francs.

La *Nouvelle-Écosse* ou *Acadie* est une presqu'île qui partage avec toute cette partie du globe un climat fort rigoureux en hiver : cependant les ports n'y gèlent jamais. Les seuls brouillards maritimes rendent l'air sombre et malsain. Lorsqu'ils disparaissent, le printemps offre quelques moments délicieux; les chaleurs de l'été égalent au moins celles dont on jouit alors dans nos contrées, et font rapidement mûrir les récoltes. Ce pays, généralement âpre et montagneux, renferme des coteaux riants et fertiles, notamment autour de la baie de Fundy et sur le bord des rivières qui s'y déchargent : de vastes terrains, autrefois marécageux jusqu'à 20 ou 25 lieues dans l'intérieur, y ont été rendus à la culture. Les plaines et les éminences présentent une agréable variété de champs plantés en froment, seigle, maïs, pois, haricots, chanvre, lin; et quelques espèces de fruits, tels que les groseilles et les framboises, viennent parfaitement dans les bois qui couronnent les hauteurs et couvrent jusqu'aux trois quarts du pays. Ces forêts renferment quelques excellents chênes très-propres à la construction navale; mais elles se composent principalement de pins, de sapins, de bouleaux, qui donnent de la poix, de la térébenthine, du goudron, ou du bois à l'usage des sucreries dans les Antilles. Le menu gibier, ainsi que les volailles, y abondent. Les rivières fourmillent principalement de saumons, et le produit des pêcheries de cabillauds, de harengs, de maquereaux établies dans les différents ports ou sur les côtes, fournit à l'exportation pour l'Europe. Plusieurs baies, havres et criques offrent de grands avantages au commerce; la plupart des rivières sont navigables, et le flot y remonte bien avant dans la terre.

La population avait d'abord diminué après l'occupation anglaise, premièrement par l'émigration, et ensuite par la déportation finale des anciens habitants français, appelés les *Neutres,* mais qui étaient accusés de faire cause commune avec les indigènes, nommés les *Micmacs,* contre les nouveaux maîtres. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, on s'occupa sérieusement du projet de repeupler la colonie. Près de 4,000 soldats et marins, déliés du service, furent engagés à s'y fixer avec leurs familles. On les y transporta

aux frais du gouvernement; on donna à chacun d'eux 50 acres exempts de toute espèce de taxe ou d'impôt pendant 10 ans, et ensuite seulement soumis à la retribution d'un schelling par an. On leur donna en outre 10 acres pour chaque membre de leur famille, avec promesse d'augmentation à mesure que leur famille s'accroîtrait, et qu'elle se montrerait digne de cette faveur par la bonne culture de leur terrain.

Halifax, ville de 20,000 habitants, est le chef-lieu de la Nouvelle-Écosse et résidence du gouverneur général; située vers le milieu de la côte orientale de la province, elle est jolie et régulièrement bâtie, mais tous ses édifices, à peu d'exceptions près, sont bâtis en bois. Le plus remarquable de ceux qui sont construits en pierre est le *Province-Building,* vaste bâtiment en pierres de taille, orné de colonnes d'ordre ionique, et qui renferme les tribunaux, les bureaux de l'administration, une bibliothèque publique, et les salles dans lesquelles l'assemblée législative de la province tient ses séances. Les établissements d'instruction y sont considérables et bien tenus: le grand collége est organisé comme l'université d'Edimbourg; Halifax publie 6 ou 7 journaux hebdomadaires. Mais ce qui donne une véritable importance à Halifax, c'est la bonté de son port, le *Bedford-Basin,* ouvert en toute saison et l'un des plus beaux de l'Amérique. Aussi les Anglais y ont-ils établi une de leurs stations militaires navales. D'importantes fortifications en défendent l'entrée, et protègent les grands établissements maritimes qu'il renferme. La situation si avantageuse du port d'Halifax fait de cette ville un des points principaux pour les communications entre l'Europe et l'Amérique. Elle possède un service régulier de paquebots pour Falmouth et Liverpool en Angleterre, pour Boston et New-York aux Etats-Unis et pour les Antilles. Le port d'Halifax reçoit annuellement près de 4,000 navires, et il exporte pour plus de 12 millions de francs de marchandises. *Annapolis,* autre excellent port, ci-devant *Port-Royal,* presque à l'opposite d'Halifax, sur la baie de Fundy, n'a que 1,200 habitants; mais *Shelburne,* sur la côte méridionale, près du havre de Roseway, peuplée il y a peu d'années de 10 à 12,000 âmes, n'en a pas aujourd'hui la dixième partie.

Nous citerons encore *Lunebourg,* dont la population, presque entièrement allemande, est de 1,200 habitants; *Liverpool,* petite ville que son commerce rend florissante; *Yarmouth,* qui paraît en avoir plus de 3,000; *Windsor,* qui, depuis 1802, possède une université regardée comme le principal établissement d'instruction qui existe dans l'Amérique anglaise; enfin *Truro,* dans la baie de Fundy, où l'on éprouve des marées de 22 mètres de hauteur.

La Nouvelle-Ecosse est le siége d'un gouvernement général des possessions anglaises de l'Amérique du Nord ; ce gouvernement comprend les gouvernements particuliers de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, de l'île du Prince-Edouard et de Terre-Neuve. Le gouvernement colonial particulier de la Nouvelle-Ecosse est sous la direction d'un lieutenant-gouverneur, chef civil et militaire, assisté d'un Conseil de 12 membres nommés par la couronne. Le pouvoir législatif appartient à une assemblée législative de 41 membres nommés à l'élection pour 7 ans. Le territoire est partagé administrativement en 10 comtés ; sa population est d'environ 155,000 habitants ; sa force armée se compose de 5 régiments de ligne et de la milice.

L'île du *Cap-Breton* ou *Ile-Royale*, séparée de la Nouvelle-Ecosse par le détroit de *Canso,* autrement de *Fronsac,* avait été considérée par les Français comme la clef du Canada. Cependant ses ports ont le désavantage d'être souvent fermés par les glaces. L'atmosphère, sujette à de violentes tempêtes, est souvent obscurcie par des tourbillons de neige et de grêle, ou par de fortes brumes qui empêchent de distinguer les objets les plus proches, et qui déposent partout une couche de verglas. Le poids de la glace abattue des agrès d'un seul d'entre les vaisseaux employés à la prise de l'île, en 1758, a été estimé à 6 ou 8 tonneaux, et cette masse prodigieuse s'y était attachée dans la nuit du 5 mai. Le sol, en grande partie aride, produit quelques chênes d'un volume énorme, des pins pour la mâture, et diverses sortes de bois propres à la charpente. On y récolte aussi un peu de grains, du lin et du chanvre. Les montagnes et les forêts recèlent de la volaille sauvage en quantité, notamment une espèce de grosses perdrix qui ressemblent à des faisans par la beauté du plumage. Le sein de la terre renferme d'inépuisables mines de houille, que l'on exploite à Bridgeport et à Sidney.

Le port de *Louisbourg,* autrement Port-Anglais, près du Cap-Breton proprement dit, était un des plus beaux de toute l'Amérique ; mais il est aujourd'hui abandonné, et le fort qui le protégeait n'offre plus qu'un amas de ruines. La petite ville de *Sidney,* qui n'a pas 1,000 habitants, est le chef-lieu de toute l'île. *Avichat,* sur la petite île de Madame, est plus importante ; elle compte 2,500 habitants. *Schip-Harbour* est sur le détroit de Canso, remarquable par l'irrégularité de ses marées. On évalue à 3,500 la population totale de l'île, qui forme un comté du gouvernement de la Nouvelle-Ecosse.

L'île de *Saint-Jean* ou du *Prince-Edouard,* quoique voisine de celle du

Cap-Breton, lui est bien supérieure par la fertilité de son sol et par son aspect riant. Aussi, sous la domination française, fut-elle appelée le grenier du Canada, qui en tirait une grande quantité de grains, de bœufs et de porcs; plusieurs fermiers récoltaient jusqu'à 1,200 gerbes de blé. Les rivières sont riches en saumons, truites, anguilles, et la mer adjacente abonde en esturgeons et toutes sortes de coquillages. Elle possède un port commode pour la pêche, et tout le bois nécessaire à la construction navale. La population, qui était déjà, en 1789, de 5,000 âmes, est évaluée aujourd'hui à 33,000 âmes.

Belfast, colonie agricole fondée en 1803 par lord Selkirk, est très-florissante : elle compte 4,000 âmes; *Saint-Andrew* est la résidence d'un évêque catholique; *George-Town, Murray-Harbour* et *New-London* sont importants par leurs ports et leurs chantiers de construction; *Charlotte-Town,* sur l'estuaire de l'Hillsborough, au fond de la baie à laquelle elle donne son nom, possède un des plus beaux et des plus vastes ports de l'Amérique septentrionale; c'est une place de guerre qui compte 3,000 habitants. L'île du Prince-Edouard forme un gouvernement colonial, composé d'un lieutenant-gouverneur, assisté d'un Conseil de 9 membres et d'une assemblée législative de 18 membres nommés par le peuple.

La rocailleuse île d'*Anticosti,* couverte de bois, mais dépourvue de ports, est située à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. Lorsqu'elle fut découverte, en 1534, par Jacques Cartier, elle reçut le nom de l'Assomption. Ses établissements consistent en deux ports. Elle a 45 lieues de longueur sur 11 de largeur. Au nord de l'île du Cap-Breton, les petites îles *Madeleines* ou *Magdalen,* dont les principales sont *Coffins, Saunders, Wolfe, Amherst* et *Entry,* ne sont peuplées que de pêcheurs.

La grande île appelée par les Anglais *Newfoundland* et par les Français *Terre-Neuve,* ferme au nord l'entrée du golfe Saint-Laurent. Les brouillards perpétuels qui enveloppent cette île se forment vraisemblablement par le conflit du froid naturel de ces parages avec la chaleur du courant des Antilles, qui s'y engouffre entre les terres et le grand banc avant de s'échapper vers l'est dans l'océan Atlantique boréal. Ces brouillards peuvent être traversés sans crainte par le navigateur, parce qu'ils n'approchent jamais à plus d'une demi-lieue de la côte : en sorte qu'il règne entre eux et l'île une espèce de canal sur lequel les navires peuvent circuler sans danger.

Séparée de la terre de Labrador par le détroit de Belle-Isle, large de 2 myriamètres, l'étendue de Terre-Neuve est considérable. Elle est longue de 55 myriamètres, et dans sa plus grande largeur elle en a 54. Elle pré-

sente deux presqu'îles remarquables, l'une au nord, longue de 20 myriamètres, et l'autre à l'est, qui est irrégulière et très-découpée. Toute sa côte n'offre que des déchirures plus ou moins profondes et des rochers battus par les flots. Les principaux enfoncements que forment ces déchirures sont : au sud, la *baie du Désespoir,* celle de *Placentia* et celle de *Sainte-Marie;* sur la côte occidentale, la *baie de Saint-George;* au nord, celle de *White,* celle de *Notre-Dame* et celle d'*Ingornachoix,* près de laquelle on remarque le cap du Quipon; sur la côte orientale, la *baie des Grignettes,* celle de la *Conception,* celle de la *Trinité* et d'autres encore, non moins importantes, dont quelques-unes se prolongent assez avant dans l'intérieur de l'île. Lorsqu'on pénètre dans la baie de la Conception, on croit remonter l'embouchure d'un grand fleuve, mais on est étonné de ne trouver à son extrémité que de petites rivières, auxquelles la fonte des neiges ou l'abondance des pluies donnent de l'importance ; elles sont pendant une grande partie de l'année presque desséchées, et leur lit n'est jonché que de cailloux roulés.

L'île passe généralement pour stérile, les bords des rivières exceptés. Elle produit cependaut diverses sortes de bois employés soit à la construction navale, soit à l'établissement des nombreux échafaudages dressés tout le long de la côte pour la préparation de la morue. Les clairières forment de bons pâturages.

Les plus hautes montagnes de Terre-Neuve s'élèvent à peine à 975 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Leurs sommets n'offrent partout que la triste et monotone verdure des mousses et des lichens, qui s'y accumulent sans cesse en y formant une croûte élastique. Au-dessous de ces cimes, toutes les parties élevées, couvertes de terre végétale, sont ombragées de forêts composées d'arbres verts et de bouleaux, arbres qui n'atteignent pas une élévation de plus de 10 à 15 mètres; les parties basses comprennent des vallées étroites et tortueuses ou des plaines humides et tourbeuses, couvertes çà et là de flaques d'eau et d'étangs, souvent sans écoulement apparent.

Les forêts servent de retraite à une quantité d'ours, de loups, d'élans et de renards; les rivières et les lacs abondent en castors, loutres, saumons et autres amphibies ou poissons.

Parmi les animaux de Terre-Neuve, on distingue une race particulière de chieus, remarquables par leur grande taille, leur long poil soyeux, et surtout par la plus grande dimension de la peau entre les doigts du pied, qui les rend propres à nager. Il paraît que cette race descend d'un dogue

anglais et d'une louve indigène; du moins elle n'y existait pas lors des premiers établissements.

Quoique sa situation corresponde à la partie moyenne de la zone tempérée en Europe, c'est-à-dire à la région qui s'étend depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle de la Loire, son voisinage du Canada et du Labrador y détermine un climat analogue à celui de la Sibérie. En hiver, le thermomètre cependant y descend rarement à plus de 8 degrés, de l'échelle de Réaumur, au-dessous de zéro et monte en été à 25 ou 26.

Les indigènes de Terre-Neuve forment deux ou trois tribus de 100 à 300 individus chacune. Les Indiens rouges s'étendent au sud, dans l'intérieur, jusqu'au grand lac; les Micmacs habitent les environs de la baie de Saint-George, de celle du Désespoir et les bords de la rivière Great-Cod-Bay. Ces peuplades, qui sont loin de vivre en bonne intelligence, se livrent à la chasse et font avec les Anglais le commerce de fourrures.

Terre-Neuve, longtemps considérée comme un pays inhospitalier, comme une simple station de pêcheurs, a, depuis quelques années, vu doubler sa population et son industrie. Les villes de *Placentia* ou *Plaisance* et de *Saint-John* ou *Saint-Jean*, embellies et agrandies, ont pris un aspect européen. La population de l'île, qui en 1789 était de 25,000 habitants, s'élève aujourd'hui à 85,000; la majorité est catholique. Le commerce de bois de construction et de pelleteries occupe un grand nombre de bâtiments.

Plaisance était autrefois la capitale de l'île; elle n'a plus que 2 à 3,000 habitants depuis que le siége des autorités a été transféré à Saint-John, ville fortifiée, qui possède un beau port et dont la population est de près de 15,000 individus en hiver; en été plus de 2,000 habitants quittent leurs foyers et vont se livrer à la pêche. *Harbour-Grace* ou *Port-de-Grace* a 3 à 4,000 habitants, un bon port et d'importantes pêcheries. Nous pouvons en dire autant de *Trinity-Harbour*. Le Port-de-Grace est un bassin remarquable, creusé dans la montagne par l'action de la gelée, et du phénomène atmosphérique qui détruit le schiste dont les rochers sont formés. On passe d'abord sous une arche de 6 mètres de largeur sur 6 de hauteur; plus loin, on trouve le bassin proprement dit qui a 100 mètres de circonférence et qui est entouré de rochers perpendiculaires de 40 mètres de hauteur, couronnés au sommet par des sapins rabougris. A l'un des coins, une petite issue livre passage à travers des masses de roches brisées à l'excédant de l'eau; le bassin a, vers le centre, 4 mètres de profondeur. A Harbour-Grace on publie un journal hebdomadaire et trois à Saint-John. Ces exemples,

comme d'autres que nous avons rapportés, prouvent que jusque dans les points les plus reculés du globe, le besoin de la liberté de la presse est impérieux chez les Anglais.

La colonie est administrée par un lieutenant gouverneur assisté d'un conseil de 15 membres, qui forme la législature et le conseil exécutif; l'armée ou la milice du pays est composée de 6,400 hommes. Le gouvernement de Terre-Neuve embrasse en outre le Labrador, le Maine Oriental et l'île d'Anticosti.

A l'est et au sud de l'île, s'élèvent du fond de l'Océan plusieurs bancs de sable, dont le plus grand, appelé *grand banc de Terre-Neuve,* s'étend à près de 10 degrés du sud au nord. La tranquillité, la douce température et la pesanteur moindre de l'eau, y attirent une quantité si énorme de cabillauds, que leur pêche fournit à la consommation de la majeure partie de l'Europe. Ils y disparaissent seulement vers la fin de juillet et pendant le mois d'août; la saison de la pêche, qui commence avec le mois de mai, ne se termine qu'à la fin de septembre.

Le banc de Terre-Neuve est depuis le quinzième siècle le rendez-vous d'une foule de marins qui vont y pêcher la morue. Ce sont surtout les Anglo-Américains et les Anglais qui y sont le plus nombreux. Année commune, on y compte 600 bâtiments anglais, 1,500 des États-Unis et environ 400 navires français; en tout 2,500 navires montés par plus de 34,000 hommes, et dont la pêche produit une valeur de plus de 35 millions de francs.

Nous ne pouvons mieux placer qu'ici la notice des *îles Bermudes,* quoique cet archipel appartienne, au point de vue administratif, au gouvernement général des Indes occidentales anglaises, dont elle forme un gouvernement particulier. L'étendue de cet archipel, composé d'environ 400 îlots, est de 35 milles de long sur 22 de large; mais un long et dangereux récif le continue sous les eaux. La grandeur des îlots varie depuis quelques centaines de pas jusqu'à 12 milles. Ils ressemblent de loin à des collines couvertes d'une verdure sombre, aux pieds desquelles l'Océan se brise en écume. Arides et rocailleux, ils n'ont d'eau douce que celle qu'on recueille dans des citernes pour l'usage des habitants et des équipages des vaisseaux de guerre. L'air y est très-sain. Les genévriers font la seule richesse des habitants, qui en construisent des bâtiments très-légers, servant au cabotage entre les États-Unis, l'Acadie et les Antilles. On évalue la fortune d'un particulier d'après le nombre des genévriers qu'il possède; chaque arbre se vend sur pied une guinée. Comme on leur réserve le peu

de bon terrain que renferment les îles, l'agriculture est négligée. Les Américains y apportent des denrées. Les habitants sont au nombre de 8 ou 10,000, dont 4,000 blancs sont répandus sur une étendue de 5,664 hectares.

Les plus importantes des îles sont : *Bermuda* ou *Mainland*, longue de 30 kilomètres et large de 1 à 2. Elle renferme la ville importante d'*Hamilton*, aujourd'hui siége du gouvernement ; *Saint-George*, avec une ville du même nom ; *Saint-David*, *Sommeret* et *Ireland*. Ces îles renferment des établissements militaires importants, et sont une des stations navales des Anglais. Elles servent aussi d'entrepôt au commerce qui se fait entre les Antilles et l'Amérique du Nord. L'archipel des Bermudes forme un gouvernement colonial administré par un gouverneur ; il est assisté par un conseil composé de 8 membres, et par une assemblée coloniale composée de 28 membres élus pour 7 ans.

Les Espagnols doivent regretter d'avoir négligé les Bermudes, découvertes, selon l'opinion commune, en 1557, par Juan Bermudez, mais probablement connues dès l'année 1515 sous le double nom de la *Bermuda* et *la Garça*. Elles n'étaient peuplées que de singes. Les tempêtes qui règnent dans ces parages leur firent donner le nom de *Los Diabolos*. Un coup de vent y jeta, en 1609, l'anglais George Sommers, qui crut en avoir fait la découverte. Le nom de ce navigateur, synonyme avec celui d'été, trompa le savant Delisle, qui donna à ce groupe le nom d'*îles d'Été*. La relation qu'en fit Sommers y attira quelques colons. Plusieurs royalistes y allèrent attendre la fin des jours de Cromwell. L'aimable poëte Waller, entre autres, chanta ces îles fortunées où il avait trouvé un asile. Il fit passer son enthousiasme à ce sexe qu'il est si facile d'enflammer par une idée généreuse, et pendant longtemps les belles Anglaises ne voulurent d'autre parure qu'un chapeau fait de feuilles de palmiers des Bermudes.

Tableaux des divisions administratives de l'Amérique Anglaise du Nord [1].

1° GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DU CANADA.

Canada occidental.	Superficie :	19,110 l. g. c.	— Populat. :	723,087	Capitale . *Toronto*.
Canada oriental. .	—	27,248	—	768,334	
	Superficie totale :	46,358	Popul. totale :	1,491,421	

Le Canada occidental correspond au Haut-Canada qui se divisait en 11 districts,

[1] Les chiffres de ce tableau sont extraits de l'*Américan*, *Almanach* de 1851, page 299, et nous observons que les populations nous paraissent un peu exagérées, surtout en ce qui concerne le Canada.

savoir : *Oriental, Ottawa, Bathurst, Johnstown, Midland, Newcastle, Home, Gore, Niagara, Londres, Occidental.* Ces 11 districts se subdivisaient en 25 comtés

Le Canada oriental correspond au Bas-Canada qui se divisait en 5 districts, savoir : *Québec, Montréal, Trois-Rivières, Saint-François, Gaspé.* Ces 5 districts se subdivisaient en 60 comtés.

IIe GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE.

GOUVERNEMENT DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE.	Superficie : 2,552 l. g. c. Population. . . 278,905	Capitale : *Halifax.*

Subdivisé en 11 comtés, savoir : *Halifax, Poictou, Annapolis, Cumberland, Hants, Lunebourg, Queen, King, Shelburn, Colchester, Ile du Cap-Breton.*

GOUVERNEM. DU NOUVEAU-BRUNSWICH.	Superfi. : 3,601 l. g. c. Population. . 220,000	Capitale : *Fredérickton.*

Subdivisé en 10 comtés, savoir : *Yorck, Charlotte, Sunbury, Queen, King, Saint-John, Westmoreland, Gloucester, Kent, Northumberland.*

GOUVERNEM. DE L'ILE DU PRINCE ÉDOUARD.	Superfi. : 277 l. g. c. Population : 62,678	Capi. : *Charlotte-Town.*

Subdivisé en 3 comtés, savoir : *King, Queen, Prince.*

GOUVERNEMENT DE TERRE-NEUVE.	Superficie : 62,678 l. g. c. Population. 91,264	Capitale : *Saint-Jean.*

Subdivisé en 3 districts, savoir : *Saint-Jean, Havre de la Trinité, Havre de Grâce.* Il comprend en outre, le *Labrador,* le *Maine oriental,* les îles d'*Anticosti* et de *Belle-Ile.*

IIIe TERRITOIRE DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON.

NOUVELLE-BRETAGNE.	Superficie : 260,000 lieues géo. carrées. Population. 162,686	Capitale : *Fort-York.*

IVe TERRES ARCTIQUES.

Péninsule Melville, Péninsule Boothia-Félix, Terre Victoria, Terre de Banks, Terre de Baffin, Géorgie septentrionale, Devon septentrional, etc., etc., etc.

LIVRE CENT CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Amérique anglaise du nord. Seconde section, Nouvelle-Bretagne ou territoire de la compagnie de la Baie d'Hudson.

Les contrées que nous allons décrire, et auxquelles on donne sur les cartes le nom collectif de *Nouvelle-Bretagne,* ne sont guère que nominalement des possessions anglaises. Les indigènes qui les occupent sont de fait indépendants; elles sont fréquentées par les chasseurs et les facteurs de la *Compagnie des pelleteries de la Baie d'Hudson,* qui y ont établi quelques petits forts pour leur servir de point de ralliement. C'est là le seul fait de possession qui autorise les géographes à ranger la Nouvelle-Bretagne parmi les possessions anglaises.

La Nouvelle-Bretagne embrasse presque toute la partie septentrionale du continent américain; au nord elle est baignée, sur une longue étendue de côtes, par l'océan Glacial-Arctique; à l'est elle est bornée par la mer d'Hudson et le Canada; au sud elle confine les États-Unis, vers le 49e parallèle; enfin, à l'ouest, l'océan Atlantique et l'Amérique Russe lui servent de limites.

La surface de la Nouvelle-Bretagne est couverte, à l'ouest, par le prolongement septentrional des *Rocky-Mountains,* ou *Montagnes-Rocheuses,* qui restent éloignées de 80 à 100 lieues de la côte du Grand-Océan; elles donnent naissance à un grand nombre de fleuves et de rivières. Elles sont accompagnées, à l'ouest, de deux chaînes parallèles, les *Montagnes-Bleues* et les *Montagnes-à-Pic* (*Peak-Mountains*), qui forment avec elles de hautes vallées, dirigées du nord vers le sud, et dans lesquelles la Columbia et la rivière de la Paix prennent leur source. Une autre chaîne côtière prend le nom de *Monts-Cascades;* elle sépare les terres basses de la côte du premier plateau de l'intérieur. A l'est des Rocky-Mountains, la Nouvelle-Bretagne offre le même aspect que la Finlande; elle est entrecoupée de chaînes de montagnes peu élevées, nues, tourmentées, de vastes plaines arides et d'un dédale de lacs, de marais, d'îles, de presqu'îles, de rivières, traçant les sinuosités les plus étranges, remplies de cascades, de rochers, de sauts, aux rives tantôt plates, tantôt encaissées, ayant une direction si peu déterminée qu'elles semblent ne savoir où envoyer leurs eaux. Ces rivières appartiennent cependant à trois bassins; la *Columbia,*

la *rivière Frazer* et le *Simpson* sont tributaires du Grand-Océan; la rivière de *Peel,* la *Mackensie,* le *Copper-Mine* et le *Thleoui-cho-dezeth* mêlent leurs eaux glacées aux glaces de l'océan Arctique; la *rivière de la Paix* le *Saskatchawan*, le *Nelson,* le *Churchill*, le *Severn,* l'*Albany* et la *Mousse* viennent se jeter dans la mer d'Hudson ou dans les lacs qui l'avoisinent. Parmi ces lacs, nous citerons le *lac de l'Esclave*, traversé par la Mackensie, de *Ouinipeg,* du *Grand-Ours*, espèces de petites mers intérieures; d'*Athabasca,* de *Northlined,* de *Wollaston,* des *Rennes* de *Yath-Kyed,* de *Doulaunt* et des *Pluies:* la plupart de ces lacs et de ces rivières sont tellement rapprochés les uns des autres, qu'ils ne sont séparés que par de petits isthmes, appelés *portages* dans le pays, parce que les indigènes les traversent en transportant à bras leurs frêles embarcations pour passer d'un cours d'eau dans l'autre.

Le climat de la Nouvelle-Bretagne est en général froid; il le devient de plus en plus à mesure que l'on s'avance vers les rivages de l'océan Arctique et de la mer d'Hudson; ici, et à une assez grande distance dans l'intérieur, il est d'une âpreté extrême. C'est à peine s'il y a un ou deux mois d'été, ou plutôt de chaleurs excessives, pendant lesquelles les moustiques ne laissent pas un instant de repos; les Indiens eux-mêmes peuvent à peine endurer les tourments que causent ces insupportables insectes. L'atmosphère est, de plus, fréquemment chargée de brouillards.

Le sol passe, en général, pour être peu fertile. Les parties méridionales offrent pourtant des terres labourables et de grandes et vastes prairies; on évalue à un tiers de la surface la quantité de terres susceptibles d'être mises en rapport. Du reste les indigènes ne profitent nullement de cet avantage, pour remédier aux affreuses disettes qui les moissonnent, lorsque le gibier ou les fruits de quelques arbres viennent à leur manquer. Dans les plaines qui avoisinent le lac Ouinipeg, croît le riz du Canada (*zizania aquatica*). Les arbres les plus communs, vers le sud, sont l'érable à sucre et le peuplier. Jusqu'au 60^{e} parallèle, on n'aperçoit que des arbres et des arbustes rabougris; et il n'y croît que des pommiers, des poiriers, des groseilliers, des framboisiers, des fraisiers, du céleri sauvage, des pommes de terre, des choux et des navets. Le froment ne dépasse pas le 53^{e} parallèle; au delà du 60^{e}, presque toute végétation cesse.

Les Rocky-Mountains offrent quelques masses de forêts de pins, de bouleaux, de trembles, de saules, de mélèzes, de cèdres, de genévriers, et autres arbres de ces zones. On y trouve des ours blancs, gris, bruns et noirs, des loups, des renards blancs, jaunes et noirs, des castors, des

loutres, des lynx, des daims, des bisons, des bœufs musqués, des cerfs, des caribous, dont la peau, très-fine, sert aux indigènes pour faire des pantalons et des chemises; des carcajous, des porcs-épics, des lièvres, des lapins, des chiens, grands et forts, qui servent de bêtes de somme et de trait. Il y a des chevaux d'une bonne race dans les parties méridionales; les rennes, dans la partie septentrionale, sont d'une grande ressource pour les habitants. Les oiseaux sont l'aigle à queue blanche, le faucon, l'épervier, le hibou, le coq de bruyère blanc, le courlis sifflant, l'oie de Cédus, et différentes espèces de canards. Les lacs et les rivières abondent en poissons, qui, dans la région septentrionale, forment la seule nourriture des indigènes.

La population de la Nouvelle-Bretagne se compose de diverses tribus d'Indiens, qui vivent généralement sous des tentes et s'adonnent particulièrement à la pêche et à la chasse des animaux à fourrures, dont ils échangent les peaux dans les différents forts ou comptoirs de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Tel est le tableau général que l'on peut tracer de la Nouvelle-Bretagne. Nous allons maintenant décrire particulièrement les contrées qui la composent, et nous donnerons alors les détails propres à caractériser chacune des tribus qui les habitent.

Nous commencerons par la région qui appartient au versant du Grand-Océan, et qui par conséquent est située à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Elle porte sur les côtes les noms de *Nouvelle-Géorgie,* de *Nouvelle-Hanovre,* et de *Nouveau-Cornouailles;* la partie intérieure la plus voisine des montagnes prend aujourd'hui le nom de *Calédonie occidentale.* Les Anglais désignent sur leurs cartes l'ensemble de toute cette région nord-ouest sous le nom de *Columbia.*

La *Nouvelle-Géorgie* est située entre le 45e et 50e parallèles; ses limites vers l'intérieur ne sont pas déterminées. Depuis 1846, ce n'est que la partie située au delà du 49e de latitude boréale, qui dépend de l'Amérique anglaise.

Le *golfe de Géorgie* est très-considérable; il communique avec l'océan Pacifique, au sud par le détroit *Claaset* ou de *Jean Fuca,* et au nord par le détroit de la Reine-Charlotte.

La *Nouvelle-Géorgie* offre des rivages d'une élévation moyenne, et agréablement diversifiés par des collines, des prairies, de petits bois et des ruisseaux d'eau douce. Mais derrière ces bords s'élève la chaîne côtière des monts Cascades, couverts de neiges éternelles. Des minerais de fer très-riches paraissent y abonder. On trouve du quartz, des agates, des

pierres à fusil, et une grande variété de calcaires, d'argiles et du manganèse. Une végétation vigoureuse indique la fertilité du sol. Dans les forêts croissent en abondance la sapinette à feuilles d'if, le pin blanc, le *touramahac*, le peuplier du Canada, l'arbre de vie, l'if ordinaire, le chêne noir et le chêne commun, le frêne d'Amérique, le coudrier, le sycomore, l'érable à sucre, l'érable des montagnes et celui de Pensylvanie, l'arbousier d'Orient, l'aune d'Amérique, le saule ordinaire, le sureau de Canada et le cerisier de Pensylvanie.

Les quadrupèdes n'offrent rien de particulier ; on a vu des ours, des daims de Virginie, des renards, mais point de bisons, ni bœufs à musc ; ces animaux ne paraissent pas dépasser la chaîne des Rocky-Mountains ou Montagnes-Rocheuses dans les latitudes boréales. Parmi les oiseaux de mer, Vancouver reconnut, entre autres, des pingouins, des albatros, des pies noires, semblables à celles de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande ; il y avait parmi les oiseaux de terre une espèce de colibri ; il y vit l'aigle brun et l'aigle à la tête blanche, des martins-pêcheurs, de très-jolis grimpereaux, et un oiseau inconnu, semblable à un héron, mais haut de 15 décimètres, et ayant le corps de la grosseur d'un dindon. Les seuls établissements des Anglais sont le *fort Langley*, à l'embouchure du Frazer et le *fort Thompson* sur le lac du même nom.

L'île *Quadra et Vancouver*, dont le nom témoigne de la bonne harmonie qui existait entre les deux marins qui la découvrirent, est située devant la Nouvelle-Géorgie. Cette île, que les naturels nomment *Noutka*, mérite seule notre attention. On y trouve du granit noir, du mica, du grès à rémouleur, des hématites. La terre végétale y forme en quelques endroits une couche de 75 centimètres. On est agréablement surpris de trouver dans cette île un climat plus doux que sur la côte orientale de l'Amérique, à la même latitude. Le thermomètre de Fahrenheit, dans le mois d'avril, ne fut jamais au-dessous de 48° ; dans la nuit et pendant le jour, il monta à 60° (— 9° et + 15° centigrades). L'herbe était déjà longue de 35 centimètres. Ce climat est aussi favorable aux arbres que celui du continent.

Elle fait partie des possessions anglaises, bien qu'elle paraisse renfermer une population nombreuse appartenant à la nation des *Wakas*, gouvernée par des chefs dont les deux plus importants résident dans les deux principaux villages, *Noutka* et *Wikanish*. L'île de la Reine-Charlotte est peuplée aussi de Wakas.

La *Nouvelle-Hanovre* s'étend du 50e au 54e parallèle ; il y a au nord deux bras de mer qui pénètrent fort avant dans les terres, c'est le canal

Hinchinbrook et le canal Gardner. Les parties maritimes de ce pays ressemblent, pour la configuration du sol et pour les végétaux, à la Nouvelle-Géorgie ; on y trouve des pins, des érables, des bouleaux, des pommiers. Près du *détroit de Fitzhughes,* les côtes consistent en rochers taillés à pic, divisés par des crevasses, dans lesquelles on trouve une tourbe très-inflammable, et des pins d'une grosseur médiocre. L'intérieur de la Nouvelle-Hanovre, appelée aujourd'hui *Calédonie occidentale,* a été visité, en 1793, par *Mackenzie.* La grande rivière de *Tacoutché-Tessé* ou *Frazer* descend des montagnes Rocheuses, et coule dans une vallée formée par les montagnes Bleues et les monts Cascades, entre des murailles de rochers perpendiculaires ; son cours est rapide. Les montagnes sont couvertes de neiges, qui même, dans quelques parties, se trouvent à un niveau assez bas pour que le chemin y passe au milieu de l'été. Elles descendent brusquement vers l'océan Pacifique, et il n'en sort, à l'ouest, que des rivières d'un cours peu considérable. Il y a beaucoup de petits lacs, et on y voit ces *entonnoirs* ou enfoncements de forme conique régulière si fréquents dans les pays calcaires.

C'est ici presque le même luxe végétal que dans la Nouvelle-Géorgie. Les pins et bouleaux forment les forêts dans les parties les plus élevées ; sur les montagnes inférieures, on voit des cèdres, ou plutôt des cyprès qui ont quelquefois 8 mètres de circonférence, des aunes dont le tronc s'élève à 13 mètres avant de pousser des branches ; enfin, des peupliers, des sapins, et probablement beaucoup d'autres arbres utiles. Le panais sauvage croît en abondance autour des lacs, et ses racines fournissent une bonne nourriture. Les rivières nourrissent des truites, des carpes, des saumons ; on prend ces derniers près des digues construites à travers la rivière, ce qui rappelle la pêche du saumon en Norvége.

Les Anglais possèdent dans la Nouvelle-Hanovre et la Calédonie occidentale : le *fort Frazer,* près de la rivière Stuart, le *fort Alexandria*, près de la rivière Frazer, le *fort Chilcotin*, sur le lac du même nom, et les *forts Saint-Georges, Saint-James* et *Mac-Langhlin.*

C'est sur les côtes de la Nouvelle-Hanovre que sont situées les îles de *Fleurieu,* découvertes et nommées par La Pérouse, et que Vancouver, sans le savoir, a débaptisées pour les donner à la princesse royale d'Angleterre ; ces îles sont la grande *Ile de la princesse Charlotte,* appelée aujourd'hui *Ile Washington* par les Américains, l'*Archipel de Pitt*, et l'*Ile du Prince Royal*. Ces îles sont, ainsi que celle de Quadra et Vancouver, habitées par les Wakas.

Le *Nouveau-Cornouailles* éprouve un froid beaucoup plus rigoureux que les deux contrées précédentes. A 53° 30′ sur le *canal de Gardner*, qui, à la vérité, s'avance beaucoup dans les terres, on voit des montagnes couvertes de glaces et de neiges qui ne paraissent jamais se fondre. Plus près de la mer, le climat, plus doux, permet aux forêts de pins de revêtir les rochers, d'ailleurs nus et escarpés. Les framboisiers, les cornouillers, les groseilliers, la plante dite *thé de Labrador* y abondent. On y a découvert des sources chaudes, une île entière d'ardoise et un rocher assez curieux par sa forme d'obélisque, surnommé la *Nouvelle-Edystone*. Le bois flottant se trouve en grande abondance sur plusieurs parties de cette côte. La Compagnie anglaise y possède le *fort de Simpson,* à l'embouchure de la rivière du même nom.

C'est surtout dans les environs de Noutka que les voyageurs européens ont eu l'occasion d'observer les babitants indigènes. Ces sauvages s'appellent eux-mêmes *Wakash* ou *Wakas*. Leur taille est au-dessus de la taille ordinaire, mais ils ont le corps musculeux; leur visage offre les os des joues proéminents; il est souvent très-comprimé au-dessus des joues, et il semble s'abaisser brusquement entre les tempes; leur nez, aplati à la base, présente de larges narines et une pointe arrondie; ils ont le front bas, les yeux petits et noirs, les lèvres larges, épaisses et arrondies. En général ils manquent absolument de barbe, ou ils n'en ont qu'une petite touffe peu fournie sur la pointe du menton. Cependant, ce défaut a peut-être une cause factice, puisque quelques-uns d'entre eux, et particulièrement les vieillards, portent une barbe épaisse, et même des moustaches. Leurs sourcils sont peu fournis et toujours droits; mais ils ont une quantité considérable de cheveux très-durs, très-forts, et sans aucune exception noirs, lisses et flottants sur les épaules. De grossiers vêtements de lin, des couvertures de peau d'ours ou de loutres marines, les couleurs rouges, noires et blanches dont ils enduisent leurs corps, tout leur costume ordinaire retrace l'image de la misère et de l'ignorance. Leur équipage de guerre est bizarre. Ils s'affublent la tête de morceaux de bois sculptés qui représentent des têtes d'aigles, de loups, de marsouins. Plusieurs familles demeurent ensemble dans une même cabane; des demi-cloisons en bois donnent à ces huttes l'air d'une écurie. Quelques-unes de leurs étoffes de laine, quoique fabriquées sans le secours d'un métier, sont très-bonnes et ornées de figures d'un coloris éclatant. Ils sculptent en bois des statues grossières.

Leurs pirogues légères, plates et larges, voguent sur les flots d'une manière assurée, sans l'aide d'un *balancier;* distinction essentielle entre

les canots des peuplades américaines et celles des parties méridionales des Grandes-Indes et des îles de l'Océanie.

Leur attirail de pêche et de chasse est ingénieux et d'une exécution heureuse : on remarque surtout une espèce de rame garnie de dents, avec laquelle ils accrochent les poissons. Cet instrument, ainsi que les javelots avec lesquels ils frappent la baleine, annoncent un esprit fort inventif. Le javelot est composé d'une pièce d'os qui présente deux barbes, dans laquelle est fixé le tranchant ovale d'une large coquille de moule qui forme la pointe; il porte deux ou trois brasses de corde; pour le jeter ils emploient un bâton d'environ 5 mètres de long, la ligne étant attachée à une extrémité, le javelot à l'autre, de manière à se détacher du bâton, comme une bouée, quand l'animal s'enfuit.

Les tribus qui habitent la Nouvelle-Géorgie diffèrent en taille, mœurs et manières de vivre; mais, pour les principaux traits, elles se rapprochent cependant toutes des habitants de Noutka. La dépopulation apparente des environs du port de *la Découverte* contraste singulièrement avec le grand nombre de crânes et autres ossements humains qu'on trouva ramassés ici, comme si toutes les tribus voisines y eussent établi leur commun cimetière. Lewis et Clarke ont observé les habitants de l'intérieur. En descendant des montagnes Rocheuses, ils virent plusieurs tribus qui ont l'habitude d'aplatir la tête de leurs enfants encore très-jeunes. Les *Solkouks* ont le crâne tellement aplati que le sommet de la tête se trouve sur une ligne perpendiculaire à celle du nez. Les idiomes des tribus diffèrent autant que leur physionomie. La langue des *Enouchours,* comprise par toutes les tribus qui habitent sur la Columbia au-dessus de la grande chute, est inconnue plus près de la côte, et on se sert de l'idiome des *Echillouts*, qui en diffère absolument. Le langage des *Killamouks* est très-répandu parmi les tribus qui demeurent au sud, entre la côte et le fleuve Multnomah. Ces Killamouks sont au nombre d'environ 10,000. Les *Koukouses,* voisins de ces derniers, mais plus reculés dans l'intérieur, sont d'une autre race; ils sont plus blancs et n'ont pas la tête aplatie. En général, le teint de toutes ces tribus, soit à tête ronde, soit à tête plate, est d'un brun cuivré, plus clair que celui des peuplades du Missouri et de la Louisiane. Vivant de pêche, ils accordent aux femmes plus de considération qu'elles n'en ont chez les peuples chasseurs. L'air maritime gâte leurs yeux et leurs dents. Les tribus aux environs de la grande chute de la Columbia construisent des maisons en bois, industrie qui ne se montre pas dans l'immense intervalle depuis cette chute jusqu'à Saint-Louis.

Quelques tribus de la *Nouvelle-Hanovre*, observées par Mackensie, offrent plusieurs traits qui nous rappellent les insulaires de Taïti et Tonga-tabou. Cependant on les regarde comme des Wakas. Les habitants de la rivière du *Saumon*, ou, comme ils la nomment, l'*Annahyou-Tessé,* vivent sous un gouvernement despotique; ils ont deux fêtes religieuses, l'une au printemps, l'autre en automne; dans leurs réceptions solennelles, ils étendent des nattes devant leurs hôtes. Le peuple s'assied par-devant en demi-cercle. Ils marquent leur amitié pour un individu en le revêtant de leurs propres habits; ils y joignent quelquefois l'offre de leur place au lit conjugal. Mais ces traits se retrouvent chez beaucoup d'autres peuplades de l'Amérique et de l'Asie. Ces peuples sont assez généralement d'une taille moyenne, forts et charnus; ils ont le visage rond, les os des joues proéminents, l'œil petit et d'une couleur grise mêlée de rouge, le teint à la fois olivâtre et cuivré. Leur tête prend la forme conique par la suite des pressions continuelles depuis l'enfance. Leurs cheveux sont d'un brun foncé. Ils font leurs habits d'une espèce d'étoffe tirée de l'écorce de cèdre, et quelquefois enlacée avec des peaux de loutre. Ils sont très-habiles sculpteurs; on voit leurs temples soutenus par des piliers de bois en forme de cariatides; ces figures sont, les unes debout, dans la posture des vainqueurs; les autres sont courbées et comme accablées sous un fardeau.

Les Indiens *Sloud-Couss* habitent l'endroit où la haute chaîne des Monts-Cascades commence à s'abaisser vers le bassin de la rivière de *Frazer,* ou *Tacoutché-Tessé,* cours d'eau de 120 lieues de longueur qui se jette dans le golfe de Géorgie. Ces Indiens ont la physionomie agréable et montrent beaucoup de propreté; les femmes, chez eux, ne sont point maltraitées. Ils conservent les ossements de leurs pères enfermés dans des caisses ou suspendus à des poteaux. Fidèles gardiens des effets que les voyageurs leur avaient laissés en dépôt, ils s'efforçaient de voler tout ce qu'ils voyaient dans les mains de ces mêmes étrangers.

Les Indiens nommés *Nanscoud* ou de la Cascade, les *Nagaïls* ou *Nagailers* et les *Atnahs* habitent sur le haut du Frazer. Parmi leurs divers idiomes, il y en a qui ressemblent aux langues des Chipiouans et d'autres nations du Canada.

Les *Carriers* ou *Tacullies* habitent aussi les bords du Frazer et ceux du lac de ce nom, qui donne naissance à cette rivière. Ils vivent de la chasse et de la pêche, habitent des huttes, et sont vêtus de peaux d'animaux ou de draps grossiers qu'ils obtiennent des facteurs de la Compagnie anglaise en échange de leurs fourrures. En hiver, ils se servent de traîneaux auxquels

ils attèlent de gros chiens. La polygamie est en usage chez eux. Leurs femmes ont soin du ménage et font les habits de toute la famille.

Vancouver a vu, sur la côte, des villages qui étaient placés sur une espèce de terrasse artificielle, et dont la représentation, gravée dans l'atlas de ce voyageur, rappelle un peu les *hippa's* de la Nouvelle Zélande. Le village de *Chélaskys,* dans le détroit de Johnston, quoique composé de misérables huttes, est décoré de figures qui paraissent avoir un sens hiéroglyphique; cette espèce de peinture est répandue sur toute la côte nord-ouest.

Quittons la région du nord-ouest ou de Columbia, et franchissons les montagnes Rocheuses (Rocky-Mountains). Nous voyons s'incliner vers la baie d'Hudson, et vers les mers glaciales inconnues, un immense pays entrecoupé de lacs, de marais et de rivières plus qu'aucune autre région du globe. Peu de montagnes s'élèvent au-dessus de cette plaine sauvage et glaciale. Les nombreuses eaux de ces contrées peuvent, ainsi que nous l'avons dit en décrivant l'aspect général de la Nouvelle-Bretagne, se réduire à deux classes. Les unes s'écoulent vers l'océan Arctique, les autres portent leur tribut à la baie ou mer d'Hudson. Cette division physique, en deux grands versants, sera celle que nous adopterons pour la rapide description qui va suivre; elle est d'ailleurs d'accord avec les divisions les plus récentes de la Nouvelle-Bretagne, que la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson partage en *factoreries* [1] ou *districts,* qui empruntent leur nom aux fleuves qui les sillonnent. Nous les passerons successivement en revue; commençons par ceux qui dépendent du bassin de l'océan Arctique.

Le plus voisin des montagnes Rocheuses est le districtde la *rivière de la Paix*, qui s'étend entre les 55^e et 60^e parallèles; il est arrosé par la *rivière de la Paix* (*Peace-River*)*;* elle prend naissance par deux branches *septentrionale* et *méridionale* dans les Montagnes à Pic, Peak-Mountains, et vient se jeter dans le grand lac de l'Esclave, en communiquant avec le lac d'Athabasca; de ce dernier lac à celui de l'Esclave, elle coule du sud vers le nord, et porte le nom de *rivière de l'Esclave.* Les principaux établissements de la Compagnie anglaise sont, dans ce district: les forts *Mac-Leod, Rocky-Mountain-House, Saint-Jean, Dunvegan* et *Vermillon,* situés sur la rivière de la Paix. La rivière de la Paix est accompagnée, à une certaine distance de sa rive gauche, par les *monts Carribœuf.* Ce district est habité par les Chipeways ou Chipiouans et les Crees.

[1] Carte de l'Amérique du nord dédiée à l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, et dressée d'après les derniers documents qu'elle a fournis; par M. *J. Arrowsmith.* — Londres, 25 avril 1850, in-f°.

Le district du *Petit Lac de l'Esclave* (*Lesser-Slave-Lake*), est au sud-sud-est du précédent; il est moins étendu et doit son nom au principal lac qu'il renferme; la rivière d'*Athabasca* ou de *la Biche* y prend sa source, près du *Mont Brown*, élevé de plus de 5,300 mètres. Cette rivière, qui communique avec le Petit Lac de l'Esclave, vient, après plusieurs chutes et rapides, tomber dans le lac d'Athabasca, auquel elle donne son nom. Les établissements de la Compagnie sont, dans ce district : *Henry's-House*, *Jaspen's-House* et les forts *Assiniboine* et du *Petit Lac de l'Esclave*.

Le district d'*Athabasca* entoure le lac de ce nom qui est en communication à son extrémité occidentale avec la rivière de la Paix, et forme avec celle-ci la rivière de l'Esclave. Les établissements de la Compagnie sont ici les forts *Chipewyan*, *Widderbune* et *Fond-du-Lac*, sur le lac même, et le fort *Pierre-au-Calumet*, sur la rivière. Vers son extrémité orientale, ce lac communique avec le lac Wollaston et le lac des Rennes, par la rivière Stône.

Le lac d'Athabasca est aussi appelé le *Lac des Collines;* il semble occuper le dos de pays qui sépare le versant de la mer d'Hudson de celui de l'océan Arctique.

Le district du *Grand Lac de l'Esclave* (*Great-Slave-Lake*), est au nord du précédent. Outre la rivière de l'Esclave, le lac qui lui donne son nom reçoit encore de nombreux cours d'eau; il donne naissance à la Mackensie, vers son extrémité occidentale; vers l'orient, il est entouré de montagnes, dont les principales sont : le mont *Mac Leod* et le mont *Tal-Thel-Leh*. Les établissements de la Compagnie dans ces parages sont les forts *Résolution*, *Providence* et *Reliance*, sur le lac même. Le lac de l'Esclave a plus de 100 lieues de long sur 50 à 60 de largeur; il est semé d'îles couvertes de grands arbres semblables à des mûriers. Mackensie le trouva couvert de glaces dans le milieu du mois de juin 1789.

Le district de la *rivière Machensie* (*Mac-Kensies river*), est très-vaste; il s'étend entre le district du Grand Lac de l'Esclave à l'est, celui de la rivière de la Paix au sud, et l'Amérique russe à l'ouest. Nous avons dit que la Mackensie sortait du Grand Lac de l'Esclave; c'est le plus grand cours d'eau de ces régions polaires; elle reçoit de nombreux affluents, parmi lesquels nous citerons, sur la rive gauche, la rivière *Liard* ou *de la Montagne*, qui est formée par plusieurs branches descendant en torrents des Monts du Pic (*Peak Mountains*), et la rivière *Peel*, qui descend du mont *Trafic* pour se confondre avec la Mackensie à son embouchure, où elle forme avec elle un delta très-étendu. Les établissements de la Compagnie sont les forts *Halket*, *Liard*, sur la rivière Liard; ceux de *Normand*, *Bonne-Espérance* et *Simp-*

son, sur la Mackensie, et celui de *Mac-Pherson,* sur la rivière de Peel. La Mackensie communique avec le lac du *Grand-Ours* par la rivière du même nom. La Compagnie ne possède qu'un poste sur le lac du Grand-Ours, c'est le fort *Confidence,* situé à l'embouchure de la rivière *Dease.*

Tous ces lacs et ces fleuves offrent un cours d'eau non interrompu de plus de 600 lieues ; c'est le pendant des magnifiques fleuves de la Sibérie. Pourquoi faut-il que ces superbes rivières arrosent inutilement des déserts glacés? Car ces districts, à peine visités de loin en loin par le chasseur du Canada, ne voient errer dans leurs vastes solitudes que quelques rares tribus d'Indiens aux noms bizarres, tels que les *Indiens-Nahathaway,* les *Indiens-Castors,* les *Indiens-Chiens,* les *Indiens-Querelleurs,* les *Indiens-Cuivre*, les *Indiens-Strongbow,* appartenant tous à la grande famille des *Chipeways.*

En nous dirigeant ainsi du sud au nord, nous voyons disparaître les dernières traces de la végétation. Dépassons le 65e parallèle, et le *pays des Eskimaux* se présente à nous dans son affreuse nudité. Mais comment décrire convenablement des contrées ingrates à peine entrevues par de hardis voyageurs? Quel intérêt donner à une sèche nomenclature de noms, de caps, de baies et de golfes? Quelle variété présenter dans le tableau tristement monotone de ces contrées glacées et ensevelies pendant plus de neuf mois sous les neiges? Nous essaierons cependant d'indiquer au lecteur les points les plus importants de cette contrée du continent américain.

A l'est de l'embouchure de la Mackensie, la côte se continue en suivant de l'ouest à l'est une direction à peu près parallèle au 70e degré de latitude boréale. On rencontre d'abord, à l'embouchure de la Mackensie, un vaste archipel découvert en 1789 par Mackensie, et visité en 1825 par Franklin; puis le *cap Dalhousie,* qui appartient peut être à une grande terre séparée du continent; la côte, alors, creuse la *baie de Liverpool ;* mais elle remonte bientôt vers le nord pour projeter, à la hauteur du 70e degré 50′, le *cap Bathurst.* On aperçoit ensuite la *baie de Franklin* et le *cap Parry;* des montagnes nues et décharnées se montrent alors à quelque distance dans l'intérieur des terres, ce sont les *monts Melville,* qui n'offrent pas une chaîne continue, mais bien une série de montagnes isolées : c'est sans doute entre deux d'entre elles que passe la *rivière Roscoë,* dont on ne connaît que l'embouchure.

A la hauteur du 120e degré de longitude occidentale, on entre dans le *détroit du Dauphin* et de *l'Union,* formé par les terres Arctiques de Wollaston, de Victoria et par la côte du continent américain. Après avoir fran-

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

chi le *cap Krusenstern,* cette dernière se creuse pour former le vaste *golfe du Couronnement de George IV,* qui reçoit à l'ouest la *rivière Raë,* encore inexplorée, et la rivière *Coppermine* ou de *la Mine de Cuivre.* Cette rivière, découverte par Hearne en 1771, n'est pas très-considérable; elle traverse un grand nombre de lacs et forme une suite considérable de rapides et de cascades. Ses bords sont garnis de collines et de montagnes dont la hauteur moyenne est de 700 mètres; c'est près de son embouchure que se trouve la mine de cuivre qui lui donne son nom. Au fond de la partie orientale du golfe du Couronnement, la mer, en pénétrant fort avant dans les terres, y détermine l'*entrée de Bathurst* et la *baie de Melville.* Au nord de cette dernière est la *Pointe Turn-Again* ou *du Retour,* qui forme avec la terre Victoria le *détroit de Dease.* Le golfe du Couronnement est très-étendu; il renferme de nombreuses îles que l'on désigne sous le nom d'*Archipel du duc d'York;* la Pointe de Turn-Again, que l'on nomme aussi la *presqu'île de Kent,* détermine, à l'entrée occidentale du détroit de Dease, le *cap Franklin,* et à son extrémité orientale le *cap Alexander.* Le continent américain se dirige alors, au dire de MM. Dease et Simpson, qui exploraient ces parages en 1838, vers le nord-est; il est uni, et ses bords sont tour à tour occupés par du sable fin, des cailloux aigus et des marécages. A la distance d'un à deux milles, la côte est bordée par une chaîne de collines pierreuses peu élevées, revêtues çà et là d'une sombre verdure, et donnant naissance à une multitude de ruisseaux et de petites rivières qui vont se jeter dans la mer. A deux lieues de la côte, une colline, haute d'environ 200 mètres, a été nommée par M. Dease *mont George,* en l'honneur du gouverneur Simpson. Elle pourra être un point remarquable pour la reconnaissance dans un voyage vers l'intérieur.

La *baie du Labyrinthe* se présente ensuite en face de l'île Melbourne; puis la côte suit assez régulièrement la direction ouest-est; mais bientôt elle se dirige vers le nord et forme la *presqu'île Adélaïde*, qui détermine, avec la terre Arctique du roi Guillaume IV, le *détroit de Simpson.* A l'est se creuse un nouveau golfe très-profond qui communique avec le *lac Franklin.* Ce lac reçoit lui-même une des plus grandes rivières de ces contrées, la *rivière de Back* ou du *Grand-Poisson,* désignée aussi sous le nom de *Thleoui-Cho-Detzeh;* elle vient de la région du lac de l'Esclave, avec lequel elle communique sans doute, et n'arrive à l'Océan qu'après avoir traversé, plusieurs lacs, dont le plus important a été nommé *Macdougal* par le capitaine Back, qui visitait la rivière en 1835. Son cours est semé de rapides, de cascades, de barrages et de rochers dangereux; elle a 220 lieues de long.

Après le *cap Victoria,* situé à l'est de son embouchure, commence l'inconnu ou l'indéterminé. Laissons, avec les terres Arctiques, les grandes presqu'îles de *Boothia-Felix* et de *Melville,* séparées entre elles par le *golfe de Boothia* et la *baie Committee,* et dirigeons-nous au sud-est, vers l'*entrée de Chesterfield,* canal très-profond, situé au nord-ouest de la mer d'Hudson.

Nous allons visiter maintenant chacun des districts qui appartiennent au bassin de cette mer, en commençant par ceux du nord. Nous entrerons d'abord dans une contrée qui dépendait des Nouvelles-Galles septentrionales et qui forme aujourd'hui le district de *Churchill.* Ce district est très-grand ; il s'étend de l'entrée de Chesterfield, au nord, à la rivière de Churchill, au sud, et des lacs des Rennes et Wollaston, à l'ouest, à la mer d'Hudson, à l'est ; il est couvert de grands lacs, tels que ceux de *Doobaunt,* de *Yath-Kyed,* de *North-Lined* et de *Big,* qui communiquent entre eux par des canaux. Le seul établissement de la Compagnie anglaise que nous puissions nommer est le fort de *Churchill,* à l'embouchure de la rivière du même nom dans la mer d'Hudson.

Le district de la *rivière Anglaise* (*English river*), est situé au sud de ceux du Petit Lac de l'Esclave et d'Athabasca, qui appartiennent au versant de l'océan Arctique ; il en est séparé par des collines qui quelquefois s'élargissent en plateaux, et il doit son nom à son cours d'eau principal, que l'on appelle, dans la partie inférieure de son cours, le *Missinippi* ou *Churchill.* Cette rivière communique avec le lac des Rennes, et, par celui-ci et la *rivière Stone,* avec le lac d'Athabasca. Cette communication, qui met en rapport les deux versants de l'océan Arctique et de la mer d'Hudson, serait précieuse si elle avait lieu sous un climat plus tempéré. Les établissements de ce district sont les forts *Methye, la Croix, la Rouge* et *Carribeau.*

Le district de la *rivière Nelson* (*Nelson river*), est à l'orient du précédent ; il comprend le cours inférieur du Churchill et celui du Nelson ; il renferme les forts *Nelson* et *Split.*

Le district d'*Yorck,* voisin du précédent, formait avec lui la partie septentrionale des Nouvelles-Galles. Les établissements de la colonie sont ici *York* et *Fort-Nelson,* sur la mer d'Hudson.

Le district de *Saskatchawan* est situé au sud du Petit Lac de l'Esclave et sur les confins des Etats-Unis ; il est séparé de la région de Columbia par le revers oriental des montagnes Rocheuses. La rivière qui lui donne son nom est formée par deux branches qui descendent de ces montagnes ; la branche du nord descend du mont Hooker, qui a 5,200 mètres d'altitude ; ces deux branches se réunissent près de l'établissement de Nippewen ; la

rivière qu'elles forment vient se jeter dans le lac Ouinipeg, lac qui a plus de 60 lieues de long sur 30 à 40 de large. Ses bords s'ombragent d'érables à sucre et de peupliers; ils présentent des plaines fertiles où croît le riz de Canada. Ce lac, qui reçoit encore la grande rivière des *Assinipoils,* appelés aussi *Assiniboins,* unie à la *rivière Rouge,* se décharge dans la baie d'Hudson par les rivières *Nelson* et *Severn.* Le lac Ouinipeg (Winipeg) est l'ancien lac *Bourbon* des Français, et le fleuve *Bourbon* se composait du Saskatchawan et du Nelson. La partie méridionale de ce district est couverte de montagnes et de collines qui séparent le bassin de la mer d'Hudson de celui du Missinippi; les principaux établissements de la Compagnie sont: *Acton, Edmonton, Fort-Saint-George, Manchester-House, Fort-Pitt* et *Carlton-House,* sur la Saskatchawan septentrionale; *Chester-Field,* et *Maison du Sud* sur la Saskatchawan méridionale.

Le district de *Cumberland* est au sud de celui de la rivière anglaise, dont il est séparé par une série de hauteurs; il comprend le cours inférieur de la Saskatchawan. Ses principaux établissements sont ceux de *Cumberland* et les forts de *Moose,* de *Finlay-House* et de *Nippewen.*

Le district de la *rivière des Cygnes* (*Swan river*), est situé entre la branche méridionale de la Saskatchawan et les lacs *Ounipegous* et *Manitoba.* La rivière Assiniboine y prend sa source; il doit son nom à la petite rivière et au lac des Cygnes. Les établissements de la Compagnie sont ici: les forts *Capot, Pelly, Hibernia, Hellice, Swan-House* et *Dauphin-House.*

Au nord du lac Ouinipeg est le petit district de *Norvége* (*Norway*), qui doit son nom à son apparence physique. Les établissements qu'il renferme sont ceux de *Norway-House* et *Jack-House.*

Dans le district de *Ouinipeg,* qui comprend les parties méridionales des lacs Manitoba et Ouinipeg, nous citerons: *Manitoba-House* et le fort *Alexander,* un des plus importants comptoirs de la Compagnie.

Le district de la *rivière Rouge* (*Red river*), est resserré entre les lacs dont nous venons de parler et la frontière des Etats-Unis; il doit son nom à la rivière qui vient de ce dernier pays; elle reçoit sur la rive gauche la rivière Assiniboine. La Compagnie anglaise y possède la bourgade d'*Assiniboia, Brandon-House* et le fort *Garray.*

Le district du *lac Rainy* (*Rainy lake*), est aussi sur la frontière des Etats-Unis; il s'appuie à l'ouest sur le précédent, et à l'est il s'étend jusqu'au lac Supérieur, sur lequel il possède les établissements de *Michipicoton,* du fort *Peak* et *Fort-William.* Ce dernier est peut-être le plus important de ceux

que nous avons nommés jusqu'ici; on peut le considérer comme l'entrepôt principal de tout le commerce de pelleteries de l'intérieur de l'Amérique du Nord.

Raseiganagah est un petit port de la Compagnie sur la frontière des Etats-Unis; cet établissement doit son nom au fort *Rainy*, situé sur les bords du *lac Rainy* ou *Français*, qui sépare les possessions anglaises de celles des Etats-Unis.

En quittant le bassin du lac Ouinipeg pour se diriger au nord vers la mer d'Hudson, on entre dans le district d'*Islande* (*Island*), qui prend le nom d'un des petits lacs qu'il renferme; il s'étend du nord-ouest au sud est, du *lac Holy* au *lac Chat*. Les établissements qu'il renferme sont : *Oxford-House, Albany-House* et les forts *Windy* et du *Chat*.

Le district de la *Saverne* (*Severn*) à l'est du précédent, et au sud de celui d'York est bien plu étendu que ceux-ci; il est baigné par la mer d'Hudson, et faisait partie des nouvelles Galles du Nord. Il doit son nom à la Saverne qui prend naissance au lac du même nom, et coulant du sud-ouest au nord-est, vient tomber dans la mer d'Hudson après avoir reçu plusieurs affluents. La Compagnie anglaise y possède quelques-uns de ses plus anciens établissements. Nous citerons le *Fort Savern* à l'embouchure de la rivière, le *Fort Trout* et le *Fort Weenisk* sur les lacs du même nom, enfin *Severn-House*. La côte qui avoisine la mer d'Hudson est ici basse et marécageuse.

Le district d'*Albany* doit son nom à la rivière Albany qui se jette dans la mer d'Hudson; il est au sud du précédent, et comme lui, il renferme un grand nombre de petits lacs parmi lesquels nous citerons ceux de *Miminiska*, de *Saint-Joseph* et de *Long*. Les principaux établissements qu'il renferme sont: *Albany*, dans une île située à l'embouchure de la rivière, *Henley-House, Glocester* et *Osnabourg-House*. Le district de *Moose* s'appuie sur le Haut-Canada, la rivière et le fort de *Moose* lui donnent leur nom; le fort Moose-Factory, est bâti dans une jolie petite île à 3 milles de la mer d'Hudson; il n'est remarquable que par l'élégance de sa construction et par sa position géographique. Quant aux familles indiennes qui y viennent faire la traite, leur nombre n'excède pas à cinquante, formant une population d'environ deux cent cinquante âmes; mais comme ce fort est situé à l'extrémité sud de la rade, tous les ports environnants, à plus de 400 lieues à la ronde, y envoient leurs pelleteries. Un navire venant chaque année d'Angleterre, avec des munitions et des vivres pour l'approvisionnement de ces diverses stations, s'en retourne chargé de riches et précieuses four-

rures; les autres établissements sont ceux de *Brunswich*, de *Nouveau-Brunswich*, et de *Fredérick-House*. Le lac *Abbitibbé* donne son nom au district qui s'étend à l'est de celui de Mouse; il a pour limites au sud les montagnes qui le séparent du Bas-Canada, et au nord, il est baigné par les eaux de la baie de James. *Abbitibbé-House*, sur les bords du lac, paraît en être le seul établissement important avec *Hannah-House*, située au fond de la baie qui reçoit la rivière de *Harricanaw*. Le dernier district de la Compagnie anglaise que nous nommerons, est celui de *Rupperts-Rivers*; il occupe la côte orientale de la baie de James et s'étend jusqu'à la rivière Grande Baleine. Ce district a été formé aux dépens de la province de Maine oriental, dépendante de la sauvage presqu'île du Labrador; les principaux établissements sont ici *Ruperts-House*, les forts du *Maine* et de *Baleine*.

Tels sont les districts ou factoreries en lesquels se décompose le *Territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson*. Cette puissante Compagnie a été fondée en 1821 par la fusion de l'ancienne *Compagnie de la baie d'Hudson*, qui datait de 1669, avec celle du *Nord-ouest* ou de *Montréal*. Les établissements qu'elle possède ne consistent guère qu'en maisons palissadées et défendues par des fossés; quelques-uns cependant, dans la région méridionale, promettent de devenir des centres de population importants, et déjà peuvent-ils être décorés du nom de villages. Les nombreux employés de la Compagnie font un important commerce de fourrures avec les indigènes. Ceux-ci appartiennent à trois nations différentes, les Esquimaux, les Chipéouays et les Knistenaux.

Les *Esquimaux* ou *Eskimaux* habitent depuis le golfe Welcome jusqu'au fleuve Mackenzie, et probablement jusqu'au détroit de Béring; ils s'étendent au sud jusqu'au lac de l'Esclave; au nord, ils s'arrêtent sur les bords de la mer Polaire ou prolongent leurs courses dans un désert glacé. Petits, trapus et faibles, mais bien proportionnés, ces hommes polaires ont le teint moins cuivré que d'un jaune rougeâtre et sale. Ils ont les épaules larges, les mains et les pieds d'une petitesse remarquable; ils ont le visage plus long et en même temps plus large que celui des Européens; leur nez est petit; leurs yeux, noirs et petits, sont enfoncés et cachés en partie par des paupières épaisses; leur bouche est grande, leurs lèvres sont épaisses, leurs oreilles larges et mobiles, leurs cheveux noirs, longs et rudes. Ces hommes ont naturellement peu de barbe, et encore ont-ils le soin de l'épiler. Leurs huttes, de forme circulaire, sont couvertes de peaux de daims dans l'intérieur des terres, et de phoques sur les bords de la mer; on n'y entre qu'en rampant sur le ventre. Les canots, formés de peaux de veau marin cou-

sues sur une carcasse en bois ou en os de baleine, naviguent avec vitesse. Il y en a de deux sortes : ceux qu'ils nomment *kadjacs* ont 3 mètres de longueur sur 70 centimètres de largeur. Leur forme est celle d'une navette de tisserand ; au milieu de la peau qui les couvre se trouve un trou dans lequel se place l'Esquimau qui le dirige avec une rame longue d'environ 2 mètres, étroite au milieu, large et plate aux deux extrémités. S'il rencontre un champ de glace, il met son kadjac sur ses épaules, traverse l'obstacle et se remet à naviguer. Les canots appelés *cumiacs* sont construits de la même manière, mais plus grands et de la même forme que nos batelets : ils peuvent contenir jusqu'à vingt personnes. Ces sauvages travaillent patiemment une pierre grise et poreuse en forme de cruches et de chaudières ; les bords de ces vases reçoivent des ornements élégants. Ils conservent leurs provisions de viande dans des outres remplies d'huile de baleine. Ceux qui demeurent vers l'embouchure du fleuve Mackensie se rasent la tête, coutume particulière, mais qui ne suffit pas pour démontrer une origine asiatique. Les Esquimaux portent des vêtements faits de peaux d'animaux et principalement de phoques dont le poil est en dehors ; ils consistent, pour les hommes, en une tunique ronde que les femmes portent aussi, mais fendue sur le côté, en un pantalon et en bottines communes aux deux sexes ; les bottines des femmes montent jusqu'à la hanche, elles sont soutenues par des baleines, et elles leur servent à placer leurs enfants lorsqu'elles sont fatiguées de les porter dans leurs bras. Elles tressent leur cheveux en nattes auxquelles elles suspendent des dents et des griffes d'ours blanc, ornement qui constitue leur principale parure. Elles ornent leur figure d'une sorte de tatouage, de même que le reste du corps.

Pour éviter l'action de la trop grande lumière sur la glace et la neige, les Esquimaux portent une espèce de garde-vue composé d'une petite planche très-mince, percée de deux fentes étroites à travers lesquelles ils peuvent distinguer les objets.

Ils se nourrissent de chair de phoque, de baleine, de poissons et de différents gibiers qu'ils fument ou font cuire à demi. Ils mangent volontiers la chair crue, et sont très-friands de suif et de savon ; ils boivent avec délices de l'huile de poisson.

La cérémonie du mariage est chez eux très-simple : l'homme choisit une femme, quelquefois même il jette ses vues sur une jeune fille à la mamelle, et déclare qu'il la prend pour épouse. Lorsque celle-ci est en âge d'être mariée, les parents la conduisent chez le mari, qui a eu soin de préparer un repas après lequel les deux époux exécutent une danse de cérémonie ;

lorsque celle-ci est terminée, chacun des convives se retire en adressant à la mariée une exhortation pour lui rappeler ses devoirs d'épouse et de mère, et le mariage est terminé.

Le seul animal domestique qu'on trouve chez les Esquimaux est le chien, que l'on attèle, comme en Sibérie, à un petit traîneau qui peut contenir une ou deux personnes. Il ressemble à nos chiens de bergers; quelquefois son poil est tacheté, d'autres fois noir et plus souvent blanc. Il a les oreilles droites et courtes comme celles du renard. Il n'aboie point; son cri est une sorte de grognement. Son ennemi naturel est le loup, animal très-féroce et très-hardi dans les régions hyperboréennes.

Les *Chipéouays*, qu'on nomme aussi *Chippeways* et *Chippewas*, ont été observés par Mackensie entre le lac de l'Esclave et le lac Atapeskow ou Athabasca; ils paraissent s'étendre jusqu'aux montagnes Rocheuses à l'ouest, et jusqu'aux sources du Missouri au sud-ouest. Quelques voyageurs portent leur nombre à 30,000, d'autres à 16,000, et le major Pike à 11,000 seulement. Ceux qui habitent les environs du fort Chipewyan se donnent le nom de *Sa-issa-Dinnis* (hommes du soleil levant). Les *Indiens-Serpents*, les *Cattanachowes* et d'autres tribus en semblent des démembrements. Une branche des Chippeways est répandue dans le territoire des États-Unis. Quoiqu'un peu moins cuivrés et un peu moins barbus que les peuples voisins, les Chippeways n'ont pas le teint mongol. Leurs cheveux, lisses comme ceux des Américains, ne sont pas toujours de couleur noire. Ils se font, en peau de daim, un vêtement très-chaud et très-solide.

Quoique très-pacifiques entre eux, ces Indiens sont continuellement en guerre avec les Esquimaux, sur lesquels la supériorité du nombre leur donne un avantage considérable. Ils égorgent tous ceux qui tombent entre leurs mains, car la crainte leur a donné le principe de ne jamais faire de prisonniers. Ils se soumettent aux Knistenaux, qui sont bien moins nombreux.

La contrée que les Chippeways appellent leur pays n'a que très-peu de terre végétale : aussi ne produit-elle presque pas de bois ni d'herbe. Ce qu'on y trouve en quantité, c'est de la mousse que paissent les daims. Une autre mousse croît sur les rochers et sert d'aliment aux hommes. On la fait bouillir dans de l'eau, et en se dissolvant elle forme une substance glutineuse assez nourrissante. Le poisson abonde dans les lacs Chippeways, et des troupeaux de daims couvrent leurs collines. Mais quoiqu'ils soient les plus clairvoyants et les plus économes des sauvages de l'Amérique septentrionale, ils ont beaucoup à souffrir de la disette en certaines années.

Les Chippeways se prétendent les descendants d'un chien : aussi regardent-ils cet animal comme sacré. Ils se figurent le créateur du monde sous la figure d'un oiseau dont les yeux lancent des éclairs et dont la voix produit le tonnerre. Les idées d'un déluge et de la longue vie des premiers hommes leur sont héréditaires.

On peut considérer comme une branche des Chippeways les tribus désignées par Hearne sous le nom d'Indiens du nord, et qui demeurent entre la rivière du Cuivre et la baie d'Hudson jusqu'à la rivière de Churchill. Ces Indiens du nord sont en général d'une taille moyenne, bien proportionnés et forts; mais ils manquent de cette activité, de cette souplesse si naturelles aux Indiens dont les tribus habitent les côtes méridionales et occidentales de la baie d'Hudson. La couleur de leur peau approche de celle du cuivre foncé. Leurs cheveux sont noirs, épais et lisses comme ceux des autres Indiens. A l'instar des Chippeways, ils prétendent devoir leur origine aux amours de la première femme avec un chien, qui, la nuit, se transformait en un beau jeune homme.

Très rusés pour attraper quelques petites aumônes, ils sont pourtant très-pacifiques et ne s'enivrent point. La femme n'est chez eux qu'une espèce de bête de somme. Qu'on demande à un Indien du Nord en quoi consiste la beauté, il vous répondra qu'une figure large et plate, de petits yeux, des joues creuses dont chacune offre trois ou quatre traits noirs, un front bas, un menton allongé, un nez gros et recourbé, un teint basané et une gorge pendante la constituent véritablement. Ces agréments augmentent beaucoup de prix lorsque celles qui les possèdent sont capables de préparer toutes sortes de peaux, d'en former des habits, de porter de 50 à 70 kilogrammes en été, et d'en tirer un plus lourd en hiver. L'usage de la polygamie leur procure un plus grand nombre de ces servantes soumises, fidèles et même affectionnées. Lorsqu'ils ont reçu un affront quelconque, ils provoquent leur ennemi à une lutte; le meurtre est très-rare parmi eux. L'homme qui a versé le sang de son compatriote est abandonné par ses parents et ses amis; il est réduit à une vie errante, et dès qu'il sort de sa retraite, chacun s'écrie : « Voilà le meurtrier qui paraît! »

A l'ouest du lac Ouinipeg, les *Assiniboins*, peuplade de Sioux, au nombre d'environ 4,000, élèvent beaucoup de chevaux et se nourrissent de bisons, de daims, d'ours et d'antilopes. Chez eux, chaque homme, pendant l'été, parcourt le pays en chassant à cheval, et l'hiver en traîneaux, auxquels ils attèlent de gros chiens.

Les *Knistenaux*, appelés *Cristinaux* par les anciens Canadiens, et *Kil-*

listonous par quelques modernes, parcourent ou habitent tout le pays au sud du lac des Montagnes jusqu'aux lacs du Canada, et depuis la baie d'Hudson jusqu'au lac Ouinipeg. Ils sont d'une stature médiocre, bien proportionnés et d'une extrême agilité. Des yeux noirs et perçants animent leur physionomie agréable et ouverte. Ils se peignent le visage de diverses couleurs. Ils portent des habits simples et commodes, coupés et ornés avec goût; mais quelquefois ils courent à la chasse, même dans le plus grand froid, presque entièrement nus. Il paraît que, de tous les sauvages de l'Amérique septentrionale, les Knistenaux ont les femmes les plus jolies. Leur taille est proportionnée, et la régularité de leurs traits obtiendrait des éloges en Europe. Elles ont le teint moins brun que les autres femmes sauvages, parce qu'elles sont beaucoup plus propres. Ces sauvages sont naturellement doux, probes, généreux et hospitaliers lorsque le funeste usage des liqueurs fortes n'a pas changé leur naturel. Ils ne comptent pas la chasteté au nombre des vertus, et ne croient pas que la fidélité conjugale soit nécessaire au bonheur des époux. Ils offrent leurs femmes aux étrangers; ils en changent entre eux à la manière de Caton. Les brouillards qui couvrent les marais sont censés être les esprits des défunts.

Les *Knistenaux* sont au nombre d'environ 24,000, et comptent 3,000 guerriers.

Le vaste enfoncement des eaux de l'océan Atlantique, dans les terres de l'Amérique septentrionale, qui, commençant par le *détroit* dit d'*Hudson*, s'élargit ensuite sous le nom de *baie d'Hudson*, est à proprement parler une véritable *mer*. En effet, peut-on refuser ce nom à une étendue de plus de 450 lieues de longueur du sud au nord, et de plus de 250 de largeur de l'est à l'ouest? Au sud, elle offre un autre enfoncement de 100 lieues de longueur et de 60 de largeur, improprement appelé *baie de James*, bien que ce soit un golfe qui présente lui-même des baies profondes dans sa partie méridionale. Les côtes de la mer d'Hudson sont en général élevées et bordées de rochers; la profondeur de ses eaux est de 150 brasses au milieu. La mer n'est bien libre dans cette baie que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre, encore y rencontre-t-on alors assez souvent des glaçons qui jettent les navigateurs dans un grand embarras. Dans le temps qu'on se croit loin de ces écueils flottants, un coup de vent, une marée ou un courant assez fort pour entraîner le navire et l'empêcher de gouverner, le pousse tout à coup au milieu d'une infinité de monceaux de glace qui semblent couvrir toute la baie.

De nombreuses îles s'élèvent du sein des eaux dans les parties méridio-

nale, orientale et septentrionale de cette mer. Au sud, la plus grande est celle d'*Agomisca ;* au nord, celle *Mansfield,* et, plus au nord encore, plusieurs grandes îles qui dépendent des Terres arctiques, que nous avons décrites.

La mer d'Hudson nourrit une petite quantité de poissons, et c'est sans succès qu'on y a tenté la pêche de la baleine ; les coquillages n'y sont pas plus nombreux. Mais les lacs, même les plus septentrionaux, abondent en poissons excellents, tels que brochets, esturgeons, truites. Leurs bords sont peuplés d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels on remarque plusieurs espèces de cygnes, d'oies et de canards.

Rien n'est plus affreux que les environs de la baie d'Hudson. De quelque côté qu'on jette la vue, on n'aperçoit que des terres incapables de recevoir aucune sorte de culture, que des rocs escarpés qui s'élèvent jusqu'aux nues, qu'entrecoupent des ravins profonds et des vallées stériles où le soleil ne pénètre point, et que rendent inabordables des glaces et des amas de neiges qui semblent ne fondre jamais.

Les côtes orientales de la baie d'Hudson font partie de la péninsule de *Labrador.* Cette terre, de forme presque triangulaire, projette une autre de ses faces sur le bras de mer appelé *détroit de Davis,* et s'appuie avec le troisième côté sur le Canada et le golfe Saint-Laurent. Détaché ainsi des Terres arctiques, le Labrador devrait tenir un peu de la nature des régions froides et tempérées; mais, soit à cause de l'élévation de ses montagnes encore à peu près inconnues, soit par l'influence des brouillards perpétuels dont les mers voisines sont couvertes, c'est un pays aussi glacial que ceux à l'ouest de la baie d'Hudson. Le voyageur Cartwright assure avoir trouvé une famille d'indigènes logée dans une caverne creusée dans la neige; cette demeure extraordinaire avait 2 mètres de haut, 3 à 4 de diamètre, et la forme d'un four. Un grand morceau de glace servait de porte d'entrée. Une lampe éclairait l'intérieur, où les habitants étaient couchés sur des peaux. Non loin était une cuisine également construite en neige.

La région dont nous nous occupons fut découverte en 1496 par les Portugais, qui la nommèrent *Terra-Labrador* (Terre du Laboureur). Les Anglais l'appellent *New-Britain.*

Tout ce que l'on connaît du Labrador est un amas de montagnes et de rochers, entrecoupé de rivières et de lacs sans nombre. On sait aussi que les montagnes y sont couvertes de neige toute l'année. Les plus hautes de ces montagnes, qui ne paraissent pas s'élever à plus de 1,000 mètres, s'étendent le long de la côte orientale. En s'éloignant des côtes, le pays

prend un aspect moins triste ; les roches arides disparaissent, et l'on voit s'étendre au loin des forêts de sapins, de mélèzes, de bouleaux et de peupliers. Toutefois, passé le 56e parallèle, ces arbres font place à des arbustes qui disparaissent à leur tour sous le 60e degré.

Les principaux animaux du Labrador sont : le renne, l'ours noir et l'ours blanc, le loup, le renard, le chat sauvage, le carcajou, la martre, le castor, la loutre, le lièvre, l'hermine et le porc-épic. Les oiseaux les plus sédentaires sont : l'aigle, le faucon et la perdrix. Les courlis sont très-abondants. On n'y voit ni reptiles venimeux ni insectes, à l'exception de myriades de moucherons fort incommodes.

Suivant le missionnaire Herzberg, de la société des frères moraves, la neige commence à fondre au mois de mai ; cependant il en tombe souvent encore de nouvelle, et vers le commencement de juin il gèle fréquemment la nuit. Au mois de juillet, la neige a disparu dans les vallées exposées au sud. La floraison des plantes commence alors, et dans le mois d'août elles portent des fruits. A peine à la fin de ce mois, on voit la neige tomber, et en septembre l'hiver a recommencé. Ainsi, ces malheureuses contrées sont privées de nos deux plus agréables saisons, le printemps et l'automne. L'hiver est tellement rigoureux que la glace des lacs a jusqu'à 3 mètres d'épaisseur.

Toutes les eaux sont extrêmement poissonneuses. Parmi les poissons, on distingue le saumon, la truite, le brochet, l'anguille et le barbeau. Les ours se réunissent en grandes troupes auprès des cataractes pour y prendre le saumon qui y remonte en très-grand nombre et dont ils sont très-friands. Il y en a qui plongent, poursuivent leur proie sous les eaux, et ne reparaissent qu'à 100 ou 200 pas de distance ; d'autres, plus paresseux ou moins agiles, semblent être venus là pour jouir du spectacle. Les castors y fourmillent ainsi que les rennes. L'air est plus doux dans l'intérieur des terres, où l'on aperçoit quelques vestiges de fertilité. Les vallées sont couvertes de pins et de pinastres. Il y croît beaucoup de céleri sauvage et des plantes antiscorbutiques. Le fait le plus bizarre qui nous soit transmis, c'est que les terrains tourbeux de la côte se couvrent de gazon après avoir été engraissés par les cadavres des phoques que la mer y rejette. Il faut en attendre la confirmation. On pourrait cultiver les parties méridionales ; mais il serait difficile de se défendre des ours et des loups, et le bétail ne pourrait quitter l'étable que trois mois de l'année. La côte orientale offre un escarpement stérile de montagnes rocheuses qui se revêtent en quelques endroits d'une tourbe noirâtre et de quelques plantes rabougries. Des brouillards

l'assiègent; cependant ils paraissent de moins de durée qu'à Terre-Neuve. Quoique la plus grande partie des eaux vienne de la neige fondue, cependant on n'y connaît point les goîtres. Des milliers d'îles couvrent cette même côte; elles sont peuplées d'oiseaux aquatiques, et particulièrement des canards qui donnent l'édredon.

Chaque année, plus de 2,000 navires anglais et américains, montés par plus de 24,000 hommes, vont pêcher sur les côtes du Labrador plus de 2,000,000 de quintaux de poisson, 10,000 peaux de veaux marins, et 6,000 tonneaux d'huile, formant une valeur de 28,000,000 de francs.

La plus célèbre production de ce pays est le labradorite, que l'on a longtemps appelé feldspath de Labrador, découvert par les frères moraves au milieu des lacs du canton élevé de *Kylgapied,* où ses vives couleurs se réfléchissaient au fond de l'eau. Les roches sont en général granitiques. Le district d'*Ungawa,* situé à l'ouest du cap *Chudleigh,* abonde en jaspe rouge, en hématites et en pyrites.

Les Esquimaux ont peuplé toutes les côtes septentrionales et orientales de cette contrée; ils vivent de la pêche. C'est parmi eux que les frères moraves ont fondé les trois colonies de *Nain,* d'*Okkak* et de *Hoffenthal,* ou *Hopedale.* Lorsqu'ils y abordèrent, les Esquimaux avaient la coutume de tuer les orphelins et les veuves, pour ne pas les exposer à mourir de faim. Les missionnaires, après leur avoir enseigné diverses pratiques utiles pour la pêche, bâtirent un magasin où chacun pût conserver son superflu; ils les engagèrent à mettre la dixième partie de côté pour les veuves et les orphelins. Voilà comment on convertit véritablement les peuples! Les autres lieux importants du Labrador sont : *Bardore-Bay,* sur le détroit de Belle-Ile, l'anse *le Blanc*, et *Forteresse-Bay* sur le golfe Saint-Laurent.

On évalue à 4,000 la population de cette péninsule; au point de vue administratif, elle dépend, ainsi que l'île voisine d'Anticosti, du gouvernement de Terre-Neuve, dont nous avons parlé dans le livre précédent.

Les Esquimaux du Labrador ont le visage plat, le nez court, les cheveux noirs et rudes, les mains et les pieds très-petits, et diffèrent des indigènes de l'intérieur par la barbe, qui manque à ceux-ci. Leur nourriture consiste principalement en chair de phoque et de rennes, et en poissons qu'ils mangent quelquefois crus et même dans un état de putréfaction.

Leurs vêtements consistent en une camisole à capuchon, des pantalons, des bas et des bottes en peaux de phoques, dont le poil est en dedans, du moins en hiver. Les femmes ont le même costume que les hommes, à l'ex-

ception que leurs bottes sont plus amples et que leur habit de dessus a une queue; elles ornent leur tête de petits objets en verroterie ou d'un cercle en laiton brillant.

En été, ces Esquimaux vivent dans des tentes de forme circulaire, construites en perches et couvertes de peaux cousues ensemble, et qu'ils transportent continuellement d'un lieu à un autre. Ils ont un grand nombre de chiens qui servent à tirer leurs traîneaux, et dont la chair leur sert quelquefois de nourriture et la peau de vêtements.

Leurs armes sont la javeline, l'arc et la flèche. Ils sont adonnés à la polygamie, mais leurs familles sont en général peu nombreuses. Ils n'ont ni gouvernement ni lois. Un homme n'est regardé comme supérieur à un autre que lorsqu'il se fait remarquer par son courage, sa force, ou le nombre des membres de sa famille.

Nain, le principal établissement des frères missionnaires moraves, est situé sur la côte orientale, vis-à-vis les îles *Hillsborough;* il possède un port assez bien abrité.

Une tribu particulière habite les montagnes méridionales; malheureusement le mélange avec les Canadiens français en a effacé les traits avant qu'ils aient pu être examinés avec soin. Cette peuplade, qui a adopté le rite catholique, se nourrit de rennes et de gibier; on ne les appelle que les *Montagnards*. Une autre tribu, nommée les *Escopics,* habite la partie occidentale.

LIVRE CENT SIXIÈME

Suite de la Description de l'Amérique. — Amérique Russe.

L'*Amérique Russe,* s'étend le long du détroit de Béring, et se prolonge, par la presqu'île d'Alaska en une longue chaîne d'îles, jusqu'aux terres asiatiques. Elle forme la *région nord-ouest de l'Amérique;* elle est comprise entre les 143^{me} et 170^{me} degrés de longitude occidentale, et entre les 51^{me}, 40′ et 71^{me} de latitude septentrionale : sa superficie est évaluée à 48,600 lieues carrées, et sa population à 61,000 habitants, dont environ 2,000 russes. Le comptoir de *Bodéga,* situé à quelques lieues au nord de San-Francisco, à l'embouchure de la Slavinska-Ross, en faisait autrefois partie, mais il a dû être abandonné aux Anglo-Américains.

L'Amérique russe se compose d'une partie insulaire et d'une partie continentale. La première comprend les îles de la mer de Béring et les îles répandues le long de la côte nord-ouest, entre le cap Élizabeth et l'entrée de Dixton.

La *mer de Béring* a dans sa plus grande longueur 550 lieues de l'est à l'ouest, et 400 lieues de largeur du sud au nord. Elle communique avec l'Océan glacial par le *détroit de Béring,* qui a plus de 150 lieues de longueur, sur 20 dans sa plus faible largeur et 40 dans sa plus grande. Vers le milieu de ce détroit les eaux ont environ 30 brasses de profondeur ; les navigateurs assurent que les grandes marées n'y sont pas sensibles. La mer de Béring communique aussi avec le Grand-Océan par ce que l'on appelle la *Grande-Porte,* espace qui sépare l'île de Cuivre des îles Aléoutiennes.

Dans la mer de Béring, que les Russes nomment aussi mer de Kamtchatka, nous distinguerons le groupe des *îles Pribylov,* composé des îles *Saint-Paul* et *Saint-George,* importantes pour la pêche du lion marin. L'île *Nounivach,* plus étendue que les précédentes, est habitée par quelques familles de pêcheurs. Enfin, dans le détroit de Béring, l'*île du Traîneau* et le petit groupe des *îles Saint-Diomède,* composé des trois îles *Batmanof, Kruzenstern* et *Fairway.*

La mer de Béring est fermée vers le sud, de la pointe de la presqu'île d'Alaska en Amérique à celle de Kamtchatka en Asie, par une chaîne d'îles que l'on appelle les *îles Aléoutiennes* ou *Aléoutes.* Ces îles sont généralement très-élevées, montagneuses, entourées d'écueils ou de bas-fonds ; plusieurs d'entre elles renferment des volcans en activité ; inhabitées pour la plupart, les principales sont seules fréquentées par les chasseurs russes, et servent de résidence à quelques peuplades de pêcheurs.

On divise les îles Aléoutiennes en plusieurs groupes, dont les dénominations indigènes sont *Chao,* ou les *Aléoutiennes* proprement dites des Russes ; *Negho*, ou les îles *Andréanoff* et *Lisii,* ou les îles aux Renards. Mais l'usage a prévalu de les comprendre toutes sous le nom d'*îles Aléoutiennes.* En effet, elles présentent une seule et unique chaîne ; elles ressemblent aux piles d'un immense pont qu'on aurait voulu jeter d'un continent à l'autre. Elles décrivent, entre le Kamtchatka en Asie et le promontoire d'Alaska en Amérique, un arc de cercle qui joint presque ces deux terres ensemble. On y en distingue douze principales, accompagnées d'un très-grand nombre d'autres petites îles et de rochers. L'île de *Cuivre* et celle de *Béring* se trouvent un peu détachées des autres et rapprochées de la

presqu'île de Kamtchatka. Aussi les avons-nous décrites à la suite de la Sibérie.

Les îles *Aléoutes,* ou Aléoutiennes proprement dites, sont au nombre de trois : *Attou, Agattou* et *Semitsche.* A l'est de celles-ci, se présente le groupe des Andréanoff, composé de plusieurs îlots peu importants et de vingt îles longues en général de 15 à 20 lieues ; ce sont : *Boulduire, Kiska, Kriseï,* ou l'île du Rat ; *Tanaga, Bobrowoï, Goroloï, Smisopotnoï* ou l'île des Sept-Cratères ; *Adahk, Sitkhine, Tagilak: Goulduir, Kakoup, Segoulla, Amtchatka, Krouelоï, Illak, Ounialea, Kouiouliok, Kanaga* et *Tchougoulla.*

A l'est de ces îles se trouvent celles des Renards (Ostrova Lisii), dont les principales sont : *Oumnak, Ounalaschka, Akoutan, Akoun, Ounimak, Spirkine, Calcaga, Sannakh, Choumaghine* et *Kadiak.*

Choumaghine forme un groupe avec douze autres îles très-petites, mais très-montagneuses, qui renferment beaucoup de loutres. Elles ont été découvertes en 1741 par le capitaine Béring ; il leur donna le nom d'un de ses matelots qui y fut enterré. Enfin, au sud-ouest de Kadiak, s'élève le petit groupe des îles *Eudoxie,* en russe *Eudokeiskia.*

Toutes ces îles ont un aspect tellement uniforme qu'il serait fastidieux de les décrire séparément. Elle ne diffèrent que par l'activité plus ou moins grande des volcans qu'elles renferment, et dont on porte le nombre à environ 24, et par le caractère de leur végétation.

La population de toutes ces îles réunies n'excède pas actuellement 5,000 habitants, dont les plus robustes et les plus agiles sont employés par les chasseurs russes. Ces peuples étaient autrefois beaucoup plus nombreux ; ils avaient des chefs, un gouvernement particulier et une religion nationale ; mais les Russes ont anéanti leur population avec leurs mœurs, leurs coutumes et leur liberté. Envoyés comme esclaves à la chasse et à la pêche, les insulaires périssent en grand nombre sur la mer ou dans des hôpitaux mal tenus.

L'île qui paraît posséder le plus grand nombre d'habitants est *Ounalaschka;* on l'appelle aussi *Agoun-Aliaska,* ou, suivant les habitants, *Nagounalaska;* elle a 30 lieues de longueur et 8 dans sa plus grande largeur. C'est un assemblage de montagnes arides, dont la plus considérable, appelée le pic *Makouchine,* élevé d'environ 2,000 mètres, est un volcan qui fume continuellement ; une autre montagne ignivome est l'*Agaghine,* qui eut une si violente éruption en 1802. Les vallées de cette île sont arrosées par de nombreux ruisseaux et offrent d'excellents pâturages. Des renards, des

souris à courte queue et des castors, sont presque les seuls mammifères que l'on y trouve. Sa population, décimée par les maladies épidémiques et les disettes, ne se compose aujourd'hui que de 600 à 800 individus, répartis dans 14 villages qui bordent les côtes occidentales, septentrionales et orientales.

Les insulaires d'Ounalaschka sont d'une taille médiocre, leur teint est brun; ils ont le visage rond, le nez petit, les yeux noirs; leurs cheveux, également noirs, sont rudes et très-forts; ils ont peu de barbe au menton, mais beaucoup sur la lèvre supérieure; en général, ils se percent la lèvre inférieure, ainsi que le cartilage qui sépare les narines, et y portent, comme ornements, des petits os façonnés ou de la verroterie. Les femmes ont des formes arrondies sans être jolies; elles se tatouent le menton, les bras, les joues; douces et industrieuses, elles fabriquent avec beaucoup d'art des nattes et des corbeilles. De leurs nattes, elles font des rideaux, des siéges, des lits. Leurs robes de peau d'ours ont le poil en dehors. Les baidares, ou pirogues d'Ounalachka, sont travaillées avec art; leurs formes sont pittoresques; à travers la peau transparente dont elles sont couvertes, on aperçoit les rameurs et tous leurs mouvements. Ces insulaires sont voués à des superstitions qui paraissent se rapprocher du chamanisme. Ils n'ont point de cérémonie de mariage. Quand ils veulent une femme, ils l'achètent du père et de la mère, et ils en prennent autant qu'ils en peuvent nourrir. S'ils se repentent de leur acquisition, ils rendent la femme à ses parents, qui alors sont obligés de restituer une partie du prix. Les peuples de cet archipel ne paraissent pas entièrement exempts d'un amour contre nature. Ils rendent les honneurs aux morts et embaument leurs corps. Une mère garde ainsi souvent son enfant privé de vie avant de le confier à la terre. Les restes mortels des chefs et des hommes riches ne sont pas du tout enterrés; suspendus dans des hamacs, l'air les consume lentement. La langue des Aléoutiens, différente de celle du Kamtchatka, paraît avoir quelque analogie avec les idiomes Yeso et des îles Kouriles. Dans l'île d'*Oumnak,* la plus voisine du continent, les Russes ont un évêque, un monastère, une petite garnison et un chantier de construction.

Ounimak, longue de 25 lieues et large de 10, renferme trois montagnes volcaniques, dont l'une, l'*Agaiedam,* qui jette continuellement de la fumée, eut une très-forte éruption en 1820. Le sommet de la seconde est fort irrégulier; elle se nomme *Chichaldinskoi*, et a 2,729 mètres d'altitude; le cône de la troisième, appelée *Kaïghinak*, semble être fendu et tronqué; les Russes ont dans cette île une petite garnison et un chantier de con-

struction ; elle est la résidence d'un évêque grec ; *Oumnak*, longue de 30 lieues et large de 5, renferme trois ou quatre volcans actifs ; celui du centre a vers sa base des sources d'eau chaude, dans lesquelles les habitants font cuire leur viande et leur poisson. Les îles *Akoutan, Amoukhta, Kanaghia, Tanaga, Akcha, Goreloï, Semisopotchnoï, Ounatchock, Chagaghil, Tana, Tchighinok, Oulaga, Geroloï, Sitkhine* et *Gotchim* ont toutes des volcans.

Le climat des îles Aléoutiennes est plus désagréable par l'humidité que par la rigueur du froid. La neige, très-abondante, ne disparaît qu'au mois de mai. Presque toutes ces îles présentent des montagnes très-élevées, composées de jaspe, de trachyte et de porphyre en partie vert et rouge, mais en général jaune, avec des veines de pierre transparente, semblable à la calcédoine.

Les seuls quadrupèdes de ces îles sont les renards et les souris ; parmi les oiseaux, on remarque des canards, des perdrix, des sarcelles, des cormorans, des mouettes et des aigles.

Les îles les plus rapprochées de l'Amérique produisent quelques pins, mélèzes et chênes. Les îles occidentales n'ont que des saules rabougris. La verdure a beaucoup d'éclat. Les montagnes produisent des mûres de buisson, et les vallées des framboises sauvages blanches et d'un goût fade.

L'île de *Kodiak*, ou *Kadiak*, appelée aussi *Kikhtak*, est montueuse et ntrecoupée de vallées ; sa longueur est d'environ 35 lieues, et sa largeur de 20. Ses habitants, qui s'appellent *Kaniaghes*, ou *Koniaghis*, sont au nombre de 3 à 4,000. Les habitations des insulaires de Kadiak, moins enfoncées que celles des Aléoutiens, sont à moitié cavernes et à moitié cabanes ; on y a même introduit le luxe d'une ouverture pour la sortie de la fumée. Les femmes sont idolâtres de leurs enfants ; quelques-unes les élèvent d'une manière très-efféminée. Elles souffrent que les chefs les choisissent pour objets d'un goût dépravé. Ces jeunes gens sont alors vêtus comme des femmes, et on leur apprend à s'occuper de tous les travaux du ménage.

Les productions végétales de l'île Kadiak sont le sureau, une immense quantité de framboisiers et de groseilliers, beaucoup de racines qui, avec le poisson, servent à la nourriture des habitants ; dans l'intérieur de l'île, les pins forment de très-grandes forêts et fournissent d'excellent bois de construction.

Saint-Paul, autrefois le chef-lieu de toutes les possessions russes en

Amérique, est situé dans la baie de *Liakhik* qui y forme un bon port. Cet établissement se compose des bâtiments de la Compagnie russe, d'une église, de plusieurs magasins, de quelques habitations de négociants et d'un petit nombre de cabanes occupées par des indigènes.

La petite île de *Sitkhinak* voisine de la précédente, est importante par sa population, qui est assez concentrée relativement à ces contrées si dépourvues d'habitants. Dans le golfe du Prince-Guillaume se trouve le petit groupe de *Tchalkha*; c'est dans la principale de ces îles que les Russes ont formé le petit établissement de ***Port-Etches*** défendu par un fort.

En allant vers le sud, suivons maintenant la côte nord-ouest qui, depuis le traité de 1825, appartient aux Russes, entre les 54 et 60 degrés de latitude, sur une profondeur de 10 lieues marines, et visitons les îles qui en dépendent ; ce sont les archipels de George III, du duc d'York et du prince de Galles. Couvertes de forêts de pins, ces îles sont, ainsi que celle de l'Amirauté, habitées par quelques peuplades qui se livrent au commerce des loutres marines.

L'*archipel du* ***Roi George III*** se compose de quelques petites iles et d'une plus étendue nommée *Sitka* par les naturels, du ***Roi George III*** par Vancouver et *Baranov* par les Russes ; un climat moins rigoureux y laisse croître avec vigueur le pin, le cèdre américain et plusieurs autres arbres ; on y cueille des baies d'un excellent goût ; le poisson y est abondant et délicieux ; le seigle et l'orge y ont réussi. C'est dans l'île de Sitka que se trouve le centre des opérations de la Compagnie russe des fourrures ; c'est la principale station de la Russie américaine. La *Nouvelle-Arkhangel*, petite ville d'environ 1,200 habitants est le siége du gouverneur général des possessions russes. Elle se compose d'une centaine de maisons toutes en bois, d'un port abrité de tous les vents, d'un chantier de construction pour les navires, d'un hôpital, d'un hôtel destiné au gouverneur et d'une église.

On y fait un commerce considérable de fourrures. La forteresse, garnie de 40 pièces de canon, donne au palais du gouvernement une sorte d'élégance qui contraste de la manière la plus pittoresque avec l'aspect sauvage des sites qui l'entourent. La maison réservée aux officiers, les magasins et les casernes, sont tenus avec la plus grande régularité ; l'hôpital fondé par la Compagnie commerciale, se fait remarquer par la propreté qui y règne. Le palais du gouvernement renferme une riche bibliothèque composée des meilleurs ouvrages russes et étrangers ; d'une collection d'objets rares ; enfin tout ce qui peut rendre la vie agréable dans un établissement aussi éloigné du monde civilisé.

L'*île de l'Amirauté* est remarquable par son étendue, par sa belle végétation, par ses nombreux ports, et par la férocité de ses habitants; elle a 50 à 60 lieues de tour. L'*archipel du duc d'York*, dont l'île principale porte le même nom, est au sud de l'île de l'Amirauté; il présente les mêmes caractères que celle-ci. L'*archipel du Prince de Galles* est dans le même cas; l'île principale qui lui donne son nom possède un petit port appelé *Baylo-Bucareli.* Les autres grandes îles qui en dépendent son l'*île du duc de Clarence* et l'*île Revillagigedo.*

Traversons le bras de mer qui sépare cette dernière île de la partie continentale de l'Amérique russe; les Anglais ont donné à cette côte qui est entièrement découpée par des canaux qui entrent très-avant dans les terres les noms de *nouveau Cornouailles* et *nouveau Norfolk;* d'après les derniers traités, les Russes les possèdent aujourd'hui sur une profondeur de 10 lieues marines. Nous signalerons, dans ces contrées peu fréquentées, le *mont Saint-Élie* qui paraît le point culminant de ces latitudes septentrionales; il a 5,113 mètres d'altitude, et le *mont Fairweather* ou *mont Beautemps*, son voisin auquel on donne 4,549 mètres d'altitude. Les principales factoreries russes sont celles de *Yacoutal,* de *Stiknine,* et de *Tako.* Ces contrées sont, ainsi que les îles que nous venons de décrire, habitées par les belliqueux et féroces *Kolliougis*, *Kolouches* ou *Koluches.*

Munis de quelques armes à feu, ils font encore aux Russes une guerre opiniâtre. Ce fut dans le territoire des Kalougiens que l'infortuné La Pérouse découvrit le *Port des Français*, immortalisé par le noble et malheureux dévouement des frères Laborde. Les voyageurs français rendent le compte le plus avantageux de l'esprit actif et industrieux des indigènes; forger le fer et le cuivre, fabriquer à l'aiguille une sorte de tapisserie, natter avec beaucoup d'art et de goût des chapeaux et des corbeilles de roseaux, tailler, sculpter et polir la pierre serpentine, telles sont les prémices de la civilisation naissante de cette tribu; mais la fureur du vol, l'indifférence entre parents et époux, la malpropreté des cabanes, et la coutume dégoûtante de porter dans la lèvre fendue un morceau de bois, les rapprochent des sauvages, leurs voisins.

Ces peuplades sont dans un état continuel d'hostilité les unes à l'égard des autres. La vanité des chefs et le pillage des subsistances sont les deux principales causes de guerre. Ils la font avec acharnement; pendant la nuit ils surprennent un village ennemi et en égorgent tous les habitants; ceux qui échappent au carnage sont condamnés à la plus rigoureuse captivité. Lorsqu'une peuplade déclare la guerre à une autre, les guerriers se

peignent le corps en noir, afin d'inspirer plus de terreur, et se couvrent la tête avec des crânes ornés du symbole de leur race. Rarement ils se battent en rase campagne : la guerre, chez eux, est une suite de ruses réciproques à l'aide desquelles chaque parti espère surprendre le parti ennemi. Ils sont grands amateurs de cérémonies. En temps de paix, ils s'envoient réciproquement des ambassadeurs; la mort d'un chef est le sujet de pompes et de fêtes religieuses dont la magnificence s'estime par le nombre d'esclaves immolés sur son bûcher. Chez les peuples de Sitka et de ses environs, il règne sur leur origine une tradition qui porte que, lorsque Dieu parcourut le monde, la terre était couverte d'eau, dans laquelle nageait une femme qui donna naissance à l'espèce humaine. Cette tradition et beaucoup d'autres plus ou moins ridicules, s'adaptent très-bien aux idées des naturels, qui passent la plus grande partie de leur vie sur les flots ou sur les côtes de l'Océan.

Ces peuplades se divisent en une foule de tribus qui se distinguent par les noms de certains animaux : ainsi, il y a une tribu de l'Aigle, du Loup, du Corbeau, de l'Ours: et lorsqu'on entre dans un village, on sait bientôt à quelle race il appartient, car la cabane du chef est couronnée d'un symbole qui représente cet animal peint avec plusieurs couleurs. Ce symbole les accompagne aussi à la guerre. Le chef jouit d'une puissance illimitée; cependant elle a beaucoup diminué depuis que le contact avec des nations civilisées a naturalisé chez ces peuples un luxe relatif.

La partie du continent comprise sous le nom de Russie américaine, et dont la souveraineté est acquise à la cour de Russie comme d'une terre découverte et occupée en premier lieu par des sujets russes, présente de toutes parts les aspects les plus sauvages et les plus sombres. Au-dessus d'une rangée de collines, couvertes de pins et de bouleaux, s'élèvent des montagnes nues, couronnées d'énormes masses de glaces, qui souvent s'en détachent et roulent avec un fracas épouvantable vers les vallées qu'elles remplissent, ou jusque dans les rivières et baies où, restant sans fondre, elles forment autant de rivages de cristal. Lorsqu'une semblable masse tombe, les forêts s'écroulent déracinées et dispersées au loin; les échos du rivage en retentissent comme d'un coup de tonnerre; la mer s'en émeut, les vaisseaux éprouvent une secousse violente. Le navigateur effrayé voit se renouveler, presque au milieu de la mer, les scènes terribles qui semblaient réservées aux régions alpines. Entre le pied de ces montagnes et la mer, s'étend une lisière de terres basses; leur sol est presque partout noir et marécageux. Ce terrain n'est propre à produire que des mousses grossières, mais

très-variées, des *gramens* très-courts, des vaciets et quelques autres petites plantes. Quelques-uns de ces marais, suspendus sur les flancs des collines, retiennent l'eau comme des éponges; leur verdure les fait prendre pour un terrain solide, mais, en voulant y passer, on y enfonce jusqu'à mi-jambe. Les pins grandissent pourtant sur ces sombres rochers. Après les pins, l'espèce la plus répandue est celle des aunes. En beaucoup d'endroits l'on ne voit que des arbres nains et des arbrisseaux. Sur aucune côte connue l'on n'a remarqué d'aussi rapides envahissements de la mer sur la terre. Des troncs d'arbres qui avaient été coupés par des navigateurs européens ont été retrouvés et reconnus après un laps d'une dizaine d'années; ces troncs se trouvent enfoncés dans l'eau avec les terrains qui les portaient.

On ne doit pas chercher dans ces tristes contrées des montagnes aux cimes altières et majestueuses; on y aperçoit de loin en loin quelques pics qui ne doivent leur apparence gigantesque qu'à l'uniformité des plaines du milieu desquelles ils surgissent. Cependant la presqu'île d'Alaska est traversée par une chaîne de collines assez élevées; elle renferme, dit-on, un volcan; vers le nord les montagnes-Rocheuses viennent projeter leurs dernières hauteurs, les monts *Huskisson* et *Copplestone*, voisins de la *Pointe-Manning*. Les lacs sont plus nombreux : nous citerons ceux de *Chelekov* et d'*Hamana* à l'entrée de la presqu'île d'Alaska, celui de *Miltinbota*, qui, par la rivière de Cuivre, communique avec le Grand-Océan; tandis que par le Youcon, il communique avec l'océan Arctique. Le lac *Mynkchatoch* paraît le plus considérable de tous; c'est dans son voisinage que sont ceux de *Chublan* de Koschobona. Nous avons déjà nommé le *Youcon* parmi les fleuves de cette contrée; il prend sa source, sous le nom de *Rivière du Controleur*, dans un des contreforts des Montagnes-Rocheuses, se dirige du sud-est au nord-nord-ouest, et après un cours de 300 lieues, il vient tomber dans l'océan Arctique à la pointe Beechey. Le *Kouskoquim* ou *Kouskovim* et le *Kvikhpack*, qui coulent du nord-ouest au sud-ouest, tombent dans la mer de Béring; tandis que l'*Atna* ou *Mednaja* appelée aussi *Rivière de Cuivre*, vient se jeter par cinq embouchures dans le Grand-Océan au nord du mont Saint-Élie.

Dans son état actuel, cette partie continentale de l'Amérique russe est peu connue; elle est habitée par des tribus qui sont indépendantes, à l'exception de celles des côtes qui reconnaissent nominalement la suzeraineté des Russes; ceux-ci y possèdent quelques rares établissements et des postes entourés de fossés et de palissades, que l'on décore du nom impo-

sant de *fort*. Visitons chacune de ces tribus, en continuant de remonter du sud vers le nord.

La baie du *Prince-Guillaume*, et la région du lac Miltinbota, est habitée par les *Ougatachmioutes*, chasseurs intrépides, souvent en guerre avec les Koluches, leurs voisins. Les *Tchougatchis* sont répandus dans la presqu'île à laquelle ils ont donné leur nom, qui s'étend entre la baie du Prince-Guillaume et l'Entrée de Cook, on y trouve les trois établissements de forts, *Alexandre*, de *Georglews* et de *Pamlows*. Le premier est une des principales factoreries des Russes. Les *Koniaghis* ou *Konaigues* habitent la presqu'île d'Abaska, presque séparée du continent par le lac Chelekov; ils paraissent de même race que les Aléoutes, ainsi que les *Kenaïzes* leurs voisins à l'orient; ce sont ces derniers qui ont donné leur nom au *golfe Kenaïtzien*, appelé par les Russes *Kenaïs-Kaïa-Gouba*, et par les Anglais *Entrée de Cook*.

La *presqu'île d'Alaska* n'a pas moins de 200 lieues de longueur, sur une largeur de 10 à 12; elle est couverte de montagnes, dont deux sont remarquables par leur hauteur, et surtout parce que ce sont deux volcans qui ont été vus en éruption en 1786. Les Russes y ont un petit établissement.

Toute la partie qui borde la mer et le détroit de Béring est peuplée de *Tchouktchis;* ils se divisent en deux tribus : les stationnaires, et les errants ou Rennes. Les premiers occupent les bords de la mer et toutes les localités où l'on peut pêcher commodément; ils font, pour l'hiver, des provisions de morceaux de rennes, de phoques, de morues, dans des magasins creusés en terre, où ils conservent aussi de l'huile de poisson dans des outres de peaux. Les *Tchouktchis errants* sont fiers, et regardent avec mépris les hommes des nations voisines. Les rennes sont leur seule richesse. Un grand nombre d'entre eux a embrassé le christianisme; ils paraissent être de la même race que les Tchouktchis de la côte opposée de l'Asie.

Au nord du pays des Tchouktchis et du détroit de Béring, dont le *cap du prince de Galles* détermine le point le plus resserré, s'étend la contrée que le capitaine Béechey a nommée *Georgie occidentale;* elle est habitée par les *Kilègnes*, tribu comprise dans la grande famille des *Esquimaux*. Les Russes possèdent, sur les bords du Youcon, quelques établissements. Les points les plus importants de la côte sont : le *Cap de Glace* (*Icy Cap*), limite de l'expédition arctique de Cook; la *Pointe de Barrow*, qui s'avance au-delà du 71ᵉ parallèle; la *Pointe de Béechey*, à l'embouchure du Youcon; enfin la *Pointe-Démarcation*, qui accuse la séparation entre les posses-

snios anglaises et russes sur la côte septentrionale du continent américain.

La Compagnie américaine-russe a pris naissance à Irkoutsk, en Sibérie, en 1798; son privilége a été renouvelé en 1839, et le siége de ses opérations est maintenant établi à Saint-Pétersbourg; elle est régie par un comité composé de trois directeurs; elle a, comme la Compagnie anglaise des Indes, ses employés, son armée de terre et de mer; six corvettes, six bricks, un bateau à vapeur, plusieurs goëlettes et une grande quantité de canots en peau, nommés cayouques, que l'on emploie à la pêche et à la chasse des animaux marins à fourrures. Toute l'Amérique russe est placée sous l'autorité d'un capitaine de vaisseau de la marine impériale, qui est investi des fonctions de gouverneur, et qui réside à la Nouvelle-Arkhangel. Les établissements de la Compagnie sont divisés en cinq comptoirs et trois sous-comptoirs : les premiers sont ceux de la Nouvelle-Arkhangel; de Kodiak, qui comprend la presqu'île d'Alaska et les côtes adjacentes; d'Ounalaschka ou des Aléoutes centrales; d'Atscha ou des Aléoutes occidentales, avec les deux îles asiatiques de Béring et Mednoï; enfin celui de Bodéga ou du Port-Ross de Californie, que nous croyons cédé aujourd'hui aux États-Unis. Les sous-comptoirs sont celui de Pribylow, celui de Nouschagack, sur la baie de Bristol, et celui d'Ouroup ou des Kouriles en Asie.

La Compagnie exporte annuellement pour 800,000 francs de fourrures provenant des castors, des loutres marines, des ours, des zibelines et des renards noirs, argentés, rouges, bleus et blancs.

Les chasseurs russes, obligés de pénétrer plus avant dans le continent pour rencontrer les renards et les castors, se croisent avec les chasseurs américains et canadiens; ils ont avec ceux-ci des rapports journaliers qui nous font mieux connaître ces contrées glacées, et permettent aux géographes de combler le vide de leurs cartes.

LIVRE CENT SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Etats-Unis Anglo-Américains. — Description physique générale.

Les frimas disparaissent, les brumes se dissipent, les arbres étalent des rameaux vigoureux, les champs se couvrent de moissons plus abondantes. Partout l'homme est occupé à bâtir des maisons, à fonder des villes, à subjuguer la nature, à défricher des terrains; nous entendons partout les coups de la cognée, le ronflement des forges; nous voyons les antiques forêts livrées aux flammes, et la charrue sillonnant leurs cendres; nous apercevons dans l'intérieur des terres des villes riantes, des palais et des temples à peu de distance des cabanes habitées par de misérables sauvages; tandis que sur les bords de l'océan Atlantique resplendissent de grandes cités, heureuses rivales des vieilles capitales de l'Ancien-Monde; nous sommes dans l'*Amérique fédérée.* Nous foulons cette terre de liberté, peuplée depuis deux siècles par les nombreuses colonies que l'esprit de l'intolérance religieuse et politique, ou le besoin, chassait des Iles-Britanniques et des autres parties de l'Europe.

Un siècle ne s'est pas encore écoulé depuis que la république anglo-américaine figure parmi les puissances. La paix de 1763 avait rendu l'Angleterre maîtresse de toute l'Amérique septentrionale jusqu'au Mississippi. Les colons anglais sentirent leurs forces. Les tentatives que le gouvernement de la métropole fit pour les soumettre à des taxes nouvelles excitèrent les feux cachés de la rébellion. La bataille de *Bunkershill,* en 1775, apprit aux hommes prévoyants combien les Américains seraient difficiles à vaincre sous le prudent et valeureux *Washington.* Bientôt on vit le sage *Franklin* poser les bases de la constitution. L'indépendance fut proclamée le 4 juillet 1776. La France et l'Espagne conclurent une alliance avec la nouvelle république. Les Anglais, après avoir vu leurs armes humiliées par les défaites de Burgoyne et Cornwallis, reconnurent l'indépendance des Etats-Unis, composés alors de 13 provinces. La nouvelle république parut sur la scène du monde avec une population de 2 millions et demi, avec une dette considérable, avec une armée peu disciplinée et sans marine.

En peu d'années sa population fut doublée; son commerce, favorisé par

la situation des côtes et par la neutralité de son pavillon, devint très-florissant, et elle eut bientôt conquis un rang important parmi les puissances prépondérantes du globe.

Découverts par Jean Cabot en 1497, cinq ans après le débarquement de Colomb à San-Salvador, les Etats-Unis d'Amérique s'étendent de l'Atlantique à l'océan Pacifique; ils s'appuient au nord sur les possessions anglaises, et au sud, depuis le traité de 1848 avec le Mexique, ils sont limités par le golfe du Mexique, le Rio del Norte et le Rio-Gila.

La plus grande longueur du territoire de l'Union, du nord au sud, est de 615 lieues ou 1,700 milles; sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, est de 1,085 lieues ou de 3,000 milles. Sa superficie est évaluée à 405,325 lieues géographiques carrées ou 3,100,000 milles carrés; et sa population, d'après le dernier recensement officiel de 1850, est de 23,347,498 habitants.

Les Etats-Unis offrent une étendue de côtes évaluée, en ne tenant pas compte des sinuosités du territoire, à 1850 lieues, dont 1267 sur l'océan Atlantique et le golfe du Mexique, et 585 sur l'océan Pacifique. En tenant compte des sinuosités, ce développement atteindrait 11,594 lieues. La côte Atlantique, au nord de l'embouchure de l'Hudson, est rocailleuse; au sud de ce fleuve, jusqu'au golfe du Mexique, la côte est basse et sablonneuse; elle est découpée en un grand nombre de *baies*, dont les principales sont celles de ***Passamaquody, Massachusetts, Delaware, Chesapeake*** et de ***Boston.*** Elle est bordée en plusieurs endroits d'îles longues et étroites, séparées du continent par des *détroits* dont les principaux sont ceux de ***Long-Island, Albermale*** et ***Pamlico.*** A l'extrémité sud de cette côte est située la presqu'île de Floride, que contourne le célèbre courant du *Gulf-Stream,* dont l'influence se fait sentir jusque sur les côtes de France. Les côtes de la Floride sont parsemées d'écueils à leur extrémité méridionale. La côte du golfe du Mexique est basse et malsaine; elle offre cependant la belle *baie* de ***Pensacola.*** La côte sur le Grand-Océan est généralement élevée; elle offre quelques bons ports et ne creuse que deux *baies* importantes, celles de ***Monterey*** et de ***San-Francisco;*** cette dernière pourrait offrir un abri assuré à toutes les flottes du monde.

Le territoire des Etats-Unis se divise, sous le rapport physique, en trois régions: la région orientale, comprenant les états de l'est ou du bassin de l'Atlantique; la région centrale, comprenant le vaste bassin du Mississippi et des autres fleuves qui affluent au golfe du Mexique, et la région occidentale, comprenant les contrées situées à l'ouest des Montagnes-Rocheuses, dans le bassin du Grand-Océan.

Les deux grands traits qui caractérisent la géographie des Etats-Unis, c'est la majestueuse étendue des fleuves et le peu d'élévation des montagnes. Nous ne connaissons encore qu'imparfaitement les montagnes du nord-ouest; on les appelle vulgairement *Rocky-Mountains* (*Montagnes-Rocheuses*); elles font partie du vaste système qui, sous le nom général de Cordillères, s'étend dans toute la longueur des deux Amériques. Leur ligne de faîte est élevée d'environ 2,400 mètres au-dessus du niveau de la mer; les plateaux qui leur servent de contreforts ont 1,000 mètres et leurs cols 1850; leurs plus hauts pics sont le *James-Peak*, qui a 3,700 mètres, le *Highest-Peak,* 3,900 mètres, et le *Fremonte-Peak;* les deux principaux passages qu'elle offre sont la *Passe du Sud*, près du Pic-Frémont, et la *Passe Washington.* La largeur moyenne de cette chaîne est de 16 à 35 lieues; elle est presque parallèle à la côte du Grand-Océan. Le long de cette mer règne une autre chaîne très-haute qui, par des arêtes et des contreforts qui s'élargissent à l'est, se lie aux Montagnes-Rocheuses. Cette chaîne est désignée sous le nom de *Coast-Range* ou chaîne côtière, et prend en Californie le nom de *Sierra-Nevada.* C'est sur le versant occidental de cette dernière que se trouve la région aurifère. Les pics les plus élevés de cette chaîne côtière sont le mont *Shaste,* le mont *Mac-Loughlin* et les monts *Jefferson, Hood* et *Rainier.*

Vers le 40e parallèle, un chaînon des Montagnes-Rocheuses court à l'est sous le nom de *monts Ozark;* il ne dépasse pas 600 mètres; vers le 44e, les mêmes montagnes, en s'élargissant, forment un coude; c'est là que se trouve le partage des eaux entre le golfe du Mexique, la mer d'Hudson et la mer Polaire.

A partir de la chaîne des Montagnes-Rocheuses, l'Amérique septentrionale semble s'abaisser vers l'océan Atlantique et vers le golfe du Mexique, en suivant une pente rarement interrompue par quelque faible élévation ou plutôt par des terrasses qui mènent d'un plateau à l'autre.

La dernière et la plus élevée de ces terrasses prend le nom général de *monts Alleghanys.* C'est moins une chaîne de montagnes qu'un long plateau de 35 à 40 lieues de largeur, couronné de plusieurs chaînes soit de montagnes, soit de collines. Entre la rivière de l'Hudson et le petit lac Oneida, l'extrémité septentrionale des Alleghanys a reçu des Français le nom de *monts Apalaches.* A l'est de l'Hudson, qui, avec le lac Champlain, nous paraît limiter une région particulière, les collines granitiques, arrondies par le sommet, souvent couvertes en haut par des marécages ou des terrains tourbeux, ne présentent qu'un ensemble de petites élévations, sans

formes régulières, sans direction marquée. La principale élévation prend dans la Nouvelle-Angleterre le nom de *White-Mountains*, montagnes Blanches, et dans le Vermont celui de *Green-Mountains*, montagnes Vertes. Le pic culminant des premières est le *Pic-Washington*, qui a 2,027 mètres d'élévation. Dès qu'on a franchi l'Hudson, la structure des montagnes paraît changer, car, selon tous les voyageurs, elles se présentent, en Pennsylvanie et en Virginie, sous la forme de sillons parallèles entre eux, mais dont la largeur et les intervalles varient. Sur les confins de la Caroline du nord et du Tennessée, les Alleghanys sont, au contraire, des groupes isolés de montagnes, qui se touchent seulement par leur base. Ils occupent moins de terrains.

Toute la chaîne orientale porte le nom de *Blue-Ridge* ou *Blue-Mountains*, montagnes Bleues. Elle est coupée par le Susquehannah, le Potowmack et le James; néanmoins elle conserve une élévation générale plus constante qu'aucune des autres chaînes. Celle qui marque le partage des eaux est très-peu élevée et peu large. Mais, dans la chaîne la plus occidentale, chaîne d'ailleurs peu étendue et coupée par la rivière de Kanhawa, quelques montagnes assez rapprochées offrent une élévation supérieure à celle de tout le reste du système. Le *mont Laurell* et le *mont Gauley* dans l'ouest de la Virginie, la montagne du Grand-Père (*Great-Father-Mountain*), celle de Fer (*Iron-Mountain*), celle qu'on surnomme la Jaune et la Noire, entre le Tennessée et la Caroline, s'élèvent jusqu'à près de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer Atlantique, tandis que le pic *Otter*, de la chaîne orientale, n'a pas 1,326 mètres de hauteur.

Dans la description du Canada, nous avons déjà fait connaître les grands lacs qui, au nord des Etats-Unis, forment comme une mer d'eau douce; nous observerons seulement que le lac *Michigan*, qui est long de 90 lieues et large de 30, est entièrement dans les Etats-Unis, ainsi que le petit lac *Champlain*, son voisin, qui est célèbre dans les fastes de l'occupation française du Canada. Les Anglo-Américains doivent longtemps regretter la faute que leurs diplomates ont commise, en 1783, de ne pas leur avoir obtenu à tout prix, même en cédant le district du Maine, la possession de la péninsule renfermée entre les trois lacs Erié, Ontario et Huron, péninsule alors déserte, et dont à présent la culture a fait un poste avancé des colonies anglaises très-gênant et, dans certains cas, très-dangereux pour les Etats-Unis.

Le plus important des lacs de l'intérieur qu'il convienne de citer dans un tableau général est le *Grand Lac Salé, Youta* ou *Umpanogos*, situé, vers le 41ᵉ parallèle, dans la région de l'océan Pacifique. C'est un vaste bassin

élevé de 1,260 mètres au-dessus du niveau de la mer, d'environ 30 lieues de long sur 15 à 20 de large, alimenté par un grand nombre de rivières, dont les principales sont la rivière de l'*Ours*, qui vient du sud et redescend par le nord, en faisant un circuit considérable, et la rivière *Plate* ou *Webersfork*, qui vient directement de l'est. Ce lac doit son nom à la nature de ses eaux; le capitaine Frémont trouva qu'elles renfermaient 97 parties de sel sur 100; cette proportion, qui est décuple de celle de la mer, présente le plus haut degré de saturation que puisse acquérir l'eau. Le Grand Lac Salé renferme plusieurs îles élevées. Le lac le plus important de ce versant, après le précédent, est le lac *Chintache* ou *Tulare*, qui est situé dans la partie méridionale de la vallée des Tulares, vers le 36e parallèle : il n'est élevé que de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le lac *Pyramide*, situé sous le 40e de latitude, est bien plus élevé, puisque son altitude est de 1,480 mètres. Il présente le spectacle extraordinaire d'une pyramide naturelle qui sort de son sein et s'élève à une hauteur de 180 mètres; c'est une masse granitique parfaitement régulière, terminée par un sommet fort aigu. Les lacs *Bathead* et *Utah* sont moins importants. La partie septentrionale du bassin de Mississippi, au sud-est du lac Supérieur, est couverte d'une multitude de lacs dont nous nous dispenserons de donner la fastidieuse nomenclature; nous citerons seulement le lac *Itasca*, où ce grand fleuve prend sa source. Ce lac est situé sous le 47°, 13′, 35″ de latitude et de 97°. 20′, 24″ à l'occident du méridien de Paris, ses eaux sont à 527 mètres au-dessus du golfe du Mexique.

Il ne conviendrait pas non plus d'énumérer les nombreux marais situés sur le versant Atlantique; il suffit de décrire celui qu'on nomme l'affreux marais, *Dismal Swamp*. Il s'étend dans la partie orientale de la Virginie et dans la Caroline septentrionale; il occupe une surface de 150,000 acres ou 234 milles carrés; mais partout il est couvert d'arbres, de genévriers et de cyprès dans les parties les plus humides, et, dans les plus sèches, de chênes blancs et de rouges, ainsi que de plusieurs espèces de pins. Ces arbres y sont d'une grandeur prodigieuse; souvent l'espace entre leurs pieds est garni d'épaisses broussailles, différence bien remarquable d'avec les forêts de l'Amérique septentrionale, où, en général, on ne trouve point de taillis. Il y croît aussi des roseaux et une herbe épaisse et haute, qui a la propriété d'engraisser promptement le bétail. Mais des troupes d'ours, de loups, de daims et d'autres animaux sauvages abondent dans cette forêt marécageuse. Un marais plus étendu, mais beaucoup moins connu, occupe une portion des côtes de la Caroline du nord; on l'appelle *Great Alligator Dis-*

mal Swamp, le Grand Marais des Caïmans; il occupe au moins 600 milles carrés, en y comprenant trois lacs considérables. Les plantations de riz commencent à envahir les bords de cet immense marais.

La plus grande partie du territoire de l'Union appartient au bassin du golfe du Mexique, mais la partie la plus peuplée est située dans le bassin de l'Atlantique. Celle qui appartient au bassin de l'océan Pacifique est la moins importante; cependant elle renferme les plus grands fleuves de l'Amérique affluant à cet océan. Dans le premier de ces bassins, le fleuve qui jouit d'une plus grande célébrité est le *Mississippi;* mais il est reconnu aujourd'hui que le *Missouri* est la branche principale, et c'est à ce dernier fleuve qu'appartiendrait avec plus de raison le glorieux titre de *Vieux Père des Eaux* ou *Mecha-Chébé,* que l'ignorance des sauvages a donné à un de ses affluents. Le *Mississippi,* d'après l'ancienne façon de parler, a sa source à 47 degrés de latitude, dans le lac Itasca. Par la chute pittoresque de Saint-Antoine, il descend de son plateau natal dans une vaste plaine: après un cours de 280 lieues, ses eaux limpides se perdent dans les flots bourbeux du Missouri; à ce magnifique confluent, chacune de ces rivières a plus d'une demi-lieue de large. Le Mississippi a 300 à 900 mètres de largeur depuis le saut de Saint-Antoine jusqu'à son confluent avec l'Illinois; à sa jonction avec le Missouri, il a 2,500 mètres, et au confluent de l'Arkansas 1,500. Vers son point de réunion avec l'Ohio, il a 15 à 20 mètres de profondeur, et 60 à 80 entre la Nouvelle-Orléans et le golfe du Mexique. On a vu, dans le tableau que nous avons donné plus haut de la longueur des fleuves, que le cours d'eau que l'on continue à appeler Mississippi n'a pas moins de 5,120 kilomètres ou 1,150 lieues de longueur.

Les affluents du haut Mississippi, du côté de l'ouest, sont encore imparfaitement décrits : on ne sait lequel d'entre eux est la *Rivière-Longue,* sur laquelle navigua La Hontan, et qu'il décrit comme très-profonde.

La rivière de *Saint-Pierre,* qui prend sa source vers le 45e parallèle et le 100e degré de longitude, se joint au Mississippi par sa rive droite, un peu au-dessous de la chute de Saint-Antoine. Cette rivière, qui forme plusieurs rapides, est très-profonde, a plus de 100 mètres de largeur et une longueur d'environ 200 lieues.

C'est à l'est du Mississippi que le *Wisconsin* baigne ses collines escarpées, et l'*Illinois* ses immenses savanes; toutes deux elles ouvrent presque une communication entre le Mississippi et le lac Michigan. Le Wisconsin, large, rapide, mais peu profond, est embarrassé de petites îles et de bancs de sable. Son cours est d'environ 130 lieues. L'Illinois, qui n'a que 100 lieues de

longueur, a près de 200 mètres de largeur à son embouchure dans le Mississippi. Plus au sud, le beau fleuve d'*Ohio* règne sur un grand nombre de rivières tributaires, telles que le *Wabash*, le *Kentuky*, le *Cumberland* et le *Tennessée;* après avoir coulé à l'ombre des magnolia et des tulipiers, il est englouti par le bas Mississippi, qui reçoit encore de l'ouest la rivière des *Arkansas* et la Rivière-Rouge.

L'Ohio, dont le cours est de 400 lieues, est alimenté par 400 affluents; sa largeur moyenne est de 500 mètres; dans certains endroits il en a 1,400. Sa pente est de 9 mètres par lieue, et sa vitesse d'une lieue par heure.

La manière dont le Mississippi s'écoule dans le golfe du Mexique offre des singularités très-remarquables. Outre une embouchure principale et permanente, il s'y forme des canaux d'écoulement qui changent souvent de direction; car le niveau des eaux du fleuve est, dans la plus grande partie de la Basse-Louisiane, plus élevé que celui de la contrée voisine. Son immense volume d'eau n'est retenu que par de faibles digues de terres légères et friables, de près de 2 mètres de hauteur. Mais ce sol, si bas par rapport au fleuve, a cependant de toutes parts une pente faible, à la vérité, mais non interrompue vers la mer; ainsi les eaux du fleuve, en se débordant, ne trouvent aucun obstacle et s'écoulent vers la mer assez paisiblement. Les canaux d'écoulement, dits les bras de *Tchafalaya,* des *Plaqueminiers* et de *la Fourche* à l'ouest, et le bras d'*Iberville* à l'est, existent en tout temps et embrassent une espèce de delta composé de terrains meubles, soit limoneux, soit sablonneux. L'embouchure principale ne présente que deux passes, dont la meilleure même n'offre un passage assuré qu'aux bâtiments qui ne tirent pas au-dessus de 4 à 5 mètres d'eau. Cela est d'autant plus fâcheux qu'en dedans de son embouchure le lit du fleuve, dans un cours d'environ 100 lieues, offre un canal assez profond pour recevoir les plus gros vaisseaux. La profondeur du fleuve, dans cette partie de son cours, est de 30 à 40 brasses; sa largeur, suivant la crue ou la diminution de ses eaux, est de 600 à 800 mètres; près l'embouchure, cette largeur est d'une lieue. Cet engorgement du fleuve n'a eu lieu que depuis un peu plus d'un demi-siècle.

Mais ce n'est pas le seul changement que ce puissant fleuve éprouve depuis que les Européens ont commencé à l'observer. Les arbres, déracinés par les vents ou tombés de vétusté, s'assemblent de toutes parts sur les eaux du Mississippi. Unis par des lianes, cimentés par des vases, ces débris des forêts deviennent des îles flottantes; de jeunes arbrisseaux y prennent racine; le pistia et le nénuphar y étalent leurs roses jaunes; les serpents, les oiseaux,

les caïmans viennent se reposer sur ces radeaux fleuris et verdoyants qui arrivent quelquefois jusqu'à la mer, où ils s'engloutissent. Mais voici qu'un arbre plus gros s'est accroché à quelque banc de sable et s'y est solidement fixé; il étend ses rameaux comme autant de crocs auxquels les îles flottantes ne peuvent pas toujours échapper; il suffit souvent d'un seul arbre pour en arrêter successivement des milliers : les années accumulent les unes sur les autres ces dépouilles de tant de lointains rivages; ainsi naissent des îles, des péninsules, des caps nouveaux qui changent le cours du fleuve, et quelquefois le forcent à s'ouvrir de nouvelles routes.

Le Mississippi n'éprouve point de marées, à cause des nombreuses coudées de son cours; d'ailleurs les vents n'y sont point constants : ainsi il est extrêmement difficile de le remonter, surtout pendant les crues qui ont lieu dans les six premiers mois de l'année; la force du courant est alors d'une lieue par heure.

Ce beau fleuve divise les Etats-Unis en deux grandes portions : celle de l'est fait des progrès rapides dans la civilisation, celle de l'ouest est encore presque entièrement dépeuplée et sauvage.

Avant de se joindre au Mississippi, le Missouri a parcouru 949 lieues depuis le confluent du *Jefferson,* du *Madison* et du *Galatin,* qui, en descendant des Montagnes-Rocheuses, contribuent à le former. Lorsqu'il quitte la région montagneuse où il prend sa source, il coule d'abord entre deux rochers à pic de 400 mètres d'élévation. Sa vitesse est de 8 à 13 kilomètres à l'heure; son courant rapide entraîne une quantité énorme de sable, qui s'amasse de distance en distance, et forme des bancs mobiles très-dangereux pour les navigateurs; car on peut le remonter pendant plus de 4,120 kilomètres. Il charrie aussi beaucoup de bois dont une partie reste au fond de son lit; ses bords, minés par les eaux, s'enfoncent souvent et lui font prendre une autre direction. Un grand nombre de larges rivières viennent du sud et de l'ouest se réunir au Missouri. Une des plus grandes est la rivière *Plate* ou *Nebraska,* qui, sortant des Montagnes-Rocheuses, vers le 112e degré de longitude, coule dans la direction de l'est jusqu'au 97e degré, où elle joint le Missouri. La rivière Plate a 1,200 mètres de largeur à son embouchure, mais sa profondeur ne paraît pas excéder 2 mètres. Sa rapidité et la quantité de sable qu'elle charrie empêchent d'y naviguer : ce n'est que dans de petits canaux de cuir que les Indiens la traversent. Les autres affluents du Missouri sont : sur la rive droite, le *Yellowstone,* la *Chayenne,* la *White-River,* la *Kansas* et l'*Osage;* sur la rive gauche, le *Milk-River,* le *White-Earth-River,* le *James,* la *Sioux* et la *Grena.*

Outre le Mississippi et ses nombreux affluents, le golfe du Mexique reçoit encore dans la baie de Mobile les eaux de l'*Alabama*, qui parcourt le territoire des Creecks ou des Muscogulges; l'*Apalachi-Cola* descend des monts Apalaches vers la baie du même nom.

A l'ouest des bouches du Mississippi, on rencontre successivement la *Sabine*, qui, sur la plus grande partie de son cours, sépare le Texas de la Louisiane; elle a environ 450 kilomètres (101 lieues) de longueur. Dans toutes les saisons, les bateaux à vapeur la remontent jusqu'à 30 et 40 lieues de son embouchure.

Le *Rio-Trinidad* paraît avoir au moins 600 kilomètres (135 lieues) de longueur : quelques voyageurs lui donnent une étendue plus considérable; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les bateaux à vapeur le remontent sans obstacle pendant au moins 60 lieues. C'est sur ses rives que les Français tentèrent de fonder un établissement sous le nom de Champ-d'Asile. Ses bords sont élevés et couverts d'arbres qui donnent de beaux bois de construction. Le sol qui s'étend sur ses deux rives est riche et fertile.

Le *Rio-Brazos-de-Dios*, appelé sur les anciennes cartes *Rio-Flores*, prend sa source dans les plaines élevées que les Espagnols ont nommées *Llanos*, et se jette dans la baie de San-Bernardo après un cours d'environ 1,000 kilomètres (223 lieues). Il coule entre des berges dont la hauteur varie de 6 à 12 mètres. Sur une étendue de 700 kilomètres (157 lieues), il offre une largeur de 150 à 200 mètres. Après les pluies, ses eaux sont souvent saumâtres, parce que, dans la partie supérieure de son cours, il traverse un lac salé. Nous remarquerons que ce fleuve, beaucoup moins considérable que le Mississippi, obéit cependant comme ce dernier à une impulsion mystérieuse qui le pousse sans cesse de droite à gauche, en lui faisant abandonner une de ses rives pour empiéter sur l'autre: telle est même l'origine de plusieurs petits lacs en forme de fer à cheval qu'on rencontre çà et là sur la rive droite. Le *Colorado*, qui prend sa source sur les pentes septentrionales de la Sierra de Saba qu'il traverse, a environ 750 kilomètres (168 lieues) de cours. Il doit son nom au limon rougi par l'oxyde de fer qui le colore après les pluies; il est navigable depuis son embouchure jusqu'à la zone des montagnes, c'est-à-dire pendant 400 kilomètres ou 90 lieues.

En avançant encore vers l'ouest, on trouve le *Guadalupe* et le *Rio-San-Antonio*, qui ont 40 à 45 myriamètres de cours. Plus loin, le *Rio-de-las-Nueces* (la *Rivière-des-Noix*), dont la longueur totale est d'environ 530 kilomètres (120 lieues); enfin le *Rio-Bravo-del-Norte* ou *Rio-Grande*, qui,

depuis le traité de 1848, sert en partie de limite au Mexique et aux Etats-Unis. Il naît dans le nœud que forme la Sierra-Verde avec la Sierra-de-Las-Grullas dans le Nouveau-Mexique, traverse de hautes plaines et descend au golfe du Mexique après un cours de 2,220 kilomètres. Le cours de ce fleuve a jusqu'à présent été fort peu exploré; cependant il ne paraît pas être appelé à rendre de grands services au commerce, parce que son lit est fréquemment barré par des roches granitiques.

Parmi les fleuves qui appartiennent au versant de l'Atlantique, le Saint-Laurent a déjà fixé nos regards : la rivière *Chambly* ou *Richelieu* n'est qu'un canal de déversement des eaux du lac Champlain dans le Saint-Laurent; nous citerons donc comme tributaires immédiats de cet océan : la rivière de *Sainte-Croix*, qui sépare au nord les Etats-Unis des possessions anglaises. Les Américains prétendent que ce nom a été donné par les Français à presque toutes les rivières à l'est du pays de Sagadahoc, et que l'on aurait dû chercher plus à l'est celle de ces rivières qui forme l'ancienne et véritable limite du district du Maine. Le *Connecticut* a moins de largeur, moitié plus de longueur, un grand nombre de chutes et de rapides; mais il descend, comme l'Hudson, en ligne droite vers la mer. Près de New-York s'écoule l'*Hudson* ou *North-River,* fleuve d'environ 100 lieues de cours, qui baigne des rivages très-pittoresques, et dont les eaux, par la rapidité de leur course, prennent en quelques endroits une force capable, disent les géographes américains, de briser une barre de fer. Au-dessous de la ville d'Hudson, il est large d'un quart de lieue. La baie de *Delaware* ne reçoit guère que la rivière du même nom. Au nord du *Cap Henry* s'allonge la baie de *Chesapeak,* dans laquelle s'écoule, par trois larges ouvertures, le *Fluvanna,* autrement dit la rivière de *James;* le rapide *Potowmack,* ce fleuve de près de 200 lieues de cours, qui baigne les remparts de la cité Fédérale, et le large *Susquehannah,* presque de la même longueur, qui entraîne dans son lit la plupart des rivières de la Pennsylvanie. L'océan Atlantique reçoit immédiatement les rivières de *Altamaha,* de *Savannah* et de *Grande-Pédie* (*Great-Pedee*). Leurs embouchures offrent quelques bancs de sable; cet inconvénient devient plus grand à la rivière du *Cap-Fear,* proprement le *Clarendon;* et plus au nord on voit même une chaîne de dunes séparer de l'Océan la grande lagune dite *Pamlico-Sound,* qui se joint presque à l'*Albemarle-Sound,* autre lagune où s'écoule le *Roanoke.* Les passes étroites et environnées de bancs changeants, par lesquelles on entre dans ces lagunes, rendent presque nulle la navigation de la Caroline du nord et d'une partie de la Virginie.

Toutes ces rivières sont moins imposantes que celles du versant du golfe du Mexique; leur cours est bien plus borné, mais en revanche elles procurent les avantages d'une navigation intérieure à la plupart des Etats Atlantiques.

Le versant de l'océan Pacifique ne compte, parmi ses tributaires les plus importants, que l'*Orégon*, le *San-Francisco*, le *San-Felipe* et le *Colorado*. L'*Orégon*, appelé aussi *Columbia*, est navigable pour les navires de 300 tonneaux dans la partie inférieure de son cours jusqu'à son confluent avec le *Multnomah*, éloigné de 43 lieues de la mer; les petits bâtiments peuvent remonter à 20 lieues plus loin, point où s'arrête la marée. A 75 lieues de la mer, deux rapides exigent un court portage par terre; ensuite la navigation des bateaux est libre jusqu'au grand saut que l'on rencontre à 100 lieues du Grand-Océan. Ce fleuve a 500 lieues de cours; outre le Multnomah, il reçoit encore la rivière *Lewis*.

Le climat de l'Amérique fédérée est un des plus inconstants, des plus capricieux du monde; il passe rapidement des frimas de la Norvége aux chaleurs de l'Afrique, de l'humidité de la Hollande à la sécheresse de la Castille. Un changement de 12 degrés au thermomètre centigrade, dans la même journée, compte parmi les choses ordinaires. Les indigènes mêmes se plaignent des variations subites de la température. En passant sur la vaste étendue des glaces du continent, le vent du nord-ouest acquiert un haut degré de froid et de sécheresse; le sud-est, au contraire, produit sur la côte de l'Atlantique des effets semblables à ceux du *sirocco;* le vent du sud-ouest a le même effet dans les plaines situées à l'est des Apalaches, et, lorsqu'il souffle, les chaleurs de l'été deviennent fréquemment excessives et étouffantes. Cependant, vers les montagnes, on jouit d'un climat tempéré et salubre, même dans les Etats méridionaux; le teint frais des jeunes personnes qui habitent la partie reculée de la Virginie atteste la bonté de l'air qu'on y respire. Le même teint domine parmi les habitants de la Nouvelle-Angleterre et de l'intérieur de la Pennsylvanie; mais, sur toutes les côtes qui s'étendent depuis New-York jusqu'à la Floride, la pâleur des visages rappelle celle qui distingue les créoles des Antilles. Les fièvres malignes règnent sur presque toute cette côte pendant les mois de septembre et d'octobre. Les contrées situées à l'ouest des montagnes sont en général plus tempérées et plus salubres : le vent du sud-ouest y amène la pluie, tandis qu'à l'orient c'est le vent du nord-est. Sur la côte de l'océan Atlantique, les mêmes parallèles sont soumis à un climat plus froid en Amérique qu'en Europe. Le confluent même de la Delaware est pris de glace pendant six

semaines. Les glaces flo tantes du pôle, qui arrivent jusque sur le grand banc de Terre-Neuve, sont sans doute les principaux conducteurs du froid dont l'action à l'ouest est rompue par la chaîne des Alleghanys. Le vent du nord-est, qui couvre toute la côte Atlantique d'épaisses brumes ou de nuages pluvieux, n'apporte qu'un air frais et sec sur les bords de l'Ohio. Dans tous les Etats-Unis, les pluies sont subites et abondantes; on évalue à $0^m,94$ la quantité d'eau qui tombe annuellement; la rosée y est également excessive. Un autre point météorologique sur lequel l'atmosphère de cette partie du globe diffère de celle de l'Europe, c'est la quantité de fluide électrique dont elle est imprégnée : les orages en fournissent des preuves effrayantes, par la prodigieuse vivacité des éclairs et la violence des coups de tonnerre.

Un climat aussi capricieux a dû être favorable à l'introduction de la maladie pestilentielle appelée la *fièvre jaune,* qui a si fréquemment renouvélé ses ravages dans les ports anglo-américains du midi et du centre. C'est la même maladie que le *vomissement noir* des Espagnols, et le *matlazahualt* des Mexicains; elle paraît endémique dans les terrains bas et marécageux de la zone torride de l'Amérique.

Une surface aussi étendue que celle des Etats-Unis, puisqu'elle comprend un espace de 20 degrés en latitude, d'un océan à un autre, offre nécessairement une grande diversité dans la nature du sol. Dans les Etats, au delà de l'Hudson, il est mêlé de rochers, peu profond, souvent stérile, et plus propre aux pâturages qu'à la culture. Le terrain sablonneux de la côte, depuis Long-Island jusqu'au Mississippi, n'est susceptible de culture que le long des fleuves et dans les cantons marécageux; ailleurs il n'y croît que des pins. Entre le terrain sablonneux et le pied des montagnes, le sol, formé par la décomposition des roches primitives, est presque partout propre au labourage. Dans les vallées de la chaîne des Alléghanys le sol l'emporte en fertilité sur celui des cantons maritimes. Enfin, le pays immense situé à l'ouest de ces montagnes, est d'une fertilité inépuisable partout où il est bien arrosé. Au delà du Mississippi, la terre de la vallée de l'Arkansas et de quelques autres rivières est tellement imprégnée de particules métalliques et salines, qu'elle se montre rebelle à la culture. On peut partager le sol des Etats-Unis en trois parties, en raison de la nature des végétaux qu'elle produit : la région septentrionale au nord du 44e de latitude, où croissent le bouleau, l'orme d'Amérique, les pins rouges et blancs, le saule, l'érable, les plantes herbacées du nord de l'Europe et de la Sibérie, peu de plantes grimpantes ou aquatiques; la région centrale entre le 44e et le 35e

parallèles, où l'on trouve le chêne, le platane, le cèdre blanc, plus de plantes grimpantes et beaucoup de plantes aquatiques; la région méridionale entre les 30e et 35e degrés, où croissent le peuplier de la Caroline, le magnolia-grandiflora, et la plus grande variété de plantes grimpantes herbacées et plantes aquatiques.

Mais ces régions doivent se confondre continuellement par l'effet des niveaux variés du terrain. Considérons donc l'ensemble du règne végétal des Etats-Unis. Les espèces d'arbres les plus répandues sont le chêne à feuilles de saule qui croît dans les marais; le chêne-marronnier, qui, dans les Etats méridionaux, s'élève à une grandeur énorme, et qu'on estime presque autant pour ses glands farineux que pour son bois; le chêne blanc, le rouge et le noir. Les deux espèces de noyer, le blanc et le noir ou *hicory*, précieux par l'huile de ses noix; le châtaignier et l'orme d'Europe abondent presque autant que les chênes dans toute l'Amérique-Unie. Le tulipier et le sassafras, plus sensibles au froid que les premiers, rampent en forme d'arbrisseaux rabougris, sur les confins du Canada, se montrent comme arbres dans les États du centre; mais c'est sur les brûlants rivages de l'Altamaha qu'ils prennent tout l'accroissement, se parent de toute la beauté dont leur espèce est susceptible. L'érable à sucre, au contraire, ne se rencontre, dans les provinces du midi, que sur les coteaux septentrionaux des montagnes, tandis qu'il est fort multiplié dans les provinces de la Nouvelle-Angleterre, où le climat, plus âpre, le fait parvenir à sa grandeur naturelle. Le liquidambar qui donne la gomme odorante, le bois de fer, le micocoulier, l'orme d'Amérique, le peuplier noir et le *taccamahaca* se trouvent partout où le sol leur convient, sans montrer une grande préférence pour un climat plutôt que pour un autre. Les terrains sablonneux et légers sont peuplés de la précieuse famille de pins, dont les principales espèces sont le sapin de Pennsylvanie, le sapin commun et le beau sapin-hemlok; le pin noir, le blanc et celui de Weymouth, le mélèze; on pourrait aussi mettre dans cette famille l'arbre de vie, le genévrier de Virginie et le cèdre rouge d'Amérique. Parmi les arbrisseaux et les arbustes qui se multiplient sur tous les points des États-Unis, nous distinguerons l'arbre à frange, l'érable rouge, le sumac, le chêne vénéneux, le mûrier rouge, le pommier épineux, le lilas de Pennsylvanie, le prunier-persimon, le faux acacia et l'acacia à triple épine.

Les États-Unis n'offrent pas, généralement parlant, les belles pelouses de l'Europe; mais parmi les herbes grossières qui en couvrent le sol, la curiosité des jardiniers a fait connaître le *collinsonia*, qui sert de remède aux

Indiens pour la morsure du serpent à sonnettes; plusieurs jolies espèces de *phlox*, le martagon doré, l'*œnothera* biennal, ainsi que diverses espèces d'aster, de *monarda* et de *rudbeckia*.

C'est dans la Virginie et dans les Etats du sud et du sud-ouest que la flore américaine étale ses principales merveilles et l'éternelle verdure des savanes : l'imposante magnificence des forêts primitives, et la sauvage exubérance des marécages captivent tous les sens par les charmes de la forme, de la couleur et du parfum. Si on longe les rivages de la Caroline, de la Géorgie et de la Floride, des bosquets continuels semblent flotter dans l'eau. A côté des pinières on aperçoit le palétuvier, le seul arbuste qui peut fleurir dans les eaux salées; le magnifique *lobelia cardinalis* et l'odorant *pancratium* de la Caroline, dont les fleurs ont le blanc de la neige. Les terrains où la marée atteint se font distinguer du terrain sec par les tiges mouvantes et pressées de la canne, par le feuillage léger du *nyssa aquatica*, par le taccamahaca, l'arbre à frange et le cèdre blanc; ce dernier est peut-être, de tous les arbres d'Amérique, celui qui offre l'aspect le plus singulier : le tronc, en sortant de terre, se compose de quatre ou cinq énormes arcs-boutants qui, en se réunissant à peu près à la hauteur de 2 mètres, forment une espèce de voûte d'où jaillit une colonne droite de plus de 6 mètres sans aucune branche, mais qui se termine en un chapiteau plat de la forme d'un parasol garni de feuilles agréablement découpées et du vert le plus tendre. La grue et l'aigle fixent leur nid sur cette plate-forme aérienne, et les perroquets qu'on voit sans cesse voltiger dans le voisinage y sont attirés par les semences huileuses renfermées dans de petits cônes suspendus aux branches. Dans les labyrinthes naturels que présentent ces forêts marécageuses, le voyageur découvre quelquefois de petits lacs, de petites clairières qui formeraient les retraites les plus délicieuses, si l'air malsain en automne permettait d'y habiter. On y avance sous une voûte de smilax et et de vignes sauvages, parmi des faréoles et des lianes rampantes qui enlacent vos pieds d'un filet de fleurs; mais le sol tremble, les insectes incommodes voltigent autour de vous; l'énorme chauve-souris, de l'espèce du vespertilion, étend ses ailes hideuses, le serpent à sonnettes agite les anneaux de sa peau retentissante; le loup, le carcajou, le chat-tigre remplissent l'air de leurs cris discordants et sauvages.

On appelle *savanes* les grandes prairies de l'ouest qui déroulent à perte de vue un océan de verdure qui semble monter vers les cieux, et qui ne sont peuplées que d'immenses troupeaux de bisons : on donne aussi ce nom aux plaines qui bordent les rivières, et qui sont généralement inondées

pendant tout le cours de la saison pluvieuse. Les arbres qui y croissent appartiennent à l'espèce aquatique ; ce sont l'arbre au carton, l'olivier d'Amérique et le gordonia argenté à fleurs odorantes ; on les voit, isolés ou réunis en groupes, former de petits bois percés à jour, tandis que, sur la plus grande partie de la savane, on aperçoit un herbage long et succulent, entremêlé de plantes et d'arbrisseaux. Le myrica cirier se distingue ici parmi plusieurs espèces d'azalia, de kalmia, d'andromeda et de rhododendron, ici épars, là en touffes, entrelacés tantôt par la grenadille pourprée, tantôt par la capricieuse *clitoria*, qui en parent les voûtes de festons riches et variés. Les bords des étangs, ainsi que les endroits bas et bourbeux, sont ornés des fleurs azurées et brillantes de l'ixia, des fleurs dorées de la *canna lutea*, et des touffes roses de l'*hydrangia* ; tandis qu'une infinité de riantes espèces de phlox, avec la timide sensitive, l'irritable dionée, l'*amaryllis atamasco* couleur de feu, dans les savanes où la marée atteint les rangs impénétrables du palmier royal, forment aux bois une ceinture variée, et marquent les limites douteuses, où la savane s'élève vers les forêts.

Les plateaux calcaires qui forment la presque totalité des contrées à l'ouest des Alleghanys présentent quelques parties entièrement dénuées d'arbres, et nommées *barrens* ; mais on n'a pas encore examiné avec les soins et les connaissances nécessaires si cette circonstance provient de la nature du sol ou d'une destruction opérée par les hommes. Ceux d'entre ces plateaux calcaires qui, élevés de 100 mètres, bordent les lits des fleuves profondément encaissés, se revêtent des plus riantes forêts de l'univers. L'Ohio coule à l'ombre des platanes et des tulipiers, comme un canal qui aurait été creusé dans un vaste parc de plaisance ; quelquefois, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, les lianes forment, au-dessus d'un bras de rivière, des arches de fleurs et de verdure. En descendant au sud, les orangers sauvages se mêlent avec le laurier odorant et le laurier commun. La colonne droite et argentée du figuier papayer qui s'élève à 6 mètres, et que couronne un dais de feuilles larges et découpées, ne forme pas une des moindres beautés de ce pays enchanteur. Au-dessus de tous ces végétaux domine le grand magnolia ; il s'élance de ce sol calcaire à la hauteur de 30 mètres et au delà ; son tronc, parfaitement droit, est surmonté d'une tête épaisse et volumineuse, dont le feuillage, d'un vert obscur, affecte une figure conique ; au centre des couronnes de fleurs qui terminent les branches, s'épanouit une fleur du blanc le plus pur, qu'à sa forme on prendrait pour une grande rose, et à laquelle succède une espèce de cône cramoisi qui, en s'ouvrant, laisse voir suspendues à des fils déliés et longs de 2 décimètres au moins,

des semences arrondies en grains du plus beau corail rouge : ainsi, par ses fleurs, par son fruit et par sa grandeur, le magnolia surpasse tous ses rivaux.

A ce tableau de la végétation sauvage se mêle aujourd'hui le charme d'une agriculture déjà très-avancée. L'exemple des Washington et des Jefferson enorgueillit les cultivateurs, qui sont libres, heureux et maîtres du pays, car cette classe comprend incontestablement les trois quarts de la population. Les richesses que le commerce apporte leur fournissent les moyens de faire toutes les améliorations possibles, et d'élever ainsi l'agriculture à un état de plus en plus florissant. L'exportation des grains et de la fleur de farine augmente chaque année. Parmi les productions des champs, les plus importantes sont les pommes de terre et le maïs, originaires du pays, l'épeautre ou *spelt* d'Allemagne, le froment, le seigle, l'orge, le blé-sarrasin, l'avoine, les fèves, les poids, le chanvre et le lin. Le riz des Carolines est célèbre, et le tabac, dont la culture s'est ralentie dans les derniers temps, a fait la réputation de la Virginie. La culture des navets et d'autres végétaux communs dans les fermes de l'Europe paraît encore négligée; mais il y a, autour des villes surtout, de belles prairies artificielles où l'on cultive la luzerne, la quinte-feuille, la pimprenelle, le trèfle rouge, le blanc et le jaune. Les vergers sont très-soignés, et le cidre qu'ils fournissent est la boisson ordinaire dans les États du nord et du centre. On y récolte aussi beaucoup de houblon, des cerises, des grenades, des oranges, des melons; la vigne et le mûrier réussissent presque partout. La Virginie produit notamment des pavies, d'excellents abricots et des pêches, dont on tire une eau-de-vie fameuse. On distingue parmi les pommes de terre une espèce particulière appelée *groundnut*, et parmi les fruits d'arbre, la pomme de Newtown, qui abonde auprès de New-York.

Ce contraste de la nature sauvage qui disparaît, et de la culture qui étend son domaine, a été admirablement décrit par M. de Chateaubriand : « Là « régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la « nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvrait une « culture naissante; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne « abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de dix siècles; partout on « voyait les forêts livrées aux flammes, pousser de grosses fumées dans les « airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines; « des arpenteurs, avec de longues chaînes, allaient mesurant le désert, et « des arbitres établissaient les premières propriétés; l'oiseau cédait son « nid, le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane; on enten-

« dait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient pour la der-
« nière fois mugir des échos qui allaient eux-mêmes expirer avec les arbres
« qui leur servaient d'asile. »

Il erre cependant encore de nombreuses tribus d'animaux dans les inépuisables forêts de ce continent.

Le bison ou bœuf d'Amérique, quoiqu'il ait une éminence ou bosse sur le dos, forme une espèce bien distincte des zébus de l'Inde et de l'Afrique, et des aurochs un peu bossus du nord de l'Europe. Les bœufs d'Amérique ont toujours le cou, les épaules et le dessous du corps chargés d'une laine épaisse ; une longue barbe leur pend sous le menton, et leur queue ne va pas jusqu'aux jarrets ; ils diffèrent aussi beaucoup des petits bœufs musqués du nord de ces contrées, qui, par la forme singulière de leurs cornes, se rapprochent des buffles du cap de Bonne-Espérance, et dont M. de Blainville a fait son genre *ovibos*. Cet animal se plaît dans les montagnes nues, où il vit par troupes de 20 à 30. Quelques voyageurs affirment même que dans les grandes prairies de l'ouest, on le rencontre en troupeaux errants de plus de 1,000 têtes, ayant leurs éclaireurs et leurs sentinelles avancées. L'élan d'Amérique, l'orignal ou le *moose-der,* répandu depuis les monts Rocheux et le golfe de Californie jusqu'au golfe Saint-Laurent, est devenu rare dans le territoire des États-Unis : on prétend qu'il y en a eu de noirs, ayant 4 mètres de haut, tandis que l'espèce grise surpasse rarement la taille d'un cheval ; les uns et les autres ont des cornes palmées qui pèsent de 15 à 20 kilogrammes. Le cerf d'Amérique est plus grand que celui d'Europe ; on en voit de nombreux troupeaux paissant dans les savanes du Missouri et du Mississippi, où se plaît aussi l'espèce connue sous le nom de daim de Virginie. Il y a encore dans les États-Unis deux espèces d'ours noirs, dont l'une, surnommée l'ours maraudeur, ainsi que le loup, parcourt toutes les provinces. Mais l'animal carnivore qu'on craint le plus dans les parties septentrionales est le *catamount,* ou chat des montagnes (*felis montana*) ; le lynx, l'once, le matgay sont moins redoutables et donnent des fourrures dont aucune cependant n'égale celle du castor. Le chat musqué imite en quelque sorte cet animal singulier, en construisant sa hutte dans des ruisseaux peu profonds. On remarque encore parmi les animaux de ces contrées, le renard gris et celui de Virginie, le chat de New-York, le coase, l'urson, espèce de porc-épic ; le manicou, et six variétés d'écureuils, savoir : l'écureuil strié d'Amérique, celui de la Caroline, le noir qui ravage les plantations, le cendré qui fournit une fourrure estimée, et les deux espèces de la baie d'Hudson, dont l'une est un écureuil volant qui se rapproche du pala-

touche. Le lièvre d'Amérique paraît différer de celui de nos contrées : il forme deux espèces, l'une appelée *lepus virginianus* par le docteur Harlan, et l'autre *lepus hudsonius* par Pallas. Il y a de même dans la classe des oiseaux plusieurs espèces qui portent des noms européens, quoique le naturaliste découvre des différences essentielles entre eux et les oiseaux de l'ancien continent; plusieurs aigles, vautours et chats-huants y occupent le premier rang. L'alligator et le serpent à sonnettes que l'on ne trouve que dans le sud, sont au nombre des reptiles du pays. Le poisson est abondant, surtout dans les rivières des bassins du Mississippi; dans les mers qui bordent les côtes, on pêche la morue, le saumon, le maquereau et d'autres poissons des côtes européennes.

Les montagnes Blanches sont composées de granit, et cette pierre domine encore dans le New-Hampshire et le Maine; la syénite et le porphyre se remarquent dans le nord-ouest du système allhéghanien; le gneiss, dans les régions supérieures du New-York et du New-Jersey. Les formations secondaires composent la plus grande partie du sol des Etats-Unis; mais on n'y trouve rien qui paraisse correspondre en date au système oolitique d'Europe. On trouve des formations tertiaires dans le bassin de l'Atlantique, l'Alabama et le sud du bassin du Mississippi. Presque toute la houille bitumineuse des Etats-Unis se trouve sur le versant occidental du système allhéghanien et dans tout le Mississippi, jusqu'à 300 kilomètres à l'ouest de ce fleuve; la plus estimée est celle de Pennsylvanie, de l'ouest de la Virginie et de l'est de l'Ohio et de l'Illinois. De nombreuses sources salées existent dans les Etats de New-York, Virginie, Pennsylvanie et de l'ouest. Le fer est distribué à peu près aux mêmes gisements que la houille; l'or de Pennsylvanie, Ohio, Virginie et Tennessée, contient au moins le quart de ce métal. Le plomb est le second produit; on le trouve principalement dans le Missouri, le Wisconsin et l'Illinois. L'or se trouve dans la Virginie, les Carolines, la Géorgie et le Tennessée, mais en petite quantité; le cuivre, le zinc, le manganèse sont les principaux des autres minéraux exploités. L'adjonction de la Haute-Californie et du Nouveau-Mexique aux Etats-Unis va leur procurer des riches mines d'or et de mercure, qui, entre les mains du gouvernement de cette république, prendront un développement d'une immense importance [1]. Quoique l'Amérique-Unie n'ait offert, dans

[1] Nous avons emprunté cet aperçu géognostique et minéralogique des Etats-Unis au Dictionnaire géographique et statistique d'*Adrien Guibert*, 1850. — Cet ouvrage consciencieux est, sans contredit, un des plus complets et des mieux ordonnés qui aient été publiés, depuis longtemps, sur cette matière. V.A. M-B.

l'ouest, aucune trace de l'activité des volcans, on a découvert un immense dépôt de soufre natif dans l'intérieur de l'État de New-York, vers les cascades de Clifton. On rencontre enfin de belles carrières de marbre dans le Vermont.

La population des Etats-Unis est, avons-nous dit, d'après le recensement officiel de 1850, de 23,347,498 habitants; nous devons y ajouter 120 à 150,000 Indiens indépendants, errants encore dans les grands territoires de l'ouest, et divisés en tribus dont quelques-unes s'en vont chaque jour en s'amoindrissant. L'Union-Américaine ne se composait, dans l'origine, que de 13 Etats; elle comprend aujourd'hui 31 Etats, 1 district e 6 territoires. Le tableau suivant fera comprendre comment ces Etats, district et territoires se partagent l'immense contrée dont nous venons de donner la description générale physique; nous observerons toutefois que la répartition de chacun d'eux dans tel ou tel versant n'est pas toujours rigoureusement exacte; que, par exemple, une partie du Nouveau-Mexique, que nous plaçons au versant du golfe du Mexique, dépend de la région du Grand-Océan; mais nous avons alors suivi la règle qui veut que, dans ce cas, le pays soit attribué au versant dont il dépend en majeure partie et auquel appartiennent ses cours d'eau les plus nombreux et les plus importants. On ne doit jamais espérer faire exactement concorder les divisions physiques avec les divisions politiques.

VERSANT OU RÉGION.		
DE L'OCÉAN ATLANTIQUE.	CENTRALE OU DU GOLFE DU MEXIQUE.	DU GRAND OCÉAN.
Au Nord.	*Au Nord.*	*Au Nord.*
1 État du Maine.	1 État d'Ohio.	1 Territoire de l'Orégon.
2 — de New-Hampshire.	2 — de Michigan.	
3 — de Vermont.	3 — de Wisconsin:	*Au Sud.*
4 — de Massachusetts.	4 Territoire de Minesola.	
5 — de Rhode-Island.	5 — de Nébraska ou Missouri.	2 Territoire d'Utah.
6 — de Connecticut.		3 Etat Californie.
Au Centre.	*Au Centre.*	
7 État de New-York.	6 Etat d'Iowa.	
8 — de New-Jersey.	7 — d'Illinois.	
9 — de Pennsylvanie.	8 — d'Indiana.	
10 — de Delaware.	9 — de Kentucky.	
11 — de Maryland.	10 — de Tennessée.	
12 District fédéral de Colombia.	11 — de Missouri.	
13 Etat de Virginie.	12 — d'Arkansas.	
	13 Territoire Indien.	
Au Sud.	14 — du Nouveau-Mexique.	
14 État de Caroline du Nord.		
15 — de Caroline du Sud.	*Au Sud.*	
16 — de Géorgie.	15 État d'Alabama.	
17 — de la Floride.	16 — de Mississippi.	
	17 — de Louisiaue.	
	18 — du Texas.	

Nous allons maintenant entreprendre la description topographique et politique de chacune de ces divisions de la grande confédération Anglo-Américaine; et, afin de mettre plus d'ordre dans cette description, nous la diviserons en trois livres, qui auront chacun pour objet l'une des trois grandes divisions que présente ce tableau.

LIVRE CENT HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Etats-Unis, partie orientale. — Description topographique et politique.

Nous avons appris à connaître le territoire des Etats-Unis sous les rapports généraux et constants de la géographie physique; il faut maintenant descendre à ces détails de description locale que chaque jour voit changer, même dans les pays anciennement civilisés. Ici, c'est tout à fait un tableau mouvant, une scène d'action perpétuelle, sans aucun moment de repos; des villes et des républiques entières y naissent plus rapidement qu'on n'élève un édifice en Europe. Ces variations journalières doivent nous faire de la brièveté une loi rigoureuse.

La *Nouvelle-Angleterre* comprenait les territoires qui appartiennent aujourd'hui aux Etats de *Massachusetts* au centre, du *Connecticut* et de *Rhode-Island* au sud, de *Vermont*, de *New-Hampshire* et de *Maine* au nord. Tout ce pays est hérissé de collines granitiques et couvert de forêts; mais l'industrie a su tirer un tel parti de quelques vallées fertiles, que cette portion des Etats-Unis est encore aujourd'hui la mieux peuplée, toute proportion gardée. C'est le premier foyer de l'esprit commercial et maritime, c'est le siége de la civilisation la plus généralement répandue : instruit et laborieux, le peuple y sait apprécier et défendre ses droits politiques; mais on l'accuse de pousser très-loin cette défiance et cette humeur litigieuse qui sont comme inséparables du sentiment de l'indépendance. Le sombre presbytérianisme y avait introduit une bigoterie intolérante; mais, adouci par les lumières de la philosophie, il n'y montre plus son influence que dans l'austérité des mœurs et le respect pour le culte, marques caractéris-

tiques des habitants de la Nouvelle-Angleterre. La nature accorde à ce peuple une constitution très-saine, très-robuste ; le sexe y possède au plus haut degré ce teint de roses et cet air de candeur virginale qu'on vante chez les Anglo-Américaines. Elevées avec plus de soin que dans les Etats méridionaux, elles ont la conversation agréable et spirituelle : elles n'en sont pas moins d'excellentes ménagères ; elles dirigent avec succès la fabrication domestique des toiles et des étoffes. La sévérité avec laquelle on célèbre les dimanches n'empêche pas que, dans les autres jours, la jeunesse ne se livre avec ardeur à des bals et à des parties de traîneau ; mais les jeux de hasard et les courses à cheval n'y jouissent d'aucune faveur.

L'ancien district du *Maine*, le plus septentrional de tous, se peuple continuellement, et forme, depuis 1820, un *Etat* indépendant divisé en 13 comtés; il doit son nom à la province française du Maine, dont Henriette-Marie, l'épouse de Charles Ier, était propriétaire ; les Anglais s'y étaient établis en 1630. La population qui, en 1759, n'était que de 13,000 habitants, et, en 1790, de 96,540, est aujourd'hui de 583,232. Le pays produit du blé, des grains, du chanvre ; mais il exporte surtout du bois de construction et du poisson sec.

Cet Etat est borné au nord et au nord-ouest par le Bas-Canada, à l'est par le Nouveau-Brunswick, au sud et au sud-est par l'Atlantique. Les principaux cours d'eau qui l'arrosent sont : le *Saint-Jean*, le *Penobscot*, la *Sainte-Croix*, le *Kennebeck*, l'*Androscoggin* et le *Saco*, qui tous ont leur embouchure dans l'Océan, sur le territoire de cet Etat, à l'exception du premier, qui va traverser le Nouveau-Brunswick. C'est un pays élevé vers le nord et l'ouest, qui offre au centre une chaîne de montagnes, des plaines ondulées et un grand nombre de lacs dont le plus grand, appelé *Moose-Head*, a 11 lieues de longueur et 7 de largeur. Le sol, quoique sablonneux, y est généralement fertile ; les forêts y sont composées de chênes, de pins, d'érables, de hêtres et de bouleaux.

La petite ville d'*Augusta*, qui compte à peine 10,000 habitants, est, depuis 1831, la capitale de cet Etat ; elle est située dans le comté de Kennebec et sur la rive droite de la Kennebec, à 75 kilomètres de son embouchure ; son port peut recevoir des bâtiments de 100 tonneaux : elle fait un commerce très-actif.

Portland était autrefois la capitale de cet Etat. C'est une jolie ville de 20,849 âmes, située entre le Saco et le Penobscot sur le bord de l'Océan. Ses maisons et ses édifices sont bâtis en briques ; on distingue parmi ces derniers le palais-de-justice, l'hôtel-de-ville et la maison de charité. On y

remarque un observatoire d'où la vue s'étend au loin sur les innombrables îles qui bordent la côte. Son port, éclairé la nuit par un phare situé à 28 mètres de hauteur, est un des plus beaux et des meilleurs de l'Amérique; il est défendu par différents ouvrages de fortification.

Parmi les autres cités de l'Etat du Maine se trouvent *Eastport,* ville maritime bâtie sur l'île de Moose, qui communique au continent par un beau pont construit en 1820; *Hallowel,* port où l'on construit des navires; *Bath,* l'une des villes les plus commerçantes du Maine; *Brunswick,* qui possède un collége, un cabinet d'histoire naturelle et l'une des plus belles galeries de tableaux des Etats-Unis, établissements entretenus à l'aide d'une dotation de James Bowdouin; *Waterville,* où l'on remarque aussi un beau collége; *Gordiner,* qui possède un lycée; *Bangor,* ville de 14,441 habitants, qui entretient une école de théologie, et *Thomaston,* qui renferme la prison de l'Etat. Toutes ces villes, ainsi que *Castine, York, Berwick* et *Belfast,* ont 6 à 10,000 habitants.

Les Indiens Penobscot vivent aujourd'hui d'une manière très-paisible; ils professent la religion catholique; leurs *sachems* veillent à la sainteté des mariages, et leur population s'augmente au moment où tant d'autres tribus s'éteignent.

Dans l'*Etat* de *New-Hampshire,* les productions sont les mêmes que dans celui du Maine. La population est de 317,831 âmes. Il est divisé en 10 comtés.

Cet Etat tire son nom du comté d'Hampshire en Angleterre; il fut établi en 1623 par les Anglais; compris d'abord dans la colonie du Massachusetts, il en fut détaché en 1679 par le gouvernement anglais, et adhéra à l'union fédérale en 1788.

Cet Etat, situé à l'est du précédent, est un pays plat parsemé de quelques collines, mais borné au nord par les ramifications des monts Alleghanys. On y voit aussi un grand nombre de lacs. Ses principaux cours d'eau sont le *Connecticut* et le *Merrimack.* Rempli d'établissements industriels, on y compte plus de 50 manufactures de tissus de laine, de coton et de lin. Quoique maîtres seulement de 6 lieues de côtes, les habitants sont renommés pour la construction des navires.

Dover, fondée en 1623, est la ville la plus ancienne et la plus industrieuse; elle est située sur le Cocheto, qui y forme une cascade de 12 mètres de hauteur; ses 8,000 habitants font un commerce considérable de bois de charpente. *Concord,* qui a près de 7,500 habitants, est la capitale de l'État, elle est sur la rive droite du Merrimack; c'est l'entrepôt d'un commerce

très-actif avec Boston, dont elle est séparée par une distance de 95 kilomètres. Elle renferme un pénitencier de l'État. Un lieu beaucoup plus important est *Portsmouth*, le principal port de cet État ; c'est une ville industrieuse de 10,000 habitants, où l'on trouve un athénée et cinq banques de commerce. On y voit aussi une assez belle église épiscopale, un arsenal maritime et des chantiers de construction ; c'est un des meilleurs ports de guerre de l'Union. *Manchester* est plus peuplée, le dernier recensement de 1850 lui accorde 13,933 habitants.

Exeter, ville de 4,000 âmes, est remarquable par son collége, l'un des plus beaux établissements que les États-Unis possèdent en ce genre. La construction des navires y est beaucoup moins active qu'autrefois. La jolie petite cité d'*Hanover* est célèbre par le collége qui porte le nom de *Dartmouth*. *Gilmanton*, au milieu d'un district riche en mines de fer, possède une maison de justice et plusieurs usines. *Franconia* est importante par ses riches mines de fer, et remarquable par sa situation romantique ; sa population est de 1,200 habitants.

Le *Vermont* abonde en pâturages ; ses bœufs et ses chevaux sont renommés. Les montagnes se couvrent de pins, de hêtres et de chênes ; les collines s'ornent d'érables à sucre ; dans les vallées prospèrent les arbres fruitiers. L'élan habite le nord de cet État, et les serpents à sonnettes vivent dans le midi, mais ils y sont peu redoutables. Le pigeon voyageur et l'abeille sont indigènes. Dans la superbe plaine d'*Oxbow*, on voit une source qui change de place d'année en année, et dont les eaux exhalent une odeur de soufre. Le nom de cet État est l'altération du mot français *Vert-Mont*, que les habitants ont adopté par l'effet de leur penchant pour les Français du Canada, et qui est la traduction de l'appellation anglaise *Green-Mountain*. Les habitants, au nombre de 313,466, font un grand commerce avec le Canada. Cette population belliqueuse n'a pas démenti, dans la guerre contre les Anglais, en 1814, la réputation de bravoure qu'elle s'était acquise dans celle de l'indépendance. Cet état, établi en 1763 par les colons anglais du Connecticut, en vertu d'une concession du New-Hampshire, fut admis au sein de l'Union en 1791 ; il est aujourd'hui partagé en quatorze comtés.

Montpellier, ville de 4,000 âmes, sur la rive droite de l'Onion, est le chef-lieu de cet État. Les autres principales villes sont *Middlebury*, où l'*Otter-River* forme plusieurs chutes que l'on utilise pour des manufactures ; *Bennington*, où l'on voit plusieurs forges et plusieurs papeteries ; et *Burlington*, sur la rive droite du lac Champlain, elle renferme une acadé-

mie et une université; c'est la place de commerce la plus importante de l'État; elle compte près de 6,000 habitants.

Entrons dans le *Massachusetts*, un des États du second rang dans l'Union, puisqu'il compte 994,271 habitants. Les sapins, les châtaigniers, les bouleaux blancs, les érables à sucre couvrent une grande partie du sol, qui n'est que médiocrement fertile. Les arbres fruitiers de l'Europe septentrionale y prospèrent; le froment redoute les vapeurs salines de l'Océan, et ne vient bien que dans l'intérieur des terres. Le cap *Codd* doit son nom à l'immense quantité de morues qu'on y pêche. Cette colonie fut une des premières établies par les Anglais; elle dut son nom à une tribu d'Indiens voisine de Boston, et adhéra à l'Union en 1788. Le Massachusetts est partagé en quatorze comtés.

Si l'on retranchait du nombre total des habitants les enfants qui ne sont point encore en âge de travailler, les vieillards et les infirmes qui ne le peuvent plus, on verrait combien est petit dans cet État le nombre des oisifs. Aussi, de cette activité industrielle résulte-t-il dans les familles une aisance qui frappe d'étonnement l'Européen qui visite pour la première fois cette contrée; et cependant elle n'est pas la plus industrieuse de la confédération américaine. Le dimanche, il est impossible de distinguer à la mise, et l'on pourrait même dire aux manières, un artisan de ce que l'on appelle dans la société un *gentleman*. La multiplicité des écoles, et le droit qu'a tout homme de s'occuper des affaires publiques, répandent jusque chez les artisans une instruction et une rectitude de jugement qu'on chercherait vainement dans les classes moyennes de France.

Ce que nous venons de dire est surtout très-remarquable à *Boston*, capitale de cet État, et peuplée de 138,788 âmes. Cette ville, que ses habitants surnomment l'*Athènes* du *Nouveau-Monde*, est située sur une presqu'île au fond de la baie qui en porte le nom, et qu'on appelle aussi la baie de Massachusetts. L'aspect de cette cité est bien différent de celui des autres villes de l'Union, par l'irrégularité des rues et l'inégalité du terrain sur lequel elle est bâtie. La plupart des maisons sont construites en briques, mais peintes de diverses couleurs : on n'y a pas les yeux fatigués par l'uniformité d'un rouge éclatant. Ses rues sont macadamisées avec un tel soin que ce pavage présente l'aspect d'une mosaïque.

Elle renferme plusieurs beaux édifices, tels que l'hôtel-de-ville, le palais de l'État, surmonté d'un dôme à la turque, la maison de justice, le théâtre, la douane, le nouveau marché, vaste bâtiment construit en granit, et la Bourse, qui renferme, dit-on, 202 salles. Le mail, ou la promenade

publique, située au cœur de la ville, se compose de pelouses entourées et coupées par de larges allées d'arbres. La place Franklin est une des plus belles. Sept ponts, dont trois en bois, et d'une longueur extraordinaire, font communiquer la ville avec ses faubourgs. L'hôpital général est un grand et bel édifice, bien aéré, d'une belle tenue. Enfin, au nombre de ses monuments, on doit citer la statue de Washington. Boston, qui est la seconde ville de l'Union par l'importance de son commerce, en est la première par l'excellence de ses établissements d'instruction publique, et par le nombre de ses établissements scientifiques et littéraires ; nous citerons : l'*Athénée*, établissement fondé par une société de souscripteurs, et possédant une bibliothèque de plus de 80,000 volumes ; le *Collége* et la *Société de médecine*, l'*Académie des sciences et des arts*, la *Société linnéenne* et la *Société historique du Massachusetts*. On compte à Boston 186 écoles ; il s'y imprime 88 journaux ou écrits périodiques.

Hors de la ville se trouvent plusieurs établissements importants, tels que la *maison des pauvres*, celle de *réforme pour les jeunes condamnés* et celle de *correction pour les adultes*. La première, appelée aussi *maison d'industrie* (the house of industry), renferme environ 500 individus ; la seconde peut contenir une centaine d'enfants des deux sexes ; la troisième enfin contenait, il y a quelques années, 260 condamnés, tous soumis à la règle commune du travail dans les ateliers, du silence absolu, et de l'isolement aux heures des repas et de la nuit, pendant laquelle il leur est permis d'avoir de la lumière pour lire la Bible.

Boston est le siége d'un évêché catholique ; cette ville, qui s'honore d'avoir donné le jour à Franklin, est le centre d'un réseau de chemins de fer, six lignes viennent y aboutir et la mettent en communication avec les différentes parties de l'Union. Les nombreux canaux qui y aboutissent apportent dans son port les produits de l'intérieur. Ce port est sûr et assez spacieux pour contenir 500 vaisseaux à l'ancre. L'entrée a une lieue et demie ou deux lieues de largeur ; mais, remplie d'îlots, elle peut à peine recevoir deux bâtiments de front. Les deux principales de ces îles sont *Castel-Island* et *Governor's-Island* ; deux forts mettent la ville en sûreté du côté de la mer.

Les principales manufactures de cette ville sont des distilleries de rhum, des raffineries de sucre, des brasseries, des fabriques de papier de tenture, des corderies, des filatures de coton et de laine, des fabriques de toile et de bougies de spermaceti. Boston est, après New-York, la principale ville des États-Unis pour le commerce maritime ; elle couvre de ses navires

toutes les mers du globe. Le mouvement de son port est très-considérable, les exportations montent annuellement à la somme de 32,000,000 de francs, et les importations à plus de 65,000,000. C'est l'un des arsenaux et des ports militaires les plus importants de l'Union ; la citadelle se nomme le *Fort-Indépendance*. Cette ville, fondée en 1630, a été le principal foyer du mouvement révolutionnaire qui a amené l'indépendance des États-Unis.

Salem, à 5 lieues au nord-est de Boston, s'est enrichie par ses pêcheries et son commerce aux Antilles; elle a 21,500 habitants. Cette ville est la troisième de l'État par son commerce et son opulence ; elle possède plusieurs sociétés savantes, et l'un des plus riches musées d'histoire naturelle et de curiosités que l'on puisse voir.

Charlestown, à un quart de lieue de Boston, est une jolie ville de 12,000 habitants, importante par son arsenal maritime et ses chantiers de construction, d'où sont sortis des vaisseaux de 100 à 130 canons. Près de la ville, on a élevé un obélisque sur l'emplacement où se livra, le 17 juin 1775, la bataille de Breed's-Hill ou Bunker's-Hill, la première de la guerre de l'indépendance. A *Cambridge*, un peu plus loin, on remarque une université connue sous le nom de collége de *Haward*, son fondateur : il renferme de belles collections et une bibliothèque de 30,000 volumes. C'est dans cette petite ville que fut établie la première imprimerie des États-Unis. *Marblehead*, qui a plus de 7,000 habitants; *Gloucester*, dont le port, ouvert aux plus grands navires, fait un commerce considérable ; *Barnstable*, importante par ses immenses salines, et dont le port s'obstrue par une barre de sable ; *Béverly*, *New-Bedford* et *Dighton*, près de laquelle on voit une inscription hiéroglyphique qu'on n'a point encore expliquée, sont des villes industrieuses et riches qui rivalisent entre elles pour la pêche et le commerce. *Lowel*, bâtie il y a à peine quarante ans (1812), est aujourd'hui la plus industrieuse cité de la Nouvelle-Angleterre ; elle est située sur le Merrimack ; quelques années auparavant, le lieu où elle s'élève n'était qu'un désert, sinon solitaire, du moins habité par quelques sauvages tatoués. On fabrique à Lowel des étoffes communes qui servent à la consommation intérieure. Elle renferme aussi des verreries, des moulins à poudre, des blanchisseries, plus de 30 usines et 6,000 métiers. Dès six heures du matin, la cloche appelle les ouvriers au travail ; une nuée de jeunes filles, remarquables par la propreté de leur tenue, se rendent dans les ateliers avec un air de satisfaction qui fait plaisir à voir. En Europe, ces ouvrières ne jouissent pas toujours d'une bonne réputation ; ici, ce sont des modèles de sagesse et de bonne conduite. Il en résulte que pas une ne manque de

mari. La population de cette ville est de 32,964 habitants; la valeur du produit de toutes ses manufactures est évaluée à 40,000,000 de francs par an. C'est à dater de 1830 que son industrie a pris ce développement extraordinaire.

Worcester, sur le canal qui mène à Providence, à 13 lieues à l'ouest-sud-ouest de Boston, est une ville de 8,000 âmes, qui possède un établissement de bienfaisance remarquable par le bon ordre qui y règne et par les résultats philanthropiques que l'on y obtient: c'est l'hôpital des fous (*lunatic hospital*), qui contient environ 300 personnes. Cette ville possède une Société d'antiquaires qui a publié d'excellents mémoires.

Les îles, petites, mais très-peuplées, de *Martha's-Vineyard* et de *Nantuckett,* dépendent aussi du Massachusetts. La première a des fabriques de lainage et des salines; la seconde nourrit un grand nombre de moutons et de bêtes à cornes, et s'enrichit par la pêche de la baleine.

Le Massachusetts renferme encore *Newbury-Port,* avec 7,000 habitants; *Plymouth,* avec un port spacieux. Ce fut le premier établissement que les Anglais eurent sur cette côte; elle fut fondée en 1620 par quelques puritains; *Springfield,* 21,602 habitants, importante par son arsenal et sa manufacture d'armes; *Andover,* célèbre par son école théologique, et *Taunton,* par ses forges et ses manufactures de coton. La petite ville de *Lynn* a fabriqué, dans une année, un million de paires de souliers de dames, en cuirs indigènes, apprêtés en maroquin; *New-Bedfort,* qui a près de 15,000 habitants.

Parmi les sectes religieuses du Massachusetts, nous citerons celle des *congrégationalistes,* qui domine; elle adopte les dogmes de Calvin; mais, d'après son origine ecclésiastique, chaque *congrégation de saints* forme une société indépendante, gouvernée par ses propres chefs, et non par des synodes, comme chez les presbytériens.

L'Etat de *Rhode-Island,* ainsi nommé en souvenir de l'île de Rhodes, doit son origine à une petite république fondée en 1631 par un ministre chassé comme hérétique par les *congrégationalistes* de Massachusetts. La secte des *baptistes* peupla d'abord Rhode-Island. Cette secte adopte les dogmes de Calvin, mais son régime ecclésiastique est celui des indépendants. Les produits et les exportations consistent en grains, en bois de charpente, en chevaux, en bétail, en poissons, en fromages, en ognons, en cidre, en liqueurs spiritueuses, et en toile soit de chanvre, soit de coton. Il y a encore des forges où l'on fabrique divers ustensiles de fer, et notamment des ancres; des fabriques de bougies de blanc de baleine, des raffineries et des

distilleries. Ce petit état adhéra à l'Union en 1790 ; sa population est aujourd'hui de 147,555 habitants : il est partagé en cinq comtés.

La jolie ville de *Providence* a souvent 150 bâtiments marchands en mer; elle est située sur le continent. C'est l'un des deux chefs-lieux de cet Etat. Elle est située au fond de la superbe baie de Narragansett. Cette ville est élégamment bâtie et renferme des manufactures et des établissements d'instruction. Quoiqu'elle n'ait pas plus de 43,000 habitants, on y publie cinq journaux. On remarque dans ses environs le bourg de *Pawtucket*, renommé par la belle cascade, de 20 mètres de hauteur, qu'y forme la rivière de ce nom, et par les nombreuses fabriques de coton et les forges qu'il renferme. *Newport*, sur l'île de Rhode, en est le second chef-lieu : sa population est moitié moins considérable que celle de Providence. Le gouvernement fédéral y a dépensé près de deux millions de dollars pour en faire l'un des points militaires les plus importants de l'Union : c'est le *Gibraltar américain*. La ville maritime de *Bristol* est une des mieux situées de cet Etat pour le commerce. Nous pourrions encore citer huit ou dix villes qui ne le cèdent point à cette dernière : les plus importantes sont *Scituate*, *Smithfield* et *Warwick*.

L'île de Rhode ou Rhode-Island, qui donne son nom à tout l'Etat, a 5 lieues de longueur du nord au sud, et une lieue un tiers de largeur. Le sol, la salubrité du climat et la situation de cette île l'ont fait considérer comme l'*Eden* de l'Amérique; aussi est-elle un rendez-vous à la mode pour les Etats du sud et du centre pendant les chaleurs de l'été.

On y élève beaucoup de chevaux, de bêtes à cornes et de moutons, et, dans la partie du sud-ouest, on exploite de riches mines de houille. Les naturels la nommaient autrefois *Aquidnick*.

Le plus peuplé des Etats de la Nouvelle-Angleterre, relativement à sa superficie, est celui de *Connecticut*, qui doit son nom à sa principale rivière; le nombre des habitants est de 370,604. Presque tous sont congrégationalistes. Très-rigides observateurs des devoirs que leur prescrit leur religion, ils ne permettent pas que les dimanches on joue à aucun jeu, ni d'aucun instrument chez soi, ni même que l'on monte à cheval ni en voiture dans l'intérieur des villes. Mais leurs écoles publiques et leur hospitalité méritent des éloges. Le *fonds des écoles* formait déjà en 1811 un capital net de 6 millions de francs. Le fermier, libre, instruit et heureux, s'habille de bons draps, fabriqués dans sa maison. Partout l'état de la culture et celui des routes annoncent une haute civilisation. Cet Etat fut fondé par les Anglais établis dans le Massachusetts, en 1663, et se gouverna d'après la charte qui

ui avait été accordée jusqu'en 1818, époque à laquelle il forma sa constitution : il se subdivise en huit comtés.

Le corps législatif du Connecticut siége alternativement à *Hartford* et à *New-Haven*. On compte 17,851 habitants dans la première de ces villes, et 18,000 dans la seconde. Sa position entre Boston et New-York, en la rendant un lieu de passage, contribue à sa prospérité. Hartford est situé sur la rive droite du Connecticut, à 16 lieues de l'embouchure de ce fleuve. Plusieurs élégants édifices ornent cette industrieuse cité ; elle possède plus de 80 navires. Elle a une société de médecine, une banque, un institut de sourds-muets, un bon collége et un arsenal bien approvisionné. New-Haven est à l'embouchure du Quinnipiack. Elle est un peu plus peuplée que la précédente ; ses rues sont droites, sablées et plantées d'arbres ; elle possède un collége appelé *Yale college*, regardé comme l'une des principales universités des Etats-Unis ; des écoles de médecine, de droit et de théologie y sont annexées ; enfin cet établissement renferme une riche bibliothèque et un beau cabinet de minéralogie. Cette ville a été fondée par des Hollandais. *New-London* a le meilleur port du Connecticut, et sa population est de près de 8,000 âmes. *Norwich*, assez bien bâtie, fait un commerce important. La petite ville de *Cornwall* est célèbre par son école des Missions étrangères, fondée dans le but d'instruire et de convertir à la religion chrétienne des indigènes de l'Amérique et de l'Océanie. *Bristol* est peu peuplée, mais importante par ses fabriques d'horlogerie ; en 1830, elle exporta plus de 30,000 montres. Enfin *Middletown*, ville de 10,000 âmes, est connue pour ses fabriques et sa petite université, fondée en 1830.

Tels sont les différents Etats qui occupent le territoire de la Nouvelle-Angleterre. Le mouvement industriel et intellectuel que l'on remarque dans toutes les parties de cette contrée est dû à un fait important qui a présidé à la fondation de ses premières colonies. L'un des jurisconsultes français qui sont allés étudier dans ces dernières années le système pénitentiaire aux Etats-Unis, s'exprime à ce sujet de la manière suivante :

« Les émigrants qui vinrent s'établir sur les rivages de la Nouvelle-« Angleterre appartenaient tous aux classes aisées de la mère patrie. Leur « réunion sur le sol américain présenta dès l'origine le singulier phéno-« mène d'une société où il ne se trouvait ni grands seigneurs ni peuple, « et, pour ainsi dire, ni pauvres ni riches. Il y avait, proportion gardée, « une plus grande masse de lumières répandues parmi ces hommes que « dans le sein d'aucune nation européenne de nos jours. Tous, sans en « excepter un seul, avaient reçu une éducation assez avancée, et plusieurs

« d'entre eux s'étaient fait connaître en Europe par leurs talents et leur « science. Les autres colonies avaient été fondées par des aventuriers sans « famille; les émigrants de la Nouvelle-Angleterre apportaient avec eux « d'admirables éléments d'ordre et de moralité; ils se rendaient au désert « accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Mais ce qui les distin- « guait surtout de tous les autres, était le but même de leur entreprise. « Ce n'était point la nécessité qui les forçait d'abandonner leur pays; ils y « laissaient une position sociale regrettable et des moyens de vivre assu- « rés. Ils ne passaient pas non plus dans le Nouveau-Monde, afin d'y amé- « liorer leur situation ou d'y accroître leurs richesses; ils s'arrachaient aux « douceurs de la patrie, pour obéir à un besoin purement intellectuel; en « s'exposant aux misères inévitables de l'exil, ils voulaient faire triompher « *une idée*[1]. »

A l'ouest du Connecticut et de Vermont, s'étend le grand État de *New-York*, c'est-à-dire Nouvelle-York, qu'arrose la belle rivière d'Hudson. Originairement appelé *New-Netterlands* (Nouvelle-Hollande), cet État reçut le nom du duc d'York, à qui ce territoire fut concédé. Fondé par les Hollandais en 1613, soumis par les Anglais en 1664, repris par les Hollandais en 1673; il tomba l'année suivante définitivement entre les mains des Anglais. Il forma sa constitution en 1777, et adhéra à l'Union en 1788

Cet État est partagé en 4 districts, comprenant 56 comtés. La plus grande masse du territoire se prolonge derrière la Pennsylvanie jusqu'aux lacs Ontario et Erié. Le New-York, en s'approchant du sud, jouit d'un climat plus modéré que la Nouvelle-Angleterre; mais c'est là que commence le domaine de la fièvre jaune. Il se trouve au nord des montagnes un terrain dont la superficie est de 40 ou 50 mille acres, que l'eau recouvre pendant l'hiver et au printemps, mais qui forme ensuite d'excellents pâturages. Quelques forêts de châtaigniers et de chênes garnissent les environs du lac Erié. Les montagnes et les collines de ce canton sont couvertes d'épaisses forêts qui fournissent de beaux bois de construction. Au delà de l'Alleghany, le pays est uni, et le sol formé d'un riche terreau qui, dans son état naturel, produit des chênes et des sapins de différentes espèces, des pins résineux, des cèdres, des peupliers blancs, des tulipiers, des sumacs, et surtout des forêts d'érables, dont les habitants tirent une grande quantité de sucre et de mélasse. On recueille aussi beaucoup de fruits d'une excellente qualité. Enfin il y a beaucoup de fer et même une mine d'argent dans

[1] M. *Alexis de Tocqueville*: De la démocratie en Amérique; t. I, p. 23,

ce pays. Il s'y trouve aussi des eaux minérales, dont les plus célèbres sont celles de Saratoga.

L'accroissement de la population surpasse toute idée. En 1731, cet État renfermait 50,291 habitants. D'après le recensement de 1800, l'État portait la population à 586,000 habitants; elle est aujourd'hui de 3,090,022. Les émigrations de la Nouvelle-Angleterre y ont contribué. Dans la partie maritime, il y a encore des habitants d'origine hollandaise, mais il ne reste que peu d'Indiens. Les débris des cinq nations qui formaient autrefois la ligue iroquoise habitent la partie occidentale de l'État de New-York. Les Onéidas, les Onondagas et les Senekas résident près des lacs dont ils portent le nom. Il n'y a peut-être même plus aucun représentant de la puissante tribu des Mohawks. On porte le nombre des Indiens à 3,000.

On se fera une idée de l'industrieuse activité qui règne dans cet État florissant, lorsqu'on saura que dans les derniers temps on y comptait 306 usines et forges, 8,507 moulins, dont 338 à farine; 1,750 broyeurs, 16,356 à scieries et 63 à huile, 13 verreries, 77 papeteries, 1,229 distilleries, 2,105 fabriques de potasse, 1,213 manufactures de tissus de laine et 117 de coton. Le nombre des écoles élémentaires entretenues par l'État était, en 1840, de 10,593 avec 302,367 écoliers, et celui des écoles secondaires de 505 avec 34,715 élèves.

Le gouvernement réside à Albany. C'est une ville de 56,026 âmes, aux rues larges et bien alignées, mais dont le sol est inégal. A l'exception du Capitole, il n'y a pas de bâtiments qui aient l'aspect monumental : celui-ci produit un assez bel effet par sa situation sur une éminence que termine une fort belle rue appelée *State-Street :* ce monument sert à la fois au sénat, à la chambre représentative, aux cours de justice, à la société des arts et à celle d'agriculture; il renferme une assez belle bibliothèque. Albany est située sur la rive droite de l'Hudson, à 600 kilomètres de Washington, et 233 de New-York. C'est un des arsenaux de l'Union. Elle fait un commerce important avec l'intérieur; son port, qui peut recevoir des navires d'un moyen tonnage, communique par des canaux au lac Champlain et au Saint-Laurent, au Mississippi et au lac Érié. Elle est reliée à Boston par un chemin de fer de 320 kilomètres, et à New-York par un service régulier de bateaux à vapeur. Albany est, après Jamestown en Virginie, la ville la plus ancienne de l'Union; elle doit son origine au fort Orange, construit par les Hollandais en 1614, et a été érigée en ville en 1686. C'est à la navigation entre Albany et New-York qu'a été employé le premier bateau à vapeur fonctionnant pour un service public : le *North-*

River, construit par Fulton en 1807, faisait le trajet en 36 heures; aujourd'hui il se fait en 11 heures.

Bien qu'Albany s'agrandisse rapidement, elle n'effacera pas de sitôt *New-York,* qui est certainement la ville la plus commerçante et l'une des plus peuplées de toute l'Amérique. Cette grande cité est située dans l'île de *Manhattan*, et près de l'embouchure de l'Hudson.

Sa population qui, en 1699 était 6,000 habitants, était en 1790 de 33,131 âmes; en 1820, de 123,706; aujourd'hui elle dépasse 517,000 habitants.

Si les anciens quartiers de New-York sont composés de rues étroites et tortueuses, les nouveaux ne renferment que des rues larges, droites et bien alignées. La plus belle et la plus commerçante, appelée *Broadway* (Rue-Large), la traverse sur une longueur de plus d'une lieue et sur une largeur de 25 mètres. L'élégance des maisons, la richesse et la variété des magasins, la largeur des trottoirs, la foule toujours active qui l'anime, font de cette rue une des promenades les plus intéressantes.

A la rue Bowery commence un chemin de fer, qui la parcourt jusqu'au dehors de la ville, et se termine à *Harlem,* éloignée de New-York de 7 milles 1/2. Les rails y sont fixés dans la terre; mais comme ils ont peu de saillie, les voitures ordinaires peuvent les croiser. Les wagons sont traînés par deux chevaux et transportent plus de 30 personnes, avec une vitesse de 6 à 10 milles à l'heure.

Les édifices publics de cette grande cité l'emportent en beauté sur la plupart de ceux des autres villes des États-Unis; l'*hôtel-de-ville* est le plus magnifique de tous; il est en partie bâti en marbre, mais le couronnement de ce palais est en bois peint. Si la *prison d'État* est vaste, la *maison de charité* la surpasse encore en étendue : la façade de son principal corps de logis a 105 mètres de longueur. Le *New-York Exchange* est un autre bâtiment remarquable : c'est là que sont établis les bureaux de la poste et le cercle littéraire des commerçants. On compte à New-York 79 églises, dont 15 appartiennent aux épiscopaliens, 14 aux presbytériens, 10 aux réformés, 13 aux méthodistes, 10 aux anabaptistes, 2 à la confession d'Augsbourg, et 2 aux catholiques qui y ont un évêque. Parmi les édifices destinés au culte, les plus vastes et les plus élégants sont le temple de la Trinité et le temple de Saint-Paul. Le plus beau bâtiment est *Federal-hall,* où, le 30 avril 1789, Washington et le congrès jurèrent de maintenir la constitution générale de l'Union. Nous n'essaierons pas d'énumérer les établissements de bienfaisance et d'instruction renfermés dans New-York; parmi les premiers se font remarquer la *maison pénitentiaire,* l'*hospice des fous* et celui

des *orphelins;* au nombre des seconds, le *séminaire théologique, l'institut des sourds-muets* et l'*école de médecine*. Le collége Columbia renferme l'université, composée de la faculté des arts et de la faculté de médecine. Il y a aussi à New-York un musée d'histoire naturelle. On y trouve plusieurs sociétés savantes et littéraires. Nous ajouterons que New-York peut être regardée comme la ville de toute l'Amérique qui occupe le plus grand nombre de presses et comme le centre principal du commerce de librairie de l'Union. On y compte 13 journaux quotidiens, 4 publiés trois fois par semaine, 6 paraissant le dimanche, et 59 publiés une fois dans le courant de la semaine; le nombre des revues ou publications périodiques n'est pas moindre de 55.

New-York est le siége de la Compagnie américaine des fourrures. L'industrie de cette grande cité est très-variée; elle s'étend sur tous les objets de consommation en usage dans une grande cité, et nous ferons grâce au lecteur de la fastidieuse énumération de ses fabriques et de ses usines. Son commerce en a depuis longtemps fait la première ville du Nouveau-Monde et la seconde de l'univers. Elle doit cet avantage à son admirable position comme entrepôt; ses relations s'étendent à l'intérieur au moyen du grand canal de l'Érié, de ses embranchements avec toutes les villes des États de l'ouest de l'Union qu'elle approvisionne de marchandises étrangères, tandis que les produits surabondants des mêmes Etats sont exportés à la Nouvelle-Orléans. Son port est vaste et sûr; il est accessible aux plus gros bâtiments; sa marine marchande ne jauge pas moins de 430,301 tonneaux (en 1840), c'est-à-dire qu'elle égale les 4/5 de celle de la France entière (580,079 tonneaux en 1840); la valeur des importations est de plus de 500 millions, et celle de ses exportations de plus de 170 millions; son port reçoit annuellement plus de 2,000 navires de toutes les parties du monde; c'est le principal point de débarquement des émigrants aux États-Unis; il en reçoit près de 120,000 dont la plupart sont d'origine allemande. On a calculé que la population allemande des Etats-Unis dépassait aujourd'hui 4 millions d'individus. Le port de New-York est défendu par le fort *Columbus*, le *Château de Guillaume* (*Castle Williams*) le fort *Lafayette* et le fort *Richmond*.

New-York a été fondée par les Hollandais sous le nom de New-Amsterdam en 1621; elle tomba au pouvoir des Anglais en 1664; en vain les Hollandais la reprirent-ils en 1673; l'année suivante elle fut de nouveau occupée par les premiers. C'est à New-York que siégea le premier congrès américain sous l'empire de la constitution de 1789.

C'est à *Brooklyn*, vis à vis New-York dont elle semble être un faubourg, à l'extrémité de Long-Island qu'est situé l'arsenal maritime de New-York et ses chantiers de construction. La population de cette ville est de 96,850 habitants; elle est florissante par son industrie et son commerce.

Les riches habitants de New-York ont leurs maisons de campagne dans l'île Manhattan et dans *Long-Island* (*l'île Longue*), qui n'en est séparée que par un canal d'un quart de lieue de largeur. Cette île, de 40 lieues de long et de 4 à 8 de large, est divisée en *trois comtés*, dont *Jamaïca*, *Brooklyn* et *Sag-Harbour* sont les villes principales. *Rochester*, ville de 36,561 âmes, sur le Genessée, qui est barré par plusieurs chutes d'eau, dont une a 34 mètres de hauteur, doit son importance et son accroissement rapide à sa situation au bord du grand canal Erié, qui traverse cette rivière.

C'est à l'ouverture de ce canal que Rochester doit sa population toute nouvelle et son existence. Il y a vingt ans, on comptait à peine dix maisons là où se trouve aujourd'hui une cité commerçante, créée comme par enchantement.

A 15 lieues de New-York, *West-Point*, sur la rive droite de l'Hudson, est un bourg célèbre par l'école militaire qui y est établie. Les élèves, au nombre d'environ 250, y restent quatre années. Ils étudient la stratégie et le code militaire; les mathématiques et la philosophie naturelle; la rhétorique, la morale, la politique et la langue française; la chimie, la physique, la minéralogie et la géologie; le dessin, l'escrime, l'art de l'ingénieur et de l'artilleur, et la pyrotechnie.

Parmi les communes ou *towns* que renferme l'Etat, on remarque *Plattsburg* ou *Plattsbourg* sur le lac Champlain, à moitié chemin entre Québec et New-York: *Saratoga*, connue par le désastre de l'armée de Burgoyne et par ses sources incrustantes. Les forts de *Crown-Point* et de *Ticonderoga* sur le lac Champlain, ceux d'*Oswego* et de *Niagara* sur le lac Ontario ne sont pas d'une grande force.

Troy, sur le bord de l'Hudson, à 11 kilomètres d'Albany, tient un rang considérable par sa fabrique d'armes, ses toileries et son commerce; elle a 22,000 habitants, mais ce qui lui donne une grande importance, c'est qu'elle est le quartier général de la division militaire orientale des États de l'Union qui comprend dans son ressort ceux qui seraient à l'est d'une ligne tirée du fond du lac (lac Supérieur) au cap Sable (Floride). Dans ses environs *Watervliet*, ville de 12,000 âmes, possède un des arsenaux généraux de l'Union. *Hudson*, sur le fleuve de ce nom, se distingue par sa situation pittoresque et ses eaux salubres.

Utique ou *Utica*, sur la rive droite du Mohawk et sur le canal Erié, renferme une douzaine d'églises dont quelques-unes sont construites avec élégance, une académie, une cour de justice, trois banques et plusieurs manufactures. Sa population est de 17,240 habitants. Ses principales rues sont plus larges qu'à Philadelphie; ses maisons sont belles et peintes en couleurs claires. Entre les diverses habitations, il y a ordinairement un petit jardin d'un côté et un passage de l'autre : ce qui, joint à leur propreté, offre un joli coup d'œil. On publie dans cette ville trois ou quatre journaux hebdomadaires. A 173 kilomètres au nord-ouest, sur le lac Erié, *Rome*, ville de 6 à 8,000 âmes renferme un des arsenaux de l'Union. *Syracuse*, à l'ouest d'Utique sur l'Oswego, est une ville commerçante de 22,235 habitants; elle est liée par un service de bateaux à vapeur avec *Itaca*, petite ville industrieuse située sur un beau lac.

Buffalo ou *Buffaloe*, située à l'endroit où le Niagara sort du lac Erié, est jolie et possède de beaux hôtels garnis et un théâtre. Sa position à l'entrée du canal de New-York la rend l'entrepôt du commerce avec les Etats occidentaux de l'Union. Sa population est de 49,863 habitants. *Newburgh* est intéressante par ses manufactures et son importante brasserie; *Poughkeepsie* commune de 9,000 habitants, possède des chantiers de construction et 3 imprimeries qui livrent chacune un journal par semaine. *Génessée* est une jolie petite ville de 6,000 habitants, qui possède trois écoles communales, outre celle du dimanche. *Aubrun*, ville belle et d'un commerce important, renferme une prison remarquable par sa belle tenue et par le nombre des condamnés qui y sont renfermés, et qui s'élève quelquefois à plus de 1,000. *Sachkets-Harbour*, sur le lac Ontario, est importante par son commerce et par ses chantiers militaires et marchands. Enfin *Caldwell* est un bourg remarquable par sa charmante position sur le lac George; il est devenu depuis quelques années, le rendez-vous à la mode du beau monde des Etats voisins.

L'espèce de péninsule qui forme le *New-Jersey* commence au nord par des montagnes extrêmement riches en minerai de fer et de zinc; plus bas, des collines agréablement variées étalent leurs vergers et leurs pâturages; l'extrémité méridionale n'offre qu'une plaine couverte d'une immense forêt de pins, et dont le sol marécageux et sablonneux renferme en grande quantité de la mine de fer limoneuse. De nombreuses rivières y font mouvoir toutes sortes d'usines et de moulins. La cascade du *Passaïc* est pittoresque, la rivière tombe en une seule nappe de 22 mètres de haut. Cette province ne renferme aucune grande ville. *Trenton* en est la capitale. Sa population

n'est que de 6,000 âmes ; elle est sur la Delaware ; Washington remporta sur les Anglais, le 26 décembre 1776, une victoire célèbre sous ses murs. Le port de *Newark*, situé vis-à-vis de la ville de New-York, est le seul endroit d'où l'on ait tenté des expéditions maritimes; c'est aussi la seule ville dont la population dépasse 38,885 âmes. Elle est renommée pour ses fabriques de souliers, ses carrosses et son cidre, qui ressemble beaucoup au vin de Champagne. La baie de *Raritan* offre un excellent port. Parmi les habitants du New-Jersey, distingués par leur bravoure et leur constance dans la guerre de la liberté, quelques-uns descendent des Hollandais, qui avaient compris le Jersey oriental avec le New-York sous le nom de *Novum Belgium*; il y a aussi des descendants des Suédois qui, établis sur la Delaware, avaient essayé de fonder une *Nouvelle-Suède*. L'une et l'autre de ces faibles colonies ont été absorbées dans le grand nombre d'Anglais, principalement quakers, qui vinrent ici chercher la liberté religieuse. En 1664, sous le règne de Charles Ier, la colonie devenue anglaise prit le nom de New-Jersey en l'honneur de sir George Carterey qui avait vaillamment défendu l'île de Jersey contre le long-parlement; après avoir formé sa constitution en 1776, il adhéra à l'Union en 1787; sa population est d'environ 488,570 habitants; il est divisé en 14 comtés.

Les autres villes que l'on peut encore citer sont *Paterson*, peuplée de 11,329 âmes, près de la cascade du Passaïc; *New-Brunswick*, importante par son commerce, par son *collége* et par son *séminaire théologique des réformés hollandais; Perth-Amboy*, remarquable par son port, l'un des plus importants de l'Union, et *Princeton*, qui renferme le célèbre *collége de New-Jersey*.

La *Pensylvanie*, ou mieux *Pennsylvanie*, qui ne le cède à aucun des États-Unis pour la richesse du sol, pour l'abondance et la variété des productions, forme la transition entre la zone froide et la zone chaude de l'Amérique septentrionale; il ne faut pas en conclure qu'elle jouit d'un climat tempéré ; c'est l'humidité de l'Angleterre au printemps, et la sécheresse de l'Afrique en été; quelques jours d'automne rappellent le doux ciel de l'Italie, mais les hivers ramènent les frimas de la Sibérie. Il n'y a que des constitutions robustes qui résistent à ces changements de température. Outre les grandes rivières de Delaware, de Susquehannah et d'Ohio, un nombre considérable d'eaux courantes répandent partout la fertilité, alimentent des moulins et des canaux d'irrigation, ou embellissent le pays par de romantiques cascades. Les *Ohio-Pyles*, ou la chute de la rivière *Youghiogeny*, est une des plus remarquables. Les montagnes Bleues parais-

sent avoir porté dans cette province le nom indigène de *Kittatinny*. La farine de froment, de qualité excellente; du chanvre, des érables à sucre, des riches mines de charbon, sont les productions les plus importantes. La race pennsylvanienne se distingue par son activité, ses bonnes mœurs et son courage. Plus éclairée que les habitants de New-York, plus tolérante que ceux de la Nouvelle-Angleterre, elle n'est pas corrompue par l'esprit exclusif du commerce, elle dédaigne les préjugés qui accompagnent dans les États du midi l'existence d'une classe d'esclaves. La constitution démocratique est appuyée par de bonnes institutions municipales; la tolérance religieuse ne connaît d'autres bornes que celles de la morale universelle et de cette conscience du genre humain qui repousse l'athéisme. Un tiers de la population est composé de quakers et d'Anglais épiscopaliens; ils habitent Philadelphie et les comtés de Chester, de Bucks et de Montgomery. Les Irlandais, pour la plupart presbytériens, habitent les contrées de l'ouest et du nord; comme ils sont en général originaires du nord de l'Irlande, peuplé par des Ecossais, on les appelle quelquefois *Ecossais-Irlandais*. Les Allemands, pour la plupart originaires de la Souabe et du Palatinat, forment une population d'environ 400,000 individus, et demeurent principalement dans les comtés de Lancastre, d'York, de Dauphin et de Northampton, ou sur les premières rampes des montagnes Bleues, où les noms de *Berlin, Manheim, Strasbourg, Heidelberg* et autres rappellent le souvenir de l'Allemagne. La Pennsylvanie doit son nom au quaker Guillaume Penn, fondateur de Philadelphie. Établi par les Anglais en 1682, cet État forma sa constitution en 1776, et adhéra à l'Union en 1787. Sa population qui, en 1790 était de 430,000 âmes, est aujourd'hui de 2,311,681 habitants; cet État est partagé en 54 comtés.

Les richesses minérales de la Pennsylvanie sont considérables, surtout en fer, en houille et sel; on évalue à 252,000 hectares l'étendue de son bassin houiller. On y compte plus de 250 hauts-fourneaux et 180 forges, occupant 15,000 ouvriers. Le commerce et l'industrie manufacturière sont très-actifs, ils s'exercent sur tous les produits que la main de l'homme sait transformer en objets de luxe et d'utilité; ils doivent leur rapide accroissement aux nombreuses voies de communication qu'offrent les canaux et les chemins de fer qui s'entre-croisent à chaque instant, et viennent former à Philadelphie et à Pittsbourg deux nœuds importants.

Le grand territoire de *Pennsylvanie* ne touche que par ses points extrêmes au lac Erié. Néanmoins sa principale ville, *Philadelphie,* située entre les rivières de Schuylkill et de Delaware, est une grande place de commerce.

D'après les derniers recensements, la ville de Philadelphie contient 411,411 habitants avec ceux de ses faubourgs. Le plan en fut tracé en 1683 par Guillaume Penn. Cette ville est construite avec élégance; ses principales rues, pavées de cailloux et de briques sur les trottoirs, ont 35 mètres de largeur. C'est la première ville des États-Unis pour la variété, la richesse et la supériorité de ses manufactures. On peut affirmer qu'elle est la plus régulièrement belle, non-seulement des États-Unis, mais du monde entier. Ses rues qui se coupent toutes à angles droits, ses larges trottoirs toujours propres, l'élégance de ses maisons bâties en briques et décorées de beau marbre blanc, la richesse et le bon goût de ses monuments publics, offrent au premier abord un aspect séduisant, mais qui peut à la longue fatiguer l'œil par son excessive régularité. Elle s'étend sur une longueur d'environ 2 milles, depuis la rive droite de la Delaware jusqu'à la rive gauche du Schuylkill. Sa largeur est de plus de 1 mille. Le plus beau des édifices qui contribuent à l'embellir est celui de la *Banque,* considéré généralement comme le principal monument de l'Union : il est entièrement construit en marbre tiré des monts Alleghanys, et présente l'image assez exacte du Parthénon à Athènes. Le nouvel *Hôtel des monnaies,* le plus important établissement de ce genre aux États-Unis, est un des principaux ornements de Philadelphie.

Les établissements d'instruction y rivalisent par le nombre et la belle tenue avec ceux de bienfaisance. Nous citerons parmi les premiers le *Musée de Peel,* renfermant de belles collections d'histoire naturelle, l'*Observatoire,* le *Jardin botanique de Bartram*, la *Bibliothèque de la ville*, celle de l'*Université,* et celle de l'*Académie des beaux-arts;* la *Société philosophique américaine,* celle de *médecine,* celle d'*agriculture,* celle des *sciences naturelles,* la *Société linnéenne,* celle de *géologie,* celle qui a pour but l'encouragement des inventions utiles. La plupart de ces sociétés, et notamment celle de géologie, publient chaque année des mémoires.

L'*Institut de Franklin,* créé par une société particulière et soutenu par des souscriptions, est destiné à encourager et à repandre le goût des arts et des sciences. Il possède une bibliothèque, un cabinet de minéralogie, une collection de modèles de machines, de ponts, etc. On y distribue des prix, et on y publie une feuille périodique fort intéressante qui a pour titre *Journal de l'Institut de Franklin.*

C'est à Philadelphie que se publient les ouvrages les plus importants de la librairie américaine.

On admire la propreté des marchés et l'excellente organisation des pri-

sons de cette ville. Au sein de ce bel ordre, il existait un réceptacle d'ordures, une source de contagion ; c'était la rue Water : c'est dans ce cloaque infect que prit naissance la fameuse fièvre jaune de 1793. Le gouvernement municipal s'est occupé de la destruction de ce foyer de maladie. Philadelphie possède beaucoup de manufactures ; les machines anglaises y sont d'un usage général. On y construit de très-beaux vaisseaux en cèdre rouge, en chêne vert de Caroline et en mûrier de Virginie. Le caractère doux et tolérant des quakers différait beaucoup de celui des colons fanatiques qui s'établirent dans la Nouvelle-Angleterre. Aujourd'hui ils ne composent que le quart des habitants. Leur aversion pour l'élégance et pour tous les objets de luxe diminue tous les jours. Les beaux équipages ne sont pas rares dans les rues de Philadelphie, et le théâtre devient de jour en jour plus fréquenté. L'hôtel qui était destiné au président des États-Unis annonce combien peu les arts ont fait de progrès dans ce pays. Le plan en a été tracé par un homme qui entendait bien l'architecture ; mais un comité de citoyens, chargé d'examiner ce plan et d'en diriger l'exécution, crut le perfectionner en transposant l'ordre des étages ; de sorte que les pilastres qui devaient orner le rez-de-chaussée paraissent suspendus en l'air.

L'un des principaux établissements de Philadelphie est le *pénitentiaire,* qui, depuis, a servi de modèle à ceux de nos vieilles capitales de l'Europe.

La *Maison de correction* est un établissement qui mérite aussi d'être cité. Elle renferme environ 700 jeunes détenus des deux sexes.

Philadelphie fait un commerce considérable, grâce à ses deux ports, l'un sur la Schuylkill et l'autre sur la Delaware, et aux nombreux canaux qui la mettent en communication avec l'intérieur. Le port de la Schuylkill est un entrepôt général du charbon ; celui de la Delaware est ouvert au cabotage maritime et au commerce étranger. Le tonnage des navires de Philadelphie est de 87,346 tonneaux. Son port reçoit annuellement 2,000 navires de cabotage et 600 navires venant de l'étranger. C'est dans cette ville que fut tenu, en 1774, le premier congrès de l'Union, et que l'indépendance y fut proclamée. Elle a été jusqu'en 1800 la capitale des États-Unis.

Aux portes de Philadelphie, nous citerons le *Water-Works*, magnifique construction hydraulique qui fournit de l'eau à toute la ville. A la distance d'un mille de cette machine, on remarque le beau pont en bois de *Market-Street-Bridge*, sur le Schuylkill : il est d'une seule arche de 112 mètres de diamètre. Plus loin on aperçoit un vaste édifice qu'il ne faut point passer sous silence : c'est l'*asile des marins,* édifice remarquable par le luxe de sa construction, et dans lequel le gouvernement fédéral a voulu montrer l'es-

time qu'il fait des bons services de l'État, et prouver qu'il n'oublie pas la dette sacrée qu'il a contractée à leur égard.

Harrisbourg, sur la rive gauche du Susquehannah, est, malgré son peu d'importance, la capitale de toute la Pennsylvanie. C'est une cité régulièrement bâtie, dans laquelle on ne remarque que le *Capitole* et l'hôtel de l'administration de l'État. Sa population s'élève à peine à 10,000 âmes.

L'industrieuse et florissante *Pittsburg* ou *Pittsbourg*, au confluent de l'*Alleghany* et de la *Monongahela*, qui forment l'Ohio, est une ville bien bâtie, mais dont les maisons noircies par la fumée de la houille lui donnent un aspect triste. On exploite dans ses environs des houillères importantes. Elle renferme un grand nombre d'usines, dont plusieurs sont affectées à la fabrication des machines à vapeur. Ses fonderies de canons, ses clouteries, ses manufactures de tissus de laine et de coton, ses verreries, ses fabriques de poteries, de cordages et de potasse, lui ont valu le surnom de *Birmingham américain*. Elle doit l'activité de son commerce et de son industrie au canal qui unit l'Ohio à l'Atlantique par le Chesapeake. En 1840 on évaluait le produit annuel de ses hauts-fourneaux à 2,234,000 francs, et le produit de ses forges près de 22,000,000 de francs.

Au commencement de ce siècle, Pittsbourg n'était encore qu'un poste militaire; aujourd'hui sa population, en y comprenant celle des quatre villages que l'on peut considérer comme appartenant à ses faubourgs, s'élève à plus de 55,000 âmes. Dans l'intérieur de la Pennsylvanie, nous remarquerons encore *Lancaster*, ville de 8 à 10,000 âmes, qui publie trois journaux anglais et trois allemands, et qui a des fabriques considérables de chapeaux et de carabines; *Birmingham*, qui rivalise avec cette dernière et possède un arsenal remarquable; *Carlisle*, qui renferme l'excellent collége de Dickinson; *Alleghanytown*, remarquable par sa belle maison pénitentiaire; *York*, avec 5,000 habitants; *Bethléem*, chef-lieu des frères moraves, siége de leur évêque et de plusieurs colléges, fabriques et manufactures; enfin, *Ephrata* ou *Tunkerstown*, résidence d'une autre secte religieuse très-austère, nommée les *tunkers* ou *dunkers*.

L'agriculture fleurit dans le petit État de *Delaware*, qui a pour capitale *Dover* ou *Douvres*, petite ville de 10,000 habitants. Le commerce fait prospérer *Wilmington*, ville agréablement située sur la Bradwine et la Christiana; elle est importante par ses nombreux moulins à farine et à poudre, ses usines et ses fabriques, et est peuplée de 8 à 10,000 âmes. Presque tout le terrain étant déjà mis en culture, le nombre des habitants de cet État ne s'accroît que lentement. Les rivages de la baie de Delaware sont très-bas,

couverts de forêts, dont la continuité n'est interrompue que par des marécages funestes à la santé des habitants.

Cet État reçut son nom en 1703 de la baie de Delaware, ainsi nommée elle-même en souvenir de lord de la Ware, qui mourut dans ses eaux. Fondé par les Suédois en 1627, le Delaware fut concédé à Guillaume Penn; il forma d'abord un État à part, et n'adhéra à l'Union qu'en 1792. Sa population est aujourd'hui de 91,528 habitants, il est partagé en trois comtés.

L'*État de Maryland* doit son nom à la reine Henriette-Marie d'Angleterre, femme de l'infortuné Charles Ier. Cet État fut fondé en 1634 par les Anglais; en 1776 il se donna une constitution, et adhéra à l'Union en 1788. Sa population est de 582,506 habitants et il est partagé en dix-neuf comtés.

La baie de Chesapeake partage en deux parties le *Maryland,* riche surtout en tabac, en froment et en fer. Quoique l'importation des nègres d'Afrique y ait cessé depuis 1763, près d'un sixième de la population se compose encore de noirs et de mulâtres esclaves, vivant dans des campagnes isolées, les Marylandais ont l'indolence et la paresse d'esprit des autres Anglo-Américains méridionaux, sans avoir leur gaieté hospitalière. La religion catholique compte le plus grand nombre de fidèles. L'État possède des fonds actifs assez importants; aussi le gouvernement consacre-t-il des sommes considérables à l'entretien d'un grand nombre d'écoles, parmi lesquelles se trouvent une université, trois colléges et une école de médecine.

La petite ville d'*Annapolis* est le siége du gouvernement; elle est située dans la baie de Chesapeake, à l'embouchure de la Severn. Malgré sa faible population, que l'on ne porte pas à 5,000 âmes, elle possède une banque et un théâtre. La ville la plus considérable s'appelle *Baltimore,* située sur la rivière de *Patapsco.* Devenue le rendez-vous des hommes de toutes les nations qui cherchaient fortune, elle s'est rapidement élevée à l'état florissant où on la voit aujourd'hui. La situation en est un peu basse, mais l'art a réussi à la rendre passablement salubre. En 1790 on évalua à 13,503 le nombre de ses habitants; il était en 1810 de 36,000, sans les *précincts,* ou la banlieue; on peut l'évaluer aujourd'hui à 169,125. Quoique ses rues soient toutes larges et régulièrement tracées, elle n'a cependant pas la monotonie de Philadelphie. Le sol sur lequel elle est assise a un mouvement d'ondulation qui donne à chaque quartier un caractère varié. De plusieurs points élevés de la ville l'œil peut embrasser non-seulement l'ensemble des

constructions, mais encore une partie du port, les eaux brillantes de la Chesapeake et les sombres forêts qui s'étendent au loin. Les habitants de Baltimore paraissent généralement avoir un goût prononcé pour les beaux-arts; ils doivent, sous ce rapport, leur supériorité marquée sur les autres peuples des États-Unis à l'influence de deux artistes français qui ont résidé longtemps dans leurs murs. La *cathédrale catholique*, dont la coupole rappelle celle du Panthéon à Rome, passe pour le plus beau de ses temples. On cite encore un nouvel édifice appelé l'*Exchange*, construit depuis, et qui comprend la douane et la bourse. L'*église unitarienne* est un chef-d'œuvre d'élégance et de simplicité. Le *monument* élevé à la mémoire des citoyens morts en défendant Baltimore pendant la dernière guerre (1814), est d'un style sévère et d'une belle exécution. La *colonne* érigée en l'honneur de Washington ressemble assez, par son élévation et sa forme, à notre colonne de la place Vendôme, à Paris. Elle est en beau marbre blanc ; sa situation, sur une petite colline, fait qu'elle peut être vue de presque tous les points de la ville, et même d'une assez grande distance de la baie. Elle a environ 52 mètres de hauteur; elle est ornée de bas-reliefs en bronze relatifs aux principales actions du héros américain, et surmontée de sa statue colossale.

Baltimore est un des plus grands marchés de farine du monde entier. Cette importante cité est l'entrepôt du commerce extérieur de tout le Maryland, d'une partie de la Pennsylvanie et des États de l'ouest. Elle communique avec Pittsbourg, sur l'Ohio, par un chemin de fer de 560 kilomètres, le plus long des États-Unis, et par un second avec d'autres villes de l'Union. Son port, défendu par le fort *Mac-Henry*, est l'une des stations militaires de l'Union; il renferme un arsenal fédéral : c'est le troisième de l'Union pour son tonnage.Le produit de ses importations dépasse annuellement 35 millions de francs et celui de ses exportations 30 millions. Baltimore a été fondée en 1729, et érigée en cité en 1797.

Une très-petite lisière du Maryland, qui s'étend dans les montagnes, est à l'abri des fièvres intermittentes et des chaleurs d'un été brûlant. Là fleurit la jolie ville de *Frédérikstown,* qui renferme 5 à 6,000 habitants d'origine allemande.

Entre Maryland et la Virginie se trouve un territoire appartenant à toute l'Union, et connu sous le nom de *District fédéral* ou de *Columbia.* C'est la plus petite des divisions politiques et administratives de la confédération : elle n'occupe que 147 kilomètres carrés, et sa population est de 51,687 habitants. Le district de Columbia est divisé en deux comtés. Au centre

s'élève la Cité-Fédérale qui porte le grand nom de *Washington*. Le siége du gouvernement central y a été transféré en l'année 1801. Cette ville, construite sur les bords du Potomak et de l'*Eastern-Branch*, s'étend à près de 4 milles sur chacune de ces rivières : c'est une des plus heureuses situations de toute l'Amérique, tant pour la salubrité de l'air et la beauté du pays que sous le rapport d'une parfaite convenance. Les éminences graduelles y forment une foule de charmantes perspectives et une pente suffisante pour l'écoulement des eaux pluviales. L'enceinte de la ville renferme un grand nombre de sources excellentes. L'*Eastern-Branch*, rivière qui se jette dans le Potomak, fournit un des havres les plus sûrs et les plus commodes de l'Amérique ; les plus grands vaisseaux y trouvent assez d'eau jusqu'à 4 milles de son embouchure, et le canal, percé le long du rivage contigu à la ville, offre un havre spacieux avec les plus grandes commodités.

Cette capitale, également éloignée de l'extrémité septentrionale et de l'extrémité méridionale des Etats-Unis, et située au milieu d'un pays abondant en objets de commerce, ne comptait encore en 1810 que 8,000 habitants, ou 13,000 en y comprenant *Georgetown*, qui en est comme le faubourg ; aujourd'hui elle en a plus de 44,000. Elle est la résidence du président et du vice-président de la République, du congrès et des administrations fédérales ; elle possède un arsenal maritime et des chantiers de construction navale : elle fut fondée en 1792.

Le plan en fut tracé par un Français le major L'Enfant ; il réunit dans un très-haut degré la commodité, la régularité, le charme de la perspective et la libre circulation de l'air. Avant de rien commencer, on avait déterminé la position des divers édifices publics, tels qu'on les construit aujourd'hui, sur le terrain le plus avantageux ; tous dominent ou des perspectives lointaines ou des vues agréables, et leur situation les rend susceptibles de tous les accessoires que pourrait exiger par la suite l'utilité ou l'embellissement. Le *Capitole* s'élève sur une éminence des plus belles, d'où l'œil plane sur toutes les parties de la ville et sur la vaste étendue des campagnes circonvoisines ; c'est un grand et bel édifice surmonté de trois dômes, et bâti en une pierre de taille à gros grains, dont la teinte, légèrement jaune, n'a rien de désagréable à l'œil. Il renferme deux salles spacieuses destinées pour les séances de la chambre des représentants et du sénat, une autre pour les assemblées de la cour suprême des Etats-Unis, et une troisième pour la bibliothèque nationale ; le Capitole marque le point par lequel les géographes anglo-américains font passer leur ligne méridienne. Sur une

plate-forme encore plus élevée se trouve l'hôtel du président, qui jouit d'une perspective d'eau charmante, et commande la vue du Capitole, ainsi que celle des parties de la ville les plus importantes. Après le Capitole, l'édifice le plus important de Washington est la maison du président. Les quatre grands corps de bâtiments qui l'entourent et qui servent à l'administration des quatre ministères sont commodes, vastes et solidement bâtis, mais n'ont rien de remarquable dans leur architecture.

L'*arsenal de la marine* est un des plus beaux établissements dans son genre. Au milieu de sa cour principale, une colonne rostrale a été érigée en l'honneur des marins américains morts dans un combat glorieux devant Alger. Les Anglais, jaloux de toute gloire étrangère, cherchèrent à la détruire : elle porte encore les traces des coups de sabre dont ils l'ont frappée; les Américains n'en ont effacé aucune, mais ils ont gravé sur la base du monument cette phrase sévère : *Mutilé par les Anglais en* 1814. A la tête des établissements scientifiques et littéraires de Washington, il faut mettre l'*Institut de Colombie*, divisé en cinq sections, pour les sciences mathématiques, les sciences physiques, les sciences morales et politiques, la littérature et les beaux-arts; nous citerons aussi les *Sociétés de médecine*, de *botanique*, d'*agriculture*, le *Columbian-Collége*, fondé en 1821, et surtout le *Dépôt topographique*, qui renferme une riche collection des cartes et des levées faites par les ingénieurs du gouvernement. Washington possède en outre un grand nombre d'écoles publiques ou privées; c'est à Washington que s'impriment les journaux organes du gouvernement, la *République*, professant les opinions wihgs, et l'*Union*, le vétéran de la presse américaine. Un amiral anglais, rival d'Erostrate, a surpris et brûlé cette ville en 1814; mais les dommages ont été bientôt réparés.

La vaste enceinte de Washington, tracée pour une ville dix fois plus peuplée; ses rues tirées au cordeau et larges de 25 à 30 mètres; ses habitations, séparées dans quelques quartiers par de grands espaces vides ou par des champs que sillonne la charrue; ses monuments somptueux, qui contrastent avec le silence de ses rues, la feraient prendre plutôt pour une colonie naissante que pour la capitale d'un Etat populeux et florissant. La plupart des maisons sont détachées les unes des autres; enfin, suivant l'expression d'un habitant de Washington même, il semble qu'un géant ait secoué, sur l'emplacement qu'occupe la ville, la boîte de jouets de ses enfants.

Georgetown est fort joliment située sur le penchant d'une colline, entre le Potomak et le *Rock-Creek*, qui la sépare de Washington. Elle renferme

une fonderie de canons et un beau collége catholique de jésuites. Son commerce, quoique assez actif, est cependant moins considérable que celui d'*Alexandrie*, située 7 milles plus bas, sur le bord du Potomak. La population de cette dernière ville, qui possède une académie et une banque, est de 9,000 à 10,000 âmes. Ses exportations, qui consistent principalement en farines, s'élèvent annuellement à près de 900,000 dollars.

Depuis la baie de Chesapeake jusqu'aux bords de l'Ohio, s'étend le territoire actuel de la *Virginie;* le nom de cet Etat est une flatterie en l'honneur de la célèbre reine Elisabeth. Etabli par les Anglais en 1607, il forma sa constitution en 1776, et adhéra à l'Union en 1788; sa population est aujourd'hui de 10,121,081 habitants, sur lesquels il faut compter 473,026 esclaves: il est divisé en 110 comtés.

La Virginie appartient à la fois au bassin de l'Atlantique et à celui du Mississippi; les montagnes Bleues ou les Alleghanys la partagent en deux portions: celle d'ouest, riche en magnifiques points de vue, ressemble à un vaste parc; le fameux tabac, le riz, le froment, enrichissent les cultivateurs de l'autre partie. Dans la première, on ne voit guère que des blancs; dans la seconde, les esclaves noirs sont très-nombreux. La religion presbytérienne domine dans les montagnes de l'ouest; la religion anglicane règne dans les plaines orientales. Le long des montagnes Bleues, il y a une race d'habitants très-forts et très-grands, parmi lesquels il est rare de trouver un homme qui n'ait pas six pieds de haut. Il paraît qu'en général les individus qui habitent la partie supérieure de la Virginie jouissent d'une excellente santé. La partie maritime, au contraire, est exposée à des fièvres dangereuses. *Richmond,* la capitale de la Virginie, a 30,280 habitants. Elle est assise sur la rive gauche du James-River et vis-à-vis de Manchester, avec laquelle elle communique par deux ponts; l'*Hôtel de l'Etat,* bâti sur le modèle de la Maison-Carrée, à Nîmes; l'*Hôtel du Gouverneur* et l'*Arsenal* méritent d'être cités. Elle possède une manufacture d'armes et une fonderie de canons; son port est le centre d'un commerce très-actif d'exportations de grains, de farines et de chanvre. Il y a un collége à *Williamsbourg,* ancienne capitale. *Norfolk,* sur l'Elisabeth-River, port de commerce l'un des meilleurs de l'Union, compte, dit-on, jusqu'à 12,000 âmes; c'est, après Richmont, la ville la plus peuplée et la plus commerçante de la Virginie. *Pétersbourg,* autre port de commerce voisin, en renferme plus de 10,000. A l'ouest des montagnes Bleues, on trouve *Winchester,* avec 5,000 habitants, et *Wheeling,* sur l'Ohio, qui en a plus de 8,000, et qui acquerra un jour de l'importance par le mouvement commercial, qu'y développe le che-

min de fer de Baltimore. Près de la petite ville de Portsmouth, et non loin du canal qui joint la baie de Chesapeake avec le détroit d'Albermale, se trouve sur l'Elisabeth-River le grand arsenal maritime de *Gosport*. Ce magnifique établissement est le grand dépôt maritime pour les Etats du Sud, comme Charlestown (Massachusetts) l'est pour les Etats du Nord. Nous signalerons encore dans ses environs la rade de *Hampton* (*Hampton-Road*), que de récents travaux ont mis sur un pied formidable de défense, et qui est destinée à servir, en cas de guerre, de point de rassemblement aux forces navales des Etats-Unis. Nous devons encore mentionner particulièrement deux résidences célèbres : *Mount-Vernon,* près de Potomak, à 2 lieues et demie au-dessous d'Alexandrie, et *Monticello,* près de *Charlottesville;* la première fut celle de Washington, la seconde celle de Jefferson, qui tous deux étaient nés dans la Virginie.

Charlottesville, à 100 kilomètres nord-ouest de Richmond, est remarquable par l'*université de la Virginie,* établie depuis 1821; les bâtiments de cette université sont considérés comme les plus beaux de ce genre qui existent aux Etats-Unis; *Lexington,* par son *collége de Washington,* et *Harpers-Ferry,* par sa manufacture d'armes et son vaste arsenal, où l'on conserve 100,000 fusils; enfin *White-Sulphur-Springs, Warmsprings, Seretsprings* et *Bath* sont remarquables par leurs bains et leurs eaux minérales, fréquentées par un grand nombre de visiteurs et de touristes.

La Virginie possède des mines d'or importantes. Ce métal se trouve dans une roche de quartzite qui forme des couches au milieu des schistes argileux et talqueux. Il s'y présente souvent en masses dont le poids s'élève jusqu'à une livre. Le sable des ruisseaux qui traversent ce pays est aurifère et renferme souvent d'assez grosses pépites.

Des curiosités ordinaires ne doivent pas nous arrêter dans notre course; nous ne pouvons accorder qu'une simple mention à la *cave de Maddison* et au passage du *Potomak* à travers les crevasses des montagnes; mais le *Pont-de-Roche* (*Rock-Bridge*) exige une courte description. Une petite rivière, le *Cedar-Creek,* affluent du James-River, passe au fond d'une vallée qui a de 70 à 90 mètres de profondeur, 14 mètres de diamètre en bas et 30 mètres en haut. Une masse solide de roche calcaire, épaisse de 13 mètres, recouverte de terreau et de rochers détachés, passe d'un bord de la vallée à l'autre, et forme ainsi une immense arche qui, vue d'en bas, inspire un sentiment mêlé de frayeur et d'admiration. Le phénomène, très-naturel en soi-même, ne diffère des excavations si fréquentes dans les pays calcaires, que par la grandeur des masses et par sa disposition pittoresque;

près d'*Estleville* se trouve, dit-on, un pont naturel dont les proportions l'emportent encore sur celui-ci, et que l'on considère comme le plus remarquable de ce genre des Etats-Unis.

Un établissement français, fondé en 1562 par Jean de Ribault, et appelé par lui la *Caroline,* en l'honneur de Charles IX, a donné pendant longtemps son nom à toute la partie de l'Union américaine qui forme aujourd'hui les États des deux Carolines et du Tennessée. En 1565 cet établissement fut détruit par les Espagnols et abandonné. En 1663 ce pays fut compris dans la concession faite par Charles II, roi d'Angleterre, à Walter Raleigh, comte de Clarendon et duc d'Albermale. En 1680, la première colonie permanente anglaise fut établie à Charleston. La *Caroline du nord* fut d'abord désignée sous le nom d'Albermale; elle forma sa constitution en 1770, et adhéra à l'Union en 1789. Sa population est de 868,870 habitants; elle est partagée en 64 comtés.

Partout, en parcourant cet État, on s'aperçoit que l'on approche des régions tropicales : la douceur de la température, la couleur de la population, le nombre des nègres employés aux travaux pénibles ; enfin la culture du riz, du tabac et du coton, en offrent à chaque instant la preuve.

La plus grande partie du pays est une forêt de pins à goudron; c'est la principale branche d'exploitation : on élève aussi des bêtes à cornes et des porcs dont on exporte la viande aux Antilles. Indolents et insouciants au sein d'une contrée fertile, pleins de talents naturels, mais dépourvus d'instruction; hospitaliers, mais trop adonnés à tous les plaisirs sensuels, les Caroliniens du nord vivent en partie sans aucune espèce de religion reconnue. Dans les montagnes, les nouveaux colons, Irlandais et Écossais d'origine, conservent au contraire leur rigide presbytérianisme, leur amour pour le travail et leurs mœurs sévères.

Bordée dans sa partie maritime de bancs de sable et de marais, et presque entièrement couverte à l'occident par les ramifications des monts Alleghanys, elle ne possède qu'un port de commerce appelé *Newbern,* au confluent de Trent et de la Neuse. La ville est jolie : quoiqu'elle ne renferme que 5 à 6,000 âmes, c'est cependant la plus peuplée de tout l'État. Elle possède un théâtre, une académie et une bibliothèque publique. Son commerce est considérable, et son port possède beaucoup de navires marchands. *Raleigh,* le chef-lieu, n'a que 4,000 habitants. Le plus bel édifice de cette ville était naguère le *palais de l'État*, vaste bâtiment dans lequel on admirait une statue de Washington, par Canova, aujourd'hui fort endommagée par un incendie qui a détruit le palais.

Wilmington, sur le Cape-Fear-River, est une des villes des plus commerçantes, et *Fayetteville* la plus jolie.

Près de la petite ville de *Charlotte,* dans la partie méridionale, on exploite des mines d'or importantes et des dépôts d'alluvions aurifères très-riches, dont les produits, d'abord fort abondants, ont cependant diminué dans ces dernières années; ils ont nécessité l'établissement à Charlotte d'un hôtel des monnaies, succursale de celui de Philadelphie. *Salem,* à 160 kilomètres à l'ouest de Raleigh, sur un bras de l'Yarkind, est très-commerçante; elle possède une école de filles moraves très-estimée.

La *Caroline du sud* a été établie par les Anglais en 1689, et d'abord incorporée à la Caroline du nord; cette colonie en fut détachée en 1729. Elle forma sa constitution en 1776, et adhéra à l'Union en 1788. Sa population est de 668,469 habitants; c'est le seul État de l'Union dans lequel le nombre des esclaves, qui est de 384,925, dépasse celui des hommes libres; il est partagé en 29 districts.

Dans la *Caroline du sud,* le haut pays jouit d'un climat tempéré, les côtes éprouvent de très-grandes chaleurs. La végétation commence en février; c'est alors que l'érable à fleurs rouges fleurit; il est bientôt suivi par le modeste saule et l'humble sureau; le prunier et le pêcher étalent ensuite leur parure brillante. Les planteurs sont en activité dans les mois de mars et d'avril; la saison de semer continue jusqu'en juin. Dès lors les chaleurs augmentent; dans les mois de juillet et d'août, il tombe de fortes pluies, accompagnées d'orages. En septembre, les matinées et les soirées sont froides; mais le soleil est encore ardent au milieu du jour. Le temps est orageux vers l'équinoxe; l'air est d'ordinaire doux et serein en octobre. Vers la fin de ce mois les gelées blanches se montrent, et les fièvres disparaissent avec les chaleurs. Le froid arrive en décembre; la végétation s'arrête; les montagnes se couvrent de neige, mais dans les plaines, elle ne prend pas consistance; un rayon de soleil la fait disparaître. L'hiver y est la saison la plus agréable. La plus forte gelée qu'il y ait ne pénètre pas la terre à 5 centimètres, et le froid n'y dure pas trois jours de suite. Des plantes qui ne peuvent supporter l'hiver de la Virginie prospèrent dans la Caroline du sud. Aux environs de Charleston et sur les îles qui bordent la côte, les orangers passent l'hiver en pleine terre, et sont rarement endommagés par les froids; mais à 10 milles de distance dans l'intérieur, ils gèleraient tous les ans jusqu'à rase terre, quoique ces contrées aient une latitude plus méridionale que Malte et Tunis. Ce pays connaît quelques fléaux. Souvent à trois mois de sécheresse destructive succèdent

trois semaines ou un mois de pluie. Les ouragans y sont aussi très-redoutables.

On exploite dans ce pays plusieurs mines d'or, qui produisent annuellement une valeur de 300,000 francs.

La Caroline du sud, pays en général boisé, est partagée en trois genres de culture : dans les parties élevées, on récolte le froment, le tabac et le chanvre; dans l'intérieur, le maïs et le blé; dans la partie méridionale, le coton et le riz. Les moyens de communication y sont encore dans un état imparfait; cependant les routes s'améliorent tous les jours, et l'on a construit un canal qui unit les rivières de la *Santee* et du *Cooper*. L'agriculture et l'exploitation des forêts sont les deux grandes sources de richesses de cet État.

Les principaux articles de commerce qu'exporte la Caroline du sud sont du riz, de l'indigo, du tabac, des peaux, du coton, du bœuf, du porc, de la poix, du goudron, de la térébenthine, de la cire végétale, des bois de construction, du liége, des cuirs et des plantes médicinales.

Columbia, fondée en 1787, est le siége du gouvernement de cet État, dont elle occupe le centre, dans une plaine élevée, au confluent du *Broad* et de la *Saluda*, qui, réunies, portent le nom de *Congarée*. C'est une petite ville de 6,000 habitants: elle possède une *haute école classique* et une *école presbytérienne de théologie*. *Charleston* est située à la jonction de l'Ashley et du Cooper, au fond d'une rade qui ajoute à la sûreté de son port, et qui contribue à maintenir cette ville, sous le rapport commercial, au cinquième rang des cités de la Confédération. Sa population, qui s'élève à 32,132 âmes, la place parmi les plus peuplées des États méridionanx. La fièvre jaune y a souvent exercé ses ravages; cependant on regarde cette ville comme une des plus saines de toutes celles de la région inférieure des États méridionaux; aussi est-elle, pendant la mauvaise saison, le rendez-vous des riches planteurs du pays des Antilles. Il faut ajouter que la politesse et l'urbanité qui distinguent les habitants de Charleston en rendent le séjour agréable à tous les étrangers.

Charleston est une place forte défendue par une citadelle et plusieurs forts; c'est à la fois un arsenal de l'Union et de l'État de la Caroline; elle est le siége d'un évêché catholique et d'un évêché anglican; elle renferme une *haute école classique*, un *séminaire catholique*, et d'autres établissements importants d'instruction publique. Son port, vaste et sûr, est l'entrepôt du commerce des deux Carolines; ses canaux, ses chemins de fer, la mettent en communication avec les autres villes de l'Union.

A 18 lieues au sud-ouest de Charleston, *Beaufort* possède un port spacieux et profond. Cette ville rivalise pour le commerce avec *Camden* et *Georgetown*.

La Géorgie doit son nom au roi George II; établie par les Anglais en 1733, elle forma sa constitution en 1777, et adhéra à l'Union en 1788. Elle possède près de 878,635 habitants et est divisée en 76 comtés. Cet État, pour le sol et le climat, ressemble à la Caroline du sud. Vers les monts Alleghanys, qui le bordent au nord, s'élèvent de vastes forêts qui fournissent une grande quantité de bois de charpente; les bords des rivières sont couverts de champs de riz; le blé et l'indigo sont cultivés sur les terres élevées. Le coton, renommé pour sa qualité, est une des plus importantes productions du pays.

Les mines d'or de la Géorgie, situées dans le Cheroki, district qui, dans le sud-ouest, était habité par les Cherokées, produisent annuellement un revenu de près d'un million de francs. On a découvert dans ces dernières années du marbre statuaire blanc, au milieu des montagnes du nord de la Géorgie. C'est la seule localité des États-Unis où cette substance minérale ait été trouvée en masses exploitables.

Les villes de cet État sont peu populeuses. *Milledgeville*, le chef-lieu, située vers le centre, sur la rive droite de l'*Oconée*, n'a que 3,000 habitants. Il est vrai qu'elle n'a été fondée qu'en 1807. A l'embouchure de la *Savannah*, dont le cours sépare la Géorgie de la Caroline du sud, s'élève sous le même nom de *Savannah* la principale des cités géorgiennes. Elle renferme 20,000 âmes; la beauté et la situation avantageuse de son port, l'activité de son commerce, lui assurent une longue prospérité. *Augusta*, sur la Savannah, est une ville de 8,000 âmes. C'est l'entrepôt de l'immense quantité de coton que l'on recueille dans la Géorgie, et que l'on embarque ensuite à Charleston et à Savannah. *Athens* ou *Athènes* est remarquable par son bel établissement d'instruction appelé *Université de Géorgie*.

Depuis que l'État de Géorgie a acquis des Cherokées le district qu'ils occupaient et qui est riche en dépôts d'alluvion aurifères, il s'y est élevé en peu de temps des villes nouvelles dans un vaste espace qui était encore en 1832 couvert de forêts touffues et solitaires. *Auroria*, la première de ces villes, fut commencée au mois de septembre 1832, et l'année suivante elle avait déjà plus de 160 maisons et de 1,000 habitants; aujourd'hui ces nombres sont plus que triplés. *New-Mexico*, la seconde ville, a été fondée sur une plus grande échelle en 1833 : elle est aujourd'hui plus peuplée que la précédente.

La *Floride,* qui ne formait qu'un district, et qui, au commencement de 1840, s'est constituée en *État* et a adopté une constitution, offre le même climat que la Géorgie, mais une plus grande quantité de lacs, de marais, de plaines sablonneuses et de savanes dépourvues d'arbres. Sa population est de 87,387 habitants ; elle est partagée en 20 comtés.

Son territoire est inséparable de celui des États-Unis, sous le rapport historique comme sous le rapport physique. En effet, les premiers navigateurs étendirent à toute la contrée au midi des monts Alleghanys le nom de *Floridas* ou *Pâques-Fleuries,* donné d'abord au cap sud-est et à la péninsule, que les indigènes appelaient *Tegesta.* Ce promontoire fut découvert en 1512 par Ponce de Léon, navigateur espagnol, allant à la recherche d'une miraculeuse fontaine de Jouvence, dont l'existence se fondait sur une tradition conservée parmi les Caraïbes des Antilles. Vers le milieu du seizième siècle, quelques protestants français s'étant fixés dans ce pays négligé par les autres puissances, qui alors ne cherchaient que des mines d'or, Philippe II, roi d'Espagne, jaloux de la possession exclusive de toute l'Amérique, y envoya une flotte chargée de détruire ce nouvel établissement. Par une barbarie digne de ce temps, les colons qui avaient échappé au massacre furent pendus à des arbres portant l'écriteau : *Non pas comme Français, mais comme hérétiques.* Dominique de Gourgues, marin gascon, indigné du meurtre de ses compatriotes, vendit ses terres, construisit quelques vaisseaux, s'associa une élite d'aventuriers chevaleresques, cingla vers la Floride, surprit, battit, écrasa les coupables, fit sauter leur fort, et pendit à son tour les prisonniers, avec l'écriteau : *Non pas comme Espagnols, mais comme assassins.* Après avoir ainsi vengé l'affront national, il s'en retourna en Europe ; et, réclamé par l'Espagne, il fut heureux d'être oublié.

En 1565, les Espagnols fondèrent la ville et le fort Saint-Augustin ; en 1584, les Anglais prirent possession de la côte septentrionale au nom de la reine d'Angleterre ; en 1696, les Français bâtirent Pensacola. Ces trois nations se firent souvent dans la Floride une guerre aussi injuste que barbare. Enfin les Français ne purent s'y maintenir, et les Espagnols, attaqués fréquemment par les Anglais, leur cédèrent, en 1763, la Floride en échange de l'île de Cuba, dont l'Angleterre venait de s'emparer. Cependant les Espagnols, profitant de la guerre de l'indépendance des Anglo-Américains, s'emparèrent de la Floride, et cette conquête leur fut assurée par le traité de paix de 1783. Mais en 1803 la France ayant cédé la Louisiane aux États-Unis telle qu'elle était sous la domination espagnole, les Améri-

cains prétendirent à la possession du territoire situé à l'ouest du Perdido, et qui faisait partie de ce qu'on appelle la Floride occidentale. Cette prétention amena une guerre entre l'Espagne et les États-Unis, qui se termina par le traité de 1819, ratifié en 1821 par les États-unis, en vertu duquel la Floride fut cédée pour toujours à cette puissance par l'Espagne.

Borné au nord par l'État de Géorgie, à l'ouest par celui d'Alabama et le golfe du Mexique, à l'est par le nouveau canal de Babama et l'océan Atlantique, l'État de la Floride a 135 lieues de longueur du nord-ouest au sud-est, 40 dans la moyenne largeur, et une superficie de 7,460 lieues géographiques carrées.

La Floride se divise naturellement en deux parties : la *Floride orientale*, qui comprend une péninsule baignée à l'est par l'océan Atlantique et à l'ouest par le golfe du Mexique, et la *Floride occidentale*, qui borde au nord une partie de ce golfe.

La Floride orientale se compose de plaines sablonneuses, de savanes dépourvues d'arbres, de grands marais et de bois qui s'étendent le long des côtes, et de bois épais et toujours verts appelés *hammocks*. Des collines calcaires, qui paraissent appartenir au *terrain supercrétacé*, s'élèvent sur cette péninsule, qui se termine au sud par des dépôts d'alluvion. Le long des rivières les terres sont très-fertiles.

Parmi les lacs de cette partie de la Floride on distingue celui de *Mayaco*, qui a environ 15 lieues de longueur, et celui de *Saint-George*, qui a 6 lieues de long sur 2 de large. Le premier donne naissance à la rivière de Saint-Jean (S. John), qui va se jeter dans l'Océan près de la ville Saint-Augustin ; le second est formé par la même rivière. On voit aussi un grand nombre de petits entonnoirs ou enfoncements coniques, qui contiennent de l'eau douce.

Dans la Floride occidentale, les roches calcaires paraissent dominer et appartenir au *terrain jurassique*. Les plaines sont continues ; les côtes sont en partie couvertes de marais et de savanes. Du reste, comme l'a dit M. de Castelnau, la Floride semble être entièrement minée par les eaux souterraines, et dans les canaux qu'elles suivent sous le sol se retirent quelquefois des alligators qui abondent dans ce pays. Plusieurs rivières se précipitent sous terre pour apparaître de nouveau à quelque distance, et former ainsi des sortes de ponts naturels. Des lacs d'une étendue souvent considérable couvrent çà et là le sol, et presque toujours on peut y remarquer un courant plus ou moins distinct.

La Floride n'est qu'une continuation du pays plat de la Géorgie et de la

Caroline du sud. Au lieu d'une chaîne de montagnes, faussement indiquée dans les cartes, on ne trouve au partage des eaux que des collines, des rochers isolés et de vastes marais. Le climat passe pour humide et malsain, du moins à la côte, quoique l'air y doive être habituellement agité et renouvelé par le contre-coup des vents alizés joint au mouvement que le courant du golfe y communique.

L'hiver est si doux que les végétaux les plus délicats des Antilles, les orangers, les bananiers, les goyaviers y éprouvent rarement la moindre atteinte de la saison. Les brouillards y sont inconnus. Aux équinoxes, et surtout en automne, les pluies tombent abondamment chaque jour depuis onze heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, pendant quelques semaines de suite. Il doit y avoir des endroits bien salubres, s'il est vrai que beaucoup d'Espagnols s'y rendaient tous les ans de la Havane pour raison de santé.

Les productions des latitudes septentrionale et méridionale y fleurissent les unes à côté des autres, et l'on verra rarement ailleurs un mélange plus agréable d'arbres, de plantes et d'arbustes. Les pins rouges et blancs, les sapins, les chênes toujours verts, le châtaignier, l'acajou, le noyer, le cerisier, l'érable, le bois de Campêche, le bois de *braziletto*, le sassafras couvrent ici un sol très-varié, tantôt riche en terreau, et tantôt composé de sable et de gravier, le plus souvent marécageux. On voit des forêts entières de mûriers blancs et rouges, plus beaux que dans aucune autre partie de l'Amérique. Tous les arbres fruitiers de l'Europe y ont été naturalisés. L'orange y est plus grande, plus aromatique et plus succulente qu'en Portugal.

Les bords du *Coza*, autrement *Mobile*, rivière considérable, forment l'une des plus belles et des plus fertiles parties de la province. Les prunes y viennent naturellement, et d'une qualité supérieure à celles qu'on recueille dans les vergers de l'Espagne. La vigne sauvage serpente à terre ou grimpe au haut des arbres.

Le *myrica cerifera* vient dans tous les terrains, et en si grande quantité que toute l'Angleterre en pourrait être fournie de cire, s'il y avait assez de mains pour cueillir les baies. L'extraction de cette denrée est fort simple. Après avoir écrasé les baies, on les fait bouillir dans l'eau, et on enlève avec une écumoire la cire, qui est d'une belle couleur verte ; elle peut être blanchie comme la cire d'abeilles, et sa consistance rend les bougies qu'on en a faites très-appropriées aux climats chauds. L'indigo et la cochenille entraient, sous l'administration anglaise, dans les exportations, qui, en 1777, s'élevèrent à la valeur de 1,000,000 de francs.

Les collines rocheuses qui paraissent former le noyau de la Floride orientale ont présenté des indices de fer, de cuivre, de plomb et de mercure. Les animaux domestiques de l'Europe ne trouvent pas ici les pâturages convenables. L'ours, descendu des monts Alleghanys, supporte très-bien les chaleurs du climat, et y devient même très-gras. De nombreux essaims d'oiseaux des contrées septentrionales viennent y passer l'hiver. Dans les forêts de la Floride, une grande araignée jaune, dont le ventre est plus gros qu'un œuf de pigeon, suspend ses toiles, semblables à de la soie jaune, et assez fortes pour arrêter de petits oiseaux dont cet insecte se nourrit. Il y a aussi une grande variété d'innocents lézards en partie très-beaux, et dont quelques-uns changent de couleur comme les caméléons.

Dans la partie occidentale que les Espagnols nommaient *comté de Feliciana, Pensacola,* au fond d'une baie du golfe du Mexique, est une petite ville peu fortifiée, qui possède un port spacieux, bien abrité contre tous les vents; l'entrée en est commandée par un fort construit en briques. C'est le meilleur port du golfe du Mexique; c'est aussi l'un des points militaires les plus importants pour les États-Unis. Le gouvernement y a fait faire des travaux considérables de fortification et un arsenal pour la marine. Un beau phare de 26 mètres de hauteur et à feux mobiles indique aujourd'hui l'entrée du port; cette ville renferme 6,000 habitants. Le sol, aride et sablonneux dans cette partie du pays, produit beaucoup de pins propres à la mâture.

La côte occidentale de la péninsule, plus riante et plus fertile, présente successivement l'établissement de *Saint-Marc d'Apalache,* petit port sur la baie de ce nom, la baie du *Saint-Esprit,* le golfe de *Ponce de Léon,* et le promontoire méridional nommé *cap Agi* ou *pointe Tancha,* devant lequel s'étend au sud-ouest une chaîne d'îlots couverts de hauts palmiers, de récifs de corail et de bancs de sable très-sujets à changer de position, et au milieu desquels le navigateur n'ose chercher les chenaux qui abrégeraient sa route.

Bâti, il y a plusieurs siècles, par les Espagnols, le château de Saint-Marc, aujourd'hui en ruines, est admirablement situé au confluent de la rivière du même nom et de celle du Wakulla, qui, ainsi réunies, vont porter leurs eaux dans le golfe du Mexique.

Le Wakulla, dont le cours n'a que 6 à 7 lieues, est célèbre dans le pays par la beauté de sa source et par le site pittoresque qui environne celle-ci. D'épaisses forêts couvrent les sinuosités de ses deux rives; des chênes, des cèdres, du catalpa, s'y pressent les uns contre les autres, étroitement entre-

lacés par des lianes et des vignes sauvages; d'énormes magnolias et de gigantesques chênes de vie (*quercus virens*) s'y font remarquer par l'éclat de leur feuillage, tandis que, semblables à de sveltes colonnes, les chamærops et les palmistes se courbent avec grâce sous le poids de leurs pesantes feuilles digitées. Au milieu d'un vaste bassin ovalaire formé par des montagnes calcaires, et ombragé par la plus riche végétation, on voit sortir la source du Wakulla. Elle a environ 100 mètres de largeur et 25 à 30 de profondeur. A peu de distance de sa source, cette rivière a deux ou trois fois la largeur de la Seine à Paris.

Les récifs continuent à border la côte orientale de la péninsule, où le *cap des Florides* marque la première découverte du pays. Plus au nord, la *Nouvelle-Smyrne* ne conserve que son nom pour attester le séjour momentané des Grecs venus de l'île de Minorque pour cultiver ici la vigne. Quelques restes de cette colonie vivent parmi les 5,000 habitants de la petite ville fortifiée de *Saint-Augustin*, ancienne capitale de toute la Floride, munie d'un port d'un accès difficile. Les environs de cette ville contiennent quelques plantations. De larges bancs d'huîtres, ou plutôt d'*avicules*, qui souvent renferment des perles, s'étendent le long de la côte. On y trouve aussi de l'ambre gris, et, surtout après les vents de mer, une sorte de bitume que l'on emploie au carénage des vaisseaux, en le mêlant avec du saindoux. Sa grande consistance, qui l'empêche de fondre facilement au soleil, le rend même préférable au goudron dans les climats chauds.

Le territoire de la Floride a pour capitale *Tallahassée*, nouvellement bâtie, entre l'*Ausilly* et l'*Ocklokonne*, et dont la population n'est que de 3,500 individus.

Telle est la Floride, faible digue opposée au courant rapide et continuel des émigrations américaines. Elle n'y pourra résister à la longue; elle se verra bientôt inondée par ces infatigables *défricheurs*, que les Anglo-Américains appellent les *first settlers*. Cette espèce d'hommes ne saurait se fixer sur le sol qu'elle a défriché : l'amour, l'amitié, les affections sociales, les paisibles jouissances, tout cède chez eux à une passion ardente pour un mieux imaginaire qui constamment se présente à leurs yeux. Le désert les attire comme avec une force magique. Sous le prétexte de trouver des terres meilleures, un climat plus sain, une chasse plus abondante, cette race pousse toujours en avant, se porte constamment vers les points les plus éloignés de toute population américaine, et s'établit jusqu'au milieu des peuplades sauvages qu'elle brave, persécute, opprime et extermine ou chasse devant elle. Souvent ces hommes entreprennent des voyages de plus

de 1,000 lieues pour découvrir quelque terrain fertile; seuls, dans un canot, ils descendent d'immenses rivières; ils ne portent pour tout bagage qu'une couverture, et pour toutes armes qu'une carabine, un *tomahawk* ou petite hache d'Indien, deux piéges à castor et un large couteau. Ils vivent pendant ces longues courses du produit de leur chasse. Tels étaient les premiers colons qui défrichèrent le Kentucky et le Tennessée; l'habitude d'une vie errante ne leur a pas permis d'y rester ni de jouir des fruits de leurs travaux; ils ont émigré dans des contrées plus éloignées, même au delà du Mississippi. Il en est de même de ceux qui habitent aujourd'hui les bords de l'Ohio. Le même penchant qui les y amena les en éloigne. D'autres colons, plus portés pour une vie sédentaire, viennent des États atlantiques; ils profitent des premiers défrichements; ils ajoutent à la culture du maïs, celle du blé, du tabac et du chanvre; ils remplacent les *loghouses* par des maisons en planches. C'est en suivant cette marche que la civilisation et la culture ont pénétré au delà du Mississippi, et déjà elles se préparent à remonter jusqu'aux sources du Missouri.

LIVRE CENT NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — États-Unis, partie centrale. — Description topographique et politique.

Nous avons, dans le livre précédent, donné la description des Etats situés sur le versant de l'océan Atlantique; passons maintenant les monts Alleghanys, et parcourons rapidement du nord au sud l'immense bassin du Mississippi.

L'Etat d'*Ohio,* qui va d'abord nous occuper, a été fondé en 1788 par des émigrants de la Nouvelle-Angleterre; il fut admis dans l'Union en 1802. On porte sa population à 1,977,031 habitants: il est partagé en 73 comtés. Cet Etat est situé au sud du lac Erié et à l'ouest de la Pennsylvanie. A partir de Pittsbourg, l'Ohio coule entre deux *ridges* ou chaînes de hautes collines. Entre le pied de ces collines et le bord de la rivière, on trouve des terrains plats et couverts de bois, appelés en Amérique *flat-bottoms* ou bien *rivers-bottoms*. Le sol de ces terrains est d'une fertilité étonnante; c'est un véritable humus végétal produit par la couche épaisse de feuilles dont la terre se charge tous les ans. On remarque sur les bords de l'Ohio, depuis

Pittsbourg, à peine quelques pierres détachées; ce n'est que quelques milles avant Limestone que l'on commence à observer un banc de pierres calcaires d'une épaisseur assez considérable.

Aucune partie de l'Amérique septentrionale ne peut être comparée à celle-ci pour la force végétative des forêts. Le platane y parvient quelquefois à 12 mètres de circonférence et au delà. Les tulipiers y deviennent également très-gros. Les autres arbres des forêts sont le hêtre, le *magnolia*, le micocoulier, l'acacia, l'érable à sucre, l'érable rouge, le peuplier noir et plusieurs espèces de noyers. Les eaux limpides de l'Ohio sont ombragées de saules que surmontent des érables et des frênes, dominés à leur tour par des tulipiers et des platanes. Les cerfs et les ours abondent dans les forêts; les profits qu'offre la chasse de ces animaux détournent les habitants des soins de l'agriculture. La culture du maïs, sans être très-soignée, produit un très-grand bénéfice; car telle est la fertilité des terres, que les tiges s'élèvent à 3 ou 4 mètres de haut, et que l'on en recueille 25 à 30 quintaux par acre.

Le pêcher est le seul arbre à fruit que l'on cultive jusqu'à présent dans ce pays. On ne le soigne en aucune manière, et cependant il pousse avec tant de vigueur qu'il rapporte dès la troisième année. Dans l'Ohio, on trouve en abondance une espèce de *mullette* dont la nacre est fort épaisse et très-belle.

Columbus, jolie ville située vis-à-vis *Franklinton,* sur la rive gauche de du Scioto, affluent de l'Ohio, est la capitale de cet Etat. Elle renferme plusieurs écoles, entre autres une *école pulvérienne de théologie;* son port, qui communique avec le grand canal de l'Ohio à l'Erié, en fait le centre d'un commerce actif: elle a aujourd'hui 18,000 habitants.

C'est l'industrieuse *Cincinnati* qui est la principale ville. Elle n'existait pas en 1789: ce n'était alors qu'un groupe de petites chaumières. Cette belle cité se déploie majestueusement en amphithéâtre sur la droite de l'Ohio, vis-à-vis de Newport et de l'embouchure du Licking, dont le cours paisible occupe ici un quart de lieue de largeur. Son sol est un plateau élevé, qui ne met pas toujours les habitants à l'abri des crues énormes que présente souvent la rivière. Ainsi, en février 1832, l'Ohio monta à environ 22 mètres au-dessus du niveau des basses eaux, et pendant plusieurs jours on alla en bateau à vapeur dans quelques rues de Cincinnati. La population de cette ville, qui n'était, en 1810, que de 2,500 habitants, monte aujourd'hui à 116,108. On y trouve des habitants de toutes les nations de l'Europe, principalement des Irlandais, des Allemands et des Français de l'ancienne province d'Alsace. Le fond de la population sort de la partie des Etats-Unis

connue sous le nom de la Nouvelle-Angleterre. On y reconnaît les heureux résultats de cet esprit d'ordre et d'économie, et de cette industrie infatigable qui distinguent les colons de cette contrée de l'Amérique. C'est à ces qualités que Cincinnati doit ses progrès rapides et sa prospérité. Pour faire de leur ville une cité importante, un grand centre de fabrication, les habitants n'avaient ni les avantages qu'offrent à ceux de Pittsbourg de riches mines de fer et de houille, ni la position avantageuse de Louisville, bâtie aux chutes de l'Ohio, là où commence la grande navigation à vapeur sur cet important cours d'eau. Ils n'avaient que leur amour du travail et leur persévérance, et cependant ils ont si bien réussi que leur ville est deux fois plus peuplée que Louisville et plus considérable que Pittsbourg. Ils ont voulu que Cincinnati devînt le centre du commerce des régions de l'ouest, et, pour parvenir à ce but, ils ont borné leur industrie à la fabrication d'une foule de petits objets secondaires qui servent à la consommation des habitants des pays occidentaux, et c'est dans leur ville que ces populations s'approvisionnent. Ainsi, à part les salaisons, qui s'opèrent annuellement sur 150,000 porcs, Cincinnati ne fabrique que des ustensiles de ménage, des instruments agricoles, de l'horlogerie, du charronnage, de la quincaillerie, du savon, de la chandelle et du papier, objets de première nécessité pour les populations agricoles de l'ouest; les manufactures de machines sont fort importantes, et c'est un des grands centres de construction de bateaux à vapeur de l'Union. C'est également à Cincinnati que l'on fond l'immense quantité de caractères d'imprimerie destinés à alimenter les presses d'où sort la grande quantité de journaux qui s'impriment dans l'ouest. Cette ville fournit aussi à la même population une foule de livres à bon marché, mais dont la consommation est considérable : c'est-à-dire livres d'église et livres d'écoles. La valeur des exportations annuelles de cette commerçante et industrieuse cité ne s'élève pas à moins de 40 ou 50 millions de francs.

On conçoit, d'après ces résultats, que Cincinnati soit une ville où l'amour du travail est tellement répandu, et le goût du luxe et de la dissipation tellement en horreur, que quiconque n'est pas déterminé à y vivre en s'occupant utilement et en dépensant le moins possible, y mènerait une vie à charge aux autres et à lui-même. Cincinnati est la résidence d'un évêque catholique et d'un évêque méthodiste : elle possède plusieurs séminaires. On y remarque plusieurs belles places et quelques grands édifices, tels que le principal marché, la maison de justice, le collége de médecine, l'hôpital du commerce et la maison des aliénés. On y publie aujourd'hui une vingtaine de journaux.

Cette ville est bâtie avec beaucoup de régularité. Ses maisons, généralement en briques, sont presque toutes à deux étages, et régulièrement alignées le long de rues fort bien pavées et larges d'environ 20 mètres. Çà et là l'uniformité de ces constructions est interrompue par des édifices d'apparence plus monumentale, c'est-à dire par des maisons en pierre de taille, qui appartiennent aux négociants les plus aisés. Ailleurs ce sont des écoles, vastes bâtiments carrés portant en lettres d'or le nom du quartier auquel elles appartiennent; ou bien quelques hôtels qui ressemblent à des palais, mais où l'on ne trouve point une hospitalité princière. Les églises et les temples sont petits et sans aucun luxe de sculptures ni de peintures; mais ils sont bien clos, garnis de tapis épais et munis de calorifères qui garantissent du froid les fidèles, pendant les longs offices du dimanche.

Cincinnati possède plusieurs établissements d'instruction publique fort estimés; nous citerons : le *Cincinnati-Collége* et le *Woodward-Collége,* des musées, des bibliothèques publiques; c'est en un mot, après la Nouvelle-Orléans, la ville la plus florissante et la plus importante des Etats de l'ouest.

Chillicothe était autrefois la ville principale de cet Etat. Elle renferme 4 à 5,000 habitants. On y voit encore quelques-unes de ces habitations primitives des pionniers appelées *loghouses,* sortes de cabanes en troncs d'arbres, sans fenêtres, et si petites, que deux lits en occupent une grande partie. Deux hommes élèvent et terminent en moins de trois jours une de ces constructions chétives.

Elle est sur la rive orientale du Scioto, à 72 kilomètres au sud de Colombus, et fait un commerce assez actif. Dans ses environs, on trouve les restes d'une ancienne fortification en terre, attribuée aux anciennes populations indigènes.

Nous citerons encore parmi les autres villes six des plus importantes: *Zanesville,* peuplée de 5,000 âmes et bien bâtie, sur la rive gauche du Muskingum; elle possède de nombreux moulins à farine, des papeteries, des scieries hydrauliques, des fonderies de fer et des manufactures de coton; on exploite dans ses environs une grande quantité de sel par le moyen de puits; *Steubenville,* à peu près de la même population, est remplie de fabriques; *Cleveland,* sur le lac Érié, avec 17,600 habitants; et *Porstmouth,* sur l'Ohio, aux deux extrémités du canal de l'Ohio; *Dayton,* sur le *Miami,* à l'endroit où aboutit le canal qui part du Cincinnati; et *Marietta,* sur l'Ohio, célèbre par les antiquités que l'on rencontre dans ses environs.

La partie septentrionale de l'État d'Ohio, bordée par le lac Érié, porte le nom particulier de *Nouveau-Connecticut;* elle a été peuplée dans l'origine par des émigrés de l'ancien État de ce nom; et ses colons, actifs, sobres et religieux, y ont créé de riantes bourgades qui, aujourd'hui, se placent au rang des villes.

Un ancien peuple civilisé et belliqueux a dû habiter ces régions dans un temps antérieur à l'histoire; on découvre continuellement des camps retranchés ou plutôt des forts, des restes de forges, et des ruines de villes construites en pierres et sur un plan régulier. Du milieu de ces vieux murs, on voit s'élever des arbres dont la grosseur atteste un âge de plusieurs siècles. Mais nous ne nous arrêterons pas ici sur ces restes antiques; nous leur consacrerons plus loin un article spécial, dans lequel nous examinerons tout ce que l'on connaît dans ce genre sur le territoire des États-Unis.

A côté de ces monuments de l'homme, on rencontre ceux de la nature; des ossements fossiles nous apprennent ici l'existence d'animaux inconnus. M. Peales, directeur du muséum d'histoire naturelle de Philadelphie, est parvenu, avec beaucoup de soin et de dépenses, à réunir un squelette fossile complet du grand quadrupède que le savant Cuvier a nommé mastodonte. Ce squelette a été trouvé près des grandes salines, à 500 milles au-dessus de Pittsbourg, et à 3 milles à l'est de l'Ohio. Il était enseveli avec beaucoup d'autres ossements, surtout de buffles et de daims, dans un sol calcaire, principalement composé de détritus de coquilles, et couvert d'eau même pendant les saisons les plus sèches. Ce quadrupède se rapproche de l'éléphant par ses longues défenses, par la forme de ses pieds et même par la trompe dont sa tête devait être armée, et il n'en diffère que par ses dents qui, au lieu d'être formées de lames transversales, ont une couronne simple hérissée de mamelons ou de tubercules plus ou moins nombreux, plus ou moins saillants: de là le nom de mastodonte qui lui a été donné [1]. Rien dans la forme de ses pieds et de ses dents n'annonce qu'il pouvait être carnivore; mais l'analogie que son système dentaire offre avec celui du cochon et de l'hippopotame prouve, suivant notre célèbre anatomiste, qu'il devait se nourrir de végétaux tendres, de racines et de plantes aquatiques.

L'*État de Michigan* est situé au nord-nord-ouest du précédent; il doit son nom au lac qui le limite à l'ouest; son territoire se compose de deux presqu'îles distinctes: l'une formée par le lac Supérieur au nord, le lac Michigan à l'est, et le cours de la rivière *Monomonie,* affluent de ce dernier, au sud; elle est peu connue, et se compose du pays appelé *Michilli-*

[1] Du grec μαστὸς, petite éminence; ὀδοὺς, dent.

mackinau, en partie couvert de forêts impénétrables; l'autre située à l'ouest du lac Michigan, tenant par le sud à la terre ferme, et entourée par le lac Michigan à l'ouest, le lac Huron, la rivière Saint-Clair, le lac Saint-Clair et le lac Érie au nord et à l'est. Le centre de cette dernière presqu'île consiste en un vaste plateau élevé à peine ondulé. Le sol de cet État, qui est arrosé par le *Grand-River*, le *Saint-Joseph* et la *Saginaw*, est assez fertile; il est en grande partie couvert de vastes forêts. Son climat est plus doux que celui des États de l'est, situés sous le même parallèle, cependant les hivers y sont longs et quelquefois rigoureux. C'était autrefois un territoire habité par les Hurons; les Français s'y établirent en 1670; devenu territoire anglais en 1805, il fut admis dans l'Union en 1836; sa population est de 395,703 habitants. L'État de Michigan est divisé en 32 comtés.

Détroit, la ville la plus importante de l'État, est à 620 kilomètres au nord-ouest de Washington, sur la rivière de son nom, qui unit les lacs Érié, de Saint-Clair et Huron. Sa population, presque toute d'origine française, monte à 21,057 âmes. Elle est le siége d'un évêché catholique; on y voit le *collége de Saint-Philippe;* elle possède plusieurs usines à fer et à cuivre, et son port est le centre d'un commerce important avec le Canada. C'est le quartier général du second département militaire de l'Union; on admire son arsenal et ses belles casernes.

La petite ville de *Lansing*, sur la Grande-Rivière, est aujourd'hui la capitale de l'État. Nous citerons encore *New-Buffalo*, sur le lac Michigan; *Adrian*, *Pontiac*, et, dans la presqu'île de Michillimackinau, *Mackinau*, sur l'île de ce nom. Cette petite ville, située au point de jonction des lacs Huron et Michigan, est défendue par deux forts bâtis sur des rochers escarpés; elle est, durant la belle saison, le rendez-vous d'un grand nombre d'Indiens Chipeouays et Ottawas, et de marchands de fourrures. Le fort *Gratiot*, sur la rivière Saint-Clair, défend l'entrée du lac Huron.

L'État de Michigan est riche en mines de plomb, de cuivre, de houille et de fer, ces dernières alimentent des hauts fourneaux.

L'*État de Wisconsin*[1] est situé à l'ouest du précédent, sur la rive occidentale du lac Michigan, et au sud du lac Supérieur qui le baigne en partie au nord; il fut d'abord organisé comme territoire en 1836, et admis dans

[1] Nous avons emprunté les détails qui vont suivre sur les états de Wisconsin, d'Iowa, de Texas, et les territoires de Minesota, de Missouri, Indien, et du Nouveau-Mexique, au consciencieux travail de notre savant ami et collègue M. de *La Roquette* à publié au Bulletin de la Société de géographie, d'octobre et novembre 1851, sous le titre : Nouveaux-États et territoires des États-Unis de l'Amérique septentrionale.
V. A. M-B.

l'Union en 1848. Sa population est de 304,226 individus; il est partagé en 22 comtés.

Le Wisconsin est traversé, dans sa partie centrale, par la chaîne du Porc-Épic (*Porcupine-Range*), dont quelques-uns des sommets atteignent 800 mètres d'élévation. Dans sa partie méridionale, le long du Mississippi qui le limite à l'ouest, la contrée est entrecoupée de collines et de vastes prairies qui offrent de beaux pâturages. Cet État est arrosé par un grand nombre de rivières; la plus considérable est le Mississippi, ce roi des fleuves du Nouveau-Monde, qui en baigne la frontière occidentale, et a pour principaux affluents : le *Wisconsin,* d'où l'État tire son nom, et qui prend sa source dans le voisinage d'un groupe de petits lacs : c'est l'un des plus importants tributaires du Mississippi, dans lequel il se jette, près de *Prairie du Chien,* après un cours d'environ 180 lieues, souvent obstrué par des bas-fonds et des barres, excepté dans les hautes eaux; la rivière de *Rock,* qui naît dans le Wisconsin, et traverse ensuite l'État d'Illinois; le *Chipewa,* la rivière *Fox* ou du Renard, etc. Presque toutes ces rivières sont navigables, mais leur navigation est fréquemment interrompue par des rapides. On trouve aussi dans la partie septentrionale de cet État un grand nombre de petits lacs et de marais ou étangs très-poissonneux; le principal est le *Winebago,* entre *Fond du Lac* et la rivière Fox, qui a 9 lieues de long sur 4 de large.

Le riz sauvage est commun dans le Wisconsin, dont les prairies sont couvertes de hautes herbes. La majeure partie du pays est couverte par d'épaisses forêts de chênes, d'érables, de noyers, etc.; le sapin blanc croît dans le nord. La partie sud-ouest, jusqu'aux États d'Illinois et d'Iowa, est extraordinairement riche en minéraux, parmi lesquels on distingue le plomb, le cuivre et le fer.

L'ours, l'élan, le daim, et de petits quadrupèdes figurent en grand nombre parmi les animaux de l'État de Wisconsin. Le climat ressemble assez à celui du Michigan.

Tout, dans cet État, est encore dans l'enfance; mais les arts utiles s'y développent avec une étonnante rapidité. On y élève beaucoup de bétail, et on y fait de riches récoltes de grains. On a récemment commencé d'établir, dans cette partie des États-Unis, des manufactures dont la diversité et le nombre augmentent journellement.

Quant au commerce, il consiste principalement en exportation des produits du pays, qui sont importants, si l'on considère le récent établissement de l'État.

Milwaukee, sur la côte occidentale du lac Michigan, entre *Chicago* et *Green-Bay*, est la ville la plus remarquable de l'État; sa population est de 20,000 habitants. Elle a des relations importantes avec Chicago et Michigan, au moyen de bateaux à vapeur, et communique, à partir de ces deux points, par des chemins de fer et des canaux, avec les villes orientales de l'Union.

Madison, capitale de l'État, dans le voisinage de plusieurs beaux lacs, n'est encore qu'une modeste bourgade, mais elle ne peut manquer de s'accroître rapidement.

Prairie du Chien, petite ville de 2,500 habitants, visitée par les bateaux à vapeur qui remontent le Mississippi lorsque les eaux sont hautes, fait un commerce assez important dans le Wisconsin. Les autres villes de l'État de Wisconsin sont : *De Pere* ou *Green-Bay*, qui a 3,000 habitants; *Lancaster* et *Mineral-Point*, qui en ont 5,000; et *Racine*, qui en compte 400.

Le transport des bois a pris une grande extension : c'est surtout le sapin, le chêne noir et l'érable qu'on exporte par le lac Michigan et le Mississippi. Un petit nombre d'habitants s'adonnent spécialement à la chasse des animaux à fourrures.

Il n'existe encore ni canaux, ni chemins de fer dans ce nouvel État, dont les habitants se composent en majeure partie de colons venus des autres parties de la Confédération et d'émigrants étrangers; mais on a créé plusieurs établissements d'instruction publique. Presque tout le pays au nord des rivières Fox et Wisconsin est occupé par les Chippewas, les Winnebagoes, les Menomonees, et par d'autres tribus indiennes, qui vivent plus spécialement de la chasse des buffles et autres animaux sauvages.

Le territoire de *Minesota* est à l'ouest du précédent; il a été organisé en 1848 : il porte le nom d'une de ses rivières. Sa population blanche est de 6,192 habitants; on ne peut évaluer d'une manière certaine le nombre des Indiens.

Ce territoire embrasse la contrée bornée au nord par les possessions anglaises; à l'ouest, par le Missouri; au sud et à l'est, par les États d'Iowa et de Wisconsin. Ce qui le distingue plus particulièrement, c'est une multitude de petits lacs et les vastes prairies du Mississippi et de la Rivière Rouge du Nord, dans lesquelles on ne voit ni arbres, ni arbrisseaux, mais seulement une surabondance d'herbes sauvages, présentant, d'avril à octobre, un magnifique parterre de fleurs aux mille formes et de toutes couleurs.

Le Minesota n'a pas de montagnes; on y trouve cependant plusieurs élévations d'une médiocre hauteur, appelées *Mounds*, et il est arrosé par un

grand nombre de cours d'eau généralement bordés par de charmantes vallées. Les plus considérables sont le Mississippi et la *Rivière Rouge du Nord,* qui prennent tous deux leur source dans le territoire, à peu de distance l'un de l'autre, le premier dans le petit lac d'Itasca, pour couler ensuite dans des directions opposées.

Après un cours d'environ 360 lieues, le Mississippi sort du territoire de Minesota par son extrémité sud-est. Ce fleuve immense n'a à sa sortie du lac Itasca qu'une largeur de 5 mètres, et une profondeur de 35 centimètres; ses eaux sont transparentes et son courant rapide. A partir de ce point, il arrive, après une route sinueuse de 300 lieues, aux chutes de Saint-Antoine, au-dessous desquelles il est navigable pour des bateaux à vapeur jusqu'au golfe du Mexique, c'est-à-dire pendant plus de 800 lieues. Le Mississippi, pendant une distance de 80 lieues au nord de l'embouchure de la rivière Sainte-Croix, forme mille méandres à travers une riche vallée couverte de prairies et de bois de chênes; ses bords, au-dessus des chutes de Saint-Antoine, ont de 3 à 10 mètres d'élévation; ses eaux coulent sur un lit de gravier, et il reçoit d'innombrables affluents. Comme le Mississippi, la *Rivière Rouge du Nord* tire son origine d'un petit lac, et va se rendre dans la baie d'Hudson. Le *Minesota,* qui donne son nom au nouveau territoire, et qu'on appelle aussi *Rivière de Saint-Pierre,* vient de la région des lacs, près de *Coteau des Prairies.* Après un cours de 185 lieues, il entre dans le Mississippi, 3 lieues environ au-dessous des chutes de Saint-Antoine. Cette rivière et la *Rivière au Jacques,* qui coule à travers une jolie vallée, appartiennent toutes les deux aux affluents de la rive gauche du Missouri.

Les principaux lacs du Minesota, dont un quart de la superficie est parsemée de petits lacs d'une eau limpide, sont: le *Lac Itasca* d'où sort le Mississippi, le *Lac Rouge,* qui a 40 lieues de circonférence, et le *Lac Leach,* qui en a 20.

Nous avons déjà dit que les prairies étaient couvertes d'herbes sauvages et de fleurs. Les forêts sont formées de bois à feuilles non persistantes et élevés. Le long des bords septentrionaux du Mississippi existe une forêt de pins d'une grande étendue, appelée la *Pinery.*

Le buffle rôde en troupeaux sur une grande partie du territoire, et l'élan, le daim, le castor, le coq d'Inde, et les oiseaux aquatiques, y abondent. Les rivières sont très-poissonneuses, surtout en poisson blanc.

Le climat, peu variable, est doux pour la latitude, et le sol, généralement bon, est extraordinairement fertile dans les vallées de Saint-Pierre et de Saint-Jacques.

Le territoire de Minesota offre une agréable variété de plaines basses et élevées, sans montagnes et même sans collines importantes, de vallées, de cours d'eau, de forêts ondoyantes et de prairies.

Le nombre des habitants blancs, consistant en émigrants des autres États, occupant principalement la région de Saint-Paul, siége du gouvernement territorial, ne s'élevait guère en 1850 à plus de 6 à 7,000. La plus grande partie du Minesota est occupée par des Indiens. La tribu principale et la plus puissante des États-Unis est celle des *Dahcotah* ou *Sioux;* répandus sur tout le pays qui s'étend du Mississippi septentrional au Missouri, ils parcourent même le territoire à l'ouest des montagnes Rocheuses, conservant, à un haut degré, les habitudes des Indiens, quoiqu'ils fassent usage maintenant de chevaux, de fusils, de couvertures et de couteaux d'acier. On suppose que leur nombre est de 30,000. Ils vivent de la pêche et de la chasse, et montés sur leurs chevaux, ils attaquent le bison avec un courage et une dextérité étonnants. Outre les Sioux, il y a encore quelques autres tribus : celle des Chipewas habite dans le nord et sur le Mississippi.

Les établissements fondés dans tout ce territoire n'ont encore qu'une faible importance : ce sont le *Fort Snelling,* au-dessus du confluent du Mississippi et de la rivière Saint-Pierre, destiné à protéger la frontière des États-Unis contre les incursions des Indiens; et *Saint-Paul,* capitale, entre le fort Snelling et le lac Pepin.

Cette contrée fut visitée d'abord par les Français, qui donnèrent à différents endroits des noms, tels que *Coteau des Prairies*, *Coteau des Bois,* etc., qu'ils ont conservés.

Le vaste territoire de *Missouri* ou de *Nébraska* doit son nom à une rivière affluent du Missouri, que l'on nomme aussi *rivière Plate.* Il est situé à l'ouest du précédent, et comme lui il limite les possessions anglaises de l'Amérique du nord; il n'a pas été jusqu'à présent organisé, et la plus grande partie des contrées qui le composent n'a jamais été explorée par les Européens. Les montagnes Rocheuses, qui en forment la frontière occidentale, ont au pic de Frémont (*Fremont's-Peak*), une élévation de 4,500 mètres, et sont couvertes de neige perpétuelle. C'est au sud de ce pic que se trouve la Passe du Sud (*South-Pass*), par laquelle les émigrants traversent les montagnes Rocheuses, pour se rendre dans les contrées situées sur l'océan Pacifique. Les montagnes Noires (*Black-Hills*), qui commencent au territoire indien, situé au sud de celui qui nous occupe, courent au nord jusqu'au fort Laramie; de là, changeant de direction, elles se dirigent au nord-est, et s'étendent à travers presque la totalité du terri-

toire de Nebraska, qu'elles viennent séparer à l'est de celui de Missouri. Le territoire du Missouri consiste en vastes prairies, ayant souvent des centaines de milles d'étendue. Les cours d'eau qui l'arrosent sont ordinairement bordés de bouquets d'arbres. Le sol est généralement léger; on voit en quelques endroits des plaines sablonneuses, et en d'autres des traces évidentes de l'action volcanique. Ces plaines fournissent l'herbe nécessaire aux immenses troupeaux de bisons, de daims et d'antilopes, qui les parcourent.

Parmi les rivières qui l'arrosent, nous citerons le Missouri, lequel, réuni au Mississippi, a un cours de près de 1,800 lieues : c'est incontestablement le plus grand fleuve du monde.

Le cours du Missouri est très-sinueux, rempli d'îles, de bancs de sable, de barres, de bas-fonds, et change continuellement de lit, parce que ses rives sont constamment minées. Le courant est rapide et la navigation difficile. Cependant il est dans sa partie inférieure couvert de bateaux à vapeur, qui, dans la saison des hautes eaux, peuvent remonter jusqu'à la rivière de la Pierre-Jaune (*Yellow-Stone*). La longueur du Missouri, depuis sa source jusqu'à sa jonction avec le Mississippi, est de 4,987 kilomètres, en y comprenant les détours. La rivière de la Pierre-Jaune sort de de la montagne de la *Wind-River,* détachée de la grande chaîne des montagnes Rocheuses; son cours supérieur est rapide; mais à 480 kilomètres avant sa jonction avec le Mississippi, c'est un courant paisible, traversant une charmante et fertile vallée : toute cette portion de la rivière a été remontée par des bateaux à vapeur. Un grand nombre de cours d'eau descendent des montagnes Noires, pour venir affluer dans le Mississippi.

La *Nebraska,* ou *rivière Plate,* est formée par deux branches : l'une septentrionale, l'autre méridionale, qui naissent au pied du *Long's-Peak,* au revers oriental des deux plateaux de *Old-Park* et de *South-Park;* après leur réunion, elle poursuit son cours en se dirigeant à l'est jusqu'au Missouri. Du fort Laramie au Missouri, la distance est de 1,126 kilomètres : on essaya en 1842 de descendre la rivière en bateau à partir de ce point; mais on fut arrêté par des bas-fonds et des barres de sable.

Les bisons, que l'on voit quelquefois en grandes troupes dans les montagnes Rocheuses, errent dans les grandes prairies de ce territoire, couvert de lacs de peu d'étendue. A la moindre alerte, ils se précipitent avec une impétuosité irrésistible, remplissent l'air de leurs mugissements et font trembler au loin le sol. Malheur alors au chasseur qui se trouve surpris par cette avalanche vivante, son cheval et lui sont renversés, et tous deux périssent foulés aux pieds. Des troupes de loups des prairies se

tiennent toujours sur les flancs de ces immenses troupeaux, attendant un moment favorable pour attaquer ceux qui, atteints d'un plomb meurtrier, sont forcés de rester en arrière. Quoique déjà blessé, le buffle se défend seul avec courage contre ces féroces ennemis, et jamais il ne succombe qu'après une résistance longue et désespérée, qui coûte ordinairement la vie à plusieurs d'entre eux. Les chasseurs indiens font une guerre incessante au bison, pour en obtenir la chair et la peau : c'est à cheval qu'ils l'attaquent ordinairement, tantôt armés de fusils, et quelquefois avec l'arc et les flèches. L'élan et le daim abondent aussi dans les prairies; on trouve encore près des montagnes Rocheuses de petits troupeaux d'antilopes au pied léger, ainsi que le terrible ours gris, particulier à ces régions occidentales. Sur les montagnes vivent des troupeaux de chèvres et de moutons sauvages, lesquels, ainsi que les autres quadrupèdes qu'on vient de mentionner, sont indigènes. Les eaux en plusieurs endroits sont couvertes d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels nous comprenons l'oie, le cygne et le pélican. Les plaines sont fréquentées par des pies, ressemblant parfaitement à celle d'Europe, et qui ne se rencontrent dans aucune autre partie de l'Amérique.

Ce territoire est possédé par les Indiens ; cependant un petit nombre de chasseurs, en relation avec des Compagnies qui font le commerce de fourrures, y ont des forts ou des stations ; et on y trouve aussi d'autres individus de la race blanche, dont la chasse est la seule profession, et qui restent fréquemment éloignés pendant plusieurs années de la société civilisée. Le *fort Laramie* (La Ramée) est un poste des États-Unis, près de la chaîne des montagnes Noires. Les plus importantes des tribus indiennes de ce territoire sont les *Pawnees* (Paunies), occupant, à l'extrémité sud-est, les deux rives de la Nebraska ; les *Puncas* et les *Omahas,* vivant, au nord, sur le Missouri ; les *Kites,* près des sources de la rivière Blanche (*Withe-River*); les *Shiennes,* sur la rivière de ce nom ; les *Ricaras,* les *Minnetarees,* et les *Assiniboines*, au nord, sur le Missouri, et enfin les *Crows* et les *Pieds-Noirs* (*Black-Feet*), à l'extrémité nord-ouest du territoire. L'intéressante tribu des *Mandans* est maintenant éteinte. La majeure partie des Indiens conserve ses habitudes sauvages originelles; mais ils font usage de chevaux, de fusils, de couteaux d'acier et de couvertures, qu'ils échangent avec les blancs contre les produits de leur chasse. Ils ont des villages qu'ils habitent l'été; ils cultivent le maïs et un petit nombre de végétaux, mais dans l'automne ils campent sous la tente là où les a conduits leur chasse, et ils n'ont avec les blancs d'autres communications que celles que leur imposent leurs besoins fort retreints. Ils échangent des peaux, des fourrures, de la

corne et des cuirs, contre de la poudre, du plomb, et quelques objets de première nécessité. Leurs différentes tribus sont souvent en guerre entre elles.

A l'est du territoire de Missouri ou Nebraska, et au sud de celui de Minesota, que nous venons de décrire, s'étend l'Etat d'*Iowa*, ainsi appelé de la rivière qui l'arrose. Il faisait autrefois partie de la Louisiane ; en 1832, il reçut quelques émigrants des Etats du nord et de l'est ; il se sépara du Wisconsin, auquel il était précédemment uni, et devint un territoire en 1838 ; enfin, en 1846, il fut admis comme Etat au sein de l'Union. Sa population est de 192,122 habitants : il est partagé en 40 comtés.

L'Etat d'Iowa s'étend entre les deux grands fleuves de Missouri et de Mississippi ; il possède un sol fertile, un beau climat et de nombreuses mines. On n'y trouve point, à proprement parler, de montagnes, mais seulement quelques collines et des ondulations de terrain ; les trois quarts de l'Etat sont occupés par des prairies couvertes d'herbes sauvages très-épaisses, au milieu desquelles errent de grandes troupes de bisons.

La rivière *des Moines,* qui prend sa source dans un groupe de lacs, près du 44e degré de latitude nord, baigne la partie centrale de cet Etat, et, après un cours peu prolongé, se jette dans le Mississippi, au pied des rapides des Moines, qui forment une partie de la frontière du sud-est. Sa longueur est d'environ 640 kilomètres ; elle peut, avec de très-faibles améliorations, être rendue navigable l'espace de 400 kilomètres. Les autres tributaires du Mississippi qui traversent l'Iowa sont : le *Chacagua* ou *Skunk-River ;* l'*Iowa,* qui a une longueur de 480 kilomètres et est navigable jusqu'à la ville du même nom ; le *Wapsipinecon,* le *Makoqueta,* le *Penaca* ou *Turkey* et l'*Iowa supérieur.* Les principaux cours d'eau qui se rendent dans le Missouri sont : le *Chariton,* le *grand* et le *petit Plate,* le *Nodaway* et le *Nishnebottona.* Le *petit Sioux* prend sa source dans le lac *Spirit,* et coule entièrement dans l'Etat, ainsi que les *Floyd's, Boyer's* et *Five-Barrel-Creek.*

On voit, au nord de l'Etat d'Iowa, un grand nombre de petits lacs, dont le plus considérable est le lac *Spirit* (de l'Esprit), d'environ 32 kilomètres de long.

Les forêts de cet Etat renferment les différentes espèces d'arbres communes à cette région ; ils s'élèvent à une grande hauteur. Ces forêts servent de retraite aux ours, aux panthères, aux loups, aux renards et aux daims : les pommiers sauvages, les pruniers, les fraisiers et les vignes sont indigènes et très-multipliés.

Une portion de l'Iowa est extrêmement riche en minéraux ; la grande région de mines de plomb du nord de l'Illinois et du midi du Wisconsin

traverse le Mississippi et occupe dans l'Iowa près de 7,572 kilomètres carrés. Elle s'étend le long de la petite rivière *Makoqueta*, environ 20 kilomètres de l'est à l'ouest, se prolonge à une distance considérable au sud, et plus encore au nord, le long du Mississippi. Les minerais de zinc et de fer abondent aussi dans cette région, ainsi que la pierre à chaux et le beau marbre. La ville de *Dubuque*, qui compte près de 4,000 habitants, au nord-est de celle d'Iowa, est le centre de la région minérale.

Le climat est sain, à l'exception de quelques terres basses le long des rivières. Les cours d'eau étant rapides, leurs bords sont plus salubres que dans d'autres parties de la région de l'ouest. La température est plus élevée que celle que l'on trouve à la même latitude dans les Etats de l'est.

Dans les bas-fonds et dans les prairies, le terrain est généralement bon, et consiste en un sol profond et noir; dans les prairies, il est mêlé avec de la marne sablonneuse et quelquefois avec de l'argile rouge et du gravier. Il est très-favorable aux grains, aux légumes et aux fruits.

L'industrie de cet Etat est encore peu développée; cependant on y compte déjà plusieurs manufactures, des usines, ainsi que des moulins à farine et des tanneries.

Le commerce se réduit à l'exportation des produits, qui sont transportés en majeure partie par le Mississippi. Les marchandises étrangères arrivent par le chemin de fer de Chicago à Galena et de là à Dubuque. Le plomb est envoyé par cette route aux Etats sur l'océan Atlantique, aussi bien qu'en descendant le Mississippi.

Cet Etat est trop nouveau pour posséder encore des canaux et des chemins de fer; mais les améliorations intérieures de l'Illinois et des Etats plus à l'est fournissent à l'Iowa des communications aisées avec les pays sur l'Atlantique.

C'est plus spécialement dans le sud-ouest qu'ont été formés les établissements; là se sont fixés les émigrants des autres Etats et un grand nombre d'étrangers. Les *Sioux*, les *Sacs*, les *Renards* et autres Indiens sont aujourd'hui peu nombreux; ils occupent le nord-est de l'Iowa. Ils tirent leur subsistance principalement de la chasse et de la pêche, et apportent une grande quantité de fourrures au marché. La chair de bison est leur nourriture favorite, et celle du chien leur paraît d'une grande délicatesse. C'est dans cet Etat, sur la rivière des Moines, que résidait le célèbre *Black-Hawk*, chef des Sacs et des Renards, mort en 1838, après avoir fait une guerre acharnée aux Américains et répandu la terreur parmi les colons. Il y a une université à *Mount-Pleasent*, petite ville de 5,000 âmes, et on a fondé plu-

sieurs académies et de nombreuses écoles primaires; *Burlington*, sur le Mississippi, fait un grand commerce de fourrures, de grains et de bois, qui descendent jusqu'à la Nouvelle-Orléans; *Iowa*, qui n'a guère plus de 2,000 habitants, sur les bords de l'Iowa, est la capitale de l'Etat; peut-être cependant cédera-t-elle, dans un avenir prochain, cet avantage à la petite ville de *Monroé*, située au nord-est dans une position plus avantageuse, au centre de l'Etat; *Dubuque* est le centre de la région minière; *Fort-Madison*, près de la frontière sud-ouest de l'Etat, sur la rive droite du Mississippi, est la ville la plus peuplée de cet Etat : on lui accorde 7,000 habitants; *Bloomington*, *Davenport* et *Salem* sont des places qui acquièrent chaque jour plus d'importance.

La nation des Illinois donne son nom à un État situé entre celui d'Indiana et le cours du Mississippi. L'État d'*Illinois* fut d'abord colonisé par des Français qui s'établirent dans la vallée de Kaskaskia; en 1809, il fut érigé en territoire organisé, et, en 1818, il fut admis comme État dans l'Union. Sa population est de 858,298 habitants; il est partagé en 66 comtés. Le pays est peu montagneux; la température y est douce; le sol y est fertile. On y récolte en grande quantité du maïs et du blé, du chanvre et du lin, du tabac excellent, du houblon et de l'indigo; la vigne sauvage y donne même un vin potable. Les bords de la Wabash, quoique malsains sur une longueur d'environ 30 lieues, offrent de belles prairies et de magnifiques forêts. La superficie du territoire de cet État est évaluée à 6,700 lieues; on estime que les prairies situées vers le centre et le nord en occupent à peu près le quart.

L'État d'Illinois ne renferme encore que des villes peu importantes. *Vandalia*, sur la Kaskaia, est une jolie petite ville qui compte environ 2,500 habitants. On y trouve cependant une société savante qui prend le titre de *Historical society of Illinois*. *Shawaneetown* est importante par les salines qu'on y exploite, et qui produisent annuellement plus de 300,000 boisseaux de sel. Elles donnent le nom de *Saline* à une petite rivière qui se jette dans l'Ohio. *Springfield*, avec 3,000 habitants, est aujourd'hui la capitale de l'État; cette ville est à 1,050 kilomètres à l'ouest de Washington. *Chicago*, à l'extrémité du lac Michigan, est la ville la plus importante de l'État par son commerce et sa population, qui est de 28,269 âmes. *Galéna* doit sa prospérité aux mines de plomb de son voisinage. *Nauvo*, sur la rive gauche du Mississippi, fondée par les *mormons*, possède un temple magnifique élevé par ces nouveaux sectaires; on y comptait naguère 10,000 habitants, avant qu'ils eussent été forcés d'émigrer en

partie vers l'ouest au territoire d'Utah. ***Kaskaskia,*** au sud-est de Saint-Louis, renferme 1,000 habitants, presque tous d'origine française. Enfin *Cairo* est remarquable par sa position sur la rive droite de l'Ohio, près de son confluent avec le Mississippi.

Les *Shawanées*, les *Illinois* et les ***Potaouatamies*** ou ***Pottowatomies,*** tribus indigènes de l'Indiana et de l'Illinois, ne peuvent se déterminer à une vie sédentaire et agricole; mais ils sont aujourd'hui très-peu nombreux.

Borné à l'est par l'État d'Ohio, au nord par celui de Michigan, à l'ouest par l'Illinois, et au sud par le Kentucky, l'***État d'Indiana,*** fondé en 1816, compte 988,734 habitants; il est partagé en 64 comtés. Au nord, son sol est entrecoupé d'un grand nombre de petits lacs; au sud, depuis les chutes de l'Ohio jusqu'à la Wabash, il est traversé par une chaîne de collines appelées les ***Knobs,*** hautes de 100 à 150 mètres au-dessus de leur base; au centre s'étend une grande plaine appelée ***Flat-woods*** ou Bois plats. Sur les bords des rivières, excepté de l'Ohio, s'étendent des dépôts de terres d'alluvion très-fertiles, qui se terminent par des prairies élevées de 10 à 30 mètres, couvertes de taillis et de jolis arbustes que bordent de vastes forêts.

La douceur du climat égale, si elle ne surpasse pas, celle de l'État d'Ohio. Au-dessous du 40e parallèle, l'hiver est tempéré et plus court que dans les autres États : la belle saison dure ordinairement jusque vers le 25 décembre, et le printemps commence vers le 15 février; mais au delà de la limite ci-dessus, dans le bassin de la Wabash, les vents du nord et du nord-ouest dominent et rendent l'hiver plus rigoureux. La plus grande partie du sol est favorable à la culture du blé, du seigle, du maïs, de l'avoine, de la pomme de terre, du chanvre, du tabac, du melon et même du cotonnier.

Indianopolis, chef-lieu de cet État, est située sur la branche occidentale de la rivière Blanche (*White-River*). En 1802, elle ne renfermait que 40 maisons; sa population est aujourd'hui de plus de 3,500 habitants. Elle paraît destinée à devenir la ville la plus importante entre Cincinnati et le Mississippi.

Vincennes, à l'embouchure de la Wabash dans l'Ohio, offre l'aspect d'une petite ville florissante : elle est bien bâtie; elle possède une académie, un évêché catholique, et renferme 2,500 habitants; en 1820, elle n'en avait que le quart. *New-Albany,* avec environ 4,500 habitants, est la ville la plus peuplée de tout l'État; elle compte plusieurs usines, et l'on y construit beaucoup de bateaux à vapeur. Les autres villes que nous devons citer sont : ***Madison,*** sur l'Ohio, avec 2,500 âmes; ***Richmond,*** qui en a

2,000 ; *Bloomington,* où se trouve l'*Indiana-Collége,* le principal établissement littéraire de l'État ; et *Fort-Waine,* importante par sa position.

Tous les établissements primitifs de ce pays sont dus à des Français du Canada, dont les descendants se distinguent encore par leur gaieté et leur insouciance. Des Suisses du pays de Vaud ont fondé sur les bords de l'Ohio, à 7 milles de l'embouchure, une colonie appelée *Nouvelle-Suisse,* et une ville appelée *Vevay,* qui renferme 5 à 600 habitants. Ces industrieux colons ont planté des vignes qui déjà leur ont fourni deux espèces de vins, que dans leur patriotique emphase les Anglo-Américains ont comparés, l'un au bordeaux, l'autre au madère. Les Français avaient infructueusement essayé de changer en vin le jus des raisins indigènes qui croissent en abondance.

Au sud de l'État d'Ohio et du gouvernement d'Indiana, nous visiterons le riant *Kentucky,* État démembré de la Virginie. En 1792, il a reçu son nom de la principale rivière qui se jette dans l'Ohio. Sa population est de 1,001,496 habitants; il est partagé en 83 comtés. Le sol calcaire absorbe, pendant l'été, les eaux courantes dans des fentes et des cavités souterraines. Les *Barrens,* ou plaines dépourvues d'arbres qui se trouvent au sud-ouest de la rivière du Kentucky, sont remplis de trous en forme d'entonnoir, qui probablement doivent leur origine à des éboulements fréquents provoqués par des cavités souterraines.

Dans sa partie septentrionale, les terrains qui bordent l'Ohio sur une largeur d'une demi-lieue sont exposés à des inondations périodiques ; mais vers le nord-est le pays est entrecoupé de vallées étroites et couvert de montagnes, dont le sol ferrugineux est de la plus étonnante fertilité. Vers les frontières de la Virginie, les montagnes sont plus escarpées, les vallées plus profondes, et tellement étroites, tellement boisées, que la lumière peut à peine y pénétrer. Vers le sud, entre les rivières de *Green* et de Cumberland, le sol, peu fécond, n'est cultivé que dans quelques parties ; toutefois il s'y trouve de bons pâturages où l'on nourrit de nombreux troupeaux. Le Kentucky occidental est plat, humide, mais fertile. La douce température qui règne généralement dans cet État, la richesse de son sol, et la variété de ses sites agréables lui ont valu le surnom de *paradis terrestre.*

Le climat de cet État est singulièrement salubre et agréable, mais les froids commencent de bonne heure, et le cotonnier ne réussit pas. Il gèle souvent de 5 à 6 degrés pendant plusieurs jours de suite. La qualité bonne ou mauvaise du sol se distingue d'après l'espèce des arbres qu'il produit. Les terres les plus fertiles sont celles où les forêts sont composées de cerisiers de Vir-

ginie, de noyers blancs, de frênes blancs, noirs et bleus; de *celtis* à feuilles velues, de *guilandina dioïca,* nommé cafier; de *gleditsia triacanthos* et d'*annona triloba:* les trois dernières espèces indiquent surtout les meilleures terres. Dans les parties fraîches et montueuses, on voit s'élever des troncs énormes de platanes, de tulipiers, de *magnolia,* ainsi que de *quercus macrocarpa,* dont les glands sont de la grosseur d'un œuf de poule. Les habitants du Kentucky appartiennent presque tous à des sectes religieuses très-exaltées; beaucoup d'entre eux choisissent les forêts pour théâtre de leurs exercices de dévotion. Un géographe américain vante leur urbanité et leur hospitalité; un voyageur anglais affirme que, dans leurs combats journaliers, ils s'arrachent sans pitié les yeux et les oreilles. L'un et l'autre peut être vrai à l'égard de classes différentes.

Frankfort, sur la rive droite du Kentucky, à 96 kilomètres de son embouchure dans l'Ohio, est la capitale de l'État. Cette petite ville de 2,500 âmes est bâtie sur un plan régulier, et renferme plusieurs édifices élégamment construits, dont le principal est le palais de l'État. *Lexington,* ville à laquelle on accorde plus de 15,000 habitants, fait un commerce considérable, possède un théâtre, plusieurs établissements littéraires, entretient six imprimeries, et publie trois journaux. C'est dans son enceinte que se trouve l'une des universités les plus fréquentées des États-Unis occidentaux: elle est connue sous le nom d'*université de Transylvanie.* Une autre ville qui rivalise avec celle-ci sous le rapport de l'industrie, mais qui la surpasse en population, est *Louisville,* au bord de l'Ohio; elle est la plus considérable et la plus importante de l'État; sa population est de 42,000 âmes. Elle est le centre d'une industrie très-active, fabrique de nombreuses machines, et reçoit annuellement 1,200 bateaux à vapeur; ses transactions commerciales montent à la somme énorme de 150,000 francs. La plus importante cité après celles-ci est *Maysville,* avec 10,000 habitants. Il existe dans le Kentucky une jolie ville qui porte le nom de *Versailles,* et une autre celui de *Paris.* Près de *Bowling-green,* on va visiter la *grotte du Mammouth,* qui paraît avoir 3 à 4 lieues d'étendue. Plus d'un cinquième des habitants se compose d'esclaves.

A l'ouest de la Caroline du nord s'étend l'État de *Tennessée,* qui doit son nom à la principale rivière qui l'arrose. Il a été formé, en 1705, par des émigrants de la Caroline du nord et de la Virginie; il fut admis dans l'Union en 1796. Sa population est de 1,023,118 habitants; il est partagé en 62 comtés. La nature le partage en deux. Le Tennessée d'ouest est situé sur la rivière de *Cumberland,* et en porte le nom dans le langage ordinaire.

Les monts Cumberland le traversent et étendent au loin leurs ramifications. Le Tennessée d'est est arrosé par les rivières d'Holston et de Clinches, qui, par leur réunion, forment celle de Tennessée; ce district porte généralement le nom d'*Holston*. Le Holston est un pays élevé, sain, riche en pâturages. Le chef-lieu actuel de l'État est *Nashville;* sa population, qui s'est accrue assez rapidement depuis quelques années, dépasse aujourd'hui 17,656 âmes. Elle est sur la rive gauche du Cumberland, au milieu d'une contrée agréable et fertile parsemée de belles propriétés; on y remarque plusieurs manufactures de toiles de coton et de tissus de laine, ainsi que des distilleries et une université; mais cette partie de l'État n'est pas à l'abri des fièvres épidémiques. *Knoxville,* jolie ville de 10,000 habitants, a le second rang par son importante université, nommée le *East-Tennessée-Collége. Murfreesborough,* l'ancienne capitale, n'a qu'un peu plus de 6,000 habitants. *Greenville* est remarquable par ses usines, où l'on travaille le fer de ses environs. *Maryville* possède une école de théologie.

Brainerd est le siége d'une mission importante dont le but est de convertir et de civiliser les Chérokées. *Fayetteville, Franklin, Carthage, Savanah* et *Columbia* prennent chaque jour plus d'importance. *Dresden* a été fondée par une colonie d'Allemands.

Au nord du territoire d'Arkansas, s'étend l'*État du Missouri*. Il fut fondé par les Français en 1763, cédé aux États-Unis en 1803, et admis dans l'Union en 1820; sa population est de 684,132 habitants, et il est divisé en 33 comtés. Cet État est traversé dans sa largeur de l'est à l'ouest par ce fleuve, qui lui donne son nom, et borné à l'est par le Mississippi. Les bords du Missouri sont très-fertiles, mais, au sud de cette rivière, dans la région traversée par les monts Ozarks, la stérilité du sol est compensée par la richesse minérale. La petite ville de *Jefferson,* au bord du Missouri, près de son confluent avec l'Osage, et à 1,000 kilomètres de Washington en est, depuis 1822, la capitale. Sa population ne dépasse pas 1,000 habitants.

Saint-Louis, qui fut fondée en 1764 par quelques Français au bord du Mississippi, doit son accroissement rapide et sa prospérité à sa position sur l'un des plus grands fleuves du monde, et à sa faible distance de deux de ses principaux affluents, l'*Illinois* et le Missouri. Elle est à 120 kilomètres de Washington.

En 1816, elle ne renfermait que 2,000 habitants; aujourd'hui elle en a 82,744. La partie la plus considérable est américaine, et composée de maisons à plusieurs étages en briques et en granit, dont on trouve des blocs énormes en creusant les fondations dans le sol d'alluvion sur lequel elle est

bâtie. Le quartier américain renferme de superbes boutiques et de vastes magasins, ainsi que les entrepôts de l'ouest. L'autre partie de la ville habitée par des Français, n'est pour ainsi dire qu'un faubourg, resserré entre le Mississippi et le ruisseau du Moulin. Les maisons y sont généralement en bois, mais propres, entourées de galeries élégantes, ombragées de beaux arbres et toujours accompagnées de petits jardins ; on y voit encore de ces chétives et vieilles maisons qui remplacèrent les huttes des sauvages. La ville américaine a un beau quai, continuellement bordé de nombreux bateaux à vapeur qui arrivent et débarquent leurs marchandises, chargent et repartent sans interruption pour toutes les villes du Mississippi, du Missouri, de l'Illinois, du Wisconsin et de l'Ohio. Dans la saison des affaires, c'est-à-dire au printemps et au commencement de l'été, on en voit jusqu'à trente ou quarante à la fois, avec une foule d'embarcations à la rame. En face de la station des bateaux à vapeur se trouvent les maisons de commission, les chantiers de réparation, les scieries, les fonderies, le marché, et le vaste établissement d'une des plus riches Compagnies des États-Unis, la Compagnie américaine des pelleteries. Saint-Louis est le siége d'un évêché catholique, et possède deux banques, un théâtre, un collége, un musée, une bibliothèque et trois imprimeries. Elle est le quartier-général du 6e département militaire de l'Union, et possède un bel arsenal.

Quelques autres villes méritent d'être citées. *Franklin*, à 256 kilomètres de Saint-Louis, fondée depuis 1816, est considérée comme la seconde ville de l'État par sa position avantageuse sur la rive gauche du Missouri, dans une plaine fertile. Le commerce y est assez actif ; il s'y fait un service régulier de bateaux à vapeur. Elle n'a encore que 8,000 habitants ; mais elle est construite sur un plan régulier, et ses maisons, la plupart en briques, sont élégamment construites. *Saint-Charles* est une petite ville intéressante par le collége ecclésiastique que l'on remarque dans ses environs, et dont la fondation est due aux jésuites. *Sainte-Geneviève*, qui domine une vue aussi étendue que pittoresque sur la rive droite du Mississippi, et où l'on prépare les produits des abondantes mines de plomb qui en sont voisines, possède un collége qui occupe un bel édifice, et une banque qui est la succursale de celle du Missouri. Dans la commune de Sainte Marie, on trouve un séminaire dirigé par des prêtres de la congrégation de Saint-Vincent-de-Paul. *New-Madrid*, ou *Nouveau-Madrid*, situé sur un terrain élevé que les inondations du Mississippi atteignent rarement, et où les arbres forestiers prennent une croissance extraordinaire,

est fréquemment menacé par deux genres de fléaux également redoutables : l'un est causé par les affaissements que déterminent les excavations du sol d'alluvion que cette ville occupe ; l'autre est la fréquence des tremblements de terre. En 1811 et 1812, elle fut entièrement bouleversée ; aussi sa population, composée d'Italiens, d'Espagnols et de Français, est-elle très-faible ; on ne la porte pas à plus de 1,000 individus. Nous citerons encore *Springfield* et *Ozark,* dans le canton des monts Ozarks ; *Bolivar*, et enfin le poste militaire de *Léavenworth,* au confluent de la Little-Plate et du Missouri.

L'État de Missouri, avant d'appartenir à l'Union américaine, faisait partie de la Louisiane. Les Français, qui, dans cette contrée comme dans celle de la Nouvelle-Orléans, comptaient pour une moitié dans la population, vivaient dans une heureuse indolence ; la chasse et leurs troupeaux fournissaient abondamment à leurs simples besoins ; chacun cultivait nonchalamment les terres dont il s'était emparé, et dont souvent il ne savait marquer les limites précises. Lors de sa réunion à la confédération américaine, les colons français se virent en présence d'hommes entreprenants, avides, accoutumés aux chicanes judiciaires, qui leur demandaient compte de leurs titres de possession. Ils apprirent à connaître l'utile gêne d'un régime légal, les besoins et les jouissances du luxe ; ils se trouvèrent en même temps dépouillés de leur droit illimité de propriété, et entraînés à une plus grande dépense : de là des plaintes amères, qu'envenime encore la différence de langage et de croyance religieuse. Mais ces plaintes cesseront ; le nom et la langue française s'éteindront ici comme dans tant d'autres parties de l'Amérique.

L'ancien territoire d'*Arkansas coursi* doit son nom à une peuplade indigène située sur la rive droite de l'Arkansas, le principal affluent du Mississippi, et à laquelle les États-Unis, en 1818, achetèrent ce pays, d'environ 7,800 lieues carrées. Il avait autrefois reçu quelques colons français de la Louisiane ; il fut admis dans l'Union en 1836 ; sa population est aujourd'hui de 209,640 habitants ; il est partagé en 23 comtés. Ce territoire est traversé du sud-ouest au nord-est par les monts Ozarks ; ses parties de l'ouest et du nord-est sont encore stériles et désertes ; celles du sud-est sont parcourues par les Arkansas et les Osages, et cultivées çà et là par des colons anglo-américains ; celles de l'ouest, où ces derniers sont les plus nombreux, sont traversées par des routes commodes qui conduisent dans les États limitrophes, du nord, de l'occident et du midi. On distingue dans ce territoire deux districts, celui d'*Ozark,* qui porte le nom de la chaîne de montagnes qui le traverse, et celui des *Osages,* ainsi appelé du nom de la plus nombreuse des nations indigènes qui le parcourent.

On a découvert dans l'Arkansas, sur la frontière septentrionale de la Louisiane, 70 sources thermales : la plus chaude est à la température de 82 degrés du thermomètre centigrade ; il n'y en a aucune au-dessous de 65 degrés.

Les principales villes ne mériteraient, dans un autre pays, que le titre de villages : telles sont *Little-Rock* ou *Arkopolis*, chef-lieu de tout le territoire, et renfermant à peine 1,200 habitants, bien qu'on y compte plusieurs maisons de commerce ; *Arkansas* ou *Post*, fondé par les Français, l'un des plus anciens établissements européens, à l'ouest du Mississippi, qui en a près d'un millier ; *Gibson*, qui est le principal poste militaire de la contrée, et *Napoléon*, centre d'une petite colonie fondée en 1819 par des émigrés français, sur les bords de Big-Black, rivière de 60 lieues de cours, qui va se jeter dans le Mississippi. Nous devons citer encore un autre lieu appelé *Warmspring*, simple bourgade, qui, lorsque le pays sera plus peuplé, acquerra de l'importance par les sources chaudes qu'elle possède, et qui sont salutaires dans les maladies chroniques et les paralysies. Depuis long-temps elle est remarquable en ce que les naturels de différentes nations qui s'y rendent y vivent en bonne intelligence, quelles que soient les inimitiés qui, hors de là, les divisent : aussi lui ont-ils donné, depuis une époque très-reculée, le nom de *Terre de la Paix*.

A l'ouest des deux derniers États que nous venons de visiter, entre la rivière de Kanzas, au nord, et la rivière Rouge, au sud, s'étend une immense contrée que l'on nomme le *Territoire-Indien*. Le gouvernement de l'Union y a en effet relégué les restes des tribus indiennes encore à l'état sauvage, que la civilisation sans cesse envahissante a chassées des terres de leurs ancêtres.

L'extrémité sud-ouest de ce territoire est traversée par la chaîne Ozark, et depuis ce point, dans la direction de l'ouest, le pays offre une série de plaines légèrement ondulées, s'élevant graduellement à mesure qu'elles se rapprochent des montagnes Rocheuses, où elles atteignent une hauteur de 1,000 à 1,200 mètres. La partie orientale du Territoire-Indien se compose de prairies fertiles traversées par des rivières bordées de forêts. Les rivières qui arrosent ce territoire sont : le *Kanzas*, large cours d'eau divisé en trois branches ou fourches, et traversant l'État du Missouri jusqu'au Mississippi ; l'*Arkansas*, sortant des montagnes Rocheuses, non loin de la source du *Rio-Grande del Norte* et du *Rio-Colorado*, et formant, pendant plusieurs centaines de kilomètres, la frontière entre le Nouveau-Mexique et le Territoire-Indien. Cette rivière est peu navigable, ses eaux

étant en général basses, et disparaissant même en quelques endroits pendant la saison sèche; mais les bateaux à vapeur la remontent néanmoins depuis le Mississippi jusqu'au fort Gibson, situé à quelque distance de la frontière de l'État d'Arkansas. Elle reçoit, au nord, plusieurs petits cours d'eau, et, au sud, la rivière *Canadienne,* son principal tributaire, dont la longueur est de 1,609 kilomètres. Enfin, la rivière Rouge, qui naît dans le Nouveau-Mexique, et vient séparer, au sud, ce territoire de l'État du Texas.

On trouve dans ce territoire des troupeaux de bisons et de chevaux sauvages, des élans, des daims, avec un grand nombre de petits quadrupèdes, ainsi que des coqs de bruyère et des oiseaux aquatiques. Les Indiens prennent beaucoup de chevaux sauvages et les dressent pour la chasse. Cet animal, si docile à l'état domestique, est, à l'état sauvage, l'un des plus craintifs et des plus vigilants des êtres de la création. On le prend avec le *lasso,* et quelquefois par un procédé qui consiste à lui loger une balle de fusil dans une certaine partie du cou, ce qui occasionne une paralysie temporaire. Les chevaux de l'ouest, et spécialement ceux des prairies, sont sujets à une espèce de panique, nommée dans le pays *stampede.* Sous cette influence, les chevaux de toute une tribu ou d'un parti de voyageurs, saisis tout à coup d'un effroi frénétique, rompent tous leurs liens, se lancent au grand galop, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils tombent, succombant souvent à la fatigue ou à la terreur. Le bétail est quelquefois affecté de la même panique, dont la cause n'est pas bien connue.

Ce territoire peut être divisé en deux portions, sous le rapport du sol et du climat: la *partie occidentale* se compose d'un désert, entrecoupé de quelques plaines qui offrent de bons pâturages aux bisons et aux chevaux sauvages; la *partie orientale* est un beau pays traversé par de riches vallées d'une grande fertilité, et entrecoupé de forêts remplies de daims et de menu gibier: c'est une espèce de paradis pour le chasseur indien. La partie méridionale jouit d'un climat si tempéré que les animaux domestiques trouvent à s'y nourrir pendant l'hiver, sans que leurs maîtres aient besoin d'en prendre le moindre soin. Une petite portion est occupée par des montagnes et par des collines de peu d'élévation; le reste est propre à la culture, et produit toutes les espèces de grains et de végétaux qui viennent dans les territoires situés plus à l'est sous la même latitude. Le pays convient admirablement à l'élève des bestiaux.

Les habitants de ce territoire sont des Indiens qui, pour la plupart, y ont été internés de différentes parties des États-Unis. Les *Chickassaws* et les *Choctaws* ou *Chactas,* tribus alliées du nord du Mississippi et de l'Alabama,

en furent éloignées, il y a peu d'années, et transportées dans la partie sud-est du Territoire-Indien, où elles ne forment plus maintenant qu'un seul corps de nation. Ils sont assez civilisés, possèdent des maisons construites en charpente, des champs bien enclos, cultivent le maïs et le coton, ont des moulins à moudre et des scieries mus par les cours d'eau, ainsi que de nombreux troupeaux de chevaux, de bétail, de moutons et de cochons. Ils possèdent une constitution écrite et un gouvernement régulier. Les États-Unis leur payent une annuité, et des missionnaires sont établis parmi eux. Les *Creeks*, amenés de la Géorgie, résident plus loin, au nord, dans un district fertile, où ils ont quelques villes, des jardins en plein produit, des vergers, et des champs bien cultivés, qui produisent du maïs et des légumes, dont ils approvisionnent la garnison du fort Gibson. Ils jouissent aussi d'un gouvernement régulier, et, de même que les premiers, sont visités par des missionnaires. Les *Seminoles* de la Floride étaient originairement de la nation des Creeks, et comme ils parlent la même langue, on les a établis avec eux. Quoique ennemis du travail, ils ont fait quelques progrès. Les *Chérokées* de la Géorgie, beaucoup plus avancés en civilisation qu'aucune autre tribu, sont au nord-est des Creeks. Ils ont un beau pays, de bonnes maisons, de belles fermes, de nombreux troupeaux, des manufactures de laine et de coton, des usines de fer et de sel; ils ont créé un alphabet pour écrire leur langue, ont composé des livres, établi une imprimerie, et imprimé un journal, le *Phœnix Chérokée,* et possèdent un gouvernement régulier, ainsi que des lois fixes, avec des cours, des shériffs, et tout ce qui peut assurer leur exécution. Plus loin, au nord, sont les *Osages*, et *Shawnees*, les *Kanzas,* les *Delawares,* les *Kickapoos* et les *Oloes;* à l'ouest, se trouvent les *Sioux* et les *Arrapahoes*. Quelques-uns de ces derniers sont arrivés ici de leur demeure originaire dans l'est; d'autres sont indigènes. Pour la plus grande partie, ils conservent leurs sauvages coutumes, légèrement modifiées par suite de leurs relations avec les blancs. Ils sont supertitieux, et n'ont encore embrassé aucune religion. Leurs cimetières consistent souvent en espaces marqués par des cercles de crânes. Les corps sont placés sur des plates-formes élevées, où on les laisse se décomposer. Leur principale occupation est la chasse. Quelques-uns résident pendant l'été dans des demeures fixes; mais à la chute des feuilles et pendant l'hiver, ils rôdent çà et là, avec leurs tentes, à la poursuite du gibier. Toute la population de ce territoire, qui a été compris dans l'acquisition de la Louisiane, est évaluée de 70 à 100,000 individus; nous observerons qu'il n'a pas encore de gouvernement territorial.

A l'ouest du territoire indien s'étend une vaste contrée que les États-Unis ont acquise du Mexique en 1848, c'est le *Territoire du Nouveau-Mexique,* qui a été définitivement organisé en 1850. Ce nouveau territoire est séparé de la confédération mexicaine par le *Rio-Gila;* il a pour limite au nord l'Utah et le territoire de Missouri ou Nebraska ; le Texas le borne en partie à l'est et au sud-est, tandis qu'il confine vers l'ouest à l'État de Californie. Il est traversé par la chaîne de montagnes d'Anahuac et par celle de la Sierra-Verde, dépendantes toutes deux de la grande chaîne des Cordillères. Au sud de *Santa-Fé,* les montagnes Rocheuses s'élèvent à près de 3,000 mètres, tandis qu'elles atteignent au nord une élévation de plus de 4,000.

La principale rivière du Nouveau-Mexique est le *Rio-Grande-del-Norte,* nommé indifféremment *Rio-Grande* ou *Bravo-del-Norte;* il prend sa source hors du territoire, dans la Sierra-Verde, coule vers le sud, et entre dans le golfe du Mexique, après avoir formé, dans la partie inférieure de son cours, la limite entre la Confédération mexicaine et les États-Unis. La longueur totale de ce fleuve, en y comprenant ses détours, est de 3,200 kilomètres. Sa pente est grande, et la partie supérieure de son cours rapide. Les nombreuses roches qui entravent le Rio-del-Norte le rendent peu propre à la navigation ; cependant, à l'aide de quelques améliorations, des bateaux à vapeur pourraient le remonter, l'espace de 1,120 kilomètres, jusqu'à la ville de Loredo. Le *Puerco,* venant des montagnes Rocheuses, est un des grands tributaires du Rio-Grande.

A environ 100 kilomètres au sud-est de Santa-Fé, on trouve sur un plateau élevé, à l'est du Rio-Grande, plusieurs lacs salés qui fournissent du sel au pays. Pendant la saison sèche, de grandes caravanes viennent à Santa-Fé pour s'y approvisionner.

Les bisons, les chevaux sauvages et les daims errent sur les plateaux à l'est des montagnes Rocheuses, et le daim, l'ours commun, l'ours gris, la panthère et le loup vivent dans les régions montagneuses.

Ce pays est riche en or, cuivre, fer, charbon de terre, gypse, sélénite et sel ; mais aucune de ses mines n'est exploitée en grand.

Les hivers, dans la partie septentrionale, sont longs et rudes, quoique le Rio-del-Norte ne gèle jamais suffisamment pour le passage des chevaux. Le ciel est généralement clair et l'atmosphère sèche, excepté pendant la saison pluvieuse de juillet à octobre. Le pays est généralement très-sain.

Le Nouveau-Mexique, région en général fort montagneuse, renferme un grand nombre de vallées : la principale est la belle vallée du *Rio-del-*

Norte, large d'environ 32 kilomètres au-dessous de *Santa-Fé,* limitée à l'est et à l'ouest par des chaînes de montagnes, et dont le sol sablonneux et sec a besoin d'irrigations. Ce territoire offre aussi quelques plateaux élevés. A l'est des montagnes, de hautes prairies et des plaines, et une portion du grand désert américain, servent de refuge aux bisons et aux chevaux sauvages, et sont explorés par une tribu farouche d'Indiens appelés *Comanches.*

L'agriculture est traitée encore dans ce pays d'une manière primitive; les travaux se font, la plupart du temps, avec la bêche et une charrue grossière entièrement en bois. L'irrigation, rendue nécessaire par la sécheresse du sol et du climat, s'effectue au moyen d'écluses, de fossés et de rigoles, qui amènent l'eau dans les terrains cultivés. Les habitants des villes et des villages se réunissent à cet effet, et distribuent à chaque propriétaire la portion d'eau qui lui revient. Les champs n'ont pas de clôtures. Les riches propriétaires emploient dans leurs vastes domaines, appelés *Haciendas,* un grand nombre de personnes, tenues dans une sorte d'état de servitude appelée *peonage.* C'est là que l'on élève de grands troupeaux de chevaux, de mules, de gros bétail, de moutons, et de chèvres d'espèces petites, mais prolifiques, fréquemment volés par des Indiens. D'immenses espaces de terre restent inoccupés, parce qu'ils sont trop arides ou trop montagneux pour la culture, quoique excellents pour l'élève des troupeaux. Le maïs est le principal grain; le froment et les légumes sont produits en grandes quantités; la vigne aussi se cultive en quelques endroits.

Les Indiens forment les sept-huitièmes de la population du Territoire du Nouveau-Mexique, que l'on peut évaluer à 61,632 âmes; le reste se compose de quelques créoles ou métis, d'un petit nombre d'Espagnols natifs, et d'un plus grand d'Américains. Les Indiens appelés *Pueblos* ou Indiens de village, pour les distinguer des tribus sauvages ou *Indiens Bravos,* se divisent en différentes bandes, ayant un langage commun, et s'élevant en totalité à près de 20,000. Ils conservent quelques anciennes superstitions mexicaines, mêlées avec la religion catholique, qui leur a été apprise par les missionnaires espagnols. Ils vivent dans des villages isolés, et cultivent le sol; sont pauvres, d'une grande frugalité, et ont l'aspect misérable et réfléchi qui distingue leur race. Leurs villages sont bâtis avec régularité, et ne se composent quelquefois que d'une seule grande maison à plusieurs étages, où l'on parvient avec des échelles, qu'on enlève à la nuit, les portes étant placées dans la partie supérieure de l'édifice. Leurs armes sont l'arc, la flèche, a lance, et quelquefois le fusil. Les plus civilisés ressemblent aux Mexi-

cains, et adoptent les modes américaines. Le bas peuple porte des couvertures sur les épaules, avec des culottes blanches, ornées de boutons brillants, et fendues de la hanche en bas, qui laissent voir les caleçons en coton blanc en dessous. Les femmes se parent du *reboso*, petit châle coquettement placé sur la tête. Les deux sexes aiment la cigarette, la sieste après le dîner, le jeu de monte et le fandango. Au nord-est, les *Comanches* s'étendent jusque dans le Texas : c'est une race sauvage, rapace, ayant des chevaux légers, et faisant de fréquentes incursions dans les contrées voisines pour y piller.

Santa-Fé, ville capitale du Nouveau-Mexique, à environ 20 kilomètres à l'est du Rio-del-Norte, a une population d'environ 7,000 habitants, en y comprenant celle des villages adjacents. Elle a été citée longtemps comme l'étape des caravanes commerçantes, qui ont la coutume de partir du Missouri, et de traverser le grand désert américain qui s'étend au pied du versant oriental de la Cordillère. Ces caravanes consistent quelquefois en deux ou trois cents personnes montées sur des chevaux et des mules ; on a proposé d'employer des chameaux, qui peuvent vivre longtemps sans eau, qui est rare dans le désert. *Albuquerque, Valverde* et *Paso-del-Norte* sont les autres villes principales, dont aucune n'a de l'importance ; la dernière est située dans une contrée renommée par ses vignobles.

Près des lacs salés, déjà décrits, existent les ruines d'une ancienne ville espagnole, construite probablement sur l'emplacement d'une ville indienne encore plus ancienne ; son histoire est enveloppée de mystère.

Entre le Tennessée, la Georgie et l'État de Mississippi, demeure la nation indienne des *Chéroquées* ou *Cherokées,* jadis fameuse dans la guerre, mais que les soins bienfaisants du gouvernement fédéral ont réussi à civiliser. Elle possède des moulins à blé, à scie et à poudre ; elle fabrique du salpêtre ; on rencontre des auberges sur les grandes routes ; les femmes ont toutes des métiers à filer et à tisser. La tribu compte aujourd'hui 20,000 Indiens. Les *Chicasaws,* qui demeurent plus à l'ouest vers le Mississippi, se vantent de n'avoir jamais répandu le sang d'un Anglo-Américain ; mais leurs progrès dans la civilisation paraissent moins rapides.

Tout ce pays forme, depuis 1819, un *Etat* qui porte le nom d'*Alabama,* qu'il tire d'une des principales rivières qui l'arrosent. Fondé en 1713 par les Français, l'Alabama se donna une constitution en 1819, et fut admis dans l'Union en 1820. Sa population paraît être aujourd'hui de 771,659 habitants, sur lesquels on compte la moitié d'esclaves ; il est partagé en 52 comtés. Dans sa partie méridionale, le terrain est bas, uni et maréca-

geux le long des rivières ; sous le 31e parallèle, il devient ondulé, et s'élève presque insensiblement jusqu'au 33e : là, il commence à être montueux, et s'élève progressivement jusqu'à la chaîne semi-circulaire appartenant aux monts Alleghanys, qui traverse de l'est à l'ouest sa partie septentrionale, et dont l'élévation est d'environ 1,000 mètres. On y trouve du fer et de la houille en abondance ; on a même découvert en 1839, dans le comté de Randolph de l'État d'Alabama, une mine d'or assez importante.

Cahawba, peuplée de 5 à 6,000 âmes, était encore la capitale de cet État en 1831. *Mobile,* qui s'élève à l'embouchure de la rivière de ce nom, au fond d'une baie sur le golfe du Mexique, est la ville la plus importante de l'Alabama ; elle compte 20,026 habitants. C'est une ville bien bâtie, qui possède un *théâtre* et une *banque.* Son port, l'un des principaux ports de l'univers pour l'exportation du coton, ne peut recevoir que des navires qui ne tirent pas plus de 3 mètres d'eau ; il est défendu par le fort Charlotte. *Tuskaloosa* ou *Tuscalousa,* petite ville de 2,500 habitants, sur la rivière de ce nom, ne mériterait pas de nous arrêter, si elle n'avait pas été, jusqu'en 1847, la capitale de l'État d'Alabama ; elle possède une université. *Montgomery,* sur l'Alabama, est aujourd'hui le siége du gouvernement de l'État. *Huntsville, Florence* et *Saint-Stephens* sont importantes par leur commerce. Mount-Vernon et Fort-Morgan sont les deux postes militaires de cet État.

Nous entrons dans le gouvernement de *Mississippi*, qui a été érigé en *Etat* en 1817, car il comptait déjà, en 1810, une population de plus de 40,000 individus, dont les trois quarts étaient acquis pendant les dix dernières années ; ainsi la population (en 1816) surpassait déjà le nombre de 60,000 fixé pour l'émancipation des républiques naissantes. En 1820 il avait 75,000 habitants, et aujourd'hui il en compte plus de 592,853 ; il est partagé en 56 comtés.

Il s'étend depuis la rive gauche du Mississippi jusque près de l'Alabama. Au nord il est borné par l'Etat du Tennessée. Borné sur une faible étendue par le golfe du Mexique, ses côtes sont sablonneuses et marécageuses ; son intérieur, couvert de forêts et de pâturages, nourrit un si grand nombre de bêtes à cornes, qu'il n'est pas rare d'en voir des troupeaux de 500 à 1,000 têtes appartenant à un seul propriétaire.

Natchez, qui du haut de ces rivages salubres domine le vaste cours du Mississippi, sans être jamais atteint de ses eaux, paraît encore être la ville principale de cette province ; elle n'a cependant que 6,000 habitants. Son sol est à 100 mètres au-dessus de la rive gauche du fleuve. Elle tire son

nom d'une peuplade que les Français furent forcés de détruire vers l'année 1730. L'instruction y est tellement répandue que, malgré sa faible population, elle possède un collége et une bibliothèque publique. En 1826, elle publiait trois journaux politiques et une gazette littéraire; c'est un des principaux marchés à coton des Etats-Unis, et dont les denrées sont exportées par la Nouvelle-Orléans.

Jackson, sur le Pearle, qui n'a que 2,000 habitants, est la capitale de cet Etat. Elle est à 1,520 kilomètres au sud-ouest de Washington. Les autres villes importantes sont *Monticello*, *Columbia* et Washington. Cette dernière est remarquable par le *Jefferson Collége*, le premier établissement littéraire de l'Etat.

C'était sur la rivière de *Tombeckbée* que demeurait la tribu des *Chactas* ou *Têtes-Plates*, devenue si célèbre par la touchante fiction d'Atala et les peintures brillantes de Chateaubriand, avant que le gouvernement américain ne les transportât, ainsi que nous l'avons dit, plus à l'ouest, dans le Territoire Indien.

Nous voici enfin arrivés à l'un des Etats les plus importants de l'Union Anglo-americaine. La *Louisiane*, dont le nom s'appliquait autrefois à l'immense contrée qui va des Montagnes Rocheuses au Mississippi; et qui, aujourd'hui restreinte à de moindres limites, est bornée au nord par l'Arkansas, à l'est par le Mississippi, à l'ouest par la rivière Sabine qui les sépare du Texas, et au sud par le golfe du Mexique; sa superficie est d'environ 6,000 lieues carrées, et sa population est de 500,763 habitants. Elle est divisée en deux districts, le district oriental qui comprend 23 comtés et le district occidental qui en comprend 14. On peut encore dire que la Louisiane se compose des parties suivantes : 1° le Delta du Mississippi ; 2° les parties de la terre-ferme occidentale situées entre la rivière des Adayes, nommée *Sabina* ou *Mexicana*, à l'ouest, le golfe du Mexique au sud, le Mississippi à l'est, et le 33e degré de latitude au nord; 3e la partie de la Floride occidentale appelée *Feliciana.*

Nous ne nous arrêterons pas longtemps dans la partie cultivée de la Louisiane, déjà tant de fois décrite par les auteurs français.

Le territoire de cet Etat est plat, accidenté seulement dans le nord-ouest; il est entièrement compris dans le bassin du golfe du Mexique. Ses côtes sont basses, sujettes aux inondations, et découpées en un grand nombre de baies, dont les principales sont; le golfe dit le *lac Borgne*, et les rades de la *Chandeleur* et de *Barataria.* Tous ces ports naturels, excepté la rade de la Chandeleur, où la flotte anglaise stationna longtemps

pendant la guerre de la Louisiane, sont dangereux à cause de leur peu de profondeur. Le sol est arrosé par des cours d'eau nombreux, tels que la *rivière Rouge*, la *Washite* et la *Teche* affluents de droite du Mississippi; la *Pearl*, l'*Atchafalama*, dérivation du Mississippi et la *Sabine*. Près de la côte sont plusieurs lacs qui communiquent avec la mer, et parmi lesquels nous citerons les lacs Pontchartrain, Calcasu, Sabine, Maurepas et Vermillon. Vers le sud le sol est formé d'alluvions successives; dans l'ouest on trouve d'immenses prairies, et au nord-est de magnifiques forêts. Le fer et la houille sont les seuls minéraux qu'on y exploite. Le climat est chaud, mais il est tempéré par les vents de la mer. La température moyenne est de 40 degrés de l'échelle centigrade; les ouragans et les orages sont fréquents, mais le plus redoutable fléau de ces contrées est la fièvre jaune qui y est endémique.

Tel est l'aspect général de cette contrée qui fut découverte et signalée en 1541 par Fernand de Soto, et où des Français partis du Canada s'établirent les premiers en 1682, en donnant au pays le nom de Louisiane, en l'honneur de Louis XIV. Après avoir été mal administrée, la colonie française qui avait fondé la Nouvelle-Orléans fut cédée à l'Espagne en 1764; en 1801, elle fut rétrocédée à la France qui, en 1803, céda la Louisiane aux Etats-Unis moyennant une somme de 80 millions de francs, sur lesquels 20 millions furent restitués à l'Union à titre d'indemnité de captures indûment faites. En 1804, le congrès divisa la Louisiane en deux territoires, dont celui du sud reçut le nom de Nouvelle-Orléans, et celui du nord conserva celui de Louisiane. Enfin en 1812, ces deux territoires furent réunis, et admis au rang d'Etat sous le nom de Louisiane.

Le Mississippi, l'artère fluviatile la plus importante de cet État et de l'Union américaine, n'est pas moins remarquable par sa rapidité que par sa largeur et sa profondeur. La vitesse du courant est d'une lieue à l'heure; sa largeur est à la Nouvelle-Orléans, à l'époque des basses eaux, de 682 mètres, et pendant les grosses eaux, de 779 mètres; sa profondeur est de 50 mètres; ailleurs elle varie entre 15 et 20. Le fleuve commence à croître dans le mois de janvier, et continue à grossir jusqu'au mois de mai; il reste dans cet état pendant tout juin et une grande partie de juillet, puis il commence à diminuer jusqu'en septembre et octobre, époque où il est au niveau le plus bas; quelquefois cependant le fleuve commence à croître dès le mois de décembre.

Le Delta du Mississippi, composé d'un terreau léger, limoneux ou sablonneux, sans pierres ni roches quelconques, est, en beaucoup d'endroits,

d'un niveau inférieur à celui de la rivière, dont une faible digue le sépare : circonstance qui semblerait le menacer, à chaque crue des eaux, d'une destruction inévitable ; mais ayant en même temps une pente continuelle, quoique insensible, vers la mer, les eaux du fleuve, après avoir franchi leurs barrières, trouvent de toutes parts un écoulement facile. Les nombreux canaux que le fleuve se creuse à travers un terrain couvert de mille arbustes varient d'année en année, et forment un labyrinthe d'eau et de bosquets qu'aucune carte ne saurait retracer. Mais au milieu de ces *bayoux*, le bras d'Iberville à l'est, le grand bras de la Nouvelle-Orléans au milieu, avec l'embranchement de Barataria au sud, enfin le bras réuni d'Atchafalaya et de la Fourche à l'est paraissent aujourd'hui avoir acquis une existence invariable. Dans toutes les embouchures, le lit du fleuve a beaucoup moins de profondeur que dans la partie supérieure de son cours. On croit que le Mississippi doit à cette circonstance d'être exempt de toute influence des marées. Les lacs de Pontchartrain, de Borgne, de Barataria et beaucoup d'autres, dont l'eau est à moitié douce et à moitié salée, sont renfermés dans ce Delta, où vers l'an 1820 une compagnie de flibustiers, sous les ordres d'un M. Lafitte, s'était établie dans une telle position que, toujours poursuivie et toujours introuvable, elle fondait quand elle voulait sur sa proie, et échappait à toutes les recherches de ses ennemis.

Dans les parties où les différentes passes du fleuve touchent à la mer, on remarque une espèce de barre sujette à de constantes fluctuations, qui font, disent les voyageurs, le désespoir des pilotes. Près de la passe du sud-est, à 160 kilomètres au sud de la Nouvelle-Orléans, il y a un village peuplé de pilotes et appelé *La Balize,* du mot espagnol *valisa,* qui signifie *phare.* C'est le plus triste lieu qu'on puisse imaginer. Ce village, qui donne son nom à un fort destiné à protéger l'embouchure du fleuve, est pour ainsi dire sous-marin : il est au-dessous des eaux du fleuve et de la mer ; du point central s'élève une sorte d'observatoire, d'où la vue s'étend au loin, d'un côté sur un marais sans fin, de l'autre sur plusieurs passes et un grand nombre de bayoux, sortes de canaux naturels qui serpentent au milieu des marécages. L'œil se repose à peine sur quelques parties de terre : les plus proches sont à 15 ou 20 lieues. Il y a en tout une vingtaine de maisons dont six seulement sont habitées : on communique de l'une à l'autre au moyen de planches ou de troncs d'arbres jetés sur la vase et sur l'eau ; il est impossible de faire 20 ou 30 pas sans enfoncer jusqu'au cou dans des trous vaseux ou dans des sables mouvants.

Le Delta du Mississippi, destiné par la nature à être une immense région, a reçu la culture du sucre, à laquelle le climat inconstant et le froid des hivers, souvent assez sensible, paraissaient s'opposer. La canne à sucre brave ici, comme dans le Mazenderan, en Perse, les intempéries et les frimas ; mais ici, comme sur les bords de la mer Caspienne, le suc de canne, moins élaboré que sous le ciel des Antilles, contient moins de parties cristallines. Le coton, l'indigo, la vigne, le chanvre et le lin réussissent sur les terres plus élevées et moins humides des districts d'*Atacapas* et d'*Opelousas*. Les environs de *Natchitoches* produisent d'excellent tabac. Les forêts se composent des mêmes arbres que dans la Floride et le Kentucky. Les pépinières s'étendent depuis la mer jusqu'au delà de la rivière *Ouachitta*. L'ours, le jaguar, le chat-tigre, se font moins redouter que les serpents, les moustiques et les insectes venimeux ou incommodes de toutes espèces. La race commune des chevaux n'est pas belle. D'immenses troupeaux de bœufs errent, en partie sans maîtres, dans les prairies d'Atacapas et d'Opelousas. Beaucoup d'habitants ne doivent leur aisance qu'à ce genre de propriété, qui paraît d'un revenu plus sûr qu'aucun autre.

La *Nouvelle Orléans,* destinée à devenir un jour l'Alexandrie de cette autre Égypte, le Canopus de cet autre Nil, voit s'accroître rapidement le nombre de ses habitants, l'étendue de son commerce, la splendeur et l'élégance de ses nouvelles habitations. C'est aujourd'ui une ville de 145,000 habitants. Le principal entrepôt du commerce du bassin du Mississippi, le second port des États-Unis après New-York, le premier comme port d'exportation des produits de l'Union, enfin le plus grand marché du monde entier pour l'exportation des cotons.

On trouve dans cette ville des rues étroites et de vieilles maisons ornées de corniches et de balcons qui indiquent leur origine française et espagnole. Son sol est au-dessous du niveau du fleuve, mais il s'accroît journellement de toutes les terres enlevées par le Mississippi du côté qui fait face à la ville. Depuis qu'on s'est occupé de dessécher les marais qui l'environnent, la fièvre jaune ne fait plus à la Nouvelle-Orléans les ravages qui en rendaient le séjour si pernicieux. Cependant ce terrible fléau apparaît encore à peu près tous les ans entre juillet et septembre. La position avantageuse de cette ville doit assurer sa prospérité future. Ses édifices publics sont assez bien bâtis, ses établissements d'instruction et d'utilité publique sont bien tenus. Elle possède deux théâtres et plusieurs imprimeries. On y publie plusieurs journaux, en français, en anglais et en espagnol. Son commerce intérieur emploie 1,400 grands bateaux plats appelés *arches* et 110 bateaux à vapeur ;

1,000 vaisseaux sortent annuellement de son port pour l'Amérique méridionale et l'Europe.

En 1840, la valeur des importations du port était de 65 millions de francs, celle des exportations de 160 millions, et le tonnage de tous les bâtiments qui en dépendaient était de 110,000 tonneaux. Cette ville, qui est le siége d'un évêché catholique, renferme plusieurs monuments remarquables, parmi lesquels nous citerons le palais de l'État, celui du Gouvernement, la cathédrale catholique, le palais de justice, la douane, l'hôpital, et la monnaie, succursale de l'établissement de Washington. Cette ville communique, par trois chemins de fer et un canal, avec ses environs. Fondée en en 1707, prise par les Espagnols; en 1796 elle passa sous la domination de la France, qui la céda avec la Louisiane aux États-Unis en 1803; les Anglais essayèrent en vain de s'en emparer en 1814; ils furent repoussés par le général Jackson. La position de cette ville et ses redoutables fortifications la rendent aujourd'hui la plus forte place des États-Unis. C'est le quartier-général du cinquième département militaire de l'Union, qui comprend dans son ressort les États situés dans le golfe du Mexique.

Baton-Rouge, à 130 kilomètres au nord-ouest de la Nouvelle-Orléans, sur la rive gauche du Mississippi, est une petite ville de 3 à 4,000 habitants; elle doit à la salubrité de sa position d'avoir été choisie dans ces derniers temps pour capitale de l'État de la Louisiane; elle possède un arsenal important et un collége. Elle doit surtout son importance à sa position, qui commande le Delta du Mississippi.

Donaldsonville, sur la rive droite du Mississippi, à la naissance du Bayou-la-Fourche, renferme 8,000 habitants, et doit sa prospérité à son commerce. *Natchitochez*, sur la rivière Rouge, fait aussi un commerce assez actif; elle n'a cependant que 2 ou 3,000 âmes. Les autres villes de cet État sont *Jackson*, qui possède le collége de la Lousiane, *Plaquemines*, *Franklin*, *Alexandria*, *Shreveport* et le poste militaire de *Fort-Pike*.

Traversons la rivière Sabine, et nous nous trouverons dans le *Texas*; c'est l'un des Etats les plus vastes de la Confédération Anglo-américaine; on évalue sa superficie à 36,000 lieues géographiques carrées; il dépendait autrefois du Mexique, et a été annexé aux Etats-Unis en 1845; il a été fort peu exploré jusqu'à présent; on n'en connaît guère que la partie méridionale. Sa partie nord-ouest est formée de montagnes appartenant à la chaîne des montagnes Rocheuses, et portant ici le nom de montagnes de *Guadalupe*. Les flancs de ces montagnes sont couverts de forêts, et la plupart sont susceptibles de culture au moyen de l'irrigation.

Dans les districts montagneux de la partie occidentale du Texas existe un grand nombre de vallées formées par des alluvions successives; elles sont en général d'une très-grande fertilité le long des rivières. Toutes celles qui arrosent cet Etat viennent des hautes terres du nord et de l'ouest, et la plupart se jettent dans le golfe du Mexique. Nous citerons: la *Neches*, navigable, pour de petits bateaux à vapeur, l'espace d'une centaine de kilomètres, la *Trinidad* qui l'est pendant 500 kilomètres, et le *Brazos de Dios*, pendant 300, le *Rio Colorado*, obstrué par des amas de bois flottants, à 4 lieues environ de son embouchure, et qui, lorsque cet obstacle se déplace, est navigable pour des bateaux à vapeur jusqu'à Austin, pendant 320 kilomètres, le *San-Antonio*, le *Nueces* et la *Sabine* sont aussi navigables, les deux premières seulement à de courtes distances, et la troisième qui sépare le Texas de la Louisiane, pendant environ 500 kilomètres; enfin le *Rio del Norte*, qui forme la limite sud-ouest de l'Etat.

Quoique le Texas ait environ 189 lieues géographiques de côtes sur le golfe du Mexique, il ne possède aucun bon port, mais seulement à l'embouchure de ses fleuves, des havres pour de petits navires. Les baies peu profondes qui reçoivent la plupart de ses rivières, aussi bien que les embouchures des rivières elles-mêmes, sont barrées par des bancs de sables mouvants; et on trouve, le long des côtes, des terrains détachés, bas et plats, avec des baies étroites, et qu'on appelle des îles; les principales portent les noms de *Padre*, de *Mustang*, de *Saint-Joseph* et de *Matagorda*.

Il existe deux lignes de forêts continues de 2 à 20 lieues de large, s'étendant au nord, presque en ligne directe, à partir des sources de la rivière Trinidad jusqu'à la rivière d'Arkansas; on les appelle *Cross-Timbers*.

Le pays offre sur beaucoup de points une végétation luxuriante, comprenant, outre l'herbe commune des prairies, la *gama*, le *musquite*, la luzerne et le riz sauvage, etc., donnant un excellent pâturage. On y trouve aussi différentes espèces de bois, tels que le chêne vivace (*quercus virens*), si utile pour la construction des navires, le chêne blanc et noir, le frêne, l'orme, l'acacia, le noyer, le sycomore, le cyprès, l'arbre à gomme élastique, etc. Les hautes terres abondent en pins et en cèdres; et plusieurs localités où croissent le pêcher, le figuier, l'oranger, le pin, le dattier, et l'olivier, voient aussi fleurir la vigne. La vanille, l'indigo, la salsepareille, et une grande variété de plantes tinctoriales et médicinales y sont indigènes. La contrée déploie une magnifique variété de fleurs.

On voit errer dans les prairies d'immenses troupeaux de bisons et de chevaux sauvages, dont la poursuite est une des principales occupations

des Indiens, aussi bien que des colons établis dans le Texas, et les forêts nourrissent non-seulement des daims et du menu gibier, mais l'ours gris, la bête féroce la plus redoutable du continent américain.

On a trouvé du charbon de terre d'une qualité supérieure et du minerai de fer dans cet État; des mines d'argent ont même été exploitées dans les régions montagneuses. Le nitre abonde dans l'est, et le sel s'obtient par l'évaporation naturelle des lacs et des sources salées qui existent en grand nombre dans le Texas; le bitume se montre en plusieurs endroits; et enfin le gypse, le granit, la pierre à chaux, et l'ardoise y sont communs.

L'année se divise dans le Texas, comme en plusieurs autres parties de l'Amérique, en saison humide et en saison sèche: pendant la première qui dure de décembre à mars, les vents du nord et du nord-est sont dominants; le climat est tempéré et plus salubre qu'à la Louisiane et au Mexique.

Il n'existe guère de contrée de la même étendue qui ait aussi peu de terres improductives. La région maritime est une riche alluvion où l'on ne rencontre pas de marais stagnants. Les bords des rivières sont couverts de terrains boisés, et ceux qui sont placés entre les cours d'eau fournissent de riches pâturages. Plus loin, dans l'intérieur, de vastes prairies alternent avec des terrains élevés, sur lesquels croissent des bois propres à la construction; au delà de la chaîne de montagnes sont des plateaux ressemblant aux steppes de l'Asie, mais d'une beaucoup plus grande fertilité.

L'aspect général du sol de cet Etat est celui d'un vaste plan incliné, s'abaissant graduellement au sud-est à partir des montagnes jusqu'à la mer, et le pays est entrecoupé par de nombreux cours d'eau, ayant tous la même direction. Il est divisé en trois régions: la première forme un espace uni de 8 à 12 lieues de large le long de la mer; la seconde est une vaste prairie légèrement ondulée, qui s'étend à 20 lieues dans l'intérieur; et la troisième comprend la région montagneuse, au nord et à l'ouest, qui est couronnée par des plateaux assez élevés. La population du Texas est de 189,403 habitants dont la moitié environ sont esclaves; il est divisé en 35 comtés.

Le coton et la canne à sucre sont les deux plantations les plus communes. Les grains le plus spécialement cultivés sont le maïs et le froment. Les pommes de terre douces et communes réussissent parfaitement bien; l'élève du gros bétail a été longtemps l'occupation principale et favorite d'une grande portion des habitants, et plusieurs des prairies sont couvertes d'immenses troupeaux de bœufs; on ne s'occupe pas avec moins de soin de la propagation des chevaux, des mules, des cochons, des moutons, de la volaille et des autres animaux domestiques.

Quant à l'industrie, elle est encore dans l'enfance; cependant quelques manufactures commencent à s'y montrer. Le commerce est limité à celui que fait le Texas avec les autres Etats de l'Union.

L'État est trop récemment constitué pour qu'on y ait établi encore des colléges et un système général d'éducation; celle-ci n'est cependant pas complètement négligée. Les principales villes sont: *San-Felipe de Austin*, capitale du Texas, sur la rive gauche du Colorado, construite récemment à 40 lieues de la mer, et au centre de l'Etat; elle compte déjà plus de 15,000 habitants; *Brazoria*, sur la rivière de Brazos, à 10 lieues de la mer, fait un commerce considérable; *Corpus-Christi*, sur la baie du même nom, n'est qu'un grand village; *Galveston*, à l'extrémité orientale de l'île de ce nom, est le principal marché; *Houston*, sur la baie *Buffalo* est aussi une place commerçante; elle compte près de 8,000 âmes; *Matagorda*, sur le Colorado, à 35 milles de la mer, n'est qu'un village, mais en voie de progrès; *Nacogdoches*, *San-Augustine*, et *Washington* sont aussi des lieux qui ne manquent pas d'importance.

Plus de la moitié de la population libre se compose d'Américains d'origine anglaise; le reste est formé d'un nombre assez considérable d'Allemands, qui y ont émigré dernièrement, de quelques Irlandais, Français, Italiens, etc. On suppose que 15,000 Mexicains, d'origine espagnole y sont établis. Dans le nord, on compte quelques tribus indiennes; celle des Comanches est la plus féroce et la plus guerrière.

A l'époque où Cortez fit la conquête du Mexique, le Texas était la résidence de tribus errantes d'Indiens d'un caractère fier et sauvage. Quoiqu'on considérât cette contrée comme faisant partie du Mexique, elle était restée longtemps inoccupée, lorsque La Salle, aventurier français, cherchant à fonder une colonie à l'embouchure du Mississippi, et se trompant de route, aborda, en 1685, à l'entrée de la baie de Matagorda. Il construisit là un fort, qu'il ne tarda pas à abandonner, et que les Indiens démolirent deux ans après qu'il eut été assassiné par un de ses compagnons. De petits établissements furent faits sur ce territoire par les Espagnols et par les Français, et chacun d'eux éleva des réclamations sur le pays. En 1681, les premiers élevèrent un poste militaire à Béar. En 1719, une colonie des habitants des îles Canaries y fut établie; la province était appelée à cette époque les *Nouvelles-Philippines*, et plusieurs missions ou *presidios*, ou postes militaires, existaient en différents endroits. Les prétentions de l'Espagne sur ce pays, dont la population était considérable, semblent avoir été alors assez bien justifiées.

Une première tentative, faite en 1812, par les Anglo-Américains et quelques aventuriers, pour rendre le Texas indépendant, échoua par la victoire complète que l'armée espagnole remporta près de Tolède contre les insurgés. Vers 1816, des Français, exilés de leur pays à la suite des événements politiques de 1815, essayèrent de fonder dans le Texas une colonie sous le nom de *Champ d'Asile;* mais elle n'eut qu'une courte durée.

Lorsqu'en 1823, le Mexique proclama sa séparation définitive de l'Espagne, Étienne Austin, américain de Durham, dans le Connecticut, soutenu par Iturbide, colonisa quelques portions du Texas, devenu l'un des États de la Confédération mexicaine, et bientôt une foule de citoyens aventureux et intrépides des États-Unis accoururent sur les traces des premiers colons; une république éphémère, qu'un parti de *Chérokées* devait appuyer, fut même proclamée sous le nom de *Fredonia.* Mais des dissentiments s'étant élevés dans la suite entre le gouvernement de la confédération mexicaine et les planteurs du Texas, ces derniers, mécontents de la conduite du président Santa-Anna, déclarèrent ouvertement, en 1835, leur intention de former un État complétement indépendant. Ils créèrent en conséquence un gouvernement provisoire, et choisirent pour commandant en chef Samuel Houston, ancien gouverneur de Tennessée. Vaincus d'abord à l'*Alamo* et en quelques autres endroits, ils furent plus heureux à *San-Jacinto;* enfin, par suite de l'intervention des États-Unis, l'indépendance du Texas fut assurée, puis reconnue, d'abord par ces derniers, et enfin par les autres puissances. En 1844, des négociations furent ouvertes pour son annexion aux Etats-Unis; au mois février de l'année suivante, une résolution fut prise au Congrès en faveur de cette mesure, et le Texas fut bientôt après admis comme Etat dans l'Union.

Au nord du Texas, une immense étendue de pays appelé le *Grand Désert Américain,* règne le long de la partie orientale des montagnes Rocheuses, sur une partie des territoires indiens du Nouveau-Mexique et de Nébraska, pendant près de 240 lieues, sur une largeur de 40 à 50. Le sol en est aride, formé d'un sable stérile, presque privé de bois et même d'arbrisseaux. De vastes portions n'offrent que des rocs nus, du gravier ou du sable, présentant un petit nombre de cactus, des vignes sauvages et quelques autres plantes. Dans presque toute cette contrée, le voyageur altéré n'a pour étancher sa soif, pendant une grande partie de l'année, qu'une eau saumâtre et amère. En plusieurs endroits, on remarque des efflorescences salines, et le désert n'est point susceptible de culture; cependant, dans la saison des pluies, il est traversé par des cours d'eau coulant à pleins bords,

d'où il résulte que certaines parties, suffisamment humectées, produisent l'herbe nécessaire à la nourriture des troupeaux de bisons, des chevaux sauvages et des autres animaux qui les fréquentent. C'est là surtout que les Indiens se livrent à la poursuite du gibier.

LIVRE CENT DIXIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — États-Unis, partie occidentale. — Description topographique et politique.

La partie occidentale des Etats-Unis est celle qui appartient au versant du *Grand-Océan*, appelé par les Anglo-Américains *mer Pacifique*[1]. Elle est située entre les montagnes Rocheuses à l'est, et le Grand-Océan à l'ouest, et se compose des Territoires d'Utah, de l'Orégon, et de l'Etat de Californie ; nous allons les décrire successivement[2].

La région sur l'océan Pacifique a de grandes ressemblances avec certaines parties de l'Asie. On y trouve un grand lac salé ayant quelques rapports avec la mer Caspienne, des plateaux élevés entourés de montagnes, comme ceux de la Tartarie; des plaines et des déserts interrompus par des montagnes, comme en Perse. Elle a trois vallées principales fort étendues : la *Vallée de la Columbia*, au nord; celle du *Grand-Bassin*, au centre, et la *Vallée du Colorado*, au midi, et plusieurs secondaires, parmi lesquelles celles du *Sacramento* et du *San-Joaquin*, qui ont 180 lieues de long, ont dans ces derniers temps acquis une grande célébrité. En général, cette région présente un caractère particulier d'irrégularité, de contraste et de grandeur. L'observateur y trouve les plus hauts pics des Etats-Unis, dont les cimes, couronnées d'une neige éternelle, s'élèvent au-dessus de déserts brûlés par un soleil ardent; des feux volcaniques s'élançant de cônes de

[1] Ce nom a été imposé *à tort* au Grand-Océan, (vu pour la première fois par *Nunez Balboa*, en 1513), par *Magellan*, qui y navigua longtemps sans éprouver de mauvais temps. Les tempêtes qu'on y essuie suffisent pour démentir l'idée qu'on serait porté à se former d'après cette dénomination. V. A. M-B.

[2] Nous avons reproduit ici presque littéralement l'excellent travail de M. de *La Roquette*, dont nous avons parlé à la page 181. Nous avons aussi consulté la Description de la Nouvelle-Californie de M. *H. Ferry*, Paris, 1850, et le livre publié en 1846, par M. *Fédix*, sous ce titre, l'Orégon et les côtes de l'océan Pacifique du nord, avec une carte. V. A. M-B.

glace; des vallées d'une fertilité incomparable; de vastes espaces couverts de roches âpres et dénudées, de gravier et de sable; de grandes rivières d'une eau limpide, dirigeant leur course en cascades successives vers l'Océan, à travers les mille obstacles que leur oppose la nature; des lacs salés emprisonnés au milieu des déserts rocheux, arides et infranchisables, avec quelques élévations d'une éternelle stérilité, étincelant d'or, de mercure et d'autres minéraux. Dans cette vaste région, ayant, sur la mer Pacifique, 360 lieues de côtes, qui ouvrent au commerce des Etats-Unis les rivages sans fin de ce grand océan, et dont les rivières Colorado et Columbia, chacune d'environ 500 lieues de cours, sont les plus grands tributaires, toute la population blanche n'excède probablement pas 200,000 individus. Le nombre des Indiens, répartis dans un grand nombre de tribus, la plupart encore à l'état sauvage, n'égale peut-être pas celui des blancs.

Le territoire d'*Utah* et l'Etat de *Californie* constituent la majeure partie de ce que les Espagnols appelaient la haute Californie (*Alta-California*, appelée aussi quelque fois Nouvelle-Californie, *Neuva-California*), qui entra dans le domaine de la Confédération américaine pendant la dernière guerre avec le Mexique. Quant au Territoire de l'Orégon, elle le réclamait comme compris dans l'achat de la Louisiane, en appuyant ses droits sur le fait d'une découverte antérieure fort contestable d'ailleurs.

Fidèles à l'ordre que nous avons adopté, nous commencerons cette description de la partie occidentale des Etats-Unis par le Territoire de l'Orégon, qui est le plus septentrional des pays qui nous restent à parcourir.

Le Territoire de l'Orégon est le plus étendu de tous ceux des Etats-Unis, puisqu'on lui donne 45,300 lieues carrées de superficie. Situé à l'extrémité nord-ouest de l'Union, entre les montagnes Rocheuses, qui lui servent de limite à l'est, en le séparant du Territoire de Missouri ou Nebraska et le Grand-Océan, qui le borne à l'ouest, il s'étend au nord jusqu'au 49° de latitude, où il confine avec l'Amérique anglaise, touche, au sud, à l'Etat de Californie et au Territoire d'Utah. Outre les montagnes Rocheuses, qui le longent à l'orient, l'Orégon est traversé par deux autres chaînes moins élevées : celle des montagnes Bleues (*Blue-Mountains*), presque au centre du territoire; et celle de la *Cascade*, plus à l'ouest, à peu de distance de la mer.

La principale vallée est celle de la *Columbia*. Les divers cours d'eau principaux et leurs tributaires coulent à travers une contrée sauvage, quelquefois bordée par de plaines étroites et fertiles.

Le cours d'eau le plus important de cette contrée est la *Columbia*, qui

porte aussi le nom d'*Orégon,* qu'elle a donné au Territoire. Elle prend sa sa source dans les montagnes Rocheuses, vers le 54° de latitude, se dirige d'abord au sud-ouest, puis à l'ouest, et se jette dans l'océan Pacifique vers le 44° 20'. Son cours supérieur est rapide et interrompu fréquemment par chutes; sa longueur est d'environ 5 à 600 lieues. Quoique obstruée par de nombreuses barres de sable, elle est navigable l'espace de 40 lieues, pour des navires dont le tirant ne dépasse pas 4 mètres. A 8 lieues de son embouchure, sa largeur est considérable; mais cette embouchure est obstruée par des barres de sable, qui augmentent de jour en jour. Le *Clatson,* ou canal méridional a été exploré récemment et promet une bonne entrée. La rivière *Lewis,* son principal tributaire, naît aussi dans la chaîne des montagnes Rocheuses, qui porte aussi le nom de *Wind rivers Mountain,* et, après un cours très-sinueux au sud-ouest, puis au nord-ouest, verse ses eaux dans la Columbia : ses fréquents rapides l'empêchent d'être d'une grande utilité pour la navigation. Les rivières *Clark* et la *Multnomah* sont aussi des affluents de la Columbia. C'est des petits lacs situés au milieu des montagnes que la plupart des rivières tirent leurs sources. Il y a aussi plusieurs nappes d'eau, répandues dans le pays, qui ajoutent infiniment à sa beauté pittoresque.

Le Territoire de l'Orégon possède, sur la mer Pacifique, un développement de 150 lieues qui commence au nord au cap Flattery, à l'entrée du détroit de *Juan de Fuca,* et se termine au sud près du cap Blanc; outre l'embouchure de la Columbia, cette côte offre deux baies importantes qui peuvent présenter un abri assuré aux navires, ce sont les baies de *Gray* et d'*Umpqua.*

Les productions végétales de ce territoire ne paraissent pas différer matériellement de celles des latitudes correspondantes de l'est. Les forêts contiennent différentes espèces d'arbres, dont quelques-uns atteignent une hauteur de près de 60 mètres. Parmi ceux qui conservent leur verdure en toute saison, on remarque le pin, le cèdre, etc., etc.; le chêne, le frêne, le peuplier, l'érable, le saule et le cerisier, y sont communs; et on y rencontre fréquemment des bouquets de noisetiers, de rosiers, etc.

L'élan, le daim, l'antilope, l'ours noir et gris, le loup, le renard, le muskrat, le martins, le castor, peuplent les forêts et les montagnes. On rencontre les bisons dans les vastes prairies qui sont à l'orient du territoire. Nous observerons que les animaux à fourrure diminuent rapidemement, poursuivis qu'ils sont avec acharnement par les chasseurs et les *trappeurs.* Au printemps et à l'automne, les bords des rivières sont visités

par d'immenses quantités d'oiseaux sauvages. Le saumon, la truite saumonée, l'esturgeon, la morue, la carpe, la sole, la flondre, la perche, le hareng, la lamproie, les crabes, les huîtres, les moules, etc., abondent dans les rivières et dans les détroits; et les Indiens, qui vivent presque entièrement de poisson, prennent souvent des baleines le long de la côte, à l'embouchure du détroit de Juan de Fuca.

Les ressources minérales sont peu connues; l'or a été trouvé récemment, et on espère qu'une investigation plus attentive en fera découvrir de riches gisements.

Le Territoire de l'Orégon, dont le climat est en général de quelques degrés plus tempéré que dans les pays de l'Atlantique situés sous les mêmes latitudes, est physiquement divisé en trois régions : l'orientale, située entre les montagnes Rocheuses et les montagnes Bleues, élevée, froide et nue, a un climat si variable, qu'un seul jour offre quelquefois la température des quatre saisons. Dans la région moyenne, vaste prairie rompue, au midi, par des arêtes et des faîtes de montagnes, l'atmosphère est fort sèche en été et très-froide en hiver : il n'y tombe pas de rosée, et son sol n'est point propre à la culture, mais il renferme de bons pâturages. Enfin, la région occidentale, située entre la mer Pacifique et la chaîne de la Cascade, a une largeur d'environ 40 lieues, elle est beaucoup plus tempérée que les deux autres; on n'y éprouve jamais les extrêmes ni de la chaleur, ni du froid : c'est la plus belle portion du pays. Tout le Territoire de l'Orégon est salubre à un haut degré; l'hiver y dure de décembre en février; la neige continue rarement plus de trois jours le long des côtes.

La nature du sol est extrêmement variée; la région occidentale peut être considérée en général comme fertile, présentant à la fois des terres hautes et des prairies parfaitement appropriées aux grains et aux fruits; les races chevaline et bovine y réussissent assez bien; les forêts y sont magnifiques, et selon M. Rox-Cox, les pins de 60 à 90 mètres d'élévation, et de 8 à 12 mètres de circonférence, n'y sont pas rares. La région moyenne a un sol plus léger, et se compose généralement d'une prairie de sable argileux et d'un petit nombre de riches vallées assez étroites. Les arbres de construction y sont très-rares; ceux qu'on peut y voir sont presque tous d'essence de bois blanc, tels que le saule et le cotonnier, encore ne les trouve-t-on que dans le voisinage des rivières. Si cette région est peu propre à la culture des céréales, elle offre en compensation les meilleurs pâturages, peut-être du monde, car à mesure que les chaleurs se font sentir, on en

trouve qui sont toujours frais, au fur et à mesure que l'on se rapproche des montagnes ; c'est dans cette région que les marchands de l'intérieur et les Indiens viennent s'approvisionner de chevaux. La région orientale offre une région rocheuse et découpée, où les sommets des montagnes conservent souvent la neige pendant toute l'année. Il y a quelques portions de bois de construction ; mais en général le pays est nu et froid, une grande partie du sol étant imprégnée de sel.

L'agriculture est la principale occupation des colons américains qui habitent la région occidentale ; ils récoltent beaucoup de froment, de seigle, d'orge, d'avoine, et cultivent avec succès plusieurs espèces d'arbres fruitiers, entre autres les pommiers, les poiriers.

Il ne faut pas encore chercher de grands établissements industriels dans le Territoire ; cependant, dans un avenir prochain, l'activité américaine y aura certainement jeté les fondements de quelques grands établissements.

Le commerce est limité principalement à l'exportation des fourrures ; des provisions de bouche sont envoyées en Californie. On reçoit dans l'Orégon des quantités considérables de marchandises étrangères, provenant de la portion atlantique des Etats-Unis.

On se rendait autrefois dans cette région pour obtenir des fourrures des Indiens. En 1811, la Compagnie de la mer Pacifique établit un poste, appelé *Astoria,* à l'embouchure de la Columbia. Bientôt après la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson fonda, sur quelques points du cours supérieur de la rivière, des postes qui existent encore ; cette Compagnie a presque le monopole du commerce de fourrures, et quoique le territoire ne soit plus anglais, elle conservera ses droits commerciaux sur ce pays, jusqu'à l'expiration de sa charte de fondation.

La population du Territoire de l'Orégon est estimée à 30,000, dont 8 à 10,000 sont Américains ; il y a, de plus, quelques employés de la Compagnie de la baie d'Hudson. On suppose que le nombre des Indiens s'élève à 20,000. Les principales tribus sont celles des *Têtes Plates,* des *Wallawallas,* des *Nez-Percés*, des *Shoshonées,* des *Cayuses,* des *Boonacks*, des *Moleles* et les *Umquas.* En général, ils sont inoffensifs et d'une intelligence bornée ; ils tirent de la pêche leur principal moyen de subsistance, sont très-adroits à diriger leurs canots, prennent un grand nombre d'animaux sauvages, et échangent leurs fourrures et leurs pelleteries avec les blancs contre des couvertures, des fusils, de la poudre, des chaudrons, etc. Les Shoshonées et les Nez-Percés vivent dans les plaines, et possèdent de grands troupeaux de chevaux pleins d'ardeur. Il existe au milieu de ces Indiens

plusieurs établissements de missionnaires qui ont, dit-on, réussi à propager le christianisme parmi eux.

Le *fort Vancouver,* sur le bord septentrional de la Columbia, à 90 milles de la mer, est le siége principal du commerce de fourrures que font les Anglais. De belles fermes, des jardins, des moulins, des écoles et des boutiques en dépendent. *Astoria,* à 8 milles de la Columbia, a seulement deux bâtiments. Le *fort Wallawalla,* sur la rive sud de la même rivière, et *Colvill,* sur la rive méridionale de celle de Clarke, sont des postes de commerce anglais, auxquels des villages sont attachés. Il y a aussi des établissements anglais sur la Multnomak et en quelques autres endroits. La ville d'*Orégon* (*Orégon-City*) est sur cette dernière rivière, dont les chutes d'eau ont une grande puissance : c'est maintenant la capitale du Territoire.

En mai 1792, Robert Gray, capitaine du navire *Columbia,* de Boston, découvrit la rivière à laquelle il donna le nom de son bâtiment, et y entra. De 1804 à 1805, Lewis et Clarke, sous la direction du gouvernement des Etats-Unis, explorèrent le pays en remontant la Columbia de son embouchure jusqu'à sa source. Depuis 1808, la contrée fut exploitée par des Compagnies de fourrures anglaises et américaines, et chacune des deux nations fit valoir ses droits à la possession du Territoire de l'Orégon. En 1846 intervint un traité qui décida que la ligne du 49^{e} degré de latitude formerait la limite septentrionale des Etats-Unis. Les colons organisèrent un gouvernement provincial, mais celui-ci fut supprimé en 1849 par le congrès, qui établit un gouvernement territorial régulier sur le pays. Le gouverneur réside à Orégon-City.

Le *Territoire d'Utah* faisait autrefois partie de la Californie; il est borné, au nord, par le Territoire de l'Orégon; à l'est, par les montagnes Rocheuses, qui portent ici les noms de Cordillère, d'Anahuac et de Sierra-Madre, et le séparent des Territoires de Missouri et du Nouveau-Mexique; les montagnes de Sierra-Nevada le séparent, à l'ouest, de la Californie; enfin, au sud, le 37^{e} parallèle nord le sépare du Territoire du Nouveau-Mexique. Outre les deux principales chaînes de montagnes qui le bordent à l'est et à l'ouest, et qui sont assez élevées pour être toujours couvertes de neige, deux autres chaînes peu connues coupent l'Utah dans une direction nord-est et sud-ouest. La chaîne orientale est appelée *montagnes de Wahsatch;* celle de l'ouest porte le nom de *montagnes de la rivière Humboldt.*

Ce qui caractérise cette contrée, c'est une vallée appelée le *Grand-Bassin,* ayant environ 750 lieues de développement, avec une élévation de 12 à 1600 mètres au-dessus du niveau de la mer, et dont un désert aride

et sablonneux, que fréquentent quelques rares Indiens, forme la partie méridionale. Cette vallée, qu'aucun voyageur n'a encore explorée, est entourée de tous côtés par des montagnes aux pentes couvertes de forêts et donnant naissance à de nombreux cours d'eau, qui se perdent, les uns dans le désert, les autres dans de petits lacs. Le Grand-Bassin offre certaines parties propres à la culture. A l'est et au nord, autour du lac Salé, situé presque à l'extrémité nord du Territoire, le sol est d'une fertilité extrême; à l'ouest, il est stérile.

La principale rivière de l'Utah est le *Rio-Colorado,* qui prend sa source dans le Territoire de l'Orégon, au milieu des montagnes Rocheuses, non loin du pic *Fremont,* et s'appelle *rivière Verte,* jusqu'à son union avec le *Jacquesila :* il prend alors le nom de Colorado, et se jette dans le golfe de Californie. C'est près de son embouchure qu'il reçoit le *Rio-Gila,* formant la limite méridionale du Territoire et séparant les États-Unis du Mexique.

Le *grand lac Salé,* auquel on donne environ 28 lieues de long, est aussi une curiosité de cette région. Sa forme est irrégulière ; il renferme de nombreuses îles, est extrêmement salé, et ses eaux sont si basses, qu'il offre peu de ressources pour la navigation. Ses rives occidentales consistent en plaines unies d'une terre vaseuse, légère et profonde, traversées par des ruisseaux dont l'eau est salée et sulfureuse. Rien ne végète sur ces plaines, excepté de petits arbrisseaux, couverts de cristaux de sel brillant au soleil ; de singulières illusions d'optique, produites par le *mirage,* défigurent les objets de la manière la plus bizarre. On rencontre à peine de l'eau douce et de l'herbe dans l'espace de 40 lieues, et, dans un certain endroit, un champ de sel solide reposant sur de la vase, mais en état de porter des mules, comme s'il était de glace. Le lac n'a point d'issue. La rivière *Utah* ou *Jourdain,* ainsi que les Mormons l'appellent, est un petit cours d'eau unissant le lac Utah avec le grand lac Salé. Le premier est un réservoir d'eau douce de 14 lieues de long ; il reçoit d'impétueux ruisseaux venant des montagnes ; l'eau est douce, quoiqu'une large formation de roches salées existe dans l'argile sur sa rive sud-est. Ces deux lacs, placés à environ 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, ont une étendue de 1,550 lieues carrées. Une grande partie de la contrée qui les environne est recouverte de sel pendant la saison sèche. Le lac Utah, aussi bien que les ruisseaux qui s'y perdent, abondent en poissons, qui composent en majeure partie la nourriture des Indiens Utah. Il paraît qu'il existe un très-grand nombre d'autres petits lacs répandus sur le territoire ; mais on n'a pas à leur sujet de renseignements exacts. On en a aussi trop peu sur cette région elle-même

pour pouvoir détailler ici les productions végétales de ce territoire; mais on peut présumer qu'en général elles sont semblables à celles des contrées orientales placées sous la même latitude. Le gibier, consistant en daims, en ours, et en petits quadrupèdes, y est très-multiplié, et les oiseaux aquatiques sont nombreux.

On n'a pas encore de rapports développés et exacts sur le climat de l'Utah. Dans la région du grand lac Salé, les hivers sont longs et rudes; à la latitude de 40 degrés, il fait aussi froid qu'à Philadelphie. L'hiver commence en novembre, et jusqu'au mois de mars la terre reste couverte de plusieurs centimètres de neige. Dans la région montagneuse, un peu plus au nord, la neige s'accumule quelquefois jusqu'à 15 mètres pendant l'hiver.

La majeure partie de la surface de ce territoire se compose de montagnes et de déserts. Au sud et à l'est du grand lac Salé, ainsi que dans la vallée de la rivière de l'Ours (*Bear River*), au nord, le sol est extraordinairement fertile, fournit de riches pâturages aux troupeaux, et peut donner d'abondantes récoltes de froment lorsqu'il est mis en culture.

L'Utah présente trois régions d'aspect différent : la première, celle du *Grand-Bassin*, déjà décrite, contient un désert de sable brûlant, des montagnes couvertes de neige à leur faîte, ceintes de verdure à leur base, et un petit nombre d'espaces fertiles le long des rivières; la seconde offre des plateaux élevés et interrompus çà et là par des pics, particulièrement au centre; et la troisième, la Grande-Vallée des cours d'eau, dépendant du bassin de Colorado, sur laquelle on a peu de renseignements jusqu'ici. L'extrémité méridionale de la contrée est montagneuse.

Ce Territoire, dont on évalue la superficie à 36,000 lieues carrées, est habité par quelques tribus d'Indiens qui se procurent une chétive subsistance par la chasse et par la pêche. La principale tribu est celle des *Utah*, dans le nord-est, qui a donné son nom au Territoire. Les habitants blancs consistent principalement en *Mormons*, qui s'y retirèrent en 1848. Cette secte, dont l'origine remonte en 1830, a eu pour fondateur Joe-Smith, de Palmyra, dans l'État de New-York. Il prétendit avoir trouvé quelques plats d'or avec des inscriptions qu'il traduisit, à ce que racontent ses adeptes, au moyen d'une assistance surnaturelle. Ainsi fut produit le livre de Mormon (*Book of Mormon*), qui est la bible de cette secte. Après avoir construit d'abord un temple à Kirtland, dans l'État d'Ohio, ils furent chassés par les habitants; repoussés ensuite du Michigan et du Missouri, ils se retirèrent dans l'Illinois, où ils fondèrent la ville de *Nauvoo*. Persécutés encore dans ce dernier État, ils se dirigèrent sur l'Orégon et la Californie; mais, attirés

par le pays aux environs du grand lac Salé, ils s'y établirent; leur nombre s'élève maintenant à plus de 20,000. Ils construisent entre les deux lacs une ville, nommée *Mormonsfort* par les Anglo-Américains, et *Nouvelle-Jérusalem,* par les Mormons, qui doit avoir 4 lieues de circonférence, et dont la population monterait déjà à 13,000 âmes; ils y élèvent un vaste temple en pierre, et bâtissent toutes leurs maisons en brique.

Les Mormons ont plusieurs établissements le long de la rivière Utah; ils s'adonnent à l'agriculture, et récoltent déjà 150 boisseaux de froment par hectare; les pommes de terre et les menus grains viennent bien, mais le climat est trop froid pour le maïs. Il tombe peu de pluie, et l'irrigation est nécessaire. Cette secte religieuse possède un grand nombre de moulins et des scieries mus par les cours d'eau des montagnes; on trouve dans les montagnes voisines d'excellent bois de construction. Le climat est extrêmement salubre.

Le gouvernement des Mormons est fondé sur leur croyance religieuse. On assure qu'ils forment un peuple industrieux et moral, que le nombre total des membres de cette secte est de 100,000, établis dans différentes parties de l'Amérique et de l'Europe. La ville du grand lac Salé étant considérée par les Mormons comme la Jérusalem de ces nouveaux adeptes, on peut supposer qu'elle s'accroîtra rapidement par l'émigration des membres qui s'y rendront. La route des États de l'est à l'Orégon et à la Californie, au moyen de ce qu'on appelle la *passe méridionale* (South-Pass), court environ 28 lieues au nord de la ville de Mormon, mais on peut en prendre une autre qui se rapproche un peu plus de cette place. Les Mormons fournissent des mules, des bœufs et des provisions aux émigrants. La route d'*Indépendance,* à l'occident des montagnes Rocheuses, est aussi fort fréquentée. Les Mormons ont établi des bacs pour le passage des rivières qui traversent leur pays.

Le territoire d'Utah a été organisé en 1850; on l'appelait d'abord le *Desert;* il a été acquis du Mexique, en 1847, en même temps que la Californie, dont il dépendait.

L'*Etat de Californie*, admis dans l'Union fédérale en 1850, est situé sur l'océan Pacifique, et ses mines d'or lui ont acquis dans ces derniers temps une immense célébrité. Borné à l'ouest par l'océan Pacifique, le long duquel il se prolonge du nord-ouest au sud-est pendant 250 lieues, il a pour limites : au sud, la Vieille ou Basse-Californie, dépendante du Mexique; à l'est, le *Rio-Colorado* et les Territoires d'Utah et du Nouveau-Mexique; et au nord, le Territoire d'Orégon.

Les deux principaux caps que présente la côte sont : celui de la *Conception,* au sud ; et celui de *Mendocino,* au nord. Près des côtes méridionales se trouve le petit groupe des îles *Santa-Barbara.* Deux baies importantes offrent un sûr abri aux navires ; la première est la baie de *San-Francisco,* dont l'entrée se trouve dans une brèche des montagnes qui descendent jusqu'au rivage en précipices escarpés ; elle a 14 lieues de large sur 27 de long ; elle est divisée en trois parties par des détroits ou gorges et par quelques points saillants ; les deux parties du nord portent le nom de baie de *San-Pablo* et de baie de *Suissoon.* L'autre baie est celle de Monterey, qui reçoit le *San-Buenaventura.*

L'État de Californie est traversé par plusieurs chaînes de montagnes, parmi lesquelles nous nous bornerons à citer la *Sierra-Nevada,* ou Montagnes Neigeuses, et le *Coast-Range,* ou la Chaîne Côtière, que l'on pourrait appeler les Monts Californiens. La *Sierra-Nevada* est formée de pics isolés, presque parallèles, la plupart toujours couronnés de neige, et en grande partie volcaniques, qui s'élèvent, solitaires comme des pyramides, à des hauteurs de 12 à 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer. La seconde chaîne, celle des *Monts Californiens* ou *Coast-Range,* qui suit une direction parallèle à la mer, dont elle est peu éloignée, reçoit les vents chauds, chargés des vapeurs de l'Océan qui viennent se résoudre en pluies ou en neiges fécondantes sur son flanc occidental, et laissent passer à l'est les vents froids et secs. De là les différences caractéristiques des deux régions : une douce température, la fertilité et l'éclat d'une végétation superbe sur le versant occidental, tandis que la stérilité et le froid règnent sur le versant oriental. C'est dans la zone comprise entre cette chaîne et la mer que se trouvent la plupart des établissements fondés autrefois par les missionnaires et des points habités par la race blanche. Le pic culminant de cette chaîne est le mont *del Diabolo,* qui la termine au nord ; il a environ 1,240 mètres de hauteur. Ce pic, vu du large, indique exactement l'entrée de la baie de San-Francisco.

Le pays qu'arrosent le Sacramento et le San-Joaquin peut être considéré comme une double vallée de 180 lieues de long sur 6 à 20 de large. La *vallée du Sacramento* est divisée en haute et basse d'une manière fortement marquée. La vallée haute, dont le climat est froid, a 80 lieues de long, est très-boisée, s'élève à 325 mètres au-dessus de la vallée basse ; elle contient quelques portions de terre labourable, et est considéré ecomme convenable pour un établissement. A l'une des extrémités de la vallée basse se trouve placée une montagne granitique isolé appelée *Shaste-Peak,* s'élevant, à

l'enfourchure de la rivière, à une hauteur de 4,400 mètres. Son sommet, brillant de neige, est visible, du bas de la vallée, à une distance de 50 lieues. La rivière descend ici en rapides de 600 mètres, sur un espace de 6 lieues. La vallée basse s'élève graduellement à partir du pied de la montagne d'où sort un petit tributaire du Sacramento, sur lequel a été formé l'établissement de *la Nouvelle-Helvétie*, centre de la région aurifère. La *vallée de San-Joaquin*, de 64 lieues de long sur 6 de large, présente une grande variété de sol ; sa partie orientale est extraordinairement fertile et bien boisée.

Les principales rivières de cet État sont le *Sacramento* et le *San-Joaquin :* la première prend sa source dans la région montagneuse du nord, et coule au sud l'espace de 120 lieues ; la seconde naît dans les montagnes du sud, et se dirige au nord. Après un cours à peu près aussi long, ces rivières se rapprochent, et se jettent ensuite toutes deux dans la baie de Suissoon, à peu de distance l'une de l'autre. Elles reçoivent des montagnes de nombreux cours d'eau, dont quelques-uns sont en partie navigables.

Les principaux affluents du Sacramento sont : La *Fourche-Américaine* (*American river*), belle rivière de 30 mètres de largeur venant de l'est, rapide et peu profonde. La petite rivière *Wiber* (*Weber creek*), qui se jette dans la Fourche, et qui est célèbre par la richesse de ses sables. La rivière de la *Plume* (*Feather river*), large, profonde et rapide ; elle vient du nord-est ; elle renferme beaucoup d'or d'un titre élevé ; elle a pour affluents la rivière de l'*Ours* (*Bear river*), l'*Yuba river* et l'*Urber river,* signalés pour la richesse de leurs sables. La rivière des *Trois-Buttes* doit son nom à trois montagnes remarquables détachées de la Sierra-Nevada, que l'on regarde comme d'anciens volcans. Nous citerons encore le *Chico,* le *Deer* et le *Mill.* Tous ces affluents viennent de l'est et descendent du revers occidental de la Sierra-Nevada ; ils appartiennent donc à la rive gauche du Sacramento. On remarque sur la rive droite de ce fleuve quelques rivières venant de l'ouest, mais jusqu'à présent on n'a exploré de ce côté que la rivière des *Saules* (*Willows river*) et celle des *Cotonniers* (*Cotton-wood river*).

Les principaux affluents du San-Joaquin aujourd'hui connus sont : La rivière *Cosumnes,* qui tire son nom d'une tribu indienne qui habite ses bords, ainsi que la rivière *Mockelemnes.* La rivière *Calaveras,* qui, ainsi que les précédentes, arrose de magnifiques prairies. La rivière *Stanislas,* torrent rapide de 40 mètres de largeur. La rivière de *Tawalumnes,* large et profonde ; celle de la *Merced.* Enfin la *Mariposa,* près de la belle vallée des *Tulares,* dont les gisements aurifères sont très-riches. Toutes ces

rivières appartiennent à la rive droite du San-Joaquin, et descendent du revers occidental de la Sierra-Nevada.

L'Etat de Californie renferme un très-grand nombre de petits lacs, dont quelques-uns n'ont point d'eau pendant la saison sèche. Le *Tule* paraît être le plus considérable. Le lac d'Or (*Gold-Lake*), considéré comme le gisement de riches mines d'or, est plutôt le lit desséché d'un ancien lac qu'un véritable lac existant en ce moment.

Lorsqu'on pénètre dans la baie de San-Francisco, on se croit au milieu d'un lac profond s'étendant, nord et sud, entre deux rangées parallèles de montagnes. Un petit nombre d'îles rocheuses et élevées animent sa surface. Immédiatement à l'entour du rivage, on voit les terres séparées par des collines et tachetées, pour ainsi dire, par des groupes boisés. Derrière sont des pics montagneux, dont quelques-uns s'élèvent à une hauteur de 1,000 mètres, à la partie méridionale est San-José, maintenant capitale de l'Etat. Sur un cap se projetant à l'est, à la partie méridionale de l'entrée de la baie, se montre la ville de San-Francisco, dont le port, l'un des plus beaux du monde, est capable de contenir la marine d'un empire. Avec la magnifique baie qui le circonscrit et l'océan Pacifique sans bornes, c'est un des points commerciaux les plus importants et les plus intéressants du globe.

Les productions végétales paraissent ici très-variées. Dans les vallées du Sacramento et du San-Joaquin, on trouve des forêts de chênes et de plusieurs autres espèces d'arbres, parmi lesquels on peut citer le cyprès : il semble que le pays offre naturellement tous les produits communs à cette latitude dans les parties les plus orientales des Etats-Unis.

Les ours, les daims et les panthères habitent l'intérieur, tandis qu'on voit le long des côtes une grande variété d'oiseaux aquatiques.

La région de l'or est surtout au versant oriental de la vallée du Sacramento. C'est à une circonstance très-singulière que l'on doit la découverte des mines de la Californie. Le capitaine Sutter ex-officier des gardes suisses sous la Restauration, vint, à la suite de la révolution de Juillet fonder un établissement important presque au confluent du Sacramento et de la rivière de la Fourche-Américaine. En septembre 1847, ayant besoin de planches, il passa un marché avec un mécanicien M. Marshall, pour faire construire à 18 lieues de son établissement et sur les bords de la Fourche-Américaine dans une région montagneuse couverte de pins, une scierie mécanique mise en mouvement par une chute d'eau. Quand le bâtiment fut achevé, et qu'il fallut, au printemps de 1848, lâcher l'eau sur la roue, il se trouva que le sas

de cette roue était trop étroit pour laisser échapper le volume d'eau qu'on lui apportait. M. Marshall, pour épargner les frais, laissa naturellement à la chute d'eau le soin de se creuser elle-même un passage en approfondissant le sas de la roue. Il en résulta qu'au bout de peu de temps, un monceau de sable et de détritus se forma au pied de la chute ; un jour, en examinant ces sables, M. Marshall y reconnut la présence, en grande quantité, de paillettes d'or, ressemblant à des petites écailles de poisson. Cette heureuse découverte fut, malgré lui et malgré M. Sutter, bientôt ébruitée, et trois mois après on estimait à plus de 4,000 le nombre des personnes qui s'étaient lancées à la recherche de l'or. L'histoire s'en répandit rapidement en Europe et en Amérique, et un nombre incroyable d'aventuriers ne tarda pas à se précipiter vers le pays. San-Francisco fut subitement métamorphosé en une grande ville, et les flancs des montagnes, ainsi que les ravines le long de la vallée du Sacramento, furent envahis par des milliers d'individus empressés de creuser le sol. Non-seulement on découvrit des pépites du précieux métal, mais des lingots de toute grosseur, les uns purs, les autres mêlés avec du quartz, pesant quelquefois trois à quatre kilogrammes, et d'une valeur de plusieurs milliers de dollars. Des navires et des bateaux à vapeur couvrirent et remontèrent les rivières, des tentes furent dressées, des villages et des villes s'élevèrent, et tout le pays à l'entour devint le théâtre d'une immense activité. Des explorations ultérieures eurent lieu ; l'or fut encore trouvé dans d'autres localités, et l'on se convainquit bientôt que ce métal précieux existait dans divers endroits le long de la Sierra-Nevada, depuis le Rio-Gila jusqu'à la Columbia. Les exagérations les plus extravagantes furent en crédit, et l'on entendit même parler d'un *lac d'or,* d'une *montagne d'or.* Ce précieux métal n'est pas le seul qui soit exploité en Californie, on y trouve aussi des mines de mercure. On sait que le fer existe, et il est probable qu'on ne fait que commencer à comprendre les ressources minérales de cette merveilleuse région. On a supposé que le produit annuel des mines d'or ne sera pas au-dessous de 40 à 50 millions de dollars (plus de 200 à 250 millions de francs).

On peut à peine appliquer à ce pays les noms d'été et d'hiver dans le sens que nous leur donnons ; les saisons ne sont pas marquées par la chaleur et par le froid, mais par l'humidité et par la sécheresse. La saison sèche comprend ce que nous appelons l'été, et la saison humide, celle à laquelle nous donnons le nom d'hiver. Dans les parties méridionales, la sécheresse rend nécessaire l'irrigation, qui met le fermier en état de produire une succession de récoltes dans le cours de l'année. Pendant les mois

de sécheresse ou l'été, la végétation est desséchée; elle renaît pendant la saison humide ou les mois d'hiver. Dans les vallées abritées, les arbres et l'herbe conservent leur verdure, et les fleurs s'épanouissent toute l'année. Les nuits sont froides, même lorsque les journées sont chaudes. Une température d'une douceur égale caractérise ce climat, quoique la neige tombe en abondance dans les hautes terres du nord. Le climat est très-salubre, sans maladies dominantes, et, sous tous les aspects physiques, la Californie a quelques ressemblances avec l'Italie.

L'aspect du sol est très-varié, les pics des montagnes sont nus, rocailleux, et sur leurs pentes le terrain est ordinairement léger et susceptible de culture. Les vallées, étroites, offrent une grande variété, depuis un sol médiocrement productif jusqu'à celui de la plus extrême richesse.

Quelques fermes sont habitées par d'anciens colons espagnols, occupés surtout de l'élève du bétail et des chevaux, autrefois si multipliés qu'on les tuait uniquement pour leurs peaux. Quelques-uns des nouveaux colons se livrent à l'agriculture; mais le peuple est néanmoins forcé de vivre principalement des provisions envoyées des Etats-Unis. Les céréales viennent en abondance du Chili et de quelques autres endroits, le long la côte occidentale.

L'exploitation des mines absorbe tous les esprits. L'or est cherché avec des pioches, des houes, des bêches, et les appareils les plus variés, on emploie même des machines à vapeur. Les rivières sont détournées de leur lit, les montagnes sont percées jusqu'à leurs entrailles; le sein de la terre est partout déchiré, interrogé; le précieux métal s'obtient en lavant ou tamisant les sables. Les pépites les plus considérables sont extraites des crevasses des rochers, des lits desséchés des torrents et des strates d'ardoise, qui se trouvent verticalement dans les ruisseaux. L'or se rencontre encore le long du Sacramento et de ses tributaires le *Feather*, le *Bear*, l'*Yuba*, etc., ainsi que le long du San-Joaquin et de ses tributaires le *Cosumnes*, la *Mariposa*, le *Stanislas;* à *Bodega*, sur la côte de la mer, et, plus loin, au sud, en différents endroits, dans les montagnes, jusqu'au *Rio-Gila;* il a été découvert enfin plus au nord, même dans l'Orégon. Néanmoins la région du Yuba est, sous ce rapport, considérée en ce moment comme la contrée la plus riche. Les gisements aurifères portent le nom de *placers*.

Diverses manufactures d'articles nécessaires à la vie ont été immédiatement établies dans ce curieux État comme par enchantement; et elles augmentent encore considérablement par suite de l'accumulation rapide de la population et des besoins du pays.

L'or est le principal article d'exportation. La plus grande partie est envoyée aux Etats-Unis; mais on en transporte aussi au Mexique, dans l'Amérique méridionale, en Angleterre, aux îles Sandwich et en Chine; car on trouve en Californie des chercheurs d'or, des marchands, des aventuriers et des spéculateurs de tous les pays du globe. Presque toutes les choses nécessaires à la vie, et jusqu'à des maisons entières, y sont importées d'Europe et de différentes parties de l'Amérique.

La majeure partie des habitants de la Californie se compose d'émigrants des Etats-Unis. Il y a quelques milliers d'anciens colons espagnols dans les anciennes villes, quelques Indiens, et surtout un nombre immense d'aventuriers venus du Mexique, de l'Amérique méridionale, de la Chine et de toutes les parties de l'Europe. On a même constaté une diminution notable dans la population des îles Sandwich, attribuée à cette fièvre d'émigration en Californie. Il est impossible de concevoir une population plus hétérogène, soudainement agglomérée par une impulsion commune, et agissant sous le même sentiment qui absorbe tous les autres. Le caractère américain prédomine néanmoins, et, suivant toute apparence, la société, en Californie, ne tardera pas à être fondue en une masse commune.

San-Francisco, aujourd'hui la principale ville, qui ne contenait en 1847 que quelques centaines d'habitants, en a en ce moment, à ce que l'on croit, 30,000. Elle possède des rues, des squares, des hôtels, des banques, et des bâtiments disposés pour les foires et les marchés, etc. Plus de six cents navires encombrent son port, que des lignes de bateaux à vapeur mettent en relation avec le monde oriental; une nouvelle ligne est projetée pour établir des communications avec la Chine, ainsi qu'avec les autres parties de la côte d'Asie. Aucun autre point du globe n'a jamais ouvert une perspective si soudaine et si large d'événements importants. La ville, dont une multitude d'individus de tous les pays, différents par leurs costumes et leurs langages, encombrent les rues, présente un aspect vraiment curieux. Les autres villes ou lieux qui offrent de l'intérêt après San-Francisco sont: *Monterey,* sur le côté sud de la baie de ce nom, jadis capitale de la Nouvelle-Californie; *San-José,* ancien *pueblo* espagnol, au centre d'une magnifique vallée, sur le Rio-Guadalupe, qui se jette au fond de la baie de San-Francisco, et porte aujourd'hui le titre de capitale de l'Etat, sans doute à cause de sa situation presque centrale, a une population qui augmente journellement d'une manière suprenante; *San-Diego, Los-Angeles, Santa-Barbara, San-Migael;* etc. Toutes ces places sont d'anciens établissements fondés sur la

côte par les missionnaires espagnols. Parmi les villes nouvelles ou établissements qui se créent sur tous les points, nous citerons : *Sacramento-City,* au confluent du Sacramento et de la *Rivière-Américaine* (American-River), la ville la plus peuplée de la Californie après San-Francisco, dont elle est éloignée de 46 lieues, possédant des banques, des hôtels, etc. : des bateaux à vapeur naviguent journellement entre ces deux villes ; *Sutterville,* ou *Nouvelle-Helvétie,* non loin de *Sacramento-City,* et qui doit sa création au capitaine Sutter, qui avait d'abord fondé pour tout établissement le *fort Sutter.* A 18 lieues à l'est se trouve *Coloma,* dans le lieu même où se fit la découverte de l'or ; *Stockton,* sur la rive orientale du *San-Joaquin,* à quelques lieues au nord du *Stanislas.* Au confluent de cette dernière rivière avec le San-Joaquin ; on voit *New-Hope* (Bonne-Espérance), fondée en 1846, par 200 Mormons ; *New-York,* en face de l'entrée des rivières Sacramento et San-Joaquin, dans la baie de Suissoon. *Sonoma,* ancien *pueblo* espagnol au fond de la baie de San-Pablo, est le quartier-général de la division militaire de l'océan Pacifique ; à quelque distance de cette ville est *Benicia,* sur la baie de Suissoon, à la sortie du détroit des *Carquines,* à 8 lieues de San-Francisco. *Sonora,* dans la vallée des Tulares, arrosée par les affluents du San-Joaquin ; *Saint-Louis,* sur un petit ruisseau qui verse ses eaux dans la baie de San-Pablo ; *Frémont,* près de l'embouchure de la rivière *Feather,* devant son nom au premier officier américain qui ait parcouru ce pays en maître et l'ait bien fait connaître. *Vernon,* à 8 lieues au nord-est du Sacramento ; *Marysville,* au point de jonction de l'*Yuba* et de la *Feather,* à 30 lieues au nord-est du Sacramento : de petits bateaux à vapeur remontent jusqu'à cette place, rendez-vous des mineurs, qui peuvent s'y procurer tous les articles nécessaires pour leur entretien et leur équipement : des tentes, des outils, des vêtements tout confectionnés, des esprits, du bœuf, du porc, de la farine, et d'autres denrées : c'est de ce point que les mineurs se rendent à pied à leur destination, en faisant porter leurs bagages sur des mules ; enfin, *Rose's-Bar,* sur l'Yuba, à 10 lieues au-dessus de Marysville ; *Forster's-Bar,* 11 lieues plus haut en remontant la rivière ; *Godwins-Bar,* 11 lieues au delà ; et *Downieville,* 3 lieues encore plus loin, c'est-à-dire à 108 lieues au nord-est de San-Francisco, sont des établissements recherchés par les mineurs, qui y travaillent seulement de mai à août, pendant la saison sèche. Les neiges restent quelquefois sur les montagnes, et remplissent les excavations jusqu'à cette époque. La rapidité avec laquelle ces différents centres d'habitations surgissent, se développent, et prennent tout à coup rang parmi les plus grandes cités

américaines, ne saurait se décrire. Observons cependant que la population de la Californie n'est pas assez sédentaire pour leur assurer dans l'avenir l'importance à laquelle elles sont subitement parvenues.

L'État actuel de la Californie n'occupe que la moindre partie de l'immense région qui portait autrefois ce nom. Quelques missions et des ports de commerce y avaient été établis de bonne heure par les Espagnols; mais, en général, ces établissements étaient tombés en décadence; Monterey et San-Francisco étaient les seuls ports visités par les navires que le besoin y conduisait, lorsqu'en 1846, les forces des États-Unis s'emparèrent de la contrée; et en 1848, à la fin de la guerre du Mexique, cette conquête leur fut confirmée. Par suite de la découverte des gisements aurifères faite cette année, la population s'étant accrue avec une rapidité sans exemple, les habitants reconnurent la nécessité d'un gouvernement régulier. En 1849, une convention s'assembla, et promulgua une constitution qui fut immédiatement ratifiée par le peuple; en 1850, la Californie fut admise comme Etat dans l'Union fédérale.

La population de ce nouvel État, que l'on évaluait à peine en 1831 à 23,000 âmes, comprenant 18,000 Indiens convertis et 5,000 colons ou soldats d'origine espagnole, dépasse aujourd'hui 200,000, dont la moitié au moins sont Anglo-Américains. Le reste se compose de colons venus, ainsi que nous l'avons dit, de toutes les parties du monde, et d'environ 20,000 Indiens.

Ces derniers habitent l'intérieur du pays; ils se divisent en un grand nombre de petites tribus, parmi lesquelles nous citerons celles des *Tulares*, des *Jenigueih*, des *Pabr-Utahs*, des *Queba-Jayes* et des *Kinklas*. Ils ont en général le teint brun tirant sur le bistre, les cheveux noirs et plats, la barbe rare, les yeux petits et allongés, la tête carrée, la face large sans être plate, le nez épaté, la bouche grande et les pommettes des joues saillantes; la poitrine haute, les jambes grêles. Leur taille est généralement au-dessus de la moyenne; ils pratiquent le tatouage, mais cet usage semble plus répandu chez les femmes que chez les hommes. La tribu des *Kinklas*, habitant au nord-ouest de la vallée des Trois-Buttes, est remarquable par sa bonne humeur et sa douceur, c'est une race joyeuse, toujours disposée à rire et à gesticuler. Les hommes se peignent ordinairement la partie supérieure des joues au moyen de lignes qu'ils mènent jusqu'aux oreilles; ces traits sont de couleur bleue ou rouge, mêlée de particules brillantes ressemblant à du mica pulvérisé. Le vêtement des hommes consiste en une ceinture de peau de loutre; ils y ajoutent un manteau en peaux de daim, de

lièvre ou de renard, et se couvrent la tête de chapeaux de paille très-bien tressés. Le costume des chefs consiste en une ceinture de plumes descendant jusqu'aux genoux. Ils portent aussi un manteau fait en tissu de plumes ingénieusement travaillé. Leur coiffure se compose du bonnet appelé en langue indienne *tobet;* c'est un bandeau tourné autour de la tête, dans lequel sont fixées plusieurs sortes de plumes, arrangées avec symétrie en forme de couronne. L'habillement des femmes se compose d'une jupe en forme de sac, ou d'une ceinture de roseaux descendant à mi-jambe; elles se couvrent les épaules d'un manteau de peau, et ont pour coiffure des réseaux très-déliés. Les femmes recherchent la parure avec passion; elles portent, comme les hommes, des colliers de nacre mêlés de noyaux de fruits et de coquillages. La principale occupation des hommes et des femmes, est de filer le lin, le chanvre, le coton; ils en font des sacs, des filets et des réseaux; ils fabriquent aussi des paniers. Toujours nomades, ils ne cultivent guère qu'un peu de maïs, et se nourrissent principalement de gland et du produit de leur chasse et de leur pêche. Leurs habitations temporaires consistent en huttes circulaires de 2 mètres de diamètre sur 3 de hauteur, on y entre en rempant par un trou pratiqué en terre. Chaque tribu est soumise à l'autorité d'un chef absolu, qui n'entreprend rien sans avoir pris l'avis du *puplem,* espèce de devin et prêtre-médecin. Les armes des naturels de la Californie sont l'arc et les flèches; quelques tribus ont des massues et des lances. Une de leurs ruses de chasse la plus curieuse, est celle qu'ils emploient contre les cerfs: revêtus de peaux de cerfs, auxquelles la tête et le bois tiennent encore, ils se rendent dans les clairières des forêts, et, à demi-cachés par les hautes herbes, ils imitent si bien ces timides hôtes des forêts, que ceux-ci accourent à l'appeau sans défiance, et tombent bientôt percés d'un trait mortel.

Nous terminerons cette description de l'État de Californie, en empruntant à une publication récente, l'*Annuaire des Deux-Mondes,* le tableau des différentes routes qui mènent des États orientaux de l'Union américaine en Californie.

Routes de mer. — Première route: de New-York à Chagres, par navire à vapeur, 750 lieues, 17 jours; — de Chagres à Panama, par canot et par mules, 20 lieues, 2 jours; — de Panama à San-Francisco, par navire à vapeur, 1,200 lieues, 20 jours.

Deuxième route : de New-York à San-Francisco, en doublant le cap Horn, par navire à voile, 6,000 lieues, 6 mois.

Routes de terre. — Première route : de Saint Louis-Missouri à San-

Francisco, à cheval, en chariot ou avec mules, 800 lieues, 115 jours.

Deuxième route : de l'État d'Arkansas à San-Francisco, à cheval ou en chariot, 900 lieues, 110 jours.

Route mixte. — De New-York à Vera-Cruz, par navire à vapeur, 750 lieues, 17 jours ; — de Vera-Cruz à Acapulco, par mules, 100 lieues, 6 jours ; — d'Acapulco à San-Francisco, par navire à vapeur, 700 lieues, 15 jours.

Nous ajouterons que M. Daniel Webster a présenté au Congrès un projet de chemin de fer qui devait aller de Saint-Louis-Missouri à San-Francisco, l'espace à parcourir est de 450 à 500 lieues : nous ignorons encore quelle sera la fortune de ce projet ; mais dans ce pays de merveilles industrielles, nous devons toujours nous attendre à voir réaliser les choses, même les plus discutables.

LIVRE CENT ONZIÈME.

Coup-d'œil sur les monuments d'une antique civilisation, observés sur le Territoire des États-Unis. — Quelques détails sur les principales tribus indiennes des Territoires de l'ouest du Mississippi.

Les peuples sauvages de l'Amérique septentrionale paraissent avoir succédé à des peuples plus anciens et plus civilisés, à en juger par les monuments découverts, depuis la fin du dix-huitième siècle jusque dans ces derniers temps, sur différents points du Territoire de l'Union. Du moins il est certain que ces peuplades n'ont aucune Tradition qui se rapporte à ces monuments. Mettant à profit les descriptions qui en ont été faites par différents voyageurs, et surtout les savantes recherches de M. Warden sur ce sujet, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur ces débris antiques : ce sera en donner une idée suffisante. Nous ne pouvons, dans un ouvrage destiné à résumer toutes nos connaissances géographiques, passer sous silence des monuments qui se rattachent à une question qui sera longtemps insoluble, celle de savoir si l'Amérique a possédé une population autochthone, ou si elle a été peuplée par des races appartenant à l'ancien continent.

Les monuments antiques trouvés jusqu'à ce jour sur l'immense Terri-

toire de l'Union appartiennent à cinq classes principales, savoir : *tombeaux, murailles, inscriptions, idoles, momies.*

Les tombeaux consistent en tertres, que l'on désigne communément sous le nom de *tumuli.* Ordinairement ils sont en terre, et quelquefois en pierres. Construits à peu près sur le même modèle, ils ne diffèrent que par les dimensions qui, en général, sont plus considérables dans la partie méridionale des États-Unis que dans la partie septentrionale. Vers le nord ils ont 3 à 4 mètres de diamètre à leur base, et 1 à 2 mètres de hauteur; vers le sud ils couvrent une surface de plusieurs arpents, et ont 25 à 30 mètres d'élévation. Sur la *Kaskaskia,* petite rivière qui parcourt l'État d'Illinois et va se jeter dans le Mississippi, il existe vis-à-vis de la ville de Saint-Louis plus de 100 *tumuli,* formant différents groupes. L'un de ces tombeaux a 35 mètres de hauteur et 200 de diamètre à sa base. Un autre, situé dans le district appelé *American Bottom,* a la forme d'un parallélogramme : il a 750 mètres de circuit et 30 de hauteur. Non loin des rives de l'Ohio, entre deux de ses affluents appelés la *Petite Grave-Creek* et la *Grande Grave-Creek,* se trouve le *Grand Tombeau* (*Big-Grave*), qui a 100 mètres de diamètre à sa base et 30 de hauteur. Le sommet est creusé en forme d'amphithéâtre, avec un rebord de 2 à 3 mètres d'épaisseur. Une ouverture pratiquée dans ce tombeau y a fait découvrir plusieurs milliers de squelettes humains.

Ces deux monuments funéraires sont les plus grands que l'on ait encore observés, à l'exception du *Mont Joliet,* situé dans l'État d'Illinois, et qui paraît être aussi un *tumulus :* c'est évidemment un monument de l'art. Il a environ 350 à 400 mètres de longueur sur 200 à 300 de largeur. Quant à ceux de moindre dimension, ils sont dans certains lieux tellement nombreux, qu'il est impossible de ne pas admettre qu'à l'époque de leur construction la population indigène était beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ainsi, au nord et à une petite distance de Saint-Louis, on compte jusqu'à 27 *tumuli* groupés, tous de forme et de grandeur différentes, mais, ce qui est assez remarquable, tous alignés du nord au sud ; la plupart ont la forme d'un carré oblong. Assez ordinairement ces tombeaux sont situés sur le bord des rivières.

Dans l'État d'Indiana il existe aussi un grand nombre de tertres qui ont depuis 1 jusqu'à 10 mètres de hauteur; plusieurs sont construits en pierres entassées les unes sur les autres : l'un de ceux-ci a 3 mètres de hauteur et 55 de circonférence. L'État d'Illinois en offre environ 150 dans un espace de 6 ou 7 lieues au-dessus et au-dessous de la Kaskaskia. Enfin, pour

donner une idée du grand nombre de ces monuments, il suffit de dire que dans le seul État de la Louisiane, M. Brackenridge estime qu'il y en a plus de 3,000 [1].

Ce qui peut faire apprécier le degré de civilisation du peuple qui les a érigés, ce sont les objets fabriqués qu'on y a découverts. Une courte énumération de ces objets fera voir qu'on s'est plu à exagérer l'état de cette civilisation, bien qu'elle soit supérieure à celle des indigènes de nos jours, qui du reste ne construisent aucune sépulture de ce genre.

On a trouvé dans la plupart de ces tombeaux des haches assez semblables à celles dont les tribus américaines se servent encore à la guerre ; des pilons en pierre, des vases de terre, des médailles en cuivre, des pointes de flèches du même métal, des chapelets dont les grains étaient passés dans un fil de lin, des têtes de pipe en cuivre mal battu, des poteries assez bien conservées et formées de silex et d'argile. Dans un des tertres des environs de Marietta, ville de l'État d'Ohio, on a découvert quelques pièces de cuivre qui paraissent avoir formé le devant d'un casque. Un des tertres ouverts près de Circleville, dans l'État d'Ohio, a présenté une grande quantité de pointes propres à armer des flèches, et la poignée d'une petite épée faite en corne de cerf. Dans un autre *tumulus* des environs de la même ville, se trouvaient des couteaux et des haches en pierre. Près de Louisville, dans l'État de Kentucky, on a trouvé, avec des ossements humains, des pointes de flèches en silex.

On a cherché à évaluer l'antiquité de ces tombeaux par la dimension des arbres qui croissent sur leurs sommets et dans les fossés qui les entourent ; mais on conçoit que cette évaluation ne peut être qu'approximative, attendu que ces arbres n'y ont point été plantés par ceux qui ont élevé ces monuments, et qu'ils y ont poussé naturellement à une époque plus ou moins ancienne. Cependant des *platanes* de l'espèce appelée *platanus occidentalis* indiquèrent par la grosseur de leur tronc et par le nombre des couches concentriques qui le formaient un nombre d'années assez considérable. Lorsque des Français fondèrent, en 1788, la ville de Marietta, qu'ils nommèrent ainsi en l'honneur de la reine Marie-Antoinette, les tertres qui s'élèvent près de son emplacement étaient couverts d'arbres de dimensions prodigieuses. Quelques-uns paraissaient avoir près de 500 ans ; mais ils étaient postérieurs à d'autres arbres morts de vétusté, dont les troncs pourris avaient 3 à 4 mètres de diamètre, et tout portait à croire qu'il y

[1] *H. Brackenridge* : On the population and tumuli of the aborigenes of North America.

avait eu antérieurement à ceux-ci d'autres arbres dont on retrouvait les débris décomposés. Un bouleau qui présentait 136 cercles d'accroissement paraissait avoir pris la place d'un arbre d'une autre espèce. « Si donc nous « admettons, dit à ce sujet le docteur Cutler, que les arbres actuels aient « 450 ans, et que les anciens en aient eu autant, il résulterait que ces « ouvrages ont été abandonnés depuis 900 ; et en supposant qu'ils aient « été occupés l'espace de 100 ans, leur origine remonterait au moins « à 1,000 ans. » On conçoit, nous le répétons, que ces arbres, ayant poussé spontanément, soient postérieurs de plus d'un siècle à l'érection de ces *tumuli*, ce qui porterait l'antiquité de ceux-ci à près de 12 siècles. En général, on a remarqué sur ces monuments des arbres aussi grands et probablement aussi vieux que ceux des antiques forêts voisines.

Cependant nous devons faire remarquer que les monuments funéraires dont nous venons de parler paraissent être d'une époque plus ancienne que d'autres dont nous allons dire un mot, et qui, mal observés d'abord, ont été le sujet de suppositions fort singulières.

Sur les bords du Merameg, ou *Maramec*, appelé aussi *Merrimack*, affluent du Mississippi, MM. Say et Peale remarquèrent une foule de tombeaux qui avaient déjà été explorés et qui passaient pour renfermer les ossements d'une race d'hommes au dessous de la taille ordinaire : on avait même donné le nom de Lilliput à cet emplacement, que l'on regardait comme contenant les restes d'une ville qui avait été habitée par des pygmées. Enfin, comme on avait trouvé dans un de ces tombeaux la tête d'un vieillard sans dents, on en avait conclu qu'il avait existé dans le voisinage de cette ville une race d'hommes ayant les mâchoires comme celles des tortues. Ces tombeaux ne s'élèvent pas comme les autres au-dessus du sol ; ont les reconnaît aux pierres verticales qui les entourent, et dont on n'aperçoit que les extrémités ; d'autres pierres placées horizontalement les recouvrent. Ce qui a fait supposer l'antique existence d'une peuplade de nains dans la contrée, c'est que les tombes n'ont ordinairement qu'environ 1 mètre de longueur, fait qui s'est trouvé expliqué tout naturellement par la découverte d'un squelette bien conservé, qui avait les os des jambes repliés contre les cuisses. Ces os paraissent avoir été disséqués, comme c'est encore la coutume chez quelques tribus de l'Amérique du nord. Tout porte à croire enfin que ces tombes contiennent les restes d'un peuple plus moderne que celui qui a élevé les tertres. Mais cependant ce peuple était d'une autre rare que les Indiens d'aujourd'hui : ces derniers sont grands,

minces et bien faits, tandis que ceux dont on retrouve les sépultures sur les bords du Maramec étaient courts et trapus.

Examinons maintenant les grandes constructions en terre, en pierres et en briques : elles offrent d'autant plus d'intérêt qu'elles semblent annoncer un plus haut degré de civilisation que l'érection des monuments funéraires que nous venons de passer en revue. Elles consistent en murailles de terre qui s'élèvent parallèlement sur le sol, et en murailles souterraines quelquefois en terre, et d'autres fois en briques et en pierres. On a considéré les premières comme des restes de fortifications, et en effet tout semble annoncer qu'elles ont été faites dans un but stratégique. Elles se composent de parapets et de fossés, avec cette particularité que les portes s'ouvrent toutes du côté du levant. Quelques-unes sont surtout remarquables par leur étendue. Celle que l'on voit près de la ville de Chillicothe, dans l'État d'Ohio, couvre plus de 40 hectares de superficie; c'est une muraille en terre de 4 mètres de hauteur sur 5 d'épaisseur à sa base, entourée de tous côtés, excepté de celui de la rivière, d'un fossé large d'environ 7 mètres. La plupart, situées sur le bord des rivières, sont de forme rectangulaire, et ont plus de 200 mètres de longueur et 180 de largeur; d'autres, placées à quelque distance des cours d'eau, sont circulaires et ont rarement plus de 50 mètres de diamètre. Des travaux semblables s'étendent d'un côté depuis les bords méridionaux du lac Érié jusqu'au golfe du Mexique, et de l'autre sur les rives du Missouri, et depuis ce cours d'eau jusqu'aux montagnes Rocheuses.

A partir de l'embouchure du Cataragus-Creek, dans le lac Érié, dit M. Warden, on rencontre une ligne de ces fortifications qui s'étendent l'espace de 30 kilomètres vers le sud, et qui ne sont éloignées les unes des autres que de 6 à 8 kilomètres. Dans la partie occidentale de l'État de New-York, on trouve les vestiges d'une ville défendue par des forts, et dont l'emplacement paraît avoir occupé plus de 202 hectares. « L'ancienne « fortification découverte par le capitaine Carver, près du lac Pépin et du « Missouri, par 43° 50′ de latitude nord, a près d'un mille d'étendue. Elle « est de forme circulaire, et la surface qu'embrassent ses remparts pour- « rait contenir 5,000 hommes. »

« Quoique ces ouvrages, dit Carver, aient été déformés par le temps, on « en distingue néanmoins les angles, qui paraissent avoir été construits « suivant les règles de l'art militaire et avec autant de régularité que si « Vauban lui-même en eût tracé le plan. »

L'État de New-York possède, dans le comté d'Onondoga, et dans le dis-

trict de Pompey, les restes d'une ville antique qui a dû occuper une superficie d'environ 203 hectares; à l'est et au nord, il existe une descente perpendiculaire d'environ 35 mètres de profondeur, dans un ravin au fond duquel coule un ruisseau. Trois forts de forme circulaire, éloignés l'un de l'autre de 3 lieues, forment un triangle qui embrasse la ville [1].

Aux environs de Newark, dans l'État d'Ohio, au sud du Racoon-Creek, affluent du Licking, s'étendent, sur une longueur de 17 kilomètres et sur une largeur de 12, des fortifications antiques d'une grande importance. On remarque à l'ouest un fort de forme ronde occupant une superficie de 90 mètres carrés, et communiquant par deux murailles parallèles en terre, hautes de 3 mètres, avec un fort octogone dont les murs sont de la même hauteur, et qui couvre une surface de 160 mètres carrés. On entre dans ce fort par huit ouvertures d'environ 5 mètres de large, défendues chacune par un tertre dont la hauteur et l'épaisseur égalent celles des murs extérieurs. A 6 milles au sud-est du premier fort rond, s'en élève un second de la même forme et de la même dimension, mais dont les murailles ont 10 mètres de hauteur, et qui est environné d'un fossé profond. Vis-à-vis l'entrée de ce fort, se prolonge, vers le nord-est, une double muraille qui forme un passage conduisant à un fort carré occupant 80 mètres de superficie, et communiquant, par deux passages formés de murailles parallèles, à une muraille bâtie en demi-cercle, et défendue à chaque extrémité par deux tours rondes. Du fort carré on communique, par un chemin couvert formé de deux murs en terre, avec le fort de forme octogone; enfin, près de celui-ci, s'étend vers le nord et vers le sud un autre chemin couvert, dont les extrémités sont défendues aussi par deux tours rondes.

A 4 ou 5 milles au nord-est de Sommerset, on remarque un grand fort de forme presque triangulaire; il diffère de la plupart des autres moins par la forme que par sa construction : les murs se composent de quartiers bruts de rochers, qui ne présentent aucune trace d'instruments de fer; au centre s'élève un môle en pierres, construit en forme de pain de sucre et haut de 4 à 5 mètres

Près de Marietta, des restes de vastes constructions paraissent représenter une ville carrée de 160 mètres de superficie, défendue par des chemins couverts et deux forts, l'un carré et l'autre rond. Mais malgré l'incertitude où l'on est, si quelques-unes de ces constructions ont pu être des villes, celle qui par son étendue pourrait avoir renfermé des habitants est

[1] M. *de Witt Clinton :* Mémoire sur les antiquités de la partie septentrionale de New-York; 1820.

l'ensemble de fortifications que l'on remarque à 5 ou 6 milles de Chillicothe. On y remarque un ouvrage circulaire environné de murs et de fossés, qui paraît être un enclos sacré destiné aux sépultures : la grande quantité d'ossements que l'on y a trouvés semble prouver qu'une nombreuse population a demeuré au milieu des fortifications qui ont dû former l'enceinte de la ville.

Nous avons vu plus haut que des officiers instruits ont trouvé dans quelques-uns de ces travaux des traces d'une certaine connaissance de l'art militaire : rien ne peut mieux justifier cette opinion que les anciennes fortifications que l'on remarque sur une colline escarpée qui borde la rive gauche du Petit-Miami, à une dizaine de lieues de Cincinnati, dans l'État d'Ohio. Ces fortifications, qui occupent une longueur de 1,600 mètres du sud au nord, et une largeur de 5 à 600 mètres, présentent une suite d'angles saillants et rentrants qui leur donne beaucoup de ressemblance avec les travaux des modernes. Les murailles en terre, hautes de 6 à 8 mètres, en ont 20 d'épaisseur à leur base.

Dans l'État de Kentucky, on voit, sur un terrain élevé, près des sources de l'Hikmans-Creek et de la ville de Lexington, les restes d'une ancienne cité qui a dû être considérable. Elle occupe une étendue de 2 à 300 hectares, sa forme est celle d'un polygone irrégulier à sept côtés inégaux, dont le plus grand a 360 mètres de longueur et le plus petit 120.

Dans l'État d'Arkansas, dit M. Warden, M. Savage a découvert, près de la rivière de Saint-François, les ruines d'une ville fortifiée d'une grande étendue, et les débris d'une citadelle construite en briques et en ciment. Des arbres, dont quelques-uns paraissaient avoir plus de 300 ans, avaient pris racine sur ces murailles.

Dans l'État de Missouri, parmi d'anciens travaux de fortifications, on cite une muraille en terre, longue de 1,210 mètres, haute de 3 et épaisse de 25 à sa base, qui s'étend sur le bord du Missouri. Un autre, de 2 mètres de hauteur, va depuis l'extrémité de la précédente jusqu'à la distance de 1,100 mètres.

Toutes ces constructions ne sont réellement remarquables que parce qu'elles ne peuvent être attribuées aux ancêtres des Indiens d'aujourd'hui, qui n'en élèvent aucune de cette importance ni de cette solidité. Le peuple qui les a faites était certainement plus avancé en civilisation que les misérables sauvages qui errent dans les contrées occidentales de l'Amérique du nord ; mais cette civilisation n'est point à comparer à celle des Mexicains et des Péruviens, et encore moins à celle des antiques nations de l'ancien continent.

Cependant, comme si ce n'était pas assez de trouver sur le territoire des États-Unis les traces d'un peuple antérieur à la population actuelle, des restes de constructions en pierres, remarquables par leur régularité, nous révèlent dans la même contrée l'existence d'une nation plus avancée en civilisation que celle qui a élevé cette foule de tertres et ces nombreuses fortifications dont nous n'avons présenté qu'un aperçu rapide. A 2 milles de Louisiana, sur le Noyer-Creek, ruisseau qui se jette dans le Mississippi, s'élèvent quelques-uns des monuments dont nous voulons parler. L'un d'eux, construit en pierres informes, a 18 mètres de longueur et 72 de largeur : c'est un bâtiment divisé en quatre salles, dont la première est aussi grande que les trois autres ensemble. Un petit bâtiment carré à l'extérieur, mais qui renferme deux salles de même forme, séparées par une de forme ovale, se remarque à quelque distance de là. Ces édifices présentent des voûtes assez bien faites, construites en petites pierres taillées avec régularité. On peut attribuer encore à la même nation des murailles tantôt parallèles, tantôt circulaires, ou d'une forme oblongue fort allongée, que l'on suppose avoir été bâties pour former des enceintes destinées à la célébration des jeux ; la plupart de ces constructions sont aussi en pierres. Enfin, il est probable qu'ils appartiennent au même peuple ces puits construits en briques, que des fouilles ont fait découvrir sur les bords de la Delaware.

Telles sont les grandes constructions que des populations inconnues ont laissées sur le sol des États-Unis. M. Brackenridge en porte le nombre à plus de 5,000. Il nous reste à parler de quelques antiquités moins considérables, mais non moins intéressantes. Au premier rang se place un rocher de gneiss, trouvé sur le bord de la mer, à l'embouchure de la rivière de Taunton, dans l'Etat de Massachusetts, et chargé de figures que l'on a considérées comme des hiéroglyphes et de caractères que l'on a regardés comme phéniciens : ce qui prouverait que l'Amérique a été connue des anciens. Mais, malgré l'opinion de Court de Gébelin et de quelques auteurs récents, tels que MM. Yates et Moulton, l'origine qu'on a voulu assigner à ce monument nous semble loin d'être prouvée. En effet, selon nous, ou le monument est phénicien, et alors l'inscription ne doit présenter que des caractères appartenant à l'alphabet des Phéniciens, ou il est étranger à ce peuple, et dans ce cas il n'offrira que de faibles analogies avec son écriture : et c'est en effet ce que nous remarquons dans l'inscription hiéroglyphique en question. En retranchant de cette inscription sept ou huit figures d'hommes et d'animaux qui n'ont jamais pu être tracées par une main phénicienne, tant elles sont grossières, il reste plus de 80 caractères, par-

mi lesquels on en trouve à peine 7 ou 8 qui aient quelque ressemblance avec les lettres phéniciennes. Du reste, nos doutes à l'égard de l'origine de ce monument ne lui ôtent pas même à nos yeux tout l'intérêt qu'il mérite : il est assez remarquable sous d'autres rapports. Il n'est visible qu'à la marée basse ; sa hauteur est d'environ 2 mètres, et sa largeur, à sa base, est de 3 à 4 mètres. Sa surface est polie, et peut-être même sa masse a-t-elle été taillée, car il est à trois faces, terminé en pointe, imitant grossièrement la forme d'une pyramide. Les caractères et les figures qui couvrent l'une de ses faces ne sont gravés qu'au trait ; mais la profondeur des lignes qui n'excède pas un centimètre, et dont la largeur varie de deux à trois centimètres, annonce qu'elles ont été faites avec un instrument de fer qui devait avoir la forme d'un segment de cylindre : ce qui annonce la connaissance de plusieurs arts que ne possèdent point les sauvages de l'Amérique septentrionale.

A *Bollovs-Falls*, dans l'Etat de Vermont, au sud de la rivière de Connecticut, on découvrit en 1823 un roc de 2 mètres de longueur et de 1 de hauteur, qui est chaque année couvert pendant les grosses eaux, et sur lequel sont gravées en creux des figures humaines. A l'extrémité de ce rocher, une tête d'homme sculptée en relief est d'autant plus remarquable qu'elle a été peu endommagée par le mouvement des eaux, et qu'elle a conservé presque tout son caractère original. Le nez, la bouche et les yeux sont presque détruits, mais le front, les joues et le menton sont, il est vrai, bien conservés, et attestent que ce travail est d'une main assez habile. Ce qui reste de cette tête n'offre aucun des caractères des naturels de nos jours.

Nous pourrions citer dix ou douze autres exemples d'inscriptions ou de sculptures gravées sur des rochers dans différentes parties du territoire de l'Union, et qui ne sont point l'ouvrage des peuplades actuelles. Le plus remarquable de ces monuments est un rocher de grès très-dur, situé au confluent de l'Elk et de la Kanhava. Sur l'un des côtés du rocher, on a gravé une tortue, un aigle avec les ailes déployées, un enfant dont les traits sont bien sculptés, et plusieurs figures au nombre desquelles on distingue celle d'une femme. Sur l'autre côté on remarque, parmi d'autres figures celle d'un homme dans l'attitude d'une personne qui prie, et dont la tête est terminée en pointe ou coiffée d'un bonnet pointu. Plus loin, une figure semblable est suspendue à une corde par les talons. On doit s'étonner de la patience qu'il a fallu pour graver ces figures sur un roc tellement dur que l'acier peut à peine l'entamer.

Un autre rocher a mérité d'attirer l'attention des antiquaires ; il est calcaire, et a été détaché de la chaîne qui borde le Mississippi près de Saint-Louis. Sa longueur est de 2 à 3 mètres, et sa largeur de 1 mètre à 1 mètre 50 centimètres. Il porte l'empreinte assez bien sculptée de deux pieds d'hommes.

Les idoles et les vases que l'on a trouvés, soit dans des tombeaux, soit dans d'autres constructions, ne ressemblent pas plus que ces mêmes constructions aux objets qui sortent aujourd'hui des mains des sauvages de l'Amérique. L'une de ces idoles, découverte dans un *tumulus* près de Nashville, dans l'Etat de Tennessée, représente le buste d'un homme ; son bras et son visage étaient mutilés, mais sur le sommet de sa tête étaient sculptés une tresse et un gâteau. Dans une antique forteresse située sur le Cany, affluent de la rivière de Cumberland, on a découvert, dit M. Warden, à un mètre de profondeur, un vase composé de trois têtes jointes ensemble par derrière auprès de leur sommet, au moyen d'un col qui s'élève au-dessus de ces têtes d'environ 1 décimètre. Le col a 2 décimètres de circonférence ; il est creux aussi bien que les têtes, et peut contenir une pinte de liquide. Ce vase est fait d'une argile durcie par le feu ; il est peint : les figures surtout sont ornées de couleurs variées, que l'humidité du sol n'a point altérées, bien qu'il ait dû être enfoui pendant des siècles. Les savants américains qui en ont donné la description, ont trouvé dans ces figures les caractères qui distinguent les peuples tatars. On a prétendu aussi que l'idole que nous venons de citer ressemblait à celle que Pallas a recueillie dans la Russie méridionale. Mais nous ferons observer à ce sujet que de pareils traits de ressemblance dans des monuments grossiers des arts ne sont pas suffisants pour en conclure qu'ils ont une origine commune. Dans tous les pays, les premiers essais de l'homme dans les arts du dessin offrent nécessairement un certain degré d'analogie ; il serait téméraire d'y chercher des caractères de race : rien ne ressemble plus à la laide physionomie d'un Tatar ou d'un Mogol que le premier essai de figure humaine sorti des doigts grossiers d'un sauvage de l'Amérique ou de l'Océanie.

Il ne nous reste plus qu'à parler des momies des anciens peuples de l'Amérique septentrionale. On en a trouvé plusieurs dans des cavernes calcaires de l'État de Kentucky, principalement dans celle du *Mammouth*, qui a été ainsi nommée, dit M. Warden, à cause de sa grande étendue, qui est de 16 kilomètres de longueur, et de 35 en y comprenant ses différents embranchements. Toutes ces cavernes renferment une grande quan-

[1] Archælogia americana, p. 211 et 238.

tité de nitre. On y a découvert des momies, à des profondeurs plus ou moins considérables, dans des couches de terre saturées de cette substance. L'une d'elles se trouvait à 3 mètres au-dessous du sol ; elle était placée dans une sorte de cercueil composé de plusieurs pierres, dont une formait le dessus. Elle était accroupie, comme dans certains tombeaux dont nous avons parlé ; elle avait les genoux repliés sur la poitrine, les bras croisés et les mains passées l'une sur l'autre, à la hauteur du menton. Toutes les parties du corps étaient parfaitement conservées, mais tellement desséchées, que, malgré une stature de 1 mètre 75, elle ne pesait pas plus de 6 à 7 kilogrammes. On n'y remarquait aucune incision qui indiquât que les viscères en aient été retirés. Elle n'était recouverte d'aucun bandage, ni d'aucune substance aromatique ou bitumineuse ; mais elle était revêtue de quatre enveloppes différentes : la plus inférieure se composait d'une sorte d'étoffe faite de ficelle double, tordue d'une manière toute particulière, et de grandes plumes brunes entrelacées avec beaucoup d'art ; la seconde était de la même étoffe, mais sans plumes ; la troisième était d'une peau de daim sans poil ; et la quatrième et dernière, d'une peau de daim avec le poil.

Le savant docteur Mitchill, en décrivant une momie absolument semblable, trouvée aux environs de Glasgow, dans le Kentucky, a cherché à établir, sur la ressemblance qui existe entre la toile en ficelle, le tissu en plumes qui lui servaient d'enveloppe, et les étoffes semblables que fabriquent les habitants des îles de l'Océanie, la preuve que les premiers habitants de l'Amérique septentrionale étaient originaires de la Malaisie : ainsi, d'un côté nous voyons des savants américains prétendre, les uns d'après quelques signes grossièrement gravés, que les Phéniciens ont connu l'Amérique ; les autres, d'après des figures mal ébauchées, que la population primitive du nord de ce continent était sortie de la Mongolie ; les autres enfin, d'après des tissus que tous les peuples qui sont au même degré de civilisation peuvent fabriquer de même, que cette population était originaire de l'Océanie.

Ne nous hâtons donc point de tirer, de la présence des différents monuments que nous venons de passer en revue, aucune conséquence sur l'origine de la population américaine : de nouvelles recherches sont nécessaires pour arriver à des résultats satisfaisants. Jusque là nous serions plutôt porté à croire que les Indiens de nos jours ont dû se répandre dans l'Amérique septentrionale après qu'une nation plus policée en avait été en possession et avait émigré dans d'autres contrées. Peut-être est-ce cette même nation qui, au septième ou au douzième siècle de notre ère, quitta ses

anciennes possessions pour aller conquérir le Mexique; ce qui s'accorderait assez avec la date présumée de quelques-uns des monuments que nous avons cités, et entre autres des tombeaux. Les populations les plus septentrionales qui, jusque-là, avaient été contenues dans leurs limites par cette nation, qui pourrait bien être celle des Toultèques ou celle des Aztèques, l'auront remplacée sur le territoire des Etats-Unis, où elles sont restées étrangères à sa civilisation, ignorant l'art de construire ces énormes tombeaux, que l'on ne peut comparer qu'aux *tumuli* des anciens, celui d'élever des retranchements, pour se mettre à l'abri des attaques de l'ennemi, celui de travailler le fer, de le convertir en acier, et d'en fabriquer des instruments propres à graver des inscriptions et des figures sur des rochers d'une grande dureté, ignorant enfin les diverses branches d'industrie dont on retrouve les traces dans les monuments restés abandonnés.

On sait en effet que le Nouveau-Monde offre à différentes époques, dans ses souvenirs historiques, le même mouvement de migration des peuples du nord vers le sud, que l'ancien continent : ainsi les *Toultèques* parurent pour la première fois au Mexique vers l'an 648 de notre ère; les *Chichimèques* en 1170; les *Nahualtèques* en 1178; les *Acolhues* et les *Aztèques* en 1196. On sait aussi, comme le fait remarquer M. de Humboldt, que les Toultèques introduisirent au Mexique la culture du maïs et du coton; qu'ils construisirent des villes, des chaussées, et surtout ces grandes pyramides que l'on admire encore aujourd'hui, et dont les faces sont très-exactement orientées; qu'ils connaissaient l'usage des peintures hiéroglyphiques; qu'ils savaient fondre les métaux et tailler les pierres les plus dures, et qu'enfin leur année solaire était plus parfaite que celle des Grecs et des Romains[1].

Dans la rapide énumération des nouveaux territoires qui se partagent aujourd'hui l'immense contrée située à l'ouest du Mississippi, nous n'avons fait que nommer les tribus indiennes qui erraient dans leurs vastes plaines ou vivaient à l'ombre de leurs forêts. Nous allons maintenant entrer dans quelques détails relativement aux plus importantes.

La puissante nation des *Sioux* est la terreur de toutes les peuplades sauvages, depuis le pays des Indiens-Serpents et la rivière du Corbeau au nord usqu'au confluent du Missouri et du Mississippi; elle se divise en plusieurs

[1] Nous renvoyons pour de plus amples détails, à l'intéressant ouvrage que le bureau des affaires indiennes des États-Unis, vient de publier sous ce titre : Historical and statistical information respecting the history, condition and prospects of the indian tribes of the United-States; Philadelphie, 1851, in-4°. V.A. M-B.

tribus. Les *Minoa-Kantongs,* ou gens du Lac, s'étendent de la prairie du Chien à la prairie des Français, et sont subdivisés en quatre tribus qui obéissent à différents chefs. Ils passent pour les plus braves de tous les Sioux, et sont beaucoup plus civilisés que les autres; eux seuls font usage de canots. Ils construisent des cabanes de troncs d'arbres et s'adonnent à la culture de la terre; mais, quoiqu'ils récoltent un peu de maïs et de fèves, l'avoine sauvage, que la nature fournit à presque tout le nord-ouest de ce continent, leur sert principalement en guise de pain. Cette bande est généralement pourvue d'armes à feu. La bande des *Waspetongs,* ou «gens de feuille,» erre dans le pays compris entre la prairie des Français et la rivière Saint-Pierre. Les *Sassitongs,* divisés en deux tribus, chassent sur le Mississippi depuis la rivière Saint-Pierre jusqu'à celle du Corbeau. La bande vagabonde des *Yanetongs* du nord et du sud maintient son indépendance dans les vastes solitudes qui s'étendent entre la rivière Rouge et le Missouri; elle s'y confond en quelque sorte avec celle des *Titons,* également divisée en branche du nord et du sud, et dispersée sur les deux rives du Missouri, depuis la rivière du Chien jusqu'au pays des Mahas et des Minetares. Le bison fournit à ces deux bandes la nourriture, le vêtement et l'habitation, ainsi que les selles et les brides de leurs chevaux, dont elles possèdent des troupeaux innombrables. La bande des *Waschpecontes,* la plus petite enfin, fait la chasse vers les sources de la rivière des Moines. Elle fournit aux Yanetongs du nord et aux Titons le peu de fer dont ils ont besoin; du reste, ils paraissent être les plus indolents et les plus stupides de la nation.

Les Sioux sont incontestablement les plus belliqueux et les plus indépendants des Indiens établis sur le territoire des Etats-Unis. La guerre est même leur passion dominante; ils connaissent l'art de faire des retranchements en terre pour y mettre leurs femmes et leurs enfants à l'abri des flèches et des balles, lorsqu'ils craignent une attaque subite de l'ennemi. Du reste, les marchands peuvent voyager parmi eux en toute sûreté, en ayant soin cependant de ne point blesser le point d'honneur de ces sauvages. D'un autre côté, jamais aucun voyageur n'a démérité dans leur esprit en cherchant à tirer vengeance d'une injure qu'il aurait reçue d'un de leurs compatriotes. Les objets qu'ils vendent aux Américains sont des peaux de tigres, de daims, d'élans, de castors, de loutres, de martres, de renards blancs, noirs et gris, de rats musqués et de ratons. Leur prononciation gutturale, leurs pommettes saillantes et tout l'ensemble de leurs traits, leurs mœurs et leurs traditions, confirmées par le témoignage des nations voisines,

tout porte à faire croire qu'ils ont émigré de la partie nord-ouest de l'Amérique. Ils écrivent en hiéroglyphes comme les Mexicains.

Les *Chippeway* ou *Chipeouays* habitent dans l'ouest et le sud du lac Supérieur, sur les lacs de Sable, Sangsue, des Pluies et Rouge, ainsi qu'aux sources des rivières Chipeouay, Sainte-Croix, Rouge, Mississippi et Corbeau; ils se divisent, comme les Sioux, en plusieurs bandes. Ceux qui résident sur les lacs de Sable et Sangsue sont désignés par les voyageurs sous le nom de *Sauteurs;* mais ceux des rivières Chipeouay et Sainte-Croix s'appellent les *Folle-Avoine-Sauteurs.* Les *Crées* ou *Cries* résident sur le lac Rouge. Les *Oloways* habitent la côte nord-ouest du lac Michigan et les bords du lac Huron. Les *Muscononges,* sur les bords de la rivière Rouge, près du Ouinipeg, par conséquent hors du territoire américain, restent en liaison intime avec les autres Chipeouays, et n'en sont pas encore le dernier chaînon.

Pendant deux siècles, les Chipeouays et les Sioux se sont fait une guerre acharnée, jusqu'en 1805, où M. Pike les réconcilia. Les Chipeouays ont plus de douceur dans le caractère et plus de docilité que les Sioux, plus de sang-froid et de résolution dans les combats. Les Sioux attaquent avec impétuosité; les Chipeouays, protégés d'ailleurs par un pays entrecoupé d'une multitude de lacs, de ruisseaux et de marais impénétrables, se défendent avec adresse et prudence. Ils ont au surplus l'avantage de posséder tous des armes à feu, tandis que la moitié des Sioux n'est armée que de flèches, dont le coup n'est point sûr dans les bois. Les Chipeouays ont un penchant indicible pour les liqueurs fortes, entretenu par les marchands qui encouragent ce goût funeste, afin d'obtenir leurs fourrures à plus vil prix. Des hiéroglyphes sculptés en bois de pin ou de cèdre remplacent également chez eux le langage écrit.

Les beaux traits des *Ménomènes,* que les Français appelaient *Folle-Avoine,* ont charmé tous les voyageurs. Leur physionomie respire à la fois la douceur et une noble indépendance; ils ont le teint plus clair que celui des autres indigènes, des yeux grands et expressifs, de belles dents, la stature moyenne et proportionnée, la taille bien prise, beaucoup d'intelligence et des mœurs patriarcales. Ils demeurent sous des huttes fort spacieuses et construites avec des nattes de jonc, à la manière des Illinois; ils couchent sur des peaux d'ours et d'autres bêtes qu'ils ont tuées à la chasse. Le sirop d'érable forme leur boisson aux repas. Quoique peu nombreux, ils sont respectés de leurs voisins, notamment des Sioux et des Chipeouays; les blancs les estiment comme des protecteurs et des amis. Les limites incer-

taines de leur terrain de chasse s'étendent jusqu'au Mississippi ; mais leurs villages sont situés sur la rivière *Ménomène* et sur la *baie Verte,* golfe du lac Michigan. Ils parlent entre eux une langue particulière qu'aucun blanc n'a jamais pu apprendre, mais tous comprennent l'algonquin.

Les *Winebagos* ou *Winebaiges,* que les Français ont appelés *Puants,* résident sur les rivières Wisconsin, des Rochers, des Renards, et sur la baie Verte : leurs villages sont très-concentrés. Ils parlent le même langage que les Ottos de la rivière Plate, et descendent, selon leurs propres traditions, d'une peuplade qui a émigré du Mexique pour se soustraire à l'oppression des Espagnols. Ils passent pour braves, mais leur valeur tient de la férocité. Depuis cent soixante ans environ ils se sont mis sous la protection des Sioux, pour lesquels ils se piquent de fidélité, en les regardant comme des frères. On porte leur nombre à près de 6,000.

Le *Otogamis* ou *Renards,* chassés par les Français du Wisconsin, se sont réfugiés sur le Mississippi, où ils habitent trois villages ; ils étendent leurs chasses jusqu'à la rivière qui porte leur nom. Ils vivent dans une alliance étroite avec les Saques, et s'adonnent à la culture des grains, des fèves, des melons, mais surtout à celle du maïs, dont ils peuvent vendre plusieurs centaines de boisseaux par an. Eloignés de leurs villages, ils se logent, ainsi que les Saques, les Puants et les Ménomènes, dans des cabanes de forme élliptique, couvertes de nattes de jonc.

Les *Saques* ou *Sakis,* établis sur le Mississippi au-dessus de Saint-Louis, y chassent depuis la rivière des Illinois jusqu'à celle des Ayonas, et dans les vastes plaines à l'occident qui confinent avec le Missouri. Ils récoltent une quantité considérable de maïs, de fèves et de melons. Naturellement inquiets, remuants et dissimulés, ils emploient plus la ruse que la force ouverte.

Les *Ayonas,* étroitement liés avec les Saques et les Otogamis, demeurent sur les rivières des Moines et d'Ayona, loin de la grande route du commerce. Moins civilisés et moins dépravés que les autres, ils cultivent un peu de maïs, et poussent leur chasse jusqu'à l'ouest du Missouri.

Les *Ricaras,* hommes forts et bien proportionnés, habitent dans trois villages dont la population monte à 450 individus. Quoique pauvres, ils sont bons et généreux ; ils ne mendient pas comme les Sioux ; cependant ils acceptent avec reconnaissance ce qu'on leur offre. Leurs femmes sont gentilles et gaies, malgré les travaux domestiques qui pèsent sur elles, comme chez la plupart des sauvages. A l'exception de la chasse, elles ont

à pourvoir à toute la subsistance de la famille. Elles ne sont pas plus avares de leurs faveurs que les femmes des Sioux ; seulement les maris exigent qu'on leur demande leur consentement.

Les Indiens Shoschonies forment une tribu de la nation dite *Indiens-Serpents,* dénomination vague sous laquelle on comprend tous les habitants des contrées méridionales des montagnes Rocheuses, ainsi que des plaines qui s'étendent sur les deux côtés. Cette tribu compte 900 guerriers, et peut-être 14,000 individus. Ils vivaient autrefois dans les plaines du Missouri ; mais les *Pawkies,* ou Indiens voleurs, les ont chassés dans les montagnes, d'où ils ne sortent plus qu'à la dérobée pour visiter la terre de leurs ancêtres. Depuis le milieu de mai jusqu'au commencement de septembre, ils résident auprès des eaux de la Columbia, où ils se regardent comme à l'abri des attaques des Pawkies. Comme le saumon, leur principal aliment, disparaît au commencement de l'automne, ils sont contraints à chercher leur subsistance sur les bords du Missouri ; mais ils n'avancent de ce côté qu'avec beaucoup de précaution et lorsqu'ils ont été joints par quelques tribus alliées. Après avoir chassé au buffle pendant l'hiver, le retour de la belle saison les ramène au bord de la Columbia. Dans cet état nomade et précaire, ils éprouvent des besoins extrêmes. Il se passe souvent des semaines entières sans qu'ils trouvent d'autre nourriture qu'un peu de poisson et de racines. Cependant ces privations ne sont pas capables d'abattre leur courage ou de diminuer leur bonne humeur. Cette tribu a de la dignité dans son état de détresse. Francs et communicatifs, ils mettent de la candeur dans les partages, et l'expédition n'a pas vu un seul exemple de vol ou de fraude, quoiqu'on exposât à leurs yeux un grand nombre d'objets nouveaux qui pouvaient tenter la cupidité. Tout en partageant avec leurs hôtes ce qu'ils possédaient, ils se gardaient bien de demander la moindre chose. Les Shoschonies aiment les habits somptueux ; ils recherchent les amusements, surtout les jeux de hasard, et, comme d'autres Indiens, ils se vantent de leurs exploits guerriers vrais ou faux. Chaque individu est son propre maître, et la seule gêne imposée à sa conduite, c'est l'avis d'un chef qui exerce sur les opinions de la tribu une autorité de persuasion. L'homme a la propriété absolue de ses femmes et de ses filles ; cependant on ne frappe jamais les enfants, de crainte d'affaiblir l'indépendance de leur esprit. La polygamie est commune chez ce peuple ; mais les femmes qui appartiennent au même homme ne sont pas généralement des sœurs, comme chez les Minetaries.

Les Shoschonies entretiennent un grand nombre de chevaux. Ces ani-

maux sont généralement d'une belle taille, vigoureux et endurcis contre les fatigues comme contre la faim. Semblable à l'Arabe, l'Indien a un ou deux chevaux attachés jour et nuit à un pieu auprès de sa cabane, afin d'être toujours prêt à agir. On dit que cette race de chevaux vient originairement des Espagnols, mais les Indiens en élèvent maintenant eux-mêmes. Ils ont aussi des mules qui viennent des Espagnols. Ils en font tant de cas, qu'une bonne mule vaut chez eux deux ou trois chevaux; il est vrai qu'elles sont d'une belle espèce.

L'analogie de langage, de mœurs et de coutumes entre les Osages, les Kansas, les Missouris, les Mahaws ou Mahas, et les Ottos, indique une origine commune; tous paraissent avoir émigré des régions du nord-ouest, et s'être séparés par le besoin de pourvoir à leur subsistance en poursuivant le gibier dans des contrées lointaines et moins peuplées.

Les *Mahaws*, les *Missouris* et les *Ottos* affectionnant les bords du Missouri, après avoir souffert beaucoup par les attaques perpétuelles des Sioux, ont été finalement presque détruits par les ravages de la petite-vérole que les blancs leur apportèrent.

Les *Kansas* et les *Osages*, en se portant plus à l'est, se sont trouvés en collision avec les Ayonas, les Saques, les Potowatomies, les Shawanées, même avec les Chikkasah et les Chactah ou Chactas.

Le gouvernement de ces nations forme une espèce d'oligarchie républicaine, présidée par des chefs, la plupart héréditaires, mais qui souvent sont éclipsés par des guerriers illustres. Toute affaire importante est soumise à l'assemblée des guerriers, qui décident à la majorité des voix. Le peuple est divisé en trois classes. Le gros de la nation se compose de guerriers ou chasseurs; les jongleurs et les cuisiniers forment les deux autres classes. Les jongleurs, qui sont en même temps prêtres et magiciens, ont une grande influence sur les affaires publiques par leurs divinations, leurs sortiléges, et par l'interprétation des rêves. Quoi qu'il en soit, ils se montrent assez bons jongleurs. Ils s'enfoncent de larges couteaux dans la gorge en répandant le sang à gros bouillons; ils insèrent des bâtons aigus dans leur nez, ou ils rejettent par les narines des os qu'ils ont avalés auparavant; d'autres percent leur langue d'un bâton, et se la font couper pour rejoindre ensuite les morceaux, sans qu'il reste aucune trace de l'opération. Les cuisiniers sont au service du public, ou attachés à quelque personnage marquant. Ce sont quelquefois d'anciens guerriers qui, se trouvant affaiblis par l'âge ou accablés d'infirmités, et ayant perdu toute leur famille, se voient obligés d'embrasser cette profession; chargés en même

temps des fonctions de crieurs publics, ils convoquent les chefs aux conseils ou aux festins.

Les mets ordinaires des Osages sont des épis verts de maïs préparés avec de la graisse de bison, des citrouilles bouillies et des viandes. Ils sont hospitaliers par ostentation. Lorsqu'un étranger entre dans un village, l'usage veut qu'il se présente d'abord à la cabane du chef, qui lui sert un repas où son hôte mange le premier, à la manière des anciens patriarches. Ensuite tous les personnages les plus importants du village invitent l'étranger, et ce serait leur faire une grande insulte que de ne point obéir à l'appel ; en sorte que dans une même après-dînée on peut recevoir douze ou quinze invitations ; c'est le cuisinier qui les fait, en criant : « Venez et mangez, un tel donne un festin ; venez et jouissez de sa libéralité. »

Les cabanes, dans les villages, sont dressées sans ordre, et quelquefois si rapprochées qu'elles obstruent le passage. Pour surcroît d'embarras, les chevaux parquent la nuit au milieu des rues, lorsqu'on a lieu de craindre que l'ennemi ne rôde dans le voisinage. Du reste, leurs habitations sont fraîches et très-propres.

Les Osages sont redoutés comme une nation brave et belliqueuse par les peuplades au sud et à l'ouest de leur territoire ; mais ils ne sauraient lutter avec les guerriers des nations septentrionales, munis de bons fusils rayés, et envers lesquels ils jouent sagement les rôles de quakers du désert, en continuant de faire une guerre implacable aux sauvages de l'occident, nus et sans défense, ou seulement armés de flèches et de lances.

Les Osages, autrefois si puissants, ne comptent plus maintenant que 3,000 guerriers, divisés en plusieurs bandes. Ils se distinguent des autres Indiens par une taille élevée, des formes élégantes et une couleur de peau rouge-brique. Leur crâne est large dans sa partie inférieure, étroit, mais fort élevé, dans sa partie supérieure ; les pommettes de leurs joues sont très-saillantes, et ils ont tous l'occipital comprimé ; et comme cette disposition est une beauté parmi eux, les mères lient toujours leurs nouveau-nés sur une planche pour leur aplatir ainsi tout le derrière de la tête.

Chez eux, la dignité de chef est héréditaire, et passe avec le nom de mâle en mâle par ordre de primogéniture. Si l'héritier est en bas âge, le plus proche parent est déclaré tuteur, et si celui-ci est bon chasseur et bon guerrier, il lui arrive souvent de prendre la place de son pupille. Le chef a ses conseillers, vieillards distingués par leur sagesse.

Les *Kansas,* sur la rivière de leur nom, quoique moins nombreux que les Osages, sont plus redoutables par leur courage, et font quelquefois

trembler jusqu'aux Panis. Du reste, ils reconnaissent, comme les Osages, la protection des États-Unis.

Les *Li-Panis,* autrefois établis près de la mer, errent depuis le Rio-Grande jusque dans l'intérieur du pays de Texas, et vivent en paix avec les Espagnols du Mexique; mais ils font la guerre aux Tetans et aux Apaches. Ils ont les cheveux blonds, et sont généralement de beaux hommes, formant environ 800 guerriers, divisés en trois bandes. Ils donnent la chasse aux chevaux sauvages, et les domptent pour les vendre ensuite aux Américains. Ils paraissent être une branche des Panis. La lance, l'arc et les flèches sont leurs seules armes.

Les *Panis* ou *Pawnées,* appelés *Padoucas* par les Espagnols, forment une nation nombreuse, disséminée sur les bords des rivières Plate et Kansas, et divisée en trois branches principales, savoir : les *grands Panis,* les *Panis républicains,* et les *Panis loups,* qui quelquefois se font la guerre. Ils ont la stature haute et élancée, les os des joues fort proéminents, et la prononciation gutturale. Leur langage a plus de rapport avec celui des Sioux qu'avec l'idiome des Osages. Leur gouvernement a la forme d'une aristocratie héréditaire, comme chez les Osages, mais ils sont moins policés. La chasse du bison, qui abonde dans leur territoire, ne les empêche pas de s'appliquer à la culture des champs, ni de penser à l'avenir, en faisant des provisions pour l'hiver. Ils coupent les citrouilles en tranches fort minces, qu'ils font sécher au soleil, afin d'avoir de quoi donner à leur soupe quelque consistance pendant toute l'année. Ils ont des troupeaux d'excellents chevaux, dont ils prennent le plus grand soin; cependant ils font la guerre à pied, en cherchant des positions où ils puissent se servir avec avantage de leurs armes à feu. Les maisons sont de forme ronde, avec une saillie vers la porte; chaque membre de la famille a sa chambre particulière. Ils aiment les jeux d'exercice, auxquels ils se livrent dans des places publiques de 230 à 260 mètres de long, préparées exprès de chaque côté du village.

Les *Tetans* ou *Ietans,* établis sur le bord de la haute rivière Rouge, de l'Arkansas, et près du Rio-del-Norte, étendent leurs courses vers le sud jusqu'à la basse rivière Rouge, vers l'est au territoire des Panis et des Osages, vers le nord dans des pays occupés par les Yutas, les Kiaways et d'autres nations encore peu connues; et, vers l'ouest, elles ne se bornent pas toujours aux frontières du Nouveau-Mexique. Dans ce pays, on les désigne sous le nom de *Comanches* ou *Cumanches.* Les Tetans sont armés d'arcs, de flèches, de lances, de frondes, de boucliers, et sont très-bons cavaliers;

souvent ils ont appris aux Espagnols à trembler devant eux, en laissant des traces effrayantes de leurs incursions.

Les *Arikaras*, qui demeuraient jadis sur les bords du Missouri, en furent chassés par les Sioux; ils vivent aujourd'hui à l'ouest du Mississippi. Ces Indiens passent pour les plus sauvages de la contrée qu'ils habitent. Ils se sont toujours montrés peu fidèles à tenir leurs promesses; ils manifestent même une haine invétérée pour les blancs, et tuent tous ceux qu'ils rencontrent. Cependant, depuis qu'ils sont réduits au nombre d'environ 2,000, ils commencent à sentir la nécessité de vivre en paix avec les blancs. Ils ont, il y a quelques années, offert de cultiver des terres si le gouvernement américain leur en concédait.

Les *Cheyennes* passent pour les plus beaux de tous les peuples que nous venons de nommer. Leurs femmes sont remarquables par leur beauté et par la délicatesse de leurs traits. Ils ont quitté les bords du Missouri pour errer entre la Plate et l'Arkansas, près des montagnes Rocheuses. On évalue leur nombre à 2,640 individus.

Les *Arépabas*, au nombre de 3,600, sont moins belliqueux que les Cheyennes. L'arc et la flèche sont leurs principales armes à la guerre et à la chasse au bison. Un très-petit nombre d'entre eux se sert d'armes à feu et de munitions que leur fournissent les marchands américains en échange de robes et de pelleteries. Bons cavaliers, ils s'élancent au galop au milieu d'un troupeau de bisons, et tuent ces animaux à coups de flèche. Autrefois ils vivaient sur le Marias-River, près des fourches du Missouri; mais ils se sont éloignés vers l'ouest depuis longtemps.

La tribu des *Apaches* est la plus considérable, la plus belliqueuse de toutes les tribus sauvages du Nouveau-Mexique. Elle se divise en plusieurs hordes et occupe un espace immense. La province mexicaine de Chihuahua est le théâtre habituel de ses déprédations. Pas un des villages de cet État jadis si florissant n'a échappé à l'invasion de ces bandes de maraudeurs.

Mais de toutes les peuplades sauvages qui habitent les territoires de l'Ouest, la plus ardente, la plus redoutable est celle des *Comanches* ou *Cumanches*, qui peut-être sont de même origine que les Tétans. Cette tribu qui s'intitule elle-même *la Reine des prairies*, ne considère les autres que comme des vassales. Plus prudente que celles qui l'environnent elle a fui le danger des liqueurs fortes, et repousse loin d'elle tous les spiritueux. Les Comanches se divisent en une quantité de petits clans qui sont tous placés sous la direction d'un chef spécial; ils sont d'une habileté équestre que rien n'égale, et peuvent être, sous ce point, comparés aux Arabes; ils manient

la lance et décochent leurs flèches avec une étonnante dextérité. Ennemis les plus formidables et les plus acharnés des Mexicains, ils font de fréquentes invasions dans leurs pays depuis Chihuahua jusqu'à la côte, enlèvent mules, chevaux, massacrent les hommes, s'emparent des femmes et des enfants et les conduisent prisonniers sous leurs tentes pour en faire leurs esclaves.

Ces invasions atroces sont si régulières que, dans le calendrier des Comanches, le mois de septembre s'appelle le *mois mexicain*. Ils arrivent par bandes de deux ou trois cents hommes et pénètrent chaque année plus avant dans ce malheureux pays.

LIVRE CENT DOUZIÈME.

Considérations générales sur les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale

L'immensité et la richesse des contrés que nous venons de parcourir, le nombre de villes et de républiques naissantes que nous avons indiquées, la grande lutte entre la civilisation et l'état sauvage que nous avons tracée, tout a dû faire pressentir à nos lecteurs les hautes destinées de la nation anglo-américaine. En contemplant cette nouvelle Europe, qui successivement peuple et remplit les antiques solitudes des Alleghanys, du Mississippi et du Sacramento, ils ont dû être tentés quelquefois de s'écrier avec avec un poëte américain : « Salut, ô grande république qui embrasse un monde ! Salut, empire naissant de l'Occident ! »

Hail, great Republic of a World!
Thou rising Empire of the West!

Peut-être s'attend-on à nous voir esquisser ici la situation morale et politique de cette fédération d'États, et discuter ou concilier les opinions contraires que plusieurs écrivains distingués ont émises sur le caractère, les ressources et l'avenir des Anglo-Américains ; mais cette tâche nous mènerait trop loin. Bornons-nous à quelques traits. Ces États ou républiques se gouvernant chacune par ses autorités locales, pour tout ce qui regarde les relations civiles et municipales, mais sujettes à une autorité centrale pour tout ce qui concerne la défense commune, la politique extérieure et les douanes ; ce congrès, divisé en deux chambres qui partagent le pouvoir

législatif, mais qui n'offrent entre elles aucun contre-poids naturel, puisqu'elles se composent également l'une et l'autre de représentants élus et amovibles; ce président, sans éclat, sans revenus, n'ayant sur tous les points, la nomination aux offices exceptée, qu'un pouvoir partagé et dépendant, chargé de conclure avec les puissances étrangères des traités qui ont besoin d'être ratifiés par les deux tiers du sénat; tout cet assemblage si compliqué de rouages si faibles, semble une anomalie politique à nos hommes d'État européens, accoutumés à raisonner sur la balance des intérêts stables et permanents qui naissent d'une royauté héréditaire, d'une aristocratie de naissance et de propriété. Le gouvernement général des États-Unis est en effet une machine très-imparfaite; c'est un résultat de circonstances fortuites, et non pas d'un choix raisonné; c'est un compromis entre le système de la démocratie une et indivisible, soutenu par le parti agricole, et le système d'une simple fédération de démocraties indépendantes, préférée par le parti commercial. Les législateurs qui posèrent les bases de cette espèce de transaction n'avaient pas un pouvoir suffisant pour donner à leur patrie les meilleures lois possibles; ils lui donnèrent les meilleures qu'il fût possible de faire adopter par les partis existants.

Les révolutions inévitables dans une société qui n'a pas achevé sa constitution, changeront sans doute la face de la Fédération anglo-américaine; mais ces révolutions n'y produiront aucun des résultats prédits par les politiques de l'Europe, qui ont pu rêver autrefois un retour vers la monarchie, sous une branche cadette de la maison d'Angleterre, ou bien ce qui était encore plus improblable, la soumission des États-Unis à une autre puissance envahissante. Enfin il ne nous paraît pas moins impossible que dans un État où les fortunes sont distribuées avec égalité, où les routes de la considération sont ouvertes à tout le monde, il se forme une aristocratie héréditaire, assez unie d'intérêts, assez séparée du reste de la nation pour devenir dangereuse à la liberté publique. Le trait de caractère qu'on reproche le plus aux Anglo-Américains, l'amour effréné de l'argent, s'oppose directement à l'introduction des illusions chevaleresques, et ce vice moral produit ici l'effet d'une vertu politique. Les négociants et les cultivateurs anglo-américains ne comprennent d'autres vues politiques que celles qui se dirigent sur les intérêts positifs du commerce et de l'agriculture. Cette dispositon des esprits empêche également beaucoup de bien et beaucoup de mal.

Des politiques qui ne croient pas que la liberté puisse s'allier avec l'amour de l'orde et le dévouement patriotique, ont cru voir dans l'agglomération

des États anglo-américains des germes de division et peut être même de despotisme. Une population européenne formée de différentes nations qui, sous le rapport des idiomes, appartiennent à quatre souches premières, a sans doute été la base sur laquelle se sont appuyés ceux qui se sont plu à voir en noir l'avenir des Etats-Unis. En effet, les quatres souches principales de la population anglo-américaine sont : la *souche germanique*, qui comprend les *Anglais,* formant à eux seuls presque les trois quarts de tout le peuple de l'Union ; les *Allemands,* très-nombreux dans la Pennsylvanie, les États de New-York, de New-Jersey, de l'Ohio, et dans d'autres États occidentaux ; les *Hollandais,* qui habitent aussi les mêmes pays, mais qui sont en très-petit nombre dans la Pennsylvanie et dans les trois derniers États ; enfin, les *Suédois* et les *Suisses,* les moins nombreux de tous, qui habitent les mêmes pays ; ainsi que le Maryland et l'Indiana. La *souche celtique* se compose d'*Irlandais,* de *Gallois* et d'*Écossais,* répartis dans les États du centre et dans la Pennsylvanie, le New-York et le Kentucky. A la *souche gréco-latine* appartiennent les *Français,* les *Italiens* et les *Espagnols ;* les premiers sont les plus nombreux, et habitent principalement la Louisiane, l'Illinois et le Mississippi. Enfin, à la *souche sémitique* appartient la faible population *juive,* établie à New-York, à Philadelphie, à Charlestown et à Savannah.

Un schisme entre les États est la supposition favorite de ceux qui rêvent l'anéantissement de la Fédération. Ce schisme serait assez probable si les intérêts des États de l'est ou de la Nouvelle-Angleterre, ceux des États du midi et ceux des États du centre étaient tout-à-fait distincts et séparés ; mais quoique ces trois grandes divisions de la Fédération offrent en général un contraste marqué dans les mœurs et les idées, contraste que nous avons indiqué en les décrivant, il existe entre eux des liens d'intérêts très-forts : la Nouvelle-Angleterre a besoin des denrées de la Caroline et de la Virginie ; celles-ci tirent du nord leurs constructions navales et les produits de plusieurs fabriques. Les États du centre, menacés par le Haut-Canada, ne se sentent pas assez forts pour se passer de l'appui de leurs frères de la côte atlantique. Soutenu par ces faits simples et évidents, le raisonnement des politiques américains contre un schisme acquiert peu à peu la force d'une opinion nationale.

Si l'accroissement de la république tend d'un côté à provoquer une séparation, cet accroissement est d'un autre côté accompagné de circonstances qui contribuent à cimenter l'union. Le mélange continuel de la population efface la différence des mœurs ; des lumières uniformes se répandent dans toutes les grandes villes, et, depuis la guerre sur les lacs du Canada, tous

les États, même ceux de l'ouest, réclament en commun cette gloire navale naissante et que la vanité des Anglo-Américains ne cesse d'exalter.

Ainsi la nature et les hommes, les vertus et les vices, les lumières et les préjugés, tout concourt à préserver la Fédération du sort que des écrivains passionnés lui ont trop légèrement prédit. Mais les sociétés ont, comme les individus, leurs moments de crise et leurs maladies de croissance. L'Amérique fédérée pourra donc éprouver quelques secousses intérieures, suites nécessaires de l'accroissement successif du territoire, de la population, des richesses et des lumières. Ces secousses même ne feront que hâter le développement successif de ce corps politique, si plein de vie et d'énergie.

Quelques mots sur l'origine et l'accroissement de cette république, sur sa constitution, sur l'état de son instruction, sur la marche rapide de son industrie, compléteront ce que nous nous proposons de dire.

La paix de 1763 avait rendu l'Angleterre maîtresse de toute l'Amérique septentrionale jusqu'au Mississippi. Les colons anglais sentirent leur force; les tentatives que le gouvernement fit pour les soumettre à des taxes nouvelles excitèrent les feux cachés de la rébellion. La bataille de *Bunkers-Hill,* en 1775, apprit aux hommes prévoyants combien les Américains seraient difficiles à vaincre sous le prudent et valeureux Washington. Bientôt on vit le sage Franklin poser les bases de la constitution. L'indépendance fut proclamée le 4 juillet 1776. La France et l'Espagne conclurent une alliance avec la nouvelle république. Les Anglais, après avoir vu leurs armes humiliées par les défaites de Burgoyne et Cornwallis, reconnurent l'indépendance des Etats-Unis, composés alors de 13 provinces. La Louisiane, colonie française embrassant les territoires situés à l'ouest du Mississippi, fut achetée à la France en 1803. La Floride fut achetée à l'Espagne en 1819, et admise dans l'Union en 1845. Le Texas fut incorporé en 1845. Le Nouveau-Mexique et la Californie furent acquis par un traité ratifié en 1848, avec la république du Mexique. Les autres États se sont joints volontairement à l'Union, et ont été admis dans son sein à des époques différentes. Le Maine a été détaché du Massachusetts en 1820, et reconnu comme État indépendant. Le Vermont a été détaché du territoire de New-York en 1790 : il en est de même de la plupart des autres Etats formés depuis l'acceptation de la constitution par les treize Etats primitifs.

La confédération anglo-américaine, qui prend le nom d'*Union,* ou d'*États-Unis de l'Amérique septentrionale*, et que l'on désigne simplement sous celui d'*États-Unis,* forme aujourd'hui la principale puissance du Nouveau-Monde. A l'époque où son indépendance fut reconnue, sa population n'était

que de 2,500,000 habitants; l'influence d'un gouvernement libre, d'une industrie chaque jour croissante, et d'un commerce important avec toutes les nations du monde, l'a presque décuplée dans l'espace de trois quarts de siècle. On compte aujourd'hui, d'après le recensement officiel de 1850, aux Etats-Unis, 23,347,498 habitants, dont 3,179,589 esclaves. Nous observons que l'esclavage est aboli, ou n'existe plus dans 15 Etats, et tout fait espérer qu'un jour viendra où cette barbare exploitation de l'homme par l'homme, disparaîtra entièrement de l'Union américaine.

Le territoire anglo-américain comprend un *district fédéral*, celui de Colombia, renfermant la capitale, 31 *États* et 6 *territoires*. Son étendue est de 405,325 lieues géographiques carrées.

Chacun des Etats est une république indépendante pour tout ce qui regarde les affaires locales, ayant son budget particulier, et est administré par un gouvernement électif et une assemblée législative. Ils sont divisés en comtés, mais leur nombre varie volontiers. La réunion des 31 Etats forme la confédération. Les territoires ne peuvent être annexés à la confédération que lorsqu'ils comptent 60,000 habitants, et que le congrès les y a admis. L'administration y est différente de celle des Etats; les citoyens n'y jouissent pas des mêmes prérogatives. Chaque territoire est administré par un gouverneur, que nomme le président de la république; il est assisté d'un secrétaire et d'un conseil. Les pouvoirs législatifs résident dans un congrès composé d'un sénat et d'une chambre de représentants. Les sénateurs, au nombre de deux pour chaque Etat, sont nommés pour six ans, et sont divisés en trois séries, qui se renouvellent tous les deux ans; ils doivent être âgés de trente ans. Les représentants, qui doivent en avoir au moins vingt-cinq, sont élus par le peuple à raison d'un par 47,700 habitants; dans les Etats à esclaves, *cinq* esclaves sont comptés comme *trois* hommes libres dans la répartition à faire. Le pouvoir exécutif est confié à un président et à un vice-président, élus pour quatre ans, et nommés par un nombre d'électeurs égal à celui des sénateurs et des représentants réunis, et que chaque Etat envoie au congrès à cet effet. Le président doit être âgé de trente-cinq ans; le vice président est choisi par le sénat parmi les deux autres candidats qui ont réuni le plus de suffrages. Le traitement du premier est de 125,000 fr; celui du vice-président est de 30,000 fr. Ce dernier préside le sénat, mais il n'y a droit de suffrage que lorsque les votes sont partagés. Si le président vient à mourir, le vice-président remplit les fonctions de président jusqu'à l'expiration des quatre années de la présidence. Le congrès s'assemble au moins une fois tous les ans. Les représentants

reçoivent du trésor une indemnité de 8 dollars par jour, mais ils ne peuvent occuper aucun emploi du gouvernement. Les bills d'impôts sont proposés par la chambre des représentants; le sénat peut y faire les changements qu'il juge convenables. Tout bill doit être approuvé par le président. Lorsque celui-ci le renvoie avec des objections, il n'a force de loi que s'il passe dans les deux chambres à la majorité des deux tiers des membres. Si le président ne le renvoie pas au congrès dans les dix jours qui suivent sa présentation, le bill est censé approuvé. Le congrès propose des amendements à la constitution toutes les fois que les deux tiers des deux chambres le trouvent nécessaire, ou à la demande des deux tiers des législateurs des divers Etats.

Le gouvernement de Washington se divise en six départements, qui sont le ministère des affaires étrangères, le ministère des finances, le ministère de l'intérieur, le ministère de la guerre, le ministère de la marine et le département des postes. A ces six ministères, est adjoint le procureur général. Chaque État a ses tribunaux et ses magistrats. Le pouvoir judiciaire, dans le gouvernement central, est un pouvoir tout politique, composé d'une cour suprême, chargée de juger tous les cas difficiles qui s'élèvent relativement à la conduite des ambassadeurs ou des agents consulaires, toutes les contestations qui s'élèvent entre divers États et entre les citoyens des divers États. A cette cour suprême, sont adjointes des cours fédérales, connues sous le nom de *Cours de circuit,* chargées de juger souverainement les causes peu importantes, ou de statuer en première instance sur des contestations difficiles. Les États-Unis sont divisés en 9 circuits judiciaires. La Cour suprême siége à Washington.

Les dépenses pour les affaires étrangères s'élèvent à 500,000 dollars (2,625,000 francs); les employés du ministère sont fort peu nombreux, on n'en compte que 14. Les agents diplomatiques sont de deux classes : les ministres plénipotentiaires, aujourd'hui au nombre de 10, et les chargés d'affaires, au nombre de 17. En outre, le gouvernement de l'Union entretient dans les grandes villes des consuls et des agents commerciaux.

Le département de l'intérieur a une administration très-compliquée et même un peu confuse. Il a un caractère judiciaire et législatif, non moins qu'exécutif; il a la justice sous sa direction, la direction des affaires indiennes, et l'agriculture; les travaux publics lui échappent, et il ne fait que surveiller et conserver les bâtiments au service de l'État. Son budget est d'environ 7,000,000 de dollars (37,450,000 francs).

Il y a deux genres d'armées aux États-Unis : l'une permanente, qui, en

temps de paix, est de 9,000 hommes environ; l'autre est la milice, sorte d'armée à l'état latent. Chaque citoyen de l'Union, depuis 18 jusqu'à 45 ans, fait partie de la milice de l'État, auquel il appartient et doit s'équiper lui-même. En temps de guerre, le président peut appeler les milices sous les drapeaux. Les États n'ont pas d'autre armée que les milices, et il leur est interdit, en temps de paix, d'avoir des troupes de guerre ou d'équiper des vaisseaux. Le chiffre de la milice s'élevait, en 1850, à près de 20,000,000 d'hommes, celui de l'armée active à 12,386 hommes, et le budget de la guerre, pour 1851-1852, atteindra 12,000,000 de dollars (64,000,000 de francs).

La marine américaine compte 7 vaisseaux de ligne, 14 frégates, 21 chaloupes de guerre, 20 bâtiments inférieurs, et 15 bâtiments à vapeur. Mais nous observerons que la plupart des bâtiments de commerce peuvent, d'après un contrat passé avec l'Etat, être, dans un moment donné, transformés en navires de guerre. Le personnel de la marine est d'environ 8,900 hommes, dont 165 officiers supérieurs, et le budget est évalué, pour 1851-1852, à près de 11,000,000 de dollars (58,850,000 francs). La flotte américaine se divise en 6 *escadrons* ou stations : la station de l'intérieur, la station de l'océan Pacifique, la station du Brésil, la station des côtes d'Afrique, la station des Indes-Orientales et la station de la Méditerranée; chacune d'elles est commandée par un commodore.

La marine marchande fait des progrès considérables, son personnel est d'environ 180,000 hommes, et son tonnage s'élève à 3,334,015 tonneaux. Les six Etats où il s'équipe le plus de vaisseaux, sont : le Maine, 89,974 tonneaux; New-York, 68,434 tonneaux; le Massachusetts, 39,366 tonneaux; la Pennsylvanie, 29,633 tonneaux; le Maryland, 17,480 tonneaux, et l'Ohio, 13,656 tonneaux.

Le budget des Etats-Unis est établi d'après un système particulier. Son principal revenu est la recette des droits de douanes : en seconde ligne vient la vente des terres publiques. Il ne s'appuie en aucune façon sur la propriété territoriale; il est entièrement indirect. Pour l'année 1849-1850, les recettes étaient de 47,421,748 dollars 90 cents (le dollar vaut 5 fr. 35 c.), et les dépenses de 43,002,168 dollars 69 cents; mais, malgré cet excédant de recettes, le budget de la guerre était en déficit, par suite des dernières affaires avec le Mexique. La dette publique était, au 30 novembre 1850, de 64,228,238 dollars 35 cents.

Le commerce des Etats-Unis s'exerce principalement sur les produits agricoles, les matières premières et les objets de consommation. Les prin-

cipales exportations sont le coton, le riz, le tabac, le blé et les céréales de toute nature. Les manufactures, encore peu nombreuses, l'industrie, encore dans son enfance, ne fournissent que la plus faible portion des exportations. Les exportations de céréales, en 1850, se sont élevées à 26,051,373 dollars; celles du riz à 2,631,557 dollars. L'exportation la plus considérable est celle du coton brut; elle s'est élevée, en 1850, à la somme de 71,984,616 dollars; ce coton exporté lui a été rendu manufacturé par l'Angleterre, la France et quelques autres puissances étrangères; ces importations se sont élevées à la somme de 19,685,936 dollars. En résumé, la somme totale des marchandises étrangères, importées aux États-Unis pour l'année 1850, compris les espèces monnayées, s'élève à 178,136,318 dollars, et le chiffre des exportations des marchandises indigènes et de produits nationaux, à 151,296,720 dollars [1].

Ce qui peut faire apprécier le degré de civilisation auquel est parvenue la confédération anglo-américaine, c'est le développement de la presse périodique. Aucun État européen, sans en excepter même la Grande-Bretagne, ne peut, sous ce rapport, entrer en comparaison avec elle. Il n'est pas de village, de ville à peine formée qui n'ait sa gazette, sa feuille d'annonces. En Californie, à peine les premiers émigrants étaient-ils installés, que trois ou quatre journaux s'imprimaient déjà. On peut évaluer le nombre des journaux de l'Union à 5,000. Dans ce nombre ne sont pas compris les journaux publiés dans l'Orégon, le Texas, le Minesota et la Californie. Le nombre des exemplaires imprimés chaque année dépasse 100 millions par an.

L'instruction primaire est aussi beaucoup plus répandue aux États-Unis que dans aucune autre partie du globe; cela tient à la prévoyance éclairée des premiers colons : ainsi, chaque fois qu'une ville, qu'une bourgade même a été fondée, on a construit une école, nommé un instituteur, et assuré leur entretien futur. Depuis cette époque, toutes les législatures ont rivalisé de zèle pour répandre et améliorer l'instruction publique : aussi le nombre des écoliers, comparé à la population, est-il beaucoup plus considérable aux États-Unis que dans aucun autre pays du globe. Ce nombre est de 1 sur 4 habitants, tandis qu'en France il est de 1 sur 18.

On peut dire que l'Union américaine recueille les fruits d'un plan si sagement concerté, qu'il était impossible qu'il fût improductif. C'est dans les écoles que se forme le caractère de la masse du peuple; c'est là que

[1] Nous avons emprunté la plupart des détails qui précèdent à l'*Annuaire des Deux Mondes* de 1850, et à l'*Américan-Almanac* de 1851.

chacun acquiert dès son enfance le sentiment éclairé de ses devoirs et de ses droits; en un mot, c'est dans les écoles que l'Anglo-Américain puise cet esprit démocratique qui est la plus sûre garantie de la nation contre les chances d'usurpation que pourrait avoir un président doué d'une haute capacité et d'une coupable ambition.

Mais ce n'est pas seulement sur les avantages d'un bon système d'instruction primaire que se fonde la prospérité des États-Unis; une stricte économie des deniers publics permet, avec un budget de 50 millions de dollars, de faire face à toutes les dépenses de l'Union, et d'amortir la dette publique, qui bientôt n'existera plus. C'est à l'aide de ressources en apparence si faibles, relativement à sa population, que l'Union a pu construire plus de 1,500 lieues de canaux et 8,439,85 milles, ou 3,051 lieues de chemins de fer, pour voir sa marine de rades, de stations sûres et bien défendues, de chantiers de construction et de réparation, et faire exécuter un système de fortifications qui embrasse tous les points vulnérables de son vaste territoire.

Nous avons fait connaître dans son ensemble la géographie physique et politique des États-Unis, nous venons de terminer ici l'esquisse de l'organisation administrative de cette puissante République; nous nous sommes efforcés d'accuser les modifications les plus récentes. Mais, hélas! telle est la rapidité des progrès matériels de ce pays, le *désespoir* des géographes, qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, où nous groupons ces chiffres en tableaux statistiques, les détails que nous donnons ne sont peut-être plus exacts.

A l'arrivée de chaque paquebot, nous apprenons que de nouvelles routes se tracent, que la marine est plus nombreuse, que le commerce a pris d'autres directions. Demain, peut-être, la presse américaine dira-t-elle à l'Europe étonnée qu'une nouvelle ville s'élève, que de nouvelles conquêtes se préparent, que de nouveaux territoires s'organisent; ou, enfin, que d'autres Etats sollicitent l'honneur d'être admis dans l'Union. C'est donc, lorsqu'il s'agit d'une contrée aussi mobile que nous devons implorer l'indulgence de nos lecteurs.

TABLEAU de la Superficie et de la Population comparée des États-Unis, d'après les sept recensements officiels, de 1790 à 1850[1].

ÉTATS TERRITOIRES, DISTRICTS.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS[2].	POPULATION D'APRÈS LES RECENSEMENTS DE											DATE DE L'ADMISSION dans la confédération comme TERRITOIRE ou comme ÉTAT.
		1790.	1800.	1810.	1820.	1830.	1840.	1850.					
								POPULATION LIBRE.			ESCLAVES	TOTAL GÉNÉRAL.	
								BLANCHE.	COULEUR	TOTAL.			
ÉTATS SANS ESCLAVES.													
Californie.	150,000	»	»	»	»	»	»	200,000	»	200,000	»	200,000	État en 1850.
Connecticut.	4,789	238,141	251,002	262,042	275,202	297,665	309,978	363,189	7,415	370,604	»	370,604	* 3
Illinois.	56,506	»	»	12,282	55,211	447,555	476,183	853,059	5,239	858 298	»	858,298	Territoire en 1800. État en 1816.
Indana.	35,626	»	4,875	24,526	147,178	343,031	685,866	983,634	5,100	988,734	»	988,734	Territoire en 1809. État en 1816.
Iowa.	73,000	»	»	»	»	»	43 115	191,830	292	192,122	»	192,122	Territoire en 1838. État en 1846.
Maine.	32,400	96,540	151,719	228,705	298,335	399,955	501,793	581,920	1,312	583,232	»	583,232	État en 1820.
Massachusetts.	7,800	378,717	423,245	472,040	523,287	610,408	737,699	985,498	8,773	994,271	»	994,271	*
Michigan.	60,537	»	»	4,762	8,896	31,639	212,267	393,156	2,547	395,703	»	395,703	Territoire en 1805. État en 1836.
New-Hampshire.	9.500	141,899	183,762	214,360	244,161	269,328	284,574	317,354	477	317,831	»	317,831	*
New-York.	46,220	340,120	580,756	959,949	1,372,812	1,918,608	2,428,921	3,042,574	47,448	3,090,022	»	3,090,022	*
Ohio.	40,500	»	45,365	230,761	581,434	937,903	1,519,467	1,951,101	25,930	1,977,031	»	1,977,031	Territoire en 1781. État en 1802.
Pennsylvanie.	46,215	434,373	602,365	810,091	1,049,458	1,348.233	1,724,033	2,258,480	53,201	2,311,681	»	2,311,681	*
Rhode-Island.	1,251	69,110	69.122	77.031	83.059	97,199	108,830	144,012	3,543	147,555	»	147,555	*
Vermont.	9,700	85,410	154,465	217,713	235,764	280,652	291,948	312,756	710	313,466	»	313,466	État en 1791.
Wisconsin.	68,000	»	»	»	»	»	30,942	303,600	626	304,226	»	304,226	Territoire en 1836 État en 1847.
TOTAL.	642,044	1,784,310	2,466,676	3.514,262	4,874,797	6,682,176	9,355,616	12,882,163	162,776	13,044,776	»	13,044,776	
ÉTATS A ESCLAVES													
Alabama.	54,084	»	»	20,845	127,901	309,527	590,756	426,515	2,250	428,765	342,894	771,659	Territoire en 1817. État en 1820.
Arkansas.	54,617	»	»	»	14,273	30,388	97,574	162,071	587	162,658	46,982	209,640	Territoire en 1819. État en 1836.
Caroline septentrion.	51,652	393,751	478,103	555,500	638,829	737,987	753,449	552,477 Ind. 710	27,271	580,458	288,412	868,870	*

Caroline méridionale	31,565	249,073	345.591	415,115	502,741	581,185	594.398	274,775	8,769	283,544	384,925	668,469	*
Delaware	2,068	59,098	64,273	72,674	72,749	76,748	78,085	71.282	17,957	89,239	2,289	91,528	*
Floride	56,336	»	»	»	»	34,730	54,477	47,120	926	48,046	39.341	87,387	Territoire en 1822. Etat en 1845.
Georgie	61,683	82,548	162,101	252,433	340,987	516,823	691,392	513,083	2,586	515,669	362,966	878,635	*
Kentucky	40,023	73,077	220,955	406,511	564,317	687,917	779,828	770.061	9,667	779,728	221,708	1,001,496	Territoire en 1790. Etat en 1792.
Louisiane	47,413	»	»	76,556	153,407	215,739	352 411	254,271	15,685	269.956	230,807	500,763	Territoire en Etat en 1811.
Maryland	10,755	319,728	341,548	380,546	407,350	447,040	469,232	418,763	73,943	492,706	89,800	582,506	*
Mississippi	49,356	»	8,850	40,352	75,448	136,621	375,651	291,536	898	292,434	300 419	592,853	Territoire en 1801. Etat en 1817.
Missouri	70,050	»	»	20 845	66,586	140,445	383,702	592,176	2,667	594,843	89,289	684,132	Territoire en 1804. Etat en 1820.
New-Jersey	7,948	184,139	211,949	249.555	277,575	320,823	373,306	466,283	22,269	448,552	119	488,671	*
Tennessée	41,752	35,791	105,602	261,727	422,813	681,904	829,210	767,319	6,280	773,599	249,519	1,023,118	Territoire en 1790. Etat en 1796.
Texas	275,000	»	»	»	»	»	140,000	133,131	926	134,057	53,346	187,403	Etat en 1845.
Virginie	65,700	748,308	880,200	974,622	1,065,379	1,211,405	1.239,797	894,149	53,906	948,055	473,026	1,421,081	*
TOTAL	919,982	2,145,513	2,819,172	3,727,281	3,729,355	6,129,282	7,803,258	6 635,722	246,587	6,882,309	3,175,902	10.058,211	
DISTRICT A ESCLAVES.													
Colombie	60	»	14.093	21,023	33,039	39,834	43,712	38,027	9,973	48,000	3.687	51,687	District en 1800.
TOTAL	60	»	14,093	21,023	33,039	39,834	43,712	38,027	9,973	48,000	3,687	51,687	
TERRIT. SANS ESCLAVES													
Minesota	120.000	»	»	»	»	»	»	»	»	6,192	»	6,192	Territoire en 1848.
Nouveau-Mexique	275,000	»	»	»		»	»	»	»	61.632	»	61,632	Id. en 1850.
Orégon	350,000	»	»	»	»	»	»	»	»	20,000	»	20,000	Id. en 1849.
Utah	275,000	»	»	»	»	»	»	»	»	25,000	»	25,000	Id. en 1850.
Missouri ou Nebrasca	377,680	»	»	»	»	»	»	»	»	10,000	»	10,000	Id. en 1850.
Territoire indien	140,234	»	»	»	»	»	»	»	»	70,000	»	70,000	Id. en 1850.
TOTAL	1,537,914	»	»	»	»	»	»	»	»	192,824	»	192,824	
TOTAL GÉNÉRAL de la superficie des Etats-Unis	3,100,000[4]									TOTAL GÉNÉRAL de la population des Etats-Unis		23,347,498	

[1] Ce tableau, qui est extrait du *Bulletin de la Société de Géographie* de juillet 1751, est dû au travail de M. de La Roquette; il l'a rédigé avec des documents officiels et originaux.
[2] Il s'agit ici du *statute mile*, qui égale 1 kilomètre 609 mètres. Le mille carré vaut 0,1307 de lieue géographique carrée.
[3] Les astérisques indiquent les Etats et territoires qui dès l'origine firent partie de l'Union.
[4] Dans un discours fait au Congrès, le 4 juillet 1851, M. Webster évaluait la superficie des Etats-Unis à 3,314,363 milles carrés. — *L'American Almanac* de 1851 donne 3,260,073 milles carrés.

TABLEAU de la statistique particulière de chacun des États ou Territoires des États-Unis en 1850 [1].

ÉTATS, TERRITOIRES, DISTRICT.	SUPERFICIE en lieues géographiques carrées.	POPULATION.	CAPITALES.	DETTE particulière.	RECETTES.	DÉPENSES.	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	LÉGISLATURE particulière à chaque État. Sénateurs.	LÉGISLATURE particulière à chaque État. Représentants	MILICE.	ADMISSION dans l'Union.	NOMBRE de Représentants au Congrès.
				Dollars.	Doll. C.	Doll. C.	Dollars.	Dollars.					
Columbia. . . . . (District).	8	51,687	Washington.	»	»	»	35,668	111,607	»	»	1,249	1800	»
Maine. . . . . (État).	4,236	583,232	Augusta.	854,750	604,726 52	478,802 45	721,409	1,286,680	31	151	44,665	1820	7
New-Hampshire. . . . . . . (id.).	1,242	317,831	Concord.	Nulle.	172,056 55	167,011 63	64,451	5,878	12	286	27,867	»	4
Vermont. . . . . (id.).	1,269	313,466	Montpellier.	Nulle.	119,386 34	111,056 05	147,721	688,869	30	230	23,915	1791	4
Massachusetts. . . . . (id.).	1,019	994,271	Boston.	6,135,064	1,078,340 85	1,057,406 93	24,745,917	10,264,862	40	356	101,781	»	10
Rhode-Island. . . . . (id.).	163	147,555	Providence. . . . . . Newport.	Nulle.	161,648 65	161,413 50	237,478	178,152	31	69	14,146	»	2
Connecticut. . . . . (id.).	626	370,604	Hartford. . . . . . . New-Haven.	»	122,346 73	118,392 09	234,743	264,000	21	215	57,719	»	4
New-York. . . . . (id.).	6,043	3,090,022	Albany.	24,038,122	992,688 »	842,313 06	92,567,369	45,963,100	32	128	201,452	»	34
New-Jersey. . . . . (id.).	1,039	488,671	Trenton.	67,595	136,513 95	126,552 75	4,253	363	18	58	39,171	»	5
Pennsylvanie. . . . . (id.).	6,042	2,311,681	Harrisbourg.	40,511,173	5,010,978 04	4,084,771 80	10,645,500	5,343,421	33	100	276,070	»	24
Delaware. . . . . (id.).	270	91,528	Dover.	Nulle.	32,502 85	40,242 31	1,400	38,229	9	21	9,229	»	1
Maryland. . . . . (id.).	1,046	582,506	Annapolis.	15,909,981	1,631,385 12	1,146,493 16	4,976,731	8,000,660	21	82	46,864	»	6
Virginie. . . . . (id.).	8,592	1,421,081	Richmond.	15,427,255	605,599 »	654,199 »	241,935	3,373,738	32	134	124,202	»	15
N. Caroline. . . . . (id.).	6,752	868,870	Raleigh.	»	251,717 65	175,406 61	113,146	270,076	50	120	79,448	»	9
S. Caroline. . . . . (id.).	4,127	668,469	Columbia.	2,310,896	481,613 34	418,723 95	1,475,695	9,701,176	45	124	55,209	»	7
Géorgie. . . . . (id.).	8,065	878,635	Milledgeville.	1,828,472	300,000 »	290,000 »	371,024	6,857,806	47	130	57,312	»	8
Floride. . . . . (id.).	7,367	87,387	Tallahassée.	Nulle.	60,587 82	59,259 72	63,211	2,518,027	19	40	12,122	1822	1
Alabama. . . . . (id.).	7,071	771,659	Montgomery.	8,539,110	1,092,779 »	574,474 »	675,147	12,823,725	33	100	44,331	1817	7
Mississippi. . . . . (id.).	6,453	592,853	Jackson.	7,271,707	379,402 63	284,999 58	2,433	»	32	92	36,084	1801	4
Louisiane. . . . . (id.).	6,200	500,763	Baton-Rouge.	16,238,131	»	»	10,050,697	37,611,667	32	98	43,823	1802	4
Texas. . . . . (id.).	35,959	187,403	Austin.	11,055,694	148,449 10	116,161 61	16,600	82,791	21	66	19,766	1845	2
Arkansas. . . . . (id.).	7,141	209,640	Little Rock.	3,862,172	47,657 06	34,974 50 [2]	»	»	25	75	17,147	1849	1
Tennessée. . . . . (id.).	5,459	1,023,118	Nashville.	3,337,856	790,693 53	802,436 66	15,145	»	25	75	71,252	1790	11
Kentucky. . . . . (id.).	5,233	1,001,496	Franckfort	4,497,652	468,630 19	447,620 64	79,738	132,851	38	100	88,629	1790	10
Ohio. . . . . (id.).	5,295	1,977,031	Columbus.	19,026,200	2,937,571 24	2,383,135 84	149,839	149,839	36	72	176,445	1781	21
Michigan. . . . . (id.).	7,912	395,703	Lansig.	2,812,717	545,846 61	490,399 22	98,141	»	22	66	60,017	1805	3
Indiana. . . . . (id.).	4,658	988,734	Indianapolis.	6,531,737	1,556,339 44	1,137,398 25	»	»	50	100	53,913	1809	10
Illinois. . . . . (id.).	7,408	858,298	Springfield.	16,612,795	»	»	9,766	88,417	25	75	83,234	1800	7
Missouri. . . . . (id.).	9,162	684,132	Jefferson.	956,261	»	»	130,382	»	18	49	61,000	1804	5
Iowa. . . . . (id.).	9,545	192,122	Iowa-City.	55,000	47,249 42	32,513 74	»	»	19	39	»	1838	2
Wisconsin. . . . . (id.).	8,892	304,226	Madison.	Nulle.	»	»	»	»	18	54	32,203	1836	3
Californie. . . . . (id.).	19,615	200,000	San-José.	300,000	»	50,000 »	»	»	16	36	»	1850	2
Orégon. . . . . (Territoire).	45,770	20,000	Orégon-City.	»	»	»	»	»	9	18	»	1849	1 délégué.
Minesota. . . . . (id.).	15,642	6,192	Saint-Paul.	»	»	»	»	»	9	18	»	1848	1 id.
Utah. . . . . (id.).	35,969	25,000	»	»	»	»	»	»	13	26	»	1850	»
Nouveau Mexique. . . . . . (id.).	35,962	61,632	Santa-Fé.	»	»	»	»	»	13	26	»	1850	»
Missouri ou Nebraska. . . . (id.).	49,390	10,000	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Territoire Indien.	18,337	70,000	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1850	»
	405,325	23,347,468		209,305,552			147,857,439	145,755,820			19,602,650		235

[1] Ce tableau est extrait de l'*American Almanac*, Boston, 1851. — La dette, les recettes, les dépenses y sont évaluées en dollars ; le dollar vaut 5 fr. 35 c.

[2] Les chiffres donnés ici pour cet Etat, s'appliquent à deux années consécutives, 1846 et 1847.

Tableau du budget des États-Unis de juillet 1850 à juillet 1851.

RECETTES :

	Dollars.
Douanes	32,000,000
Vente de terres	2,150,000
Recettes diverses	300,000
Total	34,450,000

DÉPENSES :

	Dollars.
Dépenses civiles, diplomatiques et diverses, etc., etc.	11,088,725
Frais de douanes	2,750,000
Frais de la vente des terres	170,835
Armée	8,296,183
Fortifications, artillerie, armement de la milice	2,015,446
Améliorations intérieures	1,247,203
Département des Indiens	1,912,711
Pensions	1,927,710
Marine	11,353,130
Intérêts des billets du trésor, et de la dette publique	3,742,251
Achats de fonds sur l'emprunt du 28 janvier 1847	492,899
Total	44,997,093
Il faut ajouter le déficit du 1er juillet 1850	5,828,122
Total au 30 juin 1851	50,825,215

BALANCE AU 1er JUIN 1851.

	Dollars.
Dépenses	50,825,215
Recettes	34,450,000
Déficit	16,375,215

ÉVALUATION DU BUDGET POUR 1851-1852.

Recettes au 30 juin 1852	54,312,594 dollars.
Dépenses id. id.	53,853,597
Excédant des recettes	458,997

MONTANT DE LA DETTE AU 1er OCTOBRE 1849.

Capital et intérêts de l'ancienne dette	122,735 dollars.
Dettes communales du Territoire de la Colombie	960,000
Billets du trésor de 1846	144,391
Id. id. de 1847 et 1848	149,828
Emprunt de 1842 à 6 pour cent	8,198,686
Id. 1843 à 5 Id.	6,468,231
Id. 1846 à 6 Id.	4,999,149
Id. 1847 à 6 Id.	27,618,350
Id. 1848 à 6 Id.	15,740,000
Stocks à 5 pour cent pour dédommagements aux Mexicains	303,573
Total	64,704,943 dollars.

La dette avant la guerre du Mexique (avril 1846) montait seulement à 18,000,000 dol.
Au 30 novembre 1850 elle montait à 64,000,000

Tableau du commerce des États-Unis avec les pays étrangers, de juillet 1848 à juillet 1849.

	PAYS DE PROVENANCE OU DE DESTINATION.	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.
		Dollars.	Dollars.
1	Russie.	840,238	1,135,504
2	Prusse.	17,667	44,219
3	Suède, Norvège et Colonies.	747,828	859,652
4	Danemark et Colonies.	358,345	836.484
5	Villes Hanséatiques.	7,742,864	3,314,930
6	Hanovre.		8,581
7	Pays-Bas et Colonies.	2,367,551	3,203 679
8	Belgique.	1 844,293	2,731,307
9	Grande-Bretagne et Colonies.	67,387,983	93,172,339
10	France et Colonies.	24.458,669	15,781,585
11	Espagne et Colonies.	15,110,027	7,870,570
12	Portugal et Colonies.	414.884	377,136
13	Italie.	1,550,896	1,104,869
14	Deux-Siciles.	530,244	29,213
15	Sardaigne.	42,538	482,364
16	Toscane.		30,076
17	Trieste et autres ports autrichiens.	409,178	1,406,865
18	Turquie.	374,064	278,996
19	Iles Ioniennes.	291	
20	Haïti.	901 724	602,592
21	Mexique.	2,216,719	2,090,868
22	Républiques de l'Amérique centrale.	56.017	136,219
23	Nouvelle-Grenade.	158,960	297,784
24	Venezuela.	1,413,096	537,634
25	Brésil.	8,494,368	3,102,977
26	Républiques Cisplatine et Argentine.	1,789,751	915,321
27	Chili et Pérou.	2,264,676	2,128,336
28	Chine.	5,513,785	1,583,224
29	Indes Occidentales et Amérique du Sud.	16,159	201,958
30	Europe, Etats divers.		18.588
31	Asie, id.	209,669	363,811
32	Afrique, id.	495,742	708,411
33	Mer du Sud et Océan Pacifique.	85.318	399,728
34	Iles Sandwich.	43,875	
	Total.	147,857,439	145,755,820

Tableau des accroissements décennaux des Etats-Unis.

ANNÉES.	SUPERFICIE.	POPULATION.	REVENUS.	DÉPENSES.	DETTE.	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	TONNAGE.
	lieues géog. car.		Dollars.	Dollars.	Dollars.	Dollars.	Dollars.	
1790	43,988	3 929,827	4,399,473	1,919,589	75.463.476	52,200,000	19,012,041	502,146
1800	68,644	5,305,925	10,624,997	7,411,370	82,976,294	91,525,768	70.971,780	972,492
1810	96,857	7,239,814	9,299,737	5,311,082	53,173,217	85,400,000	66,757,974	1,424.783
1820	121,505	9,638,131	16,779,331	13,134,530	91,015,566	74,450,000	69.641,669	1,280,166
1830	128,872	12,866 920	24,280,288	13,220,534	48 565,406	70,876,920	73,849,508	1,191,776
1840	147,305	17,063,353	16,993,858	23,327,772	5,125.078	131,571,950	104,805,891	2,180,764
1850	405,325	23,347,498	34,450,000	50,825,215	64,000,000	147,857,439	145,755,820	3,334,015

Tableau de l'armée de terre des Etats-Unis en 1851.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.		RÉGIMENTS.	
Major général, général en chef	1	Régiment du génie	1
Brigadiers généraux	2	Id. ingénieurs topographiques	1
Adjudant général	1	Département de l'artillerie (*ordnance department*)	1
Inspecteur général de l'armée	1	Régiments de dragons	2
Quartier maître général	1	Id. de Carabiniers à cheval	1
Commissaire général	1	Id. d'artillerie	4
Chirurgien général	1	Id. d'infanterie	8
Payeur général	1		18
Ingénieur en chef	1		
Chef du bureau topographique	1		
Chef d'artillerie (*ordnance*)	1	Officiers commissionnés au 17 juin 1850	882
Juge-avocat	1	Officiers non-commissionnés, musiciens	9,438
	13	Total des hommes sous les armes	10 320
		Plus les milices (voir le tableau p. 262)	1,960,265

Tableau des Divisions militaires des États-Unis.

Le quartier général de l'armée est à WASHINGTON.

DIVISIONS MILITAIRES et leur QUARTIER GÉNÉRAL.	DÉPARTEMENTS MILITAIRES,	ÉTATS OU TERRITOIRES qu'ils comprennent.	POSTES MILITAIRES de chaque ÉTAT OU TERRITOIRE.	ARSENAUX GÉNÉRAUX.
Divis. Orientale. Quart. gén., *Troy* (N.-Y.).	1er DÉPARTEMT.	Maine. New-Hampshire. Vermont.	Fort Sullivan. — F. Preble. Fort Constitution.	Kennebec. Champlain.
		Massachusetts.	Fort Indépendance. — Fort Warren.	Watertown.
		Rhode-Island. Connecticut.	Fort Adams. — Fort Wolcot. Fort Trumbull.	
	2e DÉPARTEMT. Quart. gén., *Détroit.*	Michigan.	Fort Brady. — F. Mackinac. F. Gratiot. — Détroit-Barracks.	Détroit.
		Wisconsin orient. Ohio. Indiana.	Fort Howard.	
	3e DÉPARTEMT. Quart. gén., *Troy.*	New-York.	Fort Columbus. — F. Vood. — F. Hamilton. — F. Lafayette (havre de N.-Y.). — F. Niagara. — F. Ontario. — Madison-Barracks. — Plattsbourg-Barracks. — Westpoint.	Watervliet. — Rome.
		New-Jersey.		
		Pennsylvanie.	Fort Mifflin. — Carlisle-Barracks	Alleghany. — Frankford.
		Delaware. Maryland.	Fort Mac-Henry. — F. Washington.	Pikesville.
	4e DÉPARTEMT. Quart. gén., *Fort Monroé.*	Virginie.	Fort Monroé.	Bellona.
		Caroline du Nord.	Fort Johnston. — F. Caswell.	North Carolina.
		Caroline du Sud.	Fort Moultrie. — Château Pinc-Kney.	Charleston.
		Georgie.	Arsenal Augusta.	
		Floride orientale.	Oglethorpe-Barraks. — F. Marion.	

DIVISIONS MILITAIRES et leur QUARTIER GÉNÉRAL.	DÉPARTEMENTS MILITAIRES, ÉTATS OU TERRITOIRES qu'ils comprennent.	POSTES MILITAIRES de chaque ÉTAT OU TERRITOIRE.	ARSENAUX GÉNÉRAUX.
Div. Occidentale. Quart. gén., *Nouv. Orléans.*	5e DÉPARTEMT. Quart. gén., *Nouv. Orléans.* — Floride occident.	Key-West.— Fort Brooke.— F. Pickens. — F. Mac-Rea.	Apalachicola.
	Alabama.	Fort Morgan.	Mount-Vernon.
	Louisiane.	Fort Picke.— F. Wood.— F. Jackson. — New-Orléans-Barracks.— Bâton-Rouge-Barracks.	Bâton-Rouge.
	Mississippi. Tennessee. Kentucky.	Newport-Barracks.	
	6e DÉPARTEMT. Quart. gén., *Saint-Louis.* — Wisconsin occid. Missouri (État). Illinois. Iowa.	Fort Scott. — F. Leavenworth.	
	Missouri (Territ.)	Fort Kearnie.— F. la Ramie. Jefferson-Barracks.	Saint-Louis.
	Minesota (Territ.)	Fort Snelling. — F. Gaines — F. des Moines.	
	7e DÉPARTEMT. — Arkansas. Territoire Indien (en partie).	Fort Towson.— F. Washita. — F. Gibson. — F. Canadian.	Little-Rock.
	8e DÉPARTEMT. Quart. gén., *San-Antonio.* — Texas.	Fort Polk. — F. Brown. — Ringgold-Barracks — Davis-Landing. — Fort Mac-Intosh. — Laredo. — Fort Duncan.— Passe de l'Aigle. — Fort Inge.— F. Lincoln. — San-Antonio. — Fort Martin-Scott. — F. Croghan.— Hamilton-Creek. — Fort Gates. — Leon-River.— Fort Graham.— José-Maria.— Fort Worth. — F. Merrill. — Trinity-River.	
	9e DÉPARTEMT. Quart. gén., *Santa-Fé.* — Nouv.-Mexique.	Fort Marcy.— F. Taos.— Albuquerque.— Dona-Ana. — Socorra.— El-Paso-del-Norte.— San-Elizario. — Las Vegas.	
Divis. de l'Océan Pacifique. Quart. gén., *Sonoma.*	10e DÉPARTEMT. Quart. gén., *Monterey.* — Californie.	San-Francisco.— Bénicia.— Camp Stanislas. — Camp Far-West.— Monterey.— San-Luis.— San-Diego.	
	11e DÉPARTEMT.— Territ. Orégon.	Nesqually.— Puget's-Sound — Fort Vancouver. — F. Hall.	

Tableau de la marine militaire des États-Unis en 1851.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

1	Chefs d'escadre (*commanders of squadrons*).	de l'intérieur	1	6
		des côtes du Brésil	1	
		de l'Océan Pacifique	1	
		de la Méditerranée	1	
		de la côte d'Afrique	1	
		des Indes Orientales	1	
	Chefs de station (*commanders of Navy-Yards*).	Portsmouth	1	8
		Boston	1	
		New-York	1	
		Philadelphie	1	
		Washington	1	
		Norfolk	1	
		Pensacola	1	
		Memphis	1	
	Capitaines			68
	Commandants de vaisseaux			97
	Lieutenants			327
	Chirurgiens			69
	Aides chirurgiens			91
	Aumôniers			24
	Commis aux vivres			64
	Midshipmen			438
	Masters (*Maîtres*)			21
	Total			1213 officiers et s.-officiers.

2 En temps de paix la force maritime est limitée à. . . . . 7,500 hommes.
Le corps de la marine formant une brigade dont le quartier général est à Washington, compte 58 officiers commissionnés, 1,295 officiers non-commissionnés, musiciens et soldats, en tout. 1,352 hommes.

ÉTAT DE LA FLOTTE AU 5 AOUT 1850.

3	11 Vaisseaux de ligne	1 de 120 canons (Pennsylvanie)	120 canons.
		10 de 74	740
	15 Frégates	1 *Indépendance* rasée	54
		12 de première classe, de 44 canons	528
		2 de seconde classe, de 36 canons	72
	22 Sloops de guerre	16 de 20 canons	320
		1 de 18 (l'*Ontario*)	18
		5 de 16 canons	80
	4 Brigs de 10 canons		40
	5 Schooners, 2 de 2 canons, 3 de 1		7
	14 Steamers portant ensemble 25 canons (le *Mississippi* est armé de 10 canons à la Paixhans		25
	6 Brigs et transports (*Storeships*)		28
	117 Bâtiments de tout rang, portant		2,032 bouches à feu

TABLEAU statistique de la marine à vapeur des Etats-Unis en 1851.

MARINE EXTÉRIEURE.	MARINE INTÉRIEURE.
1° *Côte de l'Atlantique.* 46 steamers océaniques. 274 steamers ordinaires. 65 propulseurs à hélice ou autres. 80 bateaux à vapeur-bacs, transports, etc. ——— Total : 465 navires d'un tonnage 154,270 tonneaux, montée par 6,348 hommes d'equipage. 2° *Golfe du Mexique.* 12 steamers océaniques. 95 steamers ordinaires. 2 propulseurs.. ——— Total : 109 navires, jaugeant 23.244 tonneaux et montés par 3,473 hommes d'equipage. 3° *Côte du Pacifique.* 37 steamers océaniques. 13 steamers ordinaires. ——— Total : 50 navires, 34.986 tonneaux. — Equipage : 1,946 hommes. Total. { 95 steamers océaniques. / 382 steamers ordinaires. / 80 bacs ou *ferries*, ——— Total. 557 navires, jaugeant 212,500 tonneaux.	1° *Bassin des Lacs.* 164 steamers, jaugeant 69,165 tonneaux, ayant 2,855 hommes d'equipage. 2° *Bassin de l'Ohio.* 348 steamers, jaugeant 67,601 tonneaux, ayant 8,838 hommes d'equipage. 3° *Bassin du Mississippi.* 255 steamers, jaugeant 67,956 tonneaux, ayant 6,414 hommes d'equipage. ——— Total : 767 steamers, jaugeant 204,723 tonneaux, ayant 17,607 hommes d'equipage. ——— *Total de la marine à vapeur des États-Unis.* 1,390 bâtiments à vapeur, jaugeant 417,283 tonn. ——— *Nombre de bateaux à vapeur des principales villes.* Saint-Louis. . . . . 131 | Nouvelles-Orléans., 109 Détroit. . . . . . 47 | Buffalo. . . . . 42 Pittsbourg. 12

TABLEAU des principales sectes religieuses aux Etats-Unis en 1850.

NOMS DES SECTES.	TEMPLES.	MINISTRES.	COMMUNIANTS.
Catholiques romains	1,073	1,081	1,233,350
Protestants épiscopaliens	1,232	1,497	67.550
Presbytériens de l'ancienne école	2,512	1,860	200.830
Presbytériens de la nouvelle école	1,651	1,551	155,000
Presbytériens de Cumberland ou modifiés	480	350	50.000
Autres classes de Presbytériens	530	293	45.500
Hollandais réformés	282	299	33,980
Allemands réformés	261	273	70,000
Protestants Luthériens	1,604	663	163,000
Moraves	22	24	6,000
Episcopaliens méthodistes	»	5,042	1,112,756
Méthodistes de l'église protestante	»	740	64,313
Méthodistes réformés	»	75	3,000
Méthodistes Wesleyens	»	600	20,000
Méthodistes allemands (Frères-Unis)	1,800	500	15.000
Méthodistes associés et autres	600	250	15,000
Mennonites	400	250	58,000
Congrégationalistes orthodoxes	1,971	1,687	197,196
Congrégationalistes unitaires	245	250	30,000
Universalistes	1,194	700	60,000
Swedenborgiens ou sectateurs de la Nouvelle-Jérusalem	42	30	5,000
Baptistes réguliers	8,406	5,142	686,807
Baptistes dits des Six-Principes	21	25	3,586
Baptistes du septième jour	52	43	6,243
Baptistes en libre communion	1,252	1,082	56,452
Baptistes de la bonne église	97	128	10,102
Baptistes réformés ou Campbellistes	1,848	848	118.618
Chrétiens ou Baptistes unitaires	607	498	3,040
Baptistes anti-missionnaires	2,035	907	67,845

Tableau des canaux dans les États de l'Union.

	LONGUEUR EN MILLES.	LONGUEUR EN LIEUES GÉOGRAPHIQUES.
SYSTÈME TRANSALLÉGHANIEN.		
Grand canal de New-York ou d'*Erié*.		
a. Section de l'est, partant de Hudson près Albany, à Utica, sur la Mohawk. . . . milles 103 »		
b. Section du centre, d'Utica à Montézuma, sur la Seneca. . . 96 »		
c. Section de l'Ouest, de la Seneca au lac Erié. . . . . 167 »	366 »	132 »
Canal Champlain.	63 »	23 »
Canal de la Chesapeake à l'Ohio.		
a. Section de l'est, de Washington à Cumberland. . . . . . 186m »		
b. Section du centre, de Cumberland à l'embouchure de la Casselman. . . . 70 »	341 »	123 »
c. Section de l'ouest, de la Casselman à Pittsbourg. . . . . 85 ¼		
Canal de Pennsylvanie.		
a. Section transversale, de Colombie à Pittsbourg. . . . . 322m »		
b. Section moyenne, de Duucan's-Island à Tésya. . . . . . 204 »		
e Section occidentale, de Northumberland à Dunstown. . . 70 »		
d. Section orientale, de Bristol à Easton. . . . . 168 »	764 »	276 »
SYSTÈME LITTORAL.		
Canal du Mississippi au lac Ponchartrain.	7 »	2 »
Canal Chesapeake-Albemarle, joignant le James aux lagunes d'Albemarle.	23 »	8 »
Canal Delaware et Chesapeake, établissant la communication de la baie de Chesapeake à celle de la Delaware.	14 »	5 »
Canal de la Delaware au Rariton, commençant au Bordentown et finissant à la rive droite du Rariton.	28 »	10 »
Canal de New-Haven, qui va du *Long-Island-Sound* au lac Memphramagog.	205 »	74 »
Canal à travers l'isthme du cap Cod, joignant les baies de Buzzard et de Barnstable.	9 »	3 »
SYSTÈME LOCAL.		
Canal de Baltimore, allant de cette ville à Columbia.	60 »	22 »
Canal de Roanoke, allant du village de Welden à celui de Salem sur le Roanoke.	244 »	88 »
Canal de Jonction, joignant le Roanoke à l'Appomatox.	44 »	16 »
Canal de Eutaw ou de Santé, faisant communiquer cette rivière avec le port de Charlestown.	21 »	7 »
Canal Morris, commençant à Phillisburgh et se terminant à Jersey-city.	100 »	36 »
Canal Blackstone, mettant en communication Worcester et Providence.	45 »	16 »
Canal Hudson et Delaware. Après avoir fait communiquer ces deux rivières, il rencontre à Carpenter's-point le canal Lackawaxen.	65 »	23 »
Canal Lackawaxen. Il part des précédents, et aboutit à Honesdale.	53 »	19 »
Canal de Schuylkill, communiquant de Philadelphie à Port-Charbon.	112 »	40 »
Canal de Middlesex, unissant le Merrimack à la rade de Boston.	27 »	9 »
Grand Canal d'Ohio Il traverse du nord au sud l'État de ce nom, de Cleveland sur le lac Erié à Portsmouth.	307 »	111 »
Canal de Miami, communiquant par Miami de Cincinnati sur l'Ohio à Perrysbourg sur le Maumée.	150 »	54 »
Canal d'Oswego, communiquant de Salina à Oswego.	38 »	13 »
Canal de Seneca, communiquant du canal de New-York ou d'Erié avec les lacs Seneca et Cayuga.	20 »	7 »
Canal de l'Union, commençant au Schuylkill, et se terminant à Middletown.	80 »	28 »
Canal de Lehigh, commençant à Easton, à l'embouchure du Lebigh, et se terminant au chemin de fer de Mauch-chunk.	47 »	16 ¼
Canal de Louisville, commençant un peu au-dessous de l'embouchure de Bear-Grass-Creek, à 2 milles au-dessus des chutes de l'Ohio, et aboutissant au-dessous de Shippingport, sur la gauche de l'Ohio.	1 ½	½
Canal de Jonction, entre l'Océan et le golfe du Mexique à travers les Florides.	231 »	88 »
Canal latéral au Tennessée.	35 »	12 »
Canal du Wabash, unissant la rivière de ce nom à celle du Maumée du lac.	130 »	60 »
Total.	3,630 ½	1,321 ¾

TABLEAU des lignes de chemins de fer des États-Unis.
(Extrait de l'*American almanac* 1851).

NOM DE L'ÉTAT.	DÉSIGNATION DES CHEMINS.	LONGUEUR EN MILLES.
Massachusetts. .	Chemin de Berkshire	21,14
	— de Boston à Lowell	25,76
	— de Boston au Maine	74,26
	— de Boston à Providence	41,00
	— de Boston à Worcester	44 62
	— de Branche du Cap Cod	27,80
	— de Cheshire	53,65
	— de Connecticut-River	50,00
	— de l'Est (*Eastern*)	54,11
	— d'Essex	19,86
	— de Fall-River	22,24
	— de Fitthburg	50,93
	— de Lowell à Laurence	12,35
	— de Nashua et Lowell	14,58
	— de New-Bedford à Taunton	20,13
	— du Comté de Norfolk	25,96
	— de Norwich et Worcester	66.00
	— d'Old Colony	37,25
	— de Pittsfield et North Adams	18,65
	— de Providence et Worcester	43,41
	— de Taunton Branch	11,10
	— de Wermont et Massachusetts	69.00
	— de l'Ouest	156,00
	— de Worcester à Nashua	45,69
	— de Dorchester à Milton	3,25
	— de Harvard Branch	0,69
	— de Housatonic Branch	11,00
	— de Lexington à Cambridge	6,63
	— de Newburyport à Georgetown	8,56
	— de Salem à Lowell	16,00
	— de South Reading Branch	»
	— de South Shore	11,50
	— de Stockbridge à Pittsfield	22,00
	— de Stony Brook (Chelmsford)	13,16
	— de Stoughton Branch	4,04
	— de West Stockbridge	2,75
New-York. . . .	Chemin d'Albany à Scheneetady	17,00
	— d'Albany à Weststockbridge	38,25
	— d'Attica à Buffalo	31.50
	— d'Auburn à Rochester	78,00
	— d'Auburn à Syracuse	26,00
	— de Buffalo à Blac-Rock	3,00
	— de Buffalo à la chute du Niagara	22,00
	— de Cayuga au Susquehannah	28,00
	— de Chemung	17,50
	— de Hudson à Berkshire	31,50
	— de Hudson River	75,00
	— de Lewiston	3,33
	— de Lockport à la chute du Niagara	23,00
	— de Long-Island	98,00
	— de New-York à Erié	294,00
	— de New-York à Harlem	80,17
	— d'Oswego à Syracuse	35,00
	— de Rensselaer à Saratoga	25,00
	— de Saratoga à Scheneetady	22,00
	— de Saratoga à Washington	39,50
	— de Scheneetady à Troy	20,50
	— de Skaneateles à Jordan	5,20
	— de Syracuse à Utica	53,00
	— de Tioga Coal, Iron, etc., etc.	15,00
	— de Tona Wanda	43,50
	— de Troy à Greenbush	6,00
	— d'Utica à Scheneetady	78,00
	— de Watertown à Rome	»
Maine.	Chemin d'Andros Coggin à Kennebec	55,00
	— de Bangor à Pisataquis	11,75
	— de Portland, Saco, à Portsmouth	52,00
New-Ham. . .	Chemin d'Eastern R, dans New Hampshire	16,80
	— de Concord	34,50
	— de Northern R (Bristol)	81,75

NOM DE L'ÉTAT.	DÉSIGNATION DES CHEMINS.	LONGUEUR EN MILLES.
New-Ham. . . .	Chemin de Manchester à Laurence.	23,50
	— de Sullivan.	25,50
Vermont. . . .	Chemin de Rutland.	120 00
	— de Vermont central.	115.00
Rhode-Island. .	Chemin de Providence à Stonington.	50,00
Connecticut. . .	Chemin de Hartford à Newstaven.	38,00
	— de Hartford à Springfield.	20,13
	— de Housatonic Railroad.	110,00
	— de New London, Williamcourt, etc., etc.	68,00
New-Jersey. . .	Chemin de Burlington à Mount-Holly Branch.	6,00
	— de Camden à Amboy.	61,00
	— de Trenton Branch.	6,25
	— de New-Brunswich Branch.	29 00
	— de Camden et Woodbury.	9,00
	— de New-Jersey central.	36,00
	— de Morris à Essex.	36,00
	— de Paterson (à Jersey-City.	16,00
	— de Ramapo et Paterson.	17,00
	— de New-Jersey (de Jersey-City à New Br.).	30.00
Pennsylvanie. .	Chemin de Philadelphie à Trenton.	30,00
	— de Philadelphie, Germantown, etc., etc.	17,00
	— de Germantown Branch.	6,00
	— de Philadelphie, Wilmington et Baltimore.	99,00
	— de Philadelphie à Reading.	93,00
	— de Philadelphie à Columbia.	82,00
	— de Philadelphie City.	6, 0
	— de Portage (Hollidaysburg à Johnstown).	36,50
	— de Valley (de Norristown à Columbia)	20,25
	— de West Chester (au Railread de Columbia).	10,00
	— de Pennsylvanie (de Lancastre à Hutingtoa).	134,00
	— de Harrisbourg à Chambersbourg.	56,00
	— de Franklin (Chambersbourg à Hagerstown).	22,00
	— de York à Wrigntsville	13,00
	— de Strasbourg (Cumberland Valley à Strasbourg). . . .	7,00
	— de Little Schuylkill (Port Clinton à Tamaqua).	23,00
	— de Danville à Pottsville.	44,50
	— de Little Schuykill à Susquehannah.	106,00
	— de Williamsport à Elmira (N. Y.).	77,50
	— de Blossbourg à Corning (N. Y.).	40,00
	— de Mont Carbon.	7,25
	— de la vallée de Schuykill.	25,00
	— de Schuykill (de Schuykill à Valley).	13,00
	— de Mil Creek.	9,00
	— de Minehill à Schuykill Haven.	25,00
	— de Mauch Clumk et branches (mine).	25,00
	— de Roon Run (mine).	5,25
	— de Beaver Meadow (mine).	26,00
	— de Beaver Meadow Branch.	12,00
	— de Hazleton à Lehigh.	10.00
	— de Nesquehoning (à Reigh-River).	5,00
	— de Leigh et Susquehannah.	20,00
	— de Carbondale à Honesdale.	21,00
	— de la vallée de Lyken.	16,00
	— de Pine Grove.	4.00
Delaware. . . .	Chemin de Frenchtown à Newcastle.	17,00
Maryland. . . .	Chemin de Baltimore et Ohio à Cumberland.	178.00
	— de Frederick Branch et Monocacy.	3,00
	— de Baltimore et Susquehannah.	75,00
	— de Westminster Branch.	10,00
	— de Baltimore à Washington.	31,00
	— d'Annapolis à Elke Ridge.	21.00
Virginie. . . .	Chemin de Richmond, Frédériksbourg et Potomac.	76,00
	— de Richmond à Petersbourg.	22,50
	— Central.	71,00
	— de Chesterfield.	12,00
	— d'Appomatox (de City Point à Petersbourg).	12,00
	— de Winchester et Potomac.	32,00
	— de Portsmouth à Roanoke.	78,00
	— de Greenville et Roanoke.	20,00
Caroline du N. .	Chemin de Gaston à Raléigh.	87,00
	— de Petersbourg (à Weldon C. N).	63,00
	— de Wilmington à Weldon.	162,00
Caroline du S. .	Chemin de Charleston à Hambourg.	136,00
	— de Branchville et Columbia.	68,00

NOM DE L'ÉTAT.	DÉSIGNATION DES CHEMINS.	LONGUEUR EN MILLES.
Caroline du S. .	Chemin de Camden Branch	44,00
	— de Greenville à Columbia.	22,00
Georgia.	Chemin Central (de Savannah à Macon.	192,00
	— de Macon à l'Ouest.	101,00
	— de Georgie (d'Augusta à Atlanta).	171,00
	— d'Athens Branch.	40,00
	— de Branch (Camak à Warrenton).	4.00
	— de l'Ouest et Atlantique (d'Atlanta à Chattanoga . . .	140,00
	— de Memphis Branch.	18,00
Florida.	Chemin de Tallahassée à Saint-Marks.	26.00
	— de Saint-Joseph.	28.00
Alabania. . . .	Chemin de Montgomery à West-Point.	68.00
	— de Tuscumbia à Decatur.	46,00
Mississippi. . .	Chemin de Wiksbourg à Jackson.	46,00
	— de Jackson à Brandon.	14.00
	— du Mississippi (Natchez à Malcolm)	30,00
	— de Saint-Francisville à Woodville.	28,00
Louisiane. . . .	Chemin de Clinton à Port-Hudson.	24,00
	— du Golfe du Mexique (de N. Orl. à Proctorsville. . . .	27.00
Tennessée. . .	Chemin de Memphis à Lagrange.	33,00
Kentucky. . . .	Chemin de Lexington et Ohio (à Frankfort.	29.00
	— de Louisville à Frankfort.	27.00
Ohio.	Chemin de Little-Miami.	84,00
	— de Mad-River au lac Erié.	135,00
	— de Sandusky à Mansfield.	57,00
	— de Columbus au lac Erié.	14,00
	— de Cleveland à Columbus.	36,00
	— de Columbus à Xenia.	54.00
Indiana.	Chemin de Madison à Indianapolis.	86,00
	— de Shelbyville Branch.	»
Illinois.	Chemin de Galéna à Chicago-Union.	42,00
	— de Saint-Charles Branch.	8,00
	— de Sangamon à Morgan.	55,00
Michigan. . . .	Chemin central (du Détroit à New-Buffalo).	218,50
	— du Sud (Monroë à Coldwater).	93,00
	— de Tecumseh Branch.	10,00
	— de Détroit à Pontiac.	25.00
	— d'Adrian à Toledo.	33,00
	Total des chemins exécutés.	7,883.85
	— en voie d'exécution.	556,06
	Total général de la longeur des chemins de fer des États-Unis en milles.	8,439,85

TABLEAU de l'immigration européenne aux États-Unis, de 1789 à 1850, d'après les documents officiels.

Étrangers arrivés de 1790 à 1810.	120,000
Accroissement naturel en 20 ans.	47,560
Étrangers arrivés de 1810 à 1820.	114,000
Accroissement naturel sur ce dernier chiffre.	19,000
Accroissement durant la période de 1810 à 1820 sur les étrangers arrivés antérieurement à 1810.	58,450
Total des immigrants et de leurs descendants en 1820 :	359,010
Immigrants de 1820 à 1830.	203,979
Accroissement naturel sur ce chiffre.	35,728
Accroissement durant la période décennale des immigrants et descendants antérieurs à 1820.	134,120

Total des immigrants et de leurs descendants en 1830 :	732,847
Immigrants de 1830 à 1840	778,500
Accroissement naturel	135,150
Accroissement durant la période décennale des immigrants et descendants antérieurs à 1830	254,445
Total des immigrants et de leurs descendants en 1840 :	1,900,942
Imigration de 1840 à 1850	1,542,850
Accroissement naturel	185,14
Accroissement durant la période décennale des immigrants et descendants antérieurs à 1840	722,000
Total des immigrants aux États-Unis et de leurs descendants depuis 1790 jusqu'en 1850	4,350,934

LIVRE CENT TREIZIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Etats-Unis du Mexique. — Description générale physique. — Habitants du Mexique.

Nous allons parcourir successivement le vaste territoire que possédait autrefois la couronne espagnole dans les deux Amériques.

Nous commencerons par l'ancienne *Vice royauté espagnole du Mexique,* dont les poe ssions s'étendaient de l'isthme de Panama au territoire de l'Orégon et à la Louisiane. Elle renfermait deux grands gouvernements distincts : 1° la capitainerie de Guatemala, qui forme aujourd'hui les républiques de l'Amérique centrale ; 2° la vice-royauté du *Mexique* ou de la *Nouvelle-Espagne* proprement dite. Cette dernière comprenait la Nouvelle-Californie, le Nouveau-Mexique et le Texas, que nous avons décrits dans un livre précédent comme annexés aujourd'hui aux États-Unis, et la *République du Mexique* ou *Confédération des États-Unis mexicains,* à laquelle nous allons consacrer les deux livres suivants.

Le nom de *Nouvelle-Espagne* ne fut d'abord donné par Grijalva, en 1518, qu'à la province de Yucatan ; Fernand-Cortez, après avoir découvert le Mexique en 1519, et en avoir fait la conquête en 1520, étendit cette dénomination au royaume de Montezuma, en conseillant à Charles-Quint d'en prendre le titre d'empereur. Le royaume de Montezuma, le *Mexique,* n'avait pas alors l'étendue qu'on lui a depuis attribuée ; il était limité, sur les côtes orientales, par les rivières de Guazacualco et de Tulpan ; sur les côtes occidentales, par les plaines de Soconusco et par le port de Zacatula. Il

embrassait ainsi la plus grande partie de la confédération actuelle du Mexique, avec une surface de 18 à 20,000 lieues carrées. Le nom de *Mexico* ou *Mejico* même est d'origine indienne; il signifie, dans la langue des *Aztèques*, l'habitation du dieu de la guerre, appelé Mexitli ou Huitzlipochtli. Il paraît cependant qu'avant l'année 1530, la ville fut appelée plus communément *Tenochtitlan*. La dénomination d'*Anahuac*, qu'il ne faut pas confondre avec les précédentes, désignait, avant la conquête, tout le pays compris entre le 14e et le 21e degré de latitude. Outre l'empire aztèque de Montezuma, les petites républiques de Tlancallan et de Chalollan, le royaume de Tezcuco ou Acolhoacan, et celui de Mechoacan, appartenaient aux anciens plateaux de l'ancien Anahuac.

Lorsque Fernand-Cortez eut fait la conquête du Mexique, ce pays devint, sous la domination espagnole, le théâtre de toutes les persécutions et de toutes les horreurs qu'entraînent le fanatisme et la cupidité. Longtemps les indigènes seuls eurent à gémir de la tyrannie espagnole; mais bientôt les colons eux-mêmes eurent à supporter, de la part de la métropole, toutes les entraves qu'un gouvernement ombrageux crut devoir mettre au développement intellectuel et commercial. L'introduction de la littérature et des arts de l'Europe fut prohibée; et, pour assurer le débit des produits de l'Espagne, on défendit aux colons, sous des peines atroces, de cultiver l'olivier, la vigne et le mûrier, et tout commerce avec l'étranger. Lors de l'occupation de l'Espagne par les Français, en 1808, des troubles commencèrent à se manifester au Mexique, et durèrent jusqu'en 1815; mais ils furent toujours comprimés par le gouvernement resté fidèle à l'Espagne. En 1820, de nouvelles dissensions furent suscitées par l'insurrection des libéraux d'Espagne. Le vice-roi Apodaca confia au général Iturbide le commandement des troupes pour contenir les partisans de la constitution; mais, contre les prévisions des deux partis, Iturbide proclama l'indépendance du Mexique à Iguala, le 24 février 1821, et obligea le vice-roi à abdiquer. Le Mexique, érigé d'abord en Empire, eut Iturbide pour premier et dernier empereur. A peine couronné, le nouveau souverain, qui cherchait à imiter l'empereur Napoléon, fut obligé, en 1823, d'abdiquer après une lutte sanglante. Une tentative infructueuse pour recouvrer la couronne le livra aux Mexicains, qui le fusillèrent. Après la chute d'Iturbide, la république fédérative fut proclamée au Mexique, et une constitution sur le modèle de celle des États-Unis fut votée en janvier 1824. L'ancien parti espagnol, fondu depuis dans le parti impérialiste, devint centraliste; le parti constitutionnel, et postérieurement républicain, devint fédéraliste.

Dès lors, l'histoire du Mexique ne présente plus qu'une suite de *pronunciamento*, d'émeutes comprimées ou victorieuses, amenant au pouvoir, et en chassant tour à tour les deux partis, et l'anarchie dans le gouvernement, dont les généraux se font les chefs absolus. L'Union américaine du nord en a profité pour s'adjoindre violemment la Haute-Californie, le Nouveau-Mexique et le Texas. Aujourd'hui même, elle encourage les attaques réitérées des hordes sauvages, telles que les Apaches et les Comanches, dans les États de Nuevo-Leon, de Durango, de Coahuila, de Chiahuahua et de Sonora, espérant que ces États, incessamment harcelés par des ennemis infatigables, ne trouvant ni dans leurs propres ressources, ni dans celles du gouvernement de Mexico les forces nécessaires pour les protéger, imploreront l'intervention des Anglo-Américains et leur annexion à la grande confédération du nord. D'autre part, entre le golfe de Honduras et la baie de Campèche, s'étend au sud-est du Mexique une belle et riche presqu'île qui produit presque tous les bois de teinture du commerce européen. Elle renferme les États mexicains de Yucatan et de Tabasco ; l'Angleterre, déjà maîtresse de Balize, au fond du golfe de Honduras, convoite ces deux belles provinces américaines ; aussi cette puissance a-t-elle favorisé les efforts tentés depuis 1840 par les États de l'Yucatan et de Tabasco pour se détacher du faisceau, pensant qu'une fois érigés en république, les États de Yucatan se mettraient naturellement sous le protectorat anglais. Cependant, en 1850, la guerre contre les Indiens de l'Yucatan a été favorable au gouvernement fédéral de Mexico ; et tout porte à croire que si les rivalités d'ambition qui ont bouleversé ce pays depuis sa séparation avec l'Espagne venaient à s'éteindre, il trouverait en lui assez de ressources pour s'opposer aux empiétements des États-Unis au nord, et de l'Angleterre au sud-est. Nous devons même reconnaître que cette république est depuis 1850 en voie de progrès, et qu'en ouvrant ses provinces du nord à la colonisation européenne, elle a compris ses véritables intérêts.

La république des États-Unis du Mexique est, depuis les derniers traités de paix avec la confédération anglo-américaine, bornée comme il suit : au nord, la limite part de l'océan Pacifique, un peu au-dessus du cap Colnett, et suit la frontière de la Vieille-Californie jusqu'au fond du golfe de Californie ; elle atteint ensuite l'embouchure du Rio Gila, et est marquée par cette rivière jusqu'à sa source ; de là, traversant le massif de la Sierra de los Mimbres, elle suit la limite occidentale du Nouveau-Mexique jusqu'à ce qu'elle atteigne, au sud de cette province, le Rio-del-Norte au Paso-del-Norte, dont elle suit le cours jusqu'à son embouchure dans le golfe du

Mexique. Dans toute cette étendue, d'environ 600 lieues, le Mexique est limitrophe des États-Unis. A l'est, le Mexique est borné par le golfe du Mexique, dans lequel s'avance, à sa partie méridionale, la presqu'île de Yucatan, resserrée entre les deux grandes baies de Campêche et de Honduras ; au sud-est, il confine avec la colonie anglaise de Balize, et le Guatemala, l'une des cinq républiques de l'Amérique-Centrale. Enfin, à l'ouest du cap Colnett au golfe de Tehuantepec, il est baigné par l'océan Pacifique. On évalue la superficie actuelle du Mexique à environ 11,000,000 de milles carrés, ou bien, à 143,770 lieues géographiques carrées; sa population était évaluée, en 1851, à 7,200,000 habitants, dont 2 millions et demi de blancs, et près de 5 millions de races indiennes ou mélangées.

En embrassant d'un coup d'œil général toute la surface du Mexique, nous voyons qu'une moitié environ est située sous la zone tempérée, et que l'autre appartient à la zone torride. Par un concours de diverses causes et de circonstances locales, plus des trois cinquièmes de la partie située sous la zone torride jouissent d'un climat qui est plutôt froid ou tempéré que brûlant. Tout l'intérieur du Mexique forme un plateau immense élevé de 2,000 à 2,500 mètres au-dessus des mers voisines, tandis qu'en Europe les terrains élevés qui présentent l'aspect de plaines, tels que les plateaux d'Auvergne, de Suisse, d'Espagne, n'ont guère plus de 400 à 800 mètres de hauteur au-dessus de l'Océan.

La chaîne des montagnes qui forme le plateau du Mexique, que l'on désigne quelquefois sous le nom particulier de *Plateau d'Anahuac,* paraît, au seul aspect d'une carte géographique, la même que celle qui, sous le nom des Andes, traverse toute l'Amérique méridionale; cependant, examinée sous les rapports de la géographie physique, la structure de cette chaîne diffère beaucoup au sud et au nord de l'équateur. Dans l'hémisphère austral, la Cordillère est partout déchirée et interrompue par des crevasses qui ressemblent à des filons ouverts, qui n'ont pu être remplis de substances hétérogènes. S'il existe des plaines élevées dans la Colombie, ce sont plutôt de hautes vallées longitudinales limitées par deux branches de la grande Cordillère des Andes. Au Mexique, c'est le dos même des montagnes qui forme le plateau. Au Pérou, les cimes les plus élevées constituent la tête des Andes; au Mexique, ces mêmes cimes, moins colossales, mais toutefois hautes de 4,900 à 5,400 mètres, sont ou dispersées sur le plateau, ou rangées d'après des lignes qui n'ont aucun rapport de parallélisme avec la direction de la Cordillère. Au Pérou, et dans la Colombie, le nombre des vallées transversales, dont la profondeur perpendiculaire est quelquefois

de 1,400 mètres, empêche les habitants de voyager autrement qu'à cheval, à pied, ou portés sur le dos des Indiens. Dans les États mexicains, au contraire, les voitures roulent depuis la capitale de Mexico jusqu'à Santa-Fé, sur une longueur de plus de 500 lieues.

La longueur du plateau compris entre les 18 et 40° de latitude, est égale à la distance qu'il y a depuis Lyon jusqu'au tropique du Cancer, qui traverse le grand désert africain. Ce plateau extraordinaire paraît s'incliner insensiblement vers le nord, surtout depuis la ville de Durango, à 140 lieues de Mexico. Cette pente, contraire à la direction des fleuves, nous paraîtrait peu vraisemblable, si elle n'était pas admise par le savant et judicieux voyageur (M. de Humboldt) à qui nous devons à peu près tout ce que nous savons de précis, d'exact et d'intéressant sur ces contrées. Il faut donc supposer que les montagnes au nord de Santa-Fé s'élèvent brusquement pour former les chaînes et les plateaux très-élevés d'où descendent le Missouri et ses affluents.

Parmi les quatre plateaux situés autour de la capitale du Mexique, le premier, qui comprend la vallée de Toluca, a 2,600 mètres; le second ou la vallée de Tenochtitlan, 2,274; le troisième, ou la vallée d'Actopan, 1,966 mètres; et le quatrième, ou la vallée d'Istla, 981 mètres de hauteur. Ces quatre bassins diffèrent autant par le climat que par leur élévation au-dessus du niveau de l'Océan. Chacun d'eux offre une culture différente : le dernier, et le moins élevé, est propre à la culture de la canne à sucre; le troisième à celle du coton; le second à la culture du blé d'Europe, et le premier à des plantations d'agaves, que l'on peut considérer comme les vignobles des Indiens-Aztèques.

Si cette configuration du sol favorise singulièrement, dans l'intérieur du Mexique, le transport des denrées, la navigation, et même la construction des canaux, la nature oppose de grandes difficultés à la communication entre l'intérieur de la République et les côtes, qui, s'élevant de la mer en forme de rempart, présentent partout une énorme différence de température. La pente orientale y est surtout rapide et d'un accès difficile. En se dirigeant depuis la capitale vers la Vera-Cruz, il faut avancer 60 lieues marines pour trouver une vallée dont le fond soit élevé de moins de 1,000 mètres au-dessus de l'Océan. Des 84 lieues que l'on compte jusqu'à ce port, il y en a 56 qu'occupe le grand plateau d'Anahuac; le reste du chemin n'est qu'une descente pénible et continuelle; c'est la difficulté de cette descente qui renchérit le transport des farines de la Vera-Cruz, et qui les empêche de rivaliser en Europe avec les farines de Philadelphie. Dans

le chemin d'Acapulco, sur le Grand-Océan, on parvient aux régions tempérées en moins de 17 lieues de distance, et l'on n'y fait ensuite que monter et descendre jusqu'à la mer.

La Cordillère des Andes, qui traverse l'isthme de Darien, se trouve tantôt rapprochée de l'océan Pacifique, tantôt des côtes du golfe du Mexique. Dans l'Amérique-Centrale, la crête de ces montagnes, hérissée de cônes volcaniques, longe la côte occidentale depuis le lac de Nicaragua jusqu'à la baie de Tehuantepec; mais dans l'État d'Oaxaca, entre les sources des rivières Chimalapa et Quartanaleo, elle occupe le centre de l'isthme mexicain. Depuis le 18e degré et demi jusqu'au 21e degré de latitude, dans les États de la Puebla et du Mexico, depuis la Mirteca jusqu'aux mines de Zimapan, la Cordillère se dirige du sud au nord, et se rapproche des côtes orientales. C'est dans cette partie du grand plateau d'Anahuac, entre la capitale de Mexico et les petites villes de Cordoba et de Xalappa, que paraît un groupe de montagnes volcaniques rivalisant avec les cimes les plus élevées du continent. M. de Humboldt en a mesuré les principales. Le *Popocatepetl,* c'est-à-dire Montagne-Fumante, nommée par les Espagnols le *Grand-Volcan,* a 5,400 mètres de hauteur; l'*Iztacci-huatl,* ou Femme-Blanche, la *Sierra-Nevada* des Espagnols, 4,786; le *Citlaltepetl,* ou Montagne-Etoilée, autrement nommée le *Pic-d'Orizaba,* 5,295; le *Nevado de Toluca,* 4,607, et le *Nauh-campa-tepetl,* ou *Coffre de Perote,* 4,088 mètres[1].

Plus au nord du 19e parallèle, près des mines célèbres de *Zimapan* et du *Doctor,* situées dans l'État de Queretaro, la Cordillère prend le nom de *Sierra-Madre,* en mexicain *Tépé-suenne;* s'éloignant de nouveau de la partie orientale du Mexique, elle se porte au nord-ouest vers les villes de San-Miguel-el-Grande et Guanaxuato. Au nord de cette dernière ville, regardée comme le Potosi du Mexique, la Sierra-Madre prend une largeur extraordinaire; bientôt elle se partage en trois branches, dont la plus orientale se divise vers Charcas et Real de Catorce, pour se perdre dans le Nouveau-Léon. La branche occidentale occupe une partie de l'État de Xalisco. Depuis *Bolanos,* elle s'abaisse rapidement et se prolonge, par Culiacan et Arispe, dans le Sonora, jusqu'aux bords du Rio-Gila. Sous le 30e degré de latitude, elle acquiert cependant de nouveau une hauteur considérable dans le Tarahumara, près du golfe de Californie, où elle forme les montagnes de la Haute Pimerie (*Pimeria alta*), célèbres par des lavages d'or considérable. La troisième branche de la Sierra-Madre, que l'on peut

[1] *A. de Humboldt:* Tableau des Régions équatoriales; p. 148. Vues et Monuments; page 233.

regarder comme la chaîne centrale des Andes mexicaines, occupe toute l'étendue de l'État de Zacatecas. On peut la suivre, par Durango et le Parral, dans le Chohahuila, jusqu'à la *Sierra de Los Mimbres,* située à l'ouest du Rio-Grande-del-Norte ; de là elle traverse le Nouveau-Mexique et se joint aux montagnes de la Grue et à la *Sierra-Verde.* Ce pays montueux, situé sous le 40e degré de latitude, a été examiné, en 1777, par les PP. Escalaste et Fond ; il donne naissance au Rio-Gila, dont les sources se rapprochent de celles du Rio-del-Norte. C'est la crête de cette branche centrale de la Sierra-Madre qui partage les eaux entre le Grand-Océan et la mer des Antilles. C'est elle dont Fiedler et l'intrépide Mackensie ont examiné la continuation sous les 50 et 55e degrés de latitude boréale. La carte de *don Alzate* donne à une partie de la Sierra de Los-Mimbres le nom particulier de *Sierra dos Pedernales,* montagnes de pierres à fusil, circonstance qui semble indiquer une ressemblance entre les roche s de cette chaîne et ceux des montagnes Rocheuses, dont elle est d'ailleurs la continuation méridionale.

Le granit, qui paraît former ici, comme partout ailleurs, la couche la plus profonde, se montre à découvert dans la petite chaîne qui borde l'océan Pacifique, et qui, du côté d'Acapulco, est séparée de la masse du haut pays par la vallée de Peregrino. Le beau port d'Acapulco est taillé par la main de la nature dans des rochers granitiques. La même roche forme les montagnes de la Mixteca et de la Zapoteca dans l'État d'Oaxaca. Le plateau central, ou l'Anahuac ; semble une immense digue de roches porphyriques, distinguées de celles d'Europe par la présence constante de l'amphibole et par l'absence du quartz. Elles contiennent d'immenses dépôts d'or et d'argent. Le basalte, le trapp amygdaloïde, le gypse et le calcaire du Jura forment les autres roches dominantes. Les couches se suivent ici dans le même ordre qu'en Europe, excepté que la syénite alterne avec la serpentine. Les roches secondaires ressemblent également à celles de nos contrées, mais on n'a encore trouvé aucun dépôt considérable de sel gemme ni de charbon de terre sur le plateau du Mexique ; tandis que ces substances, surtout la première, paraissent abonder au nord du golfe de Californie, vers le lac Timpanogos.

Le porphyre de la Sierra de Santa-Rosa se présente en masses gigantesques, d'une figure bizarre et qui rappelle des murs et des bastions en ruine. Les masses, taillées à pic et élevées à 2 ou 400 mètres sur les plaines environnantes, portent dans le pays le nom de *Buffa.* D'énormes boules à couches concentriques reposent sur des rochers isolés. Ces porphyres don-

nent aux environs de la ville de Guanaxuato un aspect singulièrement romantique. Le rocher porphyrique de Mamanchota, connu dans le pays sous le nom d'*Orgues d'Actopan*, se détache sur l'horizon comme une vieille tour dont la base ébréchée serait devenue moins large que le sommet. Les porphyres trappéens en colonnes, qui terminent la montagne de Jacal et d'Oyamel, sont à leur tour couronnés de pins et de chênes qui ajoutent de la grâce à ce site imposant. C'est de ces montagnes que les anciens Mexicains tiraient la pierre *itzli*, ou l'obsidienne, dont ils fabriquaient leurs instruments tranchants.

Le *Coffre de Perote* est une montagne porphyrique élevée de 4,088 mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui représente un sarcophage antique surmonté, à une de ses extrémités, d'une pyramide. Les basaltes de la Regla, dont les colonnes prismatiques, de 30 mètres d'élévation ont un noyau plus dur que le reste, forment la décoration d'une cascade très-pittoresque.

Les habitants du Mexique considèrent à peine les volcans comme une curiosité, tant ils sont familiers avec les effets de ces colosses ignivomes. Presque tous les sommets des Cordillères américaines offrent des cratères. Celui du mont Popoca a une demi-lieue de circonférence, à ce qu'on dit; mais il est à présent inaccessible. L'*Orizaba* est également un volcan qui, en 1545, fit une éruption, et continua de brûler pendant vingt années; cette montagne est nommée par les Indiens *Citlaltepetl*, ou Montagne-Etoilée, à cause des exhalaisons lumineuses qui sortent de son cratère et jouent autour de son sommet, couvert de neiges éternelles. Les flancs de ces colosses coniques, ornés de belles forêts de cèdres et de pins, ne sont plus bouleversés par des éruptions, ni sillonnés par des torrents de lave enflammée; il paraît même que les coulées de laves proprement dites son rares au Mexique. Cependant, en 1757, les plaines de *Jorullo*, sur les bords de l'océan Pacifique, furent le théâtre d'une des catastrophes les plus grandes qu'ait jamais essuyées le globe : dans une seule nuit, il sortit de la terre un volcan de 1,300 mètres d'élévation, entouré de plus de 2,000 bouches qui fument encore aujourd'hui. M. de Humboldt et Bonplan descendirent dans le cratère embrasé du grand volcan, jusqu'à 84 mètres de profondeur perpendiculaire, sautant sur des crevasses qui exhalaient l'hydrogène sulfuré enflammé; ils parvinrent, après beaucoup de dangers, à cause de la fragilité des laves basaltiques et syénitiques, presque jusqu'au fond du cratère, où l'air était extraordinairement surchargé d'acide carbonique.

Les montagnes granitiques d'Oaxaca ne renferment aucun volcan connu; mais, plus au sud, Guatemala redoutait le voisinage de deux montagnes, dont l'une vomit du feu et l'autre de l'eau, et qui ont fini par engloutir cette grande ville.

Les volcans continuent jusqu'à Nicaragua; près de cette ville est celui de Momantombo. L'Omo-tepetl élance son sommet enflammé du sein du lac de Nicaragua; d'autres montagnes ignivomes bordent les golfes de l'océan Pacifique. La république de Costa-Rica renferme également des volcans, entre autres, celui de Varu, situé dans la chaîne appelée de Boruca.

Nous ne terminerons pas cet aperçu des montagnes mexicaines sans parler des célèbres mines d'or et d'argent, dont le produit annuel, en temps ordinaire, s'élève à une valeur de 22,000,000 de piastres. L'or qui n'entre dans ce produit que pour un million, se trouve en paillettes ou en grains dans les terrains d'alluvion de la Sonora et de la Haute-Pimerie, qui, à ce qu'il paraît, peuvent rivaliser de richesse avec ceux de la Californie, il existe aussi en filons dans les montagnes de gneiss et de schiste micacé de l'État d'Oaxaca. L'argent semble affecter le plateau d'Anahuac et de Méchoacan. La mine de Batopilas, dans l'État de Durango, la plus septentrionale qu'on ait exploitée, a donné plus abondamment de l'argent natif, tandis que dans les autres le métal est extrait soit des minerais qu'on nomme *maigres*, tels que l'argent rouge, noir, chloruré et sulfuré, soit du plomb argentifère. La disette de mercure, qu'on tire de la Chine, de l'Autriche et de l'Espagne, arrête seule l'essor de l'exploitation. Les mines connues sont loin d'offrir aucun indice d'épuisement. Il en reste sans doute à découvrir.

Un avantage, très-notable pour les progrès de l'industrie nationale, naît de la hauteur à laquelle la nature, dans la Nouvelle-Espagne, a déposé les grandes richesses métalliques. Au Pérou, les mines d'argent les plus considérables se trouvent à d'immenses élévations, très près de la limite des neiges éternelles. Pour les exploiter, il faut amener de loin les hommes, les vivres et les bestiaux. Des villes situées sur des plateaux où les arbres ne peuvent point végéter, ne sont pas faites pour offrir un séjour attrayant. Il n'y a que l'espoir de s'enrichir qui puisse déterminer l'homme libre à abandonner le climat délicieux des vallées, pour s'isoler sur le dos des Andes. Au Mexique, au contraire, les filons d'argent les plus riches, comme ceux de *Guanaxuato*, de *Zacatecas*, de *Tasco* et de *Real-del-Monte*, se trouvent à des hauteurs moyennes de 1,700 à 2,000 mètres. Les mines

y sont entourées de champs labourés, de villes et de villages; des forêts couronnent les collines voisines; tout y facilite l'exploitation des richesses souterraines.

Au milieu des nombreuses montagnes que la nature a accordées au Mexique, il souffre en général d'un manque d'eau et de rivières navigables. Le grand fleuve Rio-Bravo-del-Norte et le Rio-Gila, affluent du Colorado, qui servent aujourd'hui de limites au Mexique, sont les seules rivières qui puissent fixer l'attention, tant à cause de la longueur de leur cours qu'à cause de la grande masse d'eau qu'elles portent à l'Océan; mais coulant à la frontière et dans la partie du royaume la plus inculte, elles resteront long-temps sans intérêt pour le commerce. Dans toute la partie équinoxiale du Mexique, on ne trouve que de petites rivières dont les embouchures sont considérablement larges. La forme étroite du continent y empêche laé union d'une grande masse d'eau, et la pente rapide de la Cordillère donne plutôt naissance à des torrents qu'à des fleuves. Parmi le petit nombre de rivières qui existent dans la partie méridionale, les seules qui puissent un jour devenir intéressantes pour le commerce intérieur sont le Rio-Guazacualco et celui d'Alvarado, tous les deux au sud-est de la Vera-Cruz, et propres à faciliter les communications avec Guatemala; le Rio-de-Montezuma, qui porte les eaux des lacs et de la vallée de Tenochtitlan au Rio-de Panuco, et par lequel, en oubliant l'élévation du terrain, on a projeté une navigation depuis la capitale jusqu'à la côte orientale; le Rio de Zacatula, et enfin le grand fleuve de Sant-Iago, ou *Tololotlan,* formé de la réunion des rivières de Leorma et de Las-Laxas, qui pourrait porter les farines de Salamanca, de Zelaya, et peut-être celles de tout l'État de Xalisco, au port de San-Blas, sur les côtes de l'océan Pacifique.

Les lacs dont le Mexique abonde, et dont la plupart diminuent annuellement, ne sont que des restes de ces immenses bassins d'eau qui paraissent avoir existé jadis dans les grandes et hautes plaines de la Cordillère. Nous citerons le grand lac de *Chapala,* dans l'Etat de Xalisco, qui a près de 160 lieues carrées; les lacs de la vallée de Mexico, qui occupent le quart de la surface de cette vallée : ces lacs sont ceux de *Tezcuco,* qui est le plus grand, de *Xochimilco,* de *Chalco,* de *San-Christobal* et de *Zupengo;* le lac de *Pazcuaso,* dans l'Etat de Michoacan, un des sites les plus pittoresques du globe; le lac de *Mextitlan* et celui de *Parras,* dans l'Etat de Durango.

Pour achever le tableau du sol mexicain, il faut encore jeter un coup d'œil sur les côtes maritimes et sur les eaux qui les baignent. Toute la côte

orientale ou atlantique de la Nouvelle-Espagne doit être considérée comme une digue contre laquelle les vents alizés et le mouvement perpétuel des eaux de l'est à l'ouest jettent des sables que l'Océan agité tient suspendus. Le courant de rotation, arrivant de l'océan Atlantique méridional, longe d'abord le Brésil et la Guiane, ensuite la côte de Caracas depuis Cumana jusqu'à Darien; il remonte vers le cap Catoche dans le Yucatan, et après avoir longtemps tournoyé dans le golfe du Mexique, il sort par le canal de la Floride, et se dirige vers le banc de Terre-Neuve. Les sables amoncelés par le tournoiement des eaux, depuis la péninsule de Yutacan jusqu'aux bouches du Rio-del-Norte et du Mississippi, rétrécissent insensiblement le bassin du golfe mexicain, en faisant accroître le continent. Les rivières qui descendent de Sierra-Madre, pour se jeter dans la mer des Antilles, ne contribuent pas peu à augmenter les bas-fonds. Toute la côte orientale du Mexique, depuis les 18e et 26e degrés de latitude, est garnie de barres: des vaisseaux qui tirent au delà de 32 centimètres d'eau ne peuvent passer sur aucune de ces barres sans courir risque de toucher. Cependant ces entraves, si contraires au commerce, facilitent en même temps la défense du pays contre les projets ambitieux d'un conquérant européen.

Un autre inconvénient très-grave est commun aux côtes orientales et occidentales de l'isthme : des tempêtes violentes les rendent inabordables pendant plusieurs mois, en empêchant presque toute navigation dans ces parages. Les vents du nord-ouest, appelés *los Nortes,* soufflent dans le golfe du Mexique depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à l'époque du printemps; ils sont généralement faibles aux mois de septembre et d'octobre; leur plus grande force est dans le mois de mars. Sur les côtes occidentales, la navigation est très-dangereuse dans les mois de juillet et d'août : des ouragans terribles y soufflent alors du sud-ouest. Dans ces temps, et jusqu'en septembre et en octobre, les atterrages de San-Blas, d'Acapulco et de tous les ports de cette côte, sont les plus difficiles. Pendant la belle saison, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, la tranquillité de l'Océan est encore interrompue dans ces parages par des vents impétueux du nord-est et du nord-ouest, connus sous les noms de *Papagayo* et de *Tehuantepec.*

On voit, d'après cette ébauche de la disposition du terrain, que les côtes du Mexique jouissent presque seules d'un climat chaud et propre à fournir les productions qui sont l'objet du commerce des Antilles. L'Etat Vera-Cruz, à l'exception du plateau qui s'étend de Perote au pic d'Orizaba, le Yutacan, les côtes d'Oaxaca, l'Etat maritime de Tamaulipas, celui du

Nouveau-Léon et de Cohahuila, le pays inculte appelé *Bolson de Mapimi,* les côtes de la Basse-Californie, la partie occidentale de l'Etat de Sonora, de ceux de Cinaloa et de la Nouvelle-Galice, ou Xalisco, les lisières méridionales des Etats de Michoagan, de Mexico et de la Puebla, sont des terrains bas et entrecoupés de collines peu considérables. La température moyenne de ces plaines, ainsi que celle des ravins qui sont situés sous les tropiques, et dont l'élévation au-dessus de l'Océan ne surpasse pas 300 mètres, est de 25 à 26 degrés du thermomètre centigrade, c'est-à-dire de 8 à 9 degrés plus grande que la chaleur moyenne de Naples. Ces régions fertiles, que les indigènes nomment *Tierras calientes,* c'est-à-dire pays chauds, produisent du sucre, de l'indigo, du coton et des bananes en abondance; mais quand les Européens non acclimatés les fréquentent pendant longtemps, quand ils s'y réunissent dans les villes populeuses, ces mêmes contrées deviennent le séjour de la fièvre jaune, connue sous le nom de vomissement noir, ou du *vomito prieto.* Le port d'Acapulco, les vallées de Papagayo et du Peregrino, appartiennent aux endroits de la terre où l'air est constamment le plus chaud et le plus malsain. Sur les côtes orientales du Mexique, les grandes chaleurs sont interrompues pendant quelque temps, lorsque les vents du nord amènent des couches d'air froid de la baie d'Hudson, vers le parallèle de la Havane et de la Vera-Cruz. Ces vents impétueux soufflent depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars; souvent ils refroidissent l'air à tel point, que le thermomètre centigrade descend, près de la Havane, jusqu'à zéro, et à la Vera-Cruz, à 16 degrés, abaissement bien frappant pour des pays situés sous la zone torride.

Sur la pente de la Cordillère, à la hauteur de 1,200 à 1,500 mètres, il règne perpétuellement une douce température de printemps, qui ne varie que de 4 à 5 degrés : de fortes chaleurs et un froid excessif y sont également inconnus. C'est la région que les indigènes appellent *Tierras templadas,* ou pays tempérés, dans laquelle la chaleur moyenne de toute l'année est de 20 à 21 degrés. C'est le beau climat de Xalappa, de Tasco et de Chilpaningo, trois villes célèbres par l'extrême salubrité de leur climat et par l'abondance des arbres fruitiers qu'on cultive dans leurs environs. Malheureusement cette hauteur moyenne de 1,300 mètres est presque la même à laquelle les nuages se soutiennent au-dessus des plaines voisines de la mer, circonstance qui fait que ces régions tempérées, situées à mi-côte, sont souvent enveloppées dans des brumes épaisses.

La troisième zône, désignée par la dénomination de *Tierras frias,* ou pays froids, comprend les plateaux qui sont élevés de plus de 2,200 mètres

au dessus du niveau de l'Océan, et dont la température moyenne est de 17 degrés et au-dessous. Dans la capitale du Mexique, on a vu le thermomètre centigrade descendre jusqu'à quelques degrés au-dessous du point de la glace ; mais ce phénomène est très-rare. Les hivers, le plus souvent, y sont aussi doux qu'à Naples. Dans la saison la plus froide, la chaleur moyenne du jour est encore de 13 à 14 degrés ; en été, le thermomètre, à l'ombre, ne monte pas au-dessus de 24 degrés. La température moyenne la plus fréquente sur tout le grand plateau du Mexique, est de 17 degrés ; elle est égale à la température de Rome, et l'olivier y est cultivé avec succès. Cependant ce même plateau, d'après la classification des indigènes, appartient aux *Tierras frias*. Les expressions de froid et de chaud n'ont pas de valeur absolue ; toutefois les plateaux plus élevés que la vallée de Mexico, ceux, par exemple, dont la hauteur absolue dépasse 2,500 mètres, ont, quoique sous les tropiques, un climat que l'habitant même du nord de l'Europe trouve rude et désagréable. Telles sont les plaines de Tolma et les hauteurs de Guchilaque, où pendant une grande partie du jour, l'air ne s'échauffe pas au delà de 6 ou 8 degrés ; l'olivier n'y porte pas de fruits.

Toutes ces régions appelées froides jouissent d'une température moyenne de 11 à 13 degrés, égale à celle de la France et de la Lombardie ; cependant la végétation y est beaucoup moins vigoureuse, et les plantes de l'Europe n'y croissent pas avec la même rapidité que dans leur sol natal. Les hivers, à 2,500 mètres de hauteur, ne sont pas extrêmement rudes ; mais aussi, pendant l'été, le soleil n'échauffe pas assez l'air raréfié de ces plateaux pour accélérer le développement des fleurs, et pour porter les fruits à une maturité parfaite : c'est cette égalité constante, c'est cette absence d'une forte chaleur éphémère qui imprime au climat des hautes régions équinoxiales un caractère particulier. Aussi la culture de plusieurs végétaux réussit-elle moins bien sur le dos des Cordillères mexicaines que dans des plaines situées au nord du tropique, quoique souvent la chaleur moyenne de ces dernières soit moindre que celle des plateaux compris entre les 19^e^ et 22^e^ degrés de latitude.

Dans la région équinoxiale du Mexique, et même jusqu'au 28^e^ degré de latitude boréale, on ne connaît que deux saisons : la saison des pluies, qui commence au mois de juin ou de juillet, et finit au mois de septembre ou d'octobre, et celle des sécheresses, qui dure huit mois, depuis octobre jusqu'à la fin de mai. La formation des nuages et la précipitation de l'eau dissoute dans l'air, commencent généralement sur la pente orientale de la Cordillère. Ces phénomènes, accompagnés de fortes explosions électriques,

s'étendent successivement de l'est à l'ouest dans la direction des vents alizés, en sorte que les pluies tombent 15 ou 20 jours plus tard sur le plateau central qu'à la Vera-Cruz. Quelquefois on voit dans les montagnes, et même au-dessous de 2,000 mètres de hauteur absolue, des pluies mêlées de grésil et de neige, dans les mois de décembre et de janvier ; mais ces pluies ne durent que peu de jours, et quelque froides qu'elles soient, on les regarde comme très-utiles pour la végétation du froment et pour les pâturages. Depuis le parallèle de 24 degrés jusqu'à celui de 30, les pluies sont plus rares et très-courtes ; heureusement les neiges, dont l'abondance est assez considérable depuis le 26e degré de latitude, suppléent à ce manque de pluie.

En France, et dans la plus grande partie de l'Europe, l'emploi du territoire et les divisions agricoles dépendent particulièrement de la latitude géographique ; la configuration du terrain, la proximité de l'Océan, ou d'autres circonstances locales, n'y influent que faiblement sur le température. Dans les régions équinoxiales de l'Amérique, au contraire, le climat, la nature des productions, l'aspect, la physionomie du pays, sont presque uniquement modifiés par l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer. Sur les 19e et 22e degrés de latitude, le sucre, le coton, surtout le cacao et l'indigo, ne viennent abondamment que jusqu'à 6 ou 800 mètres de hauteur. Le froment d'Europe occupe une zone qui, sur la pente des montagnes, commence généralement à 1,400 mètres, et finit à 3,000. Le bananier, plante bienfaisante qui constitue la nourriture principale de tous les habitants des tropiques, ne donne presque plus de fruits au-dessus de 1,550 mètres. Les chênes du Mexique ne végètent qu'entre 800 et 3,100 mètres. Les pins ne descendent vers les côtes de la Vera-Cruz que jusqu'à 1,850 mètres ; mais aussi ces pins ne s'élèvent, près de la limite des neiges perpétuelles, que jusqu'à 4,000 mètres de hauteur.

Les Etats de l'intérieur, situés dans la zone tempérée, mais surtout ceux qui sont sur la frontière des États-Unis, jouissent, avec le reste de l'Amérique boréale, d'un climat qui diffère essentiellement de celui que l'on rencontre sous les mêmes parallèles dans l'ancien continent, et qui se marque surtout par une très-forte inégalité entre la température des différentes saisons. Des hivers d'Allemagne y succèdent à des étés de Naples et de Sicile. Cependant cette différence de température est bien moins frappante dans les parties du nouveau continent qui se rapprochent de l'océan Pacifique, que dans les parties orientales.

Si le plateau du Mexique est singulièrement froid en hiver, sa tempéra-

ture d'été est beaucoup plus élevée que celle qu'annoncent les observations thermométriques faites par Bouguer et La Condamine dans les Andes du Pérou. Cette chaleur et d'autres causes locales influent sur l'aridité qui désole ces belles contrées : l'intérieur du pays, surtout une très-grande partie du plateau d'Anahuac, est dénué de végétation. La grande masse de la Cordillère mexicaine et l'immense étendue de ses plaines produisent une réverbération de rayons solaires qu'à égale hauteur on n'observe pas dans des pays montagneux plus inégaux. D'ailleurs, le terrain y est trop haut pour que sa hauteur, par conséquent la moindre pression barométrique que l'air raréfié y exerce, n'augmente pas déjà sensiblement l'évaporation qui a lieu sur les grands plateaux. D'un autre côté, la Cordillère n'est pas assez élevée pour qu'un grand nombre des cimes puisse entrer dans la limite des neiges perpétuelles. Ces neiges, à l'époque de leur minimum, au mois de septembre, ne descendent pas, sous le parallèle de Mexico, au-delà de 4,500 mètres ; mais au mois de janvier, leur limite se trouve à 3,700 mètres. Au nord, dès 20 degrés, surtout depuis le 22e jusqu'au 30e de latitude, les pluies, qui ne durent que pendant les mois de juin, juillet, août et septembre, sont peu fréquentes dans l'intérieur du pays. Le courant ascendant, ou la colonne d'air chaud qui s'élève des plaines, empêche les nuages de se précipiter en pluies et d'abreuver une terre sèche, salée et dénuée d'arbustes. Les sources sont rares dans les montagnes, composées en grande partie d'amygdaloïde poreuse et de porphyres fendillés. L'eau infiltrée, au lieu d'être réunie en de petits bassins souterrains, se perd dans des fentes que d'anciennes révolutions volcaniques ont ouvertes : cette eau ne sort qu'au pied de la Cordillère ; c'est sur les côtes qu'elle forme un grand nombre de rivières, dont le cours n'est que de peu de longueur.

L'aridité du plateau central et le manque d'arbres, très-nuisible à l'exploitation des mines, ont sensiblement augmenté depuis l'arrivée des Européens au Mexique. Les conquérants n'ont pas seulement détruit sans planter, mais en desséchant artificiellement de grandes étendues de terrain, ils ont causé un autre mal plus important : le muriate de soude et de chaux, le nitrate de potasse et d'autres substances salines couvrent la surface du sol ; elles se sont répandues avec une rapidité que le chimiste a de la peine à expliquer. Par cette abondance de sels, par ces efflorescences contraires à la culture, le plateau du Mexique ressemble en quelque endroits à celui du Tibet et aux steppes salées de l'Asie centrale.

Heureusement cette aridité du sol ne règne que dans les plaines les plus

élevées. Une grande partie des États-Unis mexicains appartient aux pays les plus fertiles de la terre. La pente de la Cordillère est exposée à des vents humides et à des brumes fréquentes; la végétation, nourrie de ces vapeurs aqueuses, y est d'une beauté et d'une force imposantes. A la vérité, l'humidité des côtes favorisant la putréfaction d'une grande masse de substances organiques, occasionne des maladies auxquelles les Européens et d'autres individus non acclimatés sont exposés; car, sous le ciel brûlant des tropiques, l'insalubrité de l'air indique presque toujours une fertilité extraordinaire du sol. Cependant, à l'exception de quelques ports de mer et de quelques vallées profondes et humides, où les indigènes souffrent de fièvres intermittentes, le Mexique doit être considéré comme un pays éminemment sain. Une chaleur sèche et invariable est très-favorable à la longévité. A la Vera-Cruz, au milieu des épidémies de la fièvre jaune (vomissement noir), les indigènes et les étrangers, déjà acclimatés depuis quelques années, jouissent de la santé la plus parfaite. En général, les côtes et les plaines arides de l'Amérique équatoriale doivent être regardées comme saines, malgré l'ardeur excessive du soleil, dont les rayons perpendiculaires sont réfléchis par le sol.

La végétation varie comme la température, depuis les rivages brûlants de l'Océan jusqu'aux sommets glacés des Cordillères. Dans la région chaude jusqu'à 400 mètres, les palmiers à éventails, les palmiers *miraguana* et *pumos*, l'*oreodoxa* blanc, la tournefortie veloutée, le sebestier *geraschantus*, la céphalante à feuilles de saule, l'*hyptis* bourrelé, le *salpianthus arenarius*, l'amaranthine globuleuse, le calebassier pinné, le *podopterus* mexicain, la bignonie à feuilles d'osier, la sauge occidentale, le *perdicium* de la Havane, le *gyrocarpus*, le *leucophyllum ambiguum*, la *gomphia* mexicaine, le panic élargi, la bauhine roide, le campêche rayé, le courbaril émoussé, la swietenie mexicaine, la malpighie à feuilles de sumac, dominent dans la végétation spontanée. Cultivés sur les confins de la zone tempérée et de la zone chaude, la canne à sucre, le cotonnier, le cacaotier, l'indigotier, ne dépassent guère le niveau de 6 à 800 mètres; cependant la canne prospère dans les vallées abritées à un niveau de 1,800 mètres. Le bananier s'étend des bords de la mer jusqu'au niveau de 1,400 mètres. La région tempérée depuis 400 jusqu'à 2,000 mètres, présente le liquidambar styrax, l'*erythroxylon* mexicain, le poivrier à longue cosse, l'*aralia digitata*, la quenouille de Pazcuar, la *guardiola* mexicaine, le *tagetes* à feuilles minces; la *psychotria pauciflora*, le quamoclit de Cholula, le liseron arborescent, la véronique de Xalapa, la globulaire mexicaine, le *stachys*

d'Actopan, la sauge mexicaine, le gatilier mou, l'arbousier à fleurs épaisses, le panicaut à fleurs de protea, le laurier de Cervantès, le daphné à feuilles de saule, la fritillaire à barbe, l'*yucca* épineux, la cobée grimpante, la sauge jaune, quatre variétés de chênes mexicains, commençant à 900 mètres d'élévation et finissant à 2,200; l'if des montagnes, la banisterie ridée. Dans la région froide, depuis 2,150 mètres jusqu'à 4,500, on remarque le chêne à tronc épais (*quercus crassipes*), la rose mexicaine, l'aune qui finit au niveau de 3,650 mètres, le merveilleux *cheirostemon platanoïdes,* dont nous parlerons plus loin; la *krameria,* la valeriane à feuilles cornues, la *datura superba,* la sauge cardinale, la potentille naine, l'arbousier à feuilles de myrte, l'alisier denté, le fraisier mexicain. Les sapins qui commencent dans la zone tempérée à 1,800 mètres d'élévation ne finissent dans la froide qu'à 4,050. Ainsi les arbres *conifères,* inconus à l'Amérique méridionale, terminent ici, comme dans les Alpes et les Pyrénées, l'échelle des grands végétaux. Sur les limites mêmes de la neige perpétuelle, on voit naître l'*arenaria bryoïdes,* le *cnicus nivalis,* la *chelone gentianoïdes.*

Parmi les végétaux mexicains qui fournissent une abondante substance alimentaire, le bananier tient le premier rang. Les deux espèces nommées *platano arton* et *dominico* paraissent indigènes; le *camburi* ou *musa sapientum* y a été apporté d'Afrique. Un seul *régime* de bananes contient souvent 160 à 180 fruits, et pèse 30 à 40 kilogrammes. Un terrain de 100 mètres carrés de surface produit aisément 2,000 kilogrammes pesant de fruits. Le manioc occupe la même région que le bananier. La culture du maïs est plus étendue; ce végétal indigène [1] réussit sur la côte de la mer et dans les vallées de Toluca, à 2,600 mètres au-dessus de l'Océan. Le maïs produit généralement 150 pour 1; il forme la principale nourriture des hommes et des animaux. Le froment, le seigle et les autres céréales de l'Europe ne sont cultivés que sur le plateau dans la région tempérée. Le froment donne en général de 25 à 30 pour 1. Dans la région la plus fertile, on cultive la pomme de terre originaire de l'Amérique méridionale, *tropœolum esculentum,* nouvelle espèce de capucine, et le *chenopodium quinoa,* dont la graine est un aliment aussi agréable que sain. La région tempérée et la froide possèdent encore l'oca (*oxalis tuberosa*); la patate et l'igname sont cultivées dans la région chaude. Malgré les abondants produits de tant de plantes alimentaires, les sécheresses exposent le Mexique à des famines périodiques.

Ce pays produit des espèces indigènes de cerisiers, des pommiers, des

[1] *Mahis,* en langue d'Haïti; *cara,* en quichua; *tlaolli,* en aztèque.

noyers, des mûriers, des fraisiers ; il a fait l'acquisition de la plupart des fruits de l'Europe et de ceux de la zone torride. Le *maguey,* variété de l'agave, fournit la boisson nommée *pulque,* et que les habitants du Mexique consomment en très-grande quantité. Les fibres du maguey fournissent du chanvre et du papier ; les épines servent d'épingles et de clous.

La culture du sucre s'accroît, quoiqu'elle soit en général bornée à la région tempérée, et que, par défaut de population, les plaines chaudes et humides des côtes maritimes si propres à ce genre de culture, restent en grande partie en friche. La canne est ici cultivée et exploitée par des mains libres.

L'État d'Oaxaca est aujourd'hui la seule province où l'on cultive en masse le *nopal* ou le *cactus cochenilifer,* sur lequel aime à se nourrir l'insecte qui produit la cochenille. La cochenille présente un objet d'exportation de la valeur annuelle de douze millions de francs. Parmi les autres végétaux utiles, nous distinguerons le *convolulus jalapa*, ou vrai jalap, qui croît naturellement dans le canton de Xalapa, au nord-ouest de la Vera-Cruz ; l'*epidendrum vanilla,* qui, conjointement avec le jalap, aime l'ombre des liquidambars et des omyris : la *copaïfera officinalis* et le *toluifera balsamum,* deux arbres qui donnent une résine odorante, connue dans le commerce sous le nom de *baume de capivi* et *de Tolu.*

Les rivages des baies d'Honduras et de Campêche sont célèbres, depuis le moment de leur découverte, par leurs riches et immenses forêts de bois d'acajou et de campêche, si utiles aux fabriques, mais dont les Anglais ont envahi l'exploitation. Une espèce d'acacia donne une excellente teinture en noir. Le gaïac, le sassafras, le tamarin ornent et enrichissent ces provinces fertiles. On trouve dans les bois l'ananas sauvage : tous les terrains rocailleux et bas sont chargés de diverses espèces d'aloès et d'euphorbes.

Les jardins de l'Europe tirent quelques nouveaux ornements de la flore mexicaine, entre autres la *salvita fulgens,* à laquelle ses fleurs cramoisies donnent tant d'éclat; le beau *dahlia*, l'élégant *sisyrinchium* strié, l'*heliantus* gigantesque et la délicate *mentzelia.* M. *Bonpland*, compagnon de M. de Humboldt, a trouvé une espèce de plante bombacine qui produit un coton doué à la fois de l'éclat de la soie et de la solidité de la laine.

La zoologie du Mexique est médiocrement connue. Plusieurs espèces voisines de celles que nous connaissons, en diffèrent pourtant par des caractères importants. Parmi les espèces décidément neuves et indigènes,

sont le *coëdou,* espèce de porc-épic ; l'apaxa ou le cerf mexicain, la conopalt, du genre des moufettes, dont on connaît cinq ou six espèces ; l'écureuil dit du Mexique, et une autre espèce d'écureuil strié ; le loup mexicain habite les forêts et les montagnes. Parmi les quatre animaux qualifiés de chiens par le Pline mexicain, Hernandez, l'un nommé *xolo-itzcuintli,* est le loup distingué par l'absence de tout poil. Le *techichi* est une espèce de chien muet, que les Mexicains mangeaient. Cet aliment était si nécessaire aux Espagnols mêmes, avant l'introduction des bestiaux, que peu à peu toute la race en fut détruite.[1] Linné confond le chien muet avec l'*itzceuintepotzoli*, espèce de chien encore assez imparfaitement décrite, et qui se distingue par une queue courte, une tête très-petite et une grosse bosse sur le dos. Le bison et le bœuf musqué errent en grands troupeaux dans la Nouvelle-Californie et le nord de l'État de Sonora. Les élans de cette dernière province ont assez de force pour avoir été employés à traîner un lourd carrosse à Zacatecas, selon le témoignage de Clavijero. On connaît encore très-imparfaitement les grands moutons sauvages de Californie, ainsi que les *berendos* du même pays, qui paraissent ressembler à des antilopes. Le *jaguar* et *couguar*, qui dans le Nouveau-Monde, représentent le tigre et le lion de l'ancien continent, se montrent dans toute l'Amérique-Centrale et dans la partie basse et chaude du Mexique proprement dit ; mais ils ont été peu observés par des naturalistes instruits. Hernandez dit que le *miztli* ressemble au lion sans crinière, mais qu'il est d'une plus grande taille. L'ours mexicain est le même que celui de la Louisiane et du Canada.

Les animaux domestiques de l'Europe, transportés au Mexique, y ont prospéré et se sont extrêmement multipliés. Les chevaux sauvages qui parcourent en bandes immenses les plaines du Nouveau-Mexique descendent tous de ceux qu'ont amenés les Espagnols. La race en est belle et vigoureuse. Celle des mulets ne l'est pas moins. Les transports entre Mexico et la Vera-Cruz occupent 70,000 mulets. Les moutons sont d'une espèce grossière et mal soignée. L'entretien des bœufs est important sur la côte orientale et dans l'État de Durango. On voit encore des familles qui possèdent de 40 à 50,000 têtes de bœufs et de chevaux ; d'anciennes relations parlent même de troupeaux deux ou trois fois plus nombreux.

Il nous reste à considérer l'espèce humaine. Le premier dénombrement officiel, fait en 1793, des vastes contrées de la Nouvelle-Espagne, s'étendant de l'isthme de Panama à la Louisiane, donna pour résultat approximatif 4,483,500 habitants comme *minimum*. Des personnes qui avaient

[1] *Clavijero* : Storia di Messico ; t. I, p. 73.

suivi en détail le dépouillement des listes, jugeaient avec raison que le nombre des habitants qui s'étaient soustraits au recensement général ne pouvait guère être compensé par ceux qui, errant sans domicile fixe, avaient été comptés plusieurs fois. On supposa qu'il fallait ajouter au moins un *sixième* ou un septième à la somme totale, et on évalua la population de toute la Nouvelle-Espagne à 5,200,000 âmes.

Depuis cette époque, l'augmentation du produit des dîmes et de la capitation des Indiens, celle de tous les droits de consommation, les progrès de l'agriculture et de la civilisation, l'aspect d'une campagne couverte de maisons nouvellement construites, annoncent un accroissement rapide dans presque toutes les parties qui constituent actuellement la république des États-Unis du Mexique, et l'on peut évaluer sa population à 7,200,000 âmes [1].

La population indienne a surtout augmenté, et il paraît même que le Mexique est plus peuplé aujourd'hui qu'il ne l'était avant la conquête.

Cependant quelques causes physiques arrêtent presque périodiquement l'accroissement de la population mexicaine; ce sont la petite-vérole, le *matlazuhuatl,* et surtout la disette et la famine.

La *petite-vérole* a été introduite en 1520, où, selon le témoignage du père franciscain Torribio, elle enleva la moitié des habitants du Mexique. Assujettie, comme le vomisssment noir et comme plusieurs autres maladies, à des périodes assez régulières, elle a fait des ravages terribles en 1763, et surtout en 1779, où elle enleva, dans la capitale du Mexique seule, plus de 9,000 personnes, et moissonna une grande partie de la jeunesse mexicaine. L'épidémie de 1797 fut moins meurtrière, principalement à cause du zèle avec lequel l'inoculation fut propagée. Depuis 1804, époque à laquelle la vaccine a été introduite au Mexique, le fléau est devenu moins redoutable. Le *matlazuhuatl* est une maladie particulière à la race indienne, et, dans cette supposition, elle ne se montre qu'à de très-longs intervalles : il a surtout sévi en 1545, 1576, 1736, 1737, 1761 et 1762. Torquemada assure que, dans la première épidémie, il mourut 800,000 Indiens, et dans la seconde 2 millions. Elle est, selon l'opinion commune, identique avec la fièvre jaune ou le vomissement noir; selon d'autres avis, ce serait une véritable peste. Le matlazahuatl, prétend-on, n'attaque pas les hommes blancs, soit Européens, soit descendants des créoles, tandis que la

[1] C'est le chiffre donné par l'*Américan Almanac* de 1851. En 1841 l'*Instituto national de géografia y estatistica* du Mexique, évaluait la population de ce pays à 7,044,140 habitants.

fièvre jaune n'attaque que très-rarement les Indiens mexicains. Le siége principal du vomissement noir est la région maritime; le matlazahuatl, au contraire, porte l'épouvante et la mort dans l'intérieur du pays, sur le plateau central. Mais ces distinctions nous paraissent illusoires ou mal démontrées. Le matlazahuatl trouve dans les vallées chaudes et humides de l'intérieur un foyer aussi favorable au développement de ses miasmes que sur la côte maritime. En ravageant l'intérieur, cette peste paraît surtout immoler les Indiens, parce que ce sont eux qui forment la masse de la population, plus exposée par sa misère aux effets d'une épidémie; en désolant les côtes maritimes, elle paraît choisir ses victimes parmi les matelots et ouvriers européens qui composent la multitude. Les symptômes connus se ressemblent d'une manière frappante.

Un troisième obstacle qui nuit fortement à la population, et peut-être le plus cruel de tous, est la famine. Indolents par caractère, placés sous un beau climat, et accoutumés à se contenter de peu, les Indiens ne cultivent en maïs, en pommes de terre et en froment, que ce qu'il leur faut pour leur propre subsistance, ou tout au plus ce que requiert la consommation des villes et celle des mines les plus voisines. Au surplus des milliers d'hommes sont soustraits à l'agriculture par la nécessité de transporter à dos de mulet les marchandises, les provisions, le fer, la poudre et le mercure, depuis la côte jusqu'à la capitale, et de là aux mines et aux usines, souvent établies dans des régions arides et incultes. Le manque de proportion qui existe entre les progrès naturels de la population et l'accroissement de la quantité d'aliments produite par la culture, renouvelle donc le spectacle affligeant de la famine chaque fois qu'une grande sécheresse ou quelque autre cause accidentelle a gâté la récolte du maïs. Une disette de vivres est presque toujours accompagnée d'épidémies. En 1804 seulement, le maïs ayant gelé vers la fin d'août, on évalua à plus 300,000 le nombre d'habitants que le défaut de nourriture et les maladies asthéniques enlevèrent dans le royaume.

On a regardé longtemps le travail des mines comme une des causes principales de la dépopulation de l'Amérique. Il serait difficile de révoquer en doute qu'à la première époque de la conquête, et même longtemps encore après, beaucoup d'Indiens périrent par l'excès de fatigue, par le défaut de nourriture et de sommeil, et surtout par le changement subit de climat et de température au haut de la Cordillère et dans le sein de la terre, changement qui rend le travail des mines si pernicieux pour la conservation de'un race d'hommes privée de cette flexibilité d'organisation qui distingue l'Eu-

ropéen. Mais le travail des mines est aujourd'hui, au Mexique, un travail libre; aucune loi ne force l'Indien de s'y livrer, ni de préférer telle exploitation à telle autre. En général, le nombre des personnes employées dans des travaux souterrains et divisées en plusieurs classes n'y excède pas celui de 28 à 30,000, et la mortalité parmi les mineurs n'est pas beaucoup plus grande que celle que l'on observe parmi les autres classes du peuple.

L'espèce humaine présente, dans le Mexique, quatre grandes divisions, qui forment huit castes, savoir :

1° Indiens aborigènes.

2° Espagnols. . . { originaires nés en Europe; créoles, nés en Amérique.

3° Nègres. . . . . { africains, esclaves; descendants de nègres.

4° Castes mixtes. { métis, issus d'un mélange de blancs et d'Indiens; mulâtres, issus de blancs et de nègres; zambos, issus d'Indiens et de nègres.

Quelques Malais et Chinois, qui sont venus des Philippines se fixer au Mexique, ne peuvent entrer en considération. Le nombre des Indiens cuivrés de race pure, principalement concentrés dans la partie méridionale du plateau d'Anahuac, n'excède pas trois millions et demi, ce qui forme environ la moitié de la population entière. Ils sont infiniment plus rares dans le nord de la République et dans les États de l'intérieur.

Loin de s'éteindre, la population des indigènes va, ainsi que nous l'avons dit, en augmentant. Le royaume de Montézuma n'égalait pas, en surface, la sixième partie du Mexique actuel : les grandes villes des Aztèques, les terrains les mieux cultivés se trouvaient dans les environs de la capitale du Mexique, et surtout dans la belle vallée de Tenochtitlan. Les rois d'Alcolhuacan, de Tlacopan et de Michoacan étaient des princes indépendants. Au delà du parallèle de 20 degrés, demeuraient les Chichimègues et les Otomites, deux peuples nomades et barbares, dont les hordes peu nombreuses poussaient leurs incursions jusqu'à Tula, ville située près du bord septentrional de la vallée de Tenochtitlan. Mais il est tout aussi difficile d'évaluer avec quelque certitude le nombre des sujets de Montézuma que de se prononcer sur l'ancienne population de l'Égypte, de la Perse, de Carthage, de la Grèce, ou même sur celle qui compose plusieurs États modernes. L'histoire nous présente, d'un côté, des conquérants ambitieux de faire valoir le fruit de leurs exploits; de l'autre, quelques hommes religieux et sensibles, employant, avec une noble ardeur, les armes de l'éloquence contre la cruauté des premiers colons. Tous les partis étaient

également intéressés à exagérer l'état florissant des pays nouvellement découverts. Quoi qu'il en soit, les ruines étendues de villes et de villages, que l'on observe sous les 18e et 20e degrés de latitude, dans l'intérieur du Mexique, prouvent bien que la population de cette *seule* partie de la République était jadis bien supérieure à celle qui y existe maintenant; mais ces ruines ne sont disséminées que sur un espace relativement très-borné.

Les principales tribus des Indiens sont: les *Aztèques,* établis dans toute l'étendue du plateau du Mexique de Santa-Fé (Nouveau-Mexique), au nord, jusqu'au lac de Nicaragua (Amérique-Centrale), au sud; les *Otomi,* autour de Mexico; les *Matlanzincas,* au sud-ouest des précédents; les *Tarascas,* dans l'Etat de Michoacan; les *Zapotecas* et *Mixtecas,* dans l'Etat d'Oaxaca; les *Mayas, Poconchi* et *Huastecas,* sur le versant oriental du plateau, entre 22 et 30 degrés de latitude septentrionale, et dans l'Yucatan; les *Totonacas,* dans l'Etat de la Vera-Cruz; les *Quacchiquiles,* dans l'Etat de Tabasco et dans le sud de l'Yucatan; les *Coras,* sur le versant occidental du plateau, entre le 20e et le 32e de latitude septentrionale, dans les Etats de Sonora, de Sinaloa, de Xalisco et de Colima, entre la mer et les montagnes; les *Tepehuanas,* le long de la mer, dans l'Etat de Sinaloa, entre Mazatlan et Culiacan; les *Topias,* petit peuple de l'Etat de Durango, et autour de cette ville; les *Tubares,* cantonnés au nord des précédents; les *Tarahumaras,* sur la Cordillère de Sonora, entre le 25e et le 31e de latitude septentrionale. Ces Indiens se divisent en deux classes principales : les Indiens sédentaires ou *Mansos,* qui sont agriculteurs, et les Indiens nomades libres ou *Bravos,* qui habitent les contrées peu connues du nord du Mexique; les premiers sont catholiques, les autres sont païens.

A une grande force musculaire, les indigènes à teint cuivré joignent l'avantage de n'être presque sujets à aucune difformité. M. de Humboldt assure n'avoir jamais vu un Indien bossu; il est extrêmement rare d'en voir de louches, de boiteux ou de manchots. Dans les pays dont les habitants souffrent du goître, cette affection de la glande thyroïde ne s'observe jamais chez les Indiens, rarement chez les métis. Les Indiens du Mexique, et surtout les femmes, atteignent généralement un âge assez avancé. Leur tête ne grisonne jamais, et ils conservent toutes leurs forces jusqu'à la mort. Pour ce qui concerne les facultés morales des indigènes mexicains, il est difficile de les apprécier avec justesse, si l'on ne considère cette caste accablée d'une longue oppression que dans son état actuel d'avilissement. Au

commencement de la conquête, les Indiens les plus aisés, et chez lesquels on pouvait supposer une certaine culture intellectuelle, périssaient en grande partie victimes de la férocité des Européens. Le fanatisme chrétien sévit surtout contre les prêtres aztèques : on extermina les ministres du culte, tous ceux qui habitaient les *maisons de Dieu* et que l'on pouvait considérer comme dépositaires des connaissances historiques, mythologiques et astronomiques du pays; car c'étaient les prêtres qui observaient l'ombre méridienne aux gnomons, et qui réglaient les intercalations. Les moines espagnols firent brûler les peintures hiéroglyphiques par lesquelles des connaissances de tout genre se transmettaient de génération en génération. Privé de ces moyens d'instruction, le peuple retomba dans une ignorance d'autant plus profonde que les missionnaires, peu versés dans les langues mexicaines, substituaient peu d'idées nouvelles aux idées anciennes. Les femmes indiennes, qui avaient conservé quelque fortune, aimèrent mieux s'allier aux conquérants que de partager le mépris qu'on avait pour leur nation. Il ne resta donc des naturels que la classe la plus indigente, les pauvres cultivateurs, les artisans, parmi lesquels on comptait un grand nombre de tisserands, les portefaix, dont, à défaut de grands quadrupèdes, on se servait comme des bêtes de somme, et surtout cette lie du peuple, cette foule de mendiants qui, attestant l'imperfection des institutions sociales et le joug de la féodalité, remplissaient déjà, du temps de Cortez, les rues de toutes les grandes villes de l'empire mexicain. Or, comment juger, d'après ces restes misérables d'un peuple puissant, et du degré de culture auquel il s'était élevé depuis le douzième jusqu'au seizième siècle, et du développement intellectuel dont il est susceptible? Mais aussi, comment douter qu'une partie de la nation mexicaine ne fût parvenue à un certain degré de culture, en réfléchissant sur le soin avec lequel les livres hiéroglyphiques furent composés, en se rappelant qu'un citoyen de Tlascala, au milieu du bruit des armes, profita de la facilité que lui offrait notre alphabet romain pour écrire dans sa langue cinq gros volumes sur l'histoire d'une patrie dont il déplorait l'asservissement?

Les Mexicains avaient une connaissance presque exacte de la grandeur de l'année, qu'ils intercalaient à la fin de leur grand cycle de 104 ans avec plus d'exactitude que les Grecs, les Romains et les Égyptiens. Les Toltèques paraissent dans la Nouvelle-Espagne au septième, les Aztèques au douzième siècle : déjà ils dressent la carte géographique du pays parcouru; déjà ils construisent des villes, des chemins, des digues, des canaux, d'immenses pyramides très-exactement orientées et dont la base a

jusqu'à 438 mètres de long. Leur système de féodalité, leur hiérarchie civile et militaire, se trouvent dès-lors si compliqués qu'il faut supposer une longue suite d'événements politiques pour que l'enchaînement singulier des autorités, de la noblesse et du clergé ait pu s'établir, et pour qu'une petite portion du peuple, esclave elle-même du sultan mexicain, ait pu subjuguer la grande masse de la nation. De petites peuplades, lassées de la tyrannie, s'étaient donné des constitutions républicaines qui ne peuvent se former qu'après de longs orages populaires, et dont l'existence n'indique point une civilisation très-récente. Mais d'où leur est-elle venue? Où est-elle née? Accoutumés à admettre servilement des systèmes exclusifs, ne sachant qu'apprendre sans méditer, nous oublions que la civilisation n'est que le développement et l'emploi de nos facultés morales et intellectuelles. Les Grecs attribuent eux-mêmes leur civilisation supérieure à Minerve, c'est-à-dire à leur propre génie; nous nous obstinons à leur donner les Égyptiens pour maîtres. Ceux-ci révèrent Osiris comme leur premier instituteur, et nous affectons de chercher la source de leur civilisation dans l'Inde. Mais alors, qui instruisit les Indiens du Mexique? Est-ce Brahma, Confucius, Zoroastre, Manco-Capac, Idacanzas ou Bochica? Il faut un commencement à tout; et si la civilisation est née dans l'ancien continent, pourquoi n'aurait-elle pas pu naître de même dans le nouveau? Le manque de froment, d'avoine, d'orge et de seigle, de ces graminées nourrissantes que l'on désigne sous le nom général de céréales, paraît prouver que si des tribus asiatiques ont passé en Amérique, elles devaient descendre de quelque peuple nomade ou pasteur. Dans l'ancien continent, nous voyons la culture des céréales et l'usage du lait introduits depuis l'époque la plus reculée à laquelle remonte l'histoire. Les habitants du nouveau continent ne cultivaient d'autres graminées que le maïs (*zea*); ils ne se nourrissaient d'aucune espèce de laitage, quoique deux espèces de bœufs indigènes dans le nord eussent pu leur offrir du lait en abondance. Voilà des contrastes frappants, qui, joints aux résultats de la comparaison des langues, prouvent que la race mongole n'a pu fournir à la race américaine que des tribus nomades.

Dans son état actuel, l'Indien mexicain est grave, mélancolique, taciturne, aussi longtemps que les liqueurs enivrantes n'ont pas agi sur lui : cette gravité est surtout remarquable dans les enfants des Indiens, qui, à l'âge de quatre ou cinq ans, montrent beaucoup plus d'intelligence et de développement que les enfants des blancs. Il aime à mettre du mystérieux dans s s notions les plus indifférentes ; aucune passion ne se peint dans

ses traits. Toujours sombre, il présente quelque chose d'effrayant lorsqu'il passe tout à coup du repos absolu à une agitation violente et effrénée. L'énergie de son caractère, qui ne connaît aucune douceur, dégénère habituellement en dureté. Elle se déploie surtout chez les habitants de Tlascala : au milieu de leur avilissement, les descendants de ces républicains se distinguent encore par une certaine fierté que leur inspire le souvenir de leur ancienne grandeur. Les indigènes du Mexique, comme tous les peuples qui ont gémi longtemps sous le despotisme civil et religieux, tiennent avec une opiniâtreté extrême à leurs habitudes, à leurs mœurs, à leurs opinions : l'introduction du christianisme n'a presque pas produit d'autre effet sur eux que de substituer des cérémonies nouvelles, symbole d'une religion douce et humaine, aux cérémonies d'un culte sanguinaire. De tout temps, les peuples à demi barbares recevaient des mains du vainqueur de nouvelles lois, de nouvelles divinités ; les dieux indigènes et vaincus cèdent aux dieux étrangers. D'ailleurs, dans une mythologie aussi compliquée que celle des Mexicains, il était facile de trouver une parenté entre les divinités d'Aztlan et celles de l'Orient ; le Saint-Esprit s'identifiait avec l'aigle sacré des Aztèques. Les missionnaires ne toléraient pas seulement, ils favorisaient même ce mélange d'idées par lequel le culte chrétien s'établissait plus promptement.

Les Mexicains ont conservé un goût particulier pour la peinture et pour l'art de sculpter en pierre et en bois ; on est étonné de voir ce qu'ils exécutent avec un mauvais couteau et sur les bois les plus durs. Ils s'exercent surtout à peindre des images et à sculpter des statues de saints ; mais, par un principe religieux, ils imitent servilement, depuis 300 ans, les modèles que les Européens ont portés avec eux lors de la conquête. Au Mexique comme dans l'Hindoustan, il n'était pas permis aux fidèles de changer la moindre chose à la figure des idoles ; tout ce qui appartenait au rite des Aztèques était assujetti à des lois immuables. C'est par cette raison même que les images chrétiennes ont conservé en partie cette roideur et cette dureté des traits qui caractérisaient les tableaux hiéroglyphiques du siècle de Montézuma. Ils montrent beaucoup d'aptitude pour l'exercice des arts d'imitation ; ils en déploient une plus grande encore pour les arts purement mécaniques.

Lorsqu'un Indien parvient à un certain degré de culture, il montre une grande facilité d'apprendre, un esprit juste, une logique naturelle, un penchant particulier à subtiliser ou à saisir les différences les plus fines des objets à comparer ; il raisonne froidement et avec ordre, mais il ne mani-

feste pas cette mobilité d'imagination, ce coloris du sentiment, cet art de créer et de produire qui caractérisent les peuples de l'Europe et plusieurs tribus de nègres africains. La musique et la danse des indigènes se ressentent du manque de gaieté qui les caractérise. Leur chant est lugubre. Les femmes déploient plus de vivacité que les hommes ; mais elles partagent les malheurs de l'asservissement auquel le sexe est condamné chez la plupart des peuples où la civilisation est encore imparfaite. Les femmes ne prennent point part à la danse ; elles y assistent pour présenter aux danseurs des boissons fermentées qu'elles ont préparées de leurs mains [1].

Les Indiens mexicains ont aussi conservé le même goût pour les fleurs que Cortez leur trouvait de son temps : on est étonné de trouver ce goût, qui indique sans doute le sentiment du beau, chez une nation dans laquelle un culte sanguinaire et la fréquence des sacrifices paraissaient avoir éteint tout ce qui tient à la sensibilité de l'âme et à la douceur des affections. Au grand marché de Mexico, le natif ne vend pas de pêches, pas d'ananas, pas de légumes, pas de liqueur fermentée sans que sa boutique soit ornée de fleurs qui se renouvellent tous les jours ; le marchand indien paraît assis dans un retranchement de verdure, et tout y est de la dernière élégance.

Les Indiens chasseurs, tels que les *Mocos*, les *Apaches*, les *Li-panis*, que les Espagnols embrassent sous la dénomination d'*Indios bravos*, ou Indiens païens, et dont les hordes, dans leurs courses souvent nocturnes, infestent les frontières des États du Nord, annoncent plus de mobilité d'esprit, plus de force de caractère que les Indiens cultivateurs : quelques peuplades ont même des langues dont le mécanisme paraît prouver une ancienne civilisation. Ils ont beaucoup de difficulté à apprendre nos idiomes européens, tandis qu'ils s'expriment dans le leur avec une facilité extrême. Ces mêmes chefs indiens, dont la morne taciturnité étonne l'observateur, tiennent des discours de plusieurs heures, lorsqu'un grand intérêt les excite à rompre leur silence habituel. Nous donnerons plus loin quelques détails sur ces tribus.

Les indigènes sont ou descendants d'anciens plébéiens, ou les restes de quelque grande famille qui, dédaignant de s'allier aux conquérants espagnols, ont préféré labourer de leurs mains les champs que jadis ils faisaient cultiver par leurs vassaux. Ils se divisent donc en Indiens tributaires et en Indiens-Caciques, qui, d'après les lois espagnoles, doivent participer aux priviléges de la noblesse de Castille ; mais il est difficile de distinguer par leur extérieur, leur habillement ou leurs manières, les nobles

[1] *A. de Humboldt* : Mexique ; t. I, p. 413.

des roturiers ; ils vont généralement pieds nus, couverts de la tunique mexicaine, d'un tissu grossier et d'un brun noirâtre ; ils sont vêtus comme le bas peuple, qui néanmoins leur témoigne beaucoup de respect. Cependant, loin de protéger leurs compatriotes, les hommes qui jouissent des droits héréditaires du *caciquat* pèsent fortement sur les tributaires. Exerçant la magistrature dans les villages indiens, ce sont eux qui lèvent la capitation : non seulement ils se plaisent à devenir les instruments des vexations des blancs, mais ils se servent aussi de leur pouvoir et de leur autorité pour extorquer de petites sommes à leur profit. La noblesse aztèque offre d'ailleurs la même grossièreté de mœurs, le même manque de civilisation, la même ignorance que le bas peuple indien. Isolée, abrutie, on a vu rarement un de ses membres suivre la carrière de la robe ou de l'épée. On trouve plus d'Indiens qui ont embrassé l'état ecclésiastique, surtout celui de curé. La solitude des couvents ne paraît avoir d'attrait que pour les jeunes filles indiennes.

Considérés en masse, les Indiens mexicains présentent le tableau d'une grande misère. Indolents par caractère, et plus encore par suite de leur situation politique, ils ne vivent qu'au jour le jour. Au lieu d'une aisance générale, on trouve quelques familles dont la fortune paraît d'autant plus colossale qu'on s'y attend moins.

Les Espagnols tiennent le premier rang dans la population du Mexique : c'est entre leurs mains que se trouvent presque toutes les propriétés et les richesses ; mais ils n'occuperaient que la seconde place parmi les habitants de race pure, si on les considérait sous le rapport de leur nombre qui peut s'élever à 1,200,000, dont un quart habite les États de l'intérieur. On les divise en blancs nés en Europe, et en descendants d'Européens, nés dans les colonies espagnoles de l'Amérique et dans les îles asiatiques. Les premiers portent le nom de *Chapetons*, ou de *Gachupinos;* les seconds celui de *Criollos* (créoles). Les natifs des îles Canaries, que l'on désigne généralement sous la dénomination d'*Islenos*, et qui sont la plupart gérants des plantations, se considèrent comme Européens. On estime que les Chapetons sont comme 1 à 14.

Les *castes de sang mêlé*, provenant du mélange des races pures, constituent une masse presque aussi considérable que les indigènes. On peut évaluer le total des individus à sang mêlé, à près de 2,400,000 âmes. Par un raffinement de vanité, les habitants des colonies ont enrichi leur langue en désignant les nuances les plus fines des couleurs qui naissent de la dégénération de la couleur primitive. Le fils d'un blanc, né Européen

ou créole et d'une indigène à teint cuivré, est appelé *Metis* ou *Mestizo*. Sa couleur est presque d'un blanc parfait; sa peau est d'une transparence particulière; le peu de barbe, la petitesse des mains et des pieds, une certaine obliquité des yeux, annoncent plus souvent le mélange du sang indien que la nature des cheveux. Si une métis s'allie à un blanc, la seconde génération qui en résulte ne diffère presque plus de la race européenne. Les métis composent vraisemblablement les sept huitièmes de la totalité des castes. Ils sont réputés d'un caractère plus doux que les *Mulâtres* ou *Mulatos*, fils de blancs et de négresses, qui se distinguent par la vigueur et l'énergie de leurs couleurs, par la violence de leurs passions, et par une singulière volubilité de langue. Les descendants de nègres et d'Indiennes portent, à Mexico, à Lima et même à la Havane, le nom bizarre de *Chino* Chinois. Sur la côte de Caracas et dans la Nouvelle-Grenade même, on les appelle aussi *Zambos*. Aujourd'hui cette dernière dénomination est principalement restreinte aux descendants d'un nègre et d'une mulâtresse, ou d'un nègre et d'une China. On distingue de ces zambos communs les *Zambos-Prietos*, qui naissent d'un nègre et d'une zamba. Les castes du sang indien ou africain conservent l'odeur qui est propre à la transpiration cutanée de ces deux races primitives. Du mélange d'un blanc avec une mulâtresse, provient la caste des *Quarterons*. Lorsqu'une quarteronne épouse un Européen ou un créole, ses enfants portent le nom de *Quinterons*. Une nouvelle alliance avec la race blanche fait tellement perdre la couleur, que l'enfant d'un blanc et d'une quinteronne est blanc aussi. Les mélanges dans lesquels la couleur des enfants devient plus foncée que n'était celle de leur mère, s'appellent *Saltos-Atrau*, ou sauts en arrière.

Les étrangers, Français, Anglais, Anglo-Américains, constituent une classe à part qui a une grande influence dans le pays, parce que les riches Mexicains, paresseux par nature, faisant la sieste une partie du jour et consacrant le reste au jeu et à d'autres vices, négligent l'administration de leurs biens et laissent la gestion de leurs affaires aux étrangers. Ce sont ceux-ci qui sont à la tête de l'exploitation des mines; le haut et le petit commerce sont entre leurs mains, et quelques-uns même ont acquis des fortunes considérables.

La confédération Hispano-américaine est, de toutes les colonies européennes sous la zone torride, celle dans laquelle il y a le moins de nègres. On parcourt toute la ville de Mexico sans rencontrer un visage noir: le le service d'aucune maison ne s'y fait avec des esclaves. D'après des ren-

seignements exacts, il paraît que dans tout le Mexique il n'y a pas 6,000 nègres, et tout au plus 9 à 10,000 esclaves, dont le plus grand nombre habite les ports d'Acapulco et de la Vera-Cruz, ou la région chaude, voisine des côtes. Ces esclaves sont des prisonniers faits dans la petite guerre qui est presque continuelle sur les frontières des États de l'intérieur; ils sont, la plupart, de la nation des Mecos ou Apaches, montagnards indomptables et féroces, qui ordinairement succombent bientôt au désespoir ou aux effets du changement de climat. L'accroissement de la prospérité coloniale du Mexique est donc tout à fait indépendant de la traite des nègres. Il y a cinquante ans que l'on ne connaissait presque pas en Europe de sucre mexicain; aujourd'hui la Vera-Cruz seule en exporte plus de 120,000 quintaux, et cependant les progrès qu'a faits au Mexique, depuis le bouleversement de Saint-Domingue, la culture de la canne à sucre, n'y ont pas augmenté, d'une manière sensible, le nombre des esclaves.

Les langues parlées dans la vaste étendue du Mexique sont au nombre de plus de vingt, et ne sont en partie connues que de nom. Les Créoles et la plus grande partie des races mixtes n'ont pas adopté ici, comme dans le Pérou, un dialecte indigène, mais se servent de la langue espagnole tant dans la conversation que dans les écrits. Parmi les dialectes indigènes, la langue *aztèque* ou mexicaine est la plus répandue; elle s'étend aujourd'hui depuis le parallèle de 37 degrés jusque vers le lac de Nicaragua; mais les domaines de plusieurs autres langues sont comme enclavés dans le sien. L'historien Clavijero a prouvé que les Toltèques, les Chichimèques (dont les habitants de Tlascala descendent), les Acolhues et les Nahuatlaques parlaient tous la même langue que les Aztèques [1]. La répétition des syllabes *tli, tla, itl, atl,* jointe à la longueur des mots, qui vont jusqu'à onze syllabes, doit rendre cette langue peu agréable à l'oreille; mais la complication et la richesse de ses formes grammaticales prouvent la haute intelligence de ceux qui l'ont inventée ou régularisée. Un nombre extrêmement borné d'analogies de mots paraît la rattacher au chinois et au japonais; mais son caractère général éloigne ce rapprochement. La langue *otomite,* parlée dans l'ancien royaume de Mechoacan, est une langue-mère, monosyllabique comme le chinois, par conséquent entièrement différente de la mexicaine, et qui paraît avoir été très-répandue [2]. On ne saurait dire si les idiomes *tarasque, matlazingue* et *core,* parlés également dans l'État de Xalisco,

[1] *Clavijero :* Storia di Messico; t. I, p. 153.
[2] *Hervas :* Catalogo delle Lingue; 80, 258.

sont des branches d'un même tronc ou des langues indépendantes l'une de l'autre ; les mots connus de la langue *tarasque* et de la *core* offrent très-peu d'affinité avec les autres langues américaines. Les langues *tarahumare* et *tépéhuane,* parlées dans l'État de Chihuahua ; l'idiome de *Pimas,* dans la Pimerie, partie de Sonora ; la langue *guaicoure,* parlée dans la Californie par les Indiens *Moquis;* celle des *Cochimis* et des *Pericues* dans la même péninsule, présentent encore un chaos d'incertitude et d'obscurité. Dans le *tarahumar,* les noms de nombres sont mexicains. Il est remarquable qu'un dialecte de la langue guaicoure se nomme *cora,* et que le nom des *Moquis,* de Californie, se retrouve dans le Nouveau-Mexique. Des connaissances plus positives ramèneront cette foule de tribus à un petit nombre de races distinctes.

La langue *huaztèque,* qui s'est conservée dans le canton d'Huazteca, dans l'État de Mexico, paraît différer entièrement de la mexicaine, soit dans les mots, soit pour la grammaire [1]. Elle offre quelques mots finnois et ostiaques ; appartiendrait-elle à la première invasion des tribus de l'Asie boréale, invasion antérieure à celle dont les ancêtres des Aztèques, des Toltèques et des Chichimèques ont dû faire partie ?

Il paraît qu'en avançant au sud de Mexico, les langues indigènes, indépendantes de celle des Aztèques, deviennent extrêmement nombreuses. Les États de Puebla et d'Oaxaca nous offrent les langues *zapotèque, totonaque, mistèque, popolongue, chinantèque, mixe,* et plusieurs autres moins connues. La langue *maya,* dominante dans l'Yucatan, nous paraît renfermer des mots finnois et algonquins. Le savant Hervas y a remarqué un certain nombre de mots tonkinois, parmi lesquels il y en a qui sont communs à divers idiomes de Sibérie et au finnois. Cette langue est monosyllabique comme les plus anciennes de l'Asie orientale, mais elle leur est supérieure par ses combinaisons grammaticales. Elle paraît tenir à la même souche générale que l'otomite, dont nous avons déjà parlé.

Nous allons passer à la description topographique.

[1] *Vater :* dans les Archives ethnographiques ; t. I.

LIVRE CENT QUATORZIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — États-Unis du Mexique. — Description topographique et politique des provinces et des villes.

D'après les dernières décisions du congrès, la confédération mexicaine se compose définitivement du district fédéral de Mexico, de 21 États et de 3 territoires ; c'est-à-dire de provinces qui n'ont pas d'administration intérieure indépendante, et sont administrées au profit de l'Union fédérative.

Ces États, district et territoires peuvent se classer ainsi, d'après leur disposition géographique :

Sur le Grand Océan :	*Au Centre :*	*Sur l'Océan Atlantique :*
État de Sonora.	État de Chihuahua.	État de Tamaulipas.
Territoire de Californie.	*Id.* de Cohahuila.	*Id.* de Vera-Cruz.
État de Cinaloa.	*Id.* de Nouveau-Léon.	*Id.* de Tabasco.
Id. de Xalisco.	*Id.* de Durango.	*Id.* de Yucatan.
Territoire de Colima.	*Id.* de Zacatecas.	
État de Mechoacan.	*Id.* de San-Luis-Potosi.	
Id. de Guerrero.	*Id.* de Guanaxato.	
Id. de Puebla.	*Id.* de Queretaro.	
Id. d'Oaxaca.	Territoire de Tlaxcala.	
Id. de Chiapas.	District fédéral de Mexico.	
	État de Mexico.	

Nous allons les décrire successivement, en allant du nord au sud.

Le *Territoire de la Basse-Californie*, ou la péninsule de Californie proprement dite, appelée aussi *Vieille Californie,* est entouré par l'Océan du sud à l'ouest, et par le golfe de Californie, appelé aussi *mer Vermeille,* à l'ouest. Elle dépasse le tropique, et se termine dans la zone torride par le *cap San-Lucar*. Sa largeur varie depuis 10 lieues jusqu'à 40 d'une mer à l'autre; sa population peut être évaluée à 15,000 individus dispersés sur une étendue égale à celle de l'Angleterre ; son climat, en général, est très-chaud et très-sec. Le ciel, d'un bleu foncé, ne se couvre presque jamais de nuages; s'il en paraît quelques-uns vers le coucher du soleil, ils brillent des teintes de pourpre et d'émeraude. Mais ce beau ciel

s'étend sur une terre aride, sablonneuse, où des cactus cylindriques, s'élevant dans les fentes des rochers, interrompent presque seuls le tableau de la stérilité absolue. Dans les endroits rares où il se trouve de l'eau et de la terre végétale, les fruits et les blés se multiplient d'une manière étonnante; la vigne y donne un vin généreux, semblable à celui des Canaries. On remarque une espèce de mouton extrêmement gros, très-délicat et excellent à manger; sa laine est très-facile à filer. On nomme beaucoup d'autres quadrupèdes sauvages, ainsi qu'une grande variété d'oiseaux. Les mines d'or que la tradition populaire plaçait dans cette péninsule, se réduisent à quelques maigres filons. A 14 lieues de Loreto, on a découvert deux mines d'argent que l'on croit assez productives; mais le manque de bois et de mercure en rend l'exploitation presque impossible. Il y a dans l'intérieur des plaines couvertes d'un beau sel en cristaux.

Les montagnes qui couvrent le territoire de la Basse-Californie, présentant des pics dont quelques-uns s'élèvent à 1,500 mètres, sont, dit-on, riches en métaux précieux; en interceptant les vents du Grand Océan, elles contribuent à rendre malsaines les côtes qui bordent la mer Vermeille ou le golfe de Californie. Parmi ces montagnes, nous citerons la *Giganta*, qui a environ 1,400 mètres, et le volcan de *las Virgines*, qui en a 500. Sur ces côtes qui offrent des anfractuosités nombreuses, et de bons ports, on pêche la tortue qui produit l'écaille, et la coquille appelée avicule perlière qui fournit des perles souvent fort grosses, affectant la forme d'une poire, mais peu recherchées, parce qu'elles ne sont pas d'une très-belle eau. [1]

Les tribus indiennes qui habitent aujourd'hui le territoire de la Vieille-Californie sont, du nord au sud, les *Icas*, les *Nehitas*, les *Laymones*, les *Cochimies*, les *Monquis* et les *Piricues* : ces dernières sont redoutables et souvent en guerre avec les tribus à demi-civilisées par les Mexicains.

Les indigènes de la Vieille-Californie étaient, avant l'arrivée des missionnaires, au dernier degré d'abrutissement : comme les animaux, ils passaient des journées, étendus sur le ventre, au milieu des sables; comme les animaux pressés par la faim, ils couraient à la chasse pour satisfaire les besoins du moment. Une sorte d'horreur religieuse leur annonçait cependant l'existence d'un grand être dont ils redoutaient la puissance.

Les premières missions de la Vieille-Californie avaient été crées en 1689 par les jésuites; sous la conduite de ces pères, les sauvages avaient aban-

[1] Suivant le capitaine *Duhaut-Cilly*, le produit annuel des écailles de tortue est d'environ 25,000 fr., et celui des perles de 125,000 fr.

donné la vie nomade. Au milieu de rochers arides, de broussailles et de ronces, ils avaient cultivé de petits terrains, bâti des maisons, élevé des chapelles, lorsqu'un décret despotique, aussi injuste qu'impolitique, vint détruire, sur tous les points de l'Amérique espagnole, cette utile et glorieuse société. Le gouverneur Don *Portola*, envoyé en Californie pour exécuter ce décret, crut y trouver de vastes trésors et 10,000 Indiens armés de fusils pour défendre les jésuites; il vit au contraire des prêtres en cheveux blancs venir humblement à sa rencontre; il versa de généreuses larmes sur la fatale erreur de son roi, et adoucit, autant qu'il était en son pouvoir, l'exécution de ses ordres. Les jésuites furent accompagnés jusqu'au lieu de leur embarquement par tous leurs paroissiens, au milieu de sanglots et de cris de douleur.

Les missions ont été depuis l'expulsion des jésuites dirigées par les Dominicains et les Franciscains de Mexico. Leur nombre était de 16, il y a quelques années; la principale est *Loreto*; longtemps le chef-lieu des deux Californies, elle n'est plus aujourd'hui que le chef-lieu du district central; elle a un *présidio*, et compte environ 2,500 habitants. Les plus importantes sont : *San-José*, près du cap San-Lucar, *Santiago*, *San-Luiz-Gonzaga* et *Nostra Senora de los dolores*, au sud de Loreto; la *Conception*, *San-Ignacio, San-Fernando, San-Rosario* et *San-Vincente-Ferrero,* cette dernière au nord de cette même ville. Le chef-lieu du territoire de la Basse-Californie est aujourd'hui *La Paz*, située dans une position avantageuse à l'entrée de la mer Vermeille et au fond d'un golfe que commande l'île Espiritu-Santo. Nous devons mentionner les bourgs de *Purification*, de *San-Eulogio* et de la *Magdalena.* La petite ville de *Real de San-Antonio,* au sud de la presqu'île, est le chef-lieu du district méridional.

Sur la côte orientale baignée par la mer Vermeille, on rencontre plusieurs îles, celles de *Espiritu-Santo*, de *San-José*, de *Santa-Cruz* et de *Carmen*, sont importantes par la pêche des perles qui se fait dans leurs parages; celles de *Tiburon* et d'*Angel de la Guarda* sont plus grandes que les précédentes, mais moins fréquentées.

Au sud de la Californie, et à environ 70 lieues de l'État de Xalisco, se trouve le groupe des îles *Revilla-Gigedo,* dont les principales sont *San-Bonito* et *El-Socorro;* cette dernière est remarquable par son pic élevé. Elles dépendent de Mexique, qui a tenté d'y établir un *presidio;* mais elles sont convoitées par les États-Unis, à cause de l'importance qu'elles pourront prendre comme point de ravitaillement et de relâche, lorsque l'on aura établi une communication régulière entre les deux Océans. A une cin-

quantaine de lieues plus à l'est, se trouve un autre groupe d'îles plus petites, désignées dans nos cartes sous le nom d'*Iles du capitaine Johnson;* la principale est celle de *Nublada.*

A l'est du golfe de Californie s'étendent des contrées fertiles, agréables, salubres, mais encore peu connues et faiblement peuplées ; elles sont comprises dans l'ancienne intendance de Sonora, qui forme aujourd'hui les États de Sonora et de Cinaloa.

L'*État de Sonora* s'étend du nord au sud, entre le Rio-Gila et le Rio-Mayo ; à l'est la Sierra-Verde le sépare de l'État de Chihuahua, et à l'ouest il est baigné par la mer Vermeille, que quelques cartes espagnoles désignent aussi sous le nom de *mer de Cortez.* Ses cours d'eau les plus importants qui viennent tous affluer dans cette mer, sont : le *Yaqui,* sur lequel sont les villes d'*Opata* et de *Torin;* le *Rio de Sonora,* sur lequel sont les villes d'*Arispe,* de *Sonora,* ancienne capitale de la province, et d'*Urès;* cette dernière est aujourd'hui le siége du gouvernement de l'État de Sonora. A l'embouchure de la rivière de San-José est le port de *San-José-Guaymas.* Cette ville, de 5,000 habitants, qui n'existe que depuis peu d'années, paraît devoir devenir un des principaux ports de l'Amérique sur le Grand-Océan ; elle fait un commerce assez important avec la Chine ; elle est dans une position militaire admirable. C'est près du confluent du Sonora et du San-Miguel que se trouve la petite ville de *Hermosillo* ou *Pitic,* la plus remarquable de l'État au point de vue commercial. Toutes ces villes, dont la population ne dépasse pas 6 à 8,000 âmes, doivent leur importance aux lavages d'or ou aux mines qui couvrent ce pays. C'est surtout dans la partie septentrionale, appelée la *Pimeria,* des Pimas, ses habitants, que ces *lavadores* sont plus riches. La Pimeria s'étend sur la rive gauche du Rio-Gila ; la rivière de l'*Ascension* ou de *Saint-Ignace* la partage en *Pimeria-Alta* et *Pimeria-Baxa;* elles sont protégées par deux *presidios* ou postes militaires de *Terrenate* et de *Buena-Vista.* Tous les ravins de la Pimeria-Alta, et même les plaines, contiennent de l'or de lavage disséminé dans du terrain d'alluvion. On y a trouvé des pépites d'or pur du poids d'un à deux kilogrammes. Mais l'exploitation de ces terrains aurifères est rendue très-difficile par les fréquentes incursions des Indiens indépendants et surtout par la cherté des vivres qu'il faut transporter de très-loin dans ce pays inculte. Les États-Unis convoitent la province de Sonora. Le seul moyen d'opposer une digue aux envahissements anglo-américains, serait, pour le congrès mexicain, de décréter la liberté des cultes dans toute l'étendue des États et territoires, et de convier à l'exploitation des richesses

minérales du sol les colons européens qu'une différence de croyance religieuse éloigne le plus souvent du Mexique.

Dans l'État que nous venons de parcourir, on distingue huit tribus indiennes : ce sont les Apaches, les Cérès, les Opatas, les Mayos, les Pimas, les Tarumaras, les Yaqui et les Yamas.

Les *Apaches* ou *Apaehès* sont répandus sur les deux rives du Rio-Gila; ils sont originaires du Nouveau-Mexique; c'est une nation guerrière et industrieuse; ils habitent plus volontiers les régions montagneuses et se servent, avec une adresse surprenante, d'arcs, de flèches d'une mètre de long, et de lances de 3 mètres; excellents cavaliers, ils dirigent leur cheval en le pressant des genoux; rien n'égale l'impétuosité de leur attaque, ils sont redoutés des villages mexicains.

Les *Cérès, Xéres* ou *Séris* étaient autrefois l'une des plus puissantes des vingt-quatre tribus qui, anciennement, occupaient le Nouveau-Mexique. Aujourd'hui, au nombre de 4,000 au plus, ils habitent l'île de Tiburon, la côte de Tépoca, et le Pueblo-de-Séris, près de Pitic; ils sont très-braves, et autrefois leurs incursions étaient très-redoutées.

Les *Opatas,* qui forment une population de 10,000 individus, occupent différents villages sur les rives du Dolorès, de l'Arispo, de l'Oposura, du Batuquo et du Babispo. C'est un peuple guerrier et brave, qui compte un grand nombre de poëtes et de musiciens excellents. La langue des Opatas est singulièrement poétique; tous les noms qu'ils ont donnés aux villes et aux autres lieux sont emblématiques, et désignent quelques particularités locales : par exemple, *Aripa,* dont les Espagnols ont fait *Arispo,* signifie *la grande réunion des fourmis,* parce que jadis il y avait dans cet endroit de nombreuses fourmilières; *Babipa*, qui a été métamorphosé en *Babispo,* veut dire *le point où une rivière dérive de son cours; Cinoque* est *le pays natal des guerriers;* enfin, *Tepaché* est *la ville des belles femmes.*

Les *Mayos* habitent la plupart des villages situés sur les rives du Rio-Mayo ou du Rio-del-Fuerte.

Les *Pimas* demeurent sur les bords du Rio-San-Ignacio ou de l'Ascension, dans la Pimeria-Alta, et sur ceux du Matope, du Masalon et du San-José-de-los-Pimas, dans la Pimeria-Baxa. Ils sont inoffensifs, mais ils ne sont point doués de l'esprit entreprenant ni du caractère laborieux des Yaqui.

Les *Tarumaras* vivent dans les villages du Mulatos. Ils sont au nombre d'environ 5,000.

Les *Yaqui* occupent plusieurs villages sur le Rio-Yaqui, mais ils sont dispersés sur toute la surface de la province. Ce sont les plus industrieux

de tous les Indiens de la province; en effet, ils sont mineurs, chercheurs d'or, plongeurs pour la pêche des perles, agriculteurs et artisans.

Les *Yamas,* ainsi nommés d'après la longueur extraordinaire de leurs cheveux, n'ont qu'un petit nombre de villages dans la Pimeria-Baxa, parce que la plus grande partie de cette tribu appartient à la Californie-Inférieure.

On peut caractériser la plupart de ces peuples de la manière suivante : Les Apaches sont réputés pour leur profonde connaissance des vertus des plantes; les Sérès, pour leurs flèches empoisonnées; les Pimas, pour leur peu d'intelligence et leur lenteur; les Tarumaras, pour leur probité; les Yaqui, pour leur esprit prodigieux.

Les bords du fleuve *Gila* ont offert au missionnaire Garcès les ruines d'une grande ville, au milieu de laquelle était une espèce de château-fort, exactement orienté selon les quatre points cardinaux. Les Indiens voisins de ces ruines mémorables vivent dans des villages populeux, et cultivent le maïs, le coton et les calebasses. Ces traces d'une ancienne civilisation coïncident avec les traditions des Mexicains, selon lesquelles leurs ancêtres se seraient arrêtés à plusieurs reprises dans ces contrées après leur sortie du pays d'Aztlan. La première station fut aux bords du lac Teguayo; la seconde, sur les bords du fleuve Gila; la troisième, dans l'État de Durango, près de l'ancien *presidio* de Yanos, où il y a aussi des édifices en ruines, appelés par les Espagnols *casas grandes.*

L'État de *Cinaloa* ou *Sinaloa,* situé au sud du précédent, entre le Rio-Mayo et le Rio-Bayona, est mieux peuplé et mieux cultivé. Ses trois principaux cours d'eau sont le *Rio-del-Fuerte,* le *Rio-Cianaloa* et le *Rio-Culiaçan.* Ses villes les plus importantes sont *Culiaçan,* célèbre dans l'histoire des Mexicains, sous le nom d'*Hucicolhuacan,* comme le siége d'une ancienne monarchie. Elle est aujourd'hui la capitale de l'État de Cinaloa; sa population est d'environ 15,000 habitants. *Villa-del-Fuerte* est assez considérable; elle compte 8,000 âmes; c'est le siége d'un évêché; on l'appelait autrefois *Montes-Claros. Cinaloa,* à quelque distance du fleuve du même nom, est peuplée de 10,000 habitants. *Cosala, El Rosario* et *Alamos* possèdent de riches mines d'argent. Toutes ces villes sont liées entre elles par la grande voie de communication, la plus importante de l'État, qui pénètre dans le Sonora, et conduit à Hermosillo. Sur la côte et à l'embouchure d'une fleuve du même nom, est *Mazatlan;* c'est sans contredit le port le plus fréquenté du Mexique sur le Grand-Océan; mais il est peu sûr pendant la saison pluvieuse, à cause des *cordonazo* ou ouragans qui se font sentir sur cette côte à cette époque l'année. Mazatlan est protégée

par un *presidio* ou fort, sa population ne dépasse pas 5,000 âmes. A quelque distance de cette ville est celle de *San-Sebastiano*, qui donne son nom à une petite chaîne de montagnes qui longe la côte, qui est couverte de forêts de goyaviers, de limoniers et d'orangers; le *lignum vitæ* et les palmiers y viennent également.

La grande chaîne, qui forme la ligne de partage des eaux du Mexique, traverse dans toute sa longueur l'ancienne province appelée la Nouvelle-Biscaye, ou l'intendance de Durango, qui dépend aujourd'hui de l'*État de Durango*. Des cratères de volcans et une masse de fer semblable aux pierres tombées du ciel y appellent les regards du naturaliste. Les mines d'argent sont nombreuses et riches. La plus grande partie du pays présente un plateau stérile et sablonneux; plusieurs rivières, ne trouvant pas une pente favorable pour s'écouler, s'y répandent et forment des lacs. Les hivers, souvent rigoureux, sont suivis de chaleurs étouffantes. On cite comme un fléau les scorpions, dont la morsure donne la mort en peu d'heures.

Durango ou *Ciudad de Victoria*, la capitale de cet État, est le siége d'un évêché érigé en 1620, et d'une administration des mines. Son hôtel des monnaies, qui occupe le troisième rang parmi ceux de la confédération mexicaine, doit son importance au produit des mines d'argent exploitées dans ses environs. On y frappe annuellement pour près de 8 millions de francs de monnaie mexicaine. Près de cette ville de 30,000 âmes s'étendent de vastes pâturages, où l'on nourrit un grand nombre de bestiaux qui forment une importante branche de commerce.

Les autres villes importantes de l'État de Durango sont *Villa-Félix de Tamascula*, *San-Yago-de-los-Caballeros*, sur le *Rio-Sanceda*, affluent du Culiaçan; *Nombre de Dios*, qui renferme, dit-on, 7,000 âmes et qui possède dans son voisinage une riche mine d'argent; *Papasquiaro*, *Guarisamey*, au nord-est de Durango. *San-Juan del Rio*, au point ou le Rio Sauceda franchit à travers une gorge la Sierra Madre; on accorde à cette ville une population de 12,000 âmes.

L'*État de Chihuahua* est au nord du précédent; il s'appuie à l'ouest sur l'État de Cinaloa, et au nord le Rio-del-Norte le sépare du Nouveau-Mexique et du Texas. C'est un pays montagneux traversé dans toute sa longueur par la Cordillère de Mexique; il est célèbre par ses nombreuses mines d'argent, dont les plus riches sont celles d'*El Parral*, de *Batopilas*, *Santa-Rosa-Cosiquidaqui*, et de *Jesus-Maria*.

Chihuahua est la capitale de cet État; elle est le centre d'une exploitation considérable de mines d'argent, et renferme plusieurs constructions remar-

quables, entre autres sa principale église, l'une des plus vastes et des plus riches du Mexique. Cette ville, qui compte aujourd'hui 15 à 20,000 âmes, en avait, dit-on, autrefois 70,000. Les autres villes de cet État sont, outre celles que nous avons citées plus haut, à cause de leurs mines d'argent, *San-Bartonico, Atotonilco, San-Rosalia, San-Vincente* et *San-Eulalia de Merida*. La province, qui est fréquemment exposée aux incursions des Indiens Apaches et Comanches, est protégée par plusieurs presidios; les plus importants sont ceux de *Yantas* et *San-Eleazario*, sur le Rio-del-Norte, de *Yanos*, au milieu de la contrée habitée par les Indiens de ce nom, de *Conchos*, sur le Rio-Conchos, d'*El principe*, en avant de Chihuahua et de *Julimes*. Au sud-est de la province de Chihuahua, entre cette dernière et les États de Durango et de Cohahuila, s'étend, au revers oriental de la Cordillère, une vallée inculte que l'on désigne sous le nom de *Bolson de Mapimi*. Quelques hardis colons y ont fondé des fermes et disposé des pâturages où ils élèvent d'innombrables bestiaux. Les Apaches, les Comanches et d'autres tribus indigènes de la frontière, poussent souvent leurs excursions jusque dans cette vallée. On y a découvert en 1838 une caverne qui renfermait plus de mille cadavres, en état parfait de conservation; ils étaient assis sur le sol, les mains croisées par dessous les genoux et couverts de tuniques et d'écharpes d'un travail remarquable.

Le territoire qui forme l'*État de Cohahuila* est un pays couvert de montagnes et de forêts, arrosé par plusieurs cours d'eau dont les plus considérables sont le Rio-del-Norte, qui lui sert de frontière au nord, et le Rio-Sabinas, qui arrose la partie septentrionale; il renferme aussi plusieurs lacs dont le plus important est celui d'*Aqua-Verde*. Les terres y sont d'une grande fertilité, et produisent des céréales et d'excellents vins; d'immenses pâturages nourrissent un grand nombre de chevaux et de bêtes à cornes devenues à peu près sauvages. Les cerfs, les daims, les sangliers, les bisons et diverses espèces de gibier, y sont communs. Le poisson abonde dans les rivières et dans les lacs. Les forêts sont remplies d'abeilles. On y exploite quelques mines d'argent près de Monte-le-Lovez. L'air y est salubre et le climat tempéré.

Saltillo est riche et peuplée de 21,000 habitants; on lui donne aussi le nom de *Leona-Vicario*, elle est à 690 kilomètres au nord de Mexico. *Monte-le-Lovez*, nommée indifféremment *Cohahuila* et *Monclova*, est l'ancienne capitale de la province; elle est située sur un affluent de la Sabina, on lui accorde 8,000 habitants. *San-Rosa* et surtout *Parras* sont célèbres par les mines d'argent de leurs environs. *Castanuella* et *Nueva-Bilbao*, sont deux petites

villes assez remarquables. Sur le Rio-del-Norte, se trouve le presidio de *Rio-Grande*, et dans son voisinage les forts d'*Aqua-Verde* et de *Bahia ;* dont les garnisons doivent protéger les frontières contre les tentatives des Indiens.

L'ancienne province, qui avait reçu le nom pompeux de Nouveau royaume de Léon, forme aujourd'hui l'*État de Nuevo-Leon*, c'est un pays riche en mines d'or, d'argent et de plomb, en sel gemme et en sources salées. Malgré sa fertilité, ses forêts remplies de bois de teinture et de construction, et ses immenses pâturages, où paissent de grands troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes, il n'offre néanmoins que des villes peu importantes : *Monterey*, sa capitale, a 18,000 habitants; elle est le siége d'un évêché et d'une cour de justice, et fait un commerce assez important ; *Caderéita* ne renferme que 800 familles; *Linares* et *Pilon* sont encore moins peuplées. La population de la plupart des petites cités de cet État est occupée de l'exploitation des mines.

L'*État de Tamaulipas* appartient à la même région physique que le précédent. Il est borné à l'ouest par celui-ci; au nord, le Rio-del-Norte le sépare des possessions anglo-américaines; au sud, il est borné par l'État de San-Luis-Potosi, et à l'est par le golfe du Mexique. *Victoria* ou *Nuevo-Santander*, qui compte 15,000 habitants, est aujourd'hui la capitale de l'État; elle est à 13 lieues de la mer, sur la rivière de son nom ; elle serait importante sans une barre qui ne permet qu'à de faibles embarcations l'entrée de cette rivière; mais *Tampico de Tamaulipas*, ou *Santa-Anna de Tamaulipas*, fondée en 1824, sur le Tampico a son embouchure dans le golfe du Mexique et sur la lagune de Panuco, est devenue en peu d'années, non-seulement la ville la plus importante de l'État, mais encore le premier port de la confédération mexicaine sur le golfe du Mexique; cependant il est peu sûr, mais il est moins insalubre que celui de la Vera-Cruz ; la population de Tampico est aujourd'hui de 12 à 15,000 habitants. *Soto de la Marina*, avec 5,000 habitants, est le port de Victoria. *Escandon* est au centre d'une plaine élevée. Sur la rive droite du Rio-del-Norte est *Matamoras*, célèbre par la victoire remportée en 1846 par les Anglo-Américains sur les Mexicains; c'est une petite ville importante dont la population dépasse 12,000 habitants. *Mier*, *Revilla* ou *Guertero*, sur la frontière du Mexique et des États-Unis, sont importantes par leur position. A quelques lieues d'*Altamira*, s'élève, au milieu d'une vaste plaine, une montagne taillée si exactement en forme de pyramide, que les savants sont partagés sur la question de savoir si c'est un ouvrage de l'art plutôt que de la nature.

En continuant notre excursion vers le sud, nous traverserons l'*État de*

San-Luis-Potosi, formé de l'ancienne province du même nom. Il est montagneux vers l'ouest, et marécageux vers le golfe du Mexique. Depuis les montagnes jusqu'à la mer, on y éprouve les effets de trois climats différents. Près de la côte, où se trouvent les parties les plus malsaines, on cultive les fruits les plus délicieux du Mexique. Ce pays, qui n'a été colonisé que pour l'exploitation de ses riches mines d'argent, possède des forêts qui suffisent au besoin de ses usines.

Sur la pente orientale du plateau d'Anahuac, à l'ouest des sources du *Rio-de-Panico,* nous apercevons *San-Luis-Potosi,* qui doit sa célébrité aux mines de ses environs, aujourd'hui peu productives. Maintenant c'est l'entrepôt de Tampico pour les pays intérieurs, elle fait un grand commerce de bestiaux, de suif et de cuir. On évalue sa population à 50,000 individus. Cette ville, bien bâtie, est ornée de belles fontaines et de plusieurs édifices remarquables, tels que l'église paroissiale de Saint-Pierre et celle du couvent des Carmes, l'hôtel des Monnaies et l'aqueduc; elle possède aussi un collége, ou petite université. *Guadalcazar,* près de la rive droite du Santander, est un bourg situé sur un territoire fertile où l'on exploite quelques filons d'argent; *Charcas* est une bourgade considérable où siége une direction des mines; mais l'exploitation la plus célèbre du pays est celle de *Catorce:* elle produisait encore, il y a peu d'années, pour la valeur de 18 à 20 millions de francs.

De hautes montagnes donnent à l'*État de Zacatecas* une grande ressemblance avec la Suisse. Elles renferment de nombreuses mines, les principales de ces mines sont celles de *San-Juan-Batista*, le *Guadalupe,* de *Panuco* et *Veta-Grande.* Le produit de toutes les mines de la province est évalué annuellement à 150,000 kilogrammes. Son chef-lieu, qui porte le même nom, est situé sur le territoire le plus célèbre par ses mines d'argent, après celui de Guanaxuato. *Zacatecas* ne consiste qu'en une longue rue garnie de hautes maisons, mais derrière lesquelles se groupent, à diverses distances, les cabanes qui servent d'habitations aux mineurs. Ceux-ci, avec la population de la ville proprement dite, forment une masse de 25,000 individus. La ville possède un hôtel des Monnaies qui occupe 300 ouvriers. Non loin de là, sont neuf lacs qui se couvrent d'une efflorescence d'hydrochlorate et de carbonate de soude. Les montagnes, composées de siénite, contiennent quelques-uns des plus riches filons du monde. *Fresnillo,* à 11 lieues nord de la précédente, fut florissante tant que dura l'exploitation de ses mines de cuivre et d'argent. *Sombrerete, Pino* et *Nochistlan*, doivent à l'exploitation de leurs mines une population de 14 à 18,000 âmes. Mais

une ville dont le nombre d'habitants dépasse ce chiffre, c'est celle d'*Aguas-Calientes,* qui doit son nom à ses eaux thermales, et sa prospérité au commerce et à l'industrie : on y cite une manufacture de drap qui occupe 3 à 400 personnes, on donne à la ville 33,000 âmes.

La plus grande partie du royaume de la Nouvelle-Galice forme aujourd'hui un *État* qui porte l'ancien nom indigène du pays, celui de *Xalisco* ou *Jalisco.* Il était habité par une race belliqueuse, qui sacrifiait des hommes à une idole de la forme d'un serpent, et qui même, à ce que prétendaient les premiers conquérants espagnols, dévoraient ces malheureuses victimes après qu'on les avait fait mourir par les flammes. Les pentes occidentales de la Cordillère d'Anahuac sont comprises dans cet État. Près des bords de la mer s'étendent de vastes forêts qui fournissent de superbes bois de construction ; mais les habitants y sont exposés à un air chaud et malsain, tandis que l'intérieur du pays jouit d'un climat tempéré et favorable à la santé. Le sol y est des plus fertiles du Mexique, donnant dans quelques parties 100 pour 1 du froment et 200 pour 1 du riz. On y cultive aussi avec succès l'olivier, la canne à sucre, le coton, le tabac et la cochenille. Le *Rio-San-Juan,* nommé aussi *Tololotan* et *Barania,* en sortant du lac *Chapula,* forme une cataracte très-pittoresque. Sur la rive gauche du Rio-Grande, appelé aussi *Rio-de-Santiago,* à 420 kilomètres au nord-ouest de Mexico, s'élève *Guadalaxara.* Cette capitale est une grande et belle ville dont la population est estimée à plus de 75,000 âmes, et qui possède une université qui ne le cède qu'à celle de Mexico. C'est le siége d'un riche évêché et d'une cour de justice ; elle possède un hôtel des Monnaies important. La cathédrale est un vaste édifice d'une architecture bizarre, mais remarquable par la profusion de ses ornements et le choix de beaux tableaux espagnols qu'elle renferme. Le magnifique couvent de Saint-François comprend dans son enceinte cinq églises, dont une surtout rivalise de richesse avec la cathédrale, qu'elle surpasse par son architecture. Les fontaines de la ville sont alimentées par un aqueduc de 25 kilomètres de long. *San-Blas,* à l'embouchure du Rio-Grande, serait une ville importante par son port et son commerce, si l'insalubrité de l'air ne forçait les principaux habitants à résider à quelques lieues de là, dans la charmante petite ville de *Tépic.* C'est à San-Blas qu'est établi l'arsenal maritime de l'Union-Mexicaine. *Lagos,* autrefois florissante, est encore renommée par la foire qui s'y tient au mois d'octobre, et encore plus par sa *Madone de San-Juan.*

Compostella est le chef-lieu d'un district abondant en maïs, en cocotiers et en bétail. *Tonala* fabrique de la faïence pour la consommation de

l'Etat. On remarque encore *Bolânos,* remarquable par ses mines d'argent, *Kokula,* dont l'église est un lieu de pèlerinage; *Chapala,* près du lac du même nom, et *la Purification,* ville considérable et chef-lieu de la partie méridionale de la Nouvelle-Galice, où la cochenille et le sucre sont les principales productions. A quelque distance, à l'ouest, est le cap *Corrientes,* pointe très-saillante; les vents et les courants paraissent changer à partir de ce promontoire célèbre.

Le *Territoire de Colima* comprend la vallée de ce nom, située au pied du volcan de Colima, et large d'environ 9 lieues, qui forme la partie la plus méridionale de l'État de Xalisco. Le chef-lieu de ce territoire porte aussi le nom de *Colima;* c'est une jolie ville renfermant environ 15,000 habitants, indigènes, mulâtres et métis. Son principal commerce est celui du sel, que l'on exploite sur les côtes du Grand-Océan.

Les deux États de Guanaxuato et de Mechoacan formaient l'ancien royaume de *Mechoacan,* qui fut indépendant de l'empire mexicain.

Ce royaume, dont le nom signifie *pays poissonneux,* renferme des volcans, des eaux chaudes, des soufrières, des mines, des pics toujours blanchis de neige; et cependant c'est une des contrées les plus riantes et les plus fertiles qu'on puisse voir. De nombreux lacs, des forêts et des cascades en varient les sites. Les montagnes, couvertes de forêts, laissent de l'espace aux champs et aux prairies. L'air est sain, excepté sur la côte, où les Indiens seuls résistent à la chaleur humide et étouffante.

Les naturels du pays étaient les plus adroits tireurs de flèches de l'Amérique. Les rois de Mechoacan recevaient autrefois leurs principaux revenus en *plumes rouges;* ils en faisaient fabriquer des tapis et autres articles. Ce trait curieux nous rappelle les habitants de Tongatabou. Lors des funérailles des rois, on immolait sept femmes nobles, et un nombre immense d'esclaves, pour servir le défunt dans l'autre monde. Aujourd'hui les Indiens, et surtout les *Tarasques,* se livrent aux travaux d'une industrie paisible.

L'*État de Guanaxuato* est formé de l'ancienne intendance de ce nom. C'est un pays riche en mines et important par la fertilité dont jouissent les parties qui peuvent être arrosées. C'est dans ces régions, sur les bords du *Rio-de-Lerma,* appelé jadis *Tolotlan,* que furent combattus les peuples nomades et chasseurs que les historiens désignent par la dénomination vague de *Chichimèques,* et qui appartiennent aux tribus des *Pames, Capuces, Samues, Mayolias, Guamanes* et *Guachichiles.* A mesure que le pays fut abandonné par ces nations vagabondes et guerrières, les conquérants espagnols y transplantèrent des colonies de Mexicains ou d'Aztèques.

La capitale, *Guanaxuato,* située à 1,834 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, dans une vallée étroite à laquelle aboutissent les gorges qui mènent aux plus riches mines connues, est bien bâtie ; mais les inégalités de son sol font que ses rues montent, descendent et sont généralement irrégulières. On y remarque de superbes églises et des maisons élégantes; on y compte plus de 120 magasins et près de 60,000 habitants. Les mines d'argent de Valenciana, de Santa-Anita, de Rayas, de Mellado, de la Sirena, de las Anincas, de Peñafiel, del Sol, de San-Vincente, de Catla, de Calice, de Seccho, de San-Lorenzo, de las Maravillas, de Santa-Rosa, etc., ont formé autour, par leurs exploitations, comme autant de faubourgs de cette ville dont plusieurs ont une nombreuse population et de beaux édifices. Ces mines, les plus riches du monde, renferment de l'or, de l'argent, du plomb, de l'étain, du fer, de l'antimoine et du cobalt. Pendant une période de soixante-sept ans, de 1766 à 1833, elles ont produit 16,547 kilogrammes d'or, et 6,558,900 kilogrammes d'argent. Le filon de Guanaxuato travaillé dans toute sa longueur, serait en état d'offrir par an plus de 2,000,000 de marcs d'argent.

Parmi les autres villes de cet État, nous citerons la charmante *villa de Léon*, dont les rues, bien alignées, aboutissent pour la plupart à une place ornée de beaux portiques, d'une belle église et du palais du gouvernement. Bâtie sur un sol fertile, elle fait un grand commerce en céréales. *Salamanca* qui à 15,000 habitants, est remarquable par la magnifique église du couvent des Augustins. *Dolorés* ou *Hidalgo,* est une petite ville qui a vu commencer la révolution du Mexique, elle porte le nom du curé qui en donna le signal.

La ville de *San-Miguel-el-Grande* nommée aussi *Allende*, fait un grand commerce de bétail, de peaux, de toiles de coton, d'armes blanches, de couteaux et d'autres ouvrages d'acier très-fin. *Zelaya* est le chef-lieu d'un district fertile en deux espèces de poivre. On y remarque une des plus belles églises du Mexique; elle est sur le Rio-Grande de San-Iago, et renferme près de 15,000 âmes.

La division du sol en trois régions, appelées *terres froides* (*Tierras frias*), *terres chaudes* (*Tierras calientes*), et *terres tempérées* (*Tierras templadas*), dont nous avons déjà parlé, se retrouve dans l'*État de Mechoacan*. Dans sa partie occidentale on aperçoit deux volcans, le *Tancitoro* et le *Jorullo* (*Xorullo*) qui, élevé de 517 mètres au-dessus de la plaine, s'est formé cependant tout à coup en 1759. *Valladolid* ou *Morelia*, sa capitale, qui occupe l'emplacement de l'ancienne Mechoacan, est située dans la

région tempérée : on y jouit d'un climat délicieux; rarement il y tombe de la neige. On estime à 25,000 le nombre de ses habitants. Son séminaire est l'un des plus fréquentés de la confédération mexicaine. Les revenus attachés à l'évêché sont si considérables que la ville ne reçoit de l'eau potable qu'au moyen d'un bel aqueduc, construit aux frais d'un de ses derniers évêques. La construction de ce monument a coûté plus de 500,000 francs.

Pascuaro, ville de 8,000 âmes, s'élève au bord d'un lac pittoresque auquel elle donne son nom; elle conserve religieusement les cendres de Vasco de Quiroga, son premier évêque, mort en 1556, et dont la mémoire est en vénération dans le pays, parce qu'il fut le bienfaiteur des Tarasques, peuple indigène, dont il encouragea l'industrie en prescrivant à chaque village une branche de commerce particulière : institution qui s'est en partie conservée jusqu'à nos jours. La petite ville de *Zintzunzant*, ou *Tzintzontzan*, sur les rivages pittoresques du lac de Pascuaro, a été la capitale du royaume de Mechoacan.

Tlalpuxahua ou *San-Pedro-y-san-Pablo-Tlalpuxahua*, ville de 6,000 âmes, est le chef-lieu d'un riche district de mines. Cette ville est située dans une belle vallée au pied du Cerro-de-Gallo. La pente de la montagne sur laquelle elle est bâtie est très-escarpée, la montée des rues est très-roide. L'église paroissiale, assez élevée sur la montagne, en est le monument le plus important.

L'ancienne intendance de *Mexico*, principale province de l'empire de Montézuma, s'étendait autrefois d'une mer à l'autre; mais le district de Panuco en ayant été séparé, elle n'atteignit plus le golfe mexicain. La partie orientale est située sur le plateau; elle offre plusieurs bassins de figure ronde, au centre desquels se trouvent des lacs, aujourd'hui rétrécis, mais dont les eaux paraissent avoir rempli autrefois ces bassins. Desséché et privé de ses bois, ce plateau souffre à la fois de l'aridité habituelle et des inondations subites nées d'une pluie abondante ou de la fonte des neiges. Généralement parlant, la température n'y est pas aussi chaude qu'en Espagne; c'est un printemps perpétuel. Les montagnes qui l'entourent sont encore fertiles en cèdres et autres arbres de haute futaie, et riches en gommes, drogues, sels, productions métalliques, marbres et pierres précieuses. Le plat pays est couvert toute l'année de fruits délicats et exquis, de lin, de chanvre, de coton, de tabac, d'anis, de sucre et de cochenille dont on fait un grand commerce.

Outre les nombreux volcans dont nous avons déjà parlé, on rencontre quelques curiosités naturelles : l'une des plus remarquables est le *Ponte-*

Dios, ou le Pont-de-Dieu : c'est un rocher sous lequel l'eau s'est creusé un canal ; il est à environ 100 milles au sud-est de Mexico, près du village de Molcaxac, sur la profonde rivière appelée Aquetoyaque ; on y passe comme sur un grand chemin. Plusieurs cataractes offrent des aspects romantiques. La grande caverne de Dante, traversée par une rivière ; les orgues porphyriques d'Actopan, et beaucoup d'autres objets singuliers, frappent le voyageur dans cette région montagneuse, où l'on traverse les rivières écumeuses sur des ponts formés de fruits de la *crescentia pinnata,* liés ensemble avec des cordes d'agave.

Le pays dont nous venons de donner un aperçu sous le rapport physique forme aujourd'hui quatre divisions nouvelles : l'État de Queretaro au nord, l'État de Mexico au centre, le district fédéral enclavé dans le précédent, et l'Etat de Guerrera, formé en 1850 de la partie méridionale de celui de Mexico.

L'*État de Queretaro* occupe une partie du plateau central du Mexique ; le *Rio-Tula,* son principal cours d'eau, coule dans une vallée élevée de 2,050 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. C'est un pays aride, dont le chef-lieu, *Queretaro,* est une des plus belles, des plus industrieuses et des plus considérables villes de la confédération. Elle égale les plus belles cités de l'Europe par l'architecture de ses édifices, et s'enrichit par ses fabriques de draps et de maroquins. Sa population, qui était de 50,000 âmes avant la révolution du Mexique, ne s'élève plus qu'à 35,000. Ses rues sont bien alignées et ornées de beaux édifices. L'aqueduc qui fournit de l'eau à la ville est un des plus beaux de l'Amérique, et le couvent des religieuses de *Santa-Clara* est peut-être le plus grand qui existe au monde, puisqu'il a plus de 3,200 mètres de circonférence. *Cadereita,* petite ville de 5,000 ames, possède dans ses environs de belles mines d'argent. *San-Juan-del-Rio,* à 8 lieues au sud-est de cette ville, est entourée de beaux jardins, et doit son importance à la grande foire qui s'y tient au mois d'octobre, et à la belle église de Notre-Dame, qui chaque année attire un grand nombre de pèlerins.

Le *District fédéral* est une circonférence d'un rayon de 2 lieues, et dont la place de la cathédrale de Mexico est le centre ; il résulte de cette disposition qu'à proprement parler il ne comprend que *Mexico* et sa banlieue. Sur le dos même du grand plateau mexicain, une chaîne de montagnes porphyriques enferme un bassin ovale, dont le fond est généralement élevé de 2,277 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Cinq lacs remplissent le milieu de ce bassin. Au nord des lacs unis de Xochimilco et de Chalco, dans la partie orientale de celui de Tezcuco, qui a 10 lieues carrées, s'élevait

l'ancienne ville de *Mexico,* dont le nom indien *Mexitli* ou *Huitzlipochtli* signifie *habitation du dieu de la guerre,* et qui fut communément appelée *Tenochtitlan* par les Mexicains jusqu'en 1530, époque à laquelle prévalut le nom de Mexico que lui donnèrent les Espagnols. On y arrivait par des chaussées construites sur des bas-fonds. La nouvelle ville, quoique située à la même place, se trouve en terre ferme, et à 4,500 mètres des anciens lacs.

Ce changement de situation n'est pas venu seulement de la diminution naturelle des eaux ; il a été provoqué par la destruction des arbres qui les ombrageaient et qui ont été employés par les Européens aux constructions nouvelles et aux pilotis sur lesquels les édifices sont bâtis ; elle a été surtout hâtée par la construction d'un canal commencé en 1607, et dans lequel s'écoulent les eaux des lacs de *Zumpango* et de *San-Christobal,* qui alimentaient jadis celui de *Tezcuco.* En détruisant les arbres, les Espagnols ont contribué à la diminution de la fertilité du sol ; dans beaucoup d'endroits la verdure est remplacée par des efflorescences salines.

La ville est traversée par de nombreux canaux ; les édifices sont construits sur pilotis. Le dessèchement des lacs se continue par le canal d'écoulement qu'on a ouvert à travers les montagnes de Sincoq, afin de garantir la ville des inondations. Le sol est encore mouvant dans plusieurs endroits ; et quelques bâtiments, comme, entre autres, celui de la cathédrale, se sont enfoncés de plus de 1 mètre. Les rues sont larges et droites, mais mal pavées. Les maisons présentent une apparence magnifique, étant construites en porphyre et en roche amygdaloïde ; plusieurs palais et hôtels offrent une ordonnance majestueuse. Les églises, au nombre de plus de 300, brillent par leurs richesses métalliques. La cathédrale surpasse dans ce genre toutes les églises du monde ; la balustrade qui entoure le maître-autel est d'argent massif. On y voit une lampe de même métal, si vaste que trois hommes entrent dedans quand il faut la nettoyer ; elle est en outre enrichie de têtes de lions et d'autres ornements d'or pur. Les statues de la Vierge et des saints sont ou d'argent massif, ou recouvertes d'or, et ornées de pierres précieuses. Dans l'intérieur de ce temple, comme dans toutes les autres églises, il n'y a ni chaises ni bancs ; les hommes se tiennent debout, et les femmes, même les plus riches et les plus élégantes, sont à genoux ou accroupies sur leurs talons. Quoique la ville de Mexico soit dans l'intérieur des terres, elle est le centre d'un vaste commerce entre la Vera-Cruz à l'est, et Acapulco à l'ouest. Les boutiques y regorgent d'or, d'argent et de joyaux. Cette superbe ville, peuplée de 212,000 âmes, se distingue aussi par de grands établissements scientifiques, qui, dans le Nouveau-Monde, n'ont

pas de semblables. Le *Jardin botanique*, l'*École des mines* (la Mineria), l'*Académie des beaux-arts de San-Carlos*, qui a formé d'excellents dessinateurs, peintres et sculpteurs, voilà des établissements qui répondent aux préjugés de ceux qui regardent les Américains comme inférieurs, en capacité naturelle, aux Européens. Nommons encore parmi les établissements littéraires l'*Académie de San-Juan de Letran*, récemment fondée. On y publie des recueils importants : le *Museo-Mejicano*, la *Ilustracion-Mejicanana;* deux journaux français, *le Trait-d'Union* et *le Courrier-Français;* enfin plusieurs journaux en langue espagnole, dont les deux plus importants sont : *el Monitor*, journal officiel, et *el Sigolo XIX*, organe du parti libéral.

La *plaza Mayor*, la plus belle place de Mexico, à laquelle aucune de celles d'Europe ne peut être comparée sous le rapport de la dimension, est bornée au nord par la cathédrale, bel et vaste édifice entouré de larges trottoirs, qui ont environ 12 mètres sur la face principale et 6 sur les faces latérales. Il est construit en pierres d'une dimension remarquable; son style est du genre d'architecture qui suivit en Espagne celui de la renaissance, lorsque l'on abandonna la légèreté et la grâce pour une sorte de régularité souvent lourde et monotone. L'aspect en est cependant imposant : deux tours carrées placées aux deux extrémités servent de clochers; entre elles s'élève un fronton. A la cathédrale, se rattache, pour former tout un côté de la place, le *Sagrario*, petite église qui, suivant l'usage espagnol, accompagne la cathédrale, et où se célèbrent toutes les cérémonies de la paroisse. Ces deux édifices n'ont aucun rapport de style; celui du Sagrario, d'une construction plus récente, appartient au genre nommé en Espagne *churriguerесca*, du nom de *Churriguera*, l'architecte qui le mit le premier en usage. Ce style est remarquable par la bizarrerie de ses ornements. Sur le côté oriental de la place, s'élève le palais du Gouvernement, dont l'architecture paraît plus simple qu'elle ne l'est réellement, à cause de l'accablant voisinage de la cathédrale. Le côté du sud présente la façade de l'*Ayuntamiento* (l'hôtel-de-ville); enfin à l'ouest, est un monument à arcades basses, nommé *los Portales-de-Mercaderes*. Malheureusement la régularité de la *plaza Mayor* est détruite par une espèce de bazar nommé le *Parian*, édifice carré de mauvais goût et assez mal construit, occupant environ un tiers de la place. C'est autour du Parian, et sous les *Portales-de-Mercaderes* que se promène la haute société de Mexico.

Le palais du Gouvernement, l'ancienne demeure des vice-rois espagnols, est tellement grand, qu'il comprend l'*hôtel des Monnaies*, vaste bâtiment

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
325

d'une architecture noble et simple, et l'un des établissements les plus beaux et les mieux organisés dans ce genre; depuis la fin du seizième siècle jusqu'au commencement du dix-neuvième, on y a frappé pour plus de 6,500,000,000 de francs en or et en argent. Il comprend en outre la prison de l'*Alcordava*, bel édifice, dont les chambres sont spacieuses et bien aérées; la caserne générale, les ministères, les deux chambres et le logement du président de la confédération mexicaine.

Parmi les couvents, au nombre de 38, on cite le plus somptueux, celui de *Saint-François*, fondé en 1531, dont le revenu en aumônes est de plus de 600,000 francs, et qui possède des tableaux du plus grand prix; celui de l'*Incarnation* possède une église où l'on voit une statue de la Vierge en argent massif et du plus beau travail. L'hospice, ou plutôt les deux hospices réunis, dont l'un entretient 600 et l'autre 800 enfants et vieillards, jouit d'un revenu de 250,000 francs. L'église de l'*Hôpital de Jesus de los Naturales*, fondé par Cortez, renferme dans un beau mausolée les cendres de ce conquérant.

A la sortie de la ville, se trouve la magnifique promenade appelée *Alaméda.* C'est un jardin bien dessiné et orné de cinq jets d'eau; il est très fréquenté à la chute du jour, lorsqu'on revient du Bucareli, longue avenue entourée de verdure, et peu distante de là où les hommes vont caracoler à la portière des voitures. On se promène ici tous les jours, les femmes en voiture et les hommes à cheval. Un sot usage ne permet point que jamais une femme comme il faut mette pied à terre, ce qui jette de la monotonie dans ce genre de plaisir. Il est vrai de dire qu'il en coûte si peu pour avoir un cheval, et que les Mexicains sont tellement passionnés pour l'équitation, que les mendiants eux-mêmes ne vont jamais à pied. Pendant le carême, et jusqu'au mois de mai, l'Alaméda est abandonnée pour une autre promenade appelée *Las Vigas*, qui consiste en une allée longue d'un quart de lieue et plantée d'une double rangée de tilleuls et de saules.

De l'aveu même des auteurs espagnols, les bals et les jeux de hasard sont suivis avec fureur à Mexico, tandis que les jouissances plus nobles de l'art dramatique sont moins généralement goûtées. L'Espagnol mexicain joint à des passions vives un grand fond de stoïcisme: il entre dans une maison de jeu, perd tout son argent sur une carte, puis il tire son *cigare* de derrière ses oreilles, et fume comme si rien n'était arrivé.

Les *chinampas*, espèces de radeaux sur lesquels on cultive des fleurs et des légumes, donnaient autrefois un aspect unique aux lacs mexicains. Ils étaient flottants et ressemblaient à des îles couvertes de jardins; mais aujour-

d'hui, fixes, on circule à l'entour dans de longs arbres creusés en canots, que les Indiens conduisent avec une adresse merveilleuse.

Mexico conserve peu de monuments antiques. Les ruines des aqueducs, la pierre dite *des sacrifices;* la pierre calendaire, exposée avec la précédente dans la grande place de la ville, sur l'un des murs de la cathédrale; des manuscrits, ou tableaux hiéroglyphiques, mal conservés dans les archives du palais des vice-rois; enfin la statue colossale de la déesse *Teoyaòmiqui*, couchée sur le dos dans une des galeries de l'Université, sont les seuls qui existent.

La pierre calendaire, ou le grand calendrier, est sculptée en relief sur un bloc énorme de porphyre trappéen d'un gris noirâtre; elle a 4 mètres de diamètre. Elle représente, dit M. de Humbolt, des cercles concentriques, des divisions et des subdivisions exécutés avec une régularité, une exactitude mathématique et un fini qui distinguent tous les monuments des anciens Mexicains. La statue colossale de la déesse Teoyaomiqui a été taillée dans un bloc de basalte haut de 3 mètres. Rien n'est plus hideux que cette figure, qui présente le monstrueux assemblage d'une tête humaine, de deux bras en forme de serpents, de deux ailes de vautour, avec les pieds et les griffes du jaguar. Ses ornements consistent en guirlandes composées de vipères entortillées en de nombreux anneaux, et en un large collier de cœurs humains, de crânes et de mains noués ensemble avec des entrailles humaines.

Au coin du bâtiment occupé par l'administration de la loterie, on voit encore la tête colossale d'un serpent en pierre qui dut servir d'idole. Enfin dans les cloîtres, derrière le couvent des Dominicains, on conserve une idole semblable, mais presque entière, représentée dévorant une victime humaine. Telles sont les antiquités les plus remarquables qui restent à Mexico.

Hors de l'enceinte de la ville on voit encore les chaussées pavées qui la faisaient communiquer avec la terre ferme; mais, au lieu de traverser le lac salé de Tezcuco, elles ne s'élèvent plus que sur des terrains marécageux. Deux beaux viviers qui ornaient les jardins de l'ancien palais des rois de Tenochtitlan, se voient aussi hors la ville.

L'industrie de Mexico a été arrêtée, dans ses progrès, par les troubles politiques. Ses principaux établissements industriels sont des manufactures de cotonnades, de tabac et de savon; l'orfévrerie et la bijouterie y ont acquis une rare perfection; la passementerie et la sellerie y ont fait de grands progrès.

L'État de Mexico s'étend entre ceux de San-Luis et Vera-Cruz au nord,

celui de Puebla à l'est, celui de Guerrero au sud et ceux de Mechoacau et de Queretaro à l'ouest.

Il présente dans les environs immédiats de Mexico et à l'ouest de cette capitale, *Tacubaya*, gros village de 2,000 âmes, presque entièrement composé de maisons de campagne, avec un palais pour l'archevêque, et à l'est sur le bord du lac dont elle porte le nom, la petite ville de *Tezcuco*, jadis *Acolhuacan*, qui possède des manufactures de coton et de nombreuses antiquités mexicaines. A *Tabuca*, autre petite ville importante de 4,000 habitants, on voit encore la chaussée en pierres par laquelle Fernand Cortez fit son entrée à Tenochtitlan. *Guadalupe*, que les Mexicains appellent *Nostra-Senora-de-Guadalupe*, renferme trois églises bâties sur la colline de Tepejacac, sur les débris d'un temple mexicain. Elles forment le sanctuaire le plus révéré de tout le Nouveau-Monde; l'une d'entre elles est renommée par un puits placé à l'entrée, dont l'eau un peu chaude passe pour être efficace contre les paralysies.

L'État de Mexico proprement dit a pour capitale *Toluca*, à 50 kilomètres au sud-ouest de Mexico, importante aujourd'hui par sa population évaluée à 20,000 âmes et par ses manufactures; on y prépare, dit-on, des salaisons de porc estimées; dans son voisinage se trouve la haute *Montagne de Toluca*.

Au nord de Mexico, on trouve successivement, en se rapprochant de cette capitale, *Zimapau* et *Atotonilco,* petites villes de 6 à 8,000 âmes. *Pachuca,* à 80 kilomètres au nord-est de Mexico. *San-Christobal,* près du grand lac de ce nom; on y admire une grande digue de 5 kilomètres de long, pour empêcher les débordements du lac dans celui de Tezcuco. *Tula,* l'ancienne capitale des *Toltèques* ou *Tultecs,* et qui, au dire des Indiens, fut habitée jadis par une race de géants. *Otumba* qui possède un magnifique aqueduc; dans ses environs, sur les collines de *Teotihuacan*, on voit les restes imposants de deux pyramides consacrées au soleil et à la lune, et construites, selon quelques historiens, par les *Olmèques,* nation ancienne venue au Mexique de l'est, c'est-à-dire de quelques contrées situées sur l'océan Atlantique. La pyramide ou *maison* du soleil (*tonatiouh-ytzaqual*) a 56 mètres de haut, sur une base de 212 mètres; celle de la lune (*meztli ytzaqual*) a 10 mètres de moins. Ces monuments paraissent avoir servi de modèle aux *téocallis* ou maisons des dieux, construites par les Mexicains dans leur capitale et ailleurs; mais les pyramides sont recouvertes d'un mur de pierre. Elles supportaient des statues couvertes en lames d'or très-minces. De petites pyramides en grand nombre environnent les deux grandes; elles

paraissent avoir été dédiées aux étoiles. Un autre monument ancien, digne d'attention, c'est le retranchement militaire de *Xochialco*, non loin de la ville de *Cuernavaca;* c'est encore une pyramide tronquée, à cinq assises, entourée de fossés, et recouverte de roches de porphyre, sur lesquelles, parmi d'autres sculptures, on distingue des hommes assis, avec les jambes croisées, à la manière asiatique. Toutes ces pyramides sont exactement orientées selon les quatre points cardinaux.

Actopan et *Guantitilan*, sont de petites villes qui doivent toute leur importance à leur position sur la route de Tampico. Au sud de Mexico, nous remarquerons *Chalco,* petite ville renommée par son grand marché et par les *Chinampas* ou îles flottantes de son lac. *Lerma,* petite ville assez bien bâtie, remarquable surtout par la chaussée qui l'unit à la capitale de la confédération et du district fédéral à celle de l'État de Mexico ; *Zaculpan* et *Tasco,* sur la route qui conduit à Acapulco et au Grand-Océan. Tasco possède une belle église paroissiale, élevée et dotée par un Français nommé Joseph de Laborde, immensément enrichi par l'exploitation des mines mexicaines. La seule construction de l'édifice lui coûta 2 millions de francs. Réduit quelques temps après à une extrême misère, il obtint de l'archevêque de Mexico la permission de vendre, à l'église métropolitaine de la capitale, le magnifique *soleil,* orné de diamants, que, dans des temps plus heureux, il avait consacré au tabernacle de l'église de Tasco. Ces changements de fortune, invraisemblables dans un roman, sont communs au Mexique.

L'*État de Guerrero,* formé en 1850 de la partie méridionale de l'ancienne province de Mexico, occupe les pentes méridionales du plateau de Mexico; il est arrosé par le *Rio-Balsas;* sa capitale est *Chilpazingo,* située à 200 kilomètres au sud de Mexico, et à 90 au nord-est d'Acapulco, au milieu d'une région montagneuse. Dans ses environs, sont les bourgs de *Sumpango,* de *Petaquillas* et de *Mazatlan,* remarquables par leurs mines d'argent; sur la route de Mexico à Acapulco, nous nommerons *Tutela del Rio,* sur le Rio Mescala; elle fait un grand commerce de transit.

La côte de l'océan Pacifique présente, sous un ciel brûlant, les deux ports de *Zacatula* et d'*Acapulco.* Ce dernier est adossé à une chaîne de montagnes granitiques, qui, par la réverbération du calorique rayonnant, augmente la chaleur étouffante du climat, qui, pendant le jour, atteint 45 à 50 degrés centigrades, ainsi que l'a remarqué M. de Humboldt. Exposé pendant l'été à des émanations pestilentielles qui s'opposent à l'accroissement de sa population, il n'a guère plus de 8,000 habitants. Son port est depuis longtemps célèbre chez toutes les nations. C'est de son enceinte

que partaient autrefois les riches galions espagnols qui transportaient les trésors de l'Occident dans l'Orient; sa célébrité se rattache aussi à l'histoire des audacieux flibustiers. Il offre, dit-on, le beau idéal d'un port de mer; son abord est facile, il est très-vaste, l'eau n'y a pas trop de profondeur, le fond est exempt d'écueils. De l'intérieur on ne peut découvrir la la mer : un étranger qui y arriverait par terre croirait voir un lac enfermé entre des montagnes. Acapulco est, sur l'océan Pacifique, le port de Mexico, dont il est distant de 280 kilomètres; il exporte de l'argent, de l'indigo, de la cochenille, et reçoit en échange les produits de l'Asie.

La contrée longue et étroite qui forme l'*État de Puebla* comprend l'ancienne intendance de ce nom, et n'a sur le grand Océan qu'une côte de 26 lieues d'étendue. Il est traversé par les hautes Cordillères d'Anahuac. Sa moitié septentrionale est occupée par un plateau d'environ 2,000 mètres de hauteur, sur lequel s'élève le volcan encore fumant de *Popocatepetl,* l'une des plus hautes montagnes du Nouveau-Monde. On trouve sur ce plateau des monuments d'une ancienne civilisation. La pyramide tronquée de Cholula, élevée de 56 mètres, sur une base longue de 450 mètres, est construite en briques. Pour se former une idée de la masse de ce monument, on peut se figurer un carré quatre fois plus grand que la place Vendôme à Paris, couvert d'un monceau de briques qui s'élève à la double hauteur du Louvre. Cette pyramide portait un autel consacré à *Quetzalcoalt* ou le dieu de l'air, un des êtres les plus mystérieux de la mythologie mexicaine. Ce fut, disent les traditions aztèques, un homme blanc et barbu comme les Espagnols, que le malheureux Montézuma prit pour ses descendants. Fondateur d'une secte qui se livrait à des pénitences austères, législateur et inventeur de plusieurs arts utiles, Quetzalcoatl ne put à la longue résister au désir de revoir sa patrie, nommée *Tlapallan,* probablement identique avec le pays de *Huéhue-Tlapallan,* dont les Toltèques tiraient leur origine.

Très-peuplé et très-cultivé dans sa partie montagneuse, l'État de Puebla présente, vers l'océan Pacifique, de vastes contrées abandonnées malgré leur fertilité naturelle. Les faibles restes des Tlapanèques habitent les environs de *Tlapa.*

La plupart des mines d'argent de la Puebla sont abandonnées ou exploitées avec peu d'activité; son intérieur renferme des salines considérables, et ses montagnes des marbres renommés par leurs couleurs et leur solidité. Le sol est fertile en blé, en maïs, en arbres fruitiers. Le climat de la zone torride y fait prospérer également le sucre et le coton; mais ce qui met

obstacle à l'industrie agricole, c'est que les quatre cinquièmes des terres appartiennent aux communautés religieuses et au clergé. L'inconvénient qui en résulte se fait sentir jusque dans l'industrie manufacturière.

Dans la partie peuplée on distingue surtout la capitale, ***Puebla de los Angelos,*** ou la ville des Anges, la quatrième ville de toute l'Amérique espagnole pour la population, qui s'élève à 80,000 individus. Ses rues larges et bien alignées, ses maisons construites à l'italienne, et le nombre de beaux édifices qu'elle renferme, la placent immédiatement après Mexico. Cette ville, située sur une des plaines les plus élevées du plateau d'Anahuac, fut fondée, en 1531, par don Sébastian Ramirez de Fuenbal, évêque de Saint-Domingue, président de l'Audience royale du Mexique et gouverneur de la Nouvelle Espagne. Ses monuments ont tous une destination religieuse : ce sont des églises et des couvents. L'un des plus remarquables et des plus vastes est la *maison de retraite spirituelle.* Sa principale place publique (*Plaza-Mayor*) est ornée, sur trois côtés, de portiques uniformes, et le quatrième est occupé par une cathédrale dont les richesses ne peuvent être comparées qu'à celles de la cathédrale de Mexico. Presque toutes les églises méritent de fixer l'attention. Celle d'El Spiritu-Santo, qui appartient aux Jésuites, offre l'aspect splendide et grandiose que cette célèbre congrégation savait imprimer à ses œuvres. Quelques tableaux de bons maîtres décorent les chapelles principales. Puebla possède aussi une vaste bibliothèque, que l'on dit fort riche en livres rares et en manuscrits précieux. Les principales rues de cette belle cité ont un large trottoir de chaque côté, quelquefois en dalles, mais plus communément en petits cailloux symétriquement cimentés. Quelques rues sont même entièrement pavées de cette manière : il semble que l'on marche sur un riche tapis. La promenade publique, entourée de grilles, est grande, bien distribuée et commode pour les promeneurs : les personnes à pied y trouvent des allées ombragées ; dans l'intérieur, un vaste hippodrome est destiné aux voitures et aux cavaliers.

La Puebla est la seule ville véritablement manufacturière de la confédération mexicaine. Elle est renommée pour certains tissus dont on fait des écharpes et des châles du prix de 500 fr. On y fabrique aussi des confitures très renommées, des faïences et des poteries rouges, dont les formes sont des plus élégantes. Au nord-est de la Puebla, la ville de *Tlascala* a longtemps été la capitale d'une sorte de république fédérative, dont on évaluait la population à plus de 300,000 individus ; ils furent les premiers alliés de Cortez, et l'aidèrent à vaincre Montézuma. Elle est aujourd'hui le chef-lieu du petit ***territoire de Tlascala,*** enclavé dans celui de la Puebla.

Cholula, ville sainte chez les anciens Mexicains, qui l'appelaient *Churultecal*, renfermait, avant la conquête, autant de temples qu'il y a de jours dans l'année, et 40,000 maisons. Elle n'a plus que 16 à 18,000 habitants. On voit dans ses environs la pyramide en briques *teocalli,* dont nous avons parlé, et sur laquelle on a construit une église dédiée à Notre Dame de los Remedios. Elle a joué un grand rôle dans les annales mexicaines lorsqu'elle était la ville sainte de l'Anahuac.

Les environs du riche village de *Zacatlan* sont peuplés par la nation des Totonaques; ces indigènes parlent, comme les Tlapanèques, une langue entièrement différente de celle des Mexicains ou Aztèques. Ils avaient adopté la mythologie barbare et sanguinaire des Mexicains; mais un sentiment d'humanité leur avait fait distinguer, comme étant d'une race différente des autres divinités mexicaines, la déesse Tzinteotl, protectrice des moissons, et qui seule se contentait d'une innocente offrande de fleurs et de fruits. Selon une prophétie qui circulait parmi eux, cette divinité paisible triompherait un jour sur les dieux enivrés du sang humain. Ils ont vu leur pressentiment réalisé par l'introduction du christianisme. *Atlisco* offre à la curiosité du voyageur un monument végétal : c'est un cyprès qui a 24 mètres de circonférence, et qui, par conséquent, égale presque en épaisseur le fameux baobab du Sénégal, qu'il surpasse par ses belles formes. *Tepeaca* et *Tchualcan,* sur la grande route qui mène des États orientaux à Mexico, méritent aussi une mention. A l'est des États que nous venons de décrire, et le long du golfe du Mexique, s'étend le remarquable *État de Vera-Cruz.*

Toute la partie occidentale de cet État occupe la pente des Cordillères d'*Anahuac.* « Il y a peu de régions au nouveau continent dans lesquelles, dit « M. de Humboldt, dans son grand ouvrage sur le Mexique, le voyageur soit « plus frappé du rapprochement des climats les plus opposés. Dans l'espace « d'un jour, les habitants y descendent de la zone des neiges éternelles à « ces plaines voisines de la mer, dans lesquelles règnent des chaleurs suf- « focantes. Nulle part on ne reconnaît mieux l'ordre admirable avec lequel « les différentes tribus de végétaux se suivent, comme par couches, les « unes au-dessus des autres, qu'en montant depuis le port de la Vera-Cruz « vers le plateau de Pérote. C'est là qu'à chaque pas on voit changer la « physionomie du pays, l'aspect du ciel, le port des plantes, la figure des « animaux, les mœurs des habitants et le genre de culture auquel ils se « livrent. » Ce pays embrasse une lisière de districts maritimes, dont la partie la plus basse, presque déserte, ne renferme que des marais et des sables sous un ciel ardent. Il renferme dans ses limites deux cimes colos-

sales volcaniques, l'*Orizaba* et le *Nauhcanpatepetl* ou *Coffre-de-Pérote* : leurs éruptions paraissent être d'une date ancienne; mais le petit volcan de *Tuxtla*, à 4 lieues de la Vera-Cruz, menace constamment cette ville; sa dernière éruption eut lieu en 1793, et lança des cendres à plus de 4 lieues à la ronde.

La ville de *Panuco* est située sur une rivière navigable, à l'embouchure de laquelle est le port de Tampico, que nous avons déjà visité en décrivant l'État de Tamaulipas, obstrué, comme tous ceux de cette côte, par des bancs de sable.

Dans les forêts épaisses de *Papantla*, sur les flancs des Cordillères, s'élève une pyramide d'une plus belle forme que celle de Teotihuacan et de Cholula; elle a 18 mètres de haut sur une base de 25; elle est construite en pierres porphyriques très-régulièrement taillées et couvertes d'hiéroglyphes.

La jolie ville de la *Vera-Cruz* (*Villa-Rica de la Vera-Cruz*, surnommée la *Villa-Eroïca*), siége du riche commerce que fait le Mexique avec l'Europe, ne doit rien aux faveurs de la nature. Les rochers de madrépores, dont elle est construite, ont été tirés du fond de la mer. La seule eau potable est recueillie dans des citernes; le climat est chaud et malsain; des sables arides entourent la ville au nord, tandis qu'on voit s'étendre au sud des marais mal desséchés. Le port, peu sûr et d'un accès difficile, est protégé par le fort de *San-Juan-d'Ulùa*, élevé sur un îlot rocailleux à des frais immenses. La population, estimée à 12,000 habitants, est souvent renouvelée par les fièvres jaunes.

Deux fois cette ville a changé de place; deux fois la fièvre jaune en a dévoré les habitants. Située d'abord près d'Antegoa, puis au bord de la petite rivière de la Medelin, elle s'est enfin fixée au lieu qu'elle occupe aujourd'hui sur le rivage de la mer. Riche et populeuse alors que le Mexique était soumis à l'Espagne, elle n'offre plus aujourd'hui que l'aspect d'une cité déchue. Ses rues, presque dépeuplées, sont larges, et se coupent à angles droits; les principales sont garnies de trottoirs en plâtre battu bien uni, sur lesquels il est agréable de marcher. Ses maisons sont basses, rarement à plus d'un étage, et sont surmontées de terrasses sur lesquelles, le soir, on respire un air frais. Sous ce climat dangereux, la police de salubrité aurait besoin d'être active et prévoyante; elle est, au contraire, tellement négligée qu'elle semble être confiée seulement à des bandes d'oiseaux du genre vautour, que les habitants nomment *zopilotos*. On en rencontre à chaque pas : quelques-uns sont gros comme des dindons; ils dévorent

les chiens et les chats morts, les lambeaux de viande qui tombent des boucheries, et une partie des immondices qu'on jette dans les rues. Cependant, malgré la voracité avec laquelle ces oiseaux se nourrissent des débris de toutes les matières animales, de tous côtés s'élèvent des miasmes suffocants. Les environs de la ville ne présentent qu'une terre aride, sablonneuse et sans culture; toutefois, la promenade appelée *el Pasco,* qui suit les rives d'un petit ruisseau, présente un aspect gracieux : on y trouve un peu de verdure. C'est ce ruisseau qui alimente les fontaines de la ville par des conduits souterrains.

Ulùa! est le premier cri qu'entendirent les Espagnols en mettant le pied sur le sol mexicain : telle est l'origine du nom qu'ils donnèrent plus tard au fort qu'ils appelèrent *San-Juan-d'Ulùa.* Il passait pour imprenable aux yeux des Mexicains; mais dans ces derniers temps, les Français d'abord et les Américains ensuite, les ont complétement détrompés à cet égard.

La rade de la Vera-Cruz n'est abritée que par l'îlot d'Ulùa et par quelques récifs à fleur d'eau, qui la protégent un peu contre la mer. On ne conçoit pas comment les Espagnols, au temps de leur puissance, n'ont pas construit un môle circulaire qui pût rendre tenable, pendant l'hiver, le mouillage de cette ville, si importante pour le commerce. Depuis la déclaration de l'indépendance du Mexique, les bâtiments de guerre étrangers ne sont plus admis auprès du château; ils sont obligés de se tenir à environ 3 milles de là, à peine abrités des coups de vent par la petite île de *Sacrificios.* La crainte d'une surprise a dicté cette mesure de précaution.

Sacrificios ou l'île des *Sacrifices* est un amas de sables accumulés sur un banc de madrépores, dont cette partie de la côte est semée. Sa surface est couverte de roseaux que le vent du nord, qui souffle constamment dans ces parages, a tous inclinés du même côté. Son nom lui vient de ce que, quand les Espagnols le découvrirent, il y avait sur sa pointe méridionale un temple mexicain où l'on immolait des victimes humaines.

Les Mexicains vantent avec raison la vallée de *Xalapa* ou *Jalapa;* les riches habitants de la Vera-Cruz vont y chercher la fraîcheur et tous les charmes de la belle nature. Pendant environ 2 lieues, la route serpente parmi les plus riches plantations; on descend rapidement, et l'on peut se croire au milieu d'un jardin orné de tous les végétaux des tropiques : les bananiers, les orangers et les cannes à sucre présentent une végétation vigoureuse; le palma-christi, aux énormes et larges feuilles à plusieurs pointes, s'élève presque à la hauteur des arbres, et les haies sont couvertes

d'un liseron aux fleurs d'un bleu éclatant, qui serpente au milieu des ronces épineuses : c'est le fameux *convolvulus jalapa*, dont la racine fut communiquée par les Indiens aux Européens comme un des purgatifs les plus énergiques, et qui est généralement connu sous le nom de *jalap*. Cette plante est d'une abondance extraordinaire, et forme un des plus beaux ornements de la vallée à laquelle elle a donné son nom.

Au milieu d'une percée, on aperçoit la jolie ville de *Xalapa* ou *Jalapa*, dont les blanches maisons semblent sortir des arbres, et s'opposent en lumière sur l'azur de la montagne de Pérote. Cette cité , qui renferme 12,000 âmes, est la capitale de l'État de Vera-Cruz. On y remarque le couvent des Franciscains, qui, à lui seul, forme comme une petite ville renfermée dans la grande. L'ancienne forteresse de *Pérote*, regardée comme une des clefs du Mexique, est située dans les environs de Jalapa.

Nous citerons encore dans cet État : *Tuxtla*, remarquable par le voisinage de son volcan. *Alvarado*, petite ville maritime au sud-est de Vera-Cruz. *Orizaba*, aussi célèbre par son volcan que par ses immenses plantations de tabac; elle est à 130 kilomètres de Vera-Cruz, et renferme 16,000 habitants. *Papantla*, gros village indien remarquable par une haute pyramide située au milieu d'une forêt de son voisinage. *Acayucam*, à 190 kilomètres au sud-est de Vera-Cruz, est une petite ville qui prend chaque jour plus d'importance. C'est à l'est de cette dernière ville, près du bourg de *Minatitlan*, que coule, sur les confins des États de Vera-Cruz et de Tabasco, le petit fleuve de *Guazacualco*, dans la vallée duquel passait le tracé du chemin de fer qui devait aller aboutir à l'isthme de Tehuantepec.

L'*État d'Oaxaca* ou Ojaca est composé de l'ancienne intendance du même nom; il renferme les deux anciens pays des *Mitzèques* et des *Zapotèques*. Cette fertile et salubre contrée abonde en mûriers pour les vers à soie; elle produit aussi beaucoup de sucre, de coton, de blé, de cacao et d'autres fruits; mais la cochenille est sa principale richesse. Ses montagnes granitiques recèlent des mines d'or, d'argent et de plomb qu'on néglige; plusieurs rivières charrient du sable d'or que les femmes s'occupent à chercher : on y recueille aussi du cristal de roche.

Oaxaca, capitale de cet État, reçut, au commencement de la conquête, le nom d'*Antequara*. C'est l'ancien *Huaxyacac* des Mexicains. Bâtie sur les bords du Rio Verde, à 330 kilomètres au sud-est de Mexico, elle tient un rang parmi les plus belles villes du Mexique; ses édifices sont construits avec élégance et solidité : les principaux sont la cathédrale, le palais épiscopal et le séminaire. Les deux premiers ornent les deux côtés de la prin-

cipale place. Cette ville est souvent exposée aux ravages des tremblements de terre; on porte sa population à 40,000 âmes.

Oaxaca est située dans la délicieuse vallée que Charles-Quint donna aux descendants de Cortez sous le titre de *Marquisat de Valle.* On y recueille une laine très-fine; des chevaux excellents y peuplent les riches pâturages qu'arrose une belle rivière, et que rafraîchit une atmosphère tempérée et humide. Mais ce qui fait surtout la richesse de cette contrée, c'est la cochenille que l'on y récolte. Aux environs d'Oaxaca on rencontre *Talixtaca* et *Huayapa,* dont les jardins sont renommés ; *Etla* et *Zachita,* qui possèdent de belles ruines. Les autres villes et lieux les plus remarquables sont *Villata,* qui possède de belles manufactures et des mines d'argent dans ses environs. *Tepozcolula,* importante par son industrie et la culture de la cochenille. *Jamiltepec,* petit port sur l'océan Pacifique.

Le port de *Tehuantepec,* situé à 260 kilomètres est-sud-est d'Oaxaca, sur la côte de l'océan Pacifique, au fond du golfe et sur l'isthme de son nom, est destiné à acquérir dans un avenir prochain une grande importance, lorsque l'on aura terminé le chemin de fer qui doit unir les deux Océans. La distance à vol d'oiseau, d'une mer à l'autre, est de 220 kilomètres; le point de partage des eaux sur le plateau de Tarifa, n'a que 200 mètres d'altitude. Une compagnie anglo-américaine a obtenu du gouvernement mexicain l'autorisation d'entreprendre cet important travail.

Lorsque, par suite de la découverte des gisements aurifères de la Californie, et de la fièvre d'émigration qui s'empara d'une foule d'aventuriers, la question de la communication entre les deux Océans eut de nouveau été sérieusement agitée; on songea tout d'abord à établir un canal à travers l'isthme de Tehuantepec. Cet isthme arrosé par le Guazacualco ou Huasacalco et le Chimalpa ou Chiapa, qui versent leurs eaux dans les deux Océans, devait, au premier abord, attirer l'attention publique : le pays était excellent, le climat très-sain, la population suffisamment active, mais on reconnut que le Chimalpa n'était praticable, même pour les pirogues, que pendant la saison des pluies. D'un autre côté, la navigation par la mer des Caraïbes et le golfe du Mexique est redoutée des bâtiments qui viennent d'Europe ou de l'Amérique septentrionale. Toute cette région manque de ports, et l'on dut se borner à établir un chemin de fer ou une bonne route; c'est provisoirement à ce dernier moyen que l'on s'est, dit-on, arrêté. Cependant nous apprenons [1] que le gouvernement Mexicain paraîtrait préférer à cette voie, une ligne qui partirait de la Vera-Cruz, irait au lac Chapala, de la

[1] Communication de M. *Jomard* à la séance de la Société de géograp. du 7 mai 1852.

suivrait la rivière Mescala jusqu'à San-Blas, où elle porte le nom de Rio-San-Yago; le but serait de se rapprocher de Mazatlan et de San-Francisco, beaucoup plus que par Tehuantepec, Nicaragua, Costa-Rica et Panama.

Les ruines des édifices, à *Mitla*, annoncent une civilisation très-avancée; les murs du palais sont décorés de *grecques* et de *labyrinthes* exécutés en mosaïques, et dont le dessin rappelle les vases dits étrusques. Six colonnes informes, mais d'une masse imposante, trouvées ici, sont les seules qu'on ait découvertes parmi les monuments de l'Amérique.

L'*État de Chiapas,* formé d'une petite partie du Guatemala, est un pays situé sur le versant septentrional de la Cordillère, et renfermant des forêts peuplées de pins, de cyprès et de cèdres. Longtemps il fut regardé comme peu intéressant par les Espagnols, parce qu'il ne renferme aucune mine d'or ou d'argent. *Ciudad-Real,* ou *Chiapas-de-los-Espanoles,* en est la capitale; elle a autrefois porté les noms de *Ciudad-de-las-Casas* et de *Villa-Réal.* C'est une petite ville de 6,000 âmes, située sur le Zeldalès, à 800 kilomètres de Mexico, dont le vertueux Las-Casas fut un des premiers évêques. *Chiapas-de-los-Indios* est agréablement située sur la rive gauche du Tabasco, rivière qui abonde en poissons. Le principal commerce de cette petite ville est le sucre, que l'on cultive en grand dans ses environs.

Les Indiens de Chiapas formaient un État indépendant des empereurs de Mexico. Cette république méritait peut-être la seconde place après celle de Tlascala, pour les progrès de la civilisation ; elle se distinguait surtout par son industrie manufacturière. Les Chiapanais suivaient le calendrier et le système chronologique des Mexicains; mais, dans leur mythologie, on voyait figurer un héros déifié, nommé *Votan*, auquel un jour de la semaine était consacré. C'est la seule ressemblance qu'avait cette divinité chiapanaise avec le *Wodan* des Saxons et l'*Odin* des Scandinaves. Ce peuple se défendit avec courage contre les Espagnols, et obtint de ces conquérants une capitulation honorable. Heureusement le sol de Chiapas n'est pas riche en mines : circonstance qui a valu aux indigènes le maintien de leur liberté et des priviléges qu'on leur avait accordés.

Si *Tuxtla, Textla* ou *Texutla,* peuplée de 2,000 âmes; si *San-Bartolomeo-de-los-Remedios, San-Juan-Chamula* et *San Domingo-Comitlan,* sont des villes encore moins importantes que les deux Chiapas, *San-Domingo de Palenqué* est un bourg qui mérite l'attention des archéologues par les ruines curieuses que l'on trouve dans ses environs.

Ces ruines sont celles de *Culhuacan,* improprement appelée *Palenqué,* située près du Micol, affluent du Tulija. Elles paraissent avoir fait partie d'une

ville antique qui pouvait avoir 7 à 8 lieues de circonférence, et qui s'étendait depuis la plaine arrosée par le Micol jusque sur une hauteur voisine.

Le gros village appelé *Ocosingo* présente aussi les vestiges d'une antique cité appelée *Tulha*, qui renferme des monuments analogues à ceux de Mitla et de Palenqué; cependant le savant voyageur français Waldeck a reconnu, en 1834, que les ruines qu'il a étudiées près d'Ocosingo et dans le Yucatan diffèrent sensiblement, par leur architecture et leurs hiéroglyphes, de celles de Palenqué : le style en est aztèque pur, et Palenqué est jusqu'à présent unique dans son genre. Le seul port de l'État de Chiapas est *Soconusco*, remarquable par son volcan et encore plus par l'excellence du cacao que l'on récolte dans ses environs; aussi comprend on l'importance que le Mexique attachait à la possession du district de Soconusco, qui naguère encore dépendait de la république de Guatemala.

L'*État de Tabasco*, formé de l'ancienne province de ce nom, est rempli de forêts où croissent des bois de teinture, et où rugissent des tigres mexicains. Les terres en culture produisent du cacao, du tabac, du poivre et du maïs. On n'y trouve que des villes sans importance. La capitale est *Santiago de Tabasco*, appelée autrefois *Villa Hermosa de Tabasco*. Sur une petite île à l'embouchure du *Rio-Guijalva*, une jolie ville d'origine mexicaine, appelée *Nuestra-Senora de la Vittoria*, doit son nom à la victoire que Fernand Cortez remporta près de ses murs sur les Mexicains.

La péninsule de *Yucatan* forme l'*État* de ce nom, appelé autrefois Intendance de Mérida.

Hernandez et Grijalva y trouvèrent une nation civilisée, vêtue avec quelque luxe, et qui habitait dans des maisons en pierre. Elle possédait des vases, des instruments et des ornements en or. Quelques-uns de ces objets étaient décorés d'une espèce de mosaïque en turquoise. Les *téocallis* ruisselaient du sang de victimes humaines[1]. Les indigènes parlent la langue *maya*.

Le pays, très-plat, est, dit-on, traversé par une chaîne de collines peu élevées. Le climat est chaud, mais sec et salubre. Le pays abonde en miel, en cire, en coton, dont on fait beaucoup de toiles peintes, en cochenille et en bois de campêche. Ce bois est le principal objet de commerce. Les côtes donnent beaucoup d'ambre gris. Les rivages de la péninsule sont comme bordés d'un banc de sable qui s'abaisse presque régulièrement d'une brasse par lieue. Les parties maritimes offrent partout un pays plat et sablonneux; il n'y a qu'une seule chaîne de terrains élevés, qui se termine par un promontoire entre le cap Catoche et le cap Desconoscida. Les côtes sont cou-

[1] *Gomara*: Historia de las Indias; ch. LI-LIV, ch. XLIX.

vertes de mangliers, liés ensemble par des haies impénétrables d'althéa et de bambou. Le sol est rempli de coquillages marins. Les sécheresses, dans le pays plat, commencent en février, et bientôt elles deviennent tellement générales, qu'on ne trouve plus une goutte d'eau ; la seule ressource est le pin sauvage, qui, dans son branchage large et épais, conserve de l'humidité ; on en tire l'eau par incision. Sur la côte septentrionale, à l'embouchure de la rivière Lagaitos, à 400 mètres du rivage, le navigateur étonné voit des sources d'eau douce jaillir du sein de l'onde salée. On nomme ces sources *Bouches du Conil.*

Mérida, la capitale, est une ville de 20,000 âmes, située dans une plaine aride, et habitée par une noblesse peu riche. *Campêche,* sur le Rio-San-Francisco, possède un port peu sûr, ce qui oblige les vaisseaux à mouiller loin du rivage. Le sel que l'on tire de ses salines, la cire du Yucatan, le bois de campêche et quelques toiles de coton alimentent le commerce de cette ville de 15,000 âmes. *Valladolid,* à l'est de Mérida, cultive dans ses environs des cotonniers d'une excellente espèce, dont le produit se vend cependant à bas prix, parce qu'on ne sait pas, dans le pays, débarrasser le coton de l'enveloppe qui le renferme, cette ville a environ 10,000 âmes.

L'île de *Cozumel,* proprement *Acuçemil,* était célèbre par un oracle où se rendaient en foule les peuples du continent. On y adorait, avant l'arrivée des Espagnols, une croix en bois dont on ignorait l'origine ; elle était invoquée pour obtenir de la pluie, premier besoin de cette île aride.

Au sud de Mérida on trouve plusieurs bâtiments en pierre, assez semblables à ceux de Palenqué ; l'un d'eux a 200 mètres sur chaque face ; les piliers, les murailles extérieures et les salles sont ornés de bas-reliefs en stuc, représentant des serpents, des lézards, des hommes tenant des palmes et dansant en s'accompagnant du tambour.

Ainsi que nous l'avons dit, le Mexique forme aujourd'hui une confédération républicaine qui comprend 1 district fédéral, 21 États et 3 territoires, c'est-à-dire provinces qui n'ont pas d'administration intérieure indépendante, et sont régies au profit de l'Union fédérative. Chaque État a son gouvernement particulier, ainsi que ses trois pouvoirs, exécutif, législatif et judiciaire, distincts. Le district fédéral, Mexico, est le lieu qui sert de résidence aux pouvoirs suprêmes de la confédération. Le pouvoir exécutif de la confédération est confié à un citoyen qui prend le titre de *président des États-Unis mexicains ;* il est suppléé par un vice-président ; tous deux sont nommés pour quatre ans. Le pouvoir législatif est confié à un Congrès général formé des deux Chambres, le sénat et les représen-

tants. Le sénat se compose de deux sénateurs par chaque État; il se renouvelle, par moitié, tous les deux ans. La Chambre des députés se compose d'un nombre de représentants qui varie selon la population des États; ils sont élus pour deux ans. Le pouvoir judiciaire est exercé par une cour suprême de justice, et par les tribunaux d'arrondissement et les audiences de district. La religion catholique, apostolique et romaine est reconnue comme seule religion de l'État. Quatre ministères se partagent l'administration : 1° les finances, auxquelles sont annexés l'agriculture et le commerce; 2° les relations extérieures et intérieures; 3° la justice et les affaires ecclésiastiques; 4° la guerre et la marine. La dette nationale du Mexique était au commencement de l'année 1851 de 407,401,250 de francs, dont 151,370,000 pour la dette intérieure, et 256,031,250 pour la dette extérieure.

Les revenus du Mexique s'élèvent, année moyenne, à 42,000,000 de francs, qui sont entièrement absorbés par les dépenses. Ces revenus se composent des droits de douane, qui montent à 30,000,000 de francs, et sont presque absorbés par le payement de l'intérêt de la dette étrangère et nationale. La loterie sert à payer les frais occasionnés par l'entretien de l'Académie de San-Carlos. Les territoires de Colima, de Tlascala et de Californie coûtent plus qu'ils ne rapportent à la confédération. En dernière analyse, les créanciers du Mexique sont maîtres des deux tiers des revenus publics, et, avec le tiers qui lui reste, le gouvernement ne saurait couvrir même la moitié des dépenses de son budget.

On ne saurait fixer, même approximativement, le chiffre du commerce du Mexique; tout le monde, dans ce pays, se livrant au négoce, la contrebande s'y faisant sur une grande échelle, et le gouvernement n'ayant pour la réprimer sur 500 lieues de côtes qu'environ 400 hommes, c'est-à-dire moins d'un homme par lieue, nous nous bornerons à dire que, pour ce qui concerne la France, le montant de nos importations n'excède pas 30 millions. Depuis quelques années, l'industrie mexicaine a pris un développement considérable; elle s'exerce surtout sur le tissage des cotons (*mantas*), les draps grossiers, les étoffes de laine pour manteaux et couvertures, les *rebozos* ou écharpes de coton ou de soie pour les femmes, la sellerie, la chapellerie, la carrosserie et surtout l'orfèvrerie. Les mines du Mexique forment aujourd'hui encore sa principale richesse; elles sont destinées à une production très-importante, depuis que le mercure des mines de la Sonora et de la Californie est livré au prix de 150 ou 200 fr. le quintal, au lieu de 750; ce qui permettra de reprendre l'exploitation de plusieurs

mines d'argent abandonnées. On estime à 175 millions de francs le rendement des mines pendant l'année 1849-1850. C'est dans cette source de richesses qui fait sa renommée, que le Mexique doit, par une exploitation plus intelligente et plus active, trouver le moyen d'améliorer sa position financière.

Les cadres de l'armée mexicaine se composent, en temps de guerre, de 12 généraux de division, 18 de brigade, et 16,417 hommes fournis par le contingent de tous les États. Cette armée se divise en 12 corps d'infanterie, 13 de cavalerie et 1 d'artillerie. Mais aujourd'hui l'effectif de l'armée, y compris les milices actives, ne dépasse pas 8,000 hommes. Quant à la marine, elle se compose de quelques pauvres bâtiments secondaires, oubliés autrefois par les Espagnols, que le gouvernement laisse dépérir dans ses ports.

Nous dirons, en terminant, que le Mexique fait de louables efforts, depuis quelques années, pour entrer dans la voie du progrès ; il a autorisé une Compagnie anglo-américaine à établir un chemin de fer à travers l'isthme de Téhuantepec ; déjà deux tronçons de chemins de fer sont en construction, l'un à la Vera-Cruz, l'autre à Mexico ; des bateaux à vapeur naviguent sur les lagunes de Tezcuco à Mexico ; enfin, de cette dernière ville jusqu'à Vera-Cruz, on a terminé une ligne de télégraphie électrique. Mais ce n'est encore là que le premier pas ; le Mexique augmentera ses revenus, en même temps que sa prospérité nationale, en abaissant les droits, trop élevés, de son tarif douanier, en établissant des voies de communication qui puissent relier entre eux les nombreux éléments de richesses épars qu'il possède, enfin en faisant un appel aux colons européens, qui donneront à l'industrie, et surtout à l'agriculture jusqu'à présent trop négligée, une heureuse et utile impulsion.

TABLEAUX Statistiques de la confédération Mexicaine.

Statistique générale :

SUPERFICIE.	POPULATION	POPULATION par lieues car.	DETTE PUBLI	REVENUS.	ARMÉE.	MA IN E.
143,770	7,200,000	51	407,401,250 f.	42,000,000 f.	12 rég. d'inf. 12 *id.* de cav 1 *id.* d'artil. 1 *id.* de gén e 1 *id.* de sap et douan. total: 16,417 h.	3 frégates 2 bricks. 1 corvette. 10 bâti. inté.

Tableau des divisions politiques du Mexique, en 1851.

NOM DE L'ÉTAT, DISTRICT OU TERRITOIRE.	POPULATION EN 1851.	CAPITALE.	VILLES ET LIEUX REMARQUABLES.
		SUR LE GRAND OCÉAN.	
État de Sonora.	150,000	Urès.	Pitic. — Arispe. — Sonora †. — Opata-Torin. Oposura. — *Guaymas*. — *Bayoreca*.
Territ. de Californie. . .	10,000	La Paz. . . .	Loreto. — Réal de San-Antonio. — S. Vincente Ferrero.
État de Cinaloa.	100,000	Culiacan. . .	Cinaloa-Villa del Fuerte-El Rosario. — *Mazatlan*. — Ocroni-Altata.
Id. de Xalisco.	600,000	Guadalaxara.	*San-Blas*. — Tepic. — Autlan. — Totonilsco. — Lagos. — Kokula. — Chapaca. — Mescala. — Bolanos. — Acapeneta. — *Tamatlan*.
Territ. de Colima. . . .	10,000	Colima. . . .	Solagua. — Tecoman. — Mihuacan, — Sinacantepec. — *Manzanillo*.
État de Mechoacan. . .	365,000	Morelia ou Valladolid †.	Zamora. — Chilchote. — Cinapecuaro. — Zitrcuaro. — Pazcuaro. — Ario. — Apacingan. — Uruapan. — Telupan. — Jorullo.
Id. de Guerrero. . . .	400,000	Chilpazingo. .	*Acapulco*. — Zacatula. — Huetamo. — Tutela dal Rio.
Id. de Puebla.	700,000	Puebla de los Angelos †. .	Tehuacan. — Tepla. — Cholula. — Tlapla. — Acatlan. — Tepeaca.
Id. de Oaxaca. . . .	500,000	Oaxaca †. . .	Mitla. — Tepozcolula. — *Tehuantepec*. — Tlacolula. — Chichicovi. — Petâpa. — *Jumiltepec*. — Quiechapa. — S. Maria Chimalapa. — Etla.
Id. de Chiapas. . . .	90,000	Chiapas. . . .	Çiudad de las Casas. — Tuxtla. — Chamula. — Ocosingo. — Palenqué. — S. Domingo. — Tonala. — Comitlan. — S. Bartolomè. *Soconusco*.
		AU CENTRE.	
État de Chihuahua. . .	180,000	Chihuahua. .	S. Rosa de Cosariqui. S. José. — S. Bartonico. — S. Rosalia.
Id. de Cohahuila. . .	140,000	Saltillo. . . .	Monclova. — Parras. — Castanuela. — Nueva-Bilbao.
Id. de Nouveau-Léon.	100,000	Monterey †. .	Linares. — Montemorelos — Cadéréita. — Cerralba.
Id. de Durango. . . .	150,000	Durango †. .	Villa-Feliz de Tamascula. — Mapimi. — Cinco-Senores. — S. Juan del Rio. — Papasquiaro. — Guarisamey. — Nombre de Dios. — Juan Perez.
Id. de Zacatecas. . .	200,000	Zacatecas. . .	Aguas-Calientes. — Mazapil. — Salado. — Sombrerete — Atotonilco. — Fresnillo. — Lagos. — Ojocaliente. — Xerès.
Id. de San-Luis. . . .	300,000	San-Luis-Potosi.	Aguayo. — S. Antonio Tula. — Réal de Ramos. — Guadalcazar. — Catorce. — Rioverde. — Valles. — Charcas.
Id. de Guanaxato. . .	400,000	Guanaxato. .	Hidalgo. — Léon. — Silao. — Salamanca. — Selaya. — S. Felipe.
Id. de Queretaro. . .	100,000	Queretaro. .	San-Juan del Rio. — Caderrita. — El Doctor. — Toliman. — Jesus Maria.
Territ. de Tlascala. . .	10,000	Tlascala.	Abuamantola.
District Fédéral. . . .	150 000	MEXICO ††. .	Guadalupe.
État de Mexico.	800,000	Toluca. . . .	Tlalpan. — Tacuba. — Zimapan. — Ixmiquilpan. — Atotonilco. — Actopan. — Tula. — Pachuca Ixtlahuaca. — Guantitlan. — Otumba. — Cuernaraca. — Sultepec. — Tuspa. — Tasco. — Zacualpan. — Lerma. Ixtlahuaca. — Tezcuco.
		SUR L'OCÉAN ATLANTIQUE.	
État de Tamaulipas. . .	150,000	Victoria. . .	*Matamoros*. — *Sota la Marina*. — *Tampico*. — Escandon. — Mier. — *El refugio*. — Reynosa. — Camargo. — Guerrero. — Laredo — Altamira. — Santillana. — San-Carlos. — Padilla.
Id. de Vera-Cruz. . .	120,000	Jalapa. . . .	*Vera-Cruz*. — Jalamingo. — Mizantla. — Perote. — Cordova. — Orizaba. — Alvarado. — Tuxtla. — Acayucam. — Goazacualco. — Panuco. — Papantla.
Id. de Tabasco. . . .	75,000	Villa Hermosa (Tabasco). .	Baragantitlan. — Muluacan. — San Felipe. — Tupilco. — St. Juan Batista de Tabasco.
Id. de Yucatan. . . .	500,000	Merida. . . .	Valladolid. — *Campêche*. — Bacalar. — Vittoria. — *Sizal*.

Le signe †† indique archevêché, et le signe † évêché. — Les villes en *italiques* sont des ports de mer.

LIVRE CENT QUINZIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Amérique-Centrale. — Description physique et politique.

Nous appellerons Amérique-Centrale le grand isthme qui unit l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud, et qui s'étend du nord-ouest au sud-ouest, obliquement au méridien, sur une longueur de 360 lieues. Elle est comprise entre le 8e degré et le 7e degré 32 minutes de latitude nord, et entre le 84e degré 43 minutes et le 96e degré 36 minutes de longitude occidentale du méridien de Paris. Baignée, à l'est, par les mers de Honduras et des Caraïbes, dépendantes de la mer des Antilles, et à l'ouest par le Grand-Océan, elle s'appuie, au nord, sur les États mexicains de Oaxaca, Chiapas et Yucatan, et au sud, sur l'isthme de Panama, qui dépend de la Nouvelle-Grenade. La superficie de l'Amérique-Centrale, en y comprenant la colonie anglaise de Balize et le pays des Mosquitos, peut être évaluée à 26,650 lieues géographiques carrées, et sa population à 2,113,174 âmes, blancs, Indiens et métis; les premiers n'entrant que pour un cinquième dans ce nombre.

On évalue à 500 lieues géographiques l'étendue des côtes de l'Amérique-Centrale; elles sont plus profondément découpées sur la mer des Antilles que sur le Grand-Océan; sur la première de ces mers, elles forment le golfe de Honduras et le golfe des Mosquitos, et sur la seconde le golfe de Tehuantepec, les baies de Conchagua ou de Fonseca, de Papagayo et de Nicoya. Le centre du pays est occupé par un plateau incliné vers le bassin de l'océan Atlantique; ce plateau est formé par l'épanouissement d'une chaîne de montagnes qui unit les Cordillères des Andes de l'Amérique du Sud aux Montagnes-Rocheuses de l'Amérique du Nord. La chaîne des Andes, après s'être abaissée dans l'isthme de Panama, se relève en entrant dans l'Amérique-Centrale; elle se tient constamment rapprochée de la côte occidentale, et quelques-uns de ses sommets paraissent atteindre 3,000 mètres. Elle présente une longue suite de volcans (on en a compté 35), généralement isolés, et M. de Humboldt observe à ce sujet, et avec raison, que dans nulle partie du globe on ne trouve une communication si constante, par des ouvertures, entre l'intérieur de la terre et l'atmosphère; aussi le

pays est-il sujet aux tremblements de terre. La Cordillère de l'Amérique-Centrale offre du gneiss micaschite au sud, et au nord du gneiss granitique. Sur le plateau central, encaissés à l'ouest par le faîte du plateau, et de tous les autres côtés par la Cordillère, se trouvent les deux lacs de *Managua* et de *Nicaragua*, qui se déchargent dans la mer des Antilles par le *Rio-San-Juan;* le premier est à 50 mètres au-dessus du niveau de la mer, et le second à 41 mètres ; le lac de Nicaragua renferme plusieurs îles, *Omelepec*, la seule habitée, a deux pics très-élevés, dont l'un est un volcan toujours en activité.

L'Amérique-Centrale est arrosée par plusieurs fleuves, dont le cours offre encore beaucoup d'incertitudes; ceux qui appartiennent au Grand-Océan, sont peu considérables; nous citerons seulement le *Rio-Sacatecoluca* ou *Rio-Lempa*, qui sort du petit lac de Guijar, dans la République de San-Salvador; le *Sirano* et le *Choluteca*, qui se jettent dans la baie de Conchagua ou de Fonséca; la *Tamarinda*, que l'on pourrait unir par un canal au lac de Managua, ce qui établirait une communication entre les deux Océans; enfin, le *Guacalat*, dont l'embouchure forme le petit port d'Istapa. La mer des Antilles reçoit des cours d'eau plus importants : la *Sumasinta*, ou *Rivière de la Passion*, qui naît dans le Guatemala, pour aller se jeter dans le Rio-Terminos, au Mexique; le *Rio-Cazabon*, qui tombe dans *Golfo-Dolce*, et en sort sous le nom de *Rio-Dolce*, pour se jeter au fond de la baie de Honduras; le *Rio-Grande* ou *Motagua*, c'est le fleuve de l'Amérique-Centrale qui offre la plus longue ligne navigable; l'*Ulua* ou *Unuella*, dont le bassin renferme, dit-on, de grandes richesses minérales ; la *Rivière de Ségovie* ou *Herbias*, dite aussi du *Grand-Cap*, parce qu'elle se jette dans la mer des Antilles, au cap Gracias-a-Dios; le *Rio-Escondido* ou *Blewfields*, dans la partie supérieure de son cours, on le nomme *Rio-Lama*, c'est le plus grand fleuve de l'Amérique-Centrale; enfin, le *Rio-San-Juan*. Ce fleuve prend sa source à l'endroit où il sort du grand lac de Nicaragua; après avoir reçu le *San-Carlos*, il traverse un pays inculte, et après plusieurs cascades, il entre dans la mer des Antilles.

L'attention publique a été, dans ces dernières années, fortement excitée par le projet de communication entre les deux Océans, à l'aide du Rio-San-Juan et du lac de Nicaragua. On pourrait, il est vrai, améliorer le cours de ce fleuve, le remonter et traverser le lac dans toute son étendue, quoi qu'il y ait parfois, sur cette petite mer d'une étendue de 385 lieues carrées, des coups de mer d'une grande violence; mais il faudrait percer ou renverser la muraille de 24 kilomètres qui existe entre le lac de Nicaragua et le

Grand-Océan ; puis, arrivé jusqu'à la mer, trouver un bon port, et il n'y en a pas. Sept projets différents avaient été présentés : le premier consistait à remonter le San-Juan dans la moitié de son cours seulement, et à se rendre directement, par le bassin de son affluent, le San-Carlos, au golfe de Nicoya, où l'on trouve un mouillage passable ; malheureusement les montagnes qui donnent naissance au San-Carlos sont beaucoup trop élevées, et, à d'autres égards, impraticables. Le second conduisait dans le lac de Nicaragua, jusqu'à l'embouchure du Nina, et rejoignait, par le bassin du *Tempisque,* le golfe de Nicoya. Le troisième quittait le lac à l'embouchure du Sapoa, et se dirigeait vers la *baie des Salines*. C'était, en apparence, un point très-favorable ; mais le terrain n'a pas encore été suffisamment exploré. Le quatrième passait un peu plus au nord du lac, au port *San-Juan-del-Sur,* qui est beaucoup trop petit. Les trois derniers franchissaient le lac dans toute son étendue, la rivière de *Panaloya* ou *Tipitapa,* qui offre une chute d'eau de 4 mètres, et qui exigerait douze ou quinze écluses, le lac Managua ou de Léon, et aboutissaient au Grand-Océan par la rivière de Tamarinda, le port *Realejo* et la baie de Conchagua ou Fonseca ; mais, dans ce cas, il aurait fallu que le canal projeté prît ses eaux dans le lac lui-même, et cette question n'est pas facile à résoudre, car le lac de Managua est beaucoup plus petit qu'on ne l'a figuré sur nos cartes ; il est peu profond, et le volume de ses eaux est trop exigu pour satisfaire à l'alimentation d'un canal. On a donc renoncé, provisoirement du moins, à la communication des deux Océans par le lac de Nicaragua et la rivière Saint-Jean.

L'Amérique-Centrale est un des pays les plus arrosés de tous ceux qui sont situés entre les tropiques ; la surabondance de ses eaux se fait surtout sentir pendant la saison des pluies, qui règne depuis le mois de juin jusqu'à celui d'octobre. Durant cet intervalle, les plus petites rivières se changent en torrents impétueux, et l'humidité qui se répand ensuite dans l'air rend alors pernicieux un climat naturellement très-chaud. Ces effets ne se produisent cependant que dans les plaines basses qui s'étendent au long de la mer des Antilles : entre les montagnes et sur les plateaux, on jouit constamment d'une température plus ou moins douce ; dans la région montagneuse elle s'abaisse même à ce point que quelquefois on voit les hautes plaines couvertes de givre pendant des heures entières.

C'est à la diversité de ses climats que l'Amérique-Centrale doit l'avantage d'être riche en productions végétales de toutes les contrées et en fruits d'un excellent goût ; la vigne qu'on y a transplantée depuis peu d'années, promet déjà de donner un vin excellent. Les productions les plus impor-

tantes de l'agriculture pour le commerce, sont l'indigo, la cochenille, la canne à sucre, le lin, le chanvre, le coton, le cacao, le tabac, l'indigo, qui y est d'une qualité supérieure, et les épices; le bétail y est très-nombreux. L'or et l'argent y sont les principaux métaux exploités; les autres richesses minérales consistent en cuivre, fer, zinc, nickel, antimoine et plomb; on recueille le soufre qui flotte à la surface de plusieurs lacs. Les forêts de la côte de la mer des Antilles sont très-riches en bois de teinture, tandis que dans les montagnes d'immenses forêts de pins donnent en abondance le goudron et le brai

Lorsqu'en 1524, Alvarado eut achevé le conquête de ce pays, les Espagnols lui donnèrent le nom de *Guatemala* d'un district nommé par les naturels *Quauhitemallan,* c'est à dire *lieu rempli d'arbres.* L'Amérique-Centrale forma d'abord la *capitainerie générale,* puis le *royaume de Guatemala,* relevant de la couronne d'Espagne. En 1521, le royaume suivit le mouvement des autres colonies espagnoles, et proclama son émancipation. Le Guatemala fut alors incorporé au Mexique; mais à la chute d'Iturbide, en 1823, il se forma en république indépendante, d'abord sous le titre de *Provinces-Unies de l'Amérique-Centrale,* et quelques mois plus tard sous celui de *République fédérale de l'Amérique-Centrale.* Cette république était composée de cinq États portant le nom des provinces de l'ancien royaume de Guatemala; c'étaient les États de Guatemala, de San-Salvador, de Honduras, de Nicaragua et de Costa-Rica. Cependant, des difficultés survinrent entre les différents États, et le 17 avril 1839, d'un commun accord, la confédération était dissoute. Les cinq États forment depuis lors autant de républiques indépendantes; cependant, nous observerons que les trois républiques de San-Salvador, de Nicaragua et de Honduras tendent à reconstituer entre elles l'ancienne union fédérative, et que leur avenir, leur indépendance même, dépend de cette union; car bien inférieurs à celle de Guatemala, en étendue et en population, et à celle de Costa-Rica en richesse et en importance progressive, aucun de ces États n'a, pour marcher isolément, l'unité politique ni la force matérielle suffisantes.

Nous comprendrons, dans la description topographique et politique des républiques de l'Amérique-Centrale, celles de la colonie anglaise de Balize et de la côte dite des Mosquitos, qui en font physiquement partie.

La *colonie anglaise de Balize* ou de *Honduras* doit son origine au droit qu'ont les Anglais de couper des bois de campèche et d'acajou sur la côte orientale de l'Yucatan, dans le golfe de Honduras; elle est bornée au nord par l'État mexicain de Yucatan, à l'est et au sud par la république de Guate-

mala, et à l'ouest par le golfe de Honduras. On évalue sa superficie à 1200 lieues carrées, et sa population à 3,000 habitants, dont environ 500 blancs. Les côtes de la colonie sont basses et de difficile accès; l'intérieur est couvert d'immenses forêts vierges et de marais ; le principal cours d'eau est la Balize que l'on peut remonter jusqu'à environ 300 kilomètres de son embouchure. Le chef-lieu de la colonie est Balize, dans une petite île à l'embouchure de la rivière de son nom; cette petite ville, dont la population est de 2 à 3,000 âmes, possède un bon port, centre de tout le commerce extérieur de la colonie. *Colsonport*, dans une des petites îles qui avoisinent la côte, et *Douglas*, plus au nord, sont deux établissements naissants; le *fort Georges* protége la colonie, qui expédie annuellement à la métropole pour 5 millions d'indigo, de bois de campêche et d'acajou. Balize est administrée par un surintendant nommé par la couronne, et par un conseil colonial composé de sept membres; elle dépend du gouvernement militaire de la Jamaïque. Les îles *Rattan*, *Turnef*, *Bonacca*, *Utilla* et autres, baignées par les eaux singulièrement transparentes du golfe de Honduras, sont également occupées par les Anglais.

La *République de Guatemala* est bornée au nord et au nord-ouest par les États mexicains de Yucatan et Chiapas; à l'est elle s'appuie sur la colonie anglaise de Balize; au sud, elle est baignée par l'océan Pacifique; enfin elle ne touche que par sa frontière sud-est aux autres États de l'Amérique-Centrale. On peut évaluer sa superficie à 6,557 lieues géographiques carrées et sa population à 935,000 habitants ; elle est partagée en 17 districts.

Guatemala, surnommée la *Nueva* ou *Nueva-Guatemala*, capitale de la république, est située dans une vallée belle et fertile, dont la pente est dirigée vers la mer. Assise sur une hauteur de 1,660 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, cette ville jouit, ainsi que ses environs, d'un climat délicieux; la température y rappelle sans cesse les plus beaux jours du mois de mai. Il suffit cependant de parcourir ses environs dans un rayon de 20 lieues, pour y éprouver l'influence des climats les plus variés. Le volcan d'Agua, élevé de près de 5,000 mètres, fournit à cette capitale la quantité de glace nécessaire à ses besoins. A quelques lieues de là, sur la côte du Grand-Océan, l'atmosphère est aussi brûlante que sous l'équateur. C'est à cette diversité de climats, dit un voyageur, que le pays doit la variété de ses productions naturelles : aussi les marchés de la ville sont-ils abondamment fournis de toutes les plantes potagères et des fruits les plus délicieux. A la distance de 8 lieues se trouvent plusieurs coteaux

volcaniques appelés *Mastratons*, aux environs desquels la terre est dans une agitation continuelle. Cette contrée est cependant très-fréquentée, parce qu'elle renferme d'excellentes sources d'eau minérale. La population de Guatemala est d'environ 50,000 âmes. Ses rues, bien pavées, tirées au cordeau, et larges de 12 mètres, sont toutes arrosées par un ruisseau d'eau vive. La fréquence des tremblements de terre a fait adopter l'usage de ne donner qu'un étage aux maisons. Chaque habitation possède un ou plusieurs jardins, des cours d'eau, et des plates-formes avec des fontaines d'une eau fraîche et limpide. Ces cours et ces jardins sont ornés de fleurs, de citronniers, d'orangers et de diverses plantes tropicales. La place du marché, rafraîchie par un jet d'eau s'élevant au milieu d'un bassin magnifique, est un carré régulier de 150 mètres, bien pavé et entouré de portiques ; l'un de ses côtés est occupé par la *cathédrale*, édifice majestueux, construit par un architecte italien. En face de ce temple se présente le *palais de la régence*, et un peu plus loin le *palais de justice*. L'*hôtel de la monnaie* est d'une belle construction. Toutes les églises sont remarquables par leur architecture. Elles sont au nombre de 40. Mais ce qui fixe surtout l'attention de l'étranger, c'est un bel amphithéâtre en pierres, destiné aux combats de taureaux. Guatemala renferme environ 500 prêtres ; elle possède une université où l'on enseigne la jurisprudence, la théologie, la médecine, les mathématiques et les sciences naturelles. Les bâtiments qui lui sont réservés répondent, sous tous les rapports, à leur destination ; ils renferment, outre une bibliothèque, un musée d'anatomie avec de précieux modèles en cire. Il existe dans cette ville une académie des beaux-arts. Guatemala-la Nueva a été bâtie en 1774, à la suite d'un tremblement de terre qui détruisit l'ancienne ville du même nom.

Celle-ci que l'on désigne sous le nom de *Guatemala-la-Vieja* ou *Antigua-Guatemala*, était appelée autrefois *Santiago-de-los-Caballeros-de-Guatemala;* elle offre à elle seule un exemple des catastrophes auxquelles la nature semble réserver l'Amérique-Centrale. Située au pied du mont d'*Agua*, à 10 lieues du Grand-Océan, elle remplaça, en 1524, la ville antique d'*Almalonga*, qui avait servi de résidence aux rois Rachiquèles, et que les feux souterrains avaient renversée. La nouvelle ville ayant été fondée le jour de Saint-Jacques, reçut le surnom de *Santiago;* mais placée entre les deux volcans d'Agua et de Fuego, elle fut détruite, au bout de 20 ans, par les torrents de lave de l'un et les torrents d'eau bouillante de l'autre. Une partie de ses habitants fut même ensevelie sous ses ruines ; ceux qui échappèrent à ce désastre, la rebâtirent un peu plus loin. Ils se

croyaient à l'abri des ravages des deux monts ignivomes, lorsqu'en 1775, un tremblement de terre renversa la nouvelle ville. Avant cette terrible catastrophe, Santiago-de-Guatemala était une des plus belles cités du Nouveau-Monde : de ses 38 églises il ne resta plus que sa cathédrale; de ses 34,000 habitants 5,000 seulement persévérèrent à demeurer au milieu de ses ruines; les autres allèrent fonder à 10 lieues au sud une nouvelle ville sous le même nom. Guatemala-la-Vieja s'est cependant repeuplée au point qu'elle compte aujourd'hui près de 20,000 individus. Guatemala-la-Vieja est à 35 kilomètres au nord de Guatemala-la-Nueva.

Au sud-est de la nouvelle Guatemala on doit remarquer *Amatitlan*, ou la ville des lettres, ainsi nommée à cause de l'habileté que les Indiens, ses habitants, montraient à graver des hiéroglyphes sur l'écorce des arbres. Dans le district de *Quesaltenango* on trouve de l'alun et du soufre très-fins. *Solola* produit les meilleures figues de toute la république; il y a beaucoup de filatures de coton. On y trouve deux volcans, l'un appelé Atitan, et l'autre Solola. Le district de *Suchitepeque*, fertile en rocou, éprouve des pluies excessives. *Chiquimula* de la Sierra à laquelle on accorde plus de 30,000 habitants. *Totonicapan*, à 186 kilomètres de Guatemala, possède des sources minérales, fabrique des poteries et des lainages, et compte 12,000 âmes. *Tactic*, *San-Mathéo*, *Salama* et *Rabival* sont importantes par leur commerce et leur population. *Gueyetlan* et *Istapa* ou *Indépendancia*, sont les seuls ports de la république sur le Grand-Océan; mais ils s'ensablent de jour en jour; le dernier peut être considéré comme le port de Guatemala sur cet Océan. Sur la mer des Antilles, la république ne possède que le petit port d'*Yzabal*, qui approvisionne Guatemala distante de 290 kilomètres des produits européens.

L'ancienne province de *Vera-Paz* fait partie de la république de Guatemala; elle confine au nord avec l'État mexicain d'Yucatan, et à l'ouest avec celui de Chiapas. Il y pleut neuf mois de l'année. Le pays abonde en fruits et en troupeaux. Dans les forêts on rencontre des arbres très-gros qui jettent une odeur agréable, et d'où il coule une résine odoriférante qui ressemble à l'ambre. On y recueille encore différentes espèces de baume. de gomme, d'encens et du sang-dragon. Il y a des cannes de 30 mètres de long, et si grosses que, d'un nœud à l'autre, on y trouve 25 livres d'eau. Les abeilles y font un miel très-liquide, et qui, s'étant aigri, sert, dit-on, au lieu de jus d'orange. Les forêts sont peuplées d'animaux sauvages, parmi lesquels on distingue le *tapir* ou *danta*. Lorsqu'il est furieux il montre les dents comme le sanglier, et coupe, dit-on, l'arbre le plus

fort. Sa peau a six doigts d'épaisseur, et, séchée, elle résiste à toutes sortes d'armes. Il s'y trouve aussi des ours très-gros.

Coban ou *Vera-Paz,* ville principale de la province, à 231 kilomètres au nord-est de Guatemala sur le Polochio est une petite ville de 15,000 habitants, la plupart Indiens, dans laquelle on fabrique beaucoup de toile. *Quesaltenango-del-Espiritu-Santo* est commerçante, presque aussi peuplée que Vera-Paz, et renferme de belles églises. *Mixco, Quiché, Peten* ou *Remedios*, sont des lieux intéressants par les ruines qui s'élèvent aux environs; la dernière ville est l'une des plus importantes forteresses de la République.

Le gouvernement de la république de Guatemala est démocratique, électif et représentatif. La religion catholique est la religion de l'État. Les pouvoirs suprêmes y sont confiés à un président élu par la nation, et qui représente le pouvoir exécutif; à une chambre de représentants qu'élisent les districts, et qui exerce le pouvoir législatif; enfin à une cour suprême, composée de sept membres, qui exerce le pouvoir judiciaire.

Le commerce de la république se fait par les ports d'Istapa et d'Izabal. Les importations en 1849 se sont élevées à 2,230,227 francs, et les exportations à 5,236,050 francs; ces dernières consistent en cochenille, en cascarille, en cacao et en tabac; mais le commerce de Guatemala est presque exclusivement entre les mains des Anglais, qui, de leur colonie de Balize, commandent le golfe de Honduras.

Dans ces dernières années, les Belges ont acquis de la république de Guatemala un vaste territoire situé au fond du golfe de Honduras, entre le golfe Dulce, à l'ouest et le Rio-Grande ou Motagua à l'est; ils y ont tenté un essai de colonisation; et aujourd'hui *la colonie belge de Saint-Thomas* est en voie de progrès. On doit y établir de grandes cultures de denrées coloniales pour en approvisionner la Belgique et ouvrir en même temps un débouché à ses nombreuses fabriques.

La *république de Honduras*, située à l'est de celle de Guatemala, est la plus considérable en superficie des républiques de l'Amérique centrale; elle occupe une étendue de 3,686 lieues géographiques carrées, et l'on évalue sa population à environ 308,000 âmes. Elle est partagée en 7 districts ou *partidos*.

La république de Honduras est formée de l'ancienne province de ce nom. Les premiers navigateurs espagnols, voyant des citrouilles flotter en grand nombre sur le bord des rivières, lui donnèrent le nom de la côte des *Hibueras*, c'est-à-dire des citrouilles. *Comayagua*, sa capitale, est

à 310 kilomètres de Guatemala sur l'Ulua; elle portait autrefois les noms de *Nostra-Senora-de-la-Conception* et de *Valladolid;* c'est une ville épiscopale, avec une population de 18,000 âmes. *Tegusigalpa*, à l'est de la capitale, est importante par sa population; *Choluteca, Olanehito, Gracias-a-Dios*, *Santa-Barbara* et *Yoro* sont des chefs-lieux de districts; *Corpus* possède dans ses environs une des mines d'or les plus riches de l'Amérique-Centrale. Près de la rivière de *Sibun* on a découvert des cavernes ou plutôt des galeries souterraines immenses qui ouvrent un passage sous plusieurs montagnes, et qui paraissent avoir été creusées par d'anciens courants.

Truxillo, sur le golfe de Honduras, à 355 kilomètres au nord-ouest de Comayagua, est le port principal de la république. C'est une petite ville fortifiée qui compte à peine 1,000 habitants; elle partage tout le commerce de l'État avec *Omoa*, autre petit port situé sur la même côte, à 134 kilomètres au nord de la capitale; mais ces deux villes sont insalubres. Nous observerons que les Anglais, sous le prétexte de garantir une indemnité qu'ils réclament pour leurs nationaux lésés, occupent dans ce moment le port de Truxillo.

Copan, simple bourgade, est intéressante par les antiquités découvertes dans son voisinage, sur le lieu même appelé *Quirigua* et sur la rive gauche de la rivière de Motagua, qui se jette dans le golfe de Honduras, entre les ports d'Omoa et de Saint-Thomas. Elles ont quelque ressemblance avec celles de Palanqué, et consistent principalement en un grand cirque, situé sur une petite éminence formée de cailloux. Au centre de ce cirque, dans lequel on descend par des degrés très-étroits, s'élève une grande pierre arrondie, dont le contour est chargé d'hiéroglyphes et d'inscriptions.

La ville de *Xerez*, près du golfe de Fonseca, remplie d'îles bien boisées, est la plus méridionale de l'État de Honduras.

L'organisation politique et administrative de la république de Honduras est en tout calquée sur celle de Guatemala; un chef suprême de l'Etat, faisant fonctions de président de la république, exerce le pouvoir exécutif; un sénat et une chambre de représentants disposent du pouvoir exécutif; et le pouvoir judiciaire est confié à une cour suprême de laquelle dépendent les *audiences* ou tribunaux du district.

A l'est de la république de Honduras, s'étend, sur la mer des Antilles, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Jean au sud, jusqu'au *cap de Gracias-a-Dios* au nord, et entre le golfe de Honduras et celui des Mosquitos, une longue bande courbe de terre de 200 kilomètres de largeur, sur une

longueur de 532; c'est la *Mosquitia* ou *Territoire des Mosquitos*, ainsi nommée des peuplades indiennes qui errent dans ces contrées encore peu connues.

Ce nom leur vient de la foule insupportable de mosquites ou mouches à dard qui tourmentent ici les malheureux habitants, et les obligent à passer une partie de l'année en bateau sur la rivière. L'intérieur du pays est occupé par la nation sauvage et indomptable des *Mosquitos-Sombos*. Les côtes, surtout près de Gracias-a-Dios, sont habitées par une autre tribu d'Indiens que les navigateurs anglais ont appelés *Mosquitos de la côte*. En 1656, les Indiens Mosquitos défendaient encore l'indépendance de leur territoire contre les Espagnols, maîtres souverains de toute l'Amérique; mais, quelque temps après que la flotte envoyée par Cromwel eut conquis la Jamaïque, le roi des Mosquitos, avec le consentement des principaux chefs et de son peuple, se plaça sous la protection de l'Angleterre, qui accepta le protectorat et l'a maintenu jusqu'à nos jours, en le compliquant d'un achat de la côte des Mosquitos, fait au roi actuel Robert-Charles-Frédéric. Les Anglais possèdent donc aujourd'hui la côte des Mosquitos, et exercent un protectorat intéressé sur le reste de la contrée, malgré les réclamations de la république de Honduras, qui revendiquait la Mosquita comme partie intégrante de son territoire. Ce pays, qui est très-fertile, fournit en abondance les bois de teinture et d'ébénisterie, le cacao, l'écaille, la salsepareille et le gingembre.

Comme à Balize, l'Angleterre établit des colonies et des métairies; nous citerons *Carthago* ou *Croata*, sur la lagune de Taratasca qui communique avec la mer; *Poyas* qui doit son nom à la tribu mosquite des Poyais; *Aguastla* et *Blewfields*, à l'embouchure de la rivière du même nom, qui a longtemps été le plus important des établissements anglais sur cette côte. Le port de *Saint-Jean de Nicaragua*, point stratégique et commercial très-important vient d'être occupé par les Anglais qui allèguent, ce qui est fort contestable, que ce port fait partie du royaume des Mosquitos; ils ont d'ailleurs changé son nom et l'appellent *Grey-Town*. On évalue à 2,061 lieues carrées la superficie, et à 4,000 la population de la Mosquitie anglaise.

La petite *république de San-Salvador* tire son nom d'une ville qui en est la capitale. Elle est bornée par les États de Guatemala et de Honduras, et baignée au sud par le Grand Océan. On évalue sa superficie à 830 lieues carrées, et sa population à environ 363,000 habitants. Cette république, qui est divisée en 4 districts ou *partidos*, a une organisation politique en tout point semblable à celle de Honduras. Elle comprend le pays que les

naturels nomment encore *Cuscatlan*, c'est-à-dire *pays de richesses*, dénomination que justifient ses mines d'argent, de plomb, de fer, et ses produits en indigo. Dans une jolie vallée, au milieu de belles plantations de tabac et d'indigo, sur le bord du Bermenillo, et au pied d'un volcan auquel elle donne son nom, s'élève la ville de *San-Salvador*. Quelques beaux édifices, plusieurs manufactures, un commerce actif, et une population de 20 à 25,000 âmes, la placent au rang des principales cités de l'Amérique-Centrale, mais elle a beaucoup à souffrir du terrible voisinage de son volcan.

Sonsonate ou *Zonzonate*, appelé aussi *Trinidad*, et encore *Acajutla*, à 90 kilomètres à l'ouest de San-Salvador, est importante plutôt par sa position avantageuse au fond d'une baie de l'Océan, à l'embouchure de la rivière de Zonzonate, que par sa population : elle n'a que 3 à 4,000 âmes, mais elle fait un bon commerce. Le nom de la rivière vient du mot indien *Zezontlatl,* qui signifie *quatre cents sources*, puisque, en effet elle est formée d'un grand nombre de petites rivières.

San-Vicente, sur le flanc d'une haute montagne d'où sortent des sources minérales, a été presque entièrement détruite par un tremblement de terre, en 1835. *Conchagua* et la *Union*, sur la baie de Conchagua, sont importantes, ainsi que le port de *San-Miguel,* situé au fond de la même baie, à 110 kilomètres au sud-est de San-Salvador. Elle renferme 8,000 habitants, parmi lesquels on ne compte qu'un dixième de blancs. Près du lac *Guija*, le bourg de *Matapos*, entouré de mines de fer et d'usines, pourrait passer pou une ville : sa population est de plus de 4,000 âmes.

Nous citerons encore *Santa-Ana* et la *Libertad*. Cette dernière petite ville située sur la côte de l'Océan, paraît devoir être le port de San-Salvador, à laquelle elle est reliée par une belle route.

Au sud de la république de San-Salvador et de Honduras, à l'ouest de la côte des Mosquitos, et sur le Grand-Océan, s'étend la *république de Nicaragua,* pays très-chaud, mais humide et fiévreux, surtout en septembre et en novembre ; pays boisé, fertile et riche en mille espèces de productions végétales ; pays enfin où les orages et les tremblements de terre sont fréquents, principalement en hiver. Elle comprend les deux lacs de Nicaragua et de Léon qui occupent presque le dixième de sa superficie. Celle ci est évaluée à environ 5176 lieues carrées, et la population de la république est de 400,000 habitants.

Parmi les nombreux volcans de ce pays, celui de *Masaya,* à 3 lieues (castillanes) de Granada, et à 10 de Léon, paraît le plus considérable ; son cratère, qui a une demi-lieue de circonférence et 250 brasses de profon-

deur, ne rejette ni cendres ni fumée; la matière enflammée qui y bouillonne répand une clarté visible à plus de 20 lieues; elle ressemble tellement à de l'or en fusion, que les premiers Espagnols la prirent réellement pour ce métal, objet de leurs vœux, et que même leur téméraire avidité essaya, mais en vain, de saisir avec des crochets de fer une partie de cette lave singulière.

Le sol de la république de Nicaragua ne renferme aucune mine connue; mais il est fertile en toutes sortes de fruits, et ses prairies abondent en gros et menu bétail, surtout en mules et en chevaux; on en fait un grand commerce, ainsi que de coton, miel, cire, anis, sucre, cochenille, cacao, sel, poissons, ambre, térébenthine, huile de pétrole, différents baumes et drogues médicinales. Les palmiers parviennent à des dimensions colossales.

En traversant le district de Thousalès, au nord-ouest du lac Nicaragua, on trouve de nombreux vestiges de villes détruites, et des idoles renversées gisent encore sur le sol. Les vastes cimetières de l'île Omelépec, située au milieu du lac de Nicaragua, feraient croire que les villes voisines avaient choisi cet endroit pour y enterrer leurs morts. Les tombeaux ne sont pas entourés d'un cercle de pierres comme les kalpouls des indigènes modernes : ils sont dispersés irrégulièrement dans la plaine à la profondeur d'un mètre. On y trouve des urnes en argile cuite, remplies de terre et d'ossements très-altérés; des vases couverts de peintures et de caractères grossiers; des petites idoles et des ornements en or brut.

Léon, la capitale de la république de Nicaragua, est située à quelque distance de l'extrémité nord-ouest du lac qui porte son nom, et près d'un volcan dont les éruptions lui ont été souvent fatales. Cette cité doit son importance à la population de ses faubourgs : on lui donne 38,000 habitants. Son collége a été érigé en université dans le courant de 1822. Sa cathédrale est le plus beau de ses édifices; mais aussi nous devons dire que l'élégance et la régularité de son architecture pourraient la faire remarquer dans une ville plus importante. Le commerce de Léon est florissant; il s'y tient des marchés très-considérables. Ses habitants, riches, voluptueux et indolents, ne tirent que faiblement partie de l'excellent port de *Realejo*, situé à 17 kilomètres au nord-ouest de Léon, sur le Grand-Océan, et qui passe pour l'un des meilleurs de l'Amérique-Centrale. La ville de *Nicaragua*, ou *Villa de la Purissima Concepcion de Rivas*, située sur le lac qui porte son nom, non loin du golfe de *Papagaio*, est le siége d'un évêché. Sa population est de 13,000 habitants, et de 22,000 en y comprenant plu-

sieurs petits villages qui forment ses faubourgs. *Granada* et *Masaya*, remarquables par leurs volcans, passent pour des villes considérables : la première est à 158 kilomètres au sud de Léon, elle a 12,000 habitants, et exporte de l'indigo, des peaux brutes et du sucre ; elle fut ravagée par les flibustiers en 1680. *Managua* est sur le lac de Léon, qui est aussi appelé quelquefois *lac de Managua;* c'est une ville commercante, de 20,000 habitants. *Concordia,* ou *San-Juan-del-Sur,* est un petit port, sur le Grand-Océan, qui prend chaque jour plus d'importance. *Somoto,* ou *Nueva-Segovia,* est la ville la plus remarquable des districts du nord.

Les indigènes de Nicaragua parlent cinq langues différentes. La *chorotèque* paraît être celle de la principale tribu. Elle n'a aucune ressemblance avec l'aztèque ou la mexicaine, qui avait été rendue commune avant l'arrivée des Espagnols, par l'invasion d'une colonie aztèque. Ces nouveaux-venus avaient seuls des livres en papier et en parchemin, dans lesquels ils peignaient, avec des figures hiéroglyphiques, leurs rites sacrés et leurs événements politiques. Il paraît que les Chorotèques ne connaissaient pas l'écriture ; ils comptaient dix huit mois et autant de grandes fêtes ; leurs idoles, différentes de celles des Aztèques, étaient honorées par un culte aussi sanguinaire que celui de Mexico, et les hommes mangeaient de même une partie de la chair des femmes, des enfants et des esclaves immolés par les prêtres. Quoique sujettes à être offertes en sacrifice, les femmes exerçaient un grand pouvoir. Les Espagnols trouvèrent des palais et des temples spacieux, environnés de maisons commodes pour les nobles ; mais la multitude vivait misérablement, et n'avait, dans plusieurs endroits, d'autre asile que des espèces de nids placés sur les arbres. Des lois ou coutumes non écrites réglaient la peine du vol et de l'adultère, ainsi que la vente des terres. Les guerriers se rasaient la tête, à l'exception d'une touffe de cheveux laissée sur le sommet. Les orfèvres travaillaient habilement en or moulu. Les vieilles femmes exerçaient la médecine ; elles prenaient dans leur bouche la décoction de certaines herbes, et la soufflaient à travers un bout de canne à sucre dans la bouche du malade. Les jeunes mariées étaient souvent livrées aux seigneurs ou caciques avant la consommation du mariage, et l'époux se trouvait honoré par ce sacrifice servile [1].

Au sud-est de Nicaragua, entre les deux Océans, s'étend le territoire de la *république de Costa-Rica;* il mesure 2,140 lieues carrées. Elle confine, à l'est, avec le territoire de la Nouvelle-Grenade, par un point au sud de

[1] *Gomara :* Historia de las Indias.

l'île Escudo de Veraguas, sur l'Atlantique, et à partir de ce point par une ligne aboutissant au cap Borica. Le territoire de la République se partage en six provinces; on évalue sa population à 100,174 habitants. L'État de Costa-Rica n'a pas de mines, ce qui a fait dire qu'elle ne devait son nom qu'à une ironie; mais ses superbes bois de construction, ses riches pâturages, ses paysages pittoresques, expliquent assez l'intention de ceux qui lui donnèrent ce nom; le bétail, et surtout les cochons, fourmillent ici d'une manière extraordinaire. Dans le golfe de Salinas, ou de Nicoya, on pêche le mollusque qui fournit la pourpre.

San-José-de-Costa-Rica, ou *Villa-Nueva-de-San-José,* est aujourd'hui la capitale de la république. Cette ville, percée de belles rues, arrosées par des canaux et des fontaines, est la résidence d'un évêque, et renferme 20 à 25,000 habitants. *Cartago,* l'ancienne capitale, à 35 kilomètres au sud de San-José, était autrefois très-commerçante; mais elle a été complètement ruinée par le tremblement de terre de 1841 : ces deux villes sont dans le voisinage du volcan d'Irasou; *Paraiso,* au sud du lac de Nicaragua, en compte six dans ses environs, celui d'Orosi paraît le plus redoutable. *Nicoya,* dans la presqu'île qui ferme le golfe auquel elle donne son nom, possède un petit port important et des chantiers de construction. Les villes les plus remarquables de la république sont, après les précédentes, *Hérédia, Alajuela, Guanacaste* et *Punta-Arenas,* chefs-lieux de districts; la dernière est le port principal de San-José; il a été déclaré port franc, et il est relié à la capitale par une belle route charretière de 96 kilomètres; *Escasu, Santa-Cruz, Bagas, Canas,* au nord de San-José; *Estrella, Boruca,* et *Bocca di Toro* au sud; cette dernière est un petit port sur la mer des Antilles, et fait, ainsi que *Matina* et *Salt-Creek,* un commerce assez restreint de salsepareille, d'écaille de tortue et d'huile de cacao.

Le gouvernement de la république de Costa-Rica est représentatif, électif et responsable; la religion catholique est seule reconnue. Un président et un vice-président, élus pour six ans, exercent le pouvoir exécutif; le pouvoir législatif est confié à une chambre ou congrès, composé de douze membres, élus, comme le président et le vice-président, au suffrage universel, mais au second degré. Le pouvoir judiciaire est exercé par une cour suprême de justice, composée de sept membres. Le territoire de la république est divisé en six provinces, chaque province en un ou deux cantons, et chaque canton en districts paroissiaux. Cette petite république s'est toujours distinguée des républiques de l'Amérique-Centrale par une attitude ferme et sage tout à la fois, aussi recueille-t-elle les fruits de sa sagesse. Le district

de Guanacaste, qui dépendait de la république de Nicaragua, fatigué des troubles qui agitaient celle-ci, a demandé son annexion à Costa-Rica; depuis 1843, la république s'est acquittée avec les prêteurs de fonds anglais, et sa dette est nulle; ses revenus, qui s'élèvent annuellement à 600,000 francs, suffisent à couvrir les charges de l'État. Comme dans les autres États de l'Amérique-Centrale, l'Angleterre possède presque seule le monopole du commerce, qui représente annuellement, tant pour l'importation que pour l'exportation, une valeur de 2 millions de francs. Mais ce commerce est destiné à prendre de plus grandes proportions, lorsque l'on aura terminé la route aboutissant de San-José à la rivière Sarapiqui, l'un des affluents du fleuve San-Juan; car elle établira une commode communication entre les deux Océans. La force armée de la république se compose d'une armée permanente de 5,000 hommes, y compris la cavalerie et l'artillerie, et de la milice; tous les citoyens de 15 ans à 60 ans font partie de cette dernière.

Il ressort de tout ce que nous avons dit de l'Amérique-Centrale, que la république de Guatemala est en décadence, qu'elle a une existence isolée; que les trois États de Nicaragua, de Honduras et de San-Salvador, menacés sans cesse dans leur indépendance par leurs démêlés avec l'Angleterre, qui leur impose ses produits, n'ont d'autre chance de salut, dans l'avenir, que dans une nouvelle association fédérative; enfin que, seule, la république de Costa-Rica grandit sous un gouvernement libéral, et donne aux autres un exemple salutaire. L'Amérique-Centrale, par sa position exceptionnelle entre les deux Océans, par la fertilité de son sol, où se trouvent réunis tous les éléments d'une grande prospérité agricole et commerciale, est appelée à devenir, après la jonction des deux Océans, l'un des marchés de consommation et de production les plus importants du monde entier.

TABLEAUX Statistiques de l'Amérique-Centrale.

Statistique Générale.

SUPERFICIE par lieues géog. carrées.	POPULATION.	POPULATION par lieues carrés.
26,650	2,113,174	79

Détails :

NOMS DES ÉTATS	SUPERFICIE. lieues g. c.	POPULATION.	CAPITALES.	DIVISIONS ET VILLES PRINCIPALES.
RÉPUBLIQUE DE GUATEMALA.	6,557	935,000	*Guatemala.*	17 *Départements*, savoir : Guatemala, 83,800 habitants ; Sacaltepec avec 39,200 ; Chimaltenango avec 56,400 ; Solola avec 83,100 Totoniacapan avec 84,000 ; Gueguetenango avec 64,300 ; Quesaltenango avec 66,300 ; Saint-Marco Amatitan avec 89,100 ; Suchiltepeque avec 35,100 ; Escuintla avec 13,400 ; Amatitan avec 30,100 ; Santa-Rosa avec 34,000 · Mita avec 65,900 ; Chiquimula avec 71,200 ; Vera-Paz avec 6,000 ; Solama avec 105,300 ; Izabal avec 8,000.
RÉPUBLIQUE DE SAN-SALVADOR.	830	363,000	*San-Salvador.*	4 *Départements*, savoir : San-Salvador ou Cuscatlan avec 4 districts ; Sonsonate avec 5 ; San-Miguel avec 4 ; San-Vincente avec 3.
RÉPUBLIQUE DE NICARAGUA.	5,176	400,009	Léon.	5 *Départements avec* 16 *districts* : Département Oriental avec 5. Méridional avec 5 ; Septentrional avec 1 ; Nueva-Ségovia avec 1, et Occidental avec 4 districts.
RÉPUBLIQUE DE HONDURAS.	8,686	308,000	Comayagua.	7 *Départements*. Comayagua avec 105,000 habitants ; Tegucigalpa avec 57,000 ; Choluteca avec 47,000 ; Olancho avec 57,000 ; Gracias avec 100,000 ; Santa-Barbara avec 44,000 ; Yoro avec 40,000 habitants.
RÉPUBLIQUE DE COSTA RICA.	2,140	100,174 *savoir :* 90,174 blancs. 10,000 Indiens.	San-José.	6 *Départements :* San-José avec 31749 habitants ; Cartago avec 23,209 ; Héredia avec 17,289 ; Alajuela avec 12,575 ; Guanacaste avec 9,112 ; Punta Arenas avec 1,240. — Les tribus errantes comptent environ 5,000 Indiens.
BALIZE	1,200	3,000	Balize.	Aux Anglais qui occupent les ports de Saint-Juan de Nicaragua (*Grey-Town*) et de Truxillo.
CÔTE DE MOSQUITOS.	2,061	4,000	Blewfields.	

LIVRE CENT SEIZIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Description physique générale de l'Amérique Méridionale.

Nous entrons dans la plus riche, la plus fertile, la plus salubre, la plus pittoresque de toutes les péninsules du monde, et dans celle qui, sans

l'Afrique, serait la plus étendue. C'est désigner l'*Amérique méridionale,* qui serait plus légitimement et plus convenablement nommée tout court *Amérique,* tandis que la reconnaissance attacherait à la partie septentrionale le nom de *Colombie.* Les estimations des géographes portent l'étendue de cette grande péninsule à 895,000 lieues carrées de 25 au degré équatorial. Près des trois quarts de cette étendue se trouvent dans la zone torride. La plus grande largeur entre le cap *Saint-Augustin*, au Brésil, et le cap *Blanc*, au Pérou, est de 1,600 lieues. La longueur de la péninsule doit être prise depuis la pointe *Gallianas,* voisine du cap Vela, en Terre-Ferme, à 12 degrés latitude nord, jusqu'au cap Froward en Patagonie, à 54 degrés latitude sud; elle sera alors de 1,650 lieues; mais l'on ne peut guère se refuser de l'étendre 50 lieues plus au sud, jusqu'au cap Horn, dans la Terre de Feu, à 56 degrés de latitude, car les îles qui composent la Terre de Feu sont pour ainsi dire adhérentes à l'Amérique, et l'œil les en distingue à peine en les considérant sur le globe terrestre.

La géographie physique de cette grande péninsule présente un ensemble dont les traits sont faciles à saisir. Un plateau généralement élevé d'environ 4,000 mètres, couronné par des chaînes et des pics isolés, forme toute la partie occidentale de l'Amérique méridionale; à l'est de cette *terre haute,* une étendue deux ou trois fois plus large de plaines ou marécageuses ou sablonneuses, sillonnées par trois fleuves immenses et par de nombreuses rivières; enfin à l'est une autre *terre haute* de moins d'élévation et de moins d'étendue que le plateau occidental, voilà toute la péninsule. La race Indo-Hispanique (Indiens et Espagnols) occupe ou réclame tout le plateau occidental et la plus grande partie des plaines ; la race Indo-Lusitanique (Indiens et Portugais) possède le plateau oriental. A l'exception de la description des grands fleuves qui traversent plusieurs territoires, le tableau physique général de l'Amérique méridionale peut se coordonner avec les deux grandes divisions politiques.

Les *Llanos* sont des savanes ou plaines couvertes de pâturages, qui s'étendent au-dessus de plaines basses et marécageuses jusqu'aux montagnes, et qui, sans être très-élevées, le sont assez pour n'être jamais envahies par les eaux des fleuves qui les traversent.

On a cru longtemps à l'existence d'une grande chaîne au centre des Llanos, et de ces montagnes imaginaires les géographes faisaient descendre les fleuves de l'Amérique méridionale; mais les travaux géographiques faits depuis par le colonel Codazzi ont prouvé qu'il existe au milieu des Llanos un grand plateau dont la hauteur varie de 300 à 450 mètres, et qui

donne naissance à plus de quarante rivières coulant dans différentes directions. Elles ne sont d'abord à leur origine que de petits ruisseaux cachés par des bouquets de palmiers de l'espèce appelée *mauritia flexuosa;* mais à mesure que ces ruisseaux s'éloignent de leur source, on les voit se grossir rapidement sans qu'aucun affluent visible ne vienne les alimenter. A quelques lieues des talus qui les produisent, ils deviennent des rivières navigables. Les unes descendent alors vers la mer des Antilles et le golfe de Paria, et les autres vont se rendre dans l'Orénoque et dans l'immense delta qu'il forme à son embouchure. Ce phénomène trouve son explication dans la nature géognostique du sol qui forme le plateau dont nous venons de parler.

A ce grand plateau appelé *Mésa de Guanipa* qui s'élève au centre des *Llanos*, s'adossent plusieurs plateaux dont les espaces intermédiaires sont parcourus par autant de rivières. Leur surface offre en général un sol arénacé que recouvrent les hautes herbes des savanes. Dans la saison de l'hivernage, dit M. Codazzi, les pluies s'infiltrent à travers ce sol sablonneux jusqu'à la couche argileuse qui les arrête. Ainsi concentrée, la masse d'eau se fait jour par les talus latéraux, et filtre de toutes parts le long de leurs bords. Des ruisseaux se forment et suivent la ligne de pente par les espaces resserrés que les plateaux laissent entre eux ; les thalwegs qu'ils parcourent, à la base des talus, leur fournissent sans cesse un nouvel aliment par la filtration continuelle des eaux qui les minent : ce sont autant de sources invisibles qu'ils rencontrent sous leurs pas, une sorte de crue incessante et progressive qui bientôt les convertit en rivières pour les répandre dans différentes directions, selon les obstacles qui déterminent leurs cours.

Les majestueux fleuves de l'Amérique médidionale effacent, par la longueur de leur cours et la largeur de leur lit, tous ceux de l'ancien monde, à l'exception du Nil dont le cours connu est de 1,234 lieues. Le superbe *Amazone* revendique le premier rang.

Ce fleuve, que les Espagnols nomment *Maranon* et les indigènes *Guièna,* ne prend le nom d'Amazone qu'au confluent de deux grandes rivières, le *Tunguragua* et l'*Ucayale,* qui ont leurs sources dans les Andes. La première sort du lac *Lauricocha*, et la seconde des monts *Cailloma,* sous le nom d'Apurimac, qui prend celui d'Ucayale après s'être réuni au *Beni.* Ses principaux affluents sont, sur la rive gauche, l'*Ica,* le *Yupura* et le *Rio-Negro;* sur la rive opposée, le *Yavari*, le *Yutay* et le *Yurna.* L'Ucayale n'a pas moins de 200 lieues de cours; il reçoit la *Mugua* et le *Rios-de-los-*

Capanachuas à droite, et le *Tachica* à gauche. Il traverse des gorges de montagnes d'un difficile accès, des forêts désertes et de vastes solitudes, où sans doute son cours étale des beautés pittoresques.

Depuis San-Joaquin-d'Omaguas, l'Ucayale et le Tunguragua roulent leurs ondes réunies à travers une immense plaine, où, de toutes parts, les rivières tributaires apportent leurs eaux. Le Napo, le Yupura, le Parana, le Cuchivara, le Yutay, le Puruz, seraient partout ailleurs des rivières considérables; ici elles ne sont qu'au troisième et au quatrième rang. Le *Rio-Negro,* qui vient de la Terre-Ferme, et qui mérite le nom de grand fleuve, est englouti dans le vaste courant de l'Amazone.

Jusqu'au confluent du *Rio-Negro* et de l'Amazone, les Portugais appellent cette dernière *Rio des Solimoens,* ou rivière des Poissons; elle ne prend qu'ensuite le nom de rivière des Amazones, auquel plusieurs auteurs, à l'exemple des Espagnols, substituent la dénomination de Marañon ou d'*Orellana;* mais le nom poétique de l'Amazone nous paraît à la fois plus harmonieux et plus exempt de discussion. Il s'entend de soi-même qu'en l'adoptant, nous n'admettons pas la vérité historique de quelques relations exagérées, où la bravoure d'une bande de femmes a servi de texte pour renouveler les recits également exagérés des Grecs sur l'existence d'une nation d'Amazones.

La rivière *Madera* ou des bois est le plus grand de tous les affluents de l'Amazone; elle en est en quelque sorte une branche principale; elle vient d'aussi loin que l'Ucayale, étant formée par le concours de la *Mamore,* dont le principal bras, nommé *Guapihi*, vient de *Cochabamba* et de la rivière des Chiquitos, nommée rivière de *Santa-Madalena,* ou *Guaporé.*

Les grandes rivières de *Topayos* et de *Xingu* viennent du même côté que la Madera; elles sejettent dans l'Amazone; mais quant à la rivière de *Tocantins* ou de *Para*, qui se grossit de l'*Araguay,* on doit regarder son embouchure comme indépendante, quoique réunie à l'Amazone par un bras de communication.

Depuis son confluent avec le Rio-Negro jusqu'à l'Océan, l'Amazone a 315 lieues de cours; depuis la source de Tunguragua, il en a 1,035, y compris ses grandes sinuosités; enfin si l'on faisait commencer le fleuve aux sources les plus éloignées de l'Ucayale, il aurait 1315 lieues.

La largeur de ce fleuve varie d'une demi-lieue à une lieue dans la partie inférieure de son cours; sa profondeur surpasse cent brasses; mais depuis son confluent avec le Xingu, et près de son embouchure, elle devient semblable à une mer; l'œil peut à peine découvrir ses deux rivages à la fois.

La marée s'y fait sentir à une distance de 250 lieues de la mer. *La Condamine* pense que le gonflement est occasionné par la marée de la veille, qui se propage dans la rivière. Près de l'embouchure on voit un combat terrible entre les eaux du fleuve, qui tendent à se décharger, et les flots de l'Océan, qui se pressent pour entrer dans le lit de la rivière. Nous en avons déjà tracé la peinture. [1]

Le second rang appartient, sans contredit, au fleuve que les Espagnols ont nommé *Rio-de-la-Plata,* ou rivière d'argent. Il est formé par le concours de plusieurs grands courants, parmi lesquels la *Parana* est regardée comme le bras principal; aussi les naturels du pays donnent-ils ce nom à tout le fleuve : le nom de la Plata vient des Espagnols. La Parana part des environs de la Villa-del-Carmen, au nord de Rio-de-Janeiro; grossie d'une foule de rivières, elle coule à travers une contrée montagneuse. Ce qu'on appelle la grande cataracte de Parana, non loin de la ville du Guayra, est un long *rapide* où le fleuve, pendant l'espace de 12 lieues, se presse à travers des rochers taillés à pic, et déchirés par des crevasses effroyables. Arrivée dans les grandes plaines, la Parana reçoit du nord le *Paraguay,* rivière très-considérable, qui prend sa source sur le plateau dit *Campos-Parexis,* et qui, dans la saison pluvieuse, forme, par ses débordements, le grand lac de *Xarayes,* lequel par conséquent n'a qu'une existence temporaire. Le Paraguay, avant de se jeter dans la Parana, reçoit le *Pilcomayo,* grande rivière qui vient des environs de Potosi, et qui sert à la navigation intérieure et au transport des minerais. La rivière de la Plata reçoit encore le *Vermejo* et le *Salado* du côté des Andes, et l'*Uraguay* du côté du Brésil. Son cours majestueux égale en largeur celui de l'Amazone; son immense embouchure pourrait même être considérée comme un golfe, puisqu'elle approche de la Manche en largeur.

On compte pour le troisième grand fleuve de l'Amérique méridionale, l'*Orinoco* ou l'*Orénoque*; mais il est loin d'égaler les deux autres, soit par la longueur, soit par la largeur de son cours. Suivant la *Cruz d'Olmedilla,* il prend sa source dans le petit lac d'Ypava, latitude nord 5 degrés 5 minutes; de là, par un détour en forme de spirale, il entre dans le lac *Parima,* dont l'existence a été reconnue par don *Solano,* gouverneur de Caracas, mais qui peut-être doit son origine à des débordements plus ou moins temporaires. Si le pays était en plaine, nous comparerions la lac de Parima à celui de Xarayes; mais comme c'est au moins un pays de collines,

[1] Volume Ier, p. 586.

nous pensons que ce fameux lac ressemble à la grande inondation presque permanente que forme la rivière Rouge dans les États-Unis.

Le lac Amven est l'origine du lac Parima ou Parime, et de la prétendue *mer Blanche* de quelques anciens voyageurs. Aux mois de décembre et de janvier, lorsque M. Schomburgh le visita, il avait à peine une lieue de long et était à demi couvert de joncs. La rivière du Pirara sort du lac à l'ouest-nord-ouest du village indien de Pirara et tombe dans le Maou. Ce dernier naît au nord de l'arête de Pacarina, qui, dans la partie orientale, n'a que 500 mètres d'élévation. Ses sources se trouvent dans un plateau où la rivière forme une belle cataracte appelée *Corona*. Dans le mois d'avril les savanes sont inondées, et offrent le phénomène particulier que les eaux dérivées de deux systèmes différents de rivières se mêlent ensemble. La grande étendue qu'occupe cette inondation temporaire peut avoir donné lieu à la fable du lac Parina. « Pendant le temps des pluies, ajoute M. Schomburgh, une communication par eau pourrait être établie dans l'intérieur « des terres de l'Essequibo au Rio-Branco et au grand Para. Quelques « groupes d'arbres, placés sur des collines de sable, s'élèvent comme des « *oasis* dans les savanes, et paraissent à l'époque des inondations des îlots « épars dans un lac : ce sont là, sans doute, ces *îles Ipomucena* de don « Antonio Santos. »

Après être sorti du lac d'Ypava par deux débouchés, à ce qu'on prétend, l'Orénoque reçoit le *Guyavari* et plusieurs autres rivières, et entre dans l'Océan à travers un large delta, après un cours de 270 ou tout au plus de 300 lieues. A son embouchure il paraît néanmoins comme un lac sans bords, et ses eaux douces couvrent au loin l'Océan. Ses ondes verdâtres, ses vagues d'un blanc de lait au-dessus des écueils, contrastent avec le bleu foncé de la mer, qui les coupe par une ligne bien tranchée.

Le courant formé par l'Orinoco ou l'Orenoco, entre le continent de l'Amérique du sud et l'île de la Trinité, est d'une telle force que les navires favorisés par un vent frais de l'ouest, peuvent à peine le refouler. Cet endroit, solitaire et redouté, s'appelle le *golfe Triste*. L'entrée en est formée par la *Bouche du Dragon*. C'est là que, du milieu des flots furieux, s'élèvent d'énormes rochers isolés, « restes, dit M. de Humboldt, dans ses « *Tableaux de la Nature*, de la digue antique renversée par le courant, « qui joignit jadis l'île de la Trinité à la côte de Paria. » Ce fut à l'aspect de ces lieux que Colomb fut convaincu, pour la première fois de l'existence du continent de l'Amérique. « Une quantité si prodigieuse d'eau douce, » ainsi raisonnait cet excellent observateur de la nature, « n'a pu être ras-

« semblée que par un fleuve d'un cours très prolongé. La terre qui donne « cette eau doit être un continent, et non pas une île. » Mais ignorant la ressemblance de physionomie qu'ont entre elles toutes les productions du climat des palmes, Colomb pensa que le nouveau continent était la prolongation de la côte orientale de l'Asie. La douce fraîcheur de l'air du soir, la pureté éthérée du firmament, les émanations balsamiques des fleurs que la brise de terre lui apportait, tout lui fit conjecturer qu'il ne devait pas être éloigné du jardin d'Éden, ce séjour sacré des premiers humains. L'Orinoco lui parut un des quatre fleuves qui, selon les traditions respectables du monde primitif, sortaient du paradis terrestre pour arroser et partager la terre nouvellement décorée de plantes [1].

L'Orinoco a plusieurs cataractes, parmi lesquelles M. de Humboldt a distingué celles de *Maypures* et d'*Astures*. L'une et l'autre sont de peu d'élévation, et doivent leur naissance à un archipel d'îlots et de rochers. Ces rapides ou *raudal's,* comme les Espagnols les appellent, présentent des aspects très-pittoresques. « Lorsque du village de Maypures on des- « cend au bord du fleuve, en franchissant le rocher de Manimi, on jouit « d'un aspect tout à fait merveilleux. Les yeux mesurent soudainement « une nappe écumeuse d'un mille d'étendue. Des masses de rochers d'un « noir de fer sortent de son sein comme de hautes tours; chaque îlot, « chaque roche se pare d'arbres vigoureux et pressés en groupe; au-dessus « de l'eau est sans cesse suspendue une fumée épaisse; à travers ce « brouillard vaporeux où se résout l'écume, s'élance la cime des hauts « palmiers. Dès que le rayon brûlant du soleil du soir vient se briser dans « le nuage humide, les phénomènes de l'optique présentent un véritable « enchantement. Les arcs colorés disparaissent et renaissent tour à tour; « et, jouet léger de l'air, leur image se balance sans cesse. Autour des « rocs pelés, les eaux murmurantes ont, dans les longues saisons des « pluies, entassé des îles de terre végétale. Parées de *drosera,* de *mimosa,* « au feuillage d'un blanc argenté, et d'une multitude de plantes, elles « forment des lits de fleurs au milieu des roches nues. »

Les communications qui existent entre l'Orinoco et l'Amazone sont un des phénomènes les plus remarquables de la géographie physique. Les Portugais annoncèrent ce fait il y a plus d'un demi-siècle, mais les géographes à système se liguèrent pour prouver que de telles conjonctions des

[1] *Herrera* : Historia de las Indias occidentales. Dec. 1, lib. III, c. XII, col. 1601. — *Jean-Baptista Munos* : Histoire du Nouveau-Monde, s. p. 376.

fleuves étaient impossibles. Aujourd'hui l'on n'a plus besoin ni d'analogies ni de raisonnements critiques. M. de Humboldt a navigué sur ces rivières, il a examiné cette singulière disposition du terrain. Il est certain que l'Orinoco et le Rio-Negro errent sur un plateau qui, dans cette partie, n'a aucune pente décidée; aucune chaîne de montagne ne sépare leurs bassins; une vallée se présente, leurs eaux s'y écoulent et s'y réunissent: voilà le fameux bras de Casiquiare, au moyen duquel MM. de Humboldt et Bonpland ont passé du Rio-Negro dans l'Orénoque. Il existe, d'ailleurs, encore plusieurs autres communications entre le Rio-Negro et divers affluents de l'Amazone.

Quoique médiocrement large, l'Amérique méridionale renferme plusieurs rivières et fleuves sans écoulement. Tel est, sur un plateau formé par les Cordillères, le *lac Titicaca,* qui se décharge, à la vérité, dans le lac dit *das Aullagas;* mais ni l'un ni l'autre de ces lacs ne s'écoule dans la mer. Dans le Tucuman et au sud-ouest de Buénos-Ayres, une immense plaine tout à fait horizontale est sillonnée par des cours d'eau et des chaînes de petits lacs qui se perdent dans les sables ou dans les lagunes.

Tels sont les grands détails de l'hydrographie de l'Amérique méridionale, naguère soumise à l'Espagne. Passons à la description de la chaîne des Andes, tout entière comprise dans la partie espagnole.

Les *Andes,* qui tirent leur nom du mot péruvien *anti,* signifiant *cuivre,* et donné primitivement à une chaîne voisine de Cuzco, forment comme un long rempart dirigé du nord au sud, et couronné de chaînes de montagnes, tantôt placées dans le sens de la grande chaîne, tantôt dans une direction transversale ou oblique, renfermant des vallées ou s'étendant en plateaux.

Cette terre haute suit les côtes de l'océan Pacifique à travers le Chili et le Pérou; rarement elle s'en éloigne de plus de 10 à 12 lieues. Étroite vers l'extrémité méridionale, elle s'élargit tout à coup au nord du Chili. Près de Potosi et du lac Titicaca, elle a sa plus grande largeur, qui est de 60 lieues. Près Quito, sous l'équateur, se trouvent les plus hauts sommets de cette chaîne, qui sont au nombre des montagnes les plus élevées qu'on ait encore mesurées sur le globe terrestre. A Popayan, la grande digue ou terre haute se termine et se divise en plusieurs chaînes; deux en sont les plus remarquables: l'une extrêmement basse, court vers l'isthme dont elle forme le dos; l'autre s'approche de la mer des Caraïbes; elle en suit les côtes, et paraît même, par un chemin sous-marin, se continuer jusque dans l'île de la Trinité.

Considérons les diverses parties de ce vaste système. Dans l'impossibilité

de tracer une description méthodique complète, nous voyagerons avec A. de Humboldt, La Condamine, Bouguer et Helm.

La chaîne qui borde les côtes septentrionales de la Terre-Ferme a, généralement parlant, 1,200 à 1,500 mètres au-dessus de la mer; les plaines qui s'étendent à la base sont élevées de 200 à 500 mètres; mais il y a des sommets isolés qui s'élancent à une hauteur très-grande; la *Sierra-Nevada-de-Merida* atteint 4,580 mètres, et le *Silla-de-Caracas* 4,515 mètres. Ces cimes sont couvertes de neiges éternelles; il en sort souvent des torrents de matières bouillantes; les tremblements de terre n'y sont pas rares. La chaîne est plus escarpée au nord qu'au midi; il y a dans la Silla-de-Caracas un précipice effroyable de plus de 2,534 mètres. La substance des rochers de cette chaîne est de *gneiss* et de *schiste micacé* (comme dans les branches inférieures des Andes); ces substances sont quelquefois en lits d'environ 1 mètre d'épaisseur, et renferment de grands cristaux de feldspath; le schiste micacé présente souvent des grenats rouges et des disthènes; dans le gneiss de la montagne d'Avila, on trouve des grenats verts; on y rencontre aussi des nœuds de granit. Au sud, la chaîne est accompagnée par des montagnes calcaires, qui s'élèvent quelquefois à un plus haut niveau que les montagnes primitives, et qui renferment quelques rochers de serpentine veinée et de stéatite bleuâtre. On peut donner à ce système de montagnes le nom de *chaîne de Caracas*.

La chaîne granitique qui se dirige à travers l'isthme de Panama, mais qui en mérite à peine le nom, n'a que 100 à 300 mètres d'élévation, et semble même être tout à fait interrompue entre les sources du Rio-Atrato et du Rio-San-Juan.

Dans la Colombie, depuis les 2° 30′ jusqu'au 5° 15′ de latitude boréale, la Cordillère des Andes est divisée en trois chaînes parallèles, dont les deux latérales seulement, à de très-grandes hauteurs, sont couvertes de grès et d'autres formations secondaires. La *chaîne orientale* sépare la vallée de la rivière de la Magdalena des plaines de Rio-Meta. Ses plus hautes cimes sont le *Paramo* de la *Summa-Paz,* celui de *Cingaza,* et les *Cerro's* de *San-Fernando* et de *Tuquillo.* Aucune d'elles ne s'élève jusqu'à la région des neiges éternelles. Leur hauteur moyenne est de 4,000 mètres, par conséquent de 560 mètres plus grande que la montagne la plus élevée des Pyrénées. La *chaîne centrale* partage les eaux entre le bassin de la rivière de la Magdalena et celui du Rio-Cauca; elle atteint souvent la limite des neiges perpétuelles; elle la dépasse de beaucoup dans les cimes colossales du *Guanacas,* du *Buragan* et du *Quindiu,* qui sont toutes élevées de 4,900 à

5,500 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Au lever et au coucher du soleil, cette chaîne centrale présente un spectacle magnifique aux habitants de Santa-Fè, et elle rappelle, avec des dimensions plus imposantes, la vue des Alpes de la Suisse. La *chaîne occidentale* des Andes sépare la vallée de Cauca de la province de Choco et des côtes de la mer du Sud. Son élévation est à peine de 1,500 mètres.

Ces trois chaînes de montagnes se confondent de nouveau vers le nord, sous le parallèle de Menzo et d'Antioquia, par les 6e et 7e degrés de latitude boréale. Elles forment aussi un seul groupe, une seule masse au sud de Popayan, dans la province de Pasto. Il faut bien distinguer ces ramifications d'avec la division des Cordillères, observée par Bouguer et La Condamine, dans le royaume de Quito, depuis l'équateur jusqu'au 2e degré de latitude australe. Cette division n'est formée que par des plateaux qui séparent des montagnes placées sur le dos même des Andes; le fond de ces plateaux est encore à 2,750 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Les trois chaînes dont nous venons de parler sont, au contraire, séparées par de grandes et profondes vallées, bassins des grandes rivières, dont le fond est encore moins élevé au-dessus du niveau de l'Océan, que le lit du Rhône ne l'est dans la vallée de Sion.

Les passages par lesquels on traverse ces chaînes, méritent notre attention. MM. Bouguer et de Humboldt nous en donnent une idée. La ville de Santa-Fé de Bogota, capitale de l'ancien royaume de la Nouvelle-Grenade, est située à l'ouest du *Paramo de Chingaza,* sur un plateau qui a 2,645 mètres de hauteur absolue, et qui se prolonge sur le dos de la *Cordillère orientale.* Pour parvenir de cette ville à Popayan et aux rives du Cauca, il faut descendre la *chaîne orientale,* traverser la vallée de la Magdalena, et passer la *chaîne centrale.* Le passage le plus fréquenté est celui du *Paramo de Guanacas,* décrit par Bouguer, lors de son retour de Quito à Carthagène des Indes. M. de Humboldt a préféré le passage de la *montagne de Quindiu* ou *Quindio,* entre les villes d'Ibagua et de Cartago. C'est le plus pénible que présente la Cordillère des Andes. On s'enfonce dans une forêt épaisse, que, dans la plus belle saison, on ne traverse qu'en dix ou douze jours, et où l'on ne trouve aucune cabane, aucun moyen de subsistance. Le sentier par lequel on passe la Cordillère, le plus souvent réduit à la largeur de moins d'un mètre, ressemble en grande partie à une galerie creusée à ciel ouvert. Dans cette partie des Andes, comme presque partout ailleurs, le roc est couvert d'une croûte épaisse d'argile. Les filets d'eau qui descendent de la montagne y ont creusé des ravins. On marche en émissant

dans ces crevasses, qui sont remplies de boue, et dont l'obscurité est augmentée par la végétation épaisse qui en couvre l'ouverture.

Les *Quebrada's* sont tracées sur une échelle bien plus grande ; ce sont d'immenses fentes qui, partageant la masse des Andes, produisent une solution de continuité dans la chaîne qu'elles traversent. Des montagnes comme le Puy-de-Dôme seraient absorbées dans la profondeur de ces ravins qui isolent les diverses régions des Andes, comme autant de presqu'îles au sein d'un océan aérien. C'est dans les *Quebrada's* que l'œil du voyageur épouvanté saisit le mieux la Cordillère. C'est à travers ces portes naturelles que les grandes rivières descendent vers l'Océan.

En avançant de Popayan vers le sud, on voit, sur le plateau aride de la province de *los Pastos,* les trois chaînons des Andes se confondre dans un même groupe, qui se prolonge bien au delà de l'équateur. Ce groupe, dans l'ancien royaume de Quito, offre un aspect particulier depuis la rivière de Chota, qui serpente dans des montagnes de roche basaltique, jusqu'au *Paramo de l'Ossuay,* sur lequel on observe de mémorables restes de l'architecture péruvienne. Les sommets les plus élevés sont rangés en deux files, qui forment comme une double crête de la Cordillère : ces cimes colossales et couvertes de glaces éternelles ont servi de signaux dans les opérations des académiciens français, lors de la mesure du degré équatorial. Leur disposition symétrique sur deux lignes dirigées du nord au sud les a fait considérer par Bouguer comme deux chaînons de montagnes séparées par une vallée longitudinale. Mais ce que cet astronome célèbre nomme le fond d'une vallée est le dos même des Andes ; c'est un plateau dont la hauteur absolue est de 2,700 à 2,900 mètres. Il ne faut pas confondre une double crête avec une véritable ramification des Cordillères. C'est sur ces plateaux que se trouve concentrée la population de ce pays merveilleux ; c'est là que sont placées des villes qui comptent 30 à 50,000 habitants. « Lorsqu'on a vécu pendant quelques mois sur ce plateau élevé, où « le baromètre se soutient à $0^{m},54$, ou à 20 pouces de hauteur, on « éprouve, dit M. de Humboldt, irrésistiblement une illusion extraordi- « naire : on oublie peu à peu que tout ce qui environne l'observateur, ces « villages annonçant l'industrie d'un peuple montagnard, ces pâturages « couverts à la fois de troupeaux de lamas et des brebis d'Europe, ces « vergers bordés de haies vives de duranta et de barnadesia, ces champs « labourés avec soin, et promettant de riches moissons de céréales, se « trouvent comme suspendus dans les hautes régions de l'atmosphère ; on « se rappelle à peine que le sol que l'on habite est plus élevé au-dessus

« des côtes voisines de l'océan Pacifique, que ne l'est le sommet du Cani-
« gou au-dessus de la Méditerranée. »

En regardant le dos des Cordillères comme une vaste plaine bornée par des rideaux de montagnes éloignées, on s'accoutume à considérer les inégalités de leur crête comme autant de cimes isolées. Le Pichincha, le Cayambé, le Cotopaxi; tous ces pics volcaniques que l'on désigne par des noms particuliers, quoiqu'à plus de la moitié de leur hauteur totale, ils ne constituent qu'une seule masse, paraissent aux yeux de l'habitant de Quito autant de montagnes distinctes qui s'élèvent au milieu d'une plaine dénuée de forêts. Cette illusion est d'autant plus complète que les dentelures de la double crête des Cordillères vont jusqu'au niveau des hautes plaines habitées : aussi les Andes ne présentent-elles l'aspect d'une chaîne que lorsqu'on les voit de loin, soit des côtes du Grand-Océan, soit des savanes qui s'étendent jusqu'au pied de leur pente orientale.

Les Andes de Quito forment la partie la plus élevée de tout le système, particulièrement entre l'équateur et le 1er degré 45 minutes de latitude australe. Ce n'est que dans ce petit espace du globe que l'on a mesuré exactement des montagnes qui surpassent la hauteur de 6,000 mètres. Aussi n'y en a-t-il que trois cimes : le Chimborazo, qui excéderait la hauteur de l'Etna placé sur le sommet du Canigou, ou celle du Saint-Gothard placé sur la cime du pic Ténériffe; le Cayambé et l'Antisana. Les traditions des Indiens de Lican nous apprennent avec quelque certitude que la montagne de l'Autel, appelée par les indigènes Capa-Urcu, était jadis plus élevée que le Chimborazo, mais qu'après une éruption continuelle de huit ans, ce volcan s'affaissa : aussi son sommet ne présente-t-il plus, dans ses pics inclinés, que les traces de la destruction.

La structure géologique de cette partie des Andes ne diffère pas essentiellement de celle des grandes chaînes de l'Europe. Le granit constitue la base sur laquelle reposent les formations moins anciennes; il est à découvert au pied des Andes, sur les bords de l'océan Pacifique, comme sur les bords de l'océan Atlantique, près des bouches de l'Orénoque. Tantôt en masse, tantôt en bancs régulièrement inclinés et parallèles, enchassant des masses rondes où le mica domine seul, le granit du Pérou ressemble à celui des Hautes-Alpes et de Madagascar. Sur cette roche, et quelquefois alternativement avec elle, se trouve le *gneiss* ou granit feuilleté. Il fait passage au schiste micacé, et celui-ci au schiste primitif. La roche calcaire grenue, le trapp primitif et le schiste chloritique forment des couches subordonnées dans le gneiss et le schiste micacé; ce dernier, extrêmement répandu dans

les Andes, renferme souvent des couches de graphite, et sert de base à des formations de serpentine qui alternent quelquefois avec la siénite. La crête des Andes est partout couverte de porphyres, de basaltes, de phonolithes et de roches vertes ; divisées en colonnes, toutes ces roches présentent de loin l'aspect d'une immense suite de tours écroulées. L'épaisseur et l'étendue des roches schisteuses et porphyriques est le seul grand phénomène par lequel les Andes diffèrent des montagnes de l'Europe : les porphyres du Chimborazo ont 3,700 mètres d'épaisseur, sans mélange d'aucune autre roche ; le quartz pur, à l'ouest de Caxamarca, 2,900, et le grès des environs de Cuenca, 1,590. Ces roches forment toute l'élévation centrale des Andes, tandis qu'en Europe le granit ou l'ancien calcaire constitue la cime des chaînes. Les volcans se sont fait jour à travers ces bancs immenses, et en ont couvert les flancs de pierres obsidiennes et d'amygdaloïdes poreuses. Les volcans les plus bas jettent quelquefois des laves, mais ceux de la Cordillère proprement dite ne lancent que de l'eau, des roches scorifiées, et surtout l'argile mêlée de soufre et de carbone [1].

En pénétrant dans le Pérou, nous voyons les chaînes des Andes se multiplier, s'étendre en largeur, et en même temps perdre leur élévation. Le Chimborazo, comme le Mont Blanc, forme l'extrémité d'un groupe colossal. Depuis le Chimborazo jusqu'à 120 lieues au sud, aucune cime suivant M. de Humboldt, n'entre dans la neige perpétuelle. La crête des Andes n'a que 3,100 à 3,500 mètres d'élévation. Depuis le 8e degré de latitude australe, les cimes neigées deviennent plus fréquentes, surtout vers Cuzco et la Paz, où s'élancent les pics d'*Illimani* et de *Cururana*.

Depuis le voyage de M. de Humboldt, on considérait le Chimborazo comme le sommet le plus élevé de toute l'Amérique : sa hauteur est de 6,530 mètres ; mais un voyageur anglais, M. Pentland, a reconnu que le point culminant des Andes est le *Nevado de Sorata*, situé dans la Cordillère orientale, vers le 15e degré 50 minutes de latitude méridionale : il a 7,696 mètres de hauteur.

Partout, dans cette région, les Andes proprement dites sont bordées à l'orient par plusieurs chaînes inférieures. Les missionnaires qui ont parcouru les montagnes de Chachapoya, celles qui bordent la *Pampa-del-Sacramento*, celles qui forment la *Sierra-de-San-Carlos* ou le *Grand-Pajonal*, et les *Andes de Cuzco*, nous les présentent comme couvertes de grands arbres et de prairies verdoyantes ; par conséquent comme considérablement inférieures à la Cordillère proprement dite. A l'égard de celle-

[1] *A. de Humboldt :* Tableau des régions équatoriales, p. 122-130.

ci, M. Helm, directeur des mines d'Espagne, a donné quelques notions sur la partie la plus centrale, où l'on aperçoit encore très-visiblement ce partage en deux crêtes parallèles que Bouguer avait observé plus au nord. Selon lui, les flancs orientaux des Andes présentent quelquefois du granit rouge et vert, et du gneiss, entre autres, vers Cordova et Tucuman; mais la grande chaîne consiste principalement en schiste argileux, ou en différentes espèces d'ardoise épaisse, bleuâtre, d'un rouge obscur, grise ou jaunâtre; on y trouve aussi, de temps en temps, des lits de pierre à chaux et de larges masses de grès ferrugineux. Une belle masse de porphyre couronne la montagne de Potosi. Depuis cette ville jusqu'à Lima, le schiste argileux dominait aux yeux de cet observateur; le granit y paraissait quelquefois en longues couches ou en forme de boules; souvent la base du schiste argileux était couverte de lits de marne, de gypse, de pierre à chaux, de sable, de fragments de porphyre, et même de sel gemme.

Les observations accidentelles de M. Helm ne fournissent pas un coup d'œil géologique complet, mais elles coincident avec le tableau que nous avons tracé, d'après M. de Humboldt, des Andes de Quito.

Les Andes du Chili ne paraissent pas le céder en hauteur à celles du Pérou; mais leur nature est moins connue. Les volcans y semblent encore plus fréquents. Les chaînes latérales continuent, mais la Cordillère paraît n'offrir qu'une seule crête. Plus au sud, dans le nouveau Chili, la Cordillère se rapproche si fort de l'Océan, que les îlots escarpés de l'archipel des Huayatecas peuvent être regardés comme un fragment détaché de la chaîne des Andes. Ce sont autant de Chimborazo et de Cotopaxi, mais noyés aux deux tiers dans les abîmes de l'Océan. Sur le continent, le cône neigé de Cuptana s'y élève environ à 2,900 mètres; mais plus au sud, vers le cap Pilar, les montagnes granitiques s'abaissent jusqu'à 400 mètres, et même jusqu'à de moindres hauteurs.

Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, les Andes du Chili sont composées en grande partie de roches granitiques. Sur le revers oriental, on observe de vastes dépôts de terrains diluvien et alluvien. Sur les granits et les gnéis reposent des calcaires, parmi lesquels on voit des marbres de différentes couleurs; des dépôts salifères, des porphyres et des basaltes se font remarquer dans plusieurs localités. Ces montagnes étaient autrefois extrêmement riches en métaux précieux; au commencement de ce siècle, M. de Humboldt évaluait leurs produits à 2,800 kilogrammes d'or et à 6,800 d'argent. On y trouve des dépôts diluviens aurifères dont l'exploitation se fait par le lavage. L'argent est fréquemment en veines dans le schiste; le

cuivre est le métal le plus abondant; on en a trouvé des masses métalliques de 50 à 100 quintaux. Mais on peut dire qu'en général tous ces métaux sont mal exploités.

D'après les recits des navigateurs, on est tenté de regarder la plupart des extrémités méridionales des Andes, sur le détroit de Magellan, comme des masses de basalte qui s'élèvent en colonnes.

Les richesses métalliques de la chaîne des Andes paraissent surpasser celles de la Cordillère mexicaine; mais placées à une élévation plus grande dans la région des neiges, loin des forêts et des terrains cultivés, les mines jusqu'ici découvertes ne sont pas d'un aussi grand produit. Toutefois cette observation, importante pour la politique, n'est rien moins que concluante sous le rapport de la géographie physique; car, en supposant même que, dans les Andes, on ne découvre point de mines à un plus bas niveau, elles pourraient néanmoins y exister, et n'être dérobées à la vue et à l'approche que par quelques formations de roches superposées au schiste métallifère en plus grande masse qu'au Mexique.

Les Andes, peu abondantes en roches calcaires, offrent très-peu de pétrifications; les belemnites et les ammonites, si communes en Europe, semblent inconnues. Dans la chaîne des côtes de Caracas, M. de Humboldt trouva une grande quantité de coquillages pétrifiés qui ressemblaient à ceux de la mer voisine. Dans la plaine de l'Orinoco l'on trouve des arbres pétrifiés et convertis en brèche très-dure.

Il existe aussi des coquillages pétrifiés à Micuipampa et à Huancavelica, à 4,000 et 4,400 mètres d'élévation. D'autres monuments d'un ancien monde se montrent à un niveau inférieur. Près de Santa-Fé se trouve, dans le Campo-de-Giguante, à 2,670 mètres de hauteur, une immensité d'os fossiles de grands pachydermes, tels que des éléphants et des mastodontes. On en a aussi découvert au sud de Quito et dans le Chili, de manière qu'on peut prouver l'existence et la destruction de ces animaux gigantesques depuis l'Ohio jusqu'aux Patagons.

La température, déterminée autant par le niveau que par la latitude, offre ici des contrastes semblables à ceux que nous avons observés dans le Mexique. La limite inférieure des neiges perpétuelles, sous l'équateur, est de 4,794 mètres d'élévation; invariable et tranchée, cette limite frappe l'œil le moins attentif. Les autres divisions climatériques se confondent davantage. Cependant elles peuvent être définies d'une manière plus précise qu'elles ne l'ont été jusqu'ici.

Les trois zones de température qui naissent en Amérique de l'énorme

différence de niveau entre les divers sols, ne sauraient nullement être comparées aux zones qui résultent d'une différence de latitude. L'agréable, la salutaire variété des saisons manque aux régions qu'on distingue ici sous les dénominations de *froide*, de *tempérée* et de *chaude*. Dans la zone froide, ce n'est pas l'intensité, mais la continuité du froid, l'absence de toute chaleur un peu vive, la constante humidité d'un air brumeux qui arrêtent la croissance des grands végétaux, et qui, chez l'homme, perpétuent les maladies nées de la transpiration interceptée et de l'épaississement des humeurs. La zone chaude n'éprouve pas des ardeurs excessives; mais c'est ici la perpétuité de la chaleur qui, jointe aux exhalaisons d'un sol marécageux, aux miasmes d'un immense amas de pourriture végétale, et aux effets d'une extrême humidité, fait naître des fièvres plus ou moins pernicieuses et répand, dans tout le règne animal et végétal, l'agitation d'une vie surabondante et désordonnée. La zone tempérée, en offrant une chaleur modérée et constante comme celle d'une serre chaude, exclut de ses limites et les animaux et les végétaux qui aiment les extrêmes, soit du froid, soit du chaud; elle nourrit ses plantes particulières, qui ne peuvent ni s'élever au-dessus de ses bornes, ni descendre au-dessous. Sa température, qui ne saurait pas endurcir la constitution de ses habitants constants, agit comme le printemps sur les maladies de la région chaude, et comme l'été sur celles de la région froide: aussi un simple voyage au sommet des Andes jusqu'au niveau de la mer ou dans le sens inverse, est une véritable cure médicale, qui suffit pour opérer les changements les plus étonnants dans le corps humain. Mais l'habitation constante dans l'une ou l'autre de ces zones doit énerver les sens et l'âme par l'effet d'une tranquillité monotone. L'été, le printemps et l'hiver sont ici assis sur trois trônes distincts qu'ils ne quittent jamais, et qui restent constamment environnés des attributs de leur puissance. [1]

La végétation offre un plus grand nombre d'échelles, dont il convient de marquer les principales. Depuis les bords de l'Océan jusqu'à la hauteur de 1,000 mètres, végètent les magnifiques palmiers, les *musa*, les *heliconia*, les *theophrasta*, les liliacées les plus odoriférantes, le baume de Tolu, le quinquina de Carony. Le jasmin à large fleur, et le datura en arbre, exhalent le soir leurs doux parfums à l'entour de Lima, et, tressés dans les cheveux des dames, reçoivent un nouveau charme, en relevant leurs attraits. Sur les bords arides de l'Océan, à l'ombre des cocotiers,

[1] *Lefebvre* : Traité de la fièvre jaune.— *A. de Humboldt* : Tableau des régions équatoriales.

se nourrissent les mangliers, les cactus, et diverses plantes salines, entre autres, le *sesuvium portulacastrum.* Un seul palmier, le *ceroxylon andicola,* fait divorce avec le reste de la famille, et habite les hauteurs de la Cordillère, depuis 1,700 jusqu'à 2,800 mètres d'élévation.

Au-dessus de la région des palmiers, commence celle des fougères arborescentes et du *chinchona* ou quinquina. Les premières cessent à 1,550 mètres, tandis que les secondes ne s'arrêtent qu'à 2,850. La substance fébrifuge qui rend si précieuse l'écorce de quinquina se rencontre dans plusieurs arbres d'espèce différente, et dont quelques-uns végètent à un niveau très-bas, même sur les bords de la mer; mais le vrai *chinchona* ne croissant pas au-dessous de 700 mètres, n'a pu dépasser l'isthme de Panama. Dans la région tempérée des chinchona croissent quelques liliacées; par exemple, le *cypura* et le *sisyrinchium,* les *melastoma* à grandes fleurs violettes, des *passiflores* en arbres, hautes comme nos chênes du Nord; le *thibaudia,* le *fuschia,* et des *alstrœmeria* d'une rare beauté. C'est-là que s'élèvent majestueusement les *macrocnemum*, les *lysianthus* et les diverses *cucullaires.* Le sol y est couvert, dans les endroits humides, de mousses toujours vertes, qui forment quelquefois des pelouses aussi éclatantes que celles de la Skandinavie ou de l'Angleterre. Les ravins cachent le *gunnera,* le *dorstenia,* des *oxalis,* et une multitude d'*arum* inconnus. Vers les 1,740 mètres d'élévation se trouvent le *porlieria,* qui marque l'état hygrométrique de l'air; les *citrosma* à feuilles et fruits odoriférants, et de nombreuses espèces de *symplocos.* Au delà de 2,200 mètres, la fraîcheur de l'air rend les *mimoses* moins sensibles, et leurs feuilles irritables ne se ferment plus au contact. Depuis la hauteur de 2,600, et surtout de 3,000 mètres, les *acæna,* le *dichondra,* les *hydrocotyles,* le *nerteria* et l'*alchemilla,* forment un véritable gazon très-épais et très-verdoyant. Le *mutisia* y grimpe sur les arbres les plus élevés. Les chênes ne commencent dans les régions équatoriales qu'au dessus de 1,700 mètres d'élévation. Ces arbres seuls présentent quelquefois, sous l'équateur, le tableau du réveil de la nature au printemps: ils perdent toutes leurs feuilles, et on les voit alors en pousser d'autres, dont la jeune verdure se mêle à celle des *epidendrum* qui croissent sur leurs branches. Dans la région équatoriale, les grands arbres, ceux dont le tronc excède 20 à 30 mètres, ne s'élèvent pas au delà du niveau de 2,700 mètres. Depuis le niveau de la ville de Quito, les arbres sont moins grands, et leur élévation n'est pas comparable à celle que les mêmes espèces atteignent dans les climats les plus tempérés. A 3,500 mètres de hauteur cesse presque toute végétation

en arbres, mais à cette élévation les arbustes deviennent d'autant plus communs. C'est la région des *berberis*, des *duranta* et des *barnadesia*. Ces plantes caractérisent la végétation des plateaux de Pasto et de Quito, comme celle de Santa-Fé est caractérisée par les *polymnia* et les *datura* en arbres. Le sol y est couvert d'une multitude de calcéolaires, d nt la corolle à couleur dorée émaille agréablement la verdure des pelouses. Plus haut, sur le sommet de la Cordillère, depuis 2,840 à 3,400 mètres d'élévation, se trouve la région des *wintera* et des *escallonia*. Le climat froid, mais constamment humide, de ces hauteurs que les indigènes nomment *Paramos*, produit des arbrisseaux dont le tronc, court et carbonisé, se divise en une infinité de branches couvertes de feuilles coriaces et d'une verdure luisante. Quelques arbres de quinquina orangé, des *embothrium* et des *melastoma* à fleurs violettes et presque pourprées, s'élèvent à ces hauteurs. L'*alstonia*, dont la feuille séchée est un thé salutaire, la *wintera* grenadienne et l'*escallonia tubar*, qui étend ses branches en forme de parasol, y forment des groupes épars.

Une large zone de 2,040 à 4,150 mètres nous présente la région des plantes alpines : c'est celle des *stæhelina*, des gentianes et de l'*espeletia frailexon*, dont les feuilles velues servent souvent d'abri aux malheureux Indiens que la nuit surprend dans ces régions. La pelouse y est ornée du *lobelia* nain, du *sida* de Pichincha, de la renoncule de Gusman, de la gentiane de Quito et de beaucoup d'autres espèces nouvelles. A la hauteur de 4,150 mètres, les plantes alpines font place aux graminées, dont la région s'étend 5 à 800 mètres plus haut. Les *jarava*, les *stipa*, une multitude de nouvelles espèces de *panicum*, d'*agrostis*, d'*avena* et de *dactylis*, y couvrent le sol. Il présente de loin un tapis doré, que les habitants du pays nomment *Pajonal*. La neige tombe de temps en temps sur cette région des graminées. C'est à 4,600 mètres que disparaissent entièrement les plantes phanérogames. Depuis cette limite jusqu'à la neige perpétuelle, les plantes lichéneuses seules couvrent des rochers ; quelques-unes paraissent même se cacher sous des glaces éternelles.

Les plantes cultivées ont des zones moins étroites et moins rigoureusement limitées. Dans la région des palmiers, les indigènes cultivent le bananier, le jatropha, le maïs et le cacaoyer. Les Européens y ont introduit la culture du sucre et de l'indigo. Dès qu'on passe le niveau de 1,000 mètres, toutes ces plantes deviennent rares, et ne prospèrent que dans des localités particulières ; c'est ainsi que le sucre réussit même à 2,450 mètres, Le café et le coton s'étendent à travers l'une et l'autre région. La culture

du blé commence à 1,000 mètres, mais elle n'est assurée qu'à 500 mètres plus haut. Le froment croît le plus vigoureusement depuis 1,600 jusqu'à 2,000 mètres d'élévation. Il y produit, année commune, plus de 25 à 30 graines pour une. Au-dessus de 1,800 mètres, le bananier donne difficilement des fruits mûrs; mais la plante se traîne languissante encore à 800 mètres plus haut. La région comprise entre les 1,600 et 1,900 mètres est aussi celle dans laquelle abonde le *cocca* ou l'*erythroxylum peruvianum* dont quelques feuilles, mêlées à de la chaux caustique, nourrissent l'Indien peruvien dans ses courses les plus longues dans la Cordillère. C'est de 2,000 à 3,000 que règne principalement la culture de divers blés de l'Europe et du *chenopodium quinoa*, culture favorisée par les grands plateaux que présente la Cordillère des Andes, et dont le sol uni et facile à labourer ressemble à des fonds d'anciens lacs. A 3,200 ou 3,400 mètres de hauteur les gelées et la grêle font souvent manquer les récoltes du blé. Le maïs ne se cultive presque plus au delà de 2,400 mètres. Passez à 600 mètres plus haut, et vous verrez la culture de la pomme de terre; elle cesse à 4,150 mètres. Vers les 3,400 mètres le froment ne vient plus; on n'y sème que de l'orge, et même elle y souffre beaucoup du manque de chaleur. Au-dessus de 3,650 mètres cessent toute culture et tout jardinage. Les hommes y vivent au milieu de nombreux troupeaux de *lamas*, de brebis et de bœufs, qui, en s'égarant, se perdent quelquefois dans la région des neiges perpétuelles.

Pour compléter ce tableau physique de l'Amérique méridionale, nous allons considérer la diversité des animaux qui vivent à différentes hauteurs dans la Cordillère des Andes ou au pied de ces montagnes. Depuis le niveau de la mer jusqu'à 1,000 mètres, dans la région des palmiers et des scitaminées, on découvre le paresseux, qui vit sur les *cecropia peltata;* les boas et les crocodiles, qui dorment ou traînent leur masse affreuse au pied du *conocarpus* et de l'*anacardium caracoli*. C'est là que le *cavia capybara* se cache dans les marais couverts d'*heliconia* et de *bambusa*, pour se dérober à la poursuite des animaux carnassiers; le *tanayra*, le *crax*, et les perroquets perchés sur le *caryocar* et le *lecythis*, confondent l'éclat de leur plumage avec l'éclat des fleurs et des feuilles; c'est là que l'on voit reluire l'*elater noctilucus*, qui se nourrit de la canne à sucre; c'est là que le *cucuclio palmarum* vit dans la moelle du cocotier. Les forêts de ces régions brûlantes retentissent des hurlements des alouates et d'autres singes sapajoux. Le *jaguar*, le *felis concolor*, et le tigre noir de l'Orénoque, plus sanguinaire encore que le *jaguar*, y chassent le petit cerf (c. *mexicanus*)

les *cavia* et les fourmiliers, dont la langue est fixée au bout du sternum. L'air de ces basses régions, surtout dans les bois et sur les bords du fleuve, est rempli de cette innombrable quantité de maringouins (*mosquitos*), qui rendent presque inhabitable une grande et belle partie du globe. Aux *mosquitos* se joignent l'*œstrus humanus,* qui dépose ses œufs dans la peau de l'homme et y cause des enflures douloureuses; les *acarides,* qui sillonnent la peau, les araignées venimeuses, les fourmis et les *termès,* dont la redoutable industrie détruit les travaux des habitants. Plus haut, de 1,000 à 2,000 mètres, dans les régions des fougères arborescentes, presque plus de *jaguars,* plus de boas, plus de crocodiles ni de lamentins, peu de singes; mais abondance de tapirs, de *pecaris* et de *felis pardalis.* L'homme, le singe et le chien y sont incommodés par une infinité de chiques (*pulex penetrans*) qui sont moins abondantes dans les plaines. Depuis 2 jusqu'à 3,000 mètres, dans la région supérieure des quinquinas, plus de singes, plus de cerfs mexicains; mais on voit paraître le chat-tigre, les ours et le grand cerf des Andes. Les poux abondent dans la Cordillère, à cette hauteur, qui est celle de la cime du Canigou. Depuis 3,000 jusqu'à 4,000 mètres se trouve la petite espèce de lion que l'on désigne sous le nom de *pouma* dans la langue quichoa, le petit ours à front blanc et quelques espèces peu connues que l'on range d'abord parmi les vivères. M. de Humboldt a vu souvent avec étonnement des colibris à la hauteur du pic de Ténériffe. La région des graminées, depuis 4 jusqu'à 5,000 mètres de hauteur, est habitée par des bandes de vigognes, de *guanaco* et d'*alpaca* dans le Pérou et de *chilihuèque* dans le Chili. Ces quadrupèdes, qui représentent ici le genre chameau de l'ancien continent, n'ont pu se répandre ni au Brésil ni au Mexique, parce que, sur la route, ils auraient dû descendre dans des régions trop chaudes. Les *lamas* ne se trouvent qu'en état de domesticité; car ceux qui vivent à la pente occidentale du Chimborazo sont devenus sauvages lors de la destruction de Lican par l'inca Tupayupangi. La vigogne préfère surtout les endroits où la neige tombe de temps en temps. Malgré la persécution qu'elle éprouve, on en voit encore des bandes de 3 à 400, surtout dans les provinces de Pasco, aux sources de la rivière des Amazones, dans celles de Guailas et de Caxatambo, près de Gorgor. Cet animal abonde aussi près de Huancavelica, aux environs de Cusco, et dans la province de Cochabamba, vers la vallée de Rio-Cocatages. On l'y trouve partout où le sommet des Andes s'élève au-dessus de la hauteur du Mont-Blanc. La limite inférieure de la neige perpétuelle est, pour ainsi dire, la limite supérieure des êtres organisés. Quelques plantes

licheneuses végètent encore sous les neiges ; mais le condor (*vultur gryphus*) est le seul animal qui habite ces vastes solitudes. M. de Humboldt l'a vu planer à plus de 6,500 mètres de hauteur. Quelques sphinx et des mouches, observés à 5,900 mètres, lui ont paru portés involontairement dans ces régions par des courants d'air ascendants [1].

A cette distribution du règne animal, d'après l'élévation du sol, on pourrait joindre un aperçu des limites purement géographiques que certains animaux ne franchissent pas. C'est un phénomène très-frappant que celui de voir les *alpaca*, les *vigognes*, et les *guanaco* suivre toute la chaine des Andes, depuis le Chili jusqu'au 9e degré de latitude australe, et de ne plus en observer depuis ce point au nord, ni dans l'ancien royaume de Quito ni dans les Andes de la Nouvelle-Grenade. Les écrivains du pays attribuent ce fait à l'herbe *ichos*, que ces animaux préfèrent à toute autre nourriture, et qu'ils ne trouvent pas hors les limites marquées. L'autruche de Buenos-Ayres, ou plutôt le *nandu* (*rhea americana*), présente un phénomène analogue. Ce grand oiseau ne se trouve pas dans les vastes plaines de Parexis, où cependant la végétation paraît devoir ressembler à celle des Pampas ; mais peut-être les plantes salines y manquent-elles. D'autres différences seront indiquées dans les descriptions particulières.

LIVRE CENT DIX-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Description particulière des trois républiques Colombiennes de la Nouvelle-Grenade, de Venezuela et de l'Equateur.

Les premiers Espagnols qui visitèrent les côtes de l'Amérique du Sud, depuis l'Orénoque jusqu'à l'isthme, la désignèrent habituellement sous le nom général de *Terre-Ferme*. Le roi Ferdinand imposa à la partie occidentale le nom de *Castille-d'Or ;* mais bientôt cette dernière dénomination se perdit, et, à mesure que le reste du continent fut découvert, la première dut paraître impropre. Cependant le nom de Terre-Ferme resta longtemps aux contrées situées sur l'isthme ; et les provinces espagnoles, situées au nord de l'Amérique du Sud, formèrent la *vice-royauté de la Nouvelle-Grenade* et la *capitainerie générale de Caracas*. En 1819, elles secouèrent le

[1] *A. de Humboldt :* Tableau des régions équatoriales.

joug espagnol, à la voix de Simon Bolivar, *le liberateur*, et se constituèrent en république indépendante, sous le nom de *Colombie.*

La Colombie, baignée par les deux Océans, s'appuyait, au sud, sur la Guyanne anglaise, le Brésil et le Pérou, et avait une superficie de 143,673 lieues carrées. Divisée en départements, provinces et districts, sa capitale était Santa-Fé de Bogota, mais cette ville devait céder ce rang à une cité fédérale, que l'on se proposait de fonder sous le nom de *Bolivar.*

La république colombienne ne survécut pas même à son fondateur; en 1830, Bolivar mourut, sans avoir pu conjurer les difficultés immenses qui résultaient d'une émancipation hâtive et mal préparée, et après avoir vu proclamer l'indépendance des trois nouvelles républiques, de la *Nouvelle-Grenade,* de *Venezuela* et de *l'Équateur,* qui se formèrent du démembrement de la Colombie.

La *Nouvelle-Grenade* est le seul pays de l'Amérique du Sud qui soit baigné par les deux Océans; elle est bornée, au nord, par la mer des Antilles; à l'est, par la république de Venezuela; au sud, par la république de l'Équateur, et à l'ouest, par le Grand-Océan et la république de Costa-Rica dans l'Amérique-Centrale. Sur une étendue de 35,000 lieues carrées que comprend la Nouvelle-Grenade, il y a une population qui ne s'élève pas au-dessus de 1,800,000 âmes, d'après les nouveaux recensements. Cette population se compose de blancs, Hispano-Américains et étrangers, d'Indiens, et de nègres ou hommes de couleur; on n'y compte presque plus d'esclaves.

Le territoire est naturellement divisé en trois parties, l'isthme de Panama, la région montagneuse ou des Andes, et les plaines ou llanos de l'est; il offre une extrême diversité de climats. Tempéré, froid, même glacé, mais très-sain sur les plateaux élevés, l'air est brûlant, étouffé, pestilentiel sur les bords de la mer et dans quelques vallées profondes de l'intérieur. A Carthagène et à Guayaquil, la fièvre jaune est endémique. La ville de *Honda,* quoique élevée de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, éprouve, par la réverbération des roches, une telle chaleur, que l'on n'oserait poser la main sur une pierre, et que les eaux du fleuve de la Magdalena acquièrent la température d'un bain tiède. Les pluies y sont continuelles pendant l'hiver, qui est déterminé par la position des lieux, au nord et au sud de l'équateur. Quelques endroits y jouissent d'un printemps perpétuel. La crête des Andes s'enveloppe souvent de brouillards épais, la baie de Choco est tourmentée par de continuels orages. La Nouvelle-Grenade est dans une des plus heureuses situations hydrographiques; touchant à l'ouest au Grand-Océan, au nord à la mer des Antilles, et pouvant com-

muniquer, à l'orient, à l'océan Atlantique par l'Orénoque, qui baigne sa frontière, et par plusieurs affluents des Amazones, tels que le Rio-Negro, le Guapeo et le Yapura. L'isthme et la côte de l'océan Pacifique ne possèdent que de petits fleuves torrentiels. La disposition orographique du sol forme, dans la région des Andes, trois vallées étroites inclinées vers la mer des Antilles, et sillonnées par l'*Atrato* qui afflue au golfe de Darien, la Cauca et la Magdalena, qui se réunissent à 200 kilomètres au-dessus de leur embouchure. Elles coulent chacune au fond d'une vallée profonde des Andes. Le cours du Cauca est embarrassé par des rochers et des rapides; mais les Indiens les franchissent en canots. La Magdalena est navigable jusqu'à Honda, d'où l'on ne parvient à Santa-Fé que par des chemins affreux, à travers des forêts de chênes, de mélastomes et de quinquinas. La fixité de la température dans chaque zone, l'absence de l'agréable succession des saisons, peut-être aussi les grandes catastrophes volcaniques auxquelles le haut pays est fréquemment exposé, y ont diminué le nombre des espèces. A Quito, à Santa-Fé, la végétation est moins variée que dans d'autres régions également élevées au-dessus de l'Océan. On trouve dans les Andes de Quindiu et dans les forêts tempérées de Loxa des cyprès, des sapins et des genévriers : les pyramides neigées s'y élèvent au milieu de styrax, de passiflores en arbres, de bambosas et de palmiers à cire. Le cacao de Guayaquil est très-estimé; on a même essayé, dans les environs de cette ville, des plantations de caféier qui ont très-bien réussi. Le coton et le tabac sont excellents. On y récolte beaucoup de sucre; et ce qui paraît surprenant, c'est que la plus grande quantité est produite, non pas dans les plaines, sur les bords de la rivière de la Magdalena, mais sur la pente des Cordillères, dans une vallée, sur le chemin de Santa-Fé à Honda, où, suivant les mesures barométiques de M. de Humboldt, le terrain a depuis 1,200 jusqu'à 2,050 mètres au-dessus du niveau de la mer. On y fait de l'encre avec le suc exprimé du fruit de l'uvilla (*cestrum tinctorium*); un ordre du gouvernement espagnol enjoignait aux vice-rois de n'employer, pour les pièces officielles, que le bleu d'uvilla, parce qu'il est plus indestructible que la meilleure encre de l'Europe.

Les productions minérales sont riches et variées. On voit dans la vallée de Bogota des couches de charbon de terre à 2,480 mètres de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan. Il est très-remarquable que le platine ne se trouve pas dans la vallée du Cauca, ou à l'est de la branche occidentale des Andes, mais uniquement dans le Choco et à Barbacoas, à l'ouest des montagnes de grès qui s'élèvent sur la rive occidentale du Cauca.

Sous le gouvernement espagnol, le royaume de la Nouvelle-Grenade produisait annuellement 22,000 marcs d'or et une quantité peu considérable d'argent. L'exploitation, négligée pendant la guerre de l'indépendance, a été reprise avec une certaine activité, et produit annuellement environ 10,000 marcs d'or et 8,000 marcs d'argent.

Tout l'or que fournit la contrée est le produit des lavages établis dans des terrains de transport. On connaît des filons dans les montagnes de Guamoer et d'Antioquia; mais leur exploitation est presque entièrement négligée. Les plus grandes richesses en or de lavage sont déposées à l'ouest de la Cordillère centrale, dans les provinces d'Antioquia et du Choco, dans la vallée du Rio-Cauca, et sur les côtes du Grand-Océan, dans le district du Barbacoas.

La province d'Antioquia, où l'on ne peut entrer qu'à pied ou porté à dos d'homme, présente des filons d'or qui ne sont pas travaillés, faute de bras. Le morceau d'or le plus grand qui ait été trouvé au Choco pesait 25 livres. Tout l'or est ramassé par des nègres esclaves. Le Choco seul pourrait produire plus de 20,000 marcs d'or de lavage, si, en assainissant cette région, une des plus fertiles du continent, le gouvernement y fixait une population agricole. Le pays le plus riche en or est celui où la disette se fait continuellement sentir. Habité par de malheureux esclaves africains, ou par des Indiens qui gémissent sous le despotisme des corrégidors, le Choco est resté ce qu'il était il y a trois siècles, une forêt épaisse, sans trace de culture, sans pâturages, sans chemins. Le prix des denrées y est si exorbitant, qu'un baril de farine des États-Unis, vaut 64 à 90 piastres. La nourriture d'un muletier coûte une piastre ou une piastre et demie par jour; le prix d'un quintal de fer s'élève, en temps de paix, à 40 piastres. Cette cherté ne doit pas être attribuée à l'accumulation des signes représentatifs, qui est très-petite, mais à l'énorme difficulté du transport, et à cet état malheureux de choses dans lequel la population entière consomme sans produire.

La Nouvelle-Grenade a des filons d'argent extrêmement riches. Ceux de Marquetones surpasseraient le Potosi, mais ils ne sont pas exploités. On dédaigne le cuivre et le plomb. La rivière des Emeraudes coule depuis les Andes jusqu'au nord de Quito. C'est à *Muzo*, dans la vallée de *Tunca*, près de Santa-Fé de Bogota, que sont les principales exploitations des émeraudes dites du Pérou, et que l'on préfère avec raison à toutes les autres, depuis qu'on a négligé celles d'Égypte. Ces émeraudes occupent tantôt des filons stériles qui traversent les roches composées ou les schistes argileux, et tantôt des cavités accidentelles qui interrompent les masses de quelques

granits. Elles sont quelquefois groupées avec des cristaux de quartz, de feldspath et de mica. Plusieurs ont leur surface parsemée de cristaux de fer sulfure. On en voit qui sont enveloppées de chaux carbonatée et de chaux sulfatée. Celles qu'on trouve dans les sépulcres indiens sont façonnées en rond, en cylindres, en cônes et autres figures, et percées avec beaucoup de précision ; mais on ignore les procédés que l'on a employés. Les mines d'or d'Antioquia et de Guaimoco contiennent de petits diamants. On connaît aussi du mercure sulfuré ou cinabre dans la province d'Antioquia, à l'est du Rio-Cauca, dans la montagne de Quindiu, au passage de la Cordillère australe; enfin, près de Cuenca, dans le département de l'Assuay. Ce mercure se trouve ici dans une formation de grès quartzeux, qui a 1,400 mètres d'épaisseur, et qui renferme du bois fossile et de l'asphalte.

Les hautes terres sont à peu près les seules cultivées, et les principaux produits de la culture sont : le maïs, la cassave et le plantain pour la consommation intérieure, et le cacao, le café, le coton, l'indigo, le sucre, le tabac pour le commerce extérieur.

La Nouvelle-Grenade, formée de 5 départements de l'ancienne Colombie, est aujourd'hui divisée en 20 provinces, subdivisées en départements.

Nous allons visiter les lieux remarquables de cette république, et nous commencerons par ceux de l'ancien département de Cundinamarca, qui a formé quatre provinces. *Bogota* ou *Santa-Fé de Bogota,* capitale de la Nouvelle-Grenade, siége du gouvernement, d'un archevêché et d'une université, renferme environ 40,000 habitants, des églises, des maisons magnifiques, ainsi que 5 ponts superbes. Fondée en 1538, elle est située près de la rive gauche de la Bogota, dans une des plus belles et des plus fertiles vallées de l'Amérique méridionale, près d'une des branches de la Cordillère, à plus de 2,600 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. Deux montagnes la dominent et l'abritent des violents ouragans de l'est. Elle est arrosée par des eaux toujours fraîches et pures ; sa position élevée la rend facile à défendre contre les attaques d'un ennemi. Son climat est un des plus humides que l'on connaisse, sans cependant être très-malsain. Les fréquents tremblements de terre qu'elle a éprouvés ont influé sur la construction de ses édifices, en général très-simples. Les maisons, construites en briques séchées au soleil, ont des murailles d'une grande épaisseur. Ce n'est qu'au commencement de ce siècle que l'on a commencé à y faire usage de vitres. La cathédrale, bâtie en 1814, est le plus beau de ses édifices, bien qu'il ne soit pas sans défauts. Elle est principalement remarquable par les trésors qu'elle renferme : une seule des statues de la Vierge y est

ornée de 1,358 diamants. La ville renferme en outre plusieurs autres églises, des couvents et des colléges. Les principaux édifices sont : le palais du sénat, l'hôtel des monnaies, le théâtre. Les places, toutes ornées de fontaines, sont spacieuses ; la plus vaste est celle de la cathédrale ; le marché s'y tient le vendredi et y attire une foule immense. Les trois principales rues, bien alignées et garnies de trottoirs, sont mal pavées. Le gouvernement a fondé une bibliothèque qui renferme 12,000 volumes, une université, une école de médecine, un observatoire, un jardin botanique et une académie. Les environs de la ville offrent de jolies promenades, entourées de saules et de rosiers autour desquels grimpent des capucines. Les habitants de Bogota sont doux, gais et honnêtes; les femmes jolies et bien faites. Il s'est formé, en 1834, dans cette ville, une société pour l'instruction populaire.

Bogota est la principale ville du département de Cundinamarca, qui, situé dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Grenade, comprend les provinces de Bogota, d'Antioquia, de Mariquita et de Neyba ou Neyva. Ce département renferme les plus riches lavages d'or de la Colombie. C'est dans ce même pays que l'on trouve établi l'usage singulier et barbare de voyager à dos d'homme. Les malheureux qui servent de monture, et que l'on nomme *cargueros*, sont pour la plupart des Indiens ou des métis. Vêtus légèrement, souvent même nus, ils portent sur le dos une chaise sur laquelle se place le voyageur, muni d'un large parasol, armé d'une cravache et souvent d'éperons, dont il n'a pas honte de frapper le *carguero*. Cet usage déplorable est d'autant plus difficile à justifier que le Cundinamarca fournit d'excellents mulets.

Aux environs de Bogota, l'air est constamment tempéré. Le froment d'Europe et le sésame d'Asie y donnent des récoltes continuelles. Le plateau sur lequel est située la ville offre plusieurs traits de ressemblance avec celui qui renferme les lacs mexicains : l'un et l'autre sont plus élevés que le couvent du Saint-Bernard ; le premier a 2,700 mètres, le second 2,800, au-dessus du niveau de la mer. La vallée de Mexico, entourée d'un mur circulaire de montagnes porphyriques, est encore couverte d'eau dans son centre. Le plateau de Bogota est également entouré de montagnes élevées : le niveau parfait de son sol, sa constitution géologique, la forme des rochers de Suba et de Facatativa, qui s'élèvent comme des îlots au milieu des savanes, tout semble indiquer l'existence d'un ancien lac. La rivière de Funzha, communément appelée *Rio-de-Bogota,* après avoir réuni les eaux de la vallée, se précipite, par une ouverture étroite, dans une crevasse de 200 mètres de profondeur qui descend vers le bassin de la rivière de la

Magdalena. Les Indiens attribuent à Bochica, fondateur de l'empire de Bogota ou de Cundinamarca, l'ouverture de ces rochers, et la création de la cataracte de *Téquendama*. Il n'est pas étonnant que des peuples religieux aient attribué une origine miraculeuse à ces rochers, qui paraissent avoir été taillés par la main de l'homme; à ce gouffre étroit dans lequel se précipite une rivière qui réunit toutes les eaux de la vallée de Bogota; à ces arcs-en-ciel qui brillent des plus vives couleurs, et qui changent de forme à chaque instant; à cette colonne de vapeurs qui s'élève comme un nuage épais et que l'on reconnaît à 5 lieues de distance, en se promenant autour de la ville de Santa-Fé. Il existe à peine une seconde cascade qui, à une hauteur aussi considérable, réunisse une telle masse d'eau. Le Rio-de-Bogota conserve encore, un peu au-dessus du *Salto,* une largeur de 90 mètres. La rivière se rétrécit beaucoup près de la cascade même où la crevasse, qui paraît formée par un tremblement de terre, n'a que 10 à 12 mètres d'ouverture. A l'époque des grandes sécheresses, le volume d'eau qui, en deux bonds, se précipite à une profondèur de 170 mètres, présente encore un profil de 42 mètres carrés. L'énorme masse de vapeurs qui s'élève journellement de la cascade, et qui est précipitée par le contact de l'air froid, contribue beaucoup à la grande fertilité de cette partie du plateau de Bogota. A une petite distance de Canoas, sur la hauteur de Chipa, on jouit d'une vue magnifique, et qui étonne le voyageur par les contrastes qu'elle présente. On vient de quitter les champs cultivés en froment et en orge: outre les *azaléa,* les *alstonia theiformis,* les *begonia* e l quinquina jaune, on voit autour de soi des chênes, des aunes, et des plantes dont le port rappelle la végétation d'Europe; et tout à coup on découvre, comme du haut d'une terrasse, et pour ainsi dire à ses pieds, un pays où croissent les palmiers, les bananiers et la canne à sucre. Comme la crevasse dans laquelle se jette le Rio-de-Bogota communique aux plaines de la région chaude (*tierra caliente*), quelques palmiers se sont avancés jusqu'au pied de la cascade. Cette circonstance particulière fait dire aux habitants de Santa-Fé que la chute du Tequendama est si haute, que l'eau tombe, d'un saut, du pays froid (*tierra fria*) dans le pays chaud. On sent qu'une différence de hauteur de 200 mètres n'est pas assez considérable pour influer sensiblement sur la température de l'air. C'est la coupe perpendiculaire du rocher qui sépare les deux végétations d'une manière si tranchante.

Voici un autre phénomène naturel que l'on remarque près de *Fusagusa,* dans les environs de Bogota. La vallée d'Icononzo ou de Pandi est bordée de rochers de forme extraordinaire, et qui paraissent comme taillés de main

d'homme. Leurs sommets nus et arides offrent le contraste le plus pittoresque avec les touffes d'arbres et de plantes herbacées qui couvrent les bords de la crevasse. Le petit torrent qui s'est frayé un passage à travers la vallée d'Icononzo porte le nom de *Rio de la Summa-Paz*. Ce torrent, encaissé dans un lit presque inaccessible, ne pourrait être franchi qu'avec beaucoup de difficulté, si la nature même n'y avait formé deux ponts de rochers, objet bien digne de fixer notre attention. La crevasse profonde à travers laquelle se précipite le torrent de la Summa-Paz, occupe le centre de la vallée; près du pont, elle conserve, sur plus de 4,000 mètres de longueur, la direction de l'est à l'ouest. La rivière forme deux belles cascades au point où elle entre dans la crevasse, et au point où elle en sort. Il est très-probable que cette crevasse a été formée par un tremblement de terre. Les montagnes environnantes sont de grès à ciment d'argile. Cette formation, qui repose sur les schistes primitifs de Viletta, s'étend depuis la montagne de sel gemme de Zipaquira jusqu'au bassin de la rivière de la Magdalena. Dans la vallée d'Icononzo, le grès est composé de deux roches distinctes. Un grès très-compacte et quartzeux, à ciment peu abondant, et ne présentant presque aucune fissure de stratification, repose sur un grès schisteux à grain très-fin, et divisé en une infinité de petites couches très-minces et presque horizontales. M. de Humboldt croit que le banc compact et quartzeux, lors de la formation de la crevasse, a résisté à la force qui déchira ces montagnes, et que c'est la continuation non interrompue de ce banc qui sert de pont pour traverser d'une partie de la vallée à l'autre. Cette arche naturelle a 14 mètres de longueur sur 12 mètres de largeur; son épaisseur, au centre, est de 2 mètres; les expériences de M. de Humboldt ont donné 98 mètres pour la hauteur du pont supérieur au-dessus du niveau des eaux du torrent. A 20 mètres au-dessous de ce premier pont naturel, il s'en trouve un autre auquel on est conduit par un sentier étroit qui descend sur le bord de la crevasse. Trois énormes masses de rocher sont tombées de manière à se soutenir mutuellement. Celle du milieu forme la clef de la voûte, accident qui aurait pu faire naître aux indigènes l'idée de la maçonnerie en arc, inconnue aux peuples du Nouveau-Monde, comme aux anciens habitants de l'Egypte.

Au milieu du second pont d'Icononzo se trouve un trou de 100 mètres carrés, par lequel on voit le fond de l'abîme; c'est là que notre voyageur a fait des expériences sur la chute des corps. Le torrent paraît couler dans une caverne obscure. Le bruit lugubre que l'on entend est dû à une infinité d'oiseaux nocturnes qui habitent la crevasse. Les Indiens assurent que ces

oiseaux sont de la grosseur d'une poule, et qu'ils ont des yeux de hibou et le bec recourbé. Il est impossible de s'en procurer à cause de la profondeur de la vallée. L'élévation du pont naturel d'Icononzo est de 150 mètres au-dessús du niveau de l'Océan.

Cette merveille de la nature est sur la route de Bogota à *Ibaque,* petite ville dont le commerce était florissant vers la fin du seizième siècle, mais qui, après avoir été saccagée par les Indiens, n'est plus aujourd'hui qu'un simple village, dont le collége seul mérite d'être cité.

Zipaquira est une petite ville très-vivante qui doit le mouvement qui la distingue à ses riches mines de sel gemme dont le produit est un des plus importants revenus de la république.

En remontant la Magdalena jusqu'à 45 lieues au-dessus de Santa-Fé, on trouve la petite ville de *Neyba* ou *Neyva,* sur une rivière de ce nom ; elle est la capitale d'une province, et fait un grand commerce de cacao, qui abonde dans ses environs.

Dans la province de Mariquita, dont le chef-lieu *Honda,* ville de 8,000 âmes, n'a rien de remarquable, *Mariquita* est célèbre par ses mines d'or et d'argent d'une exploitation très-difficile.

La province d'Antioquia, que nous allons traverser, n'est pour ainsi dire qu'une vaste forêt ; mais c'est dans les entrailles de la terre que gisent ses principales richesses. Plusieurs de ses rivières coulent sur du sable d'or; plusieurs mines de ce métal sont exploitées, ainsi que l'argent, le cuivre, le mercure et le sel. Le produit de ces exploitations s'élève annuellement à 1,200,000 piastres. La ville d'*Antioquia,* ou *Santa-Fé-de-Antioquia,* sur les bords du Tomizco, dans une vallée profonde et au milieu de champs couverts de maïs, de cannes à sucre et de bananiers, est renommée par son industrie : ses charpentiers, ses serruriers et ses orfèvres passent pour être fort habiles. Sa population est de 18 à 20,000 âmes. A 12 lieues au sud, *Medellin,* avec 15,000 habitants, est bâtie avec régularité et dans une situation pittoresque. La douceur de son climat lui donne une grande supériorité sur la capitale.

Santa-Rosa de Osos est remarquable par sa situation élevée et par ses riches lavages d'or.

L'ancien royaume de Terre-Ferme, qui, dans la suite forma le département de l'isthme de la république de Colombie, est aujourd'hui une solitude champêtre ; on le partage en deux provinces, celle de Panama et celle de Veragua. Les villes de Panama, sur la mer du Nord, et de Porto-Bello, sur l'océan Pacifique, florissaient autrefois par le commerce des métaux pré-

cieux qui, du Pérou, passaient par l'isthme de Panama pour être envoyés en Europe. Aujourd'hui Buénos-Ayres en est l'entrepôt. L'isthme de Panama, ainsi que l'ancienne province de Darien, produisent du cacao, du tabac, du coton; mais l'air, à la fois trop humide ou trop chaud, les rend presque inhabitables. Le sol y est montueux, mais on y trouve des plaines fertiles. La végétation y est partout d'une force surprenante. Les rivières y sont nombreuses, et quelques-unes charrient de l'or.

L'isthme de Panama n'a que 8 lieues de large dans l'endroit le plus étroit. Elle forme en cet endroit la *baie de Limon* ou *Navy-Bay,* point naturel qu'on pourrait rendre parfaitement sûr à l'aide de quelques travaux, et en face duquel est la petite île de *Manzanilla.* Cette petite île vient d'acquérir une immense importance, depuis qu'elle a été choisie comme tête du chemin de fer que les Anglo-Américains exécutent en ce moment, de Chagres à Panama, pour relier entre eux les deux Océans.

On avait d'abord songé à établir un canal maritime; mais sans parler des autres difficultés d'exécution, telles que la nature rocailleuse du sol et l'insalubrité, on trouva que la dépense à faire pour l'établissement d'un canal maritime capable de livrer passage aux navires de 1,200 tonneaux, devait s'élever à 125 millions. On renonça donc à cette voie de communication, et une compagnie anglo-américaine proposa et fit adopter un projet de chemin de fer, dont elle entreprit aussitôt l'exécution. Le tracé a son origine, du côté de l'Atlantique, sur l'île de *Manzanilla,* située au nord-est de la *baie de Limon* ou *Navy-Bay,* qui se trouve à 7 milles, (11 kilomètres) est, de Chagres. Il traverse l'île de Manzanilla en son milieu, du nord au sud, et franchit ensuite le bras de mer étroit et peu profond qui sépare l'île de la terre ferme, pour se diriger parallèlement à la baie, à travers les terrains bas et marécageux qui la limitent du côté de l'est; il s'infléchit ensuite vers le sud-sud-ouest, pour aller gagner, vis-à-vis du village de *Gatun,* la vallée de la rivière de Chagres. Il franchit alors le *Rio-Gatun,* et continue à suivre de près la rive droite du Chagres, en se maintenant sur la bande de terrain généralement peu accidentée qui existe entre la rivière et les collines qui bordent la vallée. Sa direction générale est du nord-ouest au sud-est; mais à cause des sinuosités nombreuses du Chagres, il décrit un grand nombre de courbes. On arrive ainsi à un point situé à peu près à 1 mille (1 kilomètre 609 mètres) en aval du bourg de *Gorgona;* là, le chemin de fer franchit le Chagres, pour s'en séparer et se diriger vers Panama, à travers un pays beaucoup plus accidenté en général que la première partie du parcours; il aboutit ainsi à la baie de *Panama,* à l'ouest de

cette ville. C'est entre Gorgona et Panama, à 9 milles environ de Gorgona, que le tracé franchit le faîte de séparation entre les deux Océans. La longueur totale du chemin, de la baie de Limon à Panama, est de 72 à 74 kilomètres. Dans ce trajet, il ne franchit que deux cours d'eau de quelque importance, le Rio-Gatun et le Chagres. Commencé le 15 décembre 1850, ce chemin de fer, dont l'exécution intéresse le monde entier, est parvenu, en juin 1852, à plus de moitié de son exécution, puisqu'il atteint *Gorgona*, à 42 kilomètres de la baie de Limon; les 32 kilomètres qui restent à franchir, de Gorgona à Panama, seront sans doute terminés en 1854. On pourra alors, en deux ou trois heures, se rendre d'un Océan à l'autre [1].

L'île de *Manzanilla* n'est séparée de la baie de Limon que par un petit bras de mer de 100 mètres de largeur; elle a environ 1,800 mètres de long sur 1,000 mètres de large, et doit son origine à un amas de madrépores et de polypiers. Elle est couverte d'une végétation luxuriante au milieu de laquelle se dressent le manglier et le mancenillier. La température n'est pas aussi élevée que pourrait le faire croire sa position inter-tropicale, il est rare que le thermomètre s'élève à 30 degrés centigrades. Les Anglo-Américains y bâtissent une ville qui doit prendre de rapides accroissements, comme tête du chemin de fer sur l'océan Atlantique. *Chagres* est à l'embouchure de la rivière du même nom, dans un endroit insalubre; son port, qui est défendu par le fort San-Lorenzo, n'est accessible qu'aux navires de troisième ordre. Il y a à Chagres deux villages distincts; sur la rive droite de la rivière est l'ancien village indien, il renferme 300 habitants issus des deux races africaine et indienne; en face, sur la rive gauche, est le village américain, construit depuis peu, et qui consiste en 40 on 50 maisons en bois, dont on ne pourrait évaluer la population toujours mouvante; on y trouve des restaurants, des hôtels, des magasins, qui rappellent que l'on est sur un point de passage important. Le port de Chagres sera promptement abandonné lorsque le chemin de fer sera entièrement terminé.

En remontant la rivière de Chagres l'espace de 3 lieues et demie, on rencontre le petit village de *Gatun*, sur la rivière du même nom, composé d'une trentaine de huttes construites en bambous et en écorces de bois; puis successivement ceux de *Gongona* et de *Crucès,* qui sont destinés à prendre un rapide accroissement; le premier comptait une centaine d'habitations avant l'incendie qui le ravagea en 1851.

[1] Nous empruntons ces détails à un excellent article que M. *Emile Chevalier* a publié en juin 1852, dans la Revue des Deux-Mondes, sous ce titre : *les Américains du Nord à l'Isthme de Panama.* V.A. M-B.

Panama, chef-lieu du *département de l'Isthme,* se divise en haute et basse ville. Cette dernière, appelée *El-Varal,* est la plus peuplée. La plupart des rues de ses deux quartiers sont étroites, obscures et malpropres ; la plupart des maisons sont en bois et couvertes en chaume ; cependant la ville s'embellit chaque jour. La rade qui s'étend devant Panama, est large, mais dangereuse ; les gros navires s'arrêtent aux îles *Taboga* et *Taboguilla;* les seuls bateaux plats peuvent aborder dans le port. Cette ville, qui, depuis 1840, a été déclarée port franc, et dont la population est de 6,000 âmes, fait un commerce assez considérable ; elle exporte, par an, pour 40,000 piastres de perles que fournissent les pêcheries établies dans la baie et sur les parages du petit archipel de *Las Perlas,* dont la principale île est celle d'*El-Rey.* Deux grandes lignes de navires à vapeur ont leur point de départ et d'arrivée à Panama ; la première fonctionne entre Panama, Callao et Valparaiso ; la seconde fait le service régulier entre Panama et San-Francisco de Californie. Tout l'avenir de cette ville est dans le chemin de fer qui doit y aboutir.

La petite ville de *Santiago de Veragua,* à 60 lieues au sud-ouest de Panama, est dans une contrée fertile, qui nourrit de nombreux bestiaux. Au sud de la province dont elle est le chef-lieu, s'élève, à 6 lieues de la côte, l'île de *Quibo,* qui n'est peuplée que d'animaux sauvages.

Sur la côte septentrionale de l'isthme, *Porto-Bello,* ou *Puerto-Vello,* occupe le penchant d'une montagne assez élevée, qui embrasse son port et l'abrite contre les vents. Située à 17 lieues au nord-ouest de Panama, elle éprouve, comme celle-ci, des chaleurs très-fortes et la pernicieuse influence d'une atmosphère humide, entretenue par les vastes forêts voisines ; aussi l'avait-on surnommée *la sépultura de los Europeanos.* Cependant la sagesse du gouvernement, en hâtant la destruction d'une partie des bois qui s'étendaient jusqu'aux portes de cette ville, a contribué à rendre plus sain l'air qu'on y respire. Sous le gouvernement espagnol, elle avait une population de 8 à 9,000 âmes, qui, dans ces derniers temps, était réduite à 1,500.

Passons dans l'ancien département de la Magdalena. *Carthagène,* ou *Cartagena-de-las-Indias,* est située sur une île sablonneuse du détroit formé à l'embouchure de la Magdalena. Son port défendu par la forteresse de Bocachica, et l'un des plus beaux de l'Amérique, est la station ordinaire d'une partie de la marine militaire de la Nouvelle-Grenade ; ses fortifications, dont quelques parties ont besoin d'être réparées, la mettent au premier rang parmi les places de guerre de cette république. Quelques

églises, plusieurs couvents, qui passent pour de beaux édifices, sont, ainsi que ses immenses citernes, les principales constructions de cette ville. Ses rues sont étroites, sombres, mais assez bien pavées; ses maisons la plupart en pierres, sont régulières et élevées d'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée. Cependant l'aspect de cette ville est généralement triste, ce qu'elle doit surtout à ses longues galeries soutenues par des colonnes basses et lourdes, et à des terrasses en saillie qui dérobent la moitié du jour. Malgré ce qu'elle a souffert pendant les guerres de l'indépendance, elle renferme encore 18,000 habitants, en y comprenant ses faubourgs. Le 22 mai 1834, elle fut ravagée par un tremblement de terre, qui renversa les murailles de plusieurs églises. Pour éviter les chaleurs excessives et les maladies qui règnent pendant l'été à Carthagène des Indes, les Européens non acclimatés se réfugient dans l'intérieur des terres au village de *Turbaco*, bâti sur une colline, à l'entrée d'une forêt majestueuse qui s'étend jusqu'à la rivière de Magdalena. Les maisons sont en grande partie construites de bambous et couvertes de feuilles de palmiers. Des sources limpides jaillissent d'un roc calcaire qui renferme de nombreux débris de polypiers fossiles; elles sont ombragées par le feuillage lustré de l'*anacardium caracoli*, arbre de grandeur colossale, auquel les indigènes attribuent la propriété d'attirer de très-loin les vapeurs répandues dans l'atmosphère. Le terrain de Turbaco étant élevé de plus de 300 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, on y jouit, surtout pendant la nuit, d'une fraîcheur délicieuse. Les environs présentent un phénomène très-curieux. Les *Volcancitos* sont situés à une lieue et demie à l'est du village de Turbaco, dans une forêt épaisse qui abonde en *baumiers de tolu*, en *gustavia* à fleurs de nymphea, et en *cavanillesia mocundo*, dont les fruits nombreux et transparents ressemblent à des lanternes suspendues à l'extrémité des branches. Le terrain s'élève graduellement à 40 ou 50 mètres de hauteur au-dessus du village de Turbaco; mais le sol étant partout couvert de végétation, on ne peut distinguer la nature des roches superposées au calcaire coquillier. Au centre d'une vaste plaine bordée de *bromelia karatas*, s'élèvent 18 à 20 petits cônes, dont la hauteur n'est que de 7 à 8 mètres. Ces cônes sont formés d'une argile gris-noirâtre; à leur sommet se trouve une ouverture remplie d'eau. Lorsqu'on s'approche de ces petits cratères, on entend par intervalle un bruit sourd et assez fort qui précède de 15 à 18 secondes, le dégagement d'une grande quantité d'air. La force avec laquelle cet air s'élève au-dessus de la surface de l'eau peut faire supposer que, dans l'intérieur de la terre, il éprouve une grande pression. M. de

Humboldt a compté généralement cinq explosions en deux minutes. Souvent ce phénomène est accompagné d'une éjection boueuse. On assure que les cônes ne changent pas sensiblement de forme dans l'espace d'un grand nombre d'années, mais la force d'ascension du gaz et la fréquence des explosions paraissent varier selon les saisons. Les analyses de M. de Humboldt ont prouvé que l'air dégagé ne contient pas un demi-centième d'oxygène. C'est un gaz azote plus pur que nous ne le préparons généralement dans nos laboratoires.

Santa-Marta, ville épiscopale, dans une situation salubre, a un port sûr, spacieux et bien défendu. La plupart de ses édifices publics et particuliers ont considérablement souffert du tremblement de terre du 22 mai 1834, qui n'épargna pas Mompox et plusieurs autres villes. La province de Santa-Marta est très-fertile; elle a des mines d'or et d'agent, des salines abondantes, ainsi que des fabriques de coton et de vaisselle de terre. *Rio-de-la-Hacha*, sur le bord de la mer, dans un terrain productif, s'enrichissait autrefois par la pêche des perles.

En remontant la Magdalena jusqu'à 37 lieues de son embouchure, on arrive à *Mompox*, cité de 12 à 15,000 habitants, presque tous affligés de goîtres depuis l'âge de 30 à 40 ans. Cette ville est un entrepôt important; elle reçoit d'*Ocana* du tabac, du sucre et du cacao; de Pamplona et de *Cucuta*, des farines; d'Antioquia, de l'or; enfin les divers produits que l'on transporte par Magdalena.

Le département du Cauca se divise en quatre provinces : celles de Popayan, de Pasto, de Choco et de Buenaventura.

Popayan florissait autrefois par son commerce d'entrepôt avec Quito et Carthagène. Elle est au pied des grands volcans de Puracé et de Sotara. Sa population était de plus de 20,000 âmes, mais la guerre de l'indépendance l'a réduite de moitié. Elle a conservé son évêché, son université et son hôtel des monnaies. Ses rues sont bordées de trottoirs en pierres, et lavées par les eaux rapides de la petite rivière de Malina, qui y entretiennent une grande propreté. *Barbaccas* renferme de riches mines d'or. *Cartago*, que l'on traverse en descendant la riante vallée du Cauca, se présente avec une belle apparence au bord du *Rio-Labeixa*. Ses rues sont larges et droites, et ses 6,000 habitants font un commerce assez considérable en fruits, en café, en tabac et en cacao.

Si de Popayan nous nous dirigeons vers le sud en suivant la double chaîne des Andes, nous trouvons *Pasto*, ville de 7 à 8,000 âmes, qui se montra longtemps opposée à la cause de l'indépendance, et qui, après

avoir été forcée de se rendre à Bolivar en 1822, fut, en 1827, ravagée par un tremblement de terre. Elle est placée dans une situation pittoresque, sur la rivière du Cauca.

Cette ville est située au pied du terrible volcan de Puracé, et entourée de forêts épaisses, placées entre des marais où les mules enfoncent à mi-corps. On n'y arrive qu'à travers des ravins profonds et étroits comme les galeries d'une mine. Toute la province de Pasto est un plateau gelé presque au-dessus du point où la végétation peut durer, et entouré de volcans et de soufrières qui dégagent continuellement des tourbillons de fumée. Les malheureux habitants de ces déserts n'ont d'autres aliments que les patates, et si elles leur manquent, ils vont dans les montagnes manger le tronc d'un petit arbre nommé *achupalla ;* mais ce même arbre étant l'aliment de l'ours des Andes, celui-ci leur dispute souvent la seule nourriture que leur présentent ces régions élevées.

San Buenaventura, capitale de la province de son nom, est importante par sa baie qui est fréquentée par les navires. *Iscuande* n'est qu'une misérable petite ville au pied de la Cordillère, mais elle a dans son voisinage de riches mines de platine.

Le chef-lieu de la province de Choco est *Quibdo* (*Citara*) entrepôt des riches mines d'or et de platine des environs; *Novita* est un gros bourg assez peuplé qui est le centre du commerce de l'intérieur.

La province de *Choco,* que baigne le Grand-Océan, serait moins riche par ses mines que par la fertilité de ses coteaux et l'excellente qualité de son cacao, si malheureusement un climat à la fois nébuleux et brûlant n'en éloignait l'industrie humaine. Marmontel a peint cette côte avec des couleurs aussi justes que vives : » Un ciel chargé d'épais nuages, où mugis-
« sent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent presque sans
« relâche des pluies orageuses; des grêles meurtrières parmi les foudres
« et les éclairs; des montagnes couvertes de forêts ténébreuses, dont les
« débris cachent la terre, et dont les branches entrelacées ne forment
« qu'un épais tissu, impénétrable à la clarté du jour; des vallons fangeux
« où sans cessent roulent d'impétueux torrents; des bords hérissés de
« rochers, où se brisent en gémissant les flots émus par les tempêtes; le
« bruit des vents dans les forêts, semblable aux hurlements des loups et au
« glapissement des tigres; d'énormes couleuvres qui rampent sous l'herbe
« humide des marais, et qui, de leurs vastes replis, embrassent la tige
« des arbres; une multitude d'insectes qu'engendre un air croupissant, et
« dont l'avidité ne cherche qu'une proie. » Mais l'auteur des *Incas* a tort

d'appliquer en totalité ce portrait de la côte de Choco à l'*île de Gorgone*, où Pizarre vint se réfugier avec les douze compagnons qui lui restèrent fidèles. Gorgone, dans la *baie de Choco*, de même que l'archipel des *Iles aux Perles*, dans la *baie de Panama*, sont plus habitables que le continent voisin. Dans l'intérieur de la province de Choco, le ravin de Raspadura unit les sources voisines du Rio-Noanama, appelé aussi *Rio-San Juan*, et de la petite rivière de Guito. Cette dernière, réunie aux deux autres, forme le *Rio-Atrato*, qui se jette dans la mer des Antilles, tandis que le Rio-San-Juan tombe dans le Grand Océan.

L'ancien département de Boyaca a formé les quatre provinces de Tunja, de Pamplona, de Socorro et de Casanare. Elles sont situées à l'est de Santa-Fé de Bogota, et comprennent une partie des *llanos* (*lianos* ou *yanos*) qui s'étendent entre l'Amazone et l'Orénoque. Une partie de ces vastes plaines, qui s'étendent aussi au sud du Venezuela, formait autrefois la province colombienne de *San Juan de los Lanos*. *Tunja* a été autrefois riche, populeuse et florissante, lorsqu'elle servait de résidence au *zaque*, ou roi de la puissante nation des Muyscas. *Boyaca* rappelle la victoire qui, dans ses environs, assura la cause de l'indépendance en 1819. *Sogamoso*, petite ville assez florissante, célèbre par son grand temple du Soleil et par le sacrifice humain du *guesa* (pauvre enfant de quinze ans), qui y avait lieu tous les quinze ans, au temps de la domination des Muyscas; *Pamplona*, petite ville qui renferme un collége, et possède dans ses environs des mines d'or et de cuivre; *Socorro* à 260 kilomètres au nord-est de Bogota, sur le Souarez; c'est une ville de 15,000 âmes, importante par son commerce et son industrie. *Velez*, avec des lavages d'or; *Moniquira*, avec des mines de cuivre; *Rosario de Cucuta*, où se réunit, en 1825, le congrès qui donna la constitution de la république colombienne; enfin, *Chinquiquira*, qui est un lieu de pèlerinage, sont dignes de fixer l'attention.

La Nouvelle Grenade forme aujourd'hui une république démocratique; le pouvoir exécutif est confié à un président élu tous les quatre ans. Le pouvoir législatif appartient à un congrès de 26 membres, et à une chambre de représentants composée de 58 membres. Les sénateurs et les députés se renouvellent par moitié tous les deux ans; ils sont élus au suffrage universel, mais au second degré. Le pouvoir judiciaire est exercé par une cour suprême, siégeant à Bogota, et par sept tribunaux supérieurs de districts, siégeant dans les principales villes. La religion catholique est la seule reconnue par l'État. La Nouvelle-Grenade est divisée en un archevêché et six évêchés. Les dépenses annuelles montent à environ 17 millions

de francs de notre monnaie; on évalue à 35,443,034 réaux[1] le budget pour l'année 1850. Le commerce général est fait par les ports de Carthagène, de Santa-Marta, de Rio-Hacha et de Savanilla; l'on peut porter à 25 millions de francs la valeur de l'importation et de l'exportation; l'or entre pour 8 millions dans ce dernier article. La force armée consiste principalement dans la milice; quant à la marine militaire, elle est à peu près nulle.

La *république de Venezuela* est le plus oriental des États colombiens; elle est baignée au nord par la mer des Antilles; à l'est, elle confine avec la Guyane anglaise; au sud, elle s'appuie sur la province brésilienne de Rio-Negro; enfin, elle tient à l'ouest, à la Nouvelle-Grenade. Sur la côte, elle possède plusieurs îles, dont la principale est *Margarita*. Les premiers conquérants, ayant remarqué des villages indiens bâtis sur pilotis dans les îles du lac de Maracaïbo, donnèrent à tout le pays le nom de Venezuela, ou Petite-Venise, nom qui s'étendit bientôt à toute la contrée; telle est l'étymologie du nom de cette république. Sa superficie est d'environ 35,737 lieues carrées; la population totale, composée de blancs Hispano-Américains, Indiens soumis et insoumis, métis, nègres, ne s'élève pas au-dessus de 1,100,000 âmes; l'esclavage tend de plus en plus à s'éteindre, et, comme dans la Nouvelle-Grenade, une caisse dite de *manumission*, alimentée par un impôt sur les successions, est destinée à l'affranchissement des esclaves.

Le territoire peut être, topographiquement, divisé en trois grandes zones; la zone agricole, comprise entre les côtes et la plaine ou *llanos*, embrasse une étendue de 8,737 lieues carrées, sur lesquelles 500, à peine, ont été défrichées ou cultivées depuis la conquête; la zone des *llanos* qui atteint à 9,000 lieues carrées; enfin, la zone des bois, des montagnes sans culture, des forêts vierges, qui absorbe dans son ensemble près de 18,000 lieues carrées.

La chaîne des montagnes qui borde la mer des Caraïbes et forme le bassin de l'Orénoque étant peu élevée, admet presque partout l'industrie du cultivateur. D'après la différence du niveau, on y jouit, dans quelques endroits, de la fraîcheur d'un printemps continuel; et, dans d'autres, l'influence de la latitude se fait pleinement sentir. L'hiver et l'été, c'est-à-dire les pluies et la sécheresse, se partagent l'année entière; les premières commencent en novembre et finissent en avril. Pendant les six autres mois, les pluies sont moins fréquentes, quelquefois même rares. Les orages se font moins souvent sentir depuis 1792 qu'avant cette époque; mais les tremblements de terre ont fait des ravages terribles; la ville même de Cara-

[1] Le réal de la Nouvelle-Grenade vaut à peu près 50 centimes.

cas a été détruite en 1812. On avait découvert quelques mines d'or, mais les révoltes des Indiens en ont fait abandonner l'exploitation. En 1850, on a découvert que le *Yuriario*, dans la province de Guyana, roulait des sables aurifères. On a trouvé, dans la juridiction de San-Felipe à Aroa, une mine de cuivre qui fournit aux besoins du pays, et même à l'exportation. La pêche des perles le long des côtes, jadis importante, est aujourd'hui presque abandonnée. La côte septentrionale du département de Venezuela produit beaucoup de sel très-blanc. Les eaux minérales et thermales, assez abondantes, sont peu fréquentées. Les forêts qui couvrent les montagnes de Caracas fourniraient pendant des siècles aux chantiers les plus considérables; mais la nature du terrain rend trop difficile l'exploitation des bois, que d'ailleurs la navigation, peu active, ne réclame pas encore. Les forêts produisent aussi beaucoup de bois de marqueterie et de teinture. On y recueille des drogues médicinales, telles que la salsepareille et le quinquina. Le lac *Maracaïbo* fournit de la poix minérale ou du pisasphalte, qui, mêlé avec du suif, sert à goudronner les bâtiments. Les vapeurs bitumineuses qui planent sur le lac s'enflamment souvent spontanément, surtout dans les grandes chaleurs. Les bords de ce lac sont si stériles, et si malsains, que les Indiens, au lieu d'y fixer leur demeure, aiment mieux habiter sur le lac même. Les Espagnols y trouvèrent beaucoup de villages construits sans ordre, sans alignement, mais sur des pilotis solides. Ce lac, qui a 50 lieues de long et 30 de large, communique avec la mer; mais ses eaux sont habituellement douces. La navigation y est facile, même pour des bâtiments d'une grande capacité. La marée s'y fait sentir plus fortement que sur les côtes voisines. Le lac de *Valencia*, que les Indiens appellent *Tacarigua*, offre un coup d'œil bien plus attrayant. Ses bords, ornés d'une végétation féconde jouissent d'une température agréable; long de 13 lieues et demie sur une largeur de 4, il reçoit une vingtaine de rivières et n'a lui-même aucune issue, étant séparé de la mer par un espace de 6 lieues, rempli d'âpres montagnes.

Les provinces de la république de Venezuela sont très riches en rivières, ce qui procure beaucoup de facilité pour l'arrosement; celles qui serpentent dans la chaîne des montagnes se déchargent dans la mer, et courent du sud au nord, tandis que celles qui prennent leur source dans le revers méridional de la montagne parcourent toute la plaine et vont se perdre dans l'Orénoque. Les premières sont en général assez encaissées par la nature, et ont une pente suffisante pour ne déborder que rarement, et pour que ces débordements ne soient ni longs ni nuisibles; les secondes, qui ont leur

cours dans des lits moins profonds et sur un terrain plus uni, confondent leurs eaux une grande partie de l'année, et ressemblent alors plutôt à une mer qu'à des rivières débordées. Les marées, peu sensibles sur toute la côte du nord, depuis le cap de la Vela jusqu'au cap Paria, deviennent très-fortes depuis ce dernier cap jusqu'à la Guyane hollandaise. Un grand inconvénient, commun à tous les ports du Venezuela, est d'être continuellement exposé aux ras de marées, à ces lames houleuses qui ne paraissent nullement occasionnées par les vents, mais qui ne sont pas moins incommodes ni souvent moins dangereuses.

Les vallées septentrionales sont les parties les plus productives de cet État, parce que c'est là que la chaleur et l'humidité sont plus également combinées qu'ailleurs. Les plaines méridionales, ou *llanos,* trop exposées à l'ardeur du soleil, ne donnent que des pâturages où l'on élève des bœufs, des mulets, des chevaux. Les Indiens qui les habitent sont forts, agiles et robustes. La culture devrait être très-florissante dans ces provinces, où il n'existe pas de mines; mais ses progrès sont retardés par l'indolence et le défaut de lumières. Le cacao qu'elles produisent est, après celui de Soconusco, dans l'Amérique Centrale, le plus estimé dans le commerce. On l'exporte en grande partie pour le Mexique. Les plantations de cacaoyers se trouvent toutes au nord de la chaine de montagnes qui côtoie la mer. Dans l'intérieur, on ne cultive que depuis 1774 l'indigo, qui est de très-bonne qualité. Ce fut à la même époque que commença la culture du coton. En 1734, on songea à cultiver le café comme objet de commerce; mais jusqu'à présent les plantations, tenues avec négligence, ont donné des fruits médiocres. Les sucreries ne jouent encore qu'un rôle secondaire; elles sont cependant en assez grand nombre, mais tous leurs produits se consomment dans le pays; car les Espagnols aiment passionnément les confitures et tous les aliments qui admettent du sucre. Le tabac est excellent, et les lois n'en gênent pas la culture.

La température moyenne du pays est de 27 degrés; dans l'intérieur des terres elle est supérieure à celle des côtes, et la limite des neiges perpétuelles est à 4,540 mètres. Les rivières ont très-peu de pente, en sorte que le moindre vent, dans une direction opposée à leur cours, cause un remous qui repousse les eaux de tous les affluents, souvent à de grandes distances, et transforme les savanes en grands lacs qu'on ne peut plus parcourir qu'en réunissant l'habileté du cavalier aux connaissances du pilote. Dans les plaines, il tombe annuellement jusqu'à 2 mètres 54 centimètres de pluie, et sur les montagnes au moins 1 mètre 50 centimètres.

Le Venezuela, composé des anciens départements colombiens de Venezuela, Maturin, Orénoque et Zulia, se divise aujourd'hui, administrativement, en quinze provinces. Nous allons visiter ses villes les plus importantes, et nous commencerons naturellement par la capitale de cette nouvelle république, *Caracas* ou Léon de Caracas, que le Français ont longtemps nommée *Caraque*. Avant le dernier tremblement de terre de 1812, qui fit périr 10,000 habitants, elle renfermait de beaux édifices et comptait 45,000 habitants. Bâtie dans une vallée et sur un terrain très-inégal, baignée par quatre petites rivières, elle a cependant des rues bien alignées et des maisons très-belles. Son université rivalise avec celles de Bogota et de Quito. La température de cette ville ne répond pas du tout à sa latitude; on y jouit d'un printemps presque continuel; elle doit cet avantage à son élévation, qui est de 910 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est le siége d'un archevêché et le centre d'un grand commerce. Fondée en 1567, par Diégo Losada, elle fut longtemps le chef-lieu de la capitainerie générale de son nom; c'est la patrie de Simon Bolivar. Caracas a pour port *la Gouyre* ou *Guayra*, qui en est à 5 lieues, à l'embouchure de la rivière du même nom. Cette ville, qui compte 12 à 15,000 âmes, fait à elle seule plus de la moitié du commerce maritime de la république; on peut évaluer annuellement à 25 millions de francs la valeur de ses importations et de ses exportations. La mer n'y est pas moins houleuse que l'air n'est chaud et insalubre.

On distingue encore *Puerto-Cabello*, située sur le *Golfo-Triste*, à 264 lieues à l'ouest de Caracas, dans une île qui communique au continent par un pont; elle offre un port commode qui peut mettre à l'abri de tous les vents une flotte considérable. On y fait un commerce important, et ses 5,000 habitants emploient plus de 60 bâtiments au cabotage. Un marais fangeux qui l'avoisine, rend malsain le séjour de cette ville. *Valencia*, cité florissante, à une demi-lieue du lac du même nom, qui porte aussi celui de *Tacarigua*, et au milieu d'une plaine fertile et salubre, est commerçante, et renferme 15,000 habitants. *Coro*, ancienne capitale, près de la mer, est dans une plaine aride et sablonneuse. Elle n'a que 4,000 habitants.

Cumana est destinée à devenir un jour l'une des plus importantes places maritimes de l'Amérique méridionale; sa rade pourrait recevoir toutes les escadres de l'Europe. Elle est située sur la côte méridionale du golfe de Cariaco, à l'embouchure du Manzanarès. Dans la crainte des tremblements de terre, on n'y a construit aucun édifice en pierres. Sa population est d'environ 10,000 âmes. Fondée en 1523, par Diégo Castellon, c'est la plus

ancienne des villes européennes du Nouveau-Monde; elle fait un assez grand commerce de mulets, bétail, viandes fumées, poissons et cacao.

Nouvelle-Barcelone, ou simplement *Barcelona*, est une ville malpropre, au milieu d'un pays inculte, mais dont le sol est excellent: elle fait un commerce de contrebande assez considérable avec l'île anglaise de la Trinité qui en est voisine. Nous remarquerons encore *Maracaïbo*, chef lieu de province, bâti dans un terrain sablonneux, sur la rive gauche du lac du même nom, à 6 lieues de la mer. Elle est défendue par trois forts. L'air y est excessivement chaud; le séjour n'en est cependant pas malsain. Ses habitants sont en général bons marins et bons soldats; ceux qui ne suivent pas la carrière maritime s'occupent de l'éducation des bestiaux, dont son territoire est couvert; ils ont leurs maisons de campagne à *Gibraltar*, de l'autre côté du lac.

La rivière de la *Zulia*, qui donne son nom au département dont Maracaïbo est le chef-lieu, se jette dans le lac à son extrémité méridionale. C'est vers cette partie de ses bords que se manifeste la nuit un phénomène utile aux navigateurs. Près d'un endroit nommé *Mena* se trouve un dépôt considérable de poix minérale; les vapeurs bitumineuses qui s'en exhalent planent à la surface du lac et s'enflamment fréquemment pendant les grandes chaleurs. Ces feux, qui aident le pilote à reconnaître la côte, ont reçu dans le pays le surnom de *lanternes du Maracaïbo*. On trouve, au-dessus de ce lac, *Merida*, petite ville de 6,000 âmes, dont les habitants, très-actifs et très-industrieux, possèdent le territoire le mieux cultivé et le plus productif de la province dont elle est le chef-lieu; elle possède un collége et une université. *Truxillo*, ville magnifique avant qu'elle eût été ravagée, en 1678, par les flibustiers, possède encore une population au moins égale à celle de Merida; elle est bâtie dans une vallée étroite qui ne lui laisse que l'espace nécessaire à deux rues.

Varinas, chef-lieu du *département de l'Orenoco*, ou de *Orénoque*, est une ville de 10,000 âmes, où l'on récolte le tabac le plus renommé. Dans la province de Varinas, *Guanare* renferme 10,000 habitants et possède un collége; *Montecâl*, la ville la plus peuplée de la province d'Apure, n'a cependant que 4,000 âmes.

Parcourons la partie de *la Guyane* qui appartient à la république de Venezuela et dépend du département de l'Orénoque; elle a plus de 250 lieues de long, depuis les bouches de l'Orénoque jusqu'aux limites du Brésil. Sa largeur va en plusieurs endroits jusqu'à 150 lieues; sa superficie est de 29,000 lieues carrées. Sur cette surface immense, on ne compte

qu'environ 40,000 habitants connus et soumis, dont 20 à 30,000 Indiens, sous la conduite des missionnaires. Les *capucins catalans* en avaient réuni 17,000 sur les bords du Carony, lors du voyage de M. de Humboldt. Ils leur faisaient cultiver l'arbre qui donne le *cortex angosturæ*. Mais cet établissement a été ruiné pendant la guerre de l'indépendance. La seule ville est *San-Thomé de la Nueva Guyana*, communément nommée *Angostura*, c'est-à-dire le détroit, parce qu'elle est située près d'un resserrement du lit de l'Orénoque. Un fort construit sur une colline à la droite du fleuve en défend le passage. Cette ville a changé de place trois fois. Dans son deuxième emplacement il reste quelques fortifications qui conservent encore le nom de *San-Thomé de la Vieja-Guyana*. La nouvelle ville jouit d'un climat sain, tandis que dans l'ancienne, les ophthalmies et la fièvre jaune étaient endémiques. La nouvelle ville compte 5 à 6,000 habitants.

Les terres de la Guyane, excellentes surtout pour la culture du tabac, ne présentent qu'un petit nombre d'habitations mal travaillées, où les propriétaires font un peu de coton, de sucre et de vivres du pays. On exporte une assez grande quantité de bétail. Cette province, destinée par sa fertilité et par sa position à acquérir une grande importance, la devra surtout à l'Orénoque. Les rivières que ce fleuve reçoit, et dont le nombre passe 300, sont autant de canaux qui porteraient à la Guyane toutes les richesses que l'intérieur pourrait produire. Sa communication avec le fleuve des Amazones ajoute aux avantages qu'il peut procurer à la Guyane, en facilitant les relations avec le Brésil et les parties intérieures du nouveau continent. Les Anglais, toujours poussés par une activité éclairée, sentent l'importance de cette rivière; ils ont établi des postes militaires dans quelques îles, à son embouchure, d'où ils protègent la coupe des bois de teinture, et d'où ils communiquent avec les Indiens *Guaranos*, tribu paisible, qui, dans ses marais boisés, a bravé la domination espagnole. Une autre nation indépendante et belliqueuse, celle des *Arouakas*, qui occupe la côte maritime au sud de l'Orénoque recevait des armes et des boissons spiritueuses de la colonie hollandaise d'Essequébo et de Démérary, aujourd'hui soumise aux Anglais. Ainsi, la souveraineté des Hispano-Américains sur l'embouchure de ce fleuve important n'est rien moins que solidement garantie.

Dans la partie supérieure du domaine de ce fleuve, entre le 3e et le 4e parallèle nord, la nature a plusieurs fois répété le phénomène singulier de ce qu'on appelle les eaux noires. L'*Atabapo*, le *Temi*, le *Tuamini* et le

Guainia, ont des eaux d'une teinte couleur de café. A l'ombre des massifs de palmiers, leur couleur passe au noir foncé; mais, dans des vaisseaux transparents, elles sont d'un jaune doré. L'image des constellations australes s'y reflète avec un éclat singulier. L'absence de crocodiles et de poissons, une fraîcheur plus grande, un moindre nombre de mosquites et un air plus salubre, distinguent la région des fleuves noirs. Ils doivent probablement leur couleur à une dissolution de carbure d'hydrogène, résultat de la multitude de plantes dont est couvert le sol qu'ils traversent [1].

La Guyane colombienne comprend une partie de ces déserts arides connus sous le nom de *llanos*, dont le reste appartient à l'ancienne province de *San-Juan de Llanos*, et qui font partie, ainsi que nous l'avons dit précédemment [2], de la Nouvelle-Grenade; on ne saurait en séparer la description, que nous devons tirer presque en entier des écrits de M. de Humboldt.

En quittant les humides bords de l'Orénoque et les vallées de Caracas, lieux où la nature prodigue la vie organique, le voyageur frappé d'étonnement entre dans un désert dénué de végétation. Pas une colline, pas un rocher ne s'élève au milieu de ce vide immense. Le sol brûlant sur une surface de plus de 2,000 lieues carrées n'offre que quelques pouces de différence de niveau. Le sable, semblable à une vaste mer, offre de curieux phénomènes de réfraction et de soulèvement ou mirage. Les voyageurs s'y dirigent par le cours des astres, ou par quelques troncs épars du palmier-mauritia et d'*embothrium* que l'on découvre à de grandes distances. La terre présente seulement çà et là des couches horizontales fracturées, qui couvrent souvent un espace de 2,000 milles carrés, et sont sensiblement plus élevées que tout ce qui les entoure. Deux fois chaque année l'aspect de ces plaines change totalement; tantôt elles sont nues comme la mer de sable de Libye, tantôt couvertes d'un tapis de verdure, comme les *steppes* élevées de l'Asie moyenne. A l'arrivée des premiers colons on les trouva presque inhabitées. Pour faciliter les relations entre la côte et la Guyane, on a formé quelques établissements sur le bord des rivières, et on a commencé à élever des bestiaux dans les parties encore plus reculées de cet espace immense. Ils s'y sont prodigieusement multipliés, malgré les nombreux dangers auxquels ils sont exposés dans la saison de la sécheresse et dans celle des pluies, qui est suivie de l'inondation. Au sud, la plaine est entou-

[1] *A. de Humboldt* : Tableaux de la Nature, t. II, p. 192.
[2] Voyez à la page 388.

rée par une solitude sauvage et effrayante. Des forêts d'une épaisseur impénétrable remplissent la contrée humide située entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones, ; des masses immenses de granit rétrécissent le lit des fleuves; les montagnes et les forêts retentissent sans cesse du fracas des cataractes, du rugissement des bêtes féroces et des hurlements sourds du singe barbu qui annoncent la pluie. Le crocodile, étendu sur un banc de sable, et le boa, cachant dans la vase ses énormes replis, attendent leur proie ou se reposent du carnage.

Dans les forêts, dans les plaines, vivent des peuples de races et de civilisation diverses. Quelques-uns séparés par des langages dont la dissemblance est étonnante, sont nomades, entièrement étrangers à l'agriculture, se nourrissent de fourmis, de gomme et de terre, et sont le rebut de l'espèce humaine; tels sont les *Otomaques* et les *Jarures*. La terre que les Otomaques mangent est une glaise grasse et onctueuse, une véritable argile de potier, d'une teinte jaune grisâtre, colorée par un peu d'oxyde de fer. Ils la choisissent avec beaucoup de soin, et la recueillent dans des bancs particuliers, sur les rives de l'Orénoque et du Meta. Ils distinguent au goût une espèce de terre d'une autre; car toutes les espèces de glaises n'ont pas le même agrément pour leur palais. Ils pétrissent cette terre en boulettes de 12 à 18 centimètres de diamètre, et la font cuire à petit feu, jusqu'à ce que la surface antérieure devienne rougeâtre. Lorsqu'on veut manger cette boulette, on l'humecte de nouveau. Ces hommes, féroces et sauvages, se nourrissent de poissons, de lézards ou de racines de fougère, lorsqu'ils peuvent s'en procurer; mais ils sont si friands de terre glaise, qu'ils en mangent tous les jours un peu après le repas pour se régaler, dans la saison où ils ont d'autres aliments à leur disposition. [1]

Les missionnaires, qui, parmi les tribus à l'ouest de l'Orénoque, ont converti les *Betoys* et les *Maïpoures*, ont reconnu dans leur langue, ainsi que dans celle des *Yaruras*, une syntaxe régulière et même très-artificielle. Les *Achaguas* parlent un dialecte du Maïpoure. A l'est, l'ancienne mission d'*Esméralda* est le poste le plus reculé. Les Indiens *Guaicas*, race d'hommes très-blanche, très-petite, presque pygmée, mais très-belliqueuse, habitent le pays à l'est de Passimoni. Les *Guajaribes*, très-cuivrés et extrêmement féroces, anthropophages même, à ce qu'on croit, empêchent les voyageurs de pénétrer jusqu'aux sources de l'Orénoque. Les mosquitos et mille autres insectes piquants et venimeux peuplent ici les forêts solitaires Les rivières sont remplies de crocodiles et de petits poissons *caribes*,

[1] Tableaux de la Nature, t. I, p. 191-197.

dont la férocité est également à redouter. D'autres tribus de la partie orientale, comme les *Maquiritains* et les *Makos*, ont des demeures fixes, vivent des fruits qu'ils ont cultivés, ont de l'intelligence et des mœurs plus douces. La nation dominante le long de la côte, depuis Surinam jusqu'au cap de la Vela, était jadis celle des *Caraïbes*, en partie exterminée par les Européens. On ne saurait dire si cette race est venue des Antilles ou si elle s'y est répandue. Parmi toutes les nations indiennes, les Caraïbes se distinguent par leur activité et leur bravoure. Ils habitent des villages gouvernés par un chef électif, que les Européens ont nommé *capitaine*. Pour aller au combat, ils se rassemblent au son d'une conque ou coquille de mer. Les Caraïbes sont peut-être les hommes les plus robustes après les Patagons. Selon les anciens voyageurs, ils sont cannibales ou anthropophages; il paraît certain du moins qu'ils mangent leurs ennemis, dont ils dévorent la chair avec l'avidité du vautour. La langue caraïbe, une des plus sonores, et des plus douces au monde, compte près de trente dialectes. Elle paraît même poétique, à en juger seulement d'après les noms de quelques tribus; une d'elles s'appelle *la Fille du Palmier;* l'autre *la Sœur de l'Ours.* Les langues des tribus de l'intérieur paraissent bien plus rudes à l'oreille. Les *Salivas* ont la prononciation tout à fait nasale; les *Situfas* l'ont entièrement gutturale; les *Betoys* font toujours retentir la lettre canine; les *Quaivas* et les *Kirikoas*, de même que les Otomaques et les Guaranes, émettent avec une volubilité incroyable des sons qu'il est presque impossible de saisir. La langue des *Achaguas* est la seule dans l'intérieur qui soit harmonieuse.

De vastes espaces, entre le Cassiquiare et l'Atabapo, ne sont habités que par des singes réunis en société et par des tapirs. Des figures tracées sur des rochers prouvent que jadis cette solitude a été le séjour d'un peuple parvenu à un certain degré de civilisation. C'est entre les 2e et 4e parallèles, dans une plaine boisée, entourée par les quatre rivières de l'Orénoque, de l'Atabapo, du Rio-Negro et du Cassiquiare, que l'on observe des rochers de syénite et de granit, couverts de figures symboliques colossales, représentant des crocodiles, des tigres, des ustensiles de ménage, et les images du soleil et de la lune.

Aujourd'hui ce coin de terre, dans une étendue de plus de 500 milles carrés, n'offre aucune habitation. Les peuplades voisines se composent de sauvages, ravalés au degré le plus bas de la civilisation, menant une vie errante, et bien éloignés de pouvoir graver le moindre hiéroglyphe sur les rochers. Des monuments semblables existent près de Caïcara et d'Urnana.

Peut-être y reconnaîtra-t-on un jour l'ouvrage des Indiens Muyscas, dont nous avons parlé.

L'île *Marguerite*, ou *Margarita*, aride. mais salubre, que Christophe Colomb découvrit en 1498, et qui est séparée du continent par un canal de 6 lieues de large, forme une province de 15,000 âmes, qui fait partie du département de Maturin, et qui renferme la ville d'*Assuncion* et le port *Pampatar*, déclaré franc par la république. Au lieu de perles, on pêche aujourd'hui dans ses eaux une immense quantité de poissons.

Le Venezuela forme actuellement une république démocratique, à la tête de laquelle sont un président nommé pour quatre ans, et un congrès national composé d'un sénat et d'une chambre des représentants. Chaque province (il y en a quinze), nomme deux sénateurs, et chaque centre de population de 25,000 âmes nomme un représentant; les uns et les autres se renouvellent de deux en deux ans, par moitié. Le congrès exerce le pouvoir législatif et surveille le président. Le pouvoir judiciaire est confié à une cour suprême, qui a sous sa dépendance les tribunaux provinciaux.

Les revenus publics qui sont entièrement absorbés par la dépense, s'élèvent annuellement à 11 ou 12 millions de francs. La dette publique en 1849 se montait à plus de 20,962,212 piastres. Le chiffre général du commerce de la république de Venezuela pour l'année 1848-1849, était de 8,266,978 piastres (33,067,912 francs). En 1841-1842, ce chiffre avait atteint 55 millions de francs. Cette décroissance doit être attribuée à l'insécurité qui règne dans ce beau pays et à l'incapacité de son gouvernement. La force armée se composait en 1850 de 2849 hommes de troupes et de 143 officiers. La milice nationale de réserve existe en outre dans chaque province. La marine militaire est nulle; car nous ne pouvons tenir compte de deux goelettes désarmées, et de trois chaloupes canonnières en mauvais état.

La *république de l'Équateur*, la plus petite des républiques Colombiennes, comprend toute la partie méridionale que l'on appelait autrefois royaume ou présidence de Quito. Son nom actuel lui vient de sa situation astronomique; elle n'a guère que 15 à 20,000 lieues géographiques carrées. Baignée à l'ouest par l'océan Pacifique, elle touche par le nord à la Nouvelle-Grenade, par le sud au Pérou, et va se perdre à l'est vers les provinces brésiliennes de Rio-Negro et de Solimoens. Sa population, composée des mêmes éléments que celle des républiques que nous venons de décrire, ne va pas au delà de 600,000 âmes.

Cette république présente partout des phénomènes étranges, des monuments curieux, une végétation forte et luxuriante. D'un côté le volcan de Pichincha, le Cayambé traversé par l'Équateur; l'Antisana, le plus haut des volcans; le Cotopaxi, le Chimboraço; de l'autre, la maison de l'Inca et le Panecillo aux environs de la Tacuna; la chaussée des Incas et l'Inga-pilca, non loin de Cuença; puis parmi ces volcans, dont les mugissements se font quelquefois entendre à 200 lieues, parmi ces monuments où vit le souvenir d'une grandeur qui n'est plus, des villages ensevelis dans des vallées profondes, ou suspendus aux flancs des montagnes; des pâturages où paissent d'innombrables troupeaux de lamas et de brebis d'Europe; des vergers bordés de haies vives de *duranta* et de *bardanesia*; des champs cultivés avec soin, et promettant de riches moissons de céréales. L'Equateur est arrosé par le Marañon, la Magdalena, le Putumayo, le Tigre et la Pastazza, composé de trois anciens départements colombiens de l'Équateur, de Guayaquil et de l'Assuay, il se divise aujourd'hui en huit provinces.

Lorsqu'on quitte la côte que dévore un soleil aux rayons verticaux, pour pénétrer dans la montagne où l'on respire un air plus doux et plus salubre, on trouve, au milieu d'une belle vallée que dominent de toutes parts des volcans couronnés de neige, *Quito,* ancienne capitale de la seconde monarchie péruvienne et capitale de la nouvelle république. Les habitants excellent dans la plupart des arts et métiers. Ils fabriquent surtout des draps et des cotons, qu'ils teignent en bleu; ils en fournissent tout le Pérou. Le commerce de la ville est aussi très-actif; elle est le siége d'un tribunal suprême et d'un archevêché; les rues sont d'un niveau trop inégal pour qu'on puisse s'y servir de voitures; les quatre plus larges seulement sont pavées. Les édifices de cette ville ne répondent pas à son importance. Le *palais de justice*, la *cathédrale*, l'*hôtel-de-ville* et le *palais épiscopal* occupent les quatre côtés de la *Plaza-Mayor,* au centre de laquelle s'élève une belle fontaine en bronze. L'église la plus remarquable par son architecture et ses sculptures est celle du ci-devant collége de jésuites. On lit sur un de ses murs l'inscription en marbre laissée par les académiciens français envoyés en 1736, pour mesurer un degré du méridien. Cette ville est à 13 minutes au sud de l'équateur. Son université est depuis longtemps célèbre dans l'Amérique méridionale. Située à 3,200 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, cette ville ne jouit plus du printemps perpétuel que sa situation paraissait lui garantir depuis l'affreux tremblement de terre de 1797 qui bouleversa la province de Quito, et fit périr dans un seul instant 40,000

individus. Tel a été le changement de la température, que le thermomètre y est ordinairement à 4 degrés au-dessus de zéro, et ne s'y élève que rarement à 16 ou 17, tandis que Bouguer le voyait constamment à 15 ou 16. Depuis ce temps, les tremblements de terre y sont presque continuels. Malgré les horreurs et les dangers dont la nature les a environnés, les habitants de Quito, gais, vifs, aimables, ne respirent que la volupté, le luxe; nulle part peut-être il ne règne un goût plus décidé et plus général pour les plaisirs. La population de cette ville est de 70,000 âmes.

Dans les environs de Quito, nous citerons *Otavalo*, ville industrieuse à laquelle on accorde 16,000 habitants; *Latacunga* qui en a 17,000, malgré les pertes que les éruptions du Cotopaxi lui ont fait éprouver.

Sur le versant occidental des Andes, nous apercevons *Guayaquil*, chef-lieu de province, à 255 kilomètres au sud-ouest de Quito, ville qui donne son nom au fleuve qui la traverse et au golfe dans lequel celui-ci va se jeter. Cette cité commerçante, dont le port est un des plus importants du Grand-Océan, et qui possède un arsenal, de beaux chantiers et une école de navigation, est formée de deux villes, la vieille et la nouvelle, et ne renferme aucun édifice qui soit digne d'attirer l'attention du voyageur; mais ce qui frappe celui-ci, c'est la beauté de la plupart des femmes. Les maisons et les églises sont construites en bois.

Peuplée de 20 à 22,000 âmes, Guayaquil est un port de mer et un atelier de construction très-commode, à cause des forêts qui en sont rapprochées. Il s'y fait un grand commerce d'échange entre les ports du Mexique et ceux du Pérou et du Chili. La valeur annuelle des importations et des exportations est d'environ 10 à 12 millions de francs. La végétation des environs, dit M. de Humboldt, est d'une majesté au-dessus de toute description; les palmiers, les scitaminées, les *plumeria*, les *taberna montana* y abondent. La petite ville de *Jipijapa* est importante par son commerce de chapeaux de paille, renommés en Amérique, et dont le prix varie de 10 à 80 francs. On les désigne sous le nom de *chapeaux de Guayaquil*. Don Alcedo dit que l'on trouve dans la province de Guayaquil une espèce de bois fort et solide, qu'on préfère pour la construction des petits vaisseaux, spécialement pour la quille et les courbes, parce qu il est incorruptible et qu'il résiste aux vers plus que tout autre; il est très-facile à travailler; sa couleur est foncée, on le nomme *guachapeli* ou *guarango*. Devant Guayaquil est l'île de la *Puna* couverte de pâturages, et d'une grande fertilité.

En suivant toujours une direction méridionale, nous trouvons *Cuença*; ville épiscopale, chef-lieu de province d'environ 20,000 âmes, où l'on

compte plusieurs raffineries de sucre, et dont les confitures et une sorte de fromage qui ressemble au parmesan, sont les plus importantes branches d'industrie. Son altitude dépasse celle du Grand-Saint-Bernard. *Loxa* ou *Loja*, chef-lieu de la province du même nom, peuplée de 12,000 âmes, quoiqu'elle ait souvent été abandonnée par ses habitants, à la suite des violents tremblements de terre qu'elle a éprouvés, fait un commerce considérable de quinquina et de cochenille. Sur la rive gauche du *Chinchipe*, affluent du Tunguragua, l'un des principaux affluents du Marañon ou de l'Amazone, *Jaen-de-Bracamoros*, renferme 4,000 habitants, la plupart hommes de couleur. *Rio-Bamba*, à 190 kilomètres au sud de Quito, chef-lieu de la province de Chimborazo a, dit-on, 20,000 âmes. *Ambato*, au pied du Chimborazo, cette ville florissante située à 75 kilomètres au sud de Quito, fait un grand commerce de sucre, de grain et de cochenille. *Esmeraldas*, à l'embouchure de la rivière du même nom, et à 162 kilomètres au nord-ouest de Quito, est, après Guayaquil, le port le plus important de la république; on récolte, dans ses environs, d'excellent cacao. *Puerto-Viejo*, plus au sud, fait un petit commerce de cabotage.

L'ancienne et vaste province de *Maynas*, comprise aujourd'hui dans les provinces de Cuenca et de Loxa, s'étend sur la rivière des Amazones. Il n'y a que peu d'établissements européens dans ces vastes solitudes; les plus considérables sont *San-Joaquin-de-Omaguas*, *San-Francisco-de-Borja*, *Santiago*, *Xibaros* et *Oran*. Au delà s'étendent de vastes terres peu connues, où vit un grand nombre de tribus sauvages indépendantes, dont les principales sont les *Maynas*, les *Omaguas* et les *Xibaros*. Une grande partie erre dans les forêts, vivant de chasse et de pêche. Le pays produit de la cire blanche et noire, ainsi que du cacao.

Ces solitudes ont autrefois été visitées par de hardis et courageux missionnaires qui, réunissant autour d'une modeste chapelle quelques Indiens errants, étaient parvenus à fonder quelques *pueblos* ou villages et missions. Nos cartes en indiquent encore aujourd'hui les noms et la position, mais la plupart ont été détruits ou abandonnés, et il n'en reste aucune trace.

Ce ne serait pas avoir décrit l'ancien royaume de Quito, que de passer sous silence les redoutables volcans qui tant de fois ont bouleversé le sol, et englouti les cités. Le majestueux *Chimborazo* n'est probablement qu'un volcan éteint; la neige séculaire qui couvre sa cime colossale fondra peut-être un jour, et les feux enchaînés dans ses flancs reprendront leur activité destructive.

Le *Pichincha* est un des volcans les plus grands de la terre; son cratère

creusé dans des porphyres basaltiques, a été comparé par La Condamine, au chaos des poëtes. Cette bouche immense était alors remplie de neige; mais M. de Humboldt la trouva embrasée: « La bouche du volcan, dit ce « savant voyageur, forme un trou circulaire de près d'une lieue de cir- « conférence, dont les bords taillés à pic, sont couverts de neige par en « haut; l'intérieur est d'un noir foncé, mais le gouffre est si immense, « que l'on distingue la cime de plusieurs montagnes qui y sont placées; « leur sommet semble être à 4 ou 600 mètres au-dessous de nous, jugez « donc où doit se trouver leur base. Je ne doute pas que le fond du cra- « tère ne soit de niveau avec la ville de Quito. »

Le *Cotopaxi* est le plus élevé de ces volcans des Andes, qui, à des époques récentes, ont eu des éruptions. Sa hauteur absolue est de 5,753 mètres; elle surpasserait par conséquent de plus de 800 mètres la hauteur du Vésuve, placé sur le sommet du pic de Ténériffe. Le Cotopaxi est aussi le plus redoutable de tous les volcans du royaume de Quito; c'est celui dont les explosions ont été les plus fréquentes et les plus dévastatrices. Les scories et les quartiers de rochers lancés par ce volcan couvrent les vallées environnantes sur une étendue de plusieurs lieues carrées. En 1758, les flammes du Cotopaxi s'élevèrent au-dessus des bords du cratère à la hauteur de 900 mètres. En 1744, le mugissement du volcan fut entendu jusqu'à Honda, ville située sur les bords de la rivière de la Magdalena, à une distance de 200 lieues communes. Le 4 avril 1768, la quantité de cendres vomies par la bouche du Cotopaxi fut si grande, que, dans les villes d'Hambato et de Tacunga, la nuit se prolongea jusqu'à trois heures de l'après-midi. L'explosion qui arriva au mois de janvier 1803, fut précédée d'un phénomène effrayant, la fonte subite des neiges qui couvraient la montagne. Depuis plus de vingt ans aucune fumée, aucune vapeur visible n'était sortie du cratère, et, dans une seule nuit, le feu souterrain devint si actif, qu'au soleil levant les parois extérieures du cône fortement échauffées se montrèrent à nu et sous la couleur noire qui est propre aux laves boueuses des volcans américains. Au port de Guayaquil, dans un éloignement de 52 lieues en ligne droite du bord du cratère, M. de Humboldt entendit jour et nuit les mugissements du volcan comme des décharges répétées d'une batterie.

S'il était décidé que la proximité de l'Océan contribue à entretenir le feu volcanique, nous serions étonné de voir que les volcans les plus actifs du royaume de Quito, le Cotopaxi, le *Tunguragua* et le *Sangay*, appartiennent au chaînon oriental des Andes, et par conséquent à celui qui est le plus

éloigné des côtes. Le Cotopaxi est à plus de 50 lieues de la côte la plus voisine.

Nous devons rattacher à la description de la république de l'Équateur celle des *îles Gallapagos* ou *Galapagos*, ou *îles aux tortues*, qui en forment aujourd'hui une division provinciale. Cet archipel, situé sous l'équateur, à 200 lieues à l'ouest du continent américain, renferme des pics volcaniques dans les îles les plus orientales. Les cactus et les aloès y couvrent les flancs des rochers. Dans les îles occidentales, une terre noire et profonde nourrit de gros arbres. Les flamingos et les tourterelles peuplent les airs; la plage est couverte de tortues énormes. Aucune trace n'y marque l'ancien séjour de l'homme; ni les Malais du Grand-Océan, ni les tribus américaines n'ont jamais abordé dans ces terres isolées. Dampier et Cowley ont vu des sources et même des rivières dans quelques-unes de ces îles dont les noms particuliers espagnols ont cédé la place à des noms anglais, du moins sur toutes les cartes modernes. *Santa-Maria de-l'Aguada* paraît identique avec l'île *York*. Les plus grandes, parmi les vingt deux connues, sont celles d'*Albemarle* et de *Narborough*. Cowley décrit l'*île Enchantée* comme s'offrant sous les aspects variés d'une ville murée et d'un château-fort en ruines. Plusieurs ports et mouillages invitent les Européens à y former des établissements.

Albemarle, située sous l'équateur, a 23 lieues de longueur sur 16 de largeur. Narborough avait été reconnue avec soin par Vancouver : elle est moins considérable que la précédente. En 1822, le capitaine anglais Basil-Hall a fait des expériences sur le pendule dans l'île d'*Abingdon*, qui, selon lui, a 10 ou 12 milles de longueur. Les Galapagos sont toutes d'origine volcanique. Dans l'île d'Abingdon, on remarque une montagne de 650 mètres de hauteur, couverte de cratères, d'où se sont échappés, à différentes époques, des torrents de laves, qui, en se précipitant au loin dans la mer, ont formé des pointes saillantes assez nombreuses.

Ces îles, réclamées par les Anglo-Américains, sont encore fort mal placées sur nos cartes géographiques; il est à regretter que le capitaine Basil-Hall n'ait pas eu le temps d'en lever le plan. Parmi les plus considérables, on cite celles de *Chatham*, de *Norfolk*, de *Bindloes*, de *Cowley*, de *Caldwell*, de *Wenmans* et de *Culpepers*.

Dans toutes ces îles, on trouve de l'eau passable qui se conserve dans les cavités des rochers. Il n'y pleut point depuis le mois de mai jusqu'en août; mais les brises de mer y rafraîchisent l'air et y rendent les chaleurs très-supportables. Des orages violents y règnent depuis novembre jusqu'en

juin. Les tortues qui habitent ces îles, où elles se nourrissent de cactus, pèsent souvent jusqu'à 150 kilogrammes. En 1832, un habitant de la Louisiane, appelé Vilamil, s'est fixé dans l'île *Charles*, qu'il a nommée *Floriana*, avec une centaine de colons qui le regardent comme un souverain.

La république de l'Équateur possède un gouvernement démocratique; le président est élu pour quatre ans. Le pouvoir législatif est conféré à une assemblée unique, composée de 42 députés élus pour quatre ans et rééligibles; le pouvoir judiciaire est représenté par une cour suprême de justice, par des tribunaux supérieurs d'appel, et des tribunaux inférieurs. La force publique se compose de la milice et de l'armée active, qui compte deux bataillons d'infanterie et deux escadrons de cavalerie (lanciers), et une demi brigade d'artillerie, en tout 1,000 à 1,200 hommes. La république est divisée en trois districts militaires, ayant à leur tête un commandant-général. Le budget des dépenses de l'Équateur ne s'élève pas au-dessus de 8 à 900,000 piastres; ces dépenses sont couvertes par les revenus des douanes, le produit des taxes sur le sel, le tabac, le papier timbré. Le commerce général peut être évalué à 12 ou 13,000,000 de francs; le port de Guayaquil en est le centre.

Avant de quitter les régions colombiennes, nous dirons quelques mots des tribus indiennes qui séjournent dans les vastes plaines situées à l'est de la Cordillère, et nous ferons connaître le caractère des Colombiens que la civilisation a réunis dans les villes et dans les villages qui sont à l'ouest de la Cordillère.

La Colombie renferme encore un nombre très-considérable de tribus indiennes, dont plusieurs jouissent de leur indépendance, et qui presque toutes ont conservé leur langage et leur manière de vivre. Avant de nous occuper des *Moscas,* ou *Muyscas,* peuple dominant dans ces contrées, nommons les tribus inférieures. Les *Guaïras,* ou *Guagniros*, qui occupent une partie des provinces de Maracaïbo, de Rio-de-la-Hacha et de Santa-Marta, donnent la main aux *Motilones*, qui possèdent les terres baignées par le Muchuchies et le Saint-Faustin, jusqu'à la vallée de Cucuta. Ils interceptent les routes des montagnes; le pillage, l'incendie et le meurtre signalent leurs incursions dans les plaines. Les *Chilimes*, et une autre bande de Guaïras, infestent les bords de la Magdalena. Dans la province de Panama, les *Urabas,* les *Zitaras* et les *Oromisas* forment trois petits États indépendants, l'un sous un prince nommé *le Playon*, et les deux autres sous un gouvernement républicain. On remarque encore à l'ouest du golfe de Darien *les Indiens Mestizos,* qui comptent 30,000 individus, dont

8,000 guerriers, parmi lesquels 3,000 armés de fusils ; c'est une réunion de sauvages, de pirates et de contrebandiers. Les *Cunacunas,* qui habitent les montagnes de Choco et de Novita, exercent leurs ravages jusqu'à Panama, et attaquent même sur mer les barques chargées de vivres.

Les nations anciennes de Quito paraissent avoir eu, comme les tribus sauvages de l'Afrique, un nombre infini d'idiomes ; les missionnaires en ont spécifié jusqu'à 117 ; mais la langue des *Quitos* peut avoir dominé sur le plateau, et celle des *Scires* sur la côte. Les *Scires,* qu'on est étonné de trouver homonymes avec une ancienne horde de l'Europe, fameuse par ses courses guerrières [1], firent, en l'an 1,000, la conquête du haut pays, et y introduisirent leur idiome. Les Espagnols y trouvèrent établies la langue et la domination péruviennes. Mais peut-on en conclure, avec Hervas, que les Scires parlaient un dialecte péruvien ? Les *Cofanes,* une des 117 tribus de Quito, étaient encore, en 1600, au nombre de plus de 15,000 ; ils parlaient une langue particulière, usitée également dans le pays d'*Anga-Marca,* et dans laquelle un jésuite a écrit un abrégé des doctrines chrétiennes.

L'histoire doit recueillir le souvenir de deux tribus remarquables. Les *Muzos,* anciens ennemis des Muyscas, habitaient au nord-ouest de Santa-Fé : ils croyaient qu'une *ombre d'homme,* nommé *Are,* avait créé et instruit leur nation ; ils n'adoraient aucune divinité, et se prétendaient plus anciens que le soleil et la lune. Les *Sutagos,* qui habitaient vers Summa-Paz, se distinguaient par leur idiome extrêmement doux et efféminé comme leur caractère. Parmi les 52 tribus de Popayan, celle de *Guasinca,* celle de *Cocanuca* et celle des *Paos,* avaient trois langues distinctes, conservées par les écrits des missionnaires. Les *Xibaros,* les *Macas* et les *Quixos,* tribus puissantes, occupaient les pentes orientales des Andes de Quito. Plus bas, le vaste pays de Maynas renferme les restes d'innombrables tribus visitées autrefois par les missionnaires. La grande nation des *Omaguas* est répandue sur tout le cours du Marañon ou de l'Amazone ; son idiome est un dialecte de la langue *guarini* du Brésil, mais plus simple dans ses formes grammaticales, et plus riche en mots ; circonstances qui indiquent une plus longue civilisation chez les Omaguas. Les migrations de ce peuple navigateur ne sont pas suffisamment connues ; l'opinion la plus probable les a fait arriver du Brésil.

Un ancien centre de civilisation au milieu de ces nations nomades ou sauvages est un phénomène digne de toute notre attention. Le plateau de Santa-Fé-de-Bogota rivalise avec Cuzco, la ville du soleil, comme foyer des

[1] Les *Sciri, Scyri* ou *Skyri;* voyez notre vol. I, p. 238.

institutions et des idées religieuses et politiques [1]. Nous allons nous arrêter à cet intéressant problème ethnographique.

Dans les temps les plus reculés, avant que la lune accompagnât la terre, dit la mythologie des Indiens *Muyscas* ou *Mozcas*, les habitants de *Cundinamarca*, ou du plateau de Bogota, vivaient comme des barbares, sans agriculture, sans lois et sans culte. Tout à coup parut chez eux un vieillard qui venait des plaines situées à l'est de la Cordillère de Chingaza : il paraissait d'une race différente de celle des indigènes, car il avait la barbe longue et touffue. Il était connu sous trois noms différents : sous ceux de *Bochica*, *Nemquetheba* et *Zuhé*. Ce vieillard, semblable à Manco-Capac, apprit aux hommes à se vêtir, à construire des cabanes, à labourer la terre et à se réunir en société. Il amena avec lui une femme à laquelle la tradition donne encore trois noms; savoir, ceux de *Chia*, *Yubecayguaya* et *Huythaca*. Cette femme, d'une rare beauté, mais d'une méchanceté excessive, contrariait son époux dans tout ce qu'il entreprenait pour le bonheur des hommes. Par son art magique, elle fit enfler la rivière de Funzha, dont les eaux inondèrent toute la vallée de Bogota. Ce déluge fit périr la plupart des habitants, et quelques-uns seulement s'échappèrent sur la cime des montagnes voisines. Le vieillard irrité chassa la belle Huythaca loin de la terre; elle devint la lune, qui, depuis cette époque, commença à éclairer notre planète pendant la nuit. Ensuite Bochica, ayant pitié des hommes dispersés sur les montagnes, brisa d'une main puissante les rochers qui ferment la vallée du côté de Canoas et de Tequendama. Il fit écouler par cette ouverture les eaux du lac Funzha, réunit de nouveau les peuples dans la vallée de Bogota, construisit des villes, introduisit le culte du soleil, nomma deux chefs entre lesquels il partagea les pouvoirs séculier et ecclésiastique, et se retira sur le mont d'*Idacanzas*, dans la sainte vallée d'Iraca, près de Tunja, où il vécut dans les exercices de la pénitence la plus austère, pendant l'espace de 2,000 ans, ou de cent cycles muyscas, au bout desquels il disparut d'une manière mystérieuse.

Cette fable réunit un grand nombre de traits que l'on trouve épars dans les traditions religieuses de plusieurs peuples de l'ancien continent. On croit reconnaître le bon et le mauvais principe personnifiés dans le vieillard Bochica et dans sa femme Huythaca. Les rochers brisés et l'écoulement des eaux font penser à *Yao*, fondateur de l'empire chinois. Le temps reculé où la lune n'existait point encore, rappelle la prétention des Arca-

[1] *Lucas-Fernandez Piedrahita*, évêque de Panama, dans son *Historia general del Nuevo-Reyno-de-Granada*; ouvrage composé d'après les manuscrits de *Quesada*.

diens sur l'antiquité de leur origine. L'astre de la nuit est peint comme un astre malfaisant qui augmente l'humidité sur la terre, tandis que Bochica, fils du soleil, sèche le sol, protége l'agriculture, et devient le bienfaiteur des Muyscas, comme le premier Inca fut celui des Péruviens.

Ces mêmes traditions portent que Bochica, voyant les chefs des différentes tribus indiennes se disputer l'autorité suprême, leur conseilla de choisir pour *zaque* ou souverain un d'entre eux appelé Huncahua, et révéré à cause de sa justice et de sa haute sagesse. Le conseil du grand-prêtre fut universellement adopté; et Huncahua, qui régna pendant 250 ans, parvint à se soumettre tout le pays qui s'étend depuis les savanes de San-Juan de los Llanos jusqu'aux montagnes d'Opon. La forme du gouvernement que Bochica donna aux habitants de Bogota est très-remarquable par l'analogie qu'elle présente avec les gouvernements du Japon et du Tibet. Au Pérou, les Incas réunissaient dans leurs personnes le pouvoir séculier et l'ecclésiastique. Les fils du soleil étaient pour ainsi dire souverains et prêtres à la fois. A Cundinamarca, dans un temps probablement antérieur à Manco-Capac, Bochica avait constitué électeurs les quatre chefs des tribus, *Gameza, Busbanca, Pesca* et *Toca*. Il avait ordonné qu'après sa mort ces électeurs et leurs descendants eussent le droit de choisir le grand-prêtre d'Iraca. Les pontifes ou lamas, successeurs de Bochica, étaient censés héritiers de ses vertus et de sa sainteté. Le peuple se portait en foule à Iraca pour offrir des présents au grand-prêtre. On visitait les lieux devenus célèbres par les miracles de Bochica, et, au milieu des guerres les plus sanglantes, les pèlerins jouissaient de la protection des princes par le territoire desquels ils devaient passer pour se rendre au sanctuaire (*chunsua*) et aux pieds du lama qui y résidait. Le chef séculier, appelé *zaque* de Tunja, auquel les *zippa* ou princes de Bogota payaient un tribut annuel, et les pontifes d'Iraca étaient par conséquent deux puissances distinctes, comme le sont au Japon le daïri et l'empereur séculier.

Bochica n'était pas seulement regardé comme le fondateur du nouveau culte et comme le législateur des Muyscas; symbole du soleil, il réglait aussi le temps, et on lui attribuait l'invention du calendrier. Il avait prescrit de même l'ordre des sacrifices qui devaient être célébrés à la fin des petits cycles, à l'occasion de la cinquième intercalation lunaire. Dans l'empire du zaque, le iour (*sua*) et la nuit (*za*) étaient divisés en quatre parties, savoir: *sua-mena*, depuis le lever du soleil jusqu'à midi; *sua meca*, de midi au coucher du soleil; *zasca*, du cocher du soleil à minuit, et *cagni*, de minuit au lever du soleil. Le mot *sua* ou *zuhe* désigne à la fois, dans la langue

muysca, le jour et le soleil. De *Sua*, qui est un des surnoms de Bochica, dérive *sue*, *Européen* ou *homme blanc;* dénomination bizarre qui tire son origine de la circonstance que le peuple, lors de l'arrivée de Quesada, regardait les Espagnols comme fils du soleil, *sua*. La plus petite division du temps, chez les Muyscas, était une période de trois jours. La semaine de sept jours était inconnue en Amérique, comme dans une partie de l'Asie orientale. Le premier jour de la période était destiné à un grand marché tenu à Turmèque. L'année (*zocam*) était divisée par lunes; vingt lunes composaient l'*année civile*, celle dont on se servait dans la vie commune. L'*année des prêtres* renfermait trente-sept lunes, et vingt de ces grandes années formaient un *cycle muysca*. Pour distinguer les jours lunaires, les lunes et les années, on se servait de séries périodiques dont les dix termes étaient des nombres.

La langue de Bogota, dont l'usage s'est presque entièrement perdu depuis la fin du dernier siècle, était devenue dominante par les victoires du zaque Huncahua, par celles des Zippas, et par l'influence du grand lama d'Iraca, sur une vaste étendue de pays, depuis les plaines de l'Ariari et du Rio-Meta, jusqu'au nord de Sogamozo. De même que la langue de l'Inca est appelée au Pérou *quichua*, celle des Mozcas ou Muyscas est connue dans le pays sous la dénomination de *chibcha*. Le mot *muysca*, dont *mozca* paraît une corruption, signifie *homme* ou *personne:* mais les naturels ne l'appliquent généralement qu'à eux-mêmes.

Nous terminerons ce livre par quelques mots sur les Colombiens en général. Ceux qui habitent les terres chaudes, dit un voyageur français, M. Mollien, sont maigres, ont le teint jaune et sont petits de taille. « Lorsqu'on s'élève vers des régions plus froides, la couleur des blancs est moins jaune ; pâle encore jusqu'à 1,000 ou 1,200 mètres, elle se colore à 2,000 mètres, et brille d'un éclat charmant à la hauteur où se trouve Santa-Fé de Bogota.» Le même peuple peut donc se partager en deux classes dans la Colombie : dans les terres chaudes règne l'indolence; on voit des hommes rester tout le jour couchés dans un hamac et se balancer lentement en fumant un cigare ; il est vrai que la haute température y invite au repos, énerve le corps et nuit même aux applications de l'esprit. Les arts et les sciences languissent dans ces régions. L'habitant des Andes, au contraire, jouit de la douce influence d'un climat tempéré; livré aux charmes d'une mélancolie pensive, il apprécie les arts, les sciences et la littérature.

Exagéré dans ses prévenances et ses démonstrations d'amitié; exerçant avec ostentation les vertus hospitalières; admirateur aveugle de sa patrie

et de ses compatriotes, le mensonge, la jalousie et l'ingratitude paraissent être les vices dominants du Colombien ; on pourrait même y joindre l'esprit de vengeance, si l'on s'en rapportait à ce dicton populaire : C'est à Dieu de pardonner ; quant aux hommes, jamais.

« On fera des affaires avec l'Américain du nord, dit M. Mollien, mais on « vivra avec l'Américain espagnol, parce que s'il a des formes moins « franches, elles sont au moins plus douces. Les travers et les vices des « Colombiens appartiennent à toutes les nations qui ne sont pas parvenues « au degré de civilisation que nous avons atteint. Si on en excepte les for- « faits politiques qu'ils ont commis par représailles, on n'en a pas encore « à leur reprocher. »

TABLEAUX Statistiques des Républiques Colombiennes en 1850.

République de la Nouvelle-Grenade.

SUPERFICIE par lieues géog. carrées.	POPULATION.	POPULATION par lieue carrée.
35.000	1,800,000	51

PROVINCES.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX.	VILLES PRINCIPALES.
Bogota. . . .	275.217	SANTA-FÉ-DE BOGOTA ††.	Guatavita. — Zipaquira — Ubate. — Guaduas. — Soacha — Muzo — Caqueza.
Antioquia. . .	168,017	Medellin. . . .	Antioquia †. — Santa-Rosa de Osos. — Rio-Negro.
Buenaventora	32,920	Iscuande. . .	*San-Buenaventura.*
Cartagena. . .	133.824	*Cartagena* †. .	Turbaco. — Soledad. — *Tolu.* — Excarmen.
Casanare. . .	16,948	Pore.	Tamara — Morcoti. — Tame. — Casanare.
Cauca.	52,420	Cauca.	
Chocó	23,194	Quibdo. . . .	Novita.
Mariquita. . .	84,721	Honda.	Ibague — Mariquita. — La Palma.
Mompox. . . .	49,557	Mompox. . . .	Ocana. — Simiti
Neyva.	82,452	Neyva ou Neyba	Idmana. — Gigante. — La Purificacion.
Pamplona. . .	106 610	Pamplona †. .	San-José de Cucuta — Rosario de Cucuta. — Malaga. Bucaramangua. — Giron
Panama. . . .	76,665	*Panama* †. . .	*Chagres.* — Cruces — Chorrera. — *Porto-Bello.* — Ile des Perles.
Pasto.	60,589	Pasto.	Barbacoas
Popayan. . . .	50,236	Popayan † . .	Buga — Cali. — Cartago. — Palmira.
Rio-Hacha. .	15,801	*Rio Hacha.* . .	
Santa-Marta. .	48,587	Santa-Marta †.	Cinega. — Plato.
Socorro. . . .	120,513	Socorro. . . .	San Gil. — Moniquira.
Tunja. . . .	251,983	Tunja.	Chinquiquira. — Santa-Rosa. — Boyaca. — Sogamoso.
Veles. . . .	87,418	Veles.	
Veragua. . .	44,514	Santiago de Veragua. . .	La Mesa. — Remedios. — Villa de Quibo.

Territoire des Bouches-du-Toro : 15,000

Les †† et les † indiquent les archevêchés et les évêchés. — Les villes en *italique* indiquent les ports.

République de Venezuela.

SUPERFICIE par lieues géog. carrées.	POPULATION.	POPULATION par lieue carrée.
35,737	1,100,000	3

PROVINCES.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX	VILLES PRINCIPALES.
Caracas. . . .	284,888	CARACAS ††. .	Calabozo. — *La Guayra*. — Maracay. — S.-Sébastien. — Victoria.
Carabobo. . .	114,967	Valencia. . . .	*Puerto Cabello*. — Carabobo. — Aroa.
Barquisimeto.	132,755	Barquisimeto..	San-Carlos. — San-Felipe. — Tocuyo.
Coro.	4[illegible]4[illegible]6	Coro.	Carigua. — Paraguana.
Maracaïbo . .	54,832	*Maracaïbo*. . .	*Alta-Gracia*. — *Gibraltar*. — Perija.
Truxillo. . . .	52,788	Truxillo. . . .	Carache. — Escagne.
Merida.	74,116	Merida.	Bayladores. — La Grita. — Muchuci[illegible]es. — Cristoval.
Varinas. . . .	12[illegible],497	Varinas. . . .	Guanare. — Obispos. — Ospino. — Nutrias.
Apure.	17,4[illegible]9	Achaguas. . .	San-Fernando de Apure. — Mantecal.
Barcelona. . .	60,103	Barcelona. . .	San-Diego. — El Pao. — *Piritu*.
Cumana. . . .	58,671	*Cumana* . . .	*Curiaco*. — Guiria. — Carupano.
Margarita (île)	20,[illegible]05	*Assuacion*. . .	*Pampatar*.
Guyana. . . .	2[illegible],1[illegible]9	Angostura †.	Upata. — Esmeralda.
Aragua.	16,6[illegible]2	Aragua.	Maturin.
Guarico. . . .	18,352	Gaycara. . . .	

Le signe †† indique l'archevêché et le signe † les évêches. — Les villes en *italique* indiquent les ports.

République de l'Équateur.

SUPERFICIE par lieues géog. carrées.	POPULATION.	POPULATION par lieue carrée.
20,000	625,000	30

PROVINCES.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX.	VILLES PRINCIPALES.
Pichincha. . .	250,000	QUITO ††. . . .	Antisana. — *Esmeraldas*. — Latacunga. — Manhachi. — *Atacames*.
Guayaquil. . .	125,000	*Guayaquil* †.	Raba.
Chimboraro. .	80,000	Rio Bamba	Ambato. — Alausi. — Guaranda.
Imbabura. . .	45,0[illegible]0	Ibarra.	Otavalo. — Cayamba.
Manabi. . . .	25,0[illegible]0	*Puerto-Viejo*.	Monte-Christi.
Cuença.	80,000	Cuença †. . .	Canar. — Giron.
Loja.	19,800?	Loja ou Loxa.	Zaruma. — San-Jean de Bracamoros. — San-Borja.
Gallapagos (îles)	200?		

Le signe †† indique l'archevêché, le signe † les évêchés. — Les villes en *italique* indiquent les ports.

LIVRE CENT DIX-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Description particulière des républiques Péruviennes, c'est-à-dire du Pérou et de la Bolivie.

Le Pérou, cet ancien empire des Incas, cette terre d'une richesse fabuleuse et proverbiale, où les lingots d'or représentaient aux yeux des indigènes les larmes du soleil, où des palais et des temples d'or s'élevaient dans des plaines fleuries au pied des montagnes gigantesques couvertes d'une neige éternelle ; le Pérou a bien varié d'étendue sous les Incas, sous la domination espagnole et de nos jours.

Sous les Incas, l'*empire du Pérou* s'étendait depuis l'équateur au nord jusqu'au 40e degré de latitude au sud, comprenant, dans une longueur de 1,000 lieues sur 150 à 200 lieues de largeur, les hautes terres de la Cordillère des Andes. Il occupait donc le territoire des républiques actuelles de l'Équateur, du Pérou, de la Bolivie et du Chili ; Cuzco, dont le nom en langue quichua signifie *le nombril de la terre,* en était la capitale.

Lorsque, en 1532, François Pizarre et Diégo Almagro eurent, à la tête d'un petit corps de troupes espagnoles, fait la conquête de ce pays, il fut érigé en vice-royauté. La *vice-royauté du Pérou* fut d'abord composée des mêmes contrées que l'empire des Incas, mais dans la suite, en 1567, le Chili en fut séparé pour former une vice-royauté à part, et les vastes provinces du Paraguay y furent annexées jusqu'en 1778, époque où elles formèrent la vice-royauté de Buénos-Ayres. La vice-royauté du Pérou était divisée en trois audiences : celle de Quito (Équateur), celle de Lima (Bas-Pérou), celle de la Plata (Haut-Pérou).

Le Pérou resta soumis aux Espagnols jusqu'à l'époque où Napoléon envahit l'Espagne. Alors des cris d'indépendance et de liberté retentirent au sein de cette colonie ; mais le parti royaliste comprima longtemps cet élan redoutable, et ce ne fut qu'en 1821 que le Pérou secoua le joug de la métropole. Les dissensions intestines enfantèrent par la suite une nouvelle révolution : en 1825, il se divisa en deux républiques, celle du *Bas-Pérou* ou du *Pérou* proprement dit, et celle du *Haut-Pérou,* qui prit le nom de *Bolivia* ou *Bolivie,* par reconnaissance pour les talents et les vertus de Bolivar, son libérateur. Cette modification ne devait pas être la dernière.

En 1836, à la suite d'une longue anarchie causée par les intrigues et l'ambition des généraux, le Pérou proprement dit, et composé alors de sept départements, se partagea en deux républiques ; les quatre départements du nord formèrent la *république du Pérou-Septentrional* (*Estado Nort-Peruano*), et les trois départements du sud formerent la *république du Pérou-Méridional* (*Estado Sud Peruano*). Elles se réunirent ensuite à la république de Bolivie, pour former pendant quelque temps, sous le général Santa-Cruz, la *confédération Péru-Bolivienne;* mais en 1839, à la suite de nouveaux troubles politiques, cette confédération éphémère fut dissoute par l'abdication et l'exil de Santa-Cruz, et, depuis, le Pérou a repris son existence distincte et indépendante de celle de la Bolivie.

Aujourd'hui donc le Pérou forme les deux *républiques du Pérou* proprement dit, et *du Haut-Pérou* ou *Bolivie.* Avant d'entreprendre leur description topographique, disons un mot de l'aspect du sol, de sa nature et des richesses minérales qu'il recèle. Les Andes, qui traversent les républiques péruviennes du sud au nord, forment généralement deux chaînes à peu près parallèles ; l'une, la grande Cordillère des Andes, constitue le noyau central du Pérou, le Haut Pérou ; l'autre, beaucoup plus basse, est appelée Cordillère de la côte. Entre celle-ci et la mer, se prolonge le *Bas-Pérou,* formant un plan incliné, large de 10 à 20 lieues, et connu dans le pays sous le nom de *Valles.* Il est composé en partie de déserts sablonneux, dépourvus de végétation et d'habitants. Cette stérilité provient de l'aridité naturelle du sol et du manque absolu de pluies ; car jamais, en aucune saison, il ne pleut ni ne tonne dans cette partie du Pérou ; il n'y a de fertile que les bords des rivières et les terrains susceptibles d'être arrosés artificiellement, ou bien les endroits humectés par des eaux souterraines, résultat des brouillards et des fortes rosées. Dans ces lieux privilégiés, la terre ne cesse de se revêtir de la parure réunie du printemps et de l'automne. Le climat se fait encore remarquer par la douceur constante de la température ; jamais, à Lima, on n'a observé le thermomètre de Fahrenheit, à midi, au-dessous de 60 degrés, et rarement il s'élève, dans l'été, au-dessus de 86 degrés. La plus grande chaleur qu'on ait jamais éprouvée à Lima fit monter le thermomètre à 96 degrés. La fraîcheur qui règne presque toute l'année le long de la côte du Pérou sous le tropique, n'est nullement un effet du voisinage des montagnes couvertes de neige ; elle est due plutôt à ce brouillard (*garua*) qui voile le disque du soleil, et à ce courant très-froid d'eau de mer qui porte avec impétuosité vers le nord, depuis le détroit de Magellan jusqu'au cap de Parinna. Sur la côte de Lima,

la température du Grand-Océan est à 12°,5 ; tandis que, sous le même parallèle, mais hors du courant, elle est à 21 degrés.

Le pays compris entre les deux Cordillères est appelé *la Sierra*. Ce ne sont que des montagnes et des rochers nus, entrecoupés de quelques vallées fertiles et cultivées. Mais ces montagnes renferment les plus riches mines d'argent que l'on connaisse, et les veines les plus abondantes se trouvent ordinairement dans les montagnes les plus arides. Le climat de la Sierra est l'un des plus salubres qui existent, si l'on peut en juger par la longévité de ses habitants. Quelques écrivains distinguent de la Sierra la plus haute chaîne des Andes, ou la région des neiges éternelles ; nous pensons qu'il vaut mieux les comprendre l'une et l'autre sous le nom de *Haut-Pérou*.

Derrière la chaîne principale des Andes s'étend, vers les bords de l'Ucayale et du Marañon, une immense plaine inclinée à l'est, traversée par plusieurs chaînes de montagnes détachées, qu'on appelle au Pérou *la Montana-Real*. Sous un ciel pluvieux, souvent sillonné d'éclairs, l'éternelle verdure des forêts primordiales charme les yeux du voyageur, tandis que les inondations, les marais, les serpents énormes et d'innombrables insectes arrêtent sa marche. Cette région peut s'appeler le *Pérou Intérieur*. Les communications avec la région intérieure sont plus difficiles qu'avec le Bas-Pérou.

On voit, par cet aperçu, qu'une grande partie du Pérou n'est pas propre à la culture, et que ce pays pourrait difficilement devenir important et riche par ses productions végétales. La population, peu nombreuse, est dispersée sur une grande étendue de terrain ; le défaut de routes, de ponts et de canaux rend très-difficile le transport d'articles pesants à quelque distance de la place où ils ont été produits. Il n'y a ni chariots, ni voitures, ni autres facilités pour le commerce : toutes les denrées, toutes les marchandises doivent être transportées à dos de mulet.

Cependant, il est permis d'espérer que lorsque la communication des deux océans aura été établie, ses productions pourront suivre la route de l'isthme, et prendre une place importante dans le commerce d'échange des deux mondes. Ces productions sont : les gommes odoriférantes, les résines médicinales, les bois précieux que renferment les forêts de la Bolivie ; la noix-muscade et la cannelle qui croissent, dit-on, dans la *Montana-Real* ; les huiles très-fines que produit le Bas-Pérou ; le café et le sucre plantés avec succès dans les endroits tempérés de la Sierra ; le cacao excellent des plaines de l'intérieur ; le coton de Chillaos ; la soie longue et fine de Mojo-

bamba; le lin et le chanvre de Moxos, et une foule d'autres produits intéressants. La vigogne seule, à cause de sa rareté et de sa finesse supérieure, est depuis longtemps l'objet d'une exportation recherchée; mais une chasse trop vive a presque exterminé l'animal qui la donne. La laine d'Alpaca est aussi exportée avec profit. Le quinquina est encore une exploitation de prix. Actuellement l'agriculture languit dans le Pérou, au point que Lima et plusieurs autres villes à la côte tirent leurs provisions du Chili. Le tremblement de terre de 1693 fut suivi d'une telle stérilité dans les vallées du Bas Pérou, qu'en plusieurs endroits le peuple cessa de les cultiver; et quoique, depuis ce temps, le pays ait recouvré en grande partie son ancienne fertilité, la culture n'a pas repris.

Le sol du Pérou est comme imprégné de métaux précieux. L'or n'est pas le plus recherché; il abonde, mais dans des lieux peu accessibles, ou dans une *gangue* trop dure et trop dispendieuse à fondre. Près de *la Paz* il s'écroula une partie saillante de la montagne d'*Ilimani*; on y trouva des morceaux d'or de 1 jusqu'à 25 kilogrammes pesant; après un laps de cent ans on y trouve encore des morceaux du poids de 50 grammes. Près Mojos ou Moxos, le lavage donne des morceaux grands comme un quart de ducat. Selon M. *Helm*, le schiste argileux est presque partout parsemé de veines de quartz qui servent de gangue à l'or. La plupart des fleuves et rivières roulent de l'or. La mine d'or la plus productive est celle de Santiago-de-Catagoita, distante d'environ 30 milles au sud de Potosi. Les mines d'argent, beaucoup plus nombreuses et d'une exploitation bien plus facile, ont absorbé la principale attention des colons. La célèbre montagne de Potosi a offert pendant deux siècles et demi des trésors d'argent inépuisables : cette montagne, de forme conique, a environ 17 milles de circonférence, et est percée de plus de 300 puits à travers un schiste argileux, jaune et dur; il y a des veines de quartz ferrugineux, entremêlées de ce qu'on appelle mine découpée et mine vitreuse. Dans la province de Carangas, on trouve, en creusant le sable, des masses d'argent détachées qu'on appelle des *papas* ou pommes de terre, à cause de leur forme. Dans une autre mine près de Puno, on découpait l'argent pur avec un ciseau, tant l'abondance du métal rendait toute industrie superflue.

Mais aujourd'hui, les mines les plus intéressantes, selon MM. de Humboldt et Helm, sont celles de Gualgayos ou *Hualgayos,* dans la province de Truxillo, au nord du Pérou, et celle de Yauricocha, près de la petite ville de Pasco, dans la province de Tarma. Dans le premier endroit, l'argent se trouve en grandes masses à 4,000 mètres de hauteur au-dessus de la mer.

Quelques filons métallifères contiennent des coquilles pétrifiées. La montagne de Yauricocha est, selon Helm, entièrement remplie de veines et filons argentifères. Il y a une galerie composée d'hématite fine et poreuse, l'argent y est semé partout en petites parcelles ; cependant 50 quintaux ne donnent que 9 marcs de métal. Mais une argile blanche, dont le filon est large d'un quart de mètre, donne de 200 jusqu'à 1,000 marcs d'argent sur 50 quintaux de minerai.

Le Pérou produit naturellement du mercure à Huanca-Belica, district à peu de distance au sud-ouest de Lima. Le cinabre a été employé par les Péruviens pour la peinture. Le mercure fut découvert par les Espagnols, pour la première fois, en 1567. Le minerai semble être un schiste argileux d'un rouge pâle. L'étain, suivant Helm, se trouve à Chayanza et à Paryas ; il y a aussi plusieurs mines de cuivre et de plomb. La principale mine de cuivre est à Aroa, mais les colonies s'approvisionnent généralement par les mines du Chili. Parmi les autres minéraux, on peut citer la pierre de *galinazo,* ainsi appelée par sa couleur noire ; c'est un verre volcanique, que l'on confond quelquefois avec la pierre dite le *miroir des Incas,* parce que l'on se sert de l'un ou de l'autre au lieu de miroirs.

Du temps des Incas, les émeraudes étaient aussi très-communes, surtout sur la côte de Manta et dans le gouvernement d'Atacama, où l'on dit qu'il y a des mines que les Indiens ne veulent pas révéler, dans la crainte d'y être immolés à des travaux meurtriers ; car l'expérience a prouvé que ni les nègres ni les Européens ne peuvent supporter l'air froid et humide des mines péruviennes, ni conserver leurs forces en se nourrissant de racines et de pommes de terre, seules denrées qu'on trouve dans les déserts où la nature cacha en vain les minéraux, objets de nos vœux avides.

Les mines sont exploitées par deux classes d'individus : la première se compose des propriétaires, et la seconde, des petits entrepreneurs (*bolicheros*) qui traitent le minerai que les ouvriers reçoivent pour salaire de leurs travaux ou qu'ils exploitent frauduleusement. Il y a, souvent, beaucoup de démoralisation parmi les diverses classes d'individus qui vivent ou spéculent sur le produit des mines ; et souvent le peu de succès des entreprises peut être attribué avec plus de raison à la conduite des entrepreneurs ou de leurs subordonnés, qu'à un appauvrissement réel des gîtes de minerais.

Passons maintenant à la description topographique des deux républiques.

La *république du Pérou* est bornée au nord par la république de l'Équa-

teur ; à l'est, elle confine avec le Brésil ; au sud, elle s'appuie sur la Bolivie ou Haut-Pérou ; enfin, le Grand-Océan baigne à l'ouest ses côtes. Celles-ci sont hautes, nues et décharnées, elles offrent à peine une douzaine de bons ports. Les Andes traversent le Pérou du nord au sud, et forment deux chaînes parallèles quelquefois réunies par des contre-forts ; les points culminants sont le Pichu-Pichu, qui a 5,670 mètres, et le volcan d'Arequipa ou d'Uvinas. La côte prend le nom de *los Valles ;* la montagne, celui de *Sierra* ou *Serrania ,* et la région de l'est offre les immenses *Pampas* ou plaines de l'Amazone et de ses affluents. La superficie du Pérou a été évaluée à 75,775 lieues géographiques carrées, et sa population ne dépasse pas 1,800,000 âmes.

C'est dans la belle vallée de la *Rimac*, l'une des principales des Andes, à 2 lieues de l'embouchure de cette rivière dans le Grand-Océan, que s'élève, à 200 mètres au-dessus des eaux de celui-ci, *Lima*, la capitale de la république du Pérou. Cette grande cité, dont on estime aujourd'hui la population à 85,000 âmes, est bâtie en forme de triangle, dont la base, qui se prolonge sur la rive gauche de la rivière, est de 3,820 mètres, et dont la hauteur est de 2,140. Entourée d'une muraille en briques flanquée de 34 bastions et percée de 7 portes, on y entre du côté de la rive droite de la Rimac en traversant le faubourg de San-Lazaro, et un pont élégant en pierres. Du côté de la mer elle présente un aspect enchanteur : on y arrive par une avenue bordée d'une double rangée d'arbres magnifiques, près de laquelle sont les promenades publiques. De ce point on aperçoit les tours de la *cathédrale*, qui, ainsi que le *palais de l'archevêque,* ornent la grande place ; les autres édifices publics se groupent avec majesté : les principaux sont l'*hôtel des monnaies,* le ci-devant *palais de l'inquisition,* l'ancien *collége des jésuites,* transformé en hospice d'enfants trouvés, et l'*université,* dont la bibliothèque possède une intéressante collection de manuscrits. Le *théâtre* ne répond pas, par ses dimensions, à l'importance de la ville. L'intérieur de la capitale présente l'aspect le plus régulier ; ses rues, comme celles de son faubourg, sont parallèles, coupées à angles droits, pavées en petites pierres rondes, ornées de trottoirs, et arrosées par des ruisseaux qui y entretiendraient le propreté si elles n'étaient obstruées par des immondices. Les maisons, proprement construites en briques ou en bois, et peintes à l'extérieur, n'ont en général qu'un seul étage ; il n'y a que celles des riches propriétaires qui en aient deux. Les grands édifices, éclatants et majestueux de loin, perdent beaucoup à être examinés de près. Ils pèchent généralement sous le rapport du goût et du style ; ils auraient plus de noblesse s'ils

étaient moins surchargés de sculptures et de détails. Les murailles des églises sont en pierre, tandis que les clochers et les dômes sont en bois revêtu de plâtre, précaution qui a été nécessitée par la fréquence des tremblements de terre. Mais les diamants, l'or et l'argent éclatent de toutes parts dans les temples ; plusieurs sont ornés d'énormes candélabres, de statues de grandeur naturelle, et de vases sacrés en argent, en vermeil, et même en or massif. Ce qui a lieu d'étonner un Européen, c'est de voir suspendues dans le chœur des cages en argent, remplies d'oiseaux, qui mêlent leur ramage aux chants des fidèles et aux accords de l'orgue. Le milieu de la grande place est occupé par une superbe fontaine en bronze, ornée d'une renommée qui jette de l'eau par sa trompette, et de huit lions qui la font jaillir par leurs gueules. Par une singulière bizarrerie, l'hôtel-de-ville est bâti dans le goût chinois.

En général la vivacité d'esprit et la pénétration des habitants du Pérou, ainsi que leur goût pour l'étude, leur assignent un rang distingué parmi les nations civilisées. Les établissements scientifiques de Lima forment un centre de lumières qui se répandent sur tout le pays. Les sciences, généralement cultivées, y ont fait depuis peu de grands progrès. On y connaît et l'on y suit toutes les découvertes faites en Europe. Le bon goût, l'urbanité, beaucoup de qualités sociales semblent héréditaires aux Péruviens. On admire l'imagination et la sensibilité des femmes. Elles aiment avec une sorte de fureur le luxe innocent des fleurs et des parfums. Il est cependant à désirer qu'on améliore le système d'éducation.

Mais chaque instant peut devenir le dernier pour les riches habitants de cette superbe capitale. En 1746, un terrible tremblement de terre détruisit les trois quarts de la ville, après avoir démoli entièrement le port de Callao. Jamais il n'y eut de destruction plus complète, puisque, de 4,000 habitants, il n'en resta qu'un seul pour porter la nouvelle de cet événement désastreux, et il échappa par le hasard le plus extraordinaire. Cet homme était dans un bastion qui a vue sur tout le port ; il aperçut, en moins d'une minute, tous les habitants sortir de leurs maisons dans la plus grande terreur et la plus grande confusion : la mer, après s'être retirée à une distance considérable, revint en montagnes écumantes par la violence de l'agitation, et ensevelit les habitants dans son sein.

Lima, que l'on a aussi appelée autrefois *Ciudad de los Reyes*, fut fondée en 1535 par Pizarre. Depuis l'an 1582, elle a été dévastée par plus de vingt tremblements de terre : celui du 30 mars 1828 renversa la plupart des édifices publics, un grand nombre de maisons, et fit périr un millier d'habi-

tants. Ses environs sont couverts de jolies maisons de campagne, de jardins et de vergers dont la fraîcheur doit tout aux irrigations et à l'art sous un climat où les chaleurs sont très-fortes et les pluies excessivement rares.

L'un des lieux les plus remarquables des environs de Lima par ses souvenirs, est le village de *Pachacamac*. On y voit encore les débris des murs du magnifique temple élevé par le dixième inca Pachacutec à Pachacamac, le créateur de l'univers. C'est dans ce temple que Pizarre, en 1533, s'empara d'une immense quantité d'or, et qu'il livra à toute la brutalité de ses soldats les vierges consacrées au service de la divinité.

Callao de Lima ou *San-Felipe-de-Callao,* à 10 kilomètres de Lima, est le port de mer de cette capitale, à laquelle elle est aujourd'hui réunie par un chemin de fer. C'est le principal port militaire de la république, et sa place la plus forte. Cette ville est l'entrepôt d'un commerce considérable. Elle a été rebâtie depuis le milieu du siècle dernier, près de l'emplacement de l'ancienne ville, entièrement détruite et submergée par le tremblement de terre de 1746. M. F. de Castelnau évalue sa population à 13 ou 14,000 âmes. Le petit port de *Canete* fait avec la capitale un grand commerce de grains, de légumes, d'oiseaux domestiques, de poissons et de fruits. On trouve beaucoup de salpêtre près d'un village des environs. A 35 lieues plus loin, *San-Geronimo-de-Ica,* peuplée de 6,000 âmes, et bâtie sur une petite rivière près de la mer, possède plusieurs verreries. *Huaura,* très-petite ville près de la côte du Grand Océan, avait été choisie, en 1836, pour la capitale de l'Estado-Nort-Péruano. Elle est au nord de Lima, et possède dans ses environs des salines importantes.

Les tremblements de terre et les volcans appelés *Guagua-Putina* et *Uvinas,* ont engagé les habitants d'*Arequipa* à changer l'emplacement de leur cité. Cette ville, fondée par Pizarre, résidence d'un évêque, est aujourd'hui sur un terrain uni, à 2,560 mètres au-dessus du niveau des eaux de l'Océan, et à 20 lieues de la mer. Les maisons y sont en pierre; le climat y est très-doux et l'air très-sain. Le nom d'Arequipa signifie : *Hé bien! restez-y.* En voici l'origine : Les troupes victorieuses de l'Inca venaient de conquérir cette contrée; charmés de la beauté du pays, les soldats témoignèrent quelques regrets de retourner chez eux; l'Inca, qui s'en aperçut, leur dit : « Hé bien! restez-y ; » et ils y restèrent.

C'est l'immense volcan d'Uvinas qui lança, dans le courant du seizième siècle, les masses de cendres qui engloutirent Arequipa. Cette ville est l'une des plus importantes du Pérou. L'état florissant de son commerce, l'importance de ses manufactures de laine et de coton, de tissus d'or et

d'argent, ont porté sa population à environ 40.000 âmes. Elle renferme quatre colléges, ainsi que plusieurs écoles de filles, et publie deux journaux. Sa cathédrale, un pont sur le Chile qui arrose la ville, et une fontaine en bronze sur la grande place, sont les principales constructions qu'on y remarque.

Dans la partie méridionale du département d'Arequipa, *Arica* possède un très-bon port, vers lequel est concentré tout le commerce du Pérou méridional et d'une grande partie de la Bolivie; mais il est très-sujet aux tremblements de terre. Il en est de même de *Tacna*, ville importante de 10,000 âmes, à quelques lieues au nord-est de la précédente.

Dans les environs d'Arica et de Tacna, l'air est chaud et malsain. Quelques cantons produisent d'excellentes olives, qui sont remarquables par leur grosseur. Il y a dans la province d'Arica un volcan qui lance des jets d'une eau infecte et chaude. Cette province est remplie de déserts sablonneux entremêlés de lisières extrêmement fertiles. On y cultive la vigne avec beaucoup de soin et d'intelligence. On y exploite quelques mines d'or et de cuivre et des mines d'argent très-riches.

Dans la partie du Pérou située le long de la côte du Grand-Océan, au nord du département de Lima, nous trouvons celui de *Libertad*. *Piura* se distingue comme étant la plus ancienne ville du Pérou. Bâtie par les Espagnols, elle est sur une petite rivière qui fertilise le terrain, mais qui disparaît entièrement dans la saison sèche. Ses habitants, au nombre de 15,000, commercent en cire, en salpêtre, fil d'aloès, cascarille et autres objets; ils s'occupent aussi du transport des marchandises, à dos de mulet, de Quito à Lima. *Truxillo*, ville épiscopale, peuplée de 13 à 14,000 âmes, fut bâtie en 1535 par François Pizarre, qui lui donna le nom de sa ville natale. C'est le chef lieu du département de Libertad. Elle est à une demi-lieue de la mer, dans une contrée agréable et fertile. On voit à quelque distance les ruines d'anciens monuments péruviens où l'on a trouvé des trésors considérables. Le département dont elle est le chef-lieu produit des vins que l'on transporte dans l'intérieur du Pérou, à Guayaquil et à Panama. On y voit aussi beaucoup d'oliviers dont le fruit donne une excellente huile.

La ville de *Caxamarca* renferme des restes du palais de l'inca Atahualpa, habités par un de ses descendants. On y voit encore la chambre où il fut retenu prisonnier pendant trois mois; une longue pierre servant de base à l'autel de la chapelle de la prison, est celle sur laquelle ce dernier empereur du Pérou fut étranglé par les Espagnols. Cette ville, peuplée de 8,000

âmes est dans un climat tempéré, au milieu d'une plaine fertile qui donne le soixantième grain. A une lieue sont des sources d'eau chaude, appelées les *bains des Incas,* près desquels Atahualpa possédait une maison de plaisance. Caxamarca, située dans une charmante vallée, donne son nom à la petite rivière qui l'arrose. Elle est bien bâtie; ses rues sont tirées au cordeau; ses églises et ses maisons sont bien construites; enfin la place publique, placée au centre de la ville, est belle et d'une grande étendue. Les habitants industrieux fabriquent toutes sortes d'étoffes grossières de laine, ainsi que des toiles de lin et de coton. La matière première de ces articles se trouve dans le district, dont le sol, en partie inégal et montueux, réunit, dans un espace peu étendu, les températures et les productions les plus différentes. Caxamarca est à 2,920 mètres au dessus du niveau de la mer.

A 5 ou 6 lieues de la ville on trouve, sur la Caxamarca, un village appelé *Jesus,* remarquable par les restes d'une ville péruvienne qui paraît avoir été peuplée de plus de 30,000 âmes, et qui renferme encore plusieurs maisons entières, dont la construction annonce un peuple assez avancé dans les arts mécaniques, puisqu'on y voit des pierres de 4 mètres de longueur sur 2 de hauteur.

Malgré sa position avantageuse au bord du *Chacapoyas,* dans une contrée délicieuse, malgré son rang d'ancien chef-lieu de la province, *San-Juan-de-la-Frontera,* que l'on appelle aussi *Chacapoyas,* est petite et peu peuplée.

Huanuco ou *Guanuco*, qui ne renferme guère que de grandes maisons, aujourd'hui en partie abandonnées, est le chef-lieu du *département de Junin.* Ce n'est plus que l'ombre de cette belle cité péruvienne qui renfermait le palais des Incas et le temple du Soleil, dont on voit les ruines. *Tarma*, habitée par des créoles, des métis et des indigènes, au nombre de 8 à 10,000, est dans une petite vallée profonde où l'air circule difficilement. Ce département, qui doit son nom au village de *Junin,* célèbre par une victoire que les républicains remportèrent sur les royalistes, contient la ville de *Pasco*, dans un pays âpre et sauvage, appelé plaines de Bombon, où il ne croît aucune espèce de blé. Malgré ces désavantages, la ville est une des plus peuplées, des plus commerçantes et des plus importantes de la république, par le voisinage des riches mines d'argent de *Yauricocha* ou *Lauricocha.*

Cerro-Pasco est le centre du canton minéral le plus riche du Pérou. Cette ville est bâtie sur un terrain inégal semé de collines nues et détachées. Les maisons sont blanchies à la chaux, et quelques unes, outre la porte,

ont pour seconde ouverture une petite fenêtre vitrée; les plus distinguées ont des cheminées, sorte de luxe dû aux Anglais qui exploitent les richesses minérales de ce district. Cerro-Pasco est divisé en trois quartiers: Chenpimarca, Yanacandia et Santa-Rosa. Chacun d'eux a une église et un prêtre pour la desservir. Il y a deux places: celle de Chenpimarca, où s'élève la cathédrale, église fort modeste, surtout à l'extérieur, et celle du commerce où se tient le marché. *Banos* est un village remarquable par ses eaux thermales, où les Incas avaient un vaste palais dont on voit encore les ruines.

L'une des vallées les plus belles et les plus peuplées des Andes est celle qui donne naissance à plusieurs cours d'eau dont la réunion forme la rivière de *Jauja,* située dans le *département d'Ayacucho*. Cette vallée, fort élevée et d'une température toujours froide, présente une vaste plaine où nous voyons *Huancabelica* ou *Guancavelica,* ville de 6,000 habitants, devenue célèbre par ses riches mines d'or, d'argent et de mercure, situées à 3,752 mètres au dessus du niveau de l'Océan. Les sources chaudes de Huancabelica sont chargées de carbonate calcaire. On peut dire que les habitants de ce canton construisent leurs maisons avec de l'*eau,* car ils laissent refroidir les eaux imprégnées de matières calcaires; le sédiment qu'elles déposent est reçu dans des vases, et y prend la figure et la consistance d'une pierre. *Guamanga* ou *Huamanga,* ville épiscopale, fondée par Pizarre, et bâtie en pierres avec régularité, renferme de belles places publiques, une cathédrale, plusieurs églises et une université. Cette cité, de 25,000 âmes, est quelquefois nommée *San-Juan-de-la-Victoria*, en mémoire d'une victoire remportée sur l'inca Manco, qui avait défait les Espagnols en plusieurs rencontres. Les habitants, polis, intelligents et adonnés aux sciences, font aussi un grand commerce en cuirs, en grains et en fruits. Plus loin, *Jauja* ou *Xauxa*, peuplée de 10,000 âmes, se soutient par le produit de ses mines d'argent, la vente de ses grains et de ses pâturages. *Ayacucho,* où le général Sucre remporta, en 1824, une victoire décisive sur les royalistes, a donné son nom au département.

Puno est le chef-lieu d'un département de ce nom, dont elle est la ville la plus importante; on lui accorde environ 16,000 âmes; elle possède un assez bon collége.

Le département de Cuzco renferme beaucoup de petites villes. Visitons d'abord son chef-lieu.

Cuzco, autrefois capitale de l'empire des Incas, est aujourd'hui le siége d'un évêché. Cette ville, élevée de 3,499 mètres au-dessus du niveau de la

mer, est éloignée de 180 lieues de Lima, et compte plus de 46,000 habitants. Presque aussi étendue que cette dernière, elle conserve encore beaucoup de monuments de son ancienne grandeur, parmi lesquels se trouve la forteresse des Incas. Les pierres qui y ont été employées sont si énormes, si irrégulièrement taillées, et cependant si bien jointes, qu'il n'est pas facile de comprendre comment on les y a placées, le fer, l'acier et les machines étant alors inconnus. Il s'y trouve des bains fournis par deux fontaines, l'une d'eau chaude et l'autre d'eau froide. Un couvent y a pour murs ceux mêmes du temple du Soleil, et le saint sacrement est placé à l'endroit où se trouvait la figure en or de cet astre. Un couvent de religieuses occupe le même emplacement où demeuraient les vierges du Soleil. Le principal commerce est en sucre, étoffes, draps communs, toiles ordinaires, galons d'or et d'argent, cuirs, maroquins et parchemins. Ses habitants, très-ingénieux, se distinguent particulièrement dans l'art de broder et de peindre.

Cuzco n'est pas le seul lieu du Pérou qui renferme des monuments de l'ancienne civilisation de cette contrée. Un voyageur français, M. Gay, qui a parcouru longtemps l'Amérique méridionale, a signalé dans ces derniers temps une antique ville dont aucun auteur n'avait encore parlé, pas même le judicieux et naïf Garcilasso; c'est *Hollay tay tambo*, dont les monuments sont encore plus surprenants que ceux de Cuzco. On y voit encore un grand nombre de maisons presque intactes et situées toutes dans les endroits les plus escarpés, au bord des précipices les plus effrayants: ce qui semble prouver que le gouvernement des Incas était entièrement basé sur le féodalisme. Les chefs avaient des places, des forteresses presque inexpugnables dont les restes font encore, par leur construction, l'admiration du voyageur.

Sicuani, située sur un plateau très-élevé au sud-est de Cuzco, avait été désignée, en 1836, pour capitale de l'Estado Sud-Peruano; on lui accorde 4 ou 5,000 habitants.

Le district de *Ca'ca-y-Lares* produit le meilleur sucre de tout le Pérou; les cannes subsistent sans aucun soin pendant plusieurs années; elles sont très-riches en sucre, et mûrissent rapidement Le district de *Canes et-Canches* tire son nom de deux tribus dont les restes y demeurent encore; les premiers, robustes, taciturnes et orgueilleux, s'habillent de noir et vont à cheval; les autres, d'une taille moindre, inconstants et gais, n'ont pour vêtement que des peaux. Leur langage diffère autant que leurs mœurs; ils vivaient sous deux princes ou *curacas* indépendants jusqu'à ce que les Incas les soumirent.

Dans le département de Cuzco, la géographie physique s'arrête avec intérêt au bord du lac *Titicaca* ou *Chucuyto*, si fameux dans l'histoire des Incas. Le bassin dont ce lac occupe le fond a 130 lieues de long, sur une largeur de 50 à 60. Entouré de montagnes, il ne montre aucun écoulement visible de ses eaux abondantes. Le lac de Titicaca, long de 62 lieues, mais d'une largeur qui varie beaucoup, puisqu'elle est de 6 lieues dans sa plus petite extension et de 24 dans sa plus grande, a les eaux légèrement saumâtres et très amères ; sa profondeur est de 70 à 80 brasses ; sa superficie est de 2,070 lieues carrées. Il est à 3,915 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, c'est-à-dire plus élevé que le sommet du pic de Ténériffe. Sa forme irrégulière, qui présente quatre golfes communiquant chacun par un détroit à la masse principale, a fait considérer ces golfes comme autant de lacs, auxquels on a donné les noms d'*Azangaro*, de *Chucuyto* et de *Vinamarca*. Douze ou treize rivières, dont les deux plus importantes sont le *Hilaye* et le *Desaguadero*, se jettent dans ce lac, dont les eaux, toujours troubles et d'un goût désagréable, nourrissent en abondance d'excellents poissons. On y remarque plusieurs îles, entre autres celle de Titicaca et celle de *Coata*. Ce fut dans la célèbre île de *Titicaca* que Manco-Capac prétendit avoir reçu sa vocation divine pour être le législateur du Pérou. Un temple couvert d'or ornait cette place consacrée. Ce fut encore dans ce lac que, selon la tradition, les Indiens jetèrent la plupart de leurs trésors, et surtout la grande chaîne d'or de l'inca Huaïna Capac, qui avait 235 mètres de longueur.

Sur les côtes du Pérou se trouvent quelques petites îles, telles que les îles *Chincha*, celles d'*Iquique*, de *Lagarto*, de *Margarita*, de *Jésus*, *Animas*, etc., etc., d'une superficie restreinte et pour la plupart inhabitées ; ces îles, depuis un temps immémorial, servent de refuge aux pélicans, aux mouettes et aux flamants qui y viennent pondre et couver leurs œufs. Ce séjour leur a permis d'y accumuler leurs excréments en quantité tellement considérable, que le sol de ces îles en est couvert, en certains endroits, à plusieurs mètres d'épaisseur. Ce sont ces matières qui sont connues sous le nom de *guano* ou *huano*, et dont l'emploi comme engrais dans l'agriculture a pris, depuis 1840, une telle extension, surtout en Angleterre et en Allemagne, que leur exportation forme aujourd'hui l'une des branches importantes des revenus du Pérou. Le petit port de Chincha en a expédié en 1850 pour 19,228,200 francs.

La république du Pérou est aujourd'hui divisée en 11 départements et 2 districts, ceux de Callao et de Piura, qui forment 63 provinces, les-

quelles se subdivisent à leur tour en districts et en paroisses. Les plus importants des départements sont ceux de Lima, de Cuzco, de Puno et d'Arequipa. La constitution politique, délibérée à Huancayo, date de 1839; elle établit trois pouvoirs : exécutif, législatif et judiciaire. Le pouvoir exécutif est confié à un président élu pour six ans; il est secondé par quatre ministres, de l'intérieur, de l'extérieur, de la guerre et des finances. Le pouvoir législatif est dévolu à un Congrès formé par deux Chambres : celle des sénateurs, au nombre de 21; celle des députés, au nombre 75. Les rapports entre le président et le Congrès sont établis à l'aide d'un Conseil d'État de 15 membres. Le pouvoir judiciaire est exercé par une Cour suprême siégeant à Lima, par des Cours d'appel siégeant aux chefs-lieux de département, et par des juges dans les districts. La religion catholique est la religion de l'État; il y a un archevêché à Lima, des évêchés à Truxillo, Chachapoyas, Ayacucho, Cuzco et Arequipa. L'armée se compose de 6 bataillons d'infanterie, 3 régiments de cavalerie et 1 brigade d'artillerie, à la tête desquels sont placés 4 généraux de division et 21 généraux de brigade. Il y a de plus une milice nationale organisée. Les opérations commerciales du Pérou ont donné dans ces dernières années 39 millions de francs pour les importations, et 47 millions pour les exportations; le mouvement général du commerce ne peut guère être moindre aujourd'hui de 110 ou 120 millions de francs. La situation financière de cette république commence à s'éclaircir et à prendre quelque fixité. Le revenu total pour 1850 a été de 10,945,000 piastres ou 54,725,000 francs, et la dépense de 9,285,000 piastres ou 46,425,000 francs; quant à la dette publique, elle est encore d'environ 110 millions de francs.

Le *Haut Pérou* date son indépendance de la victoire d'Ayacucho, remportée en 1824 par le général Sucre, lieutenant du général Bolivar, sur les Espagnols. C'est par reconnaissance pour le libérateur de l'Amérique méridionale que cette république a pris le nom de *Bolivie,* et que le Congrès, réuni à Potosi le 6 août 1825, avait décidé que la capitale future du nouvel État prendrait le nom de Sucre.

Retranchée derrière la Cordillère, la Bolivie est bornée au nord par le Pérou; à l'est elle confine, à travers d'immenses contrées inhabitées, au Brésil et au Paraguay; au sud elle aboutit aux provinces argentines, ou va se perdre dans le désert du grand Chaco, jusqu'ici à peu près inexploré, et dont une portion lui appartient; à l'ouest, enfin, elle touche par un point unique et resserré, Cobija ou Puerto-la-Mar, au Grand-Océan.

Cette république peut être divisée topographiquement en trois régions

essentielles qui s'étendent du nord au sud. La région occidentale, qui a une ouverture sur l'océan Pacifique, pays nu, stérile et dépeuplé; la région centrale, toute hérissée de massifs de montagnes, au sein desquelles sont situées les villes principales du pays; c'est le principal foyer de la population bolivienne; on y rencontre tout ce qui constitue la production nationale, l'or, l'argent, le cuivre, le quinquina et la coca; enfin la région orientale, dégagée de montagnes, s'étend en plaines admirables de fécondité jusqu'au Brésil et au Paraguay : c'est la portion de la Bolivie qui offre le plus d'avenir. Les bois les plus précieux y croissent, de magnifiques forêts vierges y étalent une puissante végétation; le sucre, le café, le cacao, le coton, les céréales y prospèrent; les pâturages y sont immenses; enfin le Beni, le Mamoré, la Madeira, affluents des Amazones, le Pilcomayo, le Bermejo, le Paraguay, affluents du Rio de la Plata, sont autant de grandes voies de communication qui porteront peut-être un jour à l'océan Atlantique les richesses ignorées ou perdues de l'Amérique. La superficie du Haut-Pérou est de 54,400 lieues, et sa population est évaluée à près de 1,100,000 âmes.

Visitons les principales cités de cette république. Nous avons dit que la capitale de la Bolivie devait être la ville de *Sucre;* en attendant la fondation de cette ville restée à l'état de projet, c'est *La Plata* ou *Charcas* qui en tient aujourd'hui le rang important, les Péruviens la nomment *Chuquisaca*[1]*;* elle a reçu le premier de ces noms d'une fameuse mine d'argent située dans la montagne de Porco, d'où les Incas tiraient d'immenses richesses. Cette ville, située sur un plateau très-élevé, peuplée de 14,000 âmes, et bâtie sur une branche du Pilcomayo, est la résidence d'un archevêque, le chef-lieu du *département de Chuquisaca.* Son université est depuis longtemps célèbre dans le Pérou; la bibliothèque de cet établissement est une des plus considérables de l'Amérique méridionale. La plupart de ses maisons sont bien bâties, et ont de jolis jardins où l'on cultive presque tous les arbres fruitiers de l'Europe.

La Paz, ville épiscopale, grande, bien bâtie, ornée de fontaines et d'édifices publics, est assise, à 4,050 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur un terrain très-égal, quoique environnée de collines de toutes

[1] M. *F. de Castelnau,* dit qu'aujourd'hui les Boliviens appellent cette ville *Sucre.* Voyez l'expédition dans l'Amérique-Méridionale, par M. *F. de Castelnau;* 1851, t. III, page 295. — C'est principalement à trois voyageurs français : M. *C. Gay*, M. *A. d'Orbigny* et M. *F. de Castelnau* que l'on doit la connaissance de l'intérieur de l'Amérique du Sud.

parts. Quand les eaux du Choqueapo, qui arrose cette vallée, s'enflent, soit par les pluies, soit par les fortes neiges, elles entraînent des rochers prodigieux, et roulent des paillettes d'or que l'on recueille dès qu'elles sont retirées. Le principal commerce de cette ville, peuplée de 40,000 âmes, consiste en *maté,* ou thé du Paraguay, que l'on fait passer en grande partie dans le Pérou. La température des environs est froide; mais dans les vallées le sol est fertile, et l'on y cultive même la canne à sucre, dont les plantations, à *Tomina,* durent trente ans. Dans les environs de La Paz et dans un rayon de 15 à 18 lieues, on trouve le *Névado d'Illimani,* qui est la troisième montagne du Nouveau-Monde. Plus loin, *Tiaguanago,* village situé près du lac de Titicaca, renommé par les ruines antiques que l'on y remarque; enfin *Sorata,* village remarquable par le voisinage du *Névado de Sorata,* la plus haute montagne connue de l'Amérique.

Potosi, ville la plus considérable du département qui porte son nom, est située sur la pente méridionale d'une montagne, dans un pays froid et stérile, où il y a plusieurs sources thermales. Sa hauteur, au-dessus du niveau de l'Océan, est de 4,307 mètres. Elle doit sa renommée à la montagne, ou *Cerro de Potosi,* qui, depuis sa découverte, en 1545, jusqu'à nos jours, a fourni une énorme quantité d'argent, dont le poids peut être estimé à environ 93 millions de marcs. La couche de porphyre qui la couronne lui donne la forme d'un pain de sucre ou d'une colline basaltique, élevée de 1,358 mètres au-dessus du plateau voisin. Siége de l'administration des mines et des divers établissements qui y sont relatifs, la ville de Potosi jouit encore de l'avantage d'être voisine d'une branche de la rivière de Pilcomayo, qui se jette dans le Paraguay; ce qui la rend le centre d'un grand commerce et facilite ses communications avec Buenos-Ayres. Il est difficile de mettre les auteurs d'accord sur la population de Potosi; autrefois elle atteignait, dit-on plus de 120,000 habitants; on lui en donne à peine aujourd'hui 12 à 15,000.

La nature du terrain sur lequel elle est construite fait que ses rues sont fort inclinées. Son aspect est d'autant plus triste qu'elle ne possède point de promenades; on y voit cependant une b lle place et quelques grands édifices, dont l'un des plus importants est l'hôtel de la monnaie. Ce qui rend surtout incommode le séjour de Potosi, c'est son climat froid et variable, qui, dans un seul jour, présente quelquefois les quatre saisons de l'année; c'est aussi la rareté et la subtilité de l'air, qui y sont telles qu'à la moindre marche on éprouve de la difficulté à respirer.

Au sud-ouest de Potosi, *San-Francisco-de-Atacama*, dans le même

département qui confine au sud avec le Chili, est une petite ville de 1,000 habitants, située sur un territoire maritime qui n'offre, entre la Cordillère et l'Océan, qu'un désert aride, parsemé de quelques terrains fertiles, ainsi que des mines de cuivre et des eaux thermales.

Au milieu de ce désert d'Atacama, et au sud de San-Francisco, le petit village de *Cobija*, naguère encore inconnu, a pris rapidement, dans ces derniers temps, sous le nom de *Puerto Lamar*, une place importante parmi les villes de la Bolivie. Cette petite ville doit son rapide accroissement à son port qui, favorisé par la *franchise*, fait tout le commerce extérieur de la république.

C'est sur la rive droite du Desaguadero que l'on voit, dans le *département d'Oruro, Paria*, un peu au-dessus d'un lac qui porte le nom de cette ville. Dans ses environs, on exploite des mines d'argent, d'étain et de plomb ; on élève un grand nombre de bestiaux, et l'on connaît plusieurs sources thermales. *Oruro*, ville de 5,000 âmes, chef-lieu du département, se trouve dans une vallée voisine, à 3,792 mètres de hauteur au-dessus de l'Océan. On y voit quatre églises et cinq couvents.

Nous remarquons encore dans le Pérou méridional les villes suivantes : *Oropesa*, ville de 25,000 âmes, dans le département de *Cochabamba*, que l'on appelle le grenier du Pérou ; *Cochabamba*, dont quelques voyageurs portent la population à 27,000 âmes ; *Tarija*, capitale du département qui porte son nom, qui abonde en blé, en fruits et en bons vins.

San-Lorenzo-de-la Frontera, ou *Santa-Cruz-de-la-Sierra-Nueva*, occupe une plaine immense où s'élèvent, à quelque distance, d'assez belles maisons de campagne. Elle est mal bâtie, quoique ses maisons soient en pierre. Sa population est estimée à 5,000 âmes. C'est une ville qui fut plus considérable, et qui doit en partie sa décadence à l'air impur qu'on y respire. En 1605, on l'érigea en évêché, mais l'évêque réside à *Mizque*, sur la rive gauche du Guapey, dans le département de Cochabamba. Cette ville de Santa-Cruz-de-la-Sierra est le chef-lieu du département auquel elle donne son nom.

Au delà du Guapey, on ne trouve plus que de petits villages épars au milieu d'une contrée légèrement ondulée par de petites montagnes. Plus loin s'étendent les immenses plaines sablonneuses du pays des *Chiquitos*, qui joint au nord les plaines boisées de celui des *Moxos*, qui dépendent de la province de *Santa-Cruz-de-la-Sierra*.

La république de Bolivie est aujourd'hui divisée, administrativement, en huit départements subdivisés en provinces ou cantons. La constitution

politique, qui date de 1839, a été confirmée en 1848; elle a beaucoup de ressemblance avec celle du Pérou : on y trouve aussi un président, deux chambres et un tribunal suprême. La religion catholique est la religion de l'État; il y a un archevêque à Chuquisaca, ses suffragants sont les évêques de La Paz, de Cochabamba et de Santa-Cruz de-la Sierra. Trois bataillons d'infanterie et deux régiments de cuirassiers, en tout 1,500 hommes environ, composent la force armée permanente; mais nous devons y ajouter la milice nationale. Le budget total des dépenses de la république montait, en 18̈0, à 1,738,744 piastres (la piastre vaut envion 5 francs), et celui des recettes à 1,976,217 piastres. La dette nationale de Bolivie est toute intérieure, elle est très forte et dépasse les ressources du gouvernement. La Bolivie offre, dans son ensemble, le spectacle d'un beau pays où la nature a accumulé ses mille trésors, et où l'homme a tout à faire pour en profiter.

Les nations indigènes du Pérou appellent maintenant notre attention; mais vaguement conservée par des traditions orales ou par ces nœuds symboliques appelés *quipous*, l'histoire des Péruviens est infiniment plus obscure que celle des Mexicains. Elle remonte à deux ou trois siècles avant la découverte de l'Amérique par Colomb; car les règnes de douze Incas n'ont guère pu avoir une durée commune de plus de vingt ans.

Les tribus du Pérou vivaient dans une barbarie complète. Nomades, elles se nourrissaient des produits de la chasse et de la pêche. Les vainqueurs déchiraient tout vivants les prisonniers de guerre [1]. Quelques-uns d'entre eux, par l'instinct de la reconnaissance, adoraient la bienfaisante nature; les montagnes, mères des fleuves, les fleuves mêmes et les fontaines, qui arrosaient la terre et la fertilisaient; les arbres qui donnaient du bois à leurs foyers; les animaux doux et timides, dont la chair était leur pature; la mer abondante en poissons, et qu'ils appelaient leur nourrice [2] : un temple très-ancien était même consacré à un dieu inconnu et suprême. Mais le culte de la terreur était celui du plus grand nombre. Ils s'étaient fait des dieux de tout ce qu'il y avait de plus hideux, de plus horrible; ils vouaient un respect superstitieux au couguar, au jaguar, au condor, aux grandes couleuvres; ils adoraient les orages, les vents, la foudre, les cavernes, les précipices; ils se prosternaient devant les torrents, devant les forêts ténebreuses, aux pieds de ces volcans terribles qui bouleversaient les entrailles de la terre. A peine rendaient-ils une ombre de culte à ces affreuses

[1] *Garcilasso de la Vega*, liv. I, ch. XII.
[2] *Mama Cocha*, mère mer.

Imp. F. Chardon aîné, 30, r. Hautefeuille, Paris — Rouargue frères del. et sc.

PÉRUVIENNE BRÉSILIEN CHILIEN

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

divinités ; ils paraissent les avoir considérées sous le même jour que l'Africain voit ses fétiches. Cependant l'un se perçait le sein, en se déchirant les entrailles ; l'autre, plus forcené, arrachait ses enfants de la mamelle de leur mère, pour les égorger sur l'autel. L'orgueil national s'était allié à la superstition. Les uns, comme ceux de Cuba, de Quinvala et de Tacna, fiers de se croire issus du lion, qu'adoraient leurs pères, se présentaient, vêtus de la dépouille de leur dieu, le front couvert de sa crinière, et portant dans les yeux sa férocité menaçante. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, se vantaient d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs pères immolaient les premiers nés de leurs enfants.

La providence divine eut pitié de ce monde livré au génie malfaisant. Elle y envoya le sage et vertueux Manco et la belle Oello, sa sœur et son épouse. D'où était venu ce couple vertueux et bienfaisant ? On les crut descendus du ciel. Les sauvages, répandus dans les forêts d'alentour, se rassemblèrent à leur voix. Manco apprit aux hommes à labourer la terre, à la semer, à diriger le cours des eaux pour l'arroser ; Oello instruisit les femmes à filer, à ourdir la laine, à se vêtir de ses tissus, à bien élever leurs enfants, à servir leurs époux avec un tendre zèle. Aux dons des arts, ces fondateurs ajoutèrent le don des lois. Le culte du Soleil, leur père, ce culte fondé sur la reconnaissance, fut la première de ces lois et l'âme de toutes les institutions. La voix d'une religion bienfaisante rassemble de toutes parts ces peuplades barbares. Ils apprennent à s'aimer, à s'entr'aider ; ils renversent les autels sanglants élevés aux lions et aux tigres ; ils quittent la vie errante. La terre, labourée par ses habitants, ouvre son sein fécond et se revêt de riches moissons. Mais les douces lois qui établissaient le partage des terres, le travail en commun, l'amour fraternel entre toutes les familles, ordonnaient aussi le dévouement absolu aux volontés de l'Inca ; elles enchaînaient l'essor de l'industrie en retenant constamment le fils dans la carrière du père ; elles empêchaient le développement des facultés intellectuelles. L'autorité des Incas n'était, après tout, qu'un « despotisme paternel. » On avoue qu'ils avaient un nombreux sérail. Leurs sujets ne les approchaient que des tributs à la main, et n'osaient jamais regarder leur visage. A un seul signe de l'Inca, la population d'une province entière se laissait mettre à mort [1] ; enfin, le peuple, mal vêtu, mal logé, mangeait les viandes crues, et mêlait de la terre glaise à ses aliments. Garcilasso ne déguise pas les traits les plus évidents d'une tyrannie superstitieuse. Des milliers de vic-

[1] *Zarate* : Historia del Peru, lib. I, cap. x et xi.

times humaines étaient immolés sur le tombeau du monarque. On voyait encore un remarquable exemple de fanatisme dans cette loi terrible qui regardait la violation du vœu des vierges du Soleil : pour expier un amour sacrilége, pour apaiser un dieu jaloux, non seulement l'infidèle prêtresse était ensevelie vivante, et le séducteur dévoué aux supplices les plus affreux; mais la loi enveloppait dans le crime la famille des criminels : pères, mères, frères et sœurs, jusqu'aux enfants à la mamelle, tout devait périr dans les flammes : le lieu même de la naissance des deux impies devait être à jamais désert. Les conquêtes des Incas n'étaient pas aussi pacifiques qu'on a voulu les représenter; on coupait le nez, on arrachait les dents à tous les individus d'une tribu insurgée. La férocité japonaise et la servilité chinoise percent à travers les excellentes qualités qu'on attribue au gouvernement des Incas. Les *amandas*, ou instituteurs, ont beaucoup de rapports avec les mandarins chinois.

Quoi qu'il en soit, depuis la ville de Quito le voyageur retrouve les vestiges de l'ancienne civilisation péruvienne.

La route de Quito à Cuzco, et par delà, avait 500 lieues. Une autre, de la même étendue, régnait dans le plat pays, et plusieurs autres traversaient l'empire du centre aux extrémités. C'étaient des levées de terre de 12 mètres de largeur, qui comblaient les vallées jusqu'au niveau des collines. Le long de cette route on voyait se succéder des arsenaux distribués par intervalles, les hospices sans cesse ouverts aux voyageurs, les forteresses et les temples, les canaux qui, dans les campagnes, faisaient circuler l'eau des fleuves; mais les routes des Incas n'avaient pas dans toutes leurs parties une grande solidité. Les canaux étaient faits sans art; les murs des palais et des forteresses surpassaient rarement la hauteur de 4 mètres. L'or était très-commun chez les Péruviens. On a trouvé de temps en temps pour des millions de piastres dans les anciens monuments. Quelques arbres et arbustes d'or pur ont pu orner les jardins impériaux de Cuzco, mais les historiens ont poussé jusqu'à l'extravagance l'énumération de ces richesses. Il y avait, dit Garcilasso, des bûchers de lingots d'or en forme de bûches, et des greniers remplis de grains d'or. Nous dirons pourtant que les fameux jardins d'or ne nous paraissent pas surpasser les bornes de la vraisemblance historique.

Les Péruviens indigènes actuels sont loin de ressembler à ceux dont Marmontel s'est plu à nous tracer le séduisant tableau. Ils n'ont que des facultés très bornées, un caractère mélancolique, timide, abattu par l'oppression, pusillanime au moment du danger, féroce et cruel après la

victoire, hautain, dur, implacable dans l'exercice du pouvoir. Ils sont d'un naturel méfiant; ils croient qu'on ne peut leur faire aucune honnêteté sans avoir l'intention de les tromper. Trapus, robustes, et capables d'endurer le travail, ils croupissent dans l'indolence et la malpropreté : ils vivent sans aucune prévoyance. Leurs habitations ne sont que de méchantes huttes mal construites, incommodes, et d'une malpropreté dégoûtante. Leur habillement est pauvre et mesquin, leur nourriture misérable; mais ils sont très portés aux liqueurs fortes, et ils sacrifient tout pour s'en procurer la jouissance. Quoique leur religion soit fortement entachée de la superstition de leurs ancêtres, ils sont grands observateurs des rites et des cérémonies de l'Église, et ils font des dépenses considérables en processions et en messes.

Le nombre des Indiens a diminué depuis la conquête, et comme les autres castes n'ont pas augmenté à proportion, la population totale du pays est inférieure à ce qu'elle avait été lors de l'arrivée des Espagnols; mais on a singulièrement exagéré cette diminution.

Parmi les causes qui ont contribué à diminuer le nombre des Indiens, Ulloa remarque avec raison l'abus des liqueurs fortes; il fait plus de ravages en une année que les mines n'en font dans l'espace d'un demi-siècle. Les Indiens du pays haut (*la Sierra*) se livrent à cette boisson avec tant de fureur, que souvent on les trouve morts le matin dans les champs par suite de l'ivresse du soir. En 1759, le gouvernement fut obligé de défendre absolument la vente et la fabrication des eaux spiritueuses, à cause d'une fièvre épidémique qui provenait en grande partie du penchant des Indiens à l'ivrognerie. L'accroissement des autres castes est encore une circonstance qui influe continuellement sur la diminution des Indiens, et doit finir par en faire disparaître la race. Il a été observé que partout où les Européens s'établissent parmi les naturels, le nombre de ceux-ci va en diminuant; mais ils sont remplacés par des Métis et des Zambos. On peut présager avec assurance une époque où toutes les races pures, fondues ensemble, ne formeront plus qu'une seule masse et constitueront une nation nouvelle.

Les Indiens, aussi bien que les Créoles, parviennent généralement à un âge fort avancé et conservent leurs facultés jusqu'à la fin de leur carrière. Dans la province de Caxamarca, on comptait, en 1792, huit personnes âgées depuis cent quatorze jusqu'à cent quarante-sept ans; et dans la même province il mourut, en 1765, un Espagnol âgé de cent quarante-quatre ans sept mois et cinq jours, laissant une descendance de huit cents personnes.

Les *Métis* ont rang immédiatement après les Espagnols, et ils forment la

classe la plus nombreuse après les Indiens. Ils ne jouissent pas des privilèges accordés à ceux-ci, mais ils ne sont pas sujets non plus aux mêmes charges. Cordialement attachés aux Espagnols, ils vivent dans une mésintelligence perpétuelle avec les Indiens. Les *Quarterons,* qui descendent du mariage d'un Espagnol avec une Métisse, se distinguent difficilement de leurs pères. Les *Cholos,* au contraire, issus d'Indiens et de Métis, rentrent dans la classe des Indiens, et sont soumis au tribut.

Les *Nègres* esclaves étaient autrefois destinés au service des maisons ou au travail dans les sucreries et les autres plantations de leurs maîtres. Leur importation annuelle se montait à 500 environ, mais leur nombre diminue de jour en jour. Les Nègres libres passent en général pour fainéants, dissolus, et auteurs de la plupart des meurtres et des brigandages commis dans le Pérou. Les *Mulâtres* s'adonnent communément au petit commerce, et exercent presque seuls plusieurs métiers mécaniques. Les femmes mulâtres, recherchées comme nourrices, savent souvent gagner toute la confiance de leur maîtresses créoles.

La langue *quichua* était celle des Incas et de la nation quichua, voisine de l'ancienne capitale Cuzco; elle s'est étendue avec la domination des monarques péruviens depuis la ville de *Pasto*, dans le Quito, jusqu'à la rivière *Maule,* dans le Chili. Elle a survécu à l'empire péruvien; elle est encore généralement parlée dans toute l'étendue de l'ancien Pérou, non-seulement par les Indiens, mais encore par les Espagnols, et surtout par les Espagnoles; c'est à Lima et à Quito l'idiome de la galanterie et de la bonne société. Les jésuites ont répandu dans les missions, à l'est des Cordillères, cette langue douce et très-cultivée. On la dit très-propre aux peintures gracieuses de l'idylle et aux mouvements passionnés de l'élégie. A côté d'elle il existe, dans plusieurs cantons du Pérou, quelques langues mères qui en diffèrent radicalement; l'*aimare* est parlé dans les environs de La Paz, dans les îles du lac de Titicaca. Les *Pouquines,* quoique peu nombreux, conservent avec une obstination respectable leur idiome maternel.

Nous nous sommes occupé du Haut et du Bas-Pérou; les contrées que l'on pourrait désigner sous le nom du *Pérou intérieur,* en diffèrent sous plusieurs rapports physiques, et sont peuplées de nations qui ne paraissent pas avoir subi en totalité le joug des Incas, ni descendre de la même souche que les Péruviens. Les Espagnols distinguent plusieurs districts sous des dénominations spéciales : la *Pampa-del-Sacramento,* entre le Huallaga et l'Ucayale, le *Grand-Pajonal,* contrée montagneuse entre le Pachitea,

[1] *Hervas :* Catalogue des langues, ch. I, art. 4.

l'Enne et l'Ucayale; le *pays des Moxos*, entre le Beni et le Madera; *celui des Chiquitos*, qui s'étend vers les bords du Paraguay. Mais comme les régions et les tribus se ressemblent dans les principaux traits, nous les grouperons en un seul et même tableau.

Les Indiens de l'Ucayale, de Huallaga et de la *Pampa-del-Sacramento*, ont le teint plus blanc, la taille plus forte et les traits plus expressifs que les Péruviens. Quelques tribus, par exemple les *Conibos*, ne le cèdent guère en blancheur aux Espagnols, si ce n'étaient les huiles dont ils s'enduisent tout le corps, et les piqûres de moustiques, auxquelles ce moyen même ne saurait les soustraire. Les *Carapachos*, sur la rivière Pachitea, ont presque la blancheur des Flamands; ils ont de plus une barbe touffue. Le P. Girbal compare leurs femmes, pour la beauté, aux Circassiennes et aux Géorgiennes. Il n'est pas étonnant que parmi ces peuples les difformités soient presque inconnues. Ils prennent des précautions cruelles contre les erreurs de la nature: tout enfant qui, aux yeux de ses parents insensibles, paraît d'une constitution faible ou d'une mauvaise conformation, est sur-le-champ voué à la mort, comme un être né sous de sinistres augures. Pendant l'adolescence, ils emploient un moyen plus innocent pour conserver la beauté de la race; il consiste à serrer par des ficelles de chanvre toutes les parties du corps, de manière à leur donner une forme convenue. Les *Omaguas*, qui demeuraient anciennement dans la Pampa, avaient la coutume de serrer la tête de leurs enfants entre deux planches de bois, qui, en aplatissant le front et l'occiput, rendaient la face plus large, et, pour emprunter leurs termes, lui donnaient de la ressemblance avec la pleine lune. Il semble que cet usage n'est pas tout-à-fait aboli parmi les habitants actuels de ces contrées. Les missionnaires attribuent à cette opération violente la faiblesse d'entendement et de jugement, qui, selon eux, est générale parmi ces peuples. Les *Panos* font circoncire les jeunes filles, usage inconnu parmi les autres tribus. La petite-vérole et diverses autres causes ont singulièrement diminué la force de ces tribus, autrefois si populeuses; il y en a qui ne comptent que 500 âmes.

Les idiomes de ces Indiens semblent varier de village à village, tant chaque tribu met de soin à conserver certaines inflexions de voix, certains sifflements et hurlements qui probablement tiennent lieu de mots d'ordre en temps de guerre. Il est vraisemblable que ces idiomes se réduisent à un très-petit nombre de langues-mères. Cependant il y a des différences primitives; les *Cocamas*, par exemple, en parlent une qui n'a aucun rapport avec celle de leurs voisins, les *Yurimaguas*, qui habitent sur

le Muallaga. La langue des *Moxos* et celle de *Chiquitos* sont très-répandues, et la dernière se distingue par une syntaxe remplie d'artifices qu'on ne chercherait pas parmi des sauvages. Les *Panos* cachent aux yeux des étrangers, au dire de M. de Humboldt, quelques livres écrits en hiéroglyphes.

Toutes ces peuplades vivent sous des *caciques* ou princes ; il y en a qui ont deux caciques à la fois. S'il faut en croire les missionnaires, la polygamie est en horreur parmi ces peuples. Il n'est permis qu'aux caciques d'avoir deux épouses. Dans la plupart de ces tribus, les mariages sont conclus entre les chefs des deux familles et les jeunes gens élevés ensemble depuis la plus tendre enfance. Il n'est pas rare de voir des couples qui s'aiment jusqu'à la mort ; plus d'une *Artémise* sauvage a donné aux cendres de son mari ses propres entrailles pour tombeau. Mais d'un autre côté, les mariages ne sont point indissolubles de droit : les époux peuvent se séparer dès le moment qu'un mutuel consentement a rendu à chaque partie sa liberté.

La croyance de ces peuples est conforme à leur civilisation imparfaite. Ils se représentent l'Être suprême sous la figure d'un vieillard qui, après avoir construit les montagnes et les plaines de notre terre, a choisi le ciel pour sa demeure constante. Ils l'appellent notre père, notre aïeul, mais ils ne lui consacrent ni temples ni autels. Les tremblements de terre viennent, selon eux, de sa présence sur notre globe ; ce sont les pas de Dieu irrité qui font tressaillir les montagnes ; pour lui montrer leur respect, aussitôt qu'ils sentent une secousse de tremblement de terre, ils sortent tous de leurs cabanes ; ils dansent, sautent, trépignent et s'écrient : *Nous voici ! nous voici !* Plusieurs tribus adorent la lune. Tous ces Indiens croient à un mauvais principe, à une espèce de diable qui, selon eux, réside sous la terre, et cherche à faire du mal à tous les êtres vivants. Des individus, nommés Mohanes, passent pour avoir des communications avec le diable, et pour savoir détourner sa maligne influence. Ce sont là les seuls prêtres qu'aient ces peuples ; on les consulte sur la guerre et sur la paix, sur les moissons, sur la santé publique et sur les affaires d'amour. Le métier de ces prêtres, ou plutôt de ces sorciers, est très-périlleux ; si leurs artifices magiques ne sont pas suivis du succès qu'ils promettent, la vengeance de leurs dupes ne s'assouvit que dans leur sang. Les *piripiris* sont des talismans composés de diverses plantes ; il y en a qu'on porte sur les bras, sur les pieds et sur les armes ; il y en a d'autres qu'on mâche et qu'on jette ensuite dans l'air ; il y en a dont on boit l'infusion ; quelques-uns doivent inspirer de l'amour, d'autres

doivent faire réussir la chasse, assurer les moissons, donner naissance à la pluie et disperser des armées ennemies.

De tous les prodiges qu'opèrent les Mohanes au moyen de leurs talismans, les plus brillants, mais aussi les plus périlleux, sont les guérisons des malades. Comme toutes les maladies sont attribuées à leurs artifices ou à l'influence de leur maître, le diable, le premier soin qu'une famille croit devoir à un malade, c'est de découvrir quel est le Mohane qui l'a ensorcelé. A cette fin, le plus proche parent boit un extrait de *datura arborea L.;* enivré par cette espèce de poison végétal, il tombe à terre, et reste souvent pendant deux ou trois jours dans un état voisin de la mort. Revenu à ses sens, il annonce avoir vu en songe tel ou tel sorcier dont il donne le signalement : on cherche le Mohane auquel ce portrait convient, et on l'oblige de se charger de guérir le malade. Si, par malheur, celui-ci était mort pendant cette opération préliminaire, la famille cherche à tuer le Mohane désigné. Souvent les visions n'ayant donné aucun résultat positif, on force le premier Mohane qu'on rencontre à faire l'office de médecin.

Il est probable que, grâce à des traditions ou à une longue expérience, ces sorciers possèdent des secrets qui les aident à guérir quelques malades et à en tuer d'autres. Les poisons que, dans ces climats, le règne végétal offre en si grand nombre et d'une force si terrible, peuvent, avec certaines modifications, fournir des remèdes violents à la vérité, mais souvent précieux. Cependant, la médecine ostensible de ces peuples ne consiste qu'en pratiques superstitieuses.

Quand tous les remèdes ont été employés en vain, et que la mort prochaine s'annonce par des signes certains, le Mohane saute brusquement du lit, et sauve sa vie par une fuite précipitée, sans pouvoir cependant éviter les coups de bâton et de pierres qui pleuvent sur lui.

Les tribus établies sur la rivière des Amazones, du côté de Maynas, croient que l'âme continue à exister dans un autre monde, sous la forme humaine. Ces Indiens disaient aux missionnaires : « Nous ne craignons « nullement la mort; nos ancêtres et nos amis nous attendent dans l'autre « monde ; ils tiennent du pisang cuit et du pain de cassave tout prêt pour « nous recevoir : nous avons soin de recommander qu'on mette dans notre « tombe une hache de cuivre, un arc et une armure complète, afin de « pouvoir sur-le-champ faire notre entrée victorieuse dans le ciel, en passant par la voie lactée, ce jardin lumineux où nos ancêtres s'amusent à « des danses et des festins. Cependant nos neveux nous verront quelquefois combattre les morts des tribus ennemies : c'est alors qu'on verra les

« sombres nuages s'amasser et annoncer un orage violent; la foudre bril-
« lera dans nos mains, et le fracas de la chute de nos ennemis, précipités
« du haut du ciel et changés en bêtes féroces, retentira dans les airs comme
« un tonnerre épouvantable. »

Quoique plusieurs de ces idées soient communes à tous les Indiens, il paraît que les habitants des bords de l'Ucayale y joignent la croyance de la *métempsycose*. « Pourquoi, disait l'un d'eux à un jésuite, pourquoi me « parler tant de mes péchés? Tout ce que tu dis sur les peines de l'enfer « n'est qu'un tissu de fables. Je sais bien que mes péchés ne me feront pas « brûler; je vois tout autour de moi ce que mes aïeux sont devenus après « leur mort. Les caciques justes et sages, les braves guerriers, les femmes « fidèles, vivent, après la mort, dans les corps des animaux, distingués par « leur force, leur agilité ou leurs grâces. Nous respectons surtout les « grands singes, nous les saluons, nous leur rendons toute sorte d'hon- « neurs, parce que les âmes de nos pères habitent dans leur corps. Quant « aux âmes des méchants et des traîtres, ou elles errent dans les nuages et « la terre, ou elles languissent enchaînées au fond des rivières. Mais per- « sonne parmi nous n'est brûlé dans l'autre monde... »

Les complaintes et lamentations de ces peuples ne se distinguent que par l'extrême variété qu'ils affectent d'y mettre quant au son de la voix. Les uns imitent le hurlement du jaguar, les autres le cri nasal des singes; ceux-ci sifflent comme les grenouilles. Sans doute ils veulent dire, par ce charivari, que tous les éléments pleurent la mort de l'homme qu'on vient de perdre.

La complainte finie, on détruit tout ce qui appartenait au défunt, et on brûle sa cabane. Le corps est mis dans un grand vase de terre qui sert de bière; il est inhumé dans quelque endroit isolé; et tandis que les autres races humaines cherchent à éterniser leur dernière demeure, ces Indiens ont grand soin d'aplanir le terrain où ils ont creusé une fosse, afin qu'on n'en retrouve pas la place; tout le monde évite les endroits qui servent de cimetière, et chez la plupart de ces peuplades il est défendu de faire la moindre mention du défunt, et même d'en rappeler directement la mémoire.

Les *Roa-Mainas* pourtant ont une coutume un peu différente, et très-remarquable. Ils déterrent les cadavres après un certain laps de temps; et lorsqu'ils croient que les chairs se sont dissoutes, ils nettoient le corps, le placent dans une bière d'argile, chargée d'hiéroglyphes semblables à ceux d'Égypte, l'exposent dans leurs cabanes à la vénération des survivants, et lui font à la fin de secondes funérailles. Les *Capanaguas*, sur les bords de

la rivière Magni, dévorent les chairs rôties des morts, sous prétexte de les honorer.

Plusieurs tribus ont la réputation de manger leurs prisonniers de guerre. Les *Guagas,* qu'on cite dans ce nombre, ont toute la férocité des Giagas d'Afrique, dont ils sont peut-être une branche. Ils se serrent le milieu du corps, de manière à se donner un taille extraordinairement svelte.

Nous devons citer encore, parmi les naturels du Pérou, les *Pancartambinos* et les *Chahuaris,* surnommés collectivement les *Chunchos.* « Les « langues de ces tribus, dit M. Gay[1], alors même qu'elles sont entière- « ment distinctes les unes des autres, offrent cette singulière construction « que tous les mots des parties du corps commencent par une même syl- « labe ; et si une tribu se sépare en deux, gouvernées chacune par un chef « distinct, une d'elles change cette première syllabe par une autre qu'elle « conserve pour tous les autres mots de ces parties du corps. Cette syllabe, « comme vous voyez, est en quelque sorte l'armoirie de la tribu ; c'est elle « qui distingue leurs nations, leurs tribus, peut-être même leurs familles. « Leur manière de compter est extrêmement imparfaite et tellement peu « avancée, qu'ils ne peuvent compter que jusqu'à *trois,* n'ayant d'autre « expression pour le nombre *quatre* que celle de beaucoup »

Si les Indiens de l'Ucayale et du Huallaga cultivent la terre, ce n'est pas précisément pour se procurer des aliments ; la nature leur en offre en abondance dans les quadrupèdes et les poissons qui peuplent leurs forêts et leurs rivières. Ce qui rend ces Indiens cultivateurs, c'est principalement le besoin d'une boisson plus saine que celle que leur offrent les eaux souvent bourbeuses ou marécageuses de leur pays. Rarement ils boivent de l'eau ; et quand ils négligent cette règle, ce n'est pas sans mauvaises suites pour leur santé. Leur boisson favorite s'appelle *masato ;* on la tire de la racine d'*yucca,* au moyen d'une opération dégoûtante : on réduit la racine en bouillie, on y mêle de la salive, on laisse fermenter cette masse pendant trois jours, on la délaie ensuite dans de l'eau. Cette boisson est amère et enivrante.

Ils reçoivent des peuplades qui habitent les Cordillères de petites haches de cuivre qu'ils nomment *chambo.* Au moyen de ce faible instrument et des pierres les plus dures, ils façonnent, en forme de hache, des pierres plates qu'ils trouvent parmi les galets de leurs rivières. Ils leur donnent du tranchant au moyen d'un long et pénible remoulage. Voici une anecdote qui montre combien une hache de fer est précieuse aux yeux de ces Indiens.

[1] Lettre à M. B. Delessert.

L'un d'eux vint un jour proposer au P. Richter, jésuite, de lui donner son fils aîné en échange d'une hache. Le jésuite lui fit des remontrances sur son défaut d'amour paternel. « J'aime mes enfants, répondit le sauvage ; « mais je peux en procréer autant que j'en veux, tandis qu'il m'est impos-« sible de procréer une hache. D'ailleurs, mon fils ne m'appartiendra que « pour un temps limité; la hache fera le bonheur de toute ma vie. »

Les occupations tumultueuses de la guerre, de la chasse et de la pêche, ont des attraits irrésistibles pour ces peuples. Pleins de confiance en leurs lances et leurs flèches empoisonnées, ils attaquent même le féroce *jaguar* ou tigre d'Amérique ; à peine l'arme teinte du suc des herbes vénéneuses a-t-elle effleuré la peau de l'animal, que celui-ci tombe à terre et expire. Les poissons peuvent échapper aux filets grossiers de ces Indiens et à leurs hameçons d'os ; mais s'ils lèvent la tête au-dessus de l'eau, un trait rapide leur donne aussitôt la mort. Les villages sont construits de manière à ressembler à de petites redoutes demi-circulaires, appuyées aux bois par le côté convexe, et ayant deux issues, l'une qui conduit dans la plaine, l'autre qui s'ouvre du côté des montagnes; c'est par cette dernière porte que les Indiens se sauvent, lorsqu'ils ne peuvent plus défendre leurs habitations contre l'ennemi. Ils se rassemblent alors dans les montagnes, et reviennent fondre sur les vainqueurs, qui souvent deviennent à leur tour les victimes.

Deux traits d'humanité distinguent avantageusement ces Américains; ils ne font jamais usage de flèches empoisonnées contre les hommes ; ils ne massacrent point leurs prisonniers, mais les traitent au contraire en compatriotes et en frères.

Les missionnaires qui soumirent aux Espagnols le vaste pays de Maynas, limitrophe de la Pampa-del-Sacramento, et situé aujourd'hui dans la Colombie, trouvèrent plus d'obstacles à mesure qu'ils pénétrèrent vers l'Ucayale, et surtout lorsqu'ils voulurent passer au delà de cette rivière. Il y a eu, dans le dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, des missions florissantes établies sur les bords de la rivière Manoa. Elles ont été détruites, et la perte de cette position qui domine le cours de l'Ucayale a contribué au succès de la révolte des peuplades du Grand-Pajonal, qui paraissent s'être maintenues indépendantes; mais les voyages modernes des missionnaires du séminaire d'*Ocapa,* surtout ceux des PP. Girbal et Sobreviela, ont rétabli des communications pacifiques avec plusieurs de ces peuplades, entre autres avec les Panos. Il est probable, dans l'état actuel du Pérou, que des négociants, ou des cultivateurs éclairés ou entreprenants, suivront l'exemple de don Juan Bezarès, qui a reconquis, repeuplé

et remis en culture plusieurs cantons abandonnés entre les Andes et le cours de Huallaga.

Les missions, jadis florissantes, des Chiquitos et des Moxos languissent depuis la destruction de leurs fondateurs, les jésuites.

Les contrées à l'est des Andes ont deux saisons : l'une sèche, qui dure de juin en décembre ; l'autre pluvieuse. Pendant la saison des pluies, toutes les plaines se transforment en un lac immense ; les forêts, les arbustes, les lianes, semblent flotter dans l'eau ; les quadrupèdes se réfugient vers les sommets, tandis que les crabes et les huîtres s'attachent aux branches inférieures. Le froid vent d'est vient-il dessécher l'atmosphère, aussitôt les eaux commencent à diminuer ; les coteaux qui bordent les rivières se montrent de nouveau ; les îles et les bancs même reparaissent au milieu des fleuves. L'humidité extrême de ce climat, et la chaleur, quoique tempérée, qui y règne, exigeraient de la part des Européens quelque mesure de prudence pour y conserver leur vigueur. Quant aux moyens de communication, ils sont aussi multipliés du côté de l'océan Atlantique, qu'ils sont en petit nombre pour aller au Haut-Pérou. D'un côté, c'est une navigation facile sur de beaux et nombreux fleuves ; de l'autre côté, ce ne sont que torrents, cataractes, précipices. Voyage-t-on par eau, il faut souvent quitter le canot pour les *balsas* ou radeaux faits de roseaux. Se fait-on porter à dos d'homme à travers les bois, on risque d'être blessé par des branches d'arbres, ou déchiré par des arbustes épineux.

Les collines à l'est des Andes renferment des mines d'or ; on y trouve aussi des filons de sel gemme. La plaine, tous les ans inondée par le débordement des fleuves, promet une grande fertilité. Dans leur état sauvage, toutes les contrées à l'est de la Cordillère des Andes sont couvertes de forêts. Sur les montagnes on trouve beaucoup de bois incorruptibles ; dans les plaines on erre parmi les taillis de cacaoyers et de palmiers. Les espèces les plus recherchées de *cinchona*, ou l'arbre à quinquina, se trouvent dans les vallées de Huallaga, du côté de Chicoplaya, et probablement en beaucoup d'autres endroits. Le cirier des Andes croît le long de la partie inférieure du Huallaga, circonstance qui prouve une élévation considérable. Plusieurs arbres fournissent des gommes et des baumes ; il y en a beaucoup d'autres qui, par l'éclat et le parfum de leurs fleurs, réjouissent à la fois l'odorat et la vue.

Parmi les productions les plus singulières de ces contrées peu connues, nous distinguerons l'insecte qui produit du papier. Voici ce qu'en disent les missionnaires :

« Non loin de la ville champêtre de Huanaco et des bords romantiques « du Huallaga supérieur, on trouve dans la vallée de Pampantico, et pro- « bablement dans beaucoup d'autres vallées de la Cordillère, un insecte « que les Espagnols nomment *sustillo*, et qui ressemble beaucoup à notre « ver à soie. Il vit exclusivement sur l'arbre *pacaé*, décrit sous le nom de « *mimosa inga*, dans *Flora peruviana*. Les Indiens, qui regardent ces « insectes comme un manger délicieux, en détruisent tous les ans une « grande quantité, sans que cependant le nombre en diminue sensible- « ment. Les plus beaux arbres en sont entièrement couverts. Lorsque les « sustillos, dans leur état de larve, se sont rassasiés de nourriture, ils se « réunissent tous sur la partie inférieure du tronc de l'arbre, et y choi- « sissent un endroit propre à suspendre le tissu merveilleux que l'instinct « les engage à fabriquer. Le meilleur ordre préside à leurs travaux; ils « observent exactement les lois de la symétrie; et quoique l'étendue, la « finesse, la souplesse de leurs tissus varient selon le nombre des insectes « qui y prennent part, et selon la qualité des feuilles qui leur ont servi de « nourriture, cependant l'éclat, la consistance et la solidité en font tou- « jours une espèce de papier qui ressemble au papier chinois, mais qui « est beaucoup plus durable. Le dessous de cette tente aérienne sert d'asile « aux sustiilos pendant leur métamorphose; ils s'attachent au côté infé- « rieur en lignes horizontales et verticales, de manière à former un cube « parfait; dans cette position, ils s'enveloppent chacun dans leur coque de « soie grossière, et attendent l'époque de leur transformation en nymphe « ou chrysalide, et ensuite en papillon. Sortis de leur prison, ils détachent « eux-mêmes, en grande partie, les fils par lesquels était suspendu le tissu « qui les couvrait; cependant ce tissu reste presque toujours accroché aux « branches de l'arbre; et, blanchi par l'air, il flotte au gré des vents, sem- « blable à un drapeau déchiré. Le naturaliste D. *Antonio Pineda* a envoyé « à Madrid un morceau de ce papier naturel, long d'une aune et demie. « On possède également à Madrid un nid entier de sustillos. Ces nids, ou « plutôt ces niches aériennes, ont constamment une forme elliptique. Le « P. *Calancha*, jésuite, avait parlé de cet insecte curieux; il possédait un « morceau de papier de sustillo, sur lequel on avait écrit une lettre[1]. »

La Relation du P. *Thaddée Hœnke* nous fait connaître d'autres curio- sités du Pérou intérieur. Ce voyageur a trouvé dans la province des Chi- quitos une immense plaine couverte d'étangs salants, dont la surface cris- tallisée et immobile présentait l'image de l'hiver. Les arbres mêmes, à une

[1] Histoire du Pérou, I, p. 66.

grande distance, étaient couverts de petits cristaux de sel, qui produisaient à l'œil l'effet d'une gelée blanche.

Continuons maintenant de passer en revue les différentes tribus péruviennes.

Les *Atacamas*, qui se nommaient autrefois *Olipes* ou *Llipi*, forment une population de plus de 7,000 individus; ils ont tous embrassé la religion chrétienne.

Au sud des Atacamas habitent les *Changos*, dont le nombre ne paraît pas être de plus de 1,000 à 1,200. Leur couleur est le bistre noirâtre; leur taille est peu élevée, elle ne dépasse pas 1 mètre 65 (5 pieds 1 pouce), et terme moyen elle est de 1 mètre 60 (4 pieds 9 pouces). C'est la plus petite des nations ando-péruviennes. Ils sont doux, obligeants, hospitaliers; ils vivent constamment sur les bords de la mer, où ils se livrent à la pêche. Comme il ne pleut jamais dans les lieux qu'ils habitent, trois à quatre piquets fichés en terre près des rivages et sur lesquels ils jettent des peaux de loup marin, des algues marines, forment leurs maisons.

Les *Yuracarès* habitent le pied des derniers contreforts des Andes orientales et les forêts des plaines qui les bordent, sur toute la surface comprise entre Santa-Cruz de la Sierra à l'est et Cochabamba à l'ouest, sur une largeur de 20 à 30 lieues. Ils sont du petit nombre des nations de l'Amérique méridionale dont la peau est presque blanche. Leurs traits offrent aussi quelques caractères particuliers : leur visage est presque ovale; leurs pommettes sont peu saillantes; leur front est court, légèrement bombé; leur nez est assez long, souvent aquilin.

Sous le nom de *Mocéténès* existe, dans les montagnes, une nation que les Yuracarès, dit M. d'Orbigny, nomment *Maniquiès*, et que les Boliviens, tout en lui conservant la même dénomination, appellent aussi, mais très-improprement, *Chunchos*, nom appliqué déjà depuis des siècles à des nations qui vivent à l'est de Lima. La couleur des Mocéténès est absolument celle des Yuracarès, brune ou légèrement basanée, mais assez claire pour paraître presque blanche, comparativement aux autres nations des montagnes. Par leurs traits, leurs formes et leur stature, ils offrent beaucoup de ressemblance avec les Yuracarès. Leur nombre est, suivant M. d'Orbigny, peut-être de 800 pour ceux qui sont encore sauvages, et d'à peu près le double pour ceux qui sont réunis en missions : on peut ainsi en évaluer le total à 2,400 individus.

Les *Tacanas* habitent les montagnes boisées et humides qui couvrent les pentes orientales des Andes boliviennes, entre le 13e et le 15e degré de

latitude, et depuis le 70ᵉ jusqu'au 71ᵉ de longitude. La plupart sont chrétiens : ce sont ceux qui habitent les missions d'Atan, de Cavinas, d'Isiamas et de Tumupasa. Leur nombre est de 5,300. Ceux qui sont encore à l'état sauvage portent le nom de *Toromonas*, et sont environ un millier. Leur couleur et leurs traits leur donnent beaucoup de ressemblance avec les Mocéténès, mais ils sont plus petits : leur taille moyenne est au-dessous de 1 mètre 65 (5 pieds 1 pouce).

Les *Chiquitos* sont d'une couleur bronzée, ou pour mieux dire d'un brun pâle, mélangé d'olivâtre, et non de rouge et de jaune. M. d'Orbigny porte leur nombre à environ 15,000.

Les *Samucas*, au nombre d'environ 2,200, dont la moitié est tout à fait indépendante, habitent aussi la province de Chiquitos. Leur couleur est bistre olivâtre pâle. Ils ont la tête grosse, la face large, le front court et peu bombé, le nez peu large, les lèvres peu épaisses, les sourcils arqués, les yeux petits, la barbe et les cheveux noirs, droits et longs. Leur taille moyenne est de 1 mètre 663 (5 pieds 1 pouce 1/2). Ils sont robustes et bien musclés.

Les *Moxos* forment une nation nombreuse : M. d'Orbigny porte leur nombre à près de 14,000, dont plus de 12,000 ont embrassé le christianisme, et dont le reste est encore à l'état sauvage. Ils ont la tête grosse, un peu allongée postérieurement, le front bas et peu bombé, le nez court, épaté sans être trop large, les narines ouvertes, les yeux petits, les sourcils étroits et arqués, la barbe noire et peu fournie, les cheveux noirs, longs, gros et lisses.

TABLEAUX Statistiques du Pérou.

Statistique générale.

SUPERFICIE en lieues. c. g.	POPULATION absolue en 1850.	POPULATION par lieues car.	ARMÉE.	MARINE.	REVENUS.	DETTE PUBLIQUE.
76,775	1,800,000	23	Officie. 1,339 h. Solda. 2,600 h.	52 offi. en act. 47 matelots. Bâtiments 3	54,725,000 f.	106,345,5[illegible]3 f. au 1ᵉʳ oct. 1849.

Statistique particulière des départements[1].

DÉPARTEMENTS.	POPULATION en 1845.	PROVINCES ET LEUR POPULATION.
Lima.	166,799	Cercado, 58,406. — Chancay, 11,781. — Canta, 15,885. — Canete. 29,399 — Huarochiri, 18,793. — Yauyos, 15,6[illegible]9. — Ica, 16 896.
Libertad.	223,458	Pataz. 17,686 Jaen. 7,262. — Chiclave, 25,150. — Truxillo, 7.293. — Lambayèque, 18,277 — Cajamarca, 43,598. — Huamacucho, 44,312 — Chota, 59,830.
Aréquipa.	118,301	Cercado, 55,382. — Cailloma, 21,440. — Chuquibamba, 19.143. — Union, 10.968. — Camana, 11,368.
Ayacucho.	135,201	Cercado, 19,795 — Cangallo, 23.417. — Parinacochas, 22,987. — Huanta, 21,0002 — Lucanas, 16,873 — Andahuaylas, 31,127.
Cuzco.	300,705	Cercado, 58.358 — Abancay, 22,801. — Anta, 16,371. — Calca. 15,526 — Quispicanchi, 29 58[illegible]. — Aimaraes, 29,655. — Paucartambo, 16,9[illegible]3. — Paruro, 13,812 — Chumbivilcas, 21,8[illegible]4. — Canas. 19 588. — Canchis 16,294 — Urubamba, 17,333. — Cotabambas, 22,584.
Amazonas.	61.267	Chachapoyas, 28,739. — Maynas, 32 528.
Ancachs.	147,400	Huaylas, 66.711. — Santa, 10,695. — Huari, 36,889. — Canchucos, 33.105.
Guancavelica ou bien Huancabelica.	57,268	Guancavelica, 24,751. — Tayacaya, 19,498 — Castro-Vireina, 13,019.
Junin.	170,430	Jauja, 64,323 — Cerro, 40,612 — Huanuco, 21,404. Cajatambo, 28,464 — Huamalias, 23.627.
Moquegua.	50,950	Tacna, 24,121. — Moquegua, 16,852. — Tarapaca, 9,977.
Puno.	232,403	Chucuyto, 58,164. — Huancane, 51,615 — Lampa, 58.604. — Azangaro, 43,416. — Carabaya, 20,604.
Callao, province maritime.		Callao. 5,742.
Piura. . . . *idem*.		Piura, 56,444.
	1,726 350	

[1] Ce tableau qui donne la population du Pérou en 1845, sans y comprendre les étrangers et les esclaves, est extrait du t. IV de l'Expédition de M. *F. de Castelnau*, dans l'Amérique du Sud. Les départements et les provinces ont, pour la plupart, des capitales du même nom.

Tableaux Statistiques de la Bolivie.

Statistique générale

SUPERFICIE. en lieues géog. c.	POPULATION absolue.	POPULATION par lieue carré.	ARMÉE.	REVENUS.	DETTE PUBLIQUE.
54,400	1,100,000	20	1,500	10,000,000 de f.	16,000,000

Statistique particulière des départements.

DÉPARTEMENTS.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX.	POPULATION.
Chuquisaca.	98,000	Chuquisaca.	14,000
La Paz.	390,000	La Paz.	32,000
Oruro	115,000	Oruro.	5,000
Potosi.	232,000	Potosi.	15,000
Cochabamba	176,000	Cochabamba.	27,000
Santa-Cruz.	59,000	Santa-Cruz de la Sierra. . .	5,500
Tarija	38,000	Tarija.	3,000
District littoral. . . .	7,000	Cobija ou Puerto del Mar. .	1,200

LIVRE CENT DIX-NEUVIÈME

Suite de la Description de l'Amérique. — Description particulière du Chili, de l'Araucanie, de la Patagonie et des Terres Magellaniques.

C'est à travers des montagnes stériles, des neiges éternelles et d'affreux précipices, que l'on pénètre du Pérou dans le *Chili*, dont le nom vient du mot *tchili*, qui, dans la langue quichua, signifie *neige*. La nature avait isolé le monde entier de cette pittoresque, fertile et salubre contrée. La puissance des Incas y pénétra cependant avant les armes espagnoles; mais ni l'une ni les autres n'ont pu entièrement soumettre cette terre de liberté.

Le Chili était encore une province de l'empire des Incas, lorsqu'en 1535 les Espagnols, sous les ordres d'Almagro, s'en emparèrent. L'époque de l'occupation de l'Espagne par l'armée française, fut comme pour les autres colonies espagnoles le signal des premières tentatives que fit le Chili pour s'affranchir du joug de la métropole. Ce ne fut qu'en 1818, après la victoire décisive de Maypa, remportée à l'aide des secours des Buenos-Ayriens, que cet État conquit définitivement son indépendance; il adopta alors le gouvernement républicain.

Une longue côte, deux chaînes de montagnes, deux Cordillères (la Grande-Cordillère et la Cordillère de la Côte), et une *rampe* intermédiaire, telle est la configuration extérieure du Chili. Ses limites sont, au nord, la république de Bolivie, dont le grand désert d'Atacama le sépare; à l'est, la république Argentine ou de La Plata, dont elle est séparée par les hautes Cordillères des Andes, et enfin, au sud et à l'ouest, par l'océan Pacifique. Sa superficie peut être évaluée à 21,400 lieues carrées. Sa population ne paraît pas dépasser 1,200,000 âmes; dans cette estimation, ne sont point compris les Araucans et quelques autres tribus indiennes indépendantes, qui peuvent s'élever en totalité à 60 ou 100,000 âmes.

Le territoire du Chili se divise en 11 provinces, lesquelles se divisent elles-mêmes en 52 départements, 367 sous-délégations et 1,696 districts.

Ce pays est une des contrées les plus paisibles et les plus heureuses de l'Amérique du Sud. La température fraîche et les saisons régulières y entretiennent dans la nature animale la vigueur et la santé. Le printemps

règne de septembre en décembre; alors commence l'été de l'hémisphère austral. Les vents soufflent du nord depuis le milieu de mai jusqu'à la fin de septembre : c'est la saison pluvieuse. Le reste de l'année, les vents viennent du sud; ils sont secs. Ils se font sentir à 60 ou 80 lieues de la côte. Quant au sol de ce pays, il paraît que la côte ne présente qu'une plage étroite, derrière laquelle s'élèvent brusquement plusieurs rangs de montagnes : le dos de ces montagnes offre une plaine fertile, arrosée de petites rivières, et, dans les endroits cultivés, couverte de vergers, de vignobles et de pâturages. Les sommets des Andes, où brûlent, parmi la neige, vingt grands volcans, couronnent cette intéressante perspective. L'or, le cuivre et le fer abondent dans la Cordillère; il y existe des montagnes entières d'aimant; les rivages sont couverts d'un sable ferrugineux; malgré cette nature métallique du sol, la végétation montre la plus étonnante énergie. Les forêts nourrissent des arbres énormes, les uns précieux à cause de leur bois incorruptible, les autres utiles par leurs résines et leurs gommes; la plaine, ornée d'arbustes aromatiques et salins, se prête à toutes les cultures européennes; c'est le seul pays du Nouveau-Monde où l'on ait réussi à faire du vin. Les lamas, les vigognes, les viscaches se multiplient en liberté. Les cygnes du Chili ont la tête noire, trait qui les rapproche de ceux de la Nouvelle-Hollande.

Les règnes animal et végétal sont excessivement riches; ils ont été étudiés avec soin par M. Gay, naturaliste distingué. Les Andes nourrissent des forêts immenses, des arbres d'une grosseur démesurée. Un missionnaire fit avec le bois d'un seul arbre une église de 20 mètres; il lui fournit les poutres, la charpente, les lattes, tout le bois nécessaire pour les portes et fenêtres, les autels et pour deux confessionnaux. Deux arbres semblables au myrte (*myrtus luma* et *maxima*) parviennent ici à une élévation de plus de 10 mètres. Les oliviers ont jusqu'à 1 mètre de diamètre. Les herbes cachent le bétail dans les prairies. On voit des pommes de la grosseur d'une tête, et des pêches qui pèsent près d'un demi kilogramme. Plusieurs arbrisseaux et plantes abondent en matière colorante d'un noir très-foncé. Le *puya*, arbre peu élevé, mais très-épais, se couvre d'une espèce d'écailles. Bien des quadrupèdes du Chili, quoique classés dans les systèmes des naturalistes, ne sont qu'imparfaitement connus. Il faut les nommer ici, ne fût-ce que pour provoquer de nouvelles recherches à leur égard : tel est le castor du Chili (*castor huidobrius*), qui habite le bord des lacs et des rivières, mais qui ne bâtit pas comme le castor commun et produit une fourrure très-estimée; tels sont encore la loutre, ou rat aquatique, à queue

comprimée au sommet; le mulet bleu (*mus cyaneus*); le rat laineux, dont les poils très-longs, fins comme de la toile d'araignée, étaient employés par les Péruviens au lieu de la meilleure laine; le *mus maulinus*, l'écureuil du Chili, qui se rapproche du loir, et vit dans des trous qui s'avoisinent et se communiquent au milieu des broussailles.

Passons à la description topographique des villes.

En venant du nord, nous passons près de la ville de *Copiapo,* d'où l'on exporte de l'argent, du soufre, du nitre et du cuivre. L'île *Grande,* ou *del Morro,* ainsi qu'une longue chaîne de rochers, rendent l'entrée de son port difficile; néanmoins il a pris depuis cinq ans une grande importance à cause des mines d'argent qui sont dans son voisinage; il reçoit annuellement plus de 120 navires. Un chemin de fer, terminé en 1851, l'unit avec le port de *la Caldéra;* enfin on évalue à 400,000 marcs la quantité d'argent extraite en 1850 des mines du voisinage. *Huasco,* ou *Guasco,* très-petite ville, avec un vaste port, est célèbre par la beauté des femmes et par leur teint beaucoup plus blanc que celui des autres Américaines du sud. On exploite dans ses environs une importante mine d'argent. Une partie de cette ville a été renversée par un tremblement de terre le 25 avril 1833.

Coquimbo, ou *la Serena,* ville ombragée de myrtes et décorée de belles maisons, possède un port d'où l'on exporte du cuivre, de la viande salée, de l'huile excellente et des chevaux. Elle fut presque entièrement détruite en 1820 par un tremblement de terre, et souffrit beaucoup de celui de 1822. Sa population, qui fut réduite alors à 5 ou 600 familles, se compose aujourd'hui d'environ 10,000 âmes. *Quillota,* ou *Saint-Martin-de la-Concha,* bien qu'éloignée de 150 lieues de Copiapo, n'en éprouva pas moins d'une manière terrible les effets du tremblement de 1822. Elle est située dans une belle et fertile vallée, célèbre par les plus riches mines de cuivre que possède le Chili. Près de Guasco, de Coquimbo et de Quillota, la terre semble imprégnée de substances métalliques; le cuivre y est d'excellente qualité; on en exporte annuellement plus de 40 à 50,000 quintaux. Le district de Quillota donne son nom à des pommes remarquables par leur grosseur. *San-Felipe-el-Real,* chef-lieu de la province d'Aconcagua, avec 8,000 habitants, est régulièrement bâtie, dans une vallée fertile entourée de mines d'argent et de cuivre, dont l'exploitation a cessé. A quelques lieues, vers le nord-est de cette ville, s'élève l'*Aconcagua,* le plus haut volcan du globe, et la seconde montagne de tout le Nouveau-Monde.

Le principal port de commerce du Chili est celui de *Valparaiso*, que Vancouver cependant trouvait trop exposé aux vents du nord. Cette jolie

ville, dont le nom signifie *vallée du paradis*, et dont la population n'était que de 5,000 âmes à la fin du siècle dernier, est aujourd'hui d'environ 50,000. Plus de 3 000 étrangers y sont établis; elle fait à elle seule presque tout le commerce d'importation de la république. De vastes chantiers de construction y ont été élevés aux frais du gouvernement et des particuliers. Elle possède plusieurs écoles et d'autres établissements d'instruction; elle publie plusieurs journaux. Valparaiso se compose de deux quartiers, celui du port et celui de l'*Almendral*, ainsi appelé parce qu'on y cultivait un grand nombre d'amandiers. Pendant les troubles de la république, elle fut le siége du gouvernement central. Une belle route communique de cette ville à Santiago, la capitale, en attendant que le chemin de fer qui doit unir ces deux villes soit terminé. Valparaiso est protégée par une belle forteresse; c'est une des principales stations navales de la France.

Santiago, capitale du Chili, a plus d'une lieue de circonférence. La grande place est ornée d'une belle fontaine; la rivière de *Mapucho,* qui traverse la ville, et qui autrefois l'inondait souvent, est maintenant contenue par une superbe digue. Quelques édifices méritent d'être cités à cause de leur magnificence, quoique les règles de l'architecture n'y aient pas toujours été assez exactement observées. On distingue l'*hôtel de la monnaie*, la nouvelle *cathédrale,* et d'autres églises : il y a de très-belles maisons particulières, composées d'un rez de-chaussée vaste et très-élevé.

Pour se faire une idée exacte de Santiago, il faut se la représenter comme une réunion de 150 carrés (*cuadras*) ou îlots que forment les rues en se coupant à angles droits. C'est au centre qu'est située la grande place. Les maisons sont à un seul étage et à toit plat; elles sont badigeonnées avec soin. Derrière chacune d'elles est un jardin qu'arrose un ruisseau limpide. Un beau pont traverse le Mapucho. Cette ville se distingue encore par de nombreux établissements littéraires parmi lesquels nous citerons l'Université du Chili et son Institut. On ne connaît pas au juste sa population, mais il est probable qu'elle n'est guère moindre de 80,000 âmes.

Dans cette ville où réside le gouvernement, la manière de vivre porte une empreinte de gaieté, d'hospitalité, d'amabilité, qualités qui distinguent avantageusement les Espagnols du Nouveau-Monde de leurs compatriotes d'Europe. Le sang y est très-beau; les femmes sont des brunes piquantes, mais un habillement gothique défigure un peu leurs charmes. La conversation, dans les premiers cercles de la ville, paraît porter ce caractère de liberté et de naïveté qui règne dans nos campagnes. La danse et la musique sont ici, comme dans toute l'Amérique, des occupations

favorites. Le luxe des habits et des équipages est porté trop loin. Un chemin de fer, aujourd'hui à l'étude, (1852) doit réunir Santiago à Valparaiso qui en est le port.

Les principales mines d'or sont à l'est de Santiago, à *Petorca*. Comme celles du Pérou, elles sont reléguées dans la région des neiges. La montagne d'Upsallata offre des minerais si riches, qu'ils donnent jusqu'à 60 marcs par quintal.

Curico, dans la province de *Colchagua*, est une petite ville peuplée en grande partie d'hommes de couleur. Il existe dans ses environs une riche mine d'or. *Talca* ou *Saint-Augustin*, autre petite ville, chef-lieu de province, est située sur la droite de la rivière de ce nom. Cette ville fut presque entièrement détruite par le tremblement de terre du 20 février 1835. Il y a dans cette province une colline qui paraît être presque entièrement formée d'amétystes. Du reste, elle abonde en vin, en tabac, en grains et en troupeaux de chèvres. *Cauquenes* ne mérite d'être nommée que parce qu'elle est le chef-lieu de la *province de Maule*.

Dans la *province de la Concepcion*, un sol riche et un climat régulier permettent au blé de donner 60 pour 1 ; la vigne y croît dans la même abondance; les campagnes sont couvertes de troupeaux.

La ville de la *Concepcion* ayant été engloutie, en 1751, par la mer, dans un tremblement de terre, on a bâti une nouvelle ville à quelque distance du rivage; elle s'appelle indistinctement *la Mocha* ou *la Nouvelle-Concepcion*. Les habitants y sont au nombre de 8,000. En 1823, les *Araucans*, à la faveur des troubles qui agitaient le Chili, pénétrèrent dans cette ville et en ravagèrent plusieurs quartiers.

Le tremblement de terre de 1835 renversa toutes les maisons de cette ville, ainsi que celles de *Talchuano*, petite place maritime située sur la *baie de la Concepcion*, et qui possède un des ports de relâche les plus commodes de tous ceux de la côte du Chili.

Valdivia, à 2 lieues de la mer, sur la rive gauche d'une rivière du même nom, dans une province qui fournit d'excellents bois de construction, possède un port placé dans une superbe baie, et le plus vaste de tous ceux de la côte occidentale. Cette ville de 2,000 âmes, fut fondée, en 1551, par Pierre Valdivia.

Les forteresses d'*Araucos*, de *Tucapel* et autres, ont été destinées à former une barrière contre les incursions des Indiens.

L'archipel de Chiloé forme, avec quelques parties du continent, la province la plus méridionale de la république du Chili. Suivant le capitaine

anglais Blankley, il comprend 63 îles, dont 36 sont habitées[1]. L'île de Chiloé est longue d'environ 120 milles marins, et large de 60. Son climat est sain, mais froid et pluvieux. Elle est montagneuse et bien boisée; dans son intérieur arrosé par un grand nombre de ruisseaux, on voit un grand lac nommé le lac de Campu. Elle produit du blé, de l'orge, du lin, de superbes bois de construction, et nourrit beaucoup de bœufs et de volailles, ainsi que des sangliers dont on fait d'excellents jambons. La population de Chiloé et des îles qui en dépendent est d'environ 45,000 habitants, dont 25,000 sont dans la plus grande. Cette population appartient principalement à la race espagnole; le reste se compose d'indigènes qui parlent une langue particulière appelée *veliché*. L'île de Chiloé est divisée en 10 arrondissements, qui ont chacun une cour particulière de justice et un gouverneur spécial. Le nombre des paroisses de toute la province est de 90. La force militaire de l'île et de ses dépendances consiste en une milice de 7,500 hommes, partagés en infanterie, en cavalerie, en une compagnie d'artillerie soldée par l'État, et en un corps de cavalerie envoyé par *Maulin*, la seule ville de la province qui soit sur le continent.

San-Carlos, la capitale de l'île et de toute la province, est une petite ville, dont le port assez fréquenté, est entouré de fortifications dans un véritable état de délabrement. Le nombre des petits navires côtiers ou des chaloupes qui font le trafic des îles de Chiloé est d'environ 1,500. En 1822, on comptait dans Chiloé 31 écoles fréquentées par 1,300 enfants; mais ce qui fait peu d'honneur au gouvernement, c'est que le nombre des écoles et des élèves avait bien diminué depuis 1829 : il existait à cette époque 90 écoles, recevant 3,850 garçons.

Au sud de l'île de Chiloé s'étend l'archipel nommé *los Chonos*, et qui se compose d'un nombre considérable d'îlots et de rochers. Rien ne mérite de nous y arrêter[2].

A une distance de 160 lieues dans la mer, s'élèvent les deux îles de *Juan-Fernandez*, devenues importantes par le mouillage que la plus grande offre aux navigateurs. Elle fut, pendant plusieurs années le séjour d'un matelot écossais appelé James Selkirk, dont les aventures ont fourni à Daniel de Foé le sujet de celles de Robinson Crusoé. Cette grande île dans laquelle sont établies quelques familles de différentes nations, est surnommée *Mas-à-tierra*, c'est-à-dire la plus rapprochée du continent; la petite est

[1] Il s'étend depuis le 40ᵉ parallèle 48 minutes jusqu'au 43ᵉ 50 minutes.

[2] Il est compris entre 44° et 45° 50′ de latitude S., et entre 75° 20′ et 77° 50′ de longitude O.

appelée *Mas-à-fuera*, c'est-à-dire la plus au dehors. Les rochers et les bois pittoresques de celle ci n'ont pour habitants que des chèvres sauvages. Il croît, dans ces îles, des cèdres, du bois de santal et des poivriers semblables à ceux de Chiapas au Mexique.

Le gouvernement chilien a, dans ces derniers temps, envoyé une petite colonie occuper le *port Famine* au détroit de Magellan ; il paraît même qu'il prétend à la souveraineté des côtes situées au sud de la grande île de Chiloé, de telle sorte que sa domination s'étendrait sur l'océan Pacifique du désert d'Atacama au cap Horn.

La constitution politique actuelle de la *république du Chili* remonte à 1833; elle reconnaît trois pouvoirs : exécutif, législatif, judiciaire. Le pouvoir exécutif appartient à un président nommé pour cinq ans, assisté de quatre ministres et d'un conseil d'État. Le pouvoir législatif est exercé par un *congrès national* composé d'une chambre de sénateurs formée de vingt membres, et d'une chambre de députés qui se renouvelle tous les trois ans. Le pouvoir judiciaire est confié à une magistrature très-amplement organisée, et au premier rang de laquelle se place une cour suprême et des cours d'appel.

La religion catholique est la religion de l'État; il y a un archevêché à Santiago et trois évêchés, ceux de Concepcion, Coquimbo et Chiloé.

L'armée régulière se compose de 2 capitaines généraux, 6 généraux de division, 6 généraux de brigade, 22 colonels et de 4 bataillons d'infanterie, 2 régiments de cavalerie et 6 compagnies d'artillerie. Il faut encore compter la milice dont les cadres sont de 41 bataillons d'infanterie et 32 régiments de cavalerie. La marine, à la tête de laquelle 1 vice-amiral, 1 capitaine de vaisseau et 3 capitaines de frégate, compte 1 frégate, 1 goelette, 1 brick et 12 chaloupes canonnières. La marine marchande est beaucoup plus importante, car elle est représentée par 120 bâtiments jaugeant 20,000 tonneaux et montée par 1,400 hommes d'équipage.

La situation financière du Chili est des plus régulières. Son revenu annuel est d'environ 30 millions de francs, et ses dépenses de 18 millions; l'excédent est employé aux remboursements des dépôts et à l'entretien des grands établissements. Le chiffre des importations et des exportations annuelles atteint près de 100 millions de francs. Enfin la dette nationale qui diminue chaque année n'est plus aujourd'hui que de 25 à 30 millions de francs.

La république du Chili prend, depuis quelques années, un rang important parmi les États nouveaux de l'Amérique du Sud; elle doit sa prospé-

rité à la paix intérieure dont elle jouit depuis longtemps, grâce à la sagesse de son gouvernement; elle la doit aussi à sa position géographique, qui l'isole des contrées voisines perpétuellement agitées par des troubles politiques.

Nous avons déjà parlé de l'île de Chiloé et de l'archipel volcanisé des îles Chonos. Plus au sud vient la grande presqu'île des Trois-Montagnes, et ensuite le *golfe de Pennas*. Les peuples indigènes de cette côte paraissent tous appartenir à la race des *Moluches,* à laquelle les Espagnols ont donné le nom d'*Araucanos*, nom consacré par la poésie. Les Moluches propres habitent la fertile et riante contrée entre la rivière de Biobio et celle de Valdivia. La riche qualité du sol, des eaux abondantes et salubres, un climat tempéré, concourent à rendre cette région au moins l'égale des plus belles parties du Chili propre. Les *Cunchi* demeurent depuis Valdivia jusqu'au golfe de Guayateca. Les *Huiliches* habitent depuis l'archipel de Chonos jusque vers le golfe de Pennas: selon quelques relations, ils étendent même leurs courses jusque vers l'entrée du détroit de Magellan. Ces deux tribus sont alliées des Moluches propres. La taille de ces peuples est grande dans la partie montagneuse et moyenne vers les côtes. Leurs traits sont assez réguliers, et leur teint n'est pas très-basané : ils se sont beaucoup mêlés avec les Espagnols, qui ne dédaignaient pas d'acheter des femmes chez eux. Ces peuples exercent un peu d'agriculture : ils récoltent quelques fruits, et font une espèce de cidre; mais leurs richesses consistent dans leurs troupeaux : ils possèdent quantité de chevaux, de bœufs, de guanacos et de vigognes. Les bœufs et les guanacos leur fournissent une nourriture abondante : la laine de la vigogne sert à fabriquer des *ponchos* ou manteaux. Les chevaux, qui descendent de chevaux espagnols, ont fait de ces Indiens autant de Tatars : ils se réunissent subitement, font des marches de 200 à 300 lieues, pillent le pays ennemi, et se retirent avec leur butin.

L'*Araucanie*[1] est en partie enclavée dans le Chili, cette contrée est très-peu connue; elle s'étend de la rive droite du Biobio au golfe de Reloncavi, isolant la province de Valdivia des autres provinces chiliennes. Sa configuration présente les mêmes reliefs que le Chili, c'est-à-dire une côte sèche et brûlée, une Cordillère de la côte, et à l'est les grandes Andes. Le bassin intermédiaire entre ces deux chaînes se dirige du nord au sud, il est très-riche et très-fertile. Une quantité de jolies rivières l'arrosent, les principales

[1] Voir aux Bulletins de la Société de géographie de janvier et de février 1852, un article intéressant de M. *A. Sédillot* sur les Araucans. V. A. M-B.

sont : le Carapangue, l'Araquete, le Plembu, le Paycavi, le Cauten et le Tolten, ces deux dernières sont navigables. Sur les deux lignes de montagnes la navigation est incroyablement belle, vigoureuse et variée ; les forêts en couvrent les premiers gradins ; l'arbre le plus commun est un hêtre colossal (*fagus dombegi* ou *australis*) qui atteint 30 mètres de hauteur ; son tronc raboteux, mais remarquablement droit, est sans branches jusqu'à la moitié de son élévation ; puis viennent le rauli, le laurier, le pittoresque lingue aux branches élastiques, le gracieux peumo chargé de baies rouges, une multitude de myrtes aux fleurs variées, des plantes, des herbes, des lianes qui attendent encore du botaniste un nom et une classification. Le tout confondu, entrelacé, emmêlé de mille manières, offre à l'œil étonné de l'Européen un chaos inextricable. Le long de la côte, un chemin tracé par les pieds des chevaux, conduit à *Arauco*, seule bourgade qui subsiste dans l'Araucanie, des sept villes créées autrefois par les Espagnols ; Arauco qui appartient aujourd'hui au gouvernement chilien, est assise au fond d'une baie que protège une forteresse. Au delà de cette petite ville, la route n'est plus frayée ; on est dans l'Araucanie indépendante, car quelques tribus, seules attirées par le besoin d'échange, reconnaissent le gouvernement chilien. Une autre route mène de la Concepcion à Valdivia, à travers la longue et fertile vallée qui forme la partie la plus importante de l'Araucanie. Cette dernière route traverse de riantes campagnes, dans lesquelles on ne trouve aucun centre d'habitations, car les Araucans ne conçoivent pas que l'on puisse vivre côte à côte de la vie commune. De loin en loin seulement, quelque légère fumée trahit, en s'élevant au-dessus d'un bouquet d'arbres, la demeure momentanée d'une famille ; ils sont partagés en un grand nombre de tribus, gouvernée chacune par un cacique, et occupant chacune une portion de pays divisé en autant de petits fiefs qu'elle compte de familles.

Les Araucans ou Araucanos adorent le grand Esprit de l'univers : ils adressent des hommages aux astres. Les morts sont enterrés dans des fosses carrées, le corps assis ; on met à côté les armes et les vases à boire : on place alentour les squelettes des chevaux immolés en l'honneur du mort ; chaque année, une vieille matrone ouvre les tombeaux pour nettoyer et habiller les squelettes. Le code national permet la polygamie, mais la soumet à de sages règlements. Les propriétés et les actions de la vie civile sont aussi bien réglées que parmi nos nations européennes. Ils ont quelques notions de géométrie et d'astronomie ; ils distinguent les étoiles par des noms particuliers, et raisonnent même sur la pluralité des mondes. Leur

année solaire, divisée en douze mois de trente jours, avec cinq jours intercalaires, est marquée par les solstices, qu'ils observent avec soin. Ils divisent le jour et la nuit en douze heures, dont une répond à deux des nôtres. Amateurs d'une poésie remplie de grandes images, ils se donnent des noms aussi pompeux et aussi harmonieux que ceux des anciens Grecs : l'un se nomme *Cavi-Lémon,* c'est-à-dire vert bosquet ; l'autre, *Meli-Antou,* c'est-à-dire quatre soleils.

La langue *moluche* ou *araucane* est douce, riche et élégante ; leurs verbes ont trois nombres, et beaucoup de modes et de temps. Ils distinguent leur pays en quatre parties, qu'ils nomment : 1° *Languen-mapou,* c'est-à-dire la contrée maritime ; 2° *Lelvun-mapou,* la contrée de la plaine ; 3° *Inapirè-mapou,* la contrée sous les montagnes ; 4° *Pirè-mapou,* la contrée des montagnes.

Les chefs héréditaires s'appellent *ulmen,* et un chef de guerre ou généralissime porte le titre de *toqui.* La forme de leur gouvernement étant un mélange d'aristocratie et de démocratie, l'éloquence est cultivée avec beaucoup de succès : on distingue le style poétique, plein de feu et d'imagination, du style historique, où doivent régner la gravité et l'élégance. Leurs médecins ne sont pas tous de prétendus sorciers, comme chez les autres Indiens : il y en a deux sectes, qui se sont créé des systèmes et des méthodes.

Passons les Andes, et considérons les régions qui s'étendent du Rio-Negro, limite la plus méridionale de la confédération argentine au cap Horn. On leur a consacré le nom général de *Patagonie,* quoique cette dernière dénomination soit plus spécialement applicable aux régions situées au sud du 45e parallèle.

Les anciennes cartes espagnoles désignaient sous le nom de *comarca desierta,* c'est-à dire province déserte, les contrées qui s'offrent d'abord à nos regards entre les 40e et 45e parallèles. Ces vastes solitudes, dont le sol, généralement parlant, est aride et sablonneux, sont parcourues par les *Moluches* et les *Puelches.* Les Anglais, ces intrépides visiteurs, ont, dans ces derniers temps, essayé de pénétrer au milieu de ces *pampas* et de ces steppes américaines ; ils ont rencontré quelques cours d'eau importants coulant vers l'Atlantique : le *Chulian,* affluent du *Chupat;* le *Deseado,* qui traverse le lac *Cologuape,* et le lac *Capar* ou *Viedma;* mais nulle part ils n'ont trouvé de traces d'une population sociable et sédentaire.

Les côtes seules de ces ingrates régions ont été examinées en détail : le golfe de *San-Matias,* la presqu'île *San-José,* la baie *Camerones,* le golfe

Saint-Georges, et autres offrent de bons mouillages, mais ni bois, ni eau douce, ni trace d'habitants; les oiseaux aquatiques et les loups marins règnent sans rivaux sur ces tristes rivages.

Près du cap *Blanc*, la terre se couvre de quelques buissons : il y a des plaines immenses couvertes de sel. C'est vers les sources de la rivière de Camarones (et probablement à peu de distance des sources de la rivière de Gallego), entre le 43e et le 44e degré de latitude, qu'on doit chercher la demeure de la nation des *Arguèles* ou des *Césares*. Ce pays, au dire du R. P. Feuillée, est extrêmement fertile et agréable : il est fermé au couchant par une rivière grande et rapide, qui paraît le séparer des Araucans. Les Cordillères qui embrassent cette contrée en rendent également l'accès difficile. Les Césares sont, du moins en grande partie, les descendants des équipages de trois vaisseaux espagnols qui, ennuyés des fatigues d'un long voyage, se révoltèrent, à ce qu'il paraît, et se réfugièrent dans cette vallée isolée. Ils ne permettent à qui que ce soit d'entrer dans leur pays.

Les *Tehuels* ou mieux *Téhuelches* demeurent dans l'intérieur du pays, entre la Comarca déserte et les Andes. C'est, selon Falkner, une tribu de la nation des *Puelches*, qui habitent entre les 35e et les 45e parallèles; et comme ils ont, dit-il, généralement 1 mètre 95 centimètres de haut, il a paru naturel à ce missionnaire et à tous les auteurs modernes, de supposer que les Tehuelches font des excursions à cheval jusqu'au détroit de Magellan, et que ce sont eux que les voyageurs ont désignés sous le nom de Patagons. Les Téhuelches, peuple paisible et humain, enterrent leurs morts d'une manière particulière : on dessèche leurs os, ensuite on les transporte sur les rivages de la mer, dans le désert; on les y place dans des cabanes, entourés des squelettes de leurs chevaux.

Nous avons dit que ce n'est, à proprement parler, que l'extrémité de l'Amérique méridionale, au sud du 46e parallèle, qu'on nomme *Patagonie*, d'après ce peuple de haute taille, qui en occupe l'intérieur. Les *géants de la Patagonie* ont si long-temps excité la curiosité des Européens, qu'on ne nous pardonnerait pas de les passer sous silence, quoique tout soit dit à leur égard.

L'ancienne tradition des Péruviens nous indique, dans le sud de l'Amérique, un peuple de géants [1]. Magellan, le premier marin qui navigua sur les côtes de la Patagonie, vit de ses propres yeux quelques-uns de ces

[1] *Garcilasso*. Histoire des Incas, l. IX, c. IX.

géants si redoutés dans le Nouveau-Monde. Ils paraissaient avoir 10 palmes, c'est-à dire 6 pieds et demi, ancienne mesure française. Un d'eux se trouva plus grand : les Espagnols ne lui allaient qu'à la ceinture. Six d'entre ces Patagons mangèrent comme vingt Espagnols. Les Patagons, à cette époque, n'avaient pas encore de chevaux; ils étaient montés sur des animaux semblables à des ânes, probablement les *guemuls* de Molina. Mais alors, comme aujourd'hui, ils étaient pasteurs et nomades.

Vers l'an 1592, le chevalier Cavendish traversa le détroit de Magellan : il attesta avoir vu, sur la côte américaine, deux cadavres de Patagons qui avaient 14 palmes de long : il mesura, sur le rivage, la trace du pied d'un de ces sauvages, et elle se trouva quatre fois plus longue qu'une des siennes; enfin, trois matelots manquèrent d'être tués jusque dans la mer par les quartiers de rochers qu'un géant leur lança. Voilà le Polyphème de l'Odyssée, voilà la fable qui vient défigurer les faits historiques.

Le lieutenant de frégate Duclos-Guyot, et le commandant d'une flûte du roi, *la Giraudais,* non-seulement revirent encore, en 1766, ces géants, mais ils restèrent assez long-temps parmi eux pour nous fournir les détails les plus curieux sur leurs mœurs et leur manière de vivre.

Ils reçurent les Français avec des chants ou discours solennels, comme les insulaires de la mer du Sud : après avoir ainsi manifesté cette hospitalité qui caractérise l'homme de la nature, ils menèrent les étrangers auprès de leur feu. Quelques-uns avaient au delà de 2 mètres de haut; le moins grand avait 1 mètre 86 centimètres; et leur carrure, à proportion, était encore plus énorme; ce qui faisait paraître leur taille moins gigantesque. Ils ont les membres gros et nerveux, la face large, le teint extrêmement basané, le front épais, le nez écrasé et épaté, les joues larges, la bouche grande, les dents très-blanches, les cheveux noirs, et sont plus robustes que nos Européens de même taille. Ils sont vêtus de peaux de guanacos, de vigognes et autres, cousues ensemble en manière de manteaux carrés, qui leur descendent jusqu'au-dessous du mollet, près de la cheville du pied. Ces manteaux sont peints sur le côté opposé à la laine, en figures bleues et rouges, qui semblent approcher des caractères chinois, mais presque tous semblables, et séparés par des lignes droites qui forment des espèces de carrés et de losanges. Ils portent des toques ornées de plumes. Ils prononcèrent quelques mots espagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paraissait être leur chef, ils le nommèrent *capitan.*

Plusieurs Français allèrent à la chasse un peu loin : ils virent des carcasses de vigognes, et un pays inculte, stérile, couvert de bruyères. Les

chevaux des sauvages paraissent très-faibles, mais ils les manient avec beaucoup d'adresse. Avec leurs frondes ils atteignent et tuent les animaux jusqu'à 400 pas de distance. Les femmes ont un teint beaucoup moins basané : elles sont assez blanches, d'une taille proportionnée à celle des hommes, habillées de même d'un manteau, de brodequins, et d'une espèce de petit tablier qui ne descend que jusqu'à la moitié de la cuisse. Elles s'arrachent sans doute les sourcils, car elles n'en ont point.

Ces Patagons ne connaissent pas la passion de la jalousie, au moins doit-on le présumer par leur conduite, puisqu'ils engageaient les Français à palper la gorde de leurs femmes et de leurs filles, et les faisaient coucher pêle-mêle avec eux et avec elles. Les Patagons se mettaient souvent trois ou quatre sur chacun de leurs hôtes, pour les garantir du froid ; galanterie qui parut suspecte aux Français, et leur inspira un mouvement de crainte injuste.

On est certain aujourd'hui que, jusque dans ces derniers temps, tous les voyageurs qui ont parlé des Patagons, ont exagéré ou se sont mépris sur leur taille. Suivant M. Alcide d'Orbigny, la taille de ces prétendus géants est celle de beaucoup d'Européens.

« Pour moi, dit-il, après avoir vu sept mois de suite beaucoup de Pata-« gons de différentes tribus, et en avoir mesuré un grand nombre, je puis « affirmer que le plus grand de tous n'avait que 1 mètre 81 centimètres « métriques français, tandis que leur taille moyenne n'était pas au-dessus « de 1 mètre 72 centimètres ; ce qui est sans contredit une belle taille, mais « pas plus élevée que celle des habitants de quelques-uns de nos départe-« ments. Cependant je remarquai que peu d'hommes étaient au-dessous de « 1 mètre 67 centimètres. Les femmes sont presque aussi grandes, et sur-« tout aussi fortes. Ce qui distingue particulièrement les Patagons des « autres indigènes et des Européens, ce sont des épaules larges et effacées, « un corps robuste, des membres bien nourris, des formes massives et « tout-à-fait herculéennes. » Leur tête est grosse ; leur face est large et carrée ; leurs pommettes sont peu saillantes ; leurs yeux sont horizontaux et petits. En général, il a paru à M. d'Orbigny qu'en Amérique l'espèce humaine suit la règle établie pour les plantes, c'est-à-dire qu'elle décroît à mesure qu'on s'élève des plaines au sommet des Andes. Relativement aux Patagons, son témoignage s'accorde avec ce qu'en dit le capitaine anglais King. Au premier aspect, il lui sembla que les Patagons appartenaient à une race d'hommes d'une stature prodigieuse ; mais, en les regardant de plus près, cette illusion cessa. Si on les voit à cheval, si on les

voit assis, leur taille étonne, parce qu'ils ont la partie supérieure du corps d'une hauteur disproportionnée avec le reste. Leurs jambes et leurs cuisses sont très-courtes, leurs mains et leurs pieds sont très-petits, tandis que leur tête semble faite pour des hommes de 2 mèt. 27 à 2 mèt. 60. Parmi une trentaine de Patagons que le capitaine King vit, dans la baie de Gregory, le plus petit nombre avait 6 pieds anglais de hauteur ; un seul de ces individus avait 1 mètre 96 centimètres ; tous étaient extrêmement gros. Ainsi, il paraît bien constaté que les Patagons sont loin d'être des géants, mais que leur stature est un peu au-dessus de celle de la plupart des autres hommes.

Leur coiffure est une toque ornée de plumes. Lorsqu'ils vont à la guerre, ils portent une cuirasse de peau et un chapeau de cuir. L'arc, la fronde et la lance, dont le fer est remplacé par un os très-pointu, sont les principales armes de toutes les tribus de la Patagonie. Les cheveux des femmes, disposés en tresses et ornés de grelots ou de morceaux de cuivre, tombent sur leurs épaules ; leurs bras et leurs mains sont ornés de bracelets ; elles portent un chapeau paré de plumes, de cuivre, et de colliers formés de coquilles connues sous le nom de *turbo*. Les Patagons sont pasteurs et nomades ; ils adorent un dieu terrible qui paraît être le génie du mal, et qu'ils appellent *Guatéchu*. A l'époque du mariage, leurs femmes sont plongées dans l'eau à plusieurs reprises : leur condition est des plus malheureuses.

M. Alcide d'Orbigny porte à environ 10,000 le nombre des Patagons.

L'extrémité du continent américain et le terrain continental le plus austral qu'il y ait sur le globe, méritent sans doute le nom de pays froid, sauvage et stérile. Mais les vents impétueux et les changements subits de température ne sont pas des désagréments particuliers à la Patagonie ; ce sont des caractères inhérents aux climats des *promontoires* ou des *extrémités* d'un continent quelconque. Seulement, en Patagonie toutes les circonstances qui y peuvent contribuer se trouvent réunies dans un très-haut degré. Trois vastes océans isolent cette terre de tout l'univers ; des vents et des courants opposés s'y rencontrent presque en toutes les saisons ; une haute et large chaîne de montagnes la parcourt et la remplit à moitié, nulle terre cultivée ou tempérée ne l'avoisine.

Depuis l'île de Chiloé jusqu'au détroit de Magellan, la hauteur moyenne des Andes est d'environ 1,000 mètres ; cependant il y a des montagnes qui ont 1,500 à 2,000 mètres de hauteur.

On a observé que les plaines, ou la partie orientale, différaient essentiellement des montagnes qui forment la partie occidentale. La première,

nue, aride, sablonneuse, dépourvue de toute espèce d'arbres, jouit d'un air sec et serein ; la chaleur de l'été est de 7 à 11 degrés centigrades. La seconde, formée de rochers primitifs, arrosée de rivières et de cascades, couverte de forêts, éprouve des pluies presque perpétuelles ; la chaleur n'y est que de 4 à 8 degrés.

Parmi les arbres communs sur la côte élevée, depuis le cap *Très Montes* jusqu'au détroit de Magellan, sont un hêtre toujours vert (*fagus betuloïdes*), un autre appelé *drymis Winteri*, et une espèce de bouleau (*betula antarctica*), qui paraît être le même que le hêtre-bouleau (*fagus antarctica*), qui atteint quelquefois une circonférence de 12 mètres, et fournit un bois excellent. Une espèce de palmier ou de fougère arborescente s'est égarée jusqu'au détroit de Magellan.

Les guanaco's, une espèce de perroquet vert, le lièvre pampa, le vizcache et beaucoup d'autres animaux du Chili et de Buenos-Ayres se sont multipliés dans la Patagonie.

A l'entrée occidentale du détroit, les rochers qui le bordent sont pour la plupart des granits et des diorites. Près du centre du détroit domine le schiste argileux : cette roche s'étend jusqu'à la baie *Freshwater,* où elle se mélange avec le schiste qui disparaît graduellement en approchant du cap Negro. Du cap des Vierges au port Saint-Julien, la côte est bordée de falaises d'argile en strates ou couches horizontales.

Autour du *Port-Désiré,* baie sûre et profonde, les rochers sont composés de marbres veinés de noir, de blanc et de vert, de silex et de talc brillant et semblable à des cristaux. Les végétaux y sont peu abondants ; Narborough vit cependant des troupes de taureaux sauvages dans l'intérieur. Les coquillages fossiles forment sur toutes ces côtes de très-grands bancs, et ils y sont d'une rare beauté : la plupart appartiennent au genre huître. Près le port *Saint-Julien* on aperçut des animaux semblables aux tigres, soit des jaguars, soit des couguars, ainsi que des armadillos. Il s'y trouve de grandes lagunes salantes.

Le détroit de Magellan a perdu son importance nautique depuis que la découverte du cap *Horn* a ouvert aux navigateurs une entrée plus facile dans l'océan Pacifique. Le célèbre *Magalhaens* y passa en 1519 ; depuis, la plupart des anciens circumnavigateurs du monde ont eu lieu d'y exercer leur patience et leur courage. De nombreux courants et beaucoup de sinuosités y rendent la navigation très-difficile. La longueur est de 180 lieues ; la largeur varie de plus de 15 à moins de 2 lieues. A l'est, deux goulets étroits resserrent le canal ; les rochers, très-escarpés, paraissent calcaires. Au

centre se présente un vaste bassin formé par la péninsule de *Brunswich*, sur laquelle est situé le *port Famine*, où les Espagnols avaient bâti et fondé une colonie sous le nom de *la Ciudad real de Felipe;* des mesures imprévoyantes firent périr de faim les colons. Dans ces derniers temps, en 1843, le gouvernement du Chili y a tenté un nouvel établissement colonial, et il prétend à la souveraineté de la côte depuis l'île de Chiloé jusqu'au cap Horn ; mais la *colonie de Magellan* est l'objet d'une contestation territoriale avec la confédération argentine. La contrée autour du port Famine mériterait de porter un nom moins effrayant. On y voit abonder des perroquets, des pluviers, des bécassines, des oies, des canards ; il y croît des poivriers, de l'écorce de winter et des groseilliers. A quelque distance, dans la baie *Freshwater*, Narborough trouva des hêtres et des bouleaux très-gros. Les extrémités des Andes, vers le cap *Froward*, sont chargées de neige; mais leurs flancs nourrissent des forêts. Le *Rio-Gallegos* et les autres rivières roulent vers la mer ou vers le détroit de très-gros arbres.

La marée, dit le capitaine King, monte dans cette rivière à 15 mètres de hauteur, et le courant est très-rapide.

La côte qui borde au nord-est la sortie occidentale du détroit a été reconnue par les Espagnols, et au lieu de faire partie du continent, elle se trouve former un nouvel archipel très-considérable. Plus au nord est l'archipel de Tolède ou de *la Sainte-Trinité*, appelé aussi archipel de *la Madre de Dios*. La grande île de *la Madre de Dios* (de la Mère de Dieu) en fait partie : elle a 25 lieues de longueur et 15 de largeur. Les Chiliens ont un poste sur l'île *Saint-Martin*, et des factoreries sur plusieurs points de la côte occidentale.

On sait peu de chose de cet archipel, si ce n'est qu'il est rocailleux, montagneux et d'un aspect désagréable. Il est séparé du continent par le canal de la Conception, au bord duquel viennent se terminer brusquement les Andes, dont les flancs se couvrent ici d'énormes glaciers.

Le capitaine King a exploré pendant les années 1826 à 1830, dans le même archipel, le groupe de *Guayaneco*, composée de petites îles, dont une est remarquable par une haute montagne appelée *Nevado de Captana;* il a donné le nom de *Wellington* à une grande île que les Espagnols nomment *Campana;* il a visité les îles *Lobos* et *Rocca-Partida*. Toutes ces îles s'étendent à peu de distance de la côte occidentale de la Patagonie, dans la direction du sud au nord, depuis le cap Sainte-Isabelle jusqu'au golfe de Penas.

Le détroit de la Conception baigne l'île de *Hanovre;* au sud de celle-ci

est l'*archipel de la Reine Adélaïde*, que traversent plusieurs canaux qui communiquent avec le détroit de Magellan.

Immédiatement au sud de la Patagonie s'étend un amas d'îles montagneuses, froides, stériles, où les flammes de plusieurs volcans éclairent, sans les fondre, des neiges éternelles : la mer y pénètre par des canaux innombrables ; mais les passages sont si étroits, les courants si violents, les vents si impétueux, que le navigateur n'ose se hasarder dans ce labyrinthe de la désolation ; rien d'ailleurs ne l'y invite ; des laves, des granits, des basaltes jetés en désordre forment d'énormes falaises suspendues sur les flots mugissants. Quelquefois une magnifique cascade interrompt le silence du désert, des phoques de toutes les formes se jouent dans les baies ou reposent leurs lourdes masses sur les grèves ; des pingoins, des nigauds et autres oiseaux de l'océan Antarctique, y poursuivent leur proie ; le navigateur y trouve des plantes antiscorbutiques, du céleri et du cresson.

Telle est la côte méridionale et occidentale de l'archipel appelé *Terre de Feu*, auquel le capitaine King a voulu récemment imposer le nom de *King-Charles-Southland*. Le capitaine Cook y a découvert le port de *Christmats*, port d'une grande utilité pour les navigateurs qui doublent le cap Horn.

A proprement parler, la Terre de Feu, que l'on devrait appeler la *Terre du Feu*, est partagée en trois grandes îles par deux canaux, dont l'un s'ouvre en face du cap Forward, et l'autre vis-à-vis du Port-Gallant. A l'ouest, une grande île se termine par une presqu'île qui a reçu le nom de *Désolation du Sud*. A l'est de cette île s'étend celle de *Clarence*, dont la longueur est de 52 milles et la largeur de 23. Bien qu'elle soit rocailleuse, elle offre cependant un aspect verdoyant. Suivant le capitaine King, la direction uniforme des promontoires de la côte septentrionale de cette île est remarquable. La grande île de l'est a été appelée *Terre méridionale du Roi Charles*. Elle est séparée du continent par le détroit de Magellan et de la Terre des États par le détroit de Lemaire. La partie orientale de cette île est basse et offre des plaines semblables à celles de la côte de la Patagonie ; mais vers le détroit de Lemaire, on y remarque des montagnes couvertes de neige : l'une d'elles, nommée sur les cartes le Pain de Sucre, a plus de 1,300 mètres de hauteur. Dans la partie méridionale de cette île, le capitaine Hall remarqua un volcan en 1829. Vers son extrémité orientale s'élèvent quelques montagnes, dont les principales sont le *mont Sarmiento* et plus au nord le *pic Nose*.

Les *Fuégiens*, qui, au nombre d'environ 4,000, se divisent en plusieurs tribus, et qui ont été nommés Pecherais par Bougainville, habitent toutes

les côtes de la Terre de Feu. Leur couleur est olivâtre ou basanée. Ils sont robustes, et leurs traits offrent beaucoup de rapports avec ceux des Araucanos, dont ils sont voisins. Essentiellement vagabonds, leur condition d'existence ne leur permet pas de se former en grandes sociétés.

La *Terre des États*, découverte par *Lemaire,* est une île détachée qui doit être considérée comme faisant partie de l'archipel de la Terre de Feu, à l'est de laquelle elle est située. Les Anglais y ont fondé, en 1818, le petit établissement de *Opparo,* qui sert de relâche aux pêcheurs de baleines. On devrait nommer toutes ces îles *Archipel Magellanique.*

Les côtes septentrionale et orientale sont beaucoup moins disgraciées de la nature; les montagnes s'y abaissent plus doucement vers l'océan Atlantique; une assez belle verdure y pare les vallées; on y trouve du bois, des pâturages, des lièvres, des renards et même des chevaux. Les *Pecherais,* habitants indigènes de cet archipel, et dont le véritable nom paraît être *Yacanacus,* sont de taille moyenne, avec de larges faces, des joues proéminentes et le nez plat. Ils sont si salés qu'on ne distingue pas la couleur de leur peau. Leurs vêtements consistent en peaux de veau marin. Leurs misérables cabanes, en forme de pain de sucre, sont toujours remplies d'exhalaisons suffocantes; ils vivent de poissons et de coquillages. Ceux qui habitent près de la *baie du Succès* jouissent d'un peu plus de fortune. Ils paraissent identiques avec les *Yekinahus*, qui s'étendent sur le continent.

Les *îles Malouines,* que les géographes anglais nomment aussi *Hawkin's Maidenland,* se trouvent à 76 lieues au nord-est de la Terre des États, et à 110 lieues à l'est du détroit de Magellan. Elles se composent de 92 îles ou îlots, aujourd'hui sous la dépendance de l'Angleterre, malgré les réclamations de la république Argentine. Les deux grandes îles, appelées *West-Falkland* et *Ost-Falkland* (Soledad) sont séparées par un large canal auquel les Espagnols avaient donné le nom de *détroit de San-Carlos,* mais que les Anglais nomment canal de Falkand.

Dom Pernetti et *Bougainville* pensent que ces îles n'ont été découvertes que de 1700 à 1708, par plusieurs vaisseaux de Saint-Malo. Mais *Frézier,* dans la Relation de son voyage à la mer du Sud, et *Fleurieu,* dans un Voyage où il a combattu avec un si grand succès tant d'autres prétentions anglaises, leur abandonnent celle ci.

Les montagnes ont peu d'élévation. Le sol, sur les hauteurs voisines de la mer, était un terreau noir formé des détritus des végétaux; en beaucoup d'endroits on trouve une bonne tourbe. En fouillant un peu la terre,

on rencontre du quartz, des pyrites cuivreuses, de l'ocre jaune et rouge. Dom Pernetti décrit une espèce d'amphithéâtre naturel, formé d'assises régulières d'une sorte de porphyre. Point d'arbres; les Espagnols ont essayé d'en planter; ils ont poussé leurs soins jusqu'à apporter de la terre de Buenos-Ayres; aucun n'a réussi; les jeunes arbres périssent dans la première année. Partout s'élèvent des glaïeuls qui, dans le lointain, offrent l'image illusoire de bosquets verdoyants. Chaque plante du glaïeul forme une motte élevée de 80 centimètres environ, d'où s'élève une touffe de feuilles vertes à une hauteur à peu près égale. L'herbe abonde dans ces îles, et y vient à une grande hauteur. On y a trouvé du céleri, du cresson, et deux ou trois plantes d'Europe. Les autres végétaux offrent quelque ressemblance avec ceux du Canada. Mais les *epipactis,* les *azédarachs,* les *tithymalus* résineux, qui forment des mottes très-élevées, et des arbrisseaux semblables au romarin, nous rappellent la végétation du Chili. Toutes les espèces de phoques, auxquels le vulgaire applique les noms de lions, de veaux, de loups marins, viennent se reposer entre les glaïeuls qui couvrent ces îles. Les pingoins se promènent à côté de ces lourds et paisibles amphibies. Il n'a été trouvé aucun quadrupède.

Les Espagnols, en 1780, avaient transporté aux îles Malouines 800 têtes de bétail, bœufs et vaches; ils se sont tellement multipliés, qu'en 1795, leur nombre passait 8,000. On ne leur donne ni abri ni nourriture; ils passent l'hiver en plein air; ils ont appris à fouiller la neige pour découvrir le pâturage qu'elle couvre.

Port-Egmont et *Port-Étienne* dans la Falkland occidentale sont les principaux établissements anglais. La Falkland orientale ne présente que *Port-Volunter* près de la baie de Marville. Les principales îles qui entourent les Falkland et dépendent de leur archipel sont: les îles *Borbon, Salvages, Kemolinos, Swau, Pebble* et *Lively.*

Quoique l'île *Saint-Pierre,* nommée *Géorgie australe, Nouvelle-Géorgie,* ou *île du Roi Georges* par les Anglais, n'appartienne à personne, nous la nommons ici à cause de son voisinage avec les îles Malouines. Elle a 38 lieues de longueur sur 20 de largeur; ses côtes offrent un grand nombre de ports et de baies, mais les glaces les encombrent pendant une grande partie de l'année. Elle a été découverte par la Roche en 1675; le capitaine Cook, en 1775, n'a fait que la visiter une seconde fois; il aurait pu se dispenser de lui imposer un nom anglais. Cette île, située à 400 lieues à l'est du cap Horn, par 55 degrés de latitude, est un amas de rochers couverts de glaces et composés, selon *Forster*, de schistes noirâtres, par

couches horizontales. Aucun arbrisseau ne perce la neige éternelle des vallées ; on aperçoit quelques touffes d'une herbe dure , des pimprenelles et des lichens. Le seul oiseau de terre est l'alouette.

Tableaux Statistiques du Chili en 1850.

Statistique générale.

SUPERFICIE lieues g. c.	POPULATION absolue.	POPULATION par lieue car.	REVENUS.	DETTE	ARMÉE.	MARINE.
21,400	1,200,000	56	30,000,000 fr.	26,000,000 fr	100 officiers. 3,000 hommes. *Milice :* Infant. 25,000 h Caval. 36,000 h.	1 frégate. 1 goëlette 15 bâtiments inférieurs.

Statistique particulière des provinces.

PROVINCES.	DÉPARTEMENFS	POPULATION DES département	POPULATION DES provinces.	VILLES PRINCIP ES	POPULATION approximative
	Santiago. . . .	122,786		SANTIAGO.	80,000
Santiago. . .	Millipilla. . . .	36,495	257,637	Mellipilla.	1,500
	Rancagua. . .	77,349		Rancagua.	3.000
	La Victoria. .	19,010		San-Bernardo.	500
	Copiapo. . . .	13.343		*San-Francisca de la Selva.* . .	8,000
Copiapo. . .	Vallenar. . . .	12,846	32,783	Vallenar.	5,000
	Freirina. . . .	6.594		Freirina.	3,000
	Le Serena. . .	15,199		*La Serena.*	9,000
	Illapel	17.746		Illapel.	2,000
Coquimbo. .	Combarbala. .	12,231	83,659	Combarbala.	1,000
	Ovalle.	29,977		Ovalle.	1.000
	Elqui.	8.506		Elqui	1.000
	San Felipe. . .	24.593		*San-Felipe*	8.000
	Los Andes. . .	39,2 6		Santa-Rosa.	2,000
Aconcagua. .	Putaendo. . .	14,4 7	112,839	Putaendo.	500
	Ligna.	8 481		San-Antonio.	1,000
	Petorca . . .	25,042		Petorca.	1,300
	Valparaiso. . .	66,000		*Valparaiso*	50.000
Valparaiso. .	Quillota. . . .	48,200	128,134	Quillota.	8,000
	Casablanca. . .	15,934		Casablanca.	2,000
	San-Fernando.	5 ,785		*San-Fernando.*	3,000
Colchagua. .	Caupolicau. . .	56 672	187,418	Rengo.	1.800
	Curico.	72.951		Curico.	3.600
Talca. . . .	Talca. . . .	56,3 5	89,710	*Talca*	5,000
	Molina.	33,40		Molina.	800
	Cauquenes. . .	37 633		*Cauquenes.*	3,000
	Linares. . . .	25.161		Linares.	800
Maule. . . .	Parral	16 791		Parral.	500
	San Carlos. . .	35,863	144,626	San-Carlos.	1,500
	Quiribue. . . .	19.837		Quirihue.	800
	Bilbao.	9.341		Bilbao.	2,500
		1,036,806	1,036,806		

PROVINCES.	DÉPARTÉMENTS.	POPULATION DES département	POPULATION DES province.	VILLES PRINCIPALES	POPULATION approximative.
		1,036,806	1,036,806		
Concepcion..	Concepcion. . .	7,958	119,989	*Concepcion*.	8,000
	Talcahuano. .	2,229		Talcahuano.	2,000
	Lautaro. . .	8,8[illegible]0		Santa-Juana.	800
	Laja.	8,939		Los Angeles	1.500
	Rere.	16,386		San-Luis Gonzaga.	500
	Chillan	54,484		Chillan	4,000
	Puchacay. . . .	23,163		La Florida.	1,200
Valdivia . .	Valdivia. . . .	12,373	12.373	*Valdivia*.	2 000
	La Union. . . .			La Union.	500
	Osorno.			Osorno.	1,000
Chiloe. . . .	San-Carlos. . .	5,147	50,832	*San-Carlos*.	3,500
	Carelmapu. . .	1,558			
	Chacao.	1,933			
	Calbuco. . . .	6.604			
	Dalcahue. . . .	4,634			
	Quenac	2,705			
	Quinchao. . . .	7,606			
	Castro.	9,373			
	Le Muy. . . .	5,819			
	Chonchy. . . .	5,453			
		1,200,000	1,200,000		

Les villes en *italique* sont les capitales des provinces.

LIVRE CENT VINGTIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Description particulière des républiques Argentine, du Paraguay et de l'Uruguay.

L'un des plus vastes territoires de l'Amérique du Sud, est celui sur lequel nous allons entrer : il confine, au sud, à l'océan Atlantique et à la Patagonie, dont il est séparé par le cours du Rio-Negro ; à l'ouest, la Cordillère des Andes le sépare du Chili ; au nord, il a pour limite la Bolivie ; à l'est, les rives droites du Paraguay et de l'Uruguay le séparent du Paraguay, du Brésil et de l'Uruguay.

Découvert, en 1515, par Juan Dias de Solis, il dépendit d'abord du Pérou ; mais en 1778, il fut érigé en vice-royauté par l'Espagne, et prit le nom de vice-royauté de Buenos-Ayres. La vice royauté de Buenos-Ayres comprenait, outre la région qui nous occupe, les pays qui forment aujourd'hui les républiques de Bolivie, du Paraguay et de l'Uruguay. A l'époque où toutes les colonies espagnoles se levèrent pour conquérir leur indépendance, celle de Buenos-Ayres fut affranchie l'une des premières. Ce fut en

1810 qu'elle se proclama libre; mais, depuis quarante-deux ans, le gouvernement de ce pays n'a pu acquérir cette stabilité salutaire si nécessaire à la prospérité des États. En 1815, il parut cependant se constituer définitivement : le Buenos-Ayres prit le titre de *Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata*, puis celui de *République* ou de *Confédération Argentine*. En 1829, plusieurs traités furent signés avec de nouvelles provinces, qui entrèrent dans la confédération. Aujourd'hui elle se compose de quatorze États, dont l'étendue collective est de 118,600 lieues géographiques carrées, et dont la population ne dépasse pas 800,000 habitants, presque tous concentrés dans les grandes villes. Les provinces argentines actuelles sont : *Buenos-Ayres*, sur la rive droite du Rio-de-la Plata et sur l'Océan, en s'étendant vers le sud ; *Corrientes* et *Entre-Rios*, entre le Panama et l'Uruguay, et avoisinant le Paraguay, ou la Bande-Orientale ; *Santa-Fé* et *Cordova*, au centre; les autres provinces s'étendant du nord au sud, le long des Andes, dans le voisinage de la Bolivie et du Chili, sont : *Jujuy, Salta, Santiago-del-Estero, Tucuman, Catamarca, la Rioja, San-Juan, Mendoza* et *San-Luis*.

Presque tous les grands cours d'eau qui arrosent la confédération Argentine se rendent dans l'océan Atlantique. Les principaux sont : le *Rio-de-la-Plata*, le *Rio-Mendoza* ou *Colorado*, et le *Rio-Negro*, nommé *Rio-del-Diamante*, dans la partie supérieure de son cours, fleuve qui sépare le Buenos-Ayres de la Patagonie.

Si de la capitale du Chili nous voulons diriger notre course vers les rives du Paraguay, il faut traverser les Andes, où souvent le voyageur est assailli par d'effroyables orages. On passe par Mendoza, chef-lieu de la province du même nom. Cette contrée, qu'on nomme aussi *Trasmontano*, par rapport au Chili, est fertile en fruits et en blé. Le vin est transporté à Buenos-Ayres et à Montevideo. Ce vin a la couleur d'une potion de rhubarbe et de séné ; son goût en approche assez. Il prend sans doute ce goût des peaux de bouc goudronnées dans lesquelles on le transporte.

La ville de *Mendoza*, capitale de la province, est située dans une vaste plaine, et près des bords de la *Cienega-de Mendoza*, lac marécageux de 13 lieues de longueur, sur 5 à 6 de largeur ; elle est à plus de 1,000 mètres au dessus de l'Océan. C'est une des plus importantes villes de la confédération ; elle est grande, bien bâtie, ornée de beaux édifices, d'une vaste place carrée, et d'une belle promenade publique appelée Alameda, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur les Andes. Entrepôt du commerce de Buenos-Ayres avec le Chili, elle exporte, avec les vins, les eaux-de-vie, les

grains et les fruits de son territoire, les productions des divers États de la confédération, et reçoit en échange le thé du Paraguay, et les divers produits des manufactures étrangères. Sa population est d'environ 10,000 âmes. Elle a même le mouvement d'une ville plus importante encore. Après l'heure de la sieste, une multitude de cavaliers circule dans les rues : il est vrai que le plus chétif habitant possède une monture. La petite ville d'*Upsallata,* dans une vallée à laquelle elle donne son nom, possède de riches mines d'argent. On remarque dans ses environs des restes de grandes routes construites par les Incas, et qui par leur solidité annoncent le haut degré de civilisation auquel était parvenu le peuple auquel elles sont dues.

A 54 lieues au nord de Mendoza, nous traverserons *San-Juan-de-la-Frontera,* qui fait un commerce important de vins, d'eau de-vie, et des produits agricoles de ses environs; elle renferme 8,000 âmes : c'est la capitale d'une province. *Rioja,* autre capitale, n'a que 3 à 4,000 ames. On remarque sur son territoire la montagne de *Famatina,* où l'on exploite des métaux précieux, mais surtout de l'argent. *Catamarca,* ou *San-Fernando-de-Catamarca,* est célèbre par la quantité de coton que l'on récolte sur son territoire; elle donne son nom à une province. La ville de *Jujuy,* sur l'affluent du Rio-Grande, est la capitale de la province la plus septentrionale de la confédération Argentine, c'est une cité commerçante d'environ 10,000 âmes, près de laquelle se trouve un volcan vaseux.

Au nord-est de la province de Catamarca, s'étend le *Tucuman.* Les Andes, qui prolongent leurs branches à travers la partie septentrionale, y rendent le climat très-froid. Le reste n'est qu'une vaste plaine. Il paraît même que tout le Tucuman est rempli de véritables *plateaux,* car plusieurs rivières, n'y trouvant point de débouchés, y forment des lacs sans écoulement. Les deux principaux fleuves du Tucuman sont le *Rio-Salado,* qui se réunit à la rivière de la Plata, et le *Rio-Dolce,* qui se perd dans la lagune de Porongas. La vallée de Palcipas, qui s'étend entre deux branches des Andes, renferme une rivière considérable qui s'écoule dans un lac. Toutes les rivières de la province de Cordova, excepté une, se perdent dans les sables.

Avec un hiver sec et des chaleurs d'été aussi fortes que subites, le Tucuman passe pour une contrée extrêmement salubre. Dans les endroits où les rivières fertilisent les campagnes, le pays est rempli de pâturages excellents; les bœufs, les moutons, les cerfs, les pigeons et les perdrix s'y multiplient prodigieusement. Le maïs, le vin, le coton et l'indigo, y sont cultivés

avec succès. Les forêts, situées entre le Rio Dolce et le Rio-Salado, sont peuplées d'une immense quantité d'abeilles. Une espèce d'insectes y étend sur les arbres appelés *aromos* de vastes réseaux de fils soyeux et de couleur d'argent. La cochenille sauvage est d'assez bonne qualité. D'après *Helm*, on exploite dans le Tucuman deux mines d'or, une d'argent, deux de cuivre et deux de plomb. On y fabrique beaucoup d'étoffes de laine et de coton, et l'on y a découvert une fort belle mine de sel cristallin.

Tucuman, ou *San-Miguel-de Tucuman*, dans une position agréable, près du confluent du Rio-Dolce et du Tucuman, est une jolie ville de 10 à 12,000 âmes, bâtie au milieu de bosquets d'orangers, de figuiers et de grenadiers.

San-Felipe, ou *Salta-de-Tucuman*, est située près du *Rio-Baqueros*, dans la fertile vallée de Lerrica; le bas peuple y est sujet à une espèce de lèpre; les femmes d'ailleurs très-belles, ont communément des goitres vers l'âge de vingt-cinq ans. Cette ville est peuplée de 9 à 10,000 âmes. Il s'y tient tous les ans, aux mois de février et mars, un marché considérable de peaux, de viandes salées et de mules, qui y attire un grand nombre d'étrangers.

Jujuy, près d'un volcan qui lance des torrents d'air et de poussière [1], est à environ 25 lieues au nord de Balta, sur la rivière du Jujuy. C'est une jolie cité, capitale de province, dont les environs sont couverts de pâturages qui nourrissent un grand nombre de vigognes et de chevaux, et dont les habitants font un commerce considérable avec la république de Bolivie. Ses environs sont riches en métaux précieux.

Sur le Rio-Dolce, *Santiago-del-Estero*, capitale d'une province de ce nom, est petite, peu peuplée, et renferme cependant trois couvents. On donne 6,000 âmes à *Santa-Fé*, petite ville avantageusement située sur la rive droite du Parana.

Cordova, ou *Cordoue*, résidence d'un évêque, est une des principales villes de la confédération; elle donne aujourd'hui son nom à une province. On y remarque plusieurs églises assez belles. Les jésuites y avaient une Université qui a perdu sa célébrité. Mais ses fabriques de tissus de laine et de coton lui assurent une importance qu'elle n'avait pas du temps de ces pères. On porte sa population à 12 ou 15,000 âmes.

Les contrées sur les bords du grand fleuve de la Plata sont quelquefoi encore désignées sous le nom de *Paraguay*, quoique, à proprement parler, ce nom appartienne à un État indépendant.

L'ancienne province de *Chaco*, qui s'étend entre le Rio-Grande et le

[1] Viagero universal, XX, p. 139.

Paraguay, n'est qu'une plaine imprégnée de sel et de nitre, souvent inondée de sables mouvants ou infectée par des marais dans lesquels les rivières s'écoulent, faute d'une pente qui suffise à les conduire dans la mer.

Ce pays est presque entièrement occupé par des tribus indigènes, plus ou moins sauvages. Il y en a qui s'éteignent ou qui changent de nom, de manière qu'on ne sait plus les retrouver avec certitude; telle est la tribu des *Lule*, dont la langue, en opposition avec la plupart des idiomes d'Amérique, a une grammaire extrêmement simple. Les *Zamucas* parlent une langue-mère très-remarquable, selon les missionnaires. Les *Guaycurus*, ou *Guaïcouros*, les plus féroces de tous les Indiens, sont les véritables maîtres de ces déserts, où ils errent en troupes, toujours hostiles aux voyageurs, et ne vivent que du produit de leur chasse et de leur pêche. Un autre peuple intéressant du Chaco, est les *Lenguas*.

M. Alcide d'Orbigny nous apprend que non-seulement les Lenguas ont le lobe de l'oreille chargé d'un gros morceau de bois rond qui le traverse, mais qu'ils ont une ouverture transversale à la base de la lèvre inférieure, et que de cette ouverture sort une petite palette de bois longue de 3 à 6 centimètres, retenue en dedans de la bouche par une partie plus large, ressemblant à la tête d'une béquille. « Comme le trou transversal, dit-il, « s'agrandit toujours, ils sont obligés de changer souvent le morceau de « bois, qui est énorme chez les plus vieux individus. C'est cette singulière « parure qui leur a valu, du temps des premiers Espagnols, le nom de Len- « guas (langues), parce que cette palette ressemble assez à une langue. « On sent combien l'étirement des lèvres dans le sens transversal doit les « défigurer[1]. »

Les *Moyas*, ou *Mbayas*, font la guerre à tout le monde; ils s'arrachent le poil des sourcils et des paupières; ils subsistent de l'agriculture exercée par leurs esclaves. Très-libres dans leurs mœurs, les femmes de cette tribu se font une habitude de l'avortement.

La tribu guerrière des *Abipons*, ou mieux *Abiponès*, composée autrefois de 6,000 âmes, habitait une partie de la contrée dite *Yapizlaga*, entre le 28e et le 30e degré de latitude, sur les bords de la rivière du Parana. Aujourd'hui, leur nombre s'élève à peine à une centaine d'individus. Le sang de cette tribu est assez beau; les femmes ne sont pas beaucoup plus basanées que les Espagnoles. Les traits des hommes sont réguliers; ils ont souvent le nez aquilin. Ils ont l'habitude de s'arracher les cheveux de dessus le front, au point de paraître chauves.

[1] Voyage dans l'Amérique méridionale par M. *Alcide d'Orbigny*, t. I, p. 294.

M. d'Orbigny nous fait connaître encore un autre peuple qui se nomme *Tobas*, et qui habite le Chaco ; c'est ce peuple dont les diverses tribus ont été désignées comme autant de nations par le voyageur d'Azara, sous les noms de *Pitilagas, Aguilots, Mbocobys* et *Machicuys*. Comme les Lenguas, et tous les Indiens de cette partie de l'Amérique, les Tobas ont le teint bronzé, les pommettes saillantes et les yeux légèrement inclinés. Leur taille est généralement de 1 mètres 80 centimètres. Leurs cheveux sont gros, longs, plats et noirs. Ils s'épilent tout le corps et ne conservent même point leurs sourcils. Ils ont un assez grand nombre de chevaux, et sont habiles cavaliers. Leurs armes sont peu redoutables; ce sont des arcs longs de 2 mètres et des flèches de 1 mètre 33 centimètres de longueur, dont l'extrémité fort aiguë est faite en bois de palmier très-dur. Lorsqu'ils sont à pied, ils se servent de la massue. La chasse est leur principale occupation ; mais ils ont commencé depuis quelques temps à se livrer à l'agriculture autour de leurs cabanes ; la pêche est aussi l'une de leurs occupations.

La coutume du tatouage est répandue chez les Tobas, bien qu'elle n'existe pas chez la plupart des autres peuples de l'Amérique. Les deux sexes n'ont d'autres vêtements pendant la belle saison qu'une pièce d'étoffe qui leur enveloppe les hanches. Pendant l'hiver, ils se couvrent d'un poncho, ou d'un manteau fait de peaux de coypus, assez souvent couvert de peintures sur le côté opposé au poil. Les femmes ont toujours le sein découvert, et elles font tout ce qu'elles peuvent pour rendre leur gorge pendante, afin de pouvoir donner à téter plus commodément à leurs enfants, qu'elles ont l'habitude de porter sur leur dos. M. d'Orbigny porte le nombre des Tobas à 14,000.

Les *Mataguyos,* que M. d'Orbigny pense être les mêmes que les *Guanas*, peuple que d'Azara représente comme les plus civilisés des Indiens, bien qu'ils n'aient, dit-il, aucune idée positive de religion ni de morale, et que leurs femmes enterrent tout vivants la plupart des enfants de leur propre sexe [1], les Mataguyos couvrent une assez grande surface du Chaco. Leur nombre paraît être d'environ 6,000. Leur couleur sépia foncée est identique à celle des Tobas; leurs teints sont aussi peu différents; néanmoins, dit M. d'Orbigny, on remarque chez eux plus de gaieté, un air plus ouvert, moins de fierté dans le regard.

La *province de Corrientes,* qui comprend aujourd'hui une partie du célèbre *territoire des Missions*, s'étend entre Parama et l'Uruguay. La capitale, appelée aussi *Corrientes,* ville de 4 à 5,000 âmes, est située un

[1] D'*Azara* : Voyage au Paráguay, t. II, p. 93.

peu au-dessous du confluent du Paraguay et du Parana; malgré son peu de régularité, c'est une ville assez jolie et dont le séjour est agréable. Sa position, favorable pour le commerce, doit lui donner un jour une plus grande importance; ses environs sont couverts de marais et de lagunes. Les anciens villages de *Santa-Anna* et de *Candelaria,* bâtis par les jésuites, sont aujourd'hui ruinés.

Cette contrée était le principal siége des fameuses *Missions des jésuites*, dans lesquelles on a prétendu voir le germe d'un empire. L'envie a tour à tour trop embelli et trop noirci le tableau de ces établissements, que regretteront à jamais la religion, l'histoire et la géographie. Ces religieux instruits et habiles ne se bornèrent pas à la persuasion et à la prédication apostolique pour réduire les Indiens; ils surent employer les moyens temporels, mais ils les manièrent avec beaucoup de modération et de prudence. La formation des peuplades des jésuites, le long du Parana et de l'Uruguay, fut aussi due en grande partie à la terreur que la féroce tyrannie des Portugais inspirait aux Indiens. Chaque peuplade était gouvernée par deux jésuites; l'un, appelé curé, uniquement chargé de l'administration du temporel, ne savait souvent pas parler la langue des Indiens; l'autre, que l'on appelait compagnon, ou vice-curé, était subordonné au premier et remplissait les fonctions spirituelles. L'unique loi était l'Évangile et la volonté des jésuites. Les magistrats, choisis parmi les Indiens, n'exerçaient aucune espèce de juridiction, et n'étaient qu'un instrument entre les mains du curé, même pour la partie criminelle. Jamais un accusé ne fut cité devant les tribunaux du roi. Les Indiens de tout âge et de tout sexe étaient obligés de travailler pour la communauté de la peuplade; aucun ne pouvait s'occuper pour son propre compte. Le curé faisait emmagasiner le produit du travail, et se chargeait de nourrir et d'habiller tout le monde. Tous les Indiens étaient égaux et ne pouvaient posséder aucune propriété particulière. Ce régime offrait la seule transition possible de l'état barbare où étaient les Indiens à une civilisation plus parfaite. Il est vrai que sous ce régime nul motif d'émulation ne pouvait porter les Indiens à perfectionner leurs talents, puisque le plus vertueux et le plus actif n'était ni mieux nourri, ni mieux vêtu que les autres, et qu'il n'avait pas d'autres jouissances. Mais cette espèce de gouvernement était la seule convenable, au milieu de hordes aussi abruties, aussi féroces; elle faisait le bonheur des Indiens, qui, semblables à des enfants, étaient incapables de se gouverner eux-mêmes. C'était un changement bienheureux pour ces sauvages, accoutumés à s'égorger les uns les autres, ou à servir les Espagnols comme

esclaves. Ces Indiens étaient baptisés et savaient les commandements de Dieu et quelques prières; c'était un commencement d'instruction morale auquel les jésuites bornèrent sagement leurs premiers efforts. Ces peuples n'apprenaient aucune science; mais ils fabriquaient des toiles dont ils s'habillaient. Les arts mécaniques leur étaient enseignés par des jésuites envoyés d'Europe à cet effet. Aucun de ces Indiens n'avaient de chaussure, et les femmes, sans exception, ne portaient d'autre vêtement qu'une chemise sans manche. Le climat rendait superflu un vêtement plus compliqué. Il fallait employer les médiocres profits d'une culture naissante à se procurer des instruments, des ustensiles et des armes. Les Indiens néophytes portaient dans les villes espagnoles tout ce qui leur restait de toiles, de tabac, d'herbe du Paraguay, de peaux. Ces effets étaient remis entre les mains du procureur-général des missionnaires jésuites, qui les vendait ou les échangeait le plus avantageusement possible. Il rendait ensuite un compte exact du tout, et après avoir pris sur le produit des marchandises le payement du tribut, il employait le restant à l'achat des choses utiles ou nécessaires aux Indiens, sans rien retenir pour lui même.

Les Indiens des Missions étaient des peuples libres qui s'étaient mis sous la protection du Roi d'Espagne. Ils étaient convenus de payer un tribut annuel d'une piastre par tête. Ils ont rendu de grands services à l'Espagne dans la guerre contre les Portugais. Depuis l'expulsion des jésuites, en 1767, les moines qui furent chargés du soin de leurs peuplades ne nourrirent ni n'habillèrent les Indiens aussi bien qu'autrefois, et les fatiguèrent de travail. Les marchands et les commandants militaires purent recommencer leurs exactions. Enfin, un rapport ministériel inédit, adressé au roi d'Espagne par un ennemi des jésuites, avoue « que la population des « 30 villages des Guapanis établis par ces religieux s'élevait, en 1774, à « 82,066 individus, et que, lors de l'expulsion des jésuites, elle était au « moins de 92,000 ; qu'elle a été réduite, en 20 années, à 42,250 âmes, « c'est-à-dire de plus de la moitié ; que les Portugais, autrefois contenus, « ont envahi sept villages, et que, pour arrêter l'invasion de ces étran- « gers, il faut rétablir l'excellent règlement militaire des jésuites. » Voilà des faits qui parlent. Si, depuis cette époque, les Indiens ont continué à se civiliser, s'ils jouissent de quelque aisance, si quelques-uns s'habillent à l'espagnole, et si dans quelques endroits ils acquièrent de petites propriétés, que faut-il voir dans ces faits isolés, sinon les rejetons du magnifique arbre qu'une politique aveugle arracha, mais ne put entièrement déraciner ?

Dans la province d'*Entre-Rios,* la ville de *Baxada* ou *Bajada* (la descente) est assez grande; l'église, qui est son plus bel édifice, est éloignée d'un demi-quart de lieue de la côte du Parana. Son petit port offre un aspect assez animé.

Il nous reste à parler des principales villes de la *province de Buenos-Ayres. Barragan*, sur le bord de la mer, est importante par sa baie, où s'arrêtent les gros navires qui ne peuvent remonter la Plata jusqu'à la capitale; le fort *Independencia, El-Carmen* et *Bahia-Blama* sont des colonies naissantes fondées dans la partie méridionale de la province, sur le territoire même des naturels, que l'on nomme *Aucas.*

El-Carmen, ou Le Carmen, sur la rive gauche du Rio-Negro, appelé aussi *Patagones*, est administré par un commandant militaire dépendant de l'armée de Buenos-Ayres. Ce chef est investi de tous les pouvoirs, tandis qu'un employé des douanes est chargé du maniement des finances. Les habitants sont au nombre d'environ 600, composés d'agriculteurs, presque tous venus des montagnes de la Castille, de Gauchos exilés pour crimes, et de nègres esclaves employés comme ouvriers aux différentes exploitations. Ces habitants sont organisés en milice et forment la cavalerie, qui, lorsqu'on en a besoin, se joint à la garnison, composée d'une centaine de soldats.

Buenos-Ayres est la plus peuplée, la plus riche et la plus commerçante cité de la confédération. C'est là que se réunissent le congrès, les ministres et toutes les autorités. Elle est aussi le siége d'un évêché. La forme de la ville est un carré, long de trois quarts de lieue et large d'une demi-lieue, divisé en 360 carrés (cuadras), laissant entre eux 61 rues coupées à angles droits. La cathédrale, la banque, le *cabildo*, ou l'ancienne maison-de-ville, l'hôtel des monnaies et le palais de la chambre des députés, sont ses principaux édifices; ils décorent la grande place (Plaza-de-la-Victoria), au milieu de laquelle s'élève un obélisque. Cette place est traversée dans dans toute son étendue par d'immenses arcades d'un bel effet, et dont la partie inférieure est occupée par des boutiques, où l'on vend des boissons rafraîchissantes. La forteresse, ou *el Fuerte,* est un assemblage de plusieurs grands bâtiments entourés d'une épaisse muraille dominée par un rempart garni de canons, et protégé par un fossé qu'on traverse sur un pont-levis. Toutes les administrations relevant du pouvoir exécutif s'y trouvent réunies; mais le gouverneur n'y réside pas. Les maisons, à un seul étage et bâties en briques, que dominent les grands édifices et les nombreuses églises avec leurs coupoles et leurs clochers, donnent à Buenos-

Ayres un aspect un peu triste; ses rues, droites et garnies de trottoirs, mais un peu trop en pente, ont le désagrément d'être sales, ce qui dément un peu la réputation de salubrité qui lui a valu son nom, dont la signification est *bon air*. Elle a été fondée en 1635 au milieu d'une plaine, sur la grève du Rio-de-la-Plata, à 70 lieues de son embouchure. Malgré les scènes d'anarchie dont elle a été le théâtre depuis 1806, elle renferme 90,000 habitants, parmi lesquels on compte environ 15,000 Français et autant d'Anglais. Depuis la révolution, il s'y est établi plusieurs fabriques, dont les plus importantes sont celles de chapeaux et de taillanderie. Quoique située sur la rive droite du Rio de-la-Plata, qui sous ses murs a 10 lieues de largeur, elle n'a pas de port pour les gros navires; mais le gouvernement a assigné des fonds pour en creuser un le plus tôt possible. Malgré le peu de sûreté de son port, elle fait avec la France un commerce considérable qui, en 1850, s'est élevé à 30 millions de francs pour l'importation et l'exportation. Son entrée par le fleuve est mieux défendue par les rochers, les bancs de sable et les *pamperos*, ou vents du sud-ouest, ainsi appelés de ce qu'ils traversent les pampas, qu'elle ne le serait par des travaux de fortification.

Buenos-Ayres ne possède plus d'université. Cependant on y compte deux collèges importants, le collège *San-Martin* et le collège *Republican federal*, tous deux actuellement dirigés par des Français. On y publie plusieurs journaux : la *Gaceta mercantil*, journal officiel du gouvernement; l'*Archivo americano*, écrit en trois langues (français, espagnol, anglais); le *Diario de la Trade* et le journal anglais le *Bristish Paket*.

La bibliothèque publique, enrichie d'un grand nombre d'ouvrages, est aujourd'hui l'une des plus considérables de l'Amérique méridionale. Cependant les hommes sont en général élevés avec beaucoup de négligence; ils ont un physique agréable et de belles manières. On vante généralement la beauté, la grâce et l'amabilité des femmes.

L'île granitique appelée *Martin-Garcia*, que l'on voit en remontant la Plata, est une forteresse qui appartient à la république Argentine. Elle défend l'entrée de l'Uruguay et du Parana.

Les végétaux et les animaux des plaines immenses qui environnent Buenos-Ayres diffèrent considérablement de ceux du Paraguay. Le *durasno*, arbre semblable au pêcher, et qui paraît n'être qu'une variété transplantée de l'Europe, fournit d'abondantes récoltes. Les blés de l'Europe réussissent. Les jaguars s'y montrent encore, et ils y sont même très gros; mais les singes, les tapirs, les caïmans disparaissent ou deviennent extrêmement rares depuis les 32^{e} et 33^{e} degrés de latitude. Le chat des Pam-

pas, le *quouya*, espèce nouvelle de rongeur, connu aussi dans le Tucuman; le lièvre-vizcache, qui habite par nombreuses familles dans des terriers; le lièvre des pampas, dont le poil sert à fabriquer des tapis moelleux; l'autruche magellanique (nandu), amie des plantes salines et des plaines battues du vent; voilà les principaux animaux de la région de Buenos-Ayres. On y trouve, outre les chevaux et les bœufs, des chiens d'Europe devenus sauvages, et dont les troupes innombrables sont redoutées des habitants de la campagne.

Près de Buenos-Ayres le bois manque, mais en revanche le terrain est très-propre à l'agriculture. Le sol est sablonneux, mêlé d'un terreau noir. Au sud de Buenos-Ayres s'étendent à perte de vue les immenses plaines appelées *pampas*, où règnent des vents très-impétueux, et où l'œil ne fait qu'errer tristement d'un arbuste rabougri à une touffe de plantes salines.

Presque tous les Indiens convertis, surtout ceux des bords de la rivière de la Plata et des villes, s'occupent de la culture; mais comme cet état est fatigant, il n'est embrassé que par ceux qui n'ont pas le moyen de se faire négociants ou d'acquérir des terres et des troupeaux pour devenir bergers, et enfin par les journaliers qui ne peuvent pas se louer pour la conduite des troupeaux. Les habitations des agriculteurs d'origine espagnole, situées au milieu des terres en exploitation, et assez éloignées les unes des autres, sont en général des baraques ou des chaumières petites et basses, couvertes en paille. Les murs sont formés par des pieux fichés en terre verticalement les uns à côté des autres, et les intervalles sont remplis de mortier de terre.

Les agriculteurs l'emportent beaucoup sur les bergers par leur caractère moral, par leur civilisation et par leur manière de se vêtir. Ce genre de vie a presque réduit à l'état sauvage les Espagnols qui l'ont embrassé. Les bergers que l'on nomme *gauchos*, sont occupés à garder 15 millions de vaches, 3 millions de chevaux, avec un nombre considérable de brebis. On ne comprend pas dans cette énumération les animaux devenus sauvages. Tous les troupeaux domestiques sont divisés en autant de troupeaux particuliers qu'il y a de propriétaires : un pâturage qui n'a que 4 ou 5 lieues carrées de surface est regardé comme peu considérable; à Buenos-Ayres il passe pour ordinaire. C'est dans l'intérieur de ces possessions qu'on établit les habitations des bergers. Accoutumé dès l'enfance à l'oisiveté et à l'indépendance, le berger ne connaît en rien ni mesures ni règles. L'amour de la patrie, la pudeur, la bienséance, sont pour lui des sentiments inconnus.

Habitué à égorger des animaux, il répand tout aussi facilement le sang de son semblable, mais toujours de sang-froid et sans colère. Le calme du désert semble avoir donné à ces hommes une profonde insensibilité; ils sont enclins à la défiance et à la ruse. Lorsqu'ils jouent aux cartes, objet de leur plus violente passion, ils s'asseyent à leur ordinaire sur leurs talons, tenant sous leurs pieds la bride de leur cheval, de peur qu'il ne leur soit volé, et souvent ils ont à côté d'eux leur poignard ou leur couteau fiché en terre, prêts à percer celui qui oserait manquer de loyauté au jeu. Ils jouent dans un instant tout ce qu'ils possèdent et toujours de sang-froid. Ils ont d'ailleurs la vertu des sauvages, le goût hospitalier; et si quelque passant se présente chez eux ils le logent et le nourrissent, souvent sans lui demander qui il est et où il va, quand bien même il resterait plusieurs mois. Sans morale, ils sont naturellement portés à voler des chevaux ou d'autres moindres objets; mais étant aussi sans désirs, ils ne commettent jamais de vol d'argent. Ces Tartars d'Amérique ont beaucoup de répugnance pour toutes les occupations auxquelles ils ne peuvent pas se livrer à cheval. Très robustes et peu sujets aux maladies, ils font peu de cas de la vie, et bravent pour un rien la mort, qui ordinairement ne les atteint que dans une vieillesse avancée.

Outre les gauchos, il vit dans les plaines beaucoup d'hommes qui ne veulent absolument ni travailler ni servir les autres, à quelque titre et à quelque prix que ce soit. Ces vagabonds, presque tous voleurs, enlèvent même des femmes de Buenos-Ayres : ils vivent souvent avec elles dans l'union la plus tendre, et quand le ménage éprouve quelque besoin urgent, l'homme part seul, vole des chevaux dans les pâturages, va les vendre au Brésil, et en rapporte ce qui lui est nécessaire.

Il n'est guère possible de préciser l'état politique actuel de la confédération argentine, la chute récente du général Rosas, qui, d'abord gouverneur et capitaine général de Buenos-Ayres en 1829, était parvenu à s'emparer de la dictature la plus absolue, sur les rives de la Plata, doit, sans doute, apporter de grandes modifications dans le régime gouvernemental des provinces unies. Nous nous contenterons donc de dire, que chacune des provinces a sa chambre de représentants, son gouverneur, son administration, ses ressources particulières; que le gouverneur de l'importante province de Buenos-Ayres a la direction générale des affaires de la guerre et des affaires étrangères; qu'enfin les provinces forment entre elles une alliance offensive et défensive contre toute évasion étrangère et qu'elles sont unies par des traités les plus favorables de commerce et de navigation.

Les vastes espaces que nous avons parcourus pour visiter les principales villes de la république Argentine annoncent combien la population y est peu considérable relativement à leur étendue. Qu'est-ce en effet qu'une population de 800.000 individus sur une superficie de plus de 118,600 lieues carrées? Le territoire de cette république comprend, malgré de grands espaces stériles, tant de terrains fertiles, qu'il n'y manque que des bras pour en obtenir toutes les richesses agricoles, et pour donner au commerce une activité que la civilisation réclame. La paix intérieure, une sage administration, de bonnes lois, augmenteront tôt ou tard l'industrie avec la population. C'est alors que la culture s'étendra non-seulement sur les terrains qui y sont le plus favorables, mais encore sur ces pampas ou plaines salées qui occupent entre l'Atlantique, le Rio-Dolce et le Colorado, une longueur de 300 lieues et une largeur de 180. Nul doute que leurs herbes longues et épaisses ne fassent un jour place aux peupliers, aux saules et aux arbres fruitiers, et que le bétail sauvage qu'elles nourrissent ne soit remplacé par une population active. Les bras en se multipliant donneraient de la valeur aux forêts qui bordent le Parana et d'autres importants cours d'eau; des routes tracées dans l'intérieur se joindraient aux canaux et aux fleuves rendus navigables pour faciliter les relations commerciales et porter la civilisation chez les tribus indigènes.

Une province appelée *Banda-Oriental*, qui avait fait partie de l'ancienne vice-royauté de *Buenos-Ayres*, et qui fut ensuite réunie au Brésil sous le nom de *Provincia-Cisplatina*, a été depuis 1814 jusqu'en 1826 le sujet de contestations sérieuses entre la confédération du Rio-de-la-Plata et le Brésil. La première s'en était emparée; le second la reprit; et dans la crainte de la voir retomber au pouvoir des républicains, il se l'attacha fédérativement en la constituant en république appelée *Cisplatine*. Après plusieurs combats, la voix de la raison se fit entendre; la possession de cette province fut abandonnée de part et d'autre, et, par un traité de paix du 27 août 1828, la Banda-Oriental fut déclarée indépendante. Ce pays, organisé définitivement et librement en république, a pris le titre de *république de l'Uruguay*.

Les limites de cet état sont, au nord, le Brésil, dont la frontière méridionale est depuis 1804 fixée par une ligne tracée du nord-ouest au sud-est, depuis le *Rio-Cuarcy* jusqu'au *Rio-Yaguaron*; à l'est, le petit territoire neutre compris entre la lagune de Mirim et l'océan Atlantique; au sud, cet océan et le Rio-de-la Plata; à l'ouest, le cours de l'Uraguay ou Uruguay [1]. Il a environ 150 lieues de longueur sur 120 dans sa plus

[1] Suivant M. *Alcide d'Orbigny*, on doit dire *Uruguay*. Ce nom se compose, dit-il

grande largeur. Sa superficie peut être évaluée à 15,000 lieues carrées et sa population à 200,000 âmes; la république est partagée en neuf départements qui portent les noms de leurs chefs-lieux, son gouvernement se compose d'un président et de deux chambres. Mais ainsi que pour la confédération des provinces unies de la Plata, il est impossible dans l'état de guerre et d'agitations continuelles où se trouve cette république, de rien préciser à l'égard de sa situation politique.

Le territoire de l'Uruguay diffère de celui de Buenos-Ayres; des collines s'élèvent entre le Rio-de-la-Plata et l'Uruguay, et entre cette dernière rivière et l'Océan. Ici tout le terrain paraît primitif, tandis que de l'autre côté tout est d'alluvion. D'épaisses forêts bordent le rapide Uruguay, rivière qui surpasse le Rhin et l'Elbe. A son embouchure, l'œil ne peut qu'avec peine découvrir ses deux rives à la fois; à 200 lieues plus haut, il faut encore une heure pour le traverser. Il est poissonneux; les loups marins y entrent; son lit est parsemé de rochers, et son cours est interrompu par beaucoup de rapides. Il est navigable jusqu'au *Salto-Chico*, à 70 lieues de son embouchure.

Entre le Paraguay et le Parana s'étend, du nord au sud, une chaîne considérable de montagnes appelée *Amarbay*, et terminée au sud de la rivière Igoatimy par un revers qui court est et ouest, et qu'on nomme *Maracayer*. De ces montagnes naissent toutes les rivières qui coulent dans le Paraguay au sud de Taquari, ainsi que beaucoup d'autres qui, prenant une direction opposée, débouchent dans le Parana, et dont la plus méridionale est l'Igoatimy; elle a son embouchure un peu au-dessus des *Sept-Chutes*. Cette merveilleuse cataracte offre à l'œil un spectacle des plus sublimes. Six arcs-en-ciel y brillent, l'un au-dessus de l'autre dans les nuages vaporeux qui, s'élevant constamment de l'eau réduite en brouillards par la violence du choc, enveloppent toute l'étendue de l'horizon.

Le climat est partout tempéré; l'humidité produite par les nombreuses rivières qui sillonnent le territoire de la république, est tempérée par l'action des vents sur un *Pamperos*, et par le voisinage de l'Océan. Le peu d'accroissement qu'a pris la population n'est donc dû ni à l'insalubrité de l'air ni aux maladies, mais aux dissensions politiques.

La capitale est *Monte-Video* ou *San-Felipe*. Cette ville est bâtie en amphithéâtre sur une petite péninsule appartenant à la rive gauche du Rio-

de deux mots guaranis : *Urugua* (Ampullaire), et *Y* (rivière). Ainsi Uruguay signifie *rivière des Ampullaires*, et en effet ces mollusques à coquilles y sont en grand nombre. (J. Huot.)

de-la-Plata, à l'entrée de ce fleuve; en sorte qu'elle est presque entourée d'eau de tous côtés. Son port, bien qu'il soit exposé à toute la violence des vents d'ouest appelés *pamperos*, est cependant plus commode que celui de Buenos-Ayres. Il peut contenir 200 voiles, mais il n'a que 4 à 5 mètres de profondeur. En face de la ville, à l'ouest et tout au bord du fleuve, le *Cerro*, morne de forme conique légèrement affaissé sur sa base, s'élève à 50 mètres au-dessus de la mer, et porte sur sa cime une forteresse surmontée d'une lanterne [1]. Plusieurs autres ouvrages de fortification, défendent la ville, sans pouvoir cependant la mettre à l'abri d'un siége fait en règle. Elle est bâtie sur un plan régulier, c'est-à-dire qu'elle est formée comme presque toutes les villes de l'Amérique méridionale, de *cuadras* ou carrés formant des rues larges et droites, garnies de trottoirs et de maisons en briques à un seul étage et à toits plats, et qu'elle a une grande place ornée des principaux édifices, dont le plus beau est la cathédrale ou l'église de la Matriz, édifice bâti dans le goût espagnol, et dont les tours sont couvertes en faïence peinte et vernissée. Peu de villes américaines ont plus souffert des guerres intestines que Montevideo. Néanmoins, sa population s'est rapidement accrue dans ces derniers temps, on la porte à 50,000 âmes; elle fait avec la France un commerce important, qui, en 1848, a offert le chiffre de 6,743,664 francs pour l'importation et l'exportation.

Sacramento, ou *Colonia-del-Sacramento*, à 35 lieues au nord-ouest de la précédente, vis-à-vis de Buenos-Ayres, possède un port sur le Rio de-la-Plata : c'est une ville petite et mal bâtie, qui doit son importance à son commerce. *Maldonado*, cité peu importante, avec un port peu spacieux sur la rivière du même nom, près de l'Océan et de l'embouchure de la Plata, n'offre qu'un mauvais mouillage, mal abrité contre les vents dangereux du sud-ouest et du sud-est. Bâtie sur une petite éminence au milieu d'une plaine, elle a des rues bien percées, comme toutes les villes de l'Amérique. Ses seuls monuments sont une assez belle église, une haute tour carrée qui s'élève à l'entrée de la ville du côté de la mer. Cette ville a reçu le nom d'un des respectables missionnaires qui allèrent prêcher la foi chrétienne sur cette côte. « Les habitants, en temps de paix, dit M. A. d'Orbigny, « n'ont guère d'autre occupation que celle de l'élève des bestiaux, favo- « risée pour eux par les belles campagnes des environs; et cette aptitude « leur est commune avec tous les habitants de la *Banda-oriental*. Leur

[1] C'est ce *Cerro*, dit un voyageur français, qui a fait changer le nom de *San-Felipe*, que portait d'abord la ville, en celui de Montevideo, dont l'étymologie est celle-ci : *Monte*, mont; *vi*, j'ai vu; *deo*, abréviation de *delejos*, de loin.

« caractère est fier et indépendant. De tout temps le nom des *Orientales* a « fait trembler les Brésiliens. » Elle ne compte que 1,500 à 1,800 habitants. *Florida*, *Paysandu*, et les autres chefs-lieux de départements, ne ne sont que des bourgades.

La république entretient dans chaque ville, village ou boûrgade, une école primaire d'enseignement mutuel.

Il existe sur le territoire de cette république une nation indigène que nous ne devons point passer sous silence : ce sont les *Charruas*, qui, après avoir été puissants à l'époque de la conquête de l'Amérique, sont réduits aujourd'hui à quelques petites tribus errantes qui habitent à l'est de l'Uruguay. Ils se composent d'environ 1,500 individus. Leur couleur est le brun olivâtre, souvent noirâtre ou marron. De toutes les nations américaines, c'est celle dont la peau est la plus foncée.

L'esprit d'indépendance et de liberté qui se répandait dans toutes les colonies espagnoles de l'Amérique, pénétra en 1811 dans le *Paraguay*, considéré depuis longtemps comme une des grandes provinces de la vice-royauté de la Plata. Les colons déposèrent le gouverneur, établirent une junte, et proclamèrent en 1813 l'établissement d'un gouvernement républicain, à la tête duquel ils placèrent deux consuls nommés pour un an. A l'expiration de cette magistrature, l'un d'eux, le docteur Francia, eut assez d'influence et d'adresse pour se faire nommer dictateur pour trois ans, au bout desquels un congrès qu'il avait su gagner le proclama dictateur à vie. Cet homme extraordinaire conserva le pouvoir jusqu'en 1840, époque de sa mort [1]. Alors il y eut au Paraguay quelques hésitations politiques ; mais au mois de mars 1845, le congrès décida que le gouvernement serait confié à un président, nommé pour dix ans, et le choix tomba sur Carlos Antonio Lopez, neveu du docteur Francia.

Le Paraguay est borné au nord et à l'est par le Brésil, au sud et à l'ouest par le territoire de la république Argentine. Sa superficie est d'environ 10,000 lieues carrées, et sa population est évaluée à 800,000 âmes par M. de Castelnau. Le pays est divisé en 8 départements et en 28 munici-

[1] La terreur qu'il inspirait de son vivant était telle qu'on ne l'appelait jamais que *el Supremo*, ou *el Perpetuo*, et que les habitants des campagnes ne prononcent pas son nom sans se découvrir. Aujourd'hui, on le désigne seulement par le nom de *el Defunto ;* quelques uns de ses soldats ne paraissent pas certains qu'il soit bien mort, et lors qu'ils parlent de lui, ils ne manquent jamais de regarder préalablement autour d'eux, pour s'assurer qu'ils ne sont pas surveillés par un de ces agents secrets qu'entretenait le terrible dictateur. (Voyage de M. *de Castelnau* dans l'Amérique du sud, 1850)

palités; mais la partie du territoire des Missions, qui lui appartient, à la droite du Parana, est divisée en districts administrés d'une manière particulière; car bien que les jésuites aient été expulsés du Paraguay dès l'année 1768, les huit Missions qu'ils avaient établies existent encore, et peuvent même donner une idée de ce qu'elles devaient être à l'époque où ils les administraient. Cette contrée est entrecoupée de lacs, de marais, de grandes plaines et de vastes forêts; elle a environ 120 lieues de longueur sur 65 de largeur. Une chaîne de montagnes, appelée la *Sierra-Amambahy,* la même qui sillonne la Bande Orientale, pénètre jusqu'au centre, où elle se divise en deux grands rameaux, dont l'un va se terminer vers l'ouest près des bords du Paraguay, et l'autre se joindre aux montagnes qui, sur le territoire du Buenos-Ayres, s'avancent en séparant le bassin du Parana de celui de l'Uruguay. Pendant la saison des pluies, les rivières sortent de leur lit et répandent sur le terrain qu'elles envahissent un limon gras et fertile. Le Paraguay n'est pas moins riche que les contrées environnantes, en coton, en tabac et en arbres utiles par les différents usages auxquels on peut les employer ou par les gommes précieuses qu'ils fournissent; mais l'une des plantes les plus dignes d'intérêt, est le thé qui porte le nom du pays, et qui n'est que la feuille d'une espèce d'*ilex,* appelée *maté* ou *I. paraguariensis:* infusée comme le thé de la Chine, elle fournit une boisson fort agréable. On évalue à 3,000,000 de francs le seul revenu annuel de la vente de ce thé et du tabac.

Le *Paraguay* propre doit son nom à la tribu des *Payaguas,* qui vit de la pêche, et qui se distingue par son caractère rusé. On prétend qu'ils adorent la lune ; mais M. d'Azara a grand soin de leur refuser tout sentiment religieux. Leurs femmes fabriquent des couvertures de laine. Ils conservent, contre la coutume des autres Indiens, les objets laissés par un mort. Ils élèvent de petites huttes au dessus des tombeaux [1].

Quoique, en remontant vers les sources du grand fleuve, on rencontre des collines, rien ne prouve que les mines du Brésil s'étendent jusque dans le Paraguay. Le même rapport manuscrit adressé au roi d'Espagne, et que nous avons déjà cité, n'indique qu'une pauvre mine d'or sur l'Uruguay, et n'en marque absolument aucune dans le Paraguay ; il justifie ainsi les rapports des jésuites [2].

Le *Paraguay* produit, selon les missionnaires, le fameux arbre du Brésil, quoiqu'il soit beaucoup plus commun dans le beau pays dont il porte le

[1] *D'Azara:* Voyage au Paraguay, p. 119-144.
[2] *Muratori:* Missions du Paraguay, p. 275, trad. franç.

nom. On y voit presque partout un très grand nombre de cotonniers arbustes. Les cannes à sucre y naissent sans culture dans les lieux humides. Un arbre qui abonde dans le Paraguay, c'est celui d'où l'on tire la liqueur nommée *sang-dragon*. Il y a diverses autres résines utiles. Il n'est pas rare de trouver dans les bois de la cannelle sauvage, qui se vend quelquefois en Europe pour de la cannelle de Ceylan. La rhubarbe, la cochenille figurent au nombre des productions naturelles. La grande récolte du maté se fait près la nouvelle *Villa-Rica*, qui est voisine des montagnes de Maracayu, situées à l'orient du Paraguay, vers les 25° 25' de latitude australe.

M. d'Azara compte au Paraguay trois espèces de singes, le *miriqouina*, le *cay* et le *caraya*. Ce dernier, qui est le plus commun, remplit, à l'aurore et à la fin du jour, les forêts épaisses de ses cris rauques et tristes, semblables au craquement d'un nombre immense de roues de bois non graissées. Le grand tatou creuse ses terriers dans les forêts; quelques autres espèces vivent dans les champs et sur les lisières des bois. Le tapir est nommé *mborebi* par les Guaranis; le même peuple comprend sous le nom de *guazou*, assez semblable à celui de gazelle, quatre espèces de cerf différentes de celles de l'ancien continent. Outre les jaguars et les couguars, on rencontre ici le *chibigouazou*, ou le *felis pardalis*, l'*yagouaroundi* et l'*evra*, espèces de chat-tigre inconnues à l'ancien continent.

Le Paraguay ne renferme que de petites cités, mais le nombre des villages est considérable. Chacun d'eux est gouverné par un magistrat choisi parmi les habitants; ils ont tous à peu près le même aspect; tous ont une grande place, une église et des maisons proprement construites et couvertes en tuiles. Le dixième de la population est formé d'indigènes; les mulâtres et les noirs composent deux autres dixièmes; le reste comprend les blancs.

Des 6 ou 7 villes que l'on compte au Paraguay, la seule remarquable est la capitale, appelée *Assomption* (*Assuncion*). Cette cité s'élève sur la rive gauche du Paraguay. Elle est bâtie sans régularité, et sa population est tout au plus de 12,000 âmes. Elle est la résidence d'un évêque et celle du chef de l'Etat, mais elle ne renferme aucun édifice digne de quelque attention. Le palais du dictateur n'est qu'une grande maison construite par les jésuites peu de temps avant leur expulsion. *Tevego* a été fondée au milieu d'un désert, pour servir de lieu d'exil aux personnes qui déplaisaient au dictateur. *Villa-Rica, Ytapua, Villa-Real-de Concepcion, Caruguaty*, et quelques autres villes, sont si peu importantes, que Villa-Rica, la plus con-

sidérable, renferme à peine 4,000 habitants. Ytapua n'a pris rang parmi les villes que depuis qu'une douane y a été établie.

Tel est ce que l'on connaît de plus intéressant sur ce pays, dont l'entrée est encore fermée à tous les étrangers, sous peine d'être retenus prisonniers par le président. Tout ce que l'on sait du gouvernement de celui-ci, c'est que les Indiens ne peuvent parvenir à aucun emploi, si ce n'est dans leurs peuplades; que le chef de l'Etat perçoit les impôts, recrute l'armée, rend la justice, et qu'il a cependant eu la sagesse d'abolir la peine de mort. Le plus grand châtiment réservé aux coupables est la prison perpétuelle.

Les *Guaranis*, dont le nom, suivant M. d'Orbigny, signifie *guerre* et *guerrier*, étendent dans cette contrée, ainsi que sur les deux territoires péruviens, plusieurs de leurs nombreuses ramifications. Les *Guayana*, nommés aussi *Guayaques*, s'y distinguent par leur blancheur; ils vivent à l'ombre de forêts épaisses, et dès qu'on les en fait sortir, ils languissent et meurent. Les Guaranis forment la nation la plus nombreuse de l'Amérique méridionale, puisque leur nombre est évalué à 300,000, parmi lesquels 50,000 sont à l'état sauvage et le reste est chrétien. Ils habitent les territoires de la république Argentine, de celle de Bolivia, du Paraguay et du Brésil. Leur couleur est en général jaunâtre, un peu rouge et très claire. Leur taille est peu élevée; elle dépasse rarement 1 mètre 65. Ils ont la tête arrondie, le nez court et peu large, les yeux petits et expressifs relevés à leur angle extérieur, le menton rond et très-court, les sourcils étroits et arqués, la barbe et les cheveux noirs.

La propagation étonnante des chevaux et des bœufs européens soit domestiques, soit devenus sauvages, est un grand trait commun de l'histoire naturelle de ces contrées. C'est M. d'Azara qui nous a fait connaître dans tous ses détails l'histoire de ces animaux. C'est de 1530 à 1552 qu'on a importé des chevaux et des bœufs d'Europe en grand nombre. Les chevaux, devenus sauvages, vont par troupes composées de plus de 10,000; presque tous sont bai-châtains; ils diffèrent très-peu des domestiques; on les dompte facilement, et, comme les pâturages ne manquent pas, le pauvre jardinier a son cheval. Il y a aussi beaucoup d'ânes sauvages qui proviennent de la même source. Les bœufs abondent surtout dans le pays des Chiquitos et dans les champs de Montevideo; ces animaux sont, pour les habitants, ce que les rennes et les chameaux sont pour les Lapons et les Arabes; leur chair est la base de la nourriture; on exporte leurs peaux, et cette exportation s'éleva à plus de 1 million de pièces en 1794; on fait avec leurs cornes des vases, des cuillers, des peignes, des pots, des cruches;

avec leurs cuirs, des cordes, des liens, des matelas, des cabanes; la graisse supplée l'huile, même pendant le carême; de leur suif, on fait du savon, de la chandelle; les os servent au lieu de bois à brûler dans beaucoup d'endroits où il manque, et on les fait flamber par le moyen du suif; les crânes servent de chaises dans les *estancias* (ou maisons de campagne); on fait avec du lait une quantité de ragoûts, de fromages. La couleur de ces précieux animaux est sombre et rougeâtre dans les parties supérieures, et noirâtre dans le reste. Le bétail de Montevideo est plus grand que celui de Salamanque, qui est lui-même le plus grand de l'Espagne; cependant les taureaux ne sont pas aussi légers ni aussi féroces que dans ce dernier pays. Près du Coin-de-la-Lune, à environ 45 lieues vers le sud-ouest de la cité de l'Assomption, il est né un taureau sans cornes, qui a propagé sa race. Une autre race, qu'on nomme *nata*, a la tête d'un tiers plus courte et le front garni d'un poil crépu. Il existe aussi quelques variétés de taureaux qu'on appelle *chiros*, parce qu'ils ont les cornes droites, verticales, coniques et très-grosses à la racine. Les bœufs sauvages s'apprivoisent facilement, et ils pourraient, ainsi que les chevaux, devenir une source de richesse entre les mains d'un peuple plus industrieux. L'avarice irréfléchie des chasseurs en a dans ces derniers temps détruit un grand nombre. Depuis la latitude méridionale de 27 degrés jusqu'aux îles Malouines, les bêtes à cornes et autres animaux ne sentent pas le besoin de lécher les terres salines et nitreuses appelées *barrero's*, parce que les eaux et les pâturages contiennent assez de sel. Mais, à partir de cette latitude vers l'équateur, le *barrero's* devient d'une nécessité indispensable. M. d'Azara assure que les cantons qui en manquent ne sauraient nourrir une seule tête de bétail. Le Paraguay et une grande partie du Brésil sont dans ce cas.

Tableau statistique de la république Argentine.

SUPERFICIE en lieues.	POPULATION absolue en 1850.	POPULATION par lieue carrée.
118,600	800,000 [1]	67

[1] Sans y comprendre les Indiens errants ou indépendants. Quelques géographes portent la population à 2,000,000 Nous croyons ce chiffre exagéré.

PROVINCES	POPULATION.	CHEFS-LIEUX.
Buenos-Ayres.	210,000	BUENOS-AYRES †.
Entre-Rios.	45,000	Baxada.
Corrientes.	70,000	Corrientes.
Santa Fé.	20,000	Santa-Fé.
Cordova.	120,000	Cordova †.
Santiago.	70,000	Santiago del Estero.
Tucuman.	55,000	San-Miguel de Tucuman †.
Salta.	55,000	Salta †.
Jujuy.	40,000	Jujuy.
Catamarca.	45,000	Catamarca
Rioja	4,000	Rioja.
San-Juan.	35,000	San-Juan-de-la-Frontera.
Mendoza.	28,000	Mendoza.
San-Luis.	3,000	San-Luis-de-la-Punta.
	800,000	

POPULATION PAR RACES.

Espagnols.	160,000
Métis.	240,000
Indiens.	375,000
Nègres.	25,000
Total.	800,000

ARMÉE DE LA PROVINCE DE BUENOS-AYRES en 1850.

Armée régulière.	18,000 hommes
Milice.	20,000 »

FINANCES DE LA PROVINCE DE BUENOS-AYRES en 1850.

Budget des dépenses :

	piastres
Salle des représentants. . . .	45,318
Gouvernement intérieur. . .	6,074,824
A reporter. . .	6,120,142
Report.	6,120,142
Relations extérieures.	1,690,573
Guerre.	37,379,612
Finances y compris la dette particulière exigible. . . .	26,146,677
Total.	71,337,004

Budget des recettes :

	piastres
Existant dans la trésorerie. .	12,871,201
De février au 19 sept. 1848. .	17,556,666
Droit d'entrée et de sortie, etc.	37,755,747
Contribution directe.	2,000,000
Timbre, patentes, etc., etc. .	1,500,000
Total.	71,683,614
Excédent des recettes.	346,610

TABLEAU statistique de la république de l'Uruguay.

SUPERFICIE en lieues.	POPULATION en 1850.	POPULATION par lieue carrée.
15,000	200,000	13

DÉPARTEMENTS.	CHEFS-LIEUX.
Montevideo.	MONTEVIDEO.
Maldonado.	Maldonado.
Canelones.	Canelones.
Colonia.	Colonia.
San José.	San-José.
Soriano.	Santo-Domingo-Sori
Paysandu.	Paysandu.

Armée régulière : 5,000 hommes.

Revenus en francs : 4,000,000?

TABLEAU statistique du Paraguay.

SUPERFICIE en lieues.	POPULATION absolue.	POPULATION par lieue carrée.
10.000	800,000 [1].	70

[1] Nous croyons ce chiffre fort exagéré ; on donne encore les suivants, 150,000, 200,000, 350,000.

VILLES.

ASSUMPCION, Villa-Real-de-Concepcion, Tevego, Yquamandin ou Villa-de-San-Pedro, Neembucu ou Villa-des-Pilar, Villa-Rica, Caruguaty

Dans le territoire des *Missions* se trouve Ytapua.

ARMÉE.

Troupes réglées.	25,000 hommes.
Milice.	

LIVRE CENT VINGT UNIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Description de l'empire du Brésil.

L'empire que les Portugais fondèrent en Amérique, dut en quelque sorte son existence à une erreur de géographie. Lorsque les Portugais eurent fait leur première descente au Brésil, la cour d'Espagne, qui regardait avec raison Vincent Pinson et Améric Vespuce comme les véritables auteurs de la découverte de ce pays, se plaignit vivement de cette invasion d'un continent sur lequel elle prétendait avoir le droit de première décou-

verte. Le pape essaya d'abord de concilier les deux parties en traçant, d'autorité, la fameuse *ligne de démarcation* à cent *lieues* à l'ouest des iles du Cap-Vert, ligne qui ne peut atteindre la *vraie* position du Brésil, quelque échelle qu'on adopte pour l'évaluation des lieues, soit qu'on veuille y voir des lieues castillanes de 26 au degré, soit qu'on en fasse des lieues marines de 20, ou même des lieues portugaises de 17 au degré. Mais le comosgraphe don Pedro Nuñez et l'hydrographe Texeira portèrent, dans leurs cartes, le Brésil trop à l'est, l'un de 22 degrés, l'autre de 12 à 13. Moyennant cette erreur énorme, et peut-être un peu volontaire, les Portugais faisaient entrer dans leur hémisphère une partie quelconque du Brésil. Cependant, mécontents de la décision pontificale, les Portugais profitèrent d'un moment favorable pour arracher à l'Espagne des concessions plus étendues. Le traité de Tordesillas, signé le 7 juin 1594, traça la ligne de démarcation définitive à 370 lieues à l'ouest de l'île la plus occidentale du Cap-Vert, mais également sans fixer la valeur de la lieue, car les diplomates ont été de tout temps fort habiles à tout embrouiller en géographie. Si l'on entend des lieues castillanes, la ligne n'atteint pas le vrai méridien de Bahia ; si l'on veut parler des lieues marines, elle arrive jusqu'à celui de Rio-Janeiro ; si enfin, et c'est la supposition la plus favorable, on adopte les lieues portugaises, la ligne correspond à peu près au méridien de Saint-Paul, mais n'atteint pas seulement d'un degré près celui de Para ou l'embouchure de l'Amazone.

Ainsi, les Espagnols accusaient avec raison les Portugais d'avoir, en temps de pleine paix, envahi l'immense territoire de l'Amazone et une grande partie du Paraguay, au mépris des traités solennels. Enfin ces acquisitions illégitimes furent confirmées au Portugal par le traité de 1778 ; l'Espagne exigea la fixation d'une limite positive, et que désormais elle ne laisserait plus impunément violer. Les Portugais n'ont pas respecté cette limite ; ils se sont établis sur le territoire neutre du côté de Mérim ; ils ont envahi sept villages des Guaranis, renfermant 12,200 habitants, entre les rivières Uruguay et Iguacu ; ils ont passé à travers le territoire des Payaguas, et bâti les forts de Nouvelle-Coïmbre et d'Albuquerque, sur le territoire des Chiquitos : voilà seulement quelques unes des plaintes que les autorités locales adressaient au vice-roi de Buenos-Ayres, et que celui-ci transmettait à la cour de Madrid à la fin du siècle dernier. Depuis, les troubles de l'Amérique espagnole leur ont fourni une occasion favorable de s'étendre.

La comparaison des cartes géographiques anciennes et modernes rend

sensible cette constante invasion des Portugais. Sur les anciennes cartes, le nom de *Brésil* n'a été donne qu'aux côtes maritimes, depuis Para jusqu'à la grande rivière de San-Pedro. Les contrées situées sur la rivière des Amazones, de Madeira, de Xingu, portaient le nom de *pays des Amazones;* elles sont à présent, pour la plus grande partie, comprises dans le gouvernement de Para. La dénomination de *Paraguay*, dans les cartes même de la fin du siècle dernier, s'étend sur la plus grande partie du gouvernement de Mato-Grosso, sur la partie occidentale de celui de Saint-Paul.

Le Brésil est resté jusqu'au commencement de ce siècle une simple possession coloniale portugaise. En 1808, Jean VI, roi de Portugal vint s'y réfugier; et en 1813, par suite de la présence de la cour, il fut érigé en royaume. En 1821 Jean VI retourna à Lisbonne, laissant Don Pèdro, son jeune fils, pour vice-roi de Brésil. Celui-ci cédant au mouvement libéral qui tendait à détacher le Brésil du Portugal, promulgua en 1822 une constitution et prit le titre d'Empereur. C'est à cette époque que l'on changea les divisions administratives de l'ancienne colonie portugaise. L'*Empire du Brésil* reçut le complément de sa constitution en 1835, il fut partagé en 18 provinces subdivisées en camarcas, en paroisses et en districts. Sa superficie peut être évaluée à 401,601 lieues géographiques carrées et sa population totale ne doit pas dépasser 7 à 8 millions d'habitants. Cette vaste contrée renferme probablement, à peu de chose près, les deux cinquièmes de la surface de l'Amérique méridionale, ou plus de dix fois l'étendue de la France. Mais la population, qui n'est un peu concentrée que sur les côtes et dans les districts des mines, s'élève tout au plus à huit millions, dont un quart à peine est du sang européen.

Pour tracer un tableau général du sol du Brésil, de la direction et de la structure des montagnes, les données existantes ne sont ni assez étendues ni assez authentiques. Le principal noyau des montagnes paraît devoir se trouver au nord de Rio-Janeiro, vers les sources de la rivière de San-Francisco. En partant de ce point, une chaine s'étend parallèlement à la côte du nord, sous les noms de *Cerro-das-Esmeraldas, Cerro-do-Frio* et autres; une seconde chaîne, ou plutôt la même, suit une direction semblable au sud, et prend entre autres noms celui de *Parapanema*; elle ne se termine qu'à l'embouchure du fleuve Parana ou de la Plata. Très-escarpée et très-pittoresque du côté de l'Océan, elle ne paraît nulle part atteindre à une élévation de plus de 2,000 mètres. Elle se perd, vers l'intérieur, dans un grand plateau que les Portugais nomment *Campos-Geraës*. Cette partie maritime du Brésil est toute granitique, car c'est elle que Mawe

a observée. Le sol du Brésil, nous dit ce voyageur[1], est généralement formé d'argile, souvent recouverte d'excellent terreau. Il repose sur une base de granit composé d'amphibole, de felspath, de quartz et de mica.

La côte septentrionale, entre Maranhao et Olinda, renferme encore une chaîne particulière, appelée la chaîne d'*Itiapaba*; c'est une des plus considérables du Brésil; elle paraît granitique. On nous a montré des cristaux de quartz achetés à Olinda et tirés de ces montagnes. Les bords de l'Amazone ne présentent de tous côtés qu'une immense plaine, où l'on trouve des fragments de granit.

La chaîne de *Marcella* lie les Cordillères maritimes à celles de l'intérieur. Le noyau de ces dernières semble occuper la région où le Parana, le Tocantin et l'Uruguay prennent leur origine. La *Serra-Marta* paraît en former la partie la plus élevée, quoiqu'une autre branche, longeant l'Uruguay, ait pris le nom de *Grande-Cordillère*, non pompeux que la présence des végétaux de la zone chaude nous autorise à réduire à sa juste valeur.

Dans le centre même de l'Amérique méridionale s'étend le *plateau des Parexis*, formé d'une longue suite de collines de sable et de terre légère, qui se présentent dans le lointain comme une grosse houle de la mer agitée. Il projette à l'ouest les collines escarpées du même nom, qui, après avoir couru 200 lieues vers le nord nord-ouest, se terminent à 15 ou 20 lieues de la rivière du Guaporé. Une autre chaîne de montagnes, qui en part vers le sud, prolonge la rive orientale du Paraguay. De ce plateau aride descendent, dans diverses directions, le Madeira, le Topayos, le Xingu (Chingou), affluents de l'Amazone, et le Paraguay avec le Jaura, le Sypotuba et le Cuyaba, ses affluents supérieurs. La plupart de ces affluents sont aurifères, et la source même du Paraguay baigne un gîte de diamants. On peut en inférer que le plateau central est formé de granit, ou plutôt de sidérocriste. Un lac situé sur le Xacurutina, qui chaque année produit une grande quantité de sel, est un sujet continuel de guerre parmi les naturels du pays. Près de *Salina de Almeida*, sur le Jaura, sont des puits salants qui, depuis l'établissement de la colonie, ont constamment fourni du sel à Mato-Grosso. Ils s'étendent l'espace de trois lieues vers le sud dans l'intérieur des terres.

La chaîne de montagnes qui, depuis la source du Paraguay, longe sa

[1] *Mawe*, Travels in Bresils, p. 149, p. 122, p. 89, p. 76. (M. *Eyriès* en a donné une bonne traduction.) Voyez encore l'expédition dans l'Amérique du Sud, de M. *Castelnau;* 6 vol. in-8° et atlas. *Arthus Bertrand*, 1851.

rive orientale, se termine à 7 lieues au-dessous de l'embouchure du Jaura, par le *Morro-Excavado*. A l'est de ce point, tout est marécage, jusqu'au *Rio Novo*, torrent profond, mais embarrassé de plantes aquatiques, qui se jette dans le Paraguay à 9 lieues plus bas. Par 17° 25' de latitude, les rives occidentales du fleuve deviennent montueuses à la tête de *Serra da Insua*. Au-dessus de l'embouchure du *Porrudo*, ces montagnes prennent le nom de *Serra das Pedras de Amolar*, d'après le schiste novaculaire qui en constitue la masse. Cette petite chaîne est terminée par celle des *Dourados*, au-dessus de laquelle un canal conduit au lac de *Mendiuri*, long de six lieues, et le plus grand de ceux qui bordent le Paraguay. Plus bas, ce fleuve baigne les *Serras d'Albuquerque*, qui forment un carré de dix lieues et contiennent beaucoup de pierres calcaires. Après l'espace de six lieues commence la *Serra do Rabicho*, et le fleuve reprend sa direction méridionale jusqu'à l'embouchure du Taquari, belle rivière fréquentée tous les ans par des flottilles qui viennent de Saint-Paul pour aller à Cuyaba. A l'endroit où le *Mboteley*, maintenant appelé *Mondego*, s'écoule dans le Paraguay, deux hautes collines isolées se font face sur les deux rives de ce dernier fleuve. Le poste de *Nouvelle-Coïmbre* occupe l'extrémité méridionale d'une hauteur qui borde le fleuve à l'ouest. A 11 lieues dans le sud de Coïmbre est, du côté de l'ouest, l'embouchure de *Bahia-Negro*, grande nappe d'eau ayant 5 lieues du nord au sud, et 6 lieues d'étendue; elle reçoit toutes les eaux des vastes terrains submergés au sud et à l'ouest des montagnes d'Albuquerque. A cette baie se terminent les possessions portugaises actuelles sur les deux bords du fleuve. Depuis l'embouchure du Jaura jusque par 21° 22', où de hautes montagnes s'étendent à l'ouest, et plus encore à l'est, tout le pays est régulièrement inondé tous les ans, de manière que dans un espace de 100 lieues en long sur 40 de large, les flots débordés du fleuve ne présent plus qu'un immense lac, que les géographes désignent sous le nom de *Lac de Xarayes*. Pendant cette inondation, les montagnes et les terrains élevés paraissent à l'œil ravi comme autant d'îles enchantées que divise un labyrinthe de canaux, de baies, d'anses et de bassins, dont plusieurs subsistent même lorsque les eaux ont baissé; c'est à cette époque sans doute que les vents d'ouest deviennent malsains au Brésil.

Les côtes septentrionales du Brésil, depuis Maranhao jusqu'à Olinda, sont bordées d'un récif sur lequel les vagues de l'Océan se brisent, et qui, en plusieurs endroits, ressemble à une chaussée ou à une digue. Il consiste sans doute en roc de corail. Les habitants d'Olinda et de Paraïba s'en servent pour construire leurs maisons.

Toutes les côtes voisines de l'embouchure de l'Amazone et du Tocantin sont des terrains bas, marécageux ou vaseux, formés par les alluvions réunies de la mer et des fleuves. Aucun récif n'arrête ici la violence des flots et des marées; des bancs de sable, des îles basses et même à moitié noyées, resserrent cependant les embouchures. Le concours de tant de grands fleuves qui s'écoulent en sens contraire de la marche générale des courants et des marées (de l'est à l'ouest), produit ici une espèce de marée extraordinaire et qui a peu de pareilles au monde; c'est le *pororoca*, dont nous avons déjà essayé de tracer l'image.

Il est remarquable que la côte, depuis Para jusqu'à Fernambouc, n'offre aucune rivière de long cours; et cependant le *Maranhao*, le *Rio-Grande* et le *Paraïba* ont de larges embouchures dans un terrain meuble. Dans la saison pluvieuse, ce sont des torrents qui inondent toute la contrée; dans la saison sèche, ils ont à peine un filet d'eau, comme si le sol des montagnes intérieures les absorbait; souvent même leurs lits, absolument desséchés, servent de chemins aux Indiens.

Depuis le cap Frio jusqu'au 30e parallèle de latitude sud, la côte très-élevée ne verse dans l'Océan aucune rivière tant soit peu considérable. Toutes les eaux se dirigent vers l'intérieur et s'écoulent vers la Parana, ou vers l'Uruguay, qui tous les deux ont leurs sources dans ces montagnes. Le *Rio-Grande de San-Pedro*, c'est-à-dire la grande rivière de Saint-Pierre, n'est pas d'un long cours, mais elle a une très-large embouchure sur une côte basse et bordée de dunes.

La vaste étendue du Brésil indique assez que le climat et l'ordre des saisons n'y peuvent pas être partout les mêmes. L'humidité continuelle qui règne sur les bords marécageux de l'Amazone y rend les chaleurs moins intenses. Les tempêtes sont aussi dangereuses sur ce fleuve qu'en pleine mer. En remontant la Madeira, le Xingu, le Tocantin, le San-Francisco, on trouve des plaines élevées ou des montagnes; le climat y offre plus de fraicheur. La température des environs de Saint-Paul permet aux fruits de l'Europe d'y venir; les cerises surtout y abondent. Ce point paraît offrir le meilleur climat de tout le pays. Un savant portugais dit que le vent d'ouest est malsain dans les parties intérieures du Brésil, parce qu'il passe par-dessus de vastes forêts marécageuses. La côte maritime, depuis Para jusqu'à Olinda, paraît jouir d'un climat analogue à celui de la Guyane, mais un peu moins humide. La saison pluvieuse, à Olinda de Fernambouc, commence en mars, quelquefois en février, et se termine en août. Les vents de sud-est dominent non-seulement pendant toute la saison pluvieuse, mais même

un peu avant et un peu après. Le vent du nord règne avec quelques interruptions pendant la saison sèche; alors les collines n'offrent qu'un sol brûlé, où toute la végétation est mourante, ou du moins languissante. Les nuits, dans cette saison, sont très-froides. Tout le reste de l'année, la chaleur extrême du climat y est tempérée par des vents de mer rafraîchissants, et la nature y est dans une activité continuelle. La brise d'est s'élève tous les matins avec le soleil, et continue une partie de la nuit; mais un peu avant le matin les effets de la rosée sont aussi incommodes que dans les Antilles et la Guyane.

Les observations de *Dorta*, académicien de Lisbonne, à Rio-Janeiro, depuis le commencement de 1781 jusqu'à la fin de la même année, et pendant tout 1782, donnent, pour chaleur moyenne des huit mois de 1781, 71.65, de Fahrenheit, et pour la moyenne de 1782, 73.89 [1]. La quantité de la pluie fut, dans cette dernière année, de 1 mètre 136 millimètres. Le mois d'octobre fut le plus pluvieux, celui de juillet le plus sec. L'évaporation fut de 947 millimètres. Le mois de la plus grande évaporation fut celui de février, celui de la moindre le mois d'octobre. Il y eut dans cette année-là 112 jours sereins, 133 avec des nuages, 120 pluvieux; le tonnerre se fit entendre durant 77 jours, et il y eut des brouillards durant 48. Ces observations coïncident avec celles de dom Pernetti sur l'île Sainte Catherine, où il eut beaucoup à se plaindre des brumes. « De ces » bois, dit il, où le soleil ne pénètre jamais, s'élèvent des vapeurs gros- » sières qui forment des brumes éternelles sur le haut des montagnes dont » l'île est environnée. Cet air malsain n'est qu'à peine corrigé par la » quantité de plantes aromatiques dont l'odeur suave se fait sentir à trois » ou quatre lieues en mer lorsque le vent y porte. » Nos voyageurs modernes, et entre autres M. Krusenstern, se louent de la température agréable et salubre de cette même île. Il faut donc admettre que les défrichements de l'intérieur ont amélioré le climat.

Les maladies dominantes au Brésil, du temps de Pison [2], paraissent avoir été les mêmes que celles de la Guyane d'aujourd'hui; mais la lèpre et l'éléphantiasis y étaient alors inconnues.

Le tableau des productions du Brésil commence nécessairement par le diamant. L'enveloppe ou le *cascalhão* de ces pierres précieuses est une terre ferrugineuse, mêlée de cailloux agglutinés. On les trouve généralement à jour dans le lit des rivières et le long de leur bord. Les roches qui

[1] 22 et 23 dégrés du thermomètre centigrade.
[2] Voyez la Médecine brésilienne de Pison (en Portugais).

accompagnent les diamants et qui en indiquent la présence, sont le plus souvent les minerais de fer éclatants et en forme de pois, des schistes d'une texture fine approchant de la pierre lydienne, des diorites granitoïdes compactes ou schisteuses, du fer oxydulé noir en grande quantité, des fragments roulés de quartz bleu, du cristal jaune et d'autres matières entièrement différentes de tout ce que l'on connaît des parties constitutives des montagnes adjacentes. Les diamants ne sont pas même exclusivement propres aux lits des rivières ou aux ravins profonds; on en a trouvé dans des excavations et dans des courants d'eau sur les sommités des plus hautes montagnes.

On a prétendu que les diamants du Brésil avaient moins de dureté que ceux des Indes orientales; on a cru encore que le diamant d'Orient affectait plus particulièrement la forme de l'octaèdre, et celui du Brésil la forme du dodécaèdre. Le célèbre Haüy ne regardait pas ces différences comme prouvées. C'est cependant l'opinion générale des lapidaires que les diamants du Brésil ont l'eau moins belle.

Les diamants se rencontrent au Brésil dans les trois provinces de Minas-Geraës, de Matto-Grosso et de Bahia. Les mines de Minas-Geraës sont les plus anciennement exploitées, elles ont été découvertes en 1727 dans le district de Cerro-do-Frio par Bernardino-Tonseca-Lobo.

Le *Cerro-do-Frio* est un assemblage de montagnes âpres, courant au nord et au sud, qui passent pour les plus hautes du Brésil. Le territoire des diamants proprement dit s'étend environ 16 lieues du sud au nord, et 8 de l'est à l'ouest. Il fut premièrement exploré par quelques mineurs entreprenants de Villa-do-Principe, qui, uniquement occupés de l'or, dédaignèrent longtemps les diamants comme des cristaux sans valeur. Enfin on en présenta un choix au gouverneur de Villa-do-Principe, qui, ne les connaissant pas davantage, s'en servit comme jetons au jeu. Apportés par hasard à Lisbonne, on en remit à l'ambassadeur de Hollande afin qu'il les fît examiner dans son pays, qui était alors le principal marché de pierres précieuses. Les lapidaires d'Amsterdam les reconnurent pour de beaux diamants. L'ambassadeur, en informant le gouvernement portugais de la découverte, conclut en même temps un traité pour le commerce de ces pierres, et Cerro-do-Frio devint un district à part. L'énorme quantité de diamants exportés dans les vingt premières années, et qu'on dit avoir excédé 1,000 onces, en diminua promptement le prix en Europe, et on les envoya par la suite dans l'Inde, où ils avaient plus de valeur, et qui auparavant les avait fournis exclusivement. Du reste, le Cerro-do-Frio se

présente sous un aspect particulier. Déjà, autour de Villa do-Principe, la contrée est découverte et débarrassée de ces forêts impénétrables qui occupent généralement les autres parties de la province. En avançant vers Tejuco, l'herbe même disparaît quelquefois, et l'on ne voit presque plus que du gros sable et des cailloux de quartz arrondi. Partout la monotone aridité d'un plateau granitique semble dire au voyageur attristé : « Vous êtes dans le district des diamants! »

Ce fut en 1772 que la couronne de Portugal commença à faire travailler les mines pour son propre compte, cette exploitation dura jusqu'en 1834, époque où le gouvernement abandonna ce monopole, dont les dépenses trop élevées finirent par dépasser la production. L'exploitation a depuis continué, mais pour le compte des particuliers. M. F. de Castelnau estime à 300,700,000 francs la valeur brute des diamants extraits de la province de Minas-Geraës de 1727 à 1849.

Les mines de diamants de la province de Matto-Grosso paraissent avoir été connues depuis longtemps (1746), mais sous l'administration portugaise, leur éloignement et les entraves du monopole durent en gêner l'exploitation. Depuis que le Brésil est séparé de la métropole, et que le commerce des diamants est libre, cette exploitation a été reprise, et elle occupait, lors du voyage de M. F. de Castelnau, 2,000 personnes. Les gisements de diamants du Matto-Grosso sont les mêmes que ceux du Minas-Geraës. La ville de *Diamantino,* sur une rivière du même nom, est l'entrepôt des mines du voisinage. On peut évaluer à 56,000,000 de francs la valeur brute des diamants extraits des environs de Diamantino et de la province de Matto-Grosso, depuis la découverte des mines par les Paulistes jusqu'en 1849.

Les riches mines de la province de Bahia, connues sous le nom de la *Chapada,* ont été découvertes vers le commencement d'octobre 1844, par un esclave, berger de profession, dans un district qui offre les mêmes caractères géognostiques que ceux que nous avons décrits pour le Cerro-do-Frio. L'année qui suivit la découverte, 25,000 personnes, provenant surtout de la province de Minas-Geraës, se trouvaient réunies en ce lieu, mais aujourd'hui il n'y en a plus guère que 5 à 6,000 dont 2,000 esclaves. La *Villa-Isabel* est le centre du commerce des diamants, et l'on peut évaluer à 38,750,000 francs la valeur des diamants extraits jusqu'en 1850 de la Chapada. Le résultat immédiat de ces dernières découvertes a été de faire baisser très-sensiblement le prix brut au Brésil. Ce qui a jusqu'à présent préservé en Europe ce commerce d'une baisse sensible, c'est

qu'une quantité proportionnellement fort peu considérable subit aujourd'hui l'opération de la taille; mais nul doute que, si les mines de la Chapada continuent à fournir 1,450 carats par jour, ainsi que l'a évalué M. Raybaud, consul à Bahia, les diamants à la fin de ce siècle ne valent en Europe que 20 pour 100 de ce qu'ils étaient estimés en 1800.

Il y a encore des mines de diamants, ou pour mieux dire des lavages, dans la rivière Tibigi, qui arrose la plaine de Corritiva, dans les plaines de Cuyaba, et même dans beaucoup d'autres endroits du Brésil.

Le volume des diamants varie infiniment; il y en a de si petits, qu'il en faut 4 ou 5 pour faire le poids d'un grain, par conséquent 16 ou 20 pour un carat. Rarement on en trouve dans le courant d'une année plus de 2 ou 3 de 17 à 20 carats, et il peut se passer 2 ans sans qu'on en rencontre un de 30 carats.

Les topazes du Brésil paraissent être de plusieurs variétés; peut-être a-t-on confondu sous ce nom des pierres de diverses espèces, entre autres la cymophane. La couleur ordinaire est le jaune. Dans les ruisseaux de *Minas Novas*, au nord-est de Tejuco, on trouve des topazes blanches, bleues, et des aigues-marines. Parmi les topazes bleues, on rencontre quelquefois une variété particulière, ayant l'un de ses côtés bleu, l'autre clair et limpide. Les topazes de Capor n'ont jamais qu'une seule pyramide, même lorsqu'on les trouve implantées dans des cristaux de quartz, qui paraissent également fracturés et changés de place.

La plupart des pierres que l'on débite sous le nom de *rubis du Brésil* ne sont autre chose que des topazes du même pays, que l'on a exposées au feu pour remplacer, par une teinte plus agréable, le jaune roussâtre, qui était leur couleur naturelle.

Le *chrysobéril,* ou la *cymophane,* qui prend sous la main des lapidaires l'éclat le plus brillant, et qui se vend tantôt sous le nom de *chrysolithe* et souvent sous celui de *topaze orientale,* n'a quelque prix en Europe que lorsque ses reflets sont vifs et chatoyants.

L'or se rencontre au Brésil dans les mêmes provinces que le diamant. Les célèbres mines, qui ont valu à la province de Minas-Geraës le nom qu'elle porte, furent découvertes en 1699. Elles furent d'abord très-abondantes et exploitées par 80,000 personnes. La ville d'*Ourou-Preto* était l'entrepôt général. On peut évaluer à 5,923,394,500 fr. le produit total des mines d'or de la province de Minas-Geraës depuis leur découverte jusqu'en 1849. Il faut ajouter à ce chiffre celui de la production des riches provinces de Matto-Grosso, de Goyaz et de Bahia, ce qui porterait à six milliards et

demi la valeur de l'or extrait jusqu'à ce jour au Brésil. Si l'on veut remarquer que son titre ne doit pas être évalué à plus de 0,875, on aurait pour valeur réelle de l'exploitation de l'or au Brésil 5,687,500,000 fr. On peut évaluer maintenant la production moyenne annuelle à 7,500,000 fr.; c'est la province de Bahia qui en exporte le plus.

Le sol des régions aurifères, dans lesquelles on obtient ce métal par le lavage, est rouge, ferrugineux, profond; il repose sur du granit, inclinant vers le gneiss, mêlé d'amphibole et de mica. L'or se trouve, la plupart du temps, immédiatement au dessus du roc, dans un lit de cailloux et de gravier, appelé *cascalhão*. Les trous dont on l'a tiré pour le lavage ont 15 à 25 mètres de large, et 6 à 7 de profondeur; souvent le métal touche déjà aux racines de l'herbe. L'or varie beaucoup par le volume de ses grains; quelquefois ses parcelles sont si minces, qu'elles nagent dans l'eau agitée.

Les principales exploitations de l'or en filons du Minas-Geraës sont celles de *Gongo-Soco* et de *Catta-Branca*, à dix journées de route de Rio-Janeiro. Elles ont été concédées à des compagnies anglaises. Au commencement de 1829, on découvrit dans la première une veine tellement riche qu'en 10 jours elle produisit 344 marcs.

L'or n'est pas le seul métal que possède le Brésil; le fer y abonde, mais l'exploitation en est défendue. M. Link vit à Lisbonne, dans le cabine d'Ajuda, un morceau de mine de cuivre vierge qu'on y conserve, et qu'on a trouvé dans un vallon, à 2 lieues portugaises de *Caxoeira* et à 14 de *Bahia*. Il est d'une grandeur et d'un poids extraordinaires. Il pèse 2,616 livres; il a, dans sa plus grande largeur, 64 centimètres, et dans sa plus grande épaisseur 27 centimètres; sa surface est raboteuse, couverte çà et là de malachite et de fer oxydé.

A l'instar de l'Afrique centrale, ce royaume de l'or et des diamants manque de sel, et la cherté de cette substance nécessaire empêche les habitants de saler les viandes d'une quantité innombrable de bœufs et d'autres animaux que l'on tue pour en avoir la peau, et qui deviennent la proie des bêtes féroces. Le sel nécessaire à la salaison coûterait trois fois autant que la viande. Ce n'est pas que la nature ne produise au Brésil beaucoup de sel marin; à *Bahia,* près du cap Frio et près du cap de *Saint-Roch*, il y en a tant, qu'on pourrait en charger des vaisseaux; mais le commerce du sel est défendu aux particuliers, et affermé pour 48 millions de *reis*. On sent cruellement la cherté du sel dans le pays des mines, où l'on est obligé d'en donner aux animaux, qui sans cela refuseraient souvent de manger. Les champs produisent à la vérité de l'herbe en abondance, mais elle ne con-

tient pas assez de parties salines pour les troupeaux. S'il se trouve, dans l'intérieur de ce pays, quelques endroits dont le terrain soit imprégné de sel, l'instinct y conduit des troupeaux immenses d'animaux et d'oiseaux qui viennent s'y repaître.

Le règne végétal du Brésil n'est, comme le règne minéral, connu qu'en partie. On savait, par les ouvrages de Pison et de Marcgrav, que la flore du Brésil septentrional ressemble beaucoup à celle de la Guyane; mais cette ressemblance paraît même, d'après les observations de quelques savants voyageurs, s'étendre jusqu'à la partie méridionale. On y retrouve la plupart des plantes décrites par Aublet; les *composées,* les *euphorbiacées,* les *légumineuses,* les *rubiacées,* paraissent les familles les plus nombreuses; il y a plus de *cypéracées* que de *graminées*; le nombre des *aroïdes* et des *fougères* paraît considérable. Les plantes de Rio-Janeiro sont presque toutes dépourvues d'odeur et d'arôme, mais les plantes amères y abondent. On y a découvert des salicornes très-riches en soude. Le même observateur nous apprend que sur trente plantes recueillies dans le Benguala et l'Angola en Afrique, une seule s'est trouvée ne pas croître aux environs de Rio-Janeiro; fait curieux, qui, s'il est reconnu général au Brésil, peut concourir à rendre vraisemblable la transmigration de quelques peuplades africaines.

Les côtes maritimes sont couvertes de palétuviers rouges. A peu de distance commencent les nombreuses espèces de palmiers, parmi lesquelles on distingue le cocotier brésilien (*cocos butiracea*), plus gros et plus élevé que celui des Indes. On tire de ses fruits un excellent beurre; mais cette opération ne peut se faire avec succès qu'autant que la chaleur de l'air est moindre de 25 degrés centigrades; si elle monte à 28 degrés, le beurre devient une huile très-liquide. Les *crotons* forment presque tous les taillis qui couvrent les pittoresques montagnes dont la rade de Rio-Janeiro est environnée. Le myrte brésilien brille par son écorce argentée. Le *bignonia leucoxylon,* nommé dans le pays *guiraparibа,* fleurit plusieurs fois dans l'année, et sa floraison annonce ordinairement les pluies; cet arbre, tout couvert de belles fleurs jaunes, ne formant alors qu'un seul bouquet, éclate aux yeux à une très-grande distance. L'*icica heptaphylla,* la *copayfera officinalis,* et plusieurs autres, donnent des résines précieuses. Mais les fruits des arbres indigènes, tels que les *jacas* (*artocarpus integrifolia*), les *jaboticaba,* les *gormichama,* quoique mangés par les habitants de Rio-Janeiro, ont un goût désagréable, un peu amer et résineux. Tous ces arbres appartiennent à la famille des myrtées. Le couroupite, ou l'arbre à boulets de canon, de la Guyane, est connu au Brésil sous le nom de *pékia*; son fruit,

gros et dur, renfermant une énorme noix, ressemble réellement, pour la forme et la grandeur, à un boulet de 36, et il est dangereux de s'exposer à en recevoir une contusion au moment où il tombe à terre. Lorsque ce même arbre en fleurs est revêtu de ses énormes calices et pétales embellies des couleurs les plus vives et les plus variées, il présente une grande pyramide fleurie de l'aspect le plus magnifique.

Les forêts du Brésil sont embarrassées par des broussailles et des arbrisseaux, entre autres une espèce d'aloès épineux : elles sont en quelque sorte étouffées par des arbustes sarmenteux, et des lianes qui montent jusqu'au sommet des arbres les plus élevés. Quelques-unes de ces lianes, comme la *passiflora-laurifolia,* étalent de superbes fleurs.

La taille imposante des arbres, l'abondance de leur feuillage, la quantité innombrable de fleurs dont ils sont chargés, les couleurs brillantes et variées de celles-ci, les plantes grimpantes parmi lesquelles on cite les bignonies, les banistéries et les aristoloches, qui s'attachent aux troncs et aux branches des grands végétaux ligneux; les formes singulières des plantes parasites, donnent à la végétation du Brésil un caractère particulier. C'est dans cette contrée que l'on trouve ces forêts vierges et presque impénétrables qui prospèrent sous l'influence d'une chaleur intense, de pluies journalières et de grandes inondations.

Aucun pays ne renferme des bois aussi précieux pour la construction que le Brésil. Les ingénieurs de ce pays connaissent la qualité supérieure du tapinhoam, de la peroba, du pin du Brésil, du cerisier, du cèdre, du cannellier sauvage, de la guerrama, de la jequetiba, etc : quelques-unes de ces espèces de bois résistent mieux à l'influence de l'eau, d'autres à celle de l'air. L'olivier et le pin du Brésil sont particulièrement propres à la mâture. Quelques-uns de ces beaux arbres parviennent à la hauteur extraordinaire de 150 palmes; mais ils sont exposés à mille dangers : leurs racines, peu profondes, s'étendent au loin sur la surface de la terre; chaque coup de vent qui ébranle leurs fortes branches les abat, et pour comble de malheur, ceux qui tombent en entraînent bien d'autres dans leur chute.

La Condamine parle des canots dont se servaient les carmes envoyés par les Portugais, comme missionnaires, sur la rivière des Amazones. Il monta un de ces canots fait d'un seul arbre, et qui avait 90 palmes de longueur, 10 et demie de largeur et autant de hauteur. Rocca Pitta, dans son Histoire de l'Amérique portugaise, parle de ces sortes de canots construits d'un seul tronc, dont le diamètre était de 16 à 20 palmes, qui avaient de

chaque côté 20 ou 24 rameurs, et qui étaient chargés de 5 à 600 tonneaux de sucre, dont chacun était de 40 arobes [1].

Les racines de plusieurs de ces arbres entourent les troncs à la hauteur de 8 à 10 palmes au dessus de la surface de la terre, où elles diminuent de manière à former, pour ainsi dire, autant de rectangles avec le tronc qu'elles sont en nombre. Il n'existe pas de bois plus propre à faire des courbes que celui de ces racines, surtout celles de la succupira, de l'ipe, de la peroba ou de la sapocaja.

Les bois de mâture et de menuiserie sont en quantité exportés pour l'Europe. La marine royale de Portugal est construite en bois brésilien. Bahia et quelques autres ports du Brésil font de la construction des bâtiments une branche de leur commerce. Non-seulement le Portugal en tire presque tous ses vaisseaux marchands, mais on en vend même aux Anglais, qui en font grand cas. Les constructions navales coûtent ici la moitié moins qu'en Angleterre.

Les bois de teinture du Brésil sont très-connus, celui surtout qui porte le nom du pays même, chez quelques nations européennes, et chez d'autres celui de bois de Fernambouc. Cet arbre est de la hauteur de nos chênes : il est chargé de branches, mais, en général, d'une vilaine apparence; les fleurs, très-semblables pour la forme à celles du muguet, sont d'un très-beau rouge : la feuille ressemble à celle du buis; l'écorce de l'arbre est d'une épaisseur considérable. Il croît dans les rochers et les terrains arides.

Le manioc est au Bresil, comme dans toute l'Amérique, la principale ressource pour la nourriture de l'homme. Les ignames, le riz, le maïs, et depuis 1770 le froment, sont cultivés avec soin. La pistache de terre ou la *glycine souterraine* que l'on nomme dans le pays *mundubi*, paraît indigène: on en tire surtout une huile excellente. Les melons, les citrouilles, les bananes, abondent dans toutes les parties basses. Les citronniers, les pampelmouses, les orangers, les goyaviers, sont communs sur la côte. Les figuiers de Surinam viennent surtout parmi les ronces dans les champs abandonnés. L'arbre mangaba, appelé aussi *mamai*, ne croît que dans les environs de Bahia : on tire de ses fruits une espèce de vin. Les pommes de pin abondent surtout sur les côtes de la province de Saint-Vincent et dans l'intérieur, vers les frontières du Paraguay. L'ibipitanga donne un fruit qui ressemble aux cerises. La province de Rio-Grande produit tous les fruits européens d'une bonne qualité, et en abondance. On nous assure que les

[1] La palme portugaise vaut 0 mèt. 21, et l'arobe vaut 11 kilog, 50.

légumes de l'Europe ont dégénéré aux environs de Rio-Janeiro, à l'exception des haricots, qui y ont produit un grand nombre de variétés.

La culture du sucre, du café, du coton et de l'indigo a pris des accroissements considérables. Le fameux tabac du Brésil n'est cultivé que dans le district de Caxoeira, à 15 lieues de Bahia; mais ce district est très-vaste : cette culture est très-lucrative, bien qu'elle ne soit pas comparable à celle du coton. Le cacaoyer forme des forêts immenses dans la province de Para, le long de la Madeira, du Xingu et du Tocantin. Dans ces mêmes forêts, le vanillier, au moyen de ses vrilles, s'attache, comme le lierre, au tronc des arbres.

Le Brésil nourrit plusieurs espèces de poivre, entre autres le *capsicum frutescens*, L., le cannellier sauvage et la cassie brésilienne. Le *caopia* des Brésiliens est l'*hypericum guyanense*, qui donne, par incision, une résine semblable à la gomme-gutte. Parmi les plantes médicinales, on distingue le caaccica ou herbe à serpent (*Euphorbia capitala*. L.); l'arapabaca, le salutaire *ipécacuanha*, le jalap, le gaïac, et l'espèce d'*amyris* qui produit la gomme élémi. Le conami sert aux pêcheurs à engourdir les poissons.

La plupart des animaux du Pérou, de la Guyane et du Paragay se retrouvent aussi au Brésil ; tels sont les jaguars, les couguars, les tapirs, les pécaris et les coatis. Mais ce pays offre aussi des particularités. Les bœufs et les chevaux ne prospèrent pas dans la plus grande partie du Brésil, ils restent généralement faibles. La peau des bœufs sauvages est employée à faire des bateaux. Les animaux particuliers au Brésil appartiennent pour la plupart au genre des singes et à des genres qui en sont rapprochés, tel est le marikina, qui est un *tamarin*. Le titi ou ouistiti (*simia jacchus* de Linné), est particulier au Brésil, on en a distingué huit espèces. Les autres singes sont le sajou (*cebus apella*), et le pinche (*midas œdipus*), espèce de tamarin plus petit encore que le ouistiti. L'Européen est dégoûté à la vue des chauves-souris qui sont très grandes et très-nombreuses ; on distingue le vampire et la chauve-souris musaraigne (*vespertilio soricinus*). Deux espèces de paresseux l'*aï* et l'*unau* se traînent sur les arbres.

On trouve aussi au Brésil des fourmiliers et des tatous, comme dans les autres parties de l'Amérique. Le *tatoupeba* ou le *bâton noir*, et le *tatouay*, sont très-communs au Brésil. La marmose, *didelphis murina*, les *cavia paca* et *aperea* ou *cabiai*, appelés vulgairement cochons d'Inde, sont particuliers au Brésil et à la Guyane, ainsi que le *sciurus æstuans*, qui porte le nom distinctif de *guerlinguet* ou d'écureuil du Brésil. Le *tapeti*, ou le lièvre brésilien, n'a point de queue.

Les oiseaux du Brésil sont peut-être ceux qui se distinguent le plus par l'éclat des couleurs dont la nature a revêtu leur plumage. Le toucan (*anser americanus*) est poursuivi à cause de ses belles plumes, qui sont en partie couleur de citron, en partie rouge incarnat, et en partie noires par bandes transversales d'une aile à l'autre. Un des plus jolis oiseaux du Brésil est celui qu'on nomme dans le pays *guranthé engera*. C'est, comme le nom brésilien l'indique, une fleur ailée. Toutes les variétés de colibris fourmillent ici; les bois sont peuplées de plus de dix espèces d'abeilles, les unes logées dans la terre, les autres dans les arbres, la plupart ennemies de la vie sociale, mais dont plusieurs composent du miel aromatique.

Le Brésil est divisé en 18 provinces et en 24 *comarcas,* subdivisées en *municipios.* Il existe encore une autre division judiciaire des provinces en *julgados* (arrondissement judiciaire) et freguezias (paroisse).

Il y a un archevêque primat du Brésil à Bahia, et six évêques, dont les résidences sont : Belem, dans le Para; Maranhao, Olinda, dans le Pernambuco; Rio-Janeiro, dans la province de San-Paulo, et Mariana, dans Minas Geraës. Il y a, outre cela, deux diocèses sans chapitres, que l'on nomme *Prelacias,* administrés par les évêques *in partibus,* qui sont Goyazes et Cuyaba. Les curés ne sont pas en nombre suffisant, mais une foule de succursales sont entretenues par des particuliers.

Pour ce qui regarde la justice, il a deux cours souveraines (*Relaçoès*), l'une à Bahia, l'autre à Rio-Janeiro. Para, Maranhao, Pernambuco, Goyazes, Bahia, sont du ressort de la première: Rio-Janeiro, Minas-Geraes, Mato-Grosso, San-Paulo, du ressort de la seconde. Les gouverneurs de Bahia et de Rio-Janeiro en sont présidents-nés.

Nous commençons notre topographie par la province de *Rio-Janeiro,* qui tire son nom du magnifique port de sa capitale. Elle a 60 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et 23 lieues dans sa moyenne largeur. Les montagnes appelées *Serra-dos-Orgaos* la divisent en deux parties, l'une septentrionale et l'autre méridionale : la première est appelée *Serra-Accina* (au delà de la montagne); la seconde *Beira-Mar* (côte la mer). Elle renferme 2 cités et 12 villes; mais, à l'exception de la métropole, elles sont peu importantes.

La forteresse, bâtie sur une langue de terre, s'appelle *Saint-Sébastien,* nom que plusieurs auteurs rendent commun à toute la ville de *Rio-Janeiro.* Les collines et les rochers sont, à une grande distance, couverts de maisons, de couvents et d'églises. Le port, vaste et excellent, est défendu par le château de Santa-Cruz, bâti sur un rocher de granit. L'entrée du golfe

qui forme le port est resserrée par plusieurs îles et rochers granitiques d'un aspect très-pittoresque. Quelques magasins et chantiers sont aussi établis sur des îles. Peu de sites dans le monde égalent la beauté de ce vaste bassin, dont les eaux tranquilles reflètent de toutes parts un mélange de rochers élancés, de forêts épaisses, de maisons et de temples. Parmi les édifices, on distingue le ci-devant collége des jésuites. Il y a des manufactures de sucre, de rhum et de cochenille. Les habitants sont aujourd'hui au nombre d'environ 150,000. Les vivres, quoique abondants, sont chers. La position basse de la ville et la malpropreté des rues, où souvent on laissait s'arrêter les eaux stagnantes, y rendaient le séjour malsain dans quelques saisons, et les vaisseaux négriers y introduisaient souvent des maladies contagieuses ; une meilleure police a remédié à tous ces inconvénients.

Cette capitale est quelquefois simplement appelée Rio. Elle se divise en deux quartiers, l'ancienne et la nouvelle ville. Celle-ci, qui a été construite depuis 1808, est bâtie à l'ouest de la première, dont elle est séparée par une place immense, appelée le *Campò-de Santa-Anna*, que décore une belle fontaine. Une autre, moins grande, mais plus belle, parce qu'elle est terminée, est celle que décore le palais impérial, le plus vaste édifice de Rio. L'eau est conduite dans la ville par un aqueduc, appelé la *Carioca*, le plus magnifique du Nouveau-Monde, et qui est construit sur le modèle de celui de Lisbonne. Les plus beaux édifices sont, sans contredit, les églises. On cite celles de *Nossa-Senora-da-Candelaria*, de *San Francisco* et de *Santa-Paula*, et la cathédrale. Cette dernière, sous l'invocation de saint Sébastien, est située sur une hauteur au sud de la ville. Elle est peu élevée, construite en granit, d'une architecture simple et solide, d'une forme oblongue, avec deux petites tours et sans fenêtres. Son intérieur est blanchi à la chaux, et sans aucun ornement. Rio possède tous les établissements de bienfaisance et d instruction que l'on voit dans les principales capitales de l'Europe ; sa bibliothèque publique, que le roi Jean VI apporta de Portugal, se compose de 90,000 volumes. Son jardin botanique, entretenu avec le plus grand soin, est un des plus importants que l'on puisse citer ; on y a naturalisé un grand nombre de plantes exotiques dont la culture, répandue dans le Brésil, deviendra un jour une source de richesse pour le pays.

La douceur des mœurs, la galanterie des femmes, la magnificence des processions, tout fait de Rio-Janeiro une ville de l'Europe méridionale ; c'est le principal marché de l'empire, et très-commodément placé pour les relations commerciales avec l'Europe, l'Afrique, les Indes orientales, la Chine

et les îles du Grand-Océan. Sous une bonne administration, il pourra facilement devenir l'entrepôt général des productions de toutes les parties du globe. L'exportation consiste en coton, sucre, rhum, bois de construction et de marqueterie; peaux, suif, indigo et grosses cotonnades; or, diamants, topazes, améthystes et autres pierres précieuses.

Dans les environs de Rio-de-Janeiro se trouvent plusieurs lieux qui méritent d'être cités: tels sont *Boavista* et *Santa-Cruz,* maisons de plaisance de l'empereur; *Macom,* importante par ses plantations; *Cabo-Frio,* par ses pêcheries, et *Marica,* par sa belle église.

Sur la rive méridionale du Paraïba, qui arrose une plaine fertile, s'élève, à 8 lieues de la mer, *Villa-de-San-Salvador-dos-Campos dos-Goaytacases,* qui mérite le titre de *ciudad.* On y compte 5 à 6,000 habitants. On la nomme ordinairement *Campos* par abréviation. Elle est assez bien bâtie; ses rues sont régulières, et la plupart pavées; les maisons sont propres et jolies, et quelques-unes ont plusieurs étages, avec des balcons fermés par des jalousies en bois, suivant l'ancienne mode portugaise. Sur une place publique, près du fleuve, se trouve un édifice qui sert de tribunal et de prison. On compte dans cette petite ville 7 églises et 1 hôpital.

A peu de distance du confluent du Macucu et de l'Ihuapezu, on voit la petite ville de *Macucu,* bâtie sur une petite éminence au milieu d'une belle plaine. Il y a une église dédiée à saint Antoine, et un couvent de franciscains.

La province de *Rio-Grande-do-Sul,* ou de *San-Pedro,* la plus méridionale de toutes, est arrosée par plusieurs rivières dont les bords se trouvent bien garnis de bois, et sur lesquelles on a récemment entrepris d'établir des lavages d'or. Près du chef-lieu, on exploite du charbon de terre; on y a trouvé aussi du manganèse, qui paraît indiquer de l'étain. De nombreux troupeaux d'autruches, ou plutôt de *nandus* (*rhea americana*), d'une variété foncée, errent dans les plaines. Les oiseaux et les quadrupèdes abondent dans les épaisses forêts. Sous un ciel tempéré, le sol est si productif, qu'on pourrait appeler le Rio Grande le grenier du Brésil : on en exporte pour toutes les parties de la côte du froment emballé dans des peaux, où souvent il fermente avant d'arriver à sa destination. La culture du chanvre, essayée avec succès par ordre du gouvernement, a été abandonnée comme trop pénible. Les raisins, très bons, y fourniront du vin, maintenant que les lois favorisent cette culture. Le gros bétail, dont la race est ici extrêmement belle, forme le principal objet des soins de l'agriculteur. Il y a d'excellents chevaux. La vente du suif, de la viande séchée et des peaux, dont on exporte

environ 400,000 par an, sont une grande source de richesses pour le pays.

Cette province a une superficie d'environ 8,230 lieues carrées. Une chaîne de montagnes peu élevées la divise en deux parties fort inégales; mais ces montagnes sont remarquables, puisqu'à l'ouest elles donnent naissance aux principaux affluents de l'Uruguay, et du côté de l'est aux rivières dont la réunion forme le lac immense dos Pathos. Une sorte de canal naturel, appelé *Rio-de-San-Gonçalo,* unit ce lac à celui de Merino, et tous les deux ensemble n'ont guère moins de 80 lieues de longueur.

L'habitant des campagnes de Rio-Grande rappelle nos bons fermiers de la Beauce; mais il se rapproche encore plus du Bédouin et du Tatar. Bien fait et robuste, il n'est heureux qu'à cheval, lorsqu'il lance les boules ou le lacet contre une génisse sauvage. Sur son cheval, il n'a plus besoin de rien; il emporte de quoi se faire un lit au milieu des déserts, une nacelle pour passer les fleuves, et tout ce qu'il faut pour sa nourriture. En effet, s'il veut dormir, il se couche sur le cuir écru qui, étant plié, formait la couverture de son cheval, et il appuie sa tête sur la selle étroite et légère qu'il nomme *lombilho;* ce même cuir, attaché aux quatre coins, devient une pirogue; son lacet et ses boules suspendus à sa selle lui servent à réduire les bestiaux dont il fait sa nourriture, et un bâton pointu, plus facile encore à transporter que ses boules et son lacet, lui tient lieu de broche.

Près du Rio-Cuarey, ou de la frontière septentrionale de la république de l'Uruguay, se trouve *Alegrete*, petite ville nouvellement bâtie sur la rive droite du Garapuytao, affluent de l'Ybicui; on y élève beaucoup de bestiaux et de mulets renommés.

La *Caxoeira* est une autre petite ville sur une colline de la rive gauche du Jacuy, non loin du confluent du Butucarahy. Les maisons, blanchies extérieurement, sont bâties en pierre et en brique, et couvertes en tuiles rouges. L'église, d'une extrême simplicité, n'a l'air que d'une grande maison. Sa situation est riante et très-favorable au commerce d'échange.

Rio Pardo se trouve plus bas sur la même rive, précisément au confluent de la rivière dont cette ville porte le nom. Des maisons d'un étage et d'une architecture gracieuse, des églises sur les points les plus élevés; des jardins plantés d'orangers, de bananiers et de cocotiers, tel est le coup d'œil que présente cette petite cité vue des hauteurs voisines. Elle renferme 6,000 habitants.

Portalegre (Porto-alegre), ville grande, bien bâtie, au haut d'une

colline, sur la rive gauche du Jacuy, au-dessus de l'embouchure de cette rivière, dans le grand lac *dos Pathos*, est peuplée de 15,000 âmes, et la capitale de la province. Elle renferme cinq églises, un hôpital, une maison de bienfaisance, un arsenal, deux casernes et une prison. Parmi ses plus belles rues, on cite celle du *Praïa* et celle d'*Igrésia*, qui sont remarquables par le nombre de jolies maisons qui les garnissent. Au bord du fleuve est bâtie la douane, édifice carré, solidement construit et disposé commodément pour le commerce. Le lac Pathos, dont la longueur est de 60 lieues et la largeur de 20, communique avec la mer par un canal; ses eaux sont salées, et assez profondes pour que les navires de moyenne grandeur y puissent naviguer.

Rio-Grande, ou *San Pedro*, à l'entrée du lac Pathos, est défendue par plusieurs forts en partie construits sur des îlots. Des écueils et des bancs de sable, sujets à être déplacés par la violence des courants, rendent l'entrée du port dangereuse pour des navires qui tirent plus de 3 mètres. Cette ville a cessé d'être la capitale de la province depuis 1768.

San Francisco de Paula est une charmante petite ville qui n'existe que depuis une quinzaine d'années, et qui cependant rivalise avec Porto-alegre par l'activité de ses habitants, l'importance de ses transactions commerciales et le grand nombre d'édifices qu'on y élève journellement.

La *province de Sainte-Catherine (Santa-Catharina)* doit cette dénomination à une île du même nom qui en dépend, et qu'entourent d'autres petites îles baignées comme elles par l'Océan. Le sol de la province est couvert de petits lacs, et ses côtes, généralement basses, sont dominées par le mont Bahul, qui sert de signal aux navigateurs.

Les rochers coniques de l'île *Sainte-Catherine*, qui s'élèvent rapidement du fond de la mer, forment un ensemble pittoresque avec les hautes montagnes du continent voisin, dont les cimes, couronnées de bois, se confondent dans le lointain avec l'azur des cieux. L'île même, séparée du continent par un canal étroit, offre une variété de montagnes et de plaines; quelques endroits sont marécageux. Les chaleurs du solstice y sont constamment tempérées par d'agréables brises de sud-ouest et de nord-est; les dernières règnent depuis le mois de septembre jusqu'en mars, et les autres depuis avril jusqu'en août. Les forêts, qui autrefois occupaient une grande partie de sa surface, ont été considérablement éclaircies dans les dernières années. Toutes les roches de la côte et de l'intérieur sont granitiques. Près du port paraît une veine de dolérite dans divers états de décomposition, et qui passe finalement en une espèce d'argile employée à la fabrication d'une

bonne poterie. L'humidité naturelle du sol entretient dans l'intérieur de l'île une brillante végétation de palmiers, d'orangers, de myrtes, de rosiers, d'œillets, de jasmins, de romarins et d'une grande quantité de plantes aromatiques dont l'odeur suave se fait sentir à trois et quatre lieues en mer lorsque le vent de terre y porte.

L'entrée du port de *Sainte-Catherine,* ville que l'on nomme aussi *Cidade-de-Nossa-Senhora-do-Destero,* est commandée par deux forts, et deux autres défendent le reste de l'île. La ville, peuplée de 6,000 âmes, se présente très-bien sur un fond de verdure riante et variée par des bouquets d'orangers et de citronniers chargés de fleurs et de fruits. C'est un séjour affectionné par les négociants et les officiers de vaisseaux marchands qui ont acquis assez de fortune pour vivre dans une honorable retraite. Vis-à-vis de la ville, sur le continent, de hautes montagnes couvertes d'arbres et de taillis forment une barrière presque impénétrable. L'œil y distingue avec plaisir le petit port de *Peripi*, avec d'abondantes pêcheries, et la charmante vallée de *Picada*, toute remplie de maisonnettes blanches à moitié cachées dans des bosquets d'orangers et de plantations de café. Plus à l'ouest, demeurent des sauvages appelés *Bougueres,* qui troublent quelquefois la paix des habitations les plus reculées.

En continuant de prolonger la côte vers le nord-est, partout semée de maisons parmi des bosquets et des plantations, on arrive au *port Saint-François (San-Francisco),* situé sur une île et dans une baie du même nom, défendue par des forts.

Cette île a environ 7 lieues de long du nord au sud et 2 dans sa plus grande largeur; elle est boisée et montueuse. Le *Pao d'Assucar* et le *Morro da L'Orangeira* (morne de l'orangerie) sont ses hauteurs les plus remarquables. San-Francisco est dans une position charmante, sur une des criques les plus septentrionales d'une anse assez vaste. La ville se compose de maisons en pierre, blanchies à la chaux et bien entretenues, qui pour la plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée; les rues sont larges et assez bien alignées. Vers le centre s'étend une grande place irrégulière, couverte de gazon, sur laquelle s'élève l'église paroissiale, qui est vaste et bien éclairée. L'hôtel-de-ville, dont le rez-de-chaussée sert de prison, est un petit bâtiment placé près de l'église. La construction navale forme la principale industrie des habitants. La baie de San-Francisco est riche et peuplée tout autour; mais à l'intérieur des terres on ne rencontre que quelques rares hameaux et des métairies (*Freguezias,* paroisses; *Fazendas,* métairies, et *Aldéas,* villages indiens).

Un pays à peu près plat s'étend autour de San-Francisco, à quelque distance de la côte, et les rivières qui l'entrecoupent sont navigables pour des canots jusqu'au pied de la grande chaîne de montagnes élevée de plus 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, et traversée par une route frayée par suite d'un travail prodigieux. Une montée régulière de 20 lieues conduit à la superbe plaine de *Corritiva,* où paissent d'immenses troupeaux de bétail destinés à l'approvisionnement de Rio-Janeiro, de Saint-Paul et d'autres places; on y élève aussi une quantité de mulets. Les chevaux de Corritiva sont généralement plus beaux que ceux de l'Amérique espagnole.

La *province de Saint-Paul* (*San Paulo*, ou *Sao-Paulo*) se présente à nous bornée au nord et à l'ouest par le Rio-Parana, au sud par le Rio-Negro, et à l'est par l'Océan. L'agriculture atteste que la civilisation y a fait depuis quelque temps de grands progrès.

L'entrée du port de *Santos,* fermée par l'île de Saint-Vincent, est quelquefois rendue difficile par les courants et les vents variables qui descendent des montagnes. Les environs, souvent submergés par de fortes pluies, et par conséquent malsains, sont très-propres à la culture du riz, qui passe pour le meilleur du Brésil. La ville, peuplée de 7,000 âmes, est une place très-commerçante et l'entrepôt de toutes les productions de la province. La route pavée, qui monte en zigzag sur la montagne, conduit à la ville de *Saint-Paul ;* en quelques endroits creusée à travers le roc vif, en d'autres taillée dans les flancs de montagnes perpendiculaires, souvent cette route conduit par-dessus des pics coniques, le long d'effroyables précipices dont les bords sont munis de parapets. Quelques courants d'eau, tombant en cascades pittoresques, se fraient un passage autour des roches; c'est là qu'on peut connaître la structure de la montagne, qui paraît être composée de granit et en partie aussi de grès ferrugineux. Partout ailleurs le sol est couvert de bois si fourrés, que souvent les branches des arbres, en se joignant, forment des arcades au-dessus de la tête du voyageur. A moitié chemin se trouve une halte au-dessus de la région des nuages. Après trois heures de marche, on parvient au sommet, élevé d'environ 2,000 mètres. C'est un plateau assez étendu, et principalement composé de quartz recouvert de sable. De cette position, la mer, quoique éloignée de 7 lieues, semble baigner le pied même des montagnes; le port de Santos et la côte sont dérobés à la vue. Après y avoir avancé une demi-lieue, on voit déjà serpenter les rivières qui, prenant leur cours vers l'ouest, forment par leur réunion la grande rivière de Corrientes, qui va joindre la Plata. Cette circonstance rend raison de la

pente plus adoucie et moins élevée du revers intérieur de la chaîne de montagnes qui borde toute la côte du Brésil.

Santos est bien bâtie, et tous les édifices sont en pierre. On y remarque plusieurs églises et chapelles, deux couvents, un hôpital militaire et un hospice dit de la Miséricorde, qui est le plus ancien du Brésil. La ville date de 1415; elle est dans une situation basse, humide et malsaine.

La ville de *Saint-Paul* est située sur une éminence agréable, environnée de trois côtés par des prairies basses, et baignée de petits ruisseaux très-clairs qui en forment presque une île dans la saison pluvieuse, et vont se réunir dans la jolie rivière de *Tietis* ou *Tieté*. Le climat est l'un des plus sains de toute l'Amérique méridionale. On n'y connaît pas de maladies endémiques. La température moyenne varie entre 10 et 20 degrés centigrades. Les maisons, bâties en pisé, sont hautes de deux étages et joliment peintes à fresque; les rues, extrêmement propres, sont pavées de schiste lamellaire lié avec un ciment d'oxyde de fer, et renfermant de gros cailloux de quartz arrondi : ce sont des pierres d'alluvion contenant de l'or, dont on trouve de petites parcelles dans les trous et crevasses, où les habitants pauvres les cherchent avec soin après les fortes pluies. La population s'élève au-delà de 18,000 âmes. Ce n'est qu'après l'épuisement de leurs lavages d'or, autrefois fameux, que les habitants ont dérogé jusqu'à s'occuper de travaux utiles et champêtres; ils y sont encore très-arriérés; cependant les jardins de Saint-Paul sont arrangés avec beaucoup de goût, et souvent avec une élégance toute particulière. Il y a beaucoup de luxe et de mollesse à Saint-Paul; la civilisation y est plus avancée, plus répandue et plus générale que dans les autres villes. Ainsi il y a une université, un séminaire, une bibliothèque publique et un petit théâtre. Les dames de Saint-Paul sont renommées dans tout le Brésil à cause de leur beauté, de leur amabilité et de la noblesse de leurs manières. Il y a beaucoup de boutiquiers, beaucoup d'artisans, mais peu de fabricants ou manufacturiers; la plupart des habitants sont fermiers, cultivateurs, jardiniers, nourrisseurs ou engraisseurs de bestiaux, mais particulièrement de cochons et de volaille. On y trouve une espèce particulière de coqs qui se distinguent par un cri très-fort, en prolongeant la dernière note une ou deux minutes; ils sont recherchés comme une curiosité, dans toutes les parties du Brésil.

La position écartée de Saint-Paul, et les difficultés que le gouvernement portugais opposait autrefois aux voyages dans l'intérieur, sont cause que cette ville est rarement visitée par des étrangers, dont l'apparition y est même regardée comme un événement.

Parmi tous les colons du Brésil, les *Paulistes* se sont signalés autrefois par leur esprit entreprenant, audacieux infatigable, et par cette ardeur pour les découvertes qui distingua jadis les Portugais parmi les nations de l'Europe. Au lieu de cultiver paisiblement leur beau territoire, ils parcoururent le Brésil dans toutes les directions; ils se frayèrent de nouvelles routes à travers des forêts impénétrables, en portant leurs provisions avec eux; ils ne se laissèrent arrêter ni par les montagnes, ni par les rivières, ni par les naturels anthropophages qui partout leur disputaient le terrain. C'est à eux surtout qu'est due la découverte de toutes les mines les plus riches, qu'ils ne se laissèrent enlever qu'à regret, et pas toujours sans opposition, par le gouvernement. Aujourd'hui encore c'est sur leur énergie que repose la sûreté du Brésil occidental, et l'on sait que les troupes portugaises auraient joué un rôle assez triste dans la guerre coloniale de 1770, si elles n'avaient été secondées par les cavaliers paulistes, qui répandirent la terreur de leur nom depuis le Paraguay jusqu'au Pérou.

Dans la province de Saint-Paul, nous avons encore à citer *Ytu* ou *Hytu*, remarquable par les champs de cannes à sucre que possèdent ses environs, et par la grande cascade du Tieté qui l'arrose; *Sorocaba*, qu'enrichissent ses mines de fer qui ont fait fonder les belles forges impériales d'Ypanema; enfin *Cannanea*, importante par ses pêcheries.

Au nord de la province de Rio-Janeiro s'étend, le long de l'Océan, et partagée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui y forme deux versants, celle du *Saint Esprit (Espiritu-Santo.)* Nous la traverserons sans rien y remarquer d'intéressant. Le chef-lieu, *Victoria* ou *Cidade-da Victoria*, est une petite ville assez bien bâtie; l'hôtel du gouverneur est un ancien couvent de jésuites. Celle d'*Espiritu-Santo* ou de *Villa-Velha*, son ancienne capitale, est située au fond d'une large baie. Ses pêcheries sont importantes. Elle n'est défendue que par un petit château en ruine. Cette ville, petite, laide et ouverte, forme à peu près un carré; l'église est à une des extrémités, et l'hôtel du gouverneur est à l'autre extrémité, près du fleuve. Le fameux couvent de Nossa-Senhora-de-Penha, l'un des plus riches du Brésil, est sur une haute montagne contiguë à la ville.

A l'ouest des provinces de Rio-Janeiro et d'Espiritu-Santo s'étend celle de *Minas-Geraës*, la plus importante par ses mines et la plus peuplée. Nous avons déjà fait connaître ses richesses métalliques; elle renferme près de 900,000 habitants, dont 200,000 de couleur.

La culture et l'industrie y sont en arrière. A une lieue de l'endroit où se trouve la plus fine terre à porcelaine, il n'y a qu'une mauvaise fabrique de

poterie. Tous les fruits et les grains d'Europe, le chanvre et le lin y réussissent certainement, mais on en néglige la culture; le raisin y donne de très-bon vin; mais on aime mieux boire de l'eau auprès des plus riches mines d'or et de diamants que de cultiver la vigne avec le soin convenable. Les bêtes à cornes, obligées de chercher elles-mêmes leur nourriture dans les champs, y périssent souvent de faim ou de chaleur; à peine sait-on traire les vaches. Quelques écorces d'arbres servent à teindre en jaune, rouge, noir, ou à tanner et à préparer des cuirs et des peaux; mais les habitants n'aiment pas à s'en occuper. Un lichen, espèce d'orseille, qui croît sur les vieux troncs d'arbres, donne une superbe couleur cramoisie. La gomme adragant s'y trouve en grande abondance et de très-bonne qualité. La canne à sucre s'y élève souvent à plus de 10 mètres, en formant des arcades au-dessus des chemins.

Le district de *San-Joao-del-Rey* est le mieux cultivé; on l'appelle le grenier du pays. Le chef-lieu compte 6,000 habitants. Cette ville de *San-Joao-del-Rey*, située sur la rive gauche du Rio-das-Mortes, est une des plus agréables de la province. Elle est remarquable par sa belle chapelle des franciscains et par les riches lavages d'or de ses environs. Elle a fait avec Rio-Janeiro un commerce considérable en fromages, en chair de porc, en volailles et en fruits.

Barbacena, sur la route de Rio à Ouro-Preto, n'était, il y a cent ans, qu'un misérable village; elle doit sa splendeur actuelle au marquis de Barbacena, qui, en 1791, lui donna son nom. Elle a été érigée en cité en 1841. Cette ville, dont la population est d'environ 4,000 âmes, occupe un plateau dont l'élévation moyenne est de 1,172 mètres au dessus du niveau de la mer, et qui donne naissance à la Parahybuna, à la Plata et au Rio-San-Francisco. Barbacena est le centre d'une *parochia* qui compte environ 18,000 âmes, y compris les nègres des fazendas.

L'état actuel de *Villa Rica*, aujourd'hui *Cidade-de-Ouro-Preto*, la capitale de la province, dément le faste de son premier nom. Les environs sont incultes. Bâtie sur le flanc d'une haute montagne, elle a des rues irrégulières, escarpées et mal pavées, mais variées par de charmants jardins en terrasses, et remplies de jolies fontaines qui conduisent l'eau dans presque toutes les maisons. Le climat est fort doux, grâce à sa situation élevée. Le thermomètre ne s'y élève jamais à l'ombre au-dessus de 28 degrés centigrades, et descend rarement au-dessous de 8°; dans l'été, il se tient la plupart du temps entre 17° et 26°, et l'hiver entre 12° et 21°. Elle contient environ 2,000 maisons et 11 à 12,000 habitants, parmi lesquels il y a plus de

blancs que de noirs; c'est à peu près le tiers de ce qu'elle possédait à l'époque où ses mines d'or étaient dans toute leur richesse. Dans les environs d'Ouro-Preto se trouvent les mines riches d'or de *Catta-Branca*, de *Taquaral* et de *Gongo Sogo*, exploitées aujourd'hui par les Anglais. La ville de *Sabara*, qui est au milieu de ces régions aurifères, compte environ 4,500 âmes; elle consiste en une longue rue de près d'une lieue de long, dont les églises sont les seuls monuments importants. A 3 lieues de Ouro-Preto, sur les bords du *Rio del-Carmen*, est *Marianna*, jolie petite ville épiscopale, de 6 à 7,000 habitants, en grande partie mineurs. La *Villa do Principe*, sur les confins du *Cerro do Frio*, ou district des diamants, possédait autrefois une monnaie, ou fonderie royale d'or, et une population de 5,000 âmes. Tout ce district est un pays délicieux, coupé de vallées pittoresques tapissées de magnifiques prairies, et bordées de forêts vierges du côté de l'Océan. Les montagnes de ce district sont en général formées de roches de quartz appelées *itacolumites;* on y trouve ce grès grisâtre et micacé remarquable par son élasticité; mais cette contrée, si intéressante et curieuse, est une des moins connues. Les extrêmes se touchent à *Diamantino,* autrefois nommée *Tijuco*, où résidait l'intendant général des mines de diamants; les habitants de cette ville, située dans un terrain aride, sont obligés de tirer de loin les vivres nécessaires. Ils croupissent en grande partie dans une honteuse misère, et vivent de charité publique.

A l'ouest de Minas-Geraës s'étend la province de *Goyaz*, la plus centrale de tout le Brésil; elle touche au nord à celle de Para, et à l'ouest à celle de Mato-Grosso. C'est un beau pays, arrosé par un grand nombre de rivières poissonneuses, qui traversent les forêts remplies de superbes oiseaux; du reste, mal connu et mal peuplé. Il y a plusieurs mines d'or, des diamants gros et très-brillants, mais d'une eau qui n'est pas toujours pure; et, près des frontières, quelques plantations de coton, dont le produit s'exporte à Rio-Janeiro avec d'autres articles moins importants. Elle communique aussi avec Saint-Paul, Mato-Grosso et Para, au moyen de rivières navigables, quoique fréquemment interrompues par des chutes. *Goyaz*, appelée autrefois *Villa-Boa*, le chef-lieu, ville de 8,000 âmes, est une des plus jolies cités du Brésil, placée sur les bords du Rio-Vermelho, célèbre par les sables aurifères qu'il roule dans ses eaux. *Natividad* est au milieu d'un territoire dont les citrons et les oranges sont fort estimés, et qui possède des lavages d'or. *Bomfim* est une petite ville de 800 habitants, qui doit son origine aux chercheurs d'or; elle est, ainsi que la suivante, sur

la route qui mène de Ouro-Preto à Goyaz. *Meia-Ponte*, peuplée de 5 à 6,000 âmes, est la plus commerçante ville de la province.

Nous reprenons la côte maritime. Le gouvernement de *Bahia* est situé à l'endroit où la côte, longtemps dirigée du sud au nord, commence à former une vaste saillie vers le nord-est et à s'approcher de l'Afrique. Cette province reçoit son nom de *Bahia de todos os Santos*, baie de tous les Saints. Le sol, formé d'un terreau végétal et arrosé de plusieurs courants d'eau, est singulièrement propre à la culture de la canne à sucre; aussi le port de Bahia seul exporte-t-il plus de sucre que tout le reste du Brésil; il est, en général, de fort bonne qualité. Une seconde production particulière à cette province est le tabac, recherché non seulement dans le Portugal, mais encore en Espagne et dans toute la Barbarie; il forme une partie essentielle de la cargaison des vaisseaux qui veulent traiter de l'or, de l'ivoire, de la gomme et de l'huile avec plusieurs places de la Guinée et de l'Afrique en général. Le coton de Bahia, dont la culture augmente chaque année, entre déjà en concurrence avec celui de Fernambouc. Ses autres productions sont le café, moins estimé que celui de Rio-Janeiro; le riz, qui est de qualité supérieure, mais difficile à peler; et le bois de teinture, connu dans le commerce sous le nom de *Brésil*, égal à celui qui vient de Fernambouc. L'indigo de cette province ne soutient pas la comparaison avec celui qui vient de l'Inde; il paraît même que la plante d'où on le tire possède des qualités vénéneuses, puisque les nègres qui en préparent les feuilles tombent facilement malades.

La ville de *San-Salvador de Bahia*, généralement connue sous le nom de *Bahia*, consiste en deux parties, l'une bâtie sur un terrain bas le long de la rivière, comprend le quartier de *Praya*, habité par des hommes de peine; l'autre, située sur une éminence élevée de 200 mètres au-dessus du niveau de la mer, renferme les faubourgs de *Victoria* et de *Bomfin*. La cité haute (*cidade alta*) est la demeure des gens aisés; le ton de la société y passe pour meilleur et plus gai qu'à Rio-Janeiro. Les maisons, la plupart en pierres et à plusieurs étages, sont belles, garnies de balcons et de jalousies en place de croisées. Les églises et les édifices publics se font remarquer par un grand style d'architecture; nous citerons: l'hôtel-de-ville, le palais du gouverneur, qui est assez grand; l'ancienne église des jésuites, qui, depuis plusieurs années, sert de cathédrale, et l'école de chirurgie, ou l'ancien collége de ces pères. Dans la ville haute, il y a un collége supérieur qui possède une bibliothèque de 8 à 10,000 volumes. Dans la ville basse, l'arsenal de la marine est regardé comme le plus considérable de tout

le Brésil. On y remarque l'église de la Conception, dont les pierres ont été apportées, toutes taillées et numérotées, du Portugal. Cette ville eut, jusqu'en 1763, le titre et le rang de capitale, qu'elle céda à Rio-Janeiro, en restant toutefois sa rivale par sa population, qui est de 120,000 âmes, par son commerce et comme résidence d'un archevêque. Elle est la principale place forte du Brésil.

Bahia possède, pour les plaisirs des riches, un théâtre et l'une des plus belles promenades de l'Amérique, appelée le *Passeio publico*, qui est située sur un plateau qui domine la ville, près du fort San-Pedro. Elle est ornée d'un obélisque qui porte une inscription relative à l'arrivée du roi Jean VI en Amérique. Mais ce qui donne surtout à cette promenade un aspect unique dans son genre, c'est la magnifique vue dont elle jouit sur la ville et sur la baie, et surtout un lac pittoresque appelé *Dique,* qui entoure la ville du côté opposé à l'Océan. Elle est la résidence du gouverneur de la province, et le siége de tous les tribunaux supérieurs civils et criminels. Le port, formé par la baie de *Tous-les-Saints*, est un des plus beaux de toute l'Amérique. Les vaisseaux qu'on y lance sont bien construits et d'un bois plus solide que notre chêne. Le climat, naturellement chaud, y est tempéré par des brises de mer régulières, et par la longueur presque toujours égale des récifs. Cette ville, livrée aux Hollandais par la faiblesse d'un commandant militaire, mais récupérée par une espèce de croisade chevaleresque, et surtout par le courage de l'évêque Texeira, devint le terme fatal où s'arrêtèrent les brillants succès des armes bataves, qui, dans la première moitié du dix-septième siècle, avaient subjugué tout le Brésil septentrional depuis Maranhao jusqu'au fleuve de San Francisco.

Caxoeira ou *Cachoeira* est la plus importante ville après Bahia; elle renferme 25,000 habitants. Elle est située dans cette partie de la province appelée *Reconcavo*, dont la population est la plus concentrée. C'est là que l'on trouve un grand nombre de bourgs et de villages qui s'enrichissent du produit de l'agriculture. Au nombre de ceux-ci, *Tapagipe* ou *Nossa-Senhora-da-Penha* est remarquable par la maison de plaisance de l'archevêque et par les chantiers d'où sortent les meilleurs navires du Brésil. Nous citerons encore dans la même province *Porto Seguro* , importante par ses pêcheries, et *Leopoldina* , nouvelle colonie composée d'Allemands et de Français.

Au nord de celle de Bahia s'étend la petite *province de Sergipe*, où l'on élève des bestiaux, où l'on récolte des grains qui forment sa principale richesse.

La ville de *Sergipe*, chef-lieu de la province, et peuplée de 9,000 habitants, portait originairement le nom de *Seriji*. Cette ville est appelée aussi *Cidade de San-Christovao*.

La *province d'Alagoas* est plus petite encore que la précédente. *Alagoas*, son chef-lieu, ville de 18,000 âmes, possède un petit port, confectionne une grande quantité de canots destinés à naviguer sur le Rio-Francisco, et fabrique un tabac excellent.

La *province de Pernambuco* (Fernambouc) produit d'excellents bois de teinture, de la vanille, du cacao, du riz et une quantité considérable de sucre; mais le coton forme l'article le plus important de son commerce, quoiqu'il ait récemment perdu une partie de sa réputation; autrefois il passait pour le meilleur du monde.

Aucune province du Brésil ne possède un plus grand nombre de ports excellents que celle de Fernambouc. Celui de *Recife* est le plus remarquable. Cette ville, appelée communément *Pernambuco*, est la capitale de la province. Elle se compose de trois parties distinctes, nommées *Cidade do Recife, Santo Antonio* et *Boa-Visita*. La première, située sur une péninsule, est la plus commerçante; on y trouve la douane, les chantiers et l'intendance de la marine. La seconde est sur une île formée par les bras du *Capibaribe*; elle est jointe à la précédente par un grand pont; c'est celle qui est la mieux bâtie; elle comprend le grand marché, le palais du gouverneur, le théâtre et l'hôtel de la trésorerie. La troisième est sur le continent; on y arrive en traversant un bras du Capibaribe sur un pont de bois, le plus grand du Brésil. La triple ville de Pernambuco est défendue du côté de la mer par d'assez bonnes fortifications. Son commerce a pris un tel essor depuis vingt ans, que sa population s'élève à environ 60,000 âmes.

Quelques géographes comprennent sous le nom de *Pernambouc* et la ville que nous venons de décrire et celle d'*Olinda*, qui en est cependant à une lieue. Celle-ci, assez mal bâtie, mais dont les rues sont entrecoupées de jardins délicieux, est le siége d'un évêché. La cathédrale est belle, mais le palais épiscopal est en mauvais état. La population d'Olinda est de 6,000 habitants. Cette ville doit son doux nom d'Olinda, qui, en Portugais signifie *ô belle!* plutôt à sa position sur des collines riantes et à ses jardins pittoresques, qu'à la beauté de ses édifices.

Paraïba, chef-lieu d'une province du second ordre, a été nommée par les Hollandais *Frédéricstadt*. Elle a 5 à 6,000 habitants. L'entrée de la baie, qui lui sert de rade, est difficile. La contrée est riche en bois de teinture, et l'on dit qu'il y a des mines d'argent dans un endroit nommé *Tayciba*.

Le *Rio-Grande-do-Norte* donne son nom à une province située au nord de la précédente. Son chef-lieu est *Natal*, petite ville assez bien bâtie à l'embouchure du Potengy où s'ouvre son port, qui ne peut contenir que 6 à 7 navires : elle renferme au plus 3,000 habitants. Son nom lui vient de ce qu'elle fut fondée le jour de Noël en 1599.

La *province de Ceara*, deux fois plus grande que la précédente, est bornée au nord par la mer, et à l'ouest par le Piauhy. On trouve du cristal de roche dans les environs de *Ceara*, nommée proprement *Cidade de Forteleza*; c'est une ville peu importante, bien qu'elle donne son nom à une province. Nous citerons dans celle-ci une ville plus considérable appelée *Aracaty*, et qui est la plus commerçante du pays : on lui accorde environ 9,000 habitants.

Derrière cette province s'étendent les contrées montagneuses de *Piauhi*, contrées visitées par une expédition hollandaise sous les ordres d'Elias Herkmann, dont le rapport n'est connu que par extrait. Il parle de montagnes et même de plaines, entièrement composées d'un talc brillant; il indique aussi des pyramides en quelque sorte arrondies, et construites les unes près des autres.

Dans la province de Piauhi nous citerons *Parnahiba*, qui en est la ville la plus peuplée, bien qu'elle n'ait que 4 à 5,000 âmes, et la capitale appelée *Oeyras*, dont la population est encore inférieure, mais qui est bâtie avec une sorte d'élégance, bien que ses maisons soient en terre et en bois.

Malgré la petite étendue de son territoire, le *Maranham*, ou mieux *Maranhao*, s'est rendu remarquable, dans les derniers temps, par l'importance de ses productions, qui sont les mêmes qu'au Fernambouc, et dont on exporte plusieurs cargaisons tous les ans. L'arbre qui produit l'*annatto* y est très-commun. Le capsicum, le piment, le gingembre et toutes sortes de fruits s'y trouvent en quantité. *San-Luiz de Maranhao*, la capitale, bâtie sur une île, et contenant 25,000 âmes, n'est pas malsaine, malgré sa position voisine de l'équateur : l'ombre des forêts et les brises de mer modèrent la chaleur. Plusieurs rivières, dont les bords sont bien peuplés, débouchent dans la baie, et offrent des facilités au commerce. Cette ville a été fondée par des Français en 1612.

La *province de Gram-Para* est de tout le Brésil la seconde en étendue : elle a plus de quatre fois la superficie de toute la France. Elle comprend la partie inférieure du bassin de l'Amazone, sur la droite; c'est un pays marécageux, couvert de forêts impénétrables, où les habitations éparses de l'homme forment comme des îlots dans un océan. Parmi les postes établis par les Portugais le long du fleuve, plusieurs s'élèvent déjà au rang de ville;

mais on ne connaît bien que la capitale nommée *Gram-Para*, sous l'invocation de *Notre Dame-de-Belem* (*Santa Maria-de-Belem*). Ce double nom, l'un civil, l'autre ecclésiastique, a fait naître une erreur singulière chez le savant voyageur Mawe, qui distingue la ville de *Para* de celle de *Belem*. Cette ville est située dans un terrain bas et malsain, à 25 lieues de l'Atlantique, et vis-à-vis la grande île marécageuse de *Marajo*. L'embouchure de la rivière Tocantin ou Para, qui en forme le port, est embarrassée d'écueils, de bas-fonds et de courants contraires; la côte est dangereuse, et la mer continuellement agitée. La marée s'élève à 3 mèt. 65 dans son port. La ville peut contenir 13,319 habitants, assez pauvres faute de commerce. On n'en exporte qu'un peu de riz et de cacao, avec quelques drogues médicinales, pour Maranhao, où ces denrées sont ensuite embarquées pour l'Europe.

Cette ville, assez bien bâtie, qui renferme quelques beaux édifices, est souvent exposée aux incursions des Indiens Tapuyas; en 1835, ils vinrent attaquer la ville et s'en rendirent maîtres. Le palais des gouverneurs, l'arsenal et les différents postes militaires résistèrent d'abord avec quelque succès, mais les troupes brésiliennes durent céder au nombre, elle évacuèrent la ville. Alors elle devint le théâtre d'un carnage horrible dans lequel les blancs, qui ne purent se réfugier sur les vaisseaux étrangers et nationaux qui se trouvaient dans le port, furent massacrés. Un grand nombre de maisons furent aussi brûlées et pillées. *Cameta*, ville de 3,000 âmes, sur la rivière des Tocantins est assez importante.

Le climat de la province de Para est brûlant; mais, dans l'après-midi, s'élèvent ordinairement des orages accompagnés de pluie, qui rafraîchissent beaucoup l'air, et rendent la chaleur plus supportable.

Para-do-Rio Negro, *Barcellos* et *Macapa*, villes de 2 à 3,000 âmes, sont les plus considérables de la partie septentrionale du Para, que l'on peut regarder comme la solitude la plus sauvage de la province. C'est une plaine immense comprise entre l'Amazone et la chaîne de montagnes appelée *Tumacumaque* : on l'a nommée la *Guyane brésilienne;* elle est entrecoupée de marécages couverts d'épaisses forêts et fréquemment inondée par les nombreux affluents du fleuve. Sa superficie égale à peu près trois fois celle de la France.

Les *Macus* ou *Macousis*, qui habitent les bords du Haut-Maou et une partie des montagnes de Pacaraina, dans la province de Para, ont conservé une tradition qui rappelle Deucalion et Pyrrha. Ils croient que le seul homme qui ait survécu à une inondation générale a repeuplé la terre en transformant les pierres en hommes.

En remontant le Rupunuri entre les montagnes de Macanara, dans les environs du lac Amucu, le voyageur Hortsmann signala, en 1749, des rochers couverts de figures; M. de Humboldt a aussi remarqué près du rocher de Cassimacari, sur les bords du Cassiquiare, des figures informes représentant des corps célestes, des crocodiles, des serpents, etc.; enfin, M. Schomburgk a signalé des sculptures analogues à la cascade de Waraponta, sur les bords de l'Essequibo. Cette cascade, dit-il, n'est pas seulement célèbre par sa hauteur, elle l'est aussi par les figures qui y sont taillées dans la pierre. Les naturels les croient l'ouvrage du *Grand Esprit*. Toute cette zone de rochers sculptés qui traversent une vaste portion de l'Amérique méridionale de l'ouest à l'est appartient à une antique civilisation, remontant peut-être, comme l'a dit M. de Humboldt, à une époque où les races que nous distinguons aujourd'hui étaient inconnues de nom et de filiation. Le respect que partout ils portent à ces sculptures grossières prouve que les Indiens d'aujourd'hui n'ont aucune idée de l'exécution de semblables ouvrages. Il y a plus encore : entre l'Eucaramada et Caycara, sur les rives de l'Orénoque, ces figures hiéroglyphiques sont souvent placées à de grandes hauteurs sur des murs de rochers qui ne seraient aujourd'hui accessibles qu'en construisant des échafaudages extrêmement élevés. Lorsqu'on demande aux indigènes comment ces figures ont pu être sculptées, ils répondent en souriant, comme rapportant un fait qu'un homme blanc seul peut ignorer : « que ce fut jadis, aux jours des grandes eaux, que leurs pères naviguaient en canot à cette hauteur. »

Au delà de l'Uruguay, la *province de Mato-Grosso* embrasse les sources des principaux affluents qui versent leurs eaux d'un côté dans le Parana, de l'autre dans l'Amazone. Nous en avons tracé la description physique en parlant ci-dessus de la constitution générale du Brésil. Les bords des rivières se couvrent spontanément de forêts de cacaoyers, et d'autres arbres communs dans la région basse du Brésil; les hauteurs, composées de sable, n'offrent qu'une herbe dure et grossière. Les rivières roulent des paillettes d'or; le même métal abonde dans plusieurs vallées, redoutées à cause de leur insalubrité extrême. Il y a aussi des terrains d'alluvion renfermant des diamants. La ville de *Cuyaba*, située près du bord oriental de la rivière du même nom, à 96 lieues de son confluent avec le Paraguay, contient avec ses dépendances environ 30,000 âmes. Les viandes, le poisson, les fruits, et toutes sortes de végétaux y abondent. Le territoire adjacent est très-propre à la culture, et renferme de riches mines d'or découvertes en 1718, dont le produit annuel est estimé plus de 20 *arobes*,

chacune de 22 livres pesant. L'établissement de *San-Pedro-del-Rey*, à 20 lieues au sud-ouest de Cuyaba, se compose déjà de 2.000 habitants, dont une partie s'occupe de l'exploitation du sel et de l'or. *Mato-Grosso*, chef-lieu de la province, n'a que 5 à 6,000 âmes. Jadis elle portait le nom de *Villa-Bella*. On y voit un hôtel des monnaies pour la fonte de l'or qu'on exploite sur son territoire.

Dans toutes ces esquisses topographiques, nous n'avons fait attention qu'aux centres de population civilisés, mais il reste encore de nombreuses tribus indigènes sur lesquelles il faut jeter un coup d'œil. Les anciens colons portugais ne parlent qu'avec effroi des naturels du Brésil, qu'ils désignent généralement sous le nom d'anthropophages : cependant les jésuites, à force d'application et de patience, étaient parvenus à en faire des êtres sociables, bons, doux et dociles comme des enfants. Ils ont le teint cuivré, le visage court et rond, le nez large, la chevelure noire et lisse, le corps trapu et bien conformé. C'est ainsi du moins que nous les peint Mawe, à qui l'un de leurs chefs en amena une cinquantaine de demi-civilisés, au nord de Rio-Janeiro, dans le district de Canta-Gallo. Les hommes portaient une veste et des caleçons ; les femmes, revêtues d'une chemise et d'un jupon court, avaient autour de la tête un mouchoir noué à la manière portugaise. Leur chef était un fournisseur d'ipécacuanha. Ils habitent dans les forêts, et paraissent y mener une vie fort misérable, n'ayant pour subsister que des racines, des fruits sauvages et le produit de leur chasse. Ayant entendu beaucoup vanter leur adresse à manier l'arc, Mawe plaça une orange à trente verges de distance : toutes leurs flèches la percèrent. Il leur désigna ensuite, à quarante verges de distance, un bananier d'environ huit pouces de circonférence : aucun tireur ne manqua le but, quoiqu'ils fussent dans une mauvaise position. A la chasse, où il les suivit, ils découvrirent habituellement les oiseaux avant lui ; et, se glissant à travers les halliers et les broussailles avec une agilité surprenante pour se mettre à portée, ils ne manquèrent jamais d'abattre le gibier. Ils avalent les viandes à peu près crues, sans se donner seulement la peine de plumer ou de vider la volaille. Ils aiment avec passion les liqueurs spiritueuses ; il est dangereux de leur en offrir. Du reste, ils ne montrent aucune humeur farouche, mais ils ont une grande aversion pour la culture des champs. Rarement on en voit un d'eux servir en qualité de domestique, ou se livrer à un travail salarié. L'or et les pierres précieuses dont le pays abonde n'ont aucun attrait pour eux, et ils n'en ont jamais fait la recherche. Cette tribu, observée par Mawe, paraît avoir apartenu aux *Boutocoudys*, établis dans les montagnes orien-

tales de Minas-Geraës. Quoique souvent défaits et cruellement punis par les Paulistes, qui, les premiers, pénétrèrent chez eux il y a plus d'un siècle, ils défendent jusqu'à ce jour avec opiniâtreté leur indépendance et leur sol natal. Ne pouvant lutter à force ouverte contre les postes portugais, ils ont recours à la ruse. Enveloppés tantôt de branches et de jeunes arbres qu'ils assujettissent autour de leurs corps, tantôt enduits de boue ou de cendres, et couchés par terre, ils guettent les colons et les nègres pour les tuer de loin au passage. D'autres fois ils forment des piéges dangereux en fixant des pieux pointus dans des trous qu'ils recouvrent de feuilles et de branchages. Lorsqu'ils ont signalé à leur vengeance une maison isolée et reconnu la force de ses habitants, ils l'incendient avec des traits allumés, et massacrent impitoyablement ceux qui cherchent à se sauver. Ils ont surtout une haine implacable contre les nègres, qu'ils regardaient, dans le commencement, comme une espèce de grands singes, et qu'ils mangeaient avec un appétit particulier. Les armes à feu seules leur imposent, et ils se mettent à courir aussitôt qu'ils en entendent la détonation. Les prisonniers ne se laissent jamais fléchir ni par de bons ni par de mauvais traitements; et quand ils perdent enfin l'espoir de s'évader, ils refusent ordinairement toute nourriture, et se laissent mourir de faim. Une proclamation qui fut faite par don Pedro les invita à se réunir dans les villages, et à se faire chrétiens, en leur offrant la protection du gouvernement, avec la jouissance complète des droits et priviléges accordés à ses autres sujets : mais elle ne paraît pas avoir produit de grands résultats.

Les *Pourys*, qui demeurent à côté des Boutocoudys, font encore de fréquentes incursions dans les districts civilisés, et, selon un témoin oculaire, ils dévorent les prisonniers après les avoir fait rôtir.

Les *Tupis*, qui occupaient toute la province de Saint-Paul et de Santos, se trouvent réduits à quelques bandes errantes sur les confins des provinces espagnoles de l'Uruguay. Ces sauvages, très-féroces, parlent un dialecte de la langue guarani, répandue dans toutes les contrées intérieures et méridionales du Brésil. Les *Carigais*, les plus paisibles indigènes, demeurent au sud des Tupis. Les *Tupinaques* s'étendaient depuis le fleuve Guirican jusqu'à la rivière Camama. Les *Topinambous* habitaient la côte depuis le fleuve Camama jusqu'à celui de San-Francisco du Nord; mais ces deux tribus et quelques autres, leurs voisines ou leurs alliées, paraissent éteintes ou confondues parmi les cultivateurs portugais. Quelques voyageurs donnent le nom de Topinambous à des tribus errantes et très-féroces, qui s'étendent le long de la rivivière de Tocantin. Les *Pelivares*, au nord-est du

Brésil, sont hospitaliers et cultivateurs. Les *Mologagos*, sur le fleuve Paraiba du Nord, ressemblent, dit on, aux Allemands par la blancheur de leur peau et par leur haute stature. Les *Tapuyes* demeurent dans l'intérieur du gouvernement de Maranhao, et jusque vers Goyaz. Sur l'Amazone, on trouve les *Pauxis*, les *Urubaquis*, les *Aycuaris*, les *Yomanais*, et une foule d'autres tribus dont il serait fastidieux d'énumérer les noms. Les *Cuyabas* et les *Buyazas* occupent les parties centrales de la chaîne de Mato-Grosso. Les *Boruros*, aux habitudes singulières, habitent sur les bords de l'Araguay.

Les *Parexis*, dans la province de Mato-Grosso, donnent leur nom au plateau central de l'Amérique méridionale. Les *Barbados*, établis sur les rives du Sypotuba, premier affluent occidental du Paraguay, se distinguent des autres naturels du nouveau continent par leur grande barbe. Près d'eux se tiennent les *Pararionès*, et plus bas les *Boriras-Aravivas*, formés d'une réunion de deux peuplades amies des Portugais [1]. Quelques-unes des nombreuses tribus concentrées jadis sur les bords fertiles du Paraguay, ont été dispersées ou anéanties par les Espagnols et les Paulistes portugais; d'autres, à l'approche des usurpateurs étrangers, se sont retirées dans des contrées moins favorisées par la nature. Plusieurs milliers de naturels ont été rassemblés ou transférés par les jésuites dans leurs établissements sur l'Uruguay et le Parana : d'autres, enfin, se sont alliés aux Portugais et aux Espagnols, en sorte qu'on ne trouve guère de ceux-ci sur les frontières dont la figure ne présente des indices d'un mélange de sang indien. Parmi les indigènes primitifs qui se sont maintenus sur le Paraguay, les vaillants *Guaycouros*, ou Indiens-cavaliers, tiennent le premier rang. Ils occupent les deux rives du fleuve, depuis le Taquari et les montagnes d'Albuquerque, pendant l'espace de 100 lieues. Armés de lances extrêmement longues, d'arcs et de flèches, ils ont souvent fait la guerre aux Espagnols et aux Portugais, sans avoir jamais été vaincus. Ils font de longues excursions dans les pays limitrophes, et s'y procurent des chevaux en échange de fortes toiles de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes [2].

Le fameux système sur l'influence des climats se trouve fortement compromis par les faits que l'Amérique méridionale offre à notre attention : un peuple doux et faible habitait parmi les froides montagnes du Pérou; un peuple féroce et intraitable errait sous le soleil brûlant du Brésil. Malgré la grande inégalité des armes, les Brésiliens ne reculèrent jamais. Jamais ils ne se sont laissé vaincre par un ennemi faible et sans courage; il n'était

[1] *Mawe*, p. 196, 301.
[2] Notice sur les Guaycouros dans les *Nouvelles annales des Voyages*, t. III, part, II.

aisé de remporter sur eux des victoires, que parce qu'ils n'avaient aucune connaissance des armes à feu, et parce qu'on savait semer parmi eux la discorde[1].

« La conquête de la province de Saint-Vincent, dans le Brésil, disent les « auteurs portugais, nous la devons au seul fameux Tebireza ; celle de « Baja, au vaillant Tœbira[2]; celle de Fernambouc, au courageux Stagiba, « dont le nom en langue indienne signifie *bras de fer*. La conquête de Para « et de Maranhao est due au fameux Tomagia, et à d'autres qui servaient « dans l'armée des Portugais contre les Hollandais, et aussi à l'invincible « Camarao, qui s'est immortalisé à la reprise de Fernambouc, dans la « guerre contre les Hollandais. »

Les Indiens du Brésil estiment principalement la force du corps et la férocité : au moment même d'être égorgés, et dévorés par leurs ennemis, ils les insultent et leur expriment leur mépris; ils cherchent à prouver par ces bravades qu'on peut bien leur ôter la vie, mais non pas le courage. Le voyageur Léry et ses compagnons, tous nés sous la zone tempérée, n'étaient pas même capables de tendre un arc des Indiens de Tomoy, habitants de la zone torride, dans les environs de *Rio-Janeiro*. Léry convient même qu'il était obligé d'employer toutes ses forces pour tendre un arc destiné à un enfant de dix ans.

La nation des *Ouctacazes*, autrefois l'ennemie implacable des Portugais et de tous les autres peuples de l'Europe et du Brésil, conserve encore à présent son indépendance entière, quoique dans un état d'amitié parfaite avec ses voisins, les habitants du district de *Campos-dos-Ouctacazes* dans la province de Minas-Geraës. La douceur et la générosité ont soumis ces cœurs qui bravaient la mort.

La langue la plus généralement répandue dans le Brésil est celle des Guaranis; parlée dans divers dialectes par les Tupis, les Tapuyes, les Omaguas et les Topinambous, elle est même habituellement désignée sous le nom de langue brésilienne. Les racines de cette langue ne nous ont offert aucune analogie avec les langues de l'Asie : elle paraît présenter deux ou trois rapports isolés avec des idiomes de l'Afrique et de la mer du Sud; mais on peut assurer qu'elle est, dans son ensemble, la langue américaine la plus éloignée d'une affinité radicale avec aucune autre, même avec celles de l'Amérique[3]. Elle forme, moyennant un grand nombre d'*affixes*, des

[1] *J. Stadius*, Hist. Brasil., part. I, c. XIX et XLII. *Léry*, Hist. navig. in Brasil., c. XIII.

[2] *Vasconcellos* : Histoire du Brésil, l. III, p. 101 à 357.

[3] Voici les mots brésiliens qui nous ont présenté des analogies avec les idiomes africains :

prépositions, des modes et des temps très-compliqués et très-différents de ceux de notre syntaxe. Il y a deux conjugaisons *affirmatives*, et deux *négatives;* le verbe neutre a sa conjugaison distincte de celle du verbe actif. Un nombre étonnant d'adverbes, ou plutôt de *syllables intercalatives,* sert encore à modifier et à allonger les verbes [1]. L'onomatopée ou la formation des mots est très-bizarre; par exemple, *Tupa,* Dieu, est un composé de deux mots qui signifient littéralement *qu'est-ce?* Le mot *couna,* femme, nous avait fait illusion par son rapport de son et de sens avec le *kona* des Skandinaves; mais cette similitude disparaît dès qu'on sait que *couna* est un composé peu galant de deux mots qui signifient *langue courante.*

Quelle que soit l'extension de cette langue-mère, elle n'embrasse pourtant pas la totalité du Brésil. Le savant Hervas assure, d'après les manuscrits des jésuites portugais, que, dans le nord et le centre du Brésil, il existe *cinquante et une tribus* qui parlent des idiomes entièrement différents du guarani et du tupi; quelques-uns lui paraissent avoir de l'affinité avec des dialectes caraïbes [2].

Nous aurions voulu terminer cette description rapide et imparfaite d'un pays encore mal connu, par quelques notions certaines sur les forces politiques du nouvel empire dont il est le siége; mais les matériaux complets et authentiques manquent encore, et ceux que nous pouvons donner seront suffisamment détaillés dans les tableaux [3].

Tout nous porte à admettre que le Brésil renferme 5,340,000 habitants, sur lesquels il y a plus d'un million de Portugais.

Ara, jour. — *Araiani,* ciel, en sousou. *Bou,* terre. — *Boke,* idem, en sousou. *Aba,* homme. — *Auvo,* idem, en mokho. *Ii,* eau. — *Ji,* idem, en mandingo; *Je,* idem, en sousou. *Acang,* tête. — *Oukoung,* idem, en sokko; *Koung,* en mandingo.

Les analogies avec les langues océaniques sont plus faibles encore. Le Brésilien dit *tuba,* père; *tayra,* fils; *tagira,* fille; *tiquyira,* frère ami, mots qui ressemblent de loin à *taina,* enfant mâle; *taoguède,* fils aîné; *touaghané,* frère aîné; aux îles des Amis.

Voici les nombres en brésilien : *oyepe,* un; *mocoï,* deux; *mosampir,* trois; *monhérudic,* quatre; *opacambo,* dix.

[1] *Arte da grammatica da lingua do Brasil, composta pelo P. Figueroa,* 4e édition, Lisbonne, 1795.

[2] *Hervas :* Catalogo delle lingue, p. 26 et suiv. — 29.

[3] Lorsque l'ouvrage de M. *F. de Castelnau* sera entièrement publié, on connaîtra beaucoup mieux la géographie du Brésil. Déjà dans la partie historique de son voyage, éditée en 6 volumes, en 1851, on prévoit tout ce que la science qui nous occupe devra à ce savant voyageur ainsi qu'à ses compagnons, MM. *Deville Weddell* et l'infortuné *d'Osery,* assassiné en décembre 1846, sur les confins du Pérou et du Brésil, au moment où il descendait l'Amazone pour rejoindre M. de Castelnau. Nous avons plus d'une fois consulté, avec fruit, cet important ouvrage dont la partie géographique ne paraîtra qu'en 1856-57. V. A. M-B.

Le gouvernement brésilien est une monarchie constitutionnelle; le chef de l'État prend le titre d'empereur; il sanctionne ou rejette les lois, proroge ou dissout les Chambres et commande l'armée. Il y a au Brésil deux Chambres, celle du sénat, dont les membres sont nommés à vie, et celle des députés, nommés pour deux ans par les provinces. La Chambre élective a l'initiative sur les impôts, sur le recrutement, sur le choix de la dynastie en cas d'extinction de la famille régnante, et sur la mise en accusation des ministres. Chaque province a une Assemblée législative, où se discutent les affaires d'intérêt local; mais l'Assemblée générale peut annuler les lois provinciales.

Tous les Brésiliens, à l'exception des mendiants, des domestiques et des esclaves, jouissent du même droit civil et politique. La Constitution consacre la liberté individuelle et religieuse, le libre exercice de l'industrie, et la liberté presque illimitée de la presse.

L'armée de terre ne dépasse pas 24,000 hommes; quant à la marine, elle comptait, vers la fin de 1850, 120 bâtiments à vapeur et à voiles de toutes dimensions, avec 418 bouches à feu et un personnel de 4,000 hommes.

Le budget général s'est élevé pour l'année 1850-1851 à 85 millions de francs, dont les deux tiers proviennent des droits de douane, l'autre tiers sur les droits perçus sur les monnaies, les diamants, les patentes, etc. Comme chaque Assemblée provinciale a le pouvoir de voter des impôts pour subvenir à ses dépenses locales, le budget général avec les budgets particuliers des provinces peut monter à 105 millions de francs pour tout l'Empire.

La dette extérieure s'élève à peu près à 155 millions de francs, la dette intérieure à 140, et la somme de papier-monnaie en circulation dans tout l'Empire, à 136 millions de francs.

Pour l'organisation judiciaire, chaque paroisse a un juge de paix, chaque commune possède des juges, et chaque district un tribunal de première instance et un tribunal criminel. On peut appeler de leur jugement à quatre cours supérieures siégeant à Rio, Bahia, Pernambuco et Maranhao; enfin, en dernier ressort, on peut recourir à une cour suprême siégeant à Rio.

Il existe au Brésil de nombreux établissements de bienfaisance; les plus importants sont les *Maisons de Miséricorde*, et les associations fraternelles des confréries de Saint-Antoine, de Saint-François-de Paule, des Carmes, de la Conception, de la Bonne-Mort et du Bon-Jésus. Les carmes, les bénédictins et les franciscains possèdent de nombreux couvents. Rio pos-

sède un archevêque métropolitain, et chacune des provinces un évêque ou un prélat.

L'instruction publique est surtout répandue dans les provinces maritimes, et l'on comptait, en 1850, 42,215 élèves dans les écoles de l'Empire. Enfin la presse brésilienne jouit, avons nous dit, d'une liberté presque illimitée, car elle n'est sujette ni au cautionnement ni à aucun droit de timbre; ses principaux organes sont le *Jornal do Comarca*, journal officiel, le *Correio-Mercantil* et le *Diario de Pernambuco*. Les progrès du Brésil dans la voie civilisatrice sont lents, mais du moins ils sont constants, et depuis quelques années ils ont pu être rapides, grâce à la paix profonde qui règne dans cet immense Empire.

TABLEAUX statistiques du Brésil.

Statistique générale.

SUPERFICIE en lieues.	POPULAT. absolue [1].	POPULAT. par lieue c.	DETTE PUBLIQUE.	REVENUS.	DÉPENSES.	ARMÉE.	MARINE.
401,600	5,340,000	13	300,000,000 f. en 1851.	150.000,000 f. en 1852.	145,000.000 f. en 1852.	24,000 h.	8 bat. à vap^{r}. 2 frégates. 5 corvettes. 12 bricks. 20 bât. infér.

[1] Dans cette population nous ne comprenons pas les Indiens qui vivent à l'état sauvage. Il est probable, qu'en en tenant compte, le chiffre de la population du Brésil atteint 7 à 8 millions d'âmes.

Statistique des Provinces.

PROVINCES ET COMARCAS [1].	POPULATION des PROVINCES.	VILLES.
RIO-DE-JANEIRO.	591,000	RIO-DE-JANEIRO †, Boa-Vista, Santa-Cruz, Marica, Macacu, San-Salvador-dos-Campos.
SAN-PAULO	610,000	
Comarca de San-Paulo.		San-Paulo †, Villa-da-Princeza.
Comarca d'Ytu.		Ytu ou Hitu, Porto-Feliz, Sorocaba.
Comarca de Paranagua et Corytyba		Corytyba, Paranagua.
SANTA-CATARINA.	50,000	Cidade de Nossa-Senhora do Desterro, San-Francisco, Laguna, Santa-Anna.
SAN-PEDRO OU RIO-GRANDE-DO SUL. . . .	170.000	Portalegre ou Porto-Alegre, Rio-Grande ou San-Pedro, Estreito.
MATO-GROSSO.	82,000	Mato-Grosso †. ci-devant Villa-Bella. Cuyaba, Diamantino, San-Pedro-del-Rey, Nova-Coimbra.
GOYAZ.	150,000	
Comarca de Goyaz.		Goyaz, ci devant Villa-Boa, Meia-Ponte Pilar Ouro-fino, Santa-Cruz, Bomfin.
Comarca de San-Joao das duas Barros.		Natividade, Aguaquente, Porto-Real.

[1] Cette dernière division civile paraît abandonnée aujourd'hui, et remplacée par des *julgados*, ou arrondissements judiciaires, subdivisés en *freguezias*, ou paroisses.

PROVINCES ET COMARCAS.	POPULATION des PROVINCES.	VILLES.
MINAS-GERAES.	930,000	
Comarca de Ouro-Preto (or noir).		Cidade de Ouro-Preto ou Villa-Rica, Marianna †
Comarca du Rio das Mortes.		San-Joao del Rey. San-José.
Comarca du Rio das Velhas.		Sabara ou Villa-Real do Sabara, Cahite ou Villa-Nova da Raynha.
Comarca de Paracatu.		Parapatu ou Paracatu do-Principe, San-Romao.
Comarca du Rio-San-Francisco.		Rio-San-Francisco das Chagas, ou Rio-Grande.
Comarca du Seno Frio.		Villa do Principe.
ESPIRITO-SANTO.	74.000	Victoria, Ville-Velha do Espirito-Santo.
BAHIA.	560,000	
Comarca de Bahia.		San-Salvador ou Bahia ††, Caxoeira, Itapicuru.
Comarca de Jacobina.		Jacobina, Villa-de-Contas.
Comarca de Ilheos.		San Jorge ou Ilheos, Olivença.
Comarca de Porto-Seguro.		Porto Seguro, Belmonte.
SERGIPE.	267,000	Cidade de San-Christovao ou Sergipe.
ALAGOAS.	257,000	Alagoas ou Cidade das Alagoas, Penedo.
PERNAMBUCO.	602,000	
Comarca do Recife.		Cidade do Recife ou Pernambuco.
Comarca de Olinda.		Olinda †. Goyanna. Pasmado.
Comarca de Sertao (du Désert).		Symbres, ci-devant Orazaba.
PARAHYBA.	246,000	Parahyba, Pombal.
RIO-GRANDE.	69,000	Natal, Portalègre.
CEARA.	273,000	
Comarca do Ceara.		Cidade da Fortalezza ou Ceara, Aracaty.
Comarca de Crato.		Crato, Icco ou Yco.
PIAUHY.	46,000	Oeyras, Parnahyba ou Pranahyba.
MARANHAO.	183,000	Cidade de San-Luiz ou Maranhao †, Hycatu.
PARA OU GRAND-PARA.	190,000	
Comarca do Para.		Belem ou Para †. Macapa.
Comarca de Marajo.		Villa-de-Montorte ou Villa-Joannes, Chaves
Comarca do Rio-Negro.		Barra do Rio-Negro. Barcellos.
Comarca do Solimoës.		Olivença. Matura, Ega. Alvellos ou Coary.

LIVRE CENT VINGT-DEUXIÈME.

Suite de la Description de l'Amérique. — Description des Guyanes française, hollandaise et anglaise.

Le nom de *Guyane* ou *Guayane*, qui paraît appartenir en propre à une petite rivière tributaire de l'Orénoque, a été donné, par extension, à cette espèce d'île environnée, au sud, à l'ouest et au nord, des eaux de l'Amazone,

du Rio-Negro, du Cassiquiare et de l'Orénoque, et baignée au nord et au nord-est par l'océan Atlantique.

Christophe-Colomb découvrit la Guyane en 1498; Améric Vespuce y aborda l'année suivante; Vincent Pinçon explora ses côtes en 1500; quelques auteurs prétendent que Vasco-Nuñez les reconnut en 1504; le navigateur Philippe de Hutten, qui y aborda vers 1545, prétendit y avoir vu une ville dont les toits brillaient avec tout l'éclat de l'or; en 1595 l'anglais Walter Raleigh remonta l'Orénoque jusqu'à 200 lieues de son embouchure; enfin, un aventurier français, nommé Laravardière, s'y établit en 1604. Ces différentes expéditions avaient principalement pour but de découvrir dans cette contrée un pays tellement abondant en or, qu'on l'avait surnommé *El-Dorado*. On ne sait qui avait répandu le bruit de l'existence de ce pays fabuleux; mais lorsque Laravardière s'y établit, il fut facile de reconnaître qu'aucune partie de l'Amérique n'est plus pauvre en or que la Guyane, et que ses montagnes même sont, en général, très-peu métallifères.

Après plusieurs tentatives infructueuses, la première colonie française fut établie à la Guyane en 1635; vers la même époque quelques colons anglais avaient formé à l'embouchure du Surinam un établissement dont les Français s'emparèrent et qui passa ensuite au pouvoir des Hollandais, auxquels les Anglais l'enlevèrent; ceux-ci, pendant la guerre de la révolution, se rendirent maîtres de tous les établissements hollandais, qu'ils restituèrent à la paix d'Amiens; mais en 1808 ils reprirent la partie qui leur appartenait primitivement, et dont la possession leur a été assurée par le traité de 1814. Depuis cette époque les gouvernements français, anglais ou hollandais ont porté tous leurs soins vers la prospérité des colonies qu'ils possèdent dans cette contrée.

L'intérieur de la Guyane est encore imparfaitement connu. Cependant nous savons que les monts Mairari s'élèvent à plus de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer; que les monts Roraima, qui sont de 1332 mètres plus élevés, s'étendent depuis 5 deg. 10 min. de latitude septentrionale jusqu'à 60 deg. 48 min. de longitude orientale; ils sont habités par les Indiens *Arecunas*; on y voit un des précipices les plus effrayants que l'on puisse citer; il est taillé à pic sur une hauteur de 486 mètres : l'Essequibo, l'Orénoque et le fleuve des Amazones prennent leurs sources dans ces montagnes. Sur les bords du Maruoua on remarque des figures hiéroglyphiques gravées dans le granit. La rivière de Parmia forme un grand nombre de rapides. Près de Purumani, la grande cataracte de la Panina a 23 mètres de hauteur. Sur les bords du Mereouari, qui a sa source

dans les monts Sarisharinima, habitent les *Guinaas*, qui parlent un langage différent de celui des autres indigènes.

Les côtes sont partout peu élevées, et même dans la plus grande partie, si basses, que la haute mer les couvre pendant l'espace de plusieurs lieues. Les caps ou promontoires ne se font apercevoir qu'à une petite distance : cependant les vaisseaux s'en approchent sans danger, parce que des sondes régulières indiquent d'une manière presque uniforme la proximité de la côte. Les eaux de la mer, jusqu'à une distance de dix à douze lieues, sont troubles à cause de la quantité de limon et de vase que les rivières y portent.

Parmi les *terres basses*, celles où les eaux de la mer restent stagnantes se couvrent de palétuviers; les autres, inondées seulement par les eaux douces, portent des joncs, et servent d'asile aux caïmans, aux poissons, et à toutes sortes de gibier aquatique. Ces dernières s'appellent savanes noyées; les savanes sèches produisent d'excellentes herbes de pâturages. Composé de sable, de limon et de coquillages, ce terrain paraît en partie être le produit de la mer, qui, dans chaque inondation, y laisse un dépot, et qui, en formant des dunes en plusieurs endroits, élève d'elle-même lentement la barrière qui un jour doit arrêter sa fureur. La mer rejette tantôt de la vase et tantôt du sable; les palétuviers rouges croissent aussitôt dans la vase, et lorsque les dunes de sable postérieurement formées interceptent l'eau de la mer dont ils ont besoin, on les voit successivement mourir.

Quelques tertres isolés qui s'élèvent au milieu des terres basses, paraissent avoir été anciennement des îles; les alluvions successives les ont développés et réunis au continent. Mais à quatre et surtout à dix lieues de la mer, on rencontre des montagnes, presque toutes granitiques, quartzeuses ou schisteuses. Les roches calcaires sont inconnues dans la Guyane. Les petites montagnes qui bordent la côte, ordinairement à la distance d'une ou deux lieues ont généralement leur direction parallèle à celle de la côte.

Les principales rivières, telles que l'*Oyapok*, le *Maroni*, le *Surinam* et l'*Essequibo*, ont l'embouchure très-large et peu profonde, comme c'est l'ordinaire dans un terrain bas et meuble. Leurs cataractes offrent rarement un aspect majestueux. L'Oyapok en compte 8 dans l'espace de 20 lieues : le Maroni les a moins nombreuses, mais plus grandes; l'Essequibo n'en a pas moins de 39 dans un assez petit espace. Les mêmes traits peuvent s'appliquer aux autres rivières, qui sont le *Démérary*, la *Berbice*, le large *Corentin*, le *Sinnamary*, si tristement célèbre, l'*Aprouague* et l'*Arouari*, pendant quelques années limite des Français et des Portugais.

La saison sèche, qu'on appelle le grand été, dure, à Cayenne, depuis la

fin de juillet jusqu'en novembre. La saison pluvieuse règne surtout dans les mois qui correspondent à l'hiver d'Europe ; cependant les pluies sont plus fortes en janvier et février. Dans la règle, le mois de mars et le commencement de celui de mai présentent un temps sec et agréable; on appelle cette époque le petit été. En avril et mai, les pluies reviennent aussi fortes que jamais. Le climat tant décrié de la Guyane est moins chaud que celui des Indes orientales, de la Sénégambie et des Antilles. Le thermomètre centigrade, à Cayenne, s'élève à 35 degrés dans la saison sèche, et à 30 dans la saison pluvieuse. D'autres observateurs indiquent pour Surinam des termes qui paraissent encore plus bas, savoir : 31 pour le maximum moyen de chaleur, et 25 degrés pour la chaleur moyenne de l'année. Ce qui surtout diminue la chaleur à la Guyanne, c'est l'action des vents dominants, qui viennent du nord pendant la saison pluvieuse, et de l'est, quelquefois du sud-est, pendant la saison sèche. Ces vents passant tous sur de vastes étendues de mer, apportent une température plus fraîche, de sorte que dans l'intérieur, le froid des matinées oblige l'Européen à se chauffer. Il y a des différences sensibles entre le climat de diverses parties de la Guyane. Sur l'Oyapok les pluies sont plus fréquentes qu'à Cayenne. L'époque des saisons n'est pas partout la même. A Surinam, les pluies et les sécheresses commencent un ou deux mois plus tard qu'à Cayenne ; mais le voyageur Stedmann ajoute que ces époques ne sont pas entièrement fixes.

Considéré sous le rapport de la salubrité, le climat a été trop calomnié. Il a les doubles inconvénients attachés à tout pays en friche, couvert de bois ou de marais, et à toute contrée chaude et humide. Les maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés sont des fièvres continues. Ce sont les abatis nouvellement faits qui exposent le plus la santé des nouveaux colons; le soleil développe les miasmes qu'exhale un terrain formé de débris des végétaux accumulés depuis des siècles; mais ce danger n'existe que dans les premières années. Les fièvres tierce et double-tierce, qui règnent habituellement dans le pays, sont incommodes, mais peu dangereuses. Les épidémies sont très-rares, et la petite-vérole y a été extirpée.

Les inondations de la Guyane présentent au voyageur un tableau curieux dont nous allons essayer de retracer l'image. Grossies par des pluies continuelles, toutes les rivières se débordent ; toutes les forêts avec leurs immenses troncs, leurs labyrinthes d'arbustes, leurs guirlandes de lianes, flottent dans l'eau. La mer joint ses flots amers aux eaux courantes; elle y apporte un limon jaunâtre ; les poissons de mer, les oiseaux aquatiques et les caïmans se répandent partout ; les quadrupèdes sont obligés de se réfu-

gier sur le haut des arbres; et à côté des singes qui, en gambadant, se suspendent aux arbres, on voit courir les énormes lézards, les *agoutis*, les *pecaris*, qui ont quitté leurs tanières inondées; à côté d'eux, les oiseaux palmipèdes, qui, par leur conformation, semblent condamnés à rester sur terre ou dans l'eau, s'élancent ici sur les arbres pour éviter les caïmans et les serpents, qui partout se jouent dans l'eau ou se vautrent dans la fange. Les poissons abandonnent leur nourriture ordinaire offerte par l'humide élément, et mangent les fruits et les baies des arbustes parmi lesquels ils nagent. Le crabe s'attache aux arbres, l'huître croît dans les forêts. L'Indien qui, dans son bateau, parcourt ce nouveau chaos, ce mélange de terre et de mer, ne trouve pas un coin de terre pour se reposer; il suspend son hamac aux branches les plus élevées de deux arbres, et dort tranquillement dans ce lit aérien, que les vents balancent au-dessus des flots.

Toute l'année a ses récoltes de fruits; cependant les arbres mêmes qui sont toujours chargés de fruits, n'en portent en abondance qu'en certains temps fixes, qui semblent être les époques de leur récolte: tels sont les orangers, les limoniers, les poiriers-avocats, dont le fruit est surnommé *moelle végétale* (*laurus persea*), les sapotilliers, les corossols et plusieurs autres qui ne viennent que dans les endroits cultivés. Ceux qui croissent naturellement dans les forêts ne produisent qu'une fois par an, et la plupart dans les mois qui correspondent au printemps d'Europe. Tels sont les fruits de palmiers, ceux du *mari-tembour*, du *prunier-mombain*, et autres. Parmi les arbres fruitiers transportés de l'Europe, il n'y en a que trois qui aient réussi généralement, savoir: la *vigne*, dont cependant les raisins pourrissent dans le temps des pluies, et sont dévorés en été par les insectes; le *grenadier*, et surtout le *figuier*. Les arbres fruitiers des Indes orientales, tels que les manguiers et les jambosiers, viennent infiniment mieux.

Avant l'arrivée des Européens, la Guyane possédait trois espèces de cafiers, le *coffea guaynensis*, le *paniculata* et l'*occidentalis;* mais on y a introduit le cafier arabique. Les girofliers, les cannelliers, les muscadiers y ont été transportés avec beaucoup de succès. Il y a plusieurs espèces de poivriers. Le cacaoyer vient spontanément à l'est de l'Oyapok. L'indigo et la vanille y sont indigènes. Parmi les plantes alimentaires du pays, le manioc amer et le ca-manioc [1] tiennent le premier rang; les ignames, les patates, les tayoves, deux espèces de mil offrent encore une nourriture abondante.

[1] *Bajou*, v. I, Mémoire XV; mais *Aublet*, t. II, Mémoire III, distingue cinq sous-espèces de manioc propre ou vénéneux.

La Guyane a donné à la médecine le précieux quassia ou bois de Surinam. Beaucoup d'autres végétaux produisent des sucs amers et astringents d'une grande utilité médicale, tels que le *dolichos pruriens*, la violette ytombou, espèce d'ipécacuanha, la noix d'huile de castor, le *costus* arabique, la potalée amère. Il faut en chercher les noms dans les mémoires de MM. Bajon et Aublet. Parmi les gommes et résines, on doit remarquer la *gomme copahu* ou *capivi*. Le laborieux médecin M. Leblond a cherché en vain le quinquina, même sur les montagnes de l'intérieur. Ce végétal n'a pu franchir les plaines basses qui environnent et isolent le plateau de la G yane.

Mais à côté de ces arbustes salutaires, les forêts de la Guyane cachent les poisons les plus terribles. La *duncane* est un petit arbrisseau qui donne à l'instant la mort aux bestiaux qui en mangent ; on assure que l'instinct des animaux ne leur apprend pas à connaître cette plante redoutable. Les ravages du poison végétal nommé *wourara* sont tels, selon Stedmann, qu'un enfant mourut sur-le-champ pour avoir sucé la mamelle de sa mère un instant après qu'elle eut été frappée d'une flèche qui en avait été enduite.

Parmi les arbres forestiers de la Guyane, les uns, mous et spongieux, comme les bananiers, les palétuviers, ne servent qu'à allumer le feu ; les autres, extrêmement durs, incorruptibles et susceptibles du plus beau poli, ont l'inconvénient de résister à la scie et aux autres outils ; tels sont le ouatapa, le balata, l'angelin. Quelques autres espèces, en se rapprochant de ceux-ci, donnent plus de prise aux outils : on distingue le férole, qui s'appelle aussi bois satiné ; le *licaria*, qui, dans sa jeunesse, porte le nom vulgaire de bois de rose, et dans sa vieillesse est faussement désigné par les colons comme un arbre différent, sous le nom de sassafras ; deux espèces d'*icica*, qu'on décore du titre de cèdre noir et blanc, le bagassier, le courimari et l'acajou. L'aspect des forêts de la Guyane est imposant et varié. Les majestueux *panax morototoni*, le *bignonia copaia*, le norante, élèvent leurs têtes jusqu'à 25 et 30 mètres. Le faramier, l'ourate, le mayèpe répandent au loin une odeur balsamique. Les lianes et les arbrisseaux grimpants, en décorant ces forêts, les rendent souvent impénétrables ; là c'est le mouroucou ou le malani, dont les branches sarmenteuses s'élancent autour des troncs et des rameaux ; ici c'est l'ouroupari et le rouhamon, qui, l'un par ses épines en forme de crochets, l'autre par ses vrilles, s'élèvent jusqu'aux cimes des arbres les plus hauts. On voit des grappes de fleurs de diverses espèces pendre de tous les côtés sur l'arbre, dont le feuillage véritable disparaît presque sous des ornements étrangers.

Nous pourrions encore remarquer une foule d'arbres utiles ou curieux, tels que la simira, qui donne une belle teinture rouge; le cotonnier sauvage, qui a souvent 4 mètres de circonférence, et dont on construit des canots très-grands; le patavoua, qui forme un grand parasol, dont un seul sert de toit à une cabane pour vingt-cinq personnes; le vouay, dont les grandes feuilles sont employées à couvrir les maisons, et résistent pendant plusieurs années aux injures de l'air.

Les mammifères de la Guyane sont des mêmes espèces que ceux du Brésil et du Paraguay. Les jaguars passent pour être petits, mais ils n'ont pas encore été très soigneusement observés. M. Bajon dit cependant que le jaguar peut terrasser un bœuf, mais qu'il est timide et lâche devant l'homme[1]; Stedmann lui donne 2 mètres de long du museau à la naissance de la queue. Le couguar l'approche en grandeur. Le couguar noir (*felis discolor*) est ici de la grosseur d'un grand chat; mais sa peau est aussi belle que celle du jaguar, et sa férocité, sa soif de sang n'est pas moindre. Selon Stedmann, le jaguarète serait encore une quatrième espèce de chat, qui a la peau tachetée de noir et de blanc, ce qui est contraire à l'opinion aujourd'hui reçue, et d'après laquelle les naturalistes regardent le jaguar et le jaguarète comme synonymes, mais formant deux variétés différentes. Les autres espèces du genre *felis* sont le *felis unicolor*, et le *margay* ou *felis tigrina*. Après le tapir, les fourmiliers comptent parmi les grands quadrupèdes. Les espèces les mieux connues sont le fourmilier didactyle, le *tamandua* et le *tamanoir;* celui-ci a quelquefois 2 mètres 60 centimètres de la tête à la queue; il se défend avec ses griffes même contre le jaguar; s'il réussit à serrer cet ennemi entre ses pattes, il ne le lâche qu'après l'avoir tué. Le *chien crabier* vit sur les bords de la mer; il se sert de ses pattes, presque comme un homme de ses mains, pour tirer les crabes de leurs trous. Parmi les familles des singes, extrêmement nombreuses, on distingue l'atile coïata, qui se suspend aux branches par sa longue queue tournée en spirale; le timide atile belzébuth, le joli petit *saki-winski*, appelé tamarin par quelques Français; le doux et aimable *kisikisi*, le farouche alouate (*mycetes seniculus*), le *sapajou-sajou* (*cebus apella*), et cinq ou six autres espèces de ce genre; le *sagoin saimiri*, l'*ouistiti vulgaire*, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Parmi trois espèces de biches, le cariacou se rapproche, pour la grandeur et pour la forme, du chevreuil

[1] *Bajon :* Mémoire sur Cayenne. Voyez aussi le voyage de Schomburgck et le t. V de la Relation du voyage de M. *F. de Castelnau* dans l'Amérique du Sud; chap. LIX et suivants.

d'Europe. L'agouti est le gibier le plus commun et le meilleur; cependant la chair du paca est encore préférée. Le cabiai habite les bords des rivières et des lacs; ses soies et ses défenses lui donnent l'air d'un cochon. Le pécari, appelé aussi tassajou ou cochon des bois, animal très-différent de nos cochons, s'attroupe en grand nombre. Il passe, sans se déranger, à travers les jardins et les cours, même à travers les rangs d'une armée.

Les écureuils, mentionnés par Bancroft, ne paraissent pas différer sensiblement des espèces connues en Europe. Le coati, qui a quelquefois 65 centimètres de long, emporte sans façon les oies et les coqs d'Inde; le grison (*gulo vittatus*), nommé *crabbodago* à Surinam, est d'un caractère si féroce, que, sans être pressé par la faim, il immole tout animal vivant qu'il rencontre et dont il peut se rendre maître.

La Guyane possède plusieurs espèces de tatous et de didelphes ou sarigues. Stedmann nie à tort l'existence du fameux *didelphis æneas* ou *virginiana*, qui, en cas de danger, porte, disait-on, ses petits sur le dos. Parmi les chauves-souris, le vampire de la Guyane est redouté; il y en a qui ont 65 à 95 centimètres d'envergure; le *vespertilio lepturus*, décrit et figuré par *Schreber*, ne s'est encore trouvé que dans les environs de Surinam.

Le serpent *boa* est appelé à Surinam aboma; il devient quelquefois long de 13 mètres et d'une circonférence de 1 mètre 30 centimètres; il engloutit des sangliers, des cerfs, des tigres entiers. Quelques coups de fusil bien dirigés donnent la mort à ce nouveau Python; les nègres lui enlacent une corde autour du cou, le suspendent à un fort arbre, et l'entourant de leurs bras grimpent après le reptile comme à un mât, atteignent son cou, lui ouvrent la gorge avec un couteau, et se laissant couler à terre le pourfendent dans toute sa longueur; puis l'écorchent tout palpitant pour avoir sa graisse qui est excellente. Les deux serpents venimeux les plus connus sont celui *à sonnettes* et celui nommé *gruge :* ce dernier, habitant des forêts de l'intérieur, est le plus méchant; son venin n'est pas aussi actif, mais la courbure et la disposition particulière de ses incisives rendent ses morsures terribles.

La Guyane abonde en crapauds, en lézards et en caïmans. Les gastronomes y recherchent l'*iguana delicatissima*, espèce de lézard qui vit sur les arbres, et dont la chair est un mets friand. Les alligators infestent les fleuves et les grandes rivières.

La Guyane nourrit la plupart des oiseaux indigènes et particuliers au Nouveau Continent. Trois oiseaux de la Guyane ressemblent extérieure-

ment au faisan ; l'un d'eux, le *parraqua*, a le cri extrêmement fort. Le toucan, l'agami, le tangora, le colibri et une petite perruche appelée calli, et qui n'est pas plus grosse qu'un moineau, animent les forêts et y étalent leurs couleurs variées. Le *prionus giganteus*, que l'on rencontre sur les bords de la Mana, et qui est le plus grand insecte connu, et le *fulgore porte lanterne*, remarquable par sa propriété phosphorescente, sont les principaux insectes de la Guyane. Parmi les poissons d'eau douce, le *pacou* et l'*aymara* offrent au voyageur une nourriture délicieuse. Le *warapper* est pris parmi les arbres où il vient s'engraisser pendant l'inondation, et où il reste embarrassé dans les branches lors de la baisse des eaux. Le lamantin habite les rivières et les lacs ; le poisson volant est poursuivi dans les eaux par le requin, et dans les airs par le cormoran ; enfin le *sucet rémore* (*echineis remora*) s'attache fortement par la tête aux corps solides.

Mais il est temps d'en venir à la description particulière des colonies européennes.

Les colonies ci-devant hollandaises d'*Essequibo* ou *Essequebo*, de *Démérari* et de *Berbice*, forment aujourd'hui la *Guyane anglaise*. Les limites du côté de la république de Venezuela (département d'Orinoco), ne sont pas bien fixées. On évalue néanmoins sa superficie à 3,120 lieues géographiques carrées, et sa population à 117 ou 118,000 habitants, dans lesquels sont compris les nègres indépendants, les tribus sauvages indigènes, et quelques centaines d'Indiens *engagés* venus des colonies des Indes orientales pour suppléer au manque de bras qui a résulté de l'émancipation des noirs. Le bourg et le port d'*Essequebo* sont dans une excellente situation sur le confluent des deux grands cours d'eau de Courna et d'Essequebo. Les habitants demeurent la plupart dans leurs plantations le long du fleuve. Les bois étant abattus, l'air de mer y circule librement, et le climat est plus tempéré qu'à Surinam. On avait cru trouver des mines sur le haut du fleuve Essequebo, dont le cours est d'environ 200 lieues ; les cartes y marquent même une *mine de cristal ;* mais les essais que les Hollandais ont faits pour découvrir ces trésors n'ont pas eu de succès.

Le *gouvernement d'Essequebo-Démérari* est la plus florissante de ces colonies. *Stabrock*, que les Anglais appellent *George-Town*, en est la capitale et compte près de 25,000 habitants, qui joignent aujourd'hui le luxe anglais aux manières hollandaises. Les grandes richesses des colons ont fait naître ici des prix excessifs et incroyables pour toutes les denrées étrangères ; une livre de thé coûtait naguère une guinée. *Fort insel*, dans la colonie d'Essequebo, est un poste peu important.

On ne trouve ni à Essequebo ni à Démérari ces bancs de coquillages si fréquents sur toute la côte de la Guyane; ces dépôts de la mer ne commencent qu'à Berbice. Le terrain d'Essequebo et de Démérary est une vase tantôt bleuâtre et tantôt grise, qui souvent n'a que la consistance de la boue.

Dans la colonie, ou le gouvernement de *Berbice,* l'endroit principal est la *Nouvelle-Amsterdam,* sur la rivière Berbice, qui n'a point de chutes d'eau comme les autres rivières de la Guyane. Les terres basses s'étendent ici, sans interruption, à deux, trois et quatre lieues de la côte. On y trouve plus de plantations de cacao et de café que de sucre.

La petite cité de Nouvelle-Amsterdam est bâtie dans le goût hollandais; chacune de ses maisons, couverte de feuilles de bananiers, s'élève au milieu d'un jardin qu'entoure un fossé qui se remplit et se vide à chaque marée, et forme en quelque sorte une île particulière. Ainsi l'Océan se chargeant chaque jour d'enlever les immondices de cette ville, contribue à sa salubrité. Le fort de *Nassau* défend l'entrée de la colonie du côté de la mer.

Huit peuplades sauvages, dont quelques-unes passent pour être anthropophages, existent dans la Guyane anglaise; ce sont les Araouaaks, les Accaouais, les Caraïbiscs, les Ouaraous, les Macasi's, les Paramani's, les Attaraya's et les Attamacka's. M. Hillhouse, employé supérieur de la colonie, en visita quelques-unes en 1830 et 1831.

« Les *Araouaaks*, dit-il, croient à un Être suprême, auteur de toutes « choses, et dont le frère gouverne l'univers; ils croient aussi à un être « malfaisant qu'ils cherchent à se concilier par les conjurations de leurs « *peaye-men,* ou sorciers. Ces jongleurs se servent d'une calebasse dans « laquelle ils mettent des cailloux, et qu'ils agitent pour chasser ces enne- « mis du lit des malades. D'après la tradition de ces Indiens sur la création, « le Grand-Esprit s'étant posé sur un cotonnier de soie, détacha des mor- « ceaux de l'écorce de cet arbre, qu'il jeta dans un ruisseau au-dessous de « lui, et qui, bientôt animés, prirent la forme de tous les animaux. L'homme « fut le dernier des êtres qu'il anima; après l'avoir créé, Dieu le plongea « dans un profond sommeil, et l'ayant touché pendant ce sommeil, « l'homme, à son réveil, trouva la femme à ses côtés. »

Les Araouaaks sont d'une taille moyenne; leurs mains et leurs pieds sont d'une petitesse extrême, surtout chez les femmes; leurs yeux se dressent obliquement vers les tempes, et leur front est plus déprimé que celui des Européens.

Les *Accaouais,* dont le nombre se monte à environ 700 sur les rives du

Démérari, et à 1,500 sur celles du Massarouni, ne sont pas d'une taille plus élevée que les Araouaaks; mais leur peau est d'un rouge foncé. Ils sont turbulents, querelleurs, belliqueux, et peuvent supporter les plus grandes fatigues; mais toute espèce de subordination leur est insupportable, et leurs chefs ont moins d'ascendant sur eux que dans les autres tribus.

Les *Caraïbiscs* ou *Caraïbes* occupent la partie supérieure de l'Essequebo et du Coiouni. Renommés pour leur bravoure, ils sont les plus crédules, les plus bornés, les plus obstinés et les plus vindicatifs de tous les Indiens. Ils ont, d'après quelques traditions, habité jadis les îles Caraïbes. Toute espèce de nourriture animale paraît convenir aux Caraïbiscs; ils mangent les tigres, les chats, les rats, les grenouilles, les crapauds, les lézards, les insectes, comme le poisson et le gibier; cependant le poisson est l'aliment qu'ils préfèrent.

Les *Ouaraous* ou *Waraws* habitent la côte de Pommeroun, depuis Maroco Crick jusqu'à l'Orénoque. Leur nombre n'excède pas 700 individus des deux sexes. Ils sont presque tous constructeurs de bateaux, et ils tirent un grand profit de la vente de leurs pirogues. Les femmes Indiennes cohabitent avec l'autre sexe dès l'âge de dix à douze ans, elles sont vieilles à trente ans et l'on assure qu'elles dépassent rarement quarante ans.

Les *Macasi's* sont d'une petite stature, faibles de corps, et d'une teinte plus jaune que les Accaouais, avec lesquels ils ont d'ailleurs quelque ressemblance. Leur nombre est peu considérable.

Les *Paramani's*, les *Attaraya's* et les *Attamacka's* font trois peuplades tellement enfoncées dans les terres, que la colonie n'a aucun rapport avec elles. Ils passent pour être à la fois belliqueux, sanguinaires et pillards, comme la plupart des montagnards, et déterminés à ne souffrir aucun blanc sur leur territoire.

Les *Bonnys* ou *Bonis* sont des nègres qui se sont retirés dans les parties les plus inaccessibles des forêts de la Guyane anglaise. Leur nom est celui d'un soldat français qui, après avoir déserté Cayenne pour éviter une punition qu'il avait méritée, chercha un refuge au sein de cette tribu de nègres, les exerça au maniement des armes et en devint le roi. Ces Bonis sont au nombre de 7 à 8,000.

La superbe colonie de *Surinam* reste aux Hollandais; c'est peut-être le chef-d'œuvre de ce genre d'industrie humaine. Aucune des Antilles ne présente une culture aussi étendue et aussi lucrative.

La *Guyane hollandaise*, baignée au nord par l'Atlantique, borné à l'ouest par la colonie anglaise, au sud par le Brésil, et à l'est par la Guyane fran-

çaise, dont elle est séparée par le cours du *Maroni*, a une superficie que l'on peut évaluer à 5 ou 6,000 lieues et une population que l'on évaluait en 1849 : à 52 ou 53,000 âmes, composée de 12,577 colons ou libres et de 40,413 esclaves; de plus 17 à 18,000 Indiens indépendants ou nègres fugitifs errent dans l'intérieur. Cette colonie hollandaise est traversée par deux rivières considérables, le *Surinam* et la *Saramaca*, qui vont se jeter dans l'Océan. Sa capitale, *Paramaribo*, est une des plus belles et des plus riches villes de l'Amérique méridionale; toutes ses rues sont larges, parfaitement droites, plantées de chaque côté d'allées de citronniers, d'orangers et de tamariniers toujours chargés de fleurs ou de fruits, et, au lieu d'être pavées, elles sont sablées comme les allées d'un jardin. Les rues des faubourgs sont plantées comme celles de la ville; les places publiques, ombragées également par de beaux arbres, sont vastes et régulières. Toutes les maisons sont construites en bois plus ou moins précieux, et les fenêtres, au lieu de vitres sont garnies de rideaux de gaz parfaitement disposés pour défendre de la chaleur. Les habitations en général sont élégamment ornées de peintures, de glaces, de dorures, de lustres de cristal et de vases de porcelaine; les murs des chambres ne sont jamais enduits de plâtre ni couverts de tapisseries de papier, mais sont lambrissés de bois précieux. Le palais du gouverneur est un magnifique édifice couvert en tuiles. Le port est garni de larges quais d'un abord facile en tout temps; il s'ouvre à l'embouchure du Surinam, que l'on voit toujours sillonné par des barques et des canots dont le nombre annonce la plus grande activité commerciale. Pendant l'année 1846 la valeur des importations a été de 1,757,155 fr., 37 et celle des exportations de 2,498,570 fr., 19. Cette ville fut en grande partie détruite en 1821 par un incendie qui consuma 1,500 bâtiments; mais ce désastre fut bientôt réparé. Sa population est d'environ 22,000 individus, parmi lesquels se trouvent plus de 9,000 blancs. Elle entretient des relations continuelles avec des peuplades indigènes; elles y portent des bois précieux et d'autres objets qu'elles échangent contre des armes à feu. Les environs de Paramaribo sont couverts de charmantes maisons de campagne. Le fort Zélandia défend l'approche de la ville.

Le *fort de la Nouvelle-Amsterdam* est entretenu sur un pied respectable; il s'élève sur une langue de terre entre le Surinam et la Commewyne. *Savanna*, à environ 16 lieues de Paramaribo, sur la droite du Surinam, est un joli village entièrement habité par des juifs, qui y prouvent que ce peuple peut ne pas s'adonner exclusivement au commerce; ils s'y livrent aussi à l'agriculture. Ils y ont une synagogue et une école supérieure.

Batavia est un établissement formé par le Gouvernement hollandais pour les malheureux lépreux; il est dirigé par une mission catholique et compte 5 à 600 âmes. *Groningue, Willemsburg* sont d'autres centres de population naissants.

L'aspect des colonies hollandaises et anglaises a quelque chose d'extraordinaire, d'unique même pour ceux qui ont vu la Hollande ou le Bas-Holstein. Une vaste plaine, absolument horizontale, couverte de plantations florissantes, émaillées d'un vert tendre, aboutit, d'un côté à un rideau noirâtre de forêts impénétrables, et est baignée, de l'autre côté, par les flots azurés de l'Océan. Ce jardin, conquis sur la mer et sur le désert, est divisé en un grand nombre de carrés environnés de digues, séparés par de larges routes et par des canaux navigables. Chaque habitation semble un petit village à part, et le tout ensemble réunit, dans un étroit espace, les charmes de la culture la plus soignée aux attraits de la nature la plus sauvage.

On appelle nègres *Bush* ou *Bosh* des nègres originairement *marrons* ou révoltés qui ont peu à peu formé des bandes très-considérables et habitent dans l'intérieur de la colonie. Après une guerre longue et acharnée, qui a duré pendant les années de 1756 à 1761, un traité fut conclu avec eux et de part et d'autre il a été fidèlement observé. Les nègres Bush reconnus par ce traité forment les nations d'*Auca*, de *Saramaca*, de *Mœsinga* et de *Becœ*. Les premiers habitent le haut de la rivière de Catica; les seconds celui de la rivière de Surinam et de la Saramaca, et les derniers les sources de la Marowyne.

Outre ces nègres Bush, il se trouve encore dans la Guyane hollandaise différents établissements non reconnus de nègres marrons, formés depuis une centaine d'années, et des nègres *Bonnys*, dont nous avons parlé qui ne se montrent jamais et qui sont en guerre perpétuelle avec les nègres Bush reconnus. Le nombre des nègres Bush peut être de neuf à dix mille. Chaque nation a un chef, et chaque campement a un capitaine.

Ces nègres vont tout nus, mais ils vivent dans l'abondance. Ils font de bon beurre avec la graisse clarifiée des vers-palmistes; ils tirent une très-bonne huile des pistaches de terre. Au moyen de trappes artistement pratiquées et des hautes marées, ils prennent abondamment du gibier et du poisson, qu'ils font sécher à la fumée pour les conserver. Leurs champs sont couverts de riz, de manioc, d'ignames, de plataniers. Ils tirent du sel des cendres du palmier, comme font les Hindous, ou bien ils y suppléent fréquemment avec du poivre rouge. Ils ont toujours en abondance le vin de palmier, qu'ils se procurent par une incision de 33 cent. carrés dans le tronc,

dont ils reçoivent le jus dans un vase. Le latanier, ou le pineau, leur fournit tous les matériaux pour construire leurs maisons. Le calebassier leur donne des coupes ou des gourdes. Le *mauricia* renferme des filaments dont ils font leurs hamacs, et même il croît sur les palmiers des espèces de bonnets d'un tissu naturel, comme le *sustillo* du Pérou. Les lianes de toutes sortes leur servent de cordes. Pour avoir du bois, ils n'ont qu'à le couper. Ils allument du feu en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois qu'ils nomment by-by. Ce bois étant élastique, leur procure aussi d'excellents bouchons. Avec la graisse et l'huile, qu'ils ont en abondance, ils peuvent faire des chandelles ou allumer des lampes; les abeilles sauvages leur donnent de la cire et de très-bon miel.

En outre de la population libre et esclave, se trouvent les Indiens qui se partagent en quatre grandes nations : les Caraïbes, les Warews, les Arawccas, qui existent, comme nous l'avons vu, dans la Guyane anglaise, et les *Cabougres* ou *Câpres*. Ces derniers sont pour la plupart, établis aux bords de la rivière Marowyne; ils forment tous de petits campements qui rarement dépassent une centaine d'individus. On peut estimer le nombre total des Indiens de cette région à environ 2,500. Ils sont doux, affables, mais paresseux et adonnés à l'abus des liqueurs fortes.

L'autorité suprême dans la Guyane hollandaise est maintenant exercée au nom du roi par un gouverneur, commandant les forces militaires et navales, avec l'assistance d'un conseil colonial présidé par lui. La justice est rendue par la *cour de la colonie de Surinam;* il y a en outre, une cour militaire. La garde de la colonie est confiée à un major-commandant qui a sous ses ordres 6 compagnies, dont une d'artillerie et une de soldats noirs dits *guides coloniaux*; la milice compte 5 compagnies et a son major particulier. La Guyane hollandaise, sous le rapport financier, reçoit encore annuellement environ de 50,000 florins de la mère-patrie.

La *Guyane française*, entre la précédente et le territoire brésilien, n'a point encore de limites officielles bien déterminées. Le traité d'Amiens les fixa à l'Arouary, rivière qui débouche dans l'Amazone en dedans du cap Nord; mais la paix de 1815 a provisoirement indiqué l'Oyapok pour limites, et il est à craindre que le provisoire ne soit devenu définitif, grâce à l'insouciance de nos hommes d'Etat. La Guyane française, d'après ces limites, comprend donc, depuis l'embouchure du Maroni jusqu'à celle de l'Oyapok, une étendue de 80 lieues de côtes. Ces deux rivières, qui lui servent de limites à l'est et à l'ouest, sont les plus considérables qui l'arrosent. Entre ces deux cours d'eau, l'*Approuague* et la *Mana* ont 30 à 40 lieues de lon-

gueur. Cette partie de la Guyane est plus saine que les deux autres, et présente les éléments de la plus grande prospérité. Il n'y règne aucune maladie endémique; la petite-vérole n'y a paru que deux fois en vingt-quatre ans, et la fièvre jaune qu'une seule fois depuis la fondation de la colonie. Le sol est très-fertile; mais quels progrès l'agriculture ne peut-elle pas y faire, puisque sur une superficie égale au cinquième de toute la France, cette colonie n'a que 7,774 hectares en culture, dont les trois quarts sont cultivés en sucre, en cotonnier-roucouyer, en légumes, en riz et en maïs; et l'autre quart en café, en cacao et en diverses épices! Le territoire de cette colonie renferme de vastes savanes, dont les pâturages pourraient servir à fonder une branche d'industrie importante, en y élevant des chevaux et des bêtes à cornes dont il serait facile d'approvisionner les Antilles. Le nombre des bestiaux est loin d'être en rapport avec les moyens élémentaires que leur offre le sol si fécond de la colonie. L'intérieur des terres est habité par un peuple indépendant appelé les *Oyampis*; ne pourrait-on pas en utiliser le voisinage en les civilisant, en leur inspirant le goût de la vie sédentaire, et en les engageant à cultiver en grand sous notre protection le coton et le café? Enfin la superficie de cette colonie est la plus considérable des trois, puisqu'on l'évalue à 5 ou 6,000 lieues carrées, et cependant la population est la plus faible.

La Guyane est la seule des possessions françaises où l'émancipation des esclaves ait ruiné le travail. Bien avant 1848, époque de cette émancipation, elle languissait faute de bras; ses immenses savanes, ses vastes forêts vierges appelaient et appellent encore des cultivateurs laborieux et des pionniers intelligents. La population de la Guyane était en 1848 de 1,300 blancs, de 5,000 hommes de couleur et de 12,000 noirs affranchis. Elle est presque toute concentrée dans l'île de Cayenne.

La nature n'a pas traité Cayenne avec moins de faveur que Surinam. Mais l'ignorance, si commune chez les hommes d'État français; la présomption, compagne de l'ignorance; enfin la puissance combinée de la routine et de l'intrigue ont toujours enchaîné les hommes éclairés et entreprenants qui ont proposé les vrais moyens pour faire sortir cette colonie de sa trop longue enfance. Outre l'indigo, le coton et le café que les Indiens cultiveraient, ils pourraient fournir tous les vivres nécessaires à une grande population de nègres.

Cayenne est le chef-lieu de la colonie française. Cette ville, bien fortifiée du côté de la mer, est presque inaccessible du côté de la terre, où des marais et des bois remplissent l'île dans laquelle elle est située. Cette île,

large de 7 lieues et longue de 10, est baignée par l'Atlantique, la rivière d'Ouya et celle de la Cayenne. Son sol est très-fertile, mais les mosquitos et d'autres insectes y sont plus incommodes que sur le continent. Cayenne est loin de pouvoir être comparée aux cités des Guyanes anglaise et hollandaise. Son port aurait besoin d'un quai commode; il est menacé d'être mis à sec par les atterrissements. La ville est formée de deux parties, l'ancienne et la nouvelle. La première est mal construite, entourée de vieilles murailles et dominée par des fortifications en ruine. La seconde est plus considérable et mieux bâtie; ses rues sont larges et bien aérées. Les deux quartiers réunis renferment un peu plus de 3,000 habitants; on y entretient un jardin botanique de naturalisation. Il y a une cour d'appel, un tribunal de première instance et une imprimerie. Dans les environs de Cayenne, est le vaste établissement national de la *Gabrielle*, où l'on cultive le giroflier en grand. Si de l'île de Cayenne on gagne la terre ferme on rencontre d'abord le petit village de *Guisambourg*, composé d'une douzaine de maisons et d'une jolie chapelle, il date de 1834. *Approuague*, avec 2,000 habitants, est la plus importante plantation de canne à sucre de la colonie, à l'embouchure de la rivière qui lui donne son nom. Les autres lieux habités sont: *Oyapok*, sur la rivière du même nom, dont les environs fournissent différents bois de teinture; *Kourou*, bourg fortifié et bâti avec la plus grande régularité; *Remiré*, village dans l'île de Cayenne; sur les bords de la Mana, la *Nouvelle-Angoulême*, que l'on nomme aujourd'hui *la Mana*, colonie fondée en 1824 par des habitants du Jura, est un village important de 7 à 800 habitants, parmi lesquels on comptait 52 noirs; enfin nous citerons encore *Sinnamary*, bourg tristement célèbre pour avoir été le tombeau de plusieurs Français qui y furent déportés pendant la révolution.

A 4 lieues à l'ouest de Cayenne, en face de l'embouchure de la rivière de Kourou, est le petit groupe des *îles du Salut;* la salubrité de leur climat, et leur position isolée, les ont fait choisir par le gouvernement pour y fonder un établissement pénitentiaire de déportation, destiné à remplacer les bagnes de France. Travail et moralisation, telle est la sage pensée qui a présidé à cette tentative de régénération sociale de l'homme. Une autre colonie composée de ceux qui par leur bonne conduite, auront mérité quelque amélioration dans leur position, vient d'être fondée en 1852, au lieu dit la *Montagne-d'Argent* près de l'Oyapok.

Vis-à-vis de la pointe septentrionale de l'île Maraca, appelée aussi île du cap Nord, se trouve l'embouchure de la rivière de *Mapa*; après l'avoir remontée pendant quatre lieues, on arrive dans le superbe lac de Mapa,

qui a au moins 50 milles de circonférence, et dans lequel se trouvent plusieurs îles élevées, dont la principale est l'île de *Choisy*, au nord de laquelle se trouvent les îles de *Mackau*. Ces îles ne sont jamais inondées, comme toutes les terres environnantes couvertes de palétuviers. L'île de Choisy a 5 lieues de circonférence, et sa fertilité est admirable; le gouvernement français y a fondé un établissement. Parmi les nombreuses rivières qui se jettent dans le lac, nous citerons la *rivière Saint-Hilaire* et la *rivière Bertrand*.

L'île de *Maraça*, ou du *Cap-Nord*, n'est séparée de l'embouchure de la Mapa que par un canal de 2 lieues; elle a 15 à 18 lieues de tour, et ses terres sont d'une grande fertilité. Sur toutes les cartes, cette île est représentée comme formée de terres noyées, mais c'est une erreur. Il est probable que jadis elle était sous l'eau à toutes les marées; mais aujourd'hui elle n'est inondée que pendant l'époque des grandes pluies et du débordement des fleuves; et encore son sol n'est-il couvert que de 1 à 2 pouces d'eau. Il y aurait donc fort peu de travaux à faire pour la garantir de ces inondations, qui ne sont pas complètes, puisqu'elle nourrit une grande quantité de cerfs et de léopards. Elle est ombragée d'arbres de haute futaie; au centre on trouve un vaste lac d'eau douce où l'on pêche le lamantin.

Depuis plusieurs années, un millier de Français sont établis sur l'île de Mapa, et comme il y a eu très-peu de mortalité parmi les colons et parmi les soldats, il est prouvé maintenant que le climat de ce nouvel établissement est beaucoup plus sain que celui de Cayenne[1].

Nous avons dit que les limites actuelles de la Guyane française sont l'Oyapok à l'est et le Maroni à l'ouest; mais les habitations européennes, dans la partie ouest, ne s'étendent qu'aux bords du Courou. Parmi les cultures, celle du giroflier a donné jusqu'à 110 millions de livres pesant. Le rocou et l'indigo réussissent parfaitement. La valeur des exportations a au moins sextuplé depuis l'an 1789, où elles ne s'élevaient guère qu'à la somme d'un demi-million.

Outre les deux tribus des Roucouyènes et des Poupourouis, l'intérieur de la Guyane nourrit un certain nombre de peuplades sauvages.

Les *Galibis* sont la principale et la plus nombreuse de la Guyane française, celle dont le langage est le plus universellement entendu de toutes les autres. Ceux qui demeurent près de Cayenne sont entassés dans leurs

[1] Mémoire sur les nouvelles découvertes géographiques faites dans la Guyane française et sur le nouvel établissement formé a l'île de Mapa, par le baron Walckenaer.

cabanes à la manière des animaux. Il y en a où l'on compte quelquefois jusqu'à 20 et 30 ménages. La sécurité avec laquelle ces sauvages vivent entre eux fait que rien ne ferme dans leurs demeures; les portes en sont toujours ouvertes, et l'on y peut entrer quand on veut. Cette tribu s'est créé une langue douce et régulière, riche en synonymes, et régie par une syntaxe très-compliquée et très-ingénieuse. Cet effort d'intelligence semble prouver que si ces sauvages repoussent avec obstination nos arts et nos lois, c'est d'après une sorte de raisonnement qui leur fait préférer la vie indépendante. Leur nombre est d'environ 10,000 âmes; ils occupent principalement le pays entre le Courou et le Maroni, pays dont la côte, bordée d'un récif presque inaccessible, prend le nom de *Côte du Diable.*

Les *Kiricotsos,* et les *Parabuyanes,* sur le Haut-Maroni, sont aussi des tribus puissantes. On distingue encore les *Palicours*, et dix ou douze autres tribus qui habitent les terres noyées et les riches pâturages entre l'Oyapok et l'Araouary; mais on nous assure que les Portugais, à qui ce territoire fut cédé par le traité de Vienne, en emmenèrent tous les habitants, afin de couvrir par un désert absolu la frontière septentrionale de leur empire brésilien.

L'état de pauvreté et de barbarie où les Européens trouvèrent ces peuplades n'est pas une preuve tout-à-fait concluante contre les traditions, qui annonçaient aux aventuriers espagnols et anglais l'existence d'un pays, dans l'intérieur de la Guyane, abondant en or, et nommé *El-Dorado*, dont la capitale, *Manoa*, renfermait des temples et des palais couverts de ce métal précieux. Ce fameux but de tant d'expéditions a même été presque atteint, à ce qu'assurent des relations authentiques. Un chevalier allemand, *Philippe de Hutten,* dont le nom a été défiguré en *Urre,* a conduit, de 1541 à 1545, une petite troupe d'Espagnols depuis Coro, sur la côte de Caracas, jusqu'à la vue d'une ville habitée par les *Omégas*, remplie de maisons dont les toits brillaient avec l'éclat de l'or, mais qui n'était environnée que d'une contrée faiblement cultivée. Repoussé par les Omégas, ce chef audacieux se proposait d'y retourner avec des forces plus considérables, lorsqu'un assassinat termina ses jours. Les toits d'or peuvent être une fable ou une illusion d'optique produite par des rochers de mica. Le nom des Omégas semble identique avec celui des *Omaguas*, nation assez civilisée, entreprenante, et répandue sur les deux bords de l'Amazone. Une petite ville du nom de *Manoa* a été visitée par les missionnaires péruviens, sur les bords de l'Ucayale. Mais Philippe de Hutten a-t-il réellement vu une ville des Omaguas? Une autre explication se présente indépen-

damment de l'histoire de cette expédition. Les Indiens de la Guyane ont pu avoir eu une idée obscure de l'empire des Incas, des temples et palais de Cuzco, couverts en partie d'or, ainsi que du grand lac Titicaca. Leurs récits n'auront été qu'un peu exagérés, et les Espagnols auront cherché ce que déjà ils possédaient. Dans tous les cas, l'*El-Dorado* paraît étranger aux plateaux de granit très-peu métallifères de la Guyane [1].

Nous terminerons avec la Guyane notre exploration de l'Amérique du Sud, dont les différents États ont, ainsi qu'on a pu le voir, pour commune origine les anciennes colonies portugaises et espagnoles. En ne consultant que leur histoire passée, il serait difficile de prévoir le rôle que ces belles contrées doivent jeter dans l'avenir politique du monde; mais si l'on se souvient des dons que la Providence semble s'être plu à accumuler sur ces heureuses régions, on sera, dit M. F. de Castelnau, [2] convaincu qu'elles sont destinées à opérer de profondes révolutions dans les transactions commerciales des peuples. « Les denrées coloniales, qui sont encore des objets « de luxe pour la plus grande masse du genre humain, feront un jour « partie des nécessités absolues de la vie; alors le sucre et le café seront « placés sur la même ligne que le pain, parmi les produits indispensables « à la consommation de l'homme. Ces denrées peuvent être fournies par « l'Amérique du Sud en quantités illimitées, et il n'est pas douteux qu'elles « ne puissent être obtenues à des prix de moitié inférieurs à ceux qu'elles « représentent aujourd'hui, lorsque la liberté du commerce viendra enfin « étendre sur le monde entier les bienfaits de la concurrence. L'ancien « système colonial était basé sur le système de l'exclusion; il doit aujour« d'hui être remplacé par celui de la liberté de transaction commerciale. « Mais pour que l'Amérique du Sud puisse atteindre le degré de prospérité « auquel elle semble être appelée, il ne suffit pas que les puissances euro« péennes lui ouvrent leurs marchés, il faudra que les divers États qui se « sont partagé le bel héritage de l'Espagne et du Portugal, renoncent à « des dissensions civiles qui retardent leurs progrès vers la civilisation, « ainsi que leurs productions. Retenues, pendant plusieurs siècles, sous

[1] M. le baron *A. de Humboldt* a indiqué une origine encore plus rapprochée de la tradition d'*El-Dorado*. Il a fait voir que le principal trait de cette tradition est *un roi tout couvert d'or*. Ce trait se retrouve à Bogota, dans la Nouvelle-Grenade, où le grand-prêtre de Bochica s'enduisait tout le corps d'un vernis d'or. L'espace nous manque pour examiner de nouveau cette question, nous rappellerons seulement que les rois d'Afrique s'enduisent également le corps d'une couche de poudre d'or. *Voyez* notre tome IV.

[2] Voyez la remarquable conclusion de la relation de l'*Expédition dans l'Amérique du Sud;* tome V, page 245. 1851.

« le joug colonial de leurs mères-patries, les nations de cette partie du Nou-
« veau-Monde se sont soustraites avec violence à ces entraves, et leur ont
« substitué sans transition des institutions plus avancées en principes que
« celles qui régissent les peuples de l'Europe occidentale depuis longtemps
« livrés au pénible travail de la régénération politique; mais s'il en est
« ainsi sur le papier, leur application a produit des conséquences bien
« différentes, car il n'en est résulté le plus souvent que de sanguinaires
« tyrannies; de là viennent tous leurs malheurs, les lois étant presque
« toujours en désaccord parfait avec les mœurs des peuples. Le Brésil seul
« doit à des institutions moins opposées à celles qui le régirent longtemps
« d'avoir maintenu l'intégrité de son territoire; mais les vices de sa consti-
« tution entourent le gouvernement bien intentionné, mais faible, de ce
« beau pays, de difficultés sans cesse renaissantes qui entravent sa marche
« et son développement.

« Les parties espagnoles, dont les habitants ont fait des progrès infini-
« ment supérieurs, sous bien des rapports, à ceux de leurs voisins, sont
« cependant livrées à des révolutions anarchiques et continuelles auxquelles
« ces derniers ont heureusement échappé. Pendant que les peuples catho-
« liques s'entre déchirent les uns les autres, le génie du protestantisme
« américain se redresse formidable, et menace d'étouffer dans sa puis-
« sante étreinte des peuples énervés par l'ardeur du climat, affaiblis par la
« désunion, et surtout corrompus par les hideux effets de l'esclavage. Cette
« lutte sera longue peut-être, mais livrée à elle-même, son résultat ne
« peut être douteux. La Floride, le Texas, une partie notable du Mexique,
« sont déjà représentés parmi les étoiles de l'Union qui, semblable à une
« voie lactée, se couvrira peut-être un jour des emblèmes de l'Amérique
« entière. »

N'avons-nous pas vu, il y a à peine quelques mois, Cuba, ce dernier des joyaux de la couronne de Castille, menacée par des aventuriers anglo-américains, disposés à renouveler, au profit de leur pays, les scènes qui lui ont valu l'annexion de quelques provinces mexicaines. C'est à l'Angleterre, dont les intérêts commerciaux seraient compromis; c'est à la France que l'on rencontre toujours au premier rang, lorsqu'il s'agit de la propagation des idées grandes et généreuses, de veiller à la conservation de l'indépendance des anciennes colonies espagnoles et portugaises du Nouveau-Monde, et de leur venir en aide, dans le pénible enfantement de leur organisation sociale.

TABLEAUX statistiques des colonies des Guyanes.

Guyane Anglaise.

SUPERFICIE en lieues géogr. carr.	POPULATION.	POPULAT. par lieue carr.	COMTÉS.	VILLES ET VILLAGES.	ÉTAT FINANCIER en 1836.
3,120	Colons. . . 5,000 Nègres. . . 93,000 Indiens. . . 2,000 Aborigènes 17,000 117,000	37	Demerara et Essequibo, 74.922 habitants. Berbice, 21,586 habit.	George-Town. New-Amsterdam.	Recettes : 106,081 liv. s. Dépenses : 113,946 liv. s.

Guyane Hollandaise.

SUPERFICIE en lieues géog. c.	POPULATION.	POPULATION par lieue carr.	GOUVERNEMENT.	VILLES ET VILLAGES.	NOMS DES DIVISIONS ET DISTRICTS.	ÉTAT du commerce extérieur en 1846.
5,330	Colons. . . 9,844 Esclaves. . 42,950 Total 52,794 Plus, indig. 17,000 69,794	14	Surinam.	Paramaribo, 9,782 lib 11,895 escl 21,677	La haute Surinam et Thorarica.–Para.–La haute Cottica et Perica. – La basse Cottica –La haute Commewyne.–La basse Commewyne. – Malapica. – Saramaca. – La basse Nickerie ou occidentale. – La haute Nickerie ou orientale.	Importat. : fr. c. 1,757,155 07 Exportat. : fr. c. 2,498,570 19

Guyane Française.

SUPERFICIE en lieues géog. c.	POPULATION EN 1848.	POPULATION par lieue carr.	DIVISIONS.			
			1er CANTON. — SES VILLES.		2me CANTON. — SES VILLES.	
5,400	Hommes 8,670 } Femmes 9,165 } 17,835 Indiens Aborig. 1,449 *Id.* Brésil. réf. 243 Garnison. . . . 671 Fonctionnaires. 25 Divers. 50 21,369	4	Canton de Cayenne	Cayenne (ville). . 5,220 Cayenne (île) . . 2,713 La Tour-de-Ville 1,439 Tonne-Grande. . 1,000 Mont-Sinery. . . 1,269 Macouria. . . . . 1,597 Oyapok. . . . . . 604 Approuage. . . . 1,944 Kaw. . . . . . . 1,048 Roura. 1,965	Canton de Sinnamary	Courou. . . 987 Sinnamary 974 Iracombo. . 460 Mana. . . . 522

LIVRE CENT VINGT-TROISIÈME.

Fin de la Description de l'Amérique. — Description particulière de l'Archipel Colombien ou des grandes et petites Antilles.

Entre les deux continents de l'Amérique dont nous venons d'achever la description, s'étend en arc de cercle une chaîne d'îles à laquelle on a donné le nom insignifiant d'*Antilles* [1], et le nom inexact d'*Indes occidentales,* mais que la raison et la reconnaissance doivent nommer l'*Archipel Colombien.* L'extrémité méridionale de cet archipel se rattache au cap Paria, dans l'Amérique méridionale, tandis que son extrémité septentrionale se lie à la Floride par les îles Bahama, et que la pointe occidentale de Cuba correspond en quelque sorte à la partie la plus avancée de l'Yucatan. Ainsi les Antilles tiennent doublement au continent de l'Amérique septentrionale.

On divise ces îles en *grandes* et *petites Antilles.* Les grandes sont : *Cuba, la Jamaïque, Saint-Domingue* et *Porto-Rico.*

Les Anglais, les Français, les Espagnols donnent des sens très différents aux termes d'îles du Vent et d'îles sous le Vent. L'acception de ce terme de marine dépend de la position du navire et de la route qu'on se propose de suivre.

L'étendue de mer qui se trouve entre les Antilles, l'Amérique méridionale et les côtes de Mosquitos, de Costa-Rica et de Darien, s'appelle aujourd'hui *mer des Caraïbes.* Cette mer, une des plus fréquentées du globe, nous présente plusieurs phénomènes dignes d'attention. Le premier est ce mouvement des eaux connu sous le nom de *courant du golfe* (*gulfstream*). On doit le considérer comme l'effet du mouvement doux, mais universel, de toute la masse des eaux de l'Océan, portées par le grand courant équatorial de l'est à l'ouest, et poussées à travers les ouvertures de la chaîne des petites Antilles contre le continent américain. Ce mouvement uniforme n'empêche pas les eaux de l'Océan, depuis les îles Canaries jusqu'à l'embou-

[1] C'est le nom de l'île imaginaire d'*Antilia*, appliqué aux découvertes de Colomb. *Voyez* notre Histoire de la Géographie, vol. I de ce Précis.

chure de l'Orénoque, d'être d'une si parfaite tranquillité, qu'un canot pourrait sans danger traverser cet espace, auquel les Espagnols ont donné le surnom de *mer des Dames*. Pour être tranquille, ce mouvement n'en est pas moins fort ; il accélère la marche des navires qui voguent des Canaries à l'Amérique méridionale ; il rend presque impossible la traversée en ligne directe de Cartagena à Cumana, ou de Trinidad à Cayenne. Le nouveau continent, à partir de l'isthme de Panama jusqu'à la partie septentrionale du Mexique, forme une digue qui arrête le mouvement de la mer vers l'occident. Depuis Veragua, le courant est forcé de changer sa direction pour suivre celle du nord, et de se plier à toutes les sinuosités des côtes de Costa-Rica, de Mosquitos, de Campêche et de Tabasco. Les eaux qui entrent dans le golfe du Mexique par l'ouverture qui se trouve entre l'Yucatan et l'île de Cuba, après avoir éprouvé un grand remous partiel entre la Vera-Cruz et la Louisiane, retournent dans l'Océan par le canal de Bahama ; elles y forment ce que les marins appellent proprement le *courant du golfe*, qui est comme un torrent d'eaux chaudes, sortant du golfe de la Floride avec une grande vitesse, et s'éloignant insensiblement de la côte de l'Amérique septentrionale, en suivant une direction diagonale. Lorsque les navires venant d'Europe et destinés pour cette côte ne sont pas sûrs de la longitude où ils se trouvent, ils peuvent s'orienter dès qu'ils ont atteint le courant du golfe, dont la position a été exactement déterminée par Franklin, Williams et Pownall. Depuis le 41ᵉ parallèle, ce long courant d'eaux chaudes se dirige vers l'est, en diminuant peu à peu de température et de vitesse, et en augmentant de largeur. Avant d'arriver aux plus occidentales des Açores, il se partage en deux bras, dont, au moins à certaines époques de l'année, l'un se porte sur l'Islande et la Norvége, et l'autre sur les îles Canaries et les côtes ouest de l'Afrique. Ce remous de l'océan Atlantique explique pourquoi, malgré les vents alizés, des troncs de *cedrella odorata* sont poussés des côtes d'Amérique sur celles de Ténériffe. Dans le voisinage du banc de Terre-Neuve, la température du courant du golfe qui charrie avec une grande rapidité les eaux chaudes des parallèles moins élevés, dans des latitudes plus septentrionales, est, selon les expériences de M. de Humboldt, de 3 à 4 degrés centigrades plus élevée que celle des eaux voisines qui en forment pour ainsi dire les rives, et dont le mouvement est comparativement nul.

La tranquillité habituelle de la mer des Caraïbes est, de temps à autre, troublée par des ouragans et des coups de vent qui, se propageant à travers les étroites ouvertures de la chaîne des Antilles, prennent une extrême

intensité. En temps ordinaire, les eaux sont si transparentes qu'on distingue les coraux et les poissons à 60 brasses de profondeur : le vaisseau semble planer dans l'air ; une sorte de vertige saisit le voyageur, dont l'œil plonge à travers le fluide cristallin au milieu des jardins sous-marins où des coquillages et des poissons dorés brillent parmi des touffes de fucus et des bosquets d'algues marines.

Le canal entre l'Yucatan et l'île de Cuba présente de deux côtés le phénomène des sources d'eau douce jaillissant au sein de l'onde amère. Nous avons déjà décrit celle de la côte d'Yucatan ; les autres sont vis-à-vis, sur la côte occidentale de Cuba, au sud-ouest du port de Batabano, dans la baie de Xagua, environ à 2 ou 3 milles marins de la terre ; elles jaillissent avec tant de force, que l'approche de ces lieux fameux est dangereux pour les petites embarcations, à cause des lames très-hautes qui se croisent en clapotant. Les navires côtiers viennent quelquefois y prendre, au milieu de la mer, une provision d'eau douce. Plus on puise profondément, plus l'eau a de douceur. On y tue souvent des lamantins, animal qui ne se tient pas habituellement dans l'eau salée.

Toutes les îles un peu considérables de cet archipel renferment de hautes montagnes ; les plus élevées se trouvent dans la partie occidentale de Saint-Domingue, dans l'est de Cuba et dans le nord de la Jamaïque, précisément aux endroits où ces grandes îles se rapprochent le plus. La direction de ces montagnes, en la considérant en gros, paraît bien être du nord-ouest au sud-est ; mais en examinant attentivement les meilleures cartes de chaque île, on découvre dans la plupart un point central d'où les rivières descendent, et où les diverses branches de montagnes paraissent se réunir comme dans un noyau. Dans quelques îles, comme à la Guadeloupe, ce noyau renferme des volcans ; il paraît plus généralement formé de granit dans les petites îles, et de roches calcaires dans les grandes. Mais la géologie des Antilles n'a pas encore été observée dans la vue d'en saisir l'ensemble. On a remarqué avec raison que, dans les petites Antilles, les plaines les plus étendues se trouvent sur la côte méridionale. Mais ce fait cesse d'avoir lieu dans les îles Vierges et dans les grandes Antilles. Le seul trait d'uniformité se trouve dans les escarpements brusques qui, dans la plupart des îles, séparent les terres hautes des terres basses ; ils sont surtout frappants à Saint-Domingue, où on les appelle *mornes*.

Les rochers de corail ou de madrépores sont aussi communs que les pierres ponces, et des recherches plus attentives prouveront peut être que cette substance a joué un rôle aussi important dans la formation de cet

archipel, qu'elle en a joué dans celle des archipels du Grand-Océan. L'île de Cuba et les îles Bahama sont environnées d'immenses labyrinthes de rochers qui s'élèvent au niveau des flots, et qui se couvrent de palmiers; ce sont exactement les îles basses de l'océan Oriental.

Toutes les Antilles sont à peu près soumises au même climat. Dans la sécheresse, qui dure ordinairement depuis le commencement de janvier jusqu'à la fin de mai, la chaleur du jour serait insupportable si des brises de mer ne s'élevaient à mesure que le soleil prend de la force. Les pluies, qui caractérisent la saison de l'été, tombent par torrents; ce sont de véritables déluges; les rivières s'enflent en un moment; tout le plat pays est submergé. L'air, fortement imprégné d'humidité, couvre de rouille tous les métaux susceptibles de s'oxyder. L'humidité souvent continue sous un ciel enflammé, qui fait en quelque sorte vivre les habitants dans un bain de vapeurs, ne contribue pas peu à rendre le séjour, dans la partie basse de ces îles, désagréable, malsain, et même dangereux pour un Européen. Le relâchement successif des fibres trouble et interrompt l'activité des fonctions vitales, et produit à la longue une atonie générale.

Le défaut habituel d'électricité paraît contribuer à faire disparaître ces teintes animées qui distinguent l'Européen. Les miasmes répandus par des eaux de mer stagnantes et des vases croupissantes deviennent, surtout pour les hommes des pays froids, les germes de la terrible fièvre jaune. La nature a indiqué un moyen de salut, c'est de chercher un air plus frais sur les flancs des montagnes. La zone chaude, où les fièvres putrides menacent notre existence, s'étend depuis le bord de la mer jusqu'au niveau de 400 mètres; là commence la zone tempérée, où le thermomètre centigrade ne marque plus que 19 à 23 degrés en plein midi, où nos plantes potagères réussissent le mieux, et où abonde le quinquina-pitou (*chinchona caribea*). Cette zone se termine à 800 mètres plus haut, où le thermomètre s'arrête à 17 degrés; les brouillards, élevés des parties basses, s'accumulent sur les montagnes, et la pluie devient habituelle. C'est la zone froide des Antilles.

Il ne s'est pas trouvé d'autres mammifères sauvages que ceux de la plus petite taille, tels que la chauve-souris fer-de-lance, le rat volant ou my-optère (*myosteris daubentonii*), le kinkajou (*potos caudivolvulus*), le rat-piloris (*mus piloides*); les lézards, les scorpions, les serpents sont très-communs; mais parmi les petites Antilles, la Martinique et Sainte-Lucie sont les seules qui renferment de véritables vipères et des scorpions venimeux. Le scorpion existe à Porto-Rico, et probablement dans toutes les grandes

Antilles. Le vorace caïman habite les eaux dormantes, et quelquefois les nègres mêmes ne peuvent se soustraire à sa dent meurtrière. Les tortues les plus délicates se prennent sur les plages voisines de la Jamaïque. Les perroquets et les colibris embellissent les forêts; les oiseaux aquatiques, en troupes innombrables, animent les rivages. On admire l'oiseau-mouche, qu'on appelle aussi *oiseau-murmure,* à cause du bourdonnement produit par le mouvement continuel de ses ailes; on le voit lancer son bec effilé dans les fleurs parfumées des orangers et des limoniers, pour en exprimer un instant le suc et l'essence; ailleurs, à le voir suspendu dans les airs au-dessus des campêches en fleurs, on le croirait enivré des parfums qui s'en exhalent; puis on le voit tout-à-coup disparaître avec la rapidité de l'éclair, pour revenir, peu de moments après, savourer de nouveau ces délicieuses odeurs, et déployer dans toutes ses courses un plumage magnifique où brillent les plus riches nuances de pourpre et d'or, d'azur et d'émeraude.

Les magnifiques végétaux que nous avons admirés dans les autres parties du globe situées entre les tropiques égalent ici en taille, en beauté, leurs frères du continent. Le bananier, qui, d'abord faible, cherche l'appui d'un arbre voisin, forme à lui seul, dans le cours des années, un bocage; le tronc creusé du cotonnier sauvage [1] fournit un canot capable de contenir 100 hommes; une feuille du palmier à éventail suffit pour garantir huit personnes du soleil ou de la pluie; le chou-palmiste balance sa tête verdoyante sur une colonne quelquefois haute de 75 mètres. Des rangées d'arbres de Campêche [2] et du Brésil entourent les plantations. Le caroubier joint au bienfait de ses fruits celui de son épais ombrage. L'écorce fibreuse du grand *cecropia* fournit de solides cordages. L'élégant tamarinier, précieux par ses cosses acides, le bois de fer, le cèdre, et une espèce de *cordia*, désignée dans les îles anglaises sous le nom d'*ormeau d'Espagne*, sont très-estimés pour les ouvrages de charpente solides et durables. Rien ne surpasse l'utilité de l'arbre à roue [3] dans la construction des moulins. Les orangers, les citronniers, les figuiers, les grenadiers, à l'entour des habitations, remplissent l'air d'un parfum exquis, ou offrent leurs fruits délicieux. La pomme, la pêche, le raisin, et généralement tous les meilleurs fruits de l'Europe, ne mûrissent que dans les parties montagneuses, tandis que les plaines, où rien ne modère le feu du soleil, se parent de productions indigènes, telles que le cachou [4], la sapote [5], la sapotille [6], la poire d'avocat [7], la

[1] *Bombax ceiba.* — [2] *Hæmatoxylum campechianum* — [3] *Laurus chloroxylon.* — [4] *Anacardium occidentale.* — [5] *Achras mammosa.* — [6] *Achras sapotilla.* — [7] *Laurus persea.*

mammée [1], avec plusieurs fruits des Indes orientales, comme la pomme de rose [2], la goyave [3], la mangue [4], et quelques espèces de spondias et d'ananas.

Dans l'émail des vastes savanes on distingue le *serpidium* de Virginie, l'*ocymum americanum*, le *cleome* à cinq feuilles, le *turnera pumicea*. Le long des côteaux, la modeste sensitive se cache sous le gazon, entre les *sida*, les *dianthea*, les *ruelia*, ombragés par l'élégant troène d'Amérique, ou par des acacias de toute espèce, notamment l'acacia de Farnèze, intéressant par la délicatesse de ses feuilles et le parfum de ses petites feuilles jaunes, disposées en boucles. Sur le penchant des mornes déserts, divers cactiers présentent leurs troncs difformes, hérissés de faisceaux d'épines, tandis que les grands raisiniers [5] décorent les rochers voisins de la mer.

Dans les bois, les nombreuses familles des lianes [6], dont les branches sarmenteuses s'entrelacent au haut des arbres, forment des dômes de fleurs et des galeries de verdure.

Parmi les autres végétaux, les plus curieux sont les fougères arborescentes : elles sont ici, comme dans toute la zone torride, des plantes vivaces, qui acquièrent un grand accroissement. Le *polypodium arboreum*, en particulier, pousse un tronc élevé de plus 6 mètres, et couronné de larges feuilles dentelées qui lui donnent exactement l'air et le port d'un palmier. La médecine réclame encore le *gaïac* ou *lignum vitæ*, la *wintera-cannella* et la *chinchona caribea*.

L'élévation du centre de ces îles, la diversité des expositions, la grande différence du climat des montagnes d'avec celui des côtes, et la nature du terrain, tout concourt à jeter dans la végétation une variété infinie aussi agréable qu'utile.

La plupart des productions commerciales qui font aujourd'hui la richesse des Antilles proviennent de végétaux naturalisés et entretenus par la culture. Cependant on trouve la vanille sauvage dans les bois de la Jamaïque et de Saint-Domingue; l'aloès, cultivé à la Barbade, croît spontanément sur le sol pierreux de Cuba, des Lucayes et de plusieurs autres îles. Le *bixa orellana*, d'où l'on tire le rocou, est commun ici comme dans tous les pays chauds de l'Amérique. Le piment est non-seulement indigène, mais il refuse de se multiplier sous la main de la culture. Le *myrtus-pimenta* affectionne particulièrement les flancs des montagnes qui regardent la mer; il y forme des bocages où l'on jouit d'une promenade d'autant plus commode qu'aucun arbuste ni arbrisseau ne croît sous son délicieux ombrage.

[1] *Mammæa americana*. — [2] *Eugenia jambos*. — [3] *Psidium pyriferum*. — [4] *Volkameria aculeata*. — [5] *Cocoloba uvifera* — [6] *Convolvulus dolichos, grenadilla, raiana, bignonia*, etc.

L'igname et la patate, également indigènes, forment le principal aliment des nègres. L'Afrique a fait présent aux Indes occidentales du manioc et de l'arbrisseau à pois d'Angola. Mais les cultures qui subviennent au luxe et aux fabriques de l'Europe absorbent toute l'attention d'un planteur des Antilles; et sans les immenses fourn tures en blé qui arrivent du Canada et des Etats-Unis d'Amérique, la disette affligerait très-souvent ces magnifiques contrées.

La grande marchandise d'étape des Indes occidentales est le *sucre*. Il paraît difficile de ne pas croire à l'existence d'une canne à sucre indigène en Amérique, mais on prétend que l'espèce cultivée y fut apportée soit de l'Inde, soit de la côte d'Afrique. On assure que la canne à sucre fut transplantée, en 1606, des Canaries à Saint-Domingue par un certain Aguillar, habitant de la Conception-de-la-Vega, et que le premier moulin à sucre fut construit par un chirurgien de Saint-Domingue, appelé Vellosa. Mais ce fait ne prouverait qu'une importation locale, sans décider le fond de la question. Depuis une vingtaine d'années, la canne d'Otaïti est généralement introduite dans les Antilles; elle fournit un suc plus abondant que la canne ordinaire ou créole. Un champ de cannes, au mois de novembre, époque de leur floraison, offre un des coups d'œil les plus ravissants que la plume puisse décrire ou le pinceau imiter. La hauteur des tiges, qui varie depuis 1 mètre à 2 mètres 50 et plus, caractérise fortement la différence de sol ou de culture. Au moment de la maturité, le champ déploie un vaste tapis d'or que les rayons du soleil viennent nuancer par de larges bandes du plus beau pourpre. Le sommet des tiges est d'un vert noirâtre; mais à mesure qu'elles se sèchent, soit de maturité ou par l'effet des grandes chaleurs, la couleur change et devient celle d'un jaune roux; des feuilles larges et étroites pendent du haut des tiges, et semblent s'écarter pour laisser jaillir une baguette argentée : la longueur de cette baguette varie de 50 centimètres à 2 mètres, et sur son sommet flotte mollement un panache blanc, dont les houppes sont terminées par une frange délicate du lilas le plus tendre. Une plantation de cannes en feu offre, au contraire, les horreurs les plus pittoresques qui puissent s'offrir à l'imagination d'un peintre ou d'un poëte. Il n'y a pas d'incendie aussi alarmant, il n'y a pas de flammes aussi rapides; on ne saurait se figurer la vélocité et la furie avec lesquelles ce feu dévore et se propage. Dès qu'on s'aperçoit que le feu est à une plantation, on frappe à coups redoublés sur les coquilles d'appel; les échos retentissent et renvoient le bruit au loin; l'alarme se répand dans les établissements limitrophes. Le tintamarre de ces coquilles,

l'agitation des nègres au milieu des feux, leurs pantomimes expressives, leurs travaux, l'impatience bruyante et tumultueuse des blancs, les groupes de chevaux et de mulets qui passent dans le fond du tableau, le mouvement, le désordre et la confusion qui règnent partout, les tourbillons de fumée, la marche rapide des flammes, le pétillement, le craquement des cannes qui se consument, tout cela forme un ensemble de scènes horribles et sublimes à la fois.

L'arbrisseau qui nous fournit le coton trouve souvent dans ces îles le terrain sec et pierreux qu'il aime; mais la récolte, qui demande un temps sec, n'est pas assez assurée. Le cafier originaire de l'Arabie-Heureuse, en fut long-temps une propriété enviée. Les grains, trop vieux, n'ayant jamais voulu lever en d'autres pays, on transporta le plant même à Batavia; ensuite, par multiplication, à Amsterdam et à Surinam, à Paris et à la Martinique. Tantôt cet arbre récompense les soins du cultivateur dès la troisième année, et tantôt seulement à la cinquième ou sixième · quelquefois il ne produit pas une livre de café, et d'autres fois il en donne jusqu'à 3 ou 4. En quelques endroits, il ne dure que 12 ou 15 ans; et en d'autres, 25 à 30.

Ce tableau général des Antilles devrait être suivi d'une discussion sur les indigènes exterminés par les Européens. Les Caribes, Caraïbes ou Caraïbiscs s'étendaient-ils au delà des Antilles? Les tribus populeuses de Saint-Domingue et de Cuba, différentes des Caribes, étaient-elles de la race qui habitait la Floride ou de celle d'Yucatan? L'espace nous défend d'examiner ces questions, sur lesquelles d'ailleurs nous ne pouvons proposer aucune opinion certaine.

Commençons notre topographie par la plus grande et la plus occidentale de ces îles. *Cuba*, que l'on pourrait à juste titre surnommer *la reine des Antilles*, longue de 263 lieues, sur une largeur qui varie de 10 à 40, approche en étendue de la Grande-Bretagne. Sa population était en 1850 de 898,752 habitants, 425,767 blancs et 472,985 de couleur, parmi lesquels on comptait 323,759 esclaves. La population flottante de l'île s'élevait à 40,000 âmes, et l'émigration annuelle peut être représentée par un chiffre approximatif de 4,734 habitants. On a remarqué que la population de cette belle île avait augmenté depuis 1790 de 29 pour 100 par chaque période décennale.

Une chaîne de montagnes traverse l'île de l'est à l'ouest; mais les terres près de la mer sont en général basses et inondées dans les saisons pluvieuses. Cette superbe île passe pour avoir le meilleur sol de toutes les Antilles; son

climat est chaud et sec, mais plus tempéré que celui de Saint Domingue, grâce aux pluies et aux vents du nord et de l'est qui le rafraîchissent. Il faut en excepter quelques vallées exposées au midi et brûlées par la réverbération des rochers. Les anciens historiens vantent l'or fin de cette île, et une tradition affirme que les canons du fort *El-Morro,* qui défend Santiago, ont été faits du cuivre indigène. Une mine, exploitée de nos jours aux environs de Santiago de Cuba, a fourni du platine, de l'aimant, des malachites soyeuses et des cristaux de roche couleur de topaze. Dans la juridiction de la Havane on a découvert une mine de fer de très-bonne qualité. On y trouve beaucoup d'eaux chaudes minérales. Ses salines sont abondantes. Mais les richesses actuelles de l'île sont ses excellentes et nombreuses sucreries, qui produisent de 17 à 18 millions d'*arrobes* [1] d'un sucre très-fin; ses plantations de café qui en produisent annuellement 1,470,750 arrobas. Elle abonde encore en manioc, maïs, anis, ou pastel, coton, cacao, et en tabac préférable à tout autre de l'Amérique. Cette dernière production a été, en 1848, de 168,094 charges estimées 25 millions de francs. On y voit tous les arbres et végétaux des Antilles, particulièrement le beau palmier royal. L'île fournit aux chantiers de l'Espagne de magnifiques bois de construction. Depuis un demi-siècle les abeilles y ont été introduites par des émigrés de la Floride; maintenant on en exporte une quantité considérable de la plus belle cire blanche. Parmi les fruits, l'ananas est singulièrement renommé. On ne trouve dans toute cette île aucun animal venimeux ni féroce. Les premiers habitants étaient pacifiques, timides, et ne connaissaient pas l'abominable coutume de manger de la chair humaine; ils détestaient le vol, la luxure; aujourd'hui les colons sont les plus industrieux et les plus actifs des îles espagnoles. Les femmes y sont vives et affables; celles des classes inférieures se couvrent très-peu, les dames mêmes, dans l'intérieur de leurs maisons, ne sont vêtues que de gazes légères. Dans les campagnes, l'hospitalité des habitants force le voyageur à s'asseoir à la table de la maison, où il y a toujours des places réservées pour les passants.

La *Havane,* capitale de toute l'île, est la résidence du capitaine-général gouverneur, d'un évêque, le chef-lieu du département occidental, et le siége d'un arsenal de la marine; son port, le meilleur de l'Amérique, peut contenir 1,000 vaisseaux; l'entrée en est fort étroite, mais bien défendue; ses fortifications en ont fait une des plus fortes places du monde.

L'aspect de la ville est triste; ses rues sont étroites, tortueuses et sans

[1] L'*arroba* ou arrobe équivaut à 11 kilog. 50.

pavés, dont les seuls édifices remarquables sont la cathédrale, qui renferme le tombeau de Christophe Colomb, la douane, l'hôtel des postes, le palais du gouverneur et la manufacture de tabacs, mais ses habitants passent pour les plus civilisés de toutes les anciennes colonies espagnoles de l'Amérique. Par ses nombreux établissements littéraires, et surtout par sa célèbre université, elle prend une place importante parmi les grandes cités du Nouveau-Monde. On y compte plusieurs sociétés littéraires et savantes, et environ 150,000 habitants, en y comprenant ses faubourgs. Son commerce est très-important et en fait la seconde place du Nouveau-Monde après New-York. Une tête de chemin de fer la met en communication avec les principales villes de l'île [1]. Dans ses environs nous citerons *Regla* et *Guanabacoa,* petites villes de 7 à 8,000 âmes. Cette dernière possède des sources minérales et des bains.

Puerto-del-Principe, vers le milieu de l'île, siége d'un archevêché, est le chef-lieu du département du centre, et compte aujourd'hui près de 30,000 habitants, elle prend tous les jours de l'accroissement, elle est reliée à *Nuevitas,* qui est son port, par un chemin de fer de 65 kilomètres. *Santiago-de-Cuba,* la capitale ecclésiastique de l'île, et le chef-lieu du département oriental, est bâtie sur la côte méridionale, au fond d'une belle baie, sur un port sûr et commode. Peuplée d'environ 25,000 âmes, elle fournit au commerce du sucre et du tabac très-renommés. La ville de *Bayamo,* la quatrième de l'île, compte 14,000 âmes. *Matanzas,* à 75 kilomètres à l'est de la Havane, au fond d'une baie et dans la partie la plus fertile de l'île, est aujourd'hui la seconde place de commerce de Cuba; le chiffre de ses importations et de ses exportations atteint près de 20 millions de francs; elle a 15,000 habitants. *Trinidad,* sur la côte méridionale de l'île, ville de 12,000 âmes, possède un port fort commerçant. *Holquin* et *El-Cobra* sont des bourgs importants par les mines de cuivre qu'on exploite dans leur voisinage. Le port de *Cardenas,* uni à la Havane et à Matanzas par un double chemin de fer, prend depuis quelque temps une grande importance.

Au sud-est de la partie la plus occidentale de Cuba, nous devons mentionner l'île de *Pinos,* nommé aussi *Filipina-Nueva,* c'est la plus grande des petites îles qui entourent Cuba. Elle forme une juridiction de la capitainerie générale de la Havane; sa ville principale est *Nueva-Gerona,* dont le port est fréquenté.

Nous terminerons ce que nous avons à dire de l'île de Cuba en disant que

[1] En 1850 on comptait dans l'île de Cuba 482 kilomètres de chemins de fer.

cette riche colonie forme, avec les Antilles espagnoles qui en dépendent, la capitainerie générale du gouvernement militaire de la Havane. Elle est divisée, au point de vue politique, en deux provinces : celle de la Havane, et celle de Santiago-de-Cuba; militairement elle est partagée en 3 départements et 25 juridictions. La valeur de sa production agricole annuelle est estimée à 325 millions de francs; le chiffre de ses exportations est de 150 millions, et celui de ses importations dépasse 170 millions de francs. Ces chiffres sont éloquents et justifient la convoitise intéressée des États-Unis, et les tentatives blâmables de ces derniers temps.

L'île de *la Jamaïque*, par son étendue, est la troisième de l'Archipel. L'industrie anglaise l'a élevée au rang des plus florissantes; toutefois elle n'égala jamais la fertile Saint-Domingue.

De l'est à l'ouest, elle a environ 58 lieues de longueur, et, au milieu, près de 20 de largeur, en diminuant vers les extrémités à peu près dans la forme d'un œuf. Une chaîne de montagnes escarpées, composées de rochers renversés les uns sur les autres par de fréquents tremblements de terre, la traverse dans toute sa longueur. Entre les roches nues à leur surface, s'élève une grande variété d'arbres superbes qui offrent l'aspect d'un printemps perpétuel, et à leur pied jaillit une quantité de ruisseaux clairs et limpides, dont les nombreuses cascades, bordées de verdure, forment, avec les hauteurs qui les environnent, le paysage le plus enchanteur. La grande chaîne de montagnes est appuyée par d'autres qui diminuent graduellement; les côteaux inférieurs sont parés de superbes cafiers, et, plus bas, les plus riches plantations de sucre s'étendent à perte de vue dans les plaines. Les savanes, dont le fond consiste en craie marneuse, portent un gazon épais et brillant, qui rappelle les prairies d'Angleterre. Ce qu'on appelle terre à briques est un mélange d'argile et de sable grisâtre; ce terrain est surtout propre à la culture de la canne à sucre. Dans les montagnes près de Spanishtown, il y a des eaux thermales renommées; dans les prairies se trouvent plusieurs sources de sel. Le plomb est jusqu'à présent le seul métal qu'on y ait encore découvert.

L'air de la partie basse de la Jamaïque est presque partout excessivement chaud et peu favorable à la constitution physique des Européens. Les brises de mer qui arrivent tous les matins le rendent plus supportable. Les montagnes offrent au malade le salutaire bain d'un air frais et vif. Le sommet le plus élevé a 2,470 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Le sucre est la plus avantageuse production de cette île. Autrefois on cultivait beaucoup de cacao. Depuis une quinzaine d'années, les plantations de café ont été

fort étendues dans la Jamaïque, de manière que cette île paraît actuellement produire plus des trois quarts du café et plus de la moitié du sucre que l'Angleterre tire de ses colonies. Les récoltes dans la Jamaïque sont plus certaines et plus égales que celles des îles du Vent et sous le Vent, puisque ces îles sont plus sujettes aux accidents des sécheresses et des ouragans. Antigoa, par exemple, a produit dans quelques années près de 20,000 *oxhofts* de sucre, et dans d'autres moins de 1,000. La Jamaïque produit aussi du gingembre et du piment. L'acajou, dont on fait un si grand usage pour les meubles, y est de la meilleure qualité; mais ce bois commence à s'épuiser. Parmi les autres bois dont elle abonde, nous signalerons le savonnier, dont la graine a toutes les qualités du savon; le mangrove et l'olivier, dont les écorces sont très-utiles aux tanneurs; le fustic et le bois rouge, employés dans la teinture; enfin le bois de campêche. L'indigo y était autrefois très-cultivé, et le cotonnier l'est encore, l'arbre à pain y a été transplanté d'Otaïti par l'illustre botaniste Joseph Banks. On y récolte une grande quantité de fruits de toutes les espèces connues dans les Antilles.

Port-Royal, autrefois la capitale de la Jamaïque, était située sur la pointe d'une étroite langue de terre sablonneuse et aride, qui, vers la mer, formait partie de la jetée d'un superbe port capable de contenir mille gros vaisseaux, et si profond qu'il pouvait y charger et décharger avec la plus grande facilité. Les tremblements de terre et les ouragans l'ont en grande partie minée; cependant elle renferme encore environ 10,000 habitants. *Kingston*, la principale ville de l'île, est composée de 2,000 maisons, dont plusieurs sont élégantes, et, d'après le goût de ces îles et du continent voisin, d'un seul étage, avec des portiques. On y compte près de 20,000 habitants; son port est l'entrepôt du commerce de toute l'île. A quelque distance de Kingston, se trouve *Santiago-de-la-Vega*, aujourd'hui *Spanish-town*, l'ancienne capitale du temps des Espagnols, et encore aujourd'hui le siége du gouvernement, d'un évêché et des cours de justice; on y compte 6,000 habitants.

Tous les ports de la Jamaïque sont francs; les principaux sont, outre ceux que nous avons nommés: *Port-Morand, Black-River, Savannah,* sur la côte du sud*; Lucea-Bay, Montego-Bay, Falmouth* et *Port-Maria*, sur la côte septentrionale.

En 1787, il y avait dans l'île de la Jamaïque 23,000 blancs, 4,093 gens de couleur libres, et 256,000 esclaves; en sorte qu'il se trouvait au delà de 11 nègres sur un Européen, et à peu près 9 esclaves et demi sur une personne libre.

La population est aujourd'hui de 380,000 habitants, dont environ 212,000 noirs émancipés; nous devons y ajouter quelques milliers d'*engagés* venus des Indes orientales pour suppléer au manque de bras qui a été le premier résultat de l'émancipation des esclaves dans les Antilles.

La Jamaïque forme un gouvernement général colonial duquel dépendent les Lucayes, Balise et la colonie de Honduras. L'île est divisée en trois comtés, et soumise à un gouvernement représentatif. Le pouvoir législatif se compose du gouverneur, d'un conseil de douze membres nommés par le roi, et d'une chambre de 45 représentants élus pour sept années par les propriétaires. Les trois principales villes, savoir: Kingston, Santiago, ou Spanishtown, et Port-Royal, y envoient trois membres; les autres paroisses chacune deux. Les dépenses et les revenus de la colonie montent habituellement à 2,500,000 fr. L'exportation et la culture ont diminué de 1806 à 1843; mais dans ces dernières années, et surtout depuis 1850, elles tendent à reprendre une marche progressive. On peut évaluer à 36 millions la valeur des marchandises expédiées annuellement d'Angleterre à la Jamaïque; cette île est le grand entrepôt du commerce de l'Angleterre avec l'Amérique espagnole.

Haïti, que Christophe Colomb, en 1492, appela *Hispaniola*, doit maintenant attirer notre attention.

Au centre de l'île s'élève le *Cibao*, groupe de montagnes qui projette trois chaînes principales, dont la plus longue court vers l'est. Les montagnes, en grande partie susceptibles de culture à leur sommet, produisent une variété d'expositions et de climats souvent diamétralement opposés à de très-petites distances. Très-sain sur les hauteurs, le climat des plaines énerve promptement les Européens, et les maladies meurtrières qu'il fait naître rendent une attaque de l'île extrêmement périlleuse[1]. A l'est et au sud de l'île, on ne connaît ni printemps ni automne. La saison des orages qu'on appelle hiver, y dure depuis le mois d'avril jusqu'en novembre. Dans le nord, l'hiver commence en août et finit au mois d'avril. Le sol, généralement peu profond, et en partie seulement formé d'une mince couche de terre végétale qui s'étend sur un lit d'argile, de tuf et de sable, offre néanmoins de grandes modifications qui le rendent propre à toutes les cultures[2].

[1] *Moreau de Saint-Méry*: Description de la partie française de Saint-Domingue, t. I, pag. 529.

[2] On peut consulter un livre spécial sur la géographie de Haïti, qui renferme de curieux documents: Géographie de l'île de Haïti, précédée du précis et de la date des événements les plus importants de son histoire, par *B. Ardouin*. Port-au-Prince, 1832.

On a voulu rejeter les récits des anciens auteurs qui indiquent, dans les montagnes de Saint-Domingue, des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de fer et d'aimant, du cristal de roche, du soufre, du charbon de terre, du marbre, du jaspe, du porphyre de la plus grande beauté. Un minéralogiste espagnol, D. Niéto, vérifia de nos jours l'existence de ces richesses métalliques, qui pourraient encore, en partie, être exploitées avec profit. Herrera dit que les mines de la Vega et de Buenaventura produisaient annuellement 460,000 marcs d'or. Ce fut dans la dernière qu'on trouva un morceau de ce métal de 200 onces pesant. Au commencement de ce siècle même les nègres-marrons de *Giraba* exportaient une grande quantité d'or en poudre.

Hispaniola fut une conquête importante pour les Espagnols par l'abondance de l'or que l'on trouvait dans ses terrains d'alluvions; ils obligeaient les indigènes à leur fournir tout ce qu'ils pouvaient recueillir de ce métal. L'établissement que les vainqueurs fondèrent, sous le nom de *Santo-Domingo*, dans la partie méridionale de l'île, fut l'origine du nom de *Saint-Domingue* qu'elle reçut dans la suite. Nous ne rappellerons pas les barbares traitements infligés aux Caraïbes par leurs vainqueurs, ni comment les vaincus, forcés à se révolter contre les Espagnols, furent entièrement détruits par ceux-ci. Restés paisibles possesseurs d'une île déserte, les Espagnols, au commencement du seizième siècle, la repeuplèrent d'esclaves arrachés au sol africain. Il était réservé à ceux-ci de venger un jour ceux qui les avaient précédés sur cette terre, devenue un séjour de misère et de larmes depuis l'arrivée des Européens. La vengeance fut terrible; mais les Français, qui, dans le courant du dix-septième siècle, avaient fondé une colonie à Saint-Domingue, en furent les victimes, aussi bien que les Espagnols. Les premières scènes de révolte commencèrent en 1791. Enhardis par quelques succès, ils proclamèrent leur indépendance. Attaqués par les Anglais, qui cherchaient à s'emparer de l'île, les insurgés les repoussèrent et mirent à leur tête Toussaint Louverture, un de leurs chefs, qui établit dans l'île un gouvernement républicain. Les Français tentèrent, en 1802, de recouvrer Saint Domingue; mais, malgré quelques succès et la capture de Toussaint Louverture, ils furent obligés d'évacuer l'île. Dessalines, son lieutenant, lui succéda; il se proclama empereur sous le nom de Jacques I^er^, et mourut assassiné en 1808. Après sa mort, Haïti se divisa en deux États distincts; l'un anarchique et composé de la province française du nord, eut pour souverain Christophe, qui prit le nom de Henri I^er^ autre lieutenant de Toussaint Louverture; l'autre républicain, au sud, eut pour

président Pétion. Christophe périt misérablement, et Boyer qui avait succédé à Pétion comme président de la République du Sud, réunit momentanément toute l'île en un seul État, que la France reconnut en 1815, moyennant l'obligation d'une indemnité de 150 millions payable par annuités aux anciens colons. Les successeurs de Boyer n'eurent pas sa sagesse; de funestes rivalités éclatèrent; elles ensanglantèrent l'île, et la division en résulta. Aujourd'hui l'île d'Haïti est divisée en deux États de gouvernement et d'étendue bien différents; la partie française qui est la moins étendue, forme depuis 1849 l'*empire de Haïti*, et le général Soulouque, au profit duquel s'est faite la dernière révolution, a pris le nom de Faustin I[er]. L'ancienne partie espagnole, située à l'est de la précédente, a conservé le gouvernement républicain, et constitué la ***République Dominicaine.*** Tel est l'état actuel de cette île dont les révolutions politiques ne paraissent pas encore être terminées.

Dans l'état d'incertitude où ces changements de chaque jour laissent le géographe, nous nous contenterons du rapide exposé qui va suivre.

La ***République Dominicaine*** occupe toute la partie orientale de l'île; elle a une superficie d'environ 2,300 lieues géographiques carrées; sa population était en 1851, de 200,000 âmes; les hommes de couleur y sont en majorité sur les noirs; elle est administrée par un président élu pour 4 ans, secondé par un conseil de cinq membres et un tribunal qui en compte quinze. L'armée est de 6 à 7,000 hommes bien aguerris, et les côtes sont gardées par 7 ou 8 bâtiments inférieurs.

Santo-Domingo, capitale de l'ancienne colonie espagnole, est aujourd'hui la capitale de cette petite république, le siége du gouvernement et d'un archevêché; elle renfermait autrefois 25,000 habitants, on ne lui en donne plus que 12,000. On la considère comme la plus ancienne ville européenne d'Amérique: Barthélemy Colomb la bâtit en 1496, sur la rive gauche de l'Ozama, et lui donna le nom de Nouvelle-Isabelle. Elle est entourée de remparts flanqués de bastions; ses rues sont larges et droites, et ses maisons bâties dans le goût espagnol. Son port est large et profond. Ses édifices les plus remarquables sont: la cathédrale, bâtie dans le style gothique, et dans laquelle les cendres de Christophe Colomb restèrent déposées jusqu'en 1795; l'arsenal dans lequel on conserve encore une ancre du célèbre navigateur; enfin l'ancien palais du gouvernement.

Cette ville était magnifique, riche et populeuse sous Charles-Quint. Bien qu'elle ait prodigieusement perdu de sa splendeur, elle sera toujours célèbre pour avoir été le lieu où les conquérants du Mexique, du Pérou et du

Chili formèrent leurs vastes projets, et trouvèrent les moyens de les exécuter.

Santiago-de-los-Cavalleros ou *Saint-Yague* et *la Vega* sont les deux principales villes de l'intérieur, où souvent le voyageur peut errer pendant des journées entières au milieu de prairies superbes sans rencontrer d'autres traces de population que les cabanes des gardiens de troupeaux. Ces deux villes sont aujourd'hui presque sans importance, bien que la première soit regardée comme une des plus salubres des Antilles. Près de la Vega se trouvent, au milieu des forêts, les ruines de la *Conception-de-la-Vega*, qui fut la ville la plus florissante de l'île jusqu'en 1564, qu'elle fut ruinée par un tremblement de terre et abandonnée par ses habitants. Couronnées par de magnifiques forêts, les hauteurs, dans cette partie de l'île présentent souvent des laves noirâtres, ou peut-être des basaltes réduits en petits fragments. La baie de *Samana*, défendue par plusieurs îlots et rochers, offre le plus beau port de l'île; mais les bords de ce vaste bassin ont acquis une réputation d'insalubrité. L'*Youna*, qui se jette dans cette baie, peut être rendue navigable pendant l'espace de 20 lieues.

La petite ville de *Samana*, située sur cette baie, a pris depuis peu quelqu'importance commerciale. *Saint-Christophe*, à peu de distance de Santo-Domingo, est devenue depuis peu d'années la principale place forte de l'île. Ses environs sont couverts de belles plantations. *Higuey* est célèbre par sa chapelle de Notre-Dame et par les nombreux pèlerins qu'elle attire des diverses parties de l'île.

L'*Empire de Haïti* comprenant l'ouest de l'île, est formé par l'ancienne partie française; sa superficie est de 1,500 lieues géographiques carrées, dont les sept dixièmes sont couverts de montagnes et de forêts; sa population peut être évaluée à 700,000 habitants, parmi lesquels le sexe féminin domine, ici ce sont les noirs qui forment la majorité de la population; les hommes de couleur y sont en petit nombre et mal vus.

La capitale de l'empire d'Haïti est le *Port-au Prince* (*Port-Républicain*). Elle est sur un terrain bas et marécageux, au fond du golfe de la Gonaive, dans la partie occidentale de l'île. Le palais du gouvernement sur la place d'Armes, est le seul édifice remarquable de cette ville. Ses rues ne sont point pavées, mais elles sont larges et bien alignées. Ce qui lui donne une grande importance, c'est l'activité de son commerce : on évalue à plus de 2 millions de francs les droits qu'on perçoit dans son port sur les 200 navires de toutes les nations qui y entrent annuellement, et à près du double les droits de sortie. Sa population a doublé depuis l'émancipation d'Haïti : elle s'élève aujourd'hui à 30,000 individus.

Le *Cap-Français*, jadis la florissante capitale de cette belle colonie, s'appela d'abord *Guarico* et *Cabo-Santo*, puis *Cap-Henri*, du nom du nègre Christophe, qui s'était proclamé *roi d'Haïti*, sous le nom de Henri Ier. Chef d'une armée bien disciplinée et d'une population résolue à ne jamais se soumettre aux blancs, cet Africain imitait le cérémonial, le luxe et la splendeur des cours européennes. Il cherchait à attirer des officiers blancs par une solde libérale, et il commerçait avec les Américains, les Anglais et les Danois. Son royaume se terminait aux plaines, aujourd'hui désertes, qu'arrose l'*Artibonite*, rivière considérable. Mais la tyrannie la plus sanguinaire déshonorait les grandes qualités de ce chef; une révolte de ses soldats ayant renversé son pouvoir, il se donna la mort de sa propre main.

Cette ville porte aujourd'hui le nom de *Cap-Haïtien*. Avant l'émancipation d'Haïti, sa population était de 12,000 âmes; ses habitants sont encore au nombre de 8 à 10,000; mais elle n'est plus aussi commerçante que orsqu'elle était le chef-lieu de la colonie française, bien que son port soit un des plus sûrs et des plus commodes de l'île. Ses fortifications, jadis importantes, sa belle église de Notre-Dame, et la plupart de ses monuments, sont fort mal entretenus.

Un peu au nord-ouest de cette ville et sur la côte est la petite *île de la Tortue*, peuplée d'environ 5,000 habitants, et célèbre pour avoir autrefois servi de retraite aux boucaniers et aux flibustiers. C'est dans cette petite île que fut aussi formé le premier des établissements français à Saint-Domingue.

La ville des *Cayes*, capitale éphémère de l'Etat, fondé par le général Rigaud, renfermait 15,000 habitants lorsqu'elle faisait partie de la colonie française; c'est encore la seconde place de commerce de la république; mais un terrible ouragan la détruisit entièrement le 12 août 1831. *Saint-Louis*, malgré la beauté de son port, ne fait plus qu'un faible commerce; mais *Jérémie*, grâce à la fertilité de ses environs, a conservé sa population de 3 à 4,000 âmes.

La constitution impériale d'Haïti offre l'amalgame le plus extravagant, de droit divin, de droit constitutionnel et de droit républicain. Il n'est pas de peuple qui n'ait plus de droits politiques et civils, les citoyens Haïtiens n'ont rien à désirer de ce côté; mais, c'est à la condition de ne pas en revendiquer l'exercice. Le pays est divisé en provinces, arrondissements, paroisses et sections rurales, administrés militairement par des généraux, des colonels ou des capitaines. L'armée est de 30,000 hommes sur les cadres, mais la plupart ne sont pas même équipés. L'état-major fort nombreux est hors

de toute proportion avec l'armée : la marine militaire est nulle. Le budget impérial est alimenté par les droits d'importation, d'exportation et l'impôt des patentes. Enfin, le déficit est énorme; tel est le tableau moral et politique que nous offre aujourd'hui cet empire éphémère.

Située à l'est de la précédente, l'île de *Porto-Rico* ou *Puerto-Rico* offre la continuation de la grande chaîne des Antilles. Elle fut reconnue en 1493 par Christophe-Colomb. C'est la plus belle des colonies espagnoles. Comme l'archipel dont elle fait partie, elle brille par le luxe de sa végétation, par la variété de ses campagnes, par l'éclat de ses fleurs, par l'abondance de ses produits. Elle est divisée de l'est à l'ouest, comme la Jamaïque, par une chaîne de montagnes de 900 à 1,300 mètres de hauteur couvertes de forêts. Le *Layvonito* domine la partie orientale, et le *Lopello* celle du sud. Il y a de vastes savanes dans l'intérieur et sur la côte septentrionale. Les montagnes de l'intérieur, ornées de cascades pittoresques, renferment des vallées très-salubres; mais dans les plaines basses de la partie septentrionale, l'air est malsain dans quelques localités et pendant la saison pluvieuse; car le nord de l'île est humide et sujet à ces pluies périodiques, qui caractérisent le climat des Antilles, et quelquefois aussi à leurs terribles ouragans. Le sol de cette partie est ondulé et couvert de pâturages; toutes les cultures y prospèrent, et les nombreuses rivières qui l'arrosent ne voient jamais leur lit desséché. Dans le sud au contraire les pluies sont rares; l'eau cependant s'y trouve à 50 ou 60 centimètres de la surface du sol. Aussi la canne à sucre, malgré la sécheresse de l'air, y croît-elle abondamment; les plus grandes plantations se trouvent même dans la partie méridionale. L'or, dont l'abondance avait premièrement engagé les Espagnols à s'y établir, est devenu rare à Porto-Rico; mais elle possède aujourd'hui des richesses plus réelles, car elle produit de bon bois de construction, du gingembre, du sucre, du café, du coton, de la casse, du tabac, du riz, du maïs, des citrons, des oranges, etc. Cette fraîcheur, cette humidité, sources de la fertilité de Porto Rico, elle les doit aux forêts qui occupent encore la plus grande partie de sa superficie. Ces forêts attirent la pluie et en empêchent l'évaporation. Une des lois de la colonie exige que pour un arbre coupé, trois autres soient plantés à sa place.

Porto-Rico renferme un grand nombre d'animaux domestiques; ses mules sont très estimées : on les recherche dans la plupart des autres Antilles.

On n'a point à redouter dans cette île la multitude d'insectes et de reptiles qui sont le fléau des terres tropicales. En un mot Porto-Rico est la plus saine de toutes les Antilles : ce qui le prouve, c'est que la mortalité

n'y est pas plus grande que dans nos contrées européennes. On évalue la superficie de l'île à 530 lieues géographiques carrées et sa population a 380,000, âmes parmi lesquelles il y a environ 50,000 esclaves.

Saint-Jean de Porto-Rico, la capitale, est bâtie sur une petite île de la côte septentrionale, jointe à la grande terre par une chaussée, et formant un excellent port. Une enceinte bastionnée et une forteresse la placent au rang des principales places fortes des Antilles, sa population est de 30,000 âmes. Ses fortifications sont considérables et bien entretenues. *Arecife* et *Guayama* sont des bourgs importants par leur population. *Ponce*, au sud de l'île, est importante par ses plantations; elle a 15,000 âmes; *Mayaguez* qui en renferme 18,000, fait un commerce assez considérable avec les îles voisines. L'*Aguadilla*, avec un port ouvert, dans la partie du nord-ouest, remarquable par sa salubrité : *San-Germano*, ville considérable, peuplée de 32,000 âmes des plus anciennes familles de l'île; les baies de *Guanica* et de *Guyanilla*, situées sur la côte sud, et très-propres à de grands établissements; *Faxardo*, bourg très agréable sur la côte orientale : voilà les points principaux que l'espace nous permet d'indiquer.

Porto-Rico forme une capitainerie générale de laquelle dépendent les petites îles qui l'environnent; le gouvernement est confié au capitaine général, gouverneur civil et militaire, assisté d'un conseil. L'île est divisée en 7 départements, il y a à Porto-Rico un évêché et une audience royale, la force militaire se compose de 10,000 hommes de troupes et de 46,000 hommes de milice; les revenus de l'île sont annuellement d'environ 4 millions de francs.

A 5 lieues du *cap Pinero*, la pointe orientale de l'île de Porto-Rico, on aperçoit les hauteurs verdoyantes et bien boisées de l'île de *Biéquen* ou *Boriquem*, inhabitée, mais réclamée par l'Espagne, ainsi que les îles *Colubra* ou *Serpent*, *Kraben* ou *Crabe*, et celles du *Grand* et du *Petit-Passage*, qui toutes font partie du groupe des *Vierges*.

Nous ferons précéder la description des petites Antilles de celle des *îles Bahama* ou de *Lucayes*. Elles s'étendent dans le sud-est de la Floride, dont elles sont séparées par un courant de mer large et rapide, qu'on appelle *golfe de Floride*, ou *nouveau canal de Bahama*. Le vieux canal de Bahama les sépare de l'île de Cuba. Il y en a 500, dont quelques-unes ne sont que des rochers; mais il y en a particulièrement 12 grandes et fertiles, dont le sol ne diffère en rien de celui de la Caroline. La population ne s'élève qu'à 20 ou 25,000 individus, dont 11,000 nègres. Les principales sont la

Providence, où est la capitale, la *Grande Bahama*, presque déserte malgré son étendue; *Cat Island*, qui n'est autre que l'île de *Guanahani*, dans laquelle l'immortel Colomb débarqua dans la nuit du 11 octobre 1492, et à laquelle il donna le nom de *San-Salvador;* le groupe d'*Acklin*, où se trouve *Pittstown ; Inagua* qui renferme d'importantes salines; *Eleuthera* et *Abaco*.

On exporte de ces îles du coton, de l'indigo et du tamarin, beaucoup de fruits, surtout des citrons, des oranges, des ananas, des bananes, de l'écaille de tortue, de l'ambre gris, du bois d'acajou, de campêche et de Fernambouc. En temps de guerre, les habitants gagnent considérablement par le nombre des prises qu'on y amène, et, dans tous les temps, par les naufrages qui sont fréquents dans ce labyrinthe de bancs et de rochers.

Ces îles, qui appartiennent aux Anglais, dépendent du gouvernement général de la Jamaique, et sont administrées par un lieutenant-gouverneur. Elles ont un gouvernement particulier organisé d'après les formes représentatives : ainsi le gouverneur est chargé au nom du roi d'Angleterre du pouvoir exécutif; le pouvoir législatif est confié à une chambre haute composée de 12 membres, et à une chambre basse de 26 députés des districts. *Nassau*, dans l'île de la *Providence*, est la résidence du gouverneur. C'est une jolie petite ville d'environ 7,000 âmes, florissante par son commerce. Les îles Lucayes reçoivent chaque année de l'Angleterre pour 2 à 3 millions de marchandises, et en exportent pour 1 million et demi.

Les îles *Turques* et les îles *Caïques*[1], au débouquement de Saint-Domingue, sont aussi occupées par les Anglais, et même fortifiées. Elles dépendent des Lucayes. Ces îles forment deux groupes, peuplés chacun de 1,000 à 1,200 habitants.

Anegada, Virgin-Gorda et *Tortola*, sont les principales îles que les Anglais possèdent dans le petit archipel des Vierges, à l'est de Porto-Rico. Le sol y est peu fertile; mais le commerce interlope est d'une grande importance. Ces îles, dont la population ne dépasse guère 20,000 âmes, n'ont de valeur que par le commerce de contrebande avec Porto-Rico.

Les Danois ne sont entrés dans la carrière du commerce qu'après les Espagnols, les Français, les Anglais et les Hollandais. Ainsi ils ont trouvé le Nouveau-Monde déjà partagé entre les autres puissances : ils n'ont pu obtenir qu'avec beaucoup de difficultés quelques petites portions de ce riche butin ; mais ils n'ont rien négligé pour donner à ces faibles posses-

[1] *Cayos* en espagnol; *Kays* et *Keys* en anglais, c'est-à-dire Rochers.

sions toute la valeur dont elles pouvaient être susceptibles. Aussi les Indes occidentales ne renferment aucune portion de terre, à l'exception de la Barbade et d'Antigoa, qui soit mieux cultivée et proportionnellement plus productive que l'île danoise de *Sainte-Croix*. Elle offre également le modèle d'une excellente administration. L'île de *Saint-Thomas* est plutôt un poste de commerce. La surface de ces îles et des îlots qui en dépendent n'est que de 36 à 40 lieues carrées. La population est d'environ 1,000 âmes par lieue carrée (39,614 en février 1850), et le revenu *net*, versé dans les caisses du gouvernement, est de 100,000 rixdalers (400,000 francs). Le sucre de Sainte-Croix tient, pour la finesse et la blancheur, un des premiers rangs; le rhum égale celui de la Jamaïque. *Christianstadt*, ville de 5,000 âmes; près de la pointe orientale de l'île, en est le chef-lieu. Elle est bien bâtie, mais son port est d'un accès difficile. L'île de Sainte-Croix a été achetée de la France pour 160,000 rixdalers (720,000 fr.); aujourd'hui il y a plusieurs plantations qui se vendent deux fois plus. Saint-Thomas a un excellent port, capable de contenir 100 vaisseaux de ligne. De vastes magasins reçoivent ici journellement les marchandises de l'Europe ou des États-Unis. La petite île de *Saint-Jean* a le sol et le climat très-bons, mais la culture y est encore peu avancée. Il y a une bonne rade, que plusieurs auteurs ont qualifiée de port.

L'île anglaise de l'*Anguille (Anguilla)* est toute plate. Ses habitants, peu nombreux, s'occupent de l'éducation du bétail et de la culture des champs, qui donnent du tabac excellent.

Saint-Martin renferme moins de terrain que sa dimension ne paraît en indiquer, parce que les côtes sont coupées de baies et d'étangs. L'intérieur est montagneux, le sol léger, pierreux, et exposé à des sécheresses fréquentes. Un marais salant donne un profit annuel qu'on estime à 500,000 francs. Les habitants, au nombre de 7,000, sont presque tous d'origine anglaise. La France possède une moitié de l'île, et la Hollande l'autre : la première a la partie septentrionale, *Marigot* en est le chef-lieu, c'est une petite ville de près de 3,000 âmes; et la seconde la partie méridionale.

Gustave III ayant remarqué combien d'avantages commerciaux le Danemark tirerait de ces îles, voulut procurer à la Suède une possession dans les Indes occidentales. En conséquence, il obtint de la France, en 1784, l'île de *Saint-Barthélemy*, située entre les îles anglaises de Saint-Christophe et de l'Anguille, et l'île hollandaise de Saint-Eustache. Cette position facilite le commerce interlope. Le sol, quoique montagneux, manque abso-

lument d'eau. Le coton y réussit très-bien. On en exporte aussi de la casse, du tamarin et du bois de sassafras. La végétation est en général beaucoup plus riche et beaucoup plus variée que ne semblerait le permettre la grande sécheresse du sol. Cette île est battue par des coups de vent très-violents. Elle a 15,000 habitants. *Gustavia*, chef-lieu et unique ville de l'île, est bâtie sur le port dit le *Carénage*, qui, à la vérité, n'admet pas de navires tirant plus de 3 mètres d'eau, mais qui en peut contenir une centaine à la fois. On porte à 10,000 le nombre de ses habitants.

Les Hollandais considèrent leurs îles comme des entrepôts de commerce, et surtout de contrebande avec les sujets des autres puissances; c'est dans la Guyane qu'ils avaient concentré tous leurs établissements de culture.

L'île *Saint-Eustache*, qui n'a que 2 lieues de long et 1 de large, est formée de deux montagnes qui laissent entre elles un vallon très-resserré. Le sommet oriental présente un ancien cratère de volcan environné de pierre ponce pesante et de roches de gneiss; mais il n'y a point de lave. Quoique l'île manque de rivières et de sources, on y cultive du tabac et un peu de sucre. On assure que le nombre des habitants monte à 15,000.

La valeur du produit de cette île s'élève annuellement à 600,000 francs. La petite ville de *Saint-Eustache*, son chef-lieu, est assez bien bâtie, et renferme de grands magasins pour son commerce. Elle renferme 5 à 6,000 âmes.

Saba, rocher voisin de Saint-Eustache, a 4 lieues de circonférence, et est environné d'une mer basse qui ne permet qu'aux chaloupes d'en approcher. Après avoir débarqué sur la plage, il faut gravir le rocher par un chemin très-raide et environné de précipices. Au sommet s'étend une agréable vallée où des pluies fréquentes font croître des plantes d'un goût exquis, des choux très-gros et de bon indigo. Un air pur y entretient la santé, et les femmes conservent cette fraîcheur de teint qu'on désire et qu'on cherche en vain dans les autres Antilles. Des maisons simples et élégantes offrent autant de temples au bonheur domestique. Les habitants, au nombre de 2,000, fabriquent des souliers et des bas de coton, dont la vente, avec le produit de leur indigo, fournit à leurs modiques dépenses.

Ici la chaîne des Antilles devient double : la *Barboude* et l'*Antigoa* en forment le chaînon oriental. *Antigue*, ou Antigoa, a une forme circulaire, et près de 7 lieues d'étendue en tous sens. Cette île, que l'on regardait autrefois comme inutile, est maintenant l'une des plus importantes, et

contient 56,000 habitants, dont les neuf-dixièmes sont noirs. Son port, appelé *English-Harbour*, est le chantier le plus sûr et le plus propre au radoub de la marine royale dans ces mers. On y voit un bel arsenal de marine. *Saint-Jean*, ou *Saint-John*, la résidence ordinaire du gouverneur des îles anglaises, dites sous le Vent (Leewards Island), est le port qui fait le plus de commerce. Sa population est de 16,000 âmes. Les productions consistent en anis, sucre, gingembre et tabac.

La *Barboude* abonde en bestiaux, chevreuils, porcs et fruits; les noix de cocos sont très-recherchées. Elle produit aussi du coton, du poivre, du tabac, de l'anis, du gingembre, des cannes à sucre.

Passons au chaînon occidental ou intérieur. L'île de *Saint-Christophe*, outre le coton, le gingembre et les fruits des tropiques, produit beaucoup de sucre; son sol, formé d'une marne cendreuse, est singulièrement favorable à la canne. Elle porte chez les Anglais le nom populaire de *Saint-Kitts*, et compte 23,000 habitants. La petite ville de *Basse-Terre*, qui peut avoir 5 à 6,000 âmes, est la résidence du gouverneur. *Sandy-point* est un poste militairement important.

Les deux petites îles de *Nevis* et de *Montserrat*, situées entre Saint-Christophe, et la Guadeloupe, ont le sol léger, sablonneux, mais extrêmement fertile en coton, tabac et sucre. Elles appartiennent, comme les trois précédentes, à l'Angleterre, et possèdent ensemble plus de 17,000 habitants.

La *Guadeloupe* est divisée en deux parties par un bras de mer très-étroit, l'une de ces parties prend spécialement le nom de *Guadeloupe*, c'est celle que l'on désigne quelquefois encore sous le nom de *Basse-Terre*; l'autre, celui de *Grande-Terre*. Le petit détroit qui coupe ainsi l'île en deux, connu des marins sous le nom de *Rivière Salée*, n'est accessible qu'à des embarcations calant un mètre et demi d'eau. Son utilité est grande toutefois pour le transport des denrées des quartiers qui l'avoisinent.

A l'ouest de la Rivière Salée, la Guadeloupe proprement dite se présente, avec ses chaînes de montagnes volcaniques, parmi lesquelles *la Soufrière* vomit souvent de la fumée et des étincelles des flancs de son cratère couvert de soufre. La pente de ces montagnes s'adoucit généralement et se termine de manière à laisser entre leur base et le rivage de la mer, des étendues de terre plus ou moins considérables. C'est dans cette espèce de ceinture et sur les flancs praticables des mornes, que sont établies les cultures et les habitations. La végétation y est d'une extrême richesse, les palmiers, les bananiers, les lianes, les goyaviers en font les éléments les plus importants.

La seconde moitié de l'île, la *Grande-Terre*, située à l'est de la Rivière Salée, ne présente au contraire, par un singulier contraste de la nature, qu'une vaste plaine, dont le sol s'élève à peine de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. La circonférence totale des deux parties de l'île est d'environ 70 lieues.

La Grande-Terre est longue de 14 lieues et large de 6 ; l'autre, la Guadeloupe proprement dite, a 15 lieues de long sur 7 de large, sa partie la moins élevée se nomme la *Basse-Terre*, et la partie montagneuse est nommée la *Cabesterre*. La petite île de *Désirade*, à l'est ; celle de *Marie-Galande*, au sud-est, et le groupe dit des *Saintes*, au sud, dépendent de la Guadeloupe, et font partie du gouvernement de ce nom. La surface en est évaluée, au total, à 204,085 hectares ou 40 lieues carrées, et la population, à 131,000 âmes dont 11 à 12,000 blancs, 15 à 20,000 gens de couleur et le reste noirs.

Dans les enclos des habitations on voit le citronnier sauvage, l'arbre qui produit le galbanum (*Callopyllum palaba*), et le campêchier, quelquefois la poincillade, l'erythrina-corallodendrum, et le volkameria épineux. La canne à sucre vient très-haute et très-forte, mais d'une substance quelquefois trop aqueuse. Le café de l'île est moins estimé que celui de la Martinique. Les abeilles y sont noires; elles font un miel très-liquide et de couleur purpurine.

La ville de *Basse-Terre*, peuplée de 12,400, a des rues régulières et ornées de divers jolis bâtiments. Des promenades, des haies, des jardins, des fontaines jaillissantes, contribuent à l'embellir. Le fort qui la défend pourrait même en Europe passer pour une bonne forteresse : il domine une rade ouverte, la ville n'ayant point d'autre port. *Pointe-à-Pitre* est le chef-lieu de la Grande-Terre, et le siége d'un tribunal de première instance. Quelques marais du voisinage nuisent à la salubrité de cette place, qui d'ailleurs est bien bâtie et régulière. Son port est spacieux, et l'un des meilleurs de l'Amérique, elle a été presque détruite en 1843 par un affreux tremblement de terre. On estime sa population à environ 12,000 âmes. Ses environs offrent les plus grandes plantations de café de toute la colonie, *Le Moule*, chef-lieu de canton, a pris un rapide accroissement et compte aujourd'hui 1,200 habitants, ses vastes plantations de cannes à sucre lui assurent la première place sous ce rapport dans la colonie.

La *Désirade* produit d'excellent coton. Cette île, longue de 4 lieues et large de 2, est formée d'un groupe de mornes et de montagnes qui d'un côté sont taillées à pic et de l'autre s'abaissent insensiblement jusqu'à la

mer. Elles portent partout l'empreinte des feux souterrains. Il y a des parties boisées et d'autres qui sont couvertes de belles et riches prairies. Le nombre de ses habitants est d'environ 18,000.

A *Marie Galante* ou *Marie-Galande* on cultive, sur un sol montueux, une bonne quantité de sucre et de café. Cette île est, après la Martinique et la Guadeloupe, la plus importante des Antilles françaises; sa longueur est de 4 lieues et sa largeur de 3 et demie. Elle est en grande partie bordée de hautes falaises, au pied desquelles règnent des brisants et des gouffres. Vers le sud-ouest seulement la côte est plate, mais la mer est traversée par un banc de récifs : aussi Marie-Galante est elle dépourvue de ports. Son sol montagneux, boisé, peu abondant en sources, mais généralement fertile, est cultivé avec soin. Elle reçut de Christophe Colomb, lorsqu'il y débarqua en 1493, le nom du navire qu'il montait. Le *Grand-Bourg*, sa principale paroisse, se compose d'une dizaine de rues bien percées, de trois places et d'une assez belle église. Cette résidence du commandant, et siége d'un tribunal de première instance, renferme environ 2,500 habitants. Cette petite ville a réparé les désastres de l'incendie qui en consuma la plus grande partie le 17 mai 1838.

A l'ouest de cette île et à 2 lieues et demi au sud de la Guadeloupe, on remarque le petit *groupe des Saintes* qui appartient aussi à la France, et qui, composé de plusieurs îles, n'occupe que 2 lieues de longueur sur 1 de largeur. Les cinq principales sont : au nord, l'*Ilet* et *Cabrit;* au sud, le *Grand Ilet* et *La Coche;* à l'ouest, la *Terre-d'en-bas* et à l'est la *Terre-d'en-haut*. Elles renferment peu de terres propres à la culture; plus de la moitié de leur superficie est en friche, en bois et en savanes; le reste est cultivé en café et en coton. La Terre-d'en haut est la plus grande et la moins stérile, bien qu'il n'y ait qu'une petite source qui tarit dans les grandes sécheresses; c'est là que sont aussi les principaux établissements civils et militaires. La population de tout ce groupe est d'environ 1,300 âmes, parmi laquelle on compte 500 blancs, 130 individus de couleur et 670 noirs. Ces îles sont importantes par les mouillages qu'elles offrent. Elles furent découvertes le 4 novembre 1493 par Colomb, qui leur donna le nom de *Los Santos* à cause de la fête de la Toussaint qui venait d'avoir lieu.

La *Dominique*, située entre la Guadeloupe et la Martinique, dont elle gêne beaucoup les communications en temps de guerre, est la plus élevée et la plus accidentée des petites Antilles; son sol est maigre, et plus propre à la culture du café qu'à celle du sucre : il y a néanmoins plu-

sieurs ruisseaux de fort bonne eau, où l'on pêche d'excellent poisson, et les coteaux d'où ils descendent produisent les plus beaux arbres des Indes occidentales. Il y a aussi une mine de soufre. Selon quelques auteurs, on y trouve des scorpions venimeux, des serpents et des couleuvres d'une grandeur énorme. Elle produit du maïs, un peu de coton, de l'anis, du cacao, du tabac, des perdrix, pigeons, poulets et porcs. *Roseau* ou *Charlestown*, ville de 6,000 âmes, est la résidence du gouverneur. La *baie du Prince-Rupert,* près de *Portsmouth*, est une des plus grandes des Antilles. La Dominique appartient aux Anglais, et fait partie du gouvernement des îles du Vent; elle est administrée par un lieutenant-gouverneur, un conseil législatif et une assemblée représentative. Les revenus de cette île sont d'environ 180,000 francs et ses dépenses de 160,000. Sa population est de 6,000 blancs et mulâtres, et de 14,000 noirs, en tout 20,000.

Avant les guerres de 1750 et de 1756, la *Martinique* était la principale île française ; là s'accumulaient toutes les marchandises de l'Europe et des Indes : 150 vaisseaux allaient et venaient dans ses ports ; elle étendait son commerce direct à la Louisiane et au Canada. Mais la perte de ces colonies et la prospérité croissante de Saint-Domingue ont placé la Martinique à un rang moins brillant, quoique toujours très-éminent.

Cette île, qui est à 25 lieues au sud de la Guadeloupe, a une circonférence de 40 à 50 lieues, elle présente une superficie de 38 lieues carrées ; un tiers de l'île est en plaines, le reste en montagnes très-escarpées, hérissées de rochers; les pics culminants sont la montagne Pelée qui a 1,350 mètres et le piton du Carbet, qui en a 1,207, cette dernière montagne calcaire a la forme conique et pointue : elle porte assez souvent une couronne de nuages, et la pluie qui ruisselle sur ses flancs en rend l'ascension difficile. La plupart des montagnes sont couronnées par des forêts presque impénétrables, où le fromagier gigantesque entre-croise ses branches avec le *balata*, le courbaril avec le figuier sauvage. En dehors de ces forêts, la végétation de l'île n'est pas moins riche, ni moins variée : les palmiers élancés, les bananiers aux fruits savoureux, les lianes grimpantes, les goyaviers aux feuilles d'un vert sombre, s'offrent tour à tour auprès des habitations créoles. Le sol déchiré par les éruptions de cinq ou six volcans éteints aujourd'hui, se montre tantôt découpé de mornes, de pitons et de vallées, tantôt arrosé par plus de 60 rivières, dont les cours servent de moteurs à de nombreux moulins à sucre ; cinq de ces rivières sont même navigables pour de petits bâtiments.

La Martinique est donc mieux arrosée que la Guadeloupe, elle est moins

sujette aux ouragans; ses productions sont les mêmes, et consistent principalement en sucre d'abord, puis en café et en quelque peu de coton et de cacao. Le chiffre de la population sédentaire était, en 1850, de 120,357 habitants, dont environ 9,000 blancs, 37,000 hommes de couleur, et le reste noirs. Si on y ajoute la population flottante, évaluée à 2,937, on aura pour population totale 123,551.

Cette île a plusieurs ports et baies commodes : on distingue surtout le cul-de sac Royal. Sur cette baie est bâti le *Fort-Royal,* avec la ville de même nom. Celle-ci renferme 12,000 habitants; elle est en grande partie bâtie en bois, mais les maisons sont très-propres. C'est le chef-lieu de la colonie, et le siége d'une cour royale et d'un tribunal de première instance. Ses principaux édifices sont l'église paroissiale, l'hôtel du gouvernement, les magasins de la marine, l'arsenal et les hôpitaux. Des fontaines nouvellement construites répandent dans les rues une agréable fraîcheur. Son port, d'ailleurs bon et sur, a moins d'étendue que celui de Pointe-à-Pitre dans la Guadeloupe, mais il est défendu par de bonnes fortifications. La ville de *Saint-Pierre,* avec une rade, est une des places les plus commerçantes de toutes les petites Antilles. Ses 66 rues, toutes pavées, bien éclairées la nuit, et arrosées par des ruisseaux abondants qui tempèrent la chaleur du jour, sont garnies de belles maisons. On lui donne 24,000 habitants sans y comprendre la garnison. Ce qu'elle possède de plus remarquable est le jardin botanique fondé en 1803 pour y naturaliser les plantes des Indes.

Lamentin, est une petite ville d'environ 10,000 habitants, dont le territoire est occupé par d'importantes sucreries. *Rivière-Pilote*, possède dans ses environs les plus riches plantations de café de toute l'île, c'est un bourg de 4,000 âmes. *Le Pêcheur*, chef-lieu de canton de 6,000 habitants, doit à son port, qui est très-fréquenté, la troisième place parmi les cités commerçantes de l'île.

L'île, aujourd'hui anglaise, de *Sainte-Lucie,* a été longtemps un sujet de querelle entre l'Angleterre et la France. Le sol y est excellent : les montagnes qui en occupent la partie orientale, ou la *Cabesterre*, paraissent avoir été volcanisées. La *Soufrière* est le cratère écroulé d'un volcan éteint, près duquel s'élancent deux pitons semblables à des obélisques verdoyants. L'air de l'île est extrêmement chaud et malsain; les reptiles venimeux y abondent. Les cultures consistent en sucre et en coton. On y trouve du bois de construction. Sa superficie est d'environ 7 à 8 lieues carrées, et sa population ne s'élève pas au delà de 20,000 âmes. Elle dépend du gouvernement général des îles du Vent et sous le Vent.

Le *Carénage*, dans la partie du nord-ouest de l'île, est un bon port où 32 vaisseaux de ligne peuvent se mettre à l'abri. On en sort avec tous les vents, mais on ne peut y entrer que vaisseau par vaisseau. C'est un des séjours les plus dangereux pour la santé des Européens. Cette ville, que les Anglais nomment *Port-Castries*, renferme 5 à 6,000 habitants. Sainte-Lucie est administrée par un lieutenant-gouverneur et un conseil colonial; elle est divisée en 9 paroisses. Ses principales productions sont le sucre, le rhum et le café. Le chiffre de ses importations et de ses exportations atteint annuellement 4 à 5 millions de francs.

L'île *Saint-Vincent*, au sud de Sainte-Lucie, est extrêmement fertile. Le sol consiste en un terreau noir, sur une forte glaise très-convenable à la culture des cannes à sucre et de l'indigo, qui y vient supérieurement bien. La côte orientale est peuplée d'une race mixte de Zambos, descendants de Caraïbes et de nègres fugitifs de la Barbade et des autres îles. On les appelle *Caribes noirs*. La superficie de cette île est de 17 à 18 lieues carrées, et sa population est de 28,000 individus, dont les onze-douzièmes sont noirs. Le chef lieu se nomme *Kingston*. C'est une ville de 9 à 10,000 âmes. La canne à sucre est la principale culture de cette île; elle en importe annuellement en Angleterre 50 quintaux métriques. Saint-Vincent dépend du gouvernement général des îles du Vent; elle forme avec les Grenadines et quelques îlots voisins un gouvernement particulier administré par un lieutenant-gouverneur, un conseil de 12 membres et une assemblée coloniale de 19 députés.

Le gouvernement de Saint-Vincent comprend les petites îles de *Béguia*, de *Petite-Martinique* et autres, dont quelques-unes sont peuplées par un petit nombre de familles peu aisées.

Les îlots nommés les *Grenadines* sont placés sur la même ligne et font aussi partie du même gouvernement. *Cariacon* en est le principal et le mieux cultivé. Ces îlots sont réunis par des récifs de roches calcaires formées par des polypiers, et qui, d'après la description d'un naturaliste instruit, paraissent exactement semblables aux rochers de corail de la mer du Sud.

Cette chaîne d'îlots est terminée par la fertile île anglaise de la *Grenade*, ou *Grenada*, longue de 10 lieues et large de 6, d'une superficie de 24 lieues carrées, et peuplée de 29,000 habitants, dont 23,000 sont noirs. Le sol est extrêmement favorable à la culture du sucre, du café, du tabac et de l'indigo. Un lac, sur le sommet d'une montagne au milieu de l'île, lui fournit une multitude de rivières qui servent à la fois à l'orner et à la féconder. Il

y a autour de l'île plusieurs baies et ports, dont quelques-uns peuvent être fortifiés avec beaucoup d'avantage. Elle jouit en outre du bonheur de ne pas être sujette aux ouragans.

Cette île exporte tous les ans pour 23,000,000 de ses produits. *George-Town,* autrefois *Fort-Royal,* sa principale ville, peuplée de 8 à 9,000 âmes, possède un des meilleurs ports des Petites-Antilles. La Grenade dépend du gouvernement général des îles du Vent, elle forme un gouvernement particulier administré comme les autres colonies anglaises par un lieutenant-gouverneur, un conseil et une chambre de représentants. Découverte par Christophe Colomb, elle a été cédée à l'Angleterre par la France, qui la possédait, en 1763, au traité de Paris.

Ici finit la chaîne des Antilles proprement dites. La Barbade, Tabago et la Trinité, toutes les trois anglaises, forment une chaîne particulière.

La *Barbade, Barbada* ou *Barbadoes*, longue de 7 lieues et large de 3 et demie, est la plus orientale des Antilles. Quand les Anglais y débarquèrent pour la première fois en 1625, ils la jugèrent la plus sauvage, la plus triste et la plus misérable qu'ils eussent encore vue. Il n'y avait aucune espèce de bétail ni de bête de proie, aucun fruit, aucune herbe, aucune racine propre à la nourriture de l'homme. Cependant les arbres étaient si gros et d'un bois si dur, que les colons ne parvinrent qu'avec beaucoup de peine à défricher autant de terre qu'il en fallait pour leur subsistance. Par une persévérance invincible, ils firent en sorte d'y trouver de quoi vivre, et ils ne tardèrent pas à découvrir que le sol était favorable au coton et à l'indigo, et que le tabac, qui commençait alors à être en vogue en Angleterre, y venait assez bien. La population fit des progrès si rapides, que 25 ans après le premier établissement elle montait à plus de 50,000 blancs et 100,000 nègres ou Indiens esclaves. Cet état brillant a duré un demi-siècle. La population actuelle est encore assez considérable pour une île qui n'a que 21 à 22 lieues carrées en superficie. On l'estime à 120,000 habitants, dont les quatre cinquièmes sont noirs. Ses produits sont évalués à 25 ou 30,000,000 de francs. La capitale de l'île est *Bridgetown*, où réside le gouverneur, qui est en même temps gouverneur-général des *îles du Vent* et des *îles sous le Vent* [1]. Ce gouverneur dirige les affaires de la colonie avec l'assistance d'un conseil législatif et d'une chambre des représentants.

[1] Les anglais appellent îles du Vent ou *Windward Islands*, la partie de l'archipel des Caraïbes comprise entre la Martinique et Tabago inclusivement, et îles sous le Vent, ou *Leeward Islands*, tout le nord de cet archipel, depuis et y compris la Dominique.

Bridgetown est le port des Antilles le plus rapproché de l'ancien continent. Elle est regardée comme une des plus belles villes des Antilles; on y compte 1,200 maisons. La baie de Carlisle, au fond de laquelle elle est située, peut contenir 500 vaisseaux. *Speightstown*, surnommé le *Petit-Bristol*, renferme 5,000 habitants qui la plupart se livrent au commerce. *Charlestown* et *Jamestown* sont aussi deux petites villes importantes.

L'île de *Tabago*, longue de 11 lieues et large de 4 et demie, et d'une superficie d'environ 24 lieues carrées, a l'avantage de n'être point sur la ligne du cours ordinaire des ouragans. Elle est située au nord-est de celle de la Trinité, et, de même que celle-ci, elle a pour noyau des montagnes schisteuses dénuées de toute roche granitique, et qui semblent être une continuation de la chaîne de Cumana, sur le continent de l'Amérique méridionale. Cette chaîne diffère entièrement de celle des Antilles. La position de Tabago devant le détroit qui sépare les Antilles de l'Amérique lui donne une grande importance en temps de guerre. Son sol riche et encore vierge est très-propre à la culture du sucre, et plus encore à celle du coton; les figues et les goyaves y sont excellentes; tous les autres fruits des tropiques y réussissent. On assure que le cannellier et le vrai muscadier se trouvent dans cette île; il est plus certain que l'arbre à gomme-copal y croisse, ainsi que cinq sortes de poivre. Il y a plusieurs baies et havres, principalement sur les côtes nord et ouest. La population est, d'après les derniers rapports, de 16,000 individus, dont les neuf dixièmes sont noirs, *Scarborough*, sa principale ville, défendue par un fort, est peuplée de 2 à 3,000 âmes.

L'île de la *Trinidad*, ou de la *Trinité*, est située entre celle de Tabago et le continent de l'Amérique espagnole, dont elle est séparée par le golfe de Paria et les deux détroits de la *Bouche-du-Dragon*, ou de la *Bouche-du-Serpent*. Elle a environ 35 lieues de longueur du sud ouest au nord est, et 22 de largeur dans le sens opposé. Sa forme en losange lui donne à peu près 96 lieues de circonférence et une superficie de 320 lieues carrées. Elle avait été décriée comme malsaine; Raynal a, le premier, réfuté cette erreur. Montagneuse vers le nord, elle n'offre, dans le centre et au midi, que des plaines et des collines. Elle abonde en palmiers et en cocotiers, qui y croissent sans être cultivés; elle produit du sucre, du café, de bon tabac, de l'indigo, du gingembre, de l'anis; de beaux fruits, tels que citrons et oranges, du maïs, du coton et du bois de cèdre. Ses produits annuels consistent en 200,000 quintaux de sucre, 15,000 de coton, 5,000 de café, 3,000 de cacao et 3,000 hectolitres de rhum. Sa population est estimée à 50,000 individus. Parmi plusieurs curiosités naturelles, elle renferme un

lac, ou plutôt un grand marais rempli de bitume-asphalte. La surface de ce lac change souvent; les bords, les îlots s'y engloutissent d'un jour à l'autre.

Ce lac, élevé de 28 mètres au-dessus du niveau de la mer, a ordinairement plus d'une lieue de circonférence. On y remarque plusieurs trous de 2 à 3 mètres de profondeur, qui contiennent de l'eau qui n'a point du tout le goût du bitume et qui nourrit un grand nombre de petits poissons. A une lieue de la côte orientale de l'île, dans la baie de Mayaro, il existe dans la mer un gouffre d'où, au mois de mars, après une détonation semblable à celle du tonnerre, il sort une flamme et une fumée épaisse et noire qui se dissipe aussitôt; mais, quelques minutes après, on trouve sur le rivage des placards de bitume de 8 à 12 centimètres d'épaisseur sur 16 à 24 de largeur. Près d'une des lagunes si communes à la Trinidad, on remarque un monticule de terre argileuse, entouré d'un grand nombre de petits cônes de 30 à 70 centimètres de hauteur. « Les sommets de ces cônes sont tronqués « et ouverts; ce sont autant de petits soupiraux qui exhalent un gaz d'odeur « d'hydrogène sulfuré. Sur la partie la plus élevée de ce monticule est un « cône d'environ un mètre et demi de haut, percé du sommet à sa base « comme les autres. Celui-ci vomit continuellement une matière blanchâtre « qui a le goût d'alun. » Près d'un marais de palétuviers, contigu au précédent, on voit un autre mamelon d'environ 27 mètres de diamètre et de 5 de hauteur. Il n'a pas autant de soupiraux que le monticule voisin, mais sa cime présente une cavité circulaire remplie d'un liquide bouillant qui a un goût d'alun. On y entend un bruit sourd et souterrain et la terre tremble sous les pas[1].

La cour de Madrid ayant ouvert la Trinidad à tous ceux qui voulaient s'y établir, beaucoup de Français de la Grenade s'y réfugièrent. Par la paix signée en 1801 avec la France, l'Angleterre obtint cette île importante par sa fertilité, son étendue, et plus encore par sa position, qui domine l'Orénoque et la fameuse Bouche-du-Dragon.

La principale ville est *Spanishtown*, autrefois *Puerto-Espana,* en français *Port-d'Espagne*, et que les Anglais nomment aussi *Port of Spain;* elle est située sur le golfe de Paria. D'abord bâtie en bois, mais détruite par un incendie en 1809, elle a été depuis reconstruite en pierres dont l'île abonde, et entourée de fortifications importantes; on y a aussi élevé un beau môle. Sa population est de 15,000 âmes.

[1] *Dauxion-Lavaysse:* Voyage aux îles de Trinidad, de Tabago, de la Marguerite, etc., t. I, p. 23-32.

Sur la même partie de la côte est *Saint-Joseph d'Oruna*, l'ancienne capitale espagnole, peuplée encore de 5,000 âmes; elle est située au milieu d'une plaine bien cultivée, dans la partie nord-ouest de l'île. Le meilleur port est celui de *Chagaramus;* on évalue la population à 30,000 individus.

La *Trinidad,* vu son étendue et la prodigieuse fertilité de son sol, pourrait produire autant de sucre que toutes les îles du Vent réunies. Tabago donne relativement encore de plus grandes espérances. Ces deux îles ont au surplus le précieux avantage d'être hors de la portée ordinaire des ouragans, et d'offrir par conséquent un mouillage où les flottes ne sont point exposées à ces terribles coups de vent qui souvent les brisent dans les ports des îles situées plus au nord. La Trinité forme un gouvernement colonial particulier, administré par un lieutenant-gouverneur, qui relève du gouverneur général des îles du Vent et sous le Vent.

Nous avons déjà parlé de l'île *Marguerite,* dépendante de Caracas : il ne nous reste donc à décrire, parmi les îles situées sur la côte espagnole du continent, que les trois dont les Hollandais sont en possession. *Curaçao* en est la plus importante; elle a 20 lieues de longueur sur 4 à 5 de largeur; aride et dépendante des pluies pour avoir un peu d'eau, cette île semblait être condamnée à une stérilité perpétuelle. L'eau tirée d'un seul puits y est vendue au poids de l'or. L'industrie hollandaise y fait croître, dans un sol léger et rocailleux, du tabac et du sucre en quantité. Les salines donnent un produit considérable; mais c'est au commerce interlope, que l'île doit son état florissant, car la valeur de ses produits n'est évaluée qu'à 500,000 francs.

Willemstadt, la capitale, est l'une des plus jolies villes des Indes occidentales; les édifices publics ont ici plus d'élégance, les rues plus de propreté, les maisons particulières une distribution plus commode, et les magasins plus d'étendue que partout ailleurs. Le port protégé par le fort d'Amsterdam est spacieux et sûr; son entrée est étroite. La population de la ville est de 8 à 9,000 âmes; celle de l'île se composait, en 1848, de 15,524 habitants, dont 10,045 blancs et 5,479 noirs esclaves.

Bonair et *Aruba,* petites îles voisines, sont employées à élever du bétail; elles ont environ 4,500 habitants, dont 1,200 esclaves.

L'archipel que nous venons de parcourir est un des principaux théâtres de l'industrie et du commerce des Européens. Les richesses que la Hollande, la France et l'Angleterre en ont tirées, ont plus contribué à la prospérité des métropoles que tout l'or, tout l'argent, tous les diamants du

continent américain. L'Angleterre seule continue à en retirer d'immenses bénéfices.

Terminons le tableau de l'archipel colombien par une esquisse des grands spectacles que la nature y développe.

Contemplons une matinée des Antilles dans la saison des fortes rosées, et, pour en jouir complétement, saisissons le moment où le soleil, paraissant avec tout son éclat dans un ciel pur et tranquille, dore de ses premiers feux la cime des montagnes, les larges feuilles des bananiers et les touffes des orangers. Sous les réseaux de lumière qui les gazent avec délicatesse, tous les feuillages divers semblent tissus de la soie la plus fine et la plus transparente, les gouttes imperceptibles de rosée qu'ils ont retenues ne sont plus qu'autant de perles que le soleil se plaît à colorer de mille nuances, et du centre de chaque groupe de feuilles étincelle l'insecte qui nage dans ces gouttes d'eau. Les prairies n'offrent pas un aspect moins ravissant; toute la surface de la terre n'est qu'une plaine de cristal et de diamant. Souvent, lorsque les rayons du soleil ont dissipé les brouillards qui couvraient le vaste miroir de l'Océan, une illusion d'optique vient en doubler les flots et les rivages. Tantôt l'on croit voir un énorme lit de sable là où s'étendait la mer, tantôt les canots éloignés semblent se perdre dans une vapeur embrasée, ou, soulevés au-dessus de l'Océan, ils flottent dans une mer aérienne en même temps qu'on voit leur ombre s'y réfléchir fidèlement. Ces effets de mirage sont fréquents dans les climats équatoriaux. La douce température de la matinée permet à l'ami de la nature d'admirer les riches paysages de cet archipel. Quelques montagnes nues et renversées l'une sur l'autre dominent par leur élévation toute la scène inférieure. A leurs pieds se prolongent des montagnes plus basses, couvertes de forêts épaisses. Les collines forment le troisième gradin de cet amphithéâtre majestueux; depuis leurs sommets jusqu'aux bords de la mer, elles sont couvertes d'arbres et d'arbrisseaux de la plus noble et de la plus belle structure. A chaque pas ce sont des moulins, des plantations, des habitations qu'on voit percer à travers les branches, ou qu'on entrevoit ensevelis dans les ombres de la forêt. Les plaines offrent des tableaux également neufs et variés. Pour vous en former une idée, réunissez en pensée tous ces arbres et arbustes dont la magnifique végétation fait l'ornement de nos jardins botaniques; rassemblez les palmiers, les cocotiers, les plantaniers; faites-en à plaisir mille groupes différents en y joignant le tamarinier, l'oranger et tel autre arbre dont les nuances et la hauteur leur soient proportionnées; voyez jouer au milieu les touffes élégantes du bambou; peignez-vous, entre toutes leurs tiges, les variétés

bizarres de l'épine de Jérusalem, les riches buissons de l'oléandre et des roses d'Afrique, l'écarlate vive et brillante des *cordia* ou *sébestiers*, les berceaux entrelacés du jasmin et de la vigne de Grenade; les bouquets délicats du lilas, les feuilles soyeuses et argentées de la portlandia; ajoutez-y la magnificence variée des champs de cannes étalant la pourpre de leurs fleurs ou le vert émail de leurs feuilles; les maisons des planteurs, les huttes des nègres, les magasins, les ateliers, la rade lointaine couverte d'une forêt de mâts. L'Océan même offre souvent ici, dans la matinée, un aspect rare partout ailleurs. Aucune brise n'en ride la surface; elle est si étonnamment transparente, que vous oubliez presque que les rayons de vue y soient interceptés; vous distinguez les rochers et le sable à une profondeur immense; vous croyez pouvoir saisir les coraux et les mousses qui tapissent les premiers, et vous compteriez sans peine les mollusques et les testacés qui se reposent sur l'autre.

Mais quel trouble soudain agite cette foule d'oiseaux et de quadrupèdes qui, avec l'air du désespoir, cherchent des asiles? Ces sinistres pressentiments nous annoncent l'approche d'un ouragan. L'atmosphère devient d'une pesanteur insupportable, le thermomètre s'élève extraordinairement, l'obscurité augmente de plus en plus, le vent tombe tout-à-fait, la nature entière paraît plongée dans le silence. Bientôt ce silence est interrompu par les roulements sourds des tonnerres éloignés; la scène s'ouvre par une foule d'éclairs qui se multiplient successivement, les vents déchaînés se font entendre, la mer leur répond par le mugissement de ses vagues; les bois, les forêts, les cannes, les plantaniers, les palmiers y joignent leurs murmures et leurs sifflements plaintifs. La pluie descend à flots, les torrents se précipitent avec fracas des montagnes et des collines, les rivières s'enflent par degrés, et bientôt les ondes accumulées débordent de leur lit et submergent les plaines. Bientôt ce n'est plus un combat de vents furieux, ce n'est plus la mer mugissante qui ébranle la terre; non c'est le désordre de tous les éléments qui se confondent et s'entre-détruisent. La flamme se mêle à l'onde, et l'équilibre de l'atmosphère, ce lien général de la nature, n'existe plus. Tout retourne à l'antique chaos. Quelles scènes n'éclairera pas le soleil du matin! Les arbres déracinés et les habitations renversées couvrent au loin toute la contrée. Le propriétaire s'égare en voulant chercher ce qui reste de ses champs. Partout gisent les cadavres des animaux domestiques pêle-mêle avec les oiseaux des forêts. Les poissons eux-mêmes ont été arrachés de leurs humides retraites, et l'on recule d'effroi quand on les rencontre, loin de leurs demeures, meurtris en se froissant contre les débris.

Tableaux statistiques des Antilles.

Ile de Saint-Domingue ou d'Haïti.

En 1850.

Superficie : 3,800 lieues carr. | Popul. absol. : 1,000,000. | Popul. par lieue carr. : 263.

NOM DE L'ÉTAT.	STATISTIQUE PARTICULIÈRE.	PROVINCES.	ARRONDISSEMENTS, COMMUNES, PAROISSES ET QUARTIERS [1].
RÉPUBLIQUE DOMINICAINE.	Superfic., 2,300 l. c. Popul. 200,000 hab. Armée. 7,000 hom. Flotte, 7 ou 8 bâtiments intérieurs.	Ozama.	SANTO-DOMINGO ++. — Bani. — Saint-Christophe — Seybo. — Higuey. — Samana. — Bayaguana — Los Lanos. — Monte de Plata — Savana de la Mar, q. — Los Minas, p. — Boya, p
		Cibao.	*San Yago.* — Le Cotny. — La Vega. — Masoria. — Las Matas de la Sierra — Altamira, p. — *Puerto-Plata.*
Dépendances — Les îles Alta Vela, Beata et Saona.			*Azua.* — Neybe. — *Saint-Jean. Farfan de las Matas.*
EMPIRE DE HAÏTI.	Superfic., 1,500 l. c. Popul., 800,000 hab. Armee, 30,000 hom. Flotte, 1 corvette, 1 brick, 5 bâtiments intérieurs.	Province de l'Ouest.	PORT-AU-PRINCE. — La Croix des Bouquets — L'Archaie. *Jacmel.* — Cainet. Marigot. — Cayes de Jacmel, p. — Les Côtes de Fer, q. — Sale Trou, q. — Leogane. — Le Grand-Goave — Le Petit-Goave. — *Le Mirebalais* — Les Coabas. — *Saint-Marc.* — La petite rivière de l'Artibonite. — Les Vérettes.
		Province du Sud.	*Les Cayes.* — Le Port-Salut. — Les Coteaux. — Torbec, p. — La Roche à bateau, q. — Les Anglais, q. — Les Chardonnières, q. — Le Port à Piment, q. — *L'Anse d'Aynaud.* Tiburon. — Dalmarie. — Les Trois Rois, q. — La petite rivière Dalmarie, q. — *Jeremie.* — Saint-Louis. — Cavaillon. — Le Petit-Trou des Roseaux, q. — Trou-Boubon, q. — L'Anse du Clerc, q. — Pestel, q. — *Arquin.* — *L'anse à Veau.* — *Le Petit-Trou.* — Miragoane — La petite rivière de Nippes, q. — L'Asile, q — Les Baradères, p. — Saint-Michel du F. des Nègres, p.

[1] Les noms en italique sont les chefs-lieux d'arrondissement. — Les communes sont sans signe particulier. — p, indique les paroisses, et q, les quartiers. — Ce tableau est extrait de la géographie de Haïti de M. Ardouin. — Les chiffres que nous donnons pour la population sont des *maxima* ; nous pensons qu'en accusant 160,000 pour la république Dominicaine, et 700,000 pour l'empire Haïtien, on se rapprocherait davantage de la réalité.

NOM DE L'ÉTAT.	STATISTIQUE PARTICULIÈRE.	PROVINCES.	ARRONDISSEMENTS, COMMUNES, PAROISSES ET QUARTIERS.
		Prov. de l'Artibonite.	*Les Gonaïves.* — Ennery. — Dessalines, q. — Le Gros-Morne. — Terre-Neuve. — *Le Môle Saint Nicolas.* — Bombardopolis. — *La Marmelade.* — Hinche. — Saint-Michel de l'Atalaye.
Dépendances. — L'île de Gonave, l'île de la Tortue.		Province du Nord.	*Le Cap Haïtien.* — La Petite-Anse. — L'Acul du Nord. — La Plaine du Nord, p. — Sans-Souci, p. — Le quartier Vaurin, q. — Limonade, p. — *Le Port de Paix.* — Saint-Louis du Nord. — Jean Rabel. — Le Borgne. — Le Port Margot. — *Plaisance.* — Le Limbé. — La Grande-Rivière. — Le Dondon. — Vallière. — Sainte-Suzanne, q. — Saint-Raphaël, p. — *Le Trou.* — *Le Fort Liberté.* — Ouanaminthe. — Jacquezy, q. — Le Terrier-Rouge, p. — Daxabou, q. — *Monte-Christo.*

Antilles Anglaises.

I° GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE LA JAMAÏQUE.

ILES ET GOUVERNEMENTS PARTICULIERS.	SUPERFICIE en lieues car.	POPULATION.	VILLES ET BOURGS.
GOUVERNEMENT DE LA JAMAÏQUE. . . . . Ile de la Jamaïque divisée en trois comtés (Cornouailles, Middlesex et Surrey). Iles Cayman.	780	38,000 hab.	SPANISHTOWN. — Kingston. — Port-Royal. — Montego-Bay. — Port-Antonia. — Falmouth. — Savanna-la Mer. — Morants-Bay.
GOUVERNEMENT DES BAHAMA ou LUCAYES. Le groupe d'Acklin ou Crocked. *Id.* des Caïques ou Keys. *Id.* des Turques.	580	20,000 hab.	*Nassau* dans l'île Providence.
Surintendance de Terre-Ferme — Balize (Honduras). .	1.200	3 000 hab.	*Balize.* — Fort Georges.
Surintendance de Terre-Ferme — Mosquitie.	2,061	4,000	*Blewfields.* — Grey Town (Saint-Jean de Nicaragua)[1]?

[1] Cédant aux justes réclamations de la république de Nicaragua, les Anglais ont dû abandonner cette place.

IIᵉ GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DES ILES DU VENT ET SOUS LE VENT [1].

ILES ET GOUVERNEMENTS PARTICULIERS.	SUPERFICIE en lieues car.	POPULATION.	VILLES ET BOURGS.
GOUVERNEMENT DE LA BARBADE.	22	120,000 hab.	BRIDGETOWN — Spe ghts-Town. —Charlestown — James-Town.
GOUVERN. DES LEEWARDS ou ILES SOUS LE VENT, formé par Antigoa.	14	56,000 hab.	*Saint-John.*—English-Harbour.
Mont-Serrat et Nevis.	8	15,000	*Plymouth* et *Charlestown.*
Saint-Christophe. . Barboude et Anguilla. Les Vierges anglaises (Tortola —Virgin-Gorda. — Anegada. — Jott-Van-Dyke, etc., etc.).	36	38,000	*La Basse-Terre.*—Sandy-Point.
GOUVERNEMENT DE LA DOMINIQUE. . . .	35	20,000 hab.	*Le Roseau* —Saint-Joseph (L'île est divisée en dix paroisses)
GOUVERNEMENT DE SAINTE-LUCIE.	8	20,000 hab.	*Le Carénage* ou port *Castries.*
GOUVERNEMENT DE SAINT-VINCENT. . . . Les îles Grenadines.	17	28,000 hab.	*Kingston.* — Tyrrels-Bay.
GOUVERNEMENT DE LA GRENADE.	24	29,000 hab.	*George-Town*, autrefois Fort-Royal.
GOUVERNEMENT DE TABAGO.	25	16,000 hab.	*Scarborough.*
GOUVERNEMENT DE LA TRINITÉ.	320	50,000 hab.	*Spanishtown* — Saint-Joseph d'Oruna. — Charagaramus.

1 Les Anglais appellent Iles du Vent ou *Windward-Islands*, la partie des îles de la mer des Antilles, comprise entre la Martinique et Tabago inclusivement, et Iles sous le Vent, *Leeward-Islands*, tout le nord de cet archipel, depuis et y compris la Dominique.

Antilles Espagnoles.

Iᵒ CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE LA HAVANE.

NOMS DES ILES.	STATISTIQUE PARTICULIÈRE.	DIVISIONS.	VILLES ET BOURGS.
CUBA.	Superficie, 6,500 l. c. Population : Blancs. . . . 425,767 Noirs et mul. 49,226 Esclaves. . . 323,759 Total. . 798,752 Popul. par l. c.. 139	Départ. Occidental. .	LA HAVANE †, 150,000 — Bejucal, 20,000 — Cano, 1,500 — Guanajay, 2,400 — Guanabacoa, 5,000 — Guines, 3,000. — Jesus del Monte, 2,500. — Madraga, 1,200. Matanzas, 20,000 — Santa-Maria del Rosario, 1,500. — Villa de San-Antonio, 1,800.
	Armée, 10 rég. d'inf., 1 régim. de caval., 1 brig. d'art., plus la milice.	Départ. du Centre. .	*Puerto Principe*, 30,000. — Trinidad, 14,000 — Villa de Santa-Clara, 10,000 — Villa de San-Juan de los Remedios, 6,000.
	Reven., 50,000,000 f. Imp., 125,000,000 Exp., 90,000,000	Départ. Oriental. .	*Santiago de Cuba* ††, 26,000 — Baracoa, 4,000. — Canto del Embarcadero, 5,000 — Higuany, 3,000. — Holguin, 8,000 — Mazanielto, 3,500. — San-Jeronimo de los Tunas, 2,500. — Villa de Bayamo, 8,000.
PINOS.			Pinar del Rio dans l'île de *Pinos* (Nueva Felipina).

IIᵒ CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE PORTO-RICO.

NOMS DES ILES.	STATISTIQUE PARTICULIÈRE.	DIVISIONS.	VILLES ET BOURGS.
PORTO-RICO. VIERGES (en partie).	Superficie. 530 l. c Population : Libres. . . . 330,000 Esclaves. . . 50 000 Total. . 380,000 Popul. par l. c., 622 Arm., 10,000 h. de tr. 46,000 de mil. Reven., 5,000 000 f. Imp., 30.00 ,000 Exp., 35,000,000	Sept départements.	SAINT-JEAN DE PORTO-RICO +, 30,000. — Manaty. — Arecus. — Coamo. — Guayma. — San-German. — Cabo Roxo. — Mayaguez. — Ponce. Dans le groupe des Vierges, les îles de *Grand* et *Petit-Passage*. *Colubra*. — *Biéque*.

Antilles Françaises (*en* 1848).

Iᵒ GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE LA MARTINIQUE.

NOMS DES ILES.	STATISTIQUE PARTICULIÈRE.	DIVISIONS.	VILLES ET BOURGS.
LA MARTINIQUE.	Superficie, 38 l. c. Population : Blancs. . . . 9,000 Couleur. . . 37,000 Noirs. . . . 74,000 Tr. et fonct. 3,198 Total. . 123,198 Armée. . . . 2,100 h. Milice. . . 4.500 Imp., 25,000 000 f. Exp., 20,000,000	Arrond. Fort-Royal. . Le Marin. . . Saint-Pierre. La Trinité. . .	LE FORT-ROYAL. — Lamantin. — Anses d'Arcet. *Le Marin* — Le Vauclain. *Saint-Pierre*. — Le Carbet. — Le Pêcheur. *La Trinité*. — Le Français. — Le Robert.

IIᵒ GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE LA GUADELOUPE.

NOMS DES ILES.	SUPERFICIE.	POPULATION.		DIVISIONS.	VILLES ET BOURGS.
LA GUADELOUPE. MARIE GALANTE. LA DESIRADE. LES SAINTES. ST-MARTIN (en partie).	85 lieues c.	108,433 13,763 1,765 1 314 3,773	129,050 1,200 t. et f. 130,780	3 arrond. 24 comm.	BASSE-TERRE — Lamantin. — Capesterre. — Vieux-Habitants. *La Pointe-à-Pitre*. — Moule — Petit-Bourg — *Grand-Bourg*. *Terre d'en haut*. — Terre d'en bas. — Marigot.

Antilles Hollandaises.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE CURAÇAO

NOMS DES ILES.	SUPERFICIE.	POPULATION en 1849. Libres.	Escl.	Total.	DIVISIONS.	VILLES ET BOURGS.
CURAÇAO.	24 lieues c.	10,045	5,479	15,[illegible]24	Gouvern. du Curaçao.	WILLEMSTADT.
ARUBA		2,048	535	2,583		
BUEN AYRE (Bon-Air)		1,333	696	2,[illegible]29		
SAINT-EUSTACHE.		772	1,136	1,908	Gouv. de St-Eustache.	*Saint-Eustache*
SABA.		1,033	636	1,667		
SAINT-MARTIN (en partie).		943	1,657	2,600		*Philisburg.*

Antilles Danoises.

GOUVERNEMENT DES INDES OCCIDENTALES DANOISES.

NOMS DES ILES.	SUPERFICIE.	POPULATION en 1850.	VILLES ET BOURGS.
SAINTE-CROIX.	55 lieues carrées.	39,650	CHRISTIANSSTED. — Frederícksted.
SAINT-THOMAS			*Saint-Thomas.*
SAINT-JEAN.			

Antille Suédoise.

NOM DE L'ILE.	SUPERFICIE.	POPULATION.	VILLE.
SAINT-BARTHÉLEMY.	3 lieues carrées.	15,000	GUSTAVIA. (La Carénage).

OMISSION *dans la description de l'Amérique, livre cent quatrième, page 84, ligne* 23.

Au sud de Terre-Neuve, et à l'entrée de la baie de Forame, les Français possèdent les deux petites îles de *Saint-Pierre* et *Miquelon*, dont la superficie peut-être évaluée à 15 ou 16 lieues carrées. Le territoire en est plat et peu boisé; la pêche forme toute l'industrie des habitants qui sont au nombre d'environ 2,000. Le chef-lieu de cette petite colonie est *Saint-Pierre*, qui possède un port, et sert à ravitailler les bâtiments qui chaque année vont à la pêche de la morue dans ces parages. *Le gouvernement de Saint-Pierre et Miquelon* est administré par un officier de marine assisté d'un conseil. Les Français y ont une station militaire navale pour la protection de leurs pêcheurs qui, année commune, sont au nombre de 12 à 15,000.

TABLEAUX des principales positions géographiques de l'Amérique, déterminées avec quelque certitude.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE N.			LONGITUDE O DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
RÉGIONS DU NORD-OUEST.							
Cap Glacé.	70	29	»	164	2	30	Cook. *Connaiss. des Temps.*
Cap du Prince de Galles.	66	40	30	170	50	30	*Grande carte russe de la côte N.-O.*
Norton-Sound.	64	30	30	165	7	30	Cook *Connaiss. des Temps.*
Ile Clarke.	63	15	»	172	»	»	*Idem* [1].
Ile Gore.	60	17	»	174	51	»	*Idem* [2].
Ile Ounalachka.	53	54	45	168	47	»	*Idem*. Observ. astr.
Ile Kodiak, cap Barnabas.	57	10	»	154	35	15	*Idem.*
Cap Hinchinbrock.	60	16	»	148	24	45	Cook.
Mont Saint-Elie.	60	17	35	143	11	21	Malespina.
Port des Français	58	37	»	139	28	15	*Voy.* de La Pérouse.
Cross-Sound, entrée.	58	12	»	138	25	15	Cook.
Port de los Remedios.	57	21	»	137	50	15	Quadra.
Port Conclusion.	56	15	»	136	43	45	Vancouver.
Ile Langara, pointe N.	54	20	»	135	20	15	*Idem.*
Cap Saint-James.	51	57	50	134	12	»	*Idem.*
Cap Scott.	50	48	»	130	41	15	*Idem.*
Noutka-Sound.	49	36	6	128	46	15	*Idem*. Cook. Quadra.
Nouvel-Arkangel.	57	3	»	224	42	»	Greenwich.
Cap Flattery	48	24	»	126	42	15	*Idem.*
Mont Olympe.	47	50	»	125	46	15	*Idem.*
Havre de Gray.	47	»	»	126	13	15	Gray.
Columbia, entrée de la rivière. . .	46	19	»	126	14	15	Vancouver, etc., etc.
Cap Foulweather.	44	49	»	126	16	15	Cook, Vancouver.
Cap Gregory.	43	23	30	126	30	15	*Idem.*
Cap Blanc ou Oxford.	42	52	»	126	45	15	*Idem.*
Baie de la Trinité.	41	3	»	126	14	15	*Idem.*
Cap Mendocin [3].	40	28	40	126	49	30	*Idem*, corr. *Conn des Temps.*
BAIE D'HUDSON.							
Fort du Prince de Galles	58	47	32	96	27	30	*Connaissance des Temps.*
Cap Résolution.	61	29	»	67	30	»	*Idem.*
Cap Walsingham.	62	39	»	80	8	»	*Idem.*
Cap Diggs.	62	41	»	81	10	»	*Idem.*
Ile Button.	60	35	»	67	40	»	*Idem.*
Ile Salisbury.	63	29	»	79	7	»	*Idem.*
Ile Mansfield, pointe N.	62	38	30	82	53	»	*Idem.*
GROENLAND.							
Akkia (île).	60	38	»	48	20	»	Malham.
Upernavik, factor. dan.	72	30	»	»	»	»	*Almanach nautique danois.*
Barclay, cap.	69	13	»	26	45	15	Scoresby.
Moskito Cove.	64	55	13	55	16	45	*Connaissance des Temps.*
Gothaab, fac or. dan.	64	10	5. 4	52	31	18	Le miss. M. Ginge. Obs. astr.
Byam-Martin, cap.	73	33	»	79	30	15	Ross
Farewell, cap	59	38	»	45	2	»	*Conn. des Temps*, chronom.
Allan, cap	71	43	»	24	13	15	Scoresby.
Frederishshaab.	62	»	»	52	21	»	Graah, 1839.
ISLANDE.							
Cap Nord.	66	44	»	25	4	»	Verdun de la Crenne, Voyage. *Connaissance des Temps.*
Cap Langaness.	66	22	»	18	26	»	*Idem.*
Cap Reykianess.	63	56	»	25	10	»	*Idem*
Hola.	65	44	»	22	4	»	*Idem.*
Bagazar.	66	20	»	18	57	»	Malham.
Lambhuns, observatoire.	64	6	17	24	15	30	*Idem.*
Idem.	»	»	»	24	24	18	Wurm, dans les *Archives géographiques de Lichtenstein*
Ile Grim.	66	44	»	21	43	»	*Connaissance des Temps*
Ile Jean Mayen, pointe S.	71	»	»	12	24	»	Bode, *Annuaire astronom.*

1 Cette île répond à l'île Saint-Laurent, la principale du groupe des îles Sindow.

2 Cette île répond à l'île Saint-Mahlas des Russes.

3 Privés, dans le moment, de plusieurs relations russes, nous n'avons pu établir les comparaisons et les synonymes que nous aurions désiré indiquer dans cette partie du tableau.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE N.			LONGITUDE O. DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITÉS.
TERRE-NEUVE, CANADA, etc.	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Balard, cap.	46	46	46	55	13	38	Purdy.
Quebec.	46	47	30	73	30	»	*Connaissance des Temps.*
Halifax.	44	44	»	65	56	»	*Idem.*
Gaspe, la baie.	48	47	30	66	47	30	*Idem.*
Louisbourg.	45	53	40	62	15	»	*Idem.*
Saint-Jean, le fort.	47	33	45	55	»	»	*Idem.*
Cap Raze.	46	40	»	55	23	30	*Idem.*
Belle-Ile, pointe N.	52	1	16	57	39	28	Bayfield, 1843.
ETATS-UNIS.							
Alexandrie.	38	49	»	79	24	15	Bowditch.
Boston. (maison des Etats)	42	21	23	73	24	38	Paine, 1843.
New-Haven.	41	17	7	75	19	10	D. J.-J. Ferrer[1].
New-London (fanal).	41	21	8	78	29	30	*Idem.*
Annapolis.	39	»	»	78	57	54	Paine.
Baltimore.	39	17	23	79	10	15	*Idem.*
Bristol.	40	5	»	77	16	»	Alcedo.
Cambden.	34	15	»	83	30	»	Auteurs.
Darmouth.	41	37	»	73	12	»	Alcedo.
Falmouth.	41	33	»	72	55	»	*Idem.*
Long-Island.	41	»	»	74	42	15	Blunt.
Pensacola.	30	24	»	89	47	15	Bowditch.
Petersburg.	37	12	»	80	4	15	*Idem.*
Rhode-Island.	41	28	»	73	43	15	*Idem.*
Richemont.	37	30	»	80	4	15	*Idem.*
Vermont.	43	36	»	75	17	42	*Idem.*
New-York (la batterie).	40	42	6	76	19	»	D. J.-J Ferrer[2].
Albany.	42	39	3	76	5	13	Bowditch.
Philadelphie.	39	57	2	77	30	»	*Idem.*
Lancaster.	40	2	26	78	39	15	*Idem.*
Washington.	38	55	»	79	19	»	*Connaissance des Temps.*
Cap Mayo.	38	56	46	77	13	6	D. Ferrer.
Cap Hinlopen (le fanal).	38	47	16	77	26	15	*Idem.*
Idem.	38	46	»	77	32	30	*Connaissance des Temps.*
Cap Hatteras.	35	14	30	77	54	27	D. Ferrer.
Savannah (le fanal).	32	45	»	83	16	»	*Connaissance des Temps.*
Pittsbourg.	40	26	15	82	18	30	D. Ferrer.
Gallipolis.	38	49	12	84	27	»	*Idem.*
Cincinnati (fort Washington).	39	5	54	86	44	24	*Idem.*
Confluent de l'Ohio et du Mississippi.	37	»	20	91	22	45	*Idem.*
Nouvelle-Madrid.	36	34	30	91	47	30	*Idem.*
Natchez.	31	33	48	93	45	15	*Idem.*
Nouvelle-Orléans.	29	57	30	92	26	15	*Idem.*
Idem.	29	57	45	92	18	45	*Connaissance des Temps.*
Monterey.	36	35	45	124	11	21	*Idem.*
San-Francisco.	37	48	50	124	28	15	*Idem.*
Santa-Fé (Nouveau-Mexique).	36	12	»	107	13	»	*Idem.*
MEXIQUE, etc.							
Mexico, au couvent de Saint-Augustin.	19	25	45	101	25	30	A. de Humboldt (Distances lunaires et solaires chronom., et beaucoup d'autres obs.).
Queretaro.	20	36	39	102	30	30	*Idem.*
Valladolid.	19	42	»	103	12	15	*Idem.*
Volcan de Jorullo.	»	»	»	101	21	45	*Idem.*
Popoca Tepetl.	18	59	47	100	53	15	*Idem.* (Bases perpendiculaires et obs. azimuthales).
Puebla de los Angelos.	19	»	15	100	22	45	A. de Humbolt. (Bases perpendiculaire et obs. azimuthal.)
Pic d'Orizaba.	19	2	17	99	35	15	*Idem.*
Guanaxuato.	21	»	15	103	15	»	*Idem.*
Xalapa.	19	30	8	99	15	»	*Idem.*
Vera-Cruz.	19	11	52	98	29	»	*Idem.*
Nouveau-Santander, la barre.	23	45	18	100	18	45	D. J.-J Ferrer.

[1] Les Mémoires et Notes de don José-Joaquin Ferrer se trouvent dans la Connaissance des Temps de 1817, et dans les Transactions philosophiques de Philadelphie, tome IV.

[2] M. Oltmanns (Observations astronomiques du Voyage de M. Humboldt), trouve également 76 dég. 18 min. 52 sec., mais il ne regarde pas comme très-sûrs les divers termes de comparaison qu'il a employés.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE N.			LONGITUDE O. DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITÉS.
MEXIQUE, etc.	deg.	min.	sec.	deg	min.	sec.	
Tampico, la barre	22	15	30	100	12	15	D. J.-J. Ferrer.
Campêche	19	50	14	92	53	21	*Idem*
Disconoscida	20	29	45	92	44	30	D. Cevallos.
Alacran, pointe O.	22	7	50	92	7	30	D Velasquez.
Rio Lagartos, l'embouchure	21	34	»	90	30	15	D J.-J. Ferrer.
Comboy, pointe N.	21	33	30	89	»	»	*Connaissance des Temps.*
Tezcuco	19	30	40	102	9	33	D. Velasquez.
Acapulco	16	50	19	102	6	»	A. de Humboldt.
San-Blas	21	32	48	107	35	48	*Connaissance des Temps.*
Cap San-Lucar (Californie)	22	52	28	112	10	38	*Idem.*
San-Diego	32	39	30	119	37	3	*Idem.*
Guadalupe (île)	28	53	»	120	36	3	*Idem.*
Cholula (pyramide de)	19	2	6	100	33	30	Humboldt.
Durango	31	25	»	105	55	»	Oteiza.
Oaxaca	18	2	»	102	30	»	Maluam.
Papantla	20	27	»	9[illegible]	56	30	*Idem.*
Perotte (coffre de)	19	29	35	99	28	39	Oltmanns.
San-Luis-Potosi	22	»	»	103	1	»	Alcedo.
Tasco	18	35	»	101	49	»	Humboldt.
Tehuantepec	16	13	»	97	27	»	Bauza.
Toluca	19	16	19	101	41	45	Humboldt.
AMÉRIQUE CENTRALE.							
Nicaragua	11	»	»	85	3	7	Auteurs.
Nicoya	9	46	»	87	15	30	Alcedo.
Truxillo	15	54	»	88	17	15	Purdy.
GRANDES ANTILLES.							
ILE DE CUBA.							
La Havane (*plaza dieja*)	23	8	15	84	42	15	A de Humboldt, Galiano, Robredo, Oltmanns. *Recherch*
Batabano	22	23	19	84	45	56	Lemaur et Oltmanns.
La Trinidad	21	48	20	82	36	53	Humboldt, Oltmanns.
Matanzas, la ville	23	2	28	83	57	36	D. Ferrer.
Cap Saint-Antoine	21	54	»	87	17	30	Humboldt.
Cap de la Cruz	19	47	16	80	4	30	Cevallos, Oltmanns.
Pico Tarquinio	19	52	57	79	10	22	*Idem.*
Pointe Maizy	20	16	90	76	28	8	*Idem.*
Pointe Guanos	23	9	27	84	3	37	Oltmanns.
Idem.	»	»	»	84	1	30	Ferrer.
JAMAÏQUE.							
Port-Royal	18	»	»	79	5	30	*Conn. des Temps*, Oltmanns.
Kingston	»	»	»	79	2	30	Oltmanns.
Cap Morant	17	5	45	78	35	23	*Idem.*
Cap Portland	»	»	»	79	18	25	*Idem*, et Humboldt.
SAINT-DOMINGUE.							
Cap Français, la ville	19	46	20	74	38	10	*Conn. des Temps*, Oltmanns.
Port-au-Prince	18	33	42	74	47	26	*Idem.*
Santo-Domingo	18	28	40	72	19	52	*Idem.*
Môle Saint-Nicolas	19	49	20	75	49	48	*Conn. des Temps*, Oltmanns.
Cayes	18	11	10	76	10	34	*Idem.*
Cap Samana	19	16	26	71	33	48	*Idem.*
Idem.	19	16	20	71	29	15	D. Ferrer.
Cap Enganno	18	34	42	70	45	52	Cevallos, Oltmanns, *Connaissance des Temps.*
Cap Raphaël	»	»	»	71	18	47	*Idem.*
Cap Dame-Marie	18	37	20	76	53	47	Oltmanns.
La Gonaïve, pointe O	18	52	40	75	44	48	*Idem.*
PORTO-RICO.							
Porto-Rico, la ville	18	29	10	68	33	30	Humboldt, Serra et Churruca. Par distances lun.; occultations des satellites, etc.
Cap Saint-Jean, pointe N.-E.	18	26	»	68	3	30	Ferrer, calculé par Oltmanns.
Idem, pointe N.-O.	18	31	18	69	33	33	*Idem.*
Aguadilla, ou cite de San-Carlos	18	27	20	69	32	45	*Idem.*
Casa de Muertos, rocher	17	50	»	68	58	30	*Idem* [1].

[1] Ces observations corrigent la carte de LOPEZ, sous le rapport de la position générale de l'île de Porto-Rico.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE N. deg.	min.	sec.	LONGITUDE O. DE PARIS. deg.	min.	sec.	SOURCES ET AUTORITÉS.
ILES LUCAYES.							
Iles Turques (caye de sable). . . .	21	11	10	73	35	7	*Recherches* d'Oltmanns, etc.
Iles Caïques (cayes de Providenciers).	21	50	46	74	45	15	*Idem.*
Grande-Inague, pointe N.-E. . .	21	20	13	75	32	22	*Idem.*
Ile Krooked, pointe E	22	39	»	76	16	»	*Idem.*
San-Salvador, pointe N.	24	39	»	78	11	30	*Idem.*
Providence (île Nassau).	25	4	33	79	42	21	*Connaissance des Temps.*
Idem.	»	»	»	79	46	35	D. Ferrer.
Ile Abacu, pointe N.-E.	26	29	52	79	23	43	*Idem.*
Nassau	25	5	»	79	39	»	Steels.
Mogane.	22	26	40	75	35	25	Ducomm.
Exuma.	23	36	»	78	11	15	Blunt.
Alabaster.	25	40	»	79	16	»	Riddle.
Andros.	25	24	»	80	23	15	Blunt.
Aguilla.	18	14	30	65	30	»	Oltmanns.
Bahama.	26	21	»	80	55	15	Blunt.
LES BERMUDES.							
Saint-George.	32	20	»	67	13	8	Mendoza Rios.
Pointe N.-E.	32	17	4	67	12	8	*Idem.*
LES PETITES ANTILLES.							
Saint-Thomas, le port.	18	20	30	67	23	21	*Recherches* d'Oltomanns.
Sainte-Croix, le port.	17	44	8	67	8	44	*Idem.*
Saint-Martin, le sommet.	18	4	28	65	26	42	D. Ferrer.
Saba, le milieu.	17	39	30	65	41	4	Oltmanns.
Saint-Eustache, la rade.	17	29	»	65	25	»	*Idem.*
Antigoa, fort Hamilton	17	4	30	64	15	»	*Idem.*
Guadeloupe, Basse-Terre.	15	59	30	64	5	15	*Idem.*
Dominique, Roseau	15	18	23	63	52	30	*Idem.*
Martinique, Fort-Royal.	14	35	49	63	26	»	*Idem.*
Idem. Saint-Pierre.	14	44	»	63	31	54	*Idem.*
Barbade, observations de Maskelyne.	13	5	15	61	56	33	*Idem.*
Idem, fort Willoughby.	13	5	»	61	56	48	*Idem.*
Grenade, Fort-Royal.	»	»	»	64	8	15	*Idem.*
Barboude.	17	50	50	64	30	15	Riddle.
Désirade.	16	20	»	63	26	30	Purdy.
Marie-Galante.	15	51	»	63	39	15	Riddle.
Mont-Serrat.	16	47	35	64	33	40	Oltmanns.
ILES SOUS LE VENT.							
Tabago, pointe N.-E.	11	10	13	62	47	30	*Idem.*
Tabago, pointe S.-O.	11	6	»	63	9	»	*Idem*[1].
Trinité, port d'Espagne.	10	38	42	63	58	15	*Idem.*
Bouche-du-Dragon.	»	»	»	64	32	35	A. de Humboldt, douteux.
Idem.	»	»	»	64	13	»	Solano, carte manuscrite.
Marguerite, cap Macanao.	11	3	30	66	47	30	Oltmanns.
Orchilla, cap Ouest.	»	»	»	68	34	31	*Idem.*
COLOMBIE, GUYANE, etc.							
Porto-Bello.	9	33	9	81	55	30	*Connaissance des Temps.*
Cartbagène des Indes.	10	25	38	77	50	»	Humboldt, Noguera, observations des satellites, etc.
Turbaco.	10	18	5	77	41	54	Humboldt, Oltmanns.
Mompox.	9	14	11	76	47	43	*Idem.*
Honda.	5	11	45	77	21	51	*Idem.*
Santa-Fé-de Bogota.	4	35	48	76	34	8	*Idem.*
Cartago.	4	44	50	78	26	15	*Idem.*
Popayan.	2	26	17	78	59	45	*Idem.*
Pasto.	1	13	5	79	1	»	*Idem.*
Santa-Marta.	11	13	39	76	28	45	*Recherches* d'Oltmanns.
Caracas.	10	30	50	69	25	»	Humboldt; nombreuses observations astronomiques.
Idem.	10	30	24	69	10	40	D. Ferrer.
Cumana.	10	27	49	66	30	»	Humboldt.

[1] On avait longtemps varié sur ces positions. Nous citerons, pour l'instruction du lecteur curieux d'apprécier l'inexactitude des *marchands de cartes anglais*, les variantes que voici : Tabago, pointe sud-ouest, latitude, selon Jefferys, 11 deg. 10 min.; selon Arrowsmith, 10 deg. 56 min.; longitude, selon Jefferys, 62 deg. 53 min. 47 sec.; selon Arrowsmith, 93 deg. 13 min. 15 sec.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE N.	LONGITUDE O. DE PARIS.	SOURCES ET AUTORITÉS.
COLOMBIE, GUYANE, etc.	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Cumanacoa.	10 16 11	66 18 50	Humboldt.
San-Thomas de N. Guyana.	8 8 11	66 15 21	*Idem.*
San-Fernando-de-Apures.	7 53 12	70 20 10	*Idem.*
Maypures.	5 13 32	70 37 33	*Idem.*
Esmeralda.	3 11 »	68 23 19	*Idem.*
Fort San-Carlos.	1 53 42	69 8 39	*Idem*
Cayenne.	4 56 15	54 35 »	*Connaissance des Temps.*
Santa-Fé-de-Antiochia.	6 36 »	78 23 8	Restrepo.
Atapabo.	3 14 11	70 13 4	Humboldt.
Varinas.	7 35 »	72 35 »	Alcedo
Buenavista.	5 42 45	77 6 37	Oltmanns.
Calaboso.	8 56 8	70 10 45	Humboldt.
Cariaco.	10 31 »	66 1 »	Alcedo.
Ibague.	4 27 45	77 40 15	*Idem.*
Maracaïbo.	10 39 »	74 5 15	Purdy.
Mariquita.	5 13 »	77 21 51	Oltmanns.
Mosquitos, pointe.	10 53 »	68 19 »	Purdy.
Panama	8 57 10	81 50 9	Oltmanns.
Porto-Cabello.	10 28 22	70 37 2	Humboldt.
Rio-Negro.	6 13 »	77 50 8	Restrepo
Tolima.	4 26 25	77 40 30	Oltmanns.
Tolu.	9 40 45	77 59 50	Fidalgo.
Cap Nassau.	5 37 »	61 7 15	Ducomm.
	LATITUDE S.		
Cuenca.	2 55 3	81 34 30	Humboldt.
Guayaquil.	2 12 12	82 » 1	B Hall.
Hambato.	1 13 55	81 10 38	Oltmanns.
PÉROU, CHILI, etc.			
Quito.	» 13 17	81 5 30	Humboldt, observations astronomiques.
Riobamba.	1 41 46	81 20 30	*Idem*, Bouguer, etc.
Loxa.	» » »	81 44 43	*Idem.*
Guayaquil.	2 11 21	82 16 30	*Idem.*
Truxillo.	8 5 40	81 39 38	*Idem.*
Lima.	12 2 45	79 27 30	*Idem.*
Callao (château Saint-Philippe).	12 3 19	79 34 15	Humboldt; obs. du passage de Mercure sur le disque du sol.
Arica.	18 26 40	72 36 20	*Connaiss. des Temps* Observations astronomiques.
Cap Moxillones.	23 5 »	72 45 30	*Idem.*
Copiapo.	27 10 »	73 25 30	*Idem.*
Coquimbo	29 54 40	73 39 30	*Idem.* Obs. astronomiques.
Valparaiso.	33 » 30	73 58 30	*Idem*, *ibid.*
Conception.	36 49 10	75 25 »	*Idem*, *ibid.*
Talcaguana.	36 42 21	75 59 27	*Idem.*
Valdivia	39 51 »	75 46 30	*Idem.*
San Carlos (île de Chiloé).	41 53 »	75 15 »	*Idem.*
Ile Madre de Dios, pointe N.	49 45 »	78 7 30	*Idem.*
Ile Juan-Fernandez.	34 40 »	81 18 30	*Idem.*
Ile Mas-a-Fuero.	33 45 30	82 57 30	*Idem.*
San-Felipe.	5 46 6	81 57 45	Humboldt.
Payta.	5 6 4	83 28 »	Duperrey.
Ambato.	1 54 »	80 45 »	Alcedo.
Arequipa.	15 45 »	76 51 15	Malespina.
Caneta.	13 1 »	78 45 15	*Idem.*
Caxamarca.	7 8 38	80 56 30	Humboldt.
Cuzco.	13 42 »	73 26 »	Alcedo.
Huaca-Velica.	12 56 »	77 11 »	*Idem.*
Lambayeque.	6 41 51	» » »	Oltmanns.
Oaxaca.	16 54 »	» » »	Laguna.
Valladolid.	4 35 30	81 34 »	Alcedo.
Potosi.	19 47 »	69 42 »	*Idem.*
Chillan.	35 56 20	» » »	*Idem.*
Villa-Rica.	39 10 »	74 30 »	*Idem.*
	LATITUDE N.		
Ile Albemarle, pointe N.-O.	» 2 »	93 50 15	*Idem.*
BRESIL, LA PLATA, PARAGUAY.	LATITUDE S.		
Para.	1 28 »	51 20 »	*Connaissance des Temps.*

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE S.			LONGITUDE O. DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITÉS.
BRÉSIL, LA PLATA, PARAGUAY.	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Ile Saint-Jean l'Evangéliste. . . .	1	15	»	48	13	5	*Ephémérides nautiques de Coïmbre* 1807 [1].
San-Louis de Maranhao.	2	29	»	46	22	»	*Oriental Navigator*. Terme moyen de plusieurs observations chronométriques.
Idem.	»	»	»	46	»	»	D. Jose Patriceo, carte offic.
Ceara.	3	30	»	41	8	»	*Oriental Navigator*.
Idem.	»	»	»	40	48	»	D. Jose Patriceo.
Cap Saint-Roch, pointe Petelinga	5	2	30	38	3	»	*Orient. Nav*. Terme moyen.
Récif, port de Pernambuco. . . .	8	4	»	37	27	»	*Ephémérides de Coïmbre*.
Olinda de Pernambuco	8	13	»	37	25	5	*Idem*
San-Salvador de Bahia, le fort. . .	12	59	»	40	53	»	*Orient. Navigator*. Terme moyen de beaucoup d'obs.
Cap Frio.	22	54	»	44	28	15	Mendoza Rios. *Tables astr.*
Idem.	»	»	»	44	13	12	Brought. Heywood.
Idem.	»	»	»	43	56	30	Krusenstern.
Idem.	23	2	»	43	51	30	*Connaiss. des Temps. Ephémérides de Coïmbre*.
Rio-Janeiro, le château.	22	54	2	45	37	59	*Connaiss. des Temps*. 1817.
Idem.	»	»	»	45	7	50	Dorta. *Mémoire de l'Académie de Lisbonne*.
Saint-Paul.	23	33	14	48	29	»	*Idem*, *ibid*.
Idem.	»	»	»	48	33	45	Oliveira Barbosa, *ibid*.
Idem.	23	33	10	48	59	25	*Connaissance des Temps*.
Barres *dos Santos*.	24	2	30	48	22	30	Amiral Campbell, 1807.
Iguape.	24	42	»	49	26	»	*Idem*.
Cananea.	25	4	30	49	50	»	*Idem*.
Parananga.	25	31	30	50	11	»	*Idem*.
Guaratuba.	25	52	»	50	28	»	*Idem*.
Ile Sainte-Catherine, fort Santa-Cruz.	27	22	20	54	11	40	La Pérouse. Krusenstern, etc. Terme moyen.
San-Pedro, le port.	32	9	»	56	21	20	*Oriental Nav*. Obs. anglaises et espagnoles comparées.
Cap Santa-Maria.	34	37	30	56	21	20	*Idem*.
Maldonado, la baie, pointe orient.	34	57	30	57	7	»	*Idem*.
Monte-Video, le château.	34	54	48	58	30	»	*Idem*.
Buenos-Ayres.	34	25	26	60	43	38	*Requisite Tables*.
Idem.	34	35	26	60	51	15	*Connaissance des Temps*.
Cap Saint-Antoine, partie nord. .	36	5	30	59	5	»	Carte espagnole de Rio-Plata.
Idem.	36	52	30	59	7	29	*Connaissance des Temps*.
Alcantara.	39	44	»	»	»	»	Antillon.
Tejuco.	18	11	»	44	50	»	Alcedo.
Victora.	20	17	49	42	43	1	Roussin.
Villa-Rica.	20	26	»	28	10	»	Alcedo.
Assuncion.	25	16	50	60	1	»	*Correspondance astronom.*
Atira.	25	16	45	59	34	»	Alcedo.
RÉPUBLIQUE ARGENTINE.							
Belen.	23	26	17	59	28	»	*Idem*.
Candelaria (ville ruinée).	27	26	46	58	7	35	*Idem*.
Fernando Noronha, la pyramide. .	3	55	15	34	55	»	*Oriental Navigator*.
Roccas, les rochers.	3	52	20	35	51	»	*Idem*.
A la vue des *Abrolhos*, pointe N.	17	40	»	42	16	»	*Ephémérides de Coïmbre* [2].
Idem, pointe S.	18	24	»	42	20	»	*Idem*.
Partie des *Abrolhos*, pointe E. . .	18	11	»	38	25	»	*Idem*.
Santa-Barbara, ilot.	18	4	»	41	55	»	*Idem*.
Monte-das-Pedras, ilot.	18	»	»	41	50	»	*Idem*
Trinidad, pointe S.-E.	20	31	45	31	39	»	Flinders, dist. lun.
Idem.	»	»	»	31	43	»	*Idem*, chronomètre.
Idem, le centre.	20	32	30	31	29	»	Horsburgh, observations de dix vaisseaux anglais.
Idem.	20	31	»	30	56	59	La Perouse, distances lun. [3]

[1] Cet ouvrage nous a paru renfermer nombre de fautes typographiques, ce qui nous a engagé à ne pas citer toutes les différences qu'il offre avec d'autres sources, même de la latitude. Par exemple, il met le cap Frio a 22 deg. 2 min.

[2] L'espace ne nous permet pas de donner le grand nombre de variantes que les voyages présentent au sujet de l'extention de ces dangereux récifs.

[3] Les Ephémérides de Coïmbre donnent le même résultat, sans indiquer d'après quelle autorité.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE S.			LONGITUDE O. DE PARIS.			SOURCES ET AUTORITÉS.
RÉPUBLIQUE ARGENTINE.	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Santa-Maria d'Agosta	20	32	»	32	»	7	*Ephémérides de Coïmbre* [1]
Martin Vaz	20	28	30	31	10	30	*Orient. Nav.* Terme moyen.
Idem	»	»	»	31	1	»	Horsburgh.
Idem	20	30	»	30	29	59	*Connaissance des Temps.*
Saxembourg	30	45	»	21	50	»	Lindemann de Monnikedam, 1670.
Idem (?)	»	»	»	19	»	»	Galloway, Américain, 1804 [2]
Columbus (peut-être Saxembourg)	30	18	»	30	40	»	Long, pilote de *Columbus* 1809 [3].
TERRES MAGELLANIQUES.							
Port Valdez	42	30	»	66	»	30	Malespina et d'autres officiers espagnols.
Port Santa-Elena	44	32	»	67	49	45	*Idem.*
Port Malespina	45	11	15	69	»	»	*Idem.*
Cap Blanco	47	16	»	68	19	30	*Idem.*
Port Desiré	47	45	»	68	23	30	*Idem.*
Port Saint-Julien	49	8	»	70	3	30	*Idem.*
Port Santa-Cruz	50	17	30	70	51	30	*Idem.*
Rio-Gallegos	51	40	»	71	25	»	*Idem.*
Cap Virgine (de la Vierge)	52	21	»	70	27	40	*Idem.*
Cap San-Espiritu	52	41	»	70	45	30	*Idem.*
Ile du Nouvel-An	54	48	55	66	19	30	*Idem.*
Cap Succès	55	1	»	67	37	30	*Idem.*
Cap Horn	55	58	30	69	41	40	*Idem.*
Iles Diego Ramirez	56	27	30	70	59	30	*Idem.*
TERRE-DE-FEU.							
Catherine, pointe	51	41	»	70	45	75	Ducomm.
Christmas (Harbour)	55	21	54	72	7	30	Riddle.
Cap Negro	54	31	»	75	37	»	Malespina.
Cap Pilares	52	46	»	77	14	29	*Connaissance des Temps.*
Cap San-Diego	32	39	30	119	13	30	Espinosa.
ÎLES MALOUINES OU FALKLAND.							
Port Egmont	51	24	»	62	12	30	*Oriental Navigator.*
Port Soledad	51	32	30	60	27	30	*Idem.*
Ile Géorgie, cap N.	54	4	45	40	35	»	Cook.
Terres Sandwich, pointe S., ou Thulé australe	59	34	»	30	5	»	*Idem.*

[1] On ne dit pas dans le Ephémérides si cette île Santa-Maria fait partie du groupe de Trinidad, comme la latitude le ferait croire, ou de celui de Martin Vaz, dont le nom n'est pas indiqué.

[2] L'existence de l'île de Saxembourg ou Saxemburg était révoquée en doute. La longitude indiquée par Lindemann étant très-incertaine, une différence de 2 deg. ne saurait empêcher de reconnaître l'identité. Il ne s'agit que de constater en détail l'observation du capitaine Galloway. M. Flinders l'avait cherchée inutilement depuis 28 deg. jusqu'à 22, et même plus loin, mais en inclinant sa course à l'E. S. E. La même année le capitaine américain, M. Galloway, assurait l'avoir vue à l'ancienne latitude, mais beaucoup plus à l'est.

[3] Le pilote Long, envoyé du Cap à Rio-Plata, observa une île qu'il crut être Saxembourg, mais qui est à 11 deg. 40 min. plus à l'ouest que l'île vue par Galloway. L'île avait 4 lieues marines de long, 2 milles et demi de large; elle était plate, mais offrait à l'est un pic élevé de 23 mètres. La route de Flinders n'atteint ni l'île Columbus, ni celle vue par Galloway; si l'observation de ce dernier ne se confirme pas, l'île Columbus serait la véritable Saxembourg, malgré l'énorme différence des longitudes. Mais nous pensons que les deux îles existent simultanément.

Beaucoup de ces positions géographiques diffèrent pour les *minutes* et les *secondes* de celles que donnent d'autres ouvrages, ces différences sont dues à la variété des points d'observation. — On peut d'ailleurs consulter pour les rectifier les tables publiées avec tant de soin, chaque année, par l'érudit M. *Daussy*, dans la *Connaissance des temps*.

OCÉANIE [1].

LIVRE CENT VINGT-QUATRIÈME.

Description de l'Océanie ou du Monde maritime, comprenant les terres situées dans le Grand-Océan, entre l'Afrique, l'Asie et l'Amérique. — Considérations générales.

Quittons les deux continents dont nous avons passé en revue les peuples, les cités et les empires. Un autre monde, ou plutôt les superbes débris d'un monde écroulé, nous attendent au milieu du Grand-Océan. Au sein des flots, sur une ligne de 3,000 lieues, s'étend un labyrinthe d'îles, un immense archipel, au milieu duquel nous distinguons une vingtaine de grandes terres, dont la principale semble presque égaler l'Europe en étendue.

Ces terres présentent de toutes parts des scènes propres à émouvoir l'imagination la plus froide. Que de nations encore novices! que de grandes carrières ouvertes à l'activité commerciale! que de productions précieuses déjà conquises par notre luxe insatiable! que de trésors encore cachés aux regards de la science! que de golfes, de ports, de détroits, de hautes montagnes et d'agréables plaines! quelle magnificence, quelle solitude, quelle originalité et quelle variété! Ici le zoophyte, habitant immobile d'une mer pacifique, crée par l'accumulation de ses dépouilles une enceinte de rochers calcaires autour du banc qui le vit naître. Bientôt les oiseaux, les vents y apportent quelques graines de semence; bientôt le jeune palmier balance sa tête verdoyante au-dessus des flots. Chaque bas-fond devient une île, et chaque île devient un jardin. Plus loin c'est un sombre volcan que nous voyons dominer sur la fertile contrée produite par la lave qu'il a vomie;

[1] Nous n'avons eu à introduire que quelques modifications dans la description topographique de l'Océanie de la précédente édition, une partie de ce travail appartient donc à la révision de M. *Huot* qui avait mis à profit les importants travaux de MM. *d'Urville* et *Rienzi* sur cette partie du monde. V. A. M-B.

une rapide et superbe végétation brille à côté d'un amas de cendres et de scories. Des terres plus étendues nous présentent des scènes plus vastes: tantôt c'est le basalte qui s'élève majestueusement en colonnes prismatiques ou couvre au loin le rivage solitaire de ses débris pittoresques; tantôt les énormes pics granitiques s'élancent avec audace vers la nue, tandis que, suspendue sur leurs flancs, la sombre forêt de pins nuance tristement l'immense vide de ces déserts. Plus loin, une côte basse, couverte de palétuviers et de mangliers, s'abaissant peu à peu sous la surface des eaux, s'étend au loin en perfides bas-fonds, au milieu desquels les flots mugissants couvrent les noirs rochers de leur écume cristalline. A ces sublimes horreurs quelle scène ravissante succède tout-à-coup! Une nouvelle Cythère sort du sein de l'onde enchantée: un amphithéâtre de verdure s'élève devant nous; des bosquets touffus mêlent leur feuillage sombre au vert émail des prairies; un éternel printemps, un automne éternel, y font éclore les fleurs et mûrir les fruits les uns à côté des autres; un parfum doux et exquis embaume l'atmosphère, qui est constamment rafraîchie par les souffles salubres de la mer; mille ruisseaux bondissent de côteaux en côteaux; leur murmure plaintif se mêle aux joyeux concerts des oiseaux qui animent les bocages. Sous l'ombre des cocotiers se montrent des cabanes riantes et modestes; la feuille de bananier les couvre, la guirlande de jasmin les enlace. C'est là que les hommes, s'ils pouvaient se dépouiller de leurs vices, mèneraient une vie exempte de troubles et de besoins; le pain leur croît sur ces mêmes arbres qui ombragent leurs gazons, qui protégent leurs danses et qui prêtent un asile à leurs amours. Leurs barques légères se jouent tranquillement dans ces lagunes protégées par un récif de corail, et qui, semblables à un vaste port, entourent l'île entière; jamais les vents courroucés n'osent agiter la surface azurée de cette mer prisonnière.

Ce fut ici que l'on chercha longtemps ces *Terres Australes* qu'on crut devoir égaler en étendue l'ancien continent; et lorsque des voyages multipliés eurent dissipé cette illusion, ce fut encore ici que les géographes reconnurent une *cinquième partie du monde*.

En effet, ou il fallait se décider à ne voir même dans la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande qu'un appendice de l'Asie, ou il fallait créer une nouvelle division qui renfermât ces vastes terres. Une fois la nécessité de cette division admise, on a eu tort de ne pas en déterminer la circonscription d'après des principes purement scientifiques. Pourquoi voulut-on couper en deux ce grand archipel qui, vu sur le globe terrestre, présente un

ensemble si frappant? Pourquoi voulut-on chercher entre les îles Moluques et les îles des Papous une ligne de démarcation que la nature n'y a point tracée! Le nom d'*Asie* n'a été donné par les anciens qu'au continent qui le porte; les îles de Soumâtra, de Java, de Bornéo, découvertes par les modernes, n'ont été attribuées à l'Asie que parce qu'on ignorait l'étendue de l'archipel dont elles font partie. Pourquoi ne restreindrions-nous pas cette acception dans les limites marquées par la nature?

La mer de Chine sépare l'Asie des terres du Grand-Océan, comme la Méditerranée sépare l'Afrique de l'Europe. A l'ouest nous continuons cette limite par le détroit de Malacca, et tournant ensuite autour de la pointe septentrionale de Soumâtra, et même, comme l'a proposé depuis un voyageur français[1], tournant autour de la plus septentrionale des îles Andaman, nous cherchons le point où le 90e méridien à l'est de Paris coupe le 15e parallèle au nord de l'équateur. Dans tout l'hémisphère austral, ce méridien sépare convenablement les parages de la Nouvelle Hollande de ceux de Madagascar et d'Afrique; les îles d'Amsterdam et Saint-Paul restent à l'archipel de l'océan Indien.

En sortant de la mer de Chine au nord, le canal entre Formose et les Philippines, comme étant le plus large, marque la limite naturelle. De là nous tirons une ligne qui, en suivant la partie de la mer la plus libre d'îlots, circonscrit les parages du Japon à 100 et à 150 lieues de distance, et arrive au point d'intersection du 40e parallèle avec le 145e méridien. A partir d'ici nous séparons les parages de l'Amérique septentrionale de ceux de l'archipel océanique par la plus courte ligne que l'on puisse tracer du point qu'on vient de nommer au point d'intersection du 110e méridien et de l'équateur. Ce même méridien servira de limite dans tout l'hémisphère central. Au sud de l'équateur, la limite générale sera le 55e degré de latitude.

La cinquième partie du monde ainsi déterminée se trouve située tout entière dans le Grand-Océan, dans l'Océan par excellence. Ce caractère essentiel ne lui est commun avec aucune autre division du globe; ce caractère donne une physionomie particulière à sa géographie, à son histoire naturelle, à son histoire civile. Il doit donc déterminer le nom de la nouvelle partie du monde. Elle s'appellera *Océanie;* ses habitants seront nommés *Océaniens.*

Ces noms doivent effacer les dénominations insignifiantes ou inexactes

[1] M. *G. Domeny de Rienzi,* auteur de la Description de l'Océanie, (3 vol. in-8°), dans l'ouvrage intitulé : l'*Univers pittoresque.* — FIRMIN DIDOT.

d'*Austral-Asie,* de *Notasie*, d'*Indes-Australes* et d'*Australie.* Qu'est-ce qu'il y a d'asiatique dans la Nouvelle-Hollande? Faudra-t-il bientôt appeler l'Afrique *Occidental-Asie*, nom aussi correctement composé que celui d'Austral-Asie? Et pourquoi perpétuer le souvenir des Terres-Australes dans le nom d'une partie du monde qui n'est pas exclusivement située dans l'hémisphère austral?

Pour étudier les détails de ce vaste tableau, nous allons le décomposer en plusieurs groupes ou divisions. Dans cette classification nous chercherons à concilier les principes rigoureux de la géographie naturelle avec la routine des géographes vulgaires.

La première division comprendra l'*Océanie occidentale* et renfermera toutes les îles communément connues sous le nom d'îles des Indes orientales; nous lui donnerons le nom de *Malaisie,* proposé par M. Lesson, qui a visité tous les archipels qui la composent, et a reconnu que toutes les côtes des grandes îles étaient peuplées de Malais.

La seconde division offrira l'*Océanie australe*, formée par la grande île de la Nouvelle-Hollande à la quelle nous conservons le nom d'*Australie* et toutes les terres qui l'environnent. Comme elle est la patrie de la race noire océanienne, elle recevra le nom de *Mélanésie.*

La troisième division sera l'*Océanie orientale*, à laquelle nous conserverons le nom de *Polynésie*, que lui ont valu les nombreux archipels qui constellent cette partie de l'Océan. Cependant nous en limiterons l'acception aux peuples qui reconnaissent le *Tapou* [1], parlent la même langue, et forment la première division de la race cuivrée ou basanée.

Enfin, la quatrième division sera formée de l'*Océanie boréale*, et comprendra toute la seconde division de la race cuivrée. Comme elle n'est composée que d'îles très-petites, nous lui imposerons le nom de *Micronésie* [2].

A ces quatre divisions, il convient d'en ajouter une cinquième, celle des *Terres Australes* ou *Terres Antarctiques*, qui comprendra les terres volcaniques, glacées et désertes, que l'on a découvertes dans ces dernières années au sud du cercle polaire antarctique.

La nature a tracé d'une main puissante la physionomie particulière de cette partie du monde. D'abord la surface du globe n'est nulle part plus hérissée d'inégalités; nulle part aussi, excepté en Amérique, les chaînes de montagnes n'ont une direction si marquée du nord au sud, une *polarité* aussi frappante. En même temps ces chaînes offrent généralement, vers le

[1] Genre de superstition, dont il sera parlé dans l'un des livres suivants.
[2] Voyez à la fin de ce livre, le tableau de chacune de ces divisions.

milieu, une grande courbure dirigée de l'ouest à l'est. La mieux marquée de ces chaînes est celle que forment les îles Mariannes, les îles Carolines, les îles Mulgraves, et qui, probablement par l'île de Saint-Augustin et quelques autres anneaux isolés, se joint à l'archipel des Navigateurs ou à celui des îles des Amis. La direction générale est du nord-ouest au sud-est. Même dans les îles Carolines, où cette chaîne polynésienne se tourne droit à l'est, les chaînons particuliers paraissent se diriger du nord au sud. Une autre grande chaîne se montre dans l'île Luçon, qui est la plus grande des Philippines; elle passe par l'île Palaouan dans celle de Bornéo. La direction de cette branche bien connue est du nord-est au sud-ouest. Elle circonscrit d'un côté le bassin de la *mer de Chine*. Plus à l'est, la régularité de la chaîne semble disparaître, ou, pour parler plus exactement, un grand nombre de chaînes peu étendues s'y réunissent en groupes d'une structure variée. Les chaînes de Célèbes et de Gilolo sont très-marquées, mais une chaîne plus longue et plus haute traverse la Nouvelle Guinée; elle renferme des sommets couverts de neiges éternelles. Dans la Nouvelle-Galles méridionale, la longue série des *montagnes Bleues* ne se termine que dans la Terre de Diemen, au cap du Sud et au cap Pillar, immenses masses de basaltes qui donnent une haute idée de cette *cordillère de l'Océanie centrale*. La quatrième grande chaîne commence aux îles Andaman et de Nicobar; elle forme ensuite les îles de Soumâtra, de Java, de Timor et autres; elle se dirige en forme d'arc du nord-ouest au sud-est, ensuite droit à l'est; mais elle passe probablement à la Nouvelle-Hollande par le cap Diemen, et là elle ne peut guère avoir une autre direction que celle du nord au sud[1].

Presque tous les archipels de l'Océanie orientale sont dirigés du nord au sud; la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles Hébrides, forment des chaînes très-marquées. Celle des îles Salomon, courbée du sud-est au nord-ouest, est continuée par la Nouvelle-Irlande et la Nouvelle-Hanovre. Souvent aussi chaque petite chaîne est terminée par une île plus grande que les autres. Ainsi les îles d'Otaïti, d'Owaïhi et la Terre du Saint-Esprit, se présentent à la tête d'une suite de moindres îles, comme dans les opérations chimiques on voit un grand cristal suivi d'une série de moindres. Ces deux principes auraient pu servir à hâter les progrès des découvertes, et surtout à compléter la reconnaissance de chaque archipel. En remarquant avec soin la direction d'une chaîne, on eût été à peu près sûr de découvrir

[1] Voyez à la fin de ce livre, le tableau des montagnes de l'Océanie.

des îles; et encore aujourd'hui, nous engageons les navigateurs à faire attention à un principe qui peut les mettre en garde contre les immenses récifs qui probablement suivent la direction des chaînes sous-marines.

Parmi ces milliers d'îles, les unes s'élancent à une hauteur considérable en présentant la plupart du temps une forme régulièrement conique; il s'y trouve quantité de basalte, selon Forster, et les cendres de ces montagnes présentent souvent de grands entonnoirs, et d'autres fois des lacs ronds, que l'on peut prendre pour d'anciens cratères. Quoique la présence des véritables substances volcaniques n'ait pas partout reçu des témoignages suffisants, on connaît déjà dans l'Océanie au moins 174 volcans brûlants[1]. Les navigateurs en parlent tantôt avec effroi et tantôt avec admiration. Ici, comme dans les îles de Schouten, près la Nouvelle-Guinée, les flammes et la fumée s'élevaient tranquillement au-dessus d'une terre fertile et riante; là, comme dans la partie nord des îles Mariannes, d'affreux torrents de lave noire attristaient le rivage. Le volcan de Gilolo fit éruption, l'an 1673, avec une telle violence, que toutes les Moluques en tremblèrent; les cendres furent transportées jusqu'à Mindanao, et les vaisseaux naviguèrent plus lentement dans une mer couverte de scories et de pierres ponces.

On peut dire que presque toutes les îles de l'Océanie sont d'une origine volcanique; les unes sont dominées par des cratères depuis longtemps refroidis, tandis que d'autres sont fréquemment ravagées par des torrents de lave. Les plus grandes montrent des basaltes placés sur des calcaires anciens ou sur des plateaux granitiques, tandis que plus loin un cratère menaçant vomit la flamme et la fumée. Ainsi, Bornéo offre une série de volcans éteints et des montagnes granitiques célèbres par la beauté des cristaux de roche que l'on y trouve; ainsi Célèbes renferme et des volcans actifs et d'autres éteints depuis longtemps, des montagnes où l'on trouve le granit, et d'autres roches anciennes au milieu desquelles l'or se montre en riches filons ou disséminé dans des terrains d'alluvions. Luçon, Mindanao, et la plupart des autres Philippines, présentent la même constitution physique et la même richesse.

Les îles de *la Sonde*, plus connues, offrent une nature de terrains plus variée; à Soumâtra, on trouve les diverses séries de formations, depuis le granit jusqu'au calcaire oolithique, et depuis ce calcaire ancien jusqu'à la craie et jusqu'aux terrains de sédiment supérieurs. Les basaltes, les roches

[1] M. *D. de Rienzi* n'en compte que 63. Voir dans l'Encyclopédie méthodique, au mot *Volcan*, un article remarquable de M. *J.-J. Huot*.

trapéennes, les ponces, les obsidiennes, annoncent des volcans qui ont précédé ceux qui y brûlent encore. A Java, les *montagnes Bleues* élèvent leurs sommets granitiques jusqu'à la hauteur de 4,000 mètres; leurs flancs recèlent l'or et l'émeraude, et leurs terrains d'alluvion sont mêlés de rubis et de diamants. Le trachyte et le basalte y annoncent aussi d'anciens volcans, tandis que, parmi ses nombreux volcans modernes, il n'en est qu'un petit nombre qui rejette des laves. Banca, riche en métaux précieux, est surtout célèbre par la qualité de son étain. Sur la base des montagnes volcaniques de Bali s'étendent des terrains d'alluvion aurifères. A Timor et à Vaïgiou, tous les terrains reposent sur des schistes. La première de ces îles renferme des mines d'or et de cuivre. Le calcaire en couches horizontales forme la base de l'île de Boni.

La Nouvelle-Guinée paraît être composée de roches et de terrains analogues à ceux des îles précédentes. La Nouvelle-Hollande offre dans sa vaste étendue des terrains et des montagnes de toutes natures, ainsi que l'attestent et les granits et les houillères que l'on y a observés. Des murailles de grès s'appuient sur ces granits; le fer, le cuivre y sont abondants, mais les roches calcaires y paraissent être d'une extrême rareté, quoiqu'on ait observé sur le granit de ses côtes un immense dépôt de terrains de sédiment supérieurs. De nombreux volcans éteints attestent l'influence que les feux souterrains ont dû avoir sur le relief de ce petit continent. C'est à leur présence qu'il faut attribuer l'abondance des bois fossiles à l'état de lignites; mais ce que la Nouvelle-Hollande offre de plus remarquable, c'est que le seul volcan actif qu'on y ait observé ne présente ni lave ni cratère, quoiqu'il lance continuellement des flammes; c'est en quelque sorte une salse gigantesque, un *pseudo-volcan*, comme si les volcans mêmes devaient offrir sur cette terre les anomalies que présentent le règne végétal et le règne animal.

Quant aux autres îles, principalement celles de la Polynésie, on peut les caractériser d'une manière générale en disant qu'elles paraissent être des montagnes soulevées du sein de l'Océan par l'action de la force volcanique. Elles sont hautes vers le milieu, très souvent stériles dans cette partie, tantôt régulièrement coniques, tantôt crevassées et déchirées. Cependant quelques-unes de celles-ci offrent d'autres substances que des produits ignés; le calcaire entoure les pitons volcaniques des îles Mariannes, et les Pelew ou Palaos ont pour base des grès et d'autres roches.

Les îles basses paraissent avoir pour base un récif de rochers de corail, ordinairement disposé en forme circulaire et posant sur un haut fond; l'es-

pace du milieu est souvent rempli par une lagune ; le sable est mêlé de corail brisé et d'autres substances marines. Il paraît donc hors de doute que ces îles ont été formées originairement par ces rochers de corail, dont les polypes sont les habitants, et selon quelques-uns, les créateurs ; ensuite agrandies et élevées par la lente accumulation des matières légères que la mer a dû y rejeter. Mais il est très-remarquable que, parmi les îles ainsi constituées, il y en a qui sont presque au niveau de la mer, tandis que d'autres s'élèvent à une hauteur de plus de 100 mètres, comme par exemple *Tongatabou.* On trouve à leur sommet des rochers de corail aussi troués que ceux qui sont sur le bord de la mer. Or, les madrépores, les millepores, les tubipores, qui élèvent ces édifices sous-marins (car le vrai polype à corail ne s'y trouve pas), naissent, à ce qu'on assure, au-dessus de la dépouille desséchée et durcie de leurs prédécesseurs morts. Ils ne peuvent vivre au-dessus du niveau de la mer. Cette circonstance semble évidemment prouver que la mer a autrefois baigné ces rochers, et les a à peu près laissés à sec, et que les îles qui présentent une telle disposition, ont dû être soulevées au dessus des flots, comme on vit l'île Julia s'élever, en 1831, au sein de la Méditerranée.

Les récifs des polypiers rendent la navigation de cet Océan extrêmement dangereuse. Il y a des parages où quelques-uns de ces édifices atteignent la surface de l'eau, tandis que d'autres restent cachés sous les flots, souvent seulement à la profondeur de quelques pieds. Malheureux le navigateur qui s'égare au milieu des flèches aiguës de cette cité sous-marine ! Malheureux encore celui que le calme surprend, et dont les courants entraînent le navire au milieu de ces récifs, où les flots mugissants se brisent en écume ! Le sage Cook lui-même ne put ni prévoir ni éviter ces sortes de dangers. Par un hasard heureux et unique, la pointe de rocher qui avait pénétré dans son vaisseau se brisa, et étant restée comme soudée dans le navire, empêcha les flots d'y entrer.

Les récifs souvent s'étendent d'île en île ; les habitants de l'île Disapointment et ceux du groupe de Duff se rendent des visites en passant sur un très-long récif ; on dirait, en les voyant marcher, qu'un régiment défile sur la plaine de l'Océan. On trouve sur les récifs couverts d'eau d'immenses réunions de mollusques et de coquillages ; les moules de toute espèce, les huîtres, ou plus exactement pintadines à perles, les pinnes-marines, les étoiles de mer, les méduses s'y rassemblent par millions.

Une partie du monde ainsi constituée doit offrir une infinité de détroits. Qui pourrait les énumérer tous ? Le *détroit de la Sonde,* proprement de *Sunda,*

est l'entrée principale de la mer de Chine. L'Asie est séparée de l'Océanie, et spécialement de Soumàtra, par le long *détroit de Malacca*. Le *détroit de Banca* est entre cette île et Soumâtra; au nord, le large canal entre l'île Formose et les Philippines reste encore sans un nom particulier. A l'est de Java on distingue, parmi une foule d'autres, le *détroit de Bali;* il ouvre aux vaisseaux destinés à la Chine une route qui a ses avantages sur celle de la Sonde. Le *détroit de Lombock* est entre cette île et Bali; celui de *Mangaray* est entre les îles Kombo et Florès. Le *détroit de Macassar* sépare Bornéo de Célèbes. A l'est de cette dernière île s'ouvre le grand *passage des Moluques*. La navigation a donné quelque célébrité aux détroits voisins de la Nouvelle-Guinée. Ceux de *Dampier* et de *Bougainville* ouvrent des passages très-utiles aux navigateurs. Un détroit plus important sépare la Nouvelle-Guinée (Papouasie) de la Nouvelle-Hollande (Australie); il porte le nom de *Torres,* qui en a fait la découverte, longtemps méconnue; le canal le plus méridional trouvé par Cook, s'appelle le *détroit de l'Endeavour*. Au sud de la Nouvelle-Hollande et au nord de la Terre de Diemen, le large *détroit de Bass* présente un des passages les plus importants entre le Grand-Océan proprement dit et l'Ocean Indien qui en est un immense golfe. Le *détroit de Cook* sépare les deux îles de la Nouvelle-Zélande.

Plusieurs parties de l'Océan prennent des dénominations particulières, d'après les pays qu'elles baignent; ainsi l'on distingue la *mer de Chine*, véritable Méditerranée, la *mer de Célèbes,* le golfe de *Carpentarie*. Les anciennes cartes donnent aux eaux qui séparent les îles de Java et de Timor des terres de la Nouvelle-Hollande, le nom de *mer de Lanchidol,* probablement composé de deux mots malais, *laout*, mer et *kidor*, sud. Flinders a proposé de donner aux eaux comprises entre la Nouvelle-Calédonie, les îles Salomon, la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, le nom de *mer de Corail.*

La *mer de Java,* qui communique à la mer de Chine, est comprise entre Bornéo, Soumâtra et Java. Celle *de la Sonde,* qui communique par le détroit de Macassar avec celle de Célèbes, est entre Java, les îles Bali, Lombock, Soumbava et Florès au sud, et les îles Célèbes et Bornéo au nord. Celle *de Soulou*, appelée aussi *mer de Mindoro* ou *des Philippines,* est entre ces dernières, Bornéo, Palaouan et les îles Soulou. La *mer des Moluques* est formée par ces îles, la Nouvelle-Guinée, Timor-laout, Timor et Célèbes. La *mer d'Albion* est circonscrite par la Nouvelle-Guinée, l'archipel de la Louisiane, celui de la Nouvelle-Irlande et les îles Salomon. Enfin, on pourrait appeler *mer de Carpentarie* les eaux comprises entre l'île

Timor-laout, la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle Hollande : elle comprendrait le golfe de Carpentarie, et l'on pourrait nommer *mer de Diemen* l'espace circonscrit par l'île de ce nom, la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande.

Les vents et les courants qui règnent dans ce vaste Océan peuvent tous se réduire à un seul principe, celui du mouvement général de l'atmosphère et de la mer de l'est à l'ouest, en sens inverse de la rotation du globe. Le vent perpétuel d'est règne généralement ici entre les tropiques et les courants, en suivant la même direction que les eaux. De là ces erreurs de Quiros, de Mendana et d'autres navigateurs, qui crurent avoir fait infiniment moins de chemin qu'ils n'en avaient réellement parcouru. Ce mouvement général prend quelquefois plus de force entre les détroits divers qui presque tous sont dirigés de l'est à l'ouest. Aux environs des Philippines, et près de la Nouvelle-Calédonie, la rapidité du courant qui porte à l'ouest devient extrême. Mais les grandes terres échauffées par le soleil attirent souvent vers leur centre l'atmosphère maritime environnante, ce qui fait naître des vents opposés au vent alizé. Tels sont les vents d'ouest qui règnent sur les côtes occidentales de la Nouvelle-Hollande. Ces espèces de moussons ne sont pas toutes connues. Chaque île a ses brises de mer et de terre qui soufflent, celles-ci le jour et celles-là la nuit. A 40 degrés au nord et au sud de l'équateur, règnent les tempêtes et les vents variables ; cependant il paraît que dans la partie nord de l'Océan on trouve le plus souvent des vents d'ouest, tandis que dans les mers polaires australes, Cook trouva toujours des vents d'est.

Les grandes terres de l'Océanie éprouvent l'influence d'un soleil vertical. La Nouvelle-Hollande présente surtout un aspect aride ; néanmoins on a découvert une mer intérieure, ou plutôt un grand lac (le lac *Torrens*), situé dans la partie méridionale ; des rivières considérables coulent vers les mêmes parties de l'île, mais l'eau en est communément salée et impropre aux usages domestiques.

Les côtes marécageuses de quelques îles de l'Océanie du nord-ouest, exposées à l'action d'une grande chaleur, produisent un air pestilentiel qu'une culture bien entendue fera disparaître. Malgré ces incommodités locales, l'Océanie offre à l'homme industrieux, sain et tempérant une plus grande variété de climats délicieux qu'aucune autre partie du monde. Les îles hautes et de peu d'étendue paraissent autant de paradis nouveaux. En changeant de niveau, l'Anglais y retrouverait ses frais gazons, ses arbres couverts de mousses ; l'Italien ses bosquets d'orangers, et le colon des Indes

occidentales ses plantations de cannes à sucre. Le peu d'étendue de chacune de ces îles leur procure un climat semblable à celui de l'Océan lui-même. Jamais la chaleur n'y devient insupportable, même pour des Européens septentrionaux. L'air est sans cesse renouvelé par les petites brises de mer et de terre, qui se partagent l'empire des jours et des nuits. Ce printemps perpétuel n'est que rarement troublé par les ouragans et les tremblements de terre.

Les Philippines et les Moluques éprouvent l'effet des vents alizés. Les parties de Bornéo et de Soumâtra, au nord de l'équateur, se ressentent encore des moussons des mers du Bengale et d'Oman ; d'autres moussons contraires règnent sur les parties méridionales de ces îles, ainsi que sur les autres îles de la Sonde.

Dans la Polynésie, l'air est sans cesse renouvelé, principalement dans les îles hautes, par les brises de mer et de terre. Les premières soufflent ordinairement depuis 10 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir, et les secondes depuis 7 heures du soir jusqu'à 8 heures du matin.

Dans la Malaisie, dont les parties les plus éloignées de l'équateur n'en sont pas à plus de 20 degrés, on ne ressent pas les grandes chaleurs qui, sur les continents, sont l'attribut de cette latitude; l'air y est constamment rafraîchi par les montagnes de l'intérieur ou par les brises de mer; mais le sol bas et marécageux des côtes produit sur plusieurs points une température insalubre.

Dans l'Australie, il semblerait que l'on doit éprouver la brûlante chaleur de l'Afrique et de l'Amérique méridionale, mais elle y est beaucoup moins forte. A la vérité l'hiver n'y est pas rigoureux, quoique la température en soit plus basse que dans les latitudes correspondantes de l'hémisphère boréal; il est encore caractérisé par des vents orageux et fréquents; les froids n'y sont pas de longue durée. Il faut cependant observer que les époques des saisons y sont opposées à celles de l'Europe. La Nouvelle-Zélande jouit d'un climat assez tempéré, mais humide et exposé à de violents ouragans. Celui de l'île de Diemen est un des plus sains que l'on connaisse.

Le règne végétal de l'Océanie reproduit toutes les richesses de l'Inde et de l'Indo-Chine, mais avec un nouvel éclat, et à côté d'autres richesses inconnues à l'Asie. Dans les îles de la Sonde, les Philippines, les Moluques et la Nouvelle-Guinée, le riz remplace le blé. Il y en a de deux espèces : celui des basses terres et celui des hautes terres. Les deux espèces de jaquiers ou d'arbres à pain (*Artocarpus incisa, A, integrifolia*) croissent

dans ces îles, ainsi que dans les Mariannes; les Nouvelles-Hébrides, les archipels des Amis et de la Société, et les îles Sandwich. Les fruits de cet arbre, parvenus à leur maturité, deviennent gros comme la tête d'un enfant, farineux, et d'une saveur agréable qui rappelle à la fois le pain de froment, la pomme de terre et le topinambour; ils sont alors un aliment aussi sain que nourrissant. Cet arbre atteint la grosseur du corps d'un homme et la hauteur de plus de 12 mètres. Pendant huit mois de suite cet arbre prodigue ses fruits avec une telle largesse, que trois suffisent pour nourrir un homme pendant un an. Ce n'est pas son seul mérite; son écorce intérieure sert à fabriquer une étoffe; son bois est excellent pour la construction des cabanes et des pirogues; on emploie ses feuilles en guise de nappes; la sève, glutineuse et laiteuse, fournit de bon ciment et de la glu.

La nombreuse famille des palmiers est répandue jusque dans les îles les plus éloignées et les moins étendues. A peine y a-t-il entre les tropiques un rocher, un banc de sable, sur lesquels l'étonnante végétation de ces arbres ne soit répandue. Les palmiers, par la structure intérieure de leur tronc, n'ont aucun rapport avec les *arbres* proprement dits. Ils se rapprochent des fougères par leur port et leur structure, des graminées par l'inflorescence, et surtout des asperges et des dragoneaux par leur manière de fructifier. Mais quel arbre a le port aussi magnifique que le palmier? Qu'on se figure une colonne droite, parfaitement cylindrique, couronnée à son sommet par un vaste faisceau de feuilles vivaces, disposées circulairement les unes au-dessus des autres, de la base desquelles sortent d'amples panicules renfermés en partie dans de larges spathes et couverts de fleurs et de fruits! Cependant cet aspect majestueux n'est que la moindre prérogative du palmier; son utilité surpasse encore sa beauté. Les couches les plus extérieures du tronc fournissent un bois dur et pesant; on en fait des planches et des pieux. Les spathes de ces sortes de cosses, qui renferment les régimes, acquièrent une épaisseur et une consistance telles, que l'on peut en faire des vases à divers usages. Les larges feuilles servent de toit. Le péricarpe fibreux du cocotier, les feuilles et les pétioles dans plusieurs autres espèces, dans toutes le tissu filamenteux qui recouvre le tronc, fournissent de la bourre et de la filasse. On en fait des cordages, des câbles, même des toiles à voiles; on s'en sert pour calfater les vaisseaux. Les feuilles du latanier servent d'éventail aux belles Indiennes; celles du palmier-éventail donnent des parasols qui couvrent une dizaine de personnes. On écrit sur les feuilles de quelques palmiers; la noix du cocotier offre une tasse naturelle. Enfin, les palmiers fournissent à eux seuls un nombre d'ex-

cellents mets ; on mange et l'on apprête de plusieurs façons la chair douce et pulpeuse des uns, le périsperme des semences des autres et le bourgeon terminal du chou-palmiste. L'espèce de lait ou liqueur contenue dans la vaste cavité de la noix de coco peut être convertie en vin, vinaigre et alcool; on en tire une bonne huile.

Les richesses végétales de la Malaisie sont immenses, prodigieuses, splendides; les plantes les plus belles et les plus utiles de l'Inde et de l'Indo-Chine s'y trouvent réunies, plus vigoureuses, plus fécondes, plus colorées, confondues avec d'autres plantes indigènes plus précieuses encore et qui les surpassent en éclat. Pour donner une idée de cette magnifique décoration, il nous suffira de citer le muscadier, le giroflier, le cannellier, le poivrier, l'arekier, le tamarinier, le sagoutier, le cocotier, l'artocarpe, le teck, le sandal, le camphre, le benjoin, le bétel, le gingembre, le chou palmiste, le bambou, le rotang, l'indigo, le coton, le café, le riz, le sucre, le tabac, la patate, l'igname, le chou caraïbe; puis encore, la banane, la goyave, l'ananas, la mangue, la grenade, le mangoustan, le citron, l'orange, le pamplemousse et le letchi. Les bois de teinture, de construction et d'ébénisterie, abondent, ainsi que les plantes médicinales; et la liste des fruits serait surtout interminable, car elle comprendrait la plupart de ceux de l'Europe.

On ne peut se faire une idée dans nos climats d'un pareil luxe de végétation. Les terres y sont toujours vertes, et des fleurs du plus brillant coloris mêlent constamment leurs parfums aux suaves émanations des arbres, aux épices et à l'arôme des fruits les plus savoureux. C'est vraiment une nature féerique, mais l'homme y est indolent autant que la terre est active et généreuse; et le terrible *upas*, arbre à poison, jette une ombre désagréable sur ce ravissant tableau.

La Nouvelle-Guinée se rapproche beaucoup de la Malaisie pour les productions du sol. La végétation s'appauvrit ensuite, sans cesser encore d'être belle, à mesure qu'on s'avance dans les archipels qui s'étendent au sud-est. Arrivé à la Nouvelle-Zélande, les végétaux nourriciers manquent tout-à-fait, et les autres plantes sont peu nombreuses, peu variées, ce sont celles des zones tempérées et froides; mais on y trouve le *phormium tenax*, le plus beau lin ou chanvre qui soit au monde. Cette plante textile, vraiment remarquable, croît aussi dans la petite île de Norfolk, où viennent en outre des pins d'une hauteur prodigieuse.

La Nouvelle-Hollande ou Australie mérite d'être classée à part, à cause de sa flore spéciale et du caractère particulier de sa végétation. Les arbres ont un

feuillage sec, rude, grêle, aromatique, d'une verdure sombre et monotone Leurs feuilles sont presque toujours simples; les forêts qu'ils forment offrent peu d'ombrage, manquent de fraîcheur, et leur aspect est triste et brumeux. Quelques-uns de ces arbres sont cependant fort beaux et fournissent un bois estimé; leur port imite assez celui des pins et des chênes, de même que leur taille. Les principaux sont: les *encalyptus*, dont on compte plus de cent variétés. Plusieurs d'entre elles atteignent une hauteur de 60 mètres sur 10 à 12 mètres de circonférence; les *casuarina*, au bois dur, liant et compacte; le *xanthorrea*, duquel découle une gomme; le *dacridium*, aux fleurs presque microscopiques; le *metaleuca*, le *calidris spiralis*, le *zamia*, et le *cedrela australis*, et quinze autres espèces de bois, rouges, blancs, veinés de toutes couleurs. Il en est qu'on retrouve dans la Polynésie, et surtout dans la Malaisie; mais la plupart, et ce sont les plus singuliers, les plus bizarres, n'existent que dans la Nouvelle-Hollande ou la Tasmanie (île Van-Diemen), sa voisine.

La Mélanésie renferme en outre, dans sa partie intertropicale, bon nombre des végétaux des climats chauds; seulement ce sont les moins utiles, ceux qui ne portent pas de fruits. On n'y trouve, en fait de plantes alimentaires, que le sagoutier, le chou palmiste, l'igname, et une banane sauvage, toutes choses extrêmement rares. Nous ne parlons pas, bien entendu, des arbres fruitiers et légumes de l'Europe que les Anglais sont parvenus à naturaliser dans la Nouvelle-Galles. En somme, la flore de cette grande terre, originale et variée, passe pour renfermer quatre mille deux cents espèces de plantes, réparties en cent vingt familles; mais nous sommes quelque peu incrédule à l'endroit de ce chiffre exorbitant. Parmi les plantes en question, beaucoup n'ont été décrites et classées que par des voyageurs soi-disant naturalistes, qui ne les avaient vues et observées qu'un jour, une heure, une minute. Or, tout le monde sait que les végétaux changent souvent de forme, d'aspect, de caractère enfin, selon l'âge et les saisons. Il serait donc possible que des descriptions et des noms différents se rapportassent quelquefois à une même plante. Nous soumettons cette réflexion aux botanistes éclairés et consciencieux.

Le nombre des plantes correspond, dans la Polynésie et la Micronésie, à la surface étroite des terres et à la nature peu variée du sol; il est très-limité. La Polynésie est donc fort mal partagée sous ce rapport. Mais, si nous laissons de côté les chiffres, si nous faisons abstraction de la quantité pour ne voir que la qualité et la profusion, nous n'hésiterons pas à porter un jugement contraire. La végétation y rappelle, par son éclat et sa vigueur,

celle de la Malaisie, et les rameaux des arbres fléchissent sous le poids des fruits les plus substantiels, les plus nutritifs, les plus rafraîchissants, les plus exquis, tandis que l'igname, la patate douce et le taro, racines dont la culture n'exige que peu de soins et d'efforts, s'échappent en quelque sorte du sein de la terre comme d'une corne d'abondance. Que pouvaient désirer de mieux les peuplades polynésiennes, condamnées à vivre dans l'isolement? L'arbre à pain, le bananier, le cocotier, l'orange, le *spondias cytherea,* l'inocarpe, le mûrier à papier, le vacois, le bambou, etc., valaient mieux pour elles que les plus beaux bois d'ébénisterie et même des monceaux d'or. Elles tirent des uns leur nourriture, des autres leurs vêtements, leurs pirogues, les matériaux de leurs cabanes. Le *casuarina* leur sert à faire des instruments et des armes. On retrouve cependant dans plusieurs îles de la Polynésie et de la Micronésie, principalement aux archipels de Fidji, de Taïti, des Marquises et de Sandwich, le précieux sandal, au bois odoriférant, et partout des végétaux de luxe ou d'agrément.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les animaux de l'Océanie. En parlant des récifs formés autour des îles par les zoophytes, nous avons pu faire apprécier le nombre immense et la multiplication rapide de ces petits animaux dans le Grand-Océan. Les savants voyageurs qui nous ont éclairés sur la véritable influence de ces animalcules marins, vont nous donner un aperçu de la distribution des crustacés dans les différentes parties de l'Océanie.

Partout où les côtes découpées en baies ont des eaux peu profondes, disent-ils, les espèces de crustacés sont nombreuses, comme aux Mariannes, aux îles des Papous, à la baie des Chiens-Marins, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, etc. Mais quand les rochers sont abruptes, battus par la tempête, et que les plages manquent, les grandes espèces seules s'y rencontrent en petit nombre; c'est ce que MM. Quoy et Gaimard ont remarqué au Port-Jackson, sur les côtes orientales de la Nouvelle-Hollande et aux îles Sandwich. Un gros *ranine* de couleur rouge, pris à Owaïhi, leur prouva, par la conformation de ses pieds, tout-à-fait disposés pour un séjour habituel dans l'eau, que c'est à tort que des voyageurs ont dit que cet animal quitte la mer pour aller jusqu'au sommet des arbres les plus élevés. Les *ermites* ou *pagures* sont très-communs dans l'Océanie; mais les Mariannes, les îles des Papous et Timor sont les parages où ils sont en plus grand nombre. A l'instant de la plus forte chaleur, ils cherchent l'ombre sous des touffes d'arbrisseaux; et lorsque la fraîcheur du soir se fait sentir, on les voit sortir par milliers, roulant la coquille d'emprunt dans laquelle ils se

logent, se heurtant, trébuchant, et faisant entendre par leur choc un petit bruit qui les annonce avant qu'on les aperçoive. Il paraît qu'il existe deux espèces de ces animaux parasites; celle qui habite les eaux, et celle qui n'y va presque jamais. A Guam, à Vaïgiou, on rencontre dans les forêts, à plus de mille pas du rivage, de très-gros pagures logés dans des buccins. Les crustacés les plus extraordinaires de ceux que l'on trouve aux environs de la Nouvelle-Guinée et près des îles des Amis, sont les *phyllosomes*. Ces animaux à l'état vivant sont transparents dans toutes leurs parties comme du cristal, les yeux exceptés, qui sont de couleur bleu de ciel. Leurs mouvements sont excessivement lents; bien différents en cela des agiles *alimes*, qui, transparents aussi, nagent dans la vase avec la plus grande vitesse.

Aucune mer n'est aussi poissonneuse que le Grand-Océan équinoxial: le poisson forme la principale nourriture des habitants des différents archipels. La plupart des espèces sont celles qu'on rencontre dans l'océan Indien. Les *bonites*, les *dorades*, les *thons*, les *surmulets*, les *muges*, les *raies*, paraissent abonder également sur toutes les côtes; cependant plus de 150 espèces nouvelles y ont été observées jusqu'à ce jour. Parmi les *cétacés*, le *dugong* des Indes est un des plus répandus; le *dauphin tacheté* vit dans les parages de la Nouvelle-Zélande et des îles de la Société; le *dauphin malais*, entre Java et Bornéo; le *dauphin albigène*, au sud de la Nouvelle-Hollande, et le *marsouin à tête blanche*, aux environs de l'archipel Dangereux; enfin, un mammifère marin beaucoup plus grand; la *baleinoptère mouchetée* parcourt les vastes régions du même Océan.

La Pérouse se vit suivi, depuis l'île de Pâques jusqu'aux îles Sandwich, par d'immenses troupes de poissons, parmi lesquels quelques-uns portant le fer qu'on leur avait lancé étaient faciles à reconnaître. Depuis les rivages de Bornéo jusqu'aux côtes de la Nouvelle-Guinée, on voit une peuplade entière vivre constamment dans des bateaux et se nourrir de poissons qu'ils nomment *badschus*. Près de la Nouvelle-Zélande, M. Labillardière vit des bancs de poissons qui produisaient par leurs mouvements une sorte de flux et de reflux dans la mer. Les espèces sont, pour la plupart, celles qu'on rencontre dans l'océan Indien. Il y a une centaine de nouvelles espèces, la plupart vaguement déterminées, ainsi que les nouveaux genres *harpurus* et *balistopodes*.

Toutes les lagunes entre les récifs et la côte fourmillent d'écrevisses, d'huîtres communes et d'huîtres à perles, ou, pour les désigner d'une manière plus exacte, de pintadines margaritifères (*meleagrina margariti-*

fera), ainsi que de coquillages d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires.

Le nombre de poissons venimeux semble très-considérable. Déjà Quiros faillit se donner la mort en mangeant un *sparus* pêché sur les côtes de la Terre du Saint-Esprit; les compagnons de Cook pensèrent s'empoisonner au même endroit et par le même mets. On croit que ce poisson ne devient dangereux que lorsqu'il s'est nourri de certaines espèces de *méduses*. Mais le *tétrodon* qui, sur la côte de la Nouvelle-Galles, empoisonna Forster, renferme constamment un poison narcotique. A Taïti il y a une anguille de mer très-venimeuse, et surtout une petite écrevisse rouge qui donne la mort à ceux qui la mangent. L'équipage d'Anson trouva près des îles Mariannes tant de ces poissons, qu'il fut résolu de ne plus en manger du tout. Cet inconvénient paraît donc commun à tous les parages du Grand-Océan.

Les îles de la Malaisie posssèdent à peu près tous les principaux mammifères de l'Asie méridionale. Ceux de Java sont des buffles d'une taille petite; des chevaux également petits, mais vigoureux; des sangliers, un tapir, un rhinocéros d'une espèce particulière (*rhinoceros javanicus*); le tigre rayé et le tigre noir, plusieurs chats inconnus ailleurs; l'écureuil bicolore, l'écureuil volant (*morchus javanicus*), et diverses espèces de singes. Ceux de Borneo sont, outre quelques-uns de ceux que nous venons de citer, le tigre, la panthère, l'éléphant, des bœufs sauvages, une espèce de cerf appelé *cerf d'eau*, parce qu'il se tient dans les lieux marécageux (*cervus axis*); l'orang-outang (*simia satyrus*), et la plus grande espèce de singe connue (*simia pongo*). Soumâtra possède un rhinocéros particulier (*rhinoceros sumatrensis*). Les forêts de Java nourrissent aussi, parmi divers reptiles, un *boa constrictor*, serpent qui, suivant M. Leschenault, avale des bœufs et des chevaux, mais dont la morsure n'est point venimeuse.

Les rivières de Soumâtra, comme celles de Bornéo, sont peuplées de caïmans et de crocodiles, et pendant les chaleurs du jour on voit voltiger autour des lieux habités le dragon volant (*draco viridis*), petit reptile que l'on touche sans danger, et qui se nourrit d'insectes. Dans les Moluques, ainsi qu'à Java, les forêts marécageuses servent de repaire au *babiroussa*, mammifère dont le nom malais signifie *cochon-cerf*, bien qu'il ressemble à un tapir haut sur jambes. A la Nouvelle-Guinée vit un sanglier d'une espèce particulière appelé sanglier des Papous (*sus papuensis*), qui semble être l'intermédiaire entre le pécari d'Amérique et le cochon. Ce dernier animal et la volaille domestique abondent maintenant dans toute la Polynésie.

Dans cette partie de l'Océanie, les mammifères sont rares; plusieurs espèces de phalangers et la roussette sont les principaux qu'on y trouve.

L'ornithologie offre dans toute l'Océanie un peu plus de variété et en même temps plusieurs traits de ressemblance. La volaille domestique y abonde; les poules sont plus grandes que les nôtres. Labillardière vit aux îles des Amis plusieurs espèces de loris et autres oiseaux communs aux îles Philippines et aux Moluques. A Taïti, comme à Amboine, de petits oiseaux fourmillent dans les bocages d'arbres à pain. Leur chant est agréable, quoiqu'on dise communément en Europe que les oiseaux des pays chauds sont privés du talent de l'harmonie. De très-petits perroquets, d'un joli bleu saphir, habitent la cime des cocotiers les plus élevés, tandis que d'autres, d'une couleur verdâtre et tachetée de rouge, se montrent plus ordinairement parmi les bananes, souvent dans les habitations des naturels, qui les apprivoisent, et qui estiment beaucoup leurs plumes rouges. Ces espèces paraissent généralement répandues entre le 10[e] parallèle boréal, et le 20[e] parallèle austral. Mais les oiseaux de paradis n'abandonnent leur corps léger et leur plumage aérien qu'aux vents embaumés des côtes de la Nouvelle-Guinée. Les oiseaux aquatiques sont les mêmes partout. A Amboine, comme à Taïti, un martin-pêcheur d'un vert sombre, avec un collier de la même couleur sur son col blanc; un gros coucou et plusieurs sortes de pigeons ou de tourterelles, se juchent d'une branche à l'autre, tandis que les hérons bleuâtres se promènent gravement sur les bords de la mer, en mangeant des mollusques à coquilles et des vers. L'oiseau tropique ou le phaéton habite les cavernes qui se trouvent dans les flancs escarpés des rochers; les Taïtiens l'y poursuivent pour avoir les plumes de sa queue. Ils attrapent aussi, dans la même intention, la *frégate*, oiseau de passage. Les manchots du Grand-Océan diffèrent essentiellement des pingoins de l'océan Atlantique. Ces oiseaux, presque sans ailes, qu'on rencontre à une distance de 500 lieues de toute côte connue, habitent principalement la zone froide, et même la zone glaciale. Mais une espèce, l'*aptenodytes papua*, se montre jusque dans la Nouvelle-Guinée et dans les îles des Papous. Deux espèces de sternes (*sterna philippina, sterna inca*) habitent les Carolines et les îles de la Société: la dernière a été découverte pendant le voyage de *la Coquille*.

Les animaux de la Nouvelle-Hollande offrent généralement un caractère tellement distinct de celui des animaux des autres contrées du globe, que nous devons les grouper séparément. Si la botanique, dit M. Lesson, imprime à ce pays une physionomie spéciale, le règne animal lui en donne une plus étonnante et plus étrange peut-être. Le caractère que ce natura-

liste fait remarquer dans les animaux de la Nouvelle-Hollande, c'est une poche ou la *marsupialité*. Trois animaux seulement sont dénués de cet organe : le phoque, une roussette de la partie intertropicale, et le chien, qui a suivi, dit-il, de misérables peuplades lors de leur émigration sur ce continent appauvri. Depuis le doux et timide kanguroo, dont quelques espèces sont les plus grands quadrupèdes du continent austral, jusqu'au *pétauriste* à grande queue, animal de la taille du rat, dont la peau des flancs est étendue entre les membres antérieurs et postérieurs, tous les mammifères de ce continent mériteraient une description spéciale; mais nous ne citerons qu'un petit nombre d'entre eux. Les *potorous*, qui ont, comme les kanguroos, les jambes de derrière beaucoup plus grandes que celles de devant, et l'*halmature*, qui se rapproche tellement des kanguroos, qu'il ne semble en différer que par son système dentaire, la petitesse de ses oreilles et sa queue presque nue ; le *phascogale*, qui vit sur les arbres, et les *péramèles*, qui ressemblent aux sarigues, nous sont encore imparfaitement connus sous le rapport des mœurs. Les *dasiures*, dit M. Lesson, sont des carnassiers qui remplacent, à la Nouvelle Hollande, les fouines de nos climats. Le *thylacine*, de la taille et de la forme du loup qu'il représente, est souvent mentionné dans les relations comme le loup de l'Australie. Il vit dans les cavernes, sur le bord de la mer, à la terre de Diemen. Tous ces animaux à poche, malgré la singularité de leur conformation, sont cependant moins extraordinaires que deux autres que l'on comprend sous la dénomination de *paradoxaux*, c'est-à dire l'*ornithorynque* et l'*échidné*. Le premier, au corps couvert de poils, au bec de canard, aux pieds garnis d'ergots venimeux, pondant des œufs, semble, suivant M. Lesson, être une créature fantastique jetée sur le globe pour renverser par sa présence tous les systèmes admis sur l'histoire naturelle; car on peut soutenir avec tout autant de raison qu'il appartient aux quadrupèdes, aux oiseaux ou aux reptiles. Le second, dont on fait deux espèces, selon les piquants qui couvrent son corps sont plus ou moins garnis de poils, parait aussi pondre des œufs, au lieu de mettre au jour des petits vivants. Son museau, mince et très-allongé, est terminé par une fort petite bouche; ses machoires, dépourvues de dents, sont garnies de lames cornées, comme chez plusieurs oiseaux palmipèdes; sa langue est extensible comme celle du fourmilier.

Les mêmes phénomènes de singularité qui caractérisent les mammifères de la Nouvelle-Hollande se reproduisent pour les oiseaux. La plupart d'entre eux, dit M. Lesson, ne pouvant tirer leur subsistance des fruits dont les forêts sont privées, n'ont que des genres restreints de nourriture. Ceux qui

vivent d'insectes ont la langue organisée comme les oiseaux des autres climats; mais les perroquets, les merles et beaucoup d'autres passereaux, obligés de pomper le suc mielleux des fleurs, ont à l'extrémité de la langue des faisceaux de papilles qui ressemblent à un pinceau, et qui leur permettent de ne rien perdre de cette matière toujours peu abondante La plupart des oiseaux du continent austral rivalisent avec ceux des autres continents pour la vivacité des couleurs; mais un grand nombre présentent avec ceux-ci des oppositions tranchées: ainsi le cygne d'Europe est considéré comme le type de la blancheur, celui de la Nouvelle-Hollande est au contraire d'une teinte noire: le *kakatoès* est blanc à la Chine et aux Moluques; la même espèce se trouve à la Nouvelle-Hollande, mais c'est seulement sur ce continent qu'on en trouve du plus beau noir. Partout les diverses espèces de volatiles sont couvertes de plumes: sur le continent austral, le *casoar* forme en quelque sorte le passage des animaux à plumes aux animaux à poils. Parmi les oiseaux les plus remarquables, il faut mettre, comme le dit M. Lesson, ce superbe *menure*, dont la queue est l'image fidèle, dans les solitudes australes, de la lyre harmonieuse des Grecs; ce *loriot prince-régent*, dont la livrée est mi-partie de jaune d'or et de noir de velours; ce *scytrops*, dont le bec imite celui du toucan; ces perruches de toute taille et de toutes couleurs; ces bruyants martin-pêcheurs, et ce *moucherolle crépitant*, dont le cri imite à s'y méprendre le claquement d'un fouet.

Divers reptiles plus ou moins dangereux pullulent dans la Nouvelle-Hollande: ici c'est l'agame hérissé (*agama muriata*) encore peu connu; là les *scinques*, qui, par leurs courtes pattes, semblent être intermédiaires entre les lézards et les serpents: le plus remarquable de ce genre est le gigantesque scinque noir et jaune. Le plus singulier des sauriens du continent austral est le *phyllure*, dont la queue s'élargit en forme de feuille ou de spatule, et qui constitue deux espèces, l'une d'un brun marbré (*phyllurus Cuvieri*, (l'autre d'une couleur orangée (*phyllurus Milii*). Quant aux serpents, dit M. Lesson, ils y sont nombreux; on y trouve des couleuvres et et des *pythons* de grande taille. Le *serpent fil*, à peine long de 15 à 25 centimètres occasionne, dit-on, la mort en moins de quelques minutes, mais l'espèce la plus redoutable sans contredit, comme la plus commune, est le serpent noir, que son affreux venin a fait nommer *acantophis bourreau.*

Après avoir retracé le tableau physique général de l'Océanie, nous devons considérer les races d'hommes qui habitent cette partie du monde. On a cru pendant longtemps qu'elles se rapportaient toutes à deux souches principales, savoir: les *Malais* ou les *Océaniens jaunes*, et les *Papous* ou les

Océaniens noirs. Mais, selon M. D. de Rienzi, les deux couleurs qui distinguent la population de l'Océanie comprennent quatre races distinctes : les *Malais* et les *Polynésiens* forment les deux races jaunes ; les *Papous* ou *Papouas* et les *Endamènes* les deux races noires.

Les Malais ne sont plus considérés par les savants comme originaires de la petite péninsule de Malacca, où ils ne sont entrés qu'à une époque assez récente. Leurs historiens nationaux tracent leur origine jusqu'à l'île de Soumâtra ; ils avouent aussi leurs rapports avec les Javanais.

Quelques auteurs, tels que le savant Marsden, prétendent qu'ils sont indigènes du pays de Palembang, ou de l'empire de *Menangkabau* ou *Menangkarbou*, dans l'île de Soumâtra ; d'autres, comme M. de Rienzi, les font sortir de la côte occidentale de Bornéo. Nous les trouvons maintenant répandus dans un grand nombre d'îles de l'Océanie. Ainsi, non-seulement l'île de Soumâtra, mais une partie des îles Nicobar, des Moluques, de Bornéo, des Célèbes, de Luçon, les îles Pâques et les îles Sandwich, sont habitées par cette race.

Ces insulaires ont la couleur basanée, les cheveux noirs, mous, épais, abondants et frisés ; la tête légèrement rétrécie au sommet, le front un peu bombé, les os de la pommette nullement saillants, mais la mâchoire supérieure un peu portée en avant, et le nez gros et aplati par le bout, sans être ni épaté ni camus.

Ces traits sont ceux des Malais. On a observé, il est vrai, quelques différences de couleur et de cheveux entre les nobles et le peuple de Taïti ; ce qui a fait croire à Forster qu'une colonie de Malais avait subjugué, dans ces îles, des peuplades de la race noire qui habite les grandes îles voisines de la Nouvelle-Hollande. Mais ces nuances peuvent aussi dériver des diverses manières dont les castes se nourrissent, les grands se réservant la chair des quadrupèdes, et le peuple vivant principalement de poisson.

L'angle facial des Malais est ouvert de 80 à 85 degrés. Peu d'entre eux ont, suivant M. de Rienzi, l'angle de 85 à 90 degrés, comme on le trouve chez quelques variétés européennes.

La race des Polynésiens ou des *Dayas*, improprement appelés *Dayaks*, paraît avoir eu aussi pour berceau l'île de Bornéo. « Leur teint blanc jaunâtre, plus ou moins foncé ; l'angle facial aussi ouvert que celui des « Européens ; la haute stature, la physionomie régulière, le nez et le front « élevés, les cheveux longs et noirs, la beauté, la grâce, les manières « souples et lascives de leurs femmes, et surtout des danseuses ; les rap- « ports, quoique altérés, de leur langue ; l'habitude de l'agriculture, de la « chasse et de la pêche ; l'habileté à construire leurs pirogues et à fabri-

« quer leurs ustensiles; leurs immenses cases, leurs croyances reli-
« gieuses, les sacrifices humains, leurs coutumes, et une sorte particu-
« lière de consécration ou *tapou*; tout indique la plus grande ressem-
« blance entre les Dayas et les Polynésiens[1]. »

Les *Alfouras* ne forment point une race particulière: ce nom, dans la langue des Dayas de Bornéo, signifie *hommes sauvages*. En général, les peuples de la Malaisie appellent Alfouras des hommes noirs, jaunes ou rouges, qui vivent dans l'état de nature. Ainsi les Alfouras de Bouro sont cuivrés; ceux de Soumâtra sont d'un jaune foncé; ceux de Mindanao et de Mindoro sont au contraire très-noirs.

Les Malaisiens donnent le nom de *Poua-Poua,* qui signifie *brun brun,* à une race que l'on a long-temps appelée les *Papous,* et que les voyageurs modernes nomment *Papouas*. A Bornéo, d'où ils paraissent être originaires, on les appelle *Igoloté* et *Dayer*. Les *Papouas* sont noirs, mais moins que les nègres de l'Afrique; leur angle facial est de 63 à 64 degrés au *minimum* et de 69 au *maximum*. Leurs cheveux noirs ne sont ni lisses ni crépus, mais laineux, fins et frisés. Ils sont rarement tatoués, sauf ceux qui ne portent aucun vêtement. Leur taille est assez élevée. On les trouve à la Nouvelle-Guinée, à la Louisiade, à la Nouvelle-Bretagne, aux îles Salomon et Sainte-Croix, à la Nouvelle-Irlande, à la Nouvelle-Calédonie, dans l'île de Van-Diemen, à la Nouvelle-Zélande, etc.

Le mélange des Malais et des Papouas a produit, dans plusieurs îles de la Malaisie, une variété que M. de Rienzi a proposé d'appeler *Papou-Malais*. Leur taille est généralement petite, et ils sont infectés d'une sorte de lèpre.

La race des Endamènes, devenue peu nombreuse par suite de la guerre continuelle que leur font les Papouas, est noire; plusieurs tribus ont une teinte bistre. Ils ont le crâne parfaitement rond, le front toujours en arrière, les cheveux floconnés et crépus; leur bouche est d'une grandeur démesurée, leur nez large et épaté; leur angle facial n'a que 60 à 66 degrés d'ouverture; leurs bras sont très-longs, leurs jambes proportionnellement plus longues; tout, en un mot, semble les rapprocher de l'orang-outang.

L'analogie des langues nous frappe dans les vocabulaires si incomplets que Forster, le père Gobien, Marsden et autres nous ont procurés. Non-seulement toute l'Océanie orientale parle le même langage en différents dialectes, mais cette langue offre une ressemblance singulière avec celle des Malais, surtout de Soumâtra, et, ce qui est encore plus étonnant, avec

[1] *D. de Rienzi,* Description de l'Océanie, tome Ier.

la langue de Madagascar, qui, selon Du Petit-Thouars, en présente le type le plus riche et le plus régulier.

Cependant il paraît que l'analogie que présentent ces idiomes a été exagérée. Ce qui a pu induire en erreur, c'est que le *malayou*, ou la langue des Malais, est la plus répandue, et que la plupart de celles que l'on parle dans la Malaisie et la Polynésie ont beaucoup de racines malayoues. M. de Rienzi pense que le taïtien, le tonga, le mani, ou nouveau-zélandais, en un mot le polynésien, dérive de la langue des Dayas; que le javan dérive du bouguis, formé aussi du dayas, mais qu'il est mêlé de malayou et de sanskrit.

Au surplus, combien d'autres traits de ressemblance constatent la parenté des peuples polynésiens!

La forme du gouvernement est généralement la même. Le capitaine Cook nous informe que dans Hamao, une des îles des Amis, *tamalao* signifie *un chef*. Le père Cantova nous dit, en parlant des îles Carolines : « L'autorité du gouvernement se partage entre plusieurs familles nobles, dont « les chefs s'appellent *tamoles*. Il y a, outre cela, dans chaque province, « un principal *tamole*, auquel tous les autres sont soumis. » La même espèce d'aristocratie féodale règne dans la plupart des îles de l'Océan. Cook nous apprend que les chefs mêmes n'abordent le suprême monarque des îles des Amis qu'avec des marques d'un profond respect; ils touchent ses pieds de leur tête et de leurs mains. Les lettres du père Cantova nous apprennent qu'on aborde les *tamoles* des îles Carolines avec la même vénération. Lorsqu'un d'eux donne audience, il paraît assis sur une table élevée, les peuples s'inclinent devant lui jusqu'à terre, et, du plus loin qu'ils arrivent, ils marchent le corps tout courbé et la tête presque entre les genoux, jusqu'à ce qu'ils soient auprès de sa personne; alors ils s'asseyent à plate terre et les yeux baissés, et reçoivent ses ordres avec le plus profond respect. Ses paroles sont autant d'oracles qu'on révère; on rend à ses ordres une obéissance aveugle. Enfin on lui baise les mains et les pieds quand on lui demande quelque grâce.

On trouve cependant des nuances assez remarquables dans les formes gouvernementales, à travers la couleur féodale qu'on y remarque partout. Ainsi dans la Malaisie et la Polynésie, ce sont en général des monarchies électives dont les chefs sont choisis par une aristocratie héréditaire qui en restreint l'autorité. Dans les Moluques cependant, chaque famille isolée forme une société dont le chef ne reconnaît aucun supérieur. A Soulou, le pouvoir suprême est héréditaire. Dans l'Australie, chaque petite peuplade a son chef, qui jouit d'une grande autorité.

Dans les îles des Amis, on honore les chefs et les étrangers par des danses nocturnes, accompagnées de chants et de musique. Dans les îles Carolines, on exécute le soir de pareils concerts autour de la maison des chefs; ils ne s'endorment qu'au bruit d'une musique exécutée par une troupe de jeunes gens.

Les danses, dans les îles Palaos, dans les Carolines, les Mariannes, et celles dans l'ile de Watiou, ou *Ouateou*, au sud-ouest de Taïti, ont ensemble une ressemblance frappante. Le cérémonial, dans plusieurs occasions solennelles, est le même dans les îles très-éloignées les unes des autres. Les habitants des îles *Palaos*, ceux des *Nouvelles-Philippines* et des îles *Carolines*, et ceux de *Mangia*, éloignées d'environ 1,500 lieues, saluent de la même manière. Leurs civilités et la marque de leurs respects consistent à prendre la main ou le pied de celui à qui ils veulent faire honneur, et à s'en frotter doucement tout le visage. L'attouchement par le bout du nez est également en usage depuis les îles Sandwich jusque dans la Nouvelle-Zélande.

Presque dans tout cet Océan, les Polynésiens reçoivent les étrangers avec des chants solennels, et leur présentent en signe de paix une branche de bananier. Au contraire, la race noire repousse le plus souvent toute communication avec des étrangers.

Les mêmes termes servent à désigner le même genre d'instrument national. Les mots *tanger ifaifil*, aux îles Carolines, signifient *complainte des femmes,* et dénotent une espèce de spectacle public. Aux îles des Amis, la même chose est nommée *tangée véfaine* [1].

En passant aux îles Mariannes, nous allons découvrir des ressemblances encore plus décisives. La société des Erreoy était ce qu'il y avait de plus singulier et de plus scandaleux dans les mœurs de Taïti, avant que les missionnaires évangéliques y eussent introduit le christianisme avec la civilisation, c'est-à-dire avant le commencement de ce siècle. Ces réunions d'hommes et de femmes, qui ont érigé la débauche et l'infanticide en lois fondamentales, sont un phénomène horrible, mais presque unique dans l'histoire morale de l'homme. Le P. *Le Gobien* nous apprend qu'il existait une pareille société aux îles Mariannes. Il dit : « Les *Uritoy* sont parmi eux les jeunes gens qui vivent avec des maîtresses, sans vouloir s'engager par les liens du mariage ; ils forment une association séparée. » On sait que le dialecte de Taïti adoucit la prononciation de ses mots; il faut observer qu'en retranchant une seule lettre (la consonne T), le mot *Uritoy* des îles

[1] Voyez les Voyages de *Cook* et les Lettres édifiantes.

Mariannes ressemble beaucoup aux *Arreoys*, ou *Erreoys*, selon l'orthographe de M. Anderson.

Le capitaine Cook a observé aux îles de la *Société* et à celle des *Amis* trois castes; les chefs, les propriétaires libres et le bas peuple, ou les serfs. Le P. Le Gobien dit expressément qu'on remarque la même division aux îles Mariannes, où il y a trois États parmi les insulaires. Dans toute la Polynésie, la noblesse est d'une fierté incroyable, et tient le peuple dans un abaissement qu'on ne pourrait imaginer en Europe. Tout l'état politique de ces îles rappelle les lois, les institutions des Malais et des Madécasses. Il en est de même des idées qui tiennent à la religion.

Parmi les Caroliniens, les uns conservent le corps de leurs parents morts, dans un petit édifice en pierre, qu'ils gardent en dedans de leurs maisons; d'autres les enterrent loin de leurs habitations. Ceci rappelle évidemment les *Feiatouka* des îles des Amis, et en général la coutume universelle chez toutes ces nations de laisser dessécher les cadavres à l'air. Les cimetières sont aussi enclos de la même manière. Les naturels des îles de la *Société,* avant leur conversion au christianisme, déposaient autour des endroits où ils enterraient leurs morts des guirlandes du fruit du palmier et des feuilles de cocos, ainsi que d'autres objets consacrés particulièrement aux cérémonies funèbres, et qu'ils plaçaient à peu de distance des provisions et de l'eau Les naturels des îles des Larrons font, selon le P. Le Gobien, quelques repas autour du tombeau; car on en élève toujours un sur lieu où le corps est enterré, ou dans le voisinage; on le charge de fleurs, de branches de palmier, de coquillages, et de tout ce qu'ils ont de plus précieux. Les Taïtiens n'enterraient pas les crânes des chefs avec le reste des os, mais ils les déposaient dans des boîtes destinées à cet usage. On retrouve encore aux îles Mariannes cette coutume bizarre; car le P. Le Gobien dit expressément qu'ils gardent les crânes en leurs maisons, qu'ils mettent ces crânes dans de petites corbeilles, et que ces chefs morts sont les *Anitis,* auxquels les prêtres adressent des prières.

Les opinions de ces nations sur la vie future se ressemblent. Ils sont persuadés de l'immortalité de l'âme, ils reconnaissent même un paradis et un enfer; mais ce n'est point, selon eux, la vertu ni le crime qui y conduisent. Selon les habitants de Nouvelle-Zélande, l'homme qui a été tué et mangé par l'ennemi est condamné à un feu éternel. Les naturels des îles Mariannes pensent aussi que ceux qui meurent de mort violente ont l'enfer pour partage.

Des rapports si frappants ne peuvent être l'effet du hasard; lorsqu'on

les ajoute à l'affinité dans l'idiome des diverses peuplades, on paraît autorisé à conclure que les habitants de toutes ces îles ont tiré leurs usages et leurs opinions d'une source commune, et qu'on peut les regarder comme des tribus dispersées d'une même nation, et qui se sont séparées à une époque où les idées politiques et religieuses de cette nation étaient fixées.

Mais si nous cherchons la marche de cette dispersion, croirons-nous avec Cook, Forster et tant d'autres qu'elle a été uniquement dirigée de de l'ouest vers l'est? Ces voyageurs disent avec raison qu'il a dû souvent y avoir des partis de sauvages égarés dans leurs canots, et poussés vers des rivages lointains où ils sont forcés de rester, n'ayant ni les moyens ni les connaissances nécessaires pour pouvoir retourner chez eux. Les exemples ne manquent point. En 1696, deux pirogues qui avaient à bord trente hommes ou femmes, et qui partaient d'*Ancorso,* furent jetées par les vents contraires et les orages sur l'île de *Samal,* l'une des *Philippines*, éloignée de 300 lieues. En 1721, deux pirogues, dont l'une contenait vingt-quatre et l'autre six personnes, hommes, femmes ou enfants, furent chassées d'une île appelée *Baroilep* jusqu'à l'île de *Guam*, l'une des Mariannes. Enfin, le capitaine Cook trouva sur l'île de Ouateva trois habitants de Taïti, qui avaient été poussés de la même manière. Ouateva est éloignée de Taïti de 200 lieues.

Tous ces événements sont d'une vérité incontestable. Mais qui ne voit pas, en jetant les yeux sur une carte, que ces trois partis de voyageurs malheureux ont tous été portés par des *vents alizés* et par les courants vers des terres situées *à l'ouest* de celles d'où ils étaient partis? Ainsi ces exemples, tant de fois cités, prouveraient le contraire de ce qu'on prétend conclure. Ils prouveraient que l'Asie et l'Afrique ont pu recevoir des colonies sauvages du Grand-Océan, mais non pas que l'Océan en ait dû recevoir de l'ancien continent.

Comment donc expliquer cette dissémination de tant de tribus ayant des mœurs et un idiome analogues? On les croirait sorties de l'Amérique méridionale, si l'absence de toute ressemblance, soit de langage, soit de constitution physique, n'en démontrait pas l'impossibilité. On pourrait être tenté de les supposer originaires d'un ancien continent submergé, dont leurs îles seraient les débris; mais cette hypothèse, hasardée par un savant estimable, n'expliquerait une difficulté qu'en en faisant naître mille autres. Pourquoi cet ancien peuple, en se dispersant de l'est à l'ouest, ne se serait-il pas répandu sur le continent de la Nouvelle-Hollande, où l'on n'a trouvé que des peuplades appartenant à une race noire?

Voici la manière dont nous expliquons ce phénomène historique: Les grandes îles de Luçon, de Célèbes, de Bornéo, de Java et de Soumâtra, sont habitées par des nations qui parlent des langues plus ou moins rapprochées de celle des Malais, de sorte qu'on ne saurait leur refuser une origine commune; et cependant quelques-unes de ces langues, telles que la *tagale* et la *bissaye* aux Philippines, la *balienne* à l'île de Bali, et celle des Battas à l'île de Soumâtra, diffèrent assez essentiellement entre elles pour qu'on soit obligé de les supposer très-anciennement séparées en corps de nations. En même temps, d'autres branches de la langue malaie se retrouvent à Madagascar, à 1,100 lieues à l'ouest de Soumâtra, aux îles de la Société et même au delà, à 2,500 lieues à l'est des Moluques; elles s'y retrouvent enrichies de cette harmonie, de ces formes grammaticales qui supposent une civilisation avancée. Le même régime féodal, les mêmes mœurs et probablement la même mythologie[1], se retrouvent dans ces terres si éloignées les unes des autres. Il a donc fallu que cette langue, ces usages, ces institutions, naquissent au sein d'un ancien empire, d'un peuple puissant, d'un peuple navigateur, qui aura disparu du rang des nations.

Quel fut le siége de cette Carthage malaie? Tout nous indique qu'il faut choisir entre Bornéo, Soumâtra et Java. La première de ces îles est mal connue; la seconde a paru au savant Marsden être la véritable patrie des nations malaies. Mais sans adopter ni repousser cette opinion, nous croyons que la patrie de la *civilisation* malaie doit plutôt être cherchée dans l'île de Java.

D'abord les traditions historiques de la colonie malaie établie à Malacca indiquent Java comme le siége d'un grand empire, dont même cette tribu émigrée avait reçu ses lois et sa religion. Même la plupart des livres malais sont traduits du javanais.

En second lieu, la langue malaie est mêlée de beaucoup de termes hindous ou sanskrits, termes spécialement affectés à des idées religieuses et civiles. Ces termes se rapprochent en particulier du dialecte *calinga* ou *telinga*, parlé dans le Golconde et l'Oryçah[2]. On s'attendrait par conséquent à retrouver ce mélange plus particulièrement dans les causes de la proximité. Au contraire, c'est le javanais, et surtout le javanais des habitants des montagnes, qui montre le plus d'affinité avec le sanskrit. C'est aussi à Java, surtout dans l'intérieur, qu'on retrouve les fêtes et cérémonies de

[1] Voyez ci-après les articles *Otahiti*, *Bali*, etc.
[2] *Leyden*, Mémoire sur les langues indo-chinoises.

la religion brahmanique. L'histoire des Javanais les fait descendre de Vichnou.

Mais à quelle époque Java fut-elle le siége d'une nation qui, civilisée d'abord elle-même par des Brahmanes-Telingas, a peuplé de ses colonies les rivages de l'immense Océan? Ce fut certainement avant l'introduction du mahométisme, car cette religion ne s'est pas répandue au delà des Moluques; et le cochon, cet animal si impur aux yeux des musulmans, a dû accompagner les colons malais jusqu'aux dernières îles de la Polynésie. Ce fut encore très probablement avant le voyage de Marco-Polo, car il semble parler de ce monde d'îles comme déjà connu et visité. D'un autre côté, les anciens, au siècle de Ptolémée, n'avaient eu connaissance d'aucune nation civilisée au sud des *Sinæ*, ou des Siamois modernes. La chronologie javanaise ne remonte qu'à un roi de Pajajaran, qui a dû régner en l'an 74 après J.-C. Ainsi, les probabilités placent la fondation des premières colonies malaies entre le quatrième et le dixième siècle de notre ère.

Une deuxième migration des peuples malais fut provoquée par le fanatisme mahométan; et cette migration, mieux connue, eut lieu dans les douzième et treizième siècles. De là les différences si considérables entre les Malais des côtes et ceux de l'intérieur.

Tout concourt à faire considérer les nègres océaniens comme indigènes de la partie du monde qu'ils habitent. La forme plus carrée de leur tête, la proportion des bras et des jambes, la barbe et les cheveux non laineux, les distinguent de la race des nègres africains. Comme en Afrique et comme partout où l'homme est resté dans le dernier degré de l'état sauvage, chaque canton a son idiome radicalement différent de celui des voisins, et le nombre de ces espèces de langues, ou plutôt d'*argots*, fatigue l'observation et le calcul.

Outre ces grandes races, l'Océanie présente à l'observation des anthropologistes plusieurs horribles et dégoûtantes variétés de l'espèce humaine. Dans l'île de Mallicolo et aux environs de *Glashouse-Bay*, dans la Nouvelle-Galles, la structure osseuse de la tête se rapproche de celle de l'orang-outang d'une manière bien plus frappante que chez les nègres. L'intérieur de Soumâtra renferme une peuplade qui, ayant la tête très grosse et le corps très petit, peut donner une idée des pygmées; une autre a le corps couvert de longs poils, comme les habitants de la terre d'Yeso. Souvent ces difformités paraissent dues à quelque maladie héréditaire de la première famille qui aura peuplé un coin de terre isolé. C'est ainsi que les habitants de l'île Nyas ont communément la peau couverte d'écailles, maladie qui

n'est pas inconnue en Europe. La *leucéthiopie*, ou cette espèce de lèpre générale qui rend la peau des nègres d'un blanc livide, règne parmi les Papouas dans la Nouvelle Guinée, et s'étend aussi à la race malaie, dans l'île de Java, où l'on désigne les infortunés qui en sont atteints sous le nom de *kakerlaks*. A part ces aberrations de la nature, le mélange de la race malaie, ou, pour mieux dire, de celle des Océaniens olivâtres avec la race des Océaniens nègres, a dû suffire pour faire naître toutes les nuances qu'on remarque parmi les nations de cette partie du monde dont nous allons donner la description spéciale.

TABLEAU des grandes divisions de l'Océanie.

MALAISIE.	MÉLANÉSIE.	POLYNÉSIE.	MICRONÉSIE.
ILES DE LA SONDE. { *Soumâtra. Banka. Billiton. Java. Madura. Bali (Bally).* ILES SUMBAWA-TIMOR. { *Soumbawa. Florès. Ombaï. Timor.* ILES MOLUQUES ou AUX EPICES. { *Banda. Amboine. Ceram. Gilolo. Ternate. Tidor.* *L'île de Célèbes.* *L'île de Borneo.* *L'archipel Soulou* ou *Holo.* L'ARCHIPEL DES ÎLES PHILIPPINES.	L'AUSTRALIE (*Nouvelle-Hollande*). *La terre de Van-Diémen* (*Tasmanie*). *La Nouvelle Guinée.* *Les îles de l'Amirauté.* *Le Nouvel Hanovre.* *La Nouvelle-Irlande.* *La Nouvelle-Bretagne.* *Les îles Salomon.* *L'arch. de la Louisiade.* *L'archipel de La Pérouse.* *Les Nouvelles-Hébrides.* *La Nouvelle-Calédonie.* *Les îles Viti* (*Fidji*). *Les îles Norfolk.*	LA NOUVELLE-ZÉLANDE (*Tasmanie*). *Les îles Wallis.* *Les îles Tonga* (*des Amis*). *Les îles Hamao* (*des Navigat.* ou *Bougainville*). *L'archip. Roggewin.* *Les îles Mangia* (*Cook*). *Les îles Taïti* (*de la Société*). *Les îles Tabouaouï.* *L'île Waihou* (*île de Pâques*). *Les îles Mangareva Gambier.* *Les îles Pomo'ou* (*archipel-Dangereux*). *Les îles Nouka-Hiva* (*Marquises*). *Les îles Washington.* *Les îles Havaï* ou *Sandwich.* On doit y joindre une foule de petites îles, la plupart inhabitées, en dehors de ces archipels.	*Les îles Gilbert.* *Les îles Mulgrave.* *Les îles Pelew* (*Palaos*). *L'archipel des Carolines.* *Les îles Marshall.* *Les îles Mariannes* (*Marie-Anne*). *L'archipel Anson.* *L'archipel Magellan.*

TERRES ANTARCTIQUES OU AUSTRALES.

Au Sud de l'Afrique :	*Au Sud de l'Océanie :*	*Au Sud de l'Amérique :*
La terre d'Enderby.	*La terre Sabrina.* *La terre Clarie.* *Terres de Wilkes??* *Les îles Balleny.* *La terre Victoria.*	*Les terres de Sandwich.* *La terre Louis-Philippe.* *Les Nouvelles-Shetland du Sud.* *La terre de Graham.* *Les îles Biscoë.* *L'île Alexandre Ier.* *L'île Pierre Ier.*

TABLEAU de l'élévation absolue des principales montagnes de l'Océanie.

	Malaisie.	MÈTRES.
SYSTÈME DE LA SONDE. . . .	*Le Gounong-Kossumbra* (Soumâtra).	4,583
	Le Gounong Passama (id.).	4,232
	Le Berapi, volcan (id.).	3,675
	Le Dembo id. (id.).	3.660
	L'Ayer Raya, id. (id.).	2,680
	Le Bonk, (id.).	1,960
	Le Smirou, id. (Java).	3,898
	Le Tagal, id. (id.).	3,572
	Le Djede, id. (id.).	3.247
	Le pic de l'île Lombock.	2.467
	Le Tomboro volcan (Soumbavâ).	2 339
SYSTÈME BORNÉO-LUÇONIEN. . .	*Le mont Saint-Pierre* (Bornéo).	3,250
	Le Kinibalo (id.).	2,500?
	Le mont Mayon, volcan (Luçon).	3,313
	Le mont Mahaye (id.).	1.949?
	Le mont Cavayan (Negros).	1,559?
	Le pic de Céram (archipel Moluques).	2,606
	Le pic de Ternate (id.).	1,247
	Le pic de Bourou (id.).	2.122
	Le Lambo-Batan (Célèbes).	2.350
	Le Gounong-Empong (id.).	1,150
	Mélanésie.	
SYSTÈME AUSTRALIEN. . . .	*Le Sea-View-Hill* (montagnes Bleues).	1.982
	Le pic culminant des Alpes australiennes.	2,500
	Les monts Darling.	900
	Le mont Bulka (monts Murrumbidgee).	2,438
	Le pic culminant des monts Barren (Diéménie). . . .	1,500
	Le pic de Tasman (id.).	1,470
	Le mont Wellington (id.).	1,290
SYSTÈME PAPOUASIEN.	*Le pic culmin. des mont Arfak* (Paponasie occident.) .	4,[illegible]82?
	L'Astrolabe (Papouasie orientale).	1,314
	Montagnes de la Nouvelle-Irlande.	2,500?
	Le pic Guadalcanar (îles Salomon).	3,700
	Le mont Capogo (Vanikoro)	920
SYSTÈME VITI.	*Le pic culminant de l'île Tabe-Ouni*.	1.949
	Le pic de l'île Handabon.	1,169
	Polynésie.	
SYSTÈME TASMANIEN.	*Le pic Egmont* (Nouvelle-Zélande du Nord).	2 600
	Le pic culminant de la Nouvelle-Zelande du Sud. .	1,949?
SYSTEME DE TONGA	*Le volcan de l'île Tofoa*.	974
SYSTEME DE HAMOA.	*Le pic de l'île Maouna*.	837
SYSTEME DE TAITI.	*Le Tobronu* (Taïti).	2.449
	Le Mowa-Eraea (id.).	2.925
	Le Mowa Ororena (id.).	3.323
SYSTEME DE MENDANA.	*Le pic de l'île Hiva-Oa*	1,260
SYSTEME DES ILES SANDWICH. .	*Le Mauna Roa* (Havaï).	4,843
	Le Mauna Koa (id.).	4 029
	Le Mauna-Vororay, volcan (id.).	3.288
	Le Kiraueah, id. (id.).	1.181
	Le pic de Mauwi.	3,294
	Le pic de Taouai.	2,372
	Falaise de Pari.	330
	Le Rocher de la femme de Loth.	113
	Micronésie.	
SYSTÈME DES CAROLINES. . . .	*Le Mont-Saint*, île Porcinipet (Carolines).	893
	Le Dol (Hogoleon) (id.).	750
	Le piton d'Oualan (id.).	637
	Montagnes de Guam (îles Mariannes).	
	Terres Antarctiques.	
SYSTÈMES ANTARCTIQUES. . .	*L'Erebus*, volcan (terre Victoria).	3,781
	Le plus haut *pic des îles Balleny*.	3,703
	Le mont D'Urville (terre Louis-Philippe).	931
	Le pic Clarence (Shetland austral).	1,389
	Le pic de l'île Coronation.	1,645

LIVRE CENT VINGT-CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Océanie. — Description spéciale de la Malaisie. — Description spéciale des îles de la Sonde et de l'île de Bornéo.

La première grande terre que l'Océanie nous présente en venant de l'Asie, est l'île de *Sumâtra*, ou mieux *Soumâtra*, vaguement connue de Ptolémée, qui paraît indiquer la pointe d'Achem sous le nom de *Jaba-Diu*, c'est-à-dire *Java-Div*, ou l'île de l'Orge. Dans quelques éditions de Ptolémée, le nom de *Samarade* semble être une corruption de celui de Soumâtra. Les Arabes la connurent sous les dénominations de *Lamery* et de *Saborma*[1]. Marco-Polo en nomme quelques royaumes et cantons; il l'appelle la *Petite-Java*, en opposition avec Bornéo, qui est sa Grande-Java[2]. Encore aujourd'hui, en combinant avec les rapports des Anglais, copiés par les géographes, ceux des Hollandais qu'ils négligent, nous ne pouvons guère décrire authentiquement que les côtes.

Cette île, nommée par les indigènes *Andelis*, et peut-être *Samâdra*, s'étend du nord-ouest au sud-est l'espace de 376 lieues; sa largeur varie de 20 à 85. Une chaîne de montagnes la traverse selon sa longueur; elle est plus voisine du rivage occidental; néanmoins l'une et l'autre côte sont basses et marécageuses. La chaîne principale est accompagnée de chaînes secondaires. Quatre grands lacs, suspendus sur les gradins de ces chaînes, émettent leurs eaux par des torrents rapides ou par des cascades imposantes; celle de *Mansélar* est célèbre. Le *Gounong-Passama* ou le mont *Ophir*, mesuré par Robert Nairne, a 4,232 mètres au-dessus du niveau de la mer. La plus haute montagne de l'île est le *Gounong-Kossoumbra;* son élévation est de 4,583 mètres; mais la plus célèbre chez les indigènes est le *Gounong-Bonko*, ou la montagne du *Pain de-Sucre*, qui, de même que les autres cimes, est considérée comme *kramat* par les indigènes, c'est-à-dire comme un lieu sacré. Malgré les dangers que présente une ascension jusqu'à son sommet, des Anglais l'effectuèrent en 1821, et reconnurent qu'elle a environ 1,950 mètres de hauteur, et qu'elle est formée de roches basaltiques et trappéennes, roches d'origine ignée qui dominent à Sou-

[1] Voyez ci-dessus, vol. I, p. 271.
[2] Vol. I, p. 340.

mâtra, surtout dans les environs de Bencoulen. Elle est couverte de forêts jusqu'à une assez grande hauteur.

Parmi les montagnes de l'île, les voyageurs citent six volcans : le *Gounong ber-Api*, ou montagne par excellence, qui a 3,675 mètres d'élévation ; le *Gounong-Dembo*, qui en a 3,660 ; le *Gounong Ayer-Raya*, qui en a 2,680 ; et le *Gounong-Tallang*, qui fume sans cesse, mais qui depuis longtemps n'a point d'éruption ; enfin le *Gounong Allas*, dans l'intérieur des terres. Le nombre de volcans est peut-être plus considérable que celui que nous indiquons, puisqu'on ne connaît pas l'intérieur de l'île ; aussi les tremblements de terre y sont-ils très-fréquents.

Le sol est généralement une terre grasse, rougeâtre, couverte d'une couche de terre noire souvent calcinée et stérile. On a trouvé dans les montagnes de la stéatite, du granit gris et du marbre. Les trois quarts de l'île, particulièrement vers le sud, présentent une forêt impraticable. Les mines d'or avaient attiré l'attention des Hollandais ; mais les mineurs allemands envoyés à Sillida jugèrent d'abord que le minerai, peu abondant, était d'une exploitation trop difficile. Les Malais de Padang et de Menangkabou vendent cependant par an 10 à 12,000 onces d'or, recueilli principalement par le lavage. Les mines de Sipini et de Caye donnent de l'or de 18 à 19 carats. A Bonjol et à Campon-Hardi, on exploite dans un sol formé d'alluvions des mines d'or très-riches. On y a, dit-on, trouvé des pépites pesant 2 kilogrammes. Dans le district de Doladoulo, arrondissement du Kottas méridional, on découvrit en 1841 une mine de diamants, ou un gisement de cette pierre précieuse, qui paraissait devoir être abondante. Le gouvernement s'est emparé de leur exploitation. L'intérieur renferme d'excellentes mines de fer et d'acier. L'acier de Menangkabou est préférable à tous ceux de l'Europe. L'étain, ce rare minéral, est un objet d'exportation ; on le trouve principalement près de Palembang, sur le rivage oriental ; c'est une continuation des riches couches de Banca. On y trouve aussi du cuivre, de la houille, du soufre et du salpêtre. La petite île de Poulo-Pisang, située au pied du mont Pougong, est presque entièrement formée d'un lit de cristal de roche. Le *nappal* paraît être une sorte de roche savonneuse ; on rencontre aussi du pétrole. Les côtes sont en grande partie entourées de récifs de corail.

Quoique située sous la ligne, Soumâtra ne voit que rarement le thermomètre monter au-dessus de 30° centigrades, tandis que dans le Bengale il atteint 39°. Les habitants des montagnes font du feu dans les fraîches matinées. Cependant la gelée, la neige, la grêle, y paraissent inconnues.

Le tonnerre et les éclairs sont fréquents, principalement pendant la mousson du nord-ouest. La mousson du sud-est, qui est sèche, commence en mai et finit en septembre; celle du nord-ouest ou pluvieuse commence en décembre et finit en mars. On a trop décrié le climat de Soumâtra; la côte occidentale, couverte de marais très-étendus, a pu mériter le surnom de *Côte-de la-Peste*, à cause des brouillards malsains dont elle est assiégée. Mais beaucoup d'autres parties de l'île, et surtout la côte orientale, offrent des situations salubres et de nombreux exemples de longévité.

Les îles Malayes, quoique ornées de tant de plantes rares et de tant d'arbres précieux, sont généralement d'un sol ingrat pour toutes les cultures nécessaires. Les Soumâtriens cultivent le riz de deux espèces: la première, qui est la plus grosse et la meilleure, que l'on récolte dans les terres hautes et sèches, et la seconde qui croît dans les terres basses et humides. Ils tirent de l'huile de sésame; ils mâchent la canne à sucre. Un sucre noir appelé *djaggari* est extrait du palmier *anou*, qui fournit également du sagou et une liqueur spiritueuse. Le cocotier surtout assure leur subsistance. La pulpe du coco sert d'assaisonnement à presque tous les mets; ils en tirent une huile à brûler et à oindre les cheveux; ils en extraient une liqueur fermentée appelée *toddi;* la tête leur fournit un chou bon à manger appelé chou-palmiste. Soumâtra abonde en ces précieux fruits que nous envions aux climats tropiques, tels que le *mangoustan*, cette merveille des Indes, vantée même comme un remède universel; le *dourion*, dont la pulpe blanche a un peu le goût d'ail rôti et des qualités très-échauffantes; les fruits de l'arbre à pain, mais d'une espèce médiocre; le fruit du *jambo mura*, qui ressemble à une poire pour la forme; les ananas, qui, à Bencoulen, ne coûtent que 2 à 3 sous; les pommes de goyave, les limons, citrons, oranges et grenades.

Le *djarak* (*ricinus communis*), le chanvre, les ignames, les patates douces et le sagou y sont également cultivés. Parmi les plantes à teinture, on compte le sapan, l'indigo, le cassoumbo, l'oubar, le carthame, etc.

D'innombrables fleurs étalent sur les montagnes de cette île de magnifiques tapis de pourpre et d'or. L'*arbre triste* est appelé en malaïou *sounda maloune*, ou belle de nuit, parce que ses fleurs ne s'ouvrent que la nuit.

On y voit aussi deux espèces de *rafflesia*, l'*aristolochia cordiflora*, la *brugmansia zeppellii*, qui croît sur les lieux élevés, et une autre plante appelée *krouboul* par les indigènes. La fleur que produit cette plante est d'une grandeur à étonner le botaniste; elle a près de 2 mètres de circonférence et pèse 7 ou 8 kilogrammes; elle croît et s'épanouit sans tige ni feuilles.

La denrée la plus abondante est le *poivre*; c'est la graine d'une plante rampante qui ressemble à la vigne. Sa fécondité, qui commence à la troisième année, s'étend quelquefois jusqu'à la vingtième. Les habitants cultivent aussi le bétel (pinang), qui forme une des plantations les plus considérables de Soumâtra, le curcuma, le gingembre, le cardamome et la coriandre. Il y a deux récoltes de poivre, la grande au mois de septembre, la petite au mois de mars. La paresse des Soumâtriens ne se procure qu'en petite quantité le poivre blanc en dépouillant les graines mûres de leur enveloppe extérieure[1]. Le *camphre* est une autre production remarquable qu'on trouve dans l'arbre, sous la forme d'une cristallisation concrète. Le camphrier croît spontanément dans le nord de Soumâtra, qui est la partie la plus chaude; il égale en hauteur les plus grands bois de construction; il a souvent jusqu'à 3 mètres de circonférence. Chaque arbre donne environ 1 kilogramme et demi d'un camphre léger, friable et très-soluble, qui se dissipe à l'air, mais beaucoup plus lentement que celui du Japon. L'huile de camphre est produite par une autre espèce d'arbre. Le *benjoin* est la gomme ou résine d'une espèce de sapin. Le *cassia*, sorte de cannelle grossière, se trouve dans l'intérieur du pays.

Les rotangs sont exportés en Europe pour servir de cannes. Le coton de soie abonde. Sa finesse, son lustre, sa douceur, le rendent à la vue et au toucher bien supérieur au produit de l'industrieux ver à soie; mais il est bien moins propre au rouet ou au métier, à raison de sa fragilité et de sa petitesse. Il ne sert qu'à rembourrer des oreillers et des matelas. L'arbre pousse des branches parfaitement droites et horizontales, toujours au nombre de trois, de sorte qu'elles forment les angles égaux à la même hauteur; les rejetons croissent également droits, et les diverses gradations des branches conservent la même régularité jusqu'au sommet. Quelques voyageurs l'ont appelé l'*arbre à parasol*. Les cafeyers, qui sont en grand nombre, donnent un fruit de médiocre qualité. Les ébéniers, les *tek*, les arbres de fer abondent dans les bois, et on exporte de Palembang des mâts de 22 mètres de long sur 2 de large.

Les chevaux sont petits, mais bien faits et courageux; les vaches et les brebis y sont aussi de médiocre grandeur; les dernières viennent probablement du Bengale. Le buffle est employé à quelques travaux domestiques. Les forêts nourrissent l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le tigre royal, l'ours noir qui mange le cœur des cocotiers, la loutre, le porc-épic, des daims, des sangliers, des civettes et beaucoup d'espèces de singes,

[1] *Marsden*, Histoire de Soumâtra. — *Radermacher*, Description de Soumâtra.

particulièrement un singe à menton barbu, le *simia nemestrina*, qui paraît particulier à cette île; le *maïba*, ou tapir bicolore de Malacca (*tapirus indicus*; le gibbon aux longs bras, ou *gibbon lar*, et des antilopes noires à crinière grise. On accuse l'orang-outang de prendre souvent des libertés avec les femmes qui se hasardent à traverser seules les forêts.

Parmi les nombreux oiseaux, le faisan de Soumâtra est d'une rare beauté. Les poules d'Inde y fourmillent, et il y en a dans le midi une espèce d'une hauteur extraordinaire, également connue à Bantam. L'*ardea argala*, la plus grande espèce connue du genre du héron, se trouve également au Bengale et dans le midi de l'Afrique. L'*angang* ou l'oiseau rhinocéros porte sur son bec une espèce de corne, c'est le casoar. Les rivières sont infestées de crocodiles et remplies de toutes sortes de poissons. On y trouve le caméléon et le lézard volant. Le lézard des maisons court sur le plafond des chambres; les insectes y fourmillent et sont très importuns, particulièrement les *termites* destructeurs. L'hirondelle, dont on mange les nids, est aussi répandue à Soumâtra.

Les indigènes divisent Soumâtra en trois régions: celle de *Balla*, au nord, renferme le royaume d'*Achem* ou d'*Achim*, et plus exactement *Atché*, avec les principautés vassales de *Pédir*, de *Pacem* et de *Delli*, l'intérieur de cette division est habité par les *Battas*; elle se termine à la rivière de Sjax, sur la côte orientale, et à celle de Sinkel, sur la côte occidentale. La deuxième division est l'ancien empire de *Menangkabou*, comprenant, sur la côte orientale, les royaumes d'*Iamby* et d'*Andragiri*; dans l'intérieur, le *pays des Redjangs*, et sur la côte occidentale, les pays de *Baros*, *Tapanouli*, *Natal* et autres; ceux de *Priaman*, de *Padang*, de *Sillida*, avec le royaume d'*Indrapoura*. La troisième division, nommée *Balloum-Ary* ou *Kampang*, embrasse le sud-est de l'île, où se trouve le royaume de *Bancahoulo* ou *Bencoulen*; le pays de *Lampoungs* et le grand royaume de *Palembang*.

Mais en 1640 les Hollandais se sont établis dans cette île, dont ils possèdent aujourd'hui les deux tiers. Nous la partagerons donc en deux grandes divisions: la partie indépendante et la partie néerlandaise.

Dans la partie indépendante qui se divise en plusieurs États, nous citerons seulement les royaumes d'Achem et de Siak.

Le *royaume d'Achem* comprend l'extrémité septentrionale de l'île, et s'étend sur la côte orientale depuis le cap Achem jusqu'au cap *Diamonda*, en français *Diamant*; au sud-est, il confine au pays des Battas.

Vers la fin du seizième siècle, les Achemais étaient le peuple le plus puis-

sant de la Malaisie; ils comptaient parmi leurs alliés plusieurs nations commerçantes depuis le Japon jusqu'à l'Arabie; leur marine se composait de plus de 500 voiles; enfin, leur empire comprenait presque la moitié de Soumâtra et une grande partie de la péninsule de Malacca. Ils ont perdu leur prépondérance vers le milieu du dix-septième siècle.

Ils sont gouvernés par un sultan dont le pouvoir est héréditaire; cependant l'ordre de primogéniture est souvent méconnu en faveur de l'enfant du prince qui paraît le plus capable de gouverner; aussi le choix du souverain est-il quelquefois le sujet de guerres sanglantes. L'État d'Achem comprend un grand nombre de principautés gouvernées par des radjahs; celles de *Pédir* et de *Sinkel* sont les plus considérables. Plusieurs petites îles dépendent également de ce royaume. Mais l'anarchie qui règne souvent dans cet État peut faire considérer comme indépendants la plupart des radjahs. La capitale est *Achem*, sur la rivière du même nom, à une lieue de la mer, qui y forme une rade vaste et sûre. Elle contient 8,000 maisons, construites en bambous et soutenues sur des pilotis de un mètre de hauteur, destinés à les préserver des inondations subites. Ces habitations, n'étant pour ainsi dire que des cabanes, semblent ne devoir renfermer au plus qu'une population de 18 à 20,000 individus. Le palais du sultan, situé hors de la ville, est une espèce de forteresse grossièrement bâtie, environnée d'un fossé qui peut avoir environ une lieue de tour, et défendue par des canons d'un très-gros calibre. Les habitations de cette ville sont dispersées au milieu d'une vaste forêt de cocotiers, de bambous et de bananiers, au milieu de laquelle coule une rivière couverte de bateaux qui sortent de la capitale au lever du soleil et y rentrent le soir. On y voit quelques rues; mais la plupart des quartiers sont séparés par des bouquets d'arbres, en sorte qu'on arrive dans la rade sans se douter qu'on entre dans une ville.

Avant l'arrivée des Européens aux Indes, le port d'Achem était fréquenté par les Arabes. Les Portugais et les nations qui s'élevaient sur leurs ruines ont essayé de s'y établir; mais les révolutions, trop ordinaires chez un peuple belliqueux, les en ont chassés. Les habitants ont plusieurs manufactures en soie et en coton, et des fonderies de canons. Le roi d'Achem exploite aujourd'hui le commerce en monopole; il vend de l'or très-fin, du benjoin, du poivre, des nids d'oiseaux, et des chevaux petits, mais vifs.

Pédir, ville maritime, passe pour la seconde du royaume; elle rivalise avec Achem sous le rapport de l'importance commerciale. Les autres lieux

les plus remarquables sont *Telosancaouay*, petite ville sur la côte dans la partie du nord-est de l'île, et *Moukki*, bourgade près de laquelle on exploite une mine de cuivre. Pédir et un autre endroit appelé *Delli* fournissent aux Achemais du riz, mais pas suffisamment pour leur consommation.

Le *royaume de Siak*, l'ancien *Etat de Campar*, dans la partie moyenne de la côte orientale, est arrosé par le Siak et le Danèer. Il se divise en deux parties : le *Campar Kiri* et le *Campar-Kanan*, c'est-à dire le *Campar de droite* et le *Campar de gauche*. L'anarchie dont ce pays est depuis longtemps la proie a favorisé l'ambition des principaux chefs ; tous sont indépendants. Ceux des districts maritimes se livrent à la piraterie. *Siak*, sur le fleuve de ce nom, est une petite ville qui ne peut pas avoir plus de 3,000 habitants, dans laquelle réside le sultan. *Campar* et *Langkat* sont les lieux les plus commerçants. Il n'y a pas de marchands chinois à Campar ; le commerce est entre les mains des Malais. La petite ville de *Batou-Bara* est la résidence d'un rajah qui possède une marine marchande nombreuse.

Les possessions néerlandaises, dans l'île de Soumâtra, occupent la partie orientale du sud-ouest de l'île ; elles forment, 1° le gouvernement de la côte occidentale (sud-ouest) de Soumâtra, subdivisé en trois parties, Padang, Terres hautes de Padang, et Tapanouli (au pays des Battas) ; 2° la subdivision indépendante de Bencoulen, formée de l'ancien royaume de ce nom ; 3° le district des Lampongs ; 4° la résidence de Palembang, avec un poste à Djambi (Mocara Kompeh). Le gouverneur général réside à Padang ; la population de la partie hollandaise était évaluée en 1849, à 3,430,000 âmes [1].

Le gouvernement de *Padang* se compose d'un vaste territoire autour de la ville de ce nom, résidence du gouverneur hollandais. *Padang* est une place de commerce importante ; on en exporte du poivre, du camphre, du benjoin, et l'on y rassemble tout l'or que l'on peut recueillir dans l'île et qu'on envoie ensuite à Batavia. La ville, située sur la rivière de son nom, qui se jette à peu de distance de là dans l'océan Indien, est défendue par une forteresse. Les Hollandais formèrent cet établissement vers le milieu du dix-septième siècle. Depuis 1791 jusqu'en 1794, il leur fut enlevé par les Anglais, qui ne le restituèrent qu'à la paix générale, en 1814. On estime que sa population est de 12,000 individus. *Bencoulen*, ville de 10,000 habi-

[1] Voyez, dans le Bulletin de la Société de géographie de juillet 1852, le tableau extrait de la carte de géographie et statistique des Indes néerlandaises de M. le baron *Melvil de Carnbee*.

tants, parmi lesquels on compte un millier de Chinois, est défendue par le fort *Marlborough*, bâti par les Anglais; citons encore le port de *Natal*, d'où l'on tire, dit-on, de l'or.

Le *Menangkabou* ou *Menang Kabau* est une grande plaine découverte, entourée de collines, où l'on comptait, dit-on, 1,200 exploitations d'or. Ce pays, situé presqu'au centre de l'île, était le siége d'un grand empire auquel Soumâtra presque tout entière était soumise; mais les dissensions qui divisèrent les habitants à propos de religion ont favorisé les Hollandais dans leur projet de réduire ce pays à l'état de tributaire. *Pandjarrachoung* et *Menangkabou* sont ses plus grandes villes. Dans la première, les naturels fabriquent en filigranes d'or et d'argent des objets de luxe fort estimés, ainsi que des fusils et des poignards très-recherchés. *Priangan* est un lieu renommé pour ses eaux thermales, que les naturels ont l'habitude de fréquenter depuis un temps immémorial.

Le royaume de *Palembang*, dans la partie méridionale de l'île, après avoir été sous la dépendance de l'empereur de Java, était naguère un de ses principaux États indépendants; mais vaincu par les Hollandais, à la suite des querelles qui s'élevèrent à l'occasion de la rétrocession à la Hollande des pays occupés par les Anglais, le sultan de Palembang fut déposé, et son successeur se reconnut le vassal des Hollandais. La ville de *Palembang*, qui occupe un espace d'environ une lieue sur les deux rives du *Mousi*, appelé aussi Palembang, qui a plus de 400 mètres de largeur en cet endroit, est peuplée de 20 à 25,000 individus: ce sont des Chinois, des Siamois, des Malais et des Javanais. Presque toutes ses maisons sont contruites en bambous et en nattes, et couvertes en chaume. Les seuls édifices en pierre sont le palais du sultan et la grande mosquée. A sa sortie de la ville, le Mousi se divise en deux branches, dont l'une coule au milieu d'un groupe nombreux de petites îles, que l'on a appelées les *Mille-Iles*, et dont la plupart sont comprises dans les jardins d'une maison de plaisance appartenant au sultan.

Les terres d'alluvion augmentent ici dans une progression rapide. Mal cultivé et couvert de forêts, ce pays exporte, outre les autres produits de Soumâtra, du sassafras, du sang-dragon, de beaux bois de construction. On y exploite une mine d'étain. Le climat quoique sujet à d'étonnantes alternatives de chaud et de froid, n'est pas nuisible à la santé. Le sultan, sans armée régulière, sans revenu fixe, étale son orgueil et sa mollesse dans un vaste sérail. Les habitants de *Blida* doivent à leur extrême stupidité le privilége d'être les seuls males admis dans cette enceinte, où ils servent de

porteurs d'eau. Les lois sont sans force, les juges sans honneur, et les négociants sans probité. Les prêtres mahométans réussissent dans le commerce. Les voleurs ou *sumbarawes* vivent en communauté légalement reconnue, sous un chef qui modère leurs excès et maintient la police. Les Malais, ici comme dans toute l'île, portent une veste et une espèce de manteau, avec une ceinture dans laquelle ils mettent leurs *crics* ou poignards. Ils portent des caleçons très-courts; les jambes et les pieds restent nus; un beau mouchoir enveloppe leur tête; dans leurs voyages, ils mettent un grand chapeau par-dessus. Le deux sexes liment leurs dents et les peignent en noir. Les maisons sont de bois de bambou, couvertes de feuilles de palmier, élevées sur des piliers; une mauvaise échelle sert d'escalier.

Dans l'intérieur vivent des nègres qui ont la tête extraordinairement grosse, une taille de pygmée, des bras et des jambes d'une dimension très-petite. Radermacher en a vu des individus à Palembang, et M. de Rienzi près de la baie des Lampoungs.

Le *Battak* ou le *pays des Battas,* aujourd'hui tributaire des Hollandais, qui confine avec le royaume d'Achem et le territoire hollandais, occupe une longueur d'environ 50 lieues, et une largeur de 40; le *Sinkel* est sa principale rivière. Il renferme les montagnes de *Deira* et de *Papa;* celle de *Bata-Silondong* est un volcan. Chez les Battas, il existe de l'or de lavage, et l'on récolte du camphre et du benjoin. Ce pays, couvert de forêts impénétrables, est divisé en plusieurs districts, qui forment une sorte de confédération. Le chef, qui réside à l'extrémité du grand lac de Toba, paraît être le principal des membres de cette association. *Varous* ou *Barous*, sur la côte occidentale, est le plus important marché du pays; *Tapanouli* ou *Pont-chang-Catchil,* avec un port superbe, en est la seconde place de commerce. Ces deux villes sont occupées par les Hollandais.

Le Battas, qui parlent une langue remplie de mots inconnus aux Malais de la côte, admettent trois grands dieux, *Battara-Couron*, qui règne aux cieux, *Sorie-Pada,* le dominateur des airs, et *Mangalla-Boulang*. le roi de la terre. Un géant porte la terre sur sa tête; un jour, fatigué de son fardeau, il secoua la tête : les continents s'écroulèrent; l'Océan était sans rivage, le maître du ciel y jeta une montagne qui devint le noyau des nouvelles terres; une fille céleste vint l'habiter, et de ses trois fils, mariés à leurs trois sœurs, naquit un nouveau genre humain. Les Battas croient à une vie future et à une espèce de purgatoire. Les mariages sont accompagnés de quelques cérémonies singulières. La future se montre toute nue dans un bain à son futur,

qui convient ensuite du prix auquel il doit l'acheter. Les nouveaux époux goûtent ensemble de deux sortes de riz, et le père de l'épouse étend sur le couple un morceau d'étoffe. Les Battas savent faire de la poudre et se servir des armes à feu; ils emploient l'or, l'étain et le fer à fabriquer des ustensiles et de grossiers ornements; ils font des étoffes de coton; et leurs livres sacrés, dont le gouverneur Siberg a porté un exemplaire à Batavia, sont écrits de gauche à droite sur du papier fait avec de l'écorce d'arbre. Ils mangent la chair des criminels et celle des prisonniers de guerre trop grièvement blessés pour être vendus.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce peuple n'est anthropophage que dans les cas déterminés par les lois : ainsi, leur code condamne à être mangés vivants ceux qui commettent un vol au milieu de la nuit, ceux qui se rendent coupables d'adultère, d'assassinat ou de complot contre la sûreté publique, ceux qui contractent des unions que la consanguinité fait réprouver, enfin les prisonniers faits à la guerre. Mais ils paraissent manger la chair humaine, soit crue, soit grillée, avec tant de délices, qu'on est étonné qu'il n'y ait pas d'exemples, ainsi que l'assurent les voyageurs, qu'ils aient cherché à satisfaire leur goût révoltant hors des cas permis par la loi. La chair humaine est cependant interdite à leurs femmes. Jadis ils étaient dans l'usage de manger leurs parents devenus vieux; aujourd'hui cette coutume barbare est abandonnée.

Les femmes des Battas sont chargées des travaux de l'agriculture. Un mari achète sa femme et peut la vendre avec ses enfants. Ce peuple est d'une taille plus petite que les Malais, son teint est moins brun.

Les Battas forment une population d'environ 2 millions d'individus. Ils offrent le mélange le plus singulier de mœurs civilisées et de coutumes féroces. Presque tous savent lire et écrire, et s'acquittent avec zèle des devoirs de l'hospitalité. Leur gouvernement est régulier : c'est une confédération formée d'un grand nombre de chefs de districts; ils ont des assemblées délibérantes présidées par des hommes d'un talent reconnu.

Le pays des *Lampoungs*, jadis vassal du sultan de Bantam, à Java, est borné au nord par l'État de Palembang. Il est arrosé par plusieurs rivières, dont la seule qui ait quelque importance est le *Toulangbavang*. Ces cours d'eau débordent tous les ans pendant la saison pluvieuse, c'est-à-dire en janvier et février, et les villages, placés tous sur des lieux élevés, paraissent être bâtis sur des îles. Les habitants sont, de tous les peuples de Soumâtra, ceux qui, sous le rapport physique, se rapprochent le plus des Chinois. Ils ont le visage large et les yeux très-fendus. Leurs mœurs sont

très-licencieuses; mais ils sont hospitaliers, et traitent les étrangers avec cérémonie. La religion mahométane est fort répandue parmi eux; un petit nombre a conservé le culte des idoles. Les deux principales bourgades ou villes des Lampoungs sont *Toulangbavang*, sur la rivière de ce nom, et *Telok-Bitong*. Leur pays est gardé par des troupes hollandaises.

On pourrait considérer aussi comme dépendant de la Hollande le *pays de Passoummah*, gouverné par les chefs qui forment une sorte de confédération. Les habitants de Passoummah sont en général remarquables par leurs formes athlétiques, par leur adresse et leur humeur belliqueuse. Ils n'ont point de culte extérieur, et ne paraissent même avoir aucune idée de l'existence d'un Être suprême. Ce qu'il y a de remarquable, s'il faut en croire les voyageurs, c'est qu'ils ont pour le tigre une attention, un respect sans bornes, qui va jusqu'à s'abstenir de le tuer, même lorsqu'il s'agit de se défendre de ses attaques.

Un autre pays qui reconnaît la suprématie politique des Hollandais, est celui des *Redjangs*, divisé, de même que le précédent, entre plusieurs chefs. Les Redjans sont sobres, endurcis à la fatigue et hospitaliers. Chez eux la peine capitale est presque inconnue; le coupable peut racheter son crime à prix d'argent. La polygamie est tolérée, mais ceux qui ont plus d'une femme font presque exception. Ils témoignent de la plus grande vénération pour les tombeaux de leurs ancêtres: ils croient que les âmes des morts passent dans le corps des tigres; aussi ces animaux peuvent-ils les dévorer impunément.

L'île de Soumâtra et celles qui l'entourent à l'est et à l'ouest, peuvent être considérées comme formant un groupe particulier. Elles sont presque toutes gouvernées par un ou plusieurs chefs indépendants; quelques-unes seulement sont soumises aux Hollandais. Nous citerons d'abord les principales. Le long de la côte sud-ouest, *Engano*, en grande partie couverte de bois, a environ 10 lieues de circonférence; elle est habitée par une peuplade qui paraît être de race malaie. Les hommes et les femmes ignorent l'usage des vêtements; ils se font aux oreilles de larges trous qu'ils remplissent de feuilles ou d'anneaux faits avec des cocos. Leurs habitations, élevées sur des piliers, ressemblent à des ruches.

Cette île, que l'on a appelée *Trompeuse*, passait pour être habitée par une race d'anthropophages. Charles Miller y descendit, et n'y trouva qu'un peuple simple et grossier. Ils sont d'une stature élevée et d'un teint cuivré. Leur nourriture ne consiste qu'en noix de cocos, pommes de terre douces, cannes à sucre et poisson séché. On avait déjà dit qu'ils vivaient des lichens croissant sur les rochers, ce qui n'est pas sans vraisemblance.

En se dirigeant vers le nord-ouest, on voit les deux îles *Poggy* ou *Nassau*, peuplées d'environ 1,500 habitants dispersés le long des côtes dans plusieurs petits villages. La plus méridionale est Nassau proprement dite; l'autre porte spécialement le nom de Poggy. Elles sont séparées par un canal d'environ une lieue de largeur et bordées de grands rochers qui paraissent avoir été détachés de la côte par quelque commotion violente. Ces îles sont montagneuses et boisées; les forêts y fournissent des bois propres à la mâture. Le sagou y croît en abondance; les habitants ne cultivent pas le riz, mais les cocotiers et les bambous y sont très-nombreux. On y voit des daims rouges, des porcs, des singes, un petit nombre de tigres, mais ni buffles ni chèvres. Les habitants, d'une taille très élevée et d'un teint cuivré, ressemblent aux anciens Otaïtiens, tant par leurs traits, que par l'aimable simplicité de leurs mœurs. La polygamie leur est inconnue, mais les liaisons entre les personnes non mariées des deux sexes y sont regardées comme une chose innocente. Ils prétendent descendre du soleil.

On aperçoit ensuite *Si-Pora*, appelée aussi *Porah* ou *Bonne-Fortune*, et *Si-Birou* ou *Mantawaï*, *Battou* ou *Mentao*, et enfin *Nias* ou *Poulo-Nias*.

Cette dernière île a environ 24 lieues de longueur sur 10 de largeur. Ses montagnes, ses vallées, ses rivières et son sol fertile, lui donnent un aspect agréable. Les habitants, généralement bien faits et robustes, ont le teint aussi clair que les peuples de l'Asie orientale; ils ont dans les traits du visage quelque chose du caractère grec; enfin ils diffèrent complètement des Malais. Leurs femmes passent pour les plus belles de la Malaisie. On estime la population de l'île à 200,000 individus divisés en 50 petits districts, gouvernés chacun par un rajah, dont le plus puissant est celui de *Bokonaro*. La plupart de leurs villages s'élèvent sur le sommet des collines, dans des positions susceptibles de défense, car les peuplades y sont presque toujours en guerre. Ce qui excite leur haîne, c'est le trafic des esclaves avec les Européens et les Malais. Chaque tribu compte sur la vente de ses prisonniers : aussi le nombre des individus qu'ils vendent annuellement s'élève-t-il à plus de 1,500, malgré la surveillance des croiseurs anglais. Dans la partie septentrionale de l'île, la population diffère de celle que nous venons de dépeindre, parce qu'elle est mêlée à des Malais et à des Achemais.

Au nord de Nias se trouvent les îles *Banjak*, dont la principale a 6 lieues de longueur; et au nord-ouest de celle-ci celle de *Babi* ou des *Cochons*, qui est trois fois plus grande.

Près de la côte orientale, les îles de *Roupat*, de *Pandjour*, de *Perpese-*

ratte, de *Bancalis*, et quelques autres dépendent du royaume de Siak. *Lingen* ou *Lingga*, appelée aussi *Lengan*, où l'on compte 10,000 habitants, dont les deux tiers occupent la ville de *Kwala-Daï*, est remarquable comme la principale possession des Malais indépendants, qui occupent à 20 lieues au nord le groupe de *Bintang*, île de 7 lieues de longueur entourée de plusieurs autres plus petites. Le souverain de ces Malais a cédé aux Hollandais un petit îlot appelé *Riouw* (*Rhio*), qui est devenu l'un des points les plus commerçants de cette partie de l'Océanie; elle forme une résidence; sa population peut s'élever à 6,000 habitants.

Les Hollandais possèdent encore deux îles importantes, Banka et Billitoun, qui forment le groupe des îles Lepar. La résidence de *Banka* est célèbre par ses mines d'étain, qui ne furent découvertes qu'en 1710 ou 1711. Cette île a environ 50 lieues de longueur sur 9 dans sa plus grande largeur. Elle renferme des montagnes de granit dont les contre-forts sont formés de roches ferrugineuses: c'est entre ces montagnes que l'on exploite par le lavage l'étain, qui gît dans des dépôts d'alluvion. Ce lavage occupe environ 2,000 Chinois: le produit s'en élève annuellement à environ 40,000 quintaux. Le chef-lieu de Banka est une petite ville nommée *Mountoh* ou *Mintao*, peuplée de 3,000 individus, et défendue par un fort qui la domine. C'est la résidence du gouverneur hollandais. *Billiton* ou *Billitoun*, ainsi que la précédente, faisait autrefois partie du royaume de Palembang. Depuis 1812, les Hollandais y ont une garnison destinée en grande partie à contenir les habitants, pirates très-hardis. On croit cette île riche en étain; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle renferme d'abondantes mines de fer. C'est par le détroit qui sépare les deux îles de Banka et Billitoun que passent les vaisseaux qui vont à la Chine ou qui en reviennent. Les navigateurs regardent le climat de ces parages comme un des plus dangereux.

Le célèbre détroit de *la Sonde*, proprement de *Sunda*, sépare l'île de Soumâtra de celle de Java. Le navigateur qui, en venant de l'océan Indien, a ces deux îles à gauche et à droite, voit bientôt devant lui la grande terre de Bornéo; de là cette dénomination commune d'*îles de la Sonde* donnée à ces trois contrées, dénomination insignifiante, que l'usage a consacrée. Le nom de *Sunda* paraît venir du sanskrit *sindu*, mer, fleuve, grande eau, et rappelle le *Sund* des Danois et le *Sound* des Anglais.

L'île de *Java*, jadis siége d'un grand et florissant empire indigène, centre de la puissance d'une compagnie de commerce qui dominait sur toutes les mers de l'Orient, mériterait une description bien plus détaillée que n'en admettent les bornes de cet ouvrage. Cette île domine, par sa position, les

principales entrées des mers qui baignent l'Asie orientale. En grandeur elle n'égale ni Bornéo, ni même Soumâtra, car elle ne s'étend en longueur, de l'ouest à l'est, que l'espace de 245 lieues; sa largeur varie de 30 à 50, et sa superficie peut aller à 5,700 lieues géographiques carrées. Sa population est cependant plus considérable et ses habitants plus industrieux, surtout pour ce qui concerne le commerce, les arts et l'agriculture. Le nom de *Djava* est malais, et dénote, selon les uns, une grande île, selon les autres, une espèce de grain qui croit ici[1]. Les Arabes et les Persans l'appelèrent *Djezyret al Maha-Radje*, l'île du grand roi.

D'après la grande carte de Valentyn, l'île est traversée de l'est à l'ouest par une chaîne de montagnes généralement plus rapprochée de la côte méridionale, et qui, se doublant en plusieurs endroits, embrasse des plateaux élevés, entre autres ceux où les provinces de Préangan et de Sourakarta sont situées. La partie la plus occidentale présente une terrasse inférieure. Les premières hautes montagnes commencent au sud de Batavia; elles portent le nom de *Pangerangon* ou les *Montagnes Bleues*; c'est entre la province de Tcheribon et de Sourakarta, dans la partie la plus étroite de l'île, que s'accumulent les plus hautes montagnes.

Les plus hautes montagnes ne dépassent point 3,500 mètres d'élévation; leurs flancs sont escarpés, et leur sommet, presque aussi grand que la base, est ordinairement terminé par un plan horizontal. Ces montagnes présentent au géologiste un grand nombre de roches, telles que des amphibolites, beaucoup de quartz, de feldspath et de mica; on y trouve des masses de porphyre, de l'agate, du cristal de roche et du jaspe commun. Comme presque tous les terrains quartzeux, elles sont peu riches en minéraux; elles renferment cependant du soufre, du plomb, de l'étain, du cuivre, et même de l'argent; mais la difficulté du terrain et le peu d'abondance du minerai en ont fait abandonner l'exploitation.

On compte parmi ces montagnes 46 volcans, dont nous ne nommerons que les plus importants. Le *Salak*, haut de 2,500 mètres, et presque entièrement composé de basalte, eut une éruption en 1761. Le *Gounong-Gontour* ne cessa d'être en éruption depuis 1800 jusqu'en 1807. Il en eut encore une en 1840. Le *Kiamis* lance de l'eau chaude et de la boue. Le *Galong-goung* eut une terrible éruption en 1822. L'*Arjouna*, haut de 3,300 mètres, rejette continuellement de la fumée. L'*Idjen*, dans l'une de ses dernières éruptions, vomit un volume d'eau si prodigieux, que sur

[1] *Valentyn* Description de Java, p. 64-66 (Indes orientales, t. V.

une étendue de 20 lieues une grande partie du pays situé entre ce volcan et la mer fut complétement inondée.

L'île de Java est arrosée par un grand nombre de rivières; on en compte 50 médiocres, et 5 à 6 qui sont navigables à quelque distance de leur embouchure. Les deux plus considérables sont le *Solo* et le *Keridi*. On y a compté plus de 588 espèces de poissons.

Les plaines de la côte consistent en une argile rougeâtre, peu fertile, une argile noire très-riche, et une marne jaune entièrement stérile. A une lieue de la mer commencent les terres d'alluvion, formées de sables, d'argile et de coquilles. Les montagnes, couvertes de bois et de plantes, enrichies de diverses cultures, offrent le coup d'œil le plus agréable.

Le thermomètre centigrade s'élève, dans les parties basses, telles que Batavia, Sourabaya et Samarang, jusqu'à 53 degrés; mais si on s'élève de 1,000 pieds, il peut descendre jusqu'à 25. Il varie de 7 à 8 degrés depuis le lever ou le coucher du soleil jusqu'à midi. Une telle température rend le séjour de Java un peu contraire à la constitution des habitants de la zone tempérée. Les eaux stagnantes des innombrables canaux, les arbres trop multipliés et la malpropreté des habitants, avaient valu à Batavia l'épithète de *pestilentielle* que lui ont donnée les Européens; mais aujourd'hui que ces dernières causes ont disparu, ce pays ne mérite point la même qualification.

A 12 lieues dans l'intérieur il y a des collines d'une hauteur considérable, où l'air est sain et frais. Les végétaux d'Europe, et particulièrement les fraises, y croissent fort bien; les habitants y sont vigoureux; leur teint annonce la santé. Les médecins y envoient aussi les malades, qui s'y guérissent en peu de temps. Tout l'intérieur jouit des mêmes avantages. Près de Sourakarta, la résidence de l'ancien empereur de Java, le voyageur respire un air pur, frais et embaumé. De limpides ruisseaux roulent partout une onde salutaire.

Les Javanais ne connaîtraient pas les vicissitudes des saisons, si des vents périodiques ne divisaient l'année en deux parties, appelées moussons. Chaque mousson dure 6 mois: l'une est sèche et ne donne à la terre que l'eau indispensable aux plantes; l'autre est humide et fournit des pluies qui tombent par torrents, surtout dans les pays montagneux. Du reste, c'est le meilleur pays de la terre pour la végétation. Le riz de deux espèces y croît en abondance, ainsi que le blé d'Inde ou le *maïs* (*zea mahis*); on y récolte beaucoup d'espèces de haricots, des lentilles, du millet, du sorgho jaune, des ignames fondantes et d'autres sans suc, des

patates douces, des pommes de terre d'Europe, qui sont tres bonnes ; on trouve dans les jardins une abondance d'excellents légumes, tels que les raves blanches de la Chine, le fruit de la plante appelée *plante aux œufs* (*melongena ovata*) ; le pois d'Angole, et en outre toutes les plantes culinaires d'Europe. On y recueille encore, avec bien peu de culture, une quantité très-considérable des plus belles et des plus grosses cannes à sucre; elles donnent beaucoup plus que celles de l'Amérique, cependant les moulins à sucre ont diminué de nombre.

On exporte une grande quantité de poivre. Parmi les plantes aromatiques qui servent à la consommation des habitants, Thunberg remarqua le gingembre sauvage et le *zerumbet*, ou la *globbée uniforme*, le *bétel*, l'*arek*, le *curcuma* et le poivre d'Espagne.

On y trouve aussi des plantes vénéneuses, telles que le *tchettik* et l'*antchar*, que Rumph paraît avoir décrit sous le nom d'*arbor toxicaria*. Les fougères, presque rampantes dans nos pays, parviennent à Java à une élévation étonnante; les mousses y atteignent la hauteur de 33 centimètres.

Les arbres fruitiers sont le bananier de paradis, le bananier nain, qui produit un fruit très-délicat et très-sain, l'ananas, la goyave, l'iambos de Malacca, le catappa ou badamier de Malabar, le jacquier des Indes. Le fruit nommé *corossel* provient de l'*anona squammosa*. Les mangoustans, les melons d'eau, les pampelmousses et les oranges se trouvent aussi dans cette île. Les citrons y sont un peu rares, et les raisins ne sont pas très-bons. La médecine emploie avec succès deux espèces de casse, *cassia javanica* et *cassia fistula*; les fruits pendent à l'arbre comme de longs bâtons. L'île de Java produit aussi deux espèces de coton : l'un, le fromager pentandrique, arbre très-élevé; l'autre est un arbuste, c'est le *gossypium indicum* de Lamarck.

La rose de la Chine, le marsan ou murraie des Indes, les nyctantes, les *corallodendrum*, étalent leurs fleurs parmi les buissons; dans les jardins on cultive les plantes exotiques les plus recherchées; l'*eugenia latifolia* y épanouit ses pétales rouges et blanches, et la plupart des fleurs qui embellissent nos parterres, telles que la reine marguerite, la balsamine, les œillets d'Inde et les bleuets, n'y sont point inconnues. A Batavia l'on vend des fleurs dans les rues, tous les soirs, au coucher du soleil. Plusieurs arbres forment de belles allées et procurent des ombrages nécessaires; tels sont le *mimusope elengi*, la nauclée d'Orient, le canari des Moluques, la guettarde de l'Inde (*guettarda spinosa*), et le grand filaos à feuille de prêle.

Les Javanais, en faisant de nombreuses entailles au tronc de l'*hybiscus tiliaceus*, dans la saison des pluies, parviennent à lui faire produire, sur toute sa longueur, des branches qui couvrent la terre. L'arbre de teck ou téak forme de très-grandes forêts, à l'ombre desquelles croît abondamment le pancrais d'Amboine et plusieurs belles espèces d'uvaires, d'hélictères, de bauhinies, ainsi que l'agave vivipare, avec lequel les habitants font des des étoffes. Le muscadier uviforme porte un fruit qui n'est pas aromatique.

Les buffles sont énormes et de couleur grisâtre. On les apprivoise et on leur fait traîner de très-grands chariots. Les moutons sont rares; ils ont des poils au lieu de laine, et les oreilles pendantes. Les chevaux sont petits, mais vifs et vigoureux. Il y a des éléphants, des chameaux, des ânes, des bœufs, des cerfs, des gazelles, des lièvres, des lapins; on y voit le tigre royal (*felis tigris*), et plusieurs espèces particulières, telles que le *felis melas*, le *felis ondé*, le *felis servalin*, et le *felis de Java*, des caméléons, des iguanes et des lézards de toute espèce. Les sangliers pullulent dans les bois. Il y existe aussi des rhinocéros, dont une espèce, le *rhinoceros javanicus*, ne se trouve que dans cette île. Parmi les singes de Java, les naturalistes nomment le *semnopithèque nègre* et la *macaque brune*. On trouve aussi dans les bois l'écureuil bicolore et l'écureuil volant de Java (*nyclerys javanicus*).

Tous les oiseaux de basse-cour qu'on y a transportés d'Europe s'y sont acclimatés. Les oies et les canards sauvages, les cailles, les bécassines, les faisans, les grèbes, les pies, l'aigle blanc et le paon sont communs dans les forêts. On y remarque aussi le gigantesque émou ou casoar des Moluques, et plusieurs espèces de perroquets qu'on ne trouve point ailleurs, tels que le louri rouge et le kakatoès blanc, remarquable par la huppe qu'il porte sur la tête. Les coqs sauvages ont le plumage très-brillant et la crête blanche, mêlée d'une teinte légère de violet. Dans les marais habitent une vipère verdâtre très-dangereuse et un redoutable serpent, l'*outar sawa*, qui avale des volailles et même des chevreaux entiers.

Il ne manque pas non plus de crocodiles énormes. Ces reptiles connaissent, à ce qu'on assure, les habitants des contrées où ils se trouvent; ceux-ci les régalent quelquefois de poules ou d'autres viandes, et peuvent ainsi jouer avec eux en toute sûreté [1]. Les étrangers qui ont voulu tenter les mêmes expériences ont payé de leur vie une telle témérité.

[1] Voyez la Description de Java, par le comte de *Hogendorp*.

Les dragons volants voltigent aux environs des villes pendant la plus grande chaleur du jour, comme les chauves-souris en Europe; et on les attrape facilement et impunément. La cigale musicale se perche sur les arbres, et fait entendre un cri très-perçant, semblable au son d'une trompette; la blatte kakerlagor, et de petites fourmis rouges, s'insinuent partout, mangent et détruisent tout. La terre fourmille d'autres insectes peu dangereux.

Java produit en abondance ces fameux nids de l'*hirundo esculenta* que recherche la gourmandise des Orientaux, espérant en vain y trouver de nouveaux aiguillons de volupté. Marsden, dans son *Histoire de Soumâtra,* assure que ces oiseaux avalent l'écume de la mer; Poivre a observé que cette écume consiste en frai de poisson, délayé de manière à former une espèce de colle. Cette opinion nous paraît la plus vraisemblable, quoique des Hollandais aient affirmé qu'une espèce du moins de ces oiseaux se nourrit uniquement d'insectes et forme ses nids avec le résidu de ses aliments.

L'île de Java, presque entièrement soumise à la Hollande, est divisée aujourd'hui en dix-neuf régences, et quatre résidences subordonnées, mais cependant indépendantes. Nous allons parcourir les villes les plus remarquables.

Batavia, capitale des Indes hollandaises, située dans la résidence de même nom, et bâtie sur la rivière de Tjiliwong, occupe l'emplacement de Djokatra, ville célèbre qui fut réduite en cendres par les Hollandais, vers l'an 1620, et qui avait été construite sur les ruines de l'ancienne ville javanaise de *Sunda-Calappa.* Elle a depuis subi une quatrième métamorphose. Vers la fin du dix-huitième siècle elle avait très peu de rues qui n'eussent un canal d'une largeur très-considérable; ces eaux stagnantes embellissaient moins la ville qu'elles ne l'empoisonnaient. Les bâtiments publics étaient pour la plupart vieux, lourds et de mauvais goût : elle était fermée par un rempart médiocrement élevé et tombant en ruines. Vers l'an 1800 elle fut abandonnée et presque démolie entièrement; depuis elle a été reconstruite sur un nouveau plan; plusieurs canaux ont été desséchés, un grand nombre de rues ont été élargies; les voiries, les cimetières, en un mot tout ce qui pouvait nuire à sa salubrité, a été éloigné, de sorte qu'elle est aujourd'hui aussi favorable à la santé que la plupart des autres villes de Java. Les anciens édifices ont été en partie réparés et en partie remplacés par des constructions modernes, dont l'architecture est légère et convenable au climat. Les plus remarquables sont l'hôtel-de-ville, celui du gouverneur général, l'église luthérienne, le théâtre, le grand hôpital militaire,

le palais de Weltevreden, bâtiment immense où sont établis les bureaux civils et militaires, et la belle caserne qui, avec ce palais, orne la place d'armes.

En débarquant au port ou *Boom*, on a devant soi l'ancienne ville, que l'on traverse par trois ou quatre rues, assez fréquentées le matin ou pendant les heures des affaires, et presque désertes le reste de la journée. C'est à l'extrémité de l'ancien faubourg appelé *Buiten Neuw-poort-straat* que s'étendent les quartiers modernes; ils consistent en une suite de jolies habitations entourées de jardins plus ou moins grands, qui se prolongent sur une largeur de trois quarts de lieue, au bord du canal de *Moolenvliet* et de *Rijswijk;* plus loin on aperçoit une grande plaine carrée entourée de maisons : c'est le *Weltevreden* ou le quartier militaire; sur la droite une autre plaine appelée *Konings Plein* est environnée de charmantes habitations. Au delà du Weltevreden on se trouve sur la route de Buitenzoorg, le long de laquelle se succèdent, pendant une lieue jusqu'au delà du lac de Maestur Cornelis, des habitations d'une élégante architecture. « Ajoutez à cela, « dit le comte de Hogendorp, quelques allées latérales aboutissant au « canal ou aux carrés dont nous venons de parler, comme le *Prinsen-* « *Laan,* le chemin de *Gonnong Saharie,* le chemin de *Tanaabon*, etc., et « l'on pourra se faire une idée de la capitale de nos possessions orientales, « telle qu'elle est aujourd'hui. Entre et derrière ces différents quartiers « européens, se trouvent les quartiers des habitants asiatiques et des Chi- « nois. Le quartier principal de ces derniers, ou camp chinois, est hors de « l'enceinte et à l'ouest de l'ancienne ville, dont elle formait comme un « vaste faubourg; mais à la longue ils se sont glissés partout, et on les « voit maintenant établis de tous côtés, surtout dans les bazars situés « entre les quartiers que je viens de citer [1]. » Tous les employés européens et les plus riches habitants demeurent aux environs de la ville, où ils vont tous les jours pour leurs affaires. Batavia ne renferme pas moins de 75,000 âmes. On y compte environ 34,000 Javanais ou Malais, 20,000 Chinois, 600 Arabes, 15,000 esclaves, et un peu plus de 5,000 Européens. Elle occupe le fond d'une large baie; son port est assez vaste pour recevoir une grande flotte; il est très-sûr, mais peu profond. Cette ville possède une société des arts et des sciences qui jouit d'une certaine célébrité dans le monde savant.

Il serait impossible de faire le siége de Batavia par mer. L'eau est si basse qu'une chaloupe peut à peine s'approcher à la portée du canon des rem-

[1] Voyez la Description de Java, par le comte de *Hogendorp*.

parts, excepté dans le canal étroit appelé *la Rivière,* défendu des deux côtés par des môles qui s'étendent à environ un demi-mille dans le hâvre. Il aboutit à l'autre extrémité sous le feu de la partie la plus forte du château.

Bantam, qui fut long-temps grande, populeuse, et le rendez-vous des marchands de l'Europe, n'est plus la résidence de ce sultan dont les domestiques, la cour, les gardes et les officiers ne se composaient que de femmes. Ce petit prince, dont l'administration tyrannique entravait dans son royaume la marche de l'industrie, est devenu simple pensionnaire du gouvernement hollandais, et sa résidence a été abandonnée par suite de l'insalubrité de son sol marécageux. Ses maisons en ruines sont la plupart désertes. Tout son commerce s'est porté à Batavia. *Céram,* assez jolie ville, est ajourd'hui la résidence du gouverneur de la province.

Sourabaya, la ville la plus considérable de l'île après Batavia, renferme au moins 50,000 habitants. Bâtie à l'embouchure du Kediri, qu'on nomme également *Sourabaya*, elle est fortifiée, très-salubre, munie d'une rade où l'on peut entrer et d'où l'on peut sortir par tous les vents. On y distingue les trois quartiers hollandais, chinois et malais. Les deux derniers n'ont rien de remarquable; mais le quartier hollandais présente d'élégants édifices, un bel arsenal maritime et un hôtel des monnaies. Le nombre de voitures qu'on voit dans cette ville, les chantiers de construction et les magasins, la rendent semblable à l'une des plus florissantes places de l'Europe.

Samadang ou *Samarang* occupe le troisième rang dans la classification des villes de Java ; elle possédait un très-beau port ; la mer l'a rendu impraticable par la quantité de bancs de sable qu'elle y a formés. Cette ville a été à trois époques différentes, au quatorzième siècle, en 1819 et 1822, désolée par le *mordechì*, que nous nommons *choléra-morbus.* On porte cependant encore sa population à 30 ou 40,000 âmes. Le village de *Banyou-Kouning*, dans la résidence de Samarang, est remarquable par les *tchandis* ou temples antiques que l'on voit dans ses environs.

Tchéribon, chef-lieu de province, est une petite ville assez commerçante; à une lieue et demie, les mahométans vénèrent le tombeau d'Ibn Cheyk Mollanah, le premier apôtre de l'islamisme dans cette île. Cinq terrasses, adossées à une montagne, présentent des parapets ornés de beaux pots de fleurs, offerts par les rois musulmans de toutes les îles voisines; le tombeau est ombragé de palmiers.

C'est sur les limites de la province de Tchéribon que s'étend cette vaste

forêt de *Dagon-Louhour,* dont les arbres forment des voûtes de verdure tellement épaisses qu'elles sont impénétrables à la lumière du soleil, et que pour la traverser en plein jour il faut s'éclairer par des torches.

Buitenzoorg, où l'on arrive après avoir traversé Batavia, est un beau château qui a été rebâti en 1816, et qui est intéressant par le jardin botanique que le baron Van-der-Capellen y a fondé.

Dans la partie de la *Côte-Orientale,* on remarque, en allant de l'est à l'ouest, les villes suivantes : *Tagal,* avec 8,000 habitants; *Japara,* anciennement le chef-lieu de la côte, dans laquelle les Chinois possèdent un temple; *Joana,* dont les environs fournissent du riz, de l'indigo et de beaux bois de construction; *Rembang,* le grand marché pour les bois de djati ou de tek; *Pamanoucan* ou *Baniouwangui,* dans la province aujourd'hui déserte de *Balambonoung,* dont la capitale du même nom a été détruite par les ravages de la guerre.

Les parties intérieures et méridionales de la moitié orientale de l'île formaient autrefois le royaume de *Mataram,* dont le souverain prenait le titre de *sousouhounam* et d'*empereur de Java.* Des guerres civiles, fomentées par la Compagnie, ont permis à celle-ci de partager cet empire, déjà très-diminué, entre deux princes, dont l'un résidant à *Soura-Karta,* grande ville ou plutôt réunion de villages qui forment une population de 100,000 âmes, conserve un million de sujets et le titre d'empereur, tandis que l'autre, établi à *Djokjo-Karta,* ville tout à fait semblable et égale en population à la précédente, a reçu de la main des Hollandais un État de 660,000 habitants, et le titre de *sultan.* Un militaire allemand, qui a visité la cour du sousouhounam, dépeint le pays sous des couleurs très-favorables. L'air pur et frais est embaumé par mille fleurs odorantes. Tantôt on erre dans de vastes plaines couvertes de riz, de coton, de café, de végétaux de toutes espèces; tantôt, monté sur les collines, on voit les limpides ruisseaux former de petites cascades à l'ombre de forêts épaisses. Des grottes naturelles présentent la fraîcheur la plus délicieuse. La vue plane, dans le lointain, sur la mer, les rochers et les volcans, dont la fumée nuance l'azur d'un ciel tranquille.

La population de l'île de Java, qui s'élevait en 1849 à 9,584 130 habitants, en y comprenant celle de la petite île de Madura, se compose d'indigènes, ou *bhoumi,* et d'étrangers. Parmi ces derniers, les Hollandais, les Chinois, les Macassars, les Baliens, sont les plus remarquables. Parmi les indigènes, on distingue une peuplade de nègres qui erre, dit-on, dans les montagnes, et une tribu nommée *Isalam,* qui habite sur la côte; mais nous

n'avons pu recueillir aucune notion certaine, ni sur leur caractère physique ni sur leur langue. Les Javanais indigènes paraissent être de race malaie, anciennement établie dans l'île, mais qui, ayant été civilisée par une colonie d'Hindous, et spécialement de Calingas, en a reçu un grand nombre de mots et plusieurs institutions.

Les ruines que le voyageur rencontre à chaque pas entre le Brambanam et le mont Gounoung-Dieng, appelé aussi *Gounoung-Prahou*, dans les districts de Paranaguara, de Trengali, de Madion, de Bava, de Tchéribon, de Kalangbret, de Jayaraya, de Kirtasana, de Malang, de Strengat et de Magetam, prouvent que Java a éprouvé de grandes et terribles révolutions physiques et politiques. Les débris de temples, parmi lesquels se trouvent d'innombrables fragments de colonnes et de statues, et les magnifiques tombeaux que l'on remarque, attestent à Java une ancienne civilisation qui a passé comme celle des Égyptiens, des Grecs et des Romains. Le district de Kediri nous présente les ruines de l'antique *Madjapahit,* capitale de l'île ; elles sont couvertes d'arbres, de buissons et de mousses, de sorte qu'on dispute aujourd'hui sur son étendue, comme on disputera peut-être plus tard sur sa situation et sur son existence. Les ruines de cette ville consistent en une muraille de 325 mètres de longueur et de 4 de hauteur, bâtie en briques cuites et qui entourait l'étang de Madjapahit. Dans un village voisin appelé *Trangwoulan,* on le voit magnifique mausolée d'un prince musulman, de sa femme et de sa nourrice, et tout près de là les tombes de neuf autres chefs. Ces monuments sont gardés par des prêtres. Le territoire sur lequel se trouvent toutes ces constructions est compris dans la résidence de Sourabaya.

D'autres parties de Java offrent diverses ruines qui indiquent une civilisation assez avancée et une connaissance très remarquable de l'art. Les plus vastes édifices sont en pierre de taille, réunies sans mortier ni ciment. Il est probable que toutes les antiquités de Java ont été détruites à l'époque de l'introduction du mahométisme chez les Javanais.

Les Javanais, en général sont petits de taille; ils ont le teint pâle, les cheveux longs, le nez un peu épaté. Fidèles à leurs engagements, crédules comme tous les peuples ignorants, amateurs du merveilleux, indolents par caractère, patients dans l'adversité, extrêmement respectueux envers leurs parents, attachés à leurs enfants, ils préfèrent une vie pauvre et tranquille à des richesses qu'ils ne sauraient garder. Ils sont hospitaliers ; chez eux, le vol n'est commis que par quelques individus des classes inférieures; ils ignorent le tumulte et l'agitation d'une vie industrieuse. Ils savent cepen-

dant très-bien préparer les peaux, fabriquer le sel, qui fait, avec le soufre, la base de leur commerce; ils font du papier avec les filaments de l'écorce du goulou; ils excellent aussi dans l'art de teindre les étoffes; le vin de l'aren leur donne l'indigo, l'écorce du mangoustan le noir, et le tégrang la couleur jaune. Ils tirent l'écarlate de la racine du wong koudou, et avec ces couleurs, qu'ils savent bien combiner, ils teignent des étoffes dont la régularité étonne les Européens. Quelques-uns travaillent aussi les métaux.

A ces exceptions près, tous les Javanais se contentent de cultiver leurs champs; le reste du temps se passe à fumer l'opium et à mâcher le siri, ou bien à goûter les utiles plaisirs de la pêche. Les femmes, laborieuses et économes, filent du coton et fabriquent la toile qui sert à habiller la famille; mais dans ces climats brûlants on ne s'habille que par décence. Les hommes se contentent de s'attacher autour des reins une toile qui tombe jusqu'aux genoux. Les Bantamois se distinguent des autres Javanais en se couvrant la tête d'un bonnet en forme de casque. Les femmes se couvrent pendant qu'elles sont fiancées, et le jour de leurs noces, de vêtements riches et gracieux, mais elles ne portent ordinairement de plus que leurs maris qu'une petite camisole de toile bleue qui leur cache les épaules et la poitrine. Les enfants restent nus jusqu'à l'âge de sept ans.

Leur manière de vivre est aussi frugale que leur habillement est simple; le riz et les ignames, assaisonnés de piment, forment la base de leur nourriture. Il est à remarquer que les Javanais mangent une argile rougeâtre. Torréfiée sur une plaque de tôle, et roulée en cornets, cette terre est exposée au marché sous le nom d'*ampo*. Son goût est fade, et sa propriété principale est d'apaiser la faim sans nourrir celui qui la mange. On lui attribue aussi de rendre maigre et fluet.

Ils construisent leurs maisons en bambou, et les couvrent avec des feuilles de palmier ou avec du chaume. Ces maisons sont ordinairement partagées en deux parties: la première où se fait le ménage, et la seconde où se retire la famille pour se coucher. La négligence avec laquelle ils traitent le feu les expose souvent à voir leurs habitations devenir la proie des flammes; mais dès qu'un Javanais a sauvé le coffre de bois qui renferme tout son avoir, il voit tranquillement brûler la maison qui lui coûte si peu à construire. Les chefs font quelquefois bâtir des maisons en pierre ou en briques, mais sur le même modèle que celles du pays; les fenêtres en sont petites, le toit est bas; on y étouffe: aussi demeurent-ils pendant le jour sous des espèces de galeries isolées, où l'air circule aisément et où le soleil ne saurait pénétrer.

La polygamie, quoique admise par la religion, n'est guère en usage que parmi les grands. Le divorce est permis par les lois, moyennant une somme d'argent qu'on évalue à 250 fr. pour la classe aisée et à 100 pour les classes inférieures. Il est même autorisé par la coutume. Ici, comme dans l'Inde, existe l'usage barbare qui condamne les femmes à se brûler vives sur le bûcher de leurs maris.

Partout les femmes sont traitées avec égards. L'usage leur accorde une liberté dont, selon Deschamps, elles n'abusent pas. D'autres voyageurs, et surtout les Hollandais, en parlent plus désavantageusement; elles doivent souvent employer les philtres pour exciter les désirs languissants et le poison pour venger les infidélités.

Les Javanais, convertis au mahométisme dans le commencement du quinzième siècle, professaient auparavant une religion idolâtrique dérivée du brahmanisme, ou du moins de la même source où les Hindous ont puisé. Au mépris des lois du prophète, ils sont très-tolérants en matière de religion, et se permettent d'enfreindre les préceptes du Coran en mangeant des viandes défendues et en buvant du vin et autres liqueurs.

Les habitants des montagnes s'abstiennent encore de toute nourriture animale, et croient à la transmigration de l'âme. Ils prétendent descendre, les uns du dieu Wichnou, les autres d'une espèce de singe nommé le *wou-wou*[1]. Il paraît aussi que l'île a reçu anciennement une colonie venue de la Chine, ou peut-être de l'Indo-Chine. La couleur jaune réservée pour les habits de l'empereur, comme dans la Chine, plusieurs temples chinois dans la partie orientale de l'île, enfin une tradition que les voyageurs du seizième siècle avaient recueillie, semblent mettre hors de doute cet événement dont on ne saurait fixer l'époque.

Ces peuples conservent une foule de traditions orales; quelques-unes sont écrites; la plus remarquable est celle qui assure que les îles de Soumâtra, de Java, de Bali, furent séparées par un tremblement de terre vers l'année 1000 de l'ère vulgaire. Ils ne comptent pas, comme nous, par le système décimal, mais par le système quinaire; leurs jours sont partagés en cinq parties; pour évaluer la marche journalière du soleil, ils n'ont d'autre mesure que la longueur de leur ombre. Leur année est divisée, comme la nôtre, en 12 mois, mais ces mois sont inégaux. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que leurs mois portent les noms des 12 signes du zodiaque, moins celui des gémeaux, qui est remplacé par le papillon. Ils

[1] Ou *Gibbou-wouwou* (*Hylobates leuciscus*).

ont trois cycles, celui de 12 ans, celui de 20, et celui de 30; leur ère correspond à l'an 76 avant J. C.

Les Javanais parlent divers dialectes qui tous se rapprochent du malaïou. Le dialecte de *Sunda* règne dans l'ancien royaume de Bantam et sur la côte opposée de Soumâtra. Le *bas-javanais* paraît dominer dans tout le reste de l'île; mais, à la cour des princes, on parle le *haut-javanais,* qui est rempli de mots sanskrits. Les caractères sont dérivés de ceux des Arabes.

Les poésies des Javanais ne peignent que l'amour et les jouissances : leur langue est faite pour l'harmonie, mais leur musique n'y répond pas; elle est monotone et traînante; ils psalmodient plutôt qu'ils ne chantent; ils ne connaissent que deux sortes de poëmes. Le récit qu'ils appellent *tohérita* est un mélange de fable et d'histoire, où l'on voit les dieux et les rois se disputer tour à tour l'empire de Java. L'autre genre de poésie comprend les chansons ou *panton;* ce sont de petits poëmes composés avec plus de goût : on y trouve quelquefois des comparaisons ingénieuses.

Ils connaissent aussi l'apologue, mais la comédie est encore chez eux dans sa première enfance; ce n'est, à proprement parler, qu'une pantomime dont on lit en même temps l'explication. Une espèce de hangar ouvert de tous côtés sert de théâtre; les spectateurs sont rangés autour, et le lecteur ou souffleur, armé d'un bâton comme un maître d'orchestre, fait mouvoir tous les acteurs à leur tour, et lit la pièce.

Parmi les amusements, il n'en est aucun qui soit plus généralement suivi que la danse appelée *tandack.* Sitôt que la nuit commence, on entend retentir partout le son bruyant de la musique. Une tente dressée à la hâte, éclairée par plusieurs lampes, abrite les acteurs et une partie des spectateurs : trois ou quatre femmes, demi-nues, la tête ornée de fleurs, dansent au son des instruments en s'accompagnant de la voix. Cette danse s'exécute par le mouvement successif de toutes les parties du corps; les bras, les jambes, les mains, la tête, les yeux, tout est en action. Quelque charme qu'ait ce spectacle pour un Javanais, ce n'est aux yeux d'un Européen qu'une suite de contorsions. Les femmes qui se livrent à ce spectacle sont appelées *ronguin;* ce sont les courtisanes du pays. Les gens du peuple aiment avec fureur le combat des coqs; ils y passent des journées entières; ils excitent les combattants du geste et de la voix : l'espoir et la crainte se peignent tour à tour sur la figure des parieurs.

Les Javanais, très-patients et très-phlegmatiques, ne se querellent guère; mais ils se battent par plaisir. Ce jeu, qu'on appelle *anclon,* con-

siste à s'appliquer des coups de baguette en cadence, jusqu'à ce qu'un des deux s'avoue vaincu et se retire : ils frappent indifféremment partout ; mais, pour ne pas se blesser à la tête, ils l'enveloppent d'une pièce de toile qui ne laisse que les yeux à découvert.

Si le peuple a ses combats, les grands ont aussi les leurs ; mais les efforts des faibles animaux ne suffisent pas pour amuser leurs barbares loisirs. Le tigre, la terreur de ces contrées, est nourri dans leur résidence pour combattre contre leurs sujets ; ils en conservent toujours dans le voisinage de leur palais.

Il existe à Java deux manières de rendre la justice : celle des Européens et celle des indigènes. Les Européens s'y conduisent comme dans les autres colonies et obéissent aux mêmes lois. Le Coran est le code des Javanais. Ils ont deux tribunaux. Celui du panghoulou ou grand-prêtre, qui rend la justice à l'entrée d'une mosquée musulmane appelée Sirambi, suit rigidement les lois du prophète ; c'est à lui de juger les affaires importantes et de condamner les grands criminels. Le second tribunal est celui de Djaksa, qui est moins sévère, et s'occupe spécialement des affaires ordinaires. Quand la sentence est résolue, les juges la présentent au roi, qui la prononce par lui-même ou par l'organe de son premier ministre ; il peut appliquer la loi ou la modifier à son gré. Hors les peines afflictives, le condamné jouit de la faculté de racheter sa peine par une amende.

Les princes de Java, quoique tous plus ou moins dépendants de la Compagnie hollandaise et du gouvernement de Batavia, continuent à étaler tout le faste du despotisme oriental. La cour du *sousouhounam* mérite une attention particulière comme ayant probablement conservé quelques usages vraiment nationaux. Les noms les plus magnifiques désignent tous les emplois ; les officiers civils et militaires sont des *soleils de bravoure* ou des *soleils de prudence. Sourakarta* paraît signifier *demeure du soleil.* Le titre de *sousouhouman* est synonyme d'*auguste.* On dit qu'à l'époque de sa puissance, comme chez l'ancien sultan de Bantam, son palais était habité et gardé par 10,000 femmes, parmi lesquelles 3,000 étaient destinées spécialement aux plaisirs du souverain. L'enceinte intérieure du palais s'appelle le *thalm.* Les statues des héros javanais ornent une cour circulaire de trois quarts de lieue de circonférence. C'est là qu'on donne les fêtes et les combats du tigre. Deux tamariniers offrent sous leur ombrage un asile inviolable à tout Javanais qui veut adresser des supplications à l'empereur. Ce prince peut à peine mettre sur pied 20 à 30,000 hommes mal armés.

Trois îles voisines de Java en dépendent sous le rapport physique et politique.

Celle de *Madoura* (*Madura*) ou *Madouré,* fertile en riz, et peuplée de 60,000 âmes, forme une des dix-neuf résidences de Java. Sa végétation est très-riche; on y trouve le *bombax,* l'*erythrina,* le *champoka,* le *taujoung* (*mimusops elengi*), le *malati* et le *nympœa nelumbo;* l'étranger ne peut voir sans étonnement les belles fleurs de ces plantes. L'île est divisée en trois districts qui ont pour chefs-lieux *Bangkalan, Parmokassan* et *Soumanap;* ces trois villes sont aujourd'hui la résidence de trois princes indigènes qui gouvernent sous la suzeraineté des Hollandais.

L'île de *Lombok* est gouvernée par un radjah; ses habitants, dont la civilisation est assez avancée, passent pour être très-habiles dans l'agriculture; on croit que le brahmanisme et le bouddhisme sont encore suivis par quelques-uns, et qu'on a conservé l'abominable usage d'immoler les veuves sur le bûcher de leurs maris.

L'île de *Bali* (*Bally*), séparée de celle de Java par un détroit du même nom, a reçu de quelques auteurs hollandais l'épithète déplacée de *Petite Java.* Elle est divisée en huit petites principautés indépendantes qui portent le nom de leurs chefs-lieux. Les principales sont *Karrang-Assem, Giangour, Tabanan, Bliling* et *Kloug-Kloug* qui jadis dominait sur toute l'île. Karrang-Assem est une grande ville située au pied d'un volcan du même nom. Son port est le seul de toute l'île qui puisse recevoir des navires d'un fort tonnage. Une chaîne de hautes montagnes couvertes de forêts impénétrables la traverse du nord-ouest au sud-est; elles renferment des minerais d'or, de fer et de cuivre. Dans la plaine extrêmement fertile en riz, on voit *Gilgil,* capitale et résidence d'un sultan, située sur une rivière du même nom qui se jette dans le détroit de Lombok, à l'est de l'île. *Balinli* est aussi regardée comme une des principales villes de Bali; son commerce est assez florissant; elle doit cet avantage à son port où les étrangers viennent à certaines époques de l'année; ils y apportent de grosses toiles, de la mousseline, des mouchoirs et de l'opium; ils prennent en retour du bœuf sec, des peaux, du suif, du massoï et de la muscade de Céram.

Les habitants, plus blancs et mieux faits que les Javanais, réunissent beaucoup d'intelligence à beaucoup de courage. On recherche les esclaves de Bali. Les femmes se brûlent avec leurs époux, persuadées qu'elles renaîtront à une nouvelle vie. Vêtus d'un costume léger, un bouclier suspendu au bras gauche, les hommes exécutent des danses guerrières en brandissant leurs *criss* avec des accents sauvages.

Les Balinais ont reçu leur religion de l'Inde. De même que les Redjangs et les Battas, ils croient à la métempsycose. Ils reconnaissent plusieurs dieux, tels que *Brahma*, *Vichnou*, *Siva*, dont le culte est le plus en honneur; *Ségara*, ou le dieu de la mer, et *Râma* qu'ils croient être sorti d'une île au confluent de la Djemnah et du Gange. Dans un de leurs temples, on voit la statue de ce dieu assise sur un taureau; c'est de là que vient le respect qu'ils ont pour la vache; ils ne mangent pas de sa chair, ne se vêtent pas de sa peau, et sont très-soigneux à ne lui faire aucun mal. Leur livre sacré est le *Niti Sastra*, qui ordonne aux personnes de distinction l'abstinence de certains animaux. Chez ce peuple, on ne voit aucun religieux mendiant. Celui qui veut faire pénitence se prive de certains aliments, s'enfonce dans une solitude, ou se condamne, mais très-rarement, au célibat.

Ils célèbrent avec une grande pompe deux fêtes religieuses, dont l'une dure cinq jours et l'autre deux; ils sont très-attachés à leur religion. Leurs temples ont une étendue de 30 à 40 mètres de longueur, et renferment différentes pièces, séparées par des allées où l'on range des arbres odoriférants. Les uns sont construits en briques et couverts en chaume, les autres en bois et couverts en *gamouti* (*boras sus gomutus*). Ils sont ordinairement en mauvais état. Au dehors on voit quelques statues d'une argile grossière et la plupart mutilées. Ceux qui exercent le sacerdoce, et qu'ils appellent *aïdas*, sont remarquables par leur longue chevelure; ils ont un costume particulier pour les cérémonies. La rétribution qu'ils tirent des funérailles et du brûlement des corps fournit à leur subsistance.

La langue des Balinais est un mélange de celle de leurs voisins. Leurs livres, presque tous mythologiques, sont écrits sur des feuilles de palmier; ils ont une écriture grossière, lente et peu distante. Les établissements destinés à l'instruction sont en très-petit nombre : aussi y a-t-il très-peu de personnes qui essaient d'écrire. Le mois se compose chez eux de trente cinq jours, et l'année, qui commence au mois d'avril, de 420 jours[1].

Bali et Lombok ont une population que l'on évalue, en 1849, à 1,205,000 âmes[2], elles font partie du même gouvernement hollandais, et sont du ressort de la résidence subordonnée de Banjoevanji dans l'île de Java.

A l'est de Lombok s'étend l'île de *Sumbava* ou *Soumbava*, longue de 60

[1] M. de *Rienzi* : Description de l'Océanie.

[2] Rapport présenté en 1852 aux états-généraux néerlandais, par le ministre de la marine.

à 70 lieues sur 20 dans sa plus grande largeur. Sa population est d'environ 80,000 âmes. Elle est divisée en plusieurs petits Etats; les principaux sont: le *Dompo* ou *Dompou,* le *Soumbava,* le *Pekat,* le *Sangaz*, le *Tomboro,* dont le fameux volcan détruisit en 1815 le cinquième de la population, et le *Bima*, avec une ville du même nom. Ce dernier district, couvert d'immenses forêts, renferme des mines d'or, de cuivre et de fer. Le sol de l'île de Soumbava, presque déserte depuis la cruelle famine qui suivit l'éruption du volcan de Tomboro, est presque stérile; le riz, des arachides ou pistaches de terre, du tabac, des nids d'oiseaux, des paillettes d'or et des chevaux de petite taille sont la base de son commerce. Tous les princes de l'île, réunis dans une confédération, ont conclu, avec la Compagnie hollandaise, un traité qui assure à celle-ci un commerce exclusif; mais ce traité n'est pas exécuté rigoureusement. *Soumbava* est une assez grande ville, avec un bon port. Le royaume de ce nom comprenait autrefois l'île de Lombok; aujourd'hui il dépend du sultan de Bima. La petite ville de *Bima* possède un port dont l'entrée est majestueuse. L'île de *Manggaray* ou *Comoro,* qui forme avec Soumbava le détroit de Sapi, fait aussi partie de l'État de Bima.

On connaît peu l'île de *Florès* ou plutôt *Endé*, appelée aussi *Mangderaï,* qui s'étend à l'est de Soumbava sur une longueur de plus de 60 lieues et une largeur de 20. Les Portugais y avaient établi une colonie qu'ils paraissent avoir abandonnée; cependant ils ont encore une église à *Larantouka,* où chaque année des prêtres de Timor vont baptiser les enfants des nouveaux convertis. Les Bouguis occupent la côte méridionale de cette île, dont le reste est divisé en plusieurs petits Etats indépendants; ils en exportent des esclaves, de l'huile de coco, de l'écaille, du bois et une cannelle commune.

Au sud d'Endé est située *Sandal-Bosch* ou *Sandana*, que les Malais nomment *Poulo-Tjinnuna,* île presque abandonnée, où l'on trouve du bois de santal, des buffles, des chevaux et des faisans. Elle est très-escarpée dans sa partie méridionale, et paraît être indépendante.

L'île de *Solor* est peu étendue; son sol, montagneux et stérile, n'offre que des nids d'oiseaux et quelques bambous aux habitants, qui font un grand commerce d'huile de baleine, d'ambre gris et de cire. Les Hollandais y possédaient le fort *Frederik-Henrick;* mais les Portugais regardent comme leurs vassaux les petits princes ou radjahs qui gouvernent cette île. Les Soloriens passent pour d'excellents navigateurs. *Sobrao,* longue d'environ 10 lieues, large de 5, et peuplée de Malais, dont un grand nombre ont été convertis au christianisme par les missionnaires portugais, est gou-

vernée par un radjah dont la résidence est *Adinara,* petite ville qui donne aussi son nom à l'île. *Lomblem,* un peu plus grande que la précédente et habitée aussi par des Malais, est divisée entre plusieurs radjahs qui paraissent être indépendants.

Pantar ou *Panter*, à une douzaine de lieues au nord de Timor, est une île montueuse où l'on remarque deux pitons d'origine volcanique. Un îlot situé vers sa pointe méridionale a reçu des navigateurs anglais le nom d'*île South* : le sol en est peu élevé. *Ombay* ou *Mallua* est assez élevée. Sur beaucoup de points, les côtes sont très-escarpées et n'offrent souvent aux canots qu'un abordage difficile, sans aucun mouillage pour les navires. Ces deux îles sont peuplées par une race guerrière et barbare qui passe même pour être anthropophage.

Au sud des cinq îles que nous venons de nommer, se trouve la grande île de *Timor,* dont le nom, dit-on, signifie *orient.* Sa longueur est d'environ 105 lieues et sa largeur de 20 à 25. Ses montagnes calcaires, composées jusqu'à la hauteur de 250 mètres de coquillages marins, se couvrent de toutes sortes d'arbres et d'arbrisseaux. Le bois de santal, la cire des abeilles sauvages et les nids d'hirondelles salanganes, sont à peu près les seuls objets qu'elle exporte. Cependant, on y a reconnu de beaux *eucalyptus,* et une espèce de sapin qui pourrait fournir des mâts. Le cafeyer y a réussi, et les forêts de l'intérieur possèdent le cannellier, le latanier, le cassier, le manguier, peut-être même le giroflier. Le sol pierreux et le terrain coupé de montagnes et de ravins laissent peu d'endroits propres à la culture du riz; et sans les bananiers, les cocotiers, les jacquiers, les *eugenia* et autres arbres fruitiers, Timor ne saurait nourrir sa population, que l'on évalue à 1,057,800 âmes, en y comprenant les îles qui en sont voisines (Ombay, Soamba, Savoë, Rotti, etc.). Les rivières charrient souvent de l'or, mais ne roulent pas en général des eaux salutaires. La chaleur et la sécheresse qui règnent depuis mai jusqu'en novembre, cèdent la place à des torrents de pluie qu'amène l'impétueux vent du nord-ouest, depuis novembre jusqu'en mars. Le climat de cette île n'est par très-sain, cependant elle forme une résidence hollandaise, dont le chef-lieu, défendu par le fort *Concordia,* prend le nom de *Coupang;* c'est une ville de 3,000 âmes, fort agréablement située au fond d'une petite rade, au milieu de vergers délicieux qui, presque sans culture, prodiguent toute l'année les fruits les plus exquis et les odeurs les plus suaves. Les métis des Européens, les colons chinois et les Malais y passent leurs jours dans un voluptueux loisir, se reposant sur leurs esclaves des soins de la vie.

La côte nord-est de Timor obéit aux Portugais, qui, après avoir abandonné le poste de Lifao, ont maintenant un fort à *Dillé* ou *Diely*, endroit pourvu d'une rade et peuplé de 2,000 âmes. Une colonie de Portugais, mêlés d'indigènes, occupe le canton *Uikoessi*, sur la côte septentrionale. Les chefs indigènes de toute la côte méridionale sont indépendants, et règnent sur des peuplades de nègres semblables à ceux qui vivent dans l'intérieur de Bornéo et des autres îles voisines. Le despotisme, la superstition et la volupté donnent aux Timoriens la même physionomie qui règne chez les autres insulaires de cette partie du monde. Quelques *radjahs*, ou princes, se disent descendants des caïmans ou crocodiles, et paraissent dignes de cette illustre origine.

Entre le cap San Jacintho et le cap Batou-Méra, s'élève la petite ville de *Sétérena*, qui appartient aux Portugais. Le mouillage qui est en face de cette ville se nomme *Rade des Portugais*. A l'est du cap Batou-Méra, on voit *Tobonikan*, petite cité agréablement située dans une vallée ombragée de cocotiers et de palmiers. Au nord est de Sétérena, on voit au fond d'une anse la ville d'*Alapoupou*, qui s'étend au milieu de nombreux groupes d'arbres. Cette ville appartient aux Portugais, ainsi que celle de *Boutouguédé*.

Suivant les renseignements les plus récents, Timor est partagée en 63 petits Etats, presque tous vassaux des Portugais et des Hollandais. Les tribus de *Bellos* sont vassales des premiers, et celles de *Vaïkenos* reconnaissent la suprématie des seconds. *Luka*, sur la côte méridionale, et *Samoro*, dans la partie centrale, sont les capitales de deux royaumes peuplés de Bellos. L'Etat de *Vealé* est le plus important chez les Vaïkenos; le prince a sa résidence dans l'île Simao, dont il est le souverain. Le chef de l'Etat d'*Amanoubang* prend le titre pompeux d'empereur. Dans l'intérieur se trouvent quelques chefs tout à fait indépendants.

Le paganisme domine à Timor, bien que la plupart des princes prétendent être chrétiens. Les naturels ont la plus grande vénération pour le crocodile, auquel ils continuent, dit-on, d'offrir quelquefois une jeune vierge en sacrifice.

L'île *Simao*, au sud-ouest de Timor, peu fertile, quoique couverte d'arbres, offre un refuge aux vaisseaux que la mousson du nord-ouest chasse de la rade de Coupang. L'île *Kambing* ou *Cambi*, située entre Simao et Timor, présente un phénomène de géographie physique; ce sont des ébullitions d'eau sulfureuse, semblables aux *salses* de l'Italie. L'île de *Rotti*, plus étendue, est aussi plus fertile; elle fournit aux Hollandais beaucoup de riz et du *jaggari*, ou sucre de palmier. Selon Cook, on y faisait du sucre

de canne. Les habitants, mieux faits et plus robustes que les Timoriens, repoussent le joug européen et la religion chrétienne; cependant leurs quinze radjahs sont maintenant vassaux des Hollandais. On les accuse de mener une vie très-licencieuse et d'avoir les goûts les plus honteux. Leurs femmes sont recherchées pour les harems de Soumâtra, de Java et de Timor. Les habitants de la petite île *Dao* sont tous orfèvres.

Savou est le nom de deux petites îles à l'ouest de la précédente; quoique très peuplées, elles exportent beaucoup de riz. Leur fertilité étonnante brave même les sécheresses les plus prolongées. Les hommes s'arrachent la barbe, et ont conservé quelques traces du *tatouement,* ou de l'usage de se graver des figures dans la peau. Ces deux îles, situées entre Timor et Soumbava, sont gouvernées par quatre radjahs tributaires des Hollandais.

A l'est d'Ombay et à 7 lieues au nord de Timor, l'île *Wetter* est montueuse, et présente dans le contour de ses côtes plusieurs baies assez étendues. Bien qu'elle ait peu de cours d'eau, elle est presque entièrement couverte de bois. Les Hollandais ont un comptoir dans la partie orientale de cette île.

Au sud-est de Wetter, l'île de *Kisser* n'a que 2 lieues de longueur du nord au sud; une montagne en occupe le centre. Les Hollandais ont un comptoir sur la côte occidentale, dans une petite baie où les navires peuvent mouiller et se procurer des rafraîchissements.

A partir de Wetter, les îles de la Sonde forment une chaîne de petites îles où l'on remarque *Roma,* dont le sol est peu élevé; *Dammar,* qui renferme un volcan; *Teuw* et *Nila.* A l'est de Timor, on trouve *Letti* et *Moa,* dont les habitants sont idolâtres, et élèvent de nombreux moutons recherchés à Banda; *Lakar,* ou *Lakor,* dont les habitants n'ont pas d'autre eau que celle de pluie; et plus loin, *Sermata, Welang* et *Baber,* où les Hollandais avaient autrefois un poste; la belle île de *Timor-Laout,* qui, avec celle de *Laarat,* forme une grande baie; enfin les îles *Key.*

Ces îles, fertiles en cocotiers, limoniers, orangers et pisang, nourrissent une nation semblable aux Malais par le teint et les cheveux. Chaque village a son chef, son temple, son idole. Ils se font la guerre entre eux au sujet de la pêche. Les dépouilles mortelles de l'homme sont inondées d'huile, séchées devant le feu, et conservées plusieurs mois avant que d'être enterrées; usage qui rappelle les insulaires de Taïti. Faibles et mal armés, ces peuples n'ont montré aux Européens que des manières douces et hospitalières. Ils vont commercer à Banda. Leurs seuls mammifères sont les chèvres et les cochons.

Le *détroit de Bali* offre une route sûre aux vaisseaux qui retournent en Europe pendant la mousson d'ouest, et qui alors ne peuvent que difficilement passer par le détroit de Sunda. Ici les courants très-forts les entraînent, même avec un vent contraire.

Au nord de Java et au sud-ouest des îles Philippines s'étend la grande terre à laquelle les Hollandais donnèrent en 1530 le nom de *Bornéo*, et que les naturels appellent à juste titre *Kalemantan*, *Tana-Bessar-Kalemantan*, *Poulo-Kalemantan*, noms qui signifient *île de Kalemantan*, *grande terre de Kalemantan*. C'est la plus considérable des îles connues après la Nouvelle-Hollande. Elle peut avoir 315 lieues de long sur une largeur qui varie depuis 45 jusqu'à 245 lieues; elle en a 200 de large sous l'équateur. Cette grande largeur a empêché les Européens de pénétrer dans les parties centrales; l'insalubrité de l'air les a éloignés des côtes: aussi la géographie de Bornéo est-elle restée bien incomplète.

La principale chaîne de montagnes se dirige du nord au sud, et s'approche très-près de la côte orientale. Les Hollandais lui donnent le nom de *Monts Cristallins*, à cause des nombreux cristaux qu'on y trouve. Un des principaux sommets s'appelle, chez les indigènes, *Kinibalou*, ou *mont Saint-Pierre;* il a 3,250 mètres d'élévation. Une seconde chaîne va de l'est à l'ouest, et donne naissance à la plus grande partie des rivières. Un ou deux volcans et des tremblements de terre ont souvent bouleversé cette île.

Les côtes, sur une largeur de 5 à 20 lieues, n'offrent que des terrains marécageux et en partie noyés et mouvants. On n'y peut avancer qu'en naviguant sur les fleuves, qui y forment un grand nombre de branches et de canaux.

Le *Kappouas*, qui traverse presque les trois quarts de l'île de l'est à l'ouest, est le fleuve le plus considérable. Le *Bandjer-Massing* et le *Beyang* ou *Rayoung* prennent leur source dans les montagnes qui se trouvent au sud du lac Danao-Malayou, et coulent ensuite du nord au sud. Le *Varouni*, appelé aussi *Bornéo*, prend sa source dans la chaîne principale, se dirige du sud au nord-ouest, et se jette dans l'Océan après avoir reçu un grand nombre de rivières; à la distance de 20 milles de la mer il est navigable pour des navires de 300 tonneaux. On remarque encore le *Kinabatangan*, qui est plus longtemps navigable que le Bandjer-Massing, et se jette dans la mer des Philippines. Le *Kouran*, le *Passir*, le *Kotti* et plusieurs autres, dans la partie orientale, peuvent porter de petits vaisseaux; ils prennent leur source dans la chaîne des montagnes situées au nord-ouest du territoire de Bandjer Massin. Dans la partie occidentale se trou-

vent cinq grandes rivières navigables; ce sont : la *Ponthianak*, la *Sambas*, la *Lava*, le *Pogoro* et la *Soukadana*; leurs embouchures, obstruées par des bancs de sable, ne permettent l'entrée qu'aux petits navires.

Les baies principales sont, au nord, celle de *Malloudou;* au nord-est, celles de *Lohlok* et de *Sandakan;* à l'est, celles de *Darvel*, de *Santa-Lucia*, de *Salawang*, de *Balik-Papan* et la baie *Profonde;* au sud la grande baie de *Bandjer-Massing;* au sud-ouest celle de *Soukadana;* à l'ouest la baie de *Sedang* et celle de *Bornéo*.

Nous nommerons parmi les caps les plus remarquables le *Sampanmang* au nord, les caps *Kinabatangan*, *Kenneungan* et *Donderkom* à l'est; les caps *Salatan*, *Sambar* et la pointe *Pilatte* au sud; enfin les caps *Apy*, *Dalo*, *Sisar* et *Baram* à l'ouest.

Le lac *Kini-Ballou*, dans la partie septentrionale, est le plus considérable de l'Océanie; son diamètre est de 12 à 15 lieues; la profondeur de ses eaux blanchâtres varie de 4 à 7 brasses. Comme il renferme plusieurs petites îles, les Hollandais lui donnent quelquefois le nom de mer. Le *Danao-Malayou* couvre, au centre de Bornéo, un espace de 8 lieues de longueur sur 4 de largeur; la profondeur de ses eaux varie de 5 à 6 mètres. Comme dans le Kini-Ballou, on y remarque plusieurs petites îles et un très-grand nombre d'espèces de poissons.

Quoique située sous la ligne équinoxiale, l'île de Bornéo n'éprouve point des chaleurs insupportables. Les brises de mer, celles des montagnes, et, depuis novembre jusqu'en mai, des pluies continuelles y rafraîchissent l'atmosphère. Le thermomètre varie peu à Soukadana; il ne descend guère au-dessous de 28 degrés centigrades, et s'élève rarement au-dessus de 35.

Le fer, l'étain, le cuivre, se trouvent dans plusieurs montagnes; les districts de *Sadang* et de *Saravah* produisent l'antimoine; ce minéral ne s'y trouve pas comme dans les mines de l'Europe, mais il est par couches entassées les unes sur les autres, comme les pierres dans les carrières. L'or abonde dans l'île, mais il n'est pas caché au fond des entrailles de la terre : on le trouve à une petite profondeur; les mines les plus abondantes sont celles de *Trado*, de *Mandour*, de *Landak*, d'*Ambauwang*, de *Bornéo* et de *Bandjer-Massing*. Les diamants se trouvent dans des terrains meubles, à peu de distance de la surface; les plus fins sont ceux de Landak, exploités par les Dayaks[1]. Le radjah de Matan possède un des plus gros diamants connus; brut, il pèse 367 carats, et taillé il en pèserait 184. Les Malais attribuent à cette précieuse pierre la vertu de guérir toutes les maladies :

[1] M. *D. de Rienzi :* Description de l'Océanie.

heureux les malades qui peuvent boire de l'eau dans laquelle elle a été trempée !

La côte septentrionale de l'île est la plus riche, la plus fertile et la plus salubre. On y trouve des forêts de *styrax*, arbre qui ressemble au sapin et qui produit des graines odoriférantes, et la célèbre résine de *benjoin* ; le canari (*canarium*), renommé pour ses noix ; le bananier, dont le fruit est appelé *figue de paradis;* le kouming, dont la pulpe fournit une huile estimée ; une espèce de durion qui produit des fruits plus gros que la tête d'un homme, et le dammara, dont la résine, appelée dammer, est recherchée.

On cultive le riz, les ignames, le *bétel* et toutes sortes d'arbres fruitiers des Indes. Les choux-palmistes servent de nourriture. Les forêts contiennent des arbres d'une hauteur prodigieuse ; il y en a qui fournissent d'excellents bois de construction, d'autres donnent les gommes appelées *sang-dragon* et *sandaraque.* Dans quelques montagnes au sud-ouest de l'île, on prétend avoir trouvé des bosquets de muscadiers et de girofliers[1]. Une production mieux connue et la plus précieuse de toutes, c'est le camphrier, qui croît dans toute sa perfection. Le camphre de Bornéo se vend 12,000 francs le quintal, tandis que celui de Soumâtra ne coûte que 8,000 francs ; celui du Japon se donne à un prix incomparablement plus bas. Les *rotangs* y abondent ; on exporte une grande quantité de ces joncs précieux. Le poivre, le gingembre, le coton, y croissent, et la culture des muscadiers et des girofliers y a réussi.

C'est à Bornéo qu'on trouve les plus grandes espèces de singes, le pongo de Wurmb, qui a environ 1 mètre 30 centimètres de hauteur, et l'orang-outang, qui ressemble encore plus à l'homme par son aspect, ses manières et son allure. On a observé une espèce d'orang-outang inconnue aux autres pays ; elle approche beaucoup plus de l'homme que l'espèce caractérisée par son nez saillant, la conformation de sa tête et de ses membres ; mais ses mains, au nombre de quatre, établissent entre ces deux êtres une énorme différence. On y voit le gibbon, adoré à Java, et plusieurs autres espèces du même genre, appelées par quelques auteurs *siamang* et *wou-wou;* enfin, l'orang-roux (*pithecus satyrus*), que l'on rencontre par troupes qui se rassemblent pour dévaster les plantations de cannes à sucre, les récoltes de riz et les fruits.

Cette île possède encore deux espèces de bœufs sauvages de très-grande taille, des sangliers, des tigres, des éléphants, deux espèces de rhinocéros,

[1] *Valentyn :* Description de Bornéo, IV, 235; *voyez* la Carte annexée. — *Radermacher*, Description de Bornéo

le bicorne et l'unicorne. Ces derniers animaux ne sont point répandus dans l'île entière; on en voit seulement dans les districts d'Oungsang et de Paitan, au nord, de même qu'on ne trouve les chevaux que dans ceux de Padassang et Tanpassak, également situés dans la partie septentrionale. Les animaux répandus dans toute l'île sont: l'ours, dont on distingue deux espèces au pelage noir, l'ours de Bornéo (*ursus euryspilus*) et l'ours malais (*ursus malayanus*); la civette, qui produit le musc, la loutre, plusieurs variétés de chèvres, le babiroussa, les chiens, les chats, les rats, des tortues, le cochon, le porc-épic, des crocodiles et des serpents très-nombreux en espèces.

Les espèces d'oiseaux sont innombrables, et pour la plupart très différentes de celles de l'Europe. On y trouve en abondance l'hirondelle dont on mange les nids, des paons, des oies, des canards sauvages, des poules, des pigeons et diverses espèces de perroquets. Les abeilles sont en si grand nombre, que la cire est un article très-considérable d'exportation. Les vers à soie y sont indigènes. Les côtes abondent en mollusques et en crustacés. Les rivières et les lacs nourrissent une foule de poissons différents.

La population de l'île paraît être de 3 à 4 millions d'individus.

Les États qui se trouvent le long des côtes sont en partie vassaux des Hollandais et en partie indépendants. Les premiers forment deux grandes provinces connues sous les dénominations de *résidence de la côte occidentale* (en hollandais *West Kust*), et *résidence des côtes orientale et méridionale* (*Zuid en oost Kust*) [1].

Dans la première de ces résidences sont compris les États du radjah de Sambas, ceux de Moumpava, de Ponthianak, de Landak, de Simpang et de Matan.

Le *royaume de Sambas* possède les mines renommées de Semini et de Lara; la partie septentrionale est habitée par des pirates dayaks. Sa capitale est *Sambas*, petite ville, avec un fort hollandais; elle est située à 12 lieues $^1/_2$ de l'embouchure de la rivière qui porte le même nom; elle n'a de remarquable que le palais du sultan, orné de tableaux et autres richesses des Européens qui ont été victimes de la piraterie à laquelle se livraient les habitants avant que les Hollandais y eussent un résident. Les maisons de Sambas sont les plus misérables que l'on puisse imaginer: elles sont toutes construites en bois sur des radeaux flottants, amarrés à de gros

[1] Pour compléter ce que nous avons dit des possessions hollandaises de la Malaisie, on peut consulter la belle carte (en plusieurs feuilles) des Indes Néerlandaises que nous devons à M. le baron de Derfelden de Hinderstein; cet important travail est accompagné d'un volume in-4° qui lui sert d'explication. V. A. M-B.

pieux placés dans le fleuve. Celle du sultan ne diffère des autres que parce qu'elle est plus grande. Les environs de cette ville abondent en poudre d'or. Le sultan de Sambas est le plus puissant de la côte.

Le *royaume de Moumpava* est arrosé de l'est à l'ouest par la rivière de Soungui-Raïah, sur laquelle se trouve un port du même nom, principalement fréquenté par les Chinois. En quittant ce port et en s'avançant sur la rive gauche de la rivière, on entre dans les districts montagneux de Matrado ou Montrado, et de Mandour, riches en métaux. Ce pays est uniquement habité par des colons chinois, dont la plupart s'occupent de l'extraction des mines. La ville la plus importante est *Montrado*, qui s'élève au pied d'une montagne dont elle prend le nom; elle renferme environ 3,000 habitants. Elle consiste pour ainsi dire en une seule rue longue de trois quarts de mille. On n'y remarque ni temple ni bâtiment destiné à un culte religieux; les habitants ont chez eux leurs idoles. En allant vers l'intérieur de l'île, on trouve les cantons de Lourak, de Salakao, de Sinkana ou Sinkaouan et de Madar, où les Chinois ont des établissements. Les villes les plus importantes portent presque toutes le nom du canton où elles se trouvent. En général, elles ne consistent qu'en une ou deux rues dont les maisons en bois sont couvertes en chaume.

Le *royaume de Ponthianak,* au sud du précédent, est arrosé par la grande rivière qui lui a donné son nom. Il fournit beaucoup de poudre d'or; *Ponthianak,* sa capitale, bâtie à l'embouchure de la rivière, dans un sol marécageux, est remarquable par son commerce et par la grande quantité d'esclaves qu'elle renferme. Les Chinois y apportent des marchandises et remportent des bois de teinture, des rotangs, de la cire, du camphre, des nids d'oiseaux et de l'or. Le climat est sain; on n'y connaît presque en fait de maladies que la petite vérole, qui y fait les plus affreux ravages. Sa population s'élève à 3,000 habitants.

Le *royaume de Landak*, à l'est du précédent, est arrosé par la rivière du même nom; il s'étend dans l'intérieur de l'île; on n'en connaît que la partie occidentale. Sa ville principale paraît être *Landak,* aux environs de laquelle on trouve les diamants dont nous avons déjà parlé.

Le *royaume de Matan* se trouve au sud-ouest de l'île. La capitale actuelle, située sur les bords de la rivière de Katappan, est la résidence du radjah. C'est dans ce royaume que se trouve l'antique *Soukadana,* ville aujourd'hui déchue, mais qui fut la capitale d'un empire puissant.

Le *pays de Simpang* et celui de *Kandawangan* sont gouvernés par des princes qui se reconnaissent vassaux du radjah de Matan.

Les côtes sont occupées par des *Malais*, des *Javanais*, des *Bougasses* ou natifs de *Célèbes*, et quelques descendants d'*Arabes*. Ces peuples, ainsi que ceux de l'intérieur qui en diffèrent, et que l'on distingue en *Dayaks*, *Idaans, Tidouns, Biadjous, Kayans, Dousoums, Marouts*, etc., obéissent à de nombreux despotes qui prennent le titre de sultans. Le mahométisme est la religion dominante. Les princes et les nobles étalent un luxe barbare.

La seconde résidence hollandaise renferme le royaume de Bandjer-Massing, baigné par le fleuve de ce nom. Elle se compose d'un grand nombre de cantons, tels que ceux de *Pambouan*, de *Komaay*, de *Mandava*, de *Bandjer*, du *Grand* et du *Petit-Dayak*, de *Tana-Laout*, de *Talas*, de *Martapoura*, de *Karang-intan*, de *Doukou-Kanang*, de *Doukou-Kirié* et du *Doussoun*, qui comprend les grandes plaines qui bordent le fleuve. *Martapoura* ou Boumi est la résidence du sultan de cette vaste contrée, et *Bangjer-Massing* est le chef-lieu de la résidence hollandaise. Cette ville bâtie sur la rivière du même nom, dont l'embouchure est encombrée de bancs de sable, est assez commerçante; sa population est de 6,000 habitants. Près de cette ville est le fort de *Talas*, que certains géographes nomment *Tatar*, et qui est occupé par les Hollandais.

Les États indépendants occupent plus de 22.500 lieues carrées. Le plus remarquable est celui de Varouni sur la côte septentrionale; c'est la partie la plus peuplée de Bornéo. La capitale est *Varouni* ou *Bornéo*, la ville la plus commerçante et la plus importante de l'île; son commerce principal est avec le détroit de Malacca; son hâvre est spacieux et à l'abri des vents. Bâtie à l'embouchure du Bornéo, au milieu des marécages et au niveau de la marée haute, elle présente un singulier coup d'œil: ses maisons, au nombre de 4,000, s'élèvent sur des poteaux et communiquent ensemble par des ponts de bois; ses rues sont de petits canaux: c'est la Vénise de la Malaisie. Le fort seul est bâti sur la terre ferme; le nombre des habitants est d'environ 12,500. Cette ville est la résidence d'un sultan qui régnait autrefois sur l'île entière. De là vient que les Européens ont appelé celle-ci Bornéo, du nom de ce royaume; mais ils auraient dû la nommer Varouni.

Nous citerons encore sur la côte orientale deux petits États indépendants : le *royaume de Passir* et celui de *Kotti*. Les princes qui les gouvernent sont Malais; ils résident à *Passir* et à *Kotti*; leurs sujets sont des corsaires redoutés.

A l'orient de Varouni s'étend le pays des Tirouns ou Tidouns; la côte est généralement basse et marécageuse. C'est de toutes les parties à l'orient

la plus riche en or. On y voit un grand nombre de rivières navigables. Les habitants paraissent être venus des Philippines; ils se nourrissent de sagou et se font redouter par leurs pirateries. Les villes les plus considérables de ce peuple sont *Tapian-Dourian*, les ports de *Sibouka* et de *Kouran*, et quelques bourgs peu considérables. Dans leurs expéditions militaires, les Tindous se nourrissent après le combat de la chair des ennemis; ils sont naturellement cruels, fourbes et emportés.

Les Malais des côtes dont nous venons d'indiquer les principaux États sont des colonies venues de Java et de Soumâtra. L'intérieur est peuplé d'une race également malaie, mais plus anciennement établie dans l'île. On les appelle les *Biadjous* ou proprement les *Viadhjas*, nom évidemment sanskrit, et synonyme avec ceux de Battas, Wedas et Vyadhias ou *sauvages* de Soumâtra, de Ceylan et de l'Hindoustan. On en appelle quelques tribus *Malem*, nom qui en hindoustani, signifie *montagnards*. Enfin, les échantillons qu'on a recueillis de leur langue renferment beaucoup de mots communs au malai et au sanskrit, circonstance qui met dans un nouveau jour l'ancienne parenté de toutes ces nations.

Ces indigènes de Bornéo s'appellent eux mêmes *Dayaks* au sud et à l'ouest, et Eidahans au nord. Ils sont d'un teint plus clair que les Malais, d'une haute stature, d'une constitution robuste et d'un caractère naturellement doux, simple et paisible; ils sont patients, équitables, mais leur justice ne s'exerce point envers les étrangers; ils sont très-intelligents pour ce qui concerne les arts mécaniques; leur extérieur est agréable. Tant et de si belles dispositions sont effacées par leurs préjugés et leurs superstitions, qui en font des hommes extrêmement féroces et sanguinaires. Les principaux d'entre eux s'arrachent une ou plusieurs dents de devant, pour en substituer d'autres d'or. Ils se peignent le corps de diverses figures, et ne portent qu'une ceinture pour tout vêtement. Les habitations sont de vastes huttes en planches, sans aucune cloison, et qui contiennent quelquefois jusqu'à 100 personnes. Les Biadjous suspendent au-dessus de l'entrée de leurs huttes les crânes de leurs ennemis; les jeunes gens ne peuvent se marier avant d'avoir coupé soit une tête, soit les parties viriles d'un ennemi. Entre eux ils observent des lois sévères. Les femmes mêmes sont traitées avec douceur; elles se couvrent d'une écharpe et d'un énorme bonnet ou parasol de feuilles de palmier. Quelques-unes d'elles se distinguent par leur talent pour la danse pantomimique.

Les *Alforèses* ou *Haraforas*, peuplade de l'intérieur, ne paraissent guère différer des Eidahans que par un teint plus bronzé et par l'extrême lon-

gueur des oreilles. Les danseuses de cette tribu, recherchées par les Européens, font admirer leur docile souplesse dans des pantomimes généralement licencieuses.

Outre ces peuples mal connus, on nomme encore les *Négrillos* ou noirs, tribu qui doit habiter les forêts inaccessibles même aux Eidahans, et dont les Européens ne paraissent avoir vu aucun individu. Leur nom semble dire que ce sont de vrais nègres, comme les Papouas de la Nouvelle-Guinée.

Il existe encore une foule de peuples que nous ne nommerons pas, attendu qu'ils n'ont rien qui les caractérise; leurs habitudes, leur religion et leurs lois sont à peu près celles des Dayaks. Comme ces derniers ils cultivent peu la terre, et vivent de la chasse ou de la pêche. Ils estiment beaucoup la chair du chien, du buffle et les pieds du chameau; ils mangent les gazelles, les perroquets, les serpents, les crocodiles, les tortues, une espèce de chauve-souris, les singes et le jeune requin. Ils sont commerçants et portent dans les marchés voisins les productions naturelles du sol; ils font des cordages, de la poterie, des outils de fer; les femmes fabriquent des étoffes de soie et de coton. La plupart font grand cas de l'or et des diamants; d'autres ne les exploitent que pour les vendre aux étrangers et en obtenir des marchandises; ils diffèrent de langage et se font une guerre continuelle.

Leurs armes sont la sarbacane pour lancer les flèches, l'épée, la lance, les bâtons et de longs boucliers. Leurs vêtements consistent en une ceinture de toile de coton ou d'étoffe en écorce d'arbre roulée autour des reins; les gue riers sont couverts de peaux d'ours et de léopards. Leur gouvernement est despotique, et la dignité de sultan est héréditaire.

Plusieurs nations européennes ont essayé longtemps en vain de s'établir sur les côtes de Bornéo. Les indigènes ont constamment chassé ou massacré ces étrangers. Les *Hollandais*, qui d'abord formèrent en 1643 un établissement à Ponthianak, n'avaient pas été mieux traités; mais ils reparurent sur les côtes en 1748. Leur escadre, quoique très-faible, en imposa tellement au prince de Tatas, qui possédait seul le poivre, qu'il se détermina à leur en accorder le commerce exclusif; seulement il lui fut permis d'en livrer 500,000 livres aux Chinois. Depuis ce traité, la Compagnie hollandaise envoya à *Banjer-Massing* du riz, de l'opium, du sel, de grosses toiles, objets sur lesquels elle gagna à peine les dépenses de son établissement. Ses avantages consistaient dans le bénéfice que l'on pouvait faire sur les diamants et sur 6,000,000 de livres pesant de poivre.

En 1823, une expédition hollandaise remonta la Ponthianak et s'empara successivement des territoires des princes restés jusqu'alors indépendants.

C'est réellement de cette époque que date la suprématie que les Hollandais exercent sur plus de la moitié de l'île. Les Chinois prennent une part active au commerce de Bornéo.

Les Anglais avaient formé, en 1773 et 1803, dans l'île *Balambangang*, au nord de Bornéo, un établissement qui a été détruit par les indigènes; en 1813 une nouvelle tentative ne leur réussit guère mieux; mais en 1846, ils ont obtenu du sultan de Bornéo la petite île de *Labouan* (*Labuan*) sur la côte occidentale de Bornéo. Cette île est d'une grande importance pour eux; c'est un point de relâche pour ses bâtiments qui, de Calcutta et Singapour, vont à Manille et dans les différents ports de la Chine. C'est d'ailleurs un point stratégique pour les expéditions qu'il faut entreprendre presque annuellement contre les pirates malais qui infestent ces parages.

Les îles voisines de Bornéo, et que l'on peut regarder comme dépendantes de cette grande terre, sont, comme celle de Labouan, toutes très-petites; cependant nous ne devons pas les passer sous silence. Dans la mer de la Chine se trouvent, à l'ouest de Bornéo, les îles de *Natuna* ou *Natouna*, qui se divisent en méridionales et septentrionales. Ce ne sont que des îlots, à l'exception de la *Grande-Natuna*, nommée par les Malais *Poulo-boungouran*, et qui a environ 14 lieues de longueur du nord au sud sur 6 de largeur. Elle est couverte de montagnes assez hautes; ses côtes sont en partie basses et sablonneuses et en partie escarpées. Plus à l'ouest, les îles *Anambas* sont peu connues et d'ailleurs peu importantes. La *Grande-Anambas* paraît être seule habitée.

Au sud, dans la mer de Java, les petites îles de *Solombo*, qui dépendaient jadis du Bandjer-Massing, sont devenues un repaire de pirates malais. *Poulo-Laut* ou *Poulo-Laout*, qui n'est séparée que par un étroit canal de la côte du sud-est de Bornéo, renferme une colonie de Bouguis.

A l'est, dans la mer de Célèbes, le groupe de *Maratuba* ou *Maratouba* comprend une île de 9 lieues de longueur. Les Soulous y vont pêcher des holothuries.

Au nord, dans la mer de Mindoro ou des Philippines, on trouve le groupe de *Cagayan*, habité par les Bissagos, qui font le métier de pirates.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE CINQUIÈME VOLUME.

Pages

LIVRE CENT UNIÈME. — Description de l'Amérique. — Considérations générales. — Orographie et géologie de l'Amérique. — Origine des Américains. 1

Différence que l'on remarque dans la configuration de l'ancien et du nouveau continent. 2

Systèmes des montagnes. — Constitution géognostique des montagnes. *Ibid.*

Climats de l'Amérique. 7

Tableau des bassins de l'Amérique. — Fleuves. — Lacs. 9

Richesse métallique. — Animaux. — Végétaux. 10

Hommes. — Langues. — Usages. 13

Migrations. — Probabilités de l'origine asiatique de quelques peuples américains. 24

Tableau des élévations des principales montagnes de l'Amérique. 28

LIVRE CENT DEUXIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. — Terres Arctiques. 30

Aridité naturelle de la description de ces contrées. *Ibid.*

Question du passage au nord-ouest. *Ibid.*

Difficultés d'une exploration maritime ou terrestre dans ces parages. 31

Ce que l'on doit appeler Terres Arctiques. 32

Description de la presqu'île Melville et de la presqu'île de Boothia-Félix. 33

Opinion émise par M. Daussy à propos de cette dernière. 34

Description des terres situées au sud du détroit de Barrow-Lancastre, et à l'est de la péninsule Melville. 35

Description des terres situés entre la mer de Baffin et le canal Wellington. — La baie Crocker. — Le cap Riley. — Le cap Franklin. 36

Iles du canal de Wellington. *Ibid.*

Description des terres situées à l'est du canal de Wellington. 37

Cap Holtham. — Baie du Désappointement. — Cap Lady Franklin. *Ibid.*

LIVRE CENT TROISIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. — Groenland. — Islande et Spitzberg. 38

Le Groenland, aspect physique. — Végétaux. — Animaux. — Habitants. *Ibid.*

Établissements danois du Groenland. — Upernavick. — Friderikshaab. — Julianeshaab. 40

Côtes occidentale et orientale du Groenland. 42

L'Islande. — Description physique. — Montagnes. — Végétaux. — Animaux. 44

Divisions politiques de l'Islande. — Villes. — Commerce. — Industries. 51

Caractère. — Mœurs. — Littérature des Islandais. 53

Pages
Ile Jan-Mayen. — Le Spitzberg. — La pêche de la baleine. 56
Tableau des divisions administratives du Groenland et de l'Islande. 58

LIVRE CENT QUATRIEME. — Suite de la Description de l'Amérique — Amérique Anglaise du nord. — Premiere section. Gouvernements généraux du Canada et de la Nouvelle-Ecosse. 59

Description physique du Canada. — La chute de Niagara. *Ibid.*
Le Bas-Canada. — Ses villes. — Québec, Montréal. 66
Le Haut-Canada. — Ses villes. — Kingston, Toronto. 69
Population. — Caractère, mœurs et coutumes des habitants du Canada. 70
Administration du Canada, ses nouvelles divisions politiques. — Revenus, commerce, importations et exportations. 73
Tribus sauvages du Canada. 75
Nouveau-Brunswick. — Saint-Jean. — Nouvelle-Ecosse. — Halifax. 77
Ile du Cap-Breton ou Ile-Royale. — Ile Saint-Jean ou du Prince-Edouard. — Anticosti. 80
Description de Terre-Neuve, St. Jean.—(St-Pierre et Miquelon, p. 583).—Les Bermudes. 81
Tableau des divisions administratives de l'Amérique Anglaise du Nord. 85

LIVRE CENT CINQUIEME. — Suite de la Description de l'Amérique. Amérique Anglaise du nord. Seconde section, Nouvelle-Bre ou territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson. 87

Description physique de la Nouvelle-Bretagne. *Ibid.*
Région du Grand-Océan, ou Columbia, (Nouvelle-Géorgie, Nouvelle-Hanovre, Nouveau-Cornouailles et Calédonie Occidentale). 89
Peuplades indigènes, les Wakas, les Killamouks, les Tacullies, etc. 94
Description des pays qui appartiennent au bassin de l'océan Arctique. — District de la rivière de la Paix. — District du Petit Lac de l'Esclave. — District du Grand Lac de l'Esclave. — District de la rivière Mackensie. 95
Pays des Esquimaux. — Cap Dalhousie. — Cap Bathurst. — Baie Franklin. — Cap Parry. — Monts Melville. — Rivière Roscoë. 97
Golfe du Couronnement. — Caps Franklin et Alexander. — Rivière de Back. — Cap Victoria. 98
Description des pays qui appartiennent au bassin de la mer d'Hudson. — District de Churchill. — District de la rivière Anglaise. — District de la rivière Nelson. — District d'York. — District de Saskatchawan. — District de Cumberland. — District de la rivière des Cygnes. — District de Norwége. — District de Ouinipeg. — District de la rivière Rouge. — District du lac Rainy. — District d'Islande. — District de la Saverne. — District d'Albany. — District de Moose. — District d'Abbitibbé et district de Rupperts-Rivers. 99
Caractères, mœurs et coutumes des Esquimaux. 102
Tribus indigènes des Chippeways, des Knistenaux. 104
La mer d'Hudson, son étendue, ses îles, ses côtes. 106
Description du Labrador. — Ses habitants. 107

LIVRE CENT SIXIEME. — Suite de la Description de l'Amérique. — Amérique Russe. 110

Etendue superficie et population de l'Amérique Russe. *Ibid.*
Description de la mer de Béring, ses îles. 111
Description des îles Aléoutiennes, Ounalachka, Ounimak. 112
Ile de Kodiak, Saint-Paul. — L'archipel du Roi George. — La Nouvelle-Arkhangel. 114

Pages
Factories russes de Terre-Ferme. — Le mont Saint Elie. 116
Les Koluches, leur caractère, leurs mœurs. *Ibid.*
Triste aspect de l'Amérique russe. 117
Monts Huskisson et Coppleston. — Rivière du Youcou, de Kouskoquim et d'Atna. 118
Pays des Ougatachmioutes, des Tchougatchis, et des Tchouktchis. 119
Cap de Glace, pointe de Barrow, Pointe Béechey et Pointe-Démarcation. *Ibid.*
Compagnie américaine russe. — Son importance. 120

LIVRE CENT SEPTIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. États-Unis Anglo-Americains. — Description physique générale. 121

Précis historique. — Limites. — Superficie. — Population. *Ibid.*
Côtes. — Régions physiques. 122
Montagnes 123
Lacs. — Fleuves et rivières. 124
Climat. — Nature du sol. 131
Végétation. — Animaux. — Minéraux. 133
Division politique des États-Unis. — Tableau de ces divisions. 139

LIVRE CENT HUITIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. — États-Unis, partie orientale. — Description topographique et politique. 140

Nouvelle-Angleterre. *Ibid.*
Maine. — Augusta, Portland. 141
New-Hampshire, — Concord, Portsmouth, Manchester, etc. 142
Vermont. — Montpellier, Middlebury, Burlington, etc. 143
Massachusetts. — Boston, Salem. Charlestown, Lowell. 144
Rhode-Island. — Providence, Newport. 147
Connecticut. — Hartford, New-Haven, Cornwall, Middletown. 148
New-York. — Albany, New-York, Brooklyn, West-Point, Troy, Buffalo. 150
New-Jersey. — Trenton, Neuwark, Princeton. 155
Pennsylvanie. — Philadelphie, Pittsbourg, Lancaster. 156
Delaware. — Dover, Wilmington. 160
Maryland. — Annapolis, Baltimore. 161
District fédéral de Columbia. — Washington. 162
Virginie. — Richmond, Charlottesville, Warmsprings. 165
Caroline du nord. — Raleigh, Wilmington, Charlotte. 167
Caroline du sud. — Columbia, Charleston, Beaufort, Georgetown. 168
Géorgie. — Milledgeville, Savannah, Augusta, New-Mexico. 170
Floride. — Climat. — Divisions, etc., etc. — Tallahassée, Saint-Augustin. 171

LIVRE CENT NEUVIÈME. — Suite de la description de l'Amérique. — États-Unis, partie centrale. — Description topographique et politique. 176

Ohio.—Columbus, Cincinnati, Chillicothe, Cleveland, Nouveau-Connecticut. *Ibid.*
Michigan. — Lansing, Détroit, New-Buffalo, Pontiac. 180
Wisconsin. — État physique. — Milwaukee, Prairie du Chien. 182
Minesota. — État physique. — Saint-Paul Fort, Snelling. — Indiens Sioux. 183
Missouri ou Nébraska. — État physique. — Fort Laramie. — Tribus indiennes. 185
Iowa. — État physique. — Indiens. — Illinois. — Iowa, Monroé, Dubuque. 188
Illinois. — État physique. — Springfield, Vandalia, Chicago, Nauvo. 190

Page.
Kentucky. — État physique. — Franckfort, Lexington, Louisville, Maysville. 192
Tennessée. — État physique. — Maysville, Knoxville, Maryville, Brainerd. 192
Missouri. — État physique. — Jefferson, Saint-Louis, Franklin, Léavenworth. 194
Arkansas. — État physique. — Little-Bock. Gibson, Napoléon, Warmspring. 196
Le Territoire Indien. — État physique. — Habitants. 197
Territoire du Nouveau-Mexique. — État physique. — Santa-Fé, Paso-del-Norte. 200
Alabama. — État physique. — Montgomery, Tuskaloosa, Mobile, Cahawba. 202
Mississippi. — État physique. — Jackson, Natchez, Washington. 203
Louisiane. — État physique. — Baton-Rouge, Nouvelle-Orléans, Donaldsonville. 204
Texas. — État physique. — San-Felipe de Austin, Brazoria, Galveston, Houston. 208
Le Champ d'Asile. — Le Grand Désert américain. 212

LIVRE CENT DIXIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. États-Unis, partie occidentale. — Description topographique et politique. 213

Aspect physique de la région occidentale. *Ibid.*
Description du territoire de l'Orégon. — État physique. — Nature du sol. 214
Population indigène. — Orégon-City — Fort Vancouver. — Astoria. 217
Description du territoire d'Utah. — État physique. — Le grand lac Salé. *Ibid.*
Habitants. — Les Mormons. — La Nouvelle-Jérusalem. 220
Description de l'État de Californie. — État physique. 221
Région aurifère. — Histoire de sa découverte. — Principaux gisements. 224
San-Francisco. — Monterey. — San-José. — Sacramento-City. — Stockton. — Sonoma. 227
Population européenne et indigène. — Mœurs. — Coutumes. 229
Routes qui conduisent de New-York en Californie. 230

LIVRE CENT ONZIÈME. — Coup-d'œil sur les monuments d'une antique civilisation, observés sur le territoire des États-Unis. — Quelques détails sur les principales tribus indiennes des territoires de l'ouest du Mississippi. 231

Tumuli. — Fortifications. — Autres monuments. 232
La nation des Sioux, ses tribus, mœurs et coutumes. 242
Les Chipeouays, les Crées, les Ménomènes, les Winebagos. 244
Les Otogamis, les Saques, les Ayonas, Les Ricaras, les Shoschonies. — Mœurs et coutumes. 245
Les Kansas et les Osages. — Mœurs et coutumes. 247
Les Panis ou Pawnées, les Tetans, les Arikaras, les Cheyennes. 249
Les Apaches et les Comanches. — Le mois mexicain. 250

LIVRE CENT DOUZIÈME. — Considérations générales sur les États-Unis de l'Amérique septentrionale. 251

Différentes nations européennes qui habitent le territoire de l'Union. — A-t-elle à craindre une dissolution violente dans l'avenir? *Ibid.*
Résumé historique de l'agglomération des États. 254
Population. — Superficie. — Division politique. *Ibid.*
Administration et gouvernement. 255

Pages

Armée. — Marine. — Marine marchande. — Budget. — Commerce. — Presse périodique. — Instruction primaire, etc., etc. 256
Tableau de la superficie et de la population des États-Unis en 1850. 260
Tableau statistique de chacun des États et Territoires en 1850. 262
Tableau du budget de 1850-1851. 263
Tableau du commerce des États-Unis. 264
Tableau des accroissements décennaux des États-Unis. *Ibid.*
Tableau de l'armée de terre en 1851. 265
Tableau des divisions militaires en 1851. *Ibid.*
Tableau de la marine militaire des États-Unis en 1851. 267
Tableau statistique de la marine à vapeur des États-Unis en 1851. 268
Tableau des principales sectes religieuses aux États-Unis. *Ibid.*
Tableau des canaux des États-Unis. 269
Tableau des lignes de chemins de fer en 1851. 270
Tableau de l'immigration européenne de 1789 à 1850. 272

LIVRE CENT TREIZIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. — États-Unis du Mexique. — Description générale physique. — Habitants du Mexique. 273

Ancienne division. *Ibid.*
Résumé historique. 274
Bornes. — Superficie. — Population du Mexique. 275
Montagnes. — Volcans. — Richesses minérales. 276
Lacs. — Rivières. — Iles du Mexique. 282
Climat. — Régions physiques. — Végétaux. — Animaux. 283
Habitants. — Maladies. — Castes. — Langues. 291

LIVRE CENT QUATORZIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. — Etats-Unis du Mexique. — Description topographique et et politique des provinces et des villes. 304

Division politique actuelle. *Ibid.*
Territoire de Californie. — Tribus indiennes. — Les missions. — Loreto. — San-José. — La Paz *Ibid.*
Iles Revilla-Gigedo. 306
État de Sonora. — Urès, Sonora, Guaymas, Pitic. — La Pimeria. 307
Tribus indigènes des Apaches, des Cérès, des Opatas, des Yaquis, etc. 308
État de Sinaloa. — Culiaçan, Cinaloa, Mazatlan. 309
État de Durango. — Durango, Tamascula, Nombre de Dios. 310
État de Chihuahua. — Chihuahua, Atotonilco. — Bolson de Mapimi. *Ibid.*
État de Cohahuila. — Saltillo, Monte-le-Lovez, Parras, San-Rosa. 311
État de Nuevo-Leon. — Monterey, Caderéita. 312
État de Tamaulipas. — Victoria, Tampico, Soto Marina. *Ibid.*
État de San-Luis de Potosi. — San-Luis de Potosi, Charcas, Catorce. 313
État de Zacatecas. — Guadalupe, Panuco, Sombrerete, Aguas Calientes. *Ibid.*
État de Xalisco. — Guadalaxara, San-Blas, Tonala, Bolânos, Chapala. 314
Territoire de Colima. — Colima. — Ancien royaume de Mechoacan. 315
Etat de Guanaxuato. — Guanaxuato, villa de Léon, Allende, Zelaya. *Ibid.*
État de Mechoacan. — Valladolid, Pascuaro, Tzintzountzan. — Tlalpuxahua. 316
Ancienne intendance de Mexico. 317
État de Queretaro. — Queretaro, Cadereita, San-Juan-del-Rio. 318

Pages
District fédéral. — Mexico. *Ibid.*
État de Mexico. — Toluca, Tabuca, Atotonilco, Tula, Actopan. 322
État de Guerrero. — Chilpazingo, Sumpango, Zacatula, Acapulco. 3 4
État de Puebla. — La Puebla, Cholula, Zacatlan, Atlisco. 3 5
État de Vera-Cruz. — Panuco, la Vera-Cruz, Jalapa, Tuxtla, Orizaba. 327
État d'Oaxaca. — Oaxaca, Etla, Jamiltepec, Tehuantepec. 330
Projets de communication entre les deux Océans à travers le Mexique. 331
État de Chiapas. — Ciudad-Real, Chiapas, Tuxtla, Palenqué. 332
État de Tabasco. — Santiago de Tabasco, Nuestra-Senora de Vittoria. 333
État d'Yucatan. — Mérida, Campêche, Valladolid. *Ibid.*
Gouvernement. — Administration du Mexique. 334
Tableaux statistiques du Mexique. 336

LIVRE CENT QUINZIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. — Amérique-Centrale. — Description physique et politique. 338

Ce que l'on doit entendre par Amérique-Centrale. *Ibid.*
Superficie. — Population. — Côtes. — Montagnes. — Fleuves. *Ibid.*
Projets de communication entre les deux Océans à travers l'Amérique-Centrale. 339
Aspect physique du sol, climat, productions. 340
Résumé historique et anciennes divisions. 341
Colonie anglaise de Balize ou de Honduras. *Ibid.*
République de Guatemala. — Guatemala. — Villes et gouvernement. 342
République de Honduras. — Comayagua. — Villes et gouvernement. 345
Mosquitie anglaise et indépendante. 346
République de San-Salvador. — San-Salvador. — Villes et gouvernement. 347
République de Nicaragua. — Léon — Villes et gouvernement. 348
République de Costa-Rica. — Villa-Nueva-de-San-José. — Villes et gouvernement. 350
État politique et avenir de l'Amérique-Centrale. 352
Tableaux statistiques de l'Amérique-Centrale. 353

LIVRE CENT SEIZIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. — Description physique générale de l'Amérique méridionale. 353

Superficie. — Dimensions. 354
Llanos. *Ibid.*
Cours d'eau. 355
Montagnes. 360
Zones de température. 367
Végétation. 368
Animaux. 371

LIVRE CENT DIX-SEPTIÈME. — République de la Nouvelle-Grenade. — Description physique. 374

Divisions politiques. — Santa-Fe-de-Bogota. — Villes et bourgs. 377
Communication entre les deux océans. — Chemin de fer de Panama. 382
Panama. — Carthagène. — Popayan. — Pasto. — Boyaca. 384
Administration et gouvernement de la Nouvelle-Grenade. 388
République de Venezuela. — Description physique. 389
Divisions politiques. — Caracas. — Guayra. — Maracaibo. — Varinas. 392
Guyane colombienne. — Tribus indiennes qui l'habitent. 393
Administration et gouvernement de la république de Venezuela. 398

Pages

République de l'Equateur. — Description physique. *Ibid.*
Divisions politiques. — Quito. — Guayaquil. — Cuença. 399
Volcans du Pichincha et du Cotopaxi. — Iles Gallapagos. 401
Administration et gouvernement de la république de l'Equateur. 404
Tribus indiennes de la Colombie. — Caractère des Colombiens. *Ibid.*
Tableaux statistiques des républiques colombiennes. 409

LIVRE CENT DIX-HUITIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. — Description particulière des républiques Péruviennes, c'est-à-dire du Pérou et de la Bolivie. 411

Ancien empire des Incas et résumé historique. *Ibid.*
Description physique. — Richesses minérales. 412
République du Pérou. — Limites, superficie, population. 415
Lima. — Callao. — Aréquipa. — Arica. — Cerro-Pasco. — Huancabelica. — Huamanga. — Puno. — Cuzro. — Sicuani. 416
Le lac de Titicaca et ses îles. 423
Divisions, gouvernement et administration du Pérou. *Ibid.*
République de la Bolivie. — Limites, superficie, population. 424
La Plata. — La Paz. — Potosi. — Puerto-Lamar. — Oruro. — Cochabamba. 425
Divisions, gouvernement et administration de la Bolivie. 427
Nations indigènes du Pérou. — Langue quichua, etc., etc. 428
Tableaux statistiques du Pérou et de la Bolivie. 442

LIVRE CENT DIX-NEUVIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. — Description particulière du Chili, de l'Araucanie, de la Patagonie et des Terres Magellaniques. 444

Description physique du Chili. — Divisions politiques. *Ibid.*
Description topographique des villes. — Caldéra, Coquimbo, Valparaiso, Santiago, Concepcion, Valdivia. 446
Archipel Chiloé. — Archipel Chonos. — Iles Juan-Fernandez. 448
Gouvernement et administration du Chili. 450
L'Araucanie et les Araucans. 451
Patagonie. — Aspect physique. — Peuplades indigènes. 453
Détroit de Magellan et Terres Magellaniques. 458
Les îles Malouines ou Falkland. 461
Tableaux statistiques du Chili. 463

LIVRE CENT VINGTIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. Description particulière des républiques Argentine, du Paraguay et de l'Uruguay. 464

République Argentine. — Résumé historique. — Superficie. *Ibid.*
Division et population. — Description topographique des provinces et des villes. 465
Les anciennes Missions des jésuites, services qu'ils ont rendus. 470
Description de la province et de la ville de Buenos-Ayres. 472
Les pampas. — Les gauchos. — Etat politique de la république Argentine. 474
Description de la république de l'Uruguay ou Cisplatine. 476
Description de la république du Paraguay. 479
Tableaux statistiques des républiques Argentine, de l'Uraguay et du Paraguay. 483

Pages

LIVRE CENT VINGT-UNIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. — Description de l'empire du Brésil. 485

Établissement des Portugais au Brésil. — La ligne de démarcation. — Leurs envahissements. *Ibid.*
Description physique du Brésil. 487
Climat. — Substances minérales. — L'or et les diamants en 1850. — Végétation. — Animaux. 490
Divisions administratives. — Rio-Janeiro. 500
Autres provinces et villes. 502
Indigènes du Brésil. 5:7
Gouvernement et administration du Brésil. 520
Tableaux statistiques du Brésil. 523

LIVRE CENT VINGT-DEUXIÈME. — Suite de la Description de l'Amérique. — Description des Guyanes française, hollandaise et anglaise. 524

Découverte de la contrée de la Guyane. — Montagnes et rivières. 525
Climat. — Végétation. — Animaux. 526
Guyane anglaise. — Superficie. — Population. — George-Town. 532
Peuplades indigènes. 533
Guyane hollandaise. — Superficie. — Population. — Paramaribo. 534
Les nègres Bush. — Les indigènes. — Gouvernement et administration. 536
Guyane française. — Superficie. — Population. — L'île de Cayenne. 537
Possessions de Terre-Ferme. — Colonies pénales des îles du Salut et de la montagne d'Argent. — Peuplades indigènes. 539
Coup d'œil sur l'état politique et l'avenir des anciennes colonies portugaises et espagnoles de l'Amérique du sud. 542
Tableaux des colonies anglaise, hollandaise et française de la Guyane. 544

LIVRE CENT VINGT-TROISIÈME. — Fin de la Description de l'Amérique. — Description particulière de l'Archipel Colombien ou des grandes et petites Antilles. 545

Considérations générales sur les Antilles. — Animaux. — Végétaux. *Ibid.*
Ile de Cuba. — Sa population. — La Havane. — Santiago. — Administration. — Commerce. 552
Jamaïque.—Description physique et politique.—Kingston.—Spanishtown.—Population. — Gouvernement et administration. 555
Haïti ou Saint-Domingue. — Description physique. — Résumé historique. 557
République Dominicaine. — Superficie, population. — Saint-Domingue. 559
Empire de Haïti. — Superficie, population. — Port-au-Prince et autres villes. 560
Gouvernement et administration de l'empire de Haïti. 561
Porto-Rico. — Saint-Jean. — Gouvernement. 562
Iles Bahama ou Lucayes. 563
Iles Turques ou Caïques.— Iles Vierges.— Sainte-Croix.— Saint-Thomas.— Saint-Jean. 564
Iles Anguille. — Saint-Martin. — Saint-Barthélemy. — Saint-Eustache. — Saba. — Antigoa. 565
La Barboude. — Saint Christophe. — Nevis. — Montserrat. 567
La Guadeloupe. — La Désirade.— Marie-Galante. — Les Saintes. — La Dominique. — La Martinique. *Ibid.*

Pages

Sainte-Lucie. — Saint-Vincent. — Île Beguia, Petite-Martinique, Grenadines, Grenade. 571
Barbade. — Tabago. — Trinidad. 573
Curaçao. — Bon-Air et Aruba. 576
Grands spectacles de la nature aux Antilles. 577
Tableaux statistiques des Antilles. 579
Saint-Pierre et Miquelon, omission du livre 104, page 84. 583
Tableaux des principales positions géographiques de l'Amérique, déterminées avec quelque certitude. 584

LIVRE CENT VINGT-QUATRIÈME. — Description de l'Océanie ou du Monde maritime, comprenant les terres situées dans le Grand-Océan, entre l'Afrique, l'Asie et l'Amérique. — Considérations générales. 591

Coup d'œil général sur l'Océanie. *Ibid.*
Limites et dénominations de l'Océanie. — Sous-divisions de cette partie du monde. 593
Chaînes que forment les îles. — Nombre de volcans actifs qu'elles renferment. 594
Caractères des îles de la Sonde. — *Idem* de la Nouvelle-Guinée et autres. 596
Iles basses et récifs de corail. 597
Détroits. — Mers particulières. 598
Vents et courants. — Climat. 600
Règne végétal.— Règne animal.— Crustacés et poissons.— Cétacés.— Mammifères. — Oiseaux. — Animaux de la Nouvelle-Hollande. — Reptiles. 601
Races d'hommes. 610
Langues océaniennes. — Gouvernements. — Danses et chant. 612
Société des Erreoy et Uritoy. — Castes. — Cérémonies funèbres. — Idées sur l'autre vie. 614
Les Océaniens sont-ils les tribus dispersées d'une même nation ? 615
Tableau des grandes divisions de l'Océanie. 619
Tableau de l'élévation des principales montagnes de l'Océanie. 620

LIVRE CENT VINGT-CINQUIÈME. — Suite de la Description de l'Océanie. — Description spéciale de la Malaisie. — Description spéciale des îles de la Sonde et de l'île de Bornéo. 621

Ile Soumâtra. — Montagnes. — Richesses minérales. — Climat. — Richesses végétales. — Animaux. — Indigènes. *Ibid.*
Divisions et divers États de l'île de Soumâtra. 625
Partie indépendante. — Royaumes d'Achem et de Siak. *Ibid.*
Partie hollandaise. — Gouvernement de Padang. — Bencoulen. — Menangkabou. — Royaume et ville de Palembang. — Pays des Battas. — Pays des Lampoungs. — Pays de Passoummah. — Pays des Redjangs. — Iles Poggy ou Nassau. — Iles Nias. — Banjak, Lingen, Banka et Billiton. 627
Le détroit de la Sonde. 633
Ile de Java.—Montagnes.—Volcans.—Rivières.—Climat.—Végétaux.—Animaux. *Ibid.*
Divisions politiques de l'île. — Batavia. — Population de cette ville. 638
Bantam et Céram. — Sourabaya, Samadang, Tchéribon. — Partie de la côte orientale : Tagal, Joana, Balambonoung. — Sourakarta. 640
Population de l'île de Java.— Portrait et mœurs des Javanais. — Littérature.— Jeux. — Supplices, justice, tribunaux. — Princes de Java. 641
Iles Madoura et Lombok. — Ile Bali, villes, habitants. 647

Pages
Ile Soumbava, villes, Etats. — Iles Florès, Solor, etc., etc. 648
Ile Timor, dimensions, productions. — Villes. — Princes, Etats, tribus de Timor. 650
Iles Simao, Rotti, Dao, Savou et autres. 651
Ile Bornéo. — Dimensions, montagnes. — Rivières et baies, cap, lacs. 653
Climat, mines. — Végétation. — Animaux. 654
Population. — Etats. — Royaumes de Sambas et de Moumpava. — Ville de Matrado. — Royaume de Ponthianak, de Landak et de Matan. 656
Pays de Simpang et de Kandawangan. — Royaume de Brandjer-Massing. — Etat de Varouni. — Royaumes de Passir et de Coiti. — Pays des Tirouns ou Tidouns. — Biadjous. — Alforèses ou Haraforas 657
Négrillos. — Biadjaks. 660
Origine de la puissance des Hollandais. *Ibid.*
Iles voisines de Bornéo. — Labuan, Nantouna et autres. 661

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

Paris. — Typographie de E. et V. PENAUD frères, 10, rue du Faubourg-Montmartre.

G